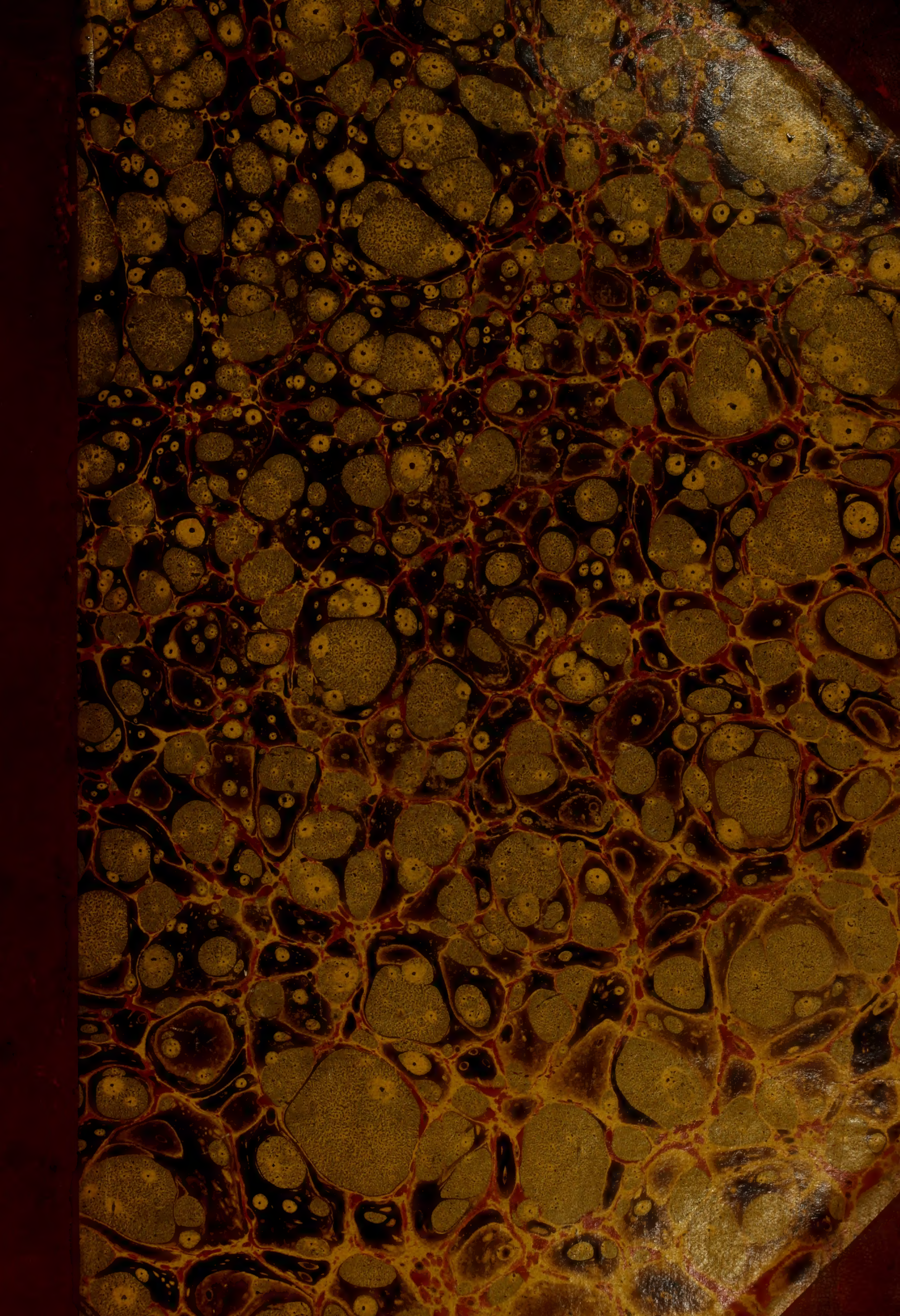



Accessions
Shelf No.
6264.49
J.13
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA CONDITA A.D. 1630
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
JONATHAN PHILLIPS, DIED, 1860.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
FROM THE
Phillips Fund.
Added

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERÉ, DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

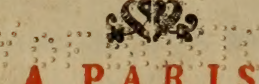
ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME TREIZIEME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire & Imprimeur, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

UN Ouvrage, qui touche à sa fin, & dont on a vu tous les progrès, dans plusieurs Volumes qui ont paru successivement, n'a plus besoin du petit secours qu'un Auteur peut tirer de ses Préfaces & de ses Avertissemens, pour soutenir l'attention du Public. Le sort de l'Histoire des Voïages est décidé, soit pour la vente, par l'ancien engagement des Souscripteurs, soit pour le degré qui lui convient dans l'ordre Littéraire, par la connoissance que tant de Parties publiées ont donnée du sujet & de la maniere dont il est traité. On sait que les sept premiers Volumes ont été traduits de l'Anglois, sans autre réformation que celle qu'on a jugée nécessaire, pour les faire lire sans dégoût; qu'après la désertion des Auteurs Etrangers (1), on s'est déterminé à continuer l'Ouvrage, mais avec le chagrin de ne pouvoir se dégager de leur Plan, dont on reconnoissoit les défauts; & qu'on s'est réduit, dans cinq ou six Tomes, à lutter contre le mauvais ordre; enfin que saisissant l'occasion de secouer une partie du joug, on a commencé, dans le Tome douzieme, à s'ouvrir de nouvelles routes. Elles sont expliquées dans la Préface du même Tome; & le succès les aïant justifiées, il ne reste que d'être fidele à les suivre.

Malheureusement je suis si proche du terme, que presque tout l'avantage de ce changement consiste à faire sentir que nos Voisins n'ont pas l'esprit de méthode en partage; reproche qu'on leur a fait en Paix comme en Guerre, & qui par conséquent ne sauroit passer aujourd'hui pour une hostilité. Un plaisir, que je me réserve pour l'Avertissement du dernier Tome, sera d'exposer, dans une courte peinture, la forme que j'aurois donnée à l'Ouvrage entier, si j'en avois eu la liberté; au risque de prêter des armes contre moi à ceux qui ne voudront pas se rappeller que je n'ai pas eu de part au premier Plan, ou de faire naître, à quelque laborieux Ecrivain, l'idée de recommencer toute l'Entreprise sur le mien. Mais il étoit bien tard, en effet, lorsque j'ai trouvé l'occasion de réformer celui d'autrui. Je répete qu'elle ne s'est présentée qu'au douzieme Tome; & dans mes propres vues, il n'en reste que deux à donner, l'un,

(1) Voïez les Préfaces des Tomes VIII, IX & suiv.

pour achever tout ce qui regarde l'Amérique ; l'autre, en forme de Supplément, pour les Voïages postérieurs à l'Edition, pour un surcroît considérable de Cartes Géographiques & de Figures, pour l'*Errata* général, pour l'Index & les Tables alphabétiques, enfin pour tous les Eclaircissemens que j'ai promis, & sans lesquels un Ouvrage, si long & si varié, seroit d'un usage fort pénible.

Au reste, quelque regret que j'aie toujours marqué, de me voir enchaîné, comme je l'ai déja dit (2), au Plan des Anglois, je n'en espere pas moins que l'Histoire générale des Voïages, dans l'état où mes derniers soins la mettront bientôt, passera non-seulement pour l'Ouvrage le plus curieux de ce genre, mais réellement pour le plus complet & le plus utile. C'est le jugement qu'en portoit M. le Chancelier d'Aguesseau, après avoir pris la peine de vérifier, par ses yeux, l'exactitude de mes Citations & de mes Extraits. Il regrettoit lui-même de s'être assez fié aux Anglois pour m'avoir fait adopter leur Plan ; mais, passant sur les défauts dont je n'ai pû me garantir en suivant leurs traces, il me répétoit souvent, pour m'animer au travail, que la variété, la multitude, & la fidélité de mes propres recherches, joint à la difficulté de réimprimer un Livre de cette nature, rendroient un jour mon Ouvrage également rare & précieux. J'en accepte l'augure, pour l'intérêt du Libraire.

Ce grand Magistrat, en qui l'on sait que les plus rares qualités de l'esprit étoient accompagnées d'une vaste érudition, m'avoit communiqué ses remarques sur diverses Relations de Voïages. En me permettant de les emploïer dans l'occasion, il m'avoit imposé une loi qui pesoit à ma reconnoissance ; celle de ne pas lui faire honneur du bienfait. Aujourd'hui, que sa mort me dispense d'une soumission forcée, je me crois libre d'apprendre à mes Souscripteurs que la plûpart des Observations critiques, répandues dans les Relations de Pyrard & de Tavernier, me viennent de lui.

Qu'il me soit permis de joindre à cette anecdote, un trait, qui ne marque pas moins l'étendue de ses lumieres. Un jour, après m'avoir témoigné quelque chagrin de la difficulté qu'il y avoit à changer le premier Plan sans recommencer entierement l'édifice, il ajouta : » Voilà vos Anglois ; avec de l'esprit » & du savoir, qu'on ne leur conteste pas, ils n'ont jamais » entendu la vraie forme d'un Livre ». Je répondis que ce re-

(2) Préface du Tome XI.

proche étoit d'autant plus juſte pour un Recueil de Voïages ; que la matiere n'eſt pas abſtraite , & qu'étant fort importante , dans leurs principes , ils ne pouvoient apporter trop de ſoin à la bien traiter. » Des principes ? reprit M. le Chancelier ; leur » en connoiſſez-vous » ? & prenant la peine de chercher dans ſa Bibliotheque , où j'avois l'honneur d'être avec lui , un Livre Anglois qu'il me dit de parcourir (3) : » voïez , reprit-il encore , » comment leurs plus habiles gens s'emportent contre les Voïa- » geurs , & s'ils font attention que ſans le ſecours des Voïages » ils ſeroient encore dans la barbarie qu'Horace reproche à leurs » Ancêtres (4) ; car nommez-moi quelque choſe qu'ils ne doivent » point aux Etrangers. J'admirai le ſavoir univerſel de M. le Chancelier, à qui toutes les connoiſſances & toutes les Langues paroiſſoient familieres.

Il y avoit long-tems que je cherchois l'occaſion de publier ces deux traits : c'eſt un tribut bien léger d'une vive reconnoiſſance , pour le Protecteur déclaré de l'Hiſtoire des Voïages.

Il eſt entré auſſi dans le deſſein de cet Avertiſſement , de faire deux remarques , dont il eſt ſurprenant que la premiere ſoit échappée aux Journaliſtes. Elle regarde la Deſcription du cours de l'Amazone , dont j'ai fait honneur à M. d'Ulloa , parcequ'elle ſe trouve dans la Relation de ſon Voïage , & qu'il n'avertit pas lui-même d'où il l'a tirée. Mais le haſard aïant fait tomber entre mes mains le Journal que M. de la Condamine fit imprimer en Eſpagnol à Amſterdam , avant ſon retour à Paris (5), & trois ans avant la publication de celui de M. d'Ulloa (6) , je me ſuis convaincu , par une exacte comparaiſon , que l'Officier Eſpagnol a pris ſa Deſcription , de l'Académicien François , ou mot à mot , ou déguiſée avec art , en convertiſſant en degrés de latitude & de longitude , les diſtances & les rumbs de vent , que M. de la Condamine ne fait qu'indiquer , ou qui ſe trouvent ſur ſa Carte. En effet , il n'étoit pas vraiſemblable que M. d'Ulloa , qui n'a jamais fait le même Voïage , eût porté ſi loin la préciſion ; au lieu que l'Académicien François , comme on le verra dans ſa propre Relation , parcourut toutes ces Con-

(3) C'étoit un Ouvrage de Joſeph *Hall*, un des plus illuſtres Prélats d'Angleterre au XVIIe Siecle. Il a été traduit en François , par *Jacquemot* , & publié à Geneve en 1628 , ſous ce titre : *Quo vadis ? ou Cenſure des Voïages entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes.*

(4) *Viſam Britannos Hoſpitibus feros.*

(5) En 1745 , ſous le titre de , Extracto del diario de Obſervaciones hechas en el viage de Quito al Para , por el Rio de las Amazonas &c. in-12. chez *Catuffe*.

(6) Il n'a paru qu'en 1748 , à Madrid , ſous le titre de , Relacion hiſtorica del viage à la America meridional.

trées avec les instrumens à la main. Quant à la description des ruines du Palais de Cañar, que j'ai donnée aussi d'après M. d'Ulloa, on ne peut lui faire le même reproche, puisque les Desseins qu'il en donne ressemblent très peu au Plan & à la vûe levés & dessinés par M. de la Condamine, & publiés en 1746 (7), dont je n'ai eu connoissance que depuis.

Ma seconde remarque tombe sur quelques noms dont l'orthographe paroît contestée. Faut-il écrire *Cordilliere*, ou *Cordeliere*? *Metif*, ou *Metis*; *Cuenca*, sans cedille, ou *Cuença*, &c? L'exemple de quelques Voïageurs célebres, tels que M. Frezier, le P. Feuillée &c, imité d'ailleurs par M. de Buffon, le P. de Charlevoix &c, m'a déterminé pour Cordilliere. Metif & Cuença, pour lesquels je me suis déclaré, sont aussi d'un usage commun dans la plûpart de nos Ecrivains. Cependant M. de la Condamine prend le parti opposé, par des raisons dont je sens la force (8), & qui m'auroient entraîné, s'il n'avoit été trop tard, au treizieme Tome de mon Ouvrage, pour changer l'orthographe que j'ai suivie dans les Parties précédentes.

(7) Dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, à la suite d'un Mémoire sur les anciens Monumens du temps des Incas.

(8) Cordeliere, dit-il, est un mot François dans le Blason & l'Architecture; il signifie, dans ces deux Arts, un ornement, un filet orné de nœuds: c'est par une métaphore, prise de cette acception, que les Espagnols ont emploïé ce terme, en nommant métaphoriquement *Cordillera*, c'est-à-dire, *Cordon*, ce que nous nommons chaîne de Montagnes. Si donc Cordéliere est un mot François pour dire un cordon garni de nœuds, pourquoi ne pas l'emploïer pour traduire *Cordillera*, au lieu de forger un mot aussi barbare que Cordilliere? M. de la Condamine ajoute en sa faveur l'exemple de nos plus anciens Traducteurs, qui ont écrit *Cordeliere*

Sur *Metif*, pour lequel je me suis déclaré d'autant plus volontiers que son feminin est fort naturellement *Metive*, l'Académicien observe que c'est un terme populaire, qui s'est formé sans analogie; au lieu que *Metis* vient clairement de *Mestizo*, mot Espagnol qui répond à *mixtus* en Latin. Il est passé des Colonies Espagnoles aux Françoises, où de *Mestizo*, qui se prononce *Mestiço*, on a dû dire Metis. Si l'on disoit en Espagnol *Mestivo*, il faudroit dire en François *Metif*, comme on dit *actif*, *passif*, pour *passivus*, *activus* &c: mais *Mestiço* doit faire en François *Metis*, comme *precisus*, *concisus*, en Latin, & *conciso*, *preciso*, en Espagnol, font précis & concis. Quand l'usage n'est pas constant, & pour peu même qu'il soit douteux, c'est la loi de l'Analogie qui doit décider. — Ne peut-on pas objecter à M. de la Condamine une loi plus forte encore, qui est celle de l'usage? *quem penes arbitrium est &c.* D'ailleurs je trouve dans les Voïageurs, *Metice* aussi souvent que *Metif*: & *Metice*, qui n'est ni Metif ni Metis, n'a pas moins de rapport que *Metis* à l'origine Espagnole.

A l'égard de *Cuenca* ou *Coinça*, il est certain que les Espagnols écrivent Cuenca sans cédille, & prononçent *Cuenka*: mais les Anglois disent *London*, les Italiens *Londra*, & nous disons *Londres*; il n'y a donc rien à conclure d'un usage à l'autre.

TABLE
DES TITRES ET DES PARAGRAPHES.
LIVRE SIXIEME.
SUITE DES VOÏAGES, DES DÈCOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS EN AMERIQUE.

HISTOIRE


AMERIQUE
MERIDIONALE
Pour servir à l'Histoire
Generale des Voyages.
Lieues communes de France
25 50 100 200
I. de la Martinique
I. de la Trinité
R. d'Orinoque
R. de l'Essequebe
Panama
B. de Panama
B Bonaventure
TIERRA FIRME
N. Rе de Grenade
G. de Venezuela
Cayenne
Surinam
GUYANE
C. du Nord
Bouches de la R. des Amazones
Macapa
Quito
G de Guajaquil
R. Napo
R. des Amazones
R. Negro
Para
S. Louis de Maranham
Fort S. Lucar
C. S. Roch
Olinde
Pernambuco
Truxillo
Lima
le Callao
PEROU
Baures
CHIQUITOS
Lac des Xareyes
R. de la Madera
Cusco
la Nasca
Ylo
Lac Titicaca
Potosi
S. Christofle
Baye de Tous les Saints
Porto Seguro
Abrolhos
BRESIL
Tarapaca
Atacama
CHACO
PARAGUAY
R. du Paraguay
S. Esprit
Cap St. Thomas
MER
Tropique du
Capricorne
Rio Janeiro
I. Cananea
I. Camarin
C. St. Georges
Choromoro
Isles St. Felix
GUARANIS
I. Sᵉ. Catherine
Cordoue
CHILI
S. Louis
S. Yago
Fort de Jesus
CHARUAS
I. de Jean Fernando
DU
Buenos Aires
C. S.ᵗᵉ Marie
R. de la Plate
C. S. Antoine
la Conception
Pᵉ. de la Galere
Pᵉ. Sᵗ. Marcel
Sᵗ. André
Baye Noyée
I. de Chiloé
SUD
C. de las Matas ou des Buissons
B. S. Jean
Pays des Patagons
B. S. Julien
I. Nouvelles ou Malouines
Canal Sᵗ. Barbe
Detroit de Magellan
I. Barnevelt

Tom. XIII.

N°. 1.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE SIXIEME.

SUITE DES VOÏAGES, DES DÉCOUVERTES, & des Etablissemens en Amérique.

INTRODUCTION.

DANS les regles de proportion, qui obligent de traiter les grands sujets avec l'étendue qui leur convient, on n'a pu se dispenser de laisser en arriere tout ce qui a paru moins important que la découverte, la conquête & la description du Mexique. Mais le progrès des armes Espagnoles fut si rapide sous Fernand Cortez, que ne nous aiant pas trop écartés de l'ordre des tems, nous reprendrons sans peine le fil de plusieurs évenemens, qui doivent nous conduire à de nouvelles Découvertes, & presqu'aussi-tôt à de glorieuses Expéditions.

Dispositions de Charles-Quint pour les affaires des Indes.

On a vu qu'après les fameuses conférences qui firent mériter à Barthelemy de Las Casas le titre de Protecteur des Indiens (1), Charles-Quint, pressé d'aller prendre possession de l'Empire, avoit suspendu les affaires des Indes pour se rendre à la Corogne, où sa Flotte l'attendoit : mais d'autres obstacles l'aiant arrêté deux mois dans ce Port (2), il y fut ramené au soin du nouveau Monde, par l'importunité des Négocians, dit Herrera (3), qui obtin-

(1) Tome XII de ce Recueil, pp. 204 & précédentes.

(2) Herrera, decad. 2. L. 9. p. 620.

(3) Ibidem.

INTRODUCTION.

rent de lui, pour écouter leurs plaintes & régler leurs intérêts, les sept derniers jours avant son départ. L'Amiral Dom Diegue Colomb, qui n'avoit pas cessé de solliciter son rétablissement dans tous les droits de ses charges, & la permission d'aller exercer celle de Viceroi des Indes, fut expedié le premier, en considération des importans services que son Pere avoit rendus à la Couronne (4). D'ailleurs, Charles reconnut sans peine que tous les Mémoires qui étoient venus contre lui ne contenoient que des faussetés ou des exagérations. Figueroa, odieux depuis long-tems par son avarice & ses vexations, mais surtout par les violences ausquelles il s'étoit emporté contre Quazo son Prédécesseur, qui étoit en vénération dans l'Ile Espagnole, fut traité avec moins de ménagement. S'il conserva une place dans l'Audience Roïale, & l'administration de quelques Bourgades Indiennes, ce fut avec aussi peu d'autorité que de considération; & sa conduite répara si mal ses anciens excès, que peu de tems après il fut déclaré incapable de posseder jamais aucun Office Roïal. Montego, Alaminos, & Martin Cortez Pere de Fernand, furent reçus de l'Empereur avec une attention & des faveurs dont ils commençoient à désesperer (5); & Barthelemy de Las Casas obtint presque tout ce qu'il s'étoit proposé.

Retour de l'Amiral Dom Diegue Colomb à l'Ile Espagnole.

En permettant à Dom Diegue de retourner aux Indes, Charles envoïa ordre au Trésorier Passamonté de vivre en bonne intelligence avec son Géneral; & pour arrêter les contestations dans leur source, les bornes de la Jurisdiction de l'un & de l'autre furent reglées par une Déclaration. Ce Reglement diminuoit beaucoup l'autorité de l'Amiral. On lui donnoit même un Surveillant, avec le droit d'informer contre lui, mais sans autre pouvoir que celui d'envoïer les informations au Conseil. La même Ordonnance réduisit le Quint pour l'or au dixieme, dans l'Ile Espagnole, où ce précieux métal devenoit plus rare, faute d'ouvriers pour les Mines: mais en récompense il s'y faisoit beaucoup de Sucre, & ce seul objet étoit capable de rendre la Colonie florissante. On avoit établi depuis peu des Missionnaires à la Côte de Cumana, & l'ordre fut donné pour le soutien de cette Entreprise. Enfin, sur la nouvelle qu'on avoit reçue, d'une fort dangereuse révolte dans quelques Départemens Indiens (6), Dom Diegue, obligé de presser son départ, s'embarqua au commencement de Septembre, & prit terre deux mois après à San Domingo (7).

Si son arrivée fut agréable à la plus grande partie des Habitans, elle chagrina ceux dont l'autorité se trouvoit affoiblie par sa présence. Mais comptant un peu trop sur son crédit, il ne se mit point en peine de satisfaire les Mécon-

(4) Ibidem.

(5) Voyez la Relation de Cortez, Tom. XII. pag. 347.

(6) Tous les Historiens en font un très long récit. Elle fut suscitée par un jeune Cacique Chrétien, nommé Henri, qui avoit été élevé dans un Couvent de Saint François, & qui la soutint long-tems avec beaucoup de perte pour les Espagnols; ils ne purent en voir la fin, que par un Traité glorieux au jeune Cacique, auquel on aura l'occasion de revenir. Herrera, *ubi suprà. pp.* 296. & *suiv.* La Reine Isabelle avoit recommandé en mourant, qu'on procurât aux enfans des Caciques toute l'éducation possible, & qu'ensuite ils fussent honorablement emploïés: mais ses intentions étoient mal suivies sur le dernier de ces deux points. Ces jeunes gens, après avoir appris dans les Couvens, la Religion, la Langue Espagnole, à lire & à écrire & même un peu de Latin, étoient compris dans les départemens comme les derniers de leurs Sujets, & souvent plus maltraités.

(7) Herrera, *ubi suprà. pp.* 701 & *suiv.*

tens ; & l'air absolu qu'il prit avec eux justifia leurs craintes. Quelques Gouverneurs particuliers, qui lui avoient obligation de leurs Emplois, s'étoient voulu rendre indépendans : non-seulement il les interdit, sans excepter Velasquez, Gouverneur de Cuba, mais il leur donna des Successeurs, chargés de leur faire rendre compte de leur administration. Quazo, qu'il choisit pour l'Ile de Cuba, y porta les mêmes vertus qui l'avoient fait respecter dans l'Espagnole, & n'y fut pas plus heureux ; c'est-à-dire, qu'en obtenant l'estime & l'affection des honnêtes gens, il excita les plaintes de ceux qui ne vouloient pas que leur conduite fût éclairée. La division alla si loin, que l'Amiral fut obligé de passer dans l'Ile, & sa présence déconcerta les Mutins : mais, en applaudissant au vertueux Quazo, il crut devoir au repos public le rétablissement de Velasquez dans les fonctions du Gouvernement.

INTRODUCTION.

L'Audience Roïale étoit alors occupée à distinguer les Nations qui devoient être regardées comme Antropophages (1) ; & les moindres conjectures étoient aisément reçues en preuves. On connoissoit peu, par exemple, cette grande partie du Continent, à laquelle on a depuis étendu le nom de Floride. Jean Ponce de Leon n'en avoit découvert que les Côtes les plus voisines de la Presqu'Ile qui se termine au Canal de Bahama ; & quelques-uns de ses gens y aïant disparu, on jugeoit qu'ils avoient été mangés par les Indiens. Il n'en fallut pas davantage pour ranger tous les Floridiens au nombre des Cannibales. C'étoit ouvrir un champ vaste à l'avidité de ceux qui ne cherchoient qu'à faire des Esclaves ; d'autant plus que toutes ces Régions Septentrionales passoient pour extrêmement peuplées ; & que les Hommes y paroissoient plus robustes qu'au Midi. On prit la résolution de les mettre sous le joug. Luc Vasquez d'Aillon, alors Auditeur Roïal, arma deux Navires, & s'étant embarqué à Puerto di Plata, il s'éleva jusqu'au 32e degré de Latitude du Nord. Bien-tôt, aïant apperçu la terre, & la côtoïant de fort près pour chercher un débarquement commode, il découvrit une assez grande riviere, où il entra, & qui fut appellée *Jourdain*, du nom d'un de ses Pilotes. Un Cap, qui n'est pas loin de l'embouchure, reçut celui de *Ste Helene*, parcequ'il fut découvert le jour de cette Fête.

Distinction des Nations Antropophages.

Découverte du Fleuve Jourdain & du Cap Sainte Helene.

A la vûe des deux Navires, les Sauvages, qui n'avoient jamais rien vu d'approchant, s'assemblerent en foule sur le rivage, & formerent un spectacle réjouissant pour les Espagnols. De leur côté les Barbares furent si effraïés des barbes, des armes, & de l'habillement des Européens, qu'ils prirent bientôt la fuite vers les Bois. On ne laissa pas d'en arrêter un, avec sa femme : les caresses qu'on leur fit, accompagnées de divers présens, eurent le pouvoir de les rassurer ; & ce bon traitement aiant ramené une partie de ceux qui s'étoient retirés, leur curiosité leur fit souhaiter d'aller à bord. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés, d'Aillon fit mettre à la voile, & reprit la route de l'Ile Espagnole. Mais il tira peu de fruit de cette indigne trahison : un de ses Navires périt en Mer ; & les Indiens, qu'il avoit sur l'autre, moururent presque tous de chagrin, les uns dans le cours de la navigation, les autres après leur arrivée. Il n'en fit pas moins le voïage d'Espagne pour vanter sa Découverte, qu'il faisoit aller de pair avec celle de la nouvelle Espagne, &

Trahison punie

(1) Cette division est rapportée par Herrera, 2. Dec. p. 697.

INTRODUCTION.

Chicora, ancien nom du Païs découvert.

qui lui fit obtenir de la Cour le Gouvernement de *Chicora*. La Riviere de Jourdain se nommoit *Chico*, & le Païs qu'elle arrose étoit nommé *Chicora*. Mais cet honneur l'engagea dans des dépenses, qui tournerent à sa ruine. Quelques Historiens assurent même qu'il périt dans un voïage au même lieu; & le P. de Charlevoix croit pouvoir établir (1) » que cette extrêmité de » la Floride, qui est limitrophe de la Virginie, n'a jamais été possedée par » les Espagnols. La Province de Chicora faisoit partie de ce qu'on a long- » tems nommé la Floride Françoise, qui est aujourd'hui connue sous le » nom de Caroline.

Projet d'Antoine Serrano, pour peupler les Iles Caraïbes.

Il s'étoit fait, peu de tems auparavant, une autre Expédition, qui n'eut pas un succès plus heureux. L'Amiral, en partant d'Espagne, avoit embarqué sur son Bord un ancien Habitant de San Domingo, nommé Antoine *Serrano*, avec lequel il avoit fait un Traité, pour former des Etablissemens dans les Iles Caraïbes. Le dessein de Serrano étoit de peupler la Martinique, la Guadeloupe, Montserrat, la Barbade, & la Dominique: il devoit y demeurer en qualité de Commandant, jusqu'à ce que l'Amiral ou la Cour y eût envoïé des Gouverneurs. Mais ce projet, pour lequel on avoit fait de grandes dépenses, échoua, sans qu'on ait pu savoir ce qui le fit avorter.

CHAPITRE PREMIER

§ I.

Voïage & Etablissement de Barthelemi de Las Casas, à la Côte de Cumana.

1520.

Faveurs accordées à Las Casas.

Son départ.

ON ne doit pas oublier qu'au départ de l'Empereur, Las Casas avoit recueilli les plus heureux fruits de son éloquence & de son zele. Jusqu'à l'Evêque de Burgos, qui ne vouloit pas déplaire aux Seigneurs Flamans, & moins encore au Cardinal Adrien, que Charles laissoit en Espagne avec une autorité presqu'absolue, tout le monde s'étoit empressé à favoriser ses vûes (2). Enfin, il mit en Mer à Séville, avec deux cens Laboureurs qu'il avoit levés, & une suite proportionnée d'ailleurs à ses grands desseins. Il arriva heureusement à Portoric; mais il y apprit des nouvelles, qui dûrent lui causer moins de satisfaction.

Evenemens qui lui préparent de grandes difficultés.

Les PP, de S. Dominique & de S. François s'étoient établis depuis peu à la Côte de Cumana. C'étoit une facilité de plus pour l'exécution de ses projets, sur tout lorsqu'il eut appris que ces Missionnaires avoient déja gagné la confiance des Habitans. Mais de nouvelles disgraces vinrent troubler une si belle espérance. Alphonse d'Ojeda, que la ressemblance du nom fait croire du même sang (3) qu'un autre Ojeda, dont on a déja lu les Avantures, avoit enlevé quelques Indiens assez près du Village de *Maracapana*, à quatre lieues du Port de *Chiribichi*, où deux Religieux de Saint Dominique avoient une Maison,

(1) Histoire de Saint Domingue, Tom. II. p. 239.

(2) Voy. son projet au Tom. XII. p. 199, & dans la Note.

(3) Peut-être étoit-il son fils naturel, car Herrera le dit natif de l'Ile de Cubagua, où l'autre avoit été. *ubi sup. p.* 616.

qu'ils nommoient le Couvent de Ste Foi : mais ensuite, aïant eu l'imprudence de descendre à quelques lieues de Maracapana, le Cacique de cette Habitation lui dressa une embuscade, dans laquelle il périt avec plusieurs Espagnols de sa suite. Le Cacique informa aussi-tôt de son attentat un autre Seigneur Indien, nommé *Maraguey*, dont le Village étoit voisin de Ste Foi, & lui conseilla de se défaire des deux Religieux, pour rompre toute liaison avec les Castillans. Maraguey exécuta ce conseil; & ses Sujets détruisirent le Couvent par le feu. Cette nouvelle arriva dans l'Ile Espagnole, fort peu de tems après le retour de l'Amiral, lorsqu'on y avoit pris la résolution d'enlever tous les Habitans de Cumana, pour remplacer les Indiens de cette Ile; l'exécution en avoit été commise à Gonzalez d'Ocampo, qui s'étoit embarqué sur cinq Bâtimens avec trois cens hommes, & toutes les provisions nécessaires pour cette Expédition. Ce fut dans ces circonstances, que Las Casas prit terre à Portoric. On n'y parloit que de la révolte de Cumana, & de la vangeance que les Espagnols méditoient, lorsque l'Escadre d'Ocampo vint mouiller au même Port. Ce Capitaine étoit ami de Las Casas, qui lui montra ses Provisions, dans l'espérance de lui persuader qu'en vertu du pouvoir dont il étoit revêtu, il avoit droit seul de prendre connoissance des affaires de Cumana : mais Ocampo ne trouva qu'un sujet de plaisanterie dans le projet d'une troupe d'Ecclésiastiques & de Païsans (1); & donnant néanmoins quelque chose à l'amitié, il leur représenta sérieusement qu'il avoit ses ordres, auxquels il ne pouvoit rien changer, mais que c'étoit à l'Amiral qu'ils devoient faire agréer leurs prétentions. Ils goûterent ce conseil. Las Casas laissa ses Laboureurs à Portoric, & se hâta de passer à San Domingo. Il y trouva l'Amiral fort bien disposé en sa faveur; ses Provisions furent enregistrées sans obstacles; & quoique tout le monde ne le vît pas du même œil, quantité d'honnêtes gens ne firent pas difficulté de lui ouvrir leur bourse.

Il aborde à Portoric.

Raisons qui le conduisent à l'Espagnole.

Dans l'intervalle, Ocampo étoit allé relâcher à l'Ile de Cubagua où il laissa trois de ses Navires; son but étoit de faire des esclaves; & toutes ses forces n'étant pas nécessaires sur la Côte de Cumana, il n'y parut qu'avec deux Bâtimens, dont il fit même cacher les soldats, pour ne laisser voir qu'un petit nombre de Matelots. Une ruse si grossiere ne le fut pas trop pour les Indiens. Il se vit bientôt environné de Pirogues remplies de ces Barbares, qui ne pûrent résister à l'offre du biscuit de Castille, dont ils étoient fort friands. Quoiqu'ils eussent dû prévoir que la mort des Espagnols qu'ils avoient massacrés ne demeureroit pas impunie, ils se persuaderent sur la parole d'Ocampo, qu'il venoit de Castille; & le vin d'Espagne, qu'il leur prodiguoit, acheva de les rendre si familiers, qu'ils entrerent librement dans les Vaisseaux. Ocampo prit ce moment pour faire paroître ses Soldats, qui étoient sous le Tillac. Ils se saisirent des Indiens, dont les principaux furent pendus aux vergues, & les autres réservés pour les Mines. Le Cacique, qui avoit eu le plus de part au meurtre d'Ojeda, étoit demeuré dans un Canot : mais un Matelot Espagnol, adroit & bon nageur, y sauta courageusement, saisit le Cacique au cou, l'entraîna dans l'eau avec lui, & le tua de plusieurs coups d'un poignard qu'il avoit à sa ceinture (2). Après cette expédition, le

Ocampo tire vengeance des Indiens de Cumana.

(1) Las Casas leur Chef, portoit une Croix de Chevalier sur ses habits. *ibid.* p. 622.

(2) Herrera, *ubi sup.* p. 646.

Las Casas. 1520.

Général Espagnol, aïant fait venir les trois Vaisseaux qu'il avoit laissés dans l'Ile de Cuba, s'approcha de la Côte où les Espagnols avoient été massacrés, fit sa descente presque sans résistance, força une Bourgade où l'on ne se défendit pas mieux, fit pendre & empaler une partie des Habitans, remplit ses Navires d'Esclaves, qu'il envoïa aussi-tôt à l'Ile Espagnole, fit grace à ceux qui implorerent sa clémence, & fonda sur-le-champ une Ville qu'il nomma *Tolede* (1).

Fondation de Tolede sur la Côte de Cumana

Cet Etablissement étoit une nouvelle atteinte aux droits de Las Casas : il avoit prévû quelque entreprise de cette nature, & c'étoit cette crainte qui lui avoit fait condamner l'Expédition d'Ocampo. Aussi ne cessoit-il point de demander son rappel à l'Audience Roïale : mais on affectoit de traîner l'affaire en longueur. Les Auditeurs Royaux, moins Magistrats que Marchands, vendoient jusqu'à la Justice; & se trouvant Juges & Parties d'un homme qui prétendoit soustraire à leur cupidité trois cens lieues de Côte, ils éludoient l'exécution d'un ordre de l'Empereur, auquel ils n'osoient rien opposer : cependant, Las Casas paroissant incapable de se rebuter, ils ordonnerent une visite de son Navire, qu'on ne manqua point de trouver hors d'état de soutenir la Mer; & sur ce Jugement il fut démoli. Enfin le chagrin de tant de chicanes alluma si vivement la bile du Missionnaire, qu'il menaça hautement de retourner en Espagne pour informer l'Empereur du mépris qu'on faisoit de ses ordres. Cette menace rendit ses Juges plus traitables. Ils lui firent des propositions, auxquelles il aima mieux souscrire que de s'exposer à de nouvelles variations de la Cour & des Conseils. Il signa un Traité, qui portoit l'établissement d'une Compagnie, où tous les Chefs de l'Ile Espagnole se firent admettre; & toutes les difficultés furent levées par ce Concordat (2).

Traité de las Casas dans l'Ile Espagnole.

1521. Il se rend à Cumana.

On lui donna les mêmes Vaisseaux qui avoient porté Ocampo à la Côte de Cumana, & cent vingt Hommes de bonnes troupes, sous les ordres du même Général, pour faire la guerre aux Indiens qui entreprendroient de troubler la Colonie, ou qui seroient reconnus pour Antropophages. L'Escadre mit à la voile au mois de Juillet, & prit la route de Portoric. Mais Las Casas n'y retrouva point ses Laboureurs : les uns étoient morts dans son absence, d'autres avoient pris parti dans l'Ile & n'en vouloient plus sortir. Ce n'étoit que le commencement de ses disgraces. De Portoric, il se rendit à la nouvelle Ville de Tolede, dont les Habitans étoient si rebutés d'avoir sans cesse à lutter contre les Indiens, qu'ils soupiroient après l'occasion d'en

(1) *Ibid.*

(2) L'Historien Espagnol en donne un extrait curieux. » Il se faisoit, dit-il, quatre » sortes de trafic dans le Gouvernement que » le Roi avoit donné à las Casas : 1°. La pê» che des Perles, dans l'Ile de Cubagua, où » les Habitans de l'Ile Espagnole tenoient » leurs Esclaves; 2°. le trafic de l'Or, qui se faisoit sur toute cette Côte, jusqu'à la Province de Venezuela, & plus loin encore; 3°. le négoce des Esclaves; 4°. la guerre des Indiens pour y faire des Esclaves. On en fit vingt-quatre parts, qui devoient être partagées également; six pour les droits du Roi; six pour las Casas & pour les Chevaliers aux Eperons dorés qu'il devoit recevoir; trois pour l'Amiral; quatre pour les quatre Conseillers, qui étoient, Marcel de Villalobos, Jean Ortiz de Matienzo, Luc Vasquez d'Aillon, & Rodrigue de Figueroa; trois pour le Trésorier Michel de Passamonte, le Contrôleur Alonso d'Avila, & le Visiteur Jean d'Ampuca; les deux autres pour les deux Sécretaires de la Chambre de l'Audience, Pierre Ledesma & Jean Cavallero. *Herrera*, 3. *decad* 4 *liv.* 2. *pp.* 115. & 116.

sortir. Ils profiterent de celle qui s'offroit, & s'embarquant sur les Vaisseaux qui avoient apporté Las Casas, ils déclarerent que rien n'étoit capable de les retenir. Les Troupes qui étoient sous le commandement d'Ocampo suivirent un si dangereux exemple : & le Général même, que cette avanture laissoit sans emploi, prit congé de son Ami, dont il ne pouvoit que plaindre le sort, & remit à la voile pour l'Ile Espagnole.

LAS CASAS. 1521.

Il est abandonné dans son entreprise.

Son courage.

Tout autre que Las Casas auroit abandonné une Entreprise, contre laquelle tout sembloit conspirer ; mais l'ardeur de son caractere le soutint. Il commença par se loger, & construire des magasins ; ensuite il fit avertir les Indiens, par une Femme Chrétienne de leur Nation, nommée Marie, qu'il étoit envoïé par un nouveau Roi d'Espagne, pour faire cesser les mauvais traitemens dont ils avoient à se plaindre, & leur procurer, avec la connoissance du vrai Dieu, tous les biens qu'ils pouvoient desirer. Les Espagnols de Cubagua étant obligés de venir prendre de l'eau dans la Riviere de Cumana, sur laquelle Tolede étoit située, il entreprit de faire construire une Forteresse à l'embouchure, pour en assurer l'entrée contre les surprises des Indiens : mais son dessein échoua, par la malignité de ceux mêmes en faveur desquels il l'avoit formé, & qui le regarderent comme un obstacle à leur commerce clandestin sur la Côte (1). La même raison lui suscita d'autres peines. Il n'avoit pas été long-tems dans la Province, sans reconnoître que la meilleure marchandise pour trafiquer avec les Habitans étoit le vin, & qu'avec cette liqueur, on ne manquoit, ni d'or, ni d'esclaves : ces Barbares alloient plus loin, dans les terres, enlever d'autres Indiens, qu'ils venoient vendre à ce prix. Outre l'injustice d'un tel commerce, le seul abus qu'ils faisoient du vin suffisoit, au zele de Las Casas, pour le faire penser à couper la source du mal : il en arrivoit tous les désordres qu'on peut se figurer entre les plus brutaux des Hommes. Le seul remede étoit de défendre aux Espagnols de porter du vin aux Sauvages. Son autorité ne s'étendant point sur l'Ile de Cubagua, ou du moins n'y étant point reconnue, il y passa, pour faire entrer l'Alcalde Major dans ses intentions. Cet Officier le reçut mal. Cependant comme il étoit certain qu'on travailleroit inutilement à policer les Indiens, aussi long-tems qu'on laisseroit subsister la cause de tous leurs désordres, il prit le parti d'aller porter ses plaintes à l'Audience Roïale ; dans la résolution, s'il n'obtenoit pas Justice, d'aller la demander en Espagne.

Autres obstacles qui le font retourner à l'Espagnole.

Il repasse à l'Espagnole.

Il partit sur un Navire chargé de sel, laissant sa petite Colonie sous les ordres de François de Soto, auquel il recommanda particulierement deux choses ; l'une de ne pas faire sortir du Port deux Bâtimens qu'il y laissoit ; l'autre, s'il étoit attaqué par les Indiens avec assez de forces pour lui faire craindre de ne pouvoir résister au nombre, de se retirer avec tout son monde & ses effets dans l'Ile de Cubagua. Soto exécuta mal le premier de ces deux ordres. A peine Las Casas eut levé l'ancre, que les Bâtimens furent envoïés de différens côtés, pour chercher des Perles, de l'Or & des Esclaves : mais une désobéissance si formelle fut bien-tôt suivie du châtiment. On eut des indices que les Sauvages méditoient quelque entreprise contre les Espagnols, dont le nombre étoit fort diminué par le départ des deux Bâtimens. Soto fit des préparatifs pour sa défense. La poudre se trouvant mouillée, il

(1) *ibid.* p. 118.

LAS CASAS. 1521.

donna ordre qu'on la fît secher au Soleil ; & les Indiens, qui s'en apperçurent, prirent cette occasion pour exécuter leur dessein. Ils vinrent fondre sur la Ville, en poussant de grands cris : ils y mirent le feu, & tuerent deux ou trois hommes. Soto, qui étoit accouru au premier bruit, reçut d'abord dans le bras une fléche empoisonnée : mais n'aiant pas laissé de s'ouvrir une retraite dans le Jardin du Couvent de Saint François, il y trouva tous ses gens, au nombre de vingt, avec lesquels il gagna heureusement le Fleuve, par un petit Canal que les Religieux avoient creusé, & sur lequel ils avoient toujours un ou deux Canots. En vain les Sauvages le poursuivirent ; il eut le tems, avec toute sa troupe, de s'avançer le long de la Côte, vers une Saline où il se rencontra quelques Barques qui reçurent ses gens : mais la soif, dont il étoit mortellement pressé, lui aiant fait demander de l'eau, à peine l'eut-il bue, qu'il fut saisi d'un accès de rage, dans lequel il expira. On observe que sur cette Côte, le poison dont les fléches sont infectées opere infailliblement sur ceux qui boivent, ou qui mangent, avant l'application des remedes. Un Religieux Franciscain, nommé le Pere Denis, qui ne s'étoit pas trouvé dans le Jardin pour s'embarquer avec les autres, n'eut pas un sort plus heureux que Soto. Après avoir passé trois jours entre des Ormes & sans aucune nourriture, il se persuada que les Sauvages, auxquels il n'avoit fait que du bien, lui laisseroient du moins la vie ; & se livrant à eux dans cette confiance, il fut massacré sans pitié.

Désobéissance de Soto, & sa punition.

Effets surprenans du poison des Fléches,

Ces Furieux passerent ensuite à Cubagua, où leur nombre jetta tant d'épouvante, que l'Alcalde Major, Antoine Flora, & trois cens Hommes bien armés qu'il avoit sous ses ordres, n'eurent pas le courage de faire face à leur attaque. Ils s'embarquerent tous sur deux Caravelles, qui les firent aborder à l'Ile Espagnole : & les gens de Soto s'y étant rendus presqu'en même tems, ils porterent tous ensemble à San Domingo la triste nouvelle d'une révolution, qui étoit le fruit de l'imprudence des uns & de la lâcheté des autres.

Avantures de Las Casas.

Mais ils furent assez surpris que le Voïage de Las Casas fût encore ignoré dans cette Capitale, quoiqu'il eût quitté Cumana long-tems avant eux. Son Pilote, aiant pris la Côte de San Domingo pour celle de Portoric, étoit allé débarquer au Port d'Yaquimo ; & l'on a déja fait observer que les vents & les courans ne permettent presque pas de remonter à la voile, de ce Port à la Capitale. Las Casas n'avoit pas laissé de l'entreprendre ; mais, après y avoir perdu deux mois, il avoit été forcé de se faire mettre à la Côte, & d'achever son voïage par terre.

Comment il est informé de ses pertes.

Il prit sa route par Yaguana, aujourd'hui Leogane, où il se reposa quelques jours. S'étant remis en chemin, un jour qu'il s'étoit arrêté à l'ombre, sur le bord d'une Riviere, pour y laisser tomber la grande chaleur, ses gens apperçurent quelques Espagnols, qui sembloient revenir de San Domingo. Ils les joignirent ; & leur aïant demandé s'ils ne savoient point de nouvelles, ils reçurent pour réponse, » que le Licencié Barthelemy de Las Casas avoit » été massacré avec tous ses gens, à la Côte de Cumana. Las Casas, qui entendoit ce Dialogue, fit plusieurs questions sur les circonstances de cette nouvelle ; & les éclaircissemens ne lui laissant aucun doute qu'elle n'eût un fondement réel : » vous êtes juste, Seigneur, s'écria-t'il, en levant les mains au » Ciel,

» Ciel, & votre Jugement eſt droit. » Il arriva peu de tems après à la Capitale, où les informations de ſon malheur lui furent confirmées dans toute leur étendue. Une ſi cruelle diſgrace n'abbatit point ſon courage ; mais ne lui laiſſant aucune reſſource du côté de la fortune, elle lui inſpira le deſſein de quitter le monde. Les Religieux de Saint Dominique profiterent de cette diſpoſition pour acquérir un homme de mérite, avec lequel ils avoient toujours eu d'étroites liaiſons. Il prit l'habit de leur Ordre, & ſous cette nouvelle livrée, il ne fut occupé long-tems que du ſoin de ſe ſanctifier (1) : mais on le verra ſortir de ſa ſolitude, & recommencer plus vivement que jamais à faire éclater ſon zele pour le ſalut & la conſervation des Indiens.

Las Casas. 1521.

Il ſe jette dans l'Ordre de Saint Dominique.

Cependant l'Amiral & les Auditeurs Roïaux, également touchés de l'outrage fait à leur Nation & de la ruine de leurs eſpérances, formerent une nouvelle Eſcadre, pour vanger le nom Eſpagnol, & ſe rétablir dans les droits qui leur étoient abandonnés ſans partage. Jacques de Caſtillon, auquel ils remirent leurs intérêts, alla débarquer d'abord à l'Ile de Cubagua, où ſon arrivée fit renaître la confiance. Enſuite, pénétrant par la Riviere dans le Païs de Cumana, il détacha pluſieurs Partis, qui firent un grand carnage des Indiens. Ceux qui tomberent vifs entre les mains des Eſpagnols périrent dans les tourmens, ou furent condamnés à l'eſclavage. Mais, comme on ne pouvoit conſerver la pêche des Perles, qui étoit alors dans ſa plus grande abondance, ſans s'aſſurer de l'embouchure de la Riviere, d'où les Habitans de Cubagua tiroient leur eau douce, le Commandant Eſpagnol reprit le deſſein d'y bâtir une Fortereſſe ſur le plan de Las Caſas, & ne tarda point à l'exécuter. Alors l'Ile des Perles devint extrêmement floriſſante. On y bâtit des Maiſons de pierre ; & bientôt il s'y forma une belle Ville, ſous le nom de nouvelle Cadix (2).

Vangeance que les Caſtillans tirent des Indiens de Cumana.

Fondation de la nouvelle Cadix.

§ II.

Mœurs et Usages des Peuples de Cumana.

Un Hiſtorien Eſpagnol (3) nous a conſervé l'ancien état des Habitans de cette Côte, à laquelle on donne plus de deux cens ſoixante lieues d'étendue, depuis la Province de Paria juſqu'à celle de Sainte Marthe (4). Ils étoient nus, à l'exception des parties naturelles, qu'ils mettoient dans des queues de Calebaſſe, dans des coquilles de mer, des cannes, des tuïaux d'or, ou dans un tiſſu de coton ; les femmes portoient des caleçons ou des pagnes. Dans les tems de guerre, ceux qui prenoient les armes ſe couvroient le corps d'une veſte de coton épaiſſe, pour affoiblir l'action des fleches, & la tête de grands pannaches. Aux Fêtes publiques, ils ſe frottoient d'une gomme gluante, qui ſervoit à ſoutenir quantité de plumes de différentes couleurs, dont ils faiſoient leur parure. Ils ſe coupoient les cheveux autour des oreilles, & s'arrachoient ſoigneuſement la

Habillement & parure des hommes & des femmes.

(1) Herrera reproche à Oviedo & à Gomera de n'avoir pas rendu Juſtice à ſes intentions. Il ajoute que Las Caſas en marqua lui-même du reſſentiment. *ubi ſup.* p. 125.

(2) *ibidem*, p. 126, & Decad. 3, p. 335.

(3) Le même, Decad. Liv. 4. Ch. 10 & 11.

(4) Voy. ci-deſſous ſa deſcription.

Mœurs et usages de la Côte de Cumana.

barbe. La noirceur des dents faisant une partie de leur beauté, jusqu'à leur donner du mépris pour ceux auxquels ils les voïoient blanches, ils se les noircissoient d'une herbe, qui avoit la double vertu de leur conserver longtems cette couleur, & de les préserver de toute sorte de pourriture, de douleur & d'infection. Cette herbe, réduite en poudre avec des limaçons brûlés, se vendoit dans les Marchés publics, pour de l'or, des Esclaves, du coton & d'autres marchandises. Les Filles alloient nues; & regardant comme une beauté d'avoir les cuisses & les jambes fort grosses, elles portoient des jarretieres très serrées au-dessus des genoux. Le principal ornement des hommes étoit des anneaux d'or aux narines; & celui des femmes, une plaque du même métal à l'estomac: quelques-uns avoient des couronnes d'or, des guirlandes de fleurs, des bracelets, des colliers & des pendans d'oreilles d'or & de perles.

Punition de l'adultere.

Ces Barbares faisoient peu d'état de la virginité dans les Filles: mais quoique le nombre de leurs Femmes ne fût pas borné, ils les assujettissoient à la plus exacte retenue. Le droit constant d'un Mari étoit d'ôter la vie de ses propres mains aux Femmes adulteres, s'il n'aimoit mieux les répudier; tache honteuse, qui leur ôtoit généralement l'espérance d'un second mariage. Cependant une Femme ne perdoit pas son honneur lorsqu'elle étoit autorisée par l'ordre ou le consentement de son Mari. Les Seigneurs, qui en avoient un grand nombre, prêtoient les plus belles à leurs Hôtes, & ne faisoient pas difficulté de les reprendre. Ils avoient peu de cérémonies pour les Mariages. Les Parens & les Amis étoient invités. Les Femmes portoient les viandes; & les Hommes, des matériaux pour bâtir une Loge à la nouvelle Epouse; car dans toute la Nation chaque Femme avoit la sienne, qui communiquoit de près ou de loin à celle du Mari. Chacun des Convives se coupoit quelques cheveux par devant. Les Hommes mangeoient & bûvoient jusqu'à l'ivresse, pendant que les Femmes dansoient avec la Mariée. Elle étoit remise ensuite à son Mari, s'il ne souhaitoit qu'elle couchât la premiere nuit avec un Prêtre, ce qui passoit pour un grand honneur. Les douleurs de l'enfantement sont si légeres dans cette Partie du monde, que les Femmes n'y poussent presqu'aucune plainte. Lorsque l'enfant est né, on lui serre la tête entre deux oreillers de coton, pour lui élargir le visage. En général, les qualités naturelles, telles que la force & l'agilité, sont communes aux deux sexes. Les Femmes courent, sautent, nagent, & tirent de l'arc aussi parfaitement que les Hommes. Elles labourent la terre & sont chargées des soins domestiques, pendant que les Hommes s'occupent de la Chasse & de la Pêche. La vanité, la perfidie & la vangeance, sont aussi des vices communs aux Hommes & aux Femmes. Mais le vol est si peu connu dans leur Nation, que les portes ne s'y ferment qu'avec un fil de coton. C'est un crime de rompre ce fil dans la Maison ou dans le Jardin d'autrui; & la mort en est le châtiment.

Mariages & Accouchemens.

Qualités des deux sexes.

Exemple singulier de haine pour le vol.

Gourmandise des Cumanois.

Les Cumanois sont d'une extrême gourmandise. Quoiqu'ils aient du pain, des liqueurs, des fruits, du poisson, & la chair de différentes sortes d'animaux, ils mangent tout ce qui se présente avec quelque apparence de vie, sans excepter les Vers, les Araignées, les Chenilles & les Chauve-souris. La plûpart ont la vûe courte & obscure; ce que l'Historien croit pouvoir

Mœurs et usages de la Côte de Cumana.

attribuer à la mauvaise qualité de ces alimens : mais comme il observe aussi que ceux qui habitent les bords de la Riviere de Cumana ont encore la vue moins claire, il est plus naturel d'en accuser les eaux du Païs ; surtout lorsqu'il ajoute que celle de cette Riviere produit des taies dans les yeux. Les Bêtes, qu'ils tuent le plus souvent à la Chasse, sont des animaux féroces, entre lesquels il se trouve beaucoup de Lions, de Tigres & de Sangliers. Ils y emploient leurs fleches & des piéges. L'animal, qu'ils nomment *Capa*, est plus grand qu'un Ane. Son poil est noir & fort épais. Quoique furieux, il fuit la présence de l'Homme ; mais c'est le mortel ennemi des chiens d'Espagne. Il les poursuit, en quelque nombre qu'il les trouve ; & quelquefois il en a tué quatre ensemble. L'*Aravata* est un autre animal que les Cumanois recherchent beaucoup : sa grandeur est celle d'un Lévrier ; il monte sur les arbres & mange les fruits. Il a la barbe d'une Chevre ; il heurle fort haut ; son adresse & son agilité obligent les Chasseurs de se rassembler en troupes pour lui couper le passage. Un troisieme animal, qu'ils chassent la nuit avec des tisons ardens à la main, parcequ'il ne paroît jamais le jour, crie comme un enfant, & se jette sur ceux que ce bruit attire. Il n'a que la grandeur d'un chien commun ; mais il est d'une force & d'une cruauté singuliere. Les Yguanas sont extrêmement communs sur toute la Côte, & font un ravage continuel dans les Jardins.

Animaux qu'ils tuent dans leurs Chasses.

Tous ces Indiens ont une adresse extraordinaire à prendre des oiseaux avec diverses sortes de rets, & ne les tuent pas moins habilement de leurs fleches ; surtout une espece qui est de la grosseur de l'Oie, & qui jette une odeur de musc, quoiqu'elle ne vive que de charognes & d'autres immondices. Leurs Chauve-souris sont fort grosses, picquent vivement toute sorte d'animaux, & sucent long-tems la plaie. Un Castillan, dit l'Historien, à qui l'on n'avoit pû trouver la veine pour lui tirer du sang, fut piqué pendant la nuit par une Chauve-souris ; & le sang sortit avec tant d'abondance qu'il fut guéri d'un mal de côté qui mettoit sa vie en danger. Les Araignées du Païs sont de diverses couleurs, & plus grosses que les nôtres. Elles font leurs toiles si fortes, qu'il n'est pas aisé de les rompre. La Côte a trois sortes d'Abeilles, dont les unes font de très bon miel dans des ruches, & les autres, qui sont fort petites, du miel sans cire dans le creux des arbres. Il s'y trouve une espece de Serpens, qu'on a nommés Salamandres, dont la morsure est mortelle, & qui caquetent la nuit comme les Poules.

Pêche des Indiens de Cumana.

La pêche se fait avec des hameçons, des rets & des fleches, avec du feu, à l'œil, à la main ; & les Habitans en sont si jaloux, que dans quelques endroits on mange celui qui ose pêcher sans permission. Quantité de bons nageurs s'assemblent pour pêcher à l'œil & à la main, tant le Poisson que les Perles ; & leur habileté passe toute expression. Ils forment une longue chaîne ; ils sifflent, ils battent l'eau, ils entourent les Poissons & les attirent peu à peu vers la rive, en si grande abondance, que le spectacle en est quelquefois effraïant. Cette pêche a des tems reglés : mais il y périt toujours quelques Hommes ; les uns noïés, d'autres éventrés par de grands Poissons qui fuient aussi-tôt. La pêche au feu se fait dans des Canots, avec des tisons ardens qui éclairent la superficie de l'eau. Les Poissons, approchant toujours de la lumiere, suivent les Pêcheurs qui se retirent du côté de l'ombre, & leur don-

Mœurs et usages de la Côte de Cumana.

nent beaucoup de facilité à les darder. Ce ſont ordinairement les plus gros, qu'on ſale & qu'on fait ſecher au Soleil, après avoir commencé néanmoins par les griller. Il ſe trouve parmi ces Poiſſons des monſtres ſi hardis, qu'en ſe jettant quelquefois dans les Barques, ils y tuent les Hommes & les mangent.

Agriculture, grains, légumes, arbres & fruits.

On a remarqué que le partage des Femmes eſt l'Agriculture. Elles ſement le Maïz, l'*Aji*, ou Piment, qui eſt une ſorte de poivre, avec quantité de légumes & de racines. Elles plantent les arbres à fruit: l'herbe qui noircit les dents ſe cultive avec beaucoup de ſoin. Certains arbres rendent par inciſion une eſpece de lait, qui ſe change en gomme odoriférante, dont on compoſe un encens pour les Idoles. D'un autre arbre, il découle une liqueur qui s'épaiſſit comme du lait caillé, & qui forme une nourriture agréable. Un autre donne un fruit ſemblable à nos Mûres, dont on fait un excellent Sirop pour diverſes ſortes de maladies; & du bois, lorſqu'il eſt ſec, on tire du feu comme d'un caillou. D'autres encore rendent une odeur charmante, & leur bois ſert à faire des Caiſſes: mais le pain qu'on y met devient amer; ce qui n'empêche point les Eſpagnols de l'emploier pour leurs proviſions, parceque les vers ne s'y mettent jamais. Un autre arbre, dont on vante la grandeur, mais qui ne dure pas plus de dix ans, produit la glue que les Habitans emploient à prendre des Oiſeaux. Celui qui donne du godron, ſe trouve auſſi ſur cette Côte.

La Caſſe eſt commune dans les Terres, mais les Indiens n'en connoiſſent pas l'uſage. Les Fleurs odoriférantes y ſont en ſi grande abondance, qu'elles cauſent des maux de tête aux Etrangers. Le malheur d'un ſi beau Païs eſt de produire des légions d'inſectes, qui ruinent les fruits & tous les autres préſens de la Nature. Entre les Plantes les plus agréables & les plus ſaines, il en croît auſſi de fort dangereuſes. Le venin dont les Habitans empoiſonnent leurs fleches, eſt de deux ſortes; le ſimple, compoſé de ſang d'*Aſpides*, qui eſt une eſpece de Serpent, avec un mélange d'herbes, de gommes & de jus de Mancenilles. Il ſe fait une autre compoſition des mêmes choſes, avec des têtes de certaines Fourmies venimeuſes; & les Indiens ne manquent pas d'y faire entrer la ſuperſtition. Ils prennent une vieille Femme, qu'ils enferment, pour les faire cuire pendant deux ou trois jours. Si les vapeurs du poiſon lui cauſent la mort, ou du moins un évanouiſſement, ils eſtiment ſon ouvrage; y réſiſte-t-elle? ils la châtient rigoureuſement. Telle étoit la fatale compoſition qu'ils emploïoient contre les Caſtillans, & pour laquelle on n'a jamais trouvé de parfait remede. Si quelqu'un en guériſſoit, il paſſoit le reſte de ſes jours dans de continuelles douleurs. L'Hiſtorien aſſure qu'en touchant une Femme la plaie s'aigriſſoit, & que les alimens les plus ſimples répandoient un feu mortel dans le ſang. Les fléches ſont d'un bois très dur, & brûlées par le bout dans la flamme de certaines cannes: la pointe eſt armée d'un os de poiſſon. Si l'on y joint l'adreſſe des Indiens à les lancer, on ne ſera point ſurpris qu'elles euſſent paru ſi redoutables aux Caſtillans de la nouvelle Tolede & de Cubagua. D'ailleurs ces Barbares mangeoient leurs Priſonniers; & s'ils les trouvoient trop maigres, ils avoient la patience de les engraiſſer, pour ſatisfaire pleinement leur vangeance & leur gourmandiſe. Leurs Inſtrumens de guerre & de danſe étoient des Hautbois

Poiſon des fléches Indiennes.

Ses effets dans les bleſſures.

Effroi qu'il cauſoit aux Eſpagnols.

d'os, des Fluttes de cannes, des Cornets de coquilles, & des Tambours de bois peint, dont le bruit étoit augmenté par de grosses Calebasses.

Mœurs et usages de la Côte de Cumana.

Fêtes & Danses.

Ils avoient une extrême passion pour la danse; une Fête duroit huit jours. Ils s'assembloient avec leurs plus riches ornemens, & chacun commençoit à danser seul. Ensuite, ils se mêloient ou formoient un cercle, en se tenant par les mains. D'autres sautoient ou voltigeoient dans le centre & par derriere : tantôt ils chantoient alternativement, tantôt ensemble, avec autant de mesure pour le mouvement que pour le ton. Leurs chansons commençoient par des sujets tristes, & devenoient gaies jusqu'à la derniere extravagance. Ils dansoient six heures de suite, sans paroître las; ensuite ils se donnoient d'autres mouvemens qui n'étoient pas moins propres à les fatiguer, tels que de contrefaire les boiteux & les aveugles, de rire, de pleurer, de prononcer des harangues à l'honneur du Cacique & de ses Prédécesseurs. Chaque jour de danse étoit terminé par un Festin qui se faisoit aux frais du Cacique. A quelques transports qu'ils se fussent livrés dans la danse, ils mangeoient en silence, assis sur leurs talons; & la plûpart bûvoient jusqu'à tomber ivres. Leurs Femmes venoient les relever, & les conduisoient à leur Cabane, en chantant avec une joie d'autant plus sobre, que les liqueurs fortes leur étoient interdites, & que dans les plus grandes Fêtes il paroît qu'elles n'avoient part qu'à la danse. Les plus emportés renvoïoient leurs Femmes, s'excitoient à vomir pour recommencer à boire; & rarement se séparoient-ils sans quelque scene sanglante, qui demeuroit sans punition lorsqu'elle étoit arrivée dans l'ivresse.

Religion & Prêtres.

Ils étoient dans les plus profondes ténebres de l'Idolâtrie; leurs principales Divinités étoient le Soleil & la Lune, qu'ils prenoient pour le Mari & la Femme. Ils redoutoient les Eclairs & le Tonnerre, comme une marque certaine de la colere du Soleil. Ils se privoient de toutes sortes d'alimens & de plaisirs, pendant les Eclipses. Les Femmes s'égratignoient alors, & les Filles se tiroient du sang des bras, parcequ'elles croïoient la Lune blessée dans quelque querelle avec son Mari. Entre leurs Idoles ils avoient une Croix, de la forme de celles qu'on appelle Croix de Saint André, qu'ils gardoient avec beaucoup de vénération dans un lieu quarré, & dont ils vantoient la vertu contre les phantômes. Ils la mettoient sur les enfans, au moment de leur naissance. Leurs Prêtres, qu'ils nommoient *Piaches*, étoient non-seulement les Chefs de la Religion, mais les Médecins publics pour toute sorte de maladies, & les Conseillers des Caciques dans toutes leurs Entreprises. Ils n'étoient admis à cet Ordre qu'après avoir passé deux ans dans les Bois, où ils recevoient des instructions pendant la nuit; & le Peuple étoit persuadé qu'elles leur venoient de certains Esprits, qui prenoient la forme humaine pour les former à leur profession. Ils guérissoient les maladies avec des herbes & des racines, avec la graisse & le sang des Animaux; mais leur méthode, pour les douleurs locales, étoit de scarifier la partie, & de la sucer long-tems pour en tirer les humeurs. Les Castillans, s'il en faut croire l'Historien, éprouverent plusieurs fois que leurs prédictions n'étoient pas toujours des impostures. » Un jour qu'on leur avoit demandé s'il arriveroit bien-tôt des Caravelles de Castille, ils nommerent » non-seulement le jour, mais le nombre de Vaisseaux, celui des Hommes,

Mœurs et usages de la Côte de Cumana.

» & la quantité de munitions. Pierre de Cordoue, célebre Dominiquain, » voulant approfondir la Doctrine des Piaches, prit une Croix, une Etole » & de l'Eau-bénite, pendant qu'un de ces Prêtres étoit à consulter le » Démon avec les marques d'une possession sensible; lui jetta sur le corps » une partie de l'Etole, fit le signe de la Croix sur lui, & ne craignit pas » de conjurer le Démon en Langue Latine & Castillane. La réponse fut » en Langue Indienne, mais juste, & conforme aux questions. Le Pere » demanda où alloient les ames des Indiens? En Enfer, répondit l'Esprit » malin; ce qui causa tant de chagrin au Piache, qu'il se plaignit amere- » ment d'avoir été trompé & tourmenté si long-tems (20). On ne nous apprend point si cet évenement produisit sa conversion; mais on assure qu'il eut plusieurs Castillans pour témoins.

Les Piaches étoient très riches, parcequ'ils se faisoient païer cherement tous leurs services. Ils tenoient le premier rang dans les Assemblées, & jusques dans les Festins, où ils ne faisoient pas difficulté de s'enivrer. Quoiqu'ils crussent l'ame immortelle, ils ne se formoient aucune idée de sa situation après la mort; mais ils avoient des Cantiques & des Complaintes, dont ils faisoient retentir les airs aux funérailles des Caciques. Les Echos passoient pour une réponse des ames à ceux qui leur faisoient des questions. On ne brûloit le corps des Grands qu'un an après leur mort; & pour les conserver dans l'intervalle, on les desséchoit au feu. A la fin de l'année on en séparoit la tête (21), qu'on donnoit à la plus noble de leurs Femmes, comme un monument d'amour éternel, qui l'obligeoit de passer toute sa vie dans le veuvage; & le reste étoit consumé par le feu.

§. III.

Continuation des Découvertes.

1524.

Les vûes des Espagnols se croisent.

L'Ardeur croissoit dans d'autres Parties du Continent; mais c'étoit tantôt pour découvrir de nouvelles Régions, tantôt pour reconnoître avec plus de soin celles où l'on avoit pénetré, ou pour y former des Etablissemens; & cette variété de vûes causoit un partage, qui retardoit le succès des plus importantes opérations. Un évenement fort imprévû fit craindre aussi des obstacles qui avoient cessé depuis l'accommodement de l'Espagne avec le Portugal, & qui sembloient prêts à se renouveller du côté de quelques autres Nations. Une Caravelle de San Domingo (22) étoit allée charger de la Cassave à l'Ile de Portoric. Ginez, qui la commandoit, fut extrêmement surpris d'y voir aborder un Navire de 250 Tonneaux, qui avoit deux Canons sur le devant, & qui ne lui parut point Espagnol. Il arma aussi-tôt sa Chaloupe pour le visiter; & ceux qui le montoient déclarerent sans difficulté qu'ils étoient

Arrivée d'un Vaisseau Anglois qui les allarme.

(20) *Ibid.* p. 344.

(21) Comme on ne rapporte ces usages, que pour faire observer leur différence d'avec ceux des autres Indiens, ajoutons qu'avant cette séparation, on la leur mettoit entre les jambes, on leur croisoit les pieds avec les mains, & l'on passoit une partie du jour à tourner autour du cadavre pour le considerer dans cette attitude; en trépignant des pieds, regardant le Ciel, pleurant, & poussant de grands cris. *ibid.*

(22) Herrera, Decad. 2. L. 5. chap. 3.

1521.

Anglois. Ils lui dirent qu'ils étoient partis d'Angleterre avec un autre Vaisseau, pour aller chercher les Terres du grand Cam, mais qu'une furieuse tempête les avoit séparés; qu'ensuite ils s'étoient trouvés dans une Mer couverte de glaces; qu'aïant eu le bonheur de s'en dégager, ils avoient été transportés dans une autre Mer, dont l'eau sembloit bouillir comme celle d'une chaudiere sur le feu, & qu'ils avoient appréhendé de voir fondre la poix de leur Bâtiment; qu'après s'être encore sauvés d'un si dangereux Parage, ils étoient allés reconnoître les *Bacallaos*, où ils avoient rencontré cinquante Navires, Espagnols, François & Portugais; qu'ils avoient voulu descendre à Terre pour reconnoître le Païs, mais que les Indiens avoient tué leur Pilote, qui étoit un Piémontois; que s'étant remis en Mer, ils avoient rangé la Côte jusqu'à la Riviere de *Chico* (23); & que de-là ils avoient traversé à l'Ile de Portoric.

Récit de ceux qui le montoient.

Ginez leur demanda quel dessein les amenoit dans cette Ile? Ils répondirent que c'étoit pour charger du bois de teinture, & pour se mettre en état de rendre compte au Roi leur Maître, des Découvertes qui faisoient tant d'honneur aux Castillans. Ils le prierent même de leur marquer la route qu'ils devoient tenir pour se rendre à l'Espagnole. Soit qu'il crût pouvoir les satisfaire sans danger, ou qu'aïant examiné de près leur Vaisseau, il ne se jugeât point assez fort pour s'opposer à leur dessein, il leur donna les informations qu'ils desiroient. Peut-être aussi la quantité de marchandises, qu'il leur vit à bord, lui fit-elle esperer du profit pour les Espagnols à les acheter. Ils remirent librement à la voile; & passant à la petite Ile de Mona, ils y débarquerent une partie de leurs gens. Les propositions, qu'ils firent faire à San Domingo, se réduisirent à demander la liberté de vendre leurs Marchandises: mais pendant deux jours qu'ils allerent passer à l'Ancre fort près de ce Port, ils ne reçurent aucune réponse. Leur Envoïé s'étoit adressé au Gouverneur du Château, qui se crut obligé de consulter l'Audience Roïale; & les Délibérations des Auditeurs furent si lentes, que dans un mouvement d'impatience, causé apparemment par la crainte, le Gouverneur se détermina le troisieme jour à faire tirer sur les Anglois. Ils retournerent aussitôt à Portoric, où ils vendirent une partie de leur charge aux Habitans de Saint Germain; après quoi leur Navire ne parut plus dans cette Mer. L'Audience Roïale trouva fort mauvais que le Gouverneur eût fait tirer sur eux, & lui en fit un d'autant plus grand crime à la Cour, qu'outre le mauvais état des fortifications du Château, les Hommes & les munitions y manquoient. L'Historien confesse qu'on en prit une vive allarme à Madrid; & qu'au lieu d'obliger les Anglois à s'éloigner, Charles-Quint auroit souhaité qu'on se fût saisi d'eux, par force ou par adresse, pour les empêcher d'apprendre à leur Nation la route des Indes (24). Le Mémoire, que les Auditeurs envoïerent à cette occasion, contient un détail qui fera connoître quel étoit alors l'état des Iles Espagnoles.

Ils se rendent à l'Espagnole.

On fait tirer sur eux.

Craintes qu'on en conçoit à Madrid.

Ils exposoient à l'Empereur que cette Colonie étoit non-seulement la premiere que les Castillans eussent établie dans les Indes, mais que c'étoit elle qui nourrissoit actuellement toutes les autres; que la Ville de San Do-

Etat des Iles.

(23) On a vû que les Espagnols l'ont nommée Jourdain.

(24) *Ibid.* p. 309.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

1521.

mingo devenoit tous les jours plus peuplée, plus riche & plus florissante; que son Port étoit continuellement rempli de Navires, de toutes les parties des Indes connues, qui venoient y charger des cuirs, de la Casse, du Sucre, du Suif, & d'autres Marchandises de même prix, des vivres, des Chevaux & des Porcs; que Buenaventura & la Majorada étoient au milieu de plusieurs Mines d'or très abondantes, mais fermées, faute d'Ouvriers, & que ces deux Villes n'avoient pour se soutenir qu'un peu de Casse; que Bonao abondoit en Cassave & en Maïz; qu'Azua étoit riche en Sucre, & son terrein si fertile, que des Cannes, plantées depuis six ans, étoient aussi fraîches que celles de l'année même ou de la précédente, sans compter qu'elle avoit aussi des Mines d'or dans son voisinage; qu'il y avoit aussi beaucoup de Sucre à Saint Jean de la Maguana, & qu'il y étoit le meilleur de l'Ile: que tout le Païs d'alentour étoit plein de Mines, & fournissoit une très grande quantité de vivres; qu'un Palmier, qu'on y avoit planté depuis peu, portoit déja des Dattes; que la Ville d'Yaguana avoit un bon Port, des Mines, de la Casse, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'établissement d'un grand commerce; qu'à Puerto Real, on alloit recommencer à tirer de l'or, des Mines de son district; que Puerto di Plata étoit trés florissant, & qu'il y venoit de Castille un très grand nombre de Vaisseaux, qui s'en retournoient tous avec leur charge de Sucre; enfin, que Salvaleon de Higua commençoit à faire des Sucres, & que ses Campagnes nourrissoient un très grand nombre de troupeaux. L'Historien de Saint Domingue observe que cette grande quantité de Sucre, qui se fabriquoit déja dans l'Espagnole & dans d'autres lieux, étoit dûe aux soins des Peres Hieronymites & d'Alphonse Quazo (25). A l'égard des autres Iles, les Auditeurs assuroient que dans celle de Cuba, sur huit Villes ou Bourgades que Velasquez y avoit bâties, il y en avoit six où l'on ne faisoit pas d'autre commerce que celui de l'or; que l'Ile étant fort montueuse & partout assez sterile, on ne voïoit des Métairies & des Troupeaux qu'autour de la Havane; qu'il y avoit deux Peuplades dans la Jamaïque, Oristan & Séville; que cette Ile avoit peu d'or; mais qu'on y faisoit beaucoup de Sucre, & que les Habitans, s'étant avisés d'y planter de la vigne, y avoient fait de très bon vin clairet. Enfin, le Mémoire représentoit à Sa Majesté, que pour conserver des Colonies si utiles, il étoit absolument nécessaire d'y envoïer un grand nombre de Negres, & qu'il falloit entrer là-dessus dans quelque Traité avec la Cour de Portugal. C'est la premiere fois qu'on voit naître aux Espagnols l'idée d'emploïer des Negres dans leurs Colonies; car quoique leurs Historiens donnent quelquefois le même nom aux Nations de l'Amérique Méridionale, la proposition d'un accord avec le Portugal ne laisse aucun doute qu'il ne fût question des Negres d'Afrique.

Découverte du Détroit de Magellan.

Le Voïage de Magellan, entrepris la même année, fut une des Expéditions qui retarderent un peu le progrès des Découvertes, dans le Continent de l'Amérique. On ne reprendra point l'Histoire de sa Navigation, qui a trouvé place dans une autre partie de cet Ouvrage entre les Voïages autour du Monde: mais on se contentera de recueillir ici plusieurs circonstances, qui ne se trou-

(25) Histoire de Saint Domingue. L. 6. p. 233.

vent

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

1521.

vent point dans le Journal de sa route, & qui appartiennent proprement à cet article.

Circonstances qui ne se trouvent point dans le Journal de sa route.

Les Historiens Espagnols font passer Magellan en Espagne dès l'année 1517, quoique les Portugais marquent sa désertion une année plus tard. Les causes de son mécontentement ont été rapportées. Après s'être *dénaturalisé*, suivant l'expression d'Herrera, par un Acte qu'il rendit public, il se rendit en Castille, où la Cour étoit alors à Valladolid, accompagné de Rui *Falero*, Bachelier Portugais, si versé dans l'Astrologie & la Cosmographie, qu'on le soupçonnoit de recevoir ses lumieres d'un Démon familier. Ils offrirent tous deux à la Cour d'Espagne, de faire voir que les Moluques & d'autres Iles, d'où les Epiceries venoient en Portugal, tomboient dans les limites de la Couronne de Castille, & de trouver un chemin pour s'y rendre, sans toucher à celui que les Portugais avoient pris jusqu'alors. Fonseca, Evêque de Burgos, qui présidoit à toutes les affaires des Indes, le Chancelier Gatinara, & M. de Chievres, ouvrirent l'oreille à ces propositions. Magellan portoit un Globe terrestre, sur lequel il marqua la route qu'il devoit tenir. Le Détroit y étoit en blanc. Il ne dissimula point qu'il devoit ses lumieres à la Carte Marine d'un Portugais, nommé Martin de Bohemia, né dans l'Ile de Fayal, & grand Cosmographe. On n'ignoroit point, en Espagne, que Magellan s'étoit distingué par son esprit & son courage au service du Portugal, sous le commandement du fameux Viceroi des Indes, Alphonse d'Albuquerque. C'étoit une avanture célebre, que celle de deux Vaisseaux, partis de Goa, qui s'étoient brisés sur des Bancs, d'où les Chaloupes avoient porté les Equipages dans une petite Ile voisine. Il étoit question de gagner un Port de l'Inde, assez éloigné. Chacun vouloit partir des premiers; & les Chaloupes ne suffisant point, la contestation alloit devenir sanglante. Magellan, qui se trouvoit dans cette malheureuse troupe, & dont le mérite étoit déja connu, leva la voix au milieu du trouble : « Que les Capitaines, dit-il, que les Nobles aient le premier rang. Pour moi, je demeure avec les Matelots : à condition que ceux qui vont nous quitter, s'engagent d'honneur à nous envoïer des Barques ». Toute la basse partie des Equipages consentit à demeurer avec lui : mais le voïant passé dans une des Chaloupes, où il faisoit ses adieux aux Chefs, les Matelots, qui le crurent prêt à partir aussi, crierent : Ah ! Seigneur Magellan, ne nous avez-vous pas promis de demeurer avec nous ? Il est vrai, répondit-il sans balancer : & sautant à terre, il leur dit; Camarades, me voici. Sa résolution & sa prudence étoient donc connues en Espagne, quoiqu'il fût de petite taille, & qu'il n'eût rien de relevé dans la figure (26).

Traité de Magellan avec l'Espagne.

Aussi ses propositions, soutenues de l'éloquence de Falero, furent-elles applaudies du Conseil, où le Roi voulut qu'elles fussent expliquées. Ils obtinrent tous deux, de ce Prince, l'Ordre de S. Jacques, avec le titre de Capitaines, malgré les mauvais offices d'Alvare d'Acosta, Ambassadeur de Portugal, qui les représentoit comme des Fugitifs, disgraciés de leur Prince; tandis qu'il les sollicitoit secretement de retourner au service de leur Patrie. Enfin, dans l'opinion qu'on avoit conçue d'eux à la Cour d'Espagne, on leur expédia des Lettres, en vertu d'un Traité conclu à Sarragosse, par lequel « ils s'obligeoient à découvrir, dans les limites de la Cour de Castille, des Iles

(26) Herrera, Decad. 2. L. 4. p. 273. & suiv.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

1521.

» & d'autres Terres, riches en Or ou en Epiceries. Le Roi promettoit de » n'accorder à personne, pendant l'espace de dix ans, la permission de » prendre la même route, qu'on supposoit celle de l'Ouest, mais se réservoit » le droit d'envoïer d'autres Vaisseaux à l'Est & au Sud. Il accordoit aux deux » Chevaliers, pour leur premiere Expédition, le cinquieme du profit de » leurs découvertes, & leur promettoit le titre d'Adelantades, pour eux & » leurs héritiers, nés sous la domination d'Espagne. Dans les Voïages sui- » vans, leur part devoit être le vingtieme, avec le droit de faire passer dans » les Vaisseaux du Roi une certaine quantité de Marchandises; & le quinzie- » me, s'ils découvroient plus de six Iles. Sa Majesté s'engageoit à faire ar- » mer cinq Navires; deux de cent trente tonneaux, deux de quatre-vingt- » dix, & l'autre de soixante, équipés pour deux ans, & montés de deux cens » trente-quatre personnes, Officiers, Matelots & Soldats, ne s'attribuant » la nomination que des Capitaines, & des Fermiers ou Receveurs des » Droits Roïaux. Si la mort enlevoit Magellan, ou Falero, dans le cours de » leur Entreprise, les mêmes concessions devoient être réunies en faveur de » celui qui survivroit (27) ».

Obstacles qu'on suscite à Magellan.

La Cour nomma, pour premier Pilote, Jean Rodrigue Serrano; & pour Trésorier Général, Louis de Mendoça. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on trouva d'autres Pilotes, parcequ'il étoit question d'une route nouvelle, & l'autorité Roïale y fut emploïée. Il s'éleva aussi quelques différends pour les Enseignes. Les préparatifs étant achevés à Seville, Magellan fit mettre ses armes aux quatre Cabestans, où l'on mettoit ordinairement celles des Capitaines (27). Un Huissier de l'Amirauté les fit ôter, sous prétexte qu'elles étoient Portugaises. En vain Magellan représenta que c'étoient ses propres armes, & que par son Traité il étoit devenu Sujet de l'Espagne. Cet incident causa tant de bruit, que ses Amis lui conseillerent d'abandonner ses prétentions, & sa prudence l'y fit consentir. Cependant il eut la satisfaction d'être vangé par la faveur du Roi même, qui apprenant le chagrin qu'on lui avoit suscité, fit une vive réprimande au Président de Seville pour ne l'avoir pas empêché, & donna ordre que l'Huissier fût sévérement puni. On en peut conclure, malgré le silence de l'Historien, que ses armes furent rétablies.

Il ne fut pas moins favorisé dans une autre contestation, dont le plus fâcheux effet fut de retarder quelque tems son départ. Rui de Falero, son associé, lui disputa l'honneur de porter l'Etendart Roïal & le Fanal. Leur démêlé fut poussé si loin, qu'il ne pût être terminé que par l'autorité de la Cour. Falero ne jouissoit pas d'une bonne santé. Le Roi en prit occasion d'ordonner que pour la rétablir, il demeureroit en Espagne jusqu'au départ d'une autre Flotte: & sentant la nécessité de prévenir les obstacles de cette nature, il soumit à Magellan tous les Officiers des cinq Vaisseaux, sans excepter Louis de Mendoça, qui étoit assez de ses Amis pour ne pas s'offenser de cette disposition. Mais en même tems, il lui ôta Martin de Mesquito & Pierre d'Abreu, deux Portugais, dont il avoit quelque défiance; & pour le consoler de la perte de ces deux Amis, il lui laissa la liberté d'en choisir dix autres de sa Nation, pourvû qu'ils fussent agréés de l'Armée. D'un autre côté, en ordonnant que l'Etendart Roïal fût remis entre ses mains, il voulut que Martin de Ley-

Il est soutenu & favorisé.

(27) *ibid.* p. 273.

(27) *ibid.* 275.

va, Président de Seville, lui fit prêter serment d'hommage & de fidélité à la Couronne, dans l'Eglise de Sainte Marie de la Victoire; comme il y reçut lui-même celui des Capitaines & des Officiers qui devoient servir sous ses ordres. Donna Beatrix Barbosa, sa Femme, obtint une pension considérable, & toutes les faveurs qui pouvoient la faire vivre avec dignité dans l'absence de son Mari. Rui Falero, & François son Frere, furent traités aussi avec faveur, & reçurent la commission de s'emploïer incessamment à former une autre Flotte.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES. 1521.

A tous ces détails, que l'Historien juge importans pour l'honneur d'une si grande & si célebre Expédition, il joint les noms des Vaisseaux & des principaux Officiers, dont il croit la gloire inséparable de celle de Magellan. La Trinité, montée par Magellan même, avec le titre de Capitaine Général, avoit Jean-Baptiste de *Poncavere*, Génois, pour Maître, & François *Calvo* pour Contre-Maître. Le S. Antoine, second Navire, étoit commandé par Jean de *Carthagene*, Commissaire des Guerres, qui portoit un Brevet de Gouverneur de la premiere Place dont on se rendroit maître, ou qui seroit fondée dans les nouvelles Terres : il avoit pour maître Jean d'*Elorriaga*, Basque, & pour Contre-Maître Pierre *Hernandez* de Séville. Louis Mendoça, Trésorier Général, commandoit le troisieme Vaisseau nommé la Victoire. Son Maître étoit Antoine *Salamon* de Palerme, & son Contre-Maître, Michel Rodas de Séville. Le quatrieme, nommé la Conception, avoit pour Capitaine Gaspar de *Quesada*; pour Maître, *Sebastien del Cano*, de Guetaria, dans la Province de Guipuscoa; & pour Contre-Maître, Jean d'*Acurio* de Bermeo. Le Capitaine du cinquieme, qui se nommoit le Saint Jacques, étoit Jean Rodriguez *Serrano* Pilote Major; le Maître, *Baltazar*, Genois; & le Contre-Maître, Barthelemy *Prior*. Les autres Pilotes étoient Etienne *Gomez*, Portugais; André de Saint Martin; Jean Rodriguez *Mafra*; *Vasco*, de Galice; & *Carvallo*; auxquels la Cour accorda des Lettres de Noblesse, qui ne devoient avoir de force, qu'à leur retour. Le Sergent Major se nommoit Jerôme Genner d'*Espinosa*; les Notaires, Leon *Dezpeleta*, Jerôme *Guerra*, Sancho *de Heredia*, Antoine d'*Acosta*, & Martin *Mendez* (28)

Noms des Vaisseaux & des Officiers.

On ne trouve point entre ces noms, celui du Chevalier Pigafetta, à qui nous devons le Journal de la Navigation de Magellan, ses Découvertes, sa mort dans une des Iles Philippines, & la ruine de sa Flotte, à l'exception du Vaisseau la Victoire, que Sebastien del Cano ramena heureusement en 1522 (29), avec l'honneur d'avoir été le premier qui ait fait le tour du Globe. Mais il n'est pas surprenant que les Historiens Espagnols n'aient pas conservé le nom d'un Etranger, que le seul hasard avoit conduit en Espagne, & qui ne prend lui-même que la qualité d'Avanturier (30).

Les Historiens ne nomment point Pigafetta, à qui l'on doit le Journal de cette Navigation.

(28) *Ibidem.* p. 277.

(29) La Flotte étoit partie le 10 d'Août 1519.

(30) Il n'est pas nommé non plus parmi ceux qui revinrent avec Cano, quoiqu'il fût du nombre; voici leurs noms d'après Herrera. Michel de Rodas Maître de Navire; Martin d'Ensaurraga, Pilote; Mathieu de Rodas, Nicolas Griego, Jean Rodriguez, Basco Gallego, Martin de Judicibus, Jean de Santander, Hernando de Bustamante, Antonio Lombardo, Francisco Rodriguez, Antonio Fernandez, Diego Gallego, Jean d'Arratia, Jean d'Apega, Jean d'Acurio, Jean de Zubiera, Laurent d'Yruña, Jean d'Ortega, Pierre d'Indarchi, Roger Carpintete, Pedro Gasco, Alfonse Domingo, Diego Garcias, Pierre de Balpunta, Ximenès de

Continuation des découvertes.

Sa Relation porte d'ailleurs des caractéres de vérité, qui doivent la faire regarder comme le seul monument autentique qui reste de cette Expédition (31).

§ IV.

Voïage de Jean Verazzani, et Découvertes de l'Amerique Septentrionale.

1523. Introduction.

Les allarmes que le Gouvernement Espagnol avoit conçues du Voïage & du récit des Anglois augmenterent en 1523, par l'Expédition de quelques Vaisseaux partis de France, sous le Commandement d'un Florentin nommé Verazzani, dont la Relation, publiée à son retour dans une Lettre à François I, ne laisse aucun doute que son Entreprise n'eût été formée sous les auspices & par l'ordre de ce Prince. Les Etrangers (32), qui nous ont conservé ce monument avec plus de soin que nos propres Historiens, lui donnent toute l'autorité qu'il mérite; & le Pere Charlevoix reconnoît que le Voïage de Verazzani est la premiere marque d'attention que nos Rois aient donnée à l'Amerique.

Comment on connoissoit déja les Terres au Nord.

Ce n'est pas que les Terres du Nord fussent absolument ignorées (33). Il est certain, comme on l'a remarqué au Tome XII, que dès l'an 1504, des Pêcheurs Basques, Normands & Bretons alloient à la pêche des Morues sur le grand Banc de Terre-Neuve, sur les Côtes de l'Ile du même nom, & sur celles du Continent voisin. En 1506, Jean *Denis*, de Honfleur en Normandie, avoit publié une Carte des Côtes de l'Ile de Terre-Neuve; & deux ans aprés, on avoit vû en France un Sauvage du Canada, qu'un Pilote de Dieppe, nommé Thomas *Hubert*, y avoit amené. Vincent *le Blanc* raconte que vers le même tems, un Capitaine Espagnol, nommé Velasco, remonta l'espace de deux cens lieues le Fleuve qu'on a nommé S. Laurent; qu'ensuite il s'éleva le long de la Terre de Labrador jusqu'à la Riviere *Nevado*, découverte, dit-on, par Corte-Real, & qu'on ne connoît plus aujourd'hui: mais il y a si peu de fond à faire sur ce fabuleux Ecrivain, qu'on n'ose rien établir sur son témoignage. Ceux qui ont avancé que Thomas Hubert avoit fait la découverte du Canada sous Louis XII, & par son ordre, ne semblent pas mieux fondés, & n'ont pas droit de faire adopter un fait dont ils n'apportent aucune preuve (34).

Burgos, Jean Martino, Martino de Magaclaves, Francisco Alvo, Roldan d'Argote, de qui la montagne du Détroit de Magellan a pris son nom. Ces heureux Navigateurs entrerent dans Séville en Procession, nus piés, en chemise, un Cierge à la main, & furent reçus avec de grands applaudissemens de la Cour & du Peuple. Il y avoit dans leur Vaisseau cinq cens trente-trois quintaux de Gérofle; quantité de Canelle, des Noix muscades, du Sandal, & d'autres richesses. *Herrera.* III. dec. L. 4. p. 309.

(31) Voy. le Tom. XII de ce Recueil.

(32) Hackluyt, pp. 295. *& suiv.* de sa Collection, & Ramusio dans la sienne, Tom. 3. p. 350.

(33) On ne parle point des suppositions imaginaires de Guillaume Postel, qui prétendoit que l'Amerique Septentrionale avoit été peuplée par des Gaulois avant J. C., ni du Voïage de Jean Cabot en 1407, ni de celui de Corte Real en 1500, parcequ'ils ont été contestés, & qu'il n'en reste point de Relation autentique. Voy. le Tome XII. de ce Recueil, pag. 199.

(34) Histoire de la nouvelle France. T. I.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

Eclairciſſemens ſur la Relation de Verazzani.

La Lettre de Verazzani, contre laquelle on ne trouve aucune objection, porte pour date le 8 Juillet 1524. Il y ſuppoſe le Roi bien informé d'une tempête qu'avoient eſſuïée les quatre Vaiſſeaux qu'il avoit ſous ſes ordres, & qui l'avoit obligé de relâcher avec deux de ces Bâtimens, la Dauphine & la Normande, dans un Port de Bretagne, d'où il remit en Mer, pour faire des courſes en guerre vers l'Eſpagne, comme Sa Majeſté pourra l'apprendre, dit-il, par le profit qu'il fit ſur cette Côte : & là il prit le parti de continuer ſa route avec la Dauphine ſeule, pour aller découvrir de nouvelles Terres. L'Hiſtorien de la nouvelle France, trompé apparemment par quelques mots qu'il paroît avoir mal entendus (35), ou par un trait qu'il rapporte d'un Ecrivain Eſpagnol (36), lui fait faire, contre toute vraiſemblance, deux Voïages dans la même année : mais il eſt manifeſte, dans l'Italien comme dans l'Anglois (37), que ſa Relation au Roi eſt celle du premier Voïage. Ramuſio, dans ſa Préface, parle d'une ſeconde Expédition, dont il ne marque point le tems ; mais ſi malheureuſe, que Verazzani étant tombé entre les mains des Sauvages avec quelques-uns de ſes Compagnons, fut dévoré par ces Barbares, aux yeux de ceux qui étoient demeurés à bord (38) ; témoignage qui ſuffit, en effet, pour ôter toute vraiſemblance au récit de l'Auteur Eſpagnol. Nous n'adopterons donc ici, de l'Hiſtorien de la Nouvelle France, qu'une réflexion à laquelle on ne peut rien oppoſer : c'eſt qu'il eſt fort glorieux à l'Italie, que les trois Puiſſances qui partagent aujourd'hui preſque toute l'Amerique, doivent leurs premieres découvertes à des Italiens : les Caſtillans à un Genois (39), les Anglois à des Vénitiens (40),

Malheureuſe fin de Verazzani.

Réflexion honorable pour l'Italie.

(35) Voici les termes de Ramuſio : Navigò anco lungo la detta Terra, l'anno 1524, un gran Capitano del Re Chriſtianiſſimo Franceſco, detto Giovanni da Verazzano, Fiorentino.... Come per una ſua Lettera ſcritta al detto Re particolarmente ſi vedrà, laquale ſola habbiamo potuto havere, percioche l'altre ſi ſono ſmaritte nelli travagli della povera Città di Fiorenza, & nell' ultimo viaggio, che eſſo fece, &c. *ubi ſup.* p. 348.

(36) L'Auteur moderne de l'Enſayo Chronologico para la Hiſtoria de la Florida, qui rapporte ſans aucune apparence de preuves, que Verrazani, qu'il traite de Corſaire, aïant été pris cette même année par des Baſques, fut mené Priſonnier à Séville, & de-là à Madrid, où il prétend qu'il fut pendu. Quand il ſeroit vrai qu'il eût été pris, pourquoi l'auroit-on traité en voleur, lorſqu'il avoit commiſſion du Roi de France ?

(37) Citons auſſi les termes d'Hackluyt, qui ſont ceux de la Lettre même : I wrote not to your Majeſty, ſince the time we ſuffer'd the tempeſt in the North parts, of the ſucceſſ of the four Ships which your M. ſent. &c. Now, by the preſent, i will give your M. to underſtand how by the violence of the winds we were forced with the two Ships, the Norman & the Delphin, in ſuch evil caſe as they were, to land in Britain. . . . Afterwards, with the Delphin alone, we determin'd to make diſcovery of new country, to proſecute the Navigation we had already began. *ubi ſup.* p. 295. Qui doutera que la Normande & la Dauphine ne fuſſent deux des quatre Vaiſſeaux battus de la tempête, quoique l'Hiſtorien en faſſe un évenement poſtérieur ? On ne voit pas moins ici ces autres Lettres, dont Ramuſio regrette la perte. Au reſte, Herrera donne nettement le Voïage de 1524 pour le premier, & regarde la Dauphine comme un des quatre Navires. *Decad.* 3. L. 6. p. 498.

(38) En preſencia di coloro, che erano rimaſi nelle Navi, furono arroſtiti & mangiati. *Ramuſ. ubi ſup.*

(39) Chriſtophe Colomb.

(40) Jean Cabot & ſes Fils. On n'en a point de Relation : mais Hackluyt a recueilli dans ſa collection divers témoignages, auxquels il a joint les Lettres Patentes de Henri VII, accordées aux Cabots en 1495. pp. 4 & ſuiv. D'autres ont écrit que les Cabots n'avoient débarqué en aucun endroit, ni de l'Ile de Terre-Neuve, ni du Continent, & qu'ils n'avoient fait que les reconnoître.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

& les François à un Florentin (41). On pourroit joindre à ces noms illustres celui d'un autre Florentin, qui rendit de grands services aux Castillans & aux Portugais dans le Nouveau Monde ; s'il n'avoit pas dû sa gloire (42) à une supercherie indigne d'un homme d'honneur.

Départ de Verazzani, pour l'Amérique.

Ce fut le 17 de Janvier, 1524, que Verazzani partit sur la Dauphine, d'un Roc désert sous lequel il avoit jetté l'ancre, proche de Madere (43), avec un petit vent d'Est, qui lui fit faire, suivant son estime, cinq cens lieues à l'Ouest, dans l'espace de vingt-cinq jours. Une grande tempête le mit en danger. Mais le tems étant devenu plus beau, il continua sa navigation pendant vingt-cinq autres jours, qui lui firent faire encore quatre cens lieues, jusqu'à la vue d'une Terre basse, dont il s'approcha. Quantité de feux lui firent reconnoître qu'elle étoit peuplée. Mais n'osant débarquer avec si peu de monde, il tourna au Sud, & fit cinquante lieues sans appercevoir aucun Havre ; ce qui l'obligea de retourner vers le Nord. Il n'y fut pas plus heureux : & désesperant enfin de trouver un Port, il mouilla au large, d'où il envoia sa Chaloupe sur la Côte. A la vue de ses gens, le rivage fut bien-tôt bordé de Sauvages qui donnerent différentes marques de surprise, d'admiration, de joie & de crainte. A mesure que la Chaloupe approchoit de la Côte, ces Barbares fuioient, revenoient sur leurs pas, & recommençoient à fuir, mais en tournant la tête, pour observer ce qui se passoit derriere eux : cependant les signes des François eurent le pouvoir d'en arrêter quelques-uns ; & leur fraïeur se dissipant par degrés, ils apporterent enfin des vivres.

Premiers Sauvages qu'il apperçoit.

Ils étoient nus, excepté le milieu du corps, qui étoit couvert de fort belles peaux, attachées avec une ceinture d'herbe, étroite & fort bien tissue, garnie de queues de différentes sortes d'animaux, qui leur tournant autour des reins, descendoient jusqu'aux genoux. Leur couleur ne différoit pas de celle des autres Indiens. Ils portoient des pannaches de plumes d'oiseaux : leurs cheveux étoient noirs, assez longs pour être relevés en tresse derriere la tête.

Leur description.

Ils avoient la taille fort bien prise, dans une hauteur moïenne ; la face & l'estomac larges. Quelques-uns étoient extrêmement bien faits, & joignoient à leurs expressions des gestes fort agréables. Leurs yeux étoient noirs ; & leurs regards pénetrans. Ils ne paroissoient pas vigoureux ; mais ils étoient agiles & très legers à la course. Le long de la Côte, les François remarquerent des ruisseaux, & plusieurs Anses. En quelques endroits, la Terre, s'élargissant, formoit de belles Plaines, & des Campagnes remplies de Forêts. En d'autres, c'étoient des Bocages, composés de diverses sortes d'arbres, tels que des Palmiers, des Cyprès, des Lauriers, & quelques especes inconnues en Europe, dont l'excellente odeur faisoit esperer d'en tirer quelques drogues. La couleur de la Terre sembloit promettre aussi des Mines d'or. A l'égard des animaux, ils se présentoient de toutes parts en si grand nombre, que ce spectacle causoit de l'admiration.

(41) Verazzani.

(42) C'est Americ Vespuce. Les deux Freres Zeni, Venitiens, qui découvrirent, dit-on, la Frislande, l'Islande, l'Estotilande, &c. vers l'an 1390, mériteroient aussi d'être nommés, si la Relation qui porte leur nom n'étoit fort suspecte. Hackluyt, qui employe le témoignage d'Ortelius pour la confirmer, avoue lui-même, qu'on peut douter de sa vérité. *ubi sup.* p. 127.

(43) Partimmo dallo scoglio dishabitato, propinquo all' Isola di Madera. *Ramusio. ubi sup.*

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

Il n'est pas aisé de juger, par la Lettre de Verazzani, à quelle hauteur les François commencerent à découvrir la Terre, ni jusqu'où ils s'éleverent vers le Nord. On a prétendu depuis (44), qu'ils avoient découvert tout le Païs qui est entre les trente & quarante degrés de Latitude Septentrionale; mais l'Historien de la nouvelle France reproche à cette opinion, de n'être fondée sur aucune preuve (45): sur quoi il observe que de l'endroit où la Terre s'étoit d'abord présentée aux François, ils la rangerent l'espace de cinquante lieues, & toujours au Sud; ce que la disposition de la Côte ne leur auroit pas permis, si ce premier attérage avoit été plus au Nord que les 33 degrés. Verazzani ajoute même, en termes formels, qu'après avoir navigué quelque tems, il se trouva par les quarante degrés, & que de-là la Côte tourne à l'Orient.

On ignore l'étendue des découvertes de Verazzani.

L'air lui parut sain dans cette Terre, & fort tempéré; parcequ'il n'y regne point, dit-il, de vents trop impétueux, & qu'en Été les plus fréquens sont ceux de Nord-Est & d'Ouest. Le Ciel y est presque toujours serein; & si les vents du Midi élevent quelques brouillards, ils sont presqu'aussitôt abbattus par la seule force du Soleil. La Mer voisine est toujours tranquille. Quoique le rivage soit bas & n'ait aucun Port, toute cette Côte est nette, c'est-à-dire, sans roches; & jusqu'à cinq ou six pas de Terre, on trouve sept à huit brasses de profondeur, avec si peu de vagues, qu'en haute Marée le mouillage y est toujours facile & commode (46).

Qualités du climat.

Les François s'étant avancés jusqu'à la pointe où la Côte tourne à l'Orient, ils y découvrirent quantité de feux: mais dans la confiance qu'ils avoient prise au caractere des Habitans, ils ne firent pas difficulté d'envoïer la Chaloupe au rivage. Les vagues s'y trouverent si grosses, qu'elle ne pût aborder. Cependant, les Sauvages invitant par des signes d'amitié ceux qui la conduisoient, un jeune Matelot, qui comptoit sur son habileté à nager, se jetta dans l'eau, après s'être chargé de quelques présens dont il espéroit de se faire des Amis. Il n'étoit plus qu'à vingt pas de terre, & l'eau ne lui venoit plus à la ceinture; lorsque la peur le saisissant, il jetta aux Sauvages tout ce qu'il avoit apporté, & se remit à nager vers la Chaloupe. Mais une vague le jetta sur la Côte avec tant de violence, qu'il y demeura étendu sans connoissance. Les Indiens accoururent à lui, & s'empresserent de le porter à terre. Il paroît qu'il fut quelque tems entre leurs bras sans s'en appercevoir; de sorte qu'en retrouvant ses esprits, il fut saisi de fraïeur, & se mit à crier de toute sa force. Les Sauvages, pour le rassurer, pousserent encore de plus grands cris; mais l'effet répondoit mal à leurs intentions. Enfin, ils le firent asseoir au pié d'une colline; & lui aïant tourné le visage au Soleil, ils allumerent un grand feu, auprès duquel ils le dépouillerent de tous ses habits. Alors il ne put douter que leur dessein ne fût de le brûler, pour en faire un sacrifice au Soleil. On porta le même Jugement dans le Navire & dans la Chaloupe, d'où l'on voïoit tous ces préparatifs, sans aucune espérance de pouvoir le secourir. Cependant ses craintes commencerent à diminuer, lorsqu'au lieu de se voir maltraité, il remarqua qu'on faisoit secher ses hardes, & qu'on ne l'approchoit lui-même du feu qu'autant qu'il étoit nécessaire pour l'échauffer. Il ne

Un François est sauvé par l'humanité des Sauvages.

(44) Lescarbot.

(45) *ubi sup.* p. 6.

(46) Lettres de Verazzani. *ubi sup.*

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

laissoit pas de trembler encore. Les Sauvages lui faisoient des caresses, auxquelles il n'osoit se fier. Ils ne se lassoient point d'admirer la blancheur de sa peau; & le poil qu'ils lui voïoient en plusieurs endroits du corps, où la Nature ne leur en donne point, les étonnoit encore plus. A la fin, ils lui rendirent ses habits, & lui donnerent à manger; & comme il marquoit une extrême impatience de rejoindre ses compagnons, ils le conduisirent au rivage. Là, ils le tinrent quelque tems embrassé; témoignage d'affection commun à toute la race humaine, & qui ne laisse rien d'équivoque. Ensuite ils s'éloignerent un peu, pour le mettre en liberté; & lorsqu'ils le virent à la nage, ils monterent sur une éminence, d'où ils ne cesserent pas de le regarder jusqu'à ce qu'il fût rentré à bord.

Quoiqu'aujourd'hui nous connoissions beaucoup mieux cette Région, que Verazzani ne la connoissoit lui-même lorsqu'il en rendit compte au Roi, & que la plûpart des lieux qu'il visita ne portent plus aujourd'hui les mêmes noms, il convient à notre Ouvrage de recueillir les principales circonstances de son Expédition.

Les François poussent leurs découvertes.

Aussitôt que le Matelot François fût arrivé, on remit à la voile pour suivre la Côte, qui se terminoit au Nord; & cinquante lieues plus loin, Verazzani fit mouiller à la vue d'une fort belle Terre, qui offroit de grandes Forêts. Vingt Hommes, qui descendirent sur la Côte, pénétrerent, l'espace de deux lieues, dans un Païs dont les Habitans fuïoient devant eux. Ils se saisirent d'une vieille Femme, qu'ils trouverent cachée dans l'herbe, avec une Fille de dix-huit ans. La Vieille portoit un Enfant sur son dos, & menoit à ses côtés deux jeunes Garçons. La jeune Fille menoit trois autres Enfans de son sexe. A la vue des Etrangers, elles pousserent de grands cris; & la Vieille fit entendre, par divers signes, que les Hommes avoient pris la fuite. On lui donna des vivres, qu'elle reçut avec joie; mais la jeune Fille parut obstinée à les refuser. Quelques François prirent les Enfans, dans le dessein de les faire passer en France. Ils voulurent prendre aussi la jeune Fille, qui étoit fort bien faite; mais elle jetta des cris, qui leur firent appréhender qu'en si petit nombre, & dans un Païs couvert de Bois, il ne leur fût difficile d'éviter la poursuite des Sauvages. Ils se contenterent d'emmener un des Garçons. Ces Indiens leur parurent plus blancs que tous ceux qu'ils avoient vus. Ils étoient à demi vêtus, d'un tissu d'herbe & de cannes. Leurs cheveux étoient épars. La chasse, la pêche, & diverses sortes de légumes servoient à les nourrir. Ils avoient l'usage des rets. Leurs fleches étoient armées d'os de poisson fort aigus. Tous leurs canots paroissoient d'une seule piece. Les arbres du Païs étoient moins odoriférans que ceux des Terres précédentes, & ne pouvoient l'être autant, parcequ'ils étoient plus au Nord; mais ils étoient entremêlés de vignes, qui croissant d'elles-mêmes, s'élevoient jusqu'au sommet des branches, en serpentant sur la terre. Les roses, les lis, les violettes, & mille sortes d'autres fleurs ornoient les Campagnes. Verazzani & tous ses Gens n'apperçurent point une seule maison. Après avoir passé trois jours à l'ancre, ils recommencerent à suivre la Côte, entre Est & Nord, mouillant chaque jour au soir sur un fort bon fond; & cent lieues plus loin, ils découvrirent une Terre charmante, entre des montagnes, traversée par une grande Riviere, dont l'embouchure étoit fort profonde.

Ils

Ils y firent entrer la Chaloupe. La Terre étoit bien peuplée, & les Habitans assez semblables aux précédens, mais parés de belles plumes. Ces Sauvages, dont Verazzani loue beaucoup l'humanité, s'approcherent en jettant des cris; mais par leurs signes, ils montroient les lieux où le Vaisseau pouvoit aborder. Les François ne balancerent point à s'engager dans la Riviere, qu'ils remonterent l'espace d'une demie lieue, sans cesser de recevoir les mêmes civilités des Indiens. Ils arriverent à l'entrée d'un Lac, d'environ trois lieues de tour, sur lequel ils virent plusieurs Canots, qui sembloient passer d'une rive à l'autre. Mais une furieuse tempête, dont ils ne se seroient pas crus menacés dans cette situation, les força de retourner vers la Mer, après avoir remarqué, des deux côtés du Fleuve, toutes les apparences d'une Terre abondante en Mines.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

De-là, ils gouvernerent à l'Est, sans autre vue que de suivre la Côte, qui les obligeoit de tenir cette route. A cinquante lieues de la Riviere, ils découvrirent une Ile, de forme triangulaire, grande, fort peuplée, & remplie de beaux Vergers. Le vent ne leur permettant point d'y aborder, ils s'avancerent, quinze lieues plus loin, vers une autre Terre, où ils trouverent dans un bon Port, plus de vingt Canots, qui s'approcherent du Vaisseau, avec de grandes marques d'étonnement. On leur jetta des sonnettes, & d'autres bagatelles, qui les rendirent encore plus familiers. Entre ceux qui monterent à bord, on n'eut pas de peine à distinguer deux Seigneurs, tous deux fort bien faits, l'un d'environ quarante ans, & l'autre de vingt. Le premier étoit vêtu d'une peau de Cerf, dont les François admirerent la préparation & la forme. Il avoit les cheveux en tresse, autour de la tête, une chaîne assez large au cou, & des pierreries de diverses couleurs. L'autre n'étoit pas moins distingué par sa parure; & les personnes de leur suite l'emportoient beaucoup, pour la figure & les manieres, sur tous les Indiens qu'on avoit vus jusqu'alors. Quelques Femmes, qui étoient du nombre, ne s'attiroient pas moins d'attention par leurs agrémens. Elles étoient nues, à la réserve de la ceinture, qui étoit couverte de quelques bandes de peau de Cerf. Leur tête étoit ornée de fort belles tresses, mêlées d'une sorte de rubans. Elles avoient, aux oreilles, de petites plaques de cuivre, qui n'étoient pas sans art & sans goût, & qu'elles paroissoient estimer plus que l'or; mais elles furent charmées des sonnettes, & des bijoux de verre qu'on leur offrit. Elles s'en ornerent aussitôt les oreilles & le cou. La soie les touchoit peu. Elles se regardoient un moment dans les miroirs, & se mettoient à rire en les rendant. Les Hommes ne faisoient pas plus de cas du fer & de l'acier. Ils contemploient les armes, sans y toucher. Tout ce qu'ils avoient paroissoit les attacher peu; ou du moins ils l'offroient de bonne grace. Pendant quinze jours, que le Vaisseau demeura dans ce Port, il fut continuellement visité: mais jamais les Hommes ne perdirent leurs Femmes de vue, malgré les présens & les caresses des François, qui ne pensoient qu'à les séparer. Un Seigneur, qui venoit souvent à bord, laissoit toujours la sienne, à deux cens pas, dans un Canot fort commode, d'où il faisoit prier le Capitaine de lui envoïer sa Chaloupe. Il entroit librement dans le Vaisseau; il faisoit toutes les questions qui peuvent se faire par des signes; il mangeoit & buvoit, avec goût, tout ce qu'on lui présentoit; mais ses yeux n'étoient jamais détournés long-tems, du Canot auquel il avoit confié sa Femme,

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.
VERAZZANI.
1524.

Les François ne craignirent point de descendre, ni de pénétrer même dans les Terres, qu'ils trouverent paisibles & fertiles, à plus de six lieues des Côtes. Ils virent des Campagnes, qui n'avoient pas moins de vingt-cinq ou trente lieues d'étendue. La plûpart des arbres étoient des chênes & des cyprès, avec quelques especes qui leur étoient inconnues. Ils y trouverent des pommes & des noisettes; mais la plûpart des autres fruits ne ressembloient point aux nôtres. Les armes des Indiens étoient des arcs, & des fleches travaillées avec beaucoup d'art. Toutes les Maisons du Païs étoient rondes, bâties de bois, séparées les unes des autres, & couvertes d'un tissu de paille fort délié, qui les garantissoit, aussi parfaitement que nos tuiles, du Soleil & de la pluie. Elles se transportoient aisément, lorsque le besoin ou la commodité obligeoit les Habitans de changer de lieu; ou du moins la seule difficulté consistoit à lever les toîts, car tout le reste ne demandoit qu'un moment. Une seule Maison contenoit jusqu'à vingt-cinq ou trente personnes, c'est-à-dire une Famille entiere, comptée par les plus proches degrés du sang. Ces Peuples étoient sujets à peu de maladies, & se vantoient eux-mêmes de ne mourir que de vieillesse. Ce n'étoit pas dans la figure seule, qu'ils avoient un air d'humanité; cet air respiroit dans leurs moindres actions, sur-tout dans le zele avec lequel ils s'aidoient mutuellement pour le travail. Verazzani observa que le Païs étoit rempli de pierres transparentes, & l'albâtre fort commun. Pour ensemencer les Terres, on y observoit le cours de la Lune, & la naissance de quelques Etoiles. L'embouchure du Port est au Sud, & sa hauteur au quarante-unieme degré.

Aprés avoir fait d'abondantes provisions, les François remirent à la voile le 5 de Mai, pour continuer de suivre la Côte vers le Nord. Ils firent environ cent cinquante lieues, sans rien découvrir au rivage, qui tentât leur curiosité; mais, à cette distance du Port dont ils étoient sortis, ils virent une terre plus haute, revêtue d'épaisses Forêts, & des Habitans d'un naturel si farouche, que rien ne fut capable de les attirer à bord. Ils étoient vêtus de peaux. Leur unique exercice étoit la Chasse & la Pêche, qui leur fournissoit une abondante nourriture, avec diverses sortes de racines que la terre produisoit naturellement; elle paroissoit d'ailleurs fort stérile & sans aucune trace de culture. Jamais ces Barbares ne voulurent rien prendre en échange pour leurs alimens. Le fer même, les coûteaux & les hameçons ne parurent pas les tenter; vingt-cinq François, qui descendirent, en furent reçus à coups de fleches, & ne recueillirent pour fruit de leur Expédition, que d'avoir observé quelques apparences de Mines, surtout de cuivre. Ils remarquerent aussi que les Habitans portoient des plaques de ce Métal aux oreilles.

De-là, ne cessant point de suivre le Nord, ils trouverent la Côte meilleure & sans bois, mais bordée, dans l'éloignement, par de grandes montagnes. Cinquante lieues plus loin, ils compterent proche de terre trente-deux petites Iles, qui formoient un spectacle agréable. Enfin, s'avançant encore d'environ cent cinquante lieues, ils arriverent au cinquantieme degré, proche d'une Terre, que les Bretons, suivant Verazzani, avoient déja reconnue. Les vivres commençant à lui manquer, il prit le parti de revenir en France, après avoir découvert, dit-il, plus de sept cens lieues de Côte (47).

Terme & retour de Verazzani.

(47) Hakluyt, Ramusio, Herrera. *ubi sup.*


CARTE
DU GOLPHE DE S.T LAURENT
et Pays Voisins
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Lieues communes de France
5 10 15 20 25 50
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
PAYS DES ESQUIMAUX
LES OUNESCAPI
PAPINACHOIS
GOLPHE DE S.T LAURENT
ISLE DE TERRE NEUVE
CANADA
PARTIE DE L'ACADIE
GASPESIENS
Fleuve de S.t Laurent
Isle d'Anticosti
Détroit de Belle Isle
Belle Isle
Cap de Grat
I. du Quirpou
B.e S. Lunaire
C. S. Antoine
Baye aux Lievres
Cap de Vent
Grois
Belle Isle
Carouge
C. Doumalen
C. Touliquet
C. d'Argent
C. S. Jean
B. Notre Dame
Isles de Fouque
B. de Kore
Cap Bonavista
Baye de la Trinite
I Bacaillon
Baye de la Conception
C. S.t Francois
S. Jean
C. de Brolle
Roches Ranous
C. de Raze
B. des Trepassés
Baye de Plaisance
I. S. Pierre
Isle Miquelon
Port aux Basques
Cap de Raye
Baye S. Georges
B. a l'Anguille
Port a Port
Baye des Trois Isles
Bonne Baye
la Belle Baye
la Pointe Riche
Baye S.t Jean
Grand Mecatina
Isles a la Demoiselle
Mont Joli
Isles aux Esquimaux
les Sept Isles
Pte du Nord
Pte du Sud Est
Grand Etang
C. des Rosiers
Baye de Gaspé
Baye des Chaleurs
R. Ristigouche
R. Nipissiguit
Miramichi
Pte Escouminac
I. Brion
I. aux Oyseaux
Isles de la Madelaine
I. S.t Jean
Pte du Nord
B. de Magpec
I. Gotteville
Richibouctou
I. Cocagne
C. au Hiran
Port la Joye
B. de Tatamigouche
Isle Royale
Louisbourg
C. Breton
I. Scatari
I. S. Paul
C. de Nord
Port Toulouse
Canseau
Chignitou ou Beaubassin
Fond Inconnu
Hare Baye

& donné au Païs le nom de Nouvelle France. S'il ne s'eſt pas trompé dans ſon eſtime, on ne ſauroit douter que cette Terre, qu'il donne pour le terme de ſa courſe, ne fût l'Ile de Terre-Neuve, où nous avons remarqué que les Bretons faiſoient la Pêche depuis long-tems.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES. 1524.

§ V.

VOÏAGES DE JACQUES CARTIER.

CARTIER. 1534. INTRODUCTION.

QUELQUE Jugement qu'on doive porter du ſecond Voïage de Verazzani, & du ſort de ce malheureux Voïageur, il eſt certain qu'aïant tout-à-fait diſparu, & les fruits de ſa premiere Expédition n'aïant pas répondu à l'attente de François I, il ſe paſſa pluſieurs années pendant leſquelles ce Prince & la Nation ſemblerent oublier l'Amerique. Mais le deſſein de pouſſer les Découvertes s'étant ranimé à la Cour de France, une légere différence dans l'ordre des tems ne doit pas faire ſéparer ici des entrepriſes formées ſous le même Regne & dans les mêmes vûes. En 1534, Philippe de Chabot, Amiral, fit ſavoir au Roi, l'importance d'établir une Colonie Françoiſe dans quelques parties d'un nouveau Monde, d'où les Eſpagnols tiroient tant de richeſſes. Il lui préſenta un Capitaine Malouin, nommé Jacques *Cartier*, dont il connoiſſoit l'habileté ; & ſes propoſitions furent agréées. L'Hiſtorien de la Nouvelle France ne porte pas un Jugement avantageux de la Relation de ſon Voïage, qu'il accuſe d'être ſouvent mêlée de contes qui la défigurent : mais le ſoin qu'il a pris de la réformer lui-même, par d'exactes & judicieuſes obſervations, doit inſpirer de la confiance pour l'extrait, que cette raiſon nous fait donner aprés lui.

I. VOÏAGE. Départ de Cartier.

Cartier partit de Saint Malo le 20 d'Avril, avec deux Bâtimens de ſoixante Tonneaux & cent vingt-deux hommes d'équipage. Il prit ſa route à l'Oueſt, tirant un peu vers le Nord ; & les vents lui furent ſi favorables, que le 10 de Mai il aborda au Cap de Bonne-Viſte, dans l'Ile de Terre-Neuve. La Terre y étant encore couverte de nége, & le rivage bordé de glaces, il ne pût ou n'oſa s'y arrêter : mais ſix degrés plus loin, au Sud-Sud-Eſt, il entra dans un Port auquel il donna le nom de *Ste Catherine*.

Port qu'il nomme Ste Catherine.

De-là, remontant au Nord, il s'avança vers des Iles qu'il nomma *Iles aux Oiſeaux*, éloignées, dit-il, de Terre-Neuve, d'environ quatorze lieues. Sa ſurpriſe fut extrême, d'y voir un Ours blanc, de la groſſeur d'une Vache, qui n'avoit pu faire ce trajet qu'à la nage. Cet animal n'eut pas plûtôt apperçu les Chaloupes, que ſe jettant à la mer, il ſe remit à nager vers Terre-Neuve, où Cartier le tua, & le prit le lendemain, à peu de diſtance du rivage. Enſuite, aïant côtoïé toute la partie du Nord de cette grande Ile, il obſerve qu'on ne voit nulle part, ni de meilleurs Ports, ni de plus mauvais Païs. On n'y découvre que d'affreux Rochers, & des Terres ſteriles, couvertes d'un peu de mouſſe ; nulle eſpece d'arbres, & ſeulement quelques buiſſons à demi deſſéchés. Cependant Cartier y trouva des Hommes fort bien faits, qui avoient les cheveux liés au-deſſus de la tête, avec quelques plumes d'Oiſeaux, entrelaſſées ſans ordre.

Ours blanc qu'il tue en Mer.

Après avoir fait le tour preſqu'entier de Terre-Neuve, ſans pouvoir s'aſ-

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

CARTIER.

I. VOÏAGE.

1534.

Baie des Chaleurs.

ſurer que ce fût une Ile, il prit ſa route au Sud ; & traverſant le Golfe, pour s'approcher du Continent, il entra dans une Baie profonde où il ſouffrit beaucoup de chaud ; ce qui la lui fit nommer *Baie des Chaleurs*. Il fut charmé de la beauté du Païs, & fort content des Sauvages, avec leſquels il troqua quelques marchandiſes pour des Pelleteries. Cette Baie eſt la même, qui porte, dans quelques Cartes, le nom de Baie des Eſpagnols, apparemment ſur ce que Vincent le Blanc rapporte d'un Voïage de Velaſco. Quoique les circonſtances en ſoient fort incertaines, une ancienne tradition porte, en effet, que des Caſtillans y étoient entrés avant Cartier, & que n'y aïant remarqué aucune apparence de Mines, ils avoient prononcé pluſieurs fois ces deux mots, *aca nada*, ici rien, que les Sauvages ont enſuite répétés aux François ; d'où eſt venu l'opinion que Canada étoit le nom du Païs. D'autres, néanmoins, font dériver ce nom, du mot Iroquois *Kannata*, qui ſe prononce Canada, & ſignifie un amas de Cabanes.

Origine du nom de Canada.

La Baie des Chaleurs eſt un aſſez bon Havre ; & depuis le milieu de Mai juſqu'à la fin de Juillet, on y pêche une quantité de Loups marins. En la quittant, Cartier viſita une bonne partie des Côtes qui environnent le Golfe, & prit poſſeſſion de cette Contrée, comme Verazzani, au nom du Roi Très Chrétien. Il remit à la voile le 15 d'Août, pour retourner en France, où il arriva heureuſement, par Saint Malo, le 5 de Septembre. La Relation, qu'il publia de ſon Voïage, acheva de faire ſentir aux François, combien il leur ſeroit utile d'avoir un Etabliſſement dans cette partie de l'Amerique : mais perſonne ne s'y porta plus ardemment que le Vice-Amiral, Charles de Mouy, ſieur de la Meilleraie. Ce Seigneur obtint, pour Cartier, une Commiſſion plus étendue que la premiere, & lui fit donner trois Vaiſſeaux bien équipés. Ils furent prêts au mois de Mai de l'année ſuivante ; & Cartier, qui faiſoit entrer le progrès de la Religion dans ſes vûes, aſſembla tout ſon monde, le 16, jour de la Pentecôte, dans l'Egliſe Cathédrale, pour y implorer la protection du Ciel. L'Evêque, revêtu de ſes habits Pontificaux, lui donna ſa Bénédiction.

Retour de Cartier.

II VOÏAGE DE CARTIER.

1535.

Il part avec trois Vaiſſeaux.

Le Mercredi 19, il s'embarqua. Le Navire, qu'il montoit, nommé la *grande Hermine*, portoit avec lui pluſieurs jeunes gens de diſtinction, qui s'attacherent à ſa fortune, en qualité de Volontaires. Ils mirent à la voile, d'un très beau tems ; mais le vent devint bien-tôt ſi contraire, que pendant plus d'un mois toute l'habileté des Pilotes ne put les rendre maîtres de leur courſe. Les trois Navires, qui s'étoient d'abord perdus de vûe, eſſuïerent ſéparément les plus violentes tempêtes, & ſe virent forcés de s'abandonner à la fortune. La grande Hermine fut portée au Nord de Terre-Neuve, d'où Cartier fit voile pour le Golfe, rendez-vous convenu, dans les malheureuſes ſuppoſitions, qui s'étoient vérifiées. Il y arriva le 25 de Juillet ; & le jour ſuivant, ſes deux autres Bâtimens l'y rejoignirent le premier d'Août : un gros tems le contraignit de ſe retirer dans le Port de Saint Nicolas, ſitué à l'entrée du Fleuve, du côté du Nord. Il y planta une Croix, ſur laquelle il mit les armes de France, & les vents l'y retinrent juſqu'au 7. Ce Port eſt preſque le ſeul endroit du Canada, qui ait conſervé le nom qu'il reçut de Cartier ; ce qui a répandu beaucoup d'obſcurité dans ſa Relation. Il eſt ſitué à 49 dégrés 25 minutes de Latitude du Nord. On y mouille

Tempêtes qui les ſépare.

Ils ſe rejoignent dans le Golfe.

Port de S. Nicolas.

avec assez de sûreté, sur quatre brasses d'eau; mais quelques recifs en rendent l'entrée difficile.

Cartier donne le nom de S. Laurent au Golfe.

Le 10, les trois Vaisseaux étant rentrés dans le Golfe, Cartier lui donna le nom de Saint Laurent, à l'honneur du Saint que l'Eglise honore le même jour; où plûtôt, il le donna d'abord à une Baie qui est entre l'Ile Anticosty & la Côte Septentrionale, d'où il s'est étendu à tout le Golfe dont cette Baie fait partie: & comme le Fleuve, qu'on appelloit auparavant la Riviere de Canada, se décharge dans ce Golfe, il a pris insensiblement le nom de Fleuve de Saint Laurent, qu'il porte aujourd'hui. Le 15, Cartier s'approcha de l'Ile Anticosty, & la célébrité du jour la lui fit nommer Ile de l'*Assomption*: Mais le nom d'Anticosty, qu'elle avoit reçu apparemment des Anglois, n'a pas laissé de prévaloir dans l'usage. Les Indiens l'appelloient Natiscotec.

Il remonte le Fleuve.

Ensuite, les trois Vaisseaux remonterent le Fleuve; & le premier de Septembre, ils entrerent dans le Saguenay. Cartier ne fit que reconnoître l'embouchure de cette Riviere. Après avoir rangé la Côte pendant quinze lieues, il mouilla près d'une Ile qu'il nomma l'*Ile aux Coudres*, parcequ'il s'y trouvoit quantité de Coudriers. Alors, se voïant engagé dans un Païs inconnu, il ne pensa qu'à chercher un Port, où ses Navires pussent être en sûreté pendant l'hiver. Huit lieues au-delà de l'Ile aux Coudres, il en trouva une, beaucoup plus belle & plus grande, couverte de bois & de vignes, dont il prit occasion de la nommer l'Ile de Bacchus: mais on a fait succéder à ce nom, celui d'Ile d'Orléans. L'Historien de la Nouvelle France, qu'on ne cesse pas de suivre ici, observe que suivant la Relation publiée sous le nom de Cartier, le Païs, ne commence qu'en cet endroit à prendre le nom de Canada; c'est une erreur. Il est certain que dès les premiers tems, les Sauvages donnoient ce nom à tout le Païs, qui borde les deux côtés du Fleuve, particulierement depuis son embouchure jusqu'au Saguenay.

Ile aux Coudres.

Ile de Bacchus, qui a pris le nom d'Orléans.

De l'Ile de Bacchus, Cartier se rendit dans une petite Riviere qui n'en est qu'à dix lieues, & qui vient du Nord. Il la nomma Sainte Croix, parcequ'il y entra le 14 de Septembre; mais on l'appelle aujourd'hui communément, la Riviere de Jacques Cartier. Le lendemain, il y reçut la visite d'un Chef, nommé Donnacona, que l'Auteur de la Relation qualifie Seigneur du Canada. Deux Sauvages, qu'il avoit menés en France l'année précédente, & qui sachant un peu de François, lui servoient à traiter avec les autres, avertirent ce Seigneur, que le dessein des Etrangers étoit d'aller à *Hochelaga*; il en marqua de l'inquiétude. C'étoit une assez grosse Bourgade, située dans l'Ile qui est aujourd'hui connue sous le nom de Mont-Réal. On l'avoit vantée à Cartier, qui ne vouloit pas retourner en France sans la voir. Donnacona, cherchant à profiter seul de l'arrivée des François, pensoit avec chagrin que cette visite en feroit partager les avantages aux Habitans d'Hochelaga, qui étoient d'une autre Nation que la sienne. Il fit représenter au Capitaine François, que le chemin qui lui restoit, jusqu'à cette Bourgade, étoit plus long & plus difficile qu'il ne sembloit le penser. Mais Cartier, qui pénetra ses motifs, ne changea point de résolution. Il partit le 19, avec la grande Hermine seule & deux Chaloupes, laissant ses deux autres Navires dans la Riviere de Sainte Croix,

Riviere de Ste Croix ou de Jacques Cartier.

Hochelaga, grosse Bourgade.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

CARTIER.

III. VOÏAGE.

1535.

où la grande Hermine n'avoit pû entrer : surquoi l'Historien remarque que Champlain s'est trompé, lorsqu'il a pris cette Riviere pour celle de Saint Charles. En haute Marée, dit-il, des Bâtimens beaucoup plus grands que celui de Cartier entrent fort bien dans la seconde de ces deux Rivieres.

Le 29, Cartier fut arrêté au Lac Saint Pierre, que son Navire ne pût passer, apparemment parcequ'il avoit manqué le Canal; cet obstacle lui avoit fait prendre le parti d'armer ses deux Chaloupes & de s'y embarquer : il n'en arriva pas moins à Hochelaga, le 2 d'Octobre, accompagné de MM. de Pontbriand, de la Pommeraie, & de Goyelle, trois de ses Volontaires. La figure de cette Bourgade étoit ronde; trois enceintes de Palissades y renfermoient environ cinquante Cabanes, longues de plus de cinquante pas chacune, larges de quatorze ou quinze, & formées en Tonnelles. On y entroit par une seule Porte, au-dessus de laquelle, comme le long de la premiere enceinte, regnoit une espece de Galerie, où l'on montoit par des échelles, & qui étoit abondamment pourvûe de pierres & de cailloux pour la défense du lieu. Les Habitans de cette Bourgade parloient la Langue Huronne. Ils firent un bon accueil aux François, & leur donnerent des Fêtes. De part & d'autre, on se fit des présens. L'étonnement & l'admiration des Sauvages ne peuvent être représentés, à la vûe des armes à feu, des Trompettes & des autres instrumens de guerre, des longues barbes, & de l'habillement des Européens. Mais comme on ne pouvoit se parler que par signes, on ne put recevoir & se donner mutuellement beaucoup de lumieres. Un jour, Cartier fut fort surpris de voir venir à lui le Chef de la Bourgade, qui, montrant ses jambes & ses bras, faisoit entendre qu'il y souffroit quelque douleur, & sembloit attendre sa guérison des Européens. Son action fut imitée de tous les Sauvages qui étoient présens; bien-tôt, elle le fut d'un plus grand nombre, qui accoururent de toutes parts, les uns fort malades, & d'autres d'une extrême vieillesse. Leur simplicité toucha Cartier, qui s'armant d'une foi vive, récita, le plus dévotement qu'il lui fut possible, le commencement de l'Evangile de Saint Jean. Ensuite il fit le signe de la Croix sur les Malades, & leur distribua des Chapelets & des *Agnus Dei*, en leur faisant entendre que c'étoient des secours pour toutes sortes d'infirmités. Il fit des prieres. Il lut à haute voix toute la Passion de N. S. On ne nous en apprend point l'effet : mais il fut écouté avec autant de respect que d'attention, & cette pieuse cérémonie fut terminée par une Fanfare de Trompettes, qui jetta les Sauvages dans des transports de joie & d'admiration.

Description de Hochelaga.

Cartier entreprend de faire un miracle.

Le même jour, Cartier visita la Montagne au pied de laquelle Hochelaga étoit située, & lui donna le nom de Mont-Roïal, ou Mont-Réal, qui est devenu celui de toute l'Île. On découvroit, de cette hauteur, un vaste & beau Païs dont la vûe le charma, & lui fit juger qu'il ne pouvoit faire de meilleur choix pour un Etablissement. Ses gens firent, autour de leurs Baraques, une sorte de retranchement, capable au moins de les garantir d'une surprise. La prudence rendoit cette précaution nécessaire, lorsqu'il étoit question de passer l'hiver près d'une Bourgade fort peuplée, & dans un tems où la confiance n'étoit pas encore bien établie. Cartier partit le 5 d'Octobre. L'Historien remarque, que, suivant quelques Mémoires, c'est une tradition

Hochelaga est nommé Mont-Réal.

constante, en Canada, qu'un de ses trois Navires se brisa dans le Fleuve de Saint Laurent, vis-à-vis de la Riviere de Sainte Croix, contre un Rocher que la Marée couvre entierement, & qu'on nomme encore aujourd'hui la Roche de Jacques Cartier. Mais on ne trouve, dans la Relation, aucune trace de cet accident.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

CARTIER.

II. VOÏAGE. 1535.

Un plus grand malheur le fit bien-tôt oublier. Ce Vaisseau étoit perdu: peut-être auroit-il fallu l'abandonner, faute de Matelots pour le reconduire en France; lorsqu'une espece de scorbut, dont personne ne fut exempt, menaça de faire périr jusqu'au dernier des François, si les Sauvages ne leur eussent appris, quoiqu'un peu tard, un remede, dont ils ressentirent aussi-tôt la vertu. C'étoit une ptisanne, composée de la feuille & de l'écorce de l'Epinette blanche, pilées ensemble. Cartier étoit lui-même attaqué du mal. Il avoit déja perdu vingt-cinq hommes. A peine lui en restoit-il deux ou trois, qui fussent en état d'agir. Mais, dans l'espace de huit jours, tout le monde fut heureusement rétabli: & quelques-uns, qui avoient eu le mal de Naples, dont ils n'étoient pas guéris parfaitement, retrouverent bien-tôt toute leur santé. C'est ce même arbre, ajoute l'Historien, qui produit la Térébentine, ou le Baume blanc du Canada. Il remarque aussi que Cartier, dans le Mémoire qu'il présenta au Roi sur son Voïage, n'attribue point à la fréquentation des Sauvages, comme plusieurs de ses gens l'avoient fait d'abord, le mal dont il avoit eu tant à souffrir; mais à la fainéantise des Equipages, qui leur avoit fait éprouver beaucoup de misere. Jamais, effectivement, les Sauvages du Canada n'ont été sujets au scorbut.

Le scorbut fait périr un grand nombre de François.

Remede qu'ils reçoivent des Sauvages.

A son retour, Cartier ne craignit point d'assurer qu'il y avoit de grands avantages à se promettre des Païs qu'il avoit parcourus. Il dit au Roi que la plûpart des Terres y étoient très fertiles, le climat sain, les Habitans sociables & dociles. Il vanta surtout les Pelleteries, comme l'objet d'un riche commerce. Quelques Auteurs n'en ont pas moins prétendu, que dégoûté lui-même du Canada, il s'efforça d'inspirer les mêmes sentimens à la Nation. On ajoute, qu'en partant de Sainte Croix, pour retourner en France, il avoit embarqué par surprise Donnacona, & qu'il le présenta au Roi. Mais l'Historien croit ce fait douteux, & n'est pas plus persuadé du dégoût de Cartier, qui ne s'accorde point, dit-il, avec la maniere dont il s'explique dans ses Mémoires. Cependant il avoue que le Capitaine Malouin eut beau vanter le Païs qu'il avoit découvert: la nature des richesses qu'il en apportoit, & le triste état où ses gens avoient été réduits par le froid & le scorbut, persuaderent plus fortement qu'il ne seroit jamais utile à la France. On insista sur la pauvreté d'une Terre, où l'on n'avoit trouvé aucune apparence de Mines; car alors, plus qu'aujourd'hui, les Découvertes qui ne produisoient point d'or & d'argent passoient pour d'inutiles Expéditions. Peut-être aussi Cartier décria-t-il sa Relation, par quelques récits sans vraisemblance, dont il crut devoir l'embellir. C'est ce qui semble avoir porté l'Historien à les examiner. L'ignorance, dit-il, ou le défaut d'attention, peuvent avoir engagé ce Voïageur dans quelques méprises: mais ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui n'est pas toujours sans quelque fondement, ni tout-à-fait indigne de l'attention des Curieux.

Retour de Cartier: effets de son Voïage.

Examen de ce qui paroît fabuleux dans sa Relation.

Continuation des Découvertes.

Cartier. II. Voiage. 1535.

Monstrueuses especes d'Hommes.

Donnacona, si l'on en croit Cartier, lui raconta que voïageant dans un Païs fort éloigné du sien, il avoit vû des Hommes qui ne mangeoient point, & qui n'avoient au corps aucune issue pour les excremens; mais qui ne laissoient pas de boire & d'uriner : que dans une autre Région, il en avoit vû qui n'avoient qu'une jambe, une cuisse, & un pie fort grand, deux mains au même bras, la taille extrêmement quarrée, la poitrine & la tête plates, & une très petite bouche : que plus loin il avoit vû des Pygmées, & une Mer d'eau douce : enfin que remontant le Saguenay, on arrivoit dans un Païs, où les Hommes étoient habillés comme on l'est en Europe, demeuroient dans des Villes, & vivoient dans l'abondance de l'or, des rubis & du cuivre.

Recit de Cartier confirmé.

Il est certain, observe l'Historien, « que nos Missionnaires ont voiagé, » avec les Sauvages, aussi loin qu'il est possible, en remontant le Saguenay & » la plûpart des Rivieres qui s'y déchargent, & qu'ils n'y ont vû que des » Païs affreux, impratiquables pour tout autre que des Sauvages errans, » dont plusieurs mêmes y perissent de faim & de misere : mais on doit confesser qu'un Sauvage, pour qui sept ou huit cens lieues de marche ne sont » pas une grande affaire, peut bien, en prenant sa route par le Saguenay, » tourner ensuite à l'Ouest, penetrer jusqu'au Lac des Assiniboils, qui a, dit-» on, six cens lieues de circuit, & de-là passer au nouveau Mexique, où » les Espagnols commençoient alors à s'établir ».

D'ailleurs il est assez singulier que le conte des Hommes, qui n'ont qu'une jambe, ait été renouvellé, depuis peu, par une jeune Esclave de la Nation des Esquimaux, qui fut prise en 1717, & menée chez M. de Courtamanche, à la Côte de Labrador, où elle étoit encore en 1720, lorsque l'Historien fit le Voiage de Québec. « Cette Fille, dit-il, voïant un jour des Pêcheurs sur » le bord de la Mer, demanda s'il n'y avoit, parmi nous, que des Hommes » de cette forme : Sa demande parut surprenante; mais la surprise augmenta, » lorsqu'elle eût ajouté que dans son Païs elle avoit vû des Hommes d'une » grandeur & d'une grosseur monstrueuse, qui rendoient leurs excremens » par la bouche, & qui urinoient par dessous l'épaule. Elle dit encore que » parmi ses Compatriotes, il y avoit une autre sorte d'Hommes, qui n'a-» voient qu'une jambe, une cuisse, & un pie fort grand, deux mains au » même bras, le corps large, la tête plate, de petits yeux, presque point de » nez, & une très petite bouche; qu'ils étoient toujours de mauvaise hu-» meur; qu'ils pouvoient rester, sous l'eau, trois quarts d'heure de suite; & » que les Esquimaux s'en servoient pour pêcher les debris des Navires qui » faisoient naufrage à la Côte. Enfin, cette Fille assura qu'à l'extrémité Sep-» tentrionale de Labrador, il y avoit un Peuple noir, qui avoit de grosses » levres, un nez large, des cheveux droits & blancs; que c'étoit une fort » mauvaise Nation; que sans usage du fer, sans autres armes que des cou-» teaux & des haches de pierres, elle s'étoit rendue redoutable aux Esqui-» maux; & qu'elle se sert de Raquettes pour courir sur la nege, ce qui n'est » point en usage parmi les derniers (48) ».

Il seroit bien étrange qu'il se trouvât des Hommes noirs si près du Pole, & sous un climat où les Ours mêmes sont blancs; cependant l'Esclave de Labrador n'est pas la seule de qui l'on tienne ce fait. Une Relation de la Groen-

(48) Histoire de la Nouvelle France, Tom. I. p. 17 & suiv.

lande,

lande, inférée dans les Voïages au Nord, après avoir décrit les Habitans, qu'elle représente assez semblables aux Esquimaux, grands & maigres comme eux, vêtus de même, avec des Canots tels que les leurs, ajoute qu'on voit aussi, parmi eux, des Hommes aussi noirs que les Ethiopiens. Qu'y trouvera-t-on d'impossible? Ne se peut-il pas que des Negres aient été transportés dans la Groenlande; qu'ils s'y soient multipliés, & que leurs cheveux blancs y soient l'effet du froid, qui en produit de semblables sur la plûpart des animaux du Canada?

Continuation des découvertes.

Cartier. II. Voïage. 1535.

Nation de Negres vers le Pole du Nord.

Dans le récit de l'Esclave on trouve aussi des Pygmées, qui font une Nation particuliere. Ils n'ont pas plus de trois piés de haut, quoiqu'ils soient d'une extrême grosseur. Leurs Femmes sont encore plus petites. Le Monde n'a point de Peuple plus malheureux. Les Esquimaux, dont ils sont Esclaves, les traitent fort durement, jusqu'à leur faire regarder comme une grace singuliere, un peu d'eau douce qu'ils leur donnent à boire. La Relation rend le même témoignage. Elle assure aussi que dans quantité d'endroits de cette Contrée il n'y a point d'autre eau douce, que celle de nége fondue; ce qui n'a rien d'incroïable, puisque le froid peut tellement resserrer les veines de la Terre, qu'il n'y ait de passage pour les sources qu'à une certaine profondeur. Cette conjecture est confirmée par ce qu'on a éprouvé dans le Nord, où, sur le rivage même de la Mer, on voit des glaçons énormes d'une eau très douce. On lit aussi que les Esquimaux sont accoutumés à boire de l'eau salée, & que souvent ils n'en ont point d'autre. Cette eau n'est pas celle de la Mer, mais de quelques Etangs saumâtres, tels qu'il s'en rencontre quelquefois dans les Terres. On apprend encore, par les Voïages au Nord, qu'en 1605, des Vaisseaux Danois, s'étant élevés fort au-dessus de la Baie d'Hudson, y rencontrerent de petits Hommes, qui avoient la tête quarrée, la couleur bazannée, les lévres grosses & relevées; qui mangeoient la chair & le poisson cruds, & qui ne purent s'accoutumer, ni au pain, ni aux viandes cuites, encore moins au vin; qui avalloient l'huile de Baleine, comme nous buvons l'eau, & qui en mangeoient voluptueusement la chair; qui se faisoient des chemises d'intestins de Poissons, & des surtouts de cuir de Chiens ou de Veaux marins. On amena plusieurs de ces Pygmées en Dannemarck, où ils moururent du chagrin d'avoir quitté leur Païs; mais il en restoit encore cinq, lorsqu'un Ambassadeur d'Espagne étant arrivé à Copenhague, on lui donna le divertissement de voir ces petits Hommes sur Mer avec leurs Bateaux (49).

Nation de Pygmées.

Confirmation de leur existence.

Cartier assure qu'étant un jour à la chasse, il poursuivit une Bête fauve à deux piés, qui couroit avec une extrême vîtesse. Il avoit vû, sans doute, au travers des arbres, un Sauvage couvert d'une peau, dont le poil étoit en dehors; & peut-être lui avoit-il entendu contrefaire le cri de quelque Animal, pour l'attirer dans ses piéges, suivant l'usage commun de ces Peuples. Le Sauvage, appercevant de son côté un homme extraordinaire, avoit pû prendre la fuite; & Cartier, qui ne savoit point que ces Barbares égalent en vîtesse les Daims mêmes & les Cerfs, fort étonné de voir son prétendu Monstre courir aussi vîte sur ses deux piés que s'il en avoit eu quatre, l'avoit pris pour quelque Animal d'une espece particuliere. Les Faunes & les Satyres viennent peut-être de la même source.

Erreur de Cartier excusée par le Pere de Charlevoix.

(49) On en verra la forme dans les Descriptions génerales.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

Mais c'en est assez pour rendre un peu de poids aux récits historiques d'un Voïageur, dont la bonne foi n'est pas soupçonnée sur tout ce qui regarde sa navigation, le fond de son entreprise, & la réalité de ses Découvertes. S'il est vrai même, comme l'Historien continue de le supposer, que sa Relation eût prévenu la plûpart des François contre le Canada, il ne laissoit pas de se trouver à la Cour quelques personnes mieux disposées, qui, pensant fort différemment, jugerent qu'on ne devoit pas faire dépendre le succès d'une grande Entreprise, de quelques tentatives inutiles.

III. VOIAGE DE CARTIER SOUS ROBERVAL. 1540.

Celui qui s'attacha le plus à cette idée fut un Gentilhomme de Picardie, nommé François de la Roque, Seigneur de Roberval, fort accrédité dans sa Province, & que François premier appelloit quelquefois le petit Roi du Vimeu. Il demanda, pour lui-même, la Commission de pousser les Découvertes; & cette faveur lui fut accordée : mais, une simple Commission ne paroissant pas suffire pour un Homme de ce rang, le Roi, par ses Lettres Patentes, datées du 15 Janvier 1540, le déclare Seigneur de Norimbegue, son Viceroi & Lieutenant Général en Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-Neuve, Belle-Ile, Carpon, Labrador, la grande Baie & Baccaleos (*), & lui donne dans tous ces lieux les mêmes pouvoirs & la même autorité qu'il y avoit lui-même. Ce n'étoit pas dire beaucoup, puisque tout étoit encore à faire pour s'établir en possession de tous ces lieux.

Jacques Cartier fut chargé de l'armement, qui devoit être de cinq Navires, & ne fit pas difficulté, sous un tel Chef, de se réduire à la qualité de premier Pilote. Mais comme on ne pût rassembler tout-d'un-coup, à S. Malo, l'artillerie & les munitions nécessaires, Roberval, qui croïoit l'abondance nécessaire à sa dignité, prit le parti d'attendre quelques Pieces de Canon qu'il faisoit venir de Normandie & de Champagne, & d'équiper deux autres Vaisseaux pour lui-même. Ainsi Cartier, qu'il pressa de partir d'avance avec les siens, se retrouva Capitaine Général (50), & mit à la voile le 23 de Mai 1540. Il eut fort long-tems des vents contraires, qui lui firent emploïer près de trois mois à se rendre en Terre-Neuve, où il attendit le Viceroi dans le Port de Carpon : mais doutant s'il n'avoit pas déja traversé, il prit enfin le parti de se rendre à Sainte Croix. Roberval n'y avoit point encore paru, quoiqu'on ne fût pas éloigné de la fin du mois d'Août.

Son départ.

A la vue des cinq Vaisseaux François, les Sauvages, reconnoissant le Pavillon, s'empresserent joïeusement de venir à bord, dans plusieurs Canots, dont l'un portoit *Agona*, successeur de Donnacona, que Cartier avoit mené en France, & qui y étoit mort (51). Ce nouveau Chef d'une Nation puissante demanda d'abord des nouvelles de son Prédécesseur, & ne parut pas fort affligé de celles qu'il reçut; apparemment, observe l'Auteur de la Relation, parcequ'il se trouvoit seul Maître de son Païs. Après les premieres explications, Agona prit un bonnet de peau, qu'il portoit au lieu de Cou-

Joie des Sauvages à son arrivée.

(*) Ce mot signifie, Ile, ou Païs des Morues.

(50) L'Historien de la Nouvelle France semble avoir ignoré que Cartier partit seul avec cette qualité. Il ne le représente que comme premier Pilote de Roberval, avec lequel il le fait partir. Cette troisieme Relation se trouve dans Hackluyt, à la suite des deux premieres, pp. 232. & suiv.

(51) Malgré le doute de l'Historien, il paroît certain, par les deux dernieres Relations, que Donnacona étoit passé en France, & qu'il y mourut.

CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

ronne, & la mit sur la tête du Capitaine François. Il lui mit aux bras ses brasselets, & quelques autres ornemens. Ensuite, invitant ses Sujets à la joie, il parut s'y livrer fort sincerement lui-même. Mais la suite fit connoître qu'il n'y avoit que de la dissimulation dans ces apparences d'amitié. Cartier lui rendit sa Couronne, & distribua quelques présens entre ses Femmes. Ensuite, levant l'ancre, il alla visiter, à quatre lieues de Sainte Croix, une petite Riviere & un Port, qu'il trouva plus commode pour ses Vaisseaux que le précédent. Il déchargea le lendemain ses vivres & ses autres provisions : après quoi son inquiétude pour Roberval lui fit prendre le parti de renvoïer deux de ses Bâtimens en France, sous la conduite de *Jollobert*, son Beau-Frere, & d'Etienne *Noel*, son Neveu, tous deux excellens Pilotes; avec une Lettre au Roi, par laquelle il marquoit son arrivée à ce Prince, & ses craintes pour le Viceroi.

Petite Riviere où Cartier se retire.

La petite Riviere, où il s'étoit retiré avec ses cinq Vaisseaux, n'a que cinquante pas de large. Il s'y trouve plus de trois brasses d'eau en pleine Marée. Des deux côtés, elle offre un fort beau Païs, plein de diverses especes de grands arbres, aussi beaux qu'il y en ait au Monde. Mais ce qui causa le plus de plaisir aux François, ce fut d'y voir, au Sud, quantité de vignes, richement chargées de raisin, noir comme des mures, quoique moins doux que celui de France, par la seule raison, dit l'Auteur, qu'ils croissent naturellement & sans culture. Enfin c'étoit l'unique avantage qui semblât manquer au Terroir. Cartier y fit semer des graines de divers légumes, tels que des choux, des navets, des laitues, &c. qui pousserent dans l'espace de huit jours. La Riviere tombe dans la Mer au Sud; mais elle serpente beaucoup vers le Nord, & du côté Oriental de l'embouchure elle est bordée par une Colline fort escarpée, où les François pratiquerent des degrés, pour y monter plus facilement. Ils y construisirent un petit Fort, qu'ils nommerent Charlebourg, dans lequel ils transporterent leurs vivres. Une source d'eau vive, qu'ils y découvrirent, acheva de leur rendre cette situation fort commode. A peu de distance, ils trouverent quantité de pierres, ou de cailloux, qui renfermoient une sorte de Cristal, qu'ils prirent d'abord pour des Diamans. Entre la Colline, & la grande Riviere, tout le Terrein porte les apparences d'une riche Mine de Fer. Mais la joie de Cartier & de tous ses gens ne peut être représentée, lorsqu'en remuant le sable de la Riviere, ils y apperçurent de petites feuilles d'or, de la grandeur de l'ongle.

Beauté du Païs.

Les François y bâtissent un Fort.

Leurs Observations.

Ces heureuses Découvertes n'empêcherent point qu'après avoir achevé le Fort, Cartier ne prît la résolution d'armer deux Chaloupes, pour faire le Voïage de Hochelaga. Il se proposoit d'observer particulierement les Sauts, qu'il faut passer pour se rendre dans le Saguenay. Le Vicomte de Beaupré demeura pour commander dans son absence; & les autres Gentilshommes, entre lesquels on nomme Martin de Painpont, demanderent la liberté de suivre le Capitaine Général. Ils partirent le 7 de Septembre. En remontant la Riviere, ils s'arrêterent chez Hochelay, Chef Sauvage, qui avoit fait présent d'une petite Fille à Cartier dans le Voïage de 1535, & qui l'avoit souvent informé des mauvais desseins que d'autres Chefs tramoient contre lui. Les François lui marquerent leur reconnoissance par quelques présens, dont le plus admiré fut un Just'aucorps de drap rouge, garni de boutons jaunes & de

Cartier part pour observer les Sauts de la Riviere.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

petites sonnettes. Hochelay, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, leur donna aussi ce qu'il avoit de plus riche : & Cartier prit tant de confiance à sa bonne foi, qu'il ne fit pas difficulté de lui laisser deux jeunes Garçons, pour apprendre la Langue du Païs.

Route de Cartier pour se rendre aux Sauts.

Ils continuerent leur route avec un vent si favorable, qu'ils arriverent le 11, au premier Saut, qui est à deux lieues d'une Bourgade nommée Tutonaguy. La résolution qu'ils prirent, fut de passer aussi loin qu'il leur seroit possible avec une des Chaloupes, & de laisser l'autre dans ce lieu jusqu'au retour de la premiere, dont ils doublerent les Matelots, pour ramer contre le cours du Saut. Mais elle n'alla pas fort loin sans trouver un fort mauvais fond, de très grosses roches, & le courant si rapide qu'il fut impossible d'avancer. Alors Cartier résolut de prendre par terre, pour aller reconnoitre la nature & la forme du Saut. Il trouva sur le bord de la Riviere, un sentier battu, qui l'y conduisit ; mais, en chemin, il tomba dans une Bourgade de Sauvages, où il fut fort bien reçu. Ces honnêtes Habitans n'eurent pas plûtôt compris qu'il vouloit aller aux Sauts, pour passer au Saguenay, qu'ils lui donnerent quatre guides, avec lesquels il avança jusqu'à la vûe d'une autre Bourgade, qui est vis-à-vis du second Saut. Il leur demanda ici, par des signes, & par quelques mots de leur Langue, qu'il savoit déja, combien il restoit de Sauts jusqu'au Saguenay, & quelle étoit la distance. Les Sauvages l'entendirent assez pour lui faire connoître, non-seulement qu'il étoit au second Saut, mais qu'il n'en restoit qu'un ; que la Riviere n'étoit pas navigable jusqu'au Saguenay, & que le troisieme Saut n'étoit éloigné que d'environ le tiers du chemin qu'il avoit fait. Ils prirent, pour lui donner ces lumieres, de petits bâtons qu'ils mirent à Terre à certaines distances, entre lesquelles ils mirent d'autres bâtons qui représentoient les Sauts.

Son retour des Sauts.

Aprés avoir reçu ces informations, continue l'Auteur, la crainte d'être surpris par la nuit, surtout n'aïant ni mangé ni bû de tout le jour, nous fit prendre le parti de retourner à nos Chaloupes. En y arrivant, nous fûmes surpris d'y trouver un grand nombre de Sauvages, qui semblerent marquer beaucoup de joie de notre retour. Le Capitaine leur distribua quelques bagatelles, telles que des peignes de corne, & de petits morceaux d'étaim & de cuivre. Il donna, aux Chefs, chacun leur hache & leur hameçon. Leur satisfaction éclata par des cris & par des mouvemens fort bizarres. Cependant nous n'aurions pû nous y fier sans une extrême imprudence ; car nous apprîmes bien-tôt que s'ils s'étoient crus les plus forts, où s'ils n'avoient pas été retenus par la crainte de nos armes, leur dessein étoit de nous massacrer. Le Capitaine nous aiant fait rentrer dans les Chaloupes, nous repassâmes par l'Habitatiou d'Hochelay, où nous avions laissé les deux jeunes Garçons. Ils y étoient encore ; mais nous ne trouvâmes avec eux, que le fils d'Hochelay, qui nous dit, que son Pere étoit allé dans un lieu qu'il nomma. Il nous trompoit par ce nom (52) : son Pere étoit parti, en effet, mais pour se rendre chez Agona, & concerter avec lui ce qu'ils pouvoient entreprendre contre nous : & lorsque nous fûmes arrivés au Fort, nous apprîmes de nos gens, que les Sauvages du Païs n'y apportoient plus

Il se défie des Sauvages.

(52) C'étoit *Mesouna* ; apparemment une Bourgade voisine.

de vivres & de Poiſſon, comme ils y étoient accoutumés. Ce Capitaine, ſachant d'ailleurs par quelques Matelots qu'il avoit envoïés à Stadacona, qu'il s'y étoit aſſemblé un très grand nombre de ces Barbares, donna tous les ordres néceſſaires pour la défenſe du Fort.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

Remarques ſur cette Relation.

Hackluyt, qui nous a conſervé cette Relation, avertit que le reſte manque, & donne pour Supplément une Lettre de Jacques Noel, de Saint Malo, petit Neveu de Cartier, qui ſe plaint de n'en avoir pû retrouver la ſuite. » J'ai cherché, dit-il, dans toutes les Maiſons de cette Ville où » j'ai cru pouvoir découvrir quelques Papiers de feu mon Oncle, & je » n'ai trouvé qu'une eſpece de Lettre en forme de Carte de Mer, tracée » de la main de mon Oncle, dont un de nos Habitans, nommé M. *Cre-* » *meur*, eſt en poſſeſſion. Noel ajoute que cette Carte repréſente la Riviere du Canada; qu'il en eſt bien ſûr, parcequ'il la connoît juſqu'aux Sauts, où il avoit été lui-même, & que les Sauts ſont à 44 degrés de Latitude : que ſur la même Carte on liſoit auſſi, & de la main de Jacques Cartier, ſon Oncle; « Les Sauvages de Canada & d'Hochelaga m'ont dit que le » Païs de Saguenay eſt riche en pierres précieuſes » : enfin, qu'environ cent lieues au deſſous des Sauts, on liſoit encore ſur la même Carte, un peu au Sud-Oueſt; « Dans ce Canton, on trouve de la Canelle & du Girofle, que » les Sauvages nomment *Canodeta* dans leur Langue (53) ».

ROBERVAL. 1542.

Tems de ſon départ.

C'eſt apparemment pour avoir ignoré l'exiſtence d'une partie de la troiſieme Relation de Jacques Cartier, que l'Hiſtorien de la Nouvelle France fait partir Roberval en 1541, avec les cinq Vaiſſeaux; lui fait bâtir un Fort; & en un mot, lui attribue tout ce qu'on vient de lire ſous le nom de Cartier, & qui n'eſt vrai que de lui. On a vû ce qui avoit arrêté Roberval en France. Il ne partit qu'au mois d'Avril 1542, avec trois grands Vaiſſeaux & deux cens perſonnes, Hommes, Femmes & Enfans. Une courte Relation, qui ſe trouve auſſi dans la Collection d'Hackluyt, nous apprend qu'il avoit pour Pilote, Alphonſe de Xantoigne, pour Lieutenant, M. de Senneterre, & pour Enſeigne, M. de Guinecour. Après avoir été combattu par les Vents, qui le forcerent de relâcher à Bellile, ſur la Côte de Bretagne, il remit en Mer; & le 8 de Juin, il mouilla dans la Rade de S. Jean, en Terre-Neuve, où il trouva dix-ſept Bâtimens Pêcheurs. Pendant quelque ſéjour qu'il y fit, il fut extrêmement ſurpris d'y voir arriver Jacques Cartier, que la diſette de vivres, le retardement du Viceroi, & la crainte d'être inſulté par les Sauvages, avoient porté à s'embarquer avec tout ſon monde pour reprendre la route de France. L'Hiſtorien ſe trompe encore, ou du moins s'accorde mal avec la Relation que je cite, lorſqu'il le fait retourner à la ſuite de Roberval, « qui moitié, dit-il, par de bonnes manieres, moitié en le menaçant » de l'indignation du Roi, l'obligea de retourner dans le Païs qu'il aban- » donnoit ». On lit, au contraire, dans la Relation, que le Viceroi lui aïant commandé de le ſuivre, « il ſe déroba, pendant la nuit, avec ſon Eſ- » cadre, & que ſans avoir dit adieu il mit à la voile pour la Bretagne (54) ». Il n'eſt pas moins certain, par le même témoignage, que Roberval paſſa, dans la Nouvelle France, le reſte de l'Eté & tout l'Hiver ſuivant; qu'il y bâ-

Retour de Cartier en France.

Comment il ſe dérobe aux ordres de Roberval.

(53) Collection d'Hackluyt, p. 236.

(54) Voïage of John Francis de la Roche, Knight, Lord of Roberval, &c. *ibid.* pp. 240 & ſuiv.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

ROBERVAL. 1542.

tit un très beau Fort, sous le nom de France-Roi (55); que l'Eté d'après il fit le Voïage du Saguenay, avec huit Barques, dont l'une périt, chargée de huit François, entre lesquels on comptoit deux Gentilshommes nommés Noire-Fontaine, & le Vaiseur de Constance; enfin, qu'il étoit encore dans le Saguenay le 22 de Juillet 1543. On trouve, dans la Collection Angloise (56), toutes les Observations de Jean Alphonse de Xantoigne, son premier Pilote, autour de Terre-Neuve, & sur les Côtes du Golfe. Cet habile Marin, que les uns font Portugais, d'autres Gallicien, fut envoïé vers le Nord, pour découvrir par cette route, un passage aux Indes Orientales; mais il n'alla point au de-là du cinquante-deuxieme degré de Latitude, & l'on ignore combien il emploïa de tems à cette navigation.

Autres Voïages de Roberval, & sa mort.

Il paroît, suivant l'Historien, que Roberval fit quelques autres Voïages en Canada: & qu'ensuite la guerre déclarée entre François I & Charles V l'aïant arrêté en France, jusqu'en 1549, il fit alors un nouvel embarquement, avec son Frere, qui passoit pour un si brave Homme, que François I l'avoit surnommé le Gendarme d'Annibal. Mais ils périrent, dans cette Entreprise, avec tous ceux qui les accompagnoient; sans que l'accident, qui causa leur perte, ait jamais été bien éclairci. On voit seulement qu'après leur mort, la Cour de France parut abandonner toutes ses vues sur l'Amérique; & que cette indifférence dura jusqu'au regne suivant (57).

CHAPITRE II.

VOÏAGES ET DÉCOUVERTES AU SUD DE L'AMERIQUE.

INTRODUCTION

QUELQUE lumiere que les événemens puissent tirer de leur liaison, il seroit absolument impossible d'en mettte une bien constante entre des Expéditions qui ne regardent pas les mêmes lieux, & qui ne sont point entreprises par les mêmes Puissances, ni continuées dans les mêmes tems, par les mêmes Auteurs, & dans les mêmes vues. L'unique ressource, pour l'ordre & la clarté, est de rappeller quelquefois au Lecteur des récits qu'on n'a pû se dispenser d'interrompre; pour le placer dans un point de vue, d'où le souvenir, qu'il doit conserver du passé, puisse le faire entrer tout-d'un-coup dans la nouvelle carriere qui lui est ouverte.

On reprend les évenemens qui conduisent ici.

Ainsi, nous ne craignons point de le faire remonter à l'Administration de Pedro Arias Davila (58), nommé vulgairement Pedrarias, qui s'étant défait du brave Nuñez de Balboa, continua de signaler sa cruauté dans le Darien, par des exécutions sanglantes, & fit transporter, en 1518, la Ville de

(55) Il est décrit dans la Relation. Les édifices en étoient très beaux. Il étoit situé sur une Montagne, proche du grand Fleuve; & le pied de la Montagne avoit d'autres Bâtimens qui touchoient au Fleuve, dans un endroit où il s'y jette une petite Riviere. On loue beaucoup la justice de Roberval, & son exactitude à punir les moindres fautes.

(56) Hackluyt, p. 237.

(57) Hist. de la Nouvelle France, L. I. pag. 22.

(58) Tome XII de ce Recueil, pp. 167, 185, & surtout 188.

Sainte Marie à Panama. Ce nouvel Etabliſſement prit bientôt une fort belle forme. Ses ruines ſubſiſtent encore, à quatre lieues d'une autre Ville qu'on a bâtie depuis ſous le même nom. (*) L'ancien Panama n'étoit pas d'un grand circuit; mais les Edifices en étoient commodes & réguliers, pour un tems où l'on doit ſuppoſer que les Eſpagnols s'occupoient peu de l'Architecture : cependant ſa ſituation, ſur le bord d'un Lac, l'expoſoit à divers inconvéniens, qui firent penſer pluſieurs fois à la changer. Des vapeurs continuelles en rendoient l'air mal ſain. D'ailleurs, s'étendant de l'Eſt à l'Oueſt, elle préſentoit comme le flanc aux plus grandes ardeurs du Soleil, qui faiſoient trouver de la difficulté à marcher dans les rues, & qui ne manquoient pas de cauſer beaucoup de maladies (59). Mais on a remarqué que Pedrarias, en allant s'établir ſur la Mer du Sud, avoit moins penſé aux avantages de cette Colonie, qu'à détruire l'ouvrage d'un Homme qu'il venoit de ſacrifier à ſa haine, & qu'à ſe ſouſtraire, par l'éloignement, à l'autorité de l'Audience Roïale de l'Ile Eſpagnole.

DÉCOUVERTES AU SUD.

Origine de l'ancien Panama.

Motifs de Pedro Arias ſon Fondateur.

Pendant deux ou trois ans, il fit la guerre aux Indiens voiſins, qui lui diſputerent la victoire, mais toujours aux dépens de leur ſang, que ſa cruauté ne ménageoit point (60). Il ſongeoit auſſi à peupler les environs de Nicaragua, dont il s'attribuoit la Découverte. Un de ſes Officiers, qu'il avoit envoïé à l'Eſpagnole pour en amener un puiſſant ſecours, engagea dans cette Entrepriſe un riche Habitant, nommé Jean *Bazurto*, qui fit une grande levée d'hommes & de chevaux. Mais l'armement aïant traîné en longueur, Bazurto apprit, en arrivant à Panama, que Pedrarias avoit chargé de la même Entrepriſe François Fernandez de Cordoue (61), ſon Capitaine des Gardes. Il en marqua tant de reſſentiment, que pour l'appaiſer, Pedrarias reprit un deſſein que la guerre avoit ſuſpendu, & lui en propoſa l'exécution. C'étoit de continuer les Découvertes ſur la Mer du Sud. On a vû qu'elles avoient été commencées, avec beaucoup de gloire, par Nuñez de Balboa (62); & Paſcal d'Andagoya les avoit pouſſées, en 1522, juſqu'à Cuzco (63). Bazurto ſaiſit avidement cette ouverture : mais ne trouvant point, à Panama, tous les ſecours néceſſaires pour une ſi grande Expédition, il prit le parti d'aller s'équiper dans l'Ile Eſpagnole; & le Ciel, qui deſtinoit cet honneur à d'autres, termina ſa vie & ſes deſſeins à Nombre-de-Dios (64).

Occaſion qui fait penſer Pedrarias à pouſſer les Découvertes au Sud.

Malheur de Bazurto.

On ne fut pas plutôt informé de ſa mort à Panama, que deux Perſonnages, déja célebres (65), qui s'étoient établis dans cette Ville naiſſante, & qui s'y étoient fort enrichis, repréſenterent à Pedrarias qu'il n'étoit pas de ſon honneur d'aller chercher, hors de ſa Province, des Miniſtres pour ſes grands deſſeins, & que leurs longs ſervices méritoient la préférence ſur des Etrangers. Le Gouverneur ſe laiſſa perſuader d'autant plus facilement, qu'il n'y mettoit rien du ſien, & qu'étant maître des conditions il pouvoit en tirer tout l'avantage. Pizarre, Almagro, & Fernand de Luques, Prêtre fort riche, qui avoit rempli la Dignité d'Ecolâtre à Sainte Marie l'Ancienne, firent entr'eux une aſſociation, dont les principaux articles portoient; « que Pizarre, connu pour

Pizarre & Almagro en profitent.

(*) Voy. ci-deſſous les Deſcriptions.

(59) Herrera, 2. Decad., p. 647.

(60) *Ibid.* Tout le 9e. L. en contient l'Hiſt.

(61) Ce n'eſt pas le même par qui l'on a vû découvrir l'Yucatan dans le Tome XII; celui-ci étoit mort dans l'Ile de Cuba.

(62) Voy. au T. XII, p. 178. & ſ. & p. 167.

(63) Tom. XII, p. 153 & 160.

(64) Herrera, 3e. Dec. Liv. XII. p. 448.

(65) *Ibid.*

Découvertes au Sud.

» Homme de main, & long-tems exercé dans les guerres contre les Indiens, » seroit chargé de l'Expédition; qu'Almagro fourniroit toutes les provisions, » & prendroit soin des préparatifs; & que Fernand de Luques feroit les au- » tres dépenses (66) ». Ce Traité fit beaucoup de bruit dans Panama, où l'on ne pouvoit comprendre que trois Personnes si sages engageassent toute leur fortune, pour entreprendre la Conquête d'un Païs, dans lequel on n'avoit encore trouvé que des Marais & des Terres stériles. On jugea, sur-tout, que la tête leur avoit tourné, lorsque pour cimenter leur association, on vit Fernand de Luques dire la Messe, séparer l'Hostie en trois, en prendre une partie, & donner les deux autres à ses Associés. En effet ce bizarre mélange de piété, d'ambition & d'avarice, ne sembloit pas annoncer de grands succès, si la prudence de Pizarre n'eût été capable de surmonter toutes sortes d'obstacles (*).

§ I.

Découverte et Conquête du Perou.

Découverte du Perou. Pizarre. I. Voïage. 1524.

Dans un Ouvrage de Poésie ou d'Eloquence, un si grand sujet demanderoit une invocation. Mais, pour nous réduire au Langage historique (67), Pizarre partit de Panama, vers le milieu de Novembre 1524. Il avoit eu la précaution de consulter Pascal d'Andagoya, qui avoit fait la même route, & qui ne l'anima point dans son Entreprise. La Flotte consistoit en un seul Vaisseau, que les Associés avoient acheté, l'un de ceux que l'infortuné Balboa destinoit à la même Découverte, & deux Canots. Le Pilote étoit Fernandez *Pennate*; l'Enseigne, *Salzedo*; le Trésorier, Nicolas *de Ribera*; & le Visiteur, Jean *Carillo*, qui devoit tenir les Comptes pour le Quint du Roi. Diegue d'Almagro fut laissé à Panama, pour former un renfort de Matelots, de Soldats & de Vivres, avec lesquels il avoit promis de suivre.

Foible armement de Pizarre.

Il part de Panama.

Pizarre fit voile vers l'Ile de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de l'ancien Panama, & passa, douze lieues plus loin, aux Iles des Perles, ainsi nommées par Balboa, qui les avoit découvertes. Il y fit de l'eau & du bois. Il y prit du fourrage pour les chevaux; & douze autres lieues au de-là, il trouva un Port, qu'il nomma *de las Pinas*, parcequ'il trouva quantité de pommes de Pin dans le Voisinage. Balboa s'étoit avancé jusqu'à ce Port. Tous les Soldats descendirent, & l'Equipage resta seul à bord. Ils remonterent, pendant trois jours, la Riviere de Bine, nom déja connu dans le Voïage d'Andagoya. Leur fatigue fut extrême, dans des Terres pierreuses & stériles, sans aucun chemin, souvent entre des précipices, où ils ne trouvoient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des Soldats, mourut de ses peines. Ils cherchoient le Cacique de la Province. Le Peuple avoit abandonné les Cabanes & les Champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournerent à leur Vaisseau, accablés de faim & de lassitude.

Fatigues & misere de ses gens.

Mais, loin de se rebuter, ils continuerent leur navigation vers le Sud. A

(66) *Ibid.*

(*) On verra, dans la suite, sa naissance & son caractere.

(67) Tout le prélude & les premiers travaux de l'Expédition, sont tirés d'Herrera, 3. Decad. Liv. 6. chap. 13. pp. 348 & suiv. Liv. 7, pp. 669 & suiv. Liv. 10. chap. 2, 3, & 4. On ne s'est attaché qu'aux principales circonstances.

dix

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1524.

dix lieues, ils entrerent dans un autre Port, où ils chargerent du bois & de l'eau. Ensuite, n'aïant pas cessé d'avancer, pendant dix jours, les vivres leur manquerent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de Maïz par jour. La viande étoit consumée; & comme ils avoient peu de futailles, l'eau vint à manquer aussi. Ils tomberent dans une si affreuse misere, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de Palmier, qui étoient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de Poisson : mais une continuelle fatigue, jointe à de si mauvais alimens, ne tarda point à les épuiser. Ils avoient envoïé le Vaisseau à l'Ile des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour, Pizarre s'efforça de soulager les plus foibles, prit sur lui les plus grands travaux, & secourut particulierement les Malades. Un jour, ils apperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques Braves, & marcha vers l'endroit d'où la lumiere sembloit partir. Il y trouva quantité de Cocos. Le Vaisseau revint d'ailleurs avec des vivres, & sa vue seule ranima les Malades: mais il étoit déja mort vingt-cinq Hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au Port le nom de Puerto de la hambre; c'est-à-dire, *Port de la Famine*. Ils continuerent d'avancer; & le jour de la Chandeleur, ils se rendirent dans une Terre, qu'ils en prirent occasion de nommer *la Candelaria*; Terre si dangereuse, par son humidité, que leurs habits y pourrirent en peu de jours, & si coupée de Montagnes & de Bois, qu'il leur fût impossible d'y pénétrer. Ils remirent en Mer pour débarquer plus loin. Un chemin, qui s'offrit aux plus empressés, les conduisit, après deux lieues de marche, dans un petit Village, sans Habitans, mais dans lequel ils trouverent beaucoup de Maïz, de la chair de Porc, des pieds & des mains d'Hommes; ce qui leur fit connoître qu'ils étoient dans une Nation d'Antropophages. Ils retournerent vers la Mer, & bientôt ils arriverent dans un lieu, qu'ils nommerent Pueblo quemado, c'est-à-dire, Peuple brûlé. Les Habitans du Païs leur firent une guerre opiniâtre, & leur tuerent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le Païs de Chincana.

Nation d'Antropophages.

1525. Dom Diegue d'Almagro joint Pizarre à Chincana.

Pendant que Pizarre luttoit ainsi contre la Fortune, Diegue d'Almagro étoit parti de Panama, sur un Vaisseau, qui portoit avec lui soixante-dix Espagnols. Il suivit les Côtes jusqu'à la Riviere Saint Jean; & ne trouvant point Pizarre, il retourna sur ses traces, en continuant de le chercher jusqu'à Pueblo quemado, où diverses marques lui firent connoître, qu'il y étoit venu des Espagnols. Les Indiens du Païs, animés par le succès qu'ils avoient obtenu contre Pizarre, ne reçurent pas ses Associés avec moins de bravoure. Ils renouvellerent si souvent leurs attaques, qu'Almagro se vit forcé d'abandonner la Côte, après avoir perdu un œil dans la derniere action. Il apprit, dans l'Ile des Perles, que Pizarre étoit à Chincana, qui fait face à cette Ile; il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

Peine qu'ils ont à continuer leur route.

La joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines; mais, tant de fâcheuses avantures leur aïant appris qu'ils n'avoient pas trop de toutes leurs forces ensemble, pour pénétrer dans des Païs si bien défendus, ils recommencerent à suivre la Côte, avec leur petite Flotte, composée de deux Vaisseaux, trois Canots, & deux cens Espagnols. La Fortune leur préparoit encore bien des peines. Ils trouverent quantité de Rivieres, qui ont à

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1525.

leur embouchure, des Caymans, sorte de Crocodiles, toujours prêts à dévorer les Hommes. Après avoir consumé leurs provisions, ils n'eurent pour ressource, que le fruit des Mangles, dont ce Païs est couvert, & dont les racines, abreuvées d'eau de Mer, donnent au fruit un goût fort amer. Leurs Canots, qui ne pouvoient aller qu'à la rame, travailloient sans cesse contre les courans, par lesquels ils étoient emportés vers le Nord. Les Indiens ne perdoient pas une occasion de les attaquer, & leur reprochoient d'être des paresseux, qui aimoient mieux ravager les Terres d'autrui, que de cultiver le Païs de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périssoient de misere, ou par les armes de ces Barbares, fit regler entre les deux Capitaines, qu'Almagro retourneroit à Panama, pour en tirer des vivres & des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes; & ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le Païs de Catamez, au-delà des Mangles; Terre fort médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouverent abondamment des vivres. D'ailleurs, ils étoient soutenus par la vûe de l'or, qui étoit fort commun dans la plûpart des Nations qu'ils avoient visitées, & dont ils se procuroient quelquefois une quantité considérable, par des échanges paisibles, ou par la force. Les Indiens mêmes qui les attaquoient, avoient le visage parsemé de clous d'or, enchassés dans des trous, qu'ils se faisoient exprès pour y mettre cet ornement.

Après la Découverte du Catamez, les deux Capitaines jugerent encore qu'ils avoient besoin de plus de monde; & Dom Diegue fit une seconde course à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite Ile, qu'ils nommerent Gallo. Mais il étoit arrivé beaucoup de changement dans la Castille d'or. Pedrarias avoit cessé d'y commander, & Pedro de Los Rios étoit revenu d'Espagne, pour succeder au Gouvernement. Diegue d'Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les Découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours (68), qui ne suffisoient pas à la grandeur de l'Entreprise, ni même pour soulager la misere où Pizarre se trouvoit dans l'Ile del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avoient souffert, & tremblant pour l'avenir, avoient écrit à leurs amis de Panama, qui supplierent le Gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse Expédition, & lui demanderent ses ordres, pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Los Rios envoïa un Lieutenant, nommé *Tafur*, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étoient pas contens de leur sort. La plûpart saisirent joïeusement l'occasion de retourner à Panama. Il n'y en eut que treize, & un Mulâtre, qui signalerent leur attachement pour Pizarre. Comme c'est à leur

1526. Pedro de Los Rios releve Pedrarias dans le Gouvernement de la Castille d'or.

Los Rios veut interrompre les Découvertes.

Treize Espagnols demeurent fideles à Pizarre.

(68) Almagro retourna vers Pizarre, qu'il trouva dans la plus grande misere. « Ils » prirent même querelle, sur la lenteur d'Al» magro, qui allant & venant pour chercher » du secours n'avoit rien à souffrir, tandis » que les autres mouroient de faim. Leur » différend s'échauffa jusqu'à mettre l'épée à » la main pour se battre : mais le Trésorier » Ribera, & le Pilote Barthelemi Ruiz, s'étant mis entre eux, ils s'embrasserent aussi» tôt; & condamnant leur chaleur, ils de» meurerent d'accord qu'Almagro retourne» roit encore pour solliciter Los Rios de les » secourir ». *Ibid.* L. X. ch. 2.

constance, que la Monarchie Espagnole doit le Perou, leurs noms méritent le soin qu'on a pris de nous les conserver (69).

Découverte du Perou.

Pizarre. I. Voïage. 1526.

Ces Braves, dont l'attachement & la valeur faisoient toute la ressource du Capitaine, comptoient de retenir un des Vaisseaux que Tafur avoit amenés; mais toutes leurs prieres & celles de Pizarre, ne pûrent fléchir cet Officier, qui craignoit de déplaire au Gouverneur. Il leur promit seulement, pour les consoler, qu'Almagro, dont il connoissoit les dispositions, leur en enverroit un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une Ile qu'il avoit nommée la Gorgone, où il étoit sûr de trouver de l'eau, & de pouvoir subsister avec le peu de Maïz qui lui restoit. Le mauvais état de son Bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Indiens des deux sexes, qu'il avoit pris sur la Côte de Tumpiz, ou Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux Lettres; l'une, pour le Gouverneur, auquel il reprochoit de lui avoir enlevé ses Gens, & de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettoit à son Entreprise; l'autre, pour Almagro & Fernand de Luques, qu'il pressoit instamment de le secourir.

Courage extraordinaire de Pizarre.

L'Ile de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'Enfer, fait naître effectivement cette idée par la noire obscurité de ses Bois, la hauteur de ses Montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son Air, dont le Soleil ne pénetre jamais l'épaisseur, & sur-tout par la prodigieuse quantité de Mosquites & de Reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à trois degrés du Nord, & son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asyle que Pizarre choisit dans son chagrin (70), autant pour se dérober aux attaques des

Il s'établit dans l'Ile de Gorgone. Affreuses qualités de cette Ile.

(69) Voici le Récit d'Herrera dans les termes de son Traducteur : Tafur, malgré l'intention qu'il avoit de les emmener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui par un courage magnanime, le pria de lui en laisser quelques-uns. Il se mit à l'un des bouts du Navire; puis aïant fait une raie, il mit à l'autre bout le Capitaine Pizarre, avec les Soldats, & dit que ceux qui voudroient aller à Panama, passassent de son côté, & que ceux qui ne passeroient pas la raie demeurassent. Il y en resta donc treize seulement, & un Mulâtre, lesquels, voïant la constance & générosité de leur Capitaine, mûs de compassion pour ne le pas laisser seul, s'offrirent de mourir pour lui, & de le suivre, en quelque lieu qu'il voulût aller. Ceux-là étoient Christophe de *Peralta*, Nicolas de *Ribera*, Domingo de *Seraluze*, Francisco de *Cuellar*, Pedro de *Candie*, Alonso de *Molina*, Pedro *Aleon*, Garcia de *Xerez*, Antonio de *Carrion*, Alonso *Briseño*, Martin de *Paz*, Juan de *la Torre*, & Barthelemi *Ruiz*. Pizarre les voïant ainsi résolus de ne le point abandonner, s'en réjouit infiniment, en rendit graces à Dieu, & les embrassa. *Ibid.* pag. 752. & 753.

(70) Le séjour, qu'il y fit pendant plusieurs mois, mérite une description, pour l'honneur de son courage. La voici, dans les termes naïfs du Traducteur : « Ses gens y bâtirent des Cabanes, & y fabriquerent un Canot, dans lequel il sortoit lui-même, & pêchoit du Poisson pour manger. D'autres fois, il sortoit à la Campagne, & tuoit certains Animaux, appellés Guadoquinaxes, qui sont un peu plus grands que des Lievres, & dont la chair est meilleure, s'occupant en cela pour faire subsister ses Compagnons, malgré les pluies continuelles, les tonnerres & l'importunité des Mosquites. Peralta, & un autre devinrent malades; & pour les consoler, il leur faisoit manger de cette chair de Guadoquinaxes. Il s'y trouva aussi une sorte de fruit, comme des Chataignes, qui étoit aussi propre à purger, que de la Rhubarbe. Il y eut un Castillan qui en mangea, dont il pensa mourir. Il y en avoit encore d'autres plus petites, qui étoient fort savoureuses. Ils trouvoient quantité de Poisson dans les concavités des Rochers. Ils y trouvoient aussi de prodigieuses & épouvantables Couleuvres, mais qui ne faisoient aucun mal. Il y avoit encore des Singes fort grands, des Chats peints, des Oiseaux

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Indiens, dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avoit manqué dans l'Ile del Gallo.

Difficultés de Los Rios à secourir Pizarre.

Tafur, retourné à Panama, fit au Gouverneur une peinture du courage & de la misere de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait, en lui offrant l'occasion de revenir; & pour réponse, il dit que c'étoit sa faute s'il périssoit. Ceux, que Tafur avoit ramenés, faisoient un récit si touchant de tout ce qu'ils avoient souffert, qu'on ne pouvoit les entendre sans une extrême compassion. Almagro & de Luques furent attendris jusqu'aux larmes. Ils solliciterent le Gouverneur, ils lui représenterent le tort qu'il faisoit à la Couronne, ils le menacerent même d'en porter leurs plaintes à l'Empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la Cour, soit passion pour l'or, dont les Déserteurs étoient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un Navire; mais, soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'étoit pour offrir encore une fois à Pizarre le moïen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre, à Castaneda, de visiter ce Vaisseau avec un Charpentier, & de dire qu'il n'étoit pas propre a la Navigation. Mais ces deux Hommes eurent la fermeté de répondre que le Bâtiment étoit bon. Il lui devint comme impossible alors de se retracter; & sa derniere ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de lui venir rendre compte de son Expédition dans six mois (71). On reconnoît, dans cette conduite du Gouverneur, l'embarras d'un Chef, qui souhaite une Entreprise, & qui ne veut point se charger de l'événement.

Il lui envoie un Vaisseau.

Etat de Pizarre & de ses Compagnons.

Cependant Pizarre & ses Compagnons, voïant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençoient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils penserent à faire un Radeau, des débris de leur Navire, qui n'avoit pû résister si long-tems qu'eux au Climat de la Gorgone, pour s'approcher de la Côte & descendre à Panama. Cette résolution étoit décidée, lorsqu'ils découvrirent le Vaisseau qu'on leur envoïoit. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque Animal marin, ou pour une poutre chassée par les Flots. A la vue même des voiles, ils n'osoient se persuader ce qu'ils desiroient avec tant de passion. Enfin, l'aïant reconnu, ils se livrerent à des transports de joie. Pizarre forma aussi-tôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs Prisonniers dans l'Ile, sous la garde de Paèz & de Truxillo, dont la santé s'étoit affoiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la Mer, & d'aller droit à Tumbez, sous

Ils mettent à la voile pour Tumbez.

» nocturnes, & d'autres Animaux champêtres. Il y avoit aussi, parmi les arbres, des Paons, des Faisans & semblables Oiseaux. Il y descend de fort bonne eau des Montagnes. Dans tous les mois de l'année durant la nouvelle Lune, vers le Soleil couchant, il aborde une infinité de Poissons, en quelques endroits de l'Ile, qu'ils appellent *Agujas*, & en François *Aiguilles*, qui demeurent à sec sur Terre; & les Castillans, fort adroits, les attendoient, & en tuoient à coups de bâtons autant qu'ils en vouloient. Ils prenoient aussi des Perroquets, des Tiburons, & autres Poissons; de sorte donc qu'avec le Maïz qu'ils avoient, les vivres ne leur manquerent point. Ils rendoient graces à Dieu tous les matins, & disoient le soir *Salve Regina*, & autres Oraisons dans les heures du jour. Ils savoient les Fêtes, & tenoient compte des Vendredis & des Dimanches; si bien qu'en observant tous ces ordres, Dieu les délivra de grands travaux ». *Ibid.* ch. 3. p. 754.

(71) Herrera, *ubi sup.* L. X. chap. 4.

la direction de deux Indiens de cette Contrée, qu'il s'étoit attachés par ses caresses, & qui commençoient à savoir un peu d'Espagnol.

Il prit sa route, au Sud-Est, en remontant la Côte; & vingt jours d'une navigation penible le firent arriver sous une Ile, située devant Tumbez, proche de Puna. Il la nomma Sainte Claire. Elle n'étoit pas peuplée: mais les Indiens du Païs voisin la regardoient comme un Sanctuaire, parcequ'en certains tems ils y faisoient de grands Sacrifices à certaines Idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avoit une tête d'Homme, de monstrueuse forme. Mais ils remarquerent avec plus de joie, que leurs guides ne les avoient pas trompés, dans l'opinion qu'ils leur avoient donnée de cette Côte. En plusieurs endroits de l'Ile, ils trouverent quantité de petits Ouvrages d'argent & d'or, tels que des mains, des seins de Femmes, des têtes, & surtout un Vase d'argent, qui pouvoit contenir plus de trois chopines. Ils trouverent aussi des couvertures de laine jaune, fort nettes & bien travaillées (72). Leur admiration fut extrême; & Pizarre ne pouvoit se consoler du départ de ses premiers Compagnons, avec lesquels il comprit qu'il auroit pû former quelque entreprise importante. Les Indiens l'assuroient que tout ce qui s'offroit à ses yeux n'étoit rien, en comparaison des richesses du Païs. Le lendemain, aïant remis à la voile, il découvrit, vers neuf heures du matin, un Radeau si grand, qu'il le prit d'abord pour un Navire. Bien-tôt, il en découvrit quatre autres. Chacun étoit monté de quinze Indiens, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter lorsqu'ils eurent apperçu deux Hommes de leur Nation sur le Vaisseau Castillan. Ils alloient à Puna, pour faire la guerre aux Indiens de ce Canton. Mais, leur curiosité pour la fabrique du Vaisseau & pour l'habillement des Espagnols, les fit retourner aisément vers la Côte. Barthelemy Ruiz, Pilote dont on a déja vanté les lumieres, observa la Terre à son approche; & ne voïant aucune apparence de danger, il mouilla dans la Rade de Tumbez. Alors Pizarre fit dire aux Indiens des Radeaux, que son dessein étoit de rechercher leur amitié, & qu'il les prioit d'en avertir leurs Caciques.

On ne fut pas long-tems à voir paroître une foule d'autres Indiens, qui venoient admirer les barbes & les habits des Etrangers. Le Cacique voisin, les croïant envoïés du Ciel, ne tarda point à leur faire porter, sur dix ou douze Radeaux, toutes sortes de viandes & de fruits, & divers breuvages, dans des Vases d'or & d'argent. Entre ces rafraîchissemens, Pizarre fut étonné de voir un Mouton. C'étoit un présent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique assura les Espagnols qu'ils pouvoient descendre sans défiance, & prendre ce qu'ils jugeroient nécessaire à leurs besoins. Pizarre envoïa dans la Chaloupe un Matelot, nommé Bocca-Negra, que les Indiens aiderent de bonne grace à charger vingt pipes d'eau. L'Officier, qui se nommoit *Orgo*, continua de s'expliquer par les Interpretes, & fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit, qu'il venoit de Castille; qu'il étoit Sujet d'un Roi fort puissant; & que par ses ordres, il avoit fait le tour d'une grande partie du Monde, pour venir apprendre aux Indiens, que les Divinités qu'ils adoroient étoient fausses, & pour leur faire connoître un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, qui promettoit une éter-

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Ile de Sainte Claire.

Idole & Ouvrages d'or & d'argent que les Castillans y trouvent.

Ils abordent à Tumbez.

Pizarre tient un langage d'Apôtre.

(72) *Ibidem*, p. 757.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

nité de bonheur à ceux qui obſervoient ſes Loix. Il parla d'un lieu obſcur & plein de feu, deſtiné à la punition de ceux qui ne les reconnoiſſoient pas. Orgo, dit l'Hiſtorien (73), parut épouvanté de ce qu'on lui faiſoit entendre, & n'en prit pas moins de plaiſir à boire du vin de Caſtille, qu'il trouvoit fort au-deſſus du ſien. On lui fit préſent d'une Hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas, & de quelques bijoux de l'Europe pour ſon Cacique. En ſe retirant, il pria le Capitaine de laiſſer deſcendre à terre quelques-uns de ſes gens. Alfonſe de Molina conſentit à le ſuivre, avec un Negre qui ſervoit Pizarre (74).

Molina viſite une Habitation.

Lorſqu'ils furent au rivage, tous les Indiens qui s'y étoient aſſemblés, marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & pour la noirceur de l'autre. Ils lavoient le Negre, pour eſſaïer s'ils feroient diſparoître ſa couleur. Molina ne fit pas difficulté de ſe laiſſer conduire dans une Habitation voiſine, qu'Herrera nomme le Fort de Tumbez, parcequ'on y entroit par trois Portes, & qu'elle étoit entourée de cinq ou ſix murs. Il y vit de fort beaux Edifices de pierre, des Canaux, des fruits extraordinaires, des Moutons qui reſſembloient à de petits Chameaux, & des Femmes dont il admira la parure & la beauté. Les Vaſes d'or & d'argent y étoient fort communs, & tout y préſentoit une grande apparence de richeſſe. Le récit, que l'Eſpagnol en fit à ſon retour, excita des tranſports de joie dans le Vaiſſeau, & fit gémir Pizarre, d'avoir été ſi malheureuſement abandonné de ſes gens. L'état de ſes forces ne lui laiſſant aucune eſperance d'emporter le moindre fruit d'une ſi belle découverte, il ſe réduiſit à faire deſcendre Pedro *de Candie*, Ingénieur eſtimé, pour étendre plus loin ſes Obſervations, & reconnoître ſurtout, par où l'on pourroit tenter l'attaque de la Place, lorſqu'on y reviendroit avec une Flotte plus nombreuſe.

Combien il eſt ſurpris des richeſſes qu'il y voit.

Pizarre y fait deſcendre un Ingénieur.

Candie, accompagné du même Negre, fut agréablement reçu des Indiens. Ils le menerent auſſi-tôt à l'Habitation. Le Cacique, auquel il fut préſenté, le voïant armé d'un Fuſil, voulut en ſavoir l'uſage. Candie en tira un coup vers une planche voiſine, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet ſaiſirent les Indiens d'une telle fraïeur, que les uns ſe laiſſerent tomber, & les autres pouſſerent un grand cri. Le Cacique plus réſolu, mais gardant un ſilence d'étonnement, fit amener un Tigre & un Lion, qu'il avoit entre pluſieurs autres Bêtes feroces, & pria l'Eſpagnol de tirer une ſeconde fois. Le coup fit non-ſeulement tomber encore une grande partie des Indiens, mais effraïa les deux animaux, juſqu'à les faire approcher de Candie avec beaucoup de douceur (75). Le Cacique ordonna qu'ils fuſſent remmenés ; & ſe tournant vers l'Etranger, auquel il fit préſenter une liqueur du Païs ; » Bois donc, lui dit-il, d'un air d'admiration, » puiſque tu fais un bruit ſi terrible. Tu reſſembles, en vérité, au Tonnerre du Ciel. Candie viſita la Place, & fut conduit dans un Monaſtere de Vierges, nommées Mamaconas, qui étoient conſacrées au ſervice des Idoles, & qui avoient fait demander au Cacique la permiſſion de le voir. Elles s'occupoient à faire des ouvrages de Laine, & la plûpart étoient d'une

Effet ſingulier des armes à feu.

Monaſtere de Mamaconas.

(73) *Ibid.* p. 759.
(74) *Ibid.* p. 760.
(75) L'Hiſtorien remarque que ce fait paſſa pour vérifié. *Ibid.* 762.

rare beauté (76). Enfin Candie, retournant au Vaisseau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premieres. Il avoit vû, non-seulement des Vases d'argent & d'or, mais plusieurs Orfévres & d'autres Ouvriers. Les mêmes Métaux éclatoient dans le Temple, en plaques diversement enchâssées. La beauté des Mamaconas, dont le nom signifioit Vierges du Soleil, frappa surtout l'imagination des Castillans. Ils demanderent au Ciel, par de ferventes prieres, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante Contrée, & de les en rendre Maîtres (77). Mais, aïant bientôt appris que le Cacique de Tumbez avoit envoïé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au Roi Guaynacapa, ils jugerent qu'en si petit nombre, la prudence ne leur permettoit pas de s'exposer aux caprices d'un Prince, dont toutes les apparences leur faisoient redouter le pouvoir.

Découvertes du Perou.

Pizarre. I. Voïage. 1526.

Raison qui fait lever l'ancre à Pizarre.

Ils garderent un des Indiens de Tumbez; & remettant à la voile, ils s'avançerent jusqu'au cinquieme degré de Latitude Méridionale, où ils découvrirent le Port de Payta, si célebre depuis, dans toutes les Relations de cette Côte. Plus loin, ils trouverent celui de Jangerata, vers lequel ils mouillerent sous une petite Ile, composée de grandes roches, où ils entendirent d'épouventables hurlemens. Mais, étant accoutumés à ne s'étonner de rien, ils y envoïerent quelques Braves, dont ils apprirent bien-tôt que ce bruit venoit d'une prodigieuse quantité de Loups marins. Ils doublerent le Cap, qu'ils nommerent *El Aguza*, & continuant de ranger la Côte, ils entrerent dans un Port, qui reçut d'eux le nom de Sainte Croix. Déja la renommée d'un petit nombre d'Etrangers, qui paroissoient pour la premiere fois dans cette Mer, s'étoit répandue dans tous les Païs voisins. » On » y publioit qu'ils étoient blancs & barbus, qu'ils ne faisoient de mal à » personne, qu'ils ne déroboient & ne tuoient point, qu'ils donnoient » liberalement ce qu'ils avoient, qu'ils étoient pieux, humains, &c (78). Cette réputation fut d'un extrême avantage pour leur Entreprise. Ils n'abordoient sur aucune Côte, où les Indiens n'accourussent en foule, & ne les reçussent avec autant de confiance que de joie. Dans une Terre, nommée *Capullana*, on les pressa de s'arrêter, de la part d'une Dame du Païs, qui, sur tout ce qu'on publioit d'eux, souhaitoit passionnément de les voir, & les faisoit assurer qu'ils ne manqueroient de rien. Pizarre, sensible à cette galanterie, fit répondre que les circonstances ne lui permettoient pas de descendre, mais qu'il partoit plein de reconnoissance, & qu'il se hâteroit de revenir (79).

Continuation de sa route.

Ce que les Indiens publioient des Castillans.

Galanterie d'une Dame Indienne.

Plus loin, au Sud, un vent contraire jetta, pendant quinze jours, les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tournoïer, sans pouvoir aborder à la Côte, qu'ils ne perdoient pas de vûe. Le bois & les vivres commençoient à leur manquer. Enfin s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jetté l'ancre, qu'ils furent entourés de Radeaux, chargés de toutes sortes de rafraîchissemens: mais, comme il falloit aussi du bois, Pizarre fit descendre avec les Indiens, Alonso Molina, pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que dans la crainte de perdre ses Cables, & de se briser sur les rochers de la Côte, il ne pût se dis-

Alonso Molina demeure parmi les Indiens.

(76) Et fort amoureuses, ajoute Herrera.
(77) *Ib.* p. 763.
(78) p. 764.
(79) *Ibidem.*

DÉCOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

penser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Indiens; mais on le crut en sûreté, dans une Nation si douce. Le Vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara & Chimo, lieux où les Villes de Truxillo & de San Miguel, ont été fondées depuis. Les Habitans de cette Terre marquerent tant d'humanité, par leur empressement à fournir de l'eau, du bois, & des vivres, qu'un Matelot, nommé Boca-Negra, charmé de leur naturel & de l'abondance du Païs, quitta volontairement le Bord, & fit dire au Capitaine de ne pas l'attendre, parcequ'il étoit résolu de demeurer avec de si bonnes gens (80). Pizarre envoïa aussi-tôt à terre, pour s'informer si ce n'étoit pas quelque artifice des Indiens, qui le retenoient peut-être malgré lui: mais la Torre qu'il avoit chargé de cet ordre, lui rapporta que le Matelot s'applaudissoit de sa résolution, qu'il étoit gai & dispos, & que les Indiens, charmés de l'affection qu'il marquoit pour eux, l'avoient mis sur un Brancard, & le portoient sur leurs épaules pour le faire voir dans le Païs. La Torre avoit remarqué des Troupeaux de Brebis, des Terres bien cultivées, quantité de Ruisseaux, dont les bords étoient ornés d'arbres fort verds, & toutes les aparences d'une Contrée riante & fertile. Les premiers Castillans donnerent le nom d'*Ovejas*, à ce qu'on nommoit ici *Llanos*, parceque ces animaux portent une belle laine, & qu'ils sont doux & domestiques, quoique par la forme ils ressemblent moins à des Brebis qu'à des Chameaux d'une petite espece (81).

Un autre y demeuré volontairement.

Retour de Pizarre à Panama.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses Découvertes, avec si peu de monde, dont une partie commençoit à se mutiner. Il avança un peu dans la Riviere de Puechos, ou de la Chica, il y prit quelques Indiens, pour les instruire & s'en faire des Interpretes; & bornant sa course à Santa, il ceda aux instances de ses gens, qui demandoient leur retour, en lui promettant de le suivre, lorsqu'il seroit en état de se faire respecter dans une Région, qu'ils reconnoissoient pour la meilleure & la plus riche du Nouveau Monde. Ils s'étoient accoutumés à la nommer *Biru*, ou Birou, du nom d'une Riviere, découverte, comme on l'a fait remarquer, par Andagoya; & de-là vient avec quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs Etats qui portoient alors des noms différens. Tous les Historiens Espagnols observent que les Indiens n'en avoient point de général, pour cette vaste étendue de Païs, qui est borné au Nord par le Popayan, au Sud par le Chili, à l'Est par le Païs des Amazones, & à l'Ouest par la Mer du Sud.

Origine du nom de Pérou.

Etat de la fortune de Pizarre & de ses Associés.

Quoique Pizarre n'eût pas fait une route si longue & si pénible, sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama vers la fin de 1526, qu'il ne l'étoit en partant d'Espagne pour aller chercher fortune dans le Nouveau Monde. Ses Associés, qui avoient été les plus riches Habitans de la Castille d'or, avoient emploïé, comme lui, tout leur bien à leur Entreprise commune, & s'étoient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le Gouverneur paroissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle Expédition, il ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un Voïage à la Cour. On ne nous apprend point l'occasion qu'il eut d'exécuter ce

(80) *Ibid.* p. 765.

(81) V. la Description générale du Perou.

ce projet ; mais étant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avoit entrepris, ce qu'il avoit souffert, quel en avoit été le succès, & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la Couronne. En offrant de recommencer son Expédition, il demanda le Gouvernement du Païs qu'il avoit découvert, & qu'il espéroit de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étoient alors en usage ; c'est-à-dire, qu'il prendroit sur lui tous les frais, comme les peines & les dangers de la Conquête : sur quoi plusieurs Historiens observent, avec admiration, que ni Colomb, ni Cortez, ni Balboa, ni Pizarre, ni tant d'autres Avanturiers, qui procurerent à l'Etat plus de millions que les Rois d'Espagne n'avoient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sou du Gouvernement, pour les encourager ; trop heureux, quand après un succès dont on étoit charmé de profiter, on leur laissoit une partie des avantages qui leur avoient été promis, & qu'ils avoient achetés si cher. Tels étoient alors les principes de la Cour d'Espagne. Pizarre, muni des Lettres qui l'établissoient Gouverneur du Perou, reprit la route de Panama, fortifié par la Compagnie de ses quatre Freres, qu'il avoit engagés dans ses grandes vûes.

Découverte du Perou.

Pizarre. I. Voïage. 1527.

Il passe en Espagne.

Il obtient le titre de Gouverneur du Perou.

Il est tems de faire connoître son origine. Gonzale *Pizarre*, surnommé le long, Habitant de Truxillo dans l'Estramadure, ancien Capitaine d'Infanterie, avoit eu de son mariage, deux Fils légitimes, Fernand & Jean ; & de différentes Meres, deux Fils naturels, François & Gonzale ; c'est François qu'on a vû jusqu'à présent sur la Scène. Pizarre le Pere maria la Mere de François, avec un bon Laboureur, dont elle eut un autre Fils, qui, portant le nom de son Pere, s'appelloit François Martin d'Alcantara. Telle étoit la Famille de François Pizarre.

Origine de François Pizarre.

En partant avec lui pour Panama, elle eut le crédit d'engager au même Voïage quantité de Volontaires, de Truxillo, de Caceres, & de quelques autres lieux de la Province. Outre la qualité de Gouverneur Géneral, François avoit obtenu celle d'Adelantade ; & quoique Diegue d'Almagro eût partagé ses travaux, il n'étoit pas nommé dans les Patentes Roïales. On peut juger de son mécontentement, lorsqu'il vit ses intérêts absolument oubliés. Pizarre fit ses efforts pour le consoler, en l'assurant que Sa Majesté n'avoit pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avoit faites en sa faveur, & jura de lui remettre la Dignité d'Adelantade, si la Cour y consentoit. Almagro parut content de cette satisfaction, parcequ'il n'en pouvoit exiger d'autre ; il concerta même, avec lui, les moïens de faire valoir avantageusement la Concession Impériale : mais jamais la bonne foi n'eut de part à leurs conventions.

Pizarre retourne d'Espagne à Panama.

Mécontentement d'Almagro.

Il se passa quelques mois, avant qu'ils pussent équiper un seul Vaisseau. Enfin, Pizarre & ses Freres, prirent le parti d'en monter un, qui leur fut offert par Fernand de Leon (82), & sur lequel ils embarquerent autant de gens qu'ils en pûrent rassembler. Le souvenir du passé décourageant les plus braves, ils eurent beaucoup de peine à s'associer un juste nombre de Guerriers & de Matelots, déterminés à tenter fortune. Almagro de son côté, craignant qu'ils ne se rendissent tout-à-fait indépendans de son se-

(82) On ne parle plus de Fernand de Luques ; ce qui fait soupçonner que c'est ce nom qu'il faudroit lire ici.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1527.

cours, se hâta d'armer, & trouva le moïen de leur fournir quelques Bâtimens.

§. III.

ETABLISSEMENS DE LA CÔTE DE SAINTE MARTHE, DE VENEZUELA, ET DE CORO.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1525.

La Marguerite est peuplée par Villalobos.

PENDANT le premier Voïage de Pizarre, c'est-à-dire, l'année qui suivit son départ, Marcel de Villalobos, un des Auditeurs Roïaux de San Domingo, fit un Traité avec la Cour pour l'établissement d'une Colonie dans l'Ile Marguerite, découverte en 1498, par Christophe Colomb. Il y a beaucoup d'apparence que ce Traité s'exécuta aux dépens de l'Ile Espagnole; car une des conditions fut d'y mener un certain nombre de Familles Castillanes, qui ne pouvoient gueres être tirées d'un autre lieu. Ce fut aussi la même année que Rodrigue Bastidas partit de San Domingo, avec une Escadre pour peupler la Côte de Sainte Marthe, dont il avoit obtenu le Gouvernement, avec le titre d'Adelantade. Mais cette Expédition lui fut très funeste. A peine eut-il fait son Etablissement, que ses gens se souleverent contre lui; & s'étant embarqué, pour retourner à l'Ile Espagnole, dans la vûe apparemment d'y demander à l'Audience Roïale, du secours contre les séditieux, il mourut dans l'Ile de Cuba, où le mauvais tems l'avoit obligé de relâcher (83).

Bastidas forme un Etablissement à la Côte de Ste Marthe.

1526.

Mort de l'Amiral Dom Diegue Colomb.

On rapporte au commencement de l'année suivante, la mort de Dom Diegue Colomb, qui étant retourné en Espagne pour y faire de nouvelles plaintes, avoit suivi la Cour, avec peu de succès, pendant deux ans entiers, dans les Villes de Burgos, de Valladolid, de Madrid & de Tolede. Enfin, Charles-Quint partant pour se rendre à Seville, l'Amiral des Indes s'étoit encore obstiné à le suivre, avec la résolution de prendre son chemin par Notre-Dame de la Guadeloupe, Eglise fort accréditée, depuis qu'au second Voïage de Christophe Colomb (84), elle avoit donné son nom à l'Ile qui le conserve encore. Il étoit en si mauvaise santé, qu'Oviedo, qui se trouvoit alors en Espagne, l'étant allé voir à Tolede, n'épargna rien, comme il le raconte lui-même (85), pour le détourner d'un Voïage, que sa foiblesse & l'incommodité de la saison ne lui permettoient pas d'entreprendre. Mais ses instances furent inutiles. Dom Diegue, qui espéroit, au contraire, sa guérison d'un si saint Pélerinage, se rendit le 21 de Février, à Montalvan, qui n'est qu'à six lieues de Tolede, & son mal augmentant tout à coup, il y mourut deux jours après dans les plus religieux sentimens. C'est le seul éloge que l'Histoire lui accorde; car son naturel doux & paisible, peu relevé par des qualités médiocres, n'ajouta rien à la gloire de son nom. Il avoit laissé à San Domingo, toute sa Famille, qui consistoit en deux Filles & trois Fils, dont l'aîné, nommé Louis, n'avoit pas plus de six ans. Les deux autres s'appelloient Diegue & Christophe; & les deux Filles, qui étoient les aînées, Philippine & Isabelle. A la premiere nou-

Son caractere & l'état de sa Famille.

(83) Herrera, *ubi suprà.*
(84) En 1493.
(85) Liv. IV.

velle de sa mort, Dom Louis fut salué Amiral des Indes : mais il demeura sans aucune autorité dans l'Ile Espagnole, où Gaspard d'Espinosa commandoit avec la qualité de Président. La Vice-Reine, Dona Maria de Tolede, espérant que sa présence à la Cour pourroit achever ce que son Mari avoit commencé, s'embarqua pour l'Espagne, accompagnée de la seconde de ses Filles, & du second de ses fils. Elle trouva l'Empereur parti pour l'Italie, où il devoit recevoir la Couronne Imperiale à Boulogne ; & s'adressant à l'Imperatrice, qui la reçut avec beaucoup de distinction, elle maria, quelque tems après, Isabelle Colomb sa Fille, à Dom Georges de Portugal, Comte de Gelves, pendant que Dom Diegue son Fils fut reçu Page du Prince d'Espagne. L'Empereur fit augmenter les revenus du jeune Amiral ; & les graces de cette nature ne furent point épargnées à sa famille : mais, on ne jugea point à propos de lui faire justice sur ses prétentions, & Dom Louis ne put jamais obtenir le titre de Viceroi des Indes, quoique son Pere eût obtenu, peu de tems avant sa mort, une Déclaration qui sembloit lui assurer ce droit. Bien-tôt même, pour modérer l'autorité des Commandans, le district de l'Audience Roïale de San Domingo fut borné aux grandes Antilles (86) & à cette partie du Continent, qui est entre l'Orenoque & la grande Riviere de la Madeleine. Depuis, on en a retranché encore le Gouvernement de Sainte Marthe, pour l'ajouter à l'Audience du nouveau Roïaume de Grenade. Ainsi les limites de celle de San Domingo sont réduites, de ce côté, à Rio de la Hacha ; & ce reste d'étendue de Jurisdiction Civile & Criminelle, joint à celle de sa Métropole pour le Spirituel, est la seule distinction qui empêche aujourd'hui que cette ancienne Capitale du nouveau Monde, après l'avoir disputé pour la grandeur, la magnificence & les richesses (87) aux premieres Villes d'Espagne, ne soit presque réduite à la condition des plus obscures Bourgades.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1526.

On regle les limites des Audiences, pour modérer l'autorité des Commandans.

Pendant qu'on resserroit ainsi les bornes de son Audience, il arriva dans la partie du Continent, qui lui étoit encore soumise, un changement qui eut des suites fâcheuses pour cette malheureuse Contrée. Les Auditeurs Roïaux, apprenant que des Avanturiers, sortis des Ports de leur Ile pour enlever des Esclaves, dépeuploient toutes les Côtes de la Terre-Ferme, & commettoient les plus affreux brigandages, jugerent que le seul remede étoit de multiplier les Etablissemens, dans l'opinion que les Gouverneurs arrêteroient cette licence. Comme tout le Païs, qui est aujourd'hui connu sous le nom de Venezuela, étoit un des plus exposés, Jean d'Ampuez, Facteur Roïal, eut ordre d'y aller jetter les fondemens d'une Ville. On ne lui donna que soixante hommes ; mais leur courage suppléant au nombre, ils aborderent dans un lieu que les Indiens nommoient *Coriana*, où l'on a vû qu'Alfonse d'Ojeda (88) avoit trouvé une Bourgade, bâtie, à la maniere de Venise, au milieu d'un Lac. Manauré, puissant Cacique, y commandoit à des Indiens très braves. Le Général Espagnol commença par leur proposer une alliance, à laquelle il eut le bonheur de les trouver disposés. Rien ne s'opposant alors à l'exécution de son dessein, il bâtit la Ville de Coro, dans une situation avanta-

1527.

Etablissement de Jean d'Ampuez à Venezuela.

Ampuez bâtit la Ville de Coro.

(86) Ce fut alors, & dans la vue aussi de modérer l'autorité de Fernand Cortez, que l'Audience du Mexique fut formée de ce démembrement.

(87) Voiez sa Description, au Tome XII.

(88) Voiez sa Relation, au Tome XII.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1527.

geuse (89), à l'exception de l'eau qu'on n'y tire que des Puits : mais l'air y est sain, & la Terre y produit naturellement d'excellens Simples, qui rendent le ministere des Médecins inutile aux Habitans. Cette Ville devint bientôt florissante, quoiqu'elle soit aujourd'hui fort déchue, sur-tout depuis que le Siege Episcopal en a été transféré à Caraque. On remarque que les Lions sont communs dans la Province, mais qu'ils n'y sont pas fort redoutés, & qu'un Homme, avec le secours d'un Chien, en triomphe sans danger. D'un autre côté, les Tigres y sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les Cases des Indiens, saisir un Homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un Chat emporte une Souris. On y voit aussi des Couleuvres d'une grosseur prodigieuse. Coro a deux Ports; l'un, au Nord, dans une Anse formée par le Cap S. Romain, où la Mer est toujours tranquille; mais il a très peu d'eau; l'autre est à l'Ouest, & ne manque point de profondeur; mais la Mer y est toujours agitée. Les Iles de Curaçao, ou Coraçol, d'Oruba & de Bonayre, n'en étant qu'à 14 lieues, Ampuez eut la précaution de s'en rendre Maître.

Coro est cedé aux Velsers d'Augsbourg.

Il en coûta peu aux Espagnols, pour se mettre en possession d'une si belle Province, dont le Lac Maracaïbo fait comme le centre. Mais à peine leur Géneral commençoit à goûter le fruit de ses travaux, qu'il se vit obligé de céder la place à des Etrangers. Dès l'année suivante, les Velsers, riches Marchands d'Augsbourg, qui avoient avancé de grosses sommes à l'Empereur, entendant vanter le Venezuela comme un Païs abondant en or, proposerent à ce Prince de leur en abandonner le Domaine.

A quelles conditions.

Ils l'obtinrent aux conditions suivantes : qu'ils en acheveroient la Conquête au nom de la Couronne de Castille; qu'ils occuperoient tout ce qui est entre le Cap de la Vela, où finissoit le Gouvernement de Sainte Marthe, & celui de Maracapana, en tirant deux lignes Nord & Sud d'une Mer à l'autre; qu'ils s'empareroient aussi de toutes les Iles qui sont dans cet espace, à l'exception des trois qu'on a nommées, & qui demeureroient à d'Ampuez : que dans toute l'étendue de cette Concession, ils formeroient deux Peuplades, & construiroient trois Forteresses; qu'ils leveroient pour cette Entreprise, au moins 300 Hommes; qu'ils fourniroient 50 Mineurs Allemands, pour être dispersés dans toutes les Provinces où les Espagnols étoient établis dans les Indes; enfin, que toutes les conditions seroient remplies dans l'espace d'un an. L'Empereur s'engageoit, de son côté, à rendre perpétuelle & héréditaire, entre les Velsers, la Charge d'Alguasil Major & celle d'Adelantade, dans la personne & la posterité de celui qu'ils choisiroient dans leur Famille pour en être revêtu; à leur donner quatre pour cent de profit, sur tout ce qu'on tireroit du Païs dont ils feroient la Conquête; à faire compter 400000 maravedis d'appointemens perpétuels au Géneral, & 200000 au Lieutenant qu'ils chargeroient de l'Expédition; à les exempter du droit d'Entrée pour toutes les provisions de bouche qu'ils feroient venir d'Espagne; à leur abandonner douze lieues de terrein en quarré, pour les faire cultiver en leur nom; à leur permettre de prendre des Chevaux, des Cavalles, & toute sorte de Bestiaux dans les Iles du Vent : sur quoi l'on doit observer que les grandes Antilles étant alors pres-

(89) A 11 degrés de Latitude Nord-Est.

que les ſeules Iles peuplées dans ces Mers, on devoit entendre par Iles du Vent, ces mêmes Antilles, & ſous le nom d'Iles ſous le Vent, Curaçao & les autres, qui ſont à peu-près ſur la même ligne.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1527.

Autres ſtipulations.

On ſtipula, par le même Traité, que les nouveaux Conceſſionnaires pourroient enlever des Indiens pour l'Eſclavage, s'ils ne ſe ſoumettoient pas de bonne grace; mais à condition que les Reglemens pour leur inſtruction & pour la maniere de les traiter, ſeroient fidelement obſervés; qu'il leur ſeroit libre auſſi d'acheter ceux qui étoient déja Captifs, mais que ſur ces deux points, ils ne feroient rien ſans la participation des Miſſionnaires & des Officiers Roïaux, & qu'ils paieroient au Domaine le quatrieme de leurs Eſclaves; que pendant ſix ans ils auroient le même droit, que les Sujets de la Couronne de Caſtille, de tirer des Arſenaux de Seville tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour s'équiper; enfin, qu'ils ſeroient ſoumis à tous les Statuts qui regardoient les nouvelles Conquêtes. Mais, comme il s'étoit introduit de toutes parts un grand déſordre, qui conſiſtoit à cacher tout ce qu'on pouvoit traiter, en ſecret, d'or ou de Marchandiſes précieuſes, ce qui diminuoit conſiderablement le Quint du Roi, les Officiers Roïaux furent revêtus du pouvoir de faire d'exactes recherches; & l'Auditeur de San Domingo eut ordre d'empêcher que les Navires des Iles & des autres Païs de ſa Juriſdiction, n'allaſſent faire la Traite ſur la Côte du Venezuela.

1529.

D'Ampuez quitte Coro.

Alfinger, choiſi par les Velſers pour l'établiſſement de leur Colonie, & Barthelemi Sailler, qu'ils lui donnerent pour Lieutenant, aborderent à Coro vers le commencement de l'année 1529, avec 400 Hommes de pied & 80 Chevaux. D'Ampuez ne ſe vit pas ôter ſon Gouvernement ſans chagrin; mais il fut obligé de ceder à la néceſſité; trop heureux, qu'il lui fût permis de s'établir dans les trois petites Iles que l'Empereur lui avoit réſervées. En y paſſant, il emporta toute la proſpérité dont la Province avoit joui ſous ſon adminiſtration. La plûpart des Allemands étoient Luthériens; & quoiqu'on les eût aſſujetis à mener avec eux un certain nombre de Religieux Dominiquains, la converſion des Infideles les toucha peu. Ils tournerent toutes leurs vûes à ſe procurer de l'or; & cette furieuſe paſſion leur fit emploïer les plus odieux moïens, ſans ménagement pour la vie même des Indiens, dont ils firent périr cruellement un grand nombre. Le Cacique Manauré ne fut pas plus reſpecté que ſes Sujets. Ils le mirent à la torture, pour lui faire découvrir ſon or; & vraiſemblablement, il ſeroit mort par leurs mains, s'il n'eut eu le bonheur de s'échapper dans les Montagnes, où ils le pourſuivirent inutilement. Enſuite, pénétrant par le Lac Macaraïbo, ils avançerent bien loin dans les Terres, à la recherche des Mines, ſans vouloir penſer à faire un Etabliſſement. Leurs courſes s'étendirent juſques dans le Gouvernement de Sainte Marthe; & de toutes parts ils laiſſerent de ſanglantes traces de leur paſſage. La plûpart des Indiens leur apportoient tout ce qu'ils avoient d'or; & pluſieurs alloient au-devant d'eux avec diverſes ſortes de rafraîchiſſemens, dans l'eſperance d'être mieux traités: mais la brutale fureur de leurs Ennemis ne faiſant qu'augmenter, ils n'eurent pour reſſource qu'un génereux déſeſpoir, dont ces Tyrans reſſentirent bien-tôt les effets. Alfinger fut battu dans pluſieurs rencontres; & la moitié des Allemands, qui échappoient aux fleches, mourant des exceſſives

Dépériſſement de cette Ville ſous les Allemands.

Leurs cruautés pour ſe procurer de l'or.

Ils en ſont punis par les Indiens.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

fatigues où la soif de l'or les engageoit, en peu de mois leur Troupe fut réduite presqu'à rien. Sur le ridicule bruit que fort loin dans les Terres, il y avoit une Maison toute composée d'or, Alfinger, que sa passion rendoit crédule, résolut de ne pas s'arrêter qu'il n'eût ce rare trésor en sa puissance. Comme il avoit à traverser de vastes Païs, où il n'espéroit pas de trouver facilement des vivres, il en amassa une grosse provision, dont il chargea quantité d'Indiens, qu'il avoit fait enchaîner à la file, comme on enchaîne les Galeriens; & chacun, avec sa chaîne qui lui pendoit au cou, avoit à porter une charge qu'on n'auroit pas voulu donner à des Mulets. Aussi le chagrin & l'épuisement en firent périr le plus grand nombre; & lorsqu'un de ces Malheureux tomboit sous le poids, pour ne pas perdre le tems à détacher son collier, & ne point arrêter les autres, on lui coupoit sur le champ la tête. Cependant la Maison d'or ne parut point. Alfinger vit trancher ses jours dans sa chimerique recherche. Son Lieutenant, qui fut apparemment son Successeur, ne lui survêcut pas long-tems; & le Gouvernement de cette Province, presqu'entierement dépeuplée, aiant été long-tems sans être rempli par les Velsers, l'Audience Roïale crut devoir y nommer, du moins par provision, jusqu'à ce que l'Empereur eût envoïé ses ordres.

Alfinger cherche une Maison qu'on disoit toute d'or.

Sa fin funeste.

Les Espagnols se rétablissent à Coro.

Jean de Carvajal reçut donc la Commission d'aller commander à Coro, pour s'emploïer au rétablissement des affaires : mais il étoit plus capable d'achever la ruine de cet infortuné Païs, que de le relever de ses pertes. On ne vit jamais de si méchant Homme. Ses excès firent presqu'oublier ceux des Allemands. Le cri passa jusqu'à San Domingo, d'où l'on fut contraint de lui envoïer promptement un Successeur, avec un Alcalde Major, pour lui faire son Procès. Il se défendit long-tems; mais il ne put éviter de porter sa tête sur un échaffaut. C'est ainsi qu'on dépeuploit les plus belles Provinces de l'Amérique, dans le tems même que l'Empereur se donnoit plus de mouvemens que jamais, pour faire enfin décider quelle conduite on devoit tenir à l'égard des Indiens.

Mauvaise conduite & châtiment de leur Gouverneur.

Nouvelle Assemblée en Espagne, pour la Cause des Indiens.

En effet, ce fut dans le cours de cette même année qu'on forma, par son ordre, une grande Assemblée des plus habiles Théologiens & Jurisconsultes d'Espagne, pour examiner un point, déja discuté sous son Regne & sous celui de son Prédécesseur; s'il étoit permis de donner les Indiens en tutelle ou en commandement? Ceux qui soutenoient l'affirmative établissoient pour principe, » que le nouveau Monde seroit plus à charge qu'utile » à l'Etat, si l'on en usoit autrement, & qu'aucun Particulier ne trouveroit son avantage à s'y établir; d'où s'ensuivroit le dépérissement de toutes ces Colonies. Or, ajoutoit-on, n'y auroit-il pas de l'injustice à priver le Prince du profit de tant de Conquêtes, qui lui ont coûté des sommes immenses, & les Sujets de ce qu'ils ont acquis par tant de fatigues & de dangers? Où est donc le crime, d'imposer la nécessité du travail & de la dépendance à des Peuples incapables de se conduire eux-mêmes; sans prévoïance, sans aucune sorte de soin, tant qu'ils sont abandonnés à eux mêmes; sujets aux vices les plus infâmes; poussant, la plûpart, l'inhumanité à des excès inconnus dans les autres Régions du monde; asservis sensiblement au Démon, dont ils sont le jouet; des Peuples, qu'on ne peut espérer de voir vivre en Hommes, beaucoup

1529.

» moins en Chrétiens, aussi long-tems qu'on ne sera point en état de les » y contraindre ». On ajoutoit, que parmi ceux qui pensoient autrement, on ne connoissoit que deux sortes de personnes ; les uns sans expérience, que la moindre idée de servitude effraïoit, & qui ne vouloient pas approfondir les raisons qu'on avoit de mettre ces Nations sous le joug ; les autres, gens passionnés, qui agissoient bien moins par le mouvement d'un vrai zele & d'une charité sincere, que par un esprit d'ambition, qui les portoit à vouloir dominer seuls.

Ceux, qui étoient pour le sentiment contraire, prétendoient que c'étoit supposer aux Indiens des vices qu'ils n'avoient pas ; ou du moins, qu'on les exageroit beaucoup, pour avoir une raison plausible de les opprimer ; qu'on avoit d'autant plus mauvaise grace de leur ôter la liberté, par le motif de les faire vivre en Hommes & en Chrétiens, que jusqu'alors on ne s'en étoit servi que comme on se sert ailleurs des Bêtes de charge, de sorte qu'on avoit plus travaillé à les abrutir qu'à leur ouvrir & leur éclairer l'esprit ; qu'il n'étoit pas vrai qu'on ne pût tirer aucun avantage du Nouveau Monde, si l'on ne maintenoit les Départemens ; mais que cette supposition même ne pouvoit être une raison pour réduire à l'esclavage des Hommes libres, dont on n'avoit reçu aucun tort.

On a déja remarqué que dans cette contestation, les deux Partis convenoient assez, que si les Commandes, ou Départemens, eussent été sur le pied où elles devoient être, & où les Rois Catholiques les avoient long-tems supposées, elles auroient été fort avantageuses aux Peuples du Nouveau Monde. Notre Siecle, suivant l'observation d'un de nos Historiens, a vû ce projet perfectionné, & même en exécution dans plusieurs endroits de l'Amerique Meridionale (90). Mais rien n'étoit moins soutenable dans la pratique, sur les premiers plans qu'on avoit dressés. Enfin, la décision de l'Assemblée fut qu'il falloit laisser aux Indiens une liberté entiere, aussi long-tems qu'ils ne prendroient point les armes contre les Chrétiens ; les traiter comme les autres Sujets de la Couronne ; leur envoïer des Missionnaires pour leur prêcher l'Evangile, & les obliger seulement à païer la Dîme à l'Eglise, & un tribut annuel au Prince, suivant la connoissance qu'on avoit de leurs facultés. Cette maniere de penser révolta étrangement les Concessionnaires ; & leurs plaintes étant venues jusqu'aux oreilles de l'Empereur, ce Prince retomba dans toutes ses incertitudes.

Décision de l'Assemblée.

Elle demeure sans effet.

On n'étoit pas moins embarrassé, à l'occasion des Corsaires de France & d'Angleterre, qui commençoient à se multiplier dans les Mers du Nouveau Monde, jusqu'à troubler beaucoup le Commerce des Espagnols. Il étoit aisé de prévoir, qu'aïant une fois pris ce chemin, n'aïant ordinairement rien à perdre, étant déterminés & aguerris, & sûrs que la plûpart des Bâtimens qui alloient d'Amerique en Espagne étoient richement chargés, ils causeroient de grandes pertes aux nouvelles Colonies ; du moins si l'on ne s'im-

Embarras que les Corsaires causoient aux Espagnols.

(90) Histoire de S. Domingue, L. VI, pp. 295. & précéd. C'est sans doute le Paraguay dont il parle ; sur-tout lorsqu'il ajoute « que l'Antiquité profane n'a rien produit » qui puisse être comparé avec l'Entreprise » qu'il releve, & que ses plus fameux Conquérans, ses plus sages Législateurs, dont » elle a fait des demi-Dieux, sont bien au-dessous d'un dessein si noble ».

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

posoit la Loi de ne laisser partir aucun Bâtiment sans une bonne escorte; ce qui ne se pouvoit sans une extréme dépense. D'ailleurs, les Espagnols étoient eux-mêmes des Corsaires plus redoutables que les Etrangers, & pilloient également les effets du Prince & ceux des Particuliers. Il arrivoit de-là que plusieurs Habitans des Colonies, se voïant tout à coup ruinés, quittoient le Païs où ils étoient sans ressource, pour aller chercher ailleurs dequoi réparer leur fortune. Ce fut ainsi que l'Ile Espagnole, d'abord la plus maltraitée, parcequ'elle étoit la plus fréquentée & la plus riche, se trouva bien-tôt presque déserte. Deux choses empêchoient, surtout, qu'on ne remediât au désordre; la premiere, que les coupables n'étoient pas aisés à connoître, ou trouvoient des asyles assurés jusques dans ces Navires qui auroient dû leur donner la chasse; la seconde, une mauvaise disposition qui étoit dans le Gouvernement. Depuis quelque tems, les Jurisdictions indépendantes & supérieures s'étoient fort multipliées : les Gouverneurs Particuliers ne recevoient la Loi de personne, & n'étoient gueres en état eux-mêmes de se faire obéir. Il en résultoit mille sortes de maux. Les Edits de la Cour n'étoient pas respectés; les crimes demeuroient impunis & se commettoient sans honte; les biens, l'honneur, & la vie même des Habitans n'étoient point en sûreté; les Commandans qui vouloient faire leur devoir, ne remportoient souvent d'autre prix de leur zele qu'une mort violente; & chacun équipant des Navires en fraude, soit pour enlever des Esclaves, ou pour faire le commerce, plusieurs, faute d'expérience & d'habileté, ou trompés par leurs Facteurs, mettoient en Mer des Bâtimens mal construits & mal armés, que la moindre tempête faisoit périr, ou qui devenoient la proie des Corsaires. Tant de maux, représentés par le Président de San Domingo (91) dans une Assemblée génerale de tous les Ordres de cette Colonie, produisirent des Déliberations sérieuses. On convint des articles suivans, que le Président se chargea de proposer au Conseil des Indes : « qu'il étoit absolument nécessaire d'établir dans le Nouveau Monde un Poste, qui fût comme le centre du Commerce, & de ne rien négliger pour le fortifier & le mettre à couvert de toute insulte; qu'il falloit choisir pour cela, un Port qui eût une Audience Roïale, avec une Garnison capable de faire respecter les Ordonnances; que tous les Navires, qui sortiroient d'Espagne pour se rendre dans le Nouveau Monde, fussent obligés de se rendre droit à ce Port, pour y recevoir leur destination, & d'y retourner après avoir chargé, pour y être visités & prendre un Certificat qu'ils avoient païé les droits Roïaux; sans quoi, l'on demandoit que les Capitaines fussent punis, suivant l'importance du cas.

Difficulté d'y remédier.

Réglement proposé.

Ce Reglement contenoit d'autres articles, dont le principal regardoit le Port même qu'il convenoit de choisir. On établissoit que le Nouveau Monde n'en avoit pas de plus convenable que San Domingo, ou du moins quelqu'autre de l'Ile Espagnole : qu'on trouvoit dans cette Ile tout ce qui étoit nécessaire à la navigation, soit pour la construction des Vaisseaux, soit pour les provisions de guerre & de bouche : qu'elle étoit capable de fournir seule des vivres en abondance à tous les Navires qui feroient le commerce

(91) C'étoit Dom Sebastien Ramirez de Fuenre Leal, tout à la fois Evêque de San Domingo, & Président de l'Audience Roïale, depuis 1527.

des

des Indes, en quelque nombre qu'ils pussent être : qu'on en tireroit un autre fruit, qui seroit de mieux peupler une Ile, à laquelle il ne manquoit que des Habitans, pour en faire un des plus riches Païs du Monde, & qu'en peu de tems le Port destiné à l'Entrepôt géneral, deviendroit une Ville aussi célebre que l'étoient alors Londres & Palerme : que ce grand concours animant tout le monde au travail, chacun suivant la nature de son terrein, l'or, l'argent & les autres Métaux, le Sucre, la Casse, le Gingembre, & toutes sortes de Marchandises, y entretiendroient un commerce, capable seul d'enrichir l'Espagne : que le Païs se remplissant d'Espagnols, on y pourroit multiplier les Negres, sans jamais craindre qu'ils prévalussent par le nombre ou par la force ; que tous les autres désordres seroient moins à craindre aussi, lorsqu'on verroit la Justice bien administrée, l'autorité soutenue par les armes, & tout le monde utilement occupé : qu'on seroit bien informé de tout ce qui sortiroit chaque mois des Indes, & que par conséquent les droits du Prince seroient moins sujets à la fraude ; enfin, que les mêmes raisons, qui avoient porté, dès le commencement des Découvertes, les Rois Catholiques à vouloir que tout ce qui passoit des Indes en Espagne fût déchargé à Seville, étoient encore plus fortes pour engager Sa Majesté Imperiale à regler que tout ce qui sortiroit d'Espagne fût débarqué dans un Port du Nouveau Monde.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. 1529.

Réponse aux Objections.

L'Assemblée répondit d'avance aux objections qu'on pouvoit faire contre son projet. La premiere regardoit l'Audience Roiale du Mexique, nouvellement établie, dont on pouvoit craindre que l'autorité ne souffrît beaucoup de celle qu'on rendroit à San Domingo : la réponse étoit que la Jurisdiction de ce Tribunal n'y perdroit qu'un peu de casuel, perte légere, qui ne devoit pas l'emporter sur l'intérêt général ; & que si l'on demandoit, en faveur de l'Ile Espagnole, la préférence sur la Nouvelle Espagne, pour le dessein qu'on formoit, c'étoit parceque la situation de l'une y étoit beaucoup plus propre que celle de l'autre. On pouvoit encore objecter, que si tous les Navires des Indes se fournissoient de vivres dans une même Colonie, le prix de ces provisions ne manqueroit pas d'y augmenter & d'y devenir même arbitraire ; ce qui feroit naître des monopoles extrêmement préjudiciables au Commerce. Mais l'Assemblée démontra qu'on devoit se promettre le contraire, puisque les Habitans, sûrs de vendre leurs denrées, en travailleroient plus ardemment à la culture des terres, & feroient regner dans l'Ile une continuelle abondance. D'ailleurs, si les provisions de bouche s'achetoient un peu plus cher, on en seroit bien dédommagé par le prix du fret, que la sûreté du Commerce feroit hausser à proportion. Enfin, l'on ajoutoit que la Contractation de Seville gagneroit beaucoup à cet Etablissement ; parceque les risques de la Mer, des Corsaires & de la contrebande n'étant plus les mêmes, il se trouveroit un plus grand nombre de Négocians & d'Armateurs.

Le Projet est loué, mais négligé.

Ce Projet, conçu dans les Indes mêmes, par des Espagnols accoutumés au Païs, qui connoissoient toute la grandeur du mal auquel ils cherchoient un remede, parut fort sage à la Cour d'Espagne ; & le Conseil jugea qu'on pouvoit en tirer de grands avantages : mais, suivant la réflexion de l'Historien, l'interêt public a été sacrifié de tout tems à celui des Particuliers, & quel-

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

quefois même à la jalousie d'autorité, à l'indolence, ou à l'entêtement de ceux qui ont le pouvoir en main. Tel fut le sort d'un systême, dont tout le monde avoit reconnu la sagesse & l'utilité. Il échoua, sans qu'on en ait jamais pû pénétrer la véritable raison. Mais remontons, de quelques années, au point d'où le fil des évenemens nous a fait descendre.

§. III.

SECOND VOÏAGE DE FRANÇOIS PIZARRE.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Départ.

Pizarre aborde la Côte, & la suit par terre.

LA petite Flotte, dont on a rapporté l'équipement sans avoir trouvé plus de lumieres sur le nombre des Vaisseaux, & sur leur force, mit à la voile au commencement de l'année 1531 (92). Le dessein de François Pizarre étoit de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina & de Candie lui faisoient espérer de grandes richesses : mais, aïant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, & de débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la Côte par terre. De larges Rivieres, qu'il falloit traverser à leur embouchure, souvent hommes & chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse & son courage, pour inspirer de la résolution à ses Soldats. Il aidoit lui-même, à nager, ceux qui se défioient de leur habileté; il les soutenoit; il les conduisoit jusqu'à l'autre bord. Enfin, ils arriverent sans perte, dans un lieu nommé Coaque, situé au bord de la Mer, & presque sous l'Equateur. Outre les vivres, qu'ils y trouverent en abondance, ils y firent un tel butin, que pour donner une haute opinion de leur Entreprise, & faire naître l'envie de les suivre, ils renvoïerent deux de leurs Vaisseaux, l'un à Panama, l'autre pour Nicaragua, dont la charge montoit à plus de 30000 Castillans d'or (93). Il s'y trouva aussi quelques Emeraudes : mais les Avanturiers en perdirent plusieurs, en voulant les essaïer. Ils étoient si mal instruits, que pour faire cas de ces pierres, ils croïoient qu'elles devoient avoir la dureté du Diamant & résister au marteau : ainsi, craignant que les Indiens ne pensassent à les tromper, ils en briserent un grand nombre, qu'ils jugeoient fausses, & leur ignorance leur causa une perte inestimable. Ils furent attaqués, dans le même lieu, d'une maladie fort commune entre les Habitans, qui consistoit dans une espece de verrues, ou de clous, d'une nature fort maligne. Presque personne n'en fut exempt : & Pizarre prit habilement cette occasion pour détacher d'un Païs si riche, ceux qui souhaitoient de s'y arrêter plus long-tems. Mais, avant leur départ, ils ressentirent les effets du butin dont ils avoient envoïé comme les prémices. Les Capitaines Belalcazar & Jean Torrez, arriverent de Nicaragua, avec quelques gens de pied & de cheval.

Butin qu'il fait à Coaque.

Ignorance des Espagnols.

Ils passent à Puerto viejo.

Pizarre, sans quitter la Côte, s'avança dans une Province, qu'il nomma *Puerto viejo*, Port vieux, & ne trouva point d'obstacle à sa marche. Delà,

(92) Découverte & Conquête du Perou, par Augustin Zarate. L. II, p. 95.

(93) Castellanos. C'est une Monnoie d'or de la valeur de 14 Reales & quelques deniers, & d'environ 3 livres 12 sols de France.

il se proposoit de passer au Port de Tumbez : mais se souvenant de la petite Ile de *Puna*, qui est vis-à-vis de ce Port, il crut que la prudence l'obligeoit de commencer par s'y faire un Etablissement. La difficulté n'étoit que d'y passer, parceque le fond y manquoit pour les grands Vaisseaux. Il prit le parti de faire construire des Barques plates, ou des Radeaux, à l'imitation des Indiens. Le danger n'en fut pas moindre en passant ce petit bras de Mer. On découvrit que les Guides Indiens avoient concerté entr'eux, de couper les cordes des Barques, pour faire périr hommes & chevaux. Pizarre, à qui l'on attribue la découverte de ce complot, donna ordre à tous ses gens d'avoir l'épée nue, & de tenir les yeux constamment attachés sur les Guides. Ils arriverent dans l'Ile, qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour, & les Habitans leur aïant demandé la paix, ils crurent leurs vûes heureusement remplies : mais, dès le même jour, Pizarre fut informé, sans qu'on nous apprenne par quelle voie, que ces Insulaires avoient des Troupes cachées, pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même, les défit, & se saisit du Cacique ; ce qui n'empêcha point que le jour suivant, il n'eût à combattre une multitude de nouveaux Ennemis. Il fut même obligé d'envoïer du secours aux Vaisseaux, qui essuïerent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Indiens, dans leurs Barques plates : mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution, qu'après avoir fait ruisseler le sang de ces Perfides, ils virent disparoître ceux qui étoient échappés à leur vangeance. Cependant Pizarre perdit quelques Soldats ; & parmi ses Blessés, Gonzale, son frere, le fut dangereusement au genou. Le Capitaine Fernand de Soto étant arrivé de Nicaragua, quelques heures après l'action, avec un renfort considerable d'Infanterie & de Cavalerie, rien ne pouvoit empêcher Pizarre d'exécuter son premier dessein : mais lorsqu'il fut informé que les Insulaires se tenoient autour de l'Ile avec leurs Barques plates, cachés derriere ces arbres qu'on appelle Mangles, & qui ont le pied dans l'eau, la difficulté de les forcer dans cette retraite, lui fit prendre la résolution de retourner à la Côte. Il avoit eu le tems, d'ailleurs, de reconnoître que l'air de l'Ile étoit mal sain ; & l'or, qu'il y avoit trouvé, devenoit un nouvel aiguillon pour ses gens, qui n'aspiroient qu'à se voir dans Tumbez.

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1531.

Projet de s'établir dans l'Ile de Puna.

Ils y passent, & sont forcés de combattre.

Arrivée de Fernand de Soto.

Les Insulaires de Puna devoient être redoutables aux Indiens mêmes du Continent, puisqu'ils avoient dans leurs Prisons, plus de six cens personnes de l'un & de l'autre sexe, qu'ils avoient pris en guerre. Il se trouvoit, entre ces Prisonniers, quelques Habitans de Tumbez : Pizarre les mit tous en liberté ; & dans le dessein qu'il avoit d'emploïer la douceur avant les armes, il pria civilement les Indiens de Tumbez de prendre dans leur Barque trois de ses gens, qu'il vouloit envoïer à leur Cacique. Ils y consentirent ; mais ce fut pour païer d'une horrible ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir. A peine furent-ils arrivés dans leur Ville, qu'ils sacrifierent ces trois Députés à leurs Idoles. Fernand Soto fut menacé du même sort. Il s'étoit mis avec quelques Indiens sur une autre Barque, accompagné d'un seul Valet ; & dans l'empressement d'arriver à Tumbez, il entroit déja dans la Riviere, lorsqu'il fut apperçu de Diegue d'Aguezo & de Rodrigue Lozan, qui, étant sortis des Vaisseaux, se promenoient vers

Noire ingratitude des Indiens de Tumbez.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

l'embouchure. Ils firent arrêter la Barque ; & sans autre motif que la prudence, puisqu'ils ignoroient encore le malheur des trois autres Espagnols, ils lui conseillerent de ne pas risquer inutilement sa vie, qu'il auroit perdue sans doute, par la même trahison.

Débarquement des Espagnols à Tumbez.

Après une action si noire, on doit juger que les Indiens n'étoient pas disposés à fournir des Barques pour la descente des Troupes. Aussi ne reçut-on d'eux aucune offre de secours. Pizarre, Fernand & Jean, ses Freres, Vincent de Valverde, Soto, & les deux Espagnols dont le Conseil lui avoit sauvé la vie, furent les seuls qui passerent la nuit à terre. Ils la passerent à cheval. Pizarre, ses deux Freres & Valverde, étoient fort mouillés, parceque n'aïant point eu d'Indiens pour aider à leur descente, la Barque, sur laquelle ils étoient venus, & que les Espagnols n'entendoient point à gouverner, s'étoit renversée lorsqu'ils en étoient sortis. Fernand demeura au rivage, pour faire débarquer les Troupes, à mesure qu'elles arrivoient de l'Ile & des Vaisseaux. Le Gouverneur, ou le Général, titre qu'on donne indifferemment à Pizarre, pour le distinguer de ses Freres, s'avança plus de deux lieues dans les Terres, sans rencontrer un seul Indien; mais cette témerité, qui ne peut recevoir d'excuse dans un Chef, lui fit découvrir que ces Barbares s'étoient retirés sur des hauteurs voisines. A son retour vers la Mer, il rencontra les Capitaines Mena & Jean de Salcedo, qui le cherchoient, à la tête de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer; & le reste des Troupes n'aïant pas tardé à prendre terre, il résolut de former un Camp régulier, pour se donner le tems d'observer le Païs & ses Habitans.

Ils y campent.

Obstination du Cacique à ne leur faire aucune réponse.

Il y passa plus de trois semaines, à faire solliciter le Cacique d'écouter ses propositions, & de le reconnoître pour ce même Etranger, qui s'étoit déja présenté civilement sur la Côte. Il lui faisoit offrir son amitié avec les mêmes civilités. Mais, soit que ces offres, qui étoient portées par des Prisonniers Indiens, lui fussent mal expliquées, ou que le récit de ce qui s'étoit passé dans l'Ile de Puna lui fit regarder les Espagnols comme des Brigands, auxquels il ne pouvoit accorder de confiance, il ne fit aucune réponse; & ses gens, dispersés en pelotons, continuoient de menacer tout ce qui sortoit du Camp. On en découvrit un gros, de l'autre côté de la Riviere; & les Prisonniers jugerent, à diverses marques, qu'il étoit commandé par le Cacique. Pizarre, irrité de son obstination, prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secretement quelques Barques plates; & passant la Riviere, à la fin du jour, avec deux de ses Freres & cinquante Cavaliers, il marcha toute la nuit, par des chemins fort difficiles. Le matin, à la pointe du jour, se trouvant fort près du Camp des Indiens, il y fondit avec une impétuosité, qui leur ôta la hardiesse de résister. Après les avoir dispersés, il en tua un grand nombre dans leur fuite; & pendant 15 jours il ne cessa point de leur faire une cruelle guerre, pour vanger du moins la mort des trois Espagnols qu'ils avoient sacrifiés. On ne lit point qu'il se soit avancé jusqu'à la Place qu'il avoit fait reconnoître dans sa premiere Expédition : mais le Cacique, effraïé de tant d'hostilités, fit demander enfin la Paix, & joignit à ses prieres quelques présens d'or & d'argent. Il est assez difficile de juger, par les termes de la Relation, ce qui

Pizarre l'attaque, & le force à demander la paix.

fit partir aussi-tôt le Gouverneur avec la plus grande partie de ses Troupes. Il laissa le reste dans le même lieu, sous le Commandement d'Antoine de Navarre & d'Alonse Requelme. Pour lui, s'avançant jusqu'à la Riviere de Puechos, à trente lieues de Tumbez, il envoïa Soto vers les Peuples qui habitent ses bords; & quelques légeres rencontres firent tant d'honneur à ses armes, qu'on lui demanda la paix dans toute l'étendue de cette Province. Il paroît ici que son dessein avoit été de pénétrer à Payta, & qu'il alla effectivement jusqu'à ce Port : mais quelques Envoïés, qu'il reçut de *Cusco*, de la part d'un Prince nommé *Guascar*, ou *Huascar*, qui lui faisoit demander du secours contre *Atahualipa* son Frere, changerent tout d'un coup ses résolutions. Comme c'est à la mésintelligence de ces deux Princes, que les Espagnols eurent l'obligation de leur Conquête, il devient nécessaire d'expliquer en peu de mots leur naissance, & l'origine de leur querelle.

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1531.

Il se rend à Payta.

Députation qu'il reçoit du Prince Guascar.

Huayna Capac (94), Souverain de Cusco, avoit soumis plusieurs Provinces à son Empire, & sa Domination comprenoit une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis sa Capitale. Le Païs de Quito avoit ses Souverains particuliers : il résolut de le conquérir. Cette Entreprise lui réussit; & le Païs lui plût tant, qu'aïant laissé à Cusco, Huascar, son Fils aîné, Mango Inca, & quelques autres de ses Enfans, il se remaria dans le Païs de Quito, avec la Fille du Souverain qu'il avoit détrôné; & d'elle, il eut un Fils, nommé *Atahualipa*, qu'il aima fort tendrement; dans un Voïage qu'il fit à Cusco, il laissa ce Fils sous des Tuteurs, & revint quelques années après dans sa nouvelle Capitale, où il ne cessa plus de demeurer jusqu'à sa mort. En mourant, il ordonna que l'Inca Huascar son Fils aîné, posséderoit ses Etats, avec les Provinces qu'il y avoit ajoutées, à la réserve du Roïaume de Quito, qui étant sa Conquête particuliere, ne devoit pas être compté entre les Provinces de l'Empire. Il en disposa en faveur d'Atahualipa, son Fils, dont les Ancêtres maternels l'avoient possédé.

Maison Impériale de Cusco, & ses divisions.

Après sa mort, Atahualipa s'assura de l'Armée & des trésors de son Pere. La plus grande partie des richesses d'Huayna Capac étoit restée à Cusco, & demeura au pouvoir d'Huascar. Atahualipa se hâta d'envoïer des Ambassadeurs à son aîné, pour lui annoncer la mort de leur Pere commun, lui faire hommage, & demander la confirmation du Testament. Huascar ne goûta point cette disposition. Il répondit, que si son frere vouloit lui marquer sa soumission, venir à Cusco, & lui remettre l'Armée, il lui feroit un parti convenable à sa naissance; mais qu'il ne pouvoit lui ceder la Province de Quito, qui étant frontiere de son Empire, devoit être nécessairement gardée pour sa conservation & sa défense. Il ajouta, que si son Frere s'obstinoit dans ses prétentions, il marcheroit contre lui avec toutes ses forces.

Atahualipa comptoit, dans l'héritage de son Pere, deux Capitaines d'une expérience égale à leur valeur, Quisquiz & Eplicachima, qui s'étoient attachés à son service. Ils lui conseillerent de prévenir Huascar, & ce Con-

(94) Il porte le nom de Guaynacava dans Zarate, & de Huayna Capac dans Garcilasso. Zarate nomme Guascar & Atabaliba, ceux que Garcilasso appelle Huascar & Atahuallpa, ou Atahualipa. On croit devoir s'attacher au dernier, qui étant lui-même Inca, devoit mieux connoître les noms & sa Langue. Voï. d'ailleurs, ci-dessous, l'origine de cet Empire.

Découverte du Perou.
Pizarre. II. Voïage. 1531.

ſeil fut ſuivi. La guerre fut vive : après une Bataille, qui dura trois jours entiers, Atahualipa fut pris ſur le Pont de la Riviere de Tumibamba, & renfermé dans un Château qui portoit le même nom. Mais, tandis que les Soldats victorieux célébroient des Fêtes, pour ſe réjouir d'un ſi grand ſuccès, l'Inca, mal gardé, perça la muraille, & ſe mit en liberté par une heureuſe fuite. En rentrant dans ſes Etats, il fit croire au Peuple, que le feu Roi, ſon Pere, favoriſant la juſtice de ſa cauſe, l'avoit changé en Serpent, pour lui donner le pouvoir de s'évader par un petit trou. Le merveilleux eſt toujours reçu fort avidement. Tous ſes Sujets, ranimés par l'eſpérance d'une protection ſurnaturelle, ſe rallierent ſous ſes Enſeignes. Il gagna deux Batailles, avec un ſi prodigieux carnage, que long-tems après, on voïoit encore les oſſemens des Morts, dans un tas qui cauſoit de l'admiration. Enſuite, Atahualipa porta le ravage dans la Province de Cagnares, où il détruiſit ſoixante mille Hommes. Il mit à feu & à ſang la Ville de Tumibamba, & ſuivit ſa route, en faiſant main baſſe ſur tout ce qui réſiſtoit à ſes armes, & groſſiſſant ſon Armée de ceux qui le recevoient avec ſoumiſſion.

Il alla juſqu'à Tumbez, qui ne fit aucune réſiſtance ; mais aïant voulu mettre Puna au nombre de ſes Conquêtes, le Cacique & le Peuple de cette Ile défendirent ſi bien le paſſage, qu'il fut obligé d'abandonner cette entrepriſe, pour tourner ſes armes contre Huaſcar, ſon Frere, qui venoit à grandes journées contre lui, avec une fort nombreuſe Armée. Il prit ſa route vers Cuſco ; & s'étant arrêté à Caxamalca, il envoïa trois ou quatre mille Hommes, à la Découverte, pour s'aſſurer de la marche de ſon Frere, & reconnoître ſes forces. Ce détachement s'avança fort près du Camp Ennemi, & quitta le grand chemin, dans la ſeule vûe de n'être pas découvert. Malheureuſement pour Huaſcar, ce Prince, s'étant écarté de ſon Armée, pour éviter l'embarras & le tumulte, ſe trouvoit dans la route par où les Troupes de ſon Frere avoient pris leur marche. Il n'avoit autour de lui, que ſept cens de ſes principaux Officiers, qui formoient tout-à-la fois ſa Cour & ſon eſcorte. La partie n'étant pas égale, il fut enlevé ſans réſiſtance. L'heureux Détachement eſpéroit de ſe retirer avec la même fortune ; mais il fut enveloppé par l'Armée ; & ſon unique reſſource fut de menacer Huaſcar de lui couper la tête, s'il n'ordonnoit pas à ſes gens de ſe retirer. Cette menace, & l'aſſurance qu'on lui donna que ſon Frere, ne voulant que la poſſeſſion libre du Païs de Quito, le reconnoîtroit à ce prix pour ſon Souverain, eurent la force de l'ébranler. Il donna ordre à ſon Armée de ne rien entreprendre, & de ſe retirer à Cuſco. Elle obéit ; & ce Prince infortuné demeura au pouvoir de ſes Ennemis.

Préjugé des Péruviens, qui favoriſa beaucoup les Eſpagnols.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque les deux Freres eurent recours à Pizarre. Les Peruviens avoient d'ailleurs quelques préjugés favorables à ſon Entrepriſe. Dans l'idée que la Maiſon Roïale de Cuſco étoit deſcendue d'un Fils du Soleil, ils donnerent la même qualité aux Eſpagnols ; & la raiſon, qu'ils en apportoient eux-mêmes, a quelque choſe de fort étrange. Dans les anciens tems, diſoient-ils, l'aîné des Fils d'un Inca, nommé *Yahuarhuacar*, avoit vû un Fantôme, d'une phyſionomie fort différente de celle des Habitans du Païs. Ils n'ont point de barbe, & leurs

habits ne passent pas le genou : au contraire, ce Fantôme, qui prit le nom de Viracocha, portoit une barbe fort longue ; & sa robbe lui descendoit jusqu'aux piés ; il menoit d'ailleurs, en lesse, un Animal inconnu au jeune Prince. Cette Fable étoit si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avoient de grandes barbes, les jambes couvertes, & des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'Inca Viracocha, Fils du Soleil. Suivant Zarate, Huascar n'étoit pas encore Prisonnier, lorsqu'aïant entendu parler des Espagnols, il envoïa demander leur secours (95). Cette supposition s'accorde assez avec une prédiction que les Peruviens attribuoient à Huayna Capac, qu'après sa mort, il arriveroit dans ses Etats, des Hommes auxquels on n'avoit jamais rien vû de semblable, qui ôteroient l'Empire à son Fils, renverseroient le Gouvernement, & détruiroient la Religion. On ajoutoit qu'il avoit conseillé à ses Enfans de rechercher & d'acquérir à toute sorte de prix l'amitié de ces Etrangers. Garcilasso fait entendre que ces impressions remplirent Atahualipa de fraïeur, & lui ôterent le courage de se défendre, dans la persuasion que les Guerriers inconnus étoient envoïés par le Soleil, pour le vanger de mille offenses qui l'avoient irrité contre la Nation. Mais le même Historien croit qu'Huascar étoit déja dans les chaînes, & que ce fut quelqu'un de ses Partisans qui envoïa vers Pizarre en son nom, pour lui procurer de la protection dans son infortune (96).

Prédiction d'Huayna Capac.

Cette Députation étant arrivée au Port de Payta, le Gouverneur, qui reconnut aussi-tôt de quelle importance elle étoit pour ses desseins, se hâta de rappeller les Troupes qu'il avoit laissées à Tumbez, & s'occupa jusqu'à leur arrivée à jetter, sur la Riviere de Payta, les fondemens d'une Ville, qu'il nomma Saint Michel. Il vouloit que les Vaisseaux qui lui viendroient de Panama, comme il lui en étoit déja venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre, à leur arrivée. Ensuite, aïant distribué entre ses gens l'or & l'argent, qui étoient le fruit de son Expédition, il ne laissa dans la nouvelle Ville, que ceux qu'il destinoit à l'habiter (97).

Fondation de la Ville de S. Michel, sur la Riviere de Payta.

Les Députés d'Huascar lui avoient appris qu'Atahualipa étoit alors dans la Province de Caxamalca. Ses Troupes ne furent pas plûtôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce Prince. Un désert de vingt lieues, qu'il eut à traverser dans des sables brulans, sans eau, & sans secours contre l'extrême ardeur du Soleil, fit beaucoup souffrir l'Armée. Mais à l'entrée d'une Province, nommée Motupe, il commença heureusement à trouver des Vallons peuplés, où les rafraîchissemens & les vivres étoient en abondance. De-là, les Espagnols s'avançerent vers une Montagne, sur laquelle ils rencontrerent un Envoïé d'Atahualipa, qui présenta au Gouverneur des Brodequins très riches, & des Brasselets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenteroit devant l'Inca, auquel cette marque le feroit connoître. L'Envoïé étoit lui-même Inca, & se nom-

Pizarre part avec son Armée pour se rendre à Caxamalca.

Il reçoit en chemin un Député d'Atahualipa.

(95) Zarate, *ubi sup.* L. II. p. 102.
(96) Garcilasso, L. I.
(97) Le seul témoignage oculaire, qui se trouve dans le III Tome de Ramusio, sous le titre de *Relation d'un Capitaine Espagnol*, que Ramusio ne nomme point, est si rempli d'erreurs grossieres, qu'on ne peut en faire presqu'aucun usage. Huascar y est nommé Cusco, qui étoit le nom de sa Capitale.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

moit Titu Autachi. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols avec son Maître, en qualité d'Enfans de Viracocha & du Soleil. Les présens consistoient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'Oiseaux & d'autres Animaux du Païs, des Vases, des Coupes, des Plats, & des Bassins d'or & d'argent; quantité de Turquoises & d'Emeraudes. L'abondance & l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols, que le Prince, qui les envoïoit, devoit posseder d'immenses Trésors. Ils en conclurent, qu'il étoit allarmé du traitement qu'on avoit fait aux Habitans de Puna & de Tumbez, & cette conjecture étoit juste: mais ils ignoroient encore, observe Garcilasso, que ces Peuples, les regardant comme Fils du Soleil, & comme Exécuteurs de ses vangeances, y mêloient un motif de Religion; & que leur but étoit, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'Hommes, qu'ils pouvoient envelopper aisément; mais d'appaiser la colere du Soleil, qu'ils adoroient, & qu'ils croïoient irrité contr'eux.

Embarras où se jette son Interprete.

Pizarre n'avoit pour Interprete, qu'un jeune Indien de Puna, qui ne savoit gueres, ni la Langue de Cusco, qui étoit celle de la Cour, ni celle des Espagnols. Quoique baptisé sous le nom de Philippe, d'où lui vint celui de *Philipillo*, il étoit fort mal instruit des Mysteres de la Religion. Enfin, ne sachant que le jargon de son Ile, où l'on doit même supposer, qu'il étoit né dans la lie du Peuple, il ne pût rendre exactement le discours de l'Inca. Aussi les Espagnols ne demeurerent-ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibererent sur le jugement qu'ils devoient porter de cette démarche. Les uns jugerent que plus les présens étoient riches, plus ils devoient inspirer de défiance, & que c'étoit peut-être une amorçe pour les faire donner dans quelque piége. D'autres penserent plus noblement, qu'il ne falloit pas juger si mal des intentions d'un grand Prince; que sans négliger de justes précautions, on devoit emploïer toutes les voies pacifiques avant que d'en venir à la guerre, & que l'obscurité qu'on trouvoit dans les termes de l'Inca, n'étoit peut-être que dans l'explication de l'Interprete. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on espéroit toujours de trouver le Prince. Dans tous les lieux du passage, l'accueil des Indiens fut magnifique. Ils apportoient diverses sortes de viandes & de liqueurs; & l'on remarquoit de toutes parts, qu'ils n'avoient rien épargné pour les préparatifs. Dans la simplicité de leurs intentions, aïant remarqué que les chevaux mâchoient leur frein, ils s'imaginerent que ces Animaux extraordinaires se nourrissoient de métaux; ils alloient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance, & les leur présentoient de la meilleure amitié du monde. Les Espagnols, qui ne perdoient rien à ce jeu, les invitoient à ne pas s'en lasser (98).

Simplicité des Péruviens.

Fernand Pizarre & Soto sont envoïés à Atahualipa.

Pour répondre à la Députation du Prince, le Gouverneur lui envoïa Fernand, un de ses Freres, & Soto. Ils ne le trouverent point dans la Ville de Caxamalca. L'espérance d'affermir sa domination le retenoit successivement en d'autres lieux, occupé à faire égorger tout ce qui tomboit, entre ses mains, de la Famille Roïale & des Partisans de son Frere. On ne sauroit désavouer que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *Curaca*, ou Seigneur particulier de la Ville, avoit ordre de re-

(98) Garcilasso, *ubi sup.* Ces détails ne se trouvent point dans Zarate.

cevoir les Fils du Soleil, avec toute la distinction qu'on devoit à ce titre. Il envoïa au-devant d'eux quelques Officiers; & suivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un Palais, où le Prince étoit revenu, sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la Plaine, ils virent des gens de guerre, envoïés pour leur faire honneur. Soto, qui ne pouvoit deviner quel étoit leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'Officier qui les commandoit. Les Indiens s'écarterent, autant parcequ'ils avoient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devoient ressentir à la premiere vûe d'un cheval en course (99). L'Officier Péruvien leur fit un salut, qui étoit une espece d'adoration, & les accompagna jusqu'au Palais, avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Découverte du Perou. Pizarre. II. Voïage. 1531.

Audience qu'ils reçoivent de ce Prince.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offroient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un siége d'or. Il se leva pour les embrasser, & leur dit : *Capac Viracocha ; soïez les bien-venus dans mes Etats.* On leur présenta des siéges d'or; & l'Inca se tournant vers quelques Seigneurs Indiens qui étoient près de lui : « Vous voïez, leur dit-il, la figure & l'habit de notre Dieu Viracocha, tels que nôtre Prédécesseur l'Inca Yahuarhuacar a voulu qu'ils fussent représentés dans une Statue de pierre. Deux Princesses, d'une extrême beauté, présenterent des liqueurs; & ces rafraîchissemens furent suivis d'un Festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment (1). Il parla des deux Puissances, le Pape & l'Empereur, qui concouroient à tirer les Indiens de l'esclavage du Démon. Pouvoit-il se flatter, remarque l'Historien, de faire entendre, par un discours de quelques lignes, des matieres si nouvelles à cette Nation? Philipillo, qui n'y entendoit pas beaucoup plus que l'Inca même, lui en fit une interprétation, à laquelle ce Prince ne comprenoit presque rien. Il y répondit néanmoins par un discours fort sensé, mais conforme au préjugé dont il étoit rempli. Rien de plus tendre que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses Sujets. Ses Officiers en furent touchés, & ne pûrent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur Chef. Ils se retirerent, plus charmés des richesses qu'ils avoient vûes, que sensibles à l'opinion qu'on avoit d'eux.

Discours de Fernand, & Réponse du Prince.

Le Gouverneur, apprenant que le Prince devoit venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute sa Cavalerie étoit composée, en trois Compagnies, de vingt chacune. Il leur donna pour Commandans, Fernand Pizarre (2), Soto & Belalcazar, qui se rangerent derriere un vieux mur,

(99) Zarate dit qu'Atahualipa fit tuer sur le champ ceux qui avoient marqué de la fraïeur. Mais son Récit étant d'ailleurs assez obscur, on ne s'attache ici qu'à Garcilasso.

(1) Suivant Zarate, Soto fut d'abord envoïé seul, & le Prince ne voulut pas lui parler directement. Ensuite, le Frere de Pizarre parut avec quelques Cavaliers, & dit seulement au Prince, « que le Gouverneur, son » Frere, étoit venu de la part de Sa Majesté » le Roi d'Espagne, pour lui faire entendre » la volonté de leur Maître; qu'ainsi, il » souhaitoit de le voir, & qu'il vouloit être » de ses Amis » : sur quoi, continue Zarate, le Prince répondit; « qu'il recevoit avec plaisir » l'offre de son amitié, pourvû qu'il rendît » aux Indiens, ses Sujets, tout l'or & » l'argent qu'il leur avoit pris, & qu'il sortît » aussi-tôt de son Païs; & que pour régler » toutes choses, il iroit voir le lendemain » le Gouverneur au Palais de Caxamalca ». Il n'est pas question, dans Zarate, du Pape & de la Religion, ni de Princesses, de Liqueurs & de Festin.

(2) Zarate dit qu'il donna le Commandement à ses trois Freres, Fernand, Jean & Gonzales, accompagnés de Soto & de Benalcazar.

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1531.

Atahualipa va au devant des Espagnols.

Sa marche.

pour n'être pas vûs d'abord des Indiens, & leur causer plus de surprise, en se montrant tout d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son Infanterie, consistant en cent Hommes, dont il fit un Bataillon; & dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un Prince violent & sanguinaire, qui venoit avec des Troupes nombreuses. La marche d'Atahualipa fut si lente, qu'il emploïa quatre heures à faire une lieue. Il avoit autour de lui les principaux Seigneurs de sa Cour. Ses gens de guerre étoient rangés en quatre Corps, de huit mille Hommes, dont le premier composoit l'avant-garde, & les deux autres marchoient à ses côtés. Le quatrieme, qui faisoit l'arriere-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Discours de Vincent de Valverde.

Atahualipa, s'étant avancé avec les trois premiers, & voïant les Espagnols en Bataille, dit à ses Officiers : « ces gens sont les Messagers des » Dieux; gardons-nous bien de les offenser : il faut, au contraire, que nos civilités les appaisent. En même-tems, Vincent de Valverde (3) marcha vers lui, une Croix de bois dans une main, & son Breviaire dans l'autre. Ses cheveux, coupés en couronne, étonnerent l'Inca, qui pour ne pas manquer à ce qui lui étoit dû, voulut savoir, de quelques Indiens familiers avec les Espagnols, quelle étoit sa condition. Ils lui dirent que c'étoit un Messager de Pachacamac. Valverde aïant demandé & obtenu la permission, commença un assez long discours, divisé en deux parties. Son Exorde roule sur la nécessité de la Foi Catholique : il passe ensuite, à la Trinité, aux châtimens & aux récompenses d'une autre vie, à la Création, à la chûte d'Adam, dans laquelle toute la race est comprise, à l'exception de J. C. Il parle de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la Rédemption des Hommes, de sa Résurrection, des Apôtres, enfin de la primauté de Saint Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le Pape, Successeur de Saint Pierre, informé de l'Idolâtrie des Indiens, & voulant les attirer à la connoissance du vrai Dieu, a chargé l'Empereur Charles, Monarque de toute la Terre, d'envoïer son Lieutenant, pour les soumettre, & les faire entrer, volontairement ou de force, dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il apporte l'exemple du Mexique & d'autres Païs. Enfin, il déclare à l'Inca, que s'il s'endurcit contre l'Evangile, il périra comme Pharaon. Au fond, cette foule de Mysteres, présentés rapidement & sans préparation, ne devoit pas jetter beaucoup de lumiere dans son esprit; & l'ignorance de l'Interprete n'y pouvoit mettre plus de clarté. Atahualipa, qui n'y avoit rien trouvé de clair que la menace de ravager son Païs, fit un profond soupir. Il comprit bien que l'Interprete savoit mal la Langue de Cusco, dont il s'étoit servi pour lui parler; & dans la crainte qu'il n'altérât de même sa réponse, il la fit, ou du moins il l'expliqua dans une Langue plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso & d'autres la rapportent, marque assez que Philippillo avoit fait une étrange explication de nos Mysteres.

Réponse d'Atahualipa.

Les Espagnols attaquent les Indiens.

Cependant les Espagnols, ennuïés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du Général pour quitter leurs rangs; & quelques-uns monterent sur une petite Tour, où ils avoient découvert une Idole,

(3) Zarate lui donne toujours le titre d'Evêque. Garcilasso le nomme *Frere*, & Benzoni dit nettement que c'étoit un Jacobin, p. 562.

enrichie de plaques d'or & de pierres précieuses, qu'ils se mirent à piller. Leur audace irrita les Indiens, & la plûpart se disposoient à punir ce sacrilége; mais l'Inca défendit que les Espagnols fussent maltraités. Valverde, allarmé du bruit, se leva brusquement du siége qu'on lui avoit donné pour parler; & dans ce mouvement, il laissa tomber la Croix & son Breviaire. Il se baissa, pour les relever; ensuite, courant vers les Espagnols, il leur cria de ne faire aucun mal aux Indiens. Sa course & ses cris furent malheureusement expliqués, & passerent au contraire pour une exhortation à la vangeance. L'action commença vivement, & fut poussée avec la même chaleur. Cependant, l'ordre d'Atahualipa n'en fut pas moins observé. Cent soixante Espagnols, enveloppés par une Armée d'Indiens, n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du Gouverneur, qu'un de ses propres Soldats blessa légerement à la main. Ils ne trouverent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contenterent d'entourer la Litiere du Prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais, le Gouverneur s'étant fait jour jusqu'à la Litiere, prit Atahualipa par la manche de sa Robbe, tomba & l'entraîna sur lui (4). Les Sujets de ce malheureux Prince, le voïant au pouvoir des Espagnols, ne penserent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte pour les dérober à la fureur de leurs Ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cens, passés au fil de l'épée. Des Enfans, des Vieillards, des Femmes, que la curiosité avoient attirés au Spectacle, furent étouffés, au nombre de plus de quinze cens, par la foule des Fuïards. Près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille, qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu'à la fin du jour. Le Commandant de l'arriere-garde, nommé Ruminagui, entendant le bruit, & voïant un Espagnol précipiter, d'un lieu élevé, un Indien qu'on y avoit mis pour l'avertir lorsqu'il seroit tems d'avancer, conclut que son Maître étoit défait; & loin de marcher à son secours, il prit, avec le Corps qu'il commandoit, la route de Quito, qui étoit à plus de 250 lieues du champ de Bataille (5).

Découverte du Perou.
Pizarre. II. Voïage. 1531.

Pizarre porte la main sur Atahualipa, & le renverse.

Carnage des Indiens.

(4) Ceux, qui lui ont reproché de l'avoir pris par les cheveux, ignoroient que les Incas avoient la tête rasée.

(5) Tel est le Récit de Garcilasso : mais comme on peut le soupçonner d'avoir favorisé sa Nation, la Justice oblige de joindre ici celui des Espagnols, en laissant au Lecteur le droit de prononcer, après la comparaison. « Atabaliba (c'est ainsi que Zarate le » nomme) emploïa une grande partie du » jour à mettre aussi ses Troupes en ordre; il » marqua les endroits par lesquels chaque » Commandant devoit attaquer les Ennemis; & chargea un de ses Officiers, nommé Ruminagui, de se rendre avec cinq » mille Indiens, par un détour secret, au » lieu par où les Chrétiens étoient entrés sur » la Montagne, d'occuper tous les passages, » & de tuer tous les Espagnols qui chercheroient à se sauver de ce côté-là. Ensuite, » il fit marcher son Armée si lentement, » qu'elle fut plus de quatre heures à faire une » petite lieue. Il étoit dans sa Litiere, porté » sur les épaules de ses principaux Seigneurs; » & devant lui marchoient trois cens Indiens, tous vêtus de la même livrée, qui » ôtoient les pierres & les embarras du chemin, jusqu'aux moindres pailles. Ensuite » marchoient les Caciques, & tous les autres Seigneurs, aussi dans des Litieres, » comptant les Chrétiens pour si peu de chose, à cause de leur petit nombre, qu'ils » s'imaginoient les prendre tous sans combat. En effet, un Gouverneur Indien avoit » envoïé dire à Atabaliba, non seulement » que les Espagnols étoient en fort petit » nombre, mais qu'ils étoient si paresseux & » si efféminés, que ne pouvant marcher à » pied, ils se faisoient porter par de grandes Brebis, qu'ils nommoient des Che-

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1531.

Les Relations sont partagées sur cet événement.

Dans le partage des Relations, il n'est pas aisé de vérifier les circonstances d'un si grand évenement. On conçoit que les Espagnols, dont on a pris soin de joindre ici l'exposition dans une Note, eurent intérêt à déguiser la vérité, pour justifier leur barbarie, s'ils attaquerent sans raison un Prince, qui gardoit avec eux des ménagemens excessifs. Mais Garcilasso, né Péruvien, n'a pas été moins intéressé à laver sa Nation, du reproche de s'être attiré la vangeance des Espagnols, par le dessein concerté de les faire périr; il convient même, en traitant de fable le récit différent du

» vaux. Atabaliba entra ainsi dans un grand » enclos, qui étoit devant le *Tambos*, nom » du Palais de Caxamalca; & les voïant en si » petit nombre, parceque la Cavalerie étoit » cachée, il crut qu'ils n'oseroient tenir ferme devant lui. Il se leva sur sa Litiere, & » dit à haute voix: Nous les tenons; ils » vont sans doute se rendre. Là-dessus l'Evêque, Frere Dom Vincent de Valverde s'a» vança, son Breviaire à la main, & s'a» dressant à Atabaliba, lui tint un Discours » fort étudié». (Zarate le rapporte en substance. Il ressemble assez à celui de Garcilasso.) « Après l'avoir entendu, Atabaliba répon» dit: Que ce Païs & tout ce qu'il contenoit » avoit été conquis par son Pere & par ses » Aïeux, qui l'avoient laissé, par droit de » Succession, à son Frere Guascar Inca; que » lui, qui parloit, aïant vaincu Guascar, » & le tenant Prisonnier, étoit donc main» tenant le légitime Possesseur, & qu'il ne » savoit pas comment le Pape l'avoit pû » donner à d'autres; mais qu'après tout, s'il » l'avoit donné à quelqu'un, lui, qui s'y » trouvoit intéressé, se garderoit bien d'y » consentir; qu'à l'égard de J.C., qu'on lui » disoit avoir créé le Ciel & la Terre, il ne » savoit rien de cela, ni que personne eut » rien créé, si ce n'étoit le Soleil, qu'il te» noit pour Dieu; qu'il ne connoissoit pas » l'Empereur d'Espagne, ne l'aïant jamais » vû, & qu'il ignoroit de même tout ce qu'il » venoit d'entendre. Enfin il demanda, à » Valverde, où il avoit appris ce qu'il di» soit, & quelles étoient ses preuves? L'E» vêque répondit que cela étoit écrit dans le » Livre qu'il tenoit entre ses mains, qui » étoit la parole de Dieu. Atabaliba voulut le » voir. Il l'ouvrit, il tourna les feuillets; & » se plaignant que ce Livre ne lui faisoit rien » entendre, il le jetta par terre. Alors Val» verde, se tournant vers les Espagnols, leur » cria, aux armes, aux armes. Le Gouver» neur, jugeant de son côté qu'il lui seroit » difficile de résister aux Indiens s'ils l'atta» quoient les premiers, envoïa ordre à Fer» nand, son Frere, d'exécuter ce qu'ils » avoient résolu. En même-tems, il fit jouer » l'Artillerie; & pendant que la Cavalerie » fondoit sur les Indiens par trois endroits, » il les attaqua lui-même avec l'Infanterie, » du côté d'Atabaliba. Bien-tôt il pénétra » jusqu'aux Litieres, en faisant main-basse » sur les Porteurs: mais à peine en tomboit» il un, que d'autres se présentoient à l'envi » pour lui succeder. Pizarre comprit qu'il » étoit perdu si le combat tiroit en longueur, » parcequ'il perdoit plus dans la mort d'un » Espagnol, qu'il ne gagnoit dans le massa» cre de plusieurs Indiens. Cette idée le fit » pousser avec furie jusqu'à la Litiere d'Ata» tabaliba. Il prit ce Prince par les cheveux, » qu'il portoit longs, & le tira si rudement » qu'il le fit tomber». (Zarate est le seul qui parle de cheveux. Tous les autres disent, par la robe.) « Les Espagnols frappant, à » grands coups de sabre, sur la Litiere, qui » étoit d'or, il arriva que le Gouverneur » fut blessé à la main: mais il n'en retint pas » moins sa proie, malgré les efforts des In» diens, qui se précipitoient en foule pour » secourir leur Maître. Cependant lorsqu'ils » le virent Prisonnier, ils tournerent le dos, » avec tant de fraïeur & de confusion, que » sans penser à se servir de leurs armes, ils » s'entre-poussoient & se renversoient les uns » les autres. L'impétuosité de ce mouvement » fut si violente, que ne pouvant sortir par » les portes du Parc, ils abattirent une par» tie de la muraille; & sa chûte en écrasa » un grand nombre, tandis que la bréche ser» vit à sauver les autres. Mais la Cavalerie, » qui ne cessa point de les poursuivre jusqu'à » la nuit, en fit un cruel carnage. Rumina» gui, entendant le bruit de l'Artillerie, & » voïant précipiter du haut d'un Rocher un » Indien qu'on y avoit mis en sentinelle, » s'enfuit avec tous ceux qu'il commandoit, » & n'osa s'arrêter jusqu'à la Province de » Quito, qui est à plus de 250 lieues de Ca» xamalca». L. II. ch. 5. pp. 115. & préc.

sien, qu'il fut envoïé à Charles-Quint par le Gouverneur & les Officiers de son Armée, seuls témoins qu'on pût admettre alors en Espagne : ainsi tout ce qu'il avance pour le détruire, porte sur le témoignage de sa propre Nation, & particulierement sur ce préjugé en faveur des Fils du Soleil, qui n'auroit pas permis aux Péruviens, comme il l'observe avec beaucoup d'adresse, de violer tout d'un coup le respect qu'ils croïoient dû à ce titre. On ne s'apperçoit pas, néanmoins, que cette opinion ait eu beaucoup de part à la réponse d'Atahualipa : mais si quelque chose étoit capable de jetter du jour, sur des ténebres dont le tems n'a fait qu'augmenter l'épaisseur, ce seroit l'autorité de quelque Etranger contemporain, qu'on pût croire neutre entre les Espagnols & les Péruviens; & j'en connois un, dont il est surprenant qu'on n'ait jamais fait usage.

Découverte du Perou.
Pizarre. II. Voïage. 1531.

C'est Jerôme Benzoni, Milanois, qui, voïageant au Pérou peu d'années après cet événement (6), avoit connu la plûpart des Acteurs, Espagnols & Péruviens. Son récit porte un air de vérité, qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton*, son vieux Traducteur. L'importance du fait demande un éclaircissement qui convient particulierement à cet Ouvrage. Observons qu'il ne s'étoit encore rien passé entre Atahualipa & les Espagnols, qui pût faire juger de la vérité de leurs intentions. « Cependant il venoit nouvelles sur nouvelles au Roi » Attabaliba, comme les Chrétiens s'avançoient. On lui donnoit à enten- » dre qu'ils étoient en petit nombre, las, & qu'ils ne pouvoient chemi- » ner, s'ils n'étoient montés sur de grands Daces, (ils appellent ainsi les » chevaux en ce Païs-là.) Quand il ouit cela, il se mit à rire de ces Barbus; & » cependant il r'envoïa d'autres Ambassadeurs vers les Hespagnols, leur dire » que s'ils aimoient la vie, ils se donnassent bien garde de passer plus avant. » Pizarre leur répondit, qu'il n'y avoit remede, & qu'il falloit qu'il vît la » grandeur & magnificence de Sa Majesté, avec honneur & révérence, tou- » tefois, qu'à si grand Seigneur appartenoit. Et quant & quant, fait dou- » bler le pas à ses gens, & picque lui-même. Comme il approchoit de » Cassiamalca, il envoie quelques Capitaines & Chevaux-Legers devant, » pour reconnoître un peu l'état & la contenance du Roi, lequel s'étoit » retiré à demie-lieue de là, pour la venue des Etrangers. Ces Capitaines » Hespagnols, comme ils furent à la vue des gens du Roi, commençerent » à manier leurs chevaux, les faire passader & voltiger devant eux; dont » ces poures Indiens étoient aussi esbahis, que s'ils eussent vû quelques » Monstres tout nouveaux. Mais le Roi n'en fit point d'autre semblant, » ni ne changea sa contenance pour cela; ains se courrouça seulement du » peu de respect & révérence que ces Barbus avoient porté à Sa Majesté. » Fernand Pizarre, qui étoit là, lui fit entendre, par Trucheman, qu'il » étoit le Frere du Colonel de l'Armée des Espagnols, lequel étoit venu » là de Castille, par commandement du Pape & de l'Empereur, qui desi- » roient avoir son alliance. Et pourtant, qu'il plût à Sa Majesté s'en venir » jusques en sa Ville de Cassiamalca, pour entendre là de gran's choses » que ledit Colonel avoit charge de lui dire, & que puis aprés il s'en » retourneroit en son Païs. Attabaliba répondit, en deux mots, qu'il

(6) Voïez la Préface du Tome XII de ce Recueil.

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1531.

» feroit tout cela, moïennant que l'autre se retirât, & sortît de son » Païs.

» Fernand Pizarre s'en retourna vers ses gens, avec si courte réponse ; » bien esbahi, au reste, de la richesse & magnificence superbe de la » Cour & du train de ce Roi Attabaliba : & en fit aussi èsmerveiller beau- » coup d'autres Hespagnols quand il le leur conta. Quant à la réponse & » volonté du Roi, il leur dit en somme, qu'il en étoit là résolu de ne » souffrir point de gens barbus en son Païs. Cette résolution entendue, les » Capitaines emploïerent toute cette nuit là à préparer armes, mettre leurs » gens en ordre, & les encourager, leur remontrant qu'il ne falloit point » douter que la victoire ne fût à eux ; que c'étoient poures Bestes à qui » ils avoient à combattre, & qu'au premier ronfler des chevaux ils les ver- » roient fuir comme un Troupeau de Moutons. Quand tous les rangs fu- » rent dressés, & quelques Piéces d'Artillerie braquées droit contre les » Portes du Palais où devoit entrer Attabaliba, François Pizarre défendit » à ses gens que nul ne se bougeât, ni ne tirât avant que le signal fut » donné.

» Le jour venu, voici arriver le Roi Attabaliba, avec plus de vingt-cinq » mille Indiens, que l'on portoit en triomphe sur les épaules, accoûtré » de belles plumes de toutes couleurs, avec force pendans & joïaux d'or, » vestu d'une Camisolle sans manches, les parties naturelles couvertes » d'une bande de Cotton, avec un floquet rouge de fine laine, qui lui » pendoit sur la joue gauche, & lui ombrageoit les sourcils, & une belle » paire d'escarpins aux pieds, presque faits à l'Apostolique. En tel esqui- » page Attabaliba fit son Entrée triomphante dedans la Ville de Cassia- » malca, ne plus ne moins qu'en pleine paix, jusqu'à ce qu'il arriva au » Palais, là où il devoit donner Audience à l'Ambassade de ces Barbus.

» Pendant toute cette magnificence, il y eut un Jacopin, nommé Frere » Vincent de Van-Verde, lequel fendant la presse, fit tant qu'il s'approcha » du Roi, avec une Croix & un Breviaire à la main : cuidant peut-être » que ce Roi fût devenu, en un instant, quelque grand Théologien. Et lui » fit entendre, par un Trucheman, comme il étoit venu vers son Excel- » lence par le Commandement de la Sacrée Majesté de l'Empereur, son » Souverain Seigneur, avec l'autorité du Pape de Rome, Vicaire du Sau- » veur J. C. lequel lui avoit donné ces Païs-là, jadis inconnus, à la charge » d'y envoïer personnes dignes & de savoir, pour y prêcher & publier son » Saint Nom, & en chasser leurs fausses & damnables erreurs. Et quant & » quant, en disant cela, lui va montrer son Breviaire, disant que c'étoit » là la Loi de Dieu, & que c'étoit ce Dieu là qui avoit créé toutes choses » de rien : & sur cela lui va faire un grand Sermon, en commençant de- » puis Adam & Eve, de la Création de l'Homme & de sa chûte, & » comme depuis, J. C. étoit descendu du Ciel, & avoit pris chair au » ventre d'une Vierge ; puis, qu'il étoit mort en la Croix, & ressuscité des » Morts pour la Rédemption du Genre Humain, & finalement monté au » Ciel. De-là il vint à parler de la Résurrection & de la Vie éternelle. Et » comme J. C. avoit laissé son Eglise en garde à Saint Pierre, son premier » Vicaire, & conséquemment à ses Successeurs ; sur quoi il n'oublia pas à

» prouver l'autorité du Pape. Finalement, lui faisant la puissance du Roi » d'Espagne la plus grande qu'il pouvoit, l'appellant grand Empereur & » Monarque du Monde, il conclut qu'il se devoit faire son Ami & son » Tributaire, se soumettant à la Religion Chrétienne, & renonçant à ses » faux Dieux. Et dit, que s'il ne le faisoit pas de bon gré, qu'on lui feroit » bien faire par force.

» Le Roi, aïant entendu tout cela depuis un bout jusqu'à l'autre, fit ré- » ponse; que quant à lui, il seroit volontiers ami de ce Monarque du » Monde, mais qu'il ne lui sembloit pas advis qu'un Roi libre, comme » lui, deut païer tribut à celui qu'il ne vit jamais. Et au reste, que le » Pape devoit bien être quelque grand Fat, de donner ainsi libéralement » ce qui n'étoit pas à lui. Quant à ce fait de la Religion, il dit tout net, » qu'il ne lairroit jamais la sienne; & que si les Chrétiens croïoient en un » J. C. qui étoit mort en Croix; que lui croïoit au Soleil qui ne mouroit » jamais. De-là il vint à demander, au Moine, comment il savoit que le » Dieu des Chrétiens eut fait le Monde de rien, & qu'il fût mort en » Croix? Le Moine lui répondit que ce Livre-là le disoit: & quant & » quant, lui présente son Breviaire. Attabaliba prend ce Livre, & le re- » garde de côté & d'autre: puis, se prenant à rire; ce Livre ne me dit rien » de tout cela, dit-il, & en disant cela, vous jette le Breviaire par terre. » Le Moine ramasse son Livre, & s'en va criant vers ses gens, tant qu'il » put: Vangeance mes Amis; vangeance, Chrétiens. Voïez-vous comme il » a méprisé & jetté les Evangiles par terre? Tuez-moi ces chiens mescréans, » qui foulent ainsi aux pieds la Loi de Dieu.

» Adonc François Pizarre fit arborer les Enseignes, & hausser le signal » du combat, comme il avoit proposé. Quant & quant, toute l'Artillerie » joua, pour commencer par étonner les Indiens; & comme ils étoient » déja fort épouvantés de ce Tonnerre, voici arriver les chevaux, avec » force sonnettes aux col & aux jambes, & un bruit mêlé de Trompettes » & de Tambours, qui les mirent du tout hors du sens. Et tout à l'heure » même, les Hespagnols, mettant la main aux armes, donnent dedans, » frappent dessus, & font une horrible Boucherie de ces poures Indiens, » qui furent si étourdis tout en un coup de la foudre des canons, de la » furie des chevaux, & des grands coups de ces lames tranchantes, qu'ils » n'eurent onc le cœur, ne le sens de se défendre; ains ne penserent qu'à » se sauver: & s'enfuirent en si grand désordre, s'embarrassans & se ren- » versans les uns sur les autres, qu'ils donnerent beau loisir aux Hespagnols » de chamailler sur eux tout à leur aise. Ainsi la victoire ne leur coûta » gueres.

» Quand les gens de cheval eurent ainsi écarté les uns & renversé les » autres à grands coups de Lances & de Coutelas, voici François Pizarre » avec toute l'Infanterie, qui vint après, & tire tout droit vers la part où » étoit le Roi; lequel avoit beaucoup d'Indiens autour de soi, mais si » étonnés, qu'il n'y en avoit pas un qui se mît en défense. Les Hespagnols » n'avoient autre chose à faire qu'à tuer; & à mesure que ces Indiens tom- » boient, le chemin se faisoit, jusqu'à ce qu'ils approcherent tout auprès » de la personne d'Attabaliba. Ce fut alors à qui le prendroit le premier;

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

» & mes Hespagnols de charger sur ces poures Perussins qui le portoient ; » pour le faire tomber en bas. Si branloit déja fort la Portoire, là où il » étoit élevé ; quand voici François Pizarre lui-même, qui s'approche, & » vous tire Attabaliba si rudement par le bout de sa Camisole, qu'il l'a- » mene quant & quant. En cette façon se laissa prendre ce poure Roi At- » tabaliba, & se rendit, sans qu'il y mourut ni fut blessé aucun Hespa- » gnol, excepté Pizarre ; parceque, quand il voulut prendre le Roi, il y » eut un Soudard qui le blessa en la main, pensant frapper un Indien.

» Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce jour, avec la Cavalerie, » après les Fuyans ; & partout où il trouvoit des Indiens, il les tailloit en » piéces, sans en épargner un seul. Quant au Moine, qui avoit commencé » le jeu, il ne cessa, tant que ce carnage dura, de faire du Capitaine, » & d'animer les Soudards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, & » ne s'amuser à tirer des taillades & coup fendans, de peur qu'ils ne » rompissent leurs Epées. Les Hespagnols aïant gagné une si sanglante » victoire sur cette poure & miserable Gent, à si bon marché, ne firent » autre chose, toute la nuit, que danser, ivrogner, paillarder, & mener » une Fête désesperée (7).

Ceux, à qui le nouveau témoignage que je cite laisseroit encore de l'incertitude, pourront concilier Garcilasso avec Zarate, c'est-à-dire, justifier tout à la fois les Espagnols & les Péruviens, en rejettant tout le mal sur l'Interprete, qui, n'entendant rien à la harangue de Valverde, non plus qu'à la réponse d'Atahualipa, n'en put rendre qu'un compte infidele aux deux Parties.

Les Espagnols pillent le Camp Péruvien.

Les Espagnols, après une victoire si complette, & qui leur avoit coûté si peu, allerent piller, le lendemain, le Camp d'Atahualipa, où ils trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, des Tentes fort riches, des étoffes, des habits & des meubles d'un prix inestimable. La seule Vaisselle d'or du Roi valoit soixante mille pistoles (8). Plus de cinq mille Femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualipa supplia le Gouverneur de le traiter généreusement, & proposa, pour sa rançon, de remplir d'or une Salle où ils étoient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre ; & l'on fit, autour de la Salle une marque à la même hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il seroit impossible aux Vainqueurs de tout emporter (9). Cette offre fut acceptée ; & bientôt on ne vit plus, dans les Campagnes, que des Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoient de toutes parts. Mais comme il falloit le rassembler des extrêmités de l'Empire, les Espagnols trouverent qu'on ne répondoit point à leur impatience, & commençerent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualipa, qui crut s'appercevoir du mécontentement, dit à Pizarre, que la Ville de Cusco étant à deux cens lieues, & les chemins fort difficiles, il n'étoit pas surprenant que ceux qu'il avoit chargés de ses ordres tardassent à revenir ; mais que

Richesses qu'Atahualipa offre pour sa rançon.

(7) Benzoni, Liv. III, pp. 559, & suiv.

(8) Zarate, Tom. I, p. 116.

(9) Le même, & tous les autres Historiens. Gomara, qui fait un long détail de toutes ces richesses, dit qu'il se trouva un Vaisseau d'or, qui pesoit seul 267 livres. L. V, p. 314.

s'il

s'il vouloit y envoïer lui-même deux de ses gens, ils verroient de leurs propres yeux, qu'il étoit en état de remplir sa promesse : &, voïant balancer les Espagnols, sur le danger d'une si longue route, il leur dit, en riant : que craignez-vous ? Vous me tenez ici dans les fers, moi, mes Femmes, mes Enfans, mes Freres ; ne sommes-nous pas des Otages suffisans ? Soto & Pierre de Varco s'offrirent enfin pour cette course ; & l'Inca voulut qu'ils fissent le Voïage dans une de ses Litieres, afin qu'ils fussent plus respectés.

Deux Espagnols vont à Cusco.

A quelques journées de Caxamalca, ils rencontrerent un Corps de ses Troupes, qui conduisoient Prisonnier son Frere Huascar. Ce malheureux Prince, apprenant qui étoient ceux qu'il voïoit dans des Litieres, souhaita de leur parler ; & les deux Espagnols l'aïant assuré, que l'intention de l'Empereur leur Maître, & celle du Général Pizarre, étoit de faire observer la Justice à l'égard des Indiens, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son Frere, & les pria de retourner vers le Général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que si Pizarre vouloit se déclarer en sa faveur, il s'engageoit à remplir d'or la Salle de Caxamalca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avoit marquée, qui étoit à la hauteur d'un Homme, mais jusqu'à la voûte ; ce qui étoit le triple de plus. « Atahualipa, dit-il, sera obligé, pour exécuter son engagement, de dépouiller le Temple de Cusco, en faisant enlever les plaques d'or & d'argent dont il est revêtu ; & moi, j'ai dans ma puissance tous les Trésors & toutes les Pierreries de mon Pere (10). En effet, les aïant reçus par héritage, il les avoit cachés sous terre, dans un lieu qui n'étoit connu de personne ; & Zarate assure qu'il avoit fait tuer les Indiens qu'il avoit emploïés à cet office (11).

Ils rencontrent Huascar.

Offres de ce Prince.

Les deux Capitaines avoient leurs ordres, auxquels ils n'oserent manquer pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, les gens de l'Usurpateur, croïant sa délivrance prochaine, & regardant les offres de son Frere comme un obstacle à son rétablissement, lui donnerent avis de cette explication. Il jugea, comme eux, qu'il lui étoit fort important que le Gouverneur n'en fût pas informé. Mais, avant que de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essaïer comment les Espagnols prendroient la mort de son Frere. Il feignit une extrême affliction ; & lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voïant dans les chaînes, & jugeant qu'Huascar profiteroit de l'occasion pour se délivrer des siennes, avoient ôté la vie à ce cher Frere, dont il n'avoit jamais souhaité la perte, & qu'il regrettoit amerement. Pizarre donna dans le piége, & ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Mais Atahualipa n'eut rien de si pressant que d'ordonner la mort de son Frere ; & cet ordre fut exécuté si promptement, qu'il fut difficile de vérifier si ses fausses plaintes avoient précedé ce meurtre. On rapporte, qu'en mourant, Huascar dit avec beaucoup de fermeté : » Je n'ai pas regné long-tems ; mais le Traître, qui dispose de ma vie, » quoiqu'il ne soit que mon Sujet, n'aura pas un plus long regne. Cette espece de prédiction, qui fut bientôt accomplie, fit rappeller aux Péru-

Atahualipa les apprend, & le fait tuer.

Son adresse.

(10) Zarate, *ubi sup.* p. 121. (11) *Ibid.* p. 122.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

viens celle qu'on a rapportée de Huayna Capac, & les confirma dans l'opinion que ces malheureux Incas étoient vrais Fils du Soleil (12).

Fernand Pizarre est envoïé à la Découverte.

Heureuse témérité de Fernand.

Pendant que Soto & Varco continuoient leur Voïage, le Gouverneur envoïa son Frere, avec une partie de la Cavalerie, pour découvrir les Provinces intérieures. Ce Détachement, aïant pris vers Pachacama, qui est à cent lieues de Caxamalca, rencontra, dans le Païs de Guamacucho, un Frere d'Atahualipa, nommé *Illescas Inca*, qui conduisoit, pour la rançon de son Frere, deux ou trois millions en or, avec une très grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile, Fernand Pizarre arriva dans la Ville de Pachacama, où il trouva un Temple rempli de richesses, dont il enleva une partie; & les Indiens porterent le reste pour la rançon. Culicuchima, l'un des deux Généraux d'Atahualipa, étoit dans le Païs avec une Armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir; & l'Indien l'aïant refusé par orgueil ou par crainte, il ne fit pas difficulté de l'aller trouver lui-même au milieu de son Armée, où il prit tant d'ascendant sur lui, qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses Troupes, mais à le suivre jusqu'à Caxamalca. On reproche cette hardiesse à Dom Fernand, comme une témerité dont il y avoit peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur, qu'aïant pris, à son retour, par des Montagnes couvertes de nége, dont les moindres difficultés étoient celles du chemin & d'un froid excessif, il marcha comme en triomphe dans des lieux où Culicuchima pouvoit lui faire trouver sa perte. Lorsque ce Général se vit à la porte du Palais qui servoit de prison à son Maître, il se déchaussa, pour se présenter à lui; & se jettant à ses pieds, il lui dit, les larmes aux yeux, que s'il avoit été près de sa personne, les Chrétiens ne l'auroient jamais pris. Atahualipa répondit, qu'il reconnoissoit dans sa disgrace un juste châtiment de la négligence qu'il avoit eue pour le culte du Soleil, mais que son malheur venoit principalement de la fuite de Ruminagui & de ses gens, qui l'avoient abandonné avec autant de lâcheté que de perfidie (13).

Entrevue de Culicuchima & d'Atahualipa.

Bornes du Gouvernement de Pizarre.

Dans l'intervalle, Almagro, informé des premiers progrès de son Associé, étoit parti de Panama dans l'espoir de se mettre en possession du Païs qui étoit au-delà des bornes du Gouvernement de Pizarre; car, malgré le soin que le Gouverneur avoit eu de cacher ses Patentes, on savoit qu'elles ne lui accordoient que deux cens cinquante lieues de long, du Nord au Sud, à compter de la ligne Equinoxiale. Mais, en arrivant à Puerto Viejo, où le bruit de la défaite d'Atahualipa, & de l'engagement qu'il avoit pris pour sa rançon, s'étoit déja répandu, Almagro, comptant que la moitié des Trésors lui appartenoit, & qu'elle ne lui seroit pas contestée, changea de dessein (14), & se rendit à Caxamalca. Il y trouva une grande partie de la rançon d'Atahualipa, qu'on y avoit déja rassemblée. Quelle fut son admiration à la vûe de ces prodigieux monceaux d'or & d'argent! Mais sa surprise fut encore plus grande, lorsque les Soldats de Pizarre lui

Arrivée d'Almagro, & source de sa haine pour Pizarre.

(12) *Ibid.* p. 126.

(13) *Ibid.* p. 128.

(14) Son Sécretaire avoit donné avis à Pizarre de sa marche & de ses desseins, par une Lettre qui n'étoit pas signée: mais la trahison n'aïant pas laissé de se découvrir, Almagro fit pendre le Traître en partant de Puerto viejo. Zarate, p. 129.

déclarerent que de nouveaux venus ne devoient pas espérer d'entrer en partage avec les Vainqueurs. Cette contestation produisit bien-tôt de tristes suites; cependant Pizarre, qui se voïoit le plus fort par le nombre & la faveur des Troupes, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro, & prit occasion de son arrivée, pour envoïer Fernand son Frere en Espagne. Il étoit question de rendre compte à la Cour des progrès de la Conquête, & de faire à l'Empereur une riche part du butin. Cette résolution ne fut affligeante que pour Atahualipa, qui se voïoit enlever, dans Fernand Pizarre, le seul Espagnol auquel il eut accordé sa confiance. D'ailleurs, une Comete, qui paroissoit depuis quelque tems, l'avoit jetté dans une mortelle consternation. Lorsqu'il vit Dom Fernand prêt à partir, il lui dit: « Vous me quittez, Capitaine! Je suis perdu. Je ne doute point » qu'en votre absence, ce gros ventre & ce Borgne ne me fassent tuer. Le Borgne étoit Dom Diegue d'Almagro, qui avoit perdu un œil dans une action contre les Indiens; & le gros ventre, Alfonse de Requelme, Trésorier de l'Empereur (15).

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Craintes mortelles d'Atahualipa.

Le Gouverneur embarqua pour l'Espagne cent mille Pesos d'or (16), & cent mille autres en argent, à déduire sur la rançon d'Atahualipa. On choisit pour cela les piéces les plus massives, & qui avoient le plus d'apparence: c'étoient des Cuvettes, des Réchauds, des Caisses de Tambours, des Vases, des figures d'Hommes & de Femmes. Chaque Cavalier eut, pour sa part, douze mille Pesos en or, sans compter l'argent; c'est-à-dire, deux cens quarante marcs d'or, & l'Infanterie, à proportion: & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquieme partie de la rançon. Soixante Hommes demanderent la liberté de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses; & Pizarre, prévoïant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manqueroit point de lui attirer un grand nombre de Soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder (17).

Richesses que Pizarre envoie à l'Empereur Charles Quint.

(15) *Ibid.* p. 133.

(16) On fit l'épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation, & seulement avec l'instrument que les Espagnols nomment Puntas, composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec lesquelles on éprouve ces métaux, mais sans exactitude. Ainsi l'or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre, comme on le reconnut dans la suite. *Ibid.* p. 131.

(17) Gomara fait, ici, une peinture qui mérite d'être rapportée. « François Pizarre » fit peser l'or & l'argent après les avoir fait » fondre. En argent, on trouva 252000 livres pesant; en or, 1326500; richesse, » qu'on n'a jamais vue rassemblée depuis. Il » en appartenoit le quint à l'Empereur; à » chaque Homme de Cheval, 8000 pesos d'or » & 670 livres d'argent; à chaque Soldat, » 4550 pesos d'or & 180 livres d'argent; » aux Capitaines, 20000 pesos d'or & 3090 » livres d'argent. François Pizarre en eut » plus que pas un; & comme Capitaine Général, il prit, sur toute la masse, la table » d'or qu'Atahualipa avoit dans sa Litiere, » de 25000 pesos d'or. Jamais Soldats ne » furent si riches en si peu de tems, & avec » moins de danger, & jamais il n'y en eut » qui jouerent si beau jeu. Plusieurs perdirent leur part aux cartes & aux dez; & la » grande quantité de l'or fit tout encherir. » Une paire de Chausses de drap valoit, entre eux, trente pesos d'or; une paire de » Bottines autant; une Cappe noire en valoit cent; un Flacon de vin, vingt; un » Cheval, trois, quatre & cinq mille ducats; » prix qui se soutint, ensuite, pendant plusieurs années. Pizarre, sans y être obligé, » fit donner aux gens d'Almagro, cinq cens » ducats à quelques-uns, mille à d'autres, » pour leur ôter tout prétexte de se mutiner. » C'étoit une libéralité gratuite, parce-» qu'Almagro & ses gens, comme on l'avoit » mandé, étoient venus dans l'intention de

DÉCOUVERTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Avant le départ de Dom Fernand, Soto & Varco étoient revenus de la Capitale, l'imagination remplie de l'incroïable quantité d'or qu'ils y avoient vue dans les Temples & dans les Palais. Leur récit augmenta l'impatience de Pizarre & d'Almagro, pour se saisir de toutes ces richesses. Ce n'étoit néanmoins qu'une petite partie de celles des anciens Incas; car Huascar étoit mort, sans avoir révélé dans quel lieu il avoit caché les trésors de ses Peres (18); mais les Temples avoient été respectés, & chaque Palais avoit conservé ses meubles. Un ordre d'Atahualipa pouvoit faire mettre à couvert ces précieux restes. C'étoit la crainte d'Almagro; & dans son inquiétude, il vouloit que sans attendre plus long-tems ce qui manquoit encore à la rançon du Roi, on se défît de ce Prince, pour s'affranchir tout d'un coup des embarras qu'il pouvoit causer. Tous les Espagnols qui étoient venus avec lui tenoient le même langage, parcequ'ils jugeoient, suivant Zarate, qu'aussi long-tems que l'Inca vivroit, on ne cesseroit pas de prétendre que tout ce qui viendroit d'or & d'argent seroit pour sa rançon, & que par conséquent ils n'y auroient jamais aucune part (19). Pizarre s'interessoit si peu pour son Prisonnier, que dès le premier moment de sa victoire, s'il en faut croire Benzoni (20), il avoit pensé à s'en délivrer. Mais Garcilasso donne une cause fort singuliere à sa haine. Atahualipa étoit homme d'esprit. Entre les Arts qu'il voïoit exercer aux Espagnols, celui de lire & d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de la Nature. Pour s'en assurer, il pria un Soldat Espagnol de lui écrire, sur l'ongle du pouce, le nom de son Dieu. Le Soldat n'aïant pas fait difficulté de le satisfaire, il en vint un autre, auquel il montra son ongle, en lui demandant ce que signifioient les caracteres. Celui-ci le dit d'abord; & trois ou quatre, qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin, le Gouverneur étant entré, Atahualipa le pria aussi de lui expliquer ce qui étoit sur son ongle; Pizarre, qui ne savoit pas lire (21), eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'Inca comprit que ce don étoit un talent acquis & un fruit de l'éducation; mais poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un Homme, à qui l'éducation avoit manqué, devoit être de basse extraction, & d'une

Raisons qui portent les Espagnols à se défaire d'Atahualipa.

Cause de la haine de Pizarre pour ce Prince.

» conquérir pour eux-mêmes, sans vouloir » mêler leurs fortunes avec celles de Pizarre, » mais, au contraire, pour lui faire tout le » mal qu'ils pourroient. Almagro avoit fait » pendre celui qui avoit donné cette nou- » velle. On vit revenir en Espagne plusieurs » Soldats, riches de 30 & 40 mille ducats. » En un mot, ils apporterent presque tout » l'or d'Atahualipa, & la Maison des Indes » de Seville s'en trouva remplie ». *Gomara*, L. V, chap. 1. Zarate assure que pour ne pas mécontenter tout-à-fait les Espagnols qui accompagnoient Almagro, gens considérables, dit-il, par leur nombre & leurs qualités, il leur fit donner, à chacun, mille pesos ou vingt marcs. *Ubi sup.* p. 132.

(18) Lorsque les Espagnols furent Maîtres du Païs, ils firent chercher ces trésors, & les cherchent encore tous les jours avec grand soin, creusant en divers endroits qu'ils soupçonnent; mais jusqu'à présent ils n'ont rien pû trouver. Zarate, p. 122.

(19) Le même, p. 137.

(20) J'ai oui dire, pour vrai, que dès l'heure même que Pizarre l'eut fait son Prisonnier, son intention fut toujours de se l'ôter de devant les yeux. Benzoni, L. III, ch. 5. p. 569.

(21) On a vû quelle étoit sa naissance. Gomara explique d'où venoit son ignorance: » Son Pere, dit-il, après l'avoir reconnu, » l'envoïa garder ses Porcs; & par ce » moïen, il n'apprit aucunement à lire ». L. V, p. 357.

naissance inférieure à celle des Soldats qu'il voïoit mieux instruits; ce qui lui donna, pour le Gouverneur, un fond de mépris qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

D'un autre côté, Philipillo, pour qui la confiance de Pizarre étoit excessive (22), vint jetter d'autres allarmes dans l'esprit des Espagnols. Il prétendit avoir découvert qu'Atahualipa prenoit des mesures secretes pour les faire massacrer tous, & qu'il avoit déja fait cacher, dans plusieurs endroits, un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendoient que l'occasion. Tous les Historiens conviennent que l'examen des preuves ne pouvant se faire que par cet Interprete, il étoit maître de tout expliquer suivant ses intentions: Aussi n'est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs. » Quelques-uns, dit » Zarate, ont crû qu'étant amoureux d'une des Femmes de l'Inca, & » s'en étant fait aimer, il avoit voulu s'assurer un commerce paisible avec » elle, par la mort de ce Prince. On assure même qu'Atahualipa, informé » de cette intrigue, en avoit fait des plaintes ameres au Gouverneur, en » lui représentant qu'il ne pouvoit souffrir, sans un mortel chagrin, de » se voir outragé par un Indien si vil, & qui n'ignoroit pas d'ailleurs la » Loi du Païs; qu'elle condamnoit au feu, non-seulement ceux qui se ren» doient coupables d'un si grand crime, mais ceux mêmes qu'on pouvoit » convaincre de l'intention de le commettre; que pour en témoigner plus » d'horreur, on faisoit mourir le Pere, la Mere, les Enfans, & les Freres » de l'Adultere; & que la rigueur s'étendoit jusqu'à sa Maison, ses Bes» tiaux & ses Arbres, qu'on détruisoit sans en laisser aucune trace (23). Mais, juste ou non, l'accusation de Philipillo fut écoutée. En vain le malheureux Prince s'efforça de se justifier. Sa mort étoit résolue. Cependant, pour donner une couleur de Justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le Procès. Pizarre nomma des Commissaires, pour entendre l'Accusé, & lui donna un Avocat pour le défendre; Comédie barbare, puisque toutes ses réponses devoient passer par la bouche de son Accusateur. Elles ne laisserent point de lui faire des Partisans. Quelques gens de bien (24), qui n'entroient point dans le Conseil inique de leurs Chefs, déclarerent qu'on ne devoit point attenter à la vie d'un Souverain, sur lequel on n'avoit pas d'autre droit que celui de la victoire; que s'il paroissoit coupable, on pouvoit l'envoïer à l'Empereur, & lui en abandonner le Jugement; que l'honneur de la Nation Espagnole y étoit engagé; qu'il étoit odieux de faire périr un Prisonnier, après avoir touché une grande partie de la rançon dont on étoit convenu pour sa vie & sa liberté; enfin, qu'une action si noire alloit ternir la gloire des armes d'Espagne,

On l'accuse de vouloir faire périr les Espagnols.

Philipillo, son Ennemi, aimoit une de ses Femmes.

Son Procès est instruit dans les formes.

Quelques Espagnols se déclarent en sa faveur.

(22) Pizarre l'avoit mené en Espagne, & croïoit se l'être attaché par ses bienfaits. Il fut écartelé dans la suite, pour avoir conspiré contre ses Bienfaicteurs. Gomara dit qu'en mourant il confessa « que faussement il » avoit accusé le bon Roi Atahualipa, pour » jouir plus sûrement d'une de ses Femmes ». p. 358.

(23) Zarate, *ubi sup.* p. 135.

(24) L'Histoire nous a conservé leurs noms; elle doit son témoignage à la vertu comme à la valeur: François & Diegue de Chaves; François de Fuentes; Pedro d'Ajala; Diego de Mora; François Moscoso; Fernand de Haro; Pedro de Mendoça; Jean de Herrada; Alfonse Davila; Blas d'Atiença; tous gens d'une naissance au-dessus du Commun.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

& ne manqueroit pas d'attirer la malédiction du Ciel. Pour conclusion, ils appelloient du Procès & de la Sentence, à la personne même de l'Empereur; & dans l'Acte d'opposition & d'appel, ils nommoient Jean d'Herrada pour Protecteur de l'Inca.

Ils ne se bornerent point à faire cette déclaration de vive voix; ils la donnerent par écrit, & la signifierent aux Juges, avec protestation contre les suites de la Sentence. On n'épargna rien pour les effraïer. Ceux qui avoient le pouvoir en main menaçerent de les traduire à la Cour, comme des Traîtres, qui s'opposoient à l'aggrandissement de leur Patrie; & mêlant la persuasion aux menaces, ils s'efforçoient de leur faire entendre, que la mort d'un seul Homme assuroit leur vie & leur Conquête; au lieu que pendant qu'il subsisteroit, l'une & l'autre seroit en danger. La dissension alla si loin, qu'elle auroit produit une rupture ouverte, si quelques Esprits modérés n'eussent entrepris d'arrêter les plus ardens. Ils représenterent, aux Partisans de l'Inca, que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation étant mêlé dans cette affaire, ils entreprenoient trop à s'y opposer; & qu'outre les suites fâcheuses de leur opposition, du côté de l'Espagne, ils hazardoient leur vie à pure perte, puisqu'étant en si petit nombre, ils ne sauveroient point celle de l'Inca. Ce raisonnement, qui étoit sans réplique, les fit cesser de résister au torrent; & les Ennemis d'Atahualipa se hâterent (25) de le faire étrangler (26).

Mort d'Atahualipa.

(25) Il avoit été baptisé la veille, suivant Garcilasso; & peu de tems auparavant, suivant Zarate. Gomara dit: « Quand on le mena pour être exécuté, par le conseil de » ceux qui le consoloient il demanda le » Baptême, parcequ'autrement il auroit été » brûlé vif ». *Ubi sup.* p. 320. au verso.

(26) Zarate n'explique point le genre du supplice: mais outre que Gomara le dit nettement, voici ce qu'on lit dans Benzoni, qui avoit recueilli toutes les circonstances de cette mort, huit ou neuf ans après l'exécution: » Quand on vint annoncer, à Atahualipa, » qu'on devoit le faire mourir, il se mit à » jetter des larmes & pousser des soupirs les » plus étranges du monde, se plaignant de » la perfidie & déloïauté de ces méchans & » malheureux Barbus. Et quand Pizarre lui » déclara la Sentence de mort, donnée contre lui, alors, en le priant le plus humblement qu'il lui étoit possible, & en la » propre façon dont ces Indiens usent quand » ils adorent le Soleil, lui va dire telles paroles: Je m'esbahis fort de toi, Seigneur » Capitaine, de ce qu'après m'avoir donné » ta foi, que si je païois la rançon que je » t'avois promise, non-seulement tu me » mettrois en liberté, mais même te retirerois hors de mon Païs; quand je t'ai eu païé » ma rançon, au lieu de me rendre ma liberté, tu m'as condamné à la mort. Au » reste, si c'est Philipillo, qui t'a rapporté » que je vais tramant de vous faire massacrer » tous, je dis qu'il a méchamment menti; » car je ne pensai onc à telle chose. Pourtant » je te prie de me laisser la vie, attendu que » je n'ai jamais pensé, ni commis contre » toi, chose qui mérite la mort. Et si tu ne » peux te fier à moi, je te supplie de m'envoïer en Hespagne à l'Empereur; & lui » porterai, quant & moi, force présens » d'or & d'argent. Au contraire, si tu me » fais mourir, il faut que tu saches que mes » Sujets auront un autre Roi, & tueront tous » vos autres Barbus: là où, si tu me laisses » vivre, je tiendrai le Païs en paix, & n'y » aura pas un qui ose remuer.

» Et à tant se tût Atahualipa, finissant » par une grande abondance de larmes. Et » Pizarre lui fit réponse, qu'il n'étoit plus » tems, & que la Sentence étoit donnée & » ne se pouvoit révoquer. Là-dessus François » Pizarre commanda à certains Mores, » dont il se servoit en telles œuvres, de l'emmener pour être exécuté. Eux lui mirent la » corde au col, & la serrant avec un bâton, » l'étranglerent. Les Hespagnols appellent » cela *Garrotto*.

» Voilà quelle fut la fin de ce Roi Atahualipa. Ce fut un Homme de moïenne » stature, discret, de grand cœur, & qui » aimoit à commander.... Il avoit plu-

Son caractere.

Quelques barbaries que ce Prince eût exercées pour supplanter son Frere, on le représente sage, courageux, d'un caractere noble & ouvert (27), digne du Trône s'il s'y étoit élevé par d'autres voies. La mort d'Huascar, & celle d'un grand nombre d'Incas qu'il avoit fait égorger, méritoient la vangeance du Ciel; mais appartenoit-il aux Espagnols de s'en rendre les Ministres? Une aveugle superstition les lui avoit fait recevoir au milieu de ses Etats; & quoiqu'il y ait de l'obscurité dans sa conduite, ou plûtôt dans le récit des Historiens, il paroît évidemment qu'à Caxamalca même, s'il avoit pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'étoit pas de commencer la querelle, ni d'emploïer la force ou la ruse, contre des Etrangers qu'il ne redoutoit pas. Défendre à ses gens de les attaquer, écouter paisiblement leur Orateur, &, soit fraïeur ou Religion, ne pas rétracter ses ordres en leur voïant commencer les hostilités; ensuite paroître ferme dans sa disgrace, convenir du prix de sa liberté, en presser le paiement, & contenir ses Sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouilloit ses Palais & ses Temples (28), ce n'étoit pas marquer de la haine aux Espagnols, ni leur faire soupçonner de pernicieux desseins: aussi les Historiens les plus dévoués à l'Espagne, traitent-ils ses Juges de Tyrans cruels & perfides; & remarquent-ils, comme de concert, que tous ceux qui avoient eu part à cette injuste Sentence n'échapperent point à la punition du Ciel (29).

Les Généraux Péruviens veulent se soustraire au joug des Espagnols.

La mort des deux Freres laissant les Indiens sans Chef, il ne se trouva personne, qui entreprit de vanger celle d'Atahualipa. La plûpart, remplis de l'idée du Fantôme de Viracocha, & persuadés par la conduite même des deux derniers Rois, que les Espagnols étoient Fils du Soleil, leur rendoient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques Généraux tenterent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'étoit retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des Enfans d'Atahualipa, & ne se promit pas moins que de s'emparer du Trône. Ce Prince, peu de tems avant sa mort, lui avoit envoïé Illescas, son Frere, pour lui recommander ses Fils & le charger de leur éducation. Ruminagui le fit arrêter; ensuite apprenant la mort de son Maître, il fit étrangler ces jeunes Princes (30). Quelques Officiers Péruviens ne laisserent

» sieurs Femmes, dont la principale, & celle » qu'il tenoit pour la plus légitime, étoit sa » propre Sœur, nommée *Pagha*, & en laissa » quelques Enfans. Au demeurant, de toutes » les choses par deça que les Hespagnols lui » montrerent, il n'y en eut pas une où il » prit si grand plaisir qu'au verre: & dit-il à » Pizarre, qu'il s'esbahissoit fort qu'aïant si » belle chose en Castille, ils prenoient tant » de peine que de passer la Mer, & venir en » Païs étranger chercher des Métaux si rudes » & si crasseux que l'or & l'argent». Liv. III, pag. 570. & suiv.

(27) C'est particulierement Gomara & Benzoni, qui en font cet éloge. Le premier ajoute qu'il avoit plusieurs Femmes, & qu'il laissa quelques Enfans; & qu'entre ses affectations de grandeur, il ne crachoit point à terre: c'étoit une de ses Femmes favorites, qui présentoit la main pour recevoir sa salive. *Ubi suprà*, p. 321.

(28) On ne rappelle ici que les faits sur lesquels toutes les Relations s'accordent.

(29) Il est permis, dit Gomara, de reprendre & accuser ceux qui le firent mourir, puisque le tems & leurs pechés les ont châtiés; car tous ceux qui consulterent sur sa mort eurent malheureuse fin. *Ubi sup.* Zarate n'excepte que Fernand Pizarre, qui étoit alors en chemin pour l'Espagne, & dont Atahualipa, dans ses plaintes, avoit toujours le nom à la bouche, p. 139.

(30) Zarate, p. 140.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

point de transporter à Quito le corps d'Atahualipa, pour l'ensevelir près de son Pere & de ses Ancêtres maternels, suivant l'ordre qu'il en avoit laissé en mourant (31), & Ruminagui affecta de le recevoir avec de grands témoignages de respect. Il lui fit de magnifiques funérailles, & le déposa lui-même dans le Tombeau de ses Peres. Mais il termina cette solemnité par un grand Festin, où tous les Capitaines furent égorgés dans l'ivresse. Illescas périt aussi, avec cette cruelle différence, qu'il fut écorché vif; & que Ruminagui fit faire de sa peau, un Tambour, dans lequel sa tête fut renfermée (32).

Cruauté de Ruminagui.

Quisquiz cause de l'embarras aux Espagnols.

Quisquiz, autre Général, assembla quelques Troupes, & s'étoit déja fait un parti considérable, lorsque Pizarre, se hâtant de faire le partage de tout l'or & l'argent qu'on avoit rassemblé, marcha contre lui avec toutes ses forces. On craignoit de grands obstacles de la part d'un vieux Guerrier, dont la prudence & le courage étoient célebres dans la Nation. Il n'attendit pas les Espagnols; mais, en se retirant dans la Vallée de Xauxa, qui est plus loin au Midi, il trouva l'occasion d'attaquer leur Avant-garde, & leur tua quelques Hommes. Soto, qui la commandoit, étoit perdu lui-même, s'il n'eut été secouru par Dom Diegue d'Almagro, qui s'avança heureusement avec quelque Cavalerie. Tout le reste de cette marche fut extrêmement difficile. Les Indiens profitoient des Montagnes & des passages; mais l'arriere-garde étant arrivée avec Pizarre, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. De deux Freres d'Atahualipa qui vivoient encore, Quisquiz, ne cherchant qu'un Fantôme sous le nom duquel il pût regner, avoit choisi l'Inca Paulu, pour lui mettre la Frange qui servoit de Diadême. Ce jeune Prince, élevé dans le respect pour l'Inca Mango son aîné, qu'il reconnoissoit pour légitime Successeur après la mort de ses deux autres Freres, parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenoit pas, & dont il comprit qu'on ne lui laisseroit que le titre. Il profita de la retraite de Quisquiz, pour venir au-devant de Pizarre; il lui demanda la paix; & prévenant jusqu'à ses défiances, il lui apprit qu'il s'étoit rassemblé à Cusco un grand nombre d'Indiens, dont il croïoit pouvoir garantir la soumission, parcequ'ils y attendoient ses ordres. Le Gouverneur fit prendre aussi-tôt cette route à son Armée. Quelques jours de marche le firent arriver à la vûe de la Ville; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée, qu'ils soupçonnerent les Indiens d'y avoir mis le feu. Un Détachement de Cavalerie, que le Gouverneur y envoïa pour arrêter des effets qu'il attribuoit à leur désespoir, fut repoussé avec une vigueur étonnante, & les hostilités durerent toute la nuit. Mais le jour suivant, Paulu aïant déclaré à la Ville, qu'il avoit fait son accommodement, les Espagnols y furent admis sans résistance. Le butin, en or & en argent, fut plus riche encore que celui qu'ils apportoient de Caxamalca. A

L'Inca Paulu refuse le Trône.

Pizarre se rend à Cusco. Butin qu'il y fait.

(31) On suit Zarate. Gomara dit: « Deux » mille Soldats Indiens déterrerent le corps » d'Atahualipa, & le porterent à Quito. » Ruminagui le reçut à Liribamba, hono- » rablement, & avec la même pompe & ma- » gnificence dont on usoit aux funérailles » des Princes. Ensuite il fit un Festin à ces » Soldats, & les voïant assoupis d'ivresse, il » les fit égorger tous, en disant qu'ils méri- » toient la mort, pour avoir laissé tous leur » bon Roi ». *Ubi sup.* p. 328.

(32) Gomara, *ibid.* Zarate, p. 140.

peine

peine avoient-ils eu le tems de le partager, lorsqu'ils apprirent que Quisquiz ravageoit la Province de *Condesujos*. C'étoit une nouvelle ruse. Soto fut détaché contre lui, avec cinquante Cavaliers : mais l'habile Indien, averti de cette marche, reprit aussi-tôt la route de Xauxa, dans l'espoir de surprendre une partie du Bagage Espagnol & du Trésor Roïal, qui s'y étoit arrêtée sous l'escorte de quelque Infanterie, commandée par Requelme. Heureusement, il trouva ce petit Corps si bien posté, qu'il ne put l'entamer : & Pizarre, aïant appris qu'il tournoit de ce côté-là, fit partir aussi-tôt ses deux Freres avec un renfort considérable. Ils joignirent Soto ; & Quisquiz se garda bien de les attendre. Après l'avoir suivi, plus de cent lieues, sur la route de Quito, ils perdirent l'espérance de le joindre ; & retournant vers Xauxa, ils ramenerent paisiblement Requelme à Cusco.

Découverte du Perou.
Pizarre. II. Voïage. 1532.

Ruse de Quisquiz.

La joie du triomphe n'avoit pas fait oublier au Gouverneur la Colonie de Saint Michel, où il avoit laissé fort peu de Cavalerie. Avant son départ de Caxamalca, il y avoit envoïé Belalcazar, avec dix Maîtres ; Détachement, qui dans une Nation tremblante encore à l'approche d'un cheval, valoit une Armée. En arrivant, Belalcazar avoit reçu les plaintes des Cagnares Peuple soumis aux Espagnols, que cette raison exposoit aux insultes continuelles de Ruminagui. Un heureux hasard fit aborder dans le même tems, à Saint Michel, un grand nombre d'Avanturiers, partis de Nicaragua & de Panama, qui venoient chercher fortune. Il en prit deux cens Hommes, dont quatre-vingts étoient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vûe d'humilier Ruminagui, & d'enlever les trésors qu'Atahualipa devoit avoir laissés dans cette Ville. Le Général Indien emploïa toutes sortes de ruses (33) pour faire périr cette petite Armée. Mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé de vains obstacles, qui ne l'arrêterent pas plus que les escarmouches des Indiens. Il apprit, à la vûe des murs, que Ruminagui aïant fait assembler les Femmes d'Atahualipa & les siennes, qui étoient en fort grand nombre, leur avoit dit, « vous aurez bien-tôt le plaisir de voir les Chrétiens, & vous mene- » rez une vie fort agréable avec eux ». C'étoit la jalousie, qui lui faisoit tenter leurs dispositions. La plûpart, prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher ; il leur fit couper la tête presqu'à toutes. Ensuite, prenant la résolution d'abandonner la Ville, il mit le feu à la partie du Palais qui contenoit les plus précieux meubles de Huayna Capac, & la fuite le mit encore une fois à couvert des Espagnols. Ainsi Belalcazar ne trouva point d'opposition dans la Ville. Le Gouverneur avoit envoïé, dans le même tems, Diegue d'Almagro vers la Mer, pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répandoit que Dom Pedre d'Alvarado, Gouverneur de Guatimala, au Mexique, s'étoit embarqué pour le Pérou, avec une grosse Armée. Dom Diegue, n'en apprenant rien à Saint Michel, & sachant que Belalcazar trouvoit des obstacles dans la route de Quito,

Belalcazar marche contre Ruminagui.

Autres ruses des Péruviens.

Ruminagui fait tuer ses Femmes.

(33) Ces ruses Péruviennes consistoient à faire de larges & profonds fossés, dans lesquels ils fichoient des pieux pointus, qu'ils couvroient de legers roseaux jusqu'au niveau de la terre ; & la surface étoit revêtue de gazon. Dans d'autres lieux, ils faisoient des trous en terre, fort près les uns des autres, à peu près de la grandeur du pied d'un cheval. Zarate, pp. 147. & 148.

DÉCOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

entreprit de lui porter du secours. Il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques Bourgades, qui n'avoient point encore cessé de se défendre. Mais n'aïant pas trouvé, dans le Païs, toutes les richesses qu'on lui avoit fait espérer, il prit le parti de retourner à Cusco, & de laisser Belalcazar en possession de sa Conquête.

Comment Pierre Alvarado vient au Perou.

Cependant le bruit, qui regardoit Alvarado, n'étoit pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir soumis le Mexique, avoit donné à ce brave Capitaine, pour prix de ses glorieux services, la Province de Guatimala, dont le Gouvernement lui avoit été confirmé par l'Empereur (34). Alvarado ne put ignorer long-tems ce qui se passoit au Pérou. Il fit demander, à la Cour d'Espagne, qu'il lui fût permis de s'emploïer à cette nouvelle Conquête; & dans un tems, où ces faveurs s'accordoient comme au hasard, sa demande ne pouvoit être rejettée. Avec l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or & pour la gloire, il envoïa aussi-tôt Garcias Holquin, Gentilhomme de Caceres, dans l'Estramadure, pour reconnoître la Côte du Pérou, & lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizarres y avoient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers Vainqueurs à Caxamalca, il pouvoit remonter la Côte, & pénétrer à Cusco. On suppose qu'il croïoit cette Ville hors des bornes que la Cour avoit assignées au Gouvernement de François Pizarre, & qu'il ne vouloit donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui (35). Cependant, étant informé qu'on équipoit, à Nicaragua, deux grands Vaisseaux, avec un secours d'Hommes & d'argent pour les Pizarres, il eut l'adresse de s'en approcher & de s'en saisir pendant la nuit (36), avec cinq cens hommes, qui s'embarquerent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto Viejo; d'où marchant vers l'Orient, presque sous l'Equateur, il eut beaucoup à souffrir dans des Montagnes que les Espagnols ont nommées *Arcabucos* (37). La faim & la soif y auroient fait périr tous ses gens, s'ils n'eussent trouvé certaines cannes, de la grosseur de la jambe, creuses, & remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la rosée qui s'y amasse pendant la nuit. Contre la faim, ils n'eurent point d'autre ressource que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tomboient sur eux comme en pluie, leur causerent une autre espece d'incommodité pendant la plus grande partie du chemin. Ils apprirent dans la suite, qu'elles venoient d'un Volcan, voisin de Quito, dont l'action est si violente, qu'il pousse quelquefois cette abondance de cendres à plus de quatre-vingt lieues, avec un bruit qui se fait entendre encore plus loin. Souvent, ils étoient obligés de s'ouvrir le passage, en coupant les brossailles avec la hache & le sabre. Leur consolation, dans une marche si pénible, étoit de trouver un grand nombre d'Emeraudes: mais, ensuite, il fallut passer une chaîne d'autres Montagnes, où la nége, qui ne cessoit pas d'y tomber, rendoit le froid si perçant, qu'il y périt

Son Voïage.

Horribles difficultés de sa marche.

(34) Zarate, p. 151. D'autres rapportent qu'il avoit eu le Gouvernement de l'Yucatan, dont il avoit fait l'échange avec Montejo, pour celui de Guatimala, que Montejo possédoit.

(35) Zarate, pp. 151. & 152.

(36) Il y emploïa même la force. *Ibid.*

(37) C'est-à-dire, Bocages épais & touffus.

soixante hommes. Un Espagnol, qui avoit sa Femme & deux petites Filles, les voïant tomber de lassitude, & se trouvant hors d'état de les porter, ou de leur donner d'autres secours, aima mieux périr avec elles, que de se sauver, comme il le pouvoit en prenant la résolution de les abandonner. Ils gelerent ensemble. Enfin, l'on arriva dans la Province de Quito, où les Montagnes, quoique fort hautes & couvertes de nége, sont du moins entrecoupées par des Vallées fertiles : mais, dans le même tems, une grande fonte de nége en fit tomber des torrens d'eau, qui entraînerent une grosse Bourgade, nommée Contiega, & qui se répandirent dans tout le Païs, avec une affreuse inondation. Alvarado ne dut qu'à son courage le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles (38).

DÉCOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Etonnement d'Almagro, en apprenant son arrivée.

Pendant qu'il luttoit ainsi contre la fortune, Almagro, qui avoit laissé le commandement de Quito à Belalcazar, s'étoit arrêté dans le Liribamba, pour soumettre quelques riches Bourgades, & raser quelques Forts Indiens. Il fut obligé de traverser, avec beaucoup de peine, une grande Riviere, que l'Ennemi défendoit, après en avoir rompu les Ponts. Il l'avoit passé néanmoins, & les Indiens avoient reconnu ses Loix, lorsqu'il apprit d'eux qu'un Capitaine Espagnol, arrivé nouvellement, faisoit, à quinze lieues de là, le siége d'un Fort où Cupaï Youpangui s'étoit renfermé. C'étoit un Bâtard du Sang Roïal, élevé avec Atahualipa, qui l'avoit fait Capitaine de ses Gardes. Son premier nom avoit été *Cumac Youpangui*, qui signifie Youpangui le beau; mais les cruautés qu'il avoit exercées par l'ordre d'Atahualipa le faisoient nommer alors Cupaï Youpangui, c'est-à-dire Youpangui le Diable. Il échappa aux efforts d'Alvarado; & ne pouvant rien attendre de favorable, ni des Etrangers, auxquels il avoit fait tout le mal qu'il avoit pû, ni de sa Nation, contre laquelle il avoit exercé toute sorte de barbaries, il se sauva dans les Andes, avec Ruminagui, & d'autres Chefs aussi désesperés qu'eux.

Fuite de Cupaï Youpangui, Bâtard du Sang Roïal.

Almagro, n'aïant pu douter que les Espagnols dont on lui apprenoit l'arrivée, ne fussent Alvarado & ceux qu'il avoit inutilement cherchés à Saint Michel, ne vit pas de meilleur parti que de se tenir en garde contre les évenemens. Il se hâta d'appeller Belalcazar, qui vint le joindre avec toutes ses forces; & s'avançant ensemble vers Alvarado, ils envoïerent sept de leurs Cavaliers, pour reconnoître les siennes. Comme il s'approchoit de son côté, sans se croire si près d'un Corps de sa Nation, ces sept Espagnols tomberent entre ses mains. Il les traita fort civilement; & s'étant informé quelles étoient les forces d'Almagro, il les renvoïa : nouveau sujet d'inquiétude pour ce dernier, qui ne put comprendre pourquoi l'autre ne lui faisoit rien dire, en lui renvoïant ses gens. L'avantage du nombre étant du côté de ce redoutable Concurrent, Almagro pensoit à reprendre le chemin de Cusco, avec vingt-cinq chevaux, en laissant à Belalcazar le soin de se tirer d'embarras; lorsqu'un contre-tems encore plus cruel vint le jetter dans d'autres allarmes. Philipillo, qui l'avoit accompagné, & qui craignoit toujours le châtiment de ses impostures, prit non-seulement la résolution de l'abandonner, mais celle de le livrer à ceux dont il lui voïoit redouter l'approche; & s'étant assuré de la plûpart des Indiens qui le suivoient, il

Nouvelle trahison de Philipillo.

(38) Zarate, pp. 155. & préced.

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1532.

avoit concerté avec eux qu'au premier signe ils passeroient du côté d'Alvarado. Il se déroba effectivement, avec un des principaux Curacas. Dès le même jour, il arriva au Camp du nouveau Capitaine, & lui offrit ses services pour le rendre maître du Païs.

Rencontre d'Alvarado & d'Almagro.

Alvarado n'étoit pas venu au Pérou pour traverser les Associés, & ne se proposoit, au contraire, que de les assister de ses forces, s'ils avoient besoin de ce secours, & de pousser ensuite les Conquêtes vers le Midi. Sans mépriser les avis de l'Interprete, qui ne promettoit pas moins que de lui faire enlever Almagro & tous ses gens, il remit à s'en servir lorsqu'il auroit perdu l'espérance d'éviter une rupture avec eux. Cependant, l'inclination, qui lui faisoit souhaiter la paix, ne l'obligeant point à faire les premieres démarches, il s'avança vers la Vallée de Riobamba, où Dom Diegue Belalcazar étoit encore. La même fierté ne leur permit point de commencer les propositions. On fut bientôt en présence; & de part & d'autre, on se préparoit à la plus vigoureuse résistance. Mais, lorsqu'on étoit près d'en venir aux mains, le Licentié Caldera de Séville trouva le moïen de faire des ouvertures de paix. Une tréve de vingt-quatre heures facilita la négociation. Elle finit par deux Traités, l'un qui fut publié sur-le-champ, & l'autre qu'on tint secret. Le premier portoit, qu'Alvarado entreroit en partage du butin déja fait, comme de celui qu'on feroit à l'avenir; qu'il remonteroit sur sa Flotte pour aller découvrir de nouvelles Provinces au Midi: que François Pizarre & Diegue d'Almagro travailleroient à pacifier ce qu'ils avoient découvert & conquis; & que les gens de guerre des deux Partis seroient libres d'aller, ou par Mer à la découverte, ou par terre à la Conquête des Provinces Septentrionales. Ces conditions n'étoient qu'un voile, pour mettre à couvert l'honneur des deux Chefs. Alvarado avoit, dans sa Troupe, des Avanturiers d'une haute naissance, qu'il n'osoit mécontenter ouvertement. Il prévit que se voïant proposer des Découvertes incertaines, la plûpart préfereroient de s'arrêter au Pérou; & l'évenement vérifia ses conjectures. De son côté, il s'en embarrassoit d'autant moins, que par le Traité secret, on lui promettoit de lui compter, pour ses Vaisseaux, ses chevaux & ses munitions de guerre, cent mille pesos d'or, à condition qu'il retourneroit dans son Gouvernement de Guatimala, & qu'il s'engageroit par serment à ne pas revenir au Pérou du vivant des deux Associés. Une partie de ses gens le quitta, comme il l'avoit prévû, pour aller s'établir à Quito, où Belalcazar fut en même-tems renvoïé, pour y entretenir les Indiens dans la soumission (39).

Caldera empêche les deux Partis de se battre.

Leur Traité.

Alvarado vend sa Flotte pour cent mille pesos d'or.

Evénemens qui surviennent.

Alvarado & Dom Diegue prirent ensemble le chemin de Cusco. Mais ils ignoroient les nouveaux évenemens qui devoient interrompre leur marche. On se rappelle sans doute que Pizarre, se rendant à Cusco après la mort d'Atahualipa, avoit perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz. La plûpart n'avoient été que blessés & pris par les Indiens. On en comptoit dix-sept, dont les principaux étoient Sancho *de Cuellar*, François *de Chaves*, Pedro *Gonzales*, qui fut depuis un des Seigneurs de Truxillo, Alfonse *d'Alarcon*, Fernand de *Haro*, Alfonse de *Hojeda*, Christophe de *Horosco*, de Séville, & Jean *Dive*, Chevalier Portugais. Quis-

(39) Zarate, L. II, chap. 11. : & Gomara, L. V, chap. 19. & 20.

quiz, aïant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamalca, où se rendit aussi l'Inca *Titu-Autache*, un des Freres du feu Roi. Ce Prince, maître d'un si grand nombre d'Espagnols, entreprit de discerner & de punir ceux qui avoient contribué à la mort d'Atahualipa. Cuellar fut reconnu pour celui qui avoit signifié au Roi la Sentence de mort, en qualité de Greffier, & qui avoit assisté à l'exécution. Il fut étranglé au même Poteau, avec les mêmes formalités que les Indiens se souvenoient qu'il avoit exercées. Ils surent que Chaves, Haro, & quelques autres, avoient pris la défense d'Atahualipa : non-seulement ils leur accorderent la vie, mais ils prirent soin de faire guérir leurs blessures, les traiterent avec toutes sortes de caresses, & leur firent de riches présens. Ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamerent avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étoient la cessation des hostilités, & l'oubli des injures. Ils demandoient une solide & durable amitié entre les Indiens & les Espagnols : mais ils supposoient qu'on ne contesteroit point le Bandeau Roïal à Mango Inca, qu'ils reconnoissoient pour l'Héritier légitime, & qu'ils seroient traités en Alliés par les Espagnols ; comme ils promettoient que l'Ordonnance du feu Roi, par laquelle il avoit défendu à ses Sujets de nuire aux Chrétiens & à leur Religion, seroit fidelement observée. Enfin, ils faisoient prier le Gouverneur de renvoïer au plûtôt cette Capitulation à la Cour Impériale, pour en obtenir la ratification.

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1532.

Espagnols pris par Quisquiz.

La mort d'Atahualipa est vangée par les Indiens.

Capitulation qu'ils proposent.

Ils avoient dressé eux-mêmes ces conditions, & les firent entendre aux Espagnols par quelques Péruviens, qui les aïant accompagnés depuis quelque tems, commençoient à parler un peu leur Langue. Titu Autache, n'ignorant pas qu'un partie des premiers malheurs étoit venue de ce qu'on s'entendoit mal, se donna de grands soins, pour leur expliquer ce qu'ils devoient dire à leurs Maîtres.

Une prison, où les Espagnols avoient cru périr, n'avoit pû manquer de leur inspirer des sentimens plus vifs de Religion. Chaves fut le premier qui, reconnoissant la bonté des Indiens, leur dit, après en avoir conferé avec ses Compagnons, que jusqu'alors ils avoient demandé ce qu'ils souhaitoient pour eux-mêmes, mais qu'à son tour il vouloit leur faire deux demandes. On l'assura qu'elles seroient favorablement écoutées. « Il prioit, » leur dit-il, au nom de sa Nation, les Incas, leurs Capitaines & les autres Grands du Païs, premierement, de recevoir la Loi Chrétienne, & d'en permettre la Prédication dans l'Empire ; en second lieu, de considérer que les Espagnols, étant Etrangers, n'avoient, ni Villes, ni Terres, ni revenus dont ils pussent subsister ; sur quoi il demandoit qu'on leur donnât des vivres, comme aux autres Habitans, & des Indiens de l'un & de l'autre sexe, pour les servir, non en qualité d'Esclaves, mais comme des Domestiques.

Bonté naturelle des Péruviens.

Demandes qu'on leur fait, & qu'ils accordent.

La réponse des Péruviens fut, « que loin de rejetter la Religion Chrétienne, ils souhaitoient d'en être instruits ; qu'ils prioient le Gouverneur de leur envoïer des Prêtres, & qu'ils en témoigneroient leur reconnoissance ; qu'ils savoient bien que la Religion des Espagnols étoit meilleure que celle de leur Païs ; que leur Inca, Huayna Capac, les en avoit assurés avant sa mort, & leur avoit recommandé d'obéir à des Etrangers

» qui arriveroient bien-tôt dans ses Etats ; que cet ordre d'un Roi, dont » ils honoroient beaucoup la sagesse & la bonté, les obligeoit de servir » les Espagnols aux dépens même de leur vie, comme Atahualipa leur en » avoit donné l'exemple ». On voit que Garcilasso, dont ce récit est tiré, ne s'écarte point de la supposition d'un puissant préjugé, qui continuoit de disposer les Péruviens en faveur des Espagnols. Ils firent insérer, dit-il, cet évenement dans leur Histoire, par des nœuds qui leur tenoient lieu de Regîtres & d'Annales, au défaut de l'Ecriture, dont ils n'avoient pas l'usage.

Un Inca leur recommande la Paix en mourant.

Titu Autache mourut, peu de tems après le départ des Prisonniers Espagnols. Avant que d'expirer, il fit appeller Quisquiz & les autres Capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix avec les *Viracochas*. « Souvenez-» vous, leur dit-il, que Huayna Capac, mon Pere, nous l'ordonna par » son Testament, & par un Oracle dont l'accomplissement a commencé » sous nos yeux. Obéissez : c'est ma derniere volonté. Je vous recommande » l'exécution des ordres de l'Inca mon Pere. » En effet ce discours, & l'espoir d'une Paix dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quisquiz à s'abstenir de toute sorte d'hostilités. Telles étoient les dispositions des Indiens, lorsque Chaves & ses Compagnons arriverent à Cusco. On les avoit crus morts. Leur retour, & le bon traitement qu'ils avoient reçu, causerent une joie extrême aux Espagnols. Les gens de bien se réjouissoient particulierement du progrès que l'Evangile alloit faire à la faveur de cette paix. Mais l'arrivée d'Almagro & d'Alvarado y fut un obstacle.

Mango Inca vient recevoir la Frange rouge des mains de Pizarre.

Mango Inca, légitime Héritier des deux Rois, averti de la Négociation par Titu-Autache son Frere & par Quisquiz, eut assez bonne opinion des Viracochas, pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une paix qui leur étoit demandée à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cusco, & conférer personnellement avec l'*Apu* ; c'est le titre que les Péruviens donnoient au Gouverneur. Ses Officiers lui conseilloient de ne traiter que les armes à la main. Ils craignoient pour lui le sort d'Atahualipa, qui s'étoit livré par une aveugle imprudence. Mais il rejetta de si timides conseils. Rien de plus sage & de plus noble, que le discours qu'on lui prête dans cette occasion. Il se rendit à Cusco, sans autre distinction que la Frange jaune, qui étoit la marque de l'Héritier présomptif, pour recevoir la rouge des mains de l'Apu, qui la lui donna effectivement peu de tems après.

Obstacle qui trouble la Paix.

Quisquiz étoit alors, avec des troupes assez nombreuses, dans la Province de Cagnares, où il attendoit la ratification de la Paix ; & malheureusement Alvarado & Dom Diegue, qui n'étoient point encore informés de la négociation des Prisonniers, marchoient dans le même tems vers Cusco. Un Officier, que Quisquiz envoïa au-devant d'eux, pour leur demander dans quels termes étoit l'accommodement, fut arrêté par leurs Coureurs, qui apprenant le voisinage & l'état des troupes Péruviennes, se hâterent d'en instruire Alvarado. Tout ce qui regardoit la Paix fut regardé apparemment comme une feinte, & l'on ne pensa qu'à les surprendre.

Alvarado défait Quisquiz.

Quisquiz s'efforça quelque tems d'éviter le combat, dans la crainte de nuire au Traité : mais, se voïant poussé sans ménagement, il fit face dans

trois actions consécutives, où les Indiens perdirent beaucoup. Du côté des Espagnols, il y eut quatorze Hommes de tués, & cinquante-trois blessés, entre lesquels on nomme un Commandeur de Saint Jean, & le Frere d'Alvarado : mais ils demeurerent maîtres du Champ de Bataille, & de plus de quinze mille Bestiaux, avec environ quatre mille Indiens des deux sexes, qui en avoient la garde (40). Quisquiz se retira vers Quito, où la fortune ne seconda pas mieux son courage. Un Capitaine de Belalcazar attaqua son avant-garde & la mit en piéces. Dans le désespoir de cette derniere disgrace, il demeura incertain de quel côté il devoit tourner pour rétablir ses forces. Ses Officiers lui conseilloient de demander la paix; mais le ressentiment d'avoir été trompé par une fausse confiance lui donnoit tant d'aversion pour les Espagnols, qu'il menaça de la mort ceux qui lui répéteroient cette proposition. Comme il manquoit de vivres, & qu'il y avoit peu d'espérance d'en trouver en suivant ses ordres, d'autres lui représenterent qu'il valoit mieux mourir avec honneur, en attaquant les Chrétiens, que d'aller s'exposer, comme il y paroissoit résolu, à mourir de faim dans une Contrée déserte. Sa réponse ne les aïant pas satisfaits, Guaypalan, un des principaux, lui perça la poitrine d'un coup de Lance, & tous les autres acheverent de le tuer à coups de haches & de massues. Ensuite, congédiant les Troupes, chacun se choisit un asyle à son gré.

Découverte du Perou. Pizarre. II. Voïage. 1532.

Mort de ce Général Péruvien.

Pizarre, informé de ces évenemens, & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, aima mieux aller au-devant d'eux que de les attendre. Ensuite, lorsqu'il eut appris leur convention, il jugea plus que jamais, qu'il n'étoit pas de son intérêt qu'Alvarado vît Cusco, ni qu'il s'éloignât de la Côte maritime. Ses prétentions pouvoient croître avec ses lumieres. Il étoit encore dans la Vallée de Pachacamac. Ce fut dans ce lieu que le Gouverneur se hâta de l'aller joindre, & de lui païer la somme stipulée par son Associé. Il lui fit tous les honneurs qui pouvoient satisfaire son ambition. Aux cent mille Pesos d'or, il en joignit cent mille autres, avec un riche présent de Vaisselle d'or & d'argent, d'Emeraudes & de Turquoises. Il se crut obligé à cette profusion, pour un Homme, qui venoit de ruiner le plus dangereux des Généraux Péruviens, dont la défaite entraînoit celle de la plûpart des autres Capitaines qui tenoient encore pour les Incas. Après ces arrangemens, Alvarado partit pour son Gouvernement de Guatimala, & le Gouverneur envoïa Dom Diegue à Cusco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Mango, qu'il y avoit laissé sous la garde de ses deux Freres, Jean & Gonzales, & de ménager les Indiens qui s'étoient soumis volontairement. Libre de tous ces soins, il alla fonder, au bord de la Mer, sur la Riviere de Rimac, ou Lima, la fameuse Ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parcequ'il en fit jetter les fondemens, le 6 de Janvier, jour consacré à la Fête des Rois (41).

1533.

Pizarre satisfait Alvarado, qui retourne au Mexique.

1534.

Fondation de la Ville de Los Reyes, ou Lima.

Fernand, son Frere, n'avoit pas perdu ses peines en Espagne. L'Empe-

(40) Garcilasso, qui rapporte seul l'avanture des Prisonniers, ne dit rien du sort de Quisquiz. On y supplée par le Récit de Zarate & de Gomara.

(41) On suit le plus grand nombre des Historiens, qui mettent la Fondation de cette Ville en 1534 : mais elle ne fut bien peuplée, suivant Gomara, qu'en 1535, par les Habitans de Xauxa, qui s'y transplanterent. L. V, ch. 23. Voï. ci-dessous sa Description.

Découverte du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1534.

François Pizarre obtient le titre de Marquis ; Almagro celui d'Adelantade, & un Gouvernement.

reur, content des affaires du Pérou, lui accorda des Lettres, par lesquelles François Pizarre étoit honoré de la Dignité de Marquis. Le Païs, qu'il avoit découvert, & dont l'étendue étoit bornée à deux cens cinquante lieues de longueur, y étoit nommé la *Nouvelle Castille*. Les mêmes Lettres donnoient le nom de *Nouvelle Tolede* au Païs plus avancé vers le Midi, & conféroient ce Gouvernement à Dom Diegue d'Almagro, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Ces heureuses nouvelles, qui furent apportées avant le retour de Fernand, & par conséquent avant l'arrivée des Patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles sembloient les promettre. Le nouvel Adelantade se trouvant à Cusco, avec l'Inca & les deux Freres du Marquis, Jean & Gonzale Pizarre, prit aussi-tôt la qualité de Gouverneur, dans la supposition que Cusco étoit au-delà des deux cens cinquante lieues assignées pour le partage du Marquis, & que cette Ville appartenoit par conséquent à la nouvelle Tolede, dont la Cour lui donnoit le Gouvernement. Il ne manqua point de Flatteurs, qui échaufferent son ambition, & qui s'engagerent à le soutenir. Les deux Pizarres aïant aussi leurs Partisans, cette mésintelligence auroit causé beaucoup de désordres, si le Marquis ne s'étoit hâté de les prévenir par son retour. Il étoit alors à Truxillo, autre Ville qu'il venoit de fonder. Les Indiens, charmés des espérances qu'il avoit données à leur Inca, le porterent avec zele sur leurs épaules, & lui firent faire en fort peu de tems deux cens lieues de chemin.

Divisions qui naissent de là.

Nouvel accord des deux Chefs.

Almagro ne put résister à l'ascendant d'un Rival, que tant de grandes actions l'avoient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur Société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à Dom Diegue ; & Dom Diegue marqua beaucoup de confusion d'avoir formé si légerement une Entreprise, pour laquelle il n'avoit réellement aucun titre (42). Ils convinrent que l'Adelantade iroit faire la Découverte du Chili, dont on vantoit beaucoup les richesses ; & qu'ensuite, s'il n'étoit pas content de ce partage, le Marquis lui céderoit, en dédommagement une partie du Pérou (43). Les Espagnols, qui lui étoient attachés, eurent la liberté de le suivre. Il n'étoit pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres Soldats, surtout à ceux qui avoient déja rendu quelque service. Ils faisoient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple Arquebusier aspiroit à la plus haute fortune. Pizarre, qui ne se voïoit point

Politique de Pizarre.

(42) Zarate, *ubi sup.* page 169.

(43) Cet accord se fit sur une Hostie consacrée, avec serment de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura de ne former jamais aucune prétention sur Cusco, & cent trente lieues au-delà, quand Sa Majesté lui en donneroit le Gouvernement. On ajoute que sa promesse fut énoncée dans ces termes : « Seigneur, si je viole le serment que je » fais ici, je veux que tu me confondes & » me punisses, & dans mon corps & dans » mon ame ». . . Le même, p. 170. Gomara dit *qu'ils confirmerent, par serment sur l'Hostie consacrée, leur société & amitié* ; mais sans rapporter les termes. *Ubi sup.* p. 335. Cependant il ajoute plus bas ; « Que » quand Almagro juroit, il disoit que Dieu » abîmât son corps & son ame, s'il man- » quoit à sa promesse ». D'autres lui font dire seulement, dans cette occasion ; « Que Dieu » abîme le corps & l'ame de celui qui faus- » sera son serment ». On verra l'importance de cette Note, à sa mort,

en état de les satisfaire, & qui craignoit leurs cabales séditieuses, cherchoit à les occuper, en leur offrant de nouvelles Conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisoit avec joie. Il envoïa un Détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du Roïaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean Porcello, alla soumettre le Païs de *Bracamores*, ou *Pacamores*. Un troisieme partit pour subjuguer une Province qui fut nommée, par ironie, *Buena Ventura*. Alfonse d'Alvarado, Frere de Pedre, alla conquérir, avec trois cens Hommes, le Païs de Chachapoyas, & forma l'établissement de Saint Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

Découverte du Perou. Pizarre. II. Voïage. 1534.

§ IV.

Découverte du Chili par Dom Diegue d'Almagro.

L'Adelantade partit, pour son Entreprise, au commencement de l'année 1535, avec cinq cens soixante-dix Hommes, Infanterie & Cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnerent une fortune & des Maisons déja fondées au Pérou. Mango Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son Frere, & le Grand Prêtre des Péruviens, nommé, suivant Garcilasso, *Villachumu*. Il y joignit quinze mille Indiens, pour se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette Armée traversa d'abord la Province des Charcas, où elle s'arrêta quelque tems. Il y a deux chemins, qui conduisent delà au Chili; l'un par la Plaine, qui est le plus long; l'autre par les Montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les néges & le froid rendent impraticable dans toute autre Saison que l'Eté. En vain l'Inca & le Grand Prêtre conseillerent à l'Adelantade de prendre la plus belle de ces deux routes (44). Il préfera la plus courte, & son obstination lui coûta cher. Outre la faim & la soif, il eut à combattre des Indiens de fort grande taille, & d'une adresse extraordinaire à lancer leurs fleches. Mais rien ne lui causa tant de mal, que l'excès du froid, en traversant les Montagnes. Un de ses Capitaines, nommé *Ruydas*, & plusieurs autres Espagnols, en furent si réellement gelés, que s'il en faut croire ici les Historiens, « cinq mois après, au retour de l'armée, on retrouva leurs corps dans le même état, c'est-à-dire debout, » appuïés contre les rochers, & tenant encore dans leurs mains la bride » de leurs chevaux, qui étoient gelés comme eux. Leur chair étant aussi » fraîche, que s'ils fussent morts le même jour, on ne fit pas difficulté, » dans le besoin de vivres où l'on étoit, de manger celle des chevaux (45). A toutes ces disgraces se joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes Montagnes, après la mort des Indiens qui le portoient.

Découverte du Chili. Almagro. 1535.

Peines qu'il souffrit dans ce Voïage.

Corps qui se conservent gelés.

Les Provinces du Chili, qui avoient reconnu anciennement les Incas, re-

(44) Ce conseil & les services de Paulu, qui furent constans, détruisent le Récit de Zarate, qui veut que Mango Inca eût déja formé le dessein de faire périr tous les Espagnols, & que le Grand Prêtre fût chargé avec Paulu de se défaire, dans le Voïage, de Dom Diegue & de ses gens; pp. 174 & 175.

(45) Le même, pp. 176. & 177.

Progrès de l'Adelantade au Chili.

çurent avec joie l'Adelantade, en faveur de l'Inca & du Grand Prêtre. Il paroît qu'il s'avança jusqu'au trente-huitieme degré de Latitude Méridionale : mais sans être tenté d'y former aucun Etablissement. Peut-être fut-il effraïé par le naturel belliqueux de plusieurs Nations, qu'il avoit traversées, & surtout par les forces de deux Seigneurs, qui dans leurs guerres mutuelles, mettoient en Campagne chacun deux cens mille Combattans. L'un, nommé Leuchengorma, possedoit à deux lieues du Continent, une Ile consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y avoit un Temple servi par deux mille Prêtres. Ses Sujets apprirent, aux Espagnols, que cinquante lieues au-delà de ses Terres, on trouvoit entre deux grandes Rivieres une vaste Province, qui n'étoit habitée que par des Femmes (46), dont la Reine se nommoit *Guaboymilla*, c'est-à-dire, en Langue du Païs, Ciel d'or, parcequ'outre l'or que la nature y produisoit en abondance, elles faisoient des Etoffes d'une merveilleuse richesse. Mais quand les difficultés, qui croissoient de jour en jour, n'auroient pas rebuté l'Adelantade, une noire intrigue dont il n'avoit aucune défiance, & dont on nous apprend le dénouement sans nous en expliquer l'origine, suffisoit pour lui faire interrompre sa marche. Ce fut une conspiration contre sa vie. Garcilasso ne dit pas même, si c'étoit parmi les Espagnols ou parmi les Indiens (47) qu'elle s'étoit formée : mais il ajoute seulement, que l'Interprete Philippillo étoit à la tête. Ce perfide, que Dom Diegue avoit reçu en grace, à la priere de Pedre d'Alvarado, & dont il avoit cru pouvoir tirer beaucoup d'utilité dans son Voiage, ennuïé apparemment d'une route si longue & si pénible, trouva des Mécontens auxquels il n'eut pas de peine à persuader que leurs fatigues ne pouvoient finir que par la mort de leur Chef. La maniere, dont ce complot fut découvert, n'est pas demeurée moins obscure que son origine & ses circonstances. Mais Philippillo prit la fuite, & fut arrêté : son Procès fut si court, qu'on n'en tire pas plus de lumieres. Dom Diegue le fit écarteler ; & tous les Historiens s'accordent sur l'aveu qu'il fit, en mourant, d'avoir faussement accusé le malheureux Atahualipa, pour s'assurer la possession d'une de ses Femmes.

Philippillo conspire contre sa vie.

Il est écartelé.

Source d'une révolte générale des Indiens.

Un autre incident détermina l'Adelantade à reprendre le chemin de Cusco. Il vit arriver, dans son Camp, Jean de Herrada, Officier Espagnol, chargé de lui remettre les Patentes de son Gouvernement, que Fernand Pizarre lui avoit apportées à son retour d'Espagne, & de lui apprendre le soulevement général des Indiens du Pérou. Mango Inca, soit pour avoir marqué trop d'impatience de remonter sur le Trône de ses Peres, soit pour

(46) C'étoit apparemment le Païs des Amazones, découvert en 1543, par Orellana : mais on verra que l'opinion qui regarde ces Femmes, n'a jamais été bien éclaircie.

(47) C'est par déférence pour Garcilasso, qu'on croit devoir en laver les Indiens. Cependant Gomara dit qu'après l'arrivée de *Herrada*, « Paulu & le Grand Prêtre apprenant que Mango avoit pris les armes, & ne voïant aucune occasion de tuer les Chrétiens, comme ils se l'étoient proposé, abandonnerent le Camp ; qu'Almagro fit suivre Philippillo qui s'en étoit fui, parcequ'il participoit à la Conjuration ; qu'il fut pris & mis en quartiers », p. 338. A la vérité ce Récit paroît démenti par la fidélité de Paulu pour Dom Diegue, qu'on verra bien prouvée dans la suite. Le même Historien ajoute que Philippillo, auquel il donne le surnom de Pohecios, étoit un méchant Homme, très leger, menteur, altéré du Sang Espagnol, & peu Chrétien, quoiqu'il fût baptisé. *Ibid.*

quelques trames secretes dont il fut accusé, avoit été renfermé dans la Forteresse de Cusco. Le Marquis étant alors à Los Reyes, l'Inca n'avoit pas eu d'autre ressource, contre la rigueur des Officiers Espagnols, que la bonté qu'il connoissoit à Jean Pizarre, occupé dans le même tems à réduire quelques Indiens qui s'étoient retirés dans des Rochers. Il l'avoit fait prier de lui rendre la liberté, pour lui sauver l'humiliation de se trouver dans les chaînes, à l'arrivée de Fernand, dont on attendoit incessamment le retour; & Jean Pizarre lui avoit accordé cette faveur. Fernand, revenu d'Espagne, avec la qualité de Chevalier de Saint Jacques, dont l'Empereur l'avoit gratifié, prit beaucoup de confiance & d'amitié pour Mango. Deux mois après, ce Prince lui demanda la permission d'assister à une Fête, avec promesse de lui en rapporter une Statue de Huayna Capac son Pere, fort vantée, parcequ'on la disoit d'or massif. Fernand ne fit pas difficulté d'y consentir. Le lieu de cette Fête se nommoit *Youcay* (48); c'étoit une Maison de Plaisance, où se rassemblerent quelques vieux Capitaines, qui s'étoient retirés dans les Montagnes, après la mort de Quisquiz, & qui gémissoient des malheurs de leur Patrie. Mango leur exposa la Capitulation reglée avec les Espagnols. Il leur représenta qu'au lieu de l'exécuter, ils l'amusoient de vaines promesses, ils bâtissoient des Villes, & partageoient entr'eux ses Etats. Il leur peignit, des plus vives couleurs, l'indignité de sa Prison, & d'autres outrages qu'il n'avoit pas cessé d'essuïer. Enfin, il leur déclara qu'au prix de son sang & de l'ombre de grandeur qui lui restoit, il étoit résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses Tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime à prendre les armes, pour secouer le joug Etranger. Sur un ordre de l'Inca, tous les Indiens, qui n'étoient pas observés de trop près, se souleverent, depuis Los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire dans un espace de plus de trois cens lieues. Ils se virent, en peu de jours, deux Armées nombreuses, dont l'une marcha vers los Reyes, pour y accabler le Marquis, & l'autre alla fondre sur Cusco. Dans le premier trouble des Espagnols, elle se saisit de la Forteresse, qu'ils eurent beaucoup de peine à reprendre, après un siege de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué, d'un coup de pierre à la tête; & cette perte fut sensible à tous ceux qui estimoient sa bonté, son courage, & l'intelligence particuliere qu'il avoit acquise de la maniere d'attaquer les Indiens. L'Inca revint avec toutes ses forces, & forma un siege régulier, qui dura huit mois (49).

Découverte du Chili. Almagro. 1535.

Mort de Jean Pizarre.

Ce fut par ces fâcheuses nouvelles qu'Almagro fut absolument déterminé à retourner sur ses traces. Ses Officiers, dont les principaux étoient Gomez d'Alvarado, l'un des Freres du Gouverneur de Guatimala, Diegue d'Alvarado son Oncle & Rodrigue Ordoñes, l'en solliciterent vivement; les uns par le desir de se faire un riche Etablissement au Pérou; les autres, pour demeurer maîtres du Chili. Il s'avança par de grandes marches, jusqu'à six lieues de Cusco; & sans avoir fait avertir Fernand Pizarre de son arrivée, il envoïa proposer un accommodement à l'Inca. Ses sermens ne lui avoient pas fait perdre l'envie de se rendre maître de la Ville; il croïoit trouver, dans les termes de ses Patentes, un nouveau fondement pour ses ambitieuses prétentions. L'Inca lui fit proposer une entrevûe, à laquelle il

1536.

Almagro rentre au Pérou.

Trahison de l'Inca Mango.

(48) Incaya, suivant Zarate.

(49) Zarate, L. III, chap. 3.

Découverte du Chili. Almagro. 1536.

consentit sans défiance. Il laissa la plus grande partie de ses Troupes sous les ordres de Jean de Sayavedra ; & s'avançant avec peu de précaution, il donna dans une embuscade, où le furieux Mango lui tua la moitié de son Escorte.

§ V.

Suite du second Voïage de François Pizarre, et Conquête du Pérou.

Conquête du Perou. Pizarre. II. Voïage. 1535.

Fernand Pizarre apprit son malheur, aussi-tôt que son arrivée ; & l'information, qui lui vint en même-tems, que Sayavedra étoit demeuré au Village de Horcos, avec la meilleure partie de l'armée, le fit sortir de Cusco, à la tête de cent soixante & dix hommes. Sayavedra en fut averti, & mit en ordre de bataille trois cens Espagnols, que l'Adelantade lui avoit laissés. Lorsqu'ils furent en présence, Fernand lui fit demander un entretien tête à tête, pour chercher ensemble quelque voie d'accommodement.

Conférence de Sayavedra & de Fernand Pizarre.

Cette proposition fut acceptée. On prétend que dans leur conférence, Fernand lui offrit une grande quantité d'or, s'il vouloit remettre aux Partisans du Marquis les Troupes qu'il commandoit : mais on ajoute, que Sayavedra, qui rapportoit tout à l'honneur, rejetta fort noblement cette offre (50). Cependant Dom Diegue, échappé à l'Inca, avoit rejoint ses gens, avec lesquels il se mit en marche vers Cusco. Quatre Cavaliers de Fernand, qu'il enleva lorsqu'ils cherchoient à l'observer, lui apprirent tout ce qui s'étoit passé au Pérou, depuis le soulevement des Indiens : Mango & ses Capitaines avoient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une partie des Edifices de Cusco.

Almagro renouvelle ses prétentions sur Cusco.

Cette nouvelle parut le toucher beaucoup ; mais elle ne fit qu'augmenter la passion qu'il avoit de se voir maître d'une Ville, dont il vouloit faire le centre de son Gouvernement. Il se hâta d'envoïer ses Provisions au Conseil Roïal que les Pizarres y avoient établi, en priant les Chefs de le recevoir pour leur Gouverneur, sur le principe, que les bornes du Marquis ne s'étendoient pas si loin. On lui fit répondre, qu'il pouvoit faire mesurer la juste étendue des deux Provinces, & que si Cusco se trouvoit dans la sienne, on étoit prêt à reconnoître ses droits. Plusieurs personnes y furent emploïées, sans pouvoir s'accorder sur cet important article. Les Amis de l'Adelantade vouloient que les lieues reglées dans les Provisions du Marquis fussent prises en suivant la Côte maritime, ou le grand chemin Roïal, & qu'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De ces deux manieres, son Gouvernement finissoit non-seulement avant la Ville de Cusco, mais même avant celle de Los Reyes. Au contraire, les Partisans du Marquis prétendoient que la mesure devoit être prise en ligne droite, sans détours, sans circuit, soit avec une simple corde, soit en comptant les degrés de Latitude, & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

Il trompe Fernand Pizarre.

Fernand ne laissa point de faire offrir à Dom Diegue un quartier de la

(50) Le même, p. 191.

Ville, pour s'y loger lui & ses gens, avec promesse d'informer le Marquis de cette nouvelle contestation, & de chercher quelque tempéramment qui convînt aux deux Associés. Quelques Historiens rapportent que sur cette proposition les deux Partis convinrent d'une tréve, & que Fernand, dans un excès de confiance, permit à ses Soldats fatigués de prendre quelque repos. Quelque jugement qu'on porte d'un fait incertain, l'Adelantade s'approcha de la Place, & trouva le moïen d'y pénétrer dans la plus grande obscurité de la nuit, qui se trouvoit encore augmentée par un brouillard fort épais. Fernand & Gonzale Pizarre, éveillés par le bruit, s'armerent avec plus d'intrépidité qu'ils n'avoient eu de précaution ; & leur Maison étant attaquée la premiere, ils s'y défendirent vigoureusement, sans autre secours que celui de leurs Domestiques ordinaires. Mais lorsque le feu y fut appliqué de divers côtés, ils se virent forcés de se rendre. Dès le jour suivant, Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur, & les Pizarres furent chargés de chaînes. Leurs Ennemis conseilloient à l'Adelantade d'assurer sa Conquête & son repos par leur mort. Il rejetta cette cruelle idée, à la sollicitation de Dom Diegue d'Alvarado, qui se fit leur Caution. On assure même qu'il n'avoit violé la tréve que sur le rapport de quelques-uns de ses gens, qui l'avoient assuré que Fernand Pizarre avoit fait rompre les Ponts, & se fortifioit dans Cusco. Ceux qui s'efforçent ainsi de le justifier ajoutent pour preuve, qu'en entrant dans la Ville, & voïant les Ponts entiers, il s'étoit écrié qu'on l'avoit trompé. Mais, encouragé par le succès, il donna la Frange rouge à Paulu (51), pour le substituer sur le Trône des Incas à Mango son Frere, qui avoit levé le siege après son embuscade, & qui s'étoit retiré dans les Montagnes (52), en se plaignant d'être trahi par ses Dieux.

Il fait les deux Pizarres Prisonniers.

Il refuse de leur faire ôter la vie.

Pendant le Siege de Cusco, le Marquis n'avoit pas été moins menacé à Los Reyes. Dans le partage de ses soins, entre ses Freres, dont il n'avoit pû recevoir aucune information, Almagro, qu'il croïoit massacré au Chili, & sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'enveloppoient, il s'étoit hâté de faire partir tout ce qu'il avoit de Vaisseaux, autant pour animer le courage de ses gens, en leur ôtant l'espérance de se sauver par la Mer(53), que pour faire demander du secours au Commandant de Panama, au Viceroi de la Nouvelle Espagne, & à tous les Gouverneurs des Indes. Il avoit tiré les Garnisons de Truxillo, & de quelques autres lieux voisins. Il avoit fait rappeller Alfonse d'Alvarado, avec les Troupes qu'il lui avoit confiées pour la Découverte du Païs des Chachapoyas. Le danger de ses Freres causant sa plus vive inquiétude, il n'avoit pas manqué de leur envoïer plusieurs fois du renfort ; mais il avoit toujours ignoré le sort des divers Détachemens qu'il avoit fait marcher à leur secours. Quelle auroit été sa consternation, s'il en eut été mieux informé ? Diegue Pizarre, son

Etat du Marquis pendant le Siege de Cusco.

(51) Une faveur de cette nature leve tous les soupçons dont quelques Historiens noircissent Paulu.

(52) Dans un lieu qu'on a nommé *Villa Pampa*.

(53) Zarate, p. 201. On a comparé cette résolution à celle de Fernand Cortez. Cependant l'Historien, qu'on vient de citer, reproche à Pizarre d'avoir emploïé, auprès de ceux auxquels il faisoit demander du secours, des termes qui ne marquoient pas sa fermeté ordinaire, p. 202.

CONQUÊTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1535.

Cousin, parti avec soixante-dix Cavaliers, avoit été tué avec eux dans un passage, à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses Beaux-Freres, avoit péri de même avec quatre-vingt Cavaliers. Le Capitaine Morgoveyo avec sa Troupe, & le Capitaine Gayette avec la sienne, étoient tombés aussi dans les mains des Indiens, qui ne leur avoient fait aucun quartier. Plus de trois cens Hommes, envoïés successivement, avoient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs Ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres & des pieces de rochers, que les Péruviens avoient fait rouler sur eux du haut des Montagnes, dans quelques Vallées étroites & profondes, où ils leur avoient laissé le tems de s'engager; & le comble du malheur avoit toujours été, que ceux qui périssoient les derniers ne savoient rien du sort de ceux qui les avoient précédés. On remarque que Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Leon, Alfonse Henriquez, le Trésorier Requelme & les autres Chefs de Cusco, n'aïant pas été mieux informés de la situation du Marquis, s'étoient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étoient persuadés que tous les Espagnols de Los Reyes, dont ils ne recevoient ni nouvelles ni secours, avoient été massacrés. Une si cruelle incertitude avoit été accompagnée, du côté du Marquis, de la nécessité continuelle de résister aux attaques des Indiens; & pendant plusieurs mois, ses forces n'avoient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avoit mis en état de respirer, & de pousser même l'Ennemi jusqu'aux Montagnes. Mais alors il n'avoit rien eu de si pressant, que de faire partir ce brave Officier pour Cusco, après l'avoir nommé son Lieutenant Général à la place de Pierre de Lerma, qui l'étoit auparavant, & que cette préférence irrita beaucoup. Alvarado s'étoit mis en marche avec un Corps de trois cens Hommes, qui s'étoit bien-tôt trouvé grossi de deux cens, par la jonction de Gomez de Tordoya. Il s'étoit fait jour jusqu'au Pont de Lumichaca, où il avoit mis en déroute une grande partie des Indiens. Ses succès aïant continué jusqu'au Pont d'Abancay, c'étoit le bruit de ses victoires, joint à l'arrivée de l'Adelantade, qui avoit déterminé Mango Inca à lever le Siege de Cusco.

Alfonse Alvarado délivre tout à la fois du Siege Cusco & Los Reyes.

1536.

Son embarras du côté de l'Adelantade.

Alvarado, instruit en même-tems du retour & de la conduite de l'Adelantade, ne jugea point à propos de passer plus loin sans avoir reçu de nouveaux ordres. Pendant qu'il les attendoit, Dom Diegue envoïa au-devant de lui quelques Cavaliers, pour lui signifier ses Provisions de Gouverneur, dans lesquelles il lui fit déclarer nettement que Cusco étoit compris. Alvarado les prit & les lut: mais déclarant à son tour qu'il ne pouvoit s'attribuer la qualité de Juge, il répondit que c'étoit au Marquis qu'elles devoient être signifiées. Dom Diegue, qui s'étoit avancé lui-même avec d'autres espérances, se hâta de retourner à Cusco. Quelques jours après, de Lerma, que son mécontentement disposoit à la trahison, lui aïant fait savoir qu'il étoit résolu d'embrasser son parti, avec plus de quatre-vingts Hommes qu'il avoit sous ses ordres, il sortit de la Ville à la tête de ses Troupes. Alvarado en fut informé le matin; & ses soupçons tombant aussi-tôt sur de Lerma, il pensoit à le faire arrêter, lorsqu'il apprit que le Traître étoit parti la nuit précédente. Dom Diegue, bien informé alors du

Il est trahi par de Lerma, & fait Prisonnier.

nombre de ceux que de Lerma avoit fait entrer dans la Conſpiration, s'approcha le ſoir du Pont d'Abancay, avec d'autant plus de confiance, qu'il ſavoit qu'une partie des Conjurés en avoient la garde. Il attendit les plus épaiſſes ténebres, pour fondre ſur le Camp d'Alvarado; & ce malheureux Général, à qui l'on avoit dérobé, comme à ſes plus fideles Officiers, juſqu'à leur Lance, pour leur ôter le pouvoir de ſe défendre, fut enlevé dans ſa Tente. Une victoire, qui n'avoit pas coûté le moindre ſang, rendit ſi fiers l'Adelantade & ſes Partiſans, qu'ils publierent, à Cuſco, & dans tous les lieux de leur dépendance, que les Pizarres n'avoient plus rien à prétendre au Pérou, & qu'ils pouvoient aller gouverner les Manglares, ſous la ligne Equinoxiale (54).

CONQUÊTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1536.

Orgueil d'Almagro & de ſes Partiſans.

Cependant les premiers avantages d'Alvarado aïant répandu tant d'effroi parmi les Indiens, qu'ils n'avoient pas moins ſervi à leur faire lever le Siege de Los Reyes que celui de Cuſco, le Marquis, qui ſe trouva libre, avec un fort bon nombre de Troupes, ne penſa qu'à voler au ſecours de ſes Freres. Il ignoroit encore le retour d'Almagro, & tout ce qui s'étoit paſſé depuis. La plûpart de ſes Troupes lui avoient été envoïées par Dom Alfonſe de Fuenmayor, Archevêque & Préſident de l'Ile Eſpagnole, ſous la conduite de Dom Diegue de Fuenmayor ſon Frere. Gaſpard d'Eſpinoſa lui en avoit amené de Panama; & Diegue d'Agala, qu'il avoit envoïé à Nicaragua, en étoit revenu auſſi avec quelque ſecours. Tous ces Corps enſemble montoient à plus de ſept cens Eſpagnols, c'eſt-à-dire, plus qu'on n'en avoit jamais vus raſſemblés dans la partie Méridionale du Continent. Le Marquis ſe mit en marche avec les plus hautes eſpérances. Il arriva, ſans obſtacles, dans la Province de Naſca, à vingt-cinq lieues de Los Reyes. Ce fut le terme de ſon Voïage. Il y apprit le retour de Dom Diegue, & tous les évenemens qui l'avoient ſuivi. Dans l'accablement de tant de diſgraces, conſidérant que ſes Troupes étoient diſpoſées à combattre des Indiens, & non des Eſpagnols, il ſe crut obligé de retourner à Los Reyes, pour y prendre de nouvelles meſures. Cependant, ce ne fut point ſans avoir dépêché à Cuſco le Licentié d'Eſpinoſa, en lui recommandant de chercher d'avance quelque moïen de conciliation.

Le Marquis part pour Cuſco avec une Armée.

Fâcheuſes Nouvelles qui le font retourner à Los Reyes.

Eſpinoſa étoit chargé de repréſenter à l'Adelantade, que ſi la Cour d'Eſpagne apprenoit malheureuſement leurs démêlés, elle ne manqueroit pas de les rappeller l'un & l'autre, & de leur envoïer des Succeſſeurs qui jouiroient du fruit de leurs travaux. Si Dom Diegue étoit inſenſible à ce motif, on devoit lui propoſer de rendre du moins la liberté aux Freres du Marquis, & de demeurer à Cuſco, ſans pouſſer plus loin ſes Entrepriſes, juſqu'à ce que la Cour fût conſultée, & qu'elle fixât, par des ordres précis, les bornes des deux Gouvernemens. Eſpinoſa n'obtint rien; & ſa mort acheva de rompre cette Négociation. Dom Diegue deſcendit dans la Plaine avec ſes Troupes, après avoir nommé pour ſon Lieutenant-Général, à Cuſco, Gabriel de Rojas, ſous la garde duquel il laiſſa Gonzale Pizarre & Alvarado, & faiſant mener Fernand Pizarre à ſa ſuite, il continua ſa marche juſqu'à la Province de Chincha, où il établit, à vingt lieues de

Il propoſe en vain un accommodement à D. Diegue.

Bravade qui l'irrite, & qui lui devient utile.

(54) *Ibid.* pp. 207. & précédentes.

CONQUÊTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1536.

Los Reyes, une nouvelle Colonie, dans un lieu qui appartenoit sans difficulté au Gouvernement du Marquis (55).

Arquebuses rares au Pérou.

Une persécution si vive devint fort nuisible à ses intérêts. Elle attacha au Marquis toutes les nouvelles Troupes qui ne cessoient point d'arriver à Los Reyes, entre lesquelles on nomme Pedro de Bergara, Capitaine Flamand, qui avoit apporté de son Païs un grand nombre d'Arquebuses, avec les munitions convenables à ces armes. Jusqu'alors, on n'en avoit point assez, au Pérou, pour former des Compagnies entieres d'Arquebusiers; & ce secours fut d'une extrême utilité pour le Marquis, qui en forma sur le champ deux Compagnies. Un autre incident releva beaucoup son courage. Alvarado & Gonzale Pizarre, qui étoient demeurés Prisonniers à Cusco, trouverent le moïen de s'échapper, avec plus de soixante-dix Hommes, qu'ils engagerent à les suivre, & qui enleverent en partant Gabriel de Rojas, Lieutenant-Général de Dom Diegue (56). Leur arrivée fit une Fête publique à Los Reyes, tandis que Dom Diegue s'affligeoit beaucoup de leur évasion. Apprenant d'ailleurs que les forces du Marquis augmentoient de jour en jour, il résolut enfin d'en venir à quelque accommodement. Alfonse Henriquez, Diegue Nuñez de Mercado, & Jean Gusman, furent chargés de ses ordres, pour offrir une entrevûe au Marquis. Après quelques négociations, on convint, de part & d'autre, de remettre tous les intérêts entre les mains du Pere François de *Bovadilla*, Provincial de l'Ordre de la Merci, & du Pere François *Lusando*. Ces deux Plénipotentiaires porterent, en vertu de leurs pouvoirs, un Jugement par lequel Fernand Pizarre devoit être remis en liberté, & Cusco rentrer sous l'autorité du Marquis, jusqu'à la décision absolue de la Cour. En attendant, les deux Armées devoient être congediées, pour s'emploïer dans l'intervalle à la découverte de divers Païs. En un mot tout l'avantage de cette décision demeurant au Marquis, l'Adelantade & ses Partisans ne pûrent contenir leurs plaintes (57). Cependant ils feignirent de les étouffer; & les Plénipotentiaires furent même assez respectés, pour obtenir une conférence entre les deux Chefs, dans laquelle on supposoit qu'ils acheveroient de se réconcilier. Le Village de *Mala*, qui étoit entre les deux Camps, fut choisi pour cette grave entrevûe, & douze Cavaliers nommés, de part & d'autre, pour les escorter.

Gonzale Pizarre & Alvarado s'échappent de leur Prison.

Deux Religieux sont choisis pour Médiateurs.

Leur décision.

Conférence réglée entre Almagro & Pizarre.

Ils partirent au moment reglé: mais Gonzale Pizarre, que le Marquis avoit nommé pour commander sous lui, se fiant peu à la parole de Dom Diegue, étoit allé se poster secretement à peu de distance du Village, après avoir donné ordre à Castro de se tenir, avec sa Compagnie d'Arquebusiers, dans des Roseaux qui étoient sur le chemin de Dom Diegue, & de

(55) *Ibid.* p. 210. Gomara, L. V, chap. 31. & précédens.

(56) Zarate, p. 212. « Ils subornerent, » dit Gomara, environ 50 Soldats de leur » Garde, & avec leur aide ils sortirent de » la prison. Puis ils ôterent les cordes des » cloches, afin qu'on ne sonnât point l'allar- » me après eux, & s'enfuirent avec ces cin- » quante Hommes, à course de Cheval, » emmenant avec eux Prisonnier Gabriel de » Rojas », chap. 32.

(57) Tous les siens disoient que depuis Pilate, on n'avoit pas prononcé de jugement plus injuste. Gomara, *ubi suprà*, p. 344. au verso.

faire

faire feu sur lui, s'il lui voïoit une escorte plus nombreuse qu'il ne s'y étoit engagé. De l'autre côté, Dom Diegue, en partant avec ses douze Cavaliers, avoit ordonné à Rodrigue d'Ordoñez, son Lieutenant, de tenir ses Troupes en état de combattre, & de regler sa conduite sur celle du Parti opposé (58). En s'abordant, le Marquis & l'Adelantade s'embrasserent avec de grandes apparences d'affection : mais avant qu'ils eussent commencé à s'expliquer sérieusement, un Cavalier de l'escorte de Pizarre, qui avoit observé le mouvement de Gonzale, s'approcha de Dom Diegue, & lui dit à l'oreille, qu'il croïoit sa vie menacée. Sur le champ, s'étant fait amener son cheval, il prit le parti de se retirer. Quelques Cavaliers du Marquis presserent leur Chef de le faire arrêter (59), ce qu'il pouvoit aisément par les Arquebusiers de Castro. Mais, soit qu'il ignorât l'embuscade, soit qu'il ne l'eût ordonnée, ou permise, que pour la sûreté de sa propre vie (60), il se retrancha sur la fidelité qu'il devoit à sa parole. L'Adelantade, qui découvrit en effet les Arquebusiers en se retirant à toute bride, ne manqua point de faire retentir ses plaintes ; & le Marquis, soutenant qu'il n'avoit point eu de part aux précautions de son Frere, se prétendit encore plus justifié par le refus qu'il avoit fait d'en user, lorsqu'on l'en avoit instruit.

Conquête du Perou. Pizarre. II. Voïage. 1536.

Leurs défiances mutuelles.

Almagro quitte la Conférence sur un avis sécret.

Quoique le mauvais succès d'une négociation, dont on avoit conçu tant d'espérance, n'eût fait qu'aigrir les esprits, il se trouva quelques personnes sans passion, qui s'emploïerent encore à les accorder ; & Dom Diegue consentit enfin à délivrer Fernand Pizarre, sous deux conditions : l'une, qu'il partiroit immédiatement, pour aller prendre les ordres de la Cour d'Espagne ; l'autre, qu'on vivroit en paix, jusqu'à son retour. Cependant, les plus fideles Amis de l'Adelantade, qui savoient avec quelle rigueur on avoit traité Fernand dans sa Prison, lui représenterent ce qu'il avoit à craindre de sa vangeance, & panchoient à lui faire couper la tête. Zarate assure même que Dom Diegue se repentit sur le champ d'avoir préferé des conseils plus doux, & qu'après l'avoir renvoïé civilement, accompagné du jeune Almagro son Fils & de ses principaux Officiers, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit fait ramener, si Fernand n'eut fait une extrême diligence pour joindre une grosse Escorte qui venoit au-devant de lui (61).

Almagro entre en Traité, & rend la liberté à Fernand Pizarre.

Il s'en repent trop tard.

Ce qui peut faire douter de la bonne foi du Marquis, & juger même qu'il n'avoit feint de consentir à l'accommodement que pour délivrer son Frere, c'est qu'aïant reçu avant le Traité, par Pierre d'Anzures, des ordres provisionnels de la Cour, dont il n'avoit point encore fait la déclaration,

Déclaration qu'il reçoit du Marquis.

(58) Le même assure que Dom Diegue avoit ordonné à ses gens de tuer Fernand Pizarre, s'il arrivoit quelque désordre. *Ibid.* au recto.

(59) Benzoni ne s'accorde gueres ici avec les Historiens Espagnols, lorsqu'ils ne mettent que de la défiance de part & d'autre, sans intention déterminée de nuire. Il tranche net sur le dessein que les Pizarres avoient de se défaire de leur Concurrent, & fait même entrer les deux Religieux dans le complot. Mais cette supposition est démentie par les circonstances.

(60) Gomara dit naturellement : « Si cette » Entreprise se fit par l'ordre de François Pi» zarre, ou sans sa participation, je crois » qu'on n'en sait rien » ; *ubi sup.* p. 344. Zarate le justifie absolument, & lui fait honneur de la fidélité, qui lui fit rejetter le conseil des Cavaliers, p. 215.

(61) Le même, pp. 216. & 217.

Conquête du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1536.

à peine vit-il Fernand libre, qu'il les fit signifier à l'Adelantade. Ils portoient que les deux Gouverneurs demeureroient chacun dans le Païs qu'ils auroient découvert & conquis, & dans lequel ils auroient fait des Etablissemens, lorsque ce Reglement leur seroit apporté; sans rien entreprendre sur les limites l'un de l'autre, jusqu'à de nouveaux ordres, que Sa Majesté promettoit, après s'être fait mieux éclaircir. Dom Diegue, expliquant cette décision suivant ses vûes, répondit, qu'il étoit prêt à s'y conformer, & qu'étant maître de Cusco dans le tems qu'elle lui étoit signifiée, il y demeureroit tranquille, avec promesse d'obéir fidelement aux nouveaux ordres qu'on lui annonçoit pour l'avenir. Le Marquis répliqua qu'il avoit occupé, le premier, Cusco & le Païs voisin; qu'il en avoit fait la Découverte; qu'il y avoit formé les premiers Etablissemens; que Dom Diegue ne l'en avoit dépossedé que par la force, & que par conséquent l'ordre provisionnel de Sa Majesté l'obligeoit d'en sortir. Ces explications auroient traîné en longueur, si le Marquis, pour les terminer avec éclat, n'eut déclaré hautement que toutes les conventions étoient abrogées par l'ordre de la Cour, & qu'il ne pouvoit se dispenser d'emploïer les armes, pour en procurer l'exécution.

On en vient à la guerre.

1537.

Dom Diegue insista sur sa premiere réponse; mais ne pouvant contester que la Province de Chincha, où il étoit, ne fût de la Jurisdiction du Marquis (62), il se hâta de lever son Camp, & de reprendre le chemin de Cusco. L'espérance d'abréger sa marche lui fit traverser une haute Montagne, nommée Guaytara, rompant après lui tous les passages, qui étoient déja fort difficiles. Le Marquis n'en eut pas moins d'ardeur à le suivre; & forçant les obstacles, il s'engagea si loin dans la Montagne, que Dom Diegue, averti de son approche, prit le parti de doubler sa marche. Cependant, il laissa Ordoñez à l'arriere-garde, pour ôter l'air de fuite à sa retraite. Mais on assure que s'il eut fait face à l'Ennemi, sa victoire étoit certaine. C'est une expérience constante, que ceux qui traversent la Montagne de Guaytara sont attaqués, les premiers jours, de maux de cœur & de vomissemens, tels qu'on les éprouve sur Mer lorsqu'on n'est point accoutumé à la navigation (63). Les Troupes du Marquis eurent tant à souffrir d'un mal qu'elles ne connoissoient point, qu'il prit la résolution de les faire retourner dans la Plaine. Dom Diegue continua sa route avec la même diligence, & fit rompre tous les Ponts, pour arrêter ceux qu'il croïoit encore à sa suite. En arrivant à Cusco, il emploïa tous ses soins à se fortifier, à lever du monde, à faire fondre de l'Artillerie, en un mot, à se préparer pour un long Siege. On observe qu'au défaut de fer, il fit faire des armes d'argent & de cuivre.

Le Marquis poursuit Almagro.

Accident qui l'oblige de s'arrêter.

Armes d'argent & de cuivre.

Adresse du Marquis pour justifier ses hostilités.

Le Marquis ne prit de son côté que le tems nécessaire pour faire reposer ses Troupes. Il publia qu'étant dans l'obligation de faire exécuter l'ordre de la Cour, il alloit les faire marcher à Cusco, pour rendre Justice à plusieurs Habitans de cette Ville, dont il avoit reçu des plaintes contre

(62) Gomara, p. 345. verso.

(63) C'est Zarate qui en fait cette peinture. Gomara dit simplement « que c'étoit un » accident ordinaire aux Espagnols, lorsque » sortant des Villes & des Campagnes chau- » des, ils alloient aux Montagnes froides » & couvertes de nége, de se geler, & se » trouver mal aussi-tôt ». *Ibidem.*

Dom Diegue, qui s'emparoit de leurs biens, de leurs Maisons, de leurs Indiens, & qui exerçoit une autorité tyrannique dans le Gouvernement d'autrui. Il nomma Fernand Pizarre, pour commander l'Armée dans son absence; & lui aïant donné pour Lieutenant-Général, Gonzale, son autre Frere, il retourna tranquillement à Los Reyes, où sa présence lui parut nécessaire, pour mettre dans ses intérêts les nouvelles Troupes qui continuoient d'arriver.

CONQUÊTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1537.

A peu de distance de Cusco (64), Fernand trouva le Païs assez tranquille: mais étant informé des préparatifs de Dom Diegue, & qu'à la nouvelle de sa marche il avoit fait jetter tous les Partisans du Marquis dans des cachots si profonds, qu'il y en avoit eu quelques-uns d'étouffés, il ne douta point que les apparences de calme ne couvrissent quelque dessein de le surprendre. Cette défiance lui fit passer la derniere nuit sur la Montagne, malgré l'inclination de ses Capitaines, qui le pressoient d'aller camper dans la Plaine. En effet, les premiers raïons du jour lui firent découvrir toute l'Armée de Dom Diegue, rangée en Bataille, sous le Commandement d'Ordoñez. Sa situation étoit sur le grand chemin Roïal, entre la Ville & les Montagnes, le long d'un Marais & proche d'une petite hauteur, sur laquelle Ordoñez avoit placé son Artillerie. Chaves, Tello & Guevara commandoient la Cavalerie. Un Corps d'Indiens, posté à peu de distance, du côté des Montagnes, avec quelques Espagnols pour le conduire, étoit comme le Corps de réserve, qui ne devoit être emploïé que par les ordres particuliers du Général & dans le besoin. Almagro se trouvoit alors si foible, d'une maladie qui l'affligeoit depuis long-tems, qu'il n'avoit pû s'éloigner de la Ville (65).

1538.

Fernand Pizarre va faire le Siege de Cusco.

Dispositions des Troupes d'Almagro.

Ce spectacle étonna peu Dom Fernand, qui étoit fort supérieur en nombre. Il ne put même s'imaginer que ses Ennemis eussent la résolution de l'attendre; & son dessein étoit d'aller s'établir sur une hauteur, qui commandoit une partie de Cusco. Mais Ordoñez étoit si résolu de combattre, qu'il n'avoit choisi son poste, que dans l'opinion qu'il étoit impossible aux Ennemis de s'approcher de la Ville d'un autre côté. Aussi ne s'ébranla-t'il point lorsqu'il les vit descendre dans la Plaine. Fernand, sans tenter d'autre voie, prit la résolution de l'attaquer. Il donna ordre au Capitaine Mercadillo, qui commandoit sa Cavalerie, de s'avançer entre les Indiens & le terrein d'Ordoñez, dans un lieu d'où il pouvoit également tomber sur eux, s'ils faisoient quelque mouvement vers lui, & se porter au secours de son Infanterie pendant le combat. En même-tems, il détacha ses Indiens, pour escarmoucher d'avance contre ceux d'Almagro.

Sanglant Combat entre les deux Partis Espagnols.

Pour lui, traversant le Marais à la tête de ses Arquebusiers, il mit en déroute, à la premiere décharge, un Escadron Ennemi, qui s'étoit avancé pour lui couper le passage. Valdivia, un de ses principaux Officiers, voïant reculer cette Cavalerie avec beaucoup de confusion, s'écria, pour encou-

(64) Il y arriva le 26 d'Avril, suivant Gomara, p. 346. & Zarate donne cette date pour celle de la Bataille, qui ne fut livrée que le lendemain; *ubi sup.* p. 227.

(65) Gomara, p. 346. Zarate, L. III, chap. 11. Le Récit de cette Journée est fort obscur dans les Historiens: mais ils s'accordent sur les principales circonstances, auxquelles on s'attache uniquement.

CONQUÊTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

rager sa Troupe, la victoire est à nous; cependant une décharge de l'Artillerie d'Ordoñez emporta quelques Hommes à Fernand. Mais, lorsqu'il eut passé le Marais, & un petit Ruisseau, qui auroit été capable de l'embarrasser, si la Cavalerie de Dom Diegue eut tenu ferme, il continua de marcher en bon ordre, jusqu'à la portée de l'Arquebuse, où remarquant que les Picquiers Ennemis tenoient leurs Piques hautes, il donna ordre à ses Arquebusiers de tirer un peu haut. Deux décharges couperent plus de cinquante Picques. Ordoñez, désesperé de cette disgrace, se hâta de faire commencer la charge. Mais, voïant de la lenteur dans ses premiers rangs, il s'avança lui-même avec son Corps de Bataille, pour faire son attaque du côté où il voïoit Fernand. Zarate le fait crier, dans la douleur de se voir mal obéi; « Dieu Tout-Puissant! Me suive qui voudra. Je vais faire mon » devoir & chercher la mort. » Gonzale Pizarre & Alfonse d'Alvarado, qui lui virent montrer le flanc, le prirent de ce côté, & lui tuerent plus de cinquante Hommes. Il fut blessé lui-même à la tête, d'un coup de balle, qui perça son Casque; & sa blessure ne l'empêcha point de tuer deux Hommes de sa Lance, & de blesser d'un coup à la bouche, un Valet de Fernand, qu'il prit pour son Maitre, parcequ'il étoit richement vétu. Les Troupes se mêlerent, & le combat devint fort sanglant. Mais enfin, l'Armée de Fernand demeura victorieuse. Deux Cavaliers s'étoient saisis d'Ordoñez, & comptoient de l'emmener Prisonnier; mais un troisieme survint, qui en avoit reçu anciennement quelque outrage, & lui fit sauter la tête. D'autres, qui s'étoient rendus, eurent le même sort, sans que les ordres de Fernand & de ses Officiers pûssent arrêter la furie des Vainqueurs. Ruydiaz, un de ses Capitaines, aïant pris en croupe un Prisonnier de ses Amis, qu'il vouloit sauver, on le tua derriere lui d'un coup de Lance. C'étoient les gens d'Alvarado, que le souvenir de leur déroute, au Pont d'Abancay, excitoit à cette cruelle vangeance (66). Une journée si fameuse a pris, dans l'Histoire, le nom de Bataille des Salines (67).

Courage d'Ordoñez.

La Victoire demeure à l'Armée du Marquis.

Cruauté de quelques Espagnols.

Nom de cette Bataille.

L'Adelantade, qui voïoit fuir ses Troupes, d'une hauteur où il s'étoit donné le spectacle du combat, prit aussi la fuite, en déplorant son malheur, & se retira dans la Forteresse de Cusco. Mais Alvarado & Gonzale Pizarre, qui devoient connoître un lieu dans lequel ils avoient été longtems renfermés, ne lui laisserent, ni le tems, ni le pouvoir de s'y défendre, & le firent Prisonnier. Ils n'eurent pas plus de peine à se rendre maîtres de la Ville, où les Indiens étoient toujours prêts à se déclarer pour les plus forts, & où les restes du Parti d'Almagro regarderent comme une grace, d'être reçus après leur défaite.

Almagro est fait Prisonnier.

Cependant les Freres du Marquis comprirent l'importance de s'attacher, par leurs caresses & leurs bienfaits, les Capitaines vaincus qui étoient échappés à l'emportement du Soldat. La plûpart se soumirent de bonne grace à l'ascendant des Pizarres. Ceux qui refuserent de prendre parti pour eux, furent chassés de Cusco. Fernand s'étant même apperçu qu'il lui étoit impossible de satisfaire tous ceux qui l'avoient servi, parceque chacun relevoit fort haut le prix de son zele, prit la résolution de séparer ses Troupes, & de les emploïer de divers côtés aux nouvelles Découvertes. Il y trouva deux

Sage conduite de Fernand Pizarre.

(66) Zarate, p. 226. (67) Gomara, p. 346. au verso.

grands avantages ; l'un de récompenser ses vrais Amis, & l'autre, d'éloigner ceux dont il lui restoit quelque défiance. Pierre de Candie, qui s'étoit signalé par ses services, fut envoïé d'abord avec trois cens hommes, la plûpart Soldats de Dom Diegue, à la Conquête d'un Païs vanté pour ses richesses. Mais la difficulté des chemins l'aïant empêché d'y pénétrer, il fut obligé de prendre vers le Collao ; moins cependant par son choix, que pour se rendre aux instances des gens de Dom Diegue, dont les chagrins n'étoient pas encore tout-à-fait dissipés, & qui n'avoient pas perdu l'espérance de rendre la liberté à leur Chef. Leurs factions & leurs mutineries furent si fréquentes, qu'elles forcerent Candie de faire arrêter *Mesa*, un des principaux, qui avoit pris parti pour l'Adelantade, après avoir été Commissaire de l'Artillerie des Pizarres. Il fut renvoïé à Cusco, avec les informations & les preuves qui faisoient foi de ses noires intentions.

CONQUÊTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Fernand fait faire le Procès à l'Adelantade.

Ces lumieres, jointes à quelques autres conspirations qui s'étoient déja faites en faveur de Dom Diegue, firent juger à Fernand qu'il n'y avoit que la mort d'un si redoutable Ennemi, qui pût assurer la tranquillité de sa Conquête. Mais il lui parut fort important de donner une couleur de Justice à cette grande Entreprise. Il fit même entendre, en commençant l'instruction du Procès, que son dessein étoit de se borner aux informations, de faire conduire ensuite le Coupable à Los Reyes, & de-là en Espagne, où il vouloit l'accompagner & se rendre Prisonnier avec lui. Cependant, sur le bruit que Mesa & d'autres Factieux se disposoient à l'enlever dans la route, il prit ouvertement la résolution de le faire juger à Cusco. Les principales accusations portoient « qu'il y étoit entré les ar-
» mes à la main, & que cette violence avoit coûté la vie à plusieurs Es-
» pagnols ; qu'il avoit conspiré, avec Mango Inca, contre l'autorité de
» l'Empereur ; que sans commission & sans droit, il avoit donné, aux
» uns, des Terres dont il avoit dépouillé les autres ; qu'il avoit rompu
» des Tréves & violé son serment ; enfin, qu'il avoit porté la révolte &
» l'audace jusqu'à résister aux armes de l'Empereur (68).

Chefs d'accusation.

Il est condamné à mort.

Ses instances pour obtenir la vie.

La Sentence ne fut pas différée. Dom Diegue, après l'avoir entendu prononcer, n'épargna rien pour fléchir son Juge. « Il le conjura, *pour
» l'amour de Dieu*, de lui conserver du moins la vie, dans quelque Prison
» honorable, *où il pût pleurer ses péchés*. Il lui représenta qu'il n'avoit pas
» eu pour lui cette rigueur, lorsqu'il l'avoit eu en son pouvoir ; que loin
» d'avoir voulu répandre le sang de son Ami & de son Parent, c'étoit à
» ses travaux, à ses fatigues, à ses blessures, autant qu'au sacrifice de son
» bien, que le Marquis, *son très cher Frere*, devoit ses honneurs & ses
» richesses. Il demanda un peu de pitié pour sa vieillesse, pour son im-
» becillité, & pour sa maladie (69). Il appella au Conseil de l'Empereur. Enfin il tenta tous les motifs de la Religion & de l'humanité. L'appel fut rejetté, comme injurieux à l'autorité dont le Marquis étoit revêtu. A l'égard des motifs, Fernand répondit, avec un faux air de Religion & d'Hé-
» roïsme, que ces discours & ces sentimens n'étoient pas ceux d'un grand
» cœur ; qu'il devoit rappeller son courage ; que l'Arrêt de sa mort étant
» prononcé, il falloit se soumettre humblement à la volonté de Dieu, &

Cruelle ironie de Fernand Pizarre.

(68) Gomara, p. 348.

(69) *Ibid.* fol. vers.

CONQUÊTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

» mourir avec la constance d'un bon Chrétien & d'un Gentilhomme (70). Tous les Historiens font répliquer au malheureux Almagro, « qu'on ne » devoit pas être surpris qu'étant Homme & Pécheur il craignît la mort, » puisque le Fils même de Dieu avoit eu la même crainte. » Il ne laissa point de se confesser, & de faire un Testament, par lequel il nommoit, pour ses Héritiers, le Roi & son Fils: mais il refusa long-tems de consentir à la Sentence, pour en retarder l'exécution. Enfin, perdant tout espoir, il dit, avec moins d'emportement que de fermeté: « qu'on me » délivre de cette vie, & que le Cruel se rassasie de mon sang. Il fut d'abord étranglé dans sa Prison, à la priere de ses anciens Amis, & décapité ensuite avec tout l'appareil de la Justice dans la grande Place de Cusco (71)

Supplice d'Almagro.

Il laisse un Fils de même nom. Leur naissance.

Le Fils qu'il laissoit, & qui se rendit célebre après lui sous le même nom, étoit né d'un commerce libre avec une Indienne. On n'avoit pas meilleure opinion de la naissance du Pere; & quoiqu'il fût de la Ville d'Almagro, d'où il tiroit son surnom, un Historien, qui rend justice d'ailleurs à ses bonnes qualités, assure qu'avec beaucoup de recherches on n'a jamais pû découvrir de quelle famille il étoit sorti. On le croïoit Prêtre; ce qui peut faire juger qu'aïant abandonné furtivement quelque Société Religieuse, il avoit intérêt à cacher son origine. Cependant le même Ecrivain ajoute, qu'il avoit manqué d'éducation jusqu'à ne savoir pas lire (72). Tous les traits de son caractere seront bientôt rassemblés, dans la comparaison qu'on aura l'occasion d'en faire avec celui de François Pizarre.

Ressentiment de Diegue d'Alvarado pour sa mort.

Après Diegue d'Almagro son Fils, il n'y eut personne à qui sa mort fut plus sensible (73) qu'à Diegue d'Alvarado, un de ses Capitaines, & celui qui avoit contribué le plus à lui persuader de rendre Fernand Pizarre au Marquis. Dans sa douleur, il partit aussi-tôt pour l'Espagne, résolu, non-seulement de faire retentir ses plaintes contre les Pizarres, mais de demander à l'Empereur la permission de défier le Marquis, auquel il reprochoit particulierement de lui avoir manqué de parole, & de le combattre en champ clos, suivant l'usage du tems. Mais il mourut dans la chaleur de ses sollicitations, à Valladolid, où la Cour étoit alors; & sa mort fut si précipitée, qu'on y soupçonna du poison (74).

Dispositions de Dom Fernand.

Fernand, dont le pouvoir se trouva bien établi, fit punir aussi du dernier supplice Mesa, sur lequel on rejettoit la cause des troubles. Ensuite, sa confiance diminuant pour Candie, il envoïa Pierre d'Angurez, avec les trois cens Hommes, qu'il ôtoit au premier, dans le Païs auquel ils avoient été destinés. On ne le fait connoître encore, que par les chemins bourbeux & les Marais impraticables dont il est rempli. Fernand se rendit dans le Collao, Païs plat, & riche de plusieurs Mines d'or, mais froid, & sans Maïz, qui fait la subsistance commune des autres Provinces. Bientôt, il y laissa, pour continuer ses Conquêtes, Gonzale Pizarre, qui pé-

(70) Zarate, *ubi sup.* pp. 320. & 321.
(71) Gomara, *ubi suprà.*
(72) *Ibid.*
(73) Gomara observe qu'entre tant d'Espagnols qu'il avoit obligés, il n'y en eut pas un qui, lorsqu'il fut décapité, *daignât mettre sous ses genoux un drap pour soutenir sa tête*, p. 348.
(74) *Ibid.* p. 349.

nétra jusqu'à la Province des Charcas. Il étoit rappellé, à Cusco, par l'arrivée du Marquis; mais ensuite, quelques fâcheuses avantures de Gonzale les obligerent tous deux de lui porter du secours. Ils suivirent la fortune ensemble, avec divers obstacles, qui né finirent que par la prise d'un Chef Indien, nommé *Fiso* ; après quoi, retournant à Cusco, ils envoïerent leurs Capitaines de divers côtés. Ce fut alors que Dom Fernand partit pour l'Espagne, dans la seule vue de rendre compte, à la Cour, de sa conduite & de celle de ses Freres. Ses Amis lui conseilloient de ne pas entreprendre un si dangereux Voïage, & d'attendre du moins comment on avoit pris la mort d'Almagro. Mais, soit imprudence ou courage, rien ne fut capable de l'arrêter. En partant, il conseilla, au Marquis, de ne se pas fier aux anciens Partisans d'Almagro, qu'on nommoit les Voïageurs du Chili; & surtout, de ne pas permettre qu'ils s'assemblassent jamais plus de sept ou huit ensemble, parcequ'ils ne pourroient se trouver dans ce nombre, sans former quelque Entreprise contre sa vie (75).

CONQUÊTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Il part pour l'Espagne.

Conquête du Chili par Pierre de Valdivia.

Entre plusieurs Expéditions dont les Pizarres se reposerent sur leurs Officiers, on en distingue trois, qui méritent une attention particuliere dans l'Histoire des Voïages. Pierre Valdivia, qu'ils envoïerent au Chili, fut reçu plus paisiblement qu'Almagro ne l'avoit été des Indiens. Mais c'étoit un artifice, qu'on n'auroit point attendu de tant de Nations barbares. Elles étoient au tems de leur récolte. A peine l'eurent-elles achevée, que tout le Païs se souleva; & les Espagnols, qui n'avoient pas perdu de tems, pour y former une Colonie, furent attaqués avec perte. Ils se rebuterent, jusqu'à se soulever contre leur Chef. Valdivia prit cet air d'empire, qui en impose presque toujours à la multitude. Il en fit pendre plusieurs, sans épargner Pedre Sancho, un de ses Capitaines, avec lequel il avoit vécu jusqu'alors dans une espece d'égalité. Cependant plus de mille Indiens vinrent attaquer sa nouvelle Colonie. Il les repoussa vigoureusement, avec trente Cavaliers qui faisoient sa principale force. La guerre continua plus de huit ans, sans interruption. Valdivia ne laissoit point de trouver du tems, pour faire cultiver, par ses Soldats, les Terres dont ils tiroient leur nourriture; car il ne recevoit aucun secours des Indiens. On ne nous apprend point le nom de la premiere Colonie qu'il avoit formée (76); mais il se soutint au Chili, jusqu'à l'arrivée de la Gasca, qu'il revint secourir puissamment au Pérou, contre les fureurs de Gonzale Pizarre.

Découverte de la Province de Canela.

On a vû que Dom Fernand avoit tenté plusieurs fois, par ses Capitaines, la Découverte d'un Païs dont on vantoit les richesses. Ses Entreprises aïant eu peu de succès, le Marquis prit la résolution d'y envoïer Dom Gonzale, seul Frere qui lui restoit au Pérou, pour y faire un solide Etablissement. Mais comme il falloit traverser la Province de Quito, & s'y pourvoir de toutes les munitions nécessaires, il crut devoir renoncer, en faveur de son Frere, au Gouvernement de cette Province, dans la confiance de faire approuver sa démission à la Cour. Gonzale partit pour Quito, avec des Troupes assez nombreuses. Il eut à combattre, dans cette route, les Indiens de la Province de Guanuco, qu'il auroit eu peine à vaincre, si Chaves ne lui eut amené du secours. Pendant qu'il continua de marcher tranquil-

(75) Zarate, p. 233.

(76) Voï., ci-dessous, la Descript. du Chili.

CONQUÊTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

lement, le Marquis chargea Gomez Alvarado de réduire entierement cette Province. Plusieurs Caciques, connus sous le nom de *Conchucos*, avoient poussé leurs ravages jusqu'à la nouvelle Ville de Truxillo, sans épargner plus les Indiens que les Espagnols. Michel de la Cerna sortit de cette Place; & joignant ses Troupes à celles de Chaves, ils vainquirent & dissiperent ensemble un grand nombre d'Ennemis conjurés (77).

Gonzale Pizarre entreprend la Conquête de la Canela.

Sa route.

Gonzale partit de son nouveau Gouvernement, avec deux cens Espagnols, la moitié Cavalerie, quatre mille Indiens, & toutes les munitions nécessaires pour une grande Entreprise. On comptoit, entre ses provisions, trois mille Bestiaux. Après avoir passé une Bourgade, qui se nomme Ynga, il entra dans le Païs de Quixos, où s'étoient bornées, du côté du Nord, les Conquêtes d'un ancien Général Péruvien, nommé Guaynacava. Il y essuïa de rudes attaques; & la Nature paroissant seconder les Indiens, il fut surpris d'un tremblement de terre, accompagné d'un Tonnerre épouvantable & d'une affreuse pluie. La Terre s'ouvrit en divers endroits, & engloutit plus de cinq cens Maisons. Une Riviere, voisine du Camp, s'enfla jusqu'à porter ses ravages fort loin de ses bords. Les Espagnols échapperent à tant de dangers; mais ce fut en gagnant de fort hautes Montagnes, où le froid étoit si vif, qu'il y périt un grand nombre d'Indiens. On ne s'y arrêta point, parcequ'on y manquoit de vivres; & la marche fut continuée vers la Province de Zumaco, qui ne consiste que dans la pente d'un spacieux Volcan. L'abondance des vivres invita l'Armée à s'y reposer; tandis que Gonzale, accompagné de quelques-uns de ses gens, entra dans une épaisse Forêt, pour y chercher quelque route. N'en aïant trouvé qu'une, qui le mena dans un lieu, auquel il donna le nom de *la Coca*, il y fit venir une petite partie de ses Troupes. De grosses pluies, qui survinrent & qui durerent nuit & jour, pendant deux mois entiers, ne leur laissoient pas le tems de faire sécher leurs habits. Cependant elles ne les empêcherent point d'observer que la Province de Zumaco étoit remplie d'arbres, qui portoient de la vraie Canelle; d'où lui vint apparemment son nom, qu'elle doit avoir reçu des Espagnols plutôt que des Indiens. Ces arbres sont grands. Ils ont la feuille du Laurier. Le fruit croît en grappes, dont les grains sont fort menus; & toute la grappe est renfermée dans une coque, à peu-près de la forme du gland de Liege, mais plus grande. Le fruit, les feuilles, l'écorce & les racines de l'arbre ont l'odeur de la Canelle, avec cette différence de celle de l'Orient, que la meilleure & la plus parfaite est la coque même où le fruit est renfermé. Les Campagnes sont remplies de ces arbres, que la Terre produit sans culture: mais les Indiens en cultivent aussi dans leurs héritages; & cette Canelle, qu'on trouve plus fine, leur fait la matiere d'un riche Commerce avec les Peuples voisins, qui leur apportent, en échange, des Etoffes & d'autres provisions.

Tremblement de terre, & autres Phénomenes.

Province de Zumaco, où l'on trouve de la Canelle.

Forme des Arbres.

Gonzale, laissant dans Zumaco la plus grande partie de ses gens, prit les plus sains & les plus vigoureux, pour continuer sa marche, sous la conduite de quelques Indiens. Quelquefois, dans la seule vûe de l'éloigner de leur Païs, ces Peuples lui faisoient de fausses peintures des lieux où il vouloit pénétrer. Ils lui parlerent d'un Païs fort abondant, qui n'offroit à

(77) Zarate, *ubi suprà*.

ses

ſes yeux & à ſes recherches, que des Campagnes ſtériles. La diſette des vivres l'obligea de retourner à la Coca, pour y rejoindre les Troupes qu'il avoit laiſſées derriere lui. Après y avoir paſſé plus d'un mois, il ſe remit en marche avec toutes ſes forces, ſuivant le cours de la Riviere, juſques dans un endroit, où ſes eaux, tombant de plus de deux cens toiſes, forment naturellement une des plus belles caſcades du monde, avec un bruit qu'on entend à la diſtance de plus de ſix lieues (78). Quelques journées plus loin, il trouva que cette Riviere ſe raſſemble dans un Canal ſi étroit, qu'il n'a pas plus de vingt piés d'un bord à l'autre; tandis que les Rochers, qui lui ſervent de rives, n'ont pas moins de hauteur que la Caſcade. Les Eſpagnols avoient fait cinquante lieues, ſans trouver d'autre endroit où ils puſſent la paſſer. Quelques arbres, qu'ils ajuſterent facilement ſur les Rochers, leur firent un Pont commode; & de l'autre bord, ils s'engagerent dans des Bois, par leſquels ils ne ceſſerent point de marcher juſqu'à l'entrée d'un Païs fort plat, coupé de quelques Rivieres & plein de Marais bourbeux. Ils le nommerent *Guema*, & leur eſpérance étoit d'y trouver des vivres; mais ils y furent réduits à ſe nourrir de fruits inconnus, dans le chagrin continuel de ne pouvoir découvrir un ſeul Habitant de cette Terre ſauvage. Enfin ils arriverent dans un Païs plus peuplé, où les vivres leur manquerent moins. Tous les Indiens qu'ils avoient vûs juſqu'alors étoient nus; ils les trouverent ici vêtus de Coton.

Conquête du Perou. Pizarre. II. Voïage. 1538.

Cataracte d'une grande hauteur.

Province de Guema.

Gonzale, ne voulant plus s'expoſer à la diſette qu'il avoit éprouvée, & las d'être ſouvent obligé de s'ouvrir un chemin au travers des Bois, avec la Hache & le Sabre, entreprit de conſtruire une Barque, que la Relation nomme un Brigantin. (79) Cet ouvrage coûta beaucoup de peine aux Eſpagnols. Les fers de leurs chevaux morts étant la ſeule proviſion qu'ils euſſent de ce Métal, il fallut faire du Charbon & des Fournaiſes pour le mettre en œuvre. Au lieu de Poix & de Goudron, ils recueillirent dans les Bois, différentes ſortes de gommes, qui diſtilloient de quelques arbres. Les vieilles Mantes des Indiens leur ſervirent d'étoupe & de filaſſe. Gonzale donna l'exemple du travail, & mania lui-même la Hache & le Marteau. Enfin, l'entrepriſe fut conduite à ſa perfection. La Barque ſe trouva capable de porter tout le Bagage & quelques Hommes. On fit auſſi pluſieurs Canots, pour la ſuivre. Avec ce ſecours, Gonzale ſe crut non-ſeulement hors d'embarras, mais en état de pouſſer ſes Découvertes. Il continua ſa route, en faiſant marcher les Troupes par terre, ſur le bord de la Riviere. Les Bois, ou d'épaiſſes broſſailles, leur donnoient encore beaucoup de peine à couper: mais lorſqu'ils trouvoient trop de difficulté ſur une rive, le Brigantin leur ſervoit à paſſer ſur l'autre. La marche étoit ſi bien reglée, que ceux qui alloient ſur l'eau, & ceux qui marchoient, ne ſe perdant point de vûe, & s'arrêtant dans les mêmes lieux pour le ſommeil & la nourriture, on étoit toujours en état de ſe ſecourir mutuellement.

Avec quelles peines Gonzale fait conſtruire une Barque.

Uſage qu'il en fait.

Après avoir fait plus de deux cens lieues, en ſuivant le cours de la même Riviere, l'ennui de ne trouver, pour alimens, que des fruits & des racines, fit naître d'autres vûes à Gonzale. Il réſolut d'envoïer devant lui, ſur la Riviere, un de ſes Officiers, nommé François d'Orellana, & cinquante

Découvertes d'Orellana.

(78) Zarate, *ubi ſup.* p. 242.

(79) *Ib.* p. 244.

CONQUÊTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Hommes, pour chercher des vivres; avec ordre, s'ils en trouvoient, d'en charger le Brigantin, & de laisser le Bagage dans un endroit, dont il étoit encore à quatre-vingt lieues, où les Indiens l'avoient assuré que deux grandes Rivieres se joignoient, & continuoient de couler paisiblement dans le même lit. Il ne se réserva que deux Canots, pour traverser les petites Rivieres, qu'il pouvoit rencontrer en chemin. Orellana partit, & fut bientôt porté, par le courant, dans le lieu où les deux grandes Rivieres mêloient leurs eaux; mais il n'y trouva point de vivres: & considérant la peine qu'il auroit à remonter, contre un courant si rapide, qu'il n'auroit pas fait dans l'espace d'un an ce qu'il venoit de faire en trois jours (80), il prit la résolution de s'abandonner au fil de l'eau. On ne lui attribue point d'autre vûe que de tenter la fortune (81). Cependant le refus qu'il fit de laisser du moins le Bagage & les Canots, & la querelle qu'il eut là-dessus avec le Pere Gaspard de Carvajal, Religieux de Saint Dominique, qui, lui reprochant de violer les ordres de son Général, ne s'attira que des injures & des coups (82), semblent marquer qu'il étoit animé contre Gonzale par quelque ancien mouvement de haine & de vangeance.

Orellana abandonne Gonzale, avec le Brigantin.

Témérité de son Entreprise.

Il continua sa navigation, en Avanturier qui n'attend plus rien que du hasard, descendant quelquefois à terre, & combattant les Indiens qui entreprenoient de s'y opposer, attaqué souvent sur la Riviere même, par un grand nombre de ces Barbares, & fort embarrassé à se défendre contre une multitude de Canots, parceque les cinquante Espagnols étoient trop pressés dans le Brigantin. D'autres Indiens l'aïant reçu avec plus d'humanité, il emploïa leur secours pour construire une seconde Barque, qu'ils chargerent aussi de provisions. Plus loin, il en rencontra de fort belliqueux, dont il obtint l'amitié par ses caresses, après les avoir vaincus dans un combat. Ils lui apprirent qu'au delà de leur Province, il y avoit un Païs qui n'étoit habité que par des Femmes guerrieres; les mêmes apparemment dont Almagro avoit entendu parler dans son Expédition du Chili. Ainsi, recueillant des lumieres importantes, sans trouver aucune apparence d'or ou d'argent, il suivit le cours de la Riviere jusqu'à son embouchure, qui le fit entrer dans la Mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieues de l'Ile de Cubagua (83).

A quoi elle aboutit.

Il se trouve dans la Mer du Nord.

Cette grande Riviere étoit celle dont l'embouchure avoit été découverte dès l'an 1500, par les Pinsons (84), & qui avoit reçu alors le nom de Maragnon. Elle prend sa source au Pérou, dans la pente des Montagnes de Quito. Son cours, en ligne droite, est d'environ sept cens lieues: mais, à suivre tous ses détours, depuis sa source jusqu'à la Mer, les Relations Espagnoles en comptent plus de dix-huit cens (85).

Orellana se rendit en Espagne, où vantant beaucoup sa Découverte, il publia qu'il l'avoit entreprise à ses frais & par ses lumieres (86). Le récit

(80) *Ibid.* p. 247.
(81) *Ibid.*
(82) *Ibid.*
(83) *Ibid.* p. 248. Nous avons une Relation informe de son Voïage.
(84) V. le Tome XII de ce Recueil, p. 96.
(85) Toutes ces Relations de Gomara & de Zarate seront éclaircies dans la Description du Pérou.
(86) Zarate ajoute qu'il y avoit, dans le Brigantin, beaucoup d'argent & d'émeraudes qui lui servirent non-seulement à faire le

qu'il fit particulierement d'une Nation de Femmes guerrieres, qu'il n'avoit pas vues, fit donner aux Terres qu'il avoit traversées le nom de Païs des Amazones. Il en obtint le Gouvernement, quelques années après, avec le pouvoir d'en faire la Conquête. Plus de cinq cens Hommes, presque tous d'une naissance noble, s'embarquerent sous ses ordres. Mais leur navigation fut si malheureuse, qu'aïant commencé à se rebuter dès les Canaries, la plûpart abandonnerent bientôt leur Chef, & se disperserent dans les Iles. Il mourut lui-même de maladie ou de chagrin, dans le cours du Voïage, sans avoir tiré d'autre fruit de ses travaux, qu'une gloire équivoque, puisqu'elle porte sur une noire trahison.

Conquête du Perou. Pizarre. II. Voiage. 1538.

Cependant Gonzale, arrivant à la jonction des deux Rivieres, tomba dans un embarras mortel, lorsqu'au lieu d'y trouver des vivres, il apprit que ses gens l'avoient abandonné avec le Brigantin & son Bagage. Un Espagnol, qui avoit eu le courage & la fidélité de demeurer seul dans ce lieu, pour attendre son Général, lui raconta que non-seulement Orellana s'étoit promis de continuer les Découvertes; mais que pour s'en attribuer tout l'honneur, il s'étoit fait nommer Capitaine par une élection formelle, après avoir renoncé à la qualité de Lieutenant des Pizarres (87). Une si cruelle désertion fit perdre courage aux gens de Gonzale. Ils se voïoient à plus de quatre cens lieues de Quito, sans aucune ressource du côté des Sauvages, avec lesquels ils n'avoient fait aucune liaison; incertains même de pouvoir retrouver ceux qui les avoient si bien traités; privés de leur provision de miroirs, de sonnettes, & d'autres bagatelles qui leur servoient à familiariser ces Barbares, & pour comble d'infortune, dans un Païs nu & sablonneux, qui ne leur offroit pas même le triste secours qu'ils avoient toujours tiré des racines & des fruits sauvages. Les chevaux qui leur restoient, & quelques chiens qu'ils avoient amenés, firent tout le fond de leurs espérances, en prenant la résolution de retourner au Pérou. Ils ne reprirent pas le même chemin, parcequ'ils l'avoient trouvé trop difficile: mais celui qu'ils choisirent, sans autre regle que le cours du Soleil, n'étoit gueres plus aisé & se trouva beaucoup plus désert. Après avoir mangé successivement tous leurs chevaux & leurs chiens, ils furent réduits à vivre de feuilles d'arbres; heureux, lorsqu'au défaut de fruits & de feuilles, ils trouvoient à brouter une espece de filets tendres, à peu-près semblables à ceux de la vigne. Ces filets, qui avoient le goût de l'ail, n'étoient pas sans force pour les soutenir. Le moindre animal, qu'ils pouvoient tuer ou surprendre dans ces déserts, se vendoit à grand prix, & tomboit par conséquent à ceux qui avoient de l'or. Une vie si miserable fit perdre, à Gonzale, plus de quarante Hommes. Ils s'appuïoient contre le tronc d'un arbre, & tomboient morts en demandant à manger. Tous les autres étoient si foibles, qu'à cinquante lieues de Quito, ils désesperoient d'y pouvoir arriver; lorsque par un bonheur, dont on n'explique pas l'occasion, les Espagnols de Quito, avertis de leur retour, vinrent au-devant d'eux avec des vivres, des chevaux & des habits. Gonzale & les autres Officiers n'étoient pas moins nus que leurs Soldats. Leurs habits aïant été déchirés par

1539. Embarras de Gonzale Pizarre, après la fuite d'Orellana.

Horribles difficultés de son retour à Quito.

Voïage d'Espagne, mais à s'équiper pour retourner aux Indes. Ainsi Orellana joignit le vol à la perfidie, p. 250.

(87) *Ibid.* p. 251.

les brossailles, ou pourris par les pluies, ils n'avoient, pour se couvrir, que des lambeaux d'étoffe ou de peaux, qu'ils avoient partagés entr'eux, & qui suffisoient à peine aux bienséances de la nature. Leurs épées étoient sans fourreaux, & rongées de rouille. Ils étoient tous à pié, les jambes nues & déchirées par les ronces qu'ils avoient eues sans cesse à traverser; si pâles, si maigres, que leurs Parens & leurs Amis ne les reconnurent pas tout d'un coup. Un de leurs plus grands maux étoit venu de la disette du Sel, dont ils n'avoient pû trouver le moins du monde dans un espace de deux ou trois cens lieues; ce qui leur fit juger que c'étoit cette raison qui rendoit le Païs si désert. En voïant paroître ceux qui leur apportoient du secours, ils se jetterent à terre, & la baiserent, dans un transport de reconnoissance. Ensuite tous ces affamés se jetterent sur les vivres avec tant d'empressement, & mangeoient avec tant d'avidité, qu'on fut obligé de les regler pendant quelques jours, pour faire reprendre à leur estomac l'habitude de ses fonctions. Comme les chevaux & les habits, qui étoient venus d'abord au-devant d'eux, ne se trouverent point en assez grand nombre, Gonzale & ses Officiers refuserent d'en prendre, & voulurent garder jusqu'à Quito une égalité parfaite avec leurs Soldats. Cette conduite leur rendit l'affection de ceux que leurs vaines promesses avoient irrités. En entrant le matin dans la Ville, ils allerent droit à l'Eglise, où les sentimens d'une vive pieté, fruit heureux de la misere, mais qui passe ordinairement avec elle, les firent demeurer immobiles jusqu'à la fin du Service (88). Les Auteurs de la Relation ajoutent que le Païs de Quixos, ou Canela, dont ils avoient du moins vérifié l'existence, est sous la ligne Equinoxiale, à la même hauteur que les Iles Moluques, d'où la Canelle venoit alors en Europe.

Conspiration des Partisans d'Almagro contre le Marquis.

Le malheur, que Gonzale avoit essuïé, n'étoit pas le plus redoutable dont il fut menacé. Il s'étoit formé, pendant son absence, un complot contre sa Famille, dans lequel on n'a pas moins de peine à comprendre la téméraire confiance des Conjurés, que l'aveugle sécurité du Marquis. Après la mort de l'Adelantade, Fernand Pizarre avoit envoïé Dom Diegue d'Almagro, son Fils, à Los Reyes. Ce jeune Homme, élevé jusqu'alors par Jean d'Herrada, Gentilhomme Espagnol, qui n'avoit pas cru s'avilir en donnant ses soins au Fils d'un des Maîtres du Pérou, étoit de belle taille, adroit, & d'un courage dont tout sembloit annoncer d'illustres effets. Il excelloit dans tous les exercices du corps. Si son Pere avoit ignoré jusqu'aux premiers élémens du savoir, un Historien remarque que le jeune Dom Diegue étoit plus savant que sa profession ne sembloit le demander. Le Marquis l'avoit tenu quelque tems Prisonnier, avec son Gouverneur; mais leur aiant enfin rendu la liberté, il avoit permis qu'ils prissent ensemble une Maison à Los Reyes, où ses propres observations lui répondoient de leur tranquillité sous ses yeux. Mais cette Maison devint bientôt le rendez-vous de tous les Amis & les Partisans de l'Adelantade, qui étoient errans dans le Païs, parcequ'il se trouvoit peu d'Espagnols qui osassent les recevoir. Lorsqu'Herrada vit Fernand parti pour l'Espagne, & Gonzale pour ses Découvertes, il crut les circonstances favorables au dessein qui s'étoit formé

Qualités naturelles du jeune Diegue d'Almagro.

(88) *Ibidem*, pp. 251. & suivantes.

dans les Assemblées dont il étoit regardé comme le Chef. C'étoit non-seulement d'ôter l'administration aux Pizarres, mais de vanger la mort de l'Adelantade par celle du Marquis. Le ressentiment des Conjurés avoit été fort aigri par le supplice de quelques Officiers, dont ils étoient persuadés que le plus grand crime avoit été leur attachement pour Dom Diegue. Ensuite, le Marquis aïant éloigné du jeune Almagro tous les Indiens qui avoient suivi les Enseignes de son Pere, cette politique, qu'il devoit au repos du Gouvernement, leur parut une autre marque de haine, dont ils craignoient que tôt ou tard l'effet ne s'étendît jusqu'à eux. Ce n'est pas qu'il ne se fût souvent efforcé de gagner leur affection par ses caresses : mais ils les prenoient pour autant d'artifices, qui ne faisoient qu'augmenter leur aversion & leur défiance.

CONQUÊTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1539.

Projet des Conjurés.

Enfin, l'absence des deux Freres leur faisant juger qu'ils seroient moins observés, ils commencerent à faire secretement des provisions d'armes. Leur intelligence étoit si parfaite, que pour fournir aux dépenses communes, ils mettoient entre les mains d'Herrada tout l'argent qu'ils pouvoient retrancher à leur subsistance, jusqu'à celui qu'ils gagnoient au jeu. D'un autre côté, connoissant tous les anciens Amis de l'Adelantade, ils prirent soin de les rappeller pour grossir leur nombre ; & l'on assure qu'ils en firent venir quelques-uns, de plus de deux cens lieues (89). Il étoit impossible néanmoins que ceux du Marquis n'ouvrissent pas les yeux sur une partie de ces mouvemens : mais dans la confiance qu'il avoit à son autorité, d'autres disent à sa bonne foi, son honneur & sa conscience (90), il rejettoit leurs avis comme de fausses terreurs ; « & sa réponse étoit ordinairement, qu'il falloit laisser vivre en repos de pauvres Malheureux, » assez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique & par » leur misere (91). » Cet excès d'indulgence redoubla leur hardiesse. Les principaux la poussoient déja jusqu'à passer devant lui sans le saluer. Il attribua cette insolence au chagrin de leur état. Un jour on trouva trois cordes attachées au Gibet ; l'une dirigée vers son Palais, qui étoit sur la même Place ; les deux autres, vers les Maisons de *Velasquez*, son Lieutenant, & de *Picado*, son Sécretaire (92). Loin de s'offenser de cet outrage, il en sourit ; & défendant qu'on en recherchât les Auteurs, il supposa qu'une infamie de cette nature ne pouvoit venir que de quelque ame vile, qui ne méritoit pas son attention.

Tems qu'ils prennent pour l'exécuter.

Leur audace, & confiance du Marquis.

Cependant la résolution de le tuer étoit prise ; & les Conjurés se proposoient en même-tems de se rendre Maîtres du Païs : mais ils vouloient attendre des nouvelles d'Espagne, depuis l'avis qu'on avoit reçu que sur les plaintes de Diegue d'Alvarado, Fernand Pizarre avoit été arrêté par ordre de l'Empereur, & renfermé dans une étroite Prison (93). Ce changement,

1540.

Ce qui retarde l'exécution.

(89) Gomara, p. 354. fol. vers.

(90) Zarate, p. 258

(91) Benzoni dit qu'en effet ils étoient tous pauvres, misérables, & demi-désespérés, parceque les Partisans des Pizarres avoient saisi leurs biens, & ne leur avoient rien laissé. *Ubi sup.* p. 597.

(92) Gomara, *ibidem* ; & Zarate, *ibidem.*

(93) Deux Historiens, qui vivoient dans le même tems, disent ; l'un, « qu'il fut serré » au Château de Medina del Campo, nommé la Motte, & qu'on n'avoit pas sû, depuis, ce qu'on en avoit fait ». *Benzoni*, *ubi sup.* p. 597. L'autre, « il s'en vint en Es-

Conquête du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1540.

du côté de la Cour, leur faisoit esperer quelque autre révolution. D'ailleurs, ils avoient appris, par la même voie, que Sa Majesté envoioit, au Pérou, le Licentié Vacca de Castro, pour y prendre connoissance de tous les désordres, & que ce Ministre Impérial s'étoit déja rendu à Panama. Quoique la mort du Marquis fût jurée, une partie des Complices, redoutant la qualité de Meurtriers, souhaitoient de pouvoir le conduire à l'échaffaut par les voies de la Justice; & ceux mêmes, que l'assassinat n'effraioit point, auroient cru les Almagros mieux vangés par l'ignominie du supplice. Ils s'assemblerent (94), pour déliberer sur leurs espérances. Le résultat fut de députer, vers Castro, Dom Alfonse de Montemayor, à qui sa naissance assuroit un bon accueil, & que son esprit rendoit capable d'approfondir les intentions de la Cour. Il partit, avec tous les Mémoires qui pouvoient donner du poids à ses accusations. Mais, pendant qu'il se rendoit à Panama, on fut informé, à Los Reyes, que la Commission de Castro ne regardoit que le rétablissement de l'ordre, & que pour éviter de nouveaux troubles, ou par égard pour le Marquis, dont l'Espagne avoit reçu de si grands services, on lui avoit recommandé particulierement de ne pas rechercher à la rigueur les circonstances de la mort d'Almagro. Ces ménagemens de la Cour, qui sembloient mettre la tête du Marquis à couvert, firent changer tout d'un coup les résolutions des Conjurés.

Les Conjurés reviennent à leur Projet.

1541.

Sécurité excessive du Marquis.

Bientôt le bruit d'une Conspiration devint si public à Los Reyes, qu'il alla jusqu'aux oreilles du Marquis. Quelques Amis le presserent alors de veiller à sa sûreté. Il leur dit, sans émotion, que sa tête étoit gardée par le pouvoir qu'il avoit de faire abbattre celle des autres. Au conseil qu'on lui donna d'avoir du moins quelques gens de confiance autour de lui, il répondit, qu'il ne vouloit pas être soupçonné d'avoir pris des précautions contre le Juge que la Cour envoioit au Pérou. Un jour qu'il se promenoit dans son Jardin, Herrada eut l'audace de lui rendre une visite, pour observer ses dispositions; &, dans le cours de l'entretien, portant la dissimulation jusqu'à lui attribuer le dessein de se défaire du jeune Dom Diegue & de ses Amis, il lui en fit des plaintes fort touchantes, au nom de tant de Malheureux, qui n'avoient plus rien à se promettre de la Fortune. Pizarre jura qu'il n'avoit jamais eu cette pensée; & se rappellant les avis qu'il avoit reçus, il ajouta qu'on lui avoit dit, au contraire, que les Amis d'Almagro en vouloient à sa vie, & qu'ils faisoient des provisions d'armes. On prétend qu'Herrada ne craignit point de répliquer, qu'ils avoient raison d'acheter des Cuirasses, puisque les Pizarres avoient des Lances. Ceux qui lui prêtent ce langage condamnent le Marquis, de ne l'avoir pas fait arrêter (95), & ne le trouvent excusé, que par la permission qu'Herrada lui demanda aussi-tôt, de se retirer de la Ville avec Dom

Dissimulation d'Herrada dans une visite.

» pagne à la Cour, avec grande pompe, & » montrant grande richesse: mais il ne fut » gueres là, qu'on ne le menât de Valladolid » Prisonnier a la Forteresse de Medina del » Campo, d'où il n'est point encore sorti ». Gomara, L. V, ch. 35. Il est demeuré incertain s'il avoit été arrêté pour la mort d'Almagro, ou sur le soupçon d'avoir empoisonné Diegue d'Alvarado.

(94) Les principaux étoient Jean de Sayavedra, Dom Alfonse de Montemayor, Jean de Gusman, Manuel d'Espinar, Diegue Nuñez de Mercado, Dom Christoval Ponce de Leon, Jean d'Herrada, & Pero Lopez d'Ayala. Zarate, p. 260.

(95) Gomara, p. 355.

Diegue ; ce qui pouvoit lui faire juger qu'ils ne méditoient rien de violent. Aussi n'en prit-il aucun soupçon. « Il s'amusoit à cueillir des Citrons, » dont il offrit quelques-uns à son Ennemi, en lui disant que c'étoient » les premiers qui fussent venus dans la nouvelle Ville, & en promettant » de lui faire donner tout ce qui manquoit à ses besoins. Herrada lui » baisa les mains, & lui fit ses remercimens avec de grandes apparences » d'affection (96).

Le Marquis est tué. Circonstances de sa mort.

Il avoit obtenu ce qu'il desiroit ; c'est-à-dire, la certitude que le Marquis étoit sans défiance. Les Conjurés s'assemblerent aussi-tôt chez lui, & le Dimanche suivant fut choisi pour l'exécution du complot. Toutes les mesures avoient été déja prises pour un autre jour (97), & quelque obstacle imprévû les avoit fait suspendre. Il arriva même un nouvel incident,

(96) *Ibid.*

(97) Le jour de la S. Jean, suivant Zarate. Mais quoique cet Historien vécût du même tems, qu'il fût arrivé au Pérou deux ans après la mort de Pizarre, que sa fidélité ne soit pas suspecte, & que toutes ces raisons fassent préférer ici sa Relation pour le Texte, il se trouve tant de circonstances différentes dans celle d'un autre Contemporain, dont l'autorité n'est pas d'un moindre poids, que, suivant la méthode à laquelle on s'est attaché jusqu'ici pour les grands événemens, on croit devoir soumettre les deux Récits au Jugement des Lecteurs : Voici celui de Gomara, dans les termes de l'ancienne Traduction ; « Ils résolurent tous de tuer Pizarre, » après la Messe, le jour de S. Jean. Un des » Conjurés découvrit toute l'Entreprise à Alfonse de Hevao, Chapelain de la grande » Eglise, lequel, la nuit, communiqua le tout » à Piccado & à Pizarre, lui déclarant toute » la trahison, laquelle un des Conjurés lui » avoit revelée en secret ; & que pour cette » cause, de peur d'être recogneu, il s'étoit » déguisé en cet habit d'Homme lai. Pizarre, » pour lors, soupoit avec ses Enfans. Il se » troubla aucunement à cette Nouvelle ; » mais un peu après, étant revenu à soi, il » dit qu'il n'en croïoit rien Si est-ce toutefois que pour cette affaire, il envoïa querir » Jean Velasquez, son Lieutenant, qui n'y » put venir, pour être couché en son lit » malade, & pour cette cause s'en alla par » devers lui, accompagné seulement d'Antoine Piccado, & de quelques Pages qui » portoient des torches.

» Etant là dit au Docteur, qu'il remédiât à » cette affaire. L'autre lui fit réponse qu'il » pouvoit demeurer en sûreté s'il vouloit, » puisqu'il avoit en main le glaive de Justice. » Quant à moi, je m'esmerveille de Piccado, qui ne réchauffa autrement la froidure du Gouverneur & du Lieutenant, » pour mettre ordre à un danger si éminent. » Pizarre ne s'en soucioit, se fiant sur son » Lieutenant. Le jour de S. Jean venu, si » n'alla-t-il point à l'Eglise, de peur de ces » Conjurés, & feit chanter la Messe en sa » Maison. Le Lieutenant François de Chaves & autres Gentilshommes, après la » Grande Messe, allerent disner avec lui. » Les Conjurateurs voïant que Pizarre n'étoit sorti de sa Maison pour aller à la » Messe, penserent être découverts, & même d'être pris. Entre ceux qui favorisoient » le Parti d'Almagro, & qui pour lors étoient » prêts à exécuter, le plus grand nombre » étoit ceux du Chili, & y en avoit bien peu » de ceux des autres endroits, parcequ'ils » ne vouloient point encore se déclarer jusqu'à ce qu'ils eussent vû l'issue. Herrada, » étant fort cault & rusé, & courageux tout » ensemble, choisit unze Soldats bien armés, » lesquels furent Martin de Vilvao, Diego » Mendez, Christofle de Sose, Martin Cavillo, Arbolancie, Hinojeros, Narvaez, » S. Millan, Porras, Velasquez, & François Nuñez : & comme chacun dînoit, » s'en allerent droit où étoit Pizarre, leurs » épées nues, & criant ; tue, tue ce Tyran, ce Traître, qui a fait mourir Vacca » de Castro. Ils disoient ceci pour irriter le » Peuple. Pizarre, oïant tel bruit, cogneut » alors ce qui étoit. Il fait fermer la porte de » la Salle, & dit à François de Chaves qu'il » la gardât avec vingt Hommes, qu'il avoit » pour lors en sa Maison, cependant qu'il » s'iroit armer. Herrada laissa un Homme à » la premiere porte de la rue, lequel avoit » charge de dire que Pizarre étoit déja mort ; » afin que tous ceux de Chili vinssent plus » hardiment lui donner secours, lesquels

qui devoit absolument sauver le Marquis, si, par une obstination incroïable, il n'eut pas fermé les yeux à toute sorte de lumieres. Le Samedi au soir, un des Complices découvrit toute la trame au Curé de la principale Eglise, qui se hâta d'en donner avis au Secretaire Picado, parceque Pizarre étoit à souper chez François Martin, son Beau-frere. Picado lui mena le Curé. Lorsqu'on l'eut prévenu sur le sujet de cette visite, il quitta la table avec quelque empressement, pour entendre ce qu'on avoit à lui dire; & le récit du Curé parut le troubler un peu. Mais reprenant toute sa fermeté, ou plutôt se remettant sur les yeux le bandeau qu'on venoit de lever, il répondit qu'il ne pouvoit se persuader ce qu'il avoit entendu, parceque depuis peu de jours Herrada l'étoit venu voir, & lui avoit parlé d'un ton fort humble. Il ajouta que vraisemblablement, celui dont le Curé tenoit cet avis pensoit à demander quelque grace, & vouloit se faire un mérite de ses inventions pour l'obtenir. Cependant il fit appeller le Docteur Jean Velasquez, son Lieutenant, qui ne put venir, parcequ'il étoit indisposé : & sans marquer la moindre impatience, il passa chez lui en se retirant, accompagné seulement de son Secretaire, & de deux ou trois de ses Convives, avec un Flambeau qu'on portoit devant eux. Velasquez, qu'il trouva au lit, n'attacha pas plus d'importance au récit du Curé; & montrant son Bâton de Commandement, il assura fierement les Spectateurs, qu'aussi long-tems qu'il *l'auroit entre les mains*, sous l'autorité du Marquis, il n'y avoit point de révolte à craindre dans l'étendue de sa Jurisdiction. L'Historien observe qu'il tint parole, parcequ'en fuïant le lendemain, il prit son Bâton entre les dents, pour s'aider plus aisément de ses mains.

» incontinent s'assemblerent jusqu'à deux » cens. Cependant il monte en haut avec ses » dix autres compagnons. Chaves lui ouvrit » la porte, pensant le retenir, & l'appaiser, » tant par son autorité que par belles paroles. » Mais eux, pour entrer, avant qu'on refermât la porte, lui donnerent pour réponse » une estocade. Il met la main à l'épée, en » disant ces mots : Comment Seigneurs & » Amis ? Lui donnerent un grand coup, qui » lui fendit la tête si avant, qu'il cheut mort » jusqu'en bas des dégrés. Les autres, voïant » leur Chef mort, se jetterent par les fenêtres dans le Jardin, & le Docteur Velasquez le premier, tenant avec les dents le » Sceptre de Justice, afin qu'il ne lui empêchât les mains. Il en demeura seulement » sept en la Salle, qui combattirent, desquels deux furent blessés & les cinq autres » tués. François Martin d'Alcantara, qui » étoit Beau-Frere de Pizarre, Vargas & Sandon, Pages, un Negre, & un Espagnol » Serviteur de Chaves, défendirent la porte » de la Chambre où s'armoit Pizarre. Les » Pages furent tués. François Pizarre sortit » après, fort bien armé, avec un courage » invincible, & semblable à un César; & » quand il eut vû qu'il n'étoit resté seulement que François Martin, il lui dit avec » paroles courageuses; or sus, mon Frere, » chargeons. Nous sommes tous deux assez » suffisans pour combattre ces méchans Traîtres. Mais François Martin ne dura gueres, » & ainsi François Pizarre demeura seul, qui » manioit son épée avec un force de Lion, » & si dextrement, qu'il n'y avoit Homme, » si vaillant fut-il, qui osât s'approcher de » lui. Jean d'Herrada, en combattant, » poussa Narvaez; & comme Pizarre s'avançoit pour tuer ledit Narvaez, lequel étoit » tombé, tous l'assaillirent ensemble, & le » poursuivirent jusques à la Chambre, où » il tomba d'un coup d'estocade qu'on lui » donna en la gorge. Le vaillant Pizarre » mourut demandant Confession, & faisant » le signe de la Croix, sans qu'aucun lui dit » Dieu te pardonne. Il mourut le 24 de Juin » 1541 ». Gomara, L. V, chap. 37. Benzoni, autre Historien contemporain, s'étend peu sur les circonstances, & ne nomme pas le jour de l'Exécution. Ainsi la difficulté est entre Zarate & Gomara; celui-ci qui la met au jour même de S. Jean, & l'autre au Dimanche d'après.

Les réflexions de la nuit ne laisserent pas de causer quelque inquiétude à Pizarre. Il se dispensa le Dimanche au matin, de paroître à l'Eglise; & sous un prétexte de santé il se fit dire la Messe dans sa Maison. Après l'Office public, Velasquez & Chaves, ses deux principaux Officiers, allerent dîner avec lui. Quelques autres Espagnols s'y rendirent aussi, les uns par habitude, & pour s'informer de sa santé, d'autres inquiets pour leur propre sort, quoique sur de simples bruits, qui n'étoient clairs pour personne. A peine étoient-ils hors de table, & les gens congédiés, dans la tranquillité qui regne au milieu du jour, qu'Herrada, suivi de dix ou douze de ses Complices, sortit de sa Maison, qui n'étoit qu'à trois cens pas du Palais. En paroissant dans la rue, ils mirent l'épée à la main, & crierent à haute voix; meure le Tyran, meure le Traître! Ils se promettoient qu'une déclaration si brusque persuaderoit au Peuple qu'ils étoient soutenus par un grand Parti, & que cette idée suffiroit seule pour contenir celui des Pizarres. D'ailleurs, ils jugeoient que la plus vive diligence ne pouvoit arrêter leur Entreprise, ni les empêcher de tuer le Marquis, ou de périr eux-mêmes avant que les Troupes régulieres fussent rassemblées. Ils s'avançerent jusqu'au Palais, en poussant les mêmes cris. Ils y entrerent sans résistance. Un des Conjurés reçut ordre de demeurer à la porte, l'épée haute, & de crier aussi-tôt, le Tyran est mort. Cette précaution eut tout l'effet qu'ils en avoient esperé. Quelques Partisans des Pizarres, qui commençoient à venir au secours, entendant que le Marquis étoit mort, se retirerent sans avoir rien entrepris.

Cependant Herrada continuoit de pénétrer, à la tête de ses gens. Il s'avança jusqu'au pié de l'Escalier, surpris lui-même de ne rencontrer personne. Les Domestiques de la Maison étoient à dîner; & les Maîtres s'entretenoient paisiblement dans un Sallon. Il y avoit une Salle à traverser. Quelques Indiens, qui s'étoient trouvés à la Porte du Palais, & qui avoient fui devant Herrada, eurent le tems de venir apprendre au Marquis ce qu'ils avoient vû. Il ne fit paroître aucune crainte, & rassurant en deux mots tous ses Amis, il donna ordre à Chaves de fermer la Salle & le Sallon, tandis qu'il alloit s'armer. Mais Chaves fut si troublé, que sans fermer aucune des deux Portes, il marcha droit à l'Escalier, demandant à haute voix d'où venoit le bruit? Les Conjurés achevoient de monter. Un d'entr'eux lui donna, pour réponse, un grand coup d'épée. Il eut encore la force de tirer la sienne, en disant: quoi! l'on en veut même aux Amis? A l'instant, il fut percé de plusieurs autres coups, qui le firent tomber mort; & ses Assassins entrererent impétueusement dans les Salles. Tous les Espagnols, qui n'y étoient pas moins de dix ou douze, prirent le parti de sauter dans la Cour par les Fenêtres. Velasquez fut un des premiers à fuir, tenant, comme on l'a remarqué, son Bâton de Commandement dans la bouche, pour s'aider de ses mains à descendre.

Le Marquis étoit dans sa Chambre, où François Martin, son Beau-frere, deux autres Gentilshommes, & deux grands Pages, l'un nommé Jean de Vargas, Fils de Gomez de Tordoya, l'autre Scandon, avoient eu la fidelité de le suivre. Ses Ennemis se faisant entendre de si près, il n'acheva point d'attacher les courroies de sa Cuirasse. Avec son Epée & son

Conquête du Perou.

Pizarre. II. Voïage. 1541.

Bouclier, il s'avança promptement vers la porte, où il se défendit long-tems avec tant de valeur, qu'ils ne purent forcer le passage. Il crioit à haute voix : courage, mon Frere, nous suffisons pour faire périr ces Traîtres. Martin fut tué le premier : mais aussi-tôt un des Pages prit sa place. Les Conjurés, effraïés de cette résolution, & commençant à craindre qu'il ne vînt assez de monde pour les enfermer par derriere, résolurent de tout mettre au hasard. Ils firent avançer un de leurs gens, qui étoit armé de toutes pieces, & qui, se jettant dans la porte, occupa tellement le Marquis, que les autres eurent plus de facilité pour entrer. Ils le chargerent alors avec une nouvelle furie. Dans la nécessité de parer à tous les coups, son bras se lassa bien-tôt. A peine pouvoit-il remuer son Epée, lorsqu'un coup à la gorge le fit tomber sans force, dans un ruisseau de son propre sang. En tombant, il demanda un Confesseur : mais, la voix lui manquant, il fit à terre un signe de Croix avec la main, il le baisa respectueusement, & mourut dans cette posture. Les deux Pages furent tués près de lui. On ne nous apprend point le sort de ses deux autres Défenseurs. Les Conjurés perdirent quatre Hommes, & la plûpart furent blessés (98).

Le jeune Almagro se fait reconnoître Gouverneur du Perou.

La nouvelle de cette étrange scène ne fut pas plutôt répandue dans la Ville, que plus de deux cens Hommes, qui avoient été gagnés par les Conjurés, & qui attendoient le succès de leur Entreprise, se déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue; pendant que les plus fideles Partisans du Marquis n'oserent lever la voix. On vit sortir les Meurtriers, de sa Maison, comme en triomphe, avec leurs Epées sanglantes. Ils firent monter Dom Diegue à cheval, & lui conseillerent de se promener par la Ville. Quantité d'autres Emissaires, qu'ils avoient eu la précaution d'y répandre, publierent qu'il n'y avoit plus d'autre Gouverneur, au Pérou, que le Fils de Dom Diegue d'Almagro. La Maison du Marquis fut abandonnée au pillage. Ensuite, Herrada fit assembler le Conseil ; & lui présentant les Lettres Impériales, par lesquelles Almagro le Pere étoit nommé Gouverneur de la Nouvelle Tolede, il le força de reconnoître le Fils dans la même qualité. Les Conjurés prirent ce tems pour tuer quelques amis des Pizarres. Leur animosité n'empêcha point les Domestiques du Marquis de porter son corps à l'Eglise ; mais personne n'eut la hardiesse de s'y arrêter pour l'ensevelir, jusqu'à ce qu'un Habitant de Truxillo, nommé *Barbaran*, qui avoit été à son service, parut avec une permission de Dom Diegue, & se hâta de l'enterrer à ses propres frais. Il ne fut aidé que de sa femme ; &, dans la crainte de voir arriver les Conjurés, qui regrettoient de n'avoir pas coupé la tête à leur Ennemi, pour l'attacher au Gibet, à peine se donna-t'il le tems de le revêtir du Manteau de Saint Jacques & de lui attacher les Eperons, suivant l'ancienne maniere d'enterrer les Chevaliers de cet Ordre. Après lui avoir rendu ce triste devoir, Barbaran s'occupa du soin de ses Enfans, qui étoient errans dans la Ville, & n'apporta pas moins de zele à les mettre en sûreté (99).

Sépulture du Marquis.

Zele & fidélité d'un de ses anciens Domestiques.

(98) Zarate, pp. 269. & précédentes. Observons que ce ne peut avoir été que sur le témoignage des Conjurés mêmes, qu'on a su toutes ces dernieres circonstances. Suivant Zarate, c'est au 26 de Juin, qu'il faut rapporter cet événement.

(99) Zarate, pp. 271. & précéd.

CONQUÊTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1541.

Comparaison de Dom François Pizarre & de D. Diegue d'Almagro.

On a promis une comparaison de caracteres, entre Dom François Pizarre & Dom Diegue d'Almagro. C'est d'après les Relations Espagnoles ; car on ne veut rien donner à l'imagination. Zarate, qui pouvoit les avoir connus tous deux, se propose, dit-il, de les comparer à la maniere de Plutarque, lorsqu'il avoit rapporté la vie & les actions de quelques grands Capitaines qui avoient entr'eux quelque ressemblance.

Sans répéter cequ'on a déja dit(1) de leur origine ; « ils avoient l'un & l'autre « beaucoup de courage & de fermeté. Leur patience étoit égale pour le travail » & la peine. Ils étoient tous deux d'une constitution saine & robuste ; tous » deux libéraux & bienfaisans. On ne remarqua pas plus de différence dans » leurs autres inclinations. Ils vêcurent dans le célibat, l'un & l'autre ; » quoiqu'à leur mort le plus jeune des deux fût âgé de soixante-cinq ans. » Ils avoient le même goût pour les armes & la guerre : mais, dans les » intervalles de repos, l'Adelantade se livroit plus volontiers que Pizarre » aux affaires Domestiques. Ils étoient tous deux dans un âge fort avancé, » lorsqu'ils entreprirent la Découverte & la Conquête du Pérou, & ce glo- » rieux dessein leur coûta beaucoup de fatigues ; mais le Marquis y fut » exposé à de plus grands dangers. Almagro étoit retenu, à Panama, par » le soin de pourvoir aux supplémens d'Hommes & de munitions, tandis » que Pizarre emploïoit son sang & ses peines. Tous deux avoient l'ame » grande, & sans cesse occupée de vastes desseins, sans en être moins » doux, moins accessibles, & moins obligeans. Ils furent égalemênt libé- » raux en effet, quoique l'Adelantade le fût plus en apparence, parcequ'il » aimoit à faire éclater ses libéralités ; & le Marquis, au contraire, s'ef- » forçoit de cacher les siennes, comme s'il n'eut cherché que le plaisir de » satisfaire aux besoins d'autrui. On en donne un exemple remarquable : » un jour, apprenant qu'un Cavalier venoit de perdre son cheval, il prit » sur soi un Lingot d'or de dix Marcs (2), & se rendit au jeu de Paûme, » où il comptoit de le trouver, pour lui faire ce présent de sa propre » main. Il n'y trouva point celui qu'il cherchoit ; mais quelques Amis, » qu'il ne s'attendoit point à rencontrer dans ce lieu, lui proposerent une » partie de Paûme qu'il accepta sans réflexion. Le Lingot faisoit un poids » dans sa poche ; & l'en tirer, c'étoit trahir son dessein. Il prit le parti de » jouer avec ce fardeau, en donnant quelque prétexte pour ne pas quitter » son habit. L'exercice dura trois heures entieres ; enfin le Cavalier parois- » sant, il le prit à l'écart, & lui dit, après l'avoir réjoui par son présent, » qu'il lui en auroit volontiers donné trois fois plus, pour être délivré » de ce qu'il avoit souffert en l'attendant. Mais rien ne prouve mieux la » libéralité des deux Associés, que l'état de leur fortune après leur mort.

(1) Ajoutons néanmoins, sur le témoignage de Gomara, que Pizarre, Fils naturel, comme on l'a remarqué, d'un Capitaine Navarrois, fut exposé devant la porte d'une Eglise, & qu'il fut allaité quelques jours par une Truie ; qu'ensuite, reconnu par son Pere, il fut emploïé à garder ses Pourceaux ; qu'un jour, en aïant perdu quelques-uns, & craignant d'être puni, il suivit quelques Passans jusqu'à Seville, d'où il passa aux Indes : qu'après s'être arrêté quelque tems à S. Domingue, il partit pour Uraba, avec Alfonse de Ojeda & Vasco Nuñez de Balboa, & de-là pour Panama avec Pedrarias. Gomara, p. 357. Voïez d'ailleurs le Tome XII de ce Recueil, page 153. & ci-dessus, page 49.

(2) L'Edition d'Anvers met dix livres.

CONQUÊTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE. 1541.

» Ces deux Conquérans du plus riche Païs de l'Univers, qui avoient possedé de si grands biens, en or, en fonds & en revenus, moururent » pauvres, & ne laisserent ni Terres, ni Trésors. Leur affection pour » leurs Serviteurs les portoit non-seulement à les enrichir, mais à vouloir partager avec eux toutes sortes de périls ; & sur ce dernier point, » on a reproché de l'excès au Marquis. Dans un Voïage, où pour abreger » sa marche il passoit à gué la Riviere de Barraca, l'extrême rapidité de » l'eau entraîna un de ses Valets Indiens, dont il connoissoit l'attachement » & la fidélité. Il se mit à la nage après lui, le prit par les cheveux, & » le sauva heureusement ; au risque de périr lui-même, dans une entreprise que le plus vigoureux Soldat de son Armée n'auroit osé tenter. Ses » Officiers lui représentant qu'il s'étoit trop exposé, il leur répondit qu'ils » ne connoissoient pas le prix d'un Valet fidele.

» Le Marquis jouît plus long-tems & plus tranquillement de l'autorité ; » Dom Diegue, qui n'en jouît presque pas, fit paroître plus d'ambition » & un desir plus ardent de gouverner. Ni l'un ni l'autre n'aimoit le changement dans la maniere de se vêtir. Depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge » avancé, leur goût ne varia pas plus pour la forme des habits, que pour » l'étoffe, surtout celui du Marquis, qui portoit ordinairement un Just'aucorps de drap noir, si long qu'il descendoit jusqu'à la cheville du pied, » large par le bas, étroit par le haut, pour faire paroître la taille ; des » souliers blancs, un Chapeau gris, l'Epée & le Poignard à l'antique. » Quelquefois, les jours de Fête, il prenoit, à la sollicitation de ses Domestiques, une Robbe de Martre, que Fernand Cortez lui avoit envoïée de la Nouvelle Espagne : mais il la quittoit ordinairement, en sortant de l'Eglise, & demeuroit en chemise, ou en Camisole, avec un » Mouchoir autour du cou, dont il s'essuïoit le visage, qu'il avoit souvent mouillé de sueur, parcequ'en tems de paix, il emploïoit le reste » du jour au jeu de Boule ou de Paume. Tous deux supportoient, avec » beaucoup de patience, la peine, le travail, la faim, la soif & les autres » incommodités, particulierement le Marquis, & jusques dans l'exercice » du jeu, où les jeunes gens les plus vigoureux ne tenoient pas plus » long-tems que lui. Il avoit plus de passion, pour cet amusement, que l'Adelantade. Quelquefois il y passoit des journées entieres, jouant avec le » premier qui s'offroit pour sa partie (3), sans permettre qu'on relevât sa » boule, ou qu'on lui marquât, par d'autres attentions, le respect dû à sa » Dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, surtout s'il perdoit ; à moins qu'il ne fût question de quelque nouveau soulevement des Indiens, car alors il abandonnoit tout, pour courir aux » armes : & se croïant invincible lorsqu'il avoit pris sa Cuirasse, sa Lance » & son Bouclier, il s'avançoit vers les Séditieux avec une admirable résolution, sans attendre ses gens, qui étoient souvent obligés de courir » à toute bride pour le joindre. Au reste, cet éloge ne convient pas moins » à l'Adelantade. Ils avoient, tous deux, tant de bravoure, & tant d'expérience dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, que l'un, comme » l'autre, se trouva-t'il seul contre cent, ne faisoit pas difficulté de pous-

(3) La Relation dit, avec un Matelot même & un Meûnier.

» ser son cheval contr'eux, & de les charger à grands coups de Sabre & de » Lance.

» Ils avoient l'un & l'autre un grand fond d'esprit & de jugement naturel, » qui leur faisoit prendre les plus justes mesures dans toute sorte d'entre- » prises, & qui ne les rendoit pas moins propres au Gouvernement qu'à » la guerre; ressemblance d'autant plus remarquable, qu'ils n'avoient, ni » l'un ni l'autre, aucune teinture de sciences. On a déja fait observer qu'ils » ne savoient ni lire, ni écrire; pas même assez pour signer leur nom. Mais » quoiqu'une si mauvaise éducation fît mal juger de leur naissance, ils » avoient d'ailleurs les manieres nobles, & toutes les apparences de la » grandeur. L'ouverture & la confiance du Marquis se soutenoient cons- » tamment, pour ceux qu'il honoroit une fois de son estime & de » son attention. Elles ne se relâcherent jamais, par exemple, pour » Antoine Picado son Secretaire, dans la varieté d'affaires importan- » tes, auxquelles il étoit obligé de l'emploïer. Sur toutes les Dépêches qui » regardoient les Espagnols ou les Indiens, il faisoit, avec la plume, deux » traits en forme de Paraphe, au milieu desquels Picado signoit *François* » *Pizarre*; & la fidélité, qui regna toujours dans l'administration, n'est pas » moins glorieuse pour le discernement du Gouverneur, que pour la vertu » de son Ministre.

» Pizarre & Almagro étoient affables, d'une humeur égale, & si » familiers dans la Société, qu'ils alloient souvent seuls & sans aucune » suite, visiter leurs Concitoïens, de Maison en Maison, & manger chez » le premier qui les invitoit. Ils étoient tous deux fort sobres. On leur at- » tribue la même modération dans leurs galanteries, surtout à l'égard des » Femmes Espagnoles, avec lesquelles ils étoient persuadés qu'ils ne pou- » voient entretenir de commerce, sans offenser leurs Maris ou leurs Pe- » res. Du côté des Indiennes, il paroît que l'Adelantade fut le plus retenu. » On ne lui connut d'attachement pour aucune Péruvienne, ni même au- » cune sorte de foiblesse, quoique les Femmes de cette Région ne soient » pas sans agrément; & le Fils naturel, auquel il laissa son nom, étoit né » d'une Indienne de Panama. Le Marquis contraignit moins, au Pérou, » son inclination pour les plaisirs de l'Amour. Il vécut dans un Commerce » public avec une Sœur d'Atahualipa, dont il eut un Fils, nommé *Gonzale*, » mort à l'âge de quatorze ans, & une Fille nommée *Dona Francisca*. Une » autre intrigue, qu'il eut ensuite avec une Indienne de Cusco, lui don- » na un second Fils, qu'il fit nommer, comme lui, Dom François.

» Les deux Associés reçurent, de Sa Majesté, des récompenses égale- » ment glorieuses. Pizarre obtint, avec le Gouvernement de sa Conquête, » le titre de Marquis & l'Ordre de Saint Jacques. Almagro fut honoré du » titre d'Adelantade & revêtu du Gouvernement de la Nouvelle Tolede. » Leur respect pour l'autorité de la Cour fut assez égal, si l'on excepte, » dans l'Adelantade, un peu plus de ruse à donner, aux ordres qui venoient » d'Espagne, l'interprétation qui convenoit à ses vûes. Le Marquis porta » la déférence pour les mêmes ordres, jusqu'à s'interdire bien des choses » qui ne passoient pas les bornes de son pouvoir, par la seule raison qu'il » ne vouloit pas être soupçonné de les avoir trop étendues. Il lui arriva

CONQUÊTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1541.

» souvent, dans les lieux où il faisoit fondre les Métaux, de se lever de » son siege pour ramasser de petites parties d'or & d'argent, qui sautoient » en coupant les pieces du Quint Roïal. A ceux qui en marquoient de la » surprise, il répondoit qu'il le feroit avec la bouche, s'il ne le pouvoit » avec les mains.

» Il emploïa tous ses soins à faire bâtir des Villes & à cultiver les meil» leures Terres. C'est un éloge qu'Almagro, dans ses prétentions conti» nuelles à des droits incertains, ne se donna, ni le tems, ni le pouvoir » de partager avec lui. On ne voit pas qu'à Cusco même, où son autorité » fut reconnue après l'Expédition du Chili, il ait eu d'autre occupation » que ses préparatifs militaires, & qu'il ait pensé à l'embellissement de » cette Ville; au lieu que non-seulement le Marquis fonda Los Reyes & » Truxillo, mais il établit d'autres Colonies, qui prirent par degrés la » forme & le nom de Villes; & dans Los Reyes, dont il fit son princi» pal séjour, il bâtit de belles Maisons, des Monasteres & des Eglises; » il fit construire deux Moulins sur la Riviere, il assigna des revenus an» nuels aux Religieux de Saint Dominique & de la Merci; & dérobant » pour ces grands Ouvrages, tout le tems qu'il pouvoit à ses autres occu» pations, il dirigeoit suivant ses lumieres les Ouvriers & les Maîtres, » en Vainqueur judicieux, qui croit devoir autant de zele à l'établissement » qu'au progrès de ses Conquêtes.

» Enfin, les deux Héros de cette comparaison eurent une autre res» semblance, dans leur mort, qui fut non-seulement violente, mais cau» sée, celle de l'un par le Frere du Marquis, celle de l'autre par le Fils » de l'Adelantade; & dans la derniere scène des corps mortels, qui est la » sépulture, pour laquelle ils n'eurent que le vil office de quelques Do» mestiques, qui leur rendirent même ce devoir à leurs propres frais (4).

§ VI.

VOÏAGE DE VACCA DE CASTRO.

CONQUÊTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1541.

Premieres dispositions du jeune Almagro.

LE JEUNE Almagro, ou Dom Diegue, qu'on ne peut produire sous un autre nom, malgré l'obscurité qui peut naître, de celui de son Pere, pour ceux qui ne suivent pas attentivement le fil historique, ne se fut pas plutôt fait reconnoître aux Magistrats de Los Reyes, qu'il leur ôta les marques de leur Dignité; mais il les leur rendit sur le champ, en leur déclarant qu'ils les tenoient de sa main. Ensuite il fit arrêter Velasquez & Picado, l'un Lieutenant, l'autre Secretaire du Marquis. Herrada fut nommé Général des Troupes; & plusieurs autres Officiers reçurent un rang proportionné à leurs services. Le bruit de cette révolution attira dans la Ville tout ce qu'il y avoit, au Pérou, de Vagabonds, de Fainéans & de Libertins, qui vinrent s'enrôler dans l'espoir de s'enrichir du pillage, ou de vivre avec licence. Dom Diegue prit, pour païer ses Troupes, le Quint Roïal, les biens de ceux qu'il avoit fait massacrer, & les revenus de quelques riches Citoïens qui se trouvoient absens. Mais on ne fut pas long-tems sans voir

Division entre ses Partisans.

(4) Zarate, L. IV, chap. 9.

naître la division entre ses plus zelés Partisans. Quelques-uns, par un simple mouvement de jalousie, entreprirent de tuer Herrada, qu'ils voïoient en possession de toute l'autorité, dont il ne laissoit que l'ombre au jeune Almagro. Leur dessein fut découvert. François de Chaves, proche Parent de celui qui avoit été la premiere victime du complot, eut la tête coupée. Antoine *Orihuela*, nouvellement arrivé d'Espagne, eut le même sort, pour avoir dit que les Conjurés étoient des Tyrans.

Cependant Herrada fit partir des Députés, avec ordre de proclamer le Gouvernement de Dom Diegue dans toutes les Provinces conquises, & de le déclarer Successeur de son Pere & du Marquis. Ils n'y furent pas reçus avec la même faveur. Dans celle de Chachapoyas, Alfonse d'Alvarado, qui avoit quitté son Gouvernement de Guatimala pour venir s'y établir, se déclara hautement pour la Cour, & traita Dom Diegue de Traître & de Rebelle. Il avoit, sous ses ordres, cent Hommes, avec lesquels il espéroit de se défendre, dans un lieu qu'il avoit fortifié. Les Conjurés tenterent tout pour le séduire; &, le voïant ferme à répéter, non-seulement qu'il attendroit un ordre exprès de la Cour, mais que dans l'intervalle il feroit une guerre mortelle aux Assassins du Marquis, ils envoïerent contre lui un Corps de Troupes assez nombreux, qui devoit passer par les Villes de Saint Michel & de Truxillo, pour enlever tous les chevaux de ces deux Places aux Habitans. Garcias, qui le commandoit, se rendit par Mer au Port de Santa, qui est à quinze lieues de Truxillo. Là, rencontrant le Capitaine Cabrera, qui s'étoit déclaré contre Dom Diegue avec les Habitans de Guanuco, il le fit Prisonnier; & peu de jours après, il lui fit couper la tête à Saint Michel (5).

Alfonse d'Alvarado se déclare pour le Roi.

Garcias est envoïé contre lui.

Mais la suite de cette Expédition se trouve liée avec d'autres évenemens. Dom Diegue de Sylva & François de Carvajal commandoient à Cusco, lorsque les Députés & les ordres d'Almagro y étoient arrivés. Ils prirent, avec tous les Magistrats, la résolution de ne pas reconnoître son autorité, sans oser néanmoins la rejetter ouvertement, & dans le dessein de gagner du tems pour se préparer à leur défense. Leur réponse fut de demander une Députation réguliere, avec un pouvoir plus ample; Gomez & Tordoya, Pere de l'un des deux Pages qui avoient été tués en défendant le Marquis, étoit un des Chefs du Conseil Roïal de Cusco. Il étoit à la Chasse, lorsque les Envoïés de Dom Diegue avoient apporté ses ordres. On prétend même qu'à son retour, il les rencontra, lorsqu'ils sortoient de la Ville, & qu'aïant appris ce qui s'étoit passé à Los Reyes, il eut la force, ou la prudence, de ne pas les insulter. Mais, après les avoir mesurés des yeux, il tordit le cou à un fort beau Faucon, qu'il portoit sur le poing, en disant à ceux qui l'accompagnoient, qu'il n'étoit plus question de chasser, mais de combattre. Le soir même, s'étant assuré de la disposition des Commandans de la Ville & des autres Chefs, il en sortit, pour aller mettre dans leurs intérêts Pierre d'Angurez, Lieutenant de la Province des Charcas, & Pierre Alvarez Holguin, qui étoit alors occupé contre les Indiens avec quelques Troupes. Ces deux Officiers n'aïant pas balancé à se déclarer pour la cause du Roi, il les pressa de le suivre

Cusco évite de reconnoître D. Diegue.

Comment Tordoya se prépare à vanger son Fils.

(5) Il la fit couper aussi à Voz Mediana & Villegas, deux autres Officiers. *Ibid.* chap. 10.

Holguin commande les Troupes de Cusco.

Zele des Habitans.

à Cusco, où leur arrivée soutint le courage d'un grand nombre d'Habitans qui pensoient à se retirer. Tous les Chefs, animés aussi par leur présence, choisirent Holguin pour le commandement des armes, avec le titre de Capitaine Général du Pérou, & lui prèterent serment d'obéissance, en cette qualité, jusqu'aux premiers ordres qui leur viendroient de la Cour. Holguin déclara aussi-tôt la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de Cusco, dans le zele qu'ils conçurent pour seconder leurs Chefs, s'engagerent à païer tout ce qu'Holguin prendroit des revenus du Roi pour le paiement & l'entretien des Troupes, si Sa Majesté refusoit d'approuver cette dépense. Ils offrirent, d'aussi bonne grace, leurs propres biens & leurs personnes ; & cet exemple aïant été suivi de ceux des Charcas & d'Arequipa, on eut bien-tôt rassemblé près de quatre cens Hommes, composés de cent cinquante Cavaliers & cent Arquebusiers, & le reste de Picquiers. Cependant Holguin, apprenant que Dom Diegue avoit plus de huit cens Hommes, ne crut pas devoir l'attendre à Cusco, & résolut de s'avancer par la Montagne vers la Province de Chachapoyas, dans l'espérance de joindre ses forces à celles d'Alvarado, qu'il savoit déclaré pour le service du Roi. D'ailleurs, il jugeoit que sa petite Armée pourroit grossir en chemin, par la jonction d'un grand nombre d'Amis des Pizarres, qui s'étoient réfugiés en divers endroits des Montagnes. En partant de Cusco, il y laissa, pour la défense de la Ville, quelques Espagnols & quantité d'Indiens bien armés, sous les ordres de Gomez de Tordoya, de la Vega, d'Anzures & de Vascas Robles.

Holguin veut se joindre à Alvarado.

Dom Diegue en reprend de s'y opposer.

Dom Diegue, qui apprit de son côté ce qui se passoit à Cusco, & le départ d'Holguin avec ses Troupes, jugea d'abord que le dessein de cet Officier étoit de s'avançer vers Alvarado par la Montagne, & résolut de se mettre en marche pour lui couper le passage ; mais il ne put faire toute la diligence nécessaire, parcequ'il attendoit Garcias, auquel il avoit envoïé dire de revenir à Los Reyes, sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'en marchant contre Alvarado, il avoit été fort maltraité par les Habitans de Levanto, Bourgade de Chachapoyas. Garcias revint, & mit Dom Diegue en état d'exécuter ses résolutions. Mais, avant que de quitter Los Reyes, il chassa de la Ville les Enfans du Marquis & fit couper la tête à Picado, après lui avoir fait souffrir les tourmens d'une cruelle torture, pour l'obliger de découvrir où le Marquis tenoit ses trésors (6).

Il apprend qu'on l'abandonne à Los Reyes.

A peine Dom Diegue fut en marche, qu'on reçut dans la Ville quelques ordres secrets, de la part de Vacca de Castro, qui étoit arrivé enfin au Port de Buena Ventura, où le bruit de la révolution étoit déja parvenu. Ces ordres étoient adressés au Pere Thomas de *Saint Martin*, Superieur du Couvent de Saint Dominique & à François de *Barrionuevo*, qui les communiquerent aussi-tôt au Conseil Roïal. Ils contenoient premierement la copie d'une Commission secrete de la Cour, qui portoit, en faveur de Castro, que si le Marquis venoit à mourir pendant le séjour qu'il devoit faire au Pérou, il prendroit l'administration jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner autrement : & Castro, en vertu de ce pouvoir, confioit, jusqu'à son arrivée, la conduite des affaires publiques à Jerôme

Ordre de Vacca de Castro.

(6) Zarate, *ubi suprà*, pp. 294. & précédentes,

d'Aliaga,

d'Aliaga, premier Secretaire de la Ville. Le Conseil, assemblé secretement au Couvent des Dominiquains, ne balança point à reconnoître Vacca de Castro pour Gouverneur, & d'Aliaga pour son Lieutenant : mais craignant le retour de Dom Diegue, qui ne pouvoit être encore fort éloigné, les Conseillers & les principaux Habitans prirent le parti de se retirer à Truxillo.

Conquête du Perou.

Vacca de Castro. 1541.

Ressentiment de Dom Diegue.

En effet, Dom Diegue, informé de leur déclaration & de leur départ, vouloit retourner sur ses pas, pour mettre la Ville au pillage. Il fut arrêté par Herrada & les autres Conjurés, qui lui représenterent de quelle importance il étoit pour lui d'empêcher la jonction d'Holguin & d'Alvarado, & plus vivement encore, combien il étoit à craindre qu'à la premiere nouvelle d'un autre Gouverneur, nommé par la Cour, le zele de ses gens ne se refroidît. Il prit le parti de hâter sa marche ; mais le bruit qu'il vouloit étouffer s'étant répandu malgré toutes ses précautions, plusieurs de ses Officiers, tels que d'Aguero, Sayavedra, Gomez d'Alvarado & Suarez de Carvajal abandonnerent son Camp dès la nuit suivante. Il ne fut pas plus heureux dans le projet d'arrêter Holguin. Herrada, sans lequel il n'osoit rien entreprendre, fut attaqué d'une violente maladie, qui ne lui permit plus d'avancer avec la même diligence. Les Ennemis eurent le tems de passer la Vallée de Xauxa, où il s'étoit proposé de les attendre. Cependant le chagrin de les avoir manqués lui aïant fait laisser derriere lui Herrada, qui mourut peu de jours après dans la Vallée, il redoubla sa diligence pour les suivre. Elle fut si vive, qu'il réussit à les joindre. Holguin, qui se sentit pressé & dont les forces étoient beaucoup moins nombreuses que celles qui le menaçoient, eut recours au stratagême. Il envoïa, pendant la nuit, vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'Avant-garde Ennemie, avec ordre de faire quelques Prisonniers, s'il étoit possible, & de se retirer aussi-tôt. Ils en prirent trois. Holguin en fit pendre deux sur le champ, & promit au troisieme, non-seulement la vie & la liberté, mais jusqu'à mille écus d'or, s'il vouloit retourner au Camp de Dom Diegue, & dire à ses Amis que la droite du Camp seroit attaquée la nuit suivante. Ce Soldat étoit un jeune homme, que l'espérance d'une si grosse somme éblouit d'abord, & qui ne voïant, dans l'ordre qu'on lui donnoit, que sa sûreté & celle de ses Amis, dont il se figura tout au plus qu'on vouloit tenter la fidélité, s'engagea volontiers au secret pour tous les autres. Il exécuta sa Commission. Dom Diegue le voïant de retour, & sachant de lui-même le sort de ses Compagnons, eut peine à concevoir par quel motif on lui avoit fait grace. Il n'avoit plus Herrada, pour lui servir de conseil. Après diverses conjectures, il soupçonna quelque trahison ; & la conclusion naturelle fut de donner la question au jeune Soldat, qui ne se fit pas presser long-tems pour avouer ce qu'on lui avoit fait promettre, & la récompense même à laquelle on s'étoit engagé. Il ne resta aucun doute à Dom Diegue qu'Holguin ne dût l'attaquer pendant la nuit. Il se prépara joïeusement à recevoir un Ennemi qui sembloit se livrer ; & surtout, il ne manqua point de mettre la plus grande partie de ses Troupes du côté par lequel il s'attendoit à l'attaque. C'étoit le plus éloigné du Camp d'Holguin, qui loin de vouloir combattre, au risque de diminuer ses forces, ne vit

Il poursuit les Troupes de Cusco.

Stratagême d'Holguin.

Dom Diegue s'y laisse tromper.

CONQUÊTE DU PEROU.
VACCA DE CASTRO.
1541.

pas plûtôt commencer l'obſcurité, qu'il ſe mit en marche avec toute la diligence poſſible, & continua de s'éloigner pendant toute la nuit. Dom Diegue, qui l'avoit paſſée toute entiere à l'attendre, fut déſeſperé de s'être laiſſé tromper, & tira des forces de ſon chagrin, pour ſe remettre à le ſuivre. Mais Holguin n'avoit pas eu l'imprudence de s'engager ſi loin, ſans avoir dépêché vers Alvarado, pour le prier de venir au devant de lui. Il le rencontra deux jours après, avec toutes ſes Troupes, qui ſe trouvoient augmentées par celles de Truxillo. Dom Diegue, fatigué d'une longue marche, n'oſa faire face à deux Armées réunies. Il prit bruſquement le chemin de Cuſco; tandis que les deux Capitaines donnerent avis à Caſtro de l'état des affaires, & lui conſeillerent de s'avançer promptement dans un Païs dont ils lui promettoient de le rendre maître.

Comment Holguin lui échappe.

Arrivée de Vacca de Caſtro au Pérou.

Vacca de Caſtro étoit arrivé au Pérou avec beaucoup de fatigue & de danger. Sa navigation avoit été fort pénible, depuis Panama; & le Vaiſſeau, qu'il montoit, avoit perdu toutes ſes ancres. Arrivé enfin au Port de Buenaventura il s'étoit avancé par terre juſqu'à l'extrêmité du Popayan, gouverné alors par Belalcazar; & cette route, qu'il avoit préférée comme la plus ſûre, l'avoit expoſé à de nouveaux embarras par ſes difficultés & ſa longueur. En entrant au Pérou, il avoit fait ſignifier ſa Commiſſion à la plupart des Gouverneurs particuliers, établis par les Pizarres. Il avoit envoïé même à Cuſco; & Comez Royas, chargé de ſes ordres pour cette Ville, eut le bonheur d'y arriver avant Dom Diegue. En paſſant ſur les Frontieres de Bracamoros, Pierre Vergara, qui étoit occupé à la Conquête de cette Province, vint le joindre avec un petit Corps de Troupes fidelles. Puelles & d'Aldana l'avoient déja joint avec les leurs. S'étant avancé juſqu'à Truxillo, il trouva Tordoya, Garcilaſſo de la Vega, & d'autres Gentilshommes, qui reconnurent ſon autorité avec la même ſoumiſſion. Ainſi, lorſqu'il y reçut les Députés d'Holguin & d'Alvarado, qui lui faiſoient offrir toutes leurs forces, il avoit déja raſſemblé, autour de lui, plus de deux cens Hommes, fort bien équipés & prêts à ſuivre ſes ordres.

Il ſe rend au Camp d'Holguin & d'Alvarado.

Il ne fit pas difficulté de ſe rendre au Camp des deux Capitaines, qui lui remirent leurs Etendards, après avoir vû ſa Commiſſion: mais ne gardant pour lui que l'Etendard Roïal, il leur rendit les autres, & leur confirma le Commandement des Troupes. En même-tems il leur donna ordre de ſe rendre avec toute l'Armée dans la Vallée de Xauxa, & d'attendre qu'il les y allât rejoindre, après un Voïage qu'il vouloit faire à Los Reyes. Ce fut avant ſon départ pour cette Ville, qu'il reçut, de Quito, des Lettres de Gonzale Pizarre, revenu, ſuivant quelques-uns, après la mort de ſon Frere, ou quelques jours auparavant, ſuivant l'Hiſtorien contemporain auquel on s'eſt attaché, mais trop éloigné pour l'avoir pu ſecourir. Il demandoit, au nouveau Gouverneur, la permiſſion de le venir joindre. Caſtro lui fit une réponſe civile; mais il le prioit d'attendre ſes ordres à Quito (7). On lui attribue deux motifs, pour ce refus: il craignoit, dit Gomara, » que ſa préſence ne ruinât l'eſpoir qu'il avoit encore de faire

Il refuſe de voir Gonzale Pizarre. Ses motifs.

(7) On a vû que Zarate l'a fait arriver à Quito, ſans y trouver aucune Nouvelle de la Conſpiration.

» rentrer Dom Diegue dans la soumission ; ou qu'échauffés par sa vûe, les » Soldats & les Officiers mêmes, dans le cœur desquels l'ancienne affec- » tion pour le Marquis subsistoit encore, ne l'élussent pour Capitaine Gé- » néral (8).

CONQUÊTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1541.

Dom Diegue entre à Cusco.

Pendant que le nouveau Gouverneur se mettoit en chemin pour Los Reyes, Dom Diegue étoit arrivé à Cusco. Il y fut reçu avec d'autant moins d'obstacles, qu'il s'étoit fait précéder par la meilleure partie de ses Troupes, & que Christoval de Sotelo, qui les commandoit, n'avoit pas attendu son arrivée pour prendre possession d'une Ville, dont la plupart des Espagnols étoient sortis avec Holguin. Sotelo avoit commencé par y créer de nouveaux Magistrats, après avoir déposé ceux que Royas avoit établis au nom de Castro. Aussi Dom Diegue ne pensa-t'il qu'à se fortifier, à grossir le nombre de ses Soldats, & surtout à se pourvoir d'Artillerie & de poudre. Ces deux sortes de munitions n'étoient pas une entreprise difficile au Pérou. Le Métal nécessaire y est en abondance ; & Dom Diegue avoit hérité, de son Pere, quelques Maîtres Européens, fort entendus à le fondre. On trouve aussi, dans toutes les parties du Païs, une si grande quantité de Salpêtre, que la poudre s'y fait aisément. Pour les armes, telles que les Epées, les Lances & les Cuirasses, il fit mêler, à l'exemple de son Pere, de l'argent & du cuivre. D'ailleurs aïant fait rassembler, sous de rigoureuses peines, toutes celles qui se trouvoient dans le Canton, le moindre de ses gens se vit armé de toutes pieces. Avec sa Cavalerie & ses Picquiers, il avoit deux cens Arquebusiers en bon ordre ; Corps redoutable alors, non-seulement aux Péruviens, mais aux Espagnols mêmes, qui étoient encore mal pourvûs d'armes à feu.

Ses préparatifs.

Un différend militaire, qui survint entre deux de ses principaux Officiers, faillit de lui causer plus de mal qu'il n'en craignoit de ses Ennemis. Garcias & Sotelo, entre lesquels cette querelle avoit commencé, se battirent ; & Sotelo fut tué. Leurs Partisans s'échaufferent, jusqu'à convenir du jour & du lieu pour en venir tous aux mains ; & Dom Diegue eut besoin d'autant d'adresse que de modération, pour les empêcher de s'égorger mutuellement. Cette chaleur sembloit appaisée : mais Garcias n'ignorant pas que la mort de Sotelo étoit fort sensible à Dom Diegue, qui l'avoit beaucoup aimé, & s'attendant tôt ou tard aux effets de son ressentiment, prit la résolution de les prévenir. Il l'invita un jour à manger chez lui, dans le dessein de le tuer pendant le repas. Dom Diegue, sur quelque soupçon du complot, prit prétexte d'une indisposition pour s'excuser. Son Ennemi, qui regrettoit la perte de ses mesures, insista sur l'invitation, & se rendit même chez lui pour la renouveller avec plus d'instances. En vain fut-il averti qu'on croioit son dessein éventé & Dom Diegue sur ses gardes. Il s'obstina dans une Entreprise qui lui coûta la vie (9). Comme il étoit fort aimé, la

Différend qui coûte la vie à Sotelo.

Garcias est tué par trahison.

(8) Gomara, L. V, chap. 40.

(9) Gomara raconte, avec plus de simplicité que Zarate, « qu'il partit de sa Mai- » son avec ses Amis, pour aller presser Dom » Diegue, quoique Martin Carillo & Salado » l'avertissent de l'embuscade qu'on lui avoit » dressée. Il pressa Dom Diegue de venir dî- » ner, puisqu'il en étoit heure & que tout » étoit prêt. Je me sens très mal disposé, » dit Dom Diegue : allons toutefois Il se » leva de son lit & prit sa cappe. Ceux de » Garcias, voïant qu'il s'acheminoit, for-

Conquête du Perou.

Vacca de Castro. 1541.

Dom Diegue fort de Cusco avec son Armée.

nouvelle de sa mort causa une seconde sédition, que Dom Diegue ne pût appaiser qu'en se mettant à la tête de ses Troupes, pour éloigner les amis de Garcias; & n'osant même s'arrêter plus long-tems dans la Ville, il en sortit, après avoir publié qu'il marchoit contre Castro. Son Armée, à laquelle il avoit donné Jean *Balsa* pour Général depuis la mort d'Herrada, consistoit en sept cens Espagnols, & un grand nombre d'Indiens, sous les ordres particuliers de Paulu Inca, qui n'avoit pas cessé de lui être attaché comme à son Pere. Il s'avança fierement jusqu'à Vilcas, à 150 mille de Cusco (10).

1542.

Préparatifs de Castro à Los Reyes.

Cependant Castro étoit arrivé à Los Reyes, où il avoit trouvé l'autorité du Roi & sa propre réputation (11) bien établies : mais il s'étoit trompé dans l'espérance que le Trésor Roïal fourniroit aux frais de la guerre. Les Rebelles l'aïant enlevé à son départ, il fut obligé d'emprunter des Habitans cent mille pesos d'or, pour se pourvoir d'armes & de munitions. Après avoir confirmé le Commandement de la Ville à Barrionuevo, & donné ordre aux Habitans de se retirer sur les Vaisseaux, si Dom Diegue revenoit dans son absence, il ne perdit pas un moment pour rejoindre ses deux Généraux dans la Vallée de Xauxa. Ses forces, en y comprenant quelques Troupes qui l'accompagnoient, se trouverent composées d'environ neuf cens Hommes (12), entre lesquels on comptoit trois cens soixante-dix Cavaliers & cent soixante-dix Arquebusiers. Il choisit, pour Major Général, François de Carvajal, Officier d'expérience, qui, de simple Soldat dans les Guerres d'Italie, avoit passé par tous les grades militaires, & les avoit exercés avec honneur depuis quarante ans. Entre plusieurs autres Capitaines d'un mérite distingué, on nomme Jean Velez de Guevara, Homme de Lettres (13) fort éclairé pour son siecle, & Guerrier d'une valeur éprouvée. Il commandoit une Compagnie d'Infanterie. Alfonse Alvarado & Pierre Alvarez Holguin jouissoient d'une gloire bien acquise dans les guerres du Mexique. Zarate place ici l'arrivée des Lettres de Gonzale Pizarre, & ne donne point à Castro, d'autres raisons que celles qu'on a rapportées, pour justifier le refus qu'il fit de le voir. Il ajoute, que par les mêmes vûes, Castro défendit à ceux qui avoient la garde des Enfans

Il rejoint ses Généraux à Xauxa. Ses forces.

Caractere de Jean Velez de Guevara.

» tent hors de la Chambre; mais aussi-tôt » qu'ils furent sortis, un Soldat de Dom Diegue ferma la porte, laissant dedans Garcias » tout seul, où il fut tué. Aucuns disent que » Dom Diegue le frappa le premier ». Liv. V, chap. 41. Zarate fait paroître ici Jean d'Herrada, sans se souvenir qu'il a rapporté auparavant sa mort.

(10) Gomara, *ibid.*

(11) On savoit qu'avec sa Commission il avoit la faveur de la Cour. Castro étoit de Majorque. Charles-Quint l'avoit honoré du titre de Conseiller d'Etat, de l'Ordre de S. Jacques, & d'autres graces, à la recommandation du Cardinal Garzia de Loaisa, Archevêque de Seville, & Président des Indes, qui le favorisoit beaucoup, pour l'amour du Comte de Sirvelle, son Ami. *Ibid.* ch. 40.

(12) Zarate dit, sept cens en tout.

(13) Avec son Emploi militaire, il exerçoit une Charge de Judicature. « Jusqu'à » Midi, il étoit vêtu en Homme de Lettres; » il tenoit ses Audiences, & régloit soigneu» sement les Affaires qui se présentoient. En» suite il se mettoit en Habit de Cavalier, » avec un Haut-de-Chausse & un Pourpoint » de couleur, en broderie d'or fort magni» fique, Collet de Buffle, la Plume au Cha» peau, l'Arquebuse sur l'épaule, faisant » faire l'Exercice à sa Compagnie, & s'e» xerçant lui-même à tirer. Il avoit contri» bué de ses propres mains à faire les Arque» buses ». Zarate, Liv. IV, ch. 15.

Vacca de Castro. 1542.

du Marquis, de ſortir de Truxillo, où ils s'étoient retirés après leur banniſſement, quoique pour déguiſer ſa politique, il feignit de ne penſer qu'à leur ſûreté.

Castro marche au devant de D. Diegue.

Pendant qu'il aſſuroit ſes préparatifs, il eut avis de la marche de Dom Diegue, qui s'avançoit de Vilcas vers Guamanga, Place importante par ſa ſituation, au milieu de pluſieurs Montagnes & d'autant de Vallées profondes, qui ſervent naturellement à la fortifier. Il ſe hâta lui-même de lever ſon Camp, après s'être fait précéder d'un Corps de Troupes ſous la conduite de Royas, qui avoit ordre de faire toute la diligence poſſible pour ſe ſaiſir le premier de Guamanga, tandis qu'un Détachement d'Arquebuſiers devoit ſe ſaiſir, proche de cette Place, d'un paſſage difficile qui ſe nomme *Parcos*. Dans le doute du ſuccès de ces deux ordres, Caſtro ne s'approcha point de Guamanga ſans précautions : mais apprenant que Royas s'y étoit établi, il traverſa la Place avec toute ſon Armée ; & n'aïant aucune nouvelle de l'Ennemi, il paſſa la nuit entiere ſous les armes. Cependant, il formoit ſon Camp le lendemain, lorſque ſes Coureurs, qui s'étoient avancés fort loin à la Découverte, lui rapporterent que Dom Diegue avoit le ſien à plus de neuf lieues. Cette diſtance, qui donnoit de la facilité pour les négociations, lui fit prendre le parti d'écrire à Dom Diegue. François Diaguez, Frere d'Alfonſe Diaguez alors Secretaire d'Etat en Eſpagne, fut chargé de ſa Lettre. Elle ſommoit Dom Diegue, au nom de Sa Majeſté, de congédier ſes Troupes & de venir ſe ranger ſous l'Etendard Roïal, avec promeſſe d'une Amniſtie génerale pour les déſordres paſſés : mais s'il refuſoit cette offre, il étoit menacé de l'opprobre & du châtiment, ſous le double titre de Rebelle & d'Aſſaſſin.

Il le fait ſommer de reconnoître l'autorité du Roi.

Conduite violente de Dom Diegue.

En faiſant partir Diaguez, Caſtro dépêcha un Soldat Eſpagnol, qui connoiſſoit le Païs, vêtu en Indien, avec des Lettres pour divers Officiers de l'Armée Ennemie, qu'il exhortoit à rentrer dans les termes de l'honneur & du devoir ; mais quelque adroit que fût le Soldat, ſa trace fut découverte, dans quelques endroits couverts de nége. Il fut ſuivi, arrêté, & conduit à Dom Diegue, qui le fit pendre ſur-le-champ, avec de grandes plaintes de la perfidie de Caſtro, qui entreprenoit de ſéduire ſes Amis, pendant qu'il lui faiſoit faire des propoſitions d'accommodement. Enſuite, mettant ſon Armée en Bataille aux yeux mêmes de l'Envoïé, il donna ordre à tous ſes gens de ſe préparer au combat ; avec promeſſe, à quiconque tueroit un des Eſpagnols établis au Pérou, de lui donner la femme & les biens du Mort. Cependant, il répondit à Caſtro que jamais il ne reconnoîtroit ſa Commiſſion, tandis qu'il le verroit accompagné de ſes principaux Ennemis, entre leſquels il nommoit Holguin, Gomez Alvarado & quelques autres Officiers : qu'il ne congédieroit pas non plus ſon Armée, s'il ne voïoit une Amniſtie formelle, ſignée de la main de Sa Majeſté, non de celle du Cardinal de Séville, dont il ignoroit le nom & l'autorité ; enfin que Caſtro ſe trompoit dans ſes eſpérances, s'il croïoit que les Amis du Fils d'Almagro fuſſent capables de l'abandonner, & qu'ils étoient réſolus, comme lui, de défendre le Païs juſqu'au dernier ſoupir.

Sa Réponſe à Vacca de Caſtro.

Cette opiniâtreté détermina Caſtro à faire avancer ſon Armée dans un lieu plat & uni, nommé Chupas ; ſans s'éloigner trop de Guamanga, qu'il

Il eſt déclaré rebelle par une Sentence publique.

CONQUÊTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1542.

vouloit conserver à toute sorte de prix, mais dont le terrein étoit trop inégal pour y combattre avec avantage. Il passa trois jours dans ce nouveau Poste, retenu plutôt par la pluie, qui fut continuelle, que par l'espérance de renouer la négociation. Ce tems même ne fut pas perdu; car aïant remarqué que le souvenir de la Bataille des Salines inquiétoit plusieurs de ses gens, & qu'ils doutoient que la Cour d'Espagne l'eût approuvée, puisqu'elle avoit fait arrêter Dom Fernand Pizarre, il se crut obligé d'observer quelques formalités, autant pour justifier sa propre conduite que pour calmer les esprits. Elles consisterent à porter une Sentence, qu'il n'oublia point de signer à la vûe de toutes ses Troupes, par laquelle, déclarant Dom Diegue & ses Partisans coupables de leze-Majesté, il les condamnoit à mort, avec confiscation de tous leurs biens. Après avoir fait lire hautement cet Acte, il somma tous ses Officiers, en vertu de son autorité, de lui prêter leur secours pour l'exécution (14).

Les deux Armées s'approchent.

Le lendemain, apprenant, par ses Coureurs, que les Ennemis n'étoient qu'à deux lieues, & qu'ils prenoient leur chemin à gauche par quelques petites Collines, pour éviter un Marais qui étoit à la tête de son Camp, il jugea que leur dessein étoit de tomber sur Guamanga, & de s'en rendre maîtres avant que d'en venir aux mains. La résolution fut prise aussitôt de leur couper le passage, & l'ordre donné pour monter les premieres Collines. Cette entreprise étoit délicate. On fit avancer à la vérité cinquante Arquebusiers, pour favoriser le mouvement de l'Infanterie: mais, comme on étoit déja si proche que les Coureurs des deux Partis faisoient le coup d'arquebuse, si Dom Diegue avoit su profiter de la situation des lieux, son Artillerie auroit pu nuire beaucoup au gros des Troupes Roïales, qui, pour marcher en bon ordre, étoient quelquefois obligées de faire halte en montant. Carvajal, remarquant le danger de ce retardement, & sentant l'importance de gagner bien-tôt la hauteur, prit enfin le parti de brusquer la marche, en faisant monter chaque Compagnie l'une après l'autre & sans ordre; résolution si nécessaire, que lorsqu'on acheva de monter, les cinquante Arquebusiers en étoient aux Escarmouches avec l'Avant-garde de Dom Diegue.

Bataille de Chupas.

C'est d'après les quatre Historiens contemporains, que nous rassemblerons toutes les circonstances de cette grande journée. A peine l'Armée Roïale fut montée, que le Major Géneral eut ordre de la ranger en Bataille. Castro ne manqua point de se montrer à la tête des rangs, pour les animer par son éloquence. Il leur représenta, » qu'ils étoient Espagnols, & qu'ils alloient combattre pour leur Roi; que le sort du Pérou » étoit entre leurs mains; que s'ils étoient vaincus, ils ne pouvoient éviter la mort; mais que s'ils remportoient la victoire, outre le service important qu'ils rendroient à l'Espagne, ils demeureroient en possession de leurs biens & de ceux des Rebelles; qu'à ceux qui n'en avoient pas, il en promettoit abondamment, au nom de Sa Majesté même, qui ne souhaitoit la possession de ce riche Païs, que pour le partager entre ceux dont elle auroit à récompenser les services. Il voïoit bien, ajouta-t'il, qu'un plus long discours étoit inutile, pour encourager des gens d'hon-

Castro exhorte ses Soldats.

(14) Gomara, L. V, chap. 42. Zarate, L. III, ch. 17.

Conquête du Perou.

Vacca de Castro. 1542.

» neur ; & jugeant qu'il étoit question pour lui, de suivre l'exemple, » plutôt que de le donner, il promettoit d'être toujours à leur tête, pour » le prendre de ceux qui lui donneroient les plus hautes leçons de va- » leur, & pour s'efforcer de les imiter. » Un langage si modeste excita beaucoup d'acclamations ; tous lui jurerent de périr ou de vaincre. Mais les Officiers s'opposerent au dessein qu'il avoit de prendre le Commandement de l'Avant-garde, en lui faisant considérer qu'avec la Commission dont il étoit revêtu, sa conservation étoit essentielle à la Cause du Roi : & leurs protestations furent si vives, que suivant leur conseil, il consentit à faire l'arriere-garde avec un petit corps de Cavalerie, pour donner du secours où il le jugeroit nécessaire (15). Comme il ne restoit pas plus d'une heure & demie de jour, il vouloit que le Combat fût remis au lendemain : Alfonse d'Alvarado jugea ce retardement dangereux, & le fit entrer dans son Sentiment. On fait dire ici à Castro : » Que n'ai-je donc le » pouvoir de Josué, pour arrêter le Soleil (16) ?

Poste qu'il est forcé d'occuper.

De l'autre côté, Dom Diegue avoit aussi rassemblé toutes ses Troupes, & ne se disposoit pas moins ardemment au Combat. Bien-tôt son Artillerie se fit entendre. Alvarado & Carvajal remarquerent que dans la position où elle étoit, on ne pouvoit avancer en droite ligne, sans en souffrir beaucoup. Ils observerent un passage, qui, descendant un peu vers la Vallée, pouvoit les mettre d'autant mieux à couvert, que les Boulets y passeroient pardessus leur tête. Ils le prirent aussi-tôt, pour marcher aux Ennemis dans cet ordre. Nugno & ses Arquebusiers faisoient l'Avant-garde ; ils devoient commencer la charge, engager le combat, & se retirer ensuite au corps de Bataille. Alvarado formoit l'aîle droite, avec une partie de la Cavalerie, & l'Etendard Roïal, porté par Christoval de Barientos. La gauche étoit composée de l'autre moitié de la Cavalerie, sous Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcilasso de la Vega, & d'Anzures. Au milieu des deux Escadrons marchoient Vergara & Velez avec l'Infanterie. Vacca de Castro & trente Cavaliers faisoient, à quelque distance, l'Arriere-garde ou le Corps de réserve.

Disposition des deux Armées.

Pendant leur marche, l'Artillerie de Dom Diegue fit un feu continuel ; mais s'apperçevant que tous les coups étoient inutiles, parcequ'ils passoient trop haut, il soupçonna quelque trahison de la part de Candie, qui en avoit le Commandement ; & marchant vers lui dans un furieux transport, il le tua de sa propre main. Ensuite, il pointa lui-même une Piece, il y mit le feu, & sa colere devint funeste à quelques Cavaliers d'Alvarado, qui furent renversés de ce coup. Carvajal regrettant leur perte, & considerant que l'Artillerie de Castro ne pouvoit être d'un grand usage, prit la résolution de la laisser derriere, pour hâter la marche. Il y avoit peu de différence dans l'ordre des deux Armées ; c'est-à-dire, que la Cavalerie de Dom Diegue, partagée en deux Escadrons, formoit les deux aîles, & que l'Infanterie occupoit le centre. Il avoit son Artillerie en tête, pointée du côté, par lequel il pouvoit être attaqué. Mais, après avoir vû tomber deux ou trois Cavaliers, que son coup de Canon avoit abbatus, il crut que c'étoit marquer trop de timidité que d'attendre l'Ennemi dans

Action furieuse de Dom Diegue.

(15) Zarate, *ubi sup.* p. 322. (16) *Ibidem.*

Faux mouvement qui lui réussit mal.

cette situation, & qu'il devoit lui épargner une partie du chemin. Ainsi, avec plus de courage que de prudence, il fit avancer son Artillerie & ses Troupes. Ce mouvement fut condamné par Suarez, son Major Géneral, Homme d'une grande expérience à la guerre, qui dans son chagrin, lui déclara même que c'étoit manquer de jugement, parcequ'il y avoit eu jusqu'alors, devant l'Artillerie, une assez grande Campagne, que les Ennemis n'auroient pû traverser sans que le Canon leur nuisît beaucoup; au lieu qu'en s'avançant & diminuant l'espace, on perdoit cet avantage. Malgré ses représentations, les Rebelles continuerent d'avancer, & se posterent près d'une petite hauteur, par laquelle l'Armée de Castro devoit déboucher; de sorte que jusqu'à ce qu'elle y fût arrivée, leur Artillerie ne pouvoit lui faire le moindre mal; & qu'y étant une fois, elle se trouva si près d'eux, que tout le feu du Canon ne put l'empêcher d'en venir aux mains. Suarez, voïant son avis méprisé, poussa son cheval & passa dans l'Armée Roïale.

L'Action s'engage.

En même-tems, Paulu Inca, s'avançant avec ses Indiens, attaqua la gauche de Castro; mais la chûte de quelques-uns, qui furent tués par les Arquebusiers, fit prendre aussi-tôt la fuite à tous les autres. Cote, à la tête d'une Compagnie d'Arquebusiers de Dom Diegue, marcha du même côté, dans l'espérance de causer quelque désordre à l'Ennemi par de vives escarmouches: ce qui n'empêcha point les Généraux de Castro de s'avançer au son de leurs Tambours & de leurs Trompettes; & paroissant enfin sur la petite hauteur, ils firent halte, pour choisir le tems d'aller à la charge, parceque l'Artillerie, qui tiroit incessamment, leur causoit de l'embarras. Elle les incommodoit peu néanmoins, & le terrein de Dom Diegue étant encore plus élevé qu'eux, la plupart des boulets passoient par-dessus leurs têtes; mais, vingt pas plus loin, ils n'auroient pû manquer d'en souffrir beaucoup. Leur Infanterie fut même assez maltraitée, au premier mouvement qu'elle fit pour s'avançer; un seul Boulet emporta toute une file, & fit une ouverture dans le Bataillon: mais les Officiers, courant l'épée à la main, la firent bien-tôt fermer.

Mêlée sanglante.

Cependant Carvajal suspendoit encore l'attaque, pour attendre que la fureur de l'Artillerie fut un peu diminuée; & la Cavalerie étant montée dans l'intervalle, Holguin & Tordoya furent tués d'une décharge. D'autres aïant été blessés, Vergara, qui le fut d'un coup d'Arquebuse à la cuisse, s'écria que c'étoit vouloir périr, que de demeurer plus long-tems dans cette situation. Aussi-tôt, Carvajal fit sonner la charge, & les deux Escadrons Roïaux s'avançerent sans mesure. Ceux de Dom Diegue faisant le même mouvement de leur côté, ils se joignirent, & le choc fut rude. Presque toutes les Lances furent rompues, & quantité de Cavaliers tomberent morts ou blessés dans les deux Partis. Alors on en vint aux Sabres, aux Haches, aux Massues, avec une chaleur qui rendit le Combat fort sanglant. Quelques-uns, n'aïant que des Coignées, comme celles qui servent à fendre le bois, les tenoient à deux mains, & donnoient de si grands coups, qu'il n'y avoit point de Casque, ni d'autre Armure, à l'épreuve du tranchant. On combattit quelque tems avec cette furie, jusqu'à ce que l'haleine manquant des deux côtés, les deux Partis, comme de concert, prirent un peu de relâche.

L'Infanterie

L'Infanterie Roïale n'avoit pas été plus lente à s'avançer contre celle de Dom Diegue, Carvajal & les autres Officiers à la tête, qui animoient leurs Soldats, de paroles & d'exemple. » Ne craignez point l'Artillerie, fait-on » dire à Carvajal; je suis aussi gros que deux de vous ensemble, & vous » voïez combien de boulets passent près de moi sans me toucher. Ensuite, pour ôter l'idée qu'il se fiât à ses armes, il ôta sa cotte de maille & son casque; & les jettant par terre, il demeura sans autre défense qu'un simple pourpoint de toile. Dans cet état, il marcha droit à l'Artillerie, avec de nouvelles exhortations à le suivre. En effet, tous se précipitant à sa suite, ils se rendirent maîtres du Canon Ennemi, après avoir fait main basse sur ceux qui le gardoient; ils le pointerent à leur tour contre le gros des Rebelles; & cette éxécution se fit avec tant de vigueur & de succès, qu'on lui attribue la plus grande partie de la Victoire.

Intrépidité singuliere de Carvajal.

Cependant le jour manquoit; & déja la nuit étoit si sombre, qu'on ne se reconnoissoit presque plus qu'à la voix. La Cavalerie, après avoir respiré quelques momens, étoit revenue aux mains, & la victoire commençoit à pancher pour Castro; lorsqu'il vint lui-même à la charge, avec sa réserve. Ses premiers efforts tomberent à la gauche, sur deux Compagnies de Dom Diegue, qui tenoient encore ferme, quoique la plûpart des autres eussent commencé à plier. Il cria *victoire*, en attaquant; mais le Combat n'en fut pas moins opiniâtre. Quelques-uns de ses Cavaliers furent abbatus. Le Capitaine Ximenès y périt. Enfin ceux de Diegue tournerent le dos; & dans leur fuite, on en tua un grand nombre. Deux de leurs Officiers, *Bilbao* & *Sosa*, désespérés de voir leurs gens en déroute, se jetterent au travers des Ennemis en frappant de toute leur force, & criant, dans le transport de leur rage; » Je suis un tel, c'est moi qui ai tué le » Marquis «. Leurs cris & leurs coups ne cesserent, qu'au moment qu'ils tomberent en pieces. Une partie des Fuïards évita la mort à la faveur des ténebres; d'autres, pour n'être pas reconnus dans leur fuite, jetterent leurs écharpes (17), & prirent celles des Ennemis qu'ils trouverent morts ou blessés. Ceux, qui tenterent de se sauver par la Vallée, furent tués tous par les Indiens du Parti Roïal; & cent cinquante Cavaliers, qui pousserent jusqu'à Guamanga, s'y laisserent prendre & désarmer par la petite Garnison que Castro avoit laissée dans cette Place.

La Victoire se déclare pour Castro.

Fureur extraordinaire de quelques Vaincus.

Gomara fait plus d'honneur que Zarate au désespoir de Dom Diegue. Ce malheureux Fils d'Almagro, voïant la victoire déclarée contre lui, se jetta furieusement, suivant Gomara, au milieu des Vainqueurs, & chercha la mort par leurs armes. Mais, soit qu'il ne fût point reconnu, ou que sa valeur écartât ceux qu'il attaquoit, il pénétra sans blessure, & prit enfin la fuite vers Cusco, où il arriva dans cinq jours. Zarate le fait fuir sans cet emportement de valeur, avec Diego Mendez, auquel Gomara joint Verraga & Gusman. Balse, son Général, périt par les mains des Indiens. On fait monter le nombre des Morts à trois cens, dans l'Armée Roïale: les Rebelles perdirent moins dans l'action; mais, de part & d'autre, il demeura sur le Champ de Bataille plus de quatre cens Blessés, dont

Dom Diegue fuit vers Cusco.

Nombre des Morts.

(17) Zarate remarque qu'elles étoient rouges dans l'Armée de Castro, & blanches dans celle de Dom Diegue.

Conquête du Perou.

Vacca de Castro. 1542.

la plûpart moururent de froid pendant la nuit (18). L'époque de cette fameuse journée, qui avoit coûté aux Espagnols, dans l'espace de deux heures, plus de sang qu'ils n'en avoient versé dans toute la Conquête, est le 16 de Septembre.

Braves Espagnols que Castro récompense.

Après avoir rassemblé ses Troupes victorieuses, Castro donna ses premiers soins à témoigner, au nom du Roi, la juste reconnoissance qu'il devoit à tant de braves Guerriers, dont il avoit admiré la conduite & la valeur. Alfonse d'Alvarado & Carvajal eurent la principale part à ses éloges; mais ils méritoient tous, suivant la remarque d'un Historien, celui d'avoir sacrifié à leur devoir leurs intérêts & leurs ressentimens particuliers (19). Aussi la promesse des récompenses fut-elle répétée, avec un nouvel engagement d'assigner à chacun, dans le partage du Païs, dequoi mener une vie heureuse, suivant sa naissance, son rang, & l'éclat de ses services. Cette agréable attente fut remplie, dans la suite, avec autant de fidélité que de noblesse.

Funérailles & Supplices.

Le second soin de Castro fut de faire transporter à Guamanga les Corps d'Holguin & de Tordoya, dont les funérailles y furent célébrés avec beaucoup de magnificence. Le même jour, il fit couper la tête à quelques uns des Prisonniers qui avoient eu part à la mort du Marquis. Diegue de Royas, qui commandoit la Garnison, avoit déja fait subir le même supplice à Tello & à quelques autres Conjurés. Le Licencié de Gama eut ordre d'exercer la même rigueur sur tous ceux qui étoient coupables du même crime. Les uns eurent la tête coupée; d'autres furent condamnés au gibet: on n'en compta pas moins de quarante, qui expierent cet attentât par le dernier supplice. Plusieurs furent bannis, & quelques-uns obtinrent grace (20).

(18) C'est Gomara, qui en fait mourir tant. Zarate dit seulement qu'il gela bien fort pendant cette nuit, & que le froid fit mourir plusieurs Blessés, entr'autres Tordoya & d'Anzures, qui ne purent être pansés, parceque le bagage étoit éloigné. Mais il en compte le même nombre.

(19) On a cru devoir nous conserver les noms des principaux, & nous ne leur déroberons point cette gloire: après Alfonse d'Alvarado, Carvajal, & ceux qui étoient morts au Champ de l'honneur, on nomme François de Godoy, Diegue d'Aguillera, Nicolas de Ribera, Jerôme d'Aliaga, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Lope de Mendoze, Diegue Centeno, Melchior Verdugo, Christoval de Barientos, Gomez d'Alvarado, Gaspard Rodriguez, Dom Gomez de Luna, Pedro d'Hinoyosa, François de Carvajal, Pedro Porto Carrero, Alfonse de Caceres, Diegue Ortiz de Gusman, Sebastien de Merlo, & François d'Ampuero. Ceux qu'on va nommer étoient encore plus louables, parcequ'aïant été du parti d'Almagro, ils avoient embrassé celui de Castro & s'y étoient signalés, par la seule raison qu'il étoit revêtu de l'autorité du Roi: Pedro Alvarez Holguin, tué, Alfonse de Montemayor, Jean de Sayavedra, Martin de Robles, Lorenço d'Aldana, Christoval Ponce de Leon, Pablo de Menezés, Vasco de Guevara, Jean de Gusman, Diegue Nuñez de Mercado, Pero Lopez d'Ayala, Diegue de Bezarra, Diegue de Maldonat, Jean Garcia, Diegue Gallego, François Gallego, Pero Ortiz, Alfonse de Mesa, Denis de Bovadilla, Louis Garcias de S. Mamez, Garcias Guttieres d'Escobar, Marc d'Escobar, Jean d'Hoibaneja, Diegue d'Ocampo.

(20) Zarate, *ubi sup.* p. 338. Gomara donne là-dessus un détail, qui ne laisse rien à desirer. « Tous les gens de Castro méritoient, dit-il, d'être loués, & lui d'être élevé jusques au Ciel. Ils saccagerent, après l'Action, les Tentes de Dom Diegue, où ils trouverent une bonne quantité d'or & d'argent, & tuerent tous ceux qui s'y trouvoient. Aucun ne désarma, de peur de surprise, car ils ne savoient pas bien combien étoient restés, & combien avoient fui. Ils endurerent grand froid cette nuit, & faim, avec grande pitié des

Ensuite, tous les Officiers & les Soldats, qui avoient des Etablissemens dans quelque partie du Pérou, eurent la permission de s'y retirer.

CONQUÊTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1542.

Castro suit D. Diegue à Cusco.

Castro, ne pouvant être encore informé du sort de Dom Diegue, partit pour Cusco avec une Garde de Cavalerie. Mais il apprit en chemin, que la Fortune lui épargnoit de plus longues inquiétudes. Dom Diegue, en arrivant dans une Ville où il se croïoit le maître, y avoit été saisi & jetté dans les fers, par Dom Rodrigue de Salazar, son propre Lieutenant, par Dom Antoine de Ruiz de Guevara, son Prevôt, & par d'autres Officiers de sa création, qui n'avoient que sa mauvaise fortune à lui reprocher. Diego Mendez, Compagnon de sa fuite, & menacé du même traitement, avoit eu le bonheur d'échapper à ces Traîtres; mais s'étant retiré dans les Andes, vers l'Inca (21), qui avoit pris le même chemin, & qui le reçut avec amitié, il fut tué dans la suite par les Indiens. Ces agréables nouvelles firent doubler sa marche à Castro. Il trouva non-seulement la Ville soumise, mais l'autorité du Roi si bien établie, que sans avoir besoin du secours des armes pour exercer la Justice, il commença par faire trancher la tête à Dom Diegue. Le Pérou devint alors aussi paisible, qu'il l'étoit avant la division des deux Conquérans. On ne regretta, dans le jeune Almagro, que ses grandes qualités naturelles (22), qui lui auroient attiré de la distinction, s'il ne les eut emploïées qu'à réparer la disgrace de sa naissance & le malheur de son Pere. Gomara remarque que depuis les Découvertes, il fut le premier Espagnol qui prit les armes contre le Roi (23).

Mort du jeune D. Diegue d'Almagro, & ses qualités.

NOUVELLES DÉCOUVERTES.

Après sa mort & la dissipation de son Parti, Castro, qui n'étoit point encore en état de récompenser les Troupes, jugea qu'il ne pouvoit les emploïer, avec plus d'agrément & d'utilité pour elles-mêmes, qu'à faire

» cris & plaintes des Blessés, qui se sentoient mourir de froid & dépouillés par » les Indiens, lesquels achevoient même » de les tuer à coups de masse, leur coupant la tête pour les dépouiller. Mais le » jour étant venu, Castro envoïa quelques » Chevaux courir la Campagne, fit habiller les Blessés, & enterrer les Morts. Il » fit porter, à Guamanga, les corps d'Alvarez Holguin, de Gomez de Tordoya & » de quelques autres. Il fit traîner le corps » de Martin de Vilvoa, parcequ'il avoit tué » François Pizarre. On fit le même traitement à Martin Carille, Arbolancie, Hinojeros, Velasquez & autres. Le lendemain, il se rendit à Guamanga, où les » Almagristes, pris ou blessés, reçurent » aussi leur châtiment. On en rassembla, » dans cette Place, plus de cent soixante, » dont les armes furent données en garde » aux Habitans. Le Docteur de Gama fut » chargé de faire leur Procès, qui fut fait » en peu de jours; on mit en quatre quartiers Jean Telo, Diegue de Hores, François Perez, Jean Perez, Jean Diente, » Matricote, Basille, Cardenas, Pierre » Oñate, Mestre-de-Camp, & trente autres, qu'il seroit trop long de nommer. » Quelques-uns furent confinés, & d'autres » eurent leur pardon ». L. V, chap. 43.

(21) Comme cet Inca n'est pas nommé, on ne sait si c'est Paulu ou Mango.

(22) Il n'avoit que 22 ans. « Il étoit plus » vertueux, dit Gomara, que ne sont tels » Enfans, issus d'Indiennes & d'Espagnols. » On louoit grandement son esprit. En vangeant la mort de son Pere, par le conseil » de Jean d'Herrada, il n'avoit voulu prendre chose aucune des biens de Pizarre, encore qu'il fût en grande nécessité. Il savoit » comme il falloit conserver ses Amis & gouverner le Peuple. On s'esmerveille de la » constante amitié que les siens lui portoient; » car jamais ne l'abandonnerent, jusqu'à » ce qu'ils fussent du tout vaincus, encore » qu'on leur offrît pardon de tout le passé. » Il combattit vaillamment, & mourut catholiquement ». L. V, ch. 43.

(23) *Ibidem.*

CONQUÊTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1542.

de nouvelles Découvertes. Il renvoïa Vergara & ses gens à la Conquête des Bracamores, d'où il les avoit tirés. Diegue de Royas & Philippe Guttierez, avec trois cens Hommes, reçurent ordre de pénétrer du côté de l'Orient, où ils firent des Etablissemens vers la Riviere de la Plata. Monroy fut envoïé au Chili, avec quelques secours pour Valdivia, qui s'y étoit soutenu depuis la mort d'Almagro le Pere ; & Jean Perez de Guevara partit pour la Conquête du Païs de Mullobamba, qu'il avoit découvert.

Gonzale Pizarre est renvoïé à Charcas.

Gonzale Pizarre, qui reçut alors la permission de venir à Cusco, y fut reçu du Gouverneur avec beaucoup de distinction, & retourna fort satisfait dans la Province de Charcas, dont le Gouvernement lui fut confirmé.

Païs de Mullobamba.

On trouve peu de lumieres, sur ces nouvelles Expéditions. Guevara, le seul qui rendit compte de la sienne, écrivit au Gouverneur qu'après une marche pénible, il étoit entré dans un Païs composé de Montagnes, entre lesquelles couloient deux grandes Rivieres, qui prenoient leur source dans leur pente, & qui paroissoient tendre vers la Mer du Nord. On sut ensuite que l'une étoit le Maragnon ; & l'autre celle de la Plata. Sur le récit de Guevara, les Habitans étoient Antropophages ; & leur Païs si chaud qu'ils alloient presque toujours nus. Il y prit connoissance d'une grande Contrée, au-delà des Montagnes, dans laquelle il paroît que la foiblesse de ses gens ne lui permit point de pénétrer, quoiqu'on l'assurât qu'il s'y trouvoit des Mines d'or, des Chameaux, des Poules semblables à celles de la Nouvelle Espagne, une espece de Brebis plus petites que celles du Pérou, & un grand Lac dont les bords étoient fort peuplés. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit le Bresil. Guevara entendit parler aussi dans le même lieu, d'une Nation d'Amazones, dont le bruit étoit déja répandu sur le témoignage d'Orellana, sans qu'il se soit jamais vérifié (*).

Découvertes de plusieurs Mines d'or.

Pendant que la recherche de l'or coûtoit tant de fatigues aux Officiers du Gouverneur, il fut plus heureux dans le voisinage de Cusco même. On y découvrit les plus riches Mines dont on eut encore entendu parler, surtout dans une Riviere nommée *Carabaya*, où dans l'espace d'un jour un seul Indien recueilloit un Marc de ce précieux Métal. Toute l'attention des Espagnols s'étant tournée de ce côté-là, on vêcut plus tranquillement que jamais au Pérou. Les Indiens étoient protégés ; & les avantages qu'on tiroit de leur travail attiroient sur eux les bienfaits du Gouverneur. Mais il s'éleva bien-tôt de nouveaux troubles, dont la source étoit plus éloignée.

Source de nouveaux troubles au Pérou.

Barthelemi de Las Casas, après avoir cherché la consolation de ses pertes dans la vie Monastique (24), ne s'étoit point lassé de sa retraite ; lorsqu'à l'occasion du Cacique Henri, dont on a rapporté la révolte & les succès dans l'Ile Espagnole, il sentit renaître le zele dont il avoit brûlé si long-tems pour la conservation des Indiens. Henri s'étoit enfin laissé persuader qu'il pouvoit reprendre confiance aux offres des Espagnols. L'accommodement étoit conclu, à des conditions qui furent exécutées fidelement.

Le récit de cet évenement, qui se trouve lié par ses suites avec les

(*) Voïez, ci-dessous, le Voïage de M. de la Condamine sur la Riviere des Amazones.

(24) Voïez ci-dessus, pag. 9.

affaires du Pérou, ne fauroit paffer ici pour un Epifode ennuïeux (25).

Conquête du Perou. Vacca de Castro. 1542.

Histoire finguliere de la Révolte du Cacique Henri dans l'Ile Efpagnole.

Il n'y avoit pas moins de douze ou treize ans que le Cacique fe foutenoit dans les Montagnes de Baoruco, contre toutes les Entreprifes des Efpagnols. Le bruit de fa réfolution avoit d'abord attiré fous fes Enfeignes un grand nombre d'Indiens, échappés des Habitations Efpagnoles, entre lefquels il en avoit choifi trois cens qui lui avoient paru les plus propres à la guerre, & qu'il avoit armés de tout ce que fon induftrie naturelle lui avoit fait juger propre à cet ufage. Il s'étoit attaché furtout à les difcipliner; & rien ne lui fait plus d'honneur que l'attention qu'il eut toujours, de fe tenir dans les bornes d'une fimple défenfe. Divers Partis, qui furent envoïés contre lui, ne retournerent jamais qu'avec perte. Mais il ufoit de fes avantages avec une modération qui donnoit un nouveau luftre à fes victoires, dans les occafions mêmes, où pour affoiblir fes Ennemis il en auroit pû manquer fans reproche. Un jour, par exemple, qu'il les avoit repouffés avec un grand carnage, foixante-dix Efpagnols, que la fuite avoit dérobés au fer des Vainqueurs, rencontrerent une Caverne creufée dans le roc, & s'y cacherent, dans l'efpoir de gagner la Plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par un Parti d'Indiens, qui environnant la Caverne en boucherent toutes les ouvertures avec du bois & d'autres matieres combuftibles, dans le deffein d'y mettre le feu. Henri furvint. Il condamna la barbarie de ces Furieux; & faifant déboucher la Caverne, il laiffa aux Efpagnols la liberté de fe retirer, après s'être contenté de leur ôter leurs armes. C'étoit fouvent l'unique butin qu'il faifoit fur eux; mais il en tiroit l'avantage d'armer infenfiblement fes Indiens, qui commencerent bien-tôt à manier parfaitement les armes de l'Europe, à l'exception de l'Arquebufe, dont ils ne pûrent jamais faire ufage.

Il parut fort furprenant, aux Efpagnols, que des Sauvages, contre lefquels ils ne daignoient emploïer ordinairement que des chiens, fuffent capables, non-feulement de leur tenir tête, mais de les battre fans ceffe. Cependant ils ne connoiffoient point encore tout ce qu'ils avoient à craindre de leur Chef. Le jeune Cacique, loin de s'endormir fur fes fuccès, apportoit tous les foins de la prudence à ne rien perdre de fes avantages. Il avoit formé des Habitations dans les terreins les plus inacceffibles de la Montagne. Les Femmes y cultivoient la terre & prenoient foin de la Volaille & des Beftiaux. De bonnes meutes de chiens fervoient à la chaffe du Cochon. Ainfi l'abondance regnoit dans cet affreux défert. Les mefures du Cacique n'étoient pas moins fages pour fa propre fûreté. Il avoit cinquante Braves qui ne l'abandonnoient point en Campagne, & qu'il étoit toujours fûr de trouver, pour courir avec eux, aux premieres nouvelles de l'approche des Ennemis. Dans les autres tems, quoiqu'il comptât fur la fidélité de toute fa Troupe, comme il pouvoit arriver que quelqu'un de fes gens tombât entre les mains des Efpagnols & fe trouvât forcé par les tourmens de découvrir fa retraite, il avoit foin qu'aucun d'eux ne la fût jamais; de forte que s'il leur donnoit quelque ordre, jamais ils ne le re-

(25) Oviedo, L. V, ch. 4. & fuivans, & Herrera, Décade 3. L. 7, font des garans fûrs pour un détail qui n'eft pas fort honorable aux Efpagnols, & qui fera connoître de plus en plus l'injuftice qu'ils faifoient aux Indiens.

trouvoient dans le lieu où ils l'avoient quitté. Il postoit, d'ailleurs, des Sentinelles à toutes les avenues de ses Habitations; mais il ne se reposoit pas tant sur leur vigilance, qu'il ne visitât lui-même exactement tous les Postes. Ainsi le Cacique étoit partout, & jamais on ne savoit précisément où il étoit. Ses gens étoient persuadés qu'il ne dormoit point ; & réellement il dormoit fort peu, jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart, au milieu de deux de ses Confidens, armés comme lui de toutes piéces. Après un sommeil très court, il commençoit sa ronde autour des quartiers; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'aïant conservé de son éducation des sentimens de pieté fort vifs, il n'étoit gueres sans un Chapelet au cou ou à la main.

Cependant sa Troupe avoit grossi de jour en jour. Les Negres mêmes désertoient en grand nombre, pour l'aller joindre; & la terreur de son nom glaçant le courage des Espagnols, comme sa prudence déconcertoit leur politique, il ne se trouvoit plus personne qui eût la hardiesse de marcher contre lui. Dans la crainte même qu'il ne demeurât pas long-tems sur la défensive, un assez grand nombre de Bourgades furent abandonnées, & ne se sont jamais rétablies. Le désordre ne pouvant qu'augmenter, on prit le parti de tenter la négociation. Un Religieux Francisquain, nommé le Pere Remi, qui avoit eu part à l'éducation du Cacique, & qui connoissoit la bonté de son naturel, se promit de lui faire goûter des propositions raisonnables, lorsqu'elles seroient accompagnées d'une bonne garantie pour l'exécution. Son offre fut acceptée. On le chargea de promettre à tous les Rebelles le pardon du passé; & pour l'avenir, une entiere exemption de travail.

Il partit avec un plein pouvoir, dans une Barque dont le Pilote eut ordre de le débarquer vers l'endroit où les Montagnes de Baoruco aboutissent à la Mer, & de s'éloigner ensuite un peu, sans le perdre néanmoins de vue, pour être en état de lui donner du secours s'il en demandoit. A peine fut-il à terre, qu'il vit sortir des Montagnes une Troupe d'Indiens, dont il fut bien-tôt environné. Il les pria de le conduire à leur Chef; ou, s'ils n'osoient faire cette démarche sans sa participation, il leur proposa d'aller prendre ses ordres, en lui apprenant que le Pere Remi, dont il avoit été Disciple à Vera-Paz, demandoit à lui parler & n'avoit rien que d'agréable à lui dire. Ces Indiens, qui ne connoissoient pas le Francisquain, lui répondirent que leur Cacique n'avoit pas besoin de sa visite; que tous les Espagnols étoient des Traîtres; qu'il avoit lui-même l'apparence d'un Espion, & que la seule grace qu'ils pouvoient lui faire, étoit de ne le pas traiter avec toute la rigueur qu'ils devoient à ce titre. Ils ne laisserent pas de lui ôter ses habits; mais ils se contenterent de le laisser nu sur le rivage. Heureusement le Cacique n'étoit pas loin. Il accourut, à la premiere information, pour traiter plus humainement un homme, dont il n'avoit pas oublié le nom & les bienfaits. Il parut touché de l'état où il le vit; il l'embrassa, les larmes aux yeux, avec des excuses du traitement qu'il avoit reçu. Une disposition si favorable porta aussi-tôt le Missionnaire à parler de paix, & lui fit tenir là-dessus un langage fort touchant.

Henri n'y parut pas insensible : mais il répondit qu'il ne dépendoit que des Espagnols de faire cesser une guerre, dans laquelle tout se bornoit de sa part à se défendre contre des Tyrans, qui menaçoient sa liberté & sa vie : qu'en état, comme il étoit, de vanger le sang de son Pere, & celui de son Aïeul, qui avoient été brûlés vifs à Xaragua (26), & les maux qu'on lui avoit faits à lui-même, il ne laisseroit pas de garder la résolution à laquelle il s'étoit attaché, de ne commettre aucune hostilité s'il ne s'y voïoit contraint; qu'il n'avoit pas d'autres prétentions que de se maintenir libre dans ses Montagnes ; qu'il s'y croïoit autorisé par le droit de la Nature, & qu'il ne voïoit pas sur quel fondement on vouloit le forcer à la soumission pour des Etrangers, qui ne pouvoient appuïer leur possession que sur la violence ; qu'à l'égard de l'offre qu'on lui faisoit d'un traitement plus doux, & même d'une entiere liberté, il seroit le plus imprudent des Hommes, s'il se fioit à ceux qui depuis leur arrivée dans l'Ile n'avoient fait que violer leur promesse ; qu'au reste, il se conserveroit toujours dans les principes de Religion que le Pere lui avoit inspirés, & qu'il ne rendroit jamais le Christianisme responsable des violences, des brigandages, des injustices, des impiétés & des dissolutions de la plûpart de ceux qui le professoient. En vain le Missionnaire repliqua. Il fut écouté avec respect; mais tout son zele ne lui fit rien obtenir de plus. On fit chercher ses habits, pour les lui rendre. Ils avoient été mis en pieces; & le Cacique n'en aïant pas d'autres à lui donner, il renouvella ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la Mer, l'embrassa fort tendrement en prenant congé de lui, & rentra dans ses Montagnes.

Après le mauvais succès de cette tentative, les hostilités avoient recommencé plus vivement que jamais de la part des Espagnols; & les Troupes de Henri, dont le nombre continuoit d'augmenter, pousserent si loin leurs avantages, que l'Ile entiere étoit menacée. L'Empereur, averti de la nécessité de finir cette guerre, ou d'abandonner les Etablissemens, prit enfin des mesures plus efficaces. Il venoit de nommer au Gouvernement de la Castille d'or François de Barrionuevo, Officier d'un mérite extraordinaire, & d'une expérience consommée dans les affaires des Indes : il lui donna ordre de passer par l'Ile Espagnole, avec deux cens Hommes de bonnes Troupes, & de n'en point sortir sans l'avoir entierement pacifiée. Barrionuevo fut muni d'un plein-pouvoir, qui n'avoit pas d'autres bornes que la conservation de l'honneur. On lui recommanda même de commencer par les voies de la douceur; & dans cette vûe, on lui remit une Lettre pour le Cacique, par laquelle Sa Majesté Impériale l'invitoit à rentrer dans l'obéïssance, lui offroit une amnistie sans réserve, & le menaçoit de tout le poids de sa puissance & de son indignation, s'il s'obstinoit à rejetter ces offres. Ce Prince avoit tant à cœur la conclusion de cette affaire, que n'aïant point alors d'autre Vaisseau prêt à la Navigation que celui qui l'avoit apporté lui-même en Espagne, il le fit donner à Barrionuevo, pour ne pas retarder son départ.

En arrivant à San Domingo, le Gouverneur de la Castille d'or présenta ses Provisions à l'Audience Roïale, & remit à l'Amiral (27) une Lettre de

(26) Voïez le Tome XII de ce Recueil.

(27) C'étoit le jeune Dom Louis Colomb.

CONQUÊTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1542.

l'Empereur, qui contenoit l'explication de ses ordres. Mais sa prudence lui fit souhaiter qu'on déliberât d'abord sur le sujet de sa Commission, & sur les moïens de l'exécuter. On doit juger de l'extrêmité où l'Ile étoit réduite, par le refus que les Auditeurs firent de se charger seuls d'une Délibération de cette importance. Ils convoquerent une Assemblée générale, composée de tout ce que l'Ile avoit de personnes distinguées par leurs Emplois & leur expérience : & les sentimens y furent si partagés, qu'on fut réduit à choisir quatre des plus anciens Habitans des Indes, qui furent chargés d'en conférer entr'eux, pour rapporter leur avis à l'Assemblée. Le choix tomba sur François & Alfonse d'Avila, Lopé de Bardeci, & Jacques de Castellon.

Leur opinion parut fort sage, sur la méthode qu'il falloit emploïer pour la guerre ; mais elle fut moins goûtée que le conseil qu'ils donnerent de faire porter d'abord la Lettre de l'Empereur au Cacique Henri. La difficulté n'étoit que de le joindre ; car depuis quelque tems, on n'entendoit plus parler de lui, & l'on doutoit même s'il n'étoit pas mort. Mais Barrionuevo, approuvant l'avis des quatre Conseillers, qui fut confirmé par les suffrages de toute l'Assemblée, entreprit de trouver le Cacique & de le ramener lui-même au devoir.

On lui donna trente-deux Hommes, résolus de courir avec lui toutes sortes de dangers ; & l'on y joignit le même nombre d'Indiens fideles, pour lui servir d'Interpretes & de Guides. Quelques Peres Francisquains furent nommés, pour l'accompagner ; cet Ordre eut la préférence, parceque le Cacique y avoit reçu son éducation. On arma une Caravelle, pour transporter le Général & sa Troupe au rivage, d'où l'on entre dans les Montagnes. Elle mit deux mois entiers à ranger la Côte, jusqu'au Port d'Yaquimo, parceque le Général envoïoit souvent à terre, pour s'informer de la retraite du Cacique. Il n'en apprit rien. Le Port d'Yaquimo est formé par une assez belle Riviere, que Barrionuevo remonta bien loin. Il trouva d'abord une Case Indienne, mais sans Habitans ; un peu plus haut, il vit un champ bien ensemencé, auquel il ne voulut point que ses gens causassent le moindre désordre. A peu de distance, il eut quelques indices que le Cacique n'étoit pas loin. Il s'arrêta, pour lui écrire, & lui donner avis de son arrivée. Il l'informoit de sa Commission. Sa Lettre fut portée par un Indien, qui s'offrit pour ce service : mais on n'a jamais su quel avoit été son sort. Après l'avoir attendu vingt jours, le Général s'engagea dans les défilés de plusieurs Montagnes. Il marcha pendant trois jours, avec des difficultés qu'il eut peine à soutenir. Enfin il apprit, de quelques Indiens, que le Cacique étoit dans un petit Lac, que les Espa-

qui étoit toujours dans l'Ile, mais sans autorité pour le Gouvernement, quoiqu'on y eût pour lui tous les égards dûs aux services de son Pere & de son Aïeul, & à l'honneur qu'il avoit d'appartenir à l'Empereur par le sang, du côté maternel. Il ceda enfin toutes ses prétentions sur la Viceroïauté perpétuelle du Nouveau Monde, pour les titres de Duc de Veragua & de Marquis de la Vega, qui étoit une grosse Bourgade de la Jamaïque : & dans la suite on s'est accoutumé à substituer le nom de l'Ile même à celui de cette Place. Dom Louis mourut en 1540. Ses deux Freres étant morts avant lui, Isabelle leur Sœur transporta tous les titres de cette Famille, dans une branche de la Maison de Bragance, par le Mariage qu'on a rapporté.

gnols

gnols ont nommé Lagune du Commandeur, & qui a deux lieues de circuit : c'est apparemment une des deux parties du Lac de Xaragua, dont on a donné la description (28). Mais il restoit huit lieues, d'un chemin dont les difficultés paroissoient insurmontables. Sur toute la route, il n'y avoit pas une seule branche coupée, ni la moindre trace, qui pût faire juger qu'on y eût jamais passé : c'étoit une précaution du Cacique, pour empêcher qu'on ne pût découvrir sa retraite. Il falloit tout le courage du Général Espagnol. Chaque pas, qu'il faisoit dans un Païs inconnu, lui offroit des difficultés capables de l'effraïer. Enfin, il arriva dans un Village dont les Maisons étoient assez bien bâties, où les vivres étoient en abondance, avec toutes les commodités dont les Indiens avoient l'usage & le goût; mais sans un seul Habitant. Il défendit encore qu'on y causât le moindre dommage; & seulement il s'accommoda de quelques Calebasses, qu'il fit remplir d'eau, parcequ'il en avoit un extrême besoin. Après cette Habitation, il trouva un chemin fort large, qui avoit été coupé dans les Bois, & qu'il ne suivit pas long-tems, sans rencontrer quelques Indiens. Ses caresses & le petit nombre de ses gens les aïant rassurés, il apprit d'eux que le Cacique n'étoit qu'à une demi-lieue de là; mais que pour aller à lui, il falloit marcher dans la Lagune, avec de l'eau jusqu'aux genoux & quelquefois jusqu'à la ceinture, & traverser ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne purent le refroidir. Il s'approcha de la Lagune. D'autres Indiens, qui étoient dans un Canot, auxquels il fit demander s'ils n'avoient pas vû un Homme de leur Nation qui portoit une Lettre à leur Chef, répondirent que non, mais que le Cacique étoit informé de l'arrivée d'un Officier, qui avoit une Lettre à lui présenter de la part de l'Empereur. Alors Barrionuevo crut pouvoir avancer avec moins de précautions. Il pria les Indiens de recevoir dans leur Canot une Femme de leur Nation, qu'il avoit amenée, & de la conduire à leur Chef, qu'elle avoit anciennement servi, pour l'informer de la visite des Espagnols. Ils répondirent que le Cacique étoit instruit de tout, & qu'ils n'osoient rien faire sans son ordre. Cependant, sur de nouvelles instances, ils consentirent à prendre l'Indienne; mais ils ne voulurent jamais s'approcher de la rive, & cette Femme fut obligée, pour s'embarquer avec eux, de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.

Le jour suivant, deux Canots parurent, dans l'un desquels étoit l'Indienne, avec un Parent du Cacique, nommé Martin de Alfaro, suivi d'une Troupe fort leste de Soldats Indiens, armés de lances & d'épées. Ce Canot s'étant approché des Espagnols, Barrionuevo s'avança seul. Alfaro descendit seul aussi, & donna ordre à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué civilement le Général, il lui fit, de la part du Cacique, des excuses » de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même au-devant de lui : il étoit re- » tenu par une incommodité; mais il se flattoit que le Seigneur Espagnol, » étant venu si loin, voudroit bien achever le peu de chemin qui restoit. Barrionuevo reçut ce compliment d'un air satisfait, & consentit à continuer sa marche. En vain ses gens s'efforcerent de l'en détourner. Il ne prit même avec lui que quinze Hommes; & sans autres armes qu'une sorte

(28) Voïez la Description de l'Ile Espagnole, au Tome précédent.

CONQUÊTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

d'esponton, & son épée, il ne fit pas difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. Cet Indien le mena par des chemins si rudes & si embarrassés, que souvent il étoit obligé de marcher sur les mains autant que sur les piés. Ses gens se lasserent bien-tôt, & le presserent de retourner sur ses pas, en lui représentant que le Cacique vouloit le jouer ou le faire périr : « Je ne contrains personne, fait-on répondre à l'intrépide Général. » Quiconque a peur est libre de retourner. Pour moi, seul s'il le faut, » j'irai jusqu'au bout. En acceptant ma Commission, j'en ai compris la » difficulté. Si j'y laisse la vie, je mourrai content d'avoir rempli mon » devoir. » Rien ne fait mieux sentir la supériorité que le Cacique avoit prise sur les Espagnols, qu'une conduite où l'on ne reconnoît point la fierté de cette Nation.

Malgré son courage, Barrionuevo se trouva tout-d'un-coup si fatigué, qu'il fut contraint de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le Bois néanmoins commençoit à s'éclaircir, & l'on découvroit au travers des arbres la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants, à la priere du Général, & demanda de sa part, au Cacique, s'il étoit disposé à l'entrevûe. Henri commença par gronder Alfaro, de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, & lui ordonna d'y faire travailler sur-le-champ. Ensuite il envoïa dire au Général qu'il pouvoit avancer sans défiance. Barrionuevo se remit aussi-tôt en marche. Henri, le voïant paroître dans un grand désordre, tout couvert de fange, & presque hors d'état de se soutenir, courut au-devant de lui, & témoigna une grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le Général fit une réponse honnête, mais dans laquelle il fit sentir qu'on auroit pû traiter mieux un Homme de son rang, & surtout un Envoïé de l'Empereur. Le Cacique n'épargna point les excuses ; & le prenant par la main, il le conduisit sous un grand arbre, où ils s'assirent tous deux, sur des couvertures de coton. Aussi-tôt, cinq ou six Capitaines Indiens vinrent embrasser le Général ; & se retirant avec la même promptitude, ils allerent se mettre à la tête de soixante Soldats, armés de boucliers, d'épées, & de casques. Avec les mêmes armes, les Capitaines étoient ornés de pannaches : & tous avoient, pour cuirasses, le corps entouré de grosses cordes, teintes en rouge. Les deux Chefs, après un court entretien, qui ne consista d'abord qu'en politesses, firent éloigner un peu leurs gens ; & l'on prête ce discours au Général Espagnol.

L'Empereur, mon Seigneur & le vôtre, le plus puissant de tous les Souverains du Monde, mais le meilleur de tous les Maîtres, & qui regarde tous ses Sujets comme ses Enfans, n'a pu apprendre la triste situation où vous êtes réduit, avec un grand nombre de vos Compatriotes, & l'inquiétude où vous tenez toute cette Ile, sans être touché de la plus vive compassion. Les maux que vous avez faits aux Castillans, ses premiers & ses plus fideles Sujets, l'avoient d'abord irrité ; mais lorsqu'il a su que vous êtes Chrétien, & les bonnes qualités que vous avez reçues du Ciel, sa colere s'est calmée, son indignation s'est changée en un desir ardent de vous voir entrer dans des sentimens plus conformes à vos lumieres. Il m'envoie donc, pour vous exhorter à quitter les armes, & vous offrir un pardon général, que sa bonté veut étendre à tous ceux qui ont pris parti pour

vous : mais je porte aussi l'ordre de vous poursuivre sans ménagement, si vous vous obstinez dans votre révolte, & j'ai amené des forces qui m'en donnent le pouvoir. C'est ce que vous verrez encore mieux dans la Lettre dont je suis chargé pour vous. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour vous l'apporter moi-même. J'ai méprisé les peines & les dangers, pour obéir à mon Souverain, & pour vous marquer particulierement mon estime ; persuadé d'ailleurs que la confiance ne devoit pas manquer, avec un Cacique, à qui je sais qu'on a reconnu des sentimens dignes de sa Religion & de sa naissance.

Henri écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & reçut avec respect la Lettre de l'Empereur : mais, comme il avoit mal aux yeux, il pria le Général de lui en faire la lecture. Barrionuevo la fit, d'une voix assez haute pour être entendue des Soldats du Cacique. L'Empereur donnoit à Henri le titre de Dom ; & la Lettre contenoit en substance ce que le Général avoit dit. Elle finissoit par assurer les Indiens, que s'ils se soumettoient de bonne grace, l'Audience Roïale avoit ordre de leur assigner des Terres, où ils pussent vivre avec tous les avantages de l'abondance & de la liberté. Après sa lecture, le Général rendit la Lettre au Cacique, qui la baisa, & la mit respectueusement sur sa tête. Il reçut aussi le Sauf-conduit de l'Audience Roïale, scellé du Sceau de la Chancellerie ; & l'aïant examiné, il déclara qu'aïant toujours aimé la paix, il n'avoit fait la guerre que par la nécessité de se défendre ; que si jusqu'alors il avoit rejetté toutes les voies d'accommodement, c'étoit parcequ'il n'avoit pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols, qui lui avoient souvent manqué de parole ; mais que recevant celle de l'Empereur même, il acceptoit humblement une faveur à laquelle il n'auroit osé prétendre.

En achevant sa réponse, il s'approcha de ses gens, il leur montra la Lettre de l'Empereur, & leur fit entendre qu'il ne se sentoit plus que de la soumission pour un grand Prince, qui lui témoignoit tant de bonté. Ils répondirent avec leurs acclamations ordinaires, c'est-à-dire, par de grandes aspirations, qu'ils tirent avec effort du fond de leur poitrine ; après quoi, le Cacique aïant rejoint Barrionuevo, ils convinrent ensemble des articles suivans : que le Cacique rappelleroit incessamment tous ceux qui reconnoissoient son autorité, & qui étoient répandus en différens quartiers de l'Ile ; qu'il les obligeroit de reconnoître, à son exemple, l'Empereur pour leur Souverain ; qu'il feroit chercher les Negres fugitifs, & qu'à des conditions, dont on conviendroit, il les forceroit de retourner à leurs Maîtres ; qu'il se chargeroit de retenir tous les Indiens dans l'obéissance, ou d'y faire rentrer ceux qui pourroient s'en écarter ; que pour lever toute ombre de défiance, il descendroit incessamment dans la Plaine, où l'Audience Roïale lui donneroit, pour son entretien, un des plus nombreux Troupeaux de l'Empereur. Les Traités des Indiens ne se concluant jamais que dans un Festin, on se garda bien de manquer à l'ancien usage. Barrionuevo avoit fait apporter de l'Eau-de-vie & du Riz. Les Indiens fournirent le Gibier & le Poisson. La joie fut vive, & l'accord scellé par de nouvelles protestations. Cependant Dom Henri, & Donna Mancia sa Femme, ne toucherent à rien, sous prétexte qu'ils avoient déja dîné. Ce

refus, qui avoit un air de défiance, allarma le Général : mais aïant eu la prudence de dissimuler, il ne trouva d'ailleurs que des apparences de bonne foi dans le Cacique, qui lui promit de se rendre à San Domingo pour y ratifier le Traité. Il voulut même qu'un de ses Capitaines accompagnât le Général jusqu'à cette Ville, pour y saluer, de sa part, l'Amiral, les Auditeurs & tous les Officiers Roïaux. A la vérité, on sut dans la suite que c'étoit un honorable Espion, qui avoit ordre d'observer si les démarches des Espagnols ne couvroient pas quelque nouvelle trahison. Mais il ne put rester de soupçons à Barrionuevo, lorsqu'il se vit escorté, jusqu'à son Navire, par les principaux Officiers du Cacique, à la tête d'un détachement bien armé. Un incident fort bizarre auroit pû laisser de plus justes allarmes aux Indiens : la Caravelle étant à l'ancre, dans un Port aujourd'hui connu sous le nom de Jacquemel, les Espagnols n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils voulurent traiter leur Escorte. Ils prodiguerent le vin de Castille & les liqueurs fortes. La plûpart des Indiens en bûrent avec tant d'excès, qu'éprouvant de mortelles tranchées, le ressentiment de la douleur, joint au transport de l'ivresse, pouvoit leur inspirer de furieuses résolutions, dans un lieu où ils étoient les plus forts. Barrionuevo, qui avoit heureusement de l'huile, ne trouva point d'autre expédient que de leur en faire avaller à tous, après leur en avoir donné l'exemple; elle leur causa des évacuations, qui rétablirent promptement leur santé. En les congédiant, il leur fit des libéralités de leur goût, & les chargea de présens pour le Cacique & son Epouse.

Son retour porta, dans la Capitale, une joie égale à la crainte dont on étoit délivré. Mais quoique les réjouissances publiques dûssent laisser peu de soupçon au Député de Dom Henri, il ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son Maître, sans avoir examiné à loisir si tout ce qu'il voïoit n'étoit pas une ruse concertée. Son nom étoit Gonzales. Il alloit de Maison en Maison, pour s'assurer de la disposition des Habitans à l'égard du Traité. On pénétra ses inquiétudes, & les caresses qu'il reçut acheverent de les dissiper. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner, au terme qu'on lui avoit prescrit. Ce retardement inquiéta le Cacique. Il laissa passer quelques jours, après lesquels voulant être informé de ce qui pouvoit arrêter Gonzales, il s'approcha de la Ville d'Azua, presque seul en apparence; mais soutenu par ses cinquante Braves, qu'il avoit placés dans un Bois voisin. Sur l'avis qu'il fit donner dans la Ville, qu'il souhaitoit de parler à quelqu'un des Habitans, une centaine d'Espagnols vinrent bientôt à lui, & l'aborderent avec toute l'ouverture de l'amitié. Il demanda des nouvelles de Gonzales. On lui dit que depuis peu de jours il avoit passé par Azua, dans une Caravelle, accompagné d'un Officier Castillan, nommé Pierre *Romero*, qui étoit chargé d'un plein pouvoir de l'Audience Roïale pour la ratification du Traité. Cette assurance lui causant beaucoup de joie, il fit appeller ses gens; on s'embrassa, & la paix fut célébrée par un nouveau Festin, où Dom Henri, sous le prétexte d'une indisposition, se dispensa encore de toucher à rien. Dans son retour, aïant pris par Xaragua, nom qu'on donnoit encore au lieu qui porte à présent celui de Leogane, il y trouva Gon-

zale & Romero; l'un, qui lui confirma la sincérité des Espagnols dans le Traité, & l'autre qui lui en remit la ratification avec de riches présens. Sur-le-champ, il fit embarquer dans la Caravelle un bon nombre de Negres fugitifs, qu'il avoit déja fait arrêter; & des deux côtés, tous les ombrages s'évanouirent. Cependant il ne se hâta point de quitter ses Montagnes, & les Espagnols étoient fort impatiens de l'en voir sortir (29).

Le Pere Barthelemi de Las Casas quitte sa retraite.

Las Casas ne put résister à la passion de revoir ce brave Cacique, dont il étoit fort connu. Il l'alla trouver dans ses Montagnes: il en fut bien reçu; & les Indiens, charmés de pouvoir respirer, après une guerre de tant d'années, célébrerent avec beaucoup de joie l'arrivée de leur ancien Protecteur. Henri, élevé dans le Christianisme, en avoit si peu perdu les principes, que son unique plainte, fut d'avoir manqué de tout, pour vivre en Chrétien. Il avoua au Pere Barthelemy que sa plus grande peine avoit été de voir mourir quantité d'Enfans sans Baptême (30), & d'Adultes sans Sacremens; il l'assura qu'il n'avoit pas manqué un jour à faire ses prieres; qu'il avoit exactement jeûné tous les Vendredis (31). Enfin, il ajouta que le motif de la Religion avoit autant contribué que l'ennui d'une si longue guerre, à lui faire conclure un Traité, dont il craignoit que les suites ne devinssent fatales aux tristes restes de sa Nation. Il en falloit bien moins pour enflammer Las Casas d'un nouveau zele. Mais l'Audience Roïale aïant témoigné quelque ressentiment, de ce qu'il avoit entrepris ce Voïage sans son ordre, le chagrin qu'il en conçut, d'autant plus juste, qu'il n'avoit pas eu d'autre motif que l'amour de la paix & l'interêt de la Religion, le fit passer en Espagne, pour y plaider encore une fois la cause des malheureux Indiens. Il avoit eu le tems, dans sa solitude, de recueillir de bons Mémoires en leur faveur. Aussi Zarate assure-t'il (32), qu'entre plusieurs autres Religieux qui formerent la même Entreprise avec lui, il n'y en eut aucun dont les remontrances fussent aussi vives & plus favorablement écoutées que les siennes (33). Elles produisirent encore une fois

Las Casas plaide encore pour les Indiens.

(29) Il en sortit enfin; mais ce ne fut qu'après avoir consommé les vivres dont il avoit fait de grandes provisions. Il se rendit ensuite à San Domingo, où il signa la Paix, qui n'avoit encore été signée que par ses Députés. On lui laissa choisir un lieu pour s'y établir avec les restes de sa Nation, dont il fut déclaré Prince héréditaire, exempt de Tribut, avec la seule sujetion de rendre hommage à l'Empereur & à ses Successeurs Rois de Castille, lorsqu'il en seroit sommé. Il se retira dans un lieu nommé Boya, à treize ou quatorze lieues de la Capitale, vers le Nord-Est. Tous les Indiens, qui purent prouver leur descendance des premiers Habitans de l'Ile, eurent permission de le suivre, & leur postérité subsiste encore au même lieu avec la jouissance des mêmes privileges. Leur Prince, qui prend le titre de Cacique de l'Ile de Hayti, juge & condamne à mort; mais l'appel est ouvert à l'Audience Roïale. Ils étoient environ quatre mille, lorsqu'ils furent ainsi rassemblés; mais ce nombre est aujourd'hui si diminué, qu'en 1718 on le disoit réduit à trente Hommes & cinquante ou soixante Femmes. Hist. de S. Dom. Liv. VI, p. 322.

(30) Il ignoroit apparemment que tout le monde peut donner le Baptême.

(31) On savoit d'ailleurs qu'il avoit veillé avec beaucoup de soin sur les mœurs de ses Sujets; qu'il avoit pris des mesures pour empêcher tout commerce suspect entre les deux Sexes, & qu'il avoit porté l'attention jusqu'à ne pas permettre les Mariages avant l'âge de 25 ans. Reste à savoir si c'étoit un bon remede pour l'incontinence.

(32) Liv. IV, chap. 23.

(33) On lui offrit alors, pour récompense de son zele, l'Evêché de Cusco, qu'il refusa: mais il accepta, peu de tems après, celui de Chiapa dans la Nouvelle Espagne.

CONQUÊTE DU PÉROU.

VACCA DE CASTRO. 1542.

Ordonnances qu'il obtient.

des Ordonnances fort sages (24); mais dont l'effet ne répondit pas aux espérances de la Cour dans le Gouvernement du Pérou.

Celles qui regardoient particulièrement cette Contrée, portoient qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux Mines, ni à la pêche des Perles; qu'on ne leur imposeroit point des tributs excessifs, & que surtout on ne les assujettiroit point à porter de gros fardeaux, usage qui étoit déja passé au Pérou, des autres Colonies, & qui contribuoit plus que tout le reste à la destruction de ces misérables Peuples; que ceux qui se trouveroient libres par la mort de leurs Maîtres n'en auroient plus d'autre que le Roi; & que tous ceux qui, à l'occasion des troubles entre les Almagros & les Pizarres, étoient dans la possession actuelle, ou dans les Départemens des Evêques, des Monastères & des Hôpitaux, des Gouverneurs, de leurs Lieutenans & des autres Officiers Roïaux, seroient remis en liberté. Les Historiens conviennent que la dernière de ces Loix avoit quelque rigueur, pour les Espagnols établis au Pérou. Comme il n'y en avoit pas un, qui n'eût pris parti dans cette grande querelle, il s'ensuivoit qu'aucun ne pourroit retenir ses Indiens. Cependant outre l'autorité de l'Empereur, qui suffisoit pour donner toute leur force aux nouvelles Ordonnances, on prit la résolution d'établir une Audience Roïale, pour veiller à l'exécution. On

Audience Roïale pour le Pérou.

considéra que ce Païs, le plus riche & le plus considérable de tous les Domaines de l'Espagne en Amérique, aïant dépendu jusqu'alors de l'Audience de Panama, qui n'étoit composée que de deux Auditeurs, les affaires souffroient nécessairement de longs délais, dans un éloignement qui redoubloit encore par la difficulté du passage, pendant une grande partie de l'année. Il y avoit même apparence que c'étoit cette raison, qui avoit empêché d'apporter du remède à la plûpart des maux dont le Pérou avoit été affligé. L'Audience de Panama fut cassée. On en établit une sur les Frontières de Guatimala & de Nicaragua, dont on nomma Président le Licentié Maldonat, alors Auditeur de la Nouvelle Espagne, dans le ressort duquel Tierra-firme fut renfermée. Le Pérou fut distingué, non-

(24) » L'Empereur, après avoir entendu » le Père Las Casas, commença par charger » le Docteur Figueroa, dont il prit même le » serment pour cet Office, d'examiner les » Gouverneurs, les Officiers & les Religieux » qui avoient été aux Indes, tant sur la qualité des Indiens, que sur le traitement » qu'on leur faisoit, & si l'opinion de quelques Moines étoit véritable, lesquels disoient qu'il ne pouvoit conquérir ces Païs. » Ensuite, il nomma Personnes de savoir & » de bonne conscience, qui fissent des Loix » pour bien & sainement gouverner les Indes. Ce furent le Cardinal Frere Garcia » de Loaïsa, Sébastien Ramirez, Evêque de » Cuença & Président de Valladolid, lequel » avoit été Président à San Domingo & à » Mexico, Dom Juan de Zuniga, Gouverneur du jeune Prince Dom Philippe, le » Licentié Covas, Grand Commandeur de » Leon; Dom Garcia Manrique, Comte » d'Osorne & Président des Ordres des Chevaliers, lequel avoit de long-tems manié » les Affaires des Indes en l'absence du Cardinal Loaïsa, le Docteur Fernand de Guevara, & le Docteur Jean Figueroa, » lesquels étoient de la Chambre du Roi; le » Docteur Mercado, Auditeur du Conseil » Roïal; le Docteur Vernal; les Docteurs » Gutierrez, Velasquez; le Docteur Salmeron, le Docteur Gregoire Lopez, lesquels étoient Auditeurs des Indes; & le » Docteur Jacques d'Arriaga. Ils s'assemblèrent, pour traiter & aviser ensemble, » chez le Cardinal Loaïsa, & firent, encore » que ce ne fût avec la volonté de tous, quarante Loix, qu'ils appellèrent Ordonnances, lesquelles l'Empereur signa de sa » main à Barcelone, le 20 Novembre 1542 ». Gomara, L. V, chap. 45.

seulement par la création d'une Audience particuliere, mais par les titres de son Président, qui fut honoré de ceux de Viceroi & de Capitaine Général. On lui donna quatre Auditeurs, & divers Officiers.

Conquête du Perou.

Vacca de Castro. 1542.

Mouvemens qu'elle y cause.

La publication des nouveaux Reglemens chagrina beaucoup un grand nombre d'honnêtes Guerriers, la plûpart d'une naissance noble, qui avoient eu part à la Conquête. Il n'y en avoit presqu'aucun, qui ne perdît tout ce qu'il possedoit, & qui ne se trouvât, par conséquent, dans la nécessité de chercher un nouveau moïen de subsister. Ils prétendirent que l'Empereur avoit été mal informé, & que ceux qui avoient suivi les Pizarres ou les Almagros, n'avoient été que de fideles Sujets, qui pouvoient s'être trompés dans l'objet de leur attachement, mais qui ne s'étoient proposé que leur devoir, en obéïssant à ceux qu'ils croïoient revêtus de l'autorité Roïale; que d'ailleurs, s'étant vus dans la nécessité d'obéir, volontairement ou de force, ils n'étoient coupables d'aucun crime; ou qu'ils ne l'étoient point assez, pour mériter d'être dépouillés de tous leurs biens. Ils ajoutoient que dans le tems, auquel ils avoient entrepris la Découverte du Pérou à leurs propres frais, on étoit convenu avec eux, par des stipulations expresses, qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie, & qu'après leur mort même, ils seroient à leur Fils aîné, ou à leur Femme, s'ils mouroient sans Enfans; que pour confirmation de ces promesses, Sa Majesté avoit fait ordonner à tous ceux qui avoient contribué à la Conquête, de se marier dans un terme limité, sous peine de perdre leurs Indiens; que la plûpart s'étoient soumis à cet ordre; qu'après leurs fatigues, dans l'âge où ils étoient, chargés la plûpart d'une Femme & de plusieurs Enfans, il n'étoit pas juste qu'ils fussent dépouillés du fruit de leurs travaux, & forcés de recommencer leur fortune, en s'emploïant à de nouvelles Découvertes. Plusieurs se rendirent à Cusco, pour faire leurs représentations au Gouverneur. Il jugea lui-même qu'il avoit manqué quelque chose aux informations de la Cour, & que des remedes, qui pouvoient être fort sages pour d'autres parties des Indes, ne convenoient point encore au Pérou. Loin de rejetter les plaintes, il permit à toutes les Villes de son Gouvernement d'envoïer leurs Députés à Los Reyes, pour y former une Assemblée, à laquelle il se réservoit le droit de présider, mais dont le but étoit de leur faire choisir quelques-uns d'entr'eux, qu'ils chargeassent de leurs intérêts communs, pour les aller solliciter en Espagne. Cet expédient lui parut le seul dont il put attendre quelque remede, aux troubles qui commençoient à s'élever de toutes parts, & qui menaçoient ouvertement son autorité. Il se hâta de partir en effet pour Los Reyes, accompagné des Syndics de toutes les Villes du voisinage de Cusco, & d'une assez nombreuse Noblesse, que ses promesses avoient fait rentrer dans la soumission (35). L'Assemblée se tint. Christophe de Barrientos (36)

Sage conduite de Castro.

Il convoque une Assemblée.

(35) « On avoit commencé à sonner le » Tocsin par-tout, & s'assembler, se mettant en furie à la lecture de telles Loix... » Tous maudissoient Frere Barthelemi de » Las Casas, qui les avoit procurées. Les » Hommes ne mangeoient point de fâcherie. Les Femmes & les Enfans ne faisoient » que pleurer. Les Indiens s'enorgueillissoient, qui étoit une chose grandement à » craindre ». Gomara, L. V, chap. 46.

(36) *Ibid.* chap. 47. Zarate ne le nomme point.

Conquête du Perou.

Vacca de Castro. 1542.

fut choisi, avec quelques autres, pour le Voïage d'Espagne. On les chargea d'un riche présent d'or, pour l'Empereur, à qui l'Historien observe que ce secours devoit être agréable, après l'Entreprise d'Alger & la guerre de Perpignan.

§ VII.

Voïage de Blasco Nuñez de Vela.

Conquête du Perou.

Nuñez de Vela. 1543.

Choix d'un Viceroi-Président pour le Pérou.

Malheureusement pour la tranquillité du Pérou, l'exécution des ordres de la Cour avoit été pressée avec tant de chaleur, qu'elle arrêta toutes les mesures de Castro. L'Empereur n'avoit pas tardé à nommer un Viceroi-Président, qui étoit parti presqu'aussi-tôt que la premiere nouvelle du Reglement. C'étoit Blasco Nuñez *de Vela*, Commissaire Général des Douanes de Castille, Homme d'une expérience & d'une capacité reconnues; mais si rigoureux & si ferme dans l'exercice de son autorité, que cette qualité même, qui avoit attiré sur lui le choix de la Cour, devint le plus grand obstacle aux effets qu'on en avoit attendus. On lui avoit donné pour Auditeurs, le Licentié *Cepeda*, qui étoit revêtu alors du même Officeaux Iles Canaries; le Docteur Lizon de *Texava*, Prêteur de la Noblesse de Valladolid; le Licentié *Alvarez*, & Pedro *Ortiz de Zarate*, Grand Prevôt de Segovie: & comme les Trésoriers, ou les Administrateurs des revenus Roïaux, n'avoient rendu aucun compte de leurs fonctions depuis la Découverte, on avoit joint à ce Tribunal un Maître Général des Comptes, tant pour le Gouvernement du Pérou, que pour celui de Tierra-firme. Ce nouvel Officier, dont la seule Commission étoit propre à répandre la fraïeur dans ces deux Contrées, avoit été pris à la Cour même, où il exerçoit l'emploi de Secretaire du Conseil Roïal. C'étoit Augustin *de Zarate*; le même qui profita de son séjour au Pérou, pour écrire l'Histoire de la Conquête, & qu'on a suivi jusqu'à présent, comme un guide sans reproche (37).

Auditeurs.

Maître Général des Comptes.

Départ de Vela.

Hauteur & dureté de sa conduite.

Vela, parti du Port de San Lucar le 1 de Novembre 1543, arriva le 10 de Janvier de l'année suivante à Nombre de Dios, où il trouva Christophe de Barrientos & ses Compagnons, prêts à mettre à la voile pour l'Europe. Quoique cette Ville n'appartînt point à son Gouvernement, il se crut en droit, non-seulement de les arrêter, mais de faire saisir leur or, du moins jusqu'à ce qu'il eût vérifié d'où il venoit & comment il avoit été levé; sous prétexte qu'il pouvoit venir de la vente des Indiens, ou de quelque violence condamnée par les Loix dont on lui avoit confié l'exécution. Alors, les Habitans de la Ville s'étant soulevés contre une Entreprise qui excédoit son autorité, il s'en désista par le Conseil de ses Auditeurs (38).

(37) Lui-même ne s'en fait pas d'autre, que de n'avoir pû mettre son Ouvrage en ordre tandis qu'il étoit au Pérou; & la raison qu'il en apporte est remarquable: « Il pensa m'en coûter la vie, dit-il, pour l'avoir » seulement commencé, par la brutalité d'un » Mestre-de-Camp de Gonzale Pizarre, qui » menaçoit de tuer quiconque entreprendroit d'écrire ses Actions. Aussi méritoient-» elles plutôt d'être ensevelies dans un oubli » éternel. Je fus donc contraint de cesser, & » je me bornai à recueillir des Mémoires ». *Préface de son Histoire.*

(38) C'étoit une feinte, pour se tirer

De-là,

Conquête du Perou.

Nuñez de Vela. 1543.

De-là, passant par terre à Panama, il y mit en liberté tous les Péruviens qui s'y trouvoient Esclaves, & les fit embarquer, aux dépens de leurs Maîtres, pour retourner dans le Païs de leur naissance (39). Ensuite, sans s'arrêter aux plaintes de ses Auditeurs, qui étoient tombés malades, & qui le pressoient d'attendre leur guérison (40), il se mit en Mer pour Tumbez, dans le cours de Février. Sa navigation fut si prompte, qu'il y arriva le treizieme jour; ce qui étoit encore sans exemple (41).

Changement qu'il fait dans les usages.

Sa rigueur augmenta beaucoup dans cette Ville, où sa Jurisdiction ne pouvoit être contestée. Non-seulement il continua de mettre en liberté les Esclaves Péruviens, mais il ôta aux Espagnols toutes leurs Concubines Indiennes, il abolit les Impôts, il défendit de rien exiger des Naturels du Païs sans un paiement certain; &, ce qui fit perdre patience aux Conquérans, il dispensa les Indiens, sans aucune exception, de porter de pénibles fardeaux, comme ils y avoient été forcés par les premiers Gouverneurs. C'étoit une Loi des Pizarres & des Almagros, qu'un Espagnol, qui voiageoit à pied, pouvoit prendre trois Péruviens pour le transport de son bagage, & qu'un Homme de cheval en pouvoit prendre cinq. Les Caciques de chaque Canton étoient obligés aussi de fournir gratuitement, au Voïageur, sa nourriture & celle de son Cortége. Tous ces tyranniques établissemens furent détruits, avec une hauteur qui excita l'indignation des Espagnols. Les Ecclésiastiques mêmes firent entendre leurs plaintes. Un Moine, nommé le Pere Mugnoz, qui avoit osé élever la voix, fut étranglé pendant la nuit (42). Saint Michel, Truxillo, & les autres Places, où le Viceroi continua de passer, ne furent pas traitées avec plus de ménagement (43). Les Officiers & la Noblesse, qui se voïoient enlever tous les fruits de leurs travaux, conçurent particulierement tant d'aversion pour lui, qu'en partant de Truxillo, il trouva dans son chemin, cette inscription, qu'on se garda bien de dérober à sa vue: « Que celui, qui viendra m'ôter » mon bien, y pense deux fois; s'il ne veut y laisser la vie. Ses recherches furent alors inutiles pour en découvrir l'Auteur; mais elles lui réussirent dans la suite, & sa vengeance éclata. Dans le même lieu, il rencontra Gomez Perez, un des Partisans du jeune Almagro, qui venoit lui demander, de la part de Mango Inca & de plusieurs Espagnols retirés dans les Montagnes, la permission de se rendre auprès de lui. Il ne balança point à l'accorder, sans s'être donné le tems d'examiner la justice de leur cause, & dans la seule vue de grossir son Parti contre des obstacles qu'il commençoit à pré-

d'embarras; car il les méprisoit beaucoup. Benzoni, qui étoit alors au Pérou, lui fait dire que l'Empereur « l'avoit pourvu d'un » fort mauvais conseil; d'une jeune tête, » d'un fou, d'un ignorant, & d'un lourdaut. » Cepeda étoit le jeune; Alvarez, le fou; » Ortiz, l'ignorant, parcequ'il ne savoit » pas un mot de Latin; & Lison, le lour- » daut ». L. III, chap. 10.

(39) Gomara remarque plaisamment « qu'il y en eut qui se cacherent, de peur » d'être renvoïés, disant qu'ils aimoient » mieux avoir un Maître ». L. V, ch. 47.

(40) Zarate ne dit pas même qu'ils fussent malades.

(41) Benzoni, *ubi suprà*.

(42) Gomara prétend que c'étoit une vieille querelle, & que le Moine avoit battu Vela en Espagne. *Ubi sup.* ch. 48.

(43) Tout le monde, jusqu'aux Femmes Espagnoles, le maudissoit, & crioit qu'il menoit après soi l'ire de Dieu, & prioit que Dieu le fît bien-tôt finir mal. Le même, ch. 47.

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1543.

voir. Mais sa politique fut trompée, par une avanture également bizarre & tragique. Perez étant retourné vers l'Inca & les Espagnols, pour leur porter la réponse qu'ils attendoient, ils se mirent à jouer ensemble. Mango s'apperçut que Perez le trompoit au jeu, & n'en continua pas moins sa partie; mais, dans le chagrin d'être dupe, il ordonna secretement à un de ses Officiers de tuer Perez, la premiere fois qu'il le verroit tromper. Une Indienne entendit cet ordre : elle en avertit Perez, qui devenant furieux, tua sur-le-champ Mango d'un coup de poignard. Les Indiens, furieux à leur tour de la mort de leur Inca, firent main basse sur Perez, & sur tous les autres Espagnols. Ensuite, choisissant pour Chef le Fils du Mort, ils retournerent avec lui dans leurs plus hautes Montagnes, où ils renoncerent pour jamais à l'amitié des Chrétiens (44).

Mort tragique de Mango, Inca.

Conduite sage de Vacca de Castro.

Le Viceroi n'avoit pas manqué, en arrivant à Tumbez, de faire notifier ses pouvoirs à Vacca de Castro, avec ordre d'abandonner le Gouvernement. Castro étoit alors à vingt lieues de Los Reyes, dans la Province de Guadalachisi. Le bruit des violences de Vela & celui des plaintes publiques étant déja venus jusqu'à lui, ses Amis lui conseilloient de ne pas reconnoître cet impétueux Successeur, & de protester contre une Commission qui n'étoit propre qu'à causer de nouveaux troubles. Mais la soumission qu'il crut devoir aux ordres de l'Empereur, & l'espérance qu'après l'arrivée des Auditeurs, lorsque l'Audience Roïale auroit pris une forme réguliere, la Justice & la paix commenceroient à regner, le déterminerent à résigner son autorité. Ses principaux Officiers, le voïant dans cette résolution, prirent le chemin de Cusco, sous prétexte, que ne voulant point s'exposer aux emportemens du nouveau Viceroi, tandis qu'ils n'étoient retenus par aucun frein, ils vouloient attendre l'établissement de l'Audience, dont ils espéroient plus de modération. Mais cette couleur n'en imposa point à ceux qui connoissoient leur chagrin. Ils le firent même éclater peu de jours après, en passant par Guamanga, où ils exciterent tout le monde à la révolte, & se saisirent, malgré Guevara, de l'Artillerie que Castro avoit laissée dans cette Ville après la Bataille de Chupas. Ils la firent mener à Cusco, par un grand nombre d'Indiens qu'ils avoient rassemblés dans leur marche.

Ses Officiers se déclarent contre Vela.

Cependant Castro s'étoit rendu à Los Reyes, où il avoit trouvé les esprits fort partagés sur la soumission qu'on devoit au Viceroi. On étoit informé qu'il s'approchoit. Les uns vouloient qu'il ne fût reçu qu'après l'arrivée des Auditeurs; d'autres proposoient d'appeller de ses Ordonnances, &, s'il refusoit d'en suspendre l'exécution, de se saisir de lui & de le renvoïer en Espagne. Il reçut avis de ces délibérations ; & dans la crainte qu'on ne lui refusât l'entrée de la Ville, il se fit précéder par Dom Diegue d'Aguerro, pour faire entendre aux Habitans, que non-seulement on lui prêtoit des intentions qu'il n'avoit pas, mais qu'aïant même reconnu que les nouvelles Loix qu'il avoit publiées ne convenoient point aux circonstances, il avoit pris d'autres résolutions. On ne laissa point d'envoïer au-devant de lui Yllan Suarez, ancien Commissaire de l'Empereur & Juge de Police, pour lui déclarer qu'en attendant les Auditeurs, il ne feroit

Délibérations des Habitans de Los Reyes.

(44) Gomara, L. V, ch. 49. On verra, dans la suite, le malheureux sort de tous les restes du Sang des Incas.

reçu qu'après avoir fait serment de garder les Priviléges, les Franchises & les graces accordées par la Cour aux Conquérans du Pérou, & d'approuver l'Acte par lequel ils vouloient appeller de ses nouvelles Ordonnances. Il jura de faire tout ce qui conviendroit au service de l'Empereur & au bien public. L'équivoque étoit facile à pénétrer (45). Mais Suarez eut la simplicité, ou la mauvaise foi, de prendre cette promesse dans le meilleur sens; & sur son témoignage, les principaux Habitans de Los Reyes allerent au-devant du Viceroi jusqu'à Guaura, & l'accompagnerent de-là jusqu'à la Ville, où il fut reçu, avec beaucoup d'appareil. On lui tenoit prêt un Dais de drap d'or, sous lequel il fut conduit d'abord à l'Eglise. Les Magistrats marchoient devant lui en fort bel ordre, avec les marques de leur Dignité, & vêtus de longues robbes de satin cramoisi, doublées de damas blanc. Il fut mené, avec la même pompe, de l'Eglise à son Hôtel (46).

Vela se fait recevoir adroitement dans cette Ville.

Dès le lendemain, son ressentiment, qu'il n'avoit fait que dissimuler, éclata dans toute sa violence. Il commença par faire arrêter Vacca de Castro, qu'il soupçonnoit d'avoir eu part aux Délibérations des Habitans; & l'aïant fait jetter dans une Prison publique, sous prétexte qu'il avoit signé des graces, & disposé de quelques Départemens, depuis la cessation de son autorité, ce ne fut qu'après s'être fait presser long-tems, qu'il consentit à le faire transferer dans une Prison plus honorable: mais il exigea pour caution, une grosse somme, de ceux qui sollicitoient pour lui; & dans la même vue, il fit mettre tous ses Biens en sequestre. A l'égard de ses Ordonnances, il répondit aux Magistrats, qui lui demandoient l'exécution de son serment, que n'aïant pû s'engager à rien qui ne convînt au Service de Sa Majesté, il avoit entendu qu'on commenceroit par l'obéissance, premier devoir des Sujets; qu'ensuite il écriroit à S. M. pour lui demander ses ordres sur la révocation des nouvelles Loix, & qu'il espéroit que ses représentations seroient écoutées, mais que jusqu'alors il ne pouvoit révoquer lui-même des Ordonnances qui faisoient partie de sa Commission. Plusieurs des Habitans, dans le chagrin de se voir joués, sortirent de Los Reyes, les uns après les autres, pour s'aller joindre aux Mécontens de Cusco.

Il quitte la dissimulation.

1544.

Formation de l'Audience Roïale de Los Reyes, ou Lima.

Bientôt les Auditeurs arriverent; & le Viceroi ne put se dispenser de consentir à l'établissement de l'Audience. Il fit faire lui-même de magnifiques préparatifs, pour la réception solemnelle du Sceau. On le mit dans une riche Cassette, portée sur un cheval superbement équipé, qu'on fit marcher sous un grand Dais de Drap d'or, soutenu par les Magistrats de la Ville. Leurs robbes étoient de la même coûleur & de la même forme, que celles qu'on porte en Espagne pour la réception même du Roi. Jean de Leon tenoit la bride du Cheval, & faisoit la fonction de Chancelier à la place du Marquis de Camisara, qui avoit les Sceaux. L'Audience passant pour établie, aprés cette formalité, on commença aussi-tôt à déliberer

(45) Ceux qui étoient présens, dit Gomara, observerent d'abord qu'il avoit juré avec finesse. *Ubi sup.*

(46) « Il entra néanmoins, suivant le » même Historien, avec un grand silence & » fâcherie de tout le Peuple. Jamais ne fut » un Homme en si grande horreur, ni si haï » que cetui-ci ». *Ibid.*

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

sur les affaires : mais le Viceroi-Président, à qui il appartenoit de les proposer, ne toucha point aux troubles dont le Pérou étoit menacé ; & dès les premiers jours, il fit un Acte d'indépendance, qui le mit plus mal que jamais avec les Officiers de son Tribunal :

Le nouveau Viceroi leve le masque.

On se rappelle que l'inscription, qu'il avoit lue dans sa route, lui avoit laissé de grands projets de vangeance. Ses recherches lui firent découvrir qu'elle étoit d'un Gentilhomme, nommé Antoine de Solar, qu'il savoit mal intentionné pour lui. Il le fit appeller au Palais. Il lui reprocha son insolence, dans les termes les plus outrageans ; ensuite, lui laissant un Chapelain, pour le confesser, il donna ordre qu'il fût pendu au Pilier d'une Galerie qui donnoit sur la Place publique. Solar rejetta le Chapelain & son Office. Leur contestation fut si longue, que le bruit s'en étant répandu dans la Ville, l'Evêque (47) & quelques autres personnes du premier rang vinrent supplier le Viceroi de différer l'exécution. Ils n'obtinrent pas ce délai sans peine : mais enfin, il leur fut accordé jusqu'au jour suivant, & Solar fut jetté dans une noire Prison, avec les fers aux piés & aux mains. L'intervalle d'une nuit entiere modera la colere de Vela. Il feignit, le lendemain, d'oublier le Prisonnier, qui continua de demeurer ainsi dans les fers. Les Auditeurs, visitant la Prison, suivant l'usage établi, en Espagne, de faire tous les Samedis cette visite, demanderent à Solar quel étoit son crime ? Il répondit qu'il n'en savoit rien. Comme le Viceroi n'avoit fait aucune Procédure, ils lui rendirent la liberté. Vela, fort sensible à cet affront, chercha les occasions d'en tirer vangeance, & les fit naître lorsqu'elles tarderent à s'offrir.

Mouvemens de Gonzale Pizarre.

Pendant que les semences de division se multiplioient à Los Reyes, Gonzale Pizarre menoit une vie obscure dans la Province de Charcas, uniquement occupé à faire regner l'abondance & la paix dans sa Province. Il n'avoit, autour de lui, que dix ou douze Partisans de sa Famille. Mais, apprenant l'arrivée du Viceroi, & la rigueur avec laquelle on faisoit exécuter les nouveaux Reglemens, il prit la résolution de se rendre à Cusco, sous le seul prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Espagne, & de veiller aux intérêts de Fernand, son Frere, dont il avoit appris la disgrace. Pendant qu'il faisoit ses préparatifs pour ce Voïage, il reçut un grand nombre de Lettres, par lesquelles on s'efforçoit de lui persuader que c'étoit à lui, qu'il appartenoit de résister à la violence, & de sauver le Païs de l'oppression. On ne manquoit pas de lui représenter, qu'il étoit le seul qui dût former des prétentions au Gouvernement. Les uns lui offroient leurs biens & leurs personnes ; d'autres lui marquoient que le Viceroi s'étoit engagé publiquement à lui faire couper la tête. Ces nouvelles échauffant la passion qu'il avoit toujours eue de commander au Pérou, il rassembla de grosses sommes & deux Compagnies de Cavalerie, avec lesquelles il se rendit à Cusco. Il y fut reçu comme un Homme cher au reste des Conquérans. On voïoit arriver tous les jours, dans cette Ville, quelques Habitans de Los Reyes, qui fuïoient les persécutions du Viceroi. Il s'y faisoit des Assemblées continuelles, où l'on cherchoit les moïens de s'opposer à la tyrannie. Quelques-

Il se rend à Cusco.

(47) Jerôme de Loaysa, premier Evêque de Los Reyez, ou Lima, dont le Siege fut érigé, deux ans après, en Archevêché.

Nuñez de Vela. 1544.

uns, néanmoins, vouloient que le Tyran fût reçu, s'il se présentoit; & qu'à l'égard des Ordonnances, on envoïât des Députés en Espagne, pour demander du remede au mal qu'elles avoient causé: mais le plus grand nombre jugea que s'il étoit reçu, la rigueur, qu'on lui connoissoit, le feroit commencer par exiger l'exécution des Reglemens, & qu'on ne parviendroit jamais à renverser ce qu'il auroit établi. Enfin, sur une Déliberation générale, Pizarre fut élu Syndic de Cusco. Il reçut, à ce titre, la Commission de se rendre à Los Reyes, pour y faire des représentations à l'Audience Roïale. On balança s'il devoit être accompagné d'un Corps de Troupes, & cette précaution parut nécessaire au plus grand nombre. Toutes les Places voisines furent invitées à se joindre aux Habitans de Cusco. La seule Ville de Plata, gouvernée par Dom Louis de Ribera & Dom Antoine Alvarez, nommés tous deux par Castro, répondit qu'aux dépens de ce qu'elle avoit de plus cher, elle étoit résolue d'obéir aux ordres du Souverain.

Il est élu *Syndic* de la Ville.

Le Viceroi, informé de ce qui se passoit à Cusco, se hâta d'augmenter ses Troupes par de nouvelles levées. Cette dépense lui coûta peu, parcequ'il avoit fait saisir plus de cent mille écus, que Castro avoit embarqués pour l'Empereur, & qu'il ne fit pas difficulté d'emploïer. Ses forces montoient à six cens Hommes, auxquels il donna pour Général, Jean de Vela son Frere. Il fit faire des Arquebuses, d'un mélange de Fer & du Métal des Cloches, que les murmures du Clergé ne l'empêcherent point d'enlever à la grande Eglise. Souvent il faisoit faire lui-même l'éxercice; & dans sa défiance, il donnoit de fausses allarmes, pour juger de la disposition des esprits par les apparences. Un jour, formant de nouveaux soupçons de Castro, à qui, depuis peu, il avoit donné la Ville pour Prison, il emploïa cette ruse à l'heure du dîner; & tous ceux qui tarderent à prendre les armes lui parurent si coupables, qu'il les fit arrêter. Ainsi, non-seulement Castro, mais Cabrera, Hernan Mexia de Gusman, Laurent d'Aldaña, Melchior & Baltazar Ramirez, furent conduits Prisonniers sur un Vaisseau qui étoit dans le Port, & dont il donna le Commandement à Zurbano; les uns pour être transportés à Panama, d'autres à Nicaragua. Castro demeura dans les fers, sur la Côte, sans procédures & sans informations pour vérifier son crime. La Fortune veilloit d'ailleurs à la sûreté de Vela. Deux Vaisseaux Marchands, arrivés au Port d'Arequipa, venoient d'être achetés par Gonzale Pizarre, qui comptoit, entre plusieurs usages, de pouvoir les faire servir à surprendre le Viceroi dans Los Reyes. Cette nouvelle, que Vela reçut de ses Emissaires, le jetta dans de vives inquiétudes; & bien-tôt elles furent augmentées, par l'approche même des deux Vaisseaux, qu'on vit paroître le soir à l'entrée de la Riviere. Toute la nuit fut emploïée en préparatifs, pour repousser l'attaque dont on étoit menacé. Mais ces précautions se trouverent peu nécessaires. La Cerna & Caceres, tous deux Habitans d'Arequipa, étoient entrés la nuit dans les Vaisseaux de Pizarre, qui attendoient de l'Artillerie, & s'en étant emparés, après avoir païé libéralement quelques Matelots qu'ils avoient trouvés à bord, ils venoient les remettre au Viceroi (48).

Le Viceroi se prépare à la guerre.

Défiances du Viceroi.

La Fortune lui amene deux Vaisseaux.

(48) Zarate, L. V, ch. 4. & précédens.

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA. 1544.

Gonzale Pise prépare à la guerre.

Cependant on continuoit de lever des Troupes à Cusco ; & le Syndic, aïant déja rassemblé cinq cens Hommes, ne balança point à prendre la qualité de Général. Il nomma, pour commander sous lui, Alfonse de Toro, dont il connoissoit l'ancien attachement pour sa Famille. Le Commandement de l'Artillerie, qui consistoit en vingt bonnes pieces de campagne, fut donné à Fernand Bachicao ; celui de la Cavalerie à Porto Carrero, celui des Piquiers à Gumiel & Guevara, & celui des Arquebusiers à Cermeno. Cette petite Armée prit trois Etendards, l'un aux Armes du Roi, pour lequel on ne vouloit pas être accusé de manquer de soumission, le second à celles de Cusco, & le troisieme à celles des Pizarres. Gonzale ne voulut pas sortir de la Ville, sans s'être assuré de la disposition de ses gens. Il leur représenta, dans une Assemblée générale, « que » lui & ses Freres avoient découvert le Pérou, qu'ils l'avoient conquis à » leurs propres frais, qu'ils ne s'étoient jamais lassés, ni de marquer leur » soumission à la Cour d'Espagne, ni d'y envoïer une prodigieuse quantité » d'or & d'argent ; que le Marquis étoit mort sans tache ; qu'après lui » néanmoins, non-seulement la Cour n'avoit pas donné le Gouvernement » à son Fils ou à l'un de ses deux Freres, comme elle s'y étoit engagée » par les premieres conventions, mais qu'elle envoïoit un Gouverneur » cruel, inflexible, pour les dépouiller de tous leurs biens, puisqu'il n'y » avoit personne d'excepté dans les Ordonnances ; que Vela étoit venu, » disoit-on, dans le dessein de lui faire couper la tête, à lui qui ne s'étoit » jamais écarté de son devoir, qui n'avoit eu que du zele pour la gloire » de S. M., & de la fidélité pour son Service : que dans l'amertume d'un » chagrin, dont tout le monde devoit sentir la justice, il avoit résolu, du » consentement de la Ville de Cusco, d'aller lui-même à Los Reyes, pour » faire entendre ses plaintes, & celles de tant de braves Guerriers, qui » n'étoient pas mieux traités que lui, pour adresser leur très humble Re» quête à l'Audience Roïale, & pour envoïer, en Espagne, au nom du » Païs entier, des Députés chargés de leurs représentations : qu'il ne dou» toit pas qu'à de si grands maux, Sa Majesté n'apportât de prompts re» medes : que si le Ciel, néanmoins, permettoit pour leur malheur qu'elle » fermât l'oreille aux cris de ses fideles Sujets, ils prendroient le parti d'o» béir à ses ordres avec une soumission absolue : qu'à l'égard de son Voïage, » les menaces & les préparatifs du Viceroi faisant assez connoître qu'il » n'y avoit point de sûreté à se présenter devant lui sans être en état de » se garantir de la violence, la Ville de Cusco l'avoit autorisé à lever des » Troupes ; mais qu'il promettoit de ne causer aucun mal, s'il n'étoit atta» qué ; & que par conséquent, il exhortoit tous ceux qui reconnoissoient » ses ordres, à se contenir dans les plus exactes bornes de la discipline » qu'il vouloit faire observer (49).

Comment il tâche de s'assurer des Habitans de Cusco.

Ce discours, par lequel il vouloit établir la justice de sa Cause & la droiture de ses intentions, parut faire une égale impression sur les Habitans & sur les Trouppes. Tous promirent de soutenir son Entreprise, aux dépens de leurs biens & de leurs vies. Il sortit de Cusco dans cette confiance. Mais, dès le même jour, quelques-uns demanderent, sous divers

Il est abandonné d'un grand nombre.

(49) *Ibid.*

prétextes, la permission de retourner à la Ville, & ne reparurent plus au Camp. Le lendemain, vingt-cinq des plus considérables Habitans se mirent en marche par des chemins écartés, pour aller rendre leur soumission au Viceroi. Cette nouvelle, qui fut bien-tôt répandue, causa tant d'émotion dans le Camp, que Gonzale fut tenté lui-même de renoncer à toutes ses vûes, & de retourner dans le Païs de Charcas, avec cinquante Amis, qui s'offrirent à le suivre. Cependant, ses réflexions lui aïant fait juger que le parti le moins dangereux étoit de continuer son Voïage, il s'efforça de rendre le courage à ses Trouppes, en leur assurant que ceux à qui la crainte faisoit abandonner une bonne cause, étoient mal informés de ce qui se passoit à Los Reyes, & que des Lettres de cette Ville lui garantissoient, qu'avec une petite partie de ses forces, il pouvoit compter de ne trouver aucun obstacle, dans un lieu où tous les Habitans étoient disposés à le seconder. Sa fermeté parut soutenir les plus timides. Il continua sa marche; mais son Artillerie la rendit fort lente. Les chemins étoient si difficiles, qu'il fut obligé de la faire porter, avec des leviers, sur les épaules de ses Indiens. Chaque Piece demandoit douze Hommes, qui ne pouvant faire plus de cent pas sous un tel fardeau, étoient relevés par douze autres, & ceux-ci par douze, jusqu'au nombre de trois cens pour une seule Piece (50).

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1544.

Sa fermeté ranime ses gens.

Cet embarras, joint à l'impression qui restoit du dernier trouble, fit retomber une partie de l'Armée dans la même incertitude. Gaspard Rodriguez, Frere de Pedro d'Anzures, après la mort duquel il avoit hérité de son Département, fut celui qui conçut les plus vives allarmes, parcequ'il avoit un riche Etablissement à perdre. Il fit entrer dans les mêmes sentimens, Guttierez, Maldonat, Villecastin, & plus de vingt autres Officiers du même ordre. Après avoir hésité quelques jours, retenu par la séverité du Viceroi, qui le rendoit capable de leur refuser le pardon du passé, ils prirent la résolution de passer à son Service; & l'expédient qu'ils trouverent, pour l'exécuter sans crainte, acheva de les y confirmer. Un Prêtre, nommé Balthazar de Loaysa, entreprit de porter à Los Reyes, des Lettres, par lesquelles ils demandoient non-seulement le pardon, qu'ils étoient incertains d'obtenir, mais un sauf-conduit, moïennant lequel ils promettoient de se rendre incessamment auprès de lui. Ils ajoutoient que tenant un rang dans l'Armée de Pizarre, le Viceroi pouvoit s'assurer que tous leurs Amis les imiteroient bien-tôt, & que par conséquent elle se dissiperoit d'elle-même. Loaysa se rendit heureusement à Los Reyes. Ses Lettres furent bien reçues, & le sauf-conduit lui fut expédié: mais on en fit trop peu de mystere. Quantité d'Habitans, qui panchoient en secret pour Pizarre, dans l'opinion que si le Viceroi se trouvoit maître absolu, il feroit exécuter les Ordonnances à la rigueur, prirent la résolution de suivre Loaysa & de lui enlever ses Dépêches. Les principaux furent Balthazar de Castro, Fils du Comte de Gomera, Mexia, Salazar, Diegue de Carvajal, d'Escovedo, Jerôme de Carvajal, & Pierre Martin de Cecilia, soutenus de vingt-cinq ou trente autres, tous gens d'esprit & de courage. Ils firent tant de diligence, qu'aïant joint Loaysa le troisieme jour, ils l'arrêterent, lui &

Conjuration de ses principaux Officiers.

Un Prêtre est chargé de leurs dépêches.

Il est arrêté par des Espagnols de Los Reyes.

(50) *Ibidem.*

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1544.

le Capitaine Zavallos, dont il s'étoit fait accompagner. Ses Papiers furent portés à Pizarre, par un Soldat de confiance, qui avoit ordre de prendre des chemins détournés & d'attendre le soir pour se présenter au Général; tandis que Balthazar de Castro & ses Compagnons continuerent plus lentement leur route, avec les deux Prisonniers.

Punition des Conjurés.

Pizarre avoit nommé depuis peu, pour son Lieutenant Général, à la place d'Alfonse de Toro, qui étoit tombé malade, un Officier de fortune, aguerri par de longs services, & célebre sous le titre de Capitaine Carvajal (51). A l'arrivée du Soldat, il étoit avec ce vieux Guerrier, qui lui conseilla aussi-tôt de faire un exemple de tous les Traîtres. Mais aïant pris l'opinion de quelques esprits plus modérés, il se réduisit à faire punir ceux qui étoient nommés dans le Sauf-conduit, comme les Chefs du complot. C'étoient Gaspard Rodriguez, Guttierez & Maldonat. Les deux derniers étoient restés, sous quelques prétextes, à Guamanga, qu'on avoit passé depuis deux jours. Pizarre y envoïa quelques Cavaliers, qui leur couperent la tête. Gaspard Rodriguez étoit au Camp, où il commandoit deux cens Picquiers. Il étoit riche & considéré; l'entreprise de se défaire de lui paroissoit plus délicate: mais Carvajal en prit l'exécution. Il fit mettre l'Artillerie en état; & cent cinquante Arquebusiers de la Compagnie de Cermeno eurent ordre de tenir leurs armes prêtes. Alors Pizarre fit avertir tous ses Capitaines de se rendre à sa Tente, pour y délibérer sur quelques nouvelles qu'il avoit reçues de Los Reyes. Ils s'assemblerent sans défiance. Cependant Rodriguez, qui étoit du nombre, n'eut pas plûtôt vû la Tente environnée de Soldats, que feignant une affaire pressante, il voulut se retirer. Mais le Capitaine Carvajal, qui s'étoit approché de lui comme sans dessein, trouva le moïen de saisir son épée, & lui déclara, qu'il n'avoit qu'un moment à vivre. Un Prêtre, appellé pour l'occasion, lui offrit son ministere. En vain promit-il de se justifier contre toutes les accusations. Il eut la tête coupée; & cette éxécution causa tant d'épouvante à ceux qui avoient le même crime à se reprocher, qu'ils n'oserent lever la voix. Quelques jours après, Dom Balthazar & ses Compagnons arriverent au Camp. On a prétendu que le jour même de leur arrivée, Pizarre avoit envoïé son Lieutenant au-devant d'eux, avec ordre de faire étrangler Loaysa & Zavallos, & qu'heureusement pour eux, ceux qui les conduisoient avoient pris un autre chemin. Mais lorsqu'ils furent présentés au Général, tant d'honnêtes gens solliciterent en leur faveur, qu'il leur accorda la vie. Loaysa fut chassé du Camp, à pied & sans provisions. Zavallos fut emploïé pendant quelque tems; mais, d'autres soupçons, qui réveillerent les ressentimens de Pizarre, le firent enfin condamner à la mort.

Ce qui se passe à Los Reyes.

D'un autre côté, Vela n'avoit pû long-tems ignorer la fuite de Dom Balthazar & de ses Compagnons. Il étoit déja fort irrité, de celle d'environ soixante autres Habitans de Los Reyes, qui s'étoient rendus au Camp de Pizarre, sous la conduite de Pierre de Puellez, avant que Loaysa eut paru avec sa Commission. Entre ces derniers Fugitifs, les deux Carvajal & d'Escovedo étant Neveux du Commissaire Yllan Suarez de Carvajal, le Viceroi, qui soupçonnoit déja ce respectable Vieillard de favoriser ses Ennemis,

(51) Le même qui avoit commandé sous Vacca de Castro, contre le jeune Almagro.

ne

Nuñez de Vela. 1544.

ne douta point que ses Neveux ne fussent partis par son ordre, ou du moins avec sa participation. Il se le fit amener, par quelques Soldats qui le trouverent au lit & dans un sommeil tranquille. A son arrivée, Vela étoit lui-même sur le sien, vêtu & tout armé, parceque la colere & l'inquiétude lui avoient fait passer toute la nuit sans dormir. A peine le Commissaire fut entré dans sa Chambre, que sur quelques vives explications (52) il se leva brusquement & le fit tuer par ses Gardes (53).

Le Viceroi tue le Commissaire Suarez de Carvajal.

Cette action sanglante, qui fut commise la nuit du Dimanche au Lundi, 13 de Septembre, devint le prétexte général de tous les désordres dont elle fut suivie. La colere du Viceroi ne fut pas plûtôt dissipée, qu'il sentit dans quel péril elle l'avoit engagé. Il s'efforça de justifier son emportement par des accusations qu'il ne put prouver (54), & qui sont toujours demeurées sans vraisemblance. Aussi jugea-t-il lui-même qu'il n'en devoit espérer aucun fruit; &, n'appercevant autour de lui que de la froideur & du mécontentement (55), il abandonna le dessein qu'il avoit eu d'attendre Pizarre dans Los Reyes. Cette Ville étoit fortifiée de quelques Remparts, qu'il avoit fait réparer: mais lorsqu'il eut appris, de ceux qu'il avoit envoïés sur les traces des deux derniers Fugitifs, & qui n'avoient pû les

Vela tâche en vain de se justifier.

(52) Suarez avoit déja eu le chagrin de se voir faussement accusé, & l'étoit encore sans raison.

(53) Gomara raconte cet événement fort au long (L. V, ch. 52.), d'après plusieurs Gentilshommes, dit-il, qui en avoient été témoins. Cependant on croit devoir la préférence au récit de Zarate, qui étoit lui-même à Los Reyez, & qui cite aussi des Spectateurs. Voici ses termes: « Le Viceroi lui dit ces paroles; Traître, tu as » donc envoïé tes Neveux au service de Gon- » zale Pizarre? Le Commissaire répondit: » ne m'appellez point Traître, Monseigneur, » car à la vérité je ne le suis pas. Le Viceroi » répliqua, en jurant; tu es traître au Roi. » Le Commissaire repartit, en faisant le » même jurement; Monseigneur, je suis » aussi bon & aussi fidele serviteur du Roi, » que vous. Le Viceroi, en colere de la har- » diesse avec laquelle il lui répondoit, mit » l'épée à la main, & s'approcha de lui. » Quelques-uns disent qu'il lui en donna un » coup dans la poitrine & le blessa ». (Suivant Gomara, il lui donna deux coups de poignard, criant tuez-le, tuez-le; & ses gens, étant venus, acheverent de le tuer: quelques-uns néanmoins jettoient leurs cappes sui lui, afin qu'on ne le blessât point. *Ubi sup.*) « Le » Viceroi, continue Zarate, a toujours sou- » tenu qu'il ne l'avoit point frappé, mais » que ses Valets & ses Hallebardiers voïant » l'insolence & la fierté avec laquelle il ré- » pondoit à leur Maître, l'avoient tué sur- » le-champ, à coups de hallebardes, sans » lui donner le tems de se confesser ni de » proférer une seule parole. Aussi-tôt après, » le Viceroi fit emporter le corps, pour l'en- » terrer: mais comme le Commissaire étoit » fort aimé, il n'osa le faire passer par la » grande Cour de son Hôtel, où il y avoit » cent Soldats de garde, craignant le bruit » & le scandale. Il le fit descendre par une » Galerie, qui donnoit sur la Place, où » quelques Indiens & quelques Negres le re- » çurent & l'enterrerent dans une Eglise » voisine, sans l'ensevelir & sans aucune » cérémonie, mais tout ainsi qu'il étoit, » vêtu d'une longue robbe d'écarlate ». Zarate, L. V, ch. 8. (Gomara dit que ce fut un Alfonse de Castro, Lieutenant d'Aguziai pour Vela, qui le fit enterrer, & qu'il lui donna un Tombeau, sur lequel étoit gravé son portrait. *Ubi sup.*)

(54) Malgré ces tentatives, le reproche de sa conscience lui faisoit souvent dire à ses meilleurs Amis, qu'il reconnoissoit sa faute, & que la mort du Commissaire causeroit infailliblement la sienne. Gomara, *ubi sup.*

(55) On savoit qu'il avoit mis à prix non-seulement la tête de Pizarre & de ses Officiers, mais celle de plusieurs de ses propres gens qu'il soupçonnoit d'intelligence avec eux, sur-tout de Diegue d'Urbin & de Roblez, qu'il avoit ordonné à ses Gardes de tuer, s'ils venoient chez lui, lorsqu'il feroit un signe du doigt. Le même, ch. 51.

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1544.

joindre, que l'Ennemi étoit en pleine marche, après avoir déja passé Guamanga, il ne vit de sûreté que dans le plus prompt éloignement. Ce fut la Ville de Truxillo, qu'il choisit pour sa retraite. Cette Ville étoit à quatre-vingts lieues de Los Reyes. Il ne douta point que Pizarre ne renonçât à le suivre si loin, par un Païs désert & sans vivres. D'ailleurs, pour lui rendre cette Entreprise encore plus difficile, il se proposa de dépeupler entierement Los Reyes & de ruiner tous les lieux voisins. Les Femmes, les Enfans, les Vieillards, & tous les effets, devoient être transportés par Mer. Il vouloit forcer les Indiens mêmes de se retirer dans les Montagnes; tandis qu'avec ses Troupes & les Habitans capables d'une longue marche, il s'avançeroit à grandes journées vers Truxillo.

Résolution qu'il prend de ruiner Los Reyes.

Il prit cette résolution deux jours après la mort du Commissaire. Cependant la crainte de se voir abandonné de tous les gens de guerre, dont il apprenoit à chaque moment qu'il étoit parti quelques-uns, le fit commencer par une précaution qu'il crut importante. Il donna ordre, à Cueto d'enlever, avec sa Compagnie de Cavalerie, la Niece & les Neveux de Gonzale Pizarre, Enfans du Marquis, & de les conduire sur le même Vaisseau où il faisoit garder Castro, l'ancien Gouverneur, comme des ôtages pour sa propre vie. Une démarche de cette nature causa beaucoup d'émotion parmi les Habitans, qui avoient pris ces Enfans en affection. Les Auditeurs mêmes s'en offenserent; surtout Zarate, notre Guide pour la plupart de ces évenemens. Il alla demander grace au Viceroi, pour une malheureuse Famille, & le supplier, avec beaucoup d'instances, de retirer du moins Donna Francisca, qui approchoit de l'âge nubile & qui se faisoit déja remarquer par sa beauté, d'un lieu où elle ne pouvoit être avec bienséance, au milieu des Matelots & des Soldats (56). Ses représentations furent inutiles; & le Viceroi, dans son trouble, lui déclara ouvertement (57), que son intention étoit de partir. Zarate en informa aussitôt les Auditeurs, qui, loin d'approuver une résolution si désespérée, déclarerent à leur tour que Sa Majesté les aïant envoïés pour résider à Los Reyes, ils n'en sortiroient point sans un nouvel ordre de la Cour.

Il fait enlever les Enfans du Marquis.

Zarate sollicite pour eux.

Les Auditeurs refusent de quitter Los Reyes.

Cette division échauffa vivement la discorde. Vela entreprit de se saisir du Sceau Roïal, pour l'emporter à Truxillo, si les Auditeurs refusoient de le suivre. De leur côté, se hâtant de faire appeller le Chancelier, ils lui ôterent le Sceau & le mirent entre les mains de Cepeda, le plus ancien des Officiers de l'Audience. Zarate assure qu'il n'eut point de part à cette action, & qu'il n'étoit pas présent: mais le soir du même jour, il ne fit pas difficulté de s'assembler avec les trois Auditeurs, dans la Maison de Cepeda, pour y dresser une protestation de l'Audience en faveur des Enfans du Marquis. Après l'avoir vue couchée sur le Regître, il se retira, dit-il, parcequ'il étoit indisposé (58). Les autres demeurerent, pour déliberer ensemble sur les moïens de se défendre contre la violence du Viceroi, qui étoit résolu, comme on le publioit, de les faire embarquer malgré leurs oppositions. Ils dresserent un Acte, par lequel ils ordonnoient, au nom de Sa Majesté, à tous les Habitans, les Capitaines & les Soldats,

Parti qu'ils prennent pour leur défense.

(56) Zarate, L. V, ch. 8. p. 56.

(57) Il ne pouvoit rien tenir secret, dit Gomara, L. V, ch. 51.

(58) Zarate, *ubi sup.*

de leur donner du secours pour l'exécution de leurs Charges, qui les attachoient, par un ordre exprès, à la Ville de Los Reyes, suivant les termes clairs & formels de leurs Provisions. Cet Acte fut communiqué d'abord à Robles, un des principaux Officiers du Viceroi, mais qui n'étant pas bien avec lui, promit de tenir ses gens prêts pour secourir l'Audience, au premier signe. Les principaux Habitans firent la même promesse. On s'attendoit à de grands évenemens pour la nuit suivante. En effet le Viceroi, informé de tout ce qui s'étoit fait sans sa participation, fit sonner l'allarme, & parut sur la Place avec ses cent Gardes, dans le dessein d'aller droit à la Maison de Cepeda, & de se saisir des Auditeurs. On ne doute pas même que l'emportant alors par le nombre, il n'eut trouvé peu de résistance. Mais la vue de quantité de Soldats, qu'il voïoit passer, sans pouvoir les retenir, & le conseil d'Alfonse Palomino, Juge de Police, qui sur l'avis de ce qui s'étoit passé chez les Auditeurs, les crut en état de sortir à la tête de leurs Partisans, le déterminerent à rentrer dans son Palais pour s'y fortifier. Il laissa ses cent Gardes à la porte, avec ordre d'en défendre l'entrée; tandis qu'avec son Frere, ses autres Parens & ses Officiers, il se retrancha dans les Appartemens.

Troubles qui s'élevent.

On prend les armes.

Dans le même tems, on rapportoit aux Auditeurs que le Viceroi étoit descendu sur la Place, & marchoit fierement pour les attaquer. Comme ils avoient encore peu de monde, & qu'ils pouvoient craindre qu'en faisant occuper toutes les avenues on n'arrêtât le secours qu'ils attendoient, ils prirent le parti de quitter la Maison de Cepeda. Bien-tôt, en avançant vers la Place, ils virent grossir leurs gens jusqu'au nombre de deux cens Hommes. Leur premier soin fut de publier l'Acte qu'ils avoient dressé, pour justifier leur conduite. Le jour commençoit, lorsqu'ils arriverent sur la Place. On entendoit quelques coups d'Arquebuses, qui paroissoient venir des fenêtres du Palais. Les Soldats des Auditeurs, irrités de cette audace, vouloient en forcer l'entrée & tuer tous ceux qui entreprendroient de résister. Mais leurs Chefs eurent la modération de les retenir. Ils envoïerent au Viceroi le Supérieur des Dominiquains, pour l'assurer que tout ce qu'ils demandoient de lui étoit de ne pas les forcer à quitter Los Reyes, contre les ordres de Sa Majesté, & de se rendre tranquillement à l'Eglise, où ils alloient l'attendre, pour regler leurs différends. Pendant que le Député remplissoit sa Commission, les cent Gardes du Viceroi passerent dans le Parti des Auditeurs. Aussi-tôt, la Cour étant libre, plusieurs Soldats s'y jetterent, & pillerent les Chambres où ils pûrent pénétrer. Zarate, excité par le bruit, sortit alors de son Logement, dans le dessein de se rendre au Palais : mais rencontrant ses Collegues en chemin, il crut devoir les suivre à l'Eglise (59).

Le Viceroi est resserré dans son Palais.

Ses propres Gardes l'abandonnent.

Vela, se voïant abandonné de ses Gardes, & son Palais rempli de Soldats mal disposés pour lui, n'eut pas d'autre ressource que de se laisser conduire par le Religieux qu'on lui avoit envoïé, & d'aller se remettre entre les mains des Auditeurs. Ils le menerent, armé comme il étoit de sa Cotte de mailles & de sa Cuirasse, à la Maison du Licencié Cepeda (60).

Il se livre aux Auditeurs.

(59) On découvre aisément que Zarate cherche à se disculper. Il ajoute même que le passage lui fut impossible.

(60) « Là, voïant Zarate avec les autres

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

Le traitement, qu'il y reçut, devient incertain par la varieté des témoignages : mais, dans la crainte qu'il ne fût tué par quelque Ami du Commissaire, & qu'on ne leur imputât sa mort, ils penserent à le faire embarquer pour l'Espagne. Cepeda fut élû, sous ses yeux, pour Capitaine Général. Une espece de remors sembloit leur faire regretter d'être allés si loin ; mais enfin, ils s'accorderent dans la résolution de l'embarquer, & tous ensemble le conduisirent à la Mer.

On veut l'embarquer pour l'Espagne.

Ils y trouverent des difficultés qu'ils n'avoient pas prévues : Alvarez de Cueto, qui étoit demeuré à bord avec les Enfans du Marquis, apprenant que le Viceroi étoit Prisonnier, & voïant paroître tant de monde au rivage, envoïa Zurbano dans une Chaloupe, avec quelques Arquebusiers & deux Pieces d'Artillerie, pour enlever toutes les Barques qui s'y trouvoient & les amener sous le Canon des Vaisseaux. Il avoit ordre aussi de demander la liberté du Viceroi : mais il ne fut pas même écouté. On tira sur lui quelques coups d'Arquebuses, auxquels il répondit en se retirant. Cependant les Auditeurs offrirent de remettre le Viceroi, pour la Flotte & les Enfans du Marquis. Vela consentant lui-même à cet échange, il fut proposé à Cueto, par le Supérieur des Dominiquains, en présence de l'ancien Gouverneur, qui étoit sur le même Vaisseau. Cueto, qui craignoit beaucoup pour la vie du Viceroi, prit le parti d'envoïer les Enfans au rivage, avec Dom Antoine de Ribera, & donna Agnès sa Femme, à qui la garde en avoit été confiée (61) ; mais comme il ne s'expliquoit point sur la Flotte, les Auditeurs se crurent dispensés de lui envoïer le Viceroi, & menaçerent même de lui faire couper la tête, si la seconde partie du Traité n'étoit pas remplie. Le Capitaine Vela, Frere du Prisonnier, fit d'inutiles démarches pour fléchir les Commandans des Vaisseaux. Zurbano, qui avoit le plus grand nombre de Soldats & de Matelots, tous affectionés au Viceroi, s'obstina dans son refus, & cet exemple entraîna les autres. Le Viceroi fut

Difficultés de la part des Vaisseaux.

» Auditeurs, il lui dit : quoi ? vous aussi, » que je croïois si fort de mes Amis, & en » qui j'avois tant de confiance, vous contribuez à me faire prendre Prisonnier ? » Zarate répondit, que quiconque lui avoit » dit cela, mentoit ; & que personne n'ignoroit qui étoient ceux qui l'avoient fait » prendre, & si lui, qui parloit, y avoit eu » quelque part ou non ». *Ubi suprà.* Gomara s'écarte beaucoup ici de Zarate, dans le Récit des circonstances : mais elles ne changent rien au fait. Il ajoute qu'en allant chez Cepeda, le Viceroi disoit, tuez-moi donc, & que « Pardonèz, Serviteur du Commissaire Suarez, l'eût tué, si son Arquebuse n'eût fait faux feu. Mais quand il se » vit devant les Auditeurs, il se changea du » tout, & dit ; Prenez garde, Seigneur Cepeda, qu'on ne me tue. Cepeda lui fit » réponse qu'on ne toucheroit non plus à sa » vie, qu'à la sienne propre. . . . . Ils lui » marquerent une grande fâcherie de son » emprisonnement ; mais ils ne parloient » point de sa délivrance ; ains au contraire, » Cepeda lui dit, en présence de Requelme, » Robles & quelques autres : Je vous jure, » Monsieur, que ma pensée ne fut jamais » de vous faire prendre ; mais puisque vous » êtes prins, sachez qu'il faut, pour notre » devoir, que nous vous envoïons vers » l'Empereur, avec les informations : & si » essaïez à faire quelque tumulte, ou inciter le Peuple, tenez pour certain que je » vous baillerai de ce poignard dans le sein, » encore que je sache bien que c'est ma » ruine Si, au contraire, vous voulez demeurer en repos, je vous servirois à genoux ; & vous offrant tout mon bien & » ma personne, vous donnerois ce qui est » vôtre. . . . D'Aguero & les autres lui dirent des choses qui ne lui plûrent gueres ». Gomara, *ubi sup.* ch. 54.

(61) Elle étoit veuve de François Martin, Frere maternel du Marquis, & tué avec lui.

reconduit à la Ville sous une bonne garde (62). Alors les Vaisseaux sortirent du Port, & se bornerent à croiser le long des Côtes, en attendant les ordres de la Cour ou quelque nouvel évenement. On en comptoit dix, assez bien pourvûs d'Artillerie, de vivres & de munitions; mais il ne s'y trouvoit pas plus de vingt-cinq Soldats; & le nombre des Matelots ne suffisant pas non plus pour la manœuvre, les Commandans prirent le parti d'en brûler quatre. Ils manquerent de prudence, en ne faisant pas mettre aussi le feu à deux Barques qui étoient échouées à l'entrée du Port. Les Auditeurs, apprenant qu'ils étoient à l'ancre devant Guaura, & persuadés que leur attachement pour le Viceroi les empêcheroit de s'éloigner, ne désespérerent point de se rendre maîtres de la Flotte. Ils ordonnerent à Diegue Alfaro, qui étoit fort entendu dans la Marine, d'équiper les deux Barques échouées, & de s'y embarquer avec trente Soldats; tandis que Mendoza, Beltran & Garcias, suivroient la Côte par terre avec un autre Corps de Troupes. Les uns & les autres arriverent proche de Guaura. D'Alfaro se cacha, le soir, avec ses deux Barques, derriere un Fanal, qui étoit dans le Port, fort près des Navires. En même-tems, ceux qui étoient à terre aïant tiré plusieurs coups, on jugea sur la Flotte, que c'étoient quelques Partisans du Viceroi qui cherchoient à s'embarquer. Le Capitaine Nuñez Vela, resté à bord lorsqu'on avoit négocié pour son Frere, se mit aussitôt dans une Chaloupe pour les aller recevoir. Il tomba dans l'embuscade de Garcias d'Alfaro, auquel il ne put éviter de se rendre. Zurbano s'étoit séparé alors de la Flotte; & Cueto, Beau-frere des deux Velas, y commandoit seul. D'Alfaro lui fit savoir ce qui venoit d'arriver au Capitaine, avec menace de leur ôter la vie à tous deux, s'il ne remettoit aux Auditeurs les cinq Vaisseaux qu'il avoit actuellement sous ses ordres. Une tendresse trop timide l'obligea d'y consentir.

Dans l'intervalle, il se fit à Los Reyes quelques mouvemens en faveur du Viceroi : mais, aïant été calmés par la punition des Factieux, ce prétexte, & l'embarras que les Auditeurs avoient à se défendre des sollicitations de ceux qui demandoient la mort du Viceroi, leur firent prendre le parti de le transporter dans la petite Ile déserte, qui est vis-à-vis de Los Reyes. Ils appréhendoient particulierement la furie du Docteur Carvajal, qui venoit exprès de Quito, dans la résolution de vanger la mort du Commissaire, dont il étoit Frere; & Gomara prétend que le Viceroi, tremblant de la même crainte, les conjuroit lui-même de l'envoïer en Espagne. Il fut conduit dans l'Ile, sur une de ces Barques, composées de Roseaux forts, que les Indiens nomment Henea, avec une Garde de vingt-cinq Hommes (63). Mais lorsque les Auditeurs furent informés, qu'ils étoient maî-

(62) Il fut logé chez Cepeda, avec lequel il mangeoit: « Craignant d'être empoisonné, » raconte Gomara, il lui dit le premier » jour: puis-je manger sûrement avec vous, » Seigneur Cepeda ? prenez garde que vous » êtes Gentilhomme. L'autre répondit : » comment, pensez-vous que si j'avois envie » de vous faire mourir, je cherchasse une » voie cachée pour ce faire ? vous pouvez » manger avec Madame Brianga d'Acuñal, » (qui étoit sa Femme,) & afin que vous » ne craigniez, je ferai l'essai. Depuis, tant » qu'il fut Prisonnier, Cepeda fit toujours » cet essai. ch. 54.

(63) » En s'embarquant, il pria d'Alcate, » Notaire Roïal, de faire Acte, comment » ses propres Auditeurs l'envoïoient en une » Ile déserte, dans une Barquerolle, faite

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

tres de la Flotte (64), ils jugerent que pour la tranquillité publique, comme pour la sûreté de leur Prisonnier, il étoit important de le faire partir pour l'Espagne. Alvarez, un des trois Collegues, fut choisi pour le conduire. Il se rendit par terre à Guaura, où le Viceroi y fut conduit par Mer, dans une des Barques d'Alfaro ; & dès le même jour, ils mirent à la voile avec trois Navires, sans attendre les Dépêches de l'Audience, que Zarate proteste qu'il n'avoit pas signées. Vacca de Castro, l'ancien Gouverneur, demeura toujours Prisonnier sur le même Vaisseau, & fut ramené au Port de Los Reyes.

Mais à peine Alvarez fut en Mer, que se présentant humblement au Viceroi, il lui témoigna un vif regret du passé, avec une forte envie de rentrer dans son estime. Personne n'ignoroit qu'il avoit été son principal Ennemi, & le plus empressé à faire punir ses Partisans. Aussi Vela ne prit-il pas aisément confiance à son langage : mais Alvarez l'assura qu'il n'avoit tenu cette conduite & qu'il n'avoit accepté la Commission de le mener en Espagne, que pour lui rendre service en le tirant des mains de Cepeda, & l'empêchant de tomber dans celles de Pizarre, qui étoit attendu de jour en jour à Los Reyes. Enfin, pour ne lui laisser aucun doute de sa bonne foi, il lui déclara que non-seulement il le laissoit libre, mais qu'il lui remettoit le Commandement du Vaisseau, & qu'il se livroit lui-même à son autorité, dans l'espérance néanmoins qu'il n'oublieroit pas à qui il devoit la vie & la liberté. Aussi-tôt, il donna ordre à dix Hommes, qu'on lui avoit donnés pour la garde de son Prisonnier, d'obéir à celui dont ils croïoient avoir à répondre. Un tel compliment, suivi sur-le-champ de l'exécution, ne put manquer de causer autant de joie que de surprise à Vela. Il accepta le Commandement du Vaisseau : mais quelque prix qu'il pût attacher au service d'Alvarez, sa reconnoissance, combattue apparemment par l'opinion qu'il avoit de ses motifs (65), ne l'empêcha point de lui faire bien-tôt des reproches fort outrageans (66). Cependant ils continuerent leur navigation jusqu'à Tumbez, où le mauvais sort du Viceroi ne lui permit pas d'être long-tems tranquille.

Les Auditeurs envoient vers Pizarre.

Quelques soupçons que le départ précipité d'Alvarez eut laissés à ses Collegues, ils résolurent d'envoïer vers Gonzale Pizarre, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé. Ils lui représentoient, dans leur premiere dépêche, qu'en vertu de leurs Provisions, & d'un ordre particulier, qui les obligeoit d'apporter tous leurs soins à rétablir la Justice & le bon ordre

» seulement de joncs, afin qu'elle s'enfonçât & le noyât, & qu'ils le mettoient » hors des Terres du Roi, pour les donner » à Gonzale Pizarre. Mais Cepeda commanda au même Notaire, qu'il écrivît comme » on envoïoit le Viceroi, suivant ce qu'il » avoit requis, de peur que ses Ennemis » le tuassent, & comme ces Barques de » paille étoient Vaisseaux, desquels on avoit » accoutumé user au Païs, & comme Jean » de Sales, Frere de Valdez, Président de » Castille, le Docteur Niño & autres Habitans de Lima étoient avec lui. ch. 55.

(64) Contre le témoignage, auquel on a cru devoir s'attacher, Gomara veut que ce soit après le passage du Viceroi, que les Auditeurs se rendirent maîtres de la Flotte, ch. 55.

(65) Alvarez, dit le même Historien, le mit en liberté, tout pour gagner la grace du Roi ; & parcequ'il étoit déja riche, il pensa gagner encore avec lui, comme avec une tête de Loup, ch. 59.

(66) Zarate, L. V. ch. 9.

dans le Païs de leur Jurisdiction, ils avoient non-seulement suspendu l'exécution des Ordonnances, comme les Conquérans le desiroient, mais poussé la condescendance plus loin qu'on ne l'avoit demandé & qu'on ne pouvoit raisonnablement le prétendre, en renvoïant leur Président en Espagne : qu'après des mesures si pacifiques, il ne devoit rester aucun sujet de plainte; qu'ils lui ordonnoient par conséquent de congédier ses Troupes, &, supposé qu'il vînt à Los Reyes, d'y arriver sans aucun appareil de guerre : que cependant, s'il croïoit avoir besoin d'une Escorte pour la sûreté de sa personne, ils lui accordoient la liberté d'amener avec lui quinze ou vingt Cavaliers. Cette Lettre fut expédiée avec de grandes espérances; mais lorsqu'il fut question de la faire partir, il ne se trouva personne qui voulût prendre une si dangereuse Commission. On craignoit que l'ordre de congédier les Troupes ne fût regardé comme une injure, par un Général & des Officiers qui ne s'étoient armés que pour l'intérêt public. Les Auditeurs furent réduits à charger de leurs ordres, Zarate & Dom Antoine Ribera; &, supprimant la Dépêche, ils se contenterent de leur donner une Lettre de créance, avec des instructions verbales, qu'ils les connoissoient capables de remplir.

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1544.

Personne n'ose se charger de leur Lettre.

Pizarre avoit alors son Camp dans la Vallée de Xauxa. Il fut averti du départ des deux Envoïés; & ne voulant point que leurs explications se fissent publiquement, dans la crainte de mécontenter ses Troupes, qui avoient une forte passion d'aller à Los Reyes en corps d'Armée, pour être en état de piller la Ville au premier prétexte, il envoïa au-devant d'eux Villegas, un de ses Capitaines, avec trente Cavaliers. Cet Officier les rencontra. Il laissa le passage libre à Ribera, qui étoit Allié des Pizarres, mais il arrêta Zarate; & l'aïant fait retourner sur ses traces jusqu'à la Province de Pariacaca, par laquelle il étoit venu, il l'y retint dix jours, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Gonzale, qui parut fort empressé de l'entendre. Zarate étoit averti que s'il entreprenoit d'exécuter ponctuellement ses ordres, il y alloit de sa tête. C'est lui-même qui fait ce récit. Il parla d'abord à Pizarre seul; & dans cette conférence particuliere, il ne balança point à lui déclarer tout ce qu'on lui avoit ordonné. Mais ensuite, aïant été conduit dans une Tente, ou plusieurs Capitaines étoient assemblés, & Pizarre le priant de s'expliquer devant eux, il comprit qu'il devoit user de quelque adresse, à la faveur de sa Lettre de Créance, qui lui donnoit un pouvoir assez étendu. Ainsi, sans parler de congédier les Troupes, seul point delicat, il se réduisit à leur représenter différentes choses qui regardoient le Service du Roi & l'intérêt du Païs. Il ajouta même, avec assez de hardiesse, que le Viceroi étant embarqué, & la suspension des Ordonnances accordée, il étoit juste qu'ils païassent, comme ils l'avoient promis par leurs Lettres, ce que le Viceroi avoit pris des revenus de Sa Majesté; qu'ils pardonnassent à quelques Habitans de Cusco, qui avoient quitté leur Camp pour passer au Service du Roi; & qu'ils envoïassent des Députés en Espagne, pour faire approuver leur conduite à la Cour. On le chargea, pour réponse, de dire aux Auditeurs, qu'en attendant les ordres de Sa Majesté, le bien du Pérou demandoit qu'ils nommassent Pizarre au Gouvernement; qu'à cette condition, tout ce qu'ils paroissoient desirer seroit promptement exé-

Zarate & Ribera partent avec une Lettre de créance.

Adresse de Zarate.

Réponse de Pizarre & de ses Officiers.

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1544.

cuté ; mais que sur leur refus, la Ville de Los Reyes seroit mise au pillage.

Zarate auroit donné la moitié de sa fortune, pour être dispensé de porter cette réponse. Elle le jetta dans une mortelle inquiétude. Pizarre n'avoit pas encore fait éclater si ouvertement son ambition ; & jusqu'alors, il n'avoit demandé que la suspension des Ordonnances & l'éloignement du Viceroi. Cependant, après quelques délibérations, les Auditeurs eurent la fermeté de faire dire aux Officiers, qu'ils ne pouvoient, ni leur accorder leur demande, ni même en déliberer sans blesser leur devoir, à moins qu'elle ne leur fût adressée dans une meilleure forme. On ne s'offensa point de leur déclaration : mais tous les Syndics, ou les Députés des Villes, qui se trouvoient dans l'Armée, se rendirent aussi-tôt à Los Reyes ; & se joignant à ceux de quelques autres Villes, qui y étoient déja, ils présenterent ensemble une Requête, dans laquelle ils demandoient formellement, par écrit, ce que les Officiers de Pizarre avoient demandé de bouche.

Requête présentée aux Auditeurs.

Une opération si prompte & si vive ne laissant point de réplique aux Auditeurs, ils ne prirent que le tems de communiquer la Requête aux principaux Habitans de la Ville (67). Un Acte, dressé en forme de Déliberation, expliqua les raisons qui les portoient à demander des conseils dont ils prévoïoient le résultat, car ils avouoient, sans détour, qu'il ne restoit pas d'autre parti que de se conformer aux volontés de Pizarre, & qu'ils n'en usoient ainsi que pour avoir avec eux des Témoins de l'oppression commune. Mais, dans l'intervalle, Pizarre s'approcha si près de la Ville, qu'il assit son Camp à moins d'un mille. Il emploïa le reste du jour à faire dresser son Artillerie ; &, ne recevant aucune explication, il envoïa, dès la nuit suivante, le Capitaine Carvajal, avec une Compagnie d'Arquebusiers, & l'ordre d'enlever jusqu'à vingt-huit des Habitans de Cusco qui avoient quitté son Camp. Cette expédition se fit sans résistance. Il ne restoit pas cinquante Hommes de guerre dans la Place. Toutes les Troupes du Viceroi & des Auditeurs étoient passées au Camp de Pizarre, qui se trouva le lendemain à la tête de douze cens Hommes. A la pointe du jour, quelques-uns de ses Capitaines entrerent dans la Ville, & déclarerent aux Auditeurs que si les Provisions du Gouvernement n'étoient apportées sans délai, on alloit mettre la Ville à feu & à sang, & commencer par eux-mêmes. Ils s'excuserent sur la lenteur des Habitans, qu'ils avoient cru devoir consulter, parcequ'ils ne se connoissoient pas le pouvoir de répondre aux intentions de l'Armée. Le Capitaine Carvajal, qui leur avoit fait cette déclaration, se fit amener quatre des Habitans de Cusco, dont il fit pendre trois, en leur présence (68) : le quatrieme, nommé Louis de Leon, eut le bonheur d'échapper, par l'intercession de son Frere, qui étoit Officier de Pizarre. Cette rigueur fit expédier aussi-tôt les Provisions. Elles établissoient Pizarre Gouverneur du Pérou, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Ma-

Pizarre vient à Los Reyes.

Rigueur de Carvajal, son Lieutenant.

Gonzale Pizarre est nommé Gouverneur du Pérou, par l'Audience Roïale.

(67) C'étoient alors Dom Loaysa, Evêque de la Ville, Dom Garcie Diaz, Evêque de Cusco, Zarate, le Pere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominiquains, le Trésorier, le Maître des Comptes & le Contrôleur.

(68) Les trois malheureux furent Barco, Machini & Sayavedra.

jesté

jesté d'en ordonner autrement ; sans préjudice néanmoins de l'autorité & des droits de l'Audience Roïale, à laquelle il promettoit d'abandonner le Commandement, lorsqu'il en recevroit l'ordre, de la Cour ou des Auditeurs, & de se présenter même en Justice, pour répondre aux plaintes qu'on pourroit former contre lui. Des modifications si prudentes, qui sembloient mettre à couvert les droits du Souverain & ramener tout à sa volonté, firent soupçonner les deux Partis, d'intelligence (69).

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1544.

L'Acte ne fut pas plutôt remis à Pizarre, qu'il fit son Entrée solemnelle dans Los Reyes, ou plutôt *Lima*, car il paroît que ce dernier nom commençoit à prévaloir. Bachicao conduisoit l'Avant-garde. Elle étoit suivie de l'Artillerie, portée par six mille Indiens, avec toutes les munitions nécessaires, de trente Arquebusiers qui en avoient la garde, & de cinquante Canoniers. Ensuite marchoit une Compagnie de deux cens Picquiers, commandée par Gumiel ; & successivement, deux Compagnies d'Arquebusiers, chacune de deux cens Hommes, sous le Commandement de Guevara & de Cermeno. Cette Infanterie faisoit le corps de l'Armée ; après lequel, Pizarre paroissoit lui-même, monté sur un grand cheval, sans autres armes que sa cotte de maille & son épée, par-dessus une veste de drap d'or. Il étoit suivi des trois Etendards ; le sien à la gauche, porté par Puellez, celui de Cusco à la droite, par Altamirano, & le Roïal au milieu, par Porto Carrero. Tout le reste de la Cavalerie faisoit l'arriere-garde & fermoit la marche. On s'avança, dans cet ordre, vers la Maison de Zarate, où les autres Auditeurs (70) s'étoient rassemblés, parcequ'il avoit feint une indisposition, pour se dispenser de paroître à l'Audience lorsqu'on y avoit expédié l'Acte. Pizarre, passant sur la Place d'armes, s'arrêta pour y ranger tous ses gens. Il se rendit ensuite à l'Assemblée des Auditeurs, entre les mains desquels il prêta serment au Roi, & qui le prêterent, à leur tour, au nouveau Gouverneur. De-là, se rendant à l'Hôtel-de-Ville, où tous les Magistrats avoient été convoqués, il y fut reçu avec toutes les formalités ordinaires. Enfin, il alla prendre possession de son Logement, c'est-à-dire du même Palais où le Marquis son Frere avoit été massacré (71).

Son Entrée dans Los Reyes ou Lima.

Il s'y établit, comme au principal siege de son autorité, avec la modération de laisser aux Auditeurs toutes les affaires de la Justice, pour se borner à celles de la Guerre & du Gouvernement général. Zarate ne reproche rien à sa conduite (72). Son premier soin fut de nommer des Gouver-

Son administration.

(69) Quelques-uns, dit Gomara, ont eu soupçon que ces Auditeurs parloient en secret avec Pizarre, & que tout ce qu'ils faisoient avec leurs protestations, n'étoit que feintise, ch. 57.

(70) Il paroît que depuis le départ d'Alvarez, Zarate avoit le titre d'Auditeur.

(71) On donne, pour date de l'Entrée, la fin d'Octobre 1544; quarante jours après l'emprisonnement du Viceroi. Zarate, L. V. ch. 10.

(72) Gomara le ménage moins : sur la réputation de Cepeda, dit-il, qui passoit pour entendre la guerre & le Gouvernement, « le » Capitaine Carvajal, lequel possédoit entierement le Gouverneur, & autres Capitaines, délibérerent de massacrer ces Auditeurs & particulierement Cepeda. Pizarre, aïant peur de quelque inconvénient, leur dit qu'il réputoit Cepeda pour son Ami, & que les autres ne valoient rien ; mais qu'à la premiere consultation qu'il feroit, il lui demanderoit son avis de quelque chose qui lui toucheroit & à eux aussi ; s'il répondoit à son goût, qu'ils se fiassent à lui ; sinon, qu'ils le tuassent. Cepeda en fut averti par Vargas, & par Ribera, Cousin de Pizarre ; tellement,

Conquête du Perou.

Nuñez de Vela.

1544.

neurs de confiance, pour toutes les Places de quelque nom. Alfonse de Toro, fut envoïé à Cusco; Almendras à Plata; Fuentez à Arequipa; Fernand d'Alvarado à Truxillo; Villegas à Pinsa, Diaz à Quito. On proposa d'envoïer des Députés en Espagne, au nom du nouveau Gouverneur & de tous les Espagnols du Pérou, pour rendre compte à S. M. des derniers évenemens. Quelques-uns croïoient cette démarche nécessaire à leur justification; & d'autres prétendoient, au contraire, que pour instruire la Cour, qu'ils supposoient déja prévenue par le Viceroi, il falloit attendre qu'elle fît demander elle-même le paiement ordinaire de ses revenus. Après de longues délibérations, Pizarre consentit à faire partir l'Auditeur *Texada* au nom de l'Audience, & Maldonat en son propre nom. Il crut pouvoir tirer deux avantages de cette résolution; l'un, de satisfaire les Syndics des Villes, qui s'étoient déclarés pour le même sentiment; l'autre, de se rendre absolument maître de l'Audience, ou plutôt de la rompre tout-à-fait, parceque dans l'absence de Texada, qui ne pouvoit durer moins d'un an, & dans celle de Cepeda qu'il emploïoit d'un autre côté, Zarate ne pouvoit la tenir seul. Texada ne s'étant pas fait presser lorsqu'on lui eut offert six mille Ducats pour son Voïage, on compta d'y emploïer le Vaisseau qui étoit dans le Port, & sur lequel Vacca de Castro étoit Prisonnier. Il étoit bien pourvu d'Artillerie: Bachicao fut nommé pour le commander, avec soixante-dix Hommes d'Equipage. Mais lorsqu'on le crut prêt à mettre à la voile, & que Texada se disposoit à l'embarquement, Vacca de Castro, secondé par Montalve, qui l'étoit allé visiter, eut l'adresse de gagner les Matelots, & de leur faire lever l'ancre sous sa conduite. Le ressentiment de Pizarre fut si vif, que dans cette premiere chaleur il fit prendre les armes aux Troupes; & le soupçon d'avoir aidé Castro tombant sur ceux qui avoient quitté l'Armée au départ de Cusco, il les fit tous arrêter. Le Docteur Carvajal, Frere du Commissaire, fut de ce nombre, pour ne s'être pas rendu droit au Camp de Pizarre. Le Capitaine du même nom, qui conservoit le titre & l'autorité de Lieutenant-Général, se fit un bizarre plaisir de commencer l'exécution par un Homme qui se nommoit comme lui, sans être de ses Parens (73). Il le fit avertir de se confesser, parceque sa mort étoit résolue. Le Docteur reçut cette déclaration avec fermeté. Déja les instru-

Il veut envoïer des Députés en Espagne.

Vacca de Castro se sauve avec le Vaisseau destiné à ce Voïage.

Punition des Complices de sa fuite.

» qu'en ce Conseil, il ne dit chose qui ne » fût à leur souhait, & en tous autres lieux. » Par ce moïen, il eut la grace du Gouverneur, telle, qu'il lui commandoit, & ne » faisoit que ce qu'il vouloit. Sous un tel » heur, il acquit 150000 Ducats de revenu » par an. Pizarre ne se gouvernoit pas bien » pour contenter ses Soldats; qui fut cause » que Cardo, Vello, Rosas & autres, se retirerent dans une Barque vers le Viceroi; » & leur fuite fut cause que le Capitaine Carvajal étrangla le Capitaine Gumiel de » nuit en sa Maison, & puis le tira dehors, » & lui coupa la tête, & lui mit sous les » pieds un Ecriteau, qui l'accusoit d'avoir » été mutin, pour avoir parlé librement » contre le Gouverneur, & avoir châtié un » Soldat, lequel entrant dans la Ville avoit » tué d'un coup d'Arquebuse, pour son passe-tems, un Seigneur Indien qui étoit en » une fenêtre à voir passer l'entrée de Pizarre. » Pizarre prit 40000 Ducats du Trésor Roïal, » mais ce fut avec la permission des Auditeurs, disant qu'il les rendroit de son revenu. Encore dit-on qu'il leva un emprunt » sur ceux qui avoient des Indiens, pour » soutenir l'Armée. Tous ceux, qu'il pourvût de Places, firent par les chemins de » grandes voleries & assassinats, L. V, » ch. 58.

(73) On verra sa fortune & son caractere après sa mort.

mens du supplice étoient prêts. Toute la Ville fut persuadée qu'il touchoit à sa derniere heure, d'autant plus qu'en considérant son rang & sa naissance, on ne pouvoit croire qu'on n'en fût venu à cette extrèmité que pour l'effraïer. On jugeoit aussi que sa mort seroit suivie de celle des autres Prisonniers; perte affligeante pour tout le Païs, où la plupart tenoient un rang distingué. Cependant un Lingot d'or de quarante marcs, qui fut donné au Lieutenant-Général du Gouverneur, l'engagea non-seulement à suspendre l'exécution, mais à solliciter lui-même la grace du Docteur. Elle lui fut accordée sous divers prétextes, dont le principal fut, qu'on pouvoit espérer de grands services d'un Homme qui avoit à vanger la mort de son Frere; & le pardon d'un des Accusés entraîna celui de tous les autres. On fit équiper un autre Vaisseau (74). Pizarre y mit une partie de l'Artillerie qu'il avoit tirée de Cusco, & soixante Arquebusiers; & Bachicao partit enfin, avec l'Auditeur & Maldonat. Ils suivirent la Côte, sur l'avis qu'ils avoient eu que le Viceroi étoit au Port de Tumbez.

CONQUÊTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1544.

Bachicao & les Députés partent sur un autre Vaisseau.

En effet, non-seulement il y étoit descendu avec son Libérateur, mais il y avoit été rejoint par ses Freres, par Zurbano & d'autres Amis, qui se croïoient aussi chassés du Pérou. A son arrivée, il avoit commencé à tenir Audience (75) avec Alvarez; il avoit dépêché, de toutes parts, pour inviter les fideles Sujets de l'Espagne à venir prendre ses ordres; il avoit même envoïé des Capitaines, pour rassembler ceux qui seroient disposés à lui obéir. Mais si quelques-uns avoient marqué de la soumission, jusqu'à lui apporter l'argent qui se trouvoit dans les Caisses roïales, la plûpart avoient pris le chemin de Lima; & c'étoit d'eux, que Pizarre avoit appris ce qui se passoit à Tumbez. D'autres, craignant l'approche d'une nouvelle guerre, avoient abandonné leurs Etablissemens pour se retirer dans les Montagnes. L'arrivée de Bachicao, dans ces circonstances, causa un étrange désordre à Tumbez. Les Vaisseaux, qui étoient sans défense dans le Port, n'entreprirent pas de lui résister; & le Viceroi même, ne doutant point que ce ne fût Pizarre, soutenu de toutes ses Troupes, partit à la hâte, avec cent cinquante hommes qu'il avoit autour de lui.

Ils s'emparent de la Flotte du Viceroi à Tumbez.

Le Viceroi prend la fuite.

Bachicao ne pensa point à le suivre. Il prit les meilleurs de ses Vaisseaux, après avoir fait brûler les autres: & passant à Puerto Viejo, il y rassembla cent cinquante hommes, pour en former l'Equipage. Pendant qu'il prenoit des rafraîchissemens dans l'Ile des Perles, à vingt lieues de Panama, les Habitans de cette Ville le firent prier de ne pas apporter la guerre dans l'étendue de leur Jurisdiction. Il répondit qu'il n'étoit armé que pour se défendre contre le Viceroi, & que sa commission se réduisoit à conduire les Députés de l'Audience roïale du Pérou.

Rigueur de Bachicao à Panama.

(74) C'étoit un Brigantin, arrivé depuis peu d'Arequipa.

(75) En vertu d'un Ordre Roïal, qui portoit qu'en cas qu'un ou deux Auditeurs fussent absens ou vinssent à mourir, il pouvoit tenir le Siege avec un seul. Il avoit fait graver, pour cela, un nouveau Sceau, & l'avoit commis à Jean de Leon, Juge de Police de Reyes, qui avoit quitté Pizarre pour le suivre. Ainsi l'on vit bien-tôt, sur une même affaire, deux Arrêts, ou deux Ordres opposés, chacun avec le Sceau Roïal. Zarate, L. V, ch. 14.

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

Cette explication lui fit trouver l'accès de Panama fort aisé : mais aïant rencontré deux Navires, qui sortoient du Port, il en prit un, dont il fit pendre le Maître & le Contre-maître aux vergues, parcequ'ils étoient chargés de quelques dépêches du Viceroi pour l'Espagne (76) ; & se faisant précéder de ce Bâtiment, il s'approcha de la Ville, à la vue des Habitans, qui n'oserent lui en refuser l'entrée. Sa rigueur, qui l'emportoit encore sur celle du Capitaine Carvajal, continua de s'exercer par des supplices & des usurpations. Gusman, qui faisoit des recrues pour le Viceroi, eut le bonheur de s'échapper ; mais les Soldats, qu'il avoit déja levés, passerent au service de Pizarre. Vacca de Castro, réfugié aussi à Panama, trouva le moïen de passer à Nombre de Dios, où il s'embarqua sur la Mer du Nord avec Cuéto & Zurbano, qui s'y étoient rendus par une autre voie. Texada & Maldonnat, qui prirent la même route, arriverent assez-tôt pour monter sur le même Vaisseau. Mais l'Auditeur mourut en chemin, dans le Canal de Bahama. Vacca de Castro, aïant appris vers les Açores que les Amis de Tello, à qui il avoit fait couper la tête, après avoir vaincu le jeune Almagro, étoient tout-puissans à la Cour d'Espagne, prit le parti de s'arrêter à la Tercere. Maldonnat & Cuéto arriverent au Port de San Lucar ; mais l'Empereur étant alors en Allemagne, ils furent obligés de s'y rendre, pour exécuter deux commissions fort opposées. Dans la suite, Vacca de Castro passa de la Tercere à Lisbonne, & se rendit enfin à sa Cour, où il ne fut pas plutôt arrivé, que, sur des accusations fort graves, les Seigneurs du Conseil des Indes le mirent aux arrêts dans sa maison. De là, pendant l'instruction de son Procès, il fut conduit au Château d'Arevalo, où il ne passa moins de cinq ans. Ensuite on lui assigna une Maison à Simancas, dont l'ordre du même Conseil lui faisoit une nouvelle Prison. Les changemens arrivés à la Cour le firent transférer enfin à Valladolid, avec la Ville & le Territoire pour bornes, jusqu'à des éclaircissememens qu'on n'obtint jamais (77).

Sort des Députés & de Vacca de Castro.

Le Viceroi se retire à Quito.

Vela & ses Partisans avoient pris le chemin de Quito, où ils n'arriverent pas sans une extrême difficulté, par un Païs désert, où l'eau & les vivres leur avoient manqué (78). Cependant, aïant été bien reçus dans cette Ville, ils résolurent d'y attendre les ordres de la Cour, avec la précaution de tenir des Gardes sur les passages, & de s'informer des démarches de Pizarre, par des Espions continuels, quoique la distance de Quito à

(76) Suivant Gomara, parcequ'il n'avoit pas baissé pavillon lorsqu'on lui avoit crié, vive Pizarre. Le même Historien fait un étrange portrait de ce Bachicao : » Homme, » dit-il, vaillant & hardi, & tel qu'entre » mille Hommes on n'eut sû trouver un plus » déterminé. Il étoit vilainement né, de » méchantes mœurs, ruffien, blasphema- » teur, & s'étoit donné au Diable, comme » lui-même le confessoit : il n'aimoit que » méchante Canaille, étoit grand mutin, » bon larron & voleur, tant pour soi que » pour autre, ne faisant différence entre » Amis & Ennemis. Au reste Capitaine très » courageux, L. V, ch. 60. Il retourna au Pérou avec quatre cens Hommes. *Ibid.*

(77) Zarate, *ubi sup.* chap. 14.

(78) Benzoni dit qu'après avoir marché au travers des Rochers, des Bois & des épines, sans prendre aucun repos, il étoit si las, si altéré, si épuisé de forces, qu'un boccal d'eau, présenté par un pauvre Indien, lui sauva la vie. L. III, ch. 13.

Lima fut de plus de trois cens lieues. Mais ils changerent de résolution, sur quelques lumieres incertaines, auxquelles ils prirent trop de confiance. Quatre Soldats de Pizarre, partis de Lima dans une Barque, gagnerent, à force de rames, un endroit de la Côte, d'où ils se rendirent aisément par terre à Quito. Là, se plaignant d'avoir été maltraités par celui dont ils avoient quitté le service, ils ajoûterent » que les Habi-» tans de Lima & des autres Villes, n'étoient pas moins mécontens de » leur nouveau Gouverneur; que ses vexations croissoient de jour en » jour; que ne se bornant point à leur imposer de pesantes charges, il » les dépouilloit de leurs biens, & les chassoit de leurs maisons; enfin » que s'ils voïoient paroître quelqu'un au nom du Roi, ils s'empresse-» roient de se joindre à lui pour sortir d'une si cruelle oppression. Le Viceroi, trompé (79) par cette fausse espérance, perdit de vue toutes les raisons qui lui avoient fait choisir Quito pour retraite. Il se rendit à Saint Michel, avec cinq cens hommes assez mal armés, qu'il avoit eu le tems de rassembler sous le Commandement d'Ocampo. Quelques succès augmenterent sa hardiesse. Il battit Diaz & Villegas, deux Capitaines que Pizarre avoit envoïés du même côté pour l'observer. Les Habitans de Saint Michel, qui est à cent cinquante lieues de Quito, le reçurent avec joie, & pourvurent libéralement à ses besoins. Il se crut dans une situation fort avantageuse, non-seulement pour recevoir ceux qui viendroient se ranger sous ses Enseignes, & les Trouppes qui pouvoient arriver d'Espagne, ou de divers endroits des Indes (80), mais pour conserver même l'honneur & la réputation qui convenoient au titre de Viceroi.

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1544.

Erreur qui l'amene à Saint Michel.

Soit que Pizarre eût emploïé l'artifice, pour lui faire abandonner Quito, dans la crainte qu'il n'eût le tems d'y grossir ses forces, & de recevoir de nouveaux ordres de la Cour; soit que le voïant livré à des conseils imprudens, il sentît l'importance d'en profiter; à-peine eut-il appris la défaite de ses deux Capitaines, qu'il prit ce prétexte, pour sortir de los Reyes avec toutes ses forces. L'arrivée de deux Vaisseaux, qui lui vinrent dans le même tems, étoit un incident si favorable, pour le transport de ses Equipages, de son Artillerie & de ses Munitions, qu'il en fit tirer le plus heureux augure à ses Trouppes. Il s'y embarqua lui-même, avec cent cinquante hommes, tandis que le gros de l'Armée s'avança par terre vers Truxillo. Les mêmes vues, qui l'avoient porté à députer un des Auditeurs en Espagne, lui firent prendre avec lui Cepeda.

Pizarre marche contre lui.

Ses préparatifs.

L'Audience se trouvoit ainsi rompue, parcequ'il ne restoit à Lima que le seul Zarate, qui, d'ailleurs, étoit malade (81). Les Officiers conseillerent à Pizarre, d'emporter jusqu'au Sceau roïal. Aldana fut laissé, avec une Garnison de quatre-vingts Soldats, pour garder la Ville.

(79) « Pour dire vrai, lorsque Pizarre étoit » entré au Gouvernement, il étoit ainsi que » ces Soldats disoient: mais pour l'heure pré-» sente, c'étoit bien au contraire. Gomara, chap. 59.

(80) Il faut, suivant Zarate, passer nécessairement par cette Ville, quand on vient par terre, surtout si l'on mene des chevaux ou d'autres Bêtes. *ubi sup.* ch. 14.

(81) Il nous apprend lui-même que sa Fille avoit épousé depuis peu Blas de Soto, un des Freres utérains de Pizarre, & que cette raison n'inspira pas plus de confiance pour lui au Gouverneur. A la vérité ce mariage, ajoute-t'il, s'étoit fait contre le sentiment & la volonté du Pere. L. 5, ch. 16.

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1545.

Il se rend par Mer au Port de Santa.

Pizarre se mit en mer au mois de Mars, & prit terre au Port de Santa, qui n'est qu'à quinze lieues de Truxillo. Il arriva dans cette Ville le Dimanche des Rameaux. Ses Trouppes aïant marché plus lentement, l'impatience le prit, lorsqu'il en eut reçu le plus grand nombre, composé d'environ six cens hommes, Infanterie & Cavallerie. Il savoit que le Viceroi n'en avoit pas moins : mais outre que les siens étoient mieux armés, la plupart étoient de vieux Soldats, exercés à la guerre, qui connoissoient d'ailleurs les passages & les difficultés du Païs ; au lieu que presque tous ceux du Viceroi étoient nouvellement arrivés d'Espagne, sans expérience, mal en armes, sur-tout en poudre, avec peu de goût pour des fatigues, auxquelles ils ne s'étoient point attendus.

Difficultés qu'il surmonte jusqu'à S. Michel.

Depuis la Province de Motupe jusqu'à Saint Michel, il y avoit à traverser un espace de vingt-deux lieues, d'une Contrée déserte, où l'on ne trouve que des sables arides & brûlans, sans une goutte d'eau pour s'y rafraîchir. Pizarre & ses gens ne furent point effraïés de cet obstacle. Ils laisserent, à Truxillo, le bagage qui n'étoit pas nécessaire. Tous les Indiens du Canton eurent ordre de suivre l'Armée, avec une quantité d'eau suffisante pour le besoin des hommes & des bêtes. Chaque Soldat portant sa nourriture, & les Cavaliers s'étant fournis pour eux-mêmes & pour leurs chevaux, ils s'engagerent dans une marche d'autant plus pénible, que la diligence étoit importante. Aussi le Viceroi n'apprit-il leur arrivée, que lorsqu'ils furent presqu'à sa vue ; & cette vigueur le jetta dans un si grand trouble, qu'après avoir fait sonner l'allarme, pour aller au-devant de l'Ennemi, il ne vit pas plutôt ses Trouppes hors de la Ville, qu'il leur fit prendre une route opposée. La nuit approchant, il espéra de se dérober, à la faveur des ténebres, vers la Montagne de Caxas.

Retraite précipitée du Viceroi.

Pizarre apprit sa retraite : mais loin de s'arrêter à Saint Michel, ou de prendre du moins le tems de renouveller ses Provisions, il ne fit que demander des Guides, pour marcher aussi-tôt sur ses traces. Il fit huit lieues, dans le cours de cette nuit ; & la fatigue d'une marche si forcée fit périr un grand nombre d'Indiens. Elle lui valut quelques Prisonniers, qui étoient demeurés en arriere. Zarate assure qu'il en fit pendre plusieurs, & qu'il se servit des autres pour faire offrir, dans l'Armée du Viceroi, de grandes récompenses à ceux qui lui apporteroient sa tête (82). Il n'ignoroit pas que la sienne avoit été mise à prix ; & cette idée l'excitoit si vivement à la vangeance, qu'aïant continué de marcher avec la même furie, il fit cinquante lieues en fort peu de jours. Les Chevaux étoient si fatigués, qu'ils tomboient sous leurs charges. L'haleine manquoit aux hommes. Enfin, ils s'arrêterent dans le Bourg d'Ayacaba, moins par la nécessité de se reposer, que par l'impuissance de joindre le Viceroi, qui avoit fait encore plus de diligence qu'eux pour les fuir.

Prodigieuses marches.

Il avoit pris le chemin de Quito, avec le regret de n'avoir quitté cette Ville que pour se voir obligé d'y retourner honteusement. » Sa » fuite & celle de ses gens fut si prompte, que dans une route de

Le Viceroi retourne à Quito.

(82) Vela, dans cette crainte, fit tuer plusieurs de ses Officiers. Zarate, *ubi suprà*, ch. 16.

» cent cinquante lieues, ils ne prirent pas une fois le tems de désel-
» ler leurs Chevaux. S'ils donnoient quelques momens de la nuit au re-
» pos, c'étoit toujours sans quitter leurs habits, & tenant leurs Che-
» vaux par le licou. Il est vrai que dans les sables qu'ils avoient à tra-
» verser, on n'a pas l'usage d'emploïer des picquets, pour attacher les
» Chevaux, parcequ'il faudroit les enfoncer trop, pour les rendre fer-
» mes; & comme on n'y trouve aucune espece d'arbres, la nécessité en-
» seigne une méthode équivalente à celle des picquets. On a de petits
» sacs, qu'on remplit de sable; on fait un trou assez profond, dans le-
» quel on jette un de ces sacs, attaché au licou du Cheval: on couvre
» le trou, on presse le sable dessus; & le sac y tient assez, pour n'être
» point arraché sans quelque effort (83). Vela en fit l'expérience dans toute sa marche. Il avoit, pour sa personne, neuf ou dix Chevaux de main, conduits par des Indiens; & si la fatigue en abbattoit quelques-uns, il leur faisoit couper les jarrets, pour ôter aux Ennemis le moïen d'en profiter.

CONQUÊTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1545.

Pizarre, s'étant remis en marche avec moins d'emportement, fut agréablement surpris de voir arriver sur sa route, Bachicao, avec trois cens cinquante hommes. Ce Capitaine avoit relaché au Port le moins éloigné de Quito; & laissant une petite partie de ses gens à la garde des Vaisseaux, il avoit méprisé tous les dangers, pour joindre ses forces à celles du Gouverneur. L'arriere garde des Trouppes de Lima aïant suivi Pizarre avec la même diligence, l'armée devint si forte, en arrivant à Quito, qu'elle n'y trouva point de résistance. Jamais la fortune n'avoit été plus favorable à l'Usurpateur. Cette Province étoit abondante en vivres, & les mines d'or y étoient communes. Pizarre se rendit maître de tous les Indiens qui appartenoient aux Principaux du Païs, sous le seul prétexte qu'ils avoient favorisé le Viceroi. On prétend que des seuls Indiens de Bovilla, il tira près de huit cens marcs d'or. Ce n'étoit pas le meilleur département, & l'on en comptoit vingt autres de la même valeur. Il se saisit de tous les revenus de la Couronne. Il pilla jusqu'aux Tombeaux.

Renforts qui viennent à Pizarre.

Il poursuit le Viceroi jusqu'à Quito.

Pendant que ses Trouppes étoient campées à Quito, apprenant que le Viceroi, qui n'avoit osé s'arrêter un moment dans cette Ville, s'étoit avancé vers Pasto, Place du Popayan, dans le Gouvernement de Benalcazar, il résolut de le suivre. Vela, sur cette nouvelle, continua de s'éloigner, & se retira jusqu'à Popayan, Capitale de la Province. L'armée de Pizarre s'avança vingt lieues au-delà de Pasto; mais, aïant à traverser un Païs dépourvu de vivres, il prit le parti de la faire retourner à Quito. Jamais on n'avoit vu d'exemple d'une si longue poursuite. Zarate la fait monter à sept cens grandes lieues, qui valent, dit-il, plus de mille lieues communes de Castille (84). On ne parle pas avantageusement de la conduite de Pizarre après cette expédition. Dans l'orgueil de la victoire, il s'échappoit souvent à des expressions peu respectueuses pour la Cour; jusqu'à dire que l'Empereur seroit forcé de lui laisser le Gouvernement du Pérou, & que si Sa Majesté prenoit un autre parti, il ne

Il le poursuit jusqu'à Popayan.

Il abuse de ses avantages.

(83) *Ibidem.* (84) *Ibid.*

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA. 1545.

pouvoit répondre de son obéissance. Ces excès étoient aussi-tôt corrigés par un langage plus humble; mais tous les Officiers de son Armée n'en pénétroient pas moins ses intentions (85). Il passa quelque tems à Quito, dans une suite continuelle de plaisirs & de festins. Toute l'Armée, à son exemple, s'y plongea dans la débauche, sur tout dans celle des Femmes. Zarate, qui parle de lui d'ailleurs avec beaucoup de ménagement, raconte qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il aimoit la Femme, & qu'il emploïa pour cet odieux service un Soldat Hongrois, nommé Vincent Pablo, qui fut condamné ensuite au dernier supplice par le Conseil des Indes (86).

Obstacles qui lui surviennent.

Pendant qu'il s'amolissoit dans les plaisirs, un Gentilhomme de la Province de Charcas, nommé Centeno, riche, & d'un mérite qui lui attiroit beaucoup de considération, se déclara ouvertement pour le Viceroi, par la seule raison qu'il lui parut impossible que tôt ou tard l'Autorité roïale ne prévalût point sur tous les obstacles. Alfonse de Toro, Gouverneur de Cusco, s'étant efforcé en vain d'arrêter les progrès du soulevement, Pizarre en donna le soin au Capitaine Carvajal, pour lequel il avoit toujours la même confiance. L'espoir du butin, joint à des inclinations cruelles, anima cet Officier de la plus vive chaleur. Il se rendit d'abord à Saint Michel, dont on se souvenoit que les Habitans avoient marqué beaucoup de zele pour le Viceroi. Les principaux s'empresserent d'aller au-devant de lui, & le conduisirent au logement qu'ils lui avoient préparé. En y arrivant, il les y fit entrer avec lui, sous le prétexte de quelques ordres, qu'il avoit à leur communiquer. Ensuite aïant fait fermer les portes, il leur dit que le Gouverneur se plaignoit » beaucoup de les avoir toujours trouvés contraires à ses interêts, & surtout de la préférence ouverte qu'ils avoient donnée au Viceroi; que sa » premiere résolution avoit été de mettre la Ville à feu & à sang, & de » n'épargner personne; mais qu'ensuite, aïant fait réflexion que les plus » coupables étoient les Magistrats & les principaux Habitans, dont les » conseils ou les ordres avoient entraîné le Peuple, il avoit jugé plus » digne de sa modération d'en choisir un certain nombre pour les faire » servir d'exemple, & qu'il borneroit sa vangeance à ceux qui étoient » présens ». Là-dessus, sans écouter leurs soumissions & leurs excuses, il leur dit de se confesser, parcequ'il ne leur restoit qu'un moment à vivre. Les Prêtres furent appellés pour leur office; & l'exécution commença par un Licencié fort habile, qui étant versé dans tous les Arts, avoit servi à graver le sceau que le Viceroi emploïoit dans ses dépêches. Mais le bruit de cette scene se répandit dans la Ville. Les Femmes des Prisonniers accoururent, avec les larmes & les cris de la douleur. Elles entrerent par une porte dérobbée, où Carvajal, qui ne la connoissoit point, n'avoit pu mettre de garde; & leurs instances eurent le pouvoir de le fléchir. Cependant, accordant la vie à leurs Maris, il se dédommagea, par la confiscation de leurs biens, de ce qu'elles avoient fait perdre à sa cruauté. Truxillo, Guamanga, Cusco & Los Reyes même, qu'il visita successivement, éprouverent les mêmes horreurs; c'est-à-dire

(85) *Ibid.*

(86) *Ibid.*

qu'il

Conquête du Perou.

Nuñez de Vela.

1545.

qu'il y fit périr ou qu'il dépouilla ceux qui eurent le malheur d'exciter sa haine ou ses soupçons. On raconte particulierement que sur des imputations mal approfondies, il fit souffrir de cruelles tortures à quinze des principaux Habitans de Los Reyes, dont il fit ensuite étrangler plusieurs, & couper la main droite à quelques-uns. D'autres, par un nouveau genre de supplice, furent condamnés à se faire Moines & forcés d'en prendre l'habit. Enfin, sur une fausse déposition, arrachée par les tourmens, d'Aguirre & cinq autres Malheureux reçurent la mort, en protestant de leur innocence, qui ne fut reconnue qu'après l'exécution (87).

Retraite de Centeno.

Centeno, dont le soulevement avoit donné occasion à ce tragique Voïage, ne se trouvant point assez fort pour résister au Lieutenant de Pizarre, se retira par un Païs désert jusqu'à la Province de Casabindo; mais ce ne fut pas sans s'être défendu long-tems, & sans avoir partagé quelquefois le succès. Il sortit même de cette retraite, après y avoir augmenté le nombre de ses Partisans; & ses exploits obligerent Pizarre de faire marcher une autre fois son Lieutenant contre lui. Enfin la terreur, que le furieux Carvajal répandoit par ses cruautés, acheva de dissiper ce malheureux Parti, & força Centeno de chercher une nouvelle retraite dans les Montagnes (88).

Embarras de Gonzale Pizarre, & ses dispositions.

D'un autre côté, Pizarre entendoit parler différemment des résolutions du Viceroi. Tantôt on publioit qu'il se disposoit à retourner en Espagne par la voie de Carthagene; tantôt qu'il alloit s'établir dans la Province de Tierra Firme, pour fermer les passages, assembler des Trouppes, & se préparer à l'exécution des ordres qu'il attendoit de la Cour; tantôt, qu'il étoit déterminé à les attendre dans le Popayan, où la retraite de ses Ennemis lui donnoit le tems de respirer. De ces différentes vues, Pizarre jugea que l'établissement de Tierra Firme étoit celle qui pouvoit lui causer le plus d'embarras; & sans perdre un moment il résolut de se saisir d'un poste, dont il avoit d'ailleurs de l'avantage à tirer pour lui-même. La Flotte de Bachicao étoit toujours à l'ancre devant Tumbez. Il nomma pour la commander, avec la qualité de Général, Pierre Alfonse de Hinojosa, & lui donna deux cens cinquante Arquebusiers. Ses ordres portoient de cotoïer le Païs de Buenaventura, jusqu'à la Riviere Saint Jean, & de ne pas s'approcher de Panama sans avoir fait pressentir les Habitans. Il se fit précéder d'un de ses Vaisseaux, avec des Lettres, par lesquelles Pizarre prioit les Chefs de cette Ville de favoriser ses interêts, en les assurant qu'il n'avoit point eu de part aux violences de Bachicao, auquel il n'avoit pas donné d'autre commission que de conduire l'Auditeur Texada; & que s'il envoïoit une Flotte considérable, c'étoit pour les défendre contre les entreprises du Viceroi, dont on savoit que le dessein étoit de leur faire bien-tôt éprouver sa tyrannie. Ro-

(87) Zarate, L. V, chap. 25. & Gomara, ch. 63.

(88) Zarate peint ces deux Hommes. Carvajal, dit-il, étoit un brutal, un emporté, ennemi des honnêtes gens, mauvais Chrétien, blasphémateur, cruel; & l'on étoit persuadé que tôt ou tard ses propres gens le tueroient, pour se délivrer de la tyrannie d'un si méchant Homme. Centeno étoit un Homme d'honneur & de vertu, qui avoit le droit & la Justice de son côté, & qui de plus, avoit dequoi donner à ceux qui le servoient, parcequ'il étoit riche. *Ubi sup.*

drigue, qui commandoit le Vaiſſeau d'Hinojoſa, fut ſi mal reçu des Habitans, que ſe voïant menacé par deux Brigantins, qu'ils armerent auſſi-tôt pour lui donner la chaſſe, il prit le parti de retourner vers la Flotte. Le ſeul fruit de ſon voïage fut d'avoir appris que Caſaos, Gouverneur de la Province, avoit fait tirer de Nombre de Dios toutes les armes qui s'y trouvoient, & qu'avec ces préparatifs il ſe diſpoſoit à réſiſter vigoureuſement aux entrepriſes de Pizarre.

Services qu'il reçoit d'Hinojoſa.

Hinojoſa s'étoit avancé dans l'intervalle, juſqu'à Buenaventura, petit Port à l'embouchure de la Riviere S. Jean, par lequel on entre dans le Popayan, dont Benalcazar étoit toujours Gouverneur. Il eſpéroit d'y recevoir quelques informations ſur la conduite du Viceroi, & de ſe ſaiſir des Vaiſſeaux qui pouvoient s'y trouver, pour lui ôter le moïen de retourner au Pérou par cette voie. Quelques Soldats, qu'il mit au rivage, lui amenerent huit ou dix Habitans, d'un deſquels il apprit que le Viceroi étoit encore à Popayan, Capitale du Païs, occupé à raſſembler des Soldats & des armes; que dans le chagrin de ne pas voir arriver deux de ſes Officiers, Yllanez & Guzman, qu'il avoit envoïés à Panama pour y lever des Trouppes, il avoit pris la réſolution de faire partir le Capitaine Vela, ſon Frere, avec ordre d'achever les levées, & qu'il lui avoit donné, dans cette vue, tout l'argent qu'il avoit pu tirer des coffres du Roi; qu'il avoit remis auſſi, entre les mains de ſon Frere, un Bâtard de Gonzale Pizarre, que ſes gens avoient enlevé en paſſant par Quito, & qu'il faiſoit mener à Panama, dans l'eſpérance qu'il s'y trouveroit quelques Marchands, qui, voïant cet Enfant mal-traité, le racheteroient pour faire plaiſir à ſon Pere; que le Capitaine Vela, parti de Popayan avec ces ordres, ne devoit être qu'à une journée de Buenaventura, & qu'il avoit fait prendre le devant à celui qui faiſoit ce récit, pour obſerver s'il pouvoit s'approcher ſûrement du Port. Toutes ces circonſtances étoient vraies. Hinojoſa, réſolu d'en tirer avantage, envoïa deux de ſes Officiers avec quelques Soldats, par deux routes différentes. L'un ne manqua point de rencontrer Vela & le Fils de Pizarre, qui furent enlevés ſans réſiſtance, & conduits à bord.

Il enleve le Frere du Viceroi & un Bâtard de Pizarre.

Hinojoſa, continuant de faire route, apprit bientôt de Rodrigue l'obſtacle qu'il avoit trouvé à Panama. Il n'en alla pas moins mouiller devant cette Ville, où ſon arrivée cauſa de grands mouvemens. Elle avoit plus de cinq cens hommes bien armés, mais preſque tous Artiſans, ou Marchands, qui ſavoient à peine ſe ſervir de leurs armes, & qui n'avoient jamais tiré un coup d'arquebuſe. La plûpart n'avoient pas même deſſein de combattre, ni de s'oppoſer à la deſcente d'un corps d'Eſpagnols qui venoient du Pérou. Ils en eſpéroient, au contraire, de l'utilité pour leur fortune. Les Marchands ſe promettoient d'en vendre mieux leurs denrées; les Artiſans de gagner beaucoup dans leur profeſſion; & les riches Négocians, qui avoient au Pérou leurs Aſſociés, leurs Facteurs & leurs effets, craignoient que Pizarre ne tirât d'eux une vangeance qui étoit comme entre ses mains. Cependant Caſaos aïant emploïé toute ſon autorité pour les obliger de ſe défendre, Hinojoſa, qui vit leurs préparatifs, débarqua ſes Trouppes à deux lieues de la Ville,

Il ſe rend à Panama.

Mouvemens qu'il y cauſe.

& les mit en marche vers les murs. Casaos sortit avec les siennes; & l'on étoit près d'en venir aux mains, lorsque tous les Prêtres & les Moines, paroissant avec les croix couvertes & d'autres marques de douleur & de deuil, vinrent se placer entre les deux Partis. Ils proposerent d'abord une treve, qui fut accordée. Des Commissaires, nommés de part & d'autre, convinrent enfin qu'Hinojosa auroit la liberté d'entrer dans la Ville avec cinquante hommes, & d'y passer trente jours; que le reste de ses Trouppes retourneroit sur la Flotte; qu'on lui fourniroit des secours pour la radouber, & qu'à la fin de ce terme il remettroit paisiblement à la voile. Tout l'avantage étoit pour lui dans cette convention. Elle fut jurée solemnellement, & confirmée par des otages mutuels. On lui laissa prendre une maison dans la Ville, où la bonne chere & les caresses qu'il fit à ceux qui le visiterent, le jeu & les festins qu'il y fit regner continuellement, attirerent en peu de jours tous les gens de guerre que le Viceroi avoit levés par ses Officiers. Il n'eut pas plus de peine à les engager au service de Pizarre; & les aïant fait passer sur sa Flotte, il en tira une partie de ses propres Trouppes, qu'il envoïa sous la conduite de Cabrera & de Mexia, à Nombre de Dios, pour se saisir de ce Port & le garder. En vain Melchior Verdugo, qui quitta presqu'en même tems le parti de Pizarre pour embrasser celui du Viceroi, vint les surprendre par la Rivierre de Chagre. L'activité d'Hinojosa fit manquer son entreprise.

Comment il y est reçu.

Son adresse à débaucher les levées du Viceroi.

Il se saisit de Nombre de Dios.

Ce Verdugo, natif d'Avila en Espagne, étoit un des plus riches Particuliers du Pérou. Il possedoit toute la Province de Caxamalca. Son établissement étoit à Truxillo; & son inclination pour le parti du Viceroi lui aïant attiré quelques mauvais traitemens de Pizarre, il résolut de quitter le Païs, mais en le quittant, de chagriner son Ennemi par quelqu'action d'éclat. La singularité de sa vangeance mérite la place qu'on lui donne ici.

Vangeance singuliere de Melchior Verdugo.

En attendant l'occasion, dit Zarate (89), il acheta secretement des armes; & parmi ses préparatifs, il avoit dans sa maison un Ouvrier auquel il fit faire des chaînes de fer, des ceps & des menottes. Le hasard aïant amené au Port de Truxillo un Vaisseau qui venoit de Lima, il fit appeller le Maître & le Pilote, sous prétexte de vouloir faire charger des Etoffes & du Maïz pour Panama. Ils ne furent pas plutôt entrés chez lui, qu'il les fit mettre dans une chambre obscure, préparée à dessein. Ensuite il se fit bander les jambes, feignant d'être fort incommodé des verrues malignes qui sont communes au Pérou, auxquelles il étoit assez sujet. La fenêtre de sa chambre donnoit sur une Place, où les Magistrats & les principaux Habitans de la Ville avoient coutume de s'assembler tous les jours. Lorsqu'il y vit les Magistrats, il les fit prier de venir passer chez lui quelques Actes, pour lesquels son incommodité l'empêchoit de sortir. A leur arrivée, on les conduisit adroitement jusqu'à la chambre obscure, où plusieurs gens armés, qui gardoient le Maître & le Pilote, leur donnerent aussi des chaînes. Pour lui, continuant de se montrer à sa fenêtre, à mesure qu'il paroissoit quelqu'un

(89) Liv. V, chap. 10.

Conquête du Pérou.
Nuñez de Vela.
1545.

ſur la Place il l'appelloit ſous quelque prétexte, & le faiſoit renfermer avec les autres. Ceux, qui arrivoient, ne pouvant deviner le ſort de ceux qui les avoient précédés, il trouva le moïen d'avoir ainſi dans ſes fers juſqu'à vingt des principaux Habitans; c'eſt-à-dire preſque tous, parceque Pizarre avoit emmené les autres à Quito. Alors, laiſſant ſes Priſonniers dans un lieu ſi ſûr, il ſortit, accompagné de quelques Soldats, & ſe mit à crier vive le Roi, dans les rues de la Ville. Il prit le peu de gens qui ſe mirent en défenſe; & retournant aux principaux, qui étoient tremblans chez lui, il leur fit des reproches d'avoir embraſſé le parti de Pizarre; il leur déclara qu'il étoit réſolu de ſe dérobber à la tyrannie, & d'aller joindre le Viceroi avec tout ce qu'il pourroit aſſembler d'armes & de Trouppes; enfin qu'à ceux qui n'étoient pas diſpoſés à le ſuivre, il demandoit une ſomme d'argent, parcequ'aïant accordé tant de fois cette faveur à Pizarre, il étoit juſte qu'ils contribuaſſent auſſi de quelque choſe au ſervice de Sa Majeſté. Ils ſe crurent heureux d'être quittes à ce prix. Chacun ſigna pour une ſomme proportionnée à ſes forces, & la fit païer auſſi-tôt. Le Maître & le Pilote, qui n'avoient pas d'ailleurs été maltraités, ſe laiſſerent engager de même à compoſer pour leur Bâtiment, ſur lequel Verdugo fit mettre toutes les proviſions dont il avoit beſoin. Il emmena ſes Priſonniers juſqu'au rivage, avec leurs fers aux piés & aux mains, ſur des Chariots, qui tranſporterent en même tems leur argent, le ſien, qui formoit une très groſſe ſomme, & celui de la Caiſſe roïale, qu'il ne manqua point d'enlever auſſi. Il laiſſa les Priſonniers dans l'état où ils étoient; & s'embarquant à leurs yeux, avec plus de vingt Soldats, qui furent augmentés juſqu'à cent par d'heureuſes rencontres, il alla tenter de ſurprendre Nombre de Dios.

Ruſes de Pizarre pour attirer le Viceroi dans ſes piéges.

Cependant le Viceroi n'avoit pas ceſſé de groſſir ſes forces, par des levées de Trouppes & des amas d'armes. Mais la captivité de ſon Frere & les autres ſuccès d'Hinojoſa lui faiſoient ſuſpendre l'exécution de ſes vues. Pizarre, qui l'obſervoit dans l'éloignement, rapportoit toutes les ſiennes à le faire tomber entre ſes mains, & cette eſpérance l'empêchoit encore de s'éloigner de Quito. Il conçut le deſſein d'une ruſe, par laquelle il ſe flattoit de pouvoir l'attirer dans quelque lieu, où il lui deviendroit plus facile de le ſurprendre. Ses gens publierent, par ſon ordre, qu'il ſe diſpoſoit à partir pour la Province de Charcas, c'eſt-à-dire pour l'autre extrêmité du Roïaume, où les troubles excités par Centeno demandoient néceſſairement ſa préſence; & qu'il ne devoit laiſſer à Quito que trois cens hommes, ſous le commandement de Puelles, pour faire tête aux entrepriſes du Viceroi. Il fit des préparatifs réels, juſqu'à diſtribuer de l'argent & des proviſions aux Trouppes qui devoient l'accompagner; & pour ne laiſſer rien manquer à l'artifice, il partit même à leur tête: mais ce fut pour s'arrêter à deux ou trois journées de Quito.

Le bruit de ſon départ fut répandu par quantité d'Indiens, qui avoient aſſiſté à ſa derniere revue, & qui n'avoient pu ſe tromper ſur le nombre des gens qu'il menoit, ou qu'il laiſſoit derriere lui. La fortune, qui ſembloit enchaînée à ſon ſervice, lui avoit fait découvrir un Eſpion de Popayan, auquel il avoit accordé la vie & des faveurs pour ſe l'at-

tacher. On le fit écrire à ses Maîtres, par les voies mêmes & dans les chiffres qu'il avoit ordre d'emploïer pour leur donner des informations. Cette confirmation du bruit public n'en pouvant laisser le moindre doute au Viceroi, qui n'avoit pas rassemblé moins de huit cens hommes, il se promit qu'avec tant de supériorité sur Puellez, il lui seroit aisé de se rétablir dans une des principales Villes du Pérou. Il ne balança plus à se mettre en marche, vers des lieux dont il croïoit déja Pizarre fort éloigné. Le soin que ses Ennemis avoient eu d'envoïer, sur tous les passages, des Indiens affidés qui fortifioient son erreur, le fit avancer avec la même confiance jusqu'à Oraval, qui n'est qu'à douze lieues de Quito.

Conquête du Perou.
Nuñez de Vela.
1545.
Le Viceroi s'avance vers Quito.

C'étoit à cette distance qu'on s'étoit proposé de l'attirer, parcequ'il n'étoit pas vraisemblable que l'illusion pût être entretenue plus longtems. Pizarre, qui avoit su toutes ses démarches par les Cagnares, Nation la plus fine & la plus rusée du Pérou, s'étoit déja mis en mouvement pour se rapprocher de la Ville. Il eut quelqu'étonnement d'apprendre que les Trouppes ennemies fussent en si grand nombre. Mais les siennes étoient les mêmes, avec lesquelles il étoit accoutumé à vaincre. Quoiqu'il les eût affoiblies par divers détachemens, elles montoient encore, avec celles de Puelles, à près de sept cens hommes. Le Capitaine Carvajal, son Lieutenant, lui manquoit: mais il ne faisoit pas moins de fond sur Puelles & Gomez d'Alvarado, auxquels il donna le Commandement de sa Cavalerie, sur d'Acosta & Guevara, qu'il mit à la tête des Arquebusiers, & sur Bachicao qui commandoit les Picquiers. Il comptoit aussi sur l'habileté du Docteur Benoît Suarez de Carvajal, qui, renonçant à la profession des Lettres, s'étoit réconcilié avec lui pour vanger son Frere, & le suivoit avec trente de ses Parens ou de ses Amis, dont il avoit formé une Compagnie particuliere qui le reconnoissoit pour son Chef.

1546.
Pizarre s'avance pour le surprendre.

Le Viceroi n'ignoroit plus que ses informations l'avoient trompé; & dans sa premiere surprise, il avoit recommandé à ses Officiers de cacher cette facheuse nouvelle aux Trouppes. Cependant lorsqu'il se crut certain que celles de Pizarre étoient inférieures en nombre, loin de regreter son entreprise, il ne pensa plus qu'à profiter d'une occasion qu'il auroit dû chercher, si l'Ennemi ne la lui eût pas présentée. Il s'avança jusqu'à deux lieues de la Ville, où il assit son Camp sur le bord de la Riviere. Pizarre, qui s'étoit joint à Puellez, sortit alors de Quito, & se trouva le soir si proche de la garde avancée du Viceroi, que les Sentinelles des deux Partis pouvoient se parler, & se traiterent mutuellement de Rebelles. On n'étoit séparé que par la pente d'une Colline, sur laquelle Pizarre s'étoit arrêté. Cette position fit naître, au Viceroi, l'idée d'emploïer la ruse à son tour. Il jugea que ses Ennemis, aïant leurs Arquebusiers & leurs principales forces du côté de son Camp, il n'étoit question que de prendre un chemin différent de celui qu'ils gardoient, pour les attaquer avec avantage, en fondant sur eux par derriere, aux premiers raïons du jour. Il attendit les plus épaisses ténebres; & laissant ses Tentes, dans l'état où elles étoient, avec des Indiens, des

Les deux Armées s'approchent.

Ruse du Viceroi

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1546.

Chiens & des feux allumés, pour tromper la garde avancée de Pizarre; il se mit en marche, sur la foi de ses Guides, par un détour, qui ne devoit être que de quatre lieues : mais le chemin étoit si peu fréquenté, qu'il y trouva des difficultés qu'il n'avoit pas prévues. La nuit étoit passée, avant qu'il eût pu s'en dégager. Une lieue, qui lui restoit encore, le fit renoncer à ses espérances. Cependant il tira parti de sa situation, en formant le dessein de marcher droit à Quito. Les Trouppes que Pizarre y avoient laissées ne pouvoient être assez nombreuses pour lui disputer l'entrée. Il comptoit d'y trouver quelques fideles Sujets du Roi, qui se seroient dispensés de suivre l'Usurpateur, & d'enlever toutes les armes qu'on y auroit laissées. Sa marche fut si prompte, que trouvant encore une partie de la Ville ensevelie dans le sommeil, il y fut reçu sans la moindre résistance (90).

Il se saisit de Quito.

Un évenement si peu prévû étoit capable de déconcerter Pizarre. Cependant, au moment qu'il en fut informé, il partit, dans la résolution d'attaquer l'Ennemi, hors de la Ville ou dans les murs, sans considérer les difficultés & le danger. D'un autre côté, le Viceroi faisant réflexion que le tems lui manquoit pour s'assurer de la disposition des Habitans, qui pouvoient nuire beaucoup à sa défense, ou plutôt emporté par la haine & par une aveugle confiance à ses forces, se détermina tout-d'un-coup à courir les risques d'une Bataille. Il sortit de la Ville & marcha droit aux Ennemis, avec autant de hardiesse & de résolution que s'il eut été sûr de la victoire. Ses principaux Officiers étoient Dom Alfonse de Montemayor, qui commandoit la premiere Compagnie, avec l'Etendard Roïal; Ahumada & Bazan, qui commandoient la Cavalerie; Sanchez d'Avila, Giron, Heredia, & Bovilla, Capitaines de l'Infanterie, commandée en Chef par Cabrera. Ils supplierent tous le Viceroi de ne pas combattre à la tête de l'Armée, comme il y paroissoit résolu, & de se tenir plutôt à l'arriere-garde, avec un petit Corps de Cavalerie, qui lui serviroit à porter du secours où il le jugeroit nécessaire. Mais, après avoir accepté ce conseil, il ne laissa point de s'avançer au premier rang, lorsqu'il vit l'action prête à commencer, & de se mettre à côté de Montemayor, c'est-à-dire devant l'Etendard même. Il étoit monté sur un cheval gris, qui le rendoit encore plus remarquable; & son habit étoit d'une toile blanche des Indes, avec de grandes taillades, qui laissoient voir une veste de Satin cramoisi, relevée d'une frange d'or.

Ardeur excessive du Viceroi.

Bataille de Quito.

Discours du Viceroi.

Le discours, qu'on lui fait prononcer dans cette situation, n'a rien qui blesse la vraisemblance. « Mes amis, dit-il à ses gens, je n'entreprens » point de vous encourager par des paroles. Animons-nous mutuellement » par des actions. Je suis persuadé que vous ferez votre devoir, & je vous » promets de faire le mien. Nous servons le Roi, notre commun Maître, » & sa cause est ici celle de Dieu même. Oui, s'écria-t'il deux autres » fois, c'est ici la cause de Dieu, c'est ici la cause de Dieu. » Aussi-tôt, s'avançant avec Montemayor & Bazan vers la Compagnie du Docteur Car-

(90) Zarate prétend que ses Soldats n'apprirent qu'à Quito ce qu'il avoit ordonné qu'on leur cachât, c'est-à-dire, que Pizarre étoit près d'eux en personne, avec toutes ses Troupes. *ubi sup.* ch. 22. On étoit au 16 de Janvier 1546.

vajal, qui fit le même mouvement vers eux, le choc commença des deux côtés avec une égale furie. Pizarre avoit voulu se mettre aussi à la tête de son Avant-garde; mais ses Officiers, plus accoutumés à lui faire goûter leurs conseils, l'avoient engagé à se poster avec quelques Cavaliers d'élite à côté de l'Escadron. Ce fut donc par la Cavalerie que l'Action commença. On rompit d'abord des lances. Ensuite on en vint aux épées, aux haches & aux massues. Dans le même tems, l'Infanterie aïant chargé avec d'effroïables cris, Cabrera fut tué des premiers coups : Sanchez d'Avila n'en continua pas moins de marcher avec sa Troupe, armé d'une épée à deux mains, dont il se servoit avec tant de force & d'adresse, qu'il rompit une Compagnie presqu'entiere : mais, son ardeur l'aïant emporté trop loin, il fut enveloppé de toutes parts, & tué avec la plûpart des siens. Le combat n'en devint que plus opiniâtre, & la victoire étoit disputée; lorsque le Viceroi, qui avoit fait des prodiges de valeur, sans s'étonner du feu des Arquebusiers Ennemis, dont il avoit été fort incommodé d'abord, reçut de Torrez un coup de hache sur la tête. Il étoit si fatigué, d'une nuit passée à cheval, que son seul étourdissement le fit tomber (91). Tous ses gens, qui le crurent mort, perdirent aussi-tôt le courage & ne penserent qu'à fuir. Il demeura étendu sur le Champ de Bataille, où Puellez balançoit à le tuer. Mais le Docteur Carvajal, dont la vangeance ne pouvoit être rassasiée que par sa mort, arriva pour son malheur, & lui fit brusquement couper la tête. C'étoit, déclara-t'il dans sa joie, l'unique but qui lui avoit fait prendre les armes, & non le service de Pizarre, auquel il ne devoit rien. Belalcazar, Gouverneur du Popayan, & Montemayor furent faits Prisonniers. On compta, du côté du Viceroi, environ deux cens Hommes, tués dans l'Action ou dans leur fuite; & ce qu'on aura peine à concevoir, après l'idée qu'on a dû prendre d'un combat si vif, Pizarre n'en perdit que sept (92).

L'action est vive.

Le Viceroi tombe, d'un coup de hache.

Le Docteur Carvajal lui fait couper la tête.

(91) Zarate dit qu'il avoit déja reçu un coup d'Arquebuse.

(92) Gomara dit cinq ou six : mais ce n'est pas le seul point par lequel il differe ici de Zarate. 1°. Il donne l'ordre de Bataille de Pizarre : « Il avoit, dit-il, 700 Espagnols, entre lesquels deux cens Arquebusiers & 140 chevaux. Il mit à la gauche Guevara avec ses Arquebusiers, & les Picquiers derriere, après lesquels marchoient l'Auditeur Cepeda, Gomez d'Alvarado, Robles, & cent chevaux des meilleurs. A la droite étoit d'Acosta, avec ses Arquebusiers, & des Picquiers après; & pour l'arriere-garde étoient le Docteur Carvajal, Diegue d'Urbino, & Puellez avec la Cavalerie. Par cette ruse, Pizarre couvrit toute la Cavalerie par le moïen des Picquiers, qui tenoient leurs Piques levées, & ainsi demeura ferme, sans se mouvoir. Le Viceroi, qui bouilloit de colere, vint à la chaude, & se commença la Bataille. Ceux de Pizarre, dès la premiere escopeterie, tuerent beaucoup de leurs Adversaires, entr'autres Cabrera & d'Avila. Les gens de cheval se voïant ainsi molestés d'arquebusades, se joignirent tous avec le Viceroi, & ensemble vinrent donner sur l'Esquadron du Docteur Carvajal, lequel ils rompirent & en jetterent quelques-uns par terre. Le Viceroi même mit par terre Alfonse de Montalvo. Cepeda, voïant cela, donne avec tout son Esquadron dans le flanc des gens du Viceroi & les met en déroute. Se voïant perdus, commencerent à fuir. 2°. Gomara raconte aussi differemment la mort du Viceroi : « Fernand de Torrez jetta par terre le Viceroi, en le poursuivant & sans le connoître, ainsi qu'on le dit; car il avoit caché ses armes exprès, avec une chemise Indienne. Etant chu à terre, Herrera, Chapellain de Pizarre, accourut pour le confesser. Il lui demanda qui il étoit. Le Viceroi lui répondit; vous n'avez que faire

Conquête du Pérou. Nuñez de Vela. 1546.

Conduite de Pizarre après sa victoire. Comment il traite le corps du Viceroi & les Prisonniers.

Pizarre affecta beaucoup de modération, après une victoire, qui le rendoit maître absolu du Pérou. Son premier soin fut de faire enterrer avec beaucoup de pompe (93) le Viceroi, & les deux Officiers qui avoient perdu la vie avec honneur. Les jours suivans lui en amenerent un grand nombre, que leur embarras, plus que leur panchant, forçoit à cette soumission. Ceux, qui furent pris en diverses retraites & jusques dans les Eglises, n'obtinrent pas la même composition. Il en fit pendre dix ou douze. Belalcazar se rétablit dans son amitié; & sur la seule promesse de ne jamais reprendre les armes contre lui, il fut renvoïé dans sa Province avec de riches présens. L'Auditeur Alvarez, qui tomba aussi entre les mains des Vainqueurs, mourut empoisonné, & la malignité publique accusa Pizarre de cette odieuse vangeance (94). Zarate paroît se borner au soupçon; mais il ne marque pas le même doute sur Montemayor, qui ne dut la vie, dit-il, qu'aux précautions avec lesquelles il prenoit ses alimens. Pizarre avoit eu dessein d'abord de l'envoïer au supplice; mais, partagé entre la crainte de désobliger ceux qui sollicitoient pour lui, & celle de n'en jamais obtenir une sincere amitié, il tenta inutilement de s'en défaire par des voies secretes. Enfin la peine qu'il avoit à souffrir un Homme si suspect, lui

» de savoir qui je suis; faites votre Office. » Il ne se vouloit point donner à connoître, » craignant sentir quelque cruauté de son » Ennemi. Son cheval avoit quatorze clouds » à chaque fer; ce qui fit croire qu'il avoit » bonne envie de fuir, s'il étoit rompu. Un » Soldat, qui autrefois avoit été des siens, » le reconnut, & le dit à Puellez & au Docteur Carvajal, afin qu'il se vangeât. Carvajal y envoïa un Negre, pour lui couper » la tête; car Puellez ne voulut point qu'il » descendît de cheval, pour faire lui-même » cet acte, disant, qu'il ne convenoit point » à sa grandeur de s'abbaisser si bas. L. V, » ch. 64. Benzoni, qui étoit alors au Pérou, comme Zarate, differe aussi dans le récit de cette mort: « le Viceroi, dit-il, fut renversé » de cheval, sans pouvoir se relever ni remuer, pour la pesanteur de ses armes, & » demeura ainsi sans que personne le reconnût. A la fin un Sacristain de Quito passe » par-là & regarde qui c'étoit. Ainsi, comme » l'autre s'approchoit pour le reconnoître, » le Viceroi lui va dire; je vous prie, ne me » faites point de mal; sauvez-moi la vie, » je suis le pauvre Viceroi. Hà hà, ce va » dire le Prêtre, c'est vous-même que nous » cherchons; & sur-le-champ on va advertir » le Licencié Carvajal qui ne demandoit pas » mieux, & ne desiroit autre chose de longtems que vanger la mort de son Frere. Il » voulut mettre pied à terre, pour l'aller » tuer; mais Puellez le retint, lui remontrant qu'il n'étoit séant à un Chevalier de » faire acte de Bourreau. Ainsi Carvajal appella un sien Esclave, & lui commanda » de l'aller tuer, & lui en apporter la tête. » Liv. III. ch. 13.

(93) Gomara & Benzoni racontent que » Puellez avoit pris la tête du Viceroi, & » l'avoit fait porter au lieu patibulaire; que » d'autres Officiers lui attacherent la barbe, » en partagerent les poils, & se firent honneur de les porter attachés à leurs bonnets, » mais que Pizarre en fut fort irrité, & que » l'aïant fait porter, la tête avec le corps, » chez Vasco Suarez, il les fit enterrer le lendemain avec tout l'honneur possible. *ubi suprà.*

(94) Au reste, Alvarez fut aussi peu regretté en Espagne qu'au Pérou. Le Viceroi, qui lui avoit obligation de la liberté, l'avoit peint des plus noires couleurs dans sa Lettre à la Cour. Il l'accusoit d'avoir violé toutes les Ordonnances qu'il étoit venu pour faire exécuter, surtout d'avoir fait porter des fardeaux aux Indiens, d'avoir indignement maltraité des Gentilshommes Espagnols; d'en avoir fait monter un sur un âne & de l'avoir voulu faire fouetter, &c. Gomara prétend que le premier sujet de haine, entre le Viceroi & lui, étoit venu « de ce qu'Alvarez aïant » fait porter sa Femme, depuis Nombre de » Dios jusqu'à Panama, dans un Hamac sur » le dos des Indiens, le Viceroi s'en étoit » mocqué, & n'avoit pas ménagé la Dame. » Cela fit, dit-il, inimitié entr'eux deux, » *ubi sup.* ch. 65.

lui fit prendre le parti de le faire conduire au Chili, c'eſt-à-dire à plus de mille lieues de Quito, avec Bovilla, & ſept ou huit autres, qui avoient ſuivi conſtamment le Viceroi. Il les mit ſous la garde d'Ulloa, un de ſes Capitaines, qu'il y envoïoit avec quelques Soldats. Mais, après avoir fait plus de quatre cens lieues, la plûpart à pié, le chagrin de ſe voir traités avec cette rigueur, & le deſir de la liberté, les ſouleverent ſi heureuſement contre leurs guides, qu'ils ſe ſaiſirent du Chef & de la plus grande partie de ſes gens. Montemayor & quatre de ſes Compagnons ſe chargerent de leurs Priſonniers, tandis que les autres ſe rendirent au Port le plus voiſin, où ils trouverent un Navire dont ils n'eurent pas de peine à s'emparer. Montemayor, qu'ils firent avertir auſſi-tôt, aïant laiſſé Ulloa & ſes gens ſans armes, arriva tranquillement au rivage avec les ſiens; & tous enſemble, ſans Pilote, ſans Matelots, ſans aucune connoiſſance de la Navigation, furent portés par des vents heureux juſqu'à la Nouvelle Eſpagne.

CONQUÊTE DU PÉROU.

NUÑEZ DE VELA. 1546.

Montemayor ſe délivre par ſon courage & ſon adreſſe.

Un pardon ſolemnellement promis, avec des faveurs proportionnées aux ſervices futurs, acheva de raſſembler ſous les Enſeignes de Pizarre, toutes les Troupes du Viceroi que la fuite avoit diſperſées. Alors il dépêcha des Meſſagers de toutes parts, pour encourager ſes Partiſans par la nouvelle de ſa victoire. Alarcon fut envoïé vers Hinojoſa, qui s'étant ſoutenu dans la Terre ferme, malgré les efforts de Caſaos & de Verdugo, ſembloit mériter toute la confiance du Gouverneur. Quelques-uns propoſerent d'emploïer la Flotte, qui étoit toujours ſous ſes ordres, à prendre ou brûler tous les Vaiſſeaux qui ſe trouveroient ſur les Côtes de Nicaragua & du Mexique, dans la ſeule vûe de fermer le paſſage à toutes les dépêches de la Cour, & de mettre l'Eſpagne dans la néceſſité de faire des conditions avantageuſes aux Conquérans du Pérou. Pizarre ne goûta point un parti, qui ſembloit marquer du mépris pour l'autorité Roïale, & tout-à-la fois néanmoins de la défiance de ſes propres forces. Les ordres d'Alarcon portoient ſeulement d'entretenir la fidélité d'Hinojoſa par de nouvelles eſpérances, & de ramener de Panama le Fils de Pizarre, le Capitaine Vela, & d'autres Priſonniers enlevés au Viceroi depuis le départ de la Flotte. Son Voïage répondit aux vûes du Gouverneur, mais il coûta la vie à quelques-uns des Priſonniers, qui oſerent parler des Vainqueurs avec mépris; & Mexia même n'auroit pas évité le ſupplice, ſi le Fils de Pizarre n'eut fait valoir, en ſa faveur, les bons traitemens qu'il en avoit reçus. Le Capitaine Vela trouva un accueil plus favorable à Quito. Pizarre jura d'oublier le paſſé; mais il lui recommanda de ſe conduire avec prudence, en l'avertiſſant que le moindre ſujet de ſoupçon lui ſeroit fatal. Enſuite, comme s'il n'eut rien manqué à leur réconciliation, il le prit avec lui dans ſon retour à Los Reyes. Cepeda, qui n'avoit ceſſé de l'accompagner pendant toute ſon Expédition, jouiſſoit toujours d'une haute faveur.

Pardon accordé par Pizarre.

Conſeil violent qu'il rejette.

Il pardonne au Capitaine Vela.

On a remarqué, ſans doute, que le Capitaine Carvajal n'avoit point eu de part à la Bataille de Quito; mais il n'en ſervoit pas moins utilement Pizarre, dans une autre Expédition dont le ſuccès l'auroit couvert de gloire, s'il ne l'eut ſouillée par ſon avarice & ſa cruauté. Après avoir forcé

Occupations du Capitaine Carvajal.

CONQUÊTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA. 1546.

Diegue Centeno de se cacher dans les Andes, il avoit trouvé de nouveaux Ennemis, qu'un hasard fort étrange fit comme renaître de ceux qu'il avoit vaincus. Lope de Mendoze, aïant évité comme Centeno de tomber entre ses mains vers Arequipa, & ne se trouvant accompagné que de cinq ou six autres Espagnols, entre lesquels étoient Camargo & Pardomo, avoit continué son chemin avec eux, le long de la Côte, sans autre vûe que de chercher un asyle. Il ignoroit que le Viceroi eût quitté le Popayan pour s'avancer vers Quito. Ainsi, ne voïant plus de sûreté hors du Parti de Pizarre, il résolut d'abandonner le Pérou, & de pénétrer jusqu'à la Riviere de Plata, où il avoit un Cousin nommé François Mendoze, entre les Officiers qui avoient accompagné Diego de Roïas à la Découverte de cette Contrée (95). Il suivit, avec les Compagnons de son sort, le premier chemin que Centeno avoit pris pour se dérober à la poursuite d'Alfonse de Toro. Son espérance étoit non-seulement d'éviter celle de Carvajal, par une route si déserte, mais d'y trouver quelques Indiens qui appartenoient à Centeno, & de recevoir d'eux des provisions & d'autres secours pour son Entreprise.

Informations sur les Découvertes de Diego de Roïas.

En marchant dans des lieux peu habités, son étonnement fut extrême d'y rencontrer une Troupe d'Espagnols, qui ne parurent pas moins surpris de voir, dans cette solitude, six ou sept Hommes de leur Nation. On se reconnut. C'étoit Gabriel Vermudez, & les restes de ceux qui avoient suivi Diego de Roïas dans son Expédition. Ils raconterent à Mendoze qu'aïant eu plusieurs combats à livrer aux Indiens, Roïas avoit eu le malheur d'y être tué; qu'après sa mort, François de Mendoze avoit succédé au Commandement, mais qu'il avoit eu de continuels démêlés avec les autres Officiers; que n'en poussant pas moins leurs Découvertes, ils avoient trouvé la Riviere de la Plata & de grandes richesses dans le Païs; qu'ils y avoient appris qu'on y avoit déja vû des Espagnols, arrivés par la Mer du Nord, & qu'ils y avoient trouvé les Forts de Sebastien Cabot; qu'ensuite, lorsqu'ils pensoient à pénétrer plus loin, François de Mendoze avoit été poignardé par Herredia; que cette mort aïant augmenté leurs divisions, & voïant d'ailleurs leur nombre fort diminué, ils s'étoient réunis, dans la résolution de retourner au Pérou, pour y demander à Vacca de Castro, qu'ils croïoient toujours en possession du Gouvernement, un nouveau Chef, auquel personne d'entr'eux ne fît difficulté d'obéir; qu'ils se flattoient aussi que leur témoignage engageroit quantité de Volontaires à se joindre à eux, pour partager la gloire & les fruits d'une riche Conquête; qu'ils avoient découvert six cens lieues d'un Païs plein, assez bien pourvû d'eau & de vivres: que depuis peu de jours, ils avoient appris, par quelques Indiens qui étoient en commerce avec ceux de Charcas, la révolte du Pérou; mais que n'aïant pû tirer d'eux d'autre explication, ils brûloient d'être mieux informés; qu'ils étoient résolus d'embrasser le Parti Roïal, & que leur secours n'étoit pas méprisable, puisqu'avec du courage & de l'honneur, ils avoient plusieurs bons chevaux & quantité d'armes.

Après avoir reçu les informations qu'ils desiroient, Vermudez, qu'ils

(95) On a vu qu'après la Bataille de Chupas, Castro avoit cru devoir emploïer les Officiers à diverses Expéditions.

avoient choisi pour les commander dans leur retour, offrit, en vertu de sa Commission, de marcher à leur tête contre les Officiers de Pizarre. Lope de Mendoze les échauffa de son côté, par l'espoir des récompenses auxquelles ils devoient s'attendre, s'ils faisoient rentrer le Pérou dans la soumission. Il les conduisit jusqu'à Pocona, d'où il envoïa prendre, dans quelques lieux secrets, plus de mille marcs d'argent en barres, qu'il y avoit cachés avec Centeno, & qu'il voulut distribuer à ceux qui avoient la générosité de le suivre. Ils étoient au nombre de cent cinquante, tous à cheval & fort bien armés. La plûpart refuserent l'argent de Mendoze, non-seulement parcequ'ils étoient déja chargés de richesses, mais parcequ'au Pérou, dans toutes les guerres qui s'étoient élevées jusqu'alors, jamais les Soldats n'avoient pris de solde reglée. On en donne pour raison, que le plus miserable, esperant de mériter par ses services un partage avantageux dans la distribution des Terres & des Indiens, ne vouloit pas nuire à ses prétentions en servant avec la qualité de Mercenaire. On convint que le Commandement seroit divisé entre Mendoze & Vermudez. Quantité de Fugitifs n'aïant pas tardé à les joindre, ce fut un malheur, pour leur Parti, que Centeno fût alors caché, & qu'ils ne pussent tirer de lui d'autres secours, qui auroient pû changer la face des évenemens (96).

Les Troupes de Roïas marchent contre Carvajal.

Génereuses idées des Soldats du Pérou.

Mais ils avoient à combattre un Homme aussi redoutable par ses forces, que par sa valeur, son expérience & la connoissance de toutes les ruses de la guerre. Carvajal, qu'on doit reconnoître à ces qualités, étoit alors aux environs d'Arequipa, où il venoit de recevoir la premiere nouvelle du combat de Quito. Il s'affligeoit vivement de n'avoir pû contribuer à cette importante victoire; mais apprenant qu'il lui étoit venu, de la Riviere de Plata, une occasion de signaler ses services, il se promit que, jointe à la défaite de Centeno, elle lui feroit tout le mérite des Vainqueurs du Viceroi. Bien-tôt il sut, par divers Espions, que ses Ennemis vivoient depuis long-tems en mauvaise intelligence, jusqu'à marcher séparément, en petites Troupes, & souvent sans aucune dépendance de leurs Chefs. Quelques jours lui suffirent pour enlever deux de ces Pelotons. Ensuite, lorsque l'intérêt commun les eut rassemblés, il les resserra par degrés dans un lieu, où non-seulement ils se virent forcés de tenir ferme, mais où se fiant trop à des avis supposés ils se flatterent imprudemment de pouvoir surprendre ceux qui les pressoient. Leur perte, dans une attaque nocturne (97), fut si considérable, qu'ils ne se sauverent qu'en petit

Carvajal défait les Trouppes de Roïas.

(96) Zarate, L. VI, chap. 2.

(97) On raconte un trait singulier de l'intrépidité & de la ruse de Carvajal. Avendano, son Secretaire, gagné par Mendoze, avoit promis de le tuer pendant l'attaque, & s'étoit assuré de deux de ses propres Arquebusiers pour cet attentât. Carvajal courant de toutes parts pour donner ses ordres, un des deux Arquebusiers tira sur lui dans le tumulte; mais l'obscurité lui fit si mal ajuster son coup, qu'il ne lui donna que dans la fesse. Carvajal, qui se sentit blessé, jugea bien que le coup venoit de quelqu'un des siens, & prit le parti de dissimuler. Il se retira seulement un peu à l'écart, où il prit un vieil habit brun & un méchant chapeau; & malgré sa blessure il retourna au combat. Avendano, dont il n'avoit aucune défiance, le suivoit, & le montra au second Arquebusier, qui le tira aussi, mais sans le toucher. Après la victoire, qui le délivra de ce danger, il se fit panser secretement, pour ne pas donner lieu de croire à ses gens qu'il les connut capables de le trahir. *Ibidem.*

Conquête du Perou.

Nuñez de Vela. 1546.

nombre, laiſſant au pouvoir de Carvajal, non-ſeulement toutes leurs richeſſes, mais Lope de Mendoze, Heredia & ſix ou ſept autres de leurs Chefs, auxquels l'impitoïable Vainqueur fit couper la tête. Ceux, qui avoient pris la fuite lui firent demander grace, & l'obtinrent : mais il les envoïa preſque tous à Pizarre, pour lui rendre compte de ſon zele, ou comme le monument de ſa victoire.

Découvertes des Mines du Potoſi.

Il ſembloit que la fortune conduiſît tous les pas de cet Avanturier, pour en faire un rare exemple de ſes caprices. On a vû qu'au milieu de ſes Exploits militaires, il étoit dévoré par la ſoif de l'or. Sous prétexte d'envoïer du ſecours à Pizarre, il amaſſoit d'immenſes richeſſes, & rien ne ſuffiſoit à ſon inſatiable avarice. Un heureux hazard le mit tout d'un coup en poſſeſſion du plus riche tréſor de l'Univers. Après la défaite des Troupes de Roïas, s'étant retiré avec les ſiens vers Plata, Capitale du Païs de Charcas, il y apprit que quelques Indiens, Vaſſaux de Jean Villervel, avoient trouvé à dix-huit lieues de cette Ville, dans une Montagne fort haute, environnée d'une Plaine, des Mines d'argent d'une richeſſe extraordinaire. Elles prirent le nom de Potoſi, qui étoit celui du Canton. Les Magiſtrats Eſpagnols de Plata n'avoient pas manqué d'en faire auſſi-tôt la répartition entre les Habitans de la Ville ; & déjà leurs Yanaconas, tel étoit le nom qu'on donnoit aux Indiens des Départemens Eſpagnols, y étoient en ſi grand nombre qu'on en comptoit plus de ſept mille établis dans le voiſinage, où chacun, ſous la condition de fournir à ſon Maître deux Marcs d'argent par ſemaine, en tiroit beaucoup plus pour lui-même. La matiere minerale étoit d'une nature ſinguliere : elle ne pouvoit ſe fondre par la méthode commune, c'eſt-à-dire avec les ſoufflets, comme celle des autres Mines ; & l'on n'y emploïoit que de petits fourneaux Indiens, nommé *Guairas*, où l'on mettoit du charbon & de la fiente d'animaux, que le vent ſeul allumoit (98) ſans le ſecours d'aucun inſtrument. La facilité, jointe au profit, attachoit ſi fortement les Indiens à ce lieu, qu'ils y venoient de toutes parts, & qu'on avoit peine à les retenir dans les autres Mines, où l'exercice continuel des ſoufflets, la fumée, les exhalaiſons du charbon & celles de la matiere même, rendoient le travail beaucoup plus pénible. Auſſi toutes celles du voiſinage furent-elles abandonnées, ſans excepter celles de Porto, d'où Fernand Pizarre avoit tiré néanmoins de grandes richeſſes ; ni celles de Carabaya, ni même les Rivieres, dont les plus abondantes en or & en argent rapportoient incomparablement moins de profit (99).

Carvajal s'empare de ces Mines.

Carvajal ne manqua point de faire valoir les droits de la victoire, pour ſe ſaiſir d'une ſi belle proie. S'il garda quelques meſures, ce ne fut qu'avec les plus zelés Partiſans de Pizarre ; mais il s'appropria tous les Yanaconas de ceux qui s'étoient déclarés contre lui, ou qui avoient pris le parti de s'éloigner pour ſe diſpenſer de le ſervir, & par conſéquent tout le fruit de leur travail. D'ailleurs, il entreprit de fournir des vivres aux Ouvriers ; & l'abondance de l'argent, comme le grand nombre des nouvelles

(98) Le même, Liv. VI, chap. 4. c'eſt-à-dire, apparemment, le charbon une fois allumé par le feu. Voïez ci-deſſous, la deſcription du Pérou.

(99) Zarate, *ibidem.*

Habitations, les rendant fort chers, il tira de cette seule partie un profit immense. Sa prudence l'abandonna, néanmoins, sur un point fort important. Il ne fit aucune part de ses Trésors aux Soldats qui l'avoient suivi; & cette conduite les révolta, jusqu'à leur faire former un complot contre sa vie. Mais la fortune prit soin de suppléer à sa prudence. Les Chefs de la Conjuration étoient Pardomo, Camargo, Balsumeda & Luxan. Quelques obstacles leur aïant fait différer d'un jour l'exécution de leur dessein, on n'a pas su par quel bonheur il en fut averti; mais il les fit mourir, dans les tourmens, avec dix ou douze de leurs principaux complices; & les autres, au nombre de trente, furent bannis de divers côtés. Ces cruelles vangeances, qu'il exerçoit quelquefois sur le moindre soupçon, répandirent tant d'épouvante, qu'il demeura paisible possesseur des Mines, avec la seule attention d'envoïer à Pizarre quelque partie de ses richesses, outre ce qui lui appartenoit à titre de Gouverneur, & le Quint du Roi, qu'ils affectoient tous deux de faire lever soigneusement.

CONQUÊTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1546.

Conjuration contre lui, & sa vangeance.

Cependant quelques inquiétudes sur la fidélité d'un Lieutenant si terrible, qui dans l'éloignement où il étoit, avec l'orgueil de tant de victoires & de trésors, pouvoit aspirer à l'indépendance, & divers soupçons contre Aldana, Gouverneur de Los Reyes, que sa bonne conduite y avoit rendu cher à tous les Habitans, firent prendre à Pizarre la résolution de se rapprocher de cette Ville. Il laissa le Gouvernement de Quito & trois cens Hommes, à Puelles, pour lequel il avoit pris tant de confiance, qu'on lui entendoit dire, dans l'ivresse où la prosperité le faisoit souvent tomber, que si l'Empereur même envoïoit une Armée, par le Gouvernement de Benalcazar, Puelles ne la laisseroit point entrer au Pérou sans une vigoureuse résistance. Sur la route, il fut traité en Souverain, qui jouit tranquillement de son autorité. On ne lui rendoit pas moins de soumission, que si l'on eut été sûr de dépendre toujours de ses ordres; & ceux même, qui n'étoient pas bien disposés pour lui, sembloient persuadés que la Cour seroit forcée de le traiter avec ménagement. Il aidoit à cette opinion, en feignant de recevoir souvent des Lettres d'Espagne, qui approuvoient sa conduite, & qui lui offroient toute sorte de faveurs. Il fit, à Saint Michel, diverses répartitions, & plusieurs nouveaux Etablissemens, dont la durée parut assez garantie par ses promesses. Il envoïa Porcel, avec quelques Troupes, pour achever la Conquête des Braccamores; dans la vûe, disoit-il, de faire regner la Religion, les Loix & la Justice, mais dans celle, au fond, de tenir ses gens en haleine. Pendant son séjour à Quito, il avoit chargé le Docteur Carvajal de pourvoir à la sûreté de la Côte. Ce Guerrier Lettré le rejoignit à Truxillo, d'où ils partirent avec deux cens Hommes, pour se rendre ensemble à Los Reyes.

Inquiétudes de Pizarre.

Il retourne à Lima.

Combien il est respecté.

En approchant de la Ville, on eut peine à s'accorder sur les honneurs que Pizarre devoit exiger pour sa réception. Quelques-uns de ses Officiers vouloient que les Magistrats vinssent au-devant de lui avec le Dais, & qu'il fit son entrée dessous, à la maniere des Rois. D'autres, portant la flatterie plus loin, demandoient qu'une partie des murs fut abbatue, & que pour éterniser le souvenir de sa victoire, il entrât par la bréche, à l'imitation des Généraux Romains qui obtenoient l'honneur du triomphe.

Son Entrée dans Lima.

Conquête du Perou. Nuñez de Vela. 1546.

Il s'en remit au sentiment du Docteur Carvajal, dont il prenoit volontiers les avis depuis le service qu'il avoit reçu de lui à Quito; & le Docteur lui conseilla d'entrer simplement à cheval, mais précedé de ses Capitaines, qui marcheroient à pied, conduisant leurs chevaux par la bride. Il avoit à ses côtés, les Evêques de Los Reyes, de Cusco, de Quito, & celui de Bogota, qui étoit venu, par Carthagene, pour se faire sacrer au Pérou. Aldana, Gouverneur de la Ville, les Magistrats & tous les Habitans lui composoient un autre Cortége. Il trouva les rues ornées de Tapisseries, & jonchées de fleurs. Les cloches des Monasteres & des Eglises firent retentir la joie publique. Devant lui marchoit une Musique, composée de Trompettes, de Timbales, & de diverses sortes d'Instrumens. Il fut conduit, avec cette pompe, à l'Eglise Cathédrale, & de-là jusqu'au Palais.

Les honneurs changent son naturel.

Mais depuis ce jour, on remarqua dans ses manieres, une hauteur & des traits d'orgueil, qu'on crut ne devoir attribuer qu'à l'idée qu'il se formoit de lui-même, sur toutes ces apparences de grandeur. Il se donna une Garde de quatre-vingts Hallebardiers. On ne le vit plus paroître en Public, sans une escorte de plusieurs Cavaliers, toujours prêts à l'exécution de ses ordres. Personne n'osoit s'asseoir en sa présence; & rarement il faisoit à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Ces affectations, jointes aux termes désobligeans dont il accompagnoit souvent ses réponses ou ses ordres, refroidirent par degrés ceux qui lui avoient marqué le plus d'attachement. On ajoute qu'il mécontenta les gens de guerre, en cessant de les distinguer par des récompenses ou des faveurs; & que de tous ces sujets d'offense, il se forma une fâcheuse prévention, à laquelle il pensa trop tard à remédier (1).

Ses gens changent de disposition.

§ VIII.

Voïage de Pierre de La Gasca.

De la Gasca. 1546.

Pendant que tous ces désordres regnoient au Pérou, & qu'un petit reste de Sujets fideles attendoit impatiemment les explications de la Cour, Maldonat & Cueto avoient fait le voïage d'Allemagne (2), & s'étoient mal accordés dans le compte qu'ils avoient rendu, à l'Empereur, du sujet de leur Commission. Cette différence de témoignages, qui venoit de celle de leurs intérêts, causa de l'embarras au Conseil. On n'étoit point encore informé de la mort du Viceroi. La seule résolution, à laquelle on crut pouvoir s'arrêter, fut de lui donner un Successeur d'un caractere moins emporté, avec un plein pouvoir pour apporter le remede convenable à tous les maux. On choisit Pierre de La Gasca, Conseiller de l'Inquisition, d'une habileté reconnue dans les plus grandes affaires de la Religion & de l'Etat, mais surtout d'une modération & d'une douceur extrêmes, avec lesquelles, il savoit allier beaucoup de fermeté (3). Il ne fut honoré que du simple titre de Pré-

Embarras de la Cour d'Espagne.

Pierre de la Gasca est choisi pour succeder à Vela.

Son caractere.

(1) Zarate, *ibid.*
(2) Le même, ch. 6.
(3) Zarate n'en fait que cet éloge. Mais Gomara, qui l'avoit connu en Espagne, le peint avec des traits d'autant plus curieux, qu'ils répondent parfaitement aux grandes

ſident de l'Audience Roïale, parcequ'on le chargeoit de tenter d'abord toutes les voies poſſibles de conciliation : mais par des ordres ſecrets, il étoit autoriſé à lever des Troupes, lorſqu'elles deviendroient néceſſaires au ſoutien de ſon autorité. On lui donna pour Auditeurs, André de Garas & Renteria. Il partit de San Lucar, au mois de Mai 1546, ſans aucun appareil de guerre, avec les ſeuls Officiers de ſon Tribunal & les Domeſtiques de ſa Maiſon. En arrivant à Sainte Marthe, il apprit que Verdugo avoit été battu depuis peu par les Troupes d'Hinojoſa, & s'étoit retiré à Carthagene, pour y attendre les ordres de la Cour. Cette raiſon le détermina auſſi-tôt à prendre par Nombre-de-Dios, dans la ſeule vûe de ne jetter aucun ſoupçon (4) dans l'eſprit d'Hinojoſa & des Guerriers du même Parti, dont on lui avoit dit que Verdugo étoit déteſté. Il alla donc mouiller dans ce Port, ou Mexia de Guſman commandoit pour Hinojoſa. Le célebre Alfonſe d'Alvarado, qui étoit revenu d'Eſpagne ſur le même Vaiſſeau, fut le premier qui deſcendit au rivage, avec la ſeule Commiſſion d'informer Mexia de l'arrivée d'un Préſident, chargé des ordres de la Cour. Cet avis aïant été donné ſans explication, le Commandant de Nombre-de-Dios ne put ſe diſpenſer d'aller au-devant du Miniſtre de Sa Majeſté ; mais ce fut avec les précautions militaires, & dans une Barque bien armée, où La Gaſca ne fit pas difficulté d'entrer pour ſe rendre à terre. Il fut reçu avec toute ſorte d'honneurs. Dès le même jour, s'étant ouvert à Mexia ſur l'eſpérance qu'il avoit de trouver tous les Sujets de l'Eſpagne dans la ſoumiſſion, il fut agréablement ſurpris de lui entendre dire que ſon intention étoit d'obéir à Sa Majeſté, & qu'il attendoit depuis long-tems ſes ordres : mais, pour ſe faire un mérite de ſon zele, il ajouta que ne pouvant répondre des intentions d'Hinojoſa & des autres Officiers de Pizarre, il conſeilloit au Préſident de prendre les forces qui ſe trouvoient à Nombre-de-

Son départ.

Il arrive à Nombre de Dios.

Sa conduite avec les Partiſans de Pizarre.

Entrepriſes dans leſquelles on va le voir engagé : « l'Empereur voulut envoïer un Renard, » puiſqu'il n'avoit rien gagné d'y avoir en- « voïé un Lion Il élut donc le Docteur Pierre » de la Gaſca, qui étoit du Conſeil de l'In- » quiſition, Homme cault & ruſé, de petite » corpulence, mais de grand eſprit, & d'u- » ne même prudence, accompagnée de bon » cœur ; il valoit plus que trois Hommes. » L'Empereur l'avoit jà expérimenté en af- » faires ardues, pour les Mores du Roïau- » me de Valence. Il lui donna l'autorité & » Mandemens, tels qu'il demandoit, & Let- » tres miſſives & Blancs-ſignés tels qu'il vou- » loit.

(4) Continuons d'après le même Hiſtorien. En achevant le caractere de La Gaſca, il differe de Zarate ſur quelques points Hiſtoriques. » Il dépendit peu à faire ſon chemin, pour » ne mettre l'Empereur en dépenſe, & pour » montrer cauteleuſement ſa paiſible dou- » ceur à quelques-uns du Pérou, qui alloient » avec lui. Il menoit, pour Auditeurs, les » deux Docteurs André de Garas, & Ren- » teria, Hommes de bien, auxquels il ſe » fioit aſſez. Il arriva à Nombre de Dios, » ſans dire l'occaſion qui l'amenoit. Quand » on lui parloit de ſa venue, pour tirer quel- » que choſe de lui, il répondoit ſuivant l'af- » fection de celui à qui il parloit, & par cette » pourvoïance, il les décevoit tous. Il diſoit » finement, que ſi Pizarre ne le vouloit re- » cevoir, il s'en retourneroit incontinent » vers l'Empereur, n'étant point venu pour » faire la guerre, parcequ'elle ne convenoit » à ſa profeſſion, ni à ſon habit, étant Prê- » tre, & qu'il n'étoit venu que pour mettre » paix partout, en révoquant les Ordonnan- » ces, & préſidant ſeulement en l'Audience, » ſuivant l'Etat & Office que l'Empereur lui » avoit baillé. Il manda à Verdugo, qui ve- » noit vers lui, avec quelques Soldats, pour » l'accompagner & lui faire ſervice, qu'il » ne paſſât point outre, mais qu'il demeu- » rât là, attendant ce qui en adviendroit, » & puis s'en alla à Panama. *Gomara*, L. V, » chap. 59.

Dios, avec lesquelles ils pouvoient aller ensemble à Panama, & se rendre Maîtres de la Flotte par des moïens qu'il promettoit de lui expliquer.

Loin d'accepter ses offres, La Gasca parut surpris qu'on pût douter de la fidélité du moindre Espagnol; & le remerciant néanmoins de ses dispositions, il lui dit, qu'en supposant même des difficultés ausquelles il étoit fort éloigné de s'attendre, il étoit résolu d'emploïer les voies de la douceur, parceque ses ordres portoient d'établir la paix au Pérou, non d'y susciter la guerre, & qu'il étoit bien-aise que tout le monde en fût informé; qu'une des principales causes du désordre dont les Conquérans avoient fait leurs plaintes à la Cour aïant été la rigueur excessive du Viceroi, il étoit juste de leur faire connoître avec quelle douceur Sa Majesté vouloit qu'on y remédiât; & qu'après cette déclaration, il ne pouvoit se persuader qu'il y eût un seul Espagnol, qui n'aimât mieux rentrer dans le devoir que de passer pour Rebelle. En vain Mexia lui fit considerer qu'il se trouvoit maître d'un fort bon Corps de Troupes, prêtes à suivre ses ordres; au lieu qu'il n'en seroit pas de même à Panama, où ne reconnoissant point d'autre Chef qu'Hinojosa, leur jonction avec celles de la Flotte pourroit rendre le succès de sa Commission fort douteux. Il persista dans sa résolution (5).

Cependant le bruit de son arrivée, & de l'accueil qu'il avoit reçu à Nombre-de-Dios, s'étant bien-tôt répandu jusqu'à Panama, les Officiers de Pizarre en conçurent tant de chagrin, que non-seulement ils le marquerent à Mexia par des Lettres fort dures, mais que ses meilleurs Amis lui conseillerent de ne pas quitter son poste, s'il ne vouloit s'exposer au ressentiment d'Hinojosa. Cette crainte ne l'empêcha point de se rendre aussi-tôt à Panama, pour y justifier sa conduite; de concert néanmoins avec le Président, qui lui avoit promis de tenir ses offres secretes, & qui prit plus lentement la même route après lui. Ses excuses, prises du respect qu'il avoit cru devoir au nom du Roi, & qui s'étoit réduit à de simples politesses pour un Ministre sans faste & sans armes, satisfirent Hinojosa & ses Officiers, surtout lorsqu'il eut ajouté, pour lever tous les soupçons, que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avoit fait n'y pouvoit apporter aucun obstacle. Le Président, qui se présenta bien-tôt aux Portes de la Ville, fut reçu plus froidement qu'à Nombre-de-Dios: mais, s'arrêtant peu aux vaines formalités, il trouva le moïen d'entretenir séparément Hinojosa & tous ses Capitaines; & l'adresse avec laquelle il sut les prévenir en sa faveur, avant qu'ils se communiquassent mutuellement leurs dispositions, le mit bien-tôt en état de leur parler ouvertement, en présence les uns des autres. Il n'eut pas moins d'habileté à se concilier les Soldats. Alfonse Alvarado le servit beaucoup dans toutes ces négociations, non-seulement par ses Amis, qui étoient en fort grand nombre, mais par le seul poids de son mérite & de sa réputation. D'ailleurs l'étroite liaison, qu'il avoit toujours eue avec les Pizarres, faisoit juger qu'un Homme de son caractere ne prendroit parti contr'eux, que lorsqu'il y seroit forcé par l'honneur & la justice. Cependant Hinojosa ne se déclaroit point encore. Il avoit donné avis à Pizarre de l'arrivée du Président, avant qu'il fût à

(5) Zarate, Liv. VI, chap. 6.

Panama;

Panama; & son sentiment étoit, alors, qu'on ne devoit pas lui ouvrir l'entrée du Pérou. Il ne paroît pas certain qu'il eut déja changé d'opinion : mais La Gasca, qui le visitoit souvent, sut ménager si subtilement son esprit, qu'il obtint son consentement pour envoïer à Pizarre deux Lettres qu'il tenoit prêtes; l'une de Sa Majesté ; l'autre de lui-même. Pierre Hernandez Paniaga fut chargé de ces importantes Dépêches. L'Histoire nous les a conservées : & quand elles n'appartiendroient pas nécessairement au sujet, on se garderoit bien de supprimer deux monumens si curieux de la politique de Charles-Quint & du caractere de son Ministre.

Conquête du Perou. De la Gasca. 1546.

LE ROI.

Lettre de Charles Quint à Gonzale Pizarre.

Gonzale Pizarre; par vos Lettres & par quelques autres Relations, Nous avons appris les mouvemens du Pérou & les désordres arrivés dans toutes ses Provinces, après l'arrivée de Blasco Nuñez de Vela, que nous y avions envoïé avec la qualité de Viceroi, & celle des Auditeurs de l'Audience Roïale, qui étoient partis avec lui. Nous avons su que le mal étoit venu, de la rigueur avec laquelle on avoit voulu faire exécuter les nouveaux Reglemens. On Nous a persuadés que votre intention & celle de ceux qui vous ont suivi, n'a pas été de nuire à notre service, mais seulement de vous opposer à la rigueur excessive & à la dureté inexorable du Viceroi, qui n'a rien accordé aux représentations & aux prieres. Etant donc bien informés, & surtout aïant entendu François Maldonat dans tout ce qu'il a voulu dire, de votre part & de celle des Provinces, Nous avons jugé à propos d'y envoïer, avec la qualité de Président, le Licentié La Gasca, Conseiller de notre Conseil d'Inquisition, auquel nous avons donné la Commission & le pouvoir de faire tout ce qu'il jugera convenable pour le bon ordre & la tranquillité, tant de nos Sujets auxquels nous avons permis de s'y établir, que des Habitans naturels du Païs. Ainsi nous voulons, & vous recommandons très expressément, d'obéir à tout ce que le Licentié vous ordonnera de notre part, comme si vous en receviez l'ordre de notre propre bouche; de l'assister, & de lui donner aide & faveur dans tout ce qui sera nécessaire pour l'exécution de nos volontés qu'il vous fera connoître, & que vous observerez suivant la confiance que nous avons à votre fidelité ; vous assurant aussi, que nous nous souvenons & que nous nous souviendrons des services que vous & le Marquis Dom François Pizarre, votre Frere, nous avez rendus, pour faire sentir à ses Enfans & à ses Freres les effets de notre bienveillance. De Venelo, le 16 Février 1546. Moi le Roi. Par ordre de Sa Majesté : *François d'Eraso.*

La Lettre du Président passe, en Espagne, pour un chef-d'œuvre d'éloquence & de sagesse. C'est une bonne compensation pour sa longueur. Elle portoit pour suscription : A l'illustre Seigneur Gonzale Pizarre, en la Ville de Los Reyes.

Lettre du Président La Gasca, à Gonzale Pizarre.

Monsieur, dans l'espérance où j'étois de partir promptement pour me rendre au Pérou, j'ai différé jusqu'aujourd'hui à vous envoïer la Lettre de Sa Majesté Impériale, notre légitime Souverain. Je ne vous ai pas écrit, non plus, pour vous informer de mon arrivée, parcequ'il m'a paru

plus conforme au respect & à la soumission que je dois à S. M. de vous remettre moi-même sa Lettre entre les mains, sans la faire précéder d'une des miennes. Cependant, Monsieur, voïant mon séjour prolongé à Panama, & recevant avis que vous faites assembler les Espagnols du Pérou, pour délibérer sur les évenemens passés & sur les circonstances présentes, je ne veux pas tarder plus long-tems à vous envoïer la Lettre de Sa Majesté, & je l'accompagne de celle-ci. Elles vous seront rendues toutes deux par Pierre Hernandez Paniaga, Homme de mérite & d'honneur, qui fait profession d'être un de vos Serviteurs & de vos Amis.

Je puis vous rendre témoignage, Monsieur, qu'on a mûrement consulté, en Espagne, sur tout ce qui s'est passé au Pérou depuis que le Viceroi Blasco Nuñez de Vela s'y est rendu; & qu'après de longues & graves délibérations, Sa Majesté, sur le rapport de ses Conseillers, aïant tout pesé avec sa sagesse ordinaire, a jugé que dans tout ce qui s'étoit passé, rien ne devoit faire croire qu'on eût été poussé par un esprit de révolte & de désobéissance; mais que les Habitans Espagnols du Pérou s'étoient crus autorisés, par la rigueur inflexible du Viceroi, à se défendre contre cette violence, du moins pour se donner le tems de recevoir les ordres de Sa Majesté sur leurs représentations. C'est ce qui paroît aussi, Monsieur, par la Lettre que vous avez écrite à S. M., dans laquelle vous lui marquez que si vous avez accepté le titre de Gouverneur, c'est parceque vous l'avez reçu de l'Audience Roïale, au nom & sous le Sceau de S. M., comme un Emploi qui vous donnoit le pouvoir de lui rendre d'importans services, & que vous ne pouviez même refuser sans nuire à ses intérêts; enfin que n'aïant pas eu d'autre motif pour l'accepter, vous étiez résolu d'obéir, avec toute la soumission d'un fidele Sujet, aux premiers ordres qui vous viendroient d'Elle.

Après toutes ces considérations, il a plû à S. M. de me faire partir d'Espagne, pour rétablir la tranquillité dans le Païs, par la révocation des Ordonnances qui l'ont troublée, avec pouvoir de pardonner le passé en son nom, & de prendre les avis des Habitans sur tout ce qui regarde le présent & l'avenir. A l'égard de ceux, auxquels il sera impossible d'assigner des Etablissemens, j'ai ordre aussi, pour remedier aux inconvéniens qui en pourroient naître, de les emploïer à de nouvelles Découvertes, qui leur donneront le moïen d'acquérir de l'honneur & des richesses, à l'exemple de ceux qui les ont précédés.

Je vous supplie donc, Monsieur, de faire là-dessus de sérieuses réflexions; c'est-à-dire, de considérer les choses en Chrétien, en Gentilhomme (6), & en Homme sage. Comme vous avez toujours marqué beaucoup de zele pour l'avantage du Pérou & de ses Habitans, vous devez assurément remercier Dieu, de n'avoir pas permis que dans une affaire si délicate Sa Majesté & ceux qui ont l'honneur d'être auprès d'elle, aient pris quelques-unes de vos démarches pour une révolte contre l'autorité légitime. Ainsi, Monsieur, lorsque Sa Majesté, Prince vraiment Catholique & toujours ami de la Justice, vous accorde ce qui vous appar-

(6) On a vû qu'à l'exception du Marquis, qui étoit bâtard, il ne manquoit rien à la noblesse des Pizarres.

tient, ce que vous demandez par vos Requêtes, en vous délivrant des Ordonnances qui causent vos plaintes, il est juste que de votre côté vous lui rendiez le devoir d'un bon & fidele Sujet, en lui marquant votre fidélité par une respectueuse obéissance à ses ordres. Comment prétendriez-vous autrement à la qualité de Chrétien, de vrai Serviteur d'un Dieu, qui nous ordonne, sous des peines éternelles, de rendre à chacun ce qui lui est dû, & particulierement l'obéissance aux Rois? Mais la qualité de Gentilhomme ne vous y oblige pas moins. Vous savez, Monsieur, que ceux qui vous ont laissé ce glorieux titre, l'avoient acquis par leur fidélité pour leur Prince, & par des services dont la noblesse est tout-à-la-fois la preuve & la récompense. Voudriez-vous dégénerer d'une vertu dont l'exemple est dans votre sang, & mettre dans votre Famille une tache qui en ternisse la gloire? Après le salut éternel de l'ame, un honnête Homme a-t-il quelque chose de plus cher que l'honneur?

Mais joignez à ces réflexions, Monsieur, celles que la seule prudence vous suggere. Considerez la grandeur & la puissance du Roi, dont nous sommes les Sujets. Ne vous seroit-il pas impossible de lui résister, quand vous seriez capable de l'entreprendre? Vous n'avez jamais vu, ni sa Cour, ni ses Armées, ni les moïens qu'il a de châtier ceux qui l'irritent: mais rappellez-vous ce que vous avez entendu raconter de sa puissance. Représentez-vous, par exemple, celle du Grand-Turc, qui s'étant avancé jusqu'à Vienne, à la tête de trois cens mille Hommes, n'osa livrer Bataille à l'Empereur Charles, parcequ'il se crut certain de la perdre, & qui se trouva même si pressé par la fraïeur ou le danger, qu'il fit une honteuse retraite, à la faveur de sa Cavalerie. Représentez-vous la puissance & la grandeur du Roi de France, qui, étant passé en Italie avec toutes ses forces, & les commandant lui-même, dans l'espérance de nous chasser de cette Contrée, fut défait par les simples Généraux de notre Maître, enlevé dans la chaleur de l'action, & conduit en Espagne. Considerez encore la grandeur de Rome, & cependant avec quelle facilité l'Armée de notre Souverain s'en saisit & la pilla. Ensuite le Sultan des Turcs, humilié de s'être retiré sans Combat, & le Roi de France, désesperant de pouvoir réparer ses forces, se liguerent ensemble & mirent en Mer la plus nombreuse Flotte qu'on eut vue depuis long-tems, composée de Galeres, de Galiotes, de Fustes & d'autres Vaisseaux. Cependant notre grand Monarque fut assez fort, pour résister à deux Ennemis si puissans; & pendant deux ans que leurs Armées navales demeurerent unies, il sut empêcher, par sa prudence & par sa valeur, qu'ils ne lui enlevassent un pouce de terre. Au contraire, dès la premiere année de leur union, il se rendit maître des Duchés de Gueldres & de Juliers, & de quelques autres Places sur les frontieres de Flandres. Ainsi la ligue des deux plus puissans Princes du monde a produit peu d'effets contre le nôtre; & nous les avons vus rechercher un accommodement, dont il y a peu d'apparence qu'ils se lassent.

Je vous apporte ces grands exemples, Monsieur, parceque je sais qu'il arrive souvent aux Hommes de se laisser trop frapper par de foibles objets qu'ils ont devant les yeux, tandis qu'ils donnent peu d'attention aux plus grandes choses qui se passent dans l'éloignement, par la seule raison qu'ils

ne les voient point, & qu'ils ne croient point qu'elles les touchent. La charité Chrétienne, l'amour fraternel que nous nous devons les uns aux autres, me font souhaiter que vous ne vous abusiez point, jusqu'à vous flatter que vos forces puissent entrer en comparaison avec celles de l'Empereur notre Maître. S'il lui plaisoit, pour faire cesser les mouvemens & les troubles du Pérou, d'emploïer, non la douceur & la clémence, qu'il a plû à Dieu de lui inspirer, mais la rigueur & la force des armes, il auroit plutôt besoin de consulter sa prudence & sa modération, pour n'y pas envoïer un trop grand nombre de Trouppes, qui causeroient la ruine du Païs, que de faire quelque effort pour en envoïer assez. Vous devez considérer aussi qu'à l'avenir tout va prendre une face bien différente. Jusqu'à présent, ceux qui se sont joints à vous y étoient portés par leur propre intérêt. Chacun regardoit Blasco Nuñez comme son Ennemi propre, qui paroissoit en vouloir aux biens & même à la vie de ceux qui ne favorisoient pas ses desseins. Ils ne pouvoient manquer de s'attacher à vous, lorsqu'ils vous croïoient nécessaire à leur défense; ils faisoient leur cause de la vôtre; & ce motif vous garantissoit leur attachement. Mais, aujourd'hui, comme leur vie est à couvert par l'amnistie que j'ai entre les mains, & leurs biens par la révocation des Reglemens, vous devez juger qu'au lieu de voir un Ennemi dans le grand Monarque dont je porte les ordres, ils n'y verront plus que leur Ami naturel, leur Protecteur & leur Souverain légitime, à qui nous devons tous de l'obéissance & de la fidélité. En effet cette obligation naît avec nous. Elle nous vient, par une succession réelle, de nos Peres, de nos Aïeux & de tous nos Ancêtres, depuis plus de treize cens ans qu'ils nous en ont donné l'exemple. Faites réflexion, Monsieur, que dans la situation où vous êtes déjà, dans le tour que les choses prendront infailliblement à l'avenir, vous ne pouvez plus vous fier à personne. Si vous avez le malheur de prendre un mauvais parti, vous vous trouverez dans la nécessité continuelle d'être sur vos gardes, en crainte, en défiance de tout le monde, de vos Amis même & de vos Proches. Nos Peres, nos Freres, nos plus intimes Amis, ne sont-ils pas plus obligés de suivre les Loix d'une bonne conscience, que tous les mouvemens naturels du sang & de l'amitié? Ainsi, comme il est certain qu'en se révoltant contre l'autorité légitime, on viole un droit sacré, on blesse sa conscience & l'on risque son salut, il ne l'est pas moins qu'aucun lien d'amitié & de Parenté n'autorise à prendre le parti d'un Rebelle. N'avons-nous pas vu, dans les derniers soulevemens d'Espagne, que la considération de ce devoir l'emportoit sur toute autre? Vous avez encore un Frere, Monsieur, qui est Homme de courage, & qui se croira plus obligé sans doute à conserver son honneur & celui de sa Famille, qu'à suivre vos sentimens s'ils ne sont pas droits. J'ai peine à croire que pour justifier sa fidélité, & laver la tache dont vous souilleriez votre sang, il ne devînt pas votre plus grand Ennemi, & le plus ardent peut-être à chercher l'occasion de vous punir. Nous avons vu, depuis peu, un exemple de cette nature, entre deux Freres Espagnols, dont l'un demeuroit à Rome, où la Renommée lui aïant appris que son Frere, qui étoit en Saxe, avoit embrassé le Luthéranisme, il fut si vivement touché d'une infidélité qu'il crut honteuse pour sa Fa-

mille, qu'il prit la résolution d'y apporter un prompt remede. Il quitta Rome, il partit pour l'Allemagne, dans le dessein de tout emploïer pour la conversion de son Frere, & de le tuer s'il n'y pouvoit réussir. Son Entreprise fut exécutée comme il l'avoit résolu. Après avoir emploïé inutilement quinze ou vingt jours à l'exercice de son zele, il tua ce malheureux Frere, sans être arrêté par le cri de la Nature, ni par la crainte même de laisser sa propre vie, dans un Païs dont tous les Habitans pouvoient se croire intéressés à la vangeance (7). Concluez, Monsieur, que la passion de l'honneur est si forte dans les honnêtes gens, qu'elle l'emporte sur l'amour même de la vie; & pensez qu'à plus forte raison, votre Frere se croira incomparablement plus obligé de conserver sa vie & ses biens en suivant les Loix de l'honneur, que de s'exposer à les perdre en se déclarant pour vous. Pensez encore que ceux qui jusqu'à ce jour ont eu le plus d'attachement pour votre Parti, étant regardés sans doute comme les plus coupables, comprendroient aisément que le seul moïen d'obtenir grace, & de mériter même une récompense, seroit de rendre au Roi quelque service considérable, soit contre vos intérêts après les avoir abandonnés, soit contre votre personne. Quelles seroient vos inquiétudes, lorsque n'aïant plus un Ami sûr, toute votre attention seroit à vous garder de tous ceux que vous verriez autour de vous. En vain s'efforçeroient-ils de vous rassurer par des sermens: foibles garans, puisqu'ils ne pourroient les faire sans un nouveau crime, & qu'après le malheur de les avoir faits, le plus grand est celui de les garder. Ajoutez que vos grands biens deviendroient pour vous un autre sujet d'allarme; car, de la maniere dont les Hommes sont faits, l'espérance d'en obtenir quelque partie ne suffiroit-elle pas pour en porter un grand nombre à se déclarer contre vous? Enfin, pensez quel sera le péril de ceux qui se feront excepter du pardon que Sa Majesté veut bien accorder à tous les Habitans du Pérou; pendant que ceux qui l'auront accepté jouiront de tous leurs avantages, avec aussi peu d'inquiétude que de danger.

Je vous supplie donc, Monsieur, de peser attentivement tout ce que je viens d'écrire. Faites entrer aussi, dans vos réflexions, le fruit du zele que vous avez marqué, comme je crois que vous l'avez dû, pour le Païs & ses Habitans. En contribuant aujourd'hui à faire cesser les troubles, vous conservez des droits immortels sur la reconnoissance de tous les Espagnols du Pérou, qui vous auront l'obligation entiere d'avoir maintenu leurs droits, d'avoir fait écouter favorablement leurs supplications, d'avoir arrêté l'exécution des Reglemens, enfin d'avoir obtenu de Sa Majesté un Ministre chargé de la Commission expresse de remédier aux maux dont ils se plaignoient. Au contraire, tout autre parti vous fait perdre le mérite d'un si grand service; parcequ'après avoir obtenu ce que vous avez jugé nécessaire au bien commun, vous ne sauriez faire durer les troubles sans donner lieu de juger que vous avez peu considéré l'intérêt public, & que vous n'avez pensé qu'à satisfaire votre avarice ou votre ambition. Alors les Habitans du Pérou n'auroient-ils pas raison de vous regarder comme leur

(7) Sleidan rapporte ce trait au Livre XVII de son Histoire; mais il prétend que l'Espagnol fit tuer son Frere par un Assassin.

CONQUÊTE DU PEROU. DE LA GASCA. 1546.

Ennemi, vous qui les condamneriez à des peines & des fatigues continuelles, qui les tiendriez toujours dans la crainte & le danger de perdre leurs biens & leur vie, & qui leur raviriez l'occasion qu'un bon Roi leur offre, de jouir paisiblement de ses bienfaits ? Ils vous devroient plus de haine qu'à Blasco Nuñez de Vela, puisqu'avec la même crainte pour leurs biens & leur vie, ils auroient celle de perdre leur ame, dans la révolte où vous les engageriez contre leur légitime Souverain. Cette guerre, Monsieur, que vous entreprendriez de soutenir, obligeroit Sa Majesté de faire passer un grand nombre de Trouppes au Pérou; & par conséquent, vous seriez chargé de tous les maux qui ne manqueroient point d'en arriver. Comptez qu'elle vous rendroit détestable, surtout aux personnes riches, aux Négocians, à ceux qui possedent de grands Domaines, dont on sait que le nombre est infini. A l'égard de ceux mêmes qui n'ont ni biens, ni possessions, ne leur causeroit-on pas aussi le plus grand mal qu'ils puissent redouter? Car, sans parler de la mort, des blessures & du châtiment dont ils seroient menacés, n'est-il pas évident que tous ceux, qui échapperoient à ces dangers, perdroient les espérances qui leur ont fait entreprendre un Voïage si long & si pénible ? Au défaut des partages qui sont déja faits ici, ils se promettent de gagner quelque chose par de nouvelles Découvertes, dans la vue de retourner riches en Espagne, ou de vivre honorablement dans le Païs où ils sont venus. Loin d'avancer vers leur but, ils s'en éloignent en servant dans ces guerres civiles, puisqu'ils tirent si peu de profit de leurs services, que s'ils vouloient retourner dans leur Patrie, la plûpart seroient obligés de mandier pour païer leur passage.

Je m'étens, peut-être, beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire. Un Chrétien, un Gentilhomme sage & plein d'honneur, tel que vous, affectioné au Païs, éclairé sur ses propres intérêts, trouve sans doute en lui-même des motifs suffisans pour l'attacher au devoir. Aussi, ne croïez pas, Monsieur, que mes représentations partent de quelque doute, ou de quelque défiance de votre Religion, de votre générosité, & de votre soumission pour le Roi. Ce sont des qualités que votre réputation vous donne; & c'est de là même que j'ai pris droit de vous écrire avec beaucoup de liberté & de franchise; d'autant plus, que non-seulement en Chrétien, qui doit aimer son Prochain, mais en Homme qui fait profession d'être votre Serviteur & de souhaiter votre amitié, en Ministre chargé des volontés de notre Maître commun, je desire tout-à-la fois votre avantage & celui du Païs où vous vous êtes acquis tant d'honneur. Le Ciel m'est témoin que dans ma Commission, je ne me propose que la gloire de Dieu, en procurant la paix que son Fils, notre Sauveur, a tant recommandée aux Hommes, l'obéissance dûe aux ordres du Souverain, l'utilité & l'avantage du Prochain, tant pour vous, Monsieur, que pour tous les Habitans du Pérou, & cette sage administration qui conduit au bonheur dans cette vie & dans l'autre. Je puis vous dire bien sincerement que cette affection & ce zele, dont vous lisez les expressions, m'ont rendu votre Solliciteur, dans les affaires présentes, & m'ont porté à n'épargner, ni soins, ni fatigues, pour vous rendre mes ardens services. Ma vie même ne sera point ménagée pour votre satisfaction & votre honneur. Si je parviens au succès que

je desire, je croirai ma peine bien emploïée, & je retournerai content en Espagne. Sinon, je me consolerai du moins par le témoignage que je pourrai me rendre d'y avoir emploïé tous mes efforts, en Chrétien, qui veut satisfaire sa conscience, en fidele Sujet, qui doit obéir aux ordres de son Maître, en honnête Homme, à qui l'humanité seule est capable d'inspirer le desir de faire du bien. En m'engageant à ce pénible Voïage, je me suis mille fois répété, pour ma consolation, que s'il m'arrivoit d'y perdre la vie, je mourrois dans l'exercice de mon devoir, envers Dieu, envers mon Souverain, envers mes plus chers Prochains, qui sont mes Compatriotes. J'ose donc ajouter, Monsieur, que de votre part & de celle de tous les Habitans du Pérou, mes intentions méritent un peu de reconnoissance; & c'est la paix, le goût de l'ordre, que je demande pour unique témoignage de ce sentiment, comme le salaire de mon zele & de toutes mes peines.

Je vous supplie instamment, Monsieur, de communiquer ma Lettre à quelques personnes sages & pieuses. Il n'y en a point dont les avis soient plus utiles & plus surs, parceque leurs motifs ne peuvent être suspects. Que Dieu vous couvre de sa protection, vous, Monsieur, & tous ceux qui sont autour de vous! Qu'il vous inspire, dans cette occasion, les sentimens nécessaires à votre salut, & convenables à la conservation de votre honneur, de votre vie & de vos biens: enfin, qu'il ne cesse point de prendre en sa garde votre illustre personne. Pierre de la Gasca. A Panama, 26 Septembre 1546.

Embarras de Pizarre & de ses Partisans.

Pizarre étoit arrivé depuis peu de jours à Los Reyes, lorsqu'il y avoit reçu d'Hinojosa les premieres informations de l'arrivée du Président. Elles l'avoient jetté dans un trouble, qu'il avoit communiqué à son Conseil, & toutes leurs délibérations s'en étoient ressenties. On y avoit proposé d'abord de se défaire du Président, en le faisant tuer par des voies ouvertes ou sécretes. D'autres souhaitoient qu'on pût l'engager promptement à venir au Pérou, parcequ'arrivant sans préparatifs & sans escorte, il seroit forcé d'accorder tout ce qu'on lui demanderoit. On ajoûtoit que s'il s'obstinoit à refuser, on pourroit l'amuser longtemps par divers prétextes, tels que d'assembler les Députés des Villes, pour délibérer sur sa réception; que les distances étant si grandes au Pérou, on feroit aisément traîner l'assemblée; que dans l'intervalle on lui assigneroit l'Ile de Puna pour demeure, avec une bonne garde, qui l'empêcheroit d'écrire à la Cour, & que l'avenir ameneroit d'autres ouvertures. L'avis le plus modéré fut de le renvoïer en Espagne. Cependant, après cette confusion, l'ancien parti d'envoïer à Sa Majesté une Députation, au nom du Roïaume entier, pour lui en représenter l'état & les besoins, fut rappellé avec applaudissement, & toutes les opinions s'y réunirent. On nomma aussi-tôt les Députés, qui furent l'Evêque de Los Reyes, l'Evêque de Sainte Marthe, Aldana, le Provincial des Dominiquains, & Gomez de Solis, Maître d'Hôtel de Pizarre. Ils devoient non-seulement demander du remede aux maux du Pérou, mais faire entendre, de la part de toutes les Villes, qu'il n'y en avoit point d'autre que de continuer le Gouvernement à Pizarre, & sur-tout, faire ap-

Leurs Délibérations.

Ils envoient des Députés en Espagne.

prouver à Sa Majesté la derniere bataille & la mort du Viceroi, en rejettant toute la faute sur l'emportement d'un Homme, qui, pendant qu'on attendoit respectueusement les ordres de la Cour, étoit revenu les armes à la main, avec la qualité d'Agresseur. Ils furent chargés aussi de s'informer, à Panama, quels étoient les Pouvoirs du Président, & de l'engager, par les plus fortes instances, à suspendre son entrée au Pérou jusqu'à leur retour.

Observation sur leur choix.

Zarate observe qu'on pourroit accuser Pizarre & ses Conseillers d'une grande imprudence dans le choix des Députés, puisqu'à l'exception de Solis, il n'y en avoit pas un qui ne dût leur être suspect, & que le Provincial, en particulier, s'étoit déclaré contr'eux jusques dans ses Sermons (8). Mais ce choix, suivant le même Historien, étoit comme nécessaire. Tous les Espagnols du Païs aïant eu part aux mouvemens passés, il ne s'en trouvoit pas d'autres qui osassent entreprendre le voïage d'Espagne pour se présenter devant un Maître dont ils ne devoient attendre que des châtimens. D'ailleurs Pizarre considéra que si sa confiance étoit trompée, c'est-à-dire, si ceux auxquels il paroissoit l'accorder, se déclaroient contre lui, il trouveroit de l'avantage à s'être délivré de quatre Ennemis, que leur rang & leur considération rendoient capables de nuire beaucoup à ses desseins. Aldana, dont il se défioit le moins, partit le premier, tandis que les autres faisoient leurs préparatifs. Il avoit ordre de l'informer promptement de tout ce qu'il pourroit découvrir à Panama; & quittant Los Reyes au commencement d'Octobre, il pouvoit lui donner ces informations avant la fin de l'année. Les Evêques & le Provincial partirent peu de jours après.

Aldana part pour Panama.

Aldana étoit chargé des Lettres de Pizarre & de ses Capitaines, la plûpart si peu respectueuses (9) pour le Président, & par conséquent pour l'autorité roïale, que dans la résolution où il étoit de travailler à la paix, après avoir commencé à donner l'exemple du devoir, il prit le parti de les déchirer. En arrivant à Panama, il prit son logement chez Hinojosa, son Parent & son Ami, avec lequel il n'eût pas besoin d'une longue explication pour être informé des intentions de la Cour & de la commission du Président. Hinojosa, qui les connoissoit, & qui n'avoit tardé à se déclarer que par un scrupule d'honneur, apprenant de son côté les mauvaises dispositions de Pizarre, ne mit plus rien en balance avec la soumission qu'il crut devoir aux ordres du Roi. Ainsi, dès le jour suivant, ils se déterminerent tous deux, non-seulement à reconnoître le Président, mais à prendre ouvertement les interêts de sa commission, avec la seule réserve de leurs bons offices, pour faire entrer paisiblement dans les mêmes vues leur ancien chef, & le parti qu'ils abandonnoient. Ils se rendirent ensemble chez La Gasca, qui ne fit pas difficulté alors de leur communiquer toute l'étendue de ses pouvoirs;

Il se soumet au Président, avec Hinojosa & toute la Flotte.

(8) L'imprudence auroit été bien plus grande, si, dans la supposition que le Président refusât de s'arrêter, on leur avoit confié l'ordre de se saisir de sa personne, de le conduire à Los Reyes, ou de l'empoisonner, soit en chemin, soit à Panama. C'est ce qu'on assuroit alors, dit encore Zarate, Liv. VI, ch. 8. Gomara prétend que cet ordre étoit envoïé à Hinojosa dans une Lettre, avec un autre néanmoins, qui le chargeoit d'offrir d'abord 50000 Castillans d'or au Président, s'il vouloit retourner en Espagne. Liv. V, ch. 71.

(9) Zarate dit que Pizarre en avoit fait écrire, par les principaux Habitans de Los Reyes, « dans des termes si forts, qu'on » pourroit les nommer insolens. *Ibid.*

& la

& la modération même avec laquelle il en avoit usé ne leur laissant aucun doute de ses paisibles intentions, ils promirent entre ses mains de ne plus suivre d'autres ordres que les siens. Les deux Evêques, le Provincial & Solis même, qui arriverent presqu'aussi-tôt, prirent le même engagement avec joie. Enfin, les Officiers, les Soldats & les Matelots de la Flotte, ne s'étant pas fait presser pour suivre cet exemple, Panama, & toute la Castille d'or, rentrerent heureusement sous l'obéissance.

Le Président envoie quatre Vaisseaux sur les Côtes du Pérou.

Quoique la disposition du Président fût sincere pour la paix, & que malgré les informations qu'il avoit reçues des Députés, il ne désespérât point encore du succès de sa Lettre, il ne crut pas devoir attendre la réponse de Pizarre, pour user d'une partie de ses avantages. On lui fit craindre qu'un trop long délai ne donnât le tems, à ceux qui voudroient lui susciter des obstacles, de faire des préparatifs dont il recevroit toujours quelqu'embarras; sans compter qu'il paroissoit important d'encourager, par d'heureuses apparences, ceux qui, étant bien intentionnés pour le service du Roi, n'oseroient se déclarer, aussi long-tems qu'ils seroient incertains des résolutions de Pizarre. Des raisons si fortes déterminerent le Président à faire équiper quatre Vaisseaux, dont Aldana, Palomino, Yllanes & Mexia, obtinrent le Commandement, pour aller ranger les Côtes du Pérou, & recevoir ceux qui ne voudroient pas différer à prendre le parti du devoir. Dans une revue générale, toutes les Enseignes furent remises au Président, qui les rendit sur-le-champ aux mêmes Officiers, en nommant Hinojosa Général de toutes les Trouppes, au nom de Sa Majesté, comme il l'avoit été pour Pizarre. Il fit embarquer, sur les quatre Vaisseaux, trois cens hommes, avec plusieurs copies des Provisions roïales & de l'amnistie. Le Provincial des Dominiquains, homme d'un mérite connu, reçut ordre d'accompagner Aldana, dans l'espérance que la réputation de son esprit & de sa vertu pourroit déterminer ceux qui balançoient encore sur le parti qu'il avoit embrassé. En même tems, Jean de Mendoze fut envoïé à la Nouvelle Espagne, avec des Lettres pour le Viceroi, Dom Antoine de Mendoze, son Parent, Dom Balthasar à Guatimala & Nicaragua, d'autres à l'Ile Espagnole & dans les autres Etablissemens d'Espagne, pour en tirer des secours dont on commençoit à prévoir la nécessité.

La Lettre du Président est rendue à Pizarre.

Cependant Paniaga, chargé des Lettres du Président, étoit arrivé à Tumbez, d'où il s'étoit rendu à Saint Michel. Villalobos, qui commandoit pour Pizarre dans cette derniere Ville, le fit arrêter, & lui ôta ses dépêches, qu'il se hata d'envoïer à Los Reyes, par Diegue de Mora Commandant de Truxillo. Pizarre ne les eut pas plutôt reçues, qu'il fit partir un détachement de ses Trouppes, pour lui amener Paniaga, avec ordre de lui interdire, en chemin, toute espece de communication. A son arrivée, il lui fit diverses questions, dans une assemblée de tous ses Capitaines; & sans s'expliquer sur sa Commission, il le mit entre les mains de Cepeda, après l'avoir assuré qu'il ne lui arriveroit rien de mal pour s'être fait le porteur des Lettres du Président, mais que si, dans le séjour qu'il feroit à Los Reyes, il entreprenoit le moindre Trai-

té, secret ou public, il lui en couteroit la tête (10). Quelques jours après, on lui remit une réponse au Président (11), en lui accordant la liberté de partir; & Paniaga, se crut fort heureux d'en être quitte à ce prix. Il sut qu'on avoit proposé sa mort.

Réponse des Partisans de Pizarre au Président.

(10) Zarate Liv. 6, ch. 10. Gomara nous fait un autre récit : » Pierre Fernandez, dit-il, (sans lui donner le surnom de Paniaga) arrivé à la Ville de Los Reyes, présenta ses » Lettres à Pizarre, à l'heure qu'il le vit seul. » Pizarre lui tint quelques paroles rudes, & » ne lui dit qu'il s'assît; dequoi Fernandez » se colera. Pizarre envoïa quérir Cepeda, » parceque le Capitaine Carvajal n'étoit encore de retour de Charcas, pour lui communiquer les Lettres. Cepeda, aïant trouvé » l'un dépité & l'autre en colere, fit asseoir » Fernandez & reprit Pizarre, lequel lui répondit en riant : je vous jure que je me » suis courroucé je ne sais comment, parcequ'il me disoit que ce que nous avons encommencé ne pourra pas réussir aisément. » Cepeda, après avoir communiqué quelque » espace de tems ensemble sur les affaires, » s'en alla, & emmena avec soi Fernandez » & le logea en la Maison de la Riviere, où » il fut bien festoïé. Il lui donna des chevaux pour picquer, parcequ'il aimoit fort » aller à cheval, & courir souvent dessus. » Liv. 5. ch. 70.

(11) Cette Lettre étoit au nom de tous les Officiers de Pizarre, & fut signée de plus de soixante, à la tête desquels étoit Cepeda. Il suffit d'avoir donné place dans la narration, à celle du Président. Mais, en trouvant celle-ci dans une Note, on y gagnera le plaisir de la lire dans les termes du vieux Traducteur : » Notre très-honoré Seigneur. » Par les Lettres de Pierre d'Hinojosa, Capitaine de l'Armée, nous avions entendu » votre venue & le bon zele que portez au » Service de Dieu, de l'Empereur, & au bien » commun de ce Païs. Si fussiez venu en un » tems auquel ne fut advenu tant d'affaires, » comme il en a été vû en ces Païs depuis la » venue de Blasco Nuñez de Vela, nous eussions été très aises, & eussions estimé que » le tout se fût encore mieux porté. Mais » étant survenu tant de meurtres & de Batailles entre nous autres, qui sommes encore vivans & ceux qui sont morts, nous » ne pensons point que votre venue en ces » Roïaumes soit sûre pour le Païs; ains au » contraire estimons qu'elle pourroit être la » cause de ruiner tout le reste. Pour cette » raison, aucun n'est d'avis que vous entriez » plus avant, & ne savons comment nous » pourrions sauver la vie à celui qui voudroit dire du contraire, encore que notre » Gouverneur Pizarre fût de son parti. Suivant la Déliberation & accord de tous, » tous ces Roïaumes envoient Procureurs » vers l'Empereur, notre Roi & Seigneur, » avec entiere information de tout ce qui » s'est fait jusques aujourd'hui, depuis que » Blasco Nuñez arriva. Par-là, ils démontrent évidemment leur innocence & justification, & la faute & orgueil de Blasco, » lequel ne voulut jamais acquiescer à l'appel qu'on lui présentoit sur l'exécution des » Ordonnances, les exécutant avec toute rigueur, faisant guerre, & usant de force » au lieu de Justice. Ils supplient l'Empereur » de confirmer le Seigneur Gonzale Pizarre » au Gouvernement du Pérou, comme il le » tient maintenant, puisque par ses vertus & » services il le mérite, étant aimé de tous, » & estimé pour Pere de la Patrie. Il maintient les Roïaumes en paix & justice, prend » garde aux Quints & Daces du Roi, entend fort bien les affaires, & gouverne » avec une longue expérience qu'il a; ce » qu'un autre ne pourroit pas de long-tems » entreprendre, & cependant le Peuple & » Païs souffriroit de grands dommages & » pertes. Nous nous assurons que l'Empereur » nous fera cette grace, parceque jamais » nous n'avons failli à lui faire service, quelques désordres, rebellions & guerres furieuses qui soient advenues par ses Juges » & Gouverneurs, qui ont pillé ses biens, & » prins & consommé ses revenus. Nous espérons aussi qu'il approuvera tout ce que » nous avons fait pour notre défense, & » qu'il ne trouvera mauvais si nous avons » persisté en notre appel. Il n'y a pas un de » nous autres qui lui demande grace ou pardon : Aussi n'avons-nous point failli; mais, » au contraire, nous avons fait service à Sa » Majesté, en conservant notre droit comme ses Loix le permettent. Nous vous assurons de notre part, que si Fernand Pizarre, que nous aimons grandement, fut » aussi bien revenu par deçà comme vous, » nous ne l'eussions enduré entrer plus avant, » non plus que vous, ou nous fussions devant tous morts; car, en ces Païs, nous

Pizarre n'avoit communiqué à personne les deux Lettres qu'il avoit reçues, & s'étoit contenté de les représenter comme un ordre de La Gasca pour sa réception, sans parler de l'amnistie. Il étoit charmé de voir ses Partisans dans la résolution de refuser l'entrée du Pérou au nouveau Ministre de la Cour, & souvent il prenoit plaisir à les entendre parler peu respectueusement de l'Empereur (12). Ce fut alors qu'il écrivit au Capitaine Carvajal, qui étoit toujours à Plata, de le venir joindre avec tout l'argent & toutes les armes qu'il pourroit apporter. Puelles, Gouverneur de Quito, & les autres Commandans, reçurent ordre de se tenir sur leurs gardes; non qu'on fût encore informé de ce qui se passoit à Panama (13), mais par une affectation de vigilance pour la tranquillité du Gouvernement.

Avanture du Capitaine Vela, & sa mort.

On a parlé du Capitaine Nuñez de Vela, Frere du Viceroi, qui aïant été pris dans le Popayan, étoit demeuré à la suite de Pizarre; avec assez de liberté néanmoins, puisqu'on lui laissoit celle d'aller à la chasse, après l'avoir averti seulement que toutes ses démarches seroient observées. Il lui arriva dans ce tems, une avanture qui causa sa mort, sans que l'approche du Président diminuât rien de la rigueur de ses Ennemis. Torre, Officier subalterne, qui étoit passé du service du Viceroi à celui de Pizarre, & qui n'en étoit pas mieux avec la fortune, eut le bonheur de découvrir, dans la Vallée de Hica, une Fosse (14) où les Péruviens offroient anciennement de l'or & de l'argent à une de leurs Idoles. On prétend qu'en or seul il en tira la valeur de plus de soixante mille écus, sans compter un grand nombre de pierres précieuses. Il mit ces richesses en dépôt, dans un Couvent de Saint François; & formant de nouvelles vues pour la suite de sa vie, il dit en Confession au Pere Gardien, qu'il étoit résolu de retourner en Espagne; mais qu'il

» ne nous soucions d'avanturer nos vies pour » conserver l'honneur, encore que ce soit » pour choses légeres; tellement que bien » plûtôt nous les avanturerons en cette af- » faire, où il ne va rien moins que de nos » biens, de l'honneur & de la vie même. » Nous supplions donc votre Seigneurie, » que pour le bon zele & vrai amour que » toujours avez eu & avez encore au Service » de Dieu & du Roi, que retourniez en Es- » pagne, & informiez l'Empereur de ce qui » est propre à ses Roïaumes, comme votre » prudence peut voir, & que ne donniez » occasion que mouriez tous en guerre, & » que nous achevions de tuer les Indiens, » qui sont restés des autres guerres, puisque » par la Délibération de tous, il ne peut » venir autre fruit. Le Capitaine Lorenço » d'Aldana est allé pour traiter avec vous des » affaires de ces Roïaumes : vous ajouterez » foi s'il vous plaît à tout ce qu'il vous dira. A Los Reyes, le 14 Octobre 1546. Gomara. L. V, ch. 70. La seule difficulté sur cette Lettre, qui est à peu-près la même dans tous les Historiens, c'est que Benzoni suppose qu'elle fut envoïée au Président par les Députés, & qu'il fait arriver celle du Président avant leur départ. L. III. chap. 14.

(12) Zarate, *ubi sup.*

(13) Il paroit qu'au fond ce fut la premiere Lettre d'Hinojosa, qui causa la ruine de Pizarre. Gomara dit nettement qu'Hinojosa lui promettoit de découvrir les vûes du Président, *encore qu'il fût bien fin, rusé & secret, d'y mettre bon ordre, & de le faire bientôt mourir* s'il connoissoit qu'il n'apportât ce qui étoit bon à tous. Pizarre, se fiant à cette promesse, négligea les préparatifs de sa défense. « Il est tout certain, ajoute le même » Historien, que si Hinojosa lui eut écrit » d'obéir à La Gasca, qu'il l'eut fait; au » lieu qu'il ne fit estime aucune du Prési- » dent, s'amusant à faire Fêtes, à courir la » canne à cheval, & autres passe-tems; fai- » sant toutefois bien son devoir quant au » Gouvernement. Liv. V, ch. 67.

(14) Gomara dit, avec plus de vraisemblance, dans une des Sépultures Indiennes.

Conquête du Perou. De la Gasca. 1546.

avoit à se reprocher d'avoir embrassé le Parti de Pizarre, & que craignant les recherches qu'on pourroit faire sur sa conduite, il souhaitoit, avant son départ, de rendre à Sa Majesté quelque service éclatant, qui pût lui rouvrir l'entrée de sa Patrie : qu'il étoit résolu de s'embarquer, avec son argent, sur un des petits Bâtimens qui étoient au Port, & mal gardés, de se rendre à Nicaragua, où il comptoit de pouvoir lever quelques Soldats, & d'y équiper un ou deux Vaisseaux, pour aller en course contre Pizarre & ses Partisans; qu'il lui suffiroit de descendre quelquefois sur la Côte du Pérou, dans les lieux qui étoient sans Trouppes, & d'y faire parler de son entreprise : qu'aïant néanmoins peu de réputation & d'autorité, il croïoit devoir chercher quelqu'un, qui eût les qualités nécessaires pour une expédition de cette nature & qui voulût s'en rendre le Chef; qu'il avoit jetté les yeux sur le Capitaine Vela, Officier de nom & d'expérience, obligé par honneur de vanger la mort du Viceroi son Frere, & d'un si grand nombre de ses Parens & de ses Amis, que Pizarre avoit fait misérablement périr; qu'il se livreroit à sa conduite; enfin qu'il n'étoit question que d'engager dans leurs interêts, quelques créatures du Viceroi, qui étoient à Los Reyes, & de les disposer à partir avec eux. Le Gardien communiqua ce projet à Vela, qui l'approuva sans objections : cependant la crainte de quelque artifice lui fit souhaiter des preuves de la bonne foi de Torre. Elles lui furent données, en présence du Gardien, par un serment prêté sur l'Autel. Le succès paroissoit assuré, lorsque les Espions de Pizarre aïant découvert quelques mouvemens suspects, Vela fut arrêté; & sur des indices, ou des aveux, que Zarate n'explique point (15), Pizarre lui fit couper la tête. Ce qui doit paroître fort étrange, c'est que sa Sentence le condamnoit comme Traître & Rebelle au Roi. Aussi répandit-elle tant de trouble & de défiance à Lima, qu'un mot, ou le plus leger soupçon, y mettoit tout le monde en danger.

Arrivée du Capitaine Carvajal & son entrée à Lima.

L'arrivé du Capitaine Carvajal, qui venoit de la Province de Charcas avec cent cinquante Chevaux, trois mille Arquebusiers, & d'immenses trésors, rendit un peu de tranquillité aux Habitans. Ils allerent tous au-devant de lui sous les Enseignes de Pizarre, qui se mit lui-même à leur tête, environné d'instrumens de musique, pour faire une Entrée triomphante à l'homme dont il avoit reçu le plus de services, & qui, réunissant en effet mille qualités extraordinaires, s'étoit fait une réputation presqu'égale par ses exploits, ses richesses & ses cruautés. Mais ces apparences de joie furent courtes. On reçut avis, le même jour, de Porto Vejo, qu'on y avoit vu paroître quatre Navires; & qu'après s'être approchés de terre, comme pour observer ce qui s'y passoit, ils avoient repris le large, sans jetter l'ancre, & sans faire demander des provisions. Une conduite si suspecte portoit à croire qu'ils ne pouvoient être Amis du Gouverneur. Cependant sa confiance pour Hinojosa eut encore le pou-

(15) Gomara prétend que ce fut Torre même, qui trahit Vela, sur un faux bruit que le Président avoit ordre de conserver le Gouvernement du Pérou à Pizarre. En effet on voit, dans la suite, que Torre fut emploïé avec distinction; ce qui ne seroit pas vraisemblable, si son dessein eut été découvert malgré lui. *Ubi sup.* ch. 67.

voir de le rassurer ; & ses précautions se bornerent à donner ordre que la garde se fît la nuit comme le jour.

Conquête du Perou.

De la Gasca. 1546.

Ces quatre Vaisseaux étoient ceux d'Aldana, qui arriverent le lendemain au Port de Malabri. Mora, Commandant de Truxillo, qui n'en est qu'à cinq ou six lieues, reçut cette nouvelle avec beaucoup d'étonnement ; mais quelque zele qu'il eût marqué jusqu'alors pour Pizarre, ses résolutions étoient prises au fond du cœur, puisque s'étant rendu à Malabri, sous le prétexte d'y chercher des informations, il se joignit aussitôt à l'Escadre du Président. Il paroît même qu'il s'étoit assuré de la disposition des Habitans de Truxillo ; car la premiere démarche, qu'il fit avec Aldana, fut d'envoïer ceux qui étoient propres au métier des armes, dans la Province de Caxamalca, pour y attendre avec plus de sûreté le tems où leur secours deviendroit nécessaire au Parti qu'ils embrassoient. Aldana prit aussi cette occasion pour dépêcher des Messagers aux Chachapoyas, à Guanuco, à Quito & dans d'autres lieux, avec des Lettres & des copies de l'amnistie roïale. Ces nouvelles furent bientôt portées à Pizarre, par un Religieux de la Merci, qui avoit toujours été dans ses interêts, mais qui ne put lui apprendre que le départ du Commandant de Truxillo, avec les Habitans, sans pouvoir l'assurer de leur intelligence avec la Flotte. Aussi Pizarre jugea-t-il que Mora & les Habitans étoient montés à bord, pour aller joindre le Président à Panama ; & dans cette idée, il se hâta d'envoïer par Mer, à Truxillo, Garcias de Leon, avec quinze ou vingt Soldats, pour prendre le commandement de cette Ville. Il lui avoit même ordonné d'embarquer les Femmes & les Enfans de ceux qui avoient pris la fuite, & de les faire transporter aussi à Panama, pour se délivrer de la nécessité de les nourrir, dans la résolution où il étoit déja de disposer des biens de leurs Maris. Leon, s'étant mis en Mer, rencontra, comme il auroit dû s'y attendre avec plus de lumieres, les quatre Vaisseaux d'Aldana, auxquels il ne put éviter de se joindre. Le Religieux de la Merci, qu'il avoit à sa suite, fut renvoïé par terre à Los Reyes, avec ordre d'apprendre à Pizarre que les quatre Vaisseaux étoient sur la Côte du Pérou au nom du Roi, & de la part du Président. Une déclaration si peu ménagée, quoiqu'elle ne fût accompagnée d'aucune menace, jetta Pizarre dans un nouveau trouble. Il ordonna sur-le-champ au Religieux de se retirer, avec défense, sous peine de supplice, de parler au moindre Habitant ; & ne pouvant modérer ses premiers transports, il se reprocha hautement, avec des plaintes ameres, de n'avoir pas fait couper la tête à tous ceux dont la fidélité lui avoit été suspecte.

Aldana paroît avec ses quatre Vaisseaux.

La nouvelle en est portée à Pizarre.

Son trouble.

Son ressentiment, joint au danger dont il se crut menacé, quoiqu'il n'en connût pas encore toute l'étendue, acheva de le déterminer à la guerre. Il se hâta de nommer des Commandans. Le titre & les fonctions de Lieutenant général, ou de Mestre de Camp, furent confirmés au Capitaine Carvajal. Le Docteur Carvajal & Cepeda eurent le Commandement de la Cavalerie. Celui des Arquebusiers fut partagé entre d'Acosta, Guevara & Torre ; & celui des Picquiers, entre Bachicao, Almandras & Robles. Tous les Habitans de Los Reyes, sans distinction de rang,

Il se prépare à la guerre.

Conquête du Perou. de la Gasca. 1546.

reçurent ordre de prendre les armes, sous peine de mort pour ceux qui ne paroîtroient pas au jour marqué; & la paie fut reglée dans l'ordre suivant; on donna, aux deux Capitaines de Cavalerie, cinquante mille écus, sur lesquels, ils devoient lever chacun cinquante Maîtres & les équiper. Mais une partie des Habitans de la Ville, devoit servir d'ailleurs à cheval; & comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit peu de fond à faire sur eux, on ne leur avoit imposé cette loi que pour tirer d'eux de l'argent, des armes & des chevaux, qui furent donnés à ceux qui n'en avoient pas. Martin Robles & Bachicao reçurent vingt mille écus, pour faire chacun cent trente Picquiers; Guevara & d'Acosta, la même somme chacun, pour cent cinquante Arquebusiers, & Torre douze mille écus, pour cinquante, qui devoient faire la garde ordinaire de Pizarre. On donna douze mille écus à Martin d'Almandras, pour quarante-cinq Hallebardiers. Altamirano fut nommé pour grand Etendard, avec une Compagnie de quatre-vingts chevaux, composée des plus riches Habitans de Los Reyes. Toutes ces Trouppes aïant été bien-tôt formées, Pizarre fit une revue générale, dans laquelle Cepeda parut avec une image de la Vierge sur son Enseigne, & le Docteur Carvajal avec un Saint Jacques sur la sienne. Celle de Guevara portoit une cuirasse, avec un chiffre par lequel il vouloit désigner le nom de Pizarre. Bachicao fit mettre sur son Drapeau un G & un B entrelassés, avec une Couronne roïale au-dessus. Le Capitaine Carvajal aïant retenu la même Enseigne qu'il avoit portée dans toutes ses guerres, il n'y eut que celle d'Altamirano, c'est-à-dire le grand Etendard où l'on vit paroître les armes roïales.

Etat de ses forces.

Ensuite on fit la distribution des Postes: chacun eut le sien assigné, pour faire soigneusement la garde autour des murs, & vers le Port. Pizarre distribua des présens, & fit des caresses aux Soldats de chaque Enseigne. Dans la revue générale, il parut à pié. On lui comptoit environ mille hommes, aussi bien équipés que les meilleures Trouppes de l'Europe. Outre de fort belles armes, la plûpart avoient des haut-de-chausses & des pourpoints de soie; plusieurs même en avoient de toile d'or, ou brodés d'or & d'argent, avec de larges galons aux chapeaux, & divers ornemens de broderie sur leurs cartouches & leurs fournimens. La poudre ne leur manquoit point. Pizarre entendoit fort bien à la faire. Il avoit fait acheter tous les Chevaux & les Mulets qu'on avoit pu trouver, pour le transport des Equipages, sur-tout pour ceux de l'Infanterie. On assure que la dépense de tous ces préparatifs montoit, pour lui seul, à plus de cinq cens mille écus.

Ses dispositions & son Manifeste.

Il envoïa Martin Sylvera à Plata, pour en tirer tout l'argent qui pouvoit s'y trouver, Roblez à Cusco, pour en amener toutes les Trouppes; & d'autres en différens lieux avec les mêmes ordres. Puelles fut pressé, par un Courrier, de se rendre à Los Reyes avec toutes les Trouppes de Quito. Enfin rien ne fut négligé, dans un espace de tems si court, qu'à peine se donnoit-on celui d'expédier régulierement les dépêches. La principale occupation des Secrétaires étoit à dresser des Manifestes, dans lesquels on représentoit que Pizarre aïant fait partir Aldana, au nom du Roïaume entier, pour informer Sa Majesté de la véritable situation des affai-

tes, ce Perfide s'étoit laissé corrompre par les artifices du Président, & venoit actuellement, contre ses Bienfaiteurs & ses Amis, avec les mêmes Vaisseaux dont ils lui avoient confié le Commandement; qu'à l'égard du Président, il étoit envoïé, comme Vela, pour s'emploïer au rétablissement de la paix publique; mais qu'au lieu de se conformer aux intentions de Sa Majesté, il commençoit par lever des Trouppes, & mettre en armes celles qu'il avoit séduites, pour exercer sans doute une implacable rigueur contre ceux que le malheur des circonstances avoit engagés dans les dernieres guerres; que tous les Espagnols du Pérou y avoient eu la même part, & qu'ils devoient penser que ces menaces les regardoient tous; qu'au reste, il ne falloit pas se fier à de spécieuses promesses, sur-tout à celle d'une amnistie générale, puisqu'en supposant un pardon réel, il ne pouvoit regarder que le passé, & que l'affaire de Quito étant arrivée depuis que le Président étoit parti d'Espagne, cette bataille & la mort du Viceroi n'y pouvoient être comprises; que leur sûreté les obligeoit par conséquent d'attendre que la Cour fût informée de tout, & qu'elle fît connoître ses intentions par de nouveaux ordres, d'autant plus que Maldonnat lui écrivoit d'Espagne, que La Gasca n'étoit point envoïé pour gouverner le Pérou, mais seulement pour présider à l'Audience roïale; ce qu'il n'avoit pu s'empêcher de reconnoître lui-même dans sa Lettre; & que s'il prenoit les armes contr'eux, séduit par des Perfides & des Ingrats, jamais Sa Majesté n'approuveroit cette violence: enfin que la seule injustice d'avoir arrêté ceux qu'ils envoïoient en Espagne, les autorisoit non-seulement à repousser ses attaques, mais à lui déclarer une guerre ouverte (16).

Conquête du Perou, de la Gasca. 1546.

Adresse de Pizarre.

Mais cette apologie ne parut pas suffisante au Conseil de Pizarre, sur-tout au Capitaine Carvajal, pour justifier leur conduite & faire passer tout à la fois, dans le cœur des Trouppes, le feu de la haine & de la vangeance dont ils étoient animés. Ils firent assembler tout ce qu'il y avoit de gens de Lettres à Los Reyes, & leur proposerent le crime dont ils prétendoient que le Président & les Déserteurs de leur Parti s'étoient rendus coupables, non-seulement pour s'être saisis de la Flotte, mais pour être entrés au Pérou à main armée, contre le service & les intentions du Roi. Personne n'aïant osé contredire Pizarre, le Procès fut instruit dans les formes; & peu de jours après, on porta un jugement, par lequel La Gasca & ses Associés étant déclarés coupables, le premier étoit condamné à perdre la tête, & les autres à divers supplices. Hinojosa & Lorenço d'Aldana devoient être écartelés. On fit signer d'abord cette Sentence à Cepeda, qui prenoit toujours la qualité d'Auditeur, & toute l'Assemblée ne balança point à la signer après lui; à l'exception d'un Licentié, nommé Polo Hondegardo, qui se dérobba, pour aller trouver Pizarre, & qui eut assez de hardiesse pour lui représenter qu'une démarche de cette nature pouvoit nuire à ses propres interêts, en ôtant l'envie de rentrer dans son Parti à ceux que la crainte avoit pu faire passer au service du Président, lorsqu'ils auroient appris avec quelle rigueur ils avoient été traités. Il ajouta que La Gasca étant Prêtre, un Tri-

Il fait condamner à mort La Gasca & ses Partisans.

(16) Zarate, Liv. VI, chap. 11.

CONQUÊTE DU PEROU.

DE LA GASCA. 1547.

bunal séculier ne pouvoit, suivant les Loix Canoniques, prononcer une Sentence de mort contre lui, sans encourir les plus graves censures de l'Eglise, c'est-à-dire l'excommunication majeure. La seconde de ces deux raisons parut si forte à Pizarre, qu'elle fit suspendre la publication de la Sentence.

La Flotte d'Aldana s'avance vers Los Reyes.

Il apprit alors que les Vaisseaux d'Aldana étoient partis de Truxillo, & s'avançoient le long de la Côte. Acosta fut commandé aussi-tôt, avec un Corps de Cavalerie, pour suivre le rivage, & les empêcher d'y prendre des provisions. Aldana, informé de son dessein par quelques Fugitifs de Los Reyes, lui dressa une embuscade, en faisant cacher cent cinquante Arquebusiers dans des Roseaux, sur le chemin par lequel il devoit passer. Heureusement pour la Cavalerie de Pizarre, Acosta rencontra plusieurs Espions de la Flotte, qu'il enleva, & qui pour sauver leur vie l'avertirent du danger. Il s'arrêta au Port de Guaura, pour y attendre de nouveaux ordres, qu'il reçut bien-tôt. Ses Prisonniers, qu'il avoit envoïés à Los Reyes, y furent si bien traités, par reconnoissance pour le service qu'ils avoient rendu, que reprenant le Parti de Pizarre, ils lui déclarerent qu'un Dominiquain, nommé Pierre d'Ulloa étoit descendu de la Flotte en habit Séculier, pour publier par-tout l'amnistie. Il fut découvert, amené comme un Criminel d'Etat, & jetté dans un Cachot rempli de crapauds & de couleuvres (17).

Mécontentement du Docteur Carvajal.

Pizarre avoit nommé le Docteur Carvajal, avec trois cens Arquebusiers à cheval, pour marcher contre les Fugitifs de Truxillo, dont il n'ignoroit plus la retraite : mais on lui représenta que le Docteur n'aïant eu pour motif de le servir que sa haine contre le Viceroi, on devoit prendre peu de confiance à lui, depuis qu'elle étoit satisfaite par la mort des deux Velas ; qu'il avoit plusieurs Freres au Service de Sa Majesté, surtout l'Evêque de Lugo, qui occupoit de grands Emplois en Espagne ; qu'il falloit se souvenir aussi que Carvajal avoit été condamné au dernier supplice, sur des soupçons mal approfondis, & que le ressentiment de ces outrages ne s'efface point aisément. Ces raisons persuaderent Pizarre, & lui firent commettre une injustice dont il ne tarda point à se repentir. Le Docteur, supplanté par Acosta, auquel il vit donner sa Commission, ne chercha plus que l'occasion de s'en vanger : Acosta partit, & s'avança jusqu'à Barancas, à vingt-quatre lieues de Los Reyes ; mais de nouveaux incidens lui firent changer sa marche.

Centeno sort de sa Caverne.

Les Lettres & les promesses de l'amnistie, qu'Aldana trouvoit le moïen de répandre, commençoient à produire de funestes effets pour Pizarre. Sayavedra, son Lieutenant à Guanuco, étoit déja parti de cette Ville, avec les Trouppes qu'il avoit sous ses ordres, & s'étoit allé joindre à celles de Truxillo, dans la Province de Caxamalca. Centeno, qui depuis plus d'un an se tenoit caché dans une Caverne des Andes, n'apprit pas plûtôt l'arrivée du Président, qu'il sortit de son asyle. En peu de jours, il rassembla une partie des Guerriers qui l'avoient secondé dans ses premieres entreprises. Les principaux étoient Louis de Ribera, Pere, Esquivel, Diegue Alvarez, Negral, Hortiz, & Ruiz. Quoiqu'ils ne fussent pas cinquante, dont une partie étoit à pié, & la plupart mal armés, ils entreprirent tout-

(17) *Ibid.* ch. 12.

d'un-coup

d'un-coup de se saisir de Cusco. On juge qu'ils y furent excités par les Habitans mêmes, ou par les Chefs de la Garnison; sans quoi toute l'opinion qu'on a dû prendre de la valeur de Centeno ne feroit pas excuser sa témérité. Robles, qui commandoit à Cusco pour Pizarre, depuis qu'Alfonse de Toro y avoit été poignardé par son Beau-pere dans une querelle domestique, étoit un jeune Homme de peu de naissance & d'esprit, qui s'y étoit rendu fort odieux. Si l'on ne suppose point quelque raison de cette nature, il paroîtra incroïable que quarante ou cinquante Hommes, dont la plupart avoient leurs épées ou leurs poignards liés à des perches, pour leur servir de lances, eussent osé tenter l'attaque d'une Ville, où, personne n'ignoroit qu'outre les Habitans, on comptoit alors plus de cinq cens Soldats. Il est vrai, qu'en relevant beaucoup une si grande action, les Historiens Espagnols y joignent ce qu'ils ont cru propre à lui donner de la vraisemblance. Robles, informé de l'approche & de la foiblesse de Centeno, jugea que pour dissiper ce petit nombre de Factieux, il lui suffisoit de se montrer hors des murs avec trois cens Hommes. D'Aguirre, dont le Capitaine Carvajal avoit fait pendre le Frere, alla joindre Centeno, & l'instruisit de tout ce qui se passoit dans la Ville. Les cinquante Braves attendirent la fin du jour pour se mettre en marche, & s'avancerent par un chemin différent de celui ou Robles s'étoit posté avec ses Trouppes. Ils les attaquerent en flanc, & dans les ténebres; d'où il arriva que les Soldats de Robles se tuoient mutuellement, sans pouvoir se reconnoître. Enfin, pour ne laisser rien manquer à l'adresse de Centeno, non plus qu'à son courage, Zarate raconte, qu'à l'exemple d'un Capitaine Carthaginois (18), il avoit emploïé une ruse qui ne lui réussit pas moins heureusement. Il avoit fait conduire tous les chevaux de sa Trouppe sur le chemin des Ennemis; & les aïant fait déseller & débrider, il avoit donné ordre à quelques Indiens de les pousser devant eux. Ces animaux, pressés par ceux qui les suivoient, se mirent à courir de toute leur force, & jetterent beaucoup de désordre parmi les gens de Robles, avant qu'on eut le tems de les tuer, ou de reconnoître qu'ils étoient sans Cavaliers. Centeno, aïant mis les Ennemis en fuite, entra dans Cusco avec la même audace, & se fit élire Commandant, ou Capitaine Général, au nom de Sa Majesté. Dès le jour suivant, il fit couper la tête à Robles, qui avoit été pris dans sa fuite; & rassemblant sous son Enseigne, non-seulement le reste des Soldats de la Ville, mais la meilleure partie des Fuïards, après se les être attachés par la promesse du pardon & par la distribution de cent mille écus qui appartenoient à Pizarre, il se vit à la tête d'environ quatre cens Hommes, avec lesquels il prit le chemin de Plata. Son espérance étoit d'engager Mendoze, Commandant de cette Ville pour Pizarre, à se déclarer aussi pour le Parti Roïal. Il ne put exécuter si-tôt ce dessein; mais, dans sa marche, il rencontra cent trente Hommes d'Arequipa, qui s'étant révoltés contre Martin, Lieutenant de Pizarre, venoient se joindre à lui sous la conduite de Villegas.

Comment il s'empare de Cusco.

Stratagême renouvellé des Carthaginois.

(18) Se trouvant enfermé dans un Vallon par ses Ennemis, il en sortit en faisant marcher devant lui des Taureaux & des Vaches, aux cornes desquels il avoit fait attacher des bottes de paille embrasées.

CONQUÊTE DU PÉROU.

DE LA GASCA. 1547.

Irrésolution de Pizarre.

Le bruit de son Expédition étant bien-tôt parvenu à Los Reyes, Pizarre, que ce soulevement imprévû & la désertion de ses Officiers jetterent dans une vive allarme, prit le parti de rappeller Acosta, pour le faire marcher du côté le plus pressant, c'est-à-dire contre Centeno; résolu de le suivre lui-même avec toutes ses forces, s'il voïoit celles de ses Ennemis augmenter. Ceux qui l'observoient de près, entre lesquels il paroît qu'on peut compter Zarate (19), croïoient avoir déja découvert que si le succès ne répondoit pas à ses espérances, il pensoit à quitter le Pérou, pour aller tenter la fortune sur la Riviere de Plata ou vers le Chili. Mais remettant cette ressource à l'extrêmité, il commença par faire arrêter plusieurs personnes dont il soupçonnoit l'attachement: il en condamna d'autres au supplice, sur la seule accusation d'avoir eu dessein de le quitter. Lorenço Mexia, Gendre du Comte de la Gomera, fut de ce nombre. Altamirano, qui portoit l'Etendard Roïal, un des plus riches Espagnols du Païs, fut arrêté, sans autre crime que d'avoir pris des manieres trop froides (20), & fut étranglé pendant la nuit (21). Ensuite, après s'être efforcé d'établir la fidélité par la terreur, Pizarre y voulut joindre la Religion du serment. Il fit assembler tous les Officiers qu'il avoit à Los Reyes & les principaux Habitans de la Ville. Un long discours, dans lequel il répeta tout ce qu'il avoit déja publié pour sa Cause, fut suivi d'une sommation formelle d'expliquer chacun leur sentiment; & pour rendre les opinions plus libres, il engagea sa foi *de Cavalier & de Gentilhomme*, que non-seulement il ne s'offenseroit point qu'on se déclarât contre lui, mais qu'il laisseroit, à ceux qui trouveroient de l'injustice dans ses vûes, la liberté de se retirer. Il ajouta seulement, qu'ils devoient penser deux fois à l'engagement qu'ils alloient prendre, parcequ'il juroit aussi de faire couper la tête à quiconque lui manqueroit de parole après s'être engagé. Tous lui promettant de le suivre & d'exécuter ses ordres, avec offre de leurs biens & de leur vie, il tira de son sein un Papier, qui contenoit tout ce qu'ils avoient entendu; il fit écrire au bas, par l'Auditeur, une promesse solemnelle, qu'il lui fit signer le premier; & présentant de sa propre main la plume à tous ceux qui étoient présens, il la conduisit de l'œil, pour leur faire écrire successivement leurs noms. Après cette cérémonie, Acosta, qui étoit revenu prendre ses ordres, partit avec quatre cens Hommes, & prit le chemin de la Montagne, dans l'espérance de surprendre Centeno.

Serment qu'il tire de ses Partisans.

Aldana paroît devant Los Reyes

Quelques jours après, on eut avis que la Flotte avoit paru à quinze lieues de Los Reyes. Pizarre se crut obligé de sortir de la Ville avec toutes ses Trouppes, dans la crainte que si les quatre Vaisseaux entroient une fois dans le Port, il ne lui fût difficile de retenir ceux qui tenteroient de se dérober dans la premiere confusion, pour aller joindre Aldana. Il fit publier une défense, sous peine de mort, à tous ceux qui avoient pris les armes à son service, de s'arrêter un instant dans les murs lorsqu'il en seroit sorti; & le Capitaine Carvajal eut ordre d'y demeurer pour l'exécution. Comme une partie des Trouppes étoit composée des Habitans, un ordre

(19) *Ibidem.* ch. 14.
(20) *Ibid.*
(21) Son corps fut attaché le lendemain au gibet.

si rigoureux leur causa tant de fraïeur, qu'à peine osoient-ils se parler entr'eux. Quelques-uns néanmoins se cacherent; & d'autres ensevelirent dans la terre ce qu'ils avoient de plus précieux. La veille du jour marqué pour sortir, on vit dans le Port trois des quatre Vaisseaux. L'allarme devint si vive, que Pizarre partit sur-le-champ, avec tout ce qui se trouva prêt, & s'alla poster entre le Port & les murs, autant pour arrêter ceux de ses gens qui penseroient à se rendre sur la Flotte, que pour s'opposer à la descente de ses Ennemis. D'ailleurs il ne vouloit pas être soupçonné d'abandonner la Ville, ni s'en éloigner réellement, sans avoir approfondi les intentions d'Aldana, & sans avoir tenté de se rendre maître des Vaisseaux par la ruse. Il n'en avoit pas un à son service, depuis qu'une mauvaise politique lui en avoit fait brûler cinq, qui étoient peu auparavant dans le Port.

Allarmes de la Ville.

Le reste du jour fut emploïé à mettre une garde avancée vers la Mer, pour empêcher toute communication de la Ville & du Camp avec la Flotte, & pour veiller sur tous les mouvemens des Ennemis. On passa la nuit dans cette situation. Le lendemain, Pizarre chargea Hernandez, un des principaux Habitans de Los Reyes, de se rendre à bord, dans un Canot, pour offrir de sa part, à Aldana, la liberté de lui envoïer quelqu'un avec lequel il pût traiter du sujet de son retour, & pour demeurer, dans l'intervalle, en otage sur la Flotte. Aldana reçut volontiers cette proposition, & fit conduire à terre Penna, un de ses Capitaines, que Pizarre fit garder jusquà la nuit à quelque distance du Camp. Il se le fit amener, dans les ténebres; & Penna lui mit entre les mains une copie des Provisions du Président & de l'amnistie générale, qui portoit aussi la révocation des Ordonnances. Il y joignit quelques explications sur le Parti auquel la Cour s'étoit arrêtée, de changer la forme du Gouvernement, & sur les avantages qui reviendroient au Pérou de cette nouvelle disposition. Pizarre ne put soutenir un discours, dont il se crut outragé. Il répondit d'un ton furieux » qu'il feroit tirer à quatre Che- » vaux tous les Ennemis qu'il avoit sur la Flotte, & qu'il châtieroit » l'audace du Président ». Il se plaignit, avec le même emportement, de l'outrage qu'on lui avoit fait de retenir les Envoïés, & sur-tout de Lorenço d'Aldana, qui lui apportoit la guerre, après avoir reçu sa commission & son argent, pour aller en Espagne avec la qualité de son Ministre. Cependant, étant un peu revenu de ce transport, il fit signe à ses Capitaines de sortir de sa Tente; & lorsqu'il fut seul avec Penna, il s'étendit sur tout ce qui pouvoit servir à sa justification. Enfin, le traitant avec amitié, il lui offrit cent mille écus, s'il vouloit le rendre Maître du Galion de la Flotte, qui en faisoit toute la force, & qu'il commandoit. Penna répondit noblement qu'il n'étoit pas capable d'une si basse trahison, & que Pizarre ne se faisoit pas d'honneur à la proposer. Il fut confié, pour le reste de la nuit, à la garde de Ribera, avec ordre de ne lui laisser voir personne; & le lendemain, il fut renvoïé à la Flotte sans aucune autre explication. Hernandez eut aussi la liberté de revenir; mais aïant promis de s'emploïer au service du Roi, & s'étant chargé d'un grand nombre de Lettres pour les Officiers du Camp,

Pizarre sort des murs.

Son entretien avec Penna.

Adresse d'Hernandez.

avec plusieurs copies du pardon, il eut besoin de beaucoup d'adresse pour tromper Pizarre. On lui avoit donné toutes les dépêches doubles. En arrivant, il déclara qu'on avoit voulu lui persuader de publier l'amnistie dans le Camp, & qu'il avoit cru devoir s'en charger, avec diverses Lettres; non-seulement pour amuser Aldana par cette espérance, mais pour livrer les Lettres à Pizarre, qui pouvoit en tirer d'utiles informations. Il lui remit en effet celles qui étoient destinées à cet usage, & Pizarre se crut fort redevable à son zele. Mais après avoir joué ce rôle, il trouva le moïen de rendre lui-même une partie des autres, & de faire adroitement tomber le reste entre les mains de ceux dont elles portoient les noms.

Mal qu'elle cause à Pizarre.

L'effet de ce stratagême fut si funeste pour Pizarre, qu'il surpassa les espérances de ceux qui l'avoient emploïé. On a vu qu'en sortant de Los Reyes il y avoit laissé le Capitaine Carvajal, pour faire punir ceux qui tarderoient à se rendre au Camp. Carvajal, après avoir rempli formellement sa commission, s'étoit reposé du reste sur Pedre de Cicilia, homme de soixante-dix ans, mais aussi cruel que lui; & l'avoit chargé particulierement de faire pendre, à l'heure même, ceux qui reviendroient du Camp dans la Ville, sans un congé par écrit. Cicilia s'acquitta de cet office avec tant de rigueur, qu'aïant rencontré un Soldat sans congé, & n'aïant pas la patience d'attendre le Bourreau, dont il se faisoit suivre ordinairement avec une provision de cordes, sur-le-champ il le poignarda lui-même. L'impression de tant d'horreurs, jointe à l'arrivée de l'amnistie & des Lettres, fit lever enfin le masque à quantité d'honnêtes gens, qui n'avoient pas cessé de gémir en secret du malheur de leur situation. Douze ou quinze des principaux de la nouvelle Milice commencerent à donner l'exemple. Sous divers prétextes, ils obtinrent séparément la permission d'aller à la Ville; mais après y avoir pris ce qu'ils avoient de plus précieux, au lieu de retourner au Camp, ils prirent le chemin de Truxillo. Quelques Espions en donnerent avis à Pizarre, qui les fit poursuivre par un détachement de Cavalerie: mais Torre, qui le commandoit, aïant marché plus de huit lieues sur leurs traces, & jugeant enfin qu'il lui seroit inutile de les joindre, parcequ'ils étoient tous gens de qualité, qui périroient plutôt que de tomber vifs entre ses mains, abandonna son entreprise. En retournant vers le Camp, il en rencontra un, qui avoit eu le malheur de demeurer en arriere, & qui ne put éviter d'être pris. C'étoit Hernand Bravo de Lagunas, Gentilhomme d'un mérite distingué, & Frere de Donna Yñez Bravo, Femme de Ribera. Il fut conduit à Pizarre, qui le condamna sur-le-champ au supplice. Donna Yñez, une des plus belles Femmes du Pérou, apprenant le péril de son Frere, courut de la Ville au Camp, se jetta aux piés de Pizarre, & secondée d'ailleurs de la plûpart des Officiers, obtint grace enfin, après avoir été long-tems refusée. Zarate observe que, de tous ceux qui offenserent Pizarre pendant sa révolte, Lagunas fut le seul en faveur duquel il se laissa fléchir. Mais il en recueillit peu d'avantage; & rien ne marque mieux à quel point l'aversion étoit montée contre lui. Trois heures après la grace qu'il avoit accordée, ce même Lagunas, qui

Il est abandonné d'un grand nombre de ses gens.

Avanture de Lagunas.

s'étoit vu la corde au cou, à-peine revenu de ſon trouble, & ſans ſe donner le tems de reſpirer, reprit la fuite avec quelques autres & s'éloigna plus heureuſement. Auſſi Pizarre en fut-il ſi frappé, que dans un trouble où perſonne n'oſoit l'aborder, il donna ordre qu'on tuât, ſur le champ & ſans diſtinction, tous ceux qui ſeroient rencontrés hors du Camp (22).

Fuite de pluſieurs autres.

Mais un remede de cette nature n'étoit pas propre à guérir le mal. Dès la nuit ſuivante, Maldonnat, ſurnommé le riche, un des principaux Officiers de l'Armée, Vieillard reſpectable, & des plus riches en effet du Pérou, prit le parti d'abandonner ſa fortune pour fuir à toutes ſortes de riſques. Il ſortit de ſa Tente avec la cappe & l'épée ſeule, ſans ſe donner le tems de faire ſeller un Cheval, & ſans prendre un Domeſtique avec lui. Après avoir long-tems marché dans les ténebres, il arriva au bord de la Mer, où il paſſa le reſte de la nuit dans le ſable; & le matin, s'étant ouvert à quelques Indiens, auxquels il fit faire un Canot de roſeaux, il ſe rendit avec eux ſur la Flotte, mais avec tant de peine & de danger, que le Canot n'étant plus en état de réſiſter aux vagues, il périſſoit infailliblement, s'il avoit eu dix toiſes de plus à traverſer. Ce matin même, Martin de Robles, autre Officier de conſidération, n'aïant point trouvé Maldonnat dans ſa Tente, où il étoit allé pour le voir, & jugeant de ſa réſolution, en prit occaſion d'avertir Pizarre qu'il devoit abandonner un Camp où le danger de perdre ſon Armée ne feroit qu'augmenter de jour en jour, & lui offrit de courir après Maldonnat, qui ne pouvoit être fort éloigné, & dont il étoit important de faire un exemple, pour retenir par la terreur ceux qui ſeroient tentés de l'imiter. Pizarre approuva beaucoup ces deux conſeils, ſur-tout de la part d'un homme, qui étoit entré juſqu'alors dans toutes ſes vues, & le preſſa même d'exécuter le ſecond. Robles prit les Chevaux de Maldonnat, avec les ſiens, & trente Cavaliers de ſa Compagnie dont il connoiſſoit les diſpoſitions. Il partit à la vue de Pizarre, qui fit des vœux pour le ſuccès de ſa courſe. Mais en arrivant à Los Reyes, il y déclara qu'il alloit joindre le Préſident, & que tout ce qu'il y avoit de braves Eſpagnols étoient obligés de ſuivre les ordres du Roi.

Pizarre s'éloigne de Los Reyes.

Cette nouvelle, qui fut bien-tôt apportée au Camp, y cauſa tant de déſordre, que Pizarre n'oſa même entreprendre d'envoïer ſur les traces des Fugitifs. Après s'être efforcé de calmer l'agitation publique, il prit le parti de lever ſon Camp; & dès le lendemain il s'avança vers un Aqueduc, à deux lieues de la Ville, où ſa ſituation lui fit eſpérer qu'avec des Gardes & des Patrouilles, il pourroit arrêter ceux qui penſoient à le quitter. Il ſe flattoit que la plus grande difficulté ſeroit vaincue, s'il pouvoit éloigner ſes Trouppes juſqu'à dix ou douze lieues de la Mer. Le Docteur Carvajal eut le commandement de la principale Garde, avec ordre de veiller ſoigneuſement toute la nuit. Mais dans la nuit même, prenant ſon tems, avec Retamoſo, ſon Enſeigne, Hondegardo, Eſcovedo, Mirande, Vargas & pluſieurs autres, il retourna vers Los Reyes, d'où il prit le chemin de Truxillo. Lope Martinez avoit déja pris la

Autres fuites.

(22) *Ibidem.* ch. 16.

CONQUÊTE DU PEROU.

DE LA GASCA.

1547.

même route. Quelques heures après, Roïas, à qui Pizarre avoit donné le grand Etendard, partit aussi, avec Vermudez & Gomez de Roïas, ses Neveux, & plusieurs autres personnes de qualité. Ils s'échapperent par le quartier de Carvajal, où le passage étoit libre, depuis son départ. Ce qu'il y avoit de plus étrange dans toutes ces fuites, c'est qu'elles se faisoient, non-seulement sans concert, mais avec une vive défiance entre les différentes Trouppes, par la crainte où chacun étoit de laisser pénétrer ses intentions à tout autre que des Amis éprouvés.

Regret de Pizarre pour le Docteur Carvajal.

Les premiers raïons du jour, qui porterent de si fâcheuses nouvelles à Pizarre, le jetterent dans une mortelle consternation. Il regrettoit surtout l'évasion du Docteur Carvajal; & le chagrin qu'il lui avoit causé, en lui ôtant la Commission dont il avoit chargé Acosta, étoit une cause trop juste & trop récente pour laisser quelque doute de ses motifs. Il ne se repentoit pas moins amerement de ne se l'être pas attaché par un mariage avec sa Niéce, Donna Francisca, Fille du Marquis, dont on lui avoit fait la proposition, & qui auroit été capable de le mettre entiérement dans ses intérèts. Le départ d'un Homme si consideré fit aussi les plus fâcheuses impressions sur l'esprit des Soldats, qui n'ignoroient pas l'intime liaison & les engagemens qu'il avoit avec Pizarre, depuis la mort du Viceroi. Il laissoit au Camp plus de quinze mille écus: mais il emportoit les secrets du Conseil; & le désespoir auquel on attribua sa fuite, dans le doute où il devoit être de sa reconciliation avec le Parti Roïal, faisoit juger aussi mal des ressources de Pizarre que de la justice de sa cause. Pendant que ces tristes considérations occupoient le Chef & les Trouppes, deux autres Officiers, Jean Lope & Villadan, pousserent leurs chevaux à la vûe de tout le monde & de Pizarre même, en criant à haute voix, vive Sa Majesté, & meure le Tyran Pizarre! Ils sortirent du Camp, avec un bonheur égal à leur hardiesse, & l'on ne put attribuer une fuite si téméraire, qu'à la confiance qu'ils avoient à la vîtesse de leurs chevaux. Ce spectacle jetta Pizarre dans une défiance, qui lui fit même défendre le moindre mouvement pour les arrêter, dans la crainte de donner aux Spectateurs un prétexte pour les suivre. Il se hâta de lever son Camp; & la route qu'il fit prendre à ses Troupes fut par la Plaine, vers Arequipa. La désertion continua pendant toute cette marche, quoique sur de simples soupçons il eût fait pendre en peu de jours, dix ou douze personnes de distinction, sans leur laisser le tems de se reconcilier avec le Ciel. Enfin les Historiens ne lui donnent que deux cens Hommes, en arrivant dans la Province de Nasca, qui est à cinquante lieues de Los Reyes.

Los Reyes se declare pour le Roi.

Il avoit laissé, dans cette Ville, Ribera, Martin Pizarre, Antoine de Leon, & quelques autres des principaux Habitans, que leur vieillesse ou leurs infirmités dispensoient des fatigues de la guerre, & sur l'attachement desquels il comptoit dans son absence. Mais à peine le virent-ils éloigné, qu'ils se déclarerent pour le Parti Roïal. L'amnistie & les Provisions du Président furent publiées, & reçues au nom de tous les Habitans. Ensuite ils firent donner avis de leurs dispositions à Lorenço d'Aldana, qui n'avoit pas cessé de demeurer à l'ancre, pour recevoir tous ceux qui cherchoient un asyle sur ses Vaisseaux. D'ailleurs, à la premiere nouvelle de l'éloigne-

ment de Pizarre, Palamino étoit descendu sur la Côte avec un détachement nombreux, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de revenir à Los Reyes; & lorsque cette Ville eut déclaré sa soumission par des Députés, on mit, à de justes distances, sur la route des Rebelles, douze Cavaliers, qui avoient ordre de communiquer, avec toute la diligence possible, tout ce qu'ils apprendroient dans cette chaîne. Caceres fut placé par Aldana dans Los Reyes, pour y recevoir avec bonté ceux qui viendroient s'y rassembler sous les Enseignes Roïales. Quelques Moines furent dépêchés en divers endroits où le Parti du Roi commençoit à prévaloir, pour y confirmer l'amnistie, & l'approche du Président, dont on avoit appris, en effet, le départ de Panama. Centeno reçut particulierement des éloges de sa fidélité, & des assurances d'une distinction proportionnée à ses services. Enfin Yllanes eut ordre de ranger la Côte, avec une Frégate, pour répandre des Lettres par des Messagers adroits, qui devoient s'approcher d'Arequipa même, où l'on supposoit que Pizarre avoit ses principales ressources, passer vers Plata, pour y rappeller Mendoze au devoir, & s'avançer, s'il étoit possible, jusqu'au Camp d'Acosta.

Conduite d'Aldana.

Rien n'empêchant plus Aldana d'entrer dans un Païs où tout se disposoit à la soumission, il y fit sa descente, à la tête de cent cinquante Hommes qui lui restoient à bord; & s'avançant vers la Ville, il y fut reçu avec les honneurs qu'on crut devoir au Chef du Parti Roïal. Alors tous les cœurs fideles sortirent de l'oppression; & ceux, qui continuoient d'abandonner l'armée Ennemie, arriverent en grand nombre, dans un lieu où l'on ne pensoit plus qu'à les traiter avec amitié. Un jour, néanmoins, on publia que Pizarre retournoit sur ses pas avec de nouvelles forces; & cette nouvelle causa beaucoup d'émotion dans la Ville: mais on apprit ensuite que c'étoit une ruse du Capitaine Carvajal, pour favoriser leur retraite, & retarder les mouvemens d'Aldana, dont ils craignoient d'être poursuivis. On sut aussi que Pizarre, dans la crainte d'être tué par ses propres gens, prenoit toutes sortes de précautions pour sa sûreté; & que sa cruauté augmentant avec son chagrin, il ne laissoit point passer de jour sans envoïer quelqu'un au supplice. Depuis que le Docteur Carvajal & Roïas l'avoient quitté, il ne faisoit plus porter d'autre Etendard que celui de ses Armes. Son Lieutenant général, qui l'avoit souvent pressé de prendre le titre de Roi, lui rappelloit encore cette idée, comme une ressource qui pouvoit rendre le courage à ses Partisans. On ignore par quels motifs il rejetta constamment cette proposition. Mais, soutenu par l'espérance de joindre Acosta & Puelles, il continuoit sa marche avec un reste de fermeté (23). Le 9 de Septembre, on fut informé qu'il étoit à quatre-vingt lieues de Los Reyes.

Il entre dans Los Reyes.

Chagrin & cruauté de Pizarre.

Il n'avoit pas fait tant de chemin sans informer Acosta de son départ,

(23) Elle lui étoit inspirée par le Capitaine Carvajal, son Lieutenant, qui ne s'effraïoit de rien. Gomara lui fait chanter deux Vers, tirés d'une chanson Espagnole, que le vieux Traducteur rend ainsi :

Ces miens cheveux, en petit nombre,
Fendront un air épais & sombre.

Comme s'il eut voulu dire, ajoute l'Historien, que lui seul, avec peu de gens, pouvoit rompre une grosse Armée, & qu'il se soucioit peu de ceux qui fuïoient. L. V, ch. 3.

CONQUÊTE DU PEROU.

DE LA GASCA. 1547.

Pizarre communique ses malheurs à Acosta.

& du malheur qu'il avoit de se voir abandonné d'une partie de ses Trouppes, en lui recommandant néanmoins de n'en rien faire connoître aux siennes, avant qu'ils pussent se joindre. Acosta feignit d'avoir reçu d'heureuses nouvelles: il publia même que Pizarre avoit remporté divers avantages; que ses forces croissoient tous les jours, & qu'étant parti de Los Reyes dans de grandes vues, il y avoit renvoïé des personnes de confiance, qui sembloient fuir par mécontentement, pour se rendre plus facilement maîtres de la Flotte d'Aldana. Mais cet artifice n'empêcha point la vérité de pénétrer dans son Camp. Plusieurs de ses Officiers, résolus de prendre le parti du devoir, entreprirent de lui ôter la vie, pour mériter leur grace par un service de cette importance; & leur dessein aïant été découvert, ils prirent la fuite au nombre de 35, entre lesquels on comptoit Alarcon, Grand-Etendard, Sotomayor, Dolmos, Hernand d'Alvarado, Regel, d'Avila, Guttieres d'Escovedo, & Monjo, c'est-à-dire, les plus distingués par le nom, le courage & l'expérience. Envain fit-il marcher sur leurs traces, & pendre ceux qu'il soupçonnoit d'avoir eu part au complot. Comme il n'étoit plus éloigné de Cusco, il continua sa route vers cette Ville, où déposant les Magistrats que Centeno avoit établis, il laissa Vasquez de Tapia pour commander au nom de leur Chef commun: mais à peine fut-il éloigné de deux ou trois journées, marchant du côté d'Arequipa, qu'Almandras & vingt autres de ses plus braves Cavaliers l'abandonnerent. Ces désertions furent si continuelles, que de trois cens Hommes avec lesquels il étoit parti de Los Reyes, il ne lui en restoit que cent lorsqu'il joignit Pizarre; comme ce malheureux fantôme de Gouverneur n'en avoit pas plus de trois cens cinquante, de quinze cens qu'il avoit forcés de le suivre, & de ceux mêmes qu'il s'étoit efforcé de rassembler dans sa marche.

Acosta perd quantité de ses gens.

Jonction de Centeno & de Mendoze.

D'un autre côte, Centeno avoit attendu l'effet des Lettres, par lesquelles il avoit sollicité Mendoze de rentrer comme lui dans la soumission qu'ils devoient au Souverain; & son espérance ne fut pas trompée. Pour éviter toutes les jalousies d'autorité, ils convinrent que chacun commanderoit en chef les Trouppes qu'il avoit déja sous ses ordres; & leur jonction se fit avec d'autant plus de joie, que se trouvant ensemble plus de mille Hommes, ils se crurent en état de chercher Pizarre, pour lui ôter le tems de se faire de nouvelles ressources. Son embarras augmentoit de jour en jour. Presque tous les Lieux, qui sont entre Los Reyes & Quito, s'étoient déclarés contre lui. Dolmos, son Lieutenant à Puerto Vejo, avoit répondu favorablement aux Lettres d'Aldana; ensuite les aïant communiquées à Gomez Estacio, qui commandoit à la Culata, ou Guayaquil, & qui avoit paru balancer sur son devoir, il l'étoit allé voir, sous prétexte de conférer avec lui, il l'avoit surpris sans Gardes & l'avoit poignardé (24). De Guayaquil, qui avoit embrassé aussi-tôt le Parti Roïal, il avoit envoïé Urbina jusqu'à Quito, pour engager Puelles dans les mêmes intérêts. Cet

(24) La Gasca n'approuva point tous ces meurtres. « Il tansa les Meurtriers: vous autres, leur dit-il, sous ombre de faire service au Roi, vous tuez les Hommes & vangez vos injures particulieres. Le Roi n'a que faire de tout cela. Benzoni, L, III. ch. 16.

audacieux

audacieux Ami de Pizarre avoit répondu qu'il remettoit à déliberer sur sa conduite, lorsqu'il auroit vû celui que la Cour envoïoit pour succéder à l'ancien Gouverneur. Sur cette réponse, il avoit eu le sort d'Estacio; & la Ville s'étant déclarée aussi pour le Roi, Salazar, meurtrier de Puelles, en étoit parti avec trois cens Hommes, pour marcher vers Tumbez, & s'y trouver à l'arrivée du Président.

Le Président La Gasca arrive au Pérou.

Ainsi, de toutes parts, la voix du devoir recommençoit à se faire entendre. D'ailleurs le Président, qui s'étoit enfin déterminé à s'embarquer avec toutes les Trouppes de Panama & des Lieux voisins, avoit déja relâché heureusement à Tumbez. Il n'avoit pas plutôt paru dans ce Port, que non-seulement il lui étoit venu de divers endroits des Lettres & des offres de services, mais qu'il avoit vû arriver un grand nombre de Soldats, qui avoient grossi tout d'un coup son Armée du double. Ce prompt succès lui avoit donné tant de confiance à l'avenir, que ses forces lui paroissant déja suffisantes, il avoit envoïé quelques-uns de ses Vaisseaux à la Nouvelle Espagne & dans tous les lieux dont il avoit demandé l'assistance, pour y déclarer qu'il ne la croïoit plus nécessaire. Il s'étoit mis en marche vers la Valiée de Xauxa, où l'abondance des vivres, & la facilité des communications, lui faisoient espérer de pouvoir rassembler facilement tous ceux qui continueroient de se déclarer en sa faveur. Cette vue lui avoit fait envoïer ses ordres dans toutes les parties du Roïaume; & résolu même de ne pas s'approcher de Los Reyes sans avoir terminé glorieusement son entreprise, il avoit fait avertir Aldana de se rendre à Xauxa par la route des Montagnes. Avec les Trouppes de Caxamalca, qui n'avoient pas tardé à le joindre, il se voïoit déja plus de mille Hommes, sous les ordres d'Hinojosa & d'Alfonse d'Alvarado, auxquels il avoit donné le Commandement général. Les Historiens font sans cesse observer qu'après le nom du Roi, qui rappelloit tous les honnêtes Gens à la soumission, rien n'y contribuoit tant que la cruauté avec laquelle Pizarre continuoit de traiter ceux dont l'attachement lui étoit suspect. Zarate assure que depuis l'arrivée de la Flotte d'Aldana, il en avoit fait périr plus de cinq cens, par la corde ou par le glaive (24).

Ses mesures.

Pizarre entreprend de gagner Centeno.

Il étoit encore aux environs d'Aréquipa lorsqu'il apprit la jonction de Centeno & de Mendoze. N'étant pas informé tout-d'un-coup de leurs forces, mais sachant qu'ils avoient occupé les passages près du Lac de Titicaca, & qu'il lui étoit difficile de les attaquer dans ce Poste, il résolut de tenter s'il n'obtiendroit rien de la négociation. Voso fut envoïé à Centeno, avec une Lettre flatteuse, dans laquelle Pizarre, non-seulement rendoit justice à son mérite, mais lui rappelloit les sentimens d'amitié qu'il avoit toujours eus pour lui, jusqu'à lui avoir fait grace de la vie, contre l'avis de tous ses Capitaines, dans une occasion où la justice l'avoit obligé de faire punir deux autres Officiers qui n'étoient pas plus coupables. Il ajoutoit de grandes offres, pour le ramener à son Parti, avec un serment formel d'oublier le passé, dont il lui devoit rester d'autant moins de ressentiment, que ceux, disoit-il, qui l'avoient porté à prendre les armes contre lui, en avoient porté la peine. Centeno reçut agréable-

Sa Lettre, & réponse de Centeno.

(24) Zarate, Liv. VII, chap. 1.

CONQUÊTE DU PEROU.
DE LA GASCA. 1547.

ment cette Lettre, & n'y fit pas une réponse moins honnête. Il remercioit Pizarre de ses offres, en reconnoissant, avec une noble franchise, les graces qu'il avoit reçues de lui : mais il le pria de considérer que la meilleure marque qu'il put lui donner de sa reconnoissance étoit de l'exhorter, comme il le faisoit très humblement, à considérer la situation des affaires, la clemence de Sa Majesté, & l'amnistie qu'elle accordoit, sans exception, à tous ceux qui avoient eu quelque part aux troubles du Pérou : que s'il vouloit rentrer dans la soumission & se joindre à lui, il promettoit de le servir de toutes ses forces auprès du Président, & d'emploïer tout le crédit de ses Amis & le sien pour lui faire obtenir une composition honorable, sans aucun risque pour sa vie & sa fortune : qu'au reste, pour toute autre cause que celle du Souverain, auquel tous devoient l'obéissance, il pouvoit compter sur la fidélité de son amitié & de son secours.

Ressentiment de Pizarre.

La réponse de Centeno avoit paru si importante à Pizarre, qu'il avoit envoïé le Capitaine Carvajal au-devant de Voso, non-seulement pour lui faire hâter sa marche, mais pour lui recommander de ne pas dire que Centeno eut plus de sept cens Hommes. Après avoir appris d'eux la substance de la Lettre, il ne daigna pas la lire ; & sa chaleur augmentant par ses réflexions, il la fit même brûler aux yeux de plusieurs Officiers. Ensuite il se mit en marche, avec ses Trouppes, vers la Province de Charcas. Dans une revue générale, il ne s'étoit pas trouvé plus de cinq cens Hommes. La plûpart de ses Gens étoient persuadés, que dans la supposition même qu'il pût forcer les passages, ou que Centeno le laissât passer volontairement, son dessein n'étoit pas de hazarder une Bataille. D'autres le croïoient au contraire dans cette résolution. Il marcha droit vers le Lac de Titicaca, où de nouveaux avis l'avoient informé que Centeno & Mendoze étoient en bon ordre. Dans cette route, le Capitaine Carvajal, qui commandoit l'Avant-garde, fit pendre vingt Hommes, que leur malheur lui fit rencontrer, & dans ce nombre, un Prêtre nommé Pantaleon, parcequ'il avoit porté quelques Lettres à Dom Diegue. Il le fit pendre, avec un Breviaire & un Ecritoire au cou. La marche fut continuée jusqu'au Jeudi 19 Octobre, que les Coureurs des deux Armées se rencontrerent, & reçûrent les uns des autres des informations qu'ils porterent à leurs Généraux.

Il marche contre Centeno & Mendoze.

Alors Pizarre envoïa un de ses Chapelains à Centeno, pour le faire prier de lui accorder le passage, & de ne le pas mettre dans la nécessité de se le procurer par les armes, en protestant de tous les malheurs qu'un refus pouvoit causer aux deux Partis. L'Evêque de Cusco, qui étoit au Camp de Centeno & de Mendoze, fit prendre le Chapelain & se le fit amener dans sa Tente. Centeno, n'aïant fait aucune réponse, se contenta de redoubler les Gardes, & d'avertir ses Trouppes qu'elles étoient ménacées d'une attaque.

Maladie de Centeno.

Depuis plus d'un mois, il étoit malade d'une fievre si opiniâtre, qu'il avoit été saigné six fois sans aucun soulagement. A peine étoit-il en état de quitter le lit. Cette nuit même, Acosta prit vingt Hommes, avec lesquels il s'avança furtivement jusqu'au Camp des Ennemis, dans l'espérance de l'enlever, ou de le tuer. Sa Tente étoit un peu à l'écart, pour se délivrer du bruit. Acosta, qu'on avoit bien informé, surprit les Sen-

tinelles, & croïoit le succès infaillible, lorsqu'il fut apperçu de quelques Valets Negres, qui donnerent l'allarme. Il fit faire une décharge, qui n'eut pas d'autre effet que de favoriser sa retraite.

Ainsi dès le jour suivant, les deux Armées sortirent de leur Camp, & s'avancerent à la vue l'une de l'autre. Celle de Centeno & de Mendoze étoit composée d'environ mille Hommes, parmi lesquels ils avoient deux cens Chevaux & cent cinquante Arquebusiers. Ils avoient nommé Ribera, pour Lieutenant Général. Leur Cavalerie étoit commandée par Ulloa, Rivierez & Villegas: Diegue Alvarez portoit leur Etendart. Les Commandans de leur Infanterie étoient Vargas, Retamoso, Negral, Pantoia, & Lopez de Zuniga; & leur Major général, Garcias de Saint Mamez. Dans l'Armée de Pizarre, le Capitaine Carvajal avoit toujours le rang & les fonctions de Lieutenant Général. L'Auditeur Cepeda & Guevara commandoient la Cavalerie; & l'Infanterie avoit pour Chefs, Acosta, Bachicao & Torre.

Les deux Armées s'approchent.

Dans cette disposition, les deux Armées continuerent de s'approcher; celle de Pizarre au son des Trompettes & de plusieurs Instrumens de Musique; l'autre sans bruit, parcequ'elle étoit mal pourvue de ces Instrumens. On étoit à six cens pas. Carvajal fit faire alte. L'Armée Ennemie s'avança d'environ cent pas de plus, & fit alte aussi. Alors un Peloton d'Arquebusiers, détaché de l'Armée de Pizarre pour escarmoucher, se présenta de fort bonne grace, & quarante autres furent postés de chaque côté sur les Aîles. Pizarre prit son poste entre son Infanterie & sa Cavalerie. De l'autre côté, on fit avancer aussi un Peloton d'Arquebusiers pour l'escarmouche. Elle commença fort vivement. Mais Carvajal, remarquant dans ses Ennemis un ordre dont la régularité lui déplut, rappella toute son invention, pour les troubler par quelque heureuse ruse. Il comprit qu'il n'étoit question que de les engager dans un nouveau mouvement. Ses Gens eurent ordre de faire quelques pas, mais avec lenteur. Ceux de Centeno, s'imaginant que l'Ennemi, quoiqu'inférieur en nombre, vouloit avoir l'honneur de l'attaque, commencerent aussi à marcher. Lorsqu'ils furent assez près, Carvajal fit tirer quelques coups pour les engager à faire leur décharge. Ils la firent, mais avec peu de perte pour l'Ennemi, qui étoit encore éloigné de trois cens pas; & toute leur Infanterie s'avança aussi-tôt, piques baissées. Carvajal défendoit toujours de tirer, jusqu'à ce qu'il les vit à la distance d'environ cinquante pas. Alors, non-seulement ses Arquebusiers, dont la plûpart étoient fort adroits, mais quelques petites Pieces de Campagne, qui composoient l'Artillerie de Pizarre, eurent ordre de faire feu; & leur décharge se fit avec tant de justesse ou de bonheur, qu'elle fit tomber plus de cent cinquante Hommes, entre lesquels étoient plusieurs Capitaines. Les autres s'ouvrirent, & resisterent peu. Ils prirent la fuite, sans être retenus par les cris & les exhortations de Retamoso, que deux coups d'Arquebuse avoient couché sur le sable. La Cavalerie de Centeno, voïant son Infanterie en désordre, accourut, & recommença une attaque de front. Pizarre eut son cheval tué sous lui, dans cette occasion, & fut renversé lui-même, mais sans aucune blessure. En même-tems Ulloa & Rivierez, qui commandoient l'Infanterie de Cente-

Ruse du Capitaine Carvajal.

Combat sanglant.

no, en rallierent une grande partie, dans le dessein de prendre les Ennemis en flanc : mais, rencontrant les Arquebusiers qu'on avoit mis sur les Aîles, Rivierez & plusieurs des siens y furent tués dès les premiers coups. Ce désastre, joint à la retraite de la Cavalerie, qui se vit fort mal traitée, acheva de ranger la fortune sous les Enseignes de Pizarre. Il s'avança lui-même vers les Tentes de Centeno, faisant main-basse sur tout ce qu'il rencontroit; tandis que les Vaincus, passant par son propre Camp dans leur fuite, & le trouvant sans défense, y enleverent les Chevaux de bagage & quantité d'or & d'argent. Mais il ne regretta point une perte qui ne changeoit rien à sa victoire. Lorsque la Cavalerie de Centeno étoit venu l'attaquer, Bachicao voiant le désordre des siens & croiant son Parti ruiné, s'étoit jetté dans celui de Centeno. Ensuite, la Victoire s'étant déclarée pour Pizarre, il se flatta que si son action avoit été remarquée son intention n'auroit pas été connue, & qu'il pourroit la colorer de quelque prétexte. Mais le Capitaine Carvajal, qui l'avoit observé, refusa d'entendre ses excuses, & le fit pendre sur-le-champ (25); digne fin d'un Scelerat, dont on a représenté le caractere & les crimes. Centeno, pendant la Bataille, s'étoit fait voir au milieu de ses Gens, sur un Brancard porté par six Indiens. Il étoit si mal, qu'il ne lui restoit presqu'aucun sentiment : cependant, après la déroute de son Armée, il fut sauvé par les soins & la diligence de ses Amis.

Pizarre est vainqueur.

Cruauté de Carvajal.

Cette journée fut sanglante. Le Parti de Centeno y perdit plus de trois cens cinquante Hommes (26), sans y comprendre ceux que Carvajal fit mourir après l'Action : les Capitaines Rivierez, Retamoso, Zuniga, Negral, Pantoia & Diegue d'Alvarez furent tués à la tète de leur Trouppe. On ne fait monter la perte de Pizarre qu'à cent Hommes, & tous les Historiens attribuent sa victoire à l'habileté de son Lieutenant. Ce furieux Avanturier poursuivit les Fuïards pendant deux jours, sur le chemin de Cusco. Il auroit voulu se saisir de l'Evêque de cette Ville, qui avoit embrassé le parti de Centeno, & qui s'étoit montré dans les rangs pendant le Combat : mais n'aïant pû le joindre, il se vangea sur plusieurs autres, qu'il fit pendre sans pitié, entre lesquels étoient un Frere de l'Evêque, Religieux Prêtre de Saint Dominique, & son Compagnon (27). Il se vantoit d'avoir tué seul en trois jours, plus de cent Hommes, & dans ce nombre un de ses Freres : ce qui n'a rien de surprenant, remarque l'Historien, dans une guerre civile, où les Parens & les Amis s'entrégorgent souvent avec une fureur aveugle (28).

Perte des deux Partis.

Pizarre emploïa les premiers momens, qui suivirent sa victoire, à répartir les Terres des Vaincus entre ses Soldats, avec promesse de leur en assurer la possession lorsqu'il auroit achevé la défaite de ses Ennemis. Ensuite il envoïa prendre, aux Mines, tout l'or & l'argent qui pouvoit s'y trouver. Tous les Soldats dispersés de Centeno reçurent ordre, sous pei-

Orgueil & dispositions de Pizarre après sa victoire.

(25) Avec sa cruauté ordinaire, dit Zarate, en le raillant, lui tenant des discours mocqueurs, & l'appellant son compere, comme il l'étoit en effet. *ubi sup.* ch. 3.

(26) Gomara dit, 450; il ajoute que la Bataille fut donnée, le jour des onze mille Vierges, & qu'elle fut nommée Bataille de Guarina.

(27) Zarate, *ubi suprà.*

(28) Gomara, Liv. V, ch. 75.

ne de mort & par une publication solemnelle, de venir se ranger sous l'Etendart du Vainqueur, avec promesse du pardon pour ceux qui paroîtroient au terme reglé. Torre fut envoié à Cusco, pour y faire exécuter à mort Tapia & Martel, qui avoient changé de parti depuis les engagemens qu'ils avoient pris avec Acosta ; & Bustincia fut chargé d'enlever les Caciques des Lieux voisins, pour les obliger de fournir des vivres à l'Armée. Ainsi Pizarre reprit, avec plus de hauteur que jamais, les soins & l'autorité du Gouvernement. Quelques-uns prétendent néanmoins qu'il mit en délibération s'il ne profiteroit pas de ses avantages, pour faire un accommodement honorable avec La Gasca, dont il n'ignoroit plus l'arrivée & les préparatifs. Il paroît certain que Cepeda (29) & Carvajal même (30) lui conseillerent tout autre parti que celui de s'obstiner à la révolte, dans un tems où sa victoire même ne lui garantissoit pas la fidélité de ses Trouppes. Mais cette derniere faveur de la Fortune lui enfloit tellement le cœur, que se croïant invincible, il n'eut d'impatience que pour se rendre à Cusco, dont il vouloit faire le centre de sa puissance, & d'où il se proposoit d'aller au-devant de La Gasca, lorsqu'il auroit reçu le renfort de Puelles qu'il attendoit encore. Il se rendit en effet dans cette Ville, avec toutes ses Trouppes ; & les apparences d'admiration, avec lesquelles il y fut reçu, augmenterent son orgueil & sa confiance.

Situation de La Gasca.

Le Président étoit arrivé dans la Vallée de Xauxa, où le Docteur Carvajal, Roïas, Mexia & Palomino s'étant joints à lui, avec des compagnies plus ou moins nombreuses, qu'ils avoient eu le tems de rassembler, il se trouva, dès le premier jour, à la tête d'environ quinze cens Hommes. Les Trouppes de Quito, sous la conduite de Salazar, & celles de Los Reyes arriverent aussi par différentes routes ; mais les dernieres n'étant pas com-

(29) Pizarre & Cepeda, dit un Historien, se querellerent à Pucaran, sur la question, » s'il falloit s'accommoder avec La Gasca. » Cepeda prétendoit qu'il étoit tems de mettre les fers au feu, & que leur victoire » pourroit adoucir le cœur du Président, & » lui faire goûter un accord honnête & gracieux. Il faisoit même souvenir Pizarre, » qu'il lui avoit promis, à Arequipa, d'y penser. Mais Pizarre, suivant plutôt l'opinion » des autres & son propre désastre, lequel » il ne pouvoit éviter, dit qu'il ne lui convenoit point pour le présent, parceque s'il » en faisoit parler après cette victoire, ses » Ennemis estimeroient & réputeroient cela » à foiblesse, & si les siens en avoient le » vent, ils l'abandonneroient aussi-tôt, & » les Amis, qu'il pensoit toujours avoir au » Camp de La Gasca, lui faudroient au besoin. Gomara, *ubi suprà*.

(30) « Carvajal, suivant un autre Historien, avertit Gonzale Pizarre de ne se fier » point à ceux qu'il avoit recueillis de la » déroute de Centeno, ni encore à quelques » autres qu'il lui nomma, parcequ'ils ne » manqueroient de le trahir aussi-tôt qu'ils » en trouveroient l'occasion ; mais étoit d'avis qu'ils s'en allassent au Chili, pillant, » brulant, & ruinant tout le Païs par lequel » ils passeroient, afin que si l'Ennemi les suivoit à la queue, il ne trouvât que manger, » pas même de l'herbe pour ses chevaux ; & » Pizarre répondit, que quant à lui, il étoit » résolu de perdre la vie, ou d'être maître » du Païs. Carvajal, oïant cette réponse ; » eh bien, dit-il, Monsieur le Gouverneur, » allons donc, de par Dieu, puisque le voulez ainsi : quant à moi, je m'assure (dit-il, faisant un grand serment qu'il avoit » accoutumé) que j'ai aussi-bien un col, & » aussi bon que votre Seigneurie peut avoir. » Cependant c'est chose bien assurée que si » Pizarre eut eu le sens de prendre un si sage » conseil, Maître Pierre La Gasca se pouvoit bien gratter la tête, & se tuer le cœur » & le corps à le suivre, & puis encore après » tout, s'en retourner en Espagne sans avoir » rien fait. Benzoni, L. III. ch. 15.

Conquête du Pérou.

De la Gasca. 1547.

mandées par Aldana, qui avoit regardé comme un devoir plus important de demeurer à la garde de la Ville & du Port, Alfonse d'Alvarado y fut envoïé pour lui demander du moins une partie de son artillerie & d'autres armes, qu'on fit transporter sans obstacles au Camp de Xauxa. Le Président prit soin d'ailleurs de faire dresser des Forges pour en faire de nouvelles, sur-tout des Arquebuses & des Piques dont il étoit mal pourvu. On admiroit sa capacité, pour des fonctions qui lui étoient si peu familieres. Il visitoit, avec une égale régularité, ses Ouvriers & ses Trouppes. Il assistoit à l'exercice des Soldats ; il prenoit soin des Malades. Cette conduite, jointe à la douceur dont ses moindres actions étoient accompagnées, lui attacha par inclination tous ceux qui le suivoient par devoir. La défaite de Centeno & de Mendoze, dont il fut informé dans le même-tems, lui causa d'autant plus de chagrin, que tous ses Officiers l'avoient flatté d'un autre succès pour deux Chefs de cette réputation ; jusqu'à vouloir lui persuader qu'il n'avoit pas besoin d'assembler une Armée, parceque Centeno suffisoit avec la sienne. Mais loin de marquer de l'abbatement, il envoïa aussi-tôt un détachement considérable à Guamanga, qui est à trente lieues de Xauxa, pour se saisir des passages, prendre des informations sur la conduite des Rebelles, & recueillir ceux qui abandonneroient Pizarre pour venir se joindre à lui : ensuite lors qu'Alfonse d'Alvarado fut arrivé de Los Reyes, avec l'artillerie qu'il en avoit tirée, il ne pensa plus qu'à marcher vers Cusco, où il savoit que Pizarre avoit pris le parti de se renfermer.

Ordre qu'il met dans son Camp.

Ses mesures après la défaite de Centeno.

Il commença par regler le commandement des Trouppes. Hinojosa demeura Général, comme il l'étoit lorsqu'il lui avoit remis la Flotte à Panama. Alvarado, qui pouvoit prétendre à ce titre par l'éclat & l'ancienneté de ses services, eut la modestie de se contenter du second rang, en qualité de Mestre de Camp général. Le Docteur Carvajal obtint le Grand Etendard. Le commandement de la Cavalerie fut donné à Cabrera, Gomez d'Alvarado, Saavedra, Mora, Hernandez, Salazar & Mendoze; celui de l'Infanterie à Balthazard de Castille, Meneses, Mexia, Palomino, Solis, Mosquera, Cardenes, Andagoya, Dolmos, d'Arias, Porcello, Pardavel & Serna. Roïas fut nommé pour commander l'Artillerie. Dans cette distribution des Emplois, La Gasca ne se conduisit que par l'avis du Conseil. On ne nomme point ceux dont il étoit composé : mais il y a beaucoup d'apparence qu'il l'étoit de Prêtres, tels que lui. Zarate dit plusieurs fois que le Président étoit accompagné des Evêques de Los Reyes, de Cusco & de Quito, du Provincial des Dominiquains, de celui de la Merci, & de plusieurs autres Religieux, Prêtres & Moines ; ce qui donne, à cette guerre, un air de singularité sans exemple. Dans la derniere revue, on trouva sept cens Arquebusiers & cinq cens Piquiers bien armés. Les Cavaliers montoient à quatre cens. Avec quelques autres Trouppes, qui portoient differens noms, l'Armée entiere étoit de dix-neuf cens Hommes. Elle partit de Xauxa le 29 Décembre, 1547, en prenant ouvertement le chemin de Cusco.

Commandans de son Armée.

Son Conseil de Prêtres.

Il part pour chercher Pizarre.

1548.

Valdivia se joint au Parti Roïal.

Dans sa marche, elle rencontra le Capitaine Valdivia, qui venoit se joindre au parti Roïal avec un corps de fort bonnes Trouppes. On doit se rappeller que depuis la mort d'Almagro, il étoit Gouverneur du Chili.

La nécessité de faire des recrues & des provisions pour sa Colonie l'avoit amené par Mer à Los Reyes, où s'étant fait instruire de toutes les revolutions qu'il avoit ignorées dans l'éloignement, il n'avoit pas balancé à se mettre en chemin, pour venir offrir ses services au Président. Son arrivée causa d'autant plus de joie, qu'entre un grand nombre de braves & d'habiles Officiers, l'Armée Roïale n'en avoit pas un qui entendît, aussi parfaitement que lui, les méthodes militaires qui convenoient au Païs. On crut avoir trouvé l'Homme dont on avoit besoin, pour l'opposer aux ruses du Capitaine Carvajal, dont la capacité avoit fait remporter tant d'avantages à Pizarre, & dont le nom seul étoit devenu terrible aux Soldats. Presqu'en même-tems, Centeno joignit aussi l'Armée, avec trente Cavaliers, qui l'avoient suivi après sa défaite. On continua de marcher; mais la disette des vivres, & la saisons des pluies, qui, commençant à tomber nuit & jour, pourrissoient les Tentes, parcequ'elles n'avoient pas le tems de secher, firent bientôt prendre la résolution de s'arrêter aux environs d'Andaguayras, pour y passer la plus grande partie de l'Hiver. Les alimens n'étant pas moins humides que les Tentes, il s'étoit déja repandu, dans l'Armée, des maladies qui firent périr plusieurs Soldats. Mais le repos & les soins du Président en sauverent un grand nombre. Il fit même amuser ses Trouppes par des courses & d'autres spectacles, accompagnés de Musique, de danses & de Festins: les exercices militaires n'en furent pas plus négligés. Enfin l'arrivée du Printems aïant fait cesser les pluies, on se remit en marche jusqu'au Pont d'Avancay, à vingt lieues de Cusco. On le passa sans obstacles; après quoi, le Président y fit tracer un Camp régulier, pour se donner le tems de faire jetter des Ponts sur la Riviere d'Apurima, qui n'est qu'à douze lieues de la même Ville.

Conquête du Perou. De la Gasca, 1548.

Centeno revient aussi.

Hyver que le Président passe à Andaguairas.

Il arrive au Pont d'Avancay.

Cette Riviere en avoit toujours eu d'assez bons; mais on étoit informé que Pizarre les avoit rompus depuis qu'il s'étoit établi dans Cusco. Quoique l'entreprise de les rétablir fût pénible (31), le Président ne mit point de comparaison entre ce travail, & la nécessité de s'engager dans un détour de soixante-dix lieues, pour traverser la Riviere à gué. Comme il s'attendoit que les Ennemis lui opposeroient des obstacles, il crut pouvoir les embarasser par l'incertitude de ses vues, en faisant porter des materiaux en trois endroits différens; l'un sur le grand chemin; l'autre, dans la Vallée de Cotabamba, qui est douze lieues plus haut; & le troisieme, dans un Village encore plus haut, du Domaine de Pedro Porto-Carrero, qui gardoit lui-même ce passage avec quelques Soldats.

Ponts qu'il veut jetter sur l'Apurima.

Aussi-tôt que les materiaux furent prêts (32), on prit le chemin de Co-

(31) Ce Fleuve a trois cens piés de largeur. Il est si profond que les plus grands arbres ne sont pas assez hauts pour y servir de piliers. Gomara, ch. 76.

(32) On emploïa, au lieu de piliers, de solives & de planches, une espece de cordes, que les Péruviens appellent *Crisnegas*, composée de Plantes, qu'ils nomment *Vergaza*, & qui ressemblent à la Viorne. Ces cordes étoient aussi longues & aussi grosses, que les cables des plus gros Vaisseaux. Elles furent entrelassées les unes dans les autres, en forme de rets. *Ibid.* Au reste, ce n'étoit pas une invention des Espagnols. Les Péruviens se servent ordinairement de cette espece de Ponts; & ce qui distingue beaucoug les Crisnegas de nos cordes, c'est que pouvant être allongées autant qu'on le veut, leur force ne diminue point par l'étendue.

tabamba, qui étoit le lieu où l'on se proposoit de faire le Pont ; quoique pour s'y rendre il y eût tant de pas difficiles, dans des Montagnes couvertes de nége, qu'une partie des Officiers panchoient pour un autre choix. Mais Lope Martinez, qui avoit observé ce passage, assurant qu'il étoit le moins dangereux, on y fit marcher toute l'Armée. Martinez, qui se tenoit prêt avec quelques Espagnols & quelques Indiens, commença aussi-tôt à faire tendre les cordes. Il y en avoit déja trois d'attachées, lorsque les Espions de Pizarre, qui observoient le travail à peu de distance, vinrent les couper, & mirent les Ouvriers en fuite. Le chagrin du Président fut d'autant plus vif, qu'il ne douta point que l'Ennemi n'eût déja pris des mesures pour s'opposer à son passage. Cependant, ne voïant paroître que ceux qui avoient coupé les cordes, il résolut de donner quelque chose au hazard, & de suppléer au Pont par la hardiesse & la diligence. Quelque effraïant que fût le danger, par l'extrême rapidité de l'eau, l'ordre fut donné de passer sur les Barques plattes, qui avoient servi à disposer les cordes. Hondegardo en courut les premiers risques, suivi de quelques Soldats. A son exemple, d'autres passerent heureusement, tenant leurs Chevaux par la bride, après avoir attaché leurs Arquebuses sur la selle, & les menant à la nage à côté des Barques. Avant la fin du jour, il se trouva qu'on avoit fait ainsi passer plus de quatre cens Hommes ; mais on ne perdit pas moins de soixante Chevaux, que la rapidité du courant entraîna contre les rochers, où ils se tuerent, en faisant de vains efforts pour gagner la rive. Les Espions de Pizarre, en trop petit nombre pour tenter la moindre opposition, ne s'étoient pas plutôt apperçus du dessein des Troupes Roïales, qu'ils s'étoient hatés de porter cette nouvelle à leurs Chefs. Pizarre, dans l'étonnement d'une entreprise qu'il avoit peine à se persuader, avoit fait partir sur-le-champ deux cens Hommes, sous le Commandement d'Acosta, avec ordre de faire main-basse sur tous ceux qui auroient passé la Riviere ; mais le nombre en étoit déja si grand, qu'Acosta, les aïant fait reconnoître à son arrivée, ne se crut point assez fort pour les attaquer. Il retourna sur ses traces, pour prendre de nouvelles Trouppes ; & dans l'intervalle, le Président, aïant fait dresser le Pont sans obstacles, eut le tems de faire passer le reste de son Armée.

Comment le Président fait passer le Fleuve à ses Trouppes.

Les Rebelles pensent trop tard à s'y opposer.

On ne peut expliquer, dans cette occasion, la négligence & la sécurité de Pizarre, qu'en supposant qu'il croïoit le passage impossible sans un Pont, & que ses Espions, quoiqu'en petit nombre, lui avoient paru suffire pour arrêter le travail : & dans cette supposition même, on ne sauroit l'excuser de ne s'être pas posté assez proche de la Riviere, pour être toujours en état de s'opposer aux entreprises de l'Ennemi. L'incertitude du lieu que le Président devoit choisir ne le justifie pas, puisque le passage ne pouvant être tenté qu'en certains endroits, cent Hommes seulement, dans chacun des trois où l'on avoit vu commencer les préparatifs, auroient été capables de les rendre inutiles, & de servir de barriere contre tous les efforts de l'Armée Roïale.

Réflexions sur la négligence de Pizarre.

A-peine eut-elle achevé de passer, dans le cours du jour suivant, que Sandoval fut commandé pour aller à la découverte. Il fit jusqu'à trois lieues, sans rencontrer personne, dans un lieu desert ; & sur son rapport, le Président

Dispositions des deux partis.

ſident, tranquille contre toutes ſortes de ſurpriſes, fit avancer Hinojoſa & Valdivia, avec quelque Compagnies d'Infanterie, pour occuper le haut de la Montagne voiſine, d'où Pizarre auroit pû l'incommoder beaucoup, ſi par une ſuite de ſa premiere imprudence il n'eut pas négligé de s'en ſaiſir avant lui. Vers la fin du jour, Acoſta ſe fit voir, avec le renfort qu'il avoit crû ſuffiſant pour battre ceux qui avoient paſſé la Riviere; mais il fut ſurpris de les trouver déja ſur la Montagne; & ſi tard, dans le doute de leur nombre, la hardieſſe lui manqua pour s'avancer. D'un autre côté, la premiere vue des Enſeignes ennemies aïant fait craindre au Préſident que ce ne fût Pizarre avec toute ſon Armée, il ſe hâta de joindre lui-même Hinojoſa & Valdivia, avec environ neuf cens Hommes, tandis qu'Alfonſe Alvarado eut ordre de faire avancer l'Artillerie & le reſte des Trouppes. De part & d'autre, on paſſa toute la nuit ſous les armes. Mais à la pointe du jour, le Préſident reconnut qu'il auroit pu ſe diſpenſer de ces précautions, parcequ'il n'avoit devant lui qu'environ cinq cens Hommes; & Acoſta, qui les conduiſoit, ne balança point à ſe retirer, lorſqu'il vit les Ennemis en ſi grand nombre.

Le Préſident & Pizarre ſe tentent par des offres mutuelles.

Les Trouppes Roïales paſſerent deux ou trois jours ſur la Montagne, pour attendre l'Artillerie, qu'on eut beaucoup de peine à faire monter par un chemin fort roide, & d'une lieue & demie de longueur. Pendant ce repos, Pizarre envoïa un Prêtre au Préſident, pour le preſſer de congédier ſon Armée, & d'attendre de nouveaux ordres de la Cour. Il en avoit déja fait paſſer un autre au Camp Roïal, chargé de propoſitions ſecretes pour Hinojoſa & Alvarado, qu'il ne déſeſperoit point encore de faire rentrer dans ſon Parti: mais l'un & l'autre ne connoiſſoient plus que leur devoir; & déja même Alvarado s'étoit aſſuré d'un Frere qu'il avoit auprès de Pizarre, en lui faiſant offrir des moïens de fuir dont il profita bien-tôt. Le Préſident écrivit à Pizarre, comme il l'avoit déja fait pluſieurs fois dans ſa marche, & lui envoïa une nouvelle copie de l'amniſtie, avec de vives exhortations à l'obéiſſance. Ces Dépêches étoient données ordinairement aux Coureurs de l'Armée, pour les remettre à ceux de Pizarre lorſqu'ils le rencontroient; car, juſqu'alors, il ne s'étoit pas encore commis d'hoſtilités entre les Trouppes du Préſident & les Rebelles.

Pizarre ſort de Cuſco avec toutes ſes forces.

Mais Pizarre n'eut pas plûtôt appris que l'Armée Roïale avoit paſſé la Riviere, & qu'elle occupoit le haut de la Montagne, qu'il ſortit de Cuſco (33) avec toutes ſes Troupes. On lui donne environ neuf cens Hommes, Infanterie & Cavalerie, ſans y comprendre le détachement d'Acoſta. Son Artillerie ne conſiſtoit qu'en ſix pieces. Il fit cinq lieües, ſans s'arrêter,

(33) Gomara rapporte que dans le premier trouble de la Ville, chacun parlant ſuivant ſes diſpoſitions, une Dame, nommée Marie Calderon, femme de Jerôme Villegas, dit à haute voix que tôt ou tard on verroit périr les Tyrans; & que ce diſcours aïant été rapporté au Capitaine Carvajal, il la fit étrangler dans ſon lit, ce qui effraïa tant les autres, que perſonne n'oſa plus ouvrir la bouche. Le même Hiſtorien place l'envoi des deux Prêtres après la ſortie de Cuſco, & prétend que Pizarre fit ſommer La Gaſca de lui montrer ſes Proviſions, offrant d'obéir & même d'abandonner le Païs, ſi La Gaſca étoit envoïé pour gouverner, & proteſtant au contraire, que s'il refuſoit ſa demande, il lui livreroit bataille; que La Gaſca fit arrêter les deux Prêtres, parcequ'ils travailloient à ſuborner ſes gens, & qu'il ſe contenta de faire exhorter Pizarre à la ſoumiſſion. Liv. V. chap. 77.

Son Camp dans la Plaine de Xaquixaguana.

jusqu'à la Plaine de Xaquixaguana, où aboutissoit le chemin par lequel l'Armée du Président devoit descendre de la Montagne. Carvajal, son Lieutenant, lui choisit un poste fort avantageux, dans une situation qui ne permettoit d'aller à lui que par un défilé fort étroit. Il y étoit couvert d'un côté par la Riviere & par un Marais, de l'autre par la Montagne, & derriere, par des précipices inaccessibles. D'ailleurs l'abondance regnoit dans son Camp; & les six piéces d'Artillerie, braquées à l'étroite ouverture du défilé, y formoient une barriere impénétrable.

Embarras du Président à descendre dans la Plaine.

Le Président avoit paru s'embarrasser peu du poste que ses Ennemis pouvoient choisir; mais il étoit question de descendre de la Montagne à leur vue, par des chemins difficiles, & de se poster lui-même avec avantage, un peu plus loin qu'eux vers Cusco, s'il étoit possible, ou du moins à la même hauteur. Un mouvement qu'il vit faire à quelques-uns de leurs Bataillons, pour se placer derriere une colline qu'ils avoient près de leur Camp, lui fit craindre quelque ruse de Carvajal, ou du moins de l'embarras dans sa descente. Il n'auroit pas eu cette inquiétude, s'il eut été mieux informé de celle de Pizarre, qui se défiant des quatre cens Hommes qu'il avoit recueillis de la défaite de Centeno, les mettoit dans une situation où il leur étoit difficile de l'abandonner. Il avoit feint que c'étoit pour engager le Président, qui se reposoit sur le nombre de ses Trouppes, à le venir attaquer dans un lieu dont il ne connoissoit pas les difficultés, & où il lui croiroit peu de forces, parcequ'il n'en appercevroit qu'une partie. Mais de part & d'autre les conjectures furent trompées, par la découverte qu'Alvarado fit d'un passage, qui donna moïen à l'Armée Roïale de descendre sans danger. Elle campa au pié de la Montagne, dans un espace fort uni, mais un peu au-dessus de la Plaine. Pizarre se disposa aussi-tôt à combattre, & commença même à faire jouer son Artillerie. Il s'éleva un brouillard si épais, que ne pouvant appercevoir l'Ennemi, il le crut plus proche qu'il n'étoit. Mais le Président, quoique surpris de voir ces apparences de courage aux Rebelles, ne pensoit point à les attaquer si-tôt, dans l'espérance que la plûpart viendroient se joindre à lui s'ils en trouvoient l'occasion. Sa situation, néanmoins, & les circonstances ne lui permettoient pas de demeurer long-tems dans un lieu, où le froid & la disette d'eau & de vivres lui paroissoient plus redoutables que ses Ennemis. Quoique descendu, on peut dire qu'il étoit encore dans la Montagne; & la différence, comme on l'a déja remarqué, est si grande au Pérou, des Montagnes aux Plaines, que souvent la gélée & la nege rendent le froid extrême dans les Montagnes, tandis que dans les Plaines, à deux lieues seulement, on cherche du remede contre un insupportable excès de chaleur.

Feinte de Pizarre

L'Armée Roïale descend.

Vains projets des Rebelles.

Pizarre & son Lieutenant avoient pris la résolution d'attaquer, pendant la nuit, l'Armée roïale; & leurs mesures étoient prises, pour y jetter le désordre par trois endroits : mais la fuite de quelques Soldats, par lesquels ils ne douterent point que le Président ne fût averti, leur fit abandonner ce dessein. Nava & Prado, deux des Deserteurs, conseillerent au Président de différer toute sorte d'hostilités, en l'assurant qu'une grande partie de l'Armée Ennemie, surtout les anciennes Trouppes de Centeno, n'ar-

tendoient qu'un inſtant favorable pour paſſer à ſon ſervice. Il ne laiſſa point de demeurer toute la nuit ſous les armes, malgré la vivacité du froid, qui permettoit à-peine de les ſoutenir. Aux premiers raïons du jour, voïant un corps d'Arquebuſiers Ennemis qui s'avançoient pour gagner une hauteur, d'où ils pouvoient l'incommoder beaucoup par un feu continuel, il fit marcher contr'eux Mexia & Palomino, avec trois cens Hommes, qui les pouſſerent aſſez vigoureuſement pour les faire retourner ſur leurs pas. Alvarado & Valdivia lui conſeillerent, pendant l'eſcarmouche, de faire deſcendre le gros de ſon Armée par le derriere même de cette hauteur; ce qui fut exécuté avec d'autant moins de danger, que dans l'intervalle, Pardaver deſcendit avec un corps d'Arquebuſiers & de Cavalerie par l'endroit même où ſe donnoit le Combat. Comme le lieu, où Alvarado & Valdivia étoient déja deſcendus avec l'Avant-garde, commandoit encore la Plaine, & que delà on découvroit aiſément le Camp de Pizarre, ils ſe hâterent d'y faire amener l'Artillerie. Roïas, qui la conduiſoit, promit aux Canoniers, pour chaque Boulet qui donneroit dans les Trouppes Ennemies, cinq cens écus, & les fit païer en effet à l'un d'eux, qui aïant donné dans la Tente même de Pizarre, lui tua un Page. Auſſi les Rebelles eurent-ils ordre d'abattre toutes leurs Tentes, parcequ'elles ſervoient comme de but aux Canoniers du Préſident. Dans le même-tems, Pizarre fit jouer auſſi ſon Artillerie, & mit ſes Trouppes en bataille. Il étoit lui-même à la tête de ſa Cavalerie, pour la commander avec Acoſta & Cepeda. Carvajal commandoit l'Infanterie, avec Torre, Guillen, Guevara, François Maldonat & Vergara. Tous les Indiens du Parti rebelle, qui étoient en fort grand nombre, eurent ordre de ſortir du Camp, & furent poſtés ſur le penchant d'une colline.

Récompenſe propoſée aux Canoniers.

Pendant que le feu de l'Artillerie continuoit des deux côtés, l'Armée Roïale acheva de deſcendre dans la Plaine, avec beaucoup de déſordre à la vérité, parcequ'il étoit inévitable dans une ſi dangereuſe ſituation. La Cavalerie étoit à pied, tirant ſes Chevaux par la bride, autant pour ſe garder des difficultés du chemin, que pour éviter l'Artillerie, dont rien ne la mettoit à couvert. Mais à meſure qu'elle arrivoit dans la Plaine, elle ſe formoit en deux Eſcadrons, qui devoient compoſer les deux Aîles; & l'Infanterie ſe raſſembloit auſſi en deux corps. L'Eſcadron de l'Aîle gauche avoit pour Commandant, Sayavedra, Mora, Salazar, & Fernand d'Aldana, Frere de Lorenço. Celui de l'Aîle droite, où étoit l'Etendard Roïal, porté par le Docteur Carvajal, étoit commandé par Cabrera, Mercadillo, & Gomez d'Alvarado Frere d'Alfonſe. L'Infanterie avoit pour Chefs, Ramirez, Auditeur des confins, Caſtro, Solis, Cardenas, Pablo de Meneſes, Moſquera, La Cerna, d'Urbina, d'Aliaga, Martin Roblez, Darias & Dolmos. Mendoze fit l'Avant-garde, avec ſa Compagnie de Cavalerie, accompagné de Centeno, qui ſe promettoit une abondante compenſation pour la journée de Guarina. Villavicentio faiſoit les fonctions de Major Général. Ce fut Hinojoſa, en qualité de Général, qui mit cet ordre dans l'Armée. Le Préſident & les Evêques marchoient un peu devant, du côté de la Montagne par laquelle Alvarado & Valdivia deſcendoient avec l'Artillerie, ſoutenus par les trois cens Arquebuſiers de Mexia

Comment la Cavalerie Roïale deſcend dans la Plaine.

Ordre de l'Armée.

CONQUÊTE DU PEROU.

DE LA GASCA. 1548.

& par ceux de Palomino, qui se partagerent aussi en deux corps lorsqu'ils furent dans la Plaine. Mexia, avec sa division, prit la droite, du côté de la Riviere; & Palomino suivit la gauche de la Montagne, avec la sienne. Pendant que l'Artillerie descendoit, on vit arriver quelques Deserteurs de l'Armée de Pizarre, entre lesquels étoient Cepeda & Garcilasso de la Vega. Ils avoient été poursuivis & même blessés, surtout Cepeda, dont le Cheval fut tué sous lui d'un coup de Lance; & sans le secours qu'il reçut de quelques Coureurs du Président, il couroit grand risque de retomber entre les mains des Rebelles.

Cepeda passe dans l'Armée Roïale.

On apprit de lui que Pizarre faisoit bonne contenance, & que dans l'espoir de profiter, comme à Guarina, de quelque confusion qui lui livreroit ses Ennemis, il étoit résolu de les attendre. Hinojosa n'en prit pas moins le parti de s'avancer avec toute l'Armée, & s'alla poster à la portée de l'Arquebuse des Ennemis, dans un terrein un peu bas, où les Boulets de leur Artillerie passoient par-dessus sa tête. Des Pelotons d'Arquebusiers, qui étoient sur les Aîles, de part & d'autre, faisoient un feu continuel. Le Président, les Evêques & les Moines animoient aussi les Canoniers, & les aidoient eux-mêmes à placer leurs Batteries, ou quelquefois même à diriger les Pieces.

Désertion totale des Trouppes de Pizarre.

Centeno & Mendoze, observant que de leur côté il arrivoit souvent des Deserteurs, que Pizarre faisoit poursuivre, s'avancerent avec leurs Gens jusqu'au bord de la Riviere, pour se mettre à portée de recevoir ceux qui fuiroient vers eux. Il n'en venoit pas un, qui ne pressât les Officiers Roïaux de demeurer dans leur Poste, en les assurant que la desertion deviendroit générale, & que la victoire leur couteroit peu. En effet le mouvement commença par un Peloton de trente Arquebusiers Ennemis, qui se trouvant assez près des Trouppes Roïales, passerent sous les Enseignes du Président. Pizarre, qui reconnut leur dessein, voulut envoïer après eux; mais ses soins & son empressement ne servirent qu'à redoubler le désordre. Tous les corps de son Armée se débanderent au même instant, sans être arrêtés par les cris & les menaces. Les uns se mirent à fuir vers Cusco, & les autres se rendirent droit à l'Armée Roïale. La plûpart des Capitaines, frappés d'une révolution si subite, demeurerent comme suspendus entre la nécessité de combattre, de rendre les armes, ou de fuir (34).

(34) C'est Zarate qu'on a suivi jusqu'à présent: mais les différences sont si remarquables dans Gomara, que, suivant notre méthode pour les évenemens de cette importance, nous donnerons son récit dans les termes du vieux Traducteur, qui n'en diminueront pas l'agrément. On ne s'arrêtera qu'aux circonstances qui different: « Pizarre » s'étoit logé en un lieu, qui par un côté » étoit fermé de hautes roches, lesquelles » ne se pouvoient franchir, ni à pied, ni » à cheval; l'entrée étoit étroite & forte, » au-devant de laquelle il braqua son Artil- » lerie, de façon qu'il ne pouvoit être pris » de force, ni par famine, parcequ'il étoit » bien approvisionné. Il sortit dehors, & » mit ses gens en belle Ordonnance. Quel- » ques-uns commençoient déja à s'escar- » moucher, mais ne faisoient encore que » que s'injurier l'un l'autre; les nôtres les » appellant traîtres & cruels, & les Enne- » mis nous appellant Esclaves, gens de pe- » tit cœur, pauvres & sans regle, parce- » que La Gasca, les Evêques & Moines, » combattoient: mais pour cette soirée, on » ne se connoissoit point l'un l'autre, par- » ceque le tems étoit trop nébuleux. La » Gasca & quelques autres vouloient diffé-

Pizarre, trop convaincu de la ruine de ses espérances, perdit cœur lui-même, & dit d'une voix assez haute; » puisque vous allez tous vous rendre au Roi, j'y vais aussi. On prétend que son fidele Acosta voulut » l'encourager, & qu'il lui dit « : *Seigneur Pizarre, donnons au travers des Ennemis, & mourons en Romains*, mais que Pizarre lui répondit; *Acosta, mon Ami, mourons plutôt en Chrétiens* (35). Ensuite, voïant le Major Villavi-

Conquête du Pérou.

De la Gasca. 1548.

Pizarre se rend à Villavicentio.

» rer la Bataille, afin qu'il ne mourût point » tant de Chrétiens, & pensoient que tous, » ou la plûpart de ceux de Pizarre passe- » roient de leur côté: mais entrant en Con- » seil, ils conclurent de donner la Bataille, » parcequ'ils manquoient d'eau, de pain, » & encore plus de bois en grand froid. » Acosta voulut aller cette nuit, avec six » cens Hommes, la chemise blanche sur le » dos, assaillir & mettre en route La Gas- » ca, à cause du froid, qui étoit si horri- » ble, & que l'assaillant de nuit il feroit » peur aux siens: mais Pizarre l'empêcha, » lui disant; Jean d'Acosta, puisque nous » avons gagné le jeu, ne nous mettons » point au hasard de le perdre; qui fut une au- » dace, ou plutôt une cécité. Quand l'aube » du jour fut venue, les Tabourins & Trom- » pettes de La Gasca commencerent à sonner, » & chacun crioit, arme, Bataille, Bataille, » à cheval, à cheval, &c. On descendit.

» La descente étoit si roide & si mauvaise, » qu'ils étoient contraints mener leurs che- » vaux par la bride, & à mesure qu'ils descen- » doient, ils se rangeoient sous leurs Ensei- » gnes, &c. Pizarre dit à Cepeda qu'il mît » l'Armée en ordre. Cepeda qui avoit envie » de se retirer vers La Gasca, vit alors qu'il » étoit tems, & donna à entendre à Pizarre » que le lieu n'étoit pas propre, parceque le » Canon des Ennemis les offensoit sans perdre » coup. Il passa les tranchées, qui environ- » noient leur Camp, comme pour aller choi- » sir un lieu plus bas; quand il se vit là, il » picque son cheval, pour se jetter dans les » gens de La Gasca: mais étant troublé d'en- » tendement & saisi d'une grande peur, tom- » ba en chemin dans une mare, où il eut été » tué par ceux de Pizarre, s'il n'eut point été » secouru & tiré de là par quelques siens Ne- » gres, qu'il avoit envoiés devant. L'Armée » de Pizarre fut bien ébranlée par la retraite » de Cepeda, & encore davantage quand Gar- » cilasso de la Vega, & autres principaux en » firent autant. La Gasca embrassa & baisa » Cepeda, encore qu'il eut la joue toute bar- » bouillée de sa chute, estimant Pizarre vain- » cu pour son défaut. Pizarre fut déplaisant » au possible, d'avoir perdu ses Capitaines, » & de voir la peur qui saisissoit le cœur des » siens. Mais il ne fit semblant de s'éton- » ner, &c. Les deux Armées étoient fermes, » en contenance de vouloir combattre. Car- » vajal commençoit déja d'escarmoucher, » avec ses Arquebusiers, quand il envoïa » dire à Pizarre qu'il mît ordre pour combat- » tre, & qu'il voïoit bien que les Ennemis » l'assailliroient bien-tôt avec grande furie. » Mais Hinojosa, sage & avisé, ne faisoit » mine de branler. Cependant que les Arque- » busiers se saluoient l'un l'autre à belles Ar- » quebusades, Cecile faisoit le guet sur ceux » qui s'enfuïoient vers La Gasca, & en tuoit » autant qu'il en rencontroit, ne pouvant » les arrêter. Il en passa, pour un coup, tren- » te-trois Arquebusiers. Plusieurs autres jette- » rent leurs armes à terre, disant qu'ils ne » combattroient point contre leur Roi. Ainsi, » en peu de tems, les Escadrons se défirent » eux-mêmes; & Pizarre & les Capitaines » demeurerent éperdus, ne pouvant plus » combatttre ne voulant aussi fuir; & furent » prins, comme l'on dit à main sauve. Go- » mara, L. V, ch. 77.

(35) Comparons Zarate avec d'autres Historiens contemporains: « Alors Pizarre de- » mande à Jean d'Acoste; que ferons-nous, » nous autres? Allons combattre, répondit » Acoste, & mourir armes en main. Non, » dit Pizarre, allons mourir en Chrétiens; » & d'un cœur invincible, car il aima » mieux se rendre que fuir. Aussi jamais ses » Ennemis ne virent ses épaules. Voïant » près de soi Villavicentio, il lui demanda » qui il étoit? Et comme l'autre lui répon- » dit qu'il étoit Major du Camp Impérial: » & moi, je suis le malheureux Gonzale » Pizarre; & lui donna son Estoc. Il mar- » choit en brave Chevalier, avec une con- » tenance Roïale. Il étoit monté sur un » puissant cheval bai, armé d'une Jacque » de maille & d'une cuirasse à l'épreuve & » fort riches; & pardessus avoit une Ca- » saque de velours ras, & portoit sur sa » tête une Bourguignote d'or, qui étoit » un œuvre moins beau que riche. Villa- » vicentio fut fort aise de se voir entre les » mains un tel Prisonnier, & le mena in-

CONQUÊTE DU PEROU.

DE LA GASCA. 1548.

centio, qui s'étoit avancé jusqu'à lui, il l'appella pour se rendre, en lui remettant une épée longue & étroite, qu'il tenoit en forme de lance, parcequ'il avoit rompu la sienne sur ses propres gens qui fuïoient. Il fut conduit au Président, à qui Zarate lui fait tenir quelques discours, qui ne parurent, dit-il, ni prudens, ni respectueux; & sur-le-champ, il fut confié à la garde de Centeno.

Il est conduit au Président.

La plûpart de ses Officiers avoient été pris ou s'étoient rendus. Carvajal, qui n'esperoit aucun ménagement du Vainqueur, tenta de se sauver par la fuite; mais son cheval s'embourba dans des roseaux, d'où il fut tiré & conduit au Président par ses propres Soldats. Le Parti Roïal n'avoit perdu qu'un Homme; & du côté des Rebelles on ne trouva que dix ou douze Morts. Le Président étoit demeuré sur une hauteur, d'où voïant fuir ceux de l'Arriere-garde ennemie, qui prenoient le chemin de Cusco, le transport de sa joie lui faisoit crier de toutes ses forces, à sa Cavalerie, de les poursuivre. Mais ses Officiers, plus jaloux de l'honneur militaire, la continrent dans l'ordre, jusqu'à ce que ne voïant plus rien à craindre de la ruse ou de la force, ils en détacherent une partie sur les Fuïards. On en prit un fort grand nombre. Après leur entiere défaite, leur Camp fut abandonné au pillage des Vainqueurs, qui y trouverent beaucoup d'or & d'argent. Plusieurs Soldats eurent cinq ou six mille Ducats pour leur part. Les Officiers dédaignerent ce fruit du triomphe. Jamais Armée, suivant l'observation d'un Historien, n'eut un si grand nombre de Lettrés & d'Ecclésiastiques. Un Moine de la Merci, nommé Rocca, accompagnoit sans cesse le Président avec une Hallebarde à la main. Les Evêques & les Prêtres étoient entre les Arquebusiers, pour les animer contre des Ennemis auxquels ils prodiguoient les noms de Traîtres & de Tyrans (36).

Carvajal est pris.

Joie immoderée du Président.

Dès le même jour, Mexia & Robles furent envoïés à Cusco avec un détachement considérable, autant pour empêcher l'abus de la Victoire, de la part de ceux qui étoient envoïés à la poursuite des Fuïards, & qui pouvoient prendre cette occasion pour satisfaire leurs ressentimens particuliers dans la Ville, que pour recueillir ceux d'entre les Rebelles qui reviendroient volontairement au devoir. L'Armée roïale, aïant besoin de repos, après avoir passé plusieurs jours sans quitter les armes, eut vingt-quatre heures pour se rétablir d'une si longue fatigue. Ensuite le Président nomma deux Commissaires, Alfonse Alvarado & Cianca, pour instruire le Procès des Rebelles. On n'eut pas besoin d'autres preuves, contre Pizarre, que la notoriété publique & sa propre confession. La Sentence de ses Juges, confirmée au nom du Roi par le Président, portoit qu'il auroit la tête coupée, au lieu public des exécutions, & qu'elle seroit mise, dans une petite niche, fermée d'une petite gril-

Sentence & exécution de Pizarre & de ses Complices.

» continent devant La Gasca, lequel entr'autres choses lui dit, s'il trouvoit bon » d'avoir excité tout ce Roïaume contre » l'Empereur, son naturel Seigneur? Pizarre répondit: Monsieur, moi & mes » Freres avons gagné à nos dépens ce Païs, » & ne pensons point faillir en le voulant » gouverner & retenir. Alors La Gasca dit » par deux fois, qu'on l'otât devant lui, » & en bailla la charge à Diego Centeno. » L. V, ch. 77. Benzoni fait à peu-près le » même récit, L. III, ch. 16.

(36) Gomara, *ubi suprà*.

le de fer, sur les Fourches patibulaires de la Ville de Los Reyes, avec cette inscription au-dessus : » Cette tête est celle de Gonzale Pizarre, » Traître & Rebelle à Sa Majesté, qui osa se soulever contre son autorité au Pérou, & donner bataille dans la Vallée de Xaquixaguana, » à l'Armée roïale, le lundi, neuvieme jour d'Avril 1548 ». La condamnation portoit aussi, que ses biens seroient confisqués, que les Maisons qu'il avoit à Cusco seroient rasées, qu'on y semeroit du sel, & qu'on éleveroit sur la place une colomne de pierre, sur laquelle on graveroit à-peu-près la même inscription. Il fut exécuté le même jour, & sa mort fut très chrétienne. Pendant sa prison, & jusqu'au moment du supplice, Centeno, qui l'avoit en garde, le fit traiter honorablement, sans permettre qu'il reçût le moindre outrage de ses Ennemis. Lorsqu'il se vit au lieu de l'exécution, il donna au Bourreau tous les habits qu'il avoit sur lui. Ils étoient de velours, en broderie d'or, & son chapeau avoit aussi un riche bordure. Centeno eut la générosité d'en païer la valeur au Bourreau, afin que le corps d'un homme respectable à tant de titres, ne fût dépouillé qu'au moment qu'il seroit enterré. Dès le jour suivant, il le fit transporter à Cusco, où il reçut avec honneur les derniers offices de la Religion; mais la tête fut portée à Los Reyes, & publiquement exposée, suivant les termes de la Sentence (37).

Conquête du Perou. de la Gasca. 1548.

Le supplice de Pizarre fut suivi de celui de ses principaux Officiers. Carvajal fut écartelé (38), & huit ou neuf autres furent pendus. Plusieurs Soldats, connus pour leurs plus opiniâtres Partisans, furent condamnés, les uns au fouet, d'autres aux galeres & d'autres à passer au Chili. Ces

Supplice du Capitaine Carvajal & de ses Officiers.

(37) Zarate, L. VII, ch. 22. Gomara fait condamner Pizarre à mort, le jour qu'il fut pris; il joint quelques autres circonstances : » ce fut, dit-il, le jour même de sa prinse; » & le lendemain, pour être décapité, il » fut mené, sur une Mule, les mains » liées, aïant une Cappe sur les épaules. » Il mourut Catholiquement, sans parler » un seul mot, retenant au reste une autorité grande & une contenance sévere. *Ubi sup.* ch. 78. Le reste s'accorde avec Zarate. Benzoni ne nomme que Cianca pour Juge.

(38) Gomara differe ici : « On pendit, » & mit-on en quatre quartiers, François » de Carvajal de Ramaga, Jean d'Acosta, » François Maldonado, Jean Velez de Guevara, Denis de Bovadilla, Gonzale Morales d'Amajano, Jean de Torre, Pierre » de Sturie, Gonzale de Los Nidos, & autres quatre. Carvajal fut fort dur à se » confesser. Quand on lui eut lû la Sentence, par laquelle il étoit condamné à » être pendu & mis en quatre quartiers, » & sa tête être mise avec celle de Pizarre, » il dit; c'est assez, tu ne me saurois tuer » qu'une fois. La nuit de devant qu'il fut » exécuté, Centeno le fut voir. Carvajal » faisoit semblant de ne le point reconnoître; & quand l'autre lui eut dit qui il » étoit, il répondit que ne l'aïant jamais » vû que par derriere, il ne l'avoit pû connoître; voulant faire entendre que l'autre » avoit toujours fui devant lui. Il étoit âgé » de quatre-vingt quatre ans. L. V, ch. 78. Le récit de Benzoni ajoute à ceux de Zarate & de Gomara, » que Carvajal » fut traîné à la queue d'un cheval l'espace d'un demi quart d'heure, puis pendu » & mis en quatre quartiers. Quand on le » menoit au supplice, il demandoit, en » soupirant, où étoit son Gouverneur Gonzale Pizarre? Benzoni raconte aussi differemment le trait de Centeno. « Un jour, » dit-il, avant qu'il mourut, Centeno le » fut voir & lui dit, Hà, Monsieur le » Lieutenant-Général, où sont vos ongles » & vos griffes de guerre? L'autre lui répondit sur-le-champ; on me les a ôtées » par force, en champ de Bataille, comme » à un bon Guerrier; mais toi, tu t'en es » enfui, comme un poltron que tu es. *Ubi sup.* ch. 16.

Conquête du Pérou. de la Gasca. 1548.

exécutions durerent aussi long-tems qu'il resta des Coupables, & qu'on put les découvrir. Ceux qui s'étoient dispersés dans la Vallée de Xaquixaguana & qui vinrent se ranger sous l'Etendard roïal, après la publication de l'amnistie, obtinrent grace pour tous les crimes commis pendant la révolte, avec la seule réserve du droit des Parties, dans tout ce qui concernoit les biens & les interêts civils.

Caractere de Pizarre & de Carvajal. Pizarre.

Deux hommes, tels que Gonzale Pizarre, & François Carvajal, son Lieutenant, ont paru dignes aux Historiens de quelques observations sur leur caractere. On a vu la naissance de Pizarre. Lorsqu'il avoit usurpé le Gouvernement, son âge étoit d'environ quarante ans. Il étoit grand, de belle taille & d'une proportion remarquable dans tous ses membres. Il avoit le teint brun, la barbe noire & fort longue. Son inclination le portoit naturellement à la guerre. Personne ne soutenoit le travail & la peine avec plus de patience. Il menoit un cheval de bonne grace; il tiroit parfaitement de l'Arquebuse. Quoiqu'il n'eût aucune teinture des Lettres, & qu'il fût d'un génie médiocre, il s'exprimoit d'une maniere sensée & dans des termes fort clairs. Le même fond de sens dominoit dans sa conduite, sur-tout dans le choix qu'il faisoit, pour l'administration de ses affaires, de ceux auxquels il croïoit reconnoître l'espece de lumieres, d'expériences & d'habileté qu'elles demandoient. C'étoit dans cette opinion qu'il avoit donné toute sa confiance à Carvajal, pour les expéditions brusques & hardies; à Puelles & à Acosta, pour les entreprises plus lentes, à Cepeda, pour les affaires civiles. Il n'entreprenoit rien sans Conseil; mais entre les différens Partis qui lui étoient proposés, c'étoit ordinairement celui qu'il choisissoit à la premiere vue, qu'on jugeoit le meilleur après la discussion. Une malheureuse Politique, dont les principes lui venoient de Carvajal, l'avoit rendu, par dégrés, sombre, cruel, sanguinaire; mais la force d'un naturel plus doux lui faisoit souvent regretter le sang qu'il avoit versé. Il croïoit légerement, il ne savoit pas garder un secret; ce qui lui fut d'un préjudice extrême dans toutes ses entreprises. On lui reproche aussi de n'avoir jamais pris plaisir à donner, & de n'avoir été libéral qu'à regret. Cependant on en excepte les Femmes, dont il récompensoit roïalement les complaisances. Indiennes ou Espagnoles, il étoit passionné pour celles qui trouvoient l'art de lui plaire. La jalousie faisoit quelquefois son tourment. On a vu qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il entretenoit la Femme, & qu'il païa libéralement pour ce meurtre, Vincent Pablo, Soldat Hongrois, que le Conseil des Indes fit pendre enfin sur une accusation renouvellée à Valladolid. Enfin, si la vie de Pizarre n'eût rien de plus glorieux qu'une ambition mal entendue, qui lui fit souhaiter l'indépendance dans un Païs qu'il avoit aidé à conquérir, & qu'il regardoit comme une propriété de sa Famille, on lui trouve, aux dernieres scenes, dans la simplicité même avec laquelle elles sont rapportées par ses Historiens, un air d'Héroisme, qui fait regretter de le voir périr sur un Echaffaut (39).

Carvajal.

On ne prend point un interêt de la même nature au sort de son

(39) Recueillis des différens Historiens déja nommés.

Lieutenant.

Conquête du Perou. de la Gasca. 1548.

Lieutenant. François Carvajal étoit né près d'Arevala, dans un Village nommé *Ragama*, d'une Famille dont la plus grande distinction étoit d'exercer ce qu'on nomme la contrebande. Il avoit été long-tems Soldat en Italie, dès le tems du Comte Pierre de Navarre. Zarate assure qu'il étoit à la Bataille de Pavie (40), où François I fut fait Prisonnier; que de-là, il retourna en Espagne, avec une Femme de bonne Famille, nommée Catalina de Leyton, & qu'il y déguisa ses amours sous le voile du mariage, mais qu'on ne s'y laissa point tromper, & que, suivant quelques-uns, il avoit été Moine & Profès; que pendant son séjour en Espagne, il exerça l'office d'Œconome, dans la Commanderie d'Heliche; qu'ensuite il passa au Mexique, où le Viceroi le fit subsister jusqu'aux premiers soulevemens du Pérou; qu'il le fit passer dans cette nouvelle conquête de l'Espagne, avec les secours dont on a parlé, & qu'après l'accommodement, le Marquis, François Pizarre, lui donna quelques Indiens aux environs de Cusco, où il demeura jusqu'à l'arrivée de Blasco Nuñez de Vela; enfin, qu'il pensoit alors à retourner en Espagne, avec une somme considérable, qu'il devoit à son industrie; mais que n'aïant pas trouvé d'occasion pour s'embarquer, il demeura dans le Païs, & que Gonzale Pizarre, qui lui avoit reconnu de l'habileté pour les armes, chercha les moïens de se l'attacher.

Il se vantoit lui-même d'être âgé de quatre-vingts ans, lorsque Pizarre fit son entrée à Los Reyes avec son Armée. Sa taille étoit médiocre pour la hauteur; mais il étoit fort gros; le visage plein, & d'une couleur vive. Il entendoit effectivement la guerre; & sa hardiesse naturelle lui faisoit tirer comme un double fruit de son ancienne expérience. Jamais on ne supporta plus aisément la fatigue. Son âge ne lui donnoit aucune marque d'affoiblissement ou de lenteur. Il ne quittoit ses armes, ni le jour, ni la nuit; & si le sommeil lui étoit quelquefois nécessaire, il ne se couchoit & ne dormoit que sur une chaise, assis quelques momens, & la tête appuïée sur sa main. Il aimoit beaucoup le vin: s'il manquoit de vin d'Espagne, il buvoit, avec plus d'excès qu'aucun Espagnol, de ces liqueurs fortes qui sont en usage parmi les Indiens. La cruauté faisoit comme le fond de son caractere, avec un penchant naturel à la raillerie, qui marquoit un barbare endurcissement dans ce vice. Il tuoit un homme, dans la plus legere occasion, souvent même sans aucun sujet, ou sous le seul prétexte d'établir rigoureusement la discipline militaire (41); & loin de marquer de la compassion pour ces

(40) Gomara dit qu'il avoit été Enseigne à la journée de Ravenne, & Soldat de Gonzale de Cordoue, surnommé le grand Capitaine. *ubi sup.*

(41) « Le Proverbe, dit Gomara, est » demeuré de lui: *aussi cruel qu'un Carvajal.* C'étoit néanmoins le plus fameux » Guerrier de tous les Espagnols qui soient » passés aux Indes. Mais de plus de 400 Es- » pagnols que Pizarre avoit fait mourir, » hors des Batailles, depuis que Nuñez Ve- » la étoit entré au Pérou, cetui-ci les avoit » presque tous tués de sa main, avec quel- » ques Mores qu'il menoit avec lui pour » cette fin. Outre cela, il en fit encore » mourir plus de mille, pour les Ordon- » nances, & plus de 20000 Indiens en por- » tant la somme, ou à cause de la retrai- » te qu'ils faisoient aux Montagnes de peur » de la porter, où ils mouroient de faim » ou de soif; & afin qu'ils n'échappassent » on les lioit plusieurs ensemble par la cein-

Conquête du Perou. De la Gasca. 1548.

malheureuſes victimes, il les railloit par des plaiſanteries, & par des complimens affectés. On ne lui connoiſſoit point de Religion; ou s'il en parloit, c'étoit pour l'outrager par des diſcours ou des actions impies. Sa paſſion étoit de s'enrichir, & juſqu'à faire douter ſi ſon courage même venoit d'une autre ſource. Il expoſoit intrépidement ſa vie, pour ſe rendre maître de celle d'autrui, & l'ôtoit ſans pitié à ceux qui tomboient entre ſes mains; mais il l'accordoit, pour de l'argent, à ceux qui lui demandoient grace à ce prix: ainſi l'argent lui étoit plus précieux que ſa vie & celle d'autrui. On a vu que ſa prudence conſiſtoit en ruſes que la préſence de l'occaſion lui faiſoit naître, plutôt qu'une ſage délibération; comme ſa plaiſanterie conſiſtoit moins en ingénieuſes ſaillies, qu'en railleries froides & groſſieres (42). Concluons que, ſi Carvajal mérite un rang diſtingué, c'eſt entre les Brigans, plutôt qu'entre les grands Capitaines & les Guerriers illuſtres.

Tréſors que le Préſident fait enlever.

Enſuite, le Préſident ſe rendit à Cuſco, d'où il envoïa Mendoze dans la Province de Charcas, ancien Domaine de Pizarre, pour y prendre tout l'argent qu'il y avoit laiſſé. Hondegardo & Roïas furent envoïés, dans la même vue, aux Mines du Potoſi. Les ſommes qu'ils en rapporterent à La Gaſca montoient à trois millions ſix cens mille livres. Une autre affaire, qui ne lui parut pas moins importante, étoit de congédier ſon Armée, dans la crainte de quelque nouveau mouvement qui fit renaître les troubles. Cette entrepriſe demandoit d'autant plus de précaution, qu'il falloit penſer d'abord à la diſtribution des récompenſes, & qu'il n'y avoit point de Soldat qui n'eut de grandes prétentions. Le nombre des Trouppes étoit d'environ deux mille cinq cens hommes. Il étoit difficile de ſatisfaire tout le monde. Après avoir délibéré ſur un point ſi délicat, & qui ne pouvoit ſouffrir de délai, on convint que pour éviter toute ſorte d'importunités, le Préſident & les Evêques ſe retireroient à douze lieues de Cuſco, dans la Province d'Apuxima, accompagnés d'un ſeul Secrétaire, & qu'ils y feroient tranquillement les répartitions.

Difficultés des nouvelles répartitions.

Ce qu'ils avoient à partager montoit à la valeur de plus d'un million d'écus d'or de rente; & l'on n'aura pas de peine à ſe le perſuader, ſi l'on conſidere combien il y avoit de départemens abandonnés & de terres vacantes, par la mort de ceux qui avoient péri dans les Combats ou par les ſupplices; ſans compter que Pizarre avoit fait valoir le prétexte des frais de la guerre, pour en retenir une grande partie ſous ſon propre

» ture, & celui qui ſe détachoit, ou devenoit malade pour demeurer, avoit la tête tranchée, *ubi ſup.* Benzoni fait une peinture encore plus horrible de la maniere dont les Péruviens étoient traités.

(42) » Quand il faiſoit pendre quelqu'un » dit Benzoni, le plus ſouvent, c'étoit à » rire avant que de le faire attacher, & » à lui dire en ſe mocquant: Hà, Monſieur, pardonnez-moi; j'ai oui dire que » vous êtes Cavalier; & vraiment c'eſt bien » raiſon que l'on vous faſſe l'honneur que » mérite un Gentilhomme tel que vous. » Choiſiſſez, de ces arbres, lequel vous » voudrez. Non, non, je vous ferai cette » grace d'être attaché à celui que vous » aimerez le mieux; aſſurez-vous-en. Et » après s'être ainſi joué & mocqué du pauvre Priſonnier, il le faiſoit pendre. Il » menoit toujours quatre Mores avec ſoi, » pour exercer cet office. L. III, ch. 16.

nom. Le Président retint, sur les meilleures, des Pensions de trois & quatre mille ducats en argent, pour les distribuer entre les Soldats, auxquels il n'avoit rien de plus à donner. Ce partage (43) se fit assez promptement; mais à-peine fut-il publié, que le Président se crut obligé pour sa sûreté, de se rendre à Los Reyes, & de laisser le soin du bon ordre à l'Evêque de cette Ville

Conquête du Perou.

De la Gasca. 1548.

Mouvemens qu'elles causent.

Les Mécontens furent en si grand nombre, & les plaintes si vives (44),

(43) Tel eut 100000 Ducats de revenu par an. C'étoit le revenu d'un Prince, si cet héritage eût été perpétuel, & fût passé aux Enfans ou autres Héritiers: mais l'Empereur ne baille ces Terres qu'à vie. Celui qui en eut le plus fut le Capitaine Hinojosa. Gomara, L. V, ch. 79. Le même Historien ajoute, que plus de 1500000 Ducats furent distribués en argent comptant, & que les riches Veuves furent mariées aux personnes pauvres qui avoient bien servi le Roi. *Ibid.*

(44) « La Gasca, dit Gomara, s'en alla à » Los Reyes, pour n'ouir les plaintes, blas» phêmes & malédictions des Soldats, & » pour la peur qu'il en avoit, *ubi sup.* ch. 79. Benzoni, témoin du désordre, en fait une singuliere peinture. Ces détails doivent plaire dans une Note. « Quand la » répartition fut publiée, de pauvres Sol» dats, qui avoient servi fidelement & qui » s'attendoient d'être largement récompen» sés, comme on l'avoit promis, voïant » qu'on les laissoit en blanc, commencerent » à se plaindre beaucoup. Lui & l'Evêque » leur donnerent de belles paroles en paie» ment; disant que pour le présent il n'é» toit possible de mieux faire, mais » que bien-tôt ils les rendroient tous con» tens; cependant, ne purent-ils si bien » prêcher, que cela les contentât: ains se » mirent à crier contr'eux, & à leur dire » toutes les injures & les vilainies du mon» de. Entre les autres, il y en eut pour rire, » & qui valent bien le réciter. J'en conte» rai ici quelques unes: N'y a pas long» tems qu'à Cordoue en Espagne, il y avoit » une Religieuse qu'on appelloit Magde» laine de la Croix, laquelle, à l'opinion, » non-seulement du commun Peuple, mais » même des plus grands de l'Espagne, étoit » tenue pour bien dévote personne, & pres» qu'adorée comme une Sainte: de sorte » que quand l'Empereur même vouloit al» ler à quelque Entreprise, il mandoit à » cette Magdelaine, qu'elle le recomman» dât à Dieu dans ses Oraisons. Mais enfin » tout le mystere fut découvert, & fut con» vaincue d'être une Sorciere, & qu'elle » avoit familiere compagnie avec le Dia» ble. Il y eut donc lors un Soudard, le» quel entr'autres injures qu'il dit au Prési» dent, lui reprocha qu'il étoit une seconde » Magdelaine de la Croix; & que le Diable » (entendant par-là M. l'Evêque) montoit » dessus, parcequ'il ne faisoit rien, tant pe» tit fut-il, sans lui en demander son avis. » Y en eut un autre, qui lui dit à sa bar» be, que le Ciel ne couvroit point un Re» nard plus fin que lui. Un autre, qui étoit » presque demi-fou & désespéré, lui dit » qu'on l'enverroit tant loin, que jamais » il n'oiroit parler d'Espagne. Le Président » fut si picqué de cette parole-là, que si ce » pauvre Homme n'eut eu de bons Amis, » qui eussent prié pour lui, il l'alloit faire » pendre par son cou, sans rémission: & » encore toute la grace qu'il lui fit, fut de » le confiner en un Païs perdu du Chili. Il » y eut un autre Soldat, qui eut bonne » grace, & lui dit en riant; M. le Président, » de grace donnez-moi ce bonnet, que » vous avez en votre tête. Le Président se » prit à rire: eh qu'en veux-tu faire? dit» il. Je le veux brûler, dit le Soldat, & le » mettre en poudre, pour ensorceler les » gens, puisqu'avec ce bonnet-là vous avez » trompé tant de gens de bien. Il s'en trou» voit assez d'autres qui disoient, qu'il » étoit venu pour épargner les Tyrans, & » faire mourir les bons serviteurs du Roi. » Quelques-uns le menaçoient tout outre, » qu'ils en prendroient eux-mêmes où ils » pourroient. Plusieurs se voulurent muti» ner, couper la gorge au Capitaine Hi» nojosa, renvoïer le Président en Espagne, » & écrire à l'Empereur qu'il leur envoïât » quelque Homme de bonne conscience. » Tout ce complot fut découvert, & em» poigna-t'on les Chefs. Entre ceux qui » furent pris, y eut un Prêtre de Biscaie, » qui disoit avoir dépendu en cette dernie» re guerre, quarante mille écus au Service » de l'Empereur. Le Président, ne pouvant » supporter tant d'injures, s'en alla en la » Ville des Rois. L. III. ch. 17.

CONQUÊTE DU PEROU. DE LA GASCA. 1548.

que toutes les repréſentations du Prélat ne purent arrêter quantité de complots & de mouvemens ſéditieux. Quelques Officiers firent paſſer leur chagrin juſqu'au Conſeil des Indes, avec des explications peu honorables pour le Préſident. Mais Cianca, qu'il avoit laiſſé à Cuſco pour l'adminiſtration de la Juſtice, rétablit le calme, par la fermeté avec laquelle il fit enlever & punir les plus mutins. Valdivia, pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus dans cette guerre, obtint, au nom du Roi, la confirmation de ſon Gouvernement du Chili, quoiqu'il le tînt des Pizarres. Le Docteur Carvajal fut nommé Gouverneur de Cuſco. En partant pour Los Reyes, La Gaſca laiſſa des ordres pour faire bâtir & peupler, entre Cuſco & Collao, une Ville qui prit le nom de Villa-nueva.

Fondation de Villanueva.

Dans le même tems, on vit arriver au Pérou cent cinquante Eſpagnols, partis, ſous la conduite d'Yralez, de la Riviere de la Plata, par laquelle ils étoient remontés, juſqu'aux lieux que Diegue de Royas avoit découverts. Ils venoient demander, au Préſident, un Gouverneur pour leur Conquête. Centeno, qui fut choiſi pour cette commiſſion, la regarda comme une récompenſe honorable, dans un Païs dont on commençoit à former les plus grandes eſpérances. Mais ſa mort, arrivée lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, fit perdre à l'Eſpagne, avec un de ſes plus braves Officiers, tous les avantages qu'elle pouvoit ſe promettre de ſa conduite & de ſa valeur. Le Préſident donna un autre Chef à ceux qui lui demandoient cette grace; mais la lenteur de leurs progrès ſervit encore à faire regretter Centeno. Ils rapporterent, ſur leurs propres obſervations, que la Riviere de la Plata prend ſa ſource dans les hautes Montagnes, toujours revêtues de nége, qui ſont entre Los Reyes & Cuſco, d'où ſortent quatre Rivieres qui tirent leurs noms des premieres Provinces qu'elles arroſent, Apurima, Vilcas, Abançai & Xauxa; & que la derniere ſort d'un Lac, de la Province de Bambou, Païs tout-à-la fois le plus uni & le plus élevé du Pérou; que les bords de ce Lac étoient habités par un grand nombre d'Indiens, & le Lac même, rempli de petites Iles, qui formoient d'excellens paturages, où les Habitans nouriſſoient quantité de beſtiaux.

Mort de Centeno. Obſervations ſur quatre Rivieres du Pérou.

1549. Le Préſident réforme les abus.

La diſperſion des Trouppes aïant achevé de rétablir la tranquillité du Pérou, La Gaſca tourna tous ſes ſoins à mettre, dans le Gouvernement des Eſpagnols & des Indiens, l'ordre pour lequel on avoit ſoupiré ſi longtems, & réuſſit du moins à corriger une infinité d'abus qui choquoient également la Religion & l'Humanité (45). Enfin, lorſqu'il crut l'autorité

(45) Les Hiſtoriens s'étendent beaucoup ſur toutes ces réformations. Gomara en fait un long article (V. chap. 80 du Liv. V.) Il loue ſurtout le Préſident d'avoir trouvé le moïen, après avoir païé toutes les dettes de l'Etat, qui montoient à plus de neuf cens mille peſos d'or, d'en avoir amaſſé treize cens mille autres pour l'Empereur. Un chacun, dit-il, fut émerveillé de ce Tréſor, » non pas pour la ſomme, mais pour la » maniere dont il l'aſſembla. Jamais il ne » prit pour lui la paie d'aucun Soldat; ce» pendant il eſt certain qu'aucun Eſpagnol » n'avoit paſſé au Pérou, avec charge ou » ſans charge, qui n'eût pris quelque choſe » pour ſoi, excepté cetui-ci, auquel on n'a » ſu remarquer aucun ſigne d'avarice, quoi» qu'il eût ſur lui pluſieurs yeux, qui atten» tivement le regardoient, pour l'accuſer » s'il eut mal-verſé en ſa charge: ch. 81. Benzoni lui rend le même témoignage, mais il l'accuſe d'avoir commis la levée

roïale bien affermie, par la Jurisdiction de l'Audience, & sous l'administration des Gouverneurs particuliers qui devoient être nommés par ce Tribunal, il résolut d'user de la liberté que ses Provisions lui laissoient de retourner en Espagne, sans attendre d'autres ordres. Un de ses motifs étoit la quantité d'or & d'argent qu'il avoit pour le Roi (46). Comme il n'avoit plus, ni Trouppes ni Gardes, qui pussent mettre ce trésor en sûreté, il sembloit pressentir les accidens qui le menaçoient. Après l'avoir embarqué sans s'être encore ouvert sur sa résolution, & fait secretement ses autres préparatifs, il assembla les Magistrats de Los Reyes, pour leur déclarer qu'il se disposoit à les quitter. Ils lui firent des objections, auxquelles il s'efforça de répondre ; & dès le même jour, il monta sur le Vaisseau qu'il avoit choisi pour son Voïage. Mais avant que de mettre à la voile, il emploïa quelques heures à faire une nouvelle répartition des Terres qui étoient devenues vacantes, depuis celle qu'il avoit faite à Cusco. Le nombre en étoit considérable, par la mort de Centeno, de Royas, du Docteur Carvajal & de plusieurs autres Possesseurs. Cette conduitte parut bizarre ; mais il la crut indispensable, pour se délivrer de la vue & des plaintes d'une infinité de gens qu'il regrettoit de ne pouvoir satisfaire, & dont il prévoïoit le mécontentement. Il laissa les Actes signés & scellés entre les mains du Secretaire de l'Audience, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après son départ (47).

Il pense à retourner en Espagne.

Comment il se conduit dans cette vûe.

Il partit au mois de Décembre, accompagné du Provincial des Dominiquains, & d'Alliaga, qui avoient éte nommés, par l'Audience Roïale pour Agens du Pérou à la Cour d'Espagne. Plusieurs personnes de considération, qui avoient ignoré son dessein, n'en furent pas plûtôt informés, que se hâtant de recueillir ce qu'ils avoient de plus précieux, ils le suivirent sur divers Bâtimens, pour retourner avec lui dans leur Patrie commune ; & la plupart le rejoignirent heureusement à Panama. Delà ils prirent ensemble le chemin de Nombre de Dios, où ils devoient s'embarquer sur la Mer du Nord. Quoique La Gasca eût renoncé au titre de Président en quittant le rivage du Pérou, leur respect n'étoit pas diminué pour lui. Ils continuoient de le traiter comme leur Chef ; & de son côté, il répondoit à leurs déférences par des manieres douces & civiles. Il tenoit table ouverte aux dépens du Roi ; sur quoi Zarate observe qu'aïant consideré, avant son départ d'Espagne, que tous les Gouverneurs des Indes étoient accusés d'une épargne sordide dans l'état de leur Maison, & jugeant aussi

Son départ du Pérou.

Avec quelle dignité il soutient son rang dans le Voiage.

des deniers à des gens qui exercerent cette commission avec beaucoup de violence & d'injustice. *ubi sup.*

(46 Les Historiens font monter à des sommes incroïables tout ce qui en étoit deja passé dans les seuls coffres du Roi. Il seroit difficile d'en faire un calcul exact, parcequ'ils ne s'accordent pas sur les noms des especes ; mais ils assurent que par compte arrêté les Trésoriers se trouverent en arriere, avec la Couronne, de dix-huit cens mille pesos d'or, & de six cens mille d'argent, sur les Quints & autres revenus Roïaux qu'ils avoient reçus ; par où l'on doit juger de la somme totale, dont ils avoienr trouvé moïen de détourner cette partie. Gomara, L. V, ch. 81.

(47) En effet, aussi-tôt qu'ils furent ouverts il s'éleva des troubles considérables, qui coûterent la vie au célebre Hinojosa, & l'Audience Roïale eut beaucoup de peine à les appaiser. Benzoni. L. III, ch. 17.

CONQUÊTE DU PEROU.

DE LA GASCA.
1549.

que la Cour ne lui assigneroit pas une pension suffisante pour la dépense qui convenoit à son rang, il n'avoit pas voulu que ses appointemens fussent reglés; mais il avoit demandé la permission de prendre sur le revenu Roïal, dans le Païs dont on lui confioit l'administration, tout ce qui lui seroit nécessaire pour y subsister avec dignité. En obtenant une faveur si distinguée, il avoit eu la précaution d'en prendre un Acte formel, dont il ne cessa point de faire usage pour l'entretien de sa Maison & de ses Domestiques. Mais c'étoit avec tant de précaution & d'exactitude, que chaque jour il faisoit tenir compte de sa dépense, par un Secretaire qui n'avoit pas d'autre Commission (48).

1550.
Avanture de La Gasca dans son retour.

On a fait entrevoir que les Trésors de La Gasca étoient menacés; mais son inquiétude avoit cessé en arrivant à Panama; & c'étoit encore moins à Nombre de Dios, qu'il devoit craindre un danger, qu'il n'avoit cru réel & pressant qu'au Pérou. Cependant tout le tems de sa Navigation avoit été emploïé, du côté dont il se défioit le moins, à lui dresser des piéges que son bonheur seul lui fit éviter. Cet évenement mérite d'être repris dans sa source.

Les Petit-fils de Pedrarias d'Avila veulent enlever ses Trésors.

Pedrarias, ou plutôt, Pierre Arias d'Avila, nommé, comme on l'a vû, Gouverneur de Nicaragua après en avoir fait la Conquête, avoit marié une de ses Filles à Rodrigue Contreras, riche & puissant Espagnol, qui succeda au Gouvernement après la mort de son Beau-pere. Mais la nouvelle Audience, établie à *Gracias à Dios* sous le titre d'Audience des confins de Guatimala (49), dépouilla Contreras de cet Emploi. Il en porta ses plaintes à la Cour d'Espagne, qui loin de les écouter, confirma le Jugement des Auditeurs. Deux de ses Fils, Fernand & Pedre, qu'il avoit laissés à Nicaragua, désesperés de la disgrace de leur Pere, entreprirent d'en tirer vangeance. Bermejo & plusieurs autres Guerriers, du nombre des Mécontens du Pérou, avoient pris le parti de se dérober au Gouvernement de La Gasca, & cherchoient de l'occupation dans les autres Eta-

(48) Benzon, *ubi sup.* Comme nous n'avons pas d'autre utilité à tirer ici de la Relation de ce Voïageur, observons qu'après avoir passé 3 ans au Pérou, il partit de Guayaquil, presqu'en même-tems que La Gasca de Los Reyes, » parcequ'on avoit ordonné, dit-il, que tous » les Levantins, nom que les Espagnols » donnoient aux Etrangers, vuidassent le » Païs, comme Traîtres & méchans. Il rencontra le Président au Port de Salango, qui tenoit la route de Panama. De-là il se rendit à Manta, où son Bâtiment se brisa contre un roc : mais cinquante jours après, il monta dans un autre Vaisseau, qui le conduisit à Panama. La Gasca en étoit déja parti pour Nombre de Dios. Benzoni trouva l'occasion de se rendre à Nicaragua, ensuite à Guatimala. Il gagna le Port de Cavallos, où il s'embarqua pour l'Europe. Mais une Tempête brisa son Vaisseau vers l'Ile de Cuba, & tout fut perdu, à l'exception des Hommes, qui se sauverent avec beaucoup de peine dans la Chaloupe. Arrivé à la Havana, il se rembarqua sur une Flotte de dix-huit Vaisseaux, dont treize périrent dans le Golfe. Le sien rentra heureusement dans le Port de la Havana; mais aïant peu d'amour pour la vie, depuis qu'il avoit perdu, dans son naufrage, tout ce qu'il avoit amassé aux Indes, il remonta aussi-tôt sur une autre Flotte de quatorze Vaisseaux, avec laquelle il arriva en Espagne le 13 de Septembre 1556. Ce que la Relation a de plus singulier, c'est qu'avec un grand détail sur tous les objets de sa curiosité, l'Auteur parle si peu de lui-même, que le Journal de ses propres actions se réduit presqu'à ce qu'on vient de rapporter; rare mérite dans un Voïageur. Benzoni reparoîtra souvent dans la Description du Pérou.

(49) Voïez le premier Voïage de François Pizarre.

blissemens d'Espagne. Les deux jeunes Contreras trouverent le moïen de les rassembler secretement ; & n'ignorant pas que le Président étoit parti de Los Reyes avec d'immenses Trésors, ils résolurent ensemble de les enlever dans sa route. Ce projet fut revêtu d'une apparence de justice du côté des Contreras, parceque leur Grand-Pere maternel aïant été de la premiere Association qui s'étoit formée à Panama pour la Conquête du Pérou, ils s'attribuoient, sur cette Contrée, des droits dont leur Famille n'avoit encore pû tirer aucun fruit. Lorsqu'ils se crurent assez forts pour lever le masque, ils commencerent par assassiner l'Evêque de leur Province, parcequ'il s'étoit déclaré contre leur Pere. Ensuite, prenant, sur leur Etendard, le titre d'Amis de la liberté, ils s'embarquerent sur la Mer du Sud, au nombre de trois cens, dans l'espérance de surprendre le Président, lorsqu'il approcheroit de Panama. Les vents, qui ne sont pas favorables dans cette saison, pour venir de Los Reyes à ce Port, les faisoient compter sur la lenteur de sa navigation. Cependant ils ne passerent point devant Panama, sans y prendre Langue. Quelques Pêcheurs lui aïant appris que le Président y étoit arrivé, ils remercierent la fortune de leur épargner une plus longue course, que les hazards de la Mer rendoient incertaine, & d'avoir amené leur proie comme entre leurs mains. Le tems de la nuit leur parut le plus sûr, pour forcer la Ville avec peu de resistance. Ils entrerent heureusement dans le Port ; & tout seconda leur entreprise : mais en touchant le rivage, leur chagrin fut égal à leur étonnement, d'apprendre que le Président étoit parti depuis trois jours, pour Nombre de Dios, après y avoir envoïé son argent. Ils ne s'en ouvrirent pas moins l'entrée de la Ville ; & courant droit chez Ruys de Marchena, Trésorier roïal, ils enleverent sa Caisse, qui contenoit environ quatre cens mille Pesos d'argent de bas aloi, demeuré à Panama, faute de voiture pour le transporter.

Conquête du Perou. de la Gasca. 1550.

Ils le manquent à Panama.

Après avoir fait passer cette somme à bord, ils comprirent qu'il n'y avoit que la diligence, qui put leur faire joindre le Président dans sa route, ou les faire arriver à Nombre de Dios, avant qu'il put se préparer à la défense. Le résultat de leur conseil fut que Fernand Contreras prendroit le chemin de cette Ville, avec la plus grande partie de leurs Gens, qui leur sembla suffire pour emporter une Place alors mal gardée, où ils n'étoient point attendus ; que Bermejo demeureroit avec cent Hommes, campés sur une hauteur voisine de Panama, tant pour favoriser la marche de Fernand, que pour recevoir le butin qu'il ne devoit pas tarder à leur envoïer, & pour faire main-basse sur tous ceux qui voudroient fuir de Nombre de Dios à Panama ; & que Pedre Contreras se tiendroit à bord avec le reste de leurs Gens, pour observer l'entrée du Port & garder soigneusement les Vaisseaux.

Leur Entreprise contre Nombre de Dios.

Cet audacieux projet n'auroit pû manquer de réussir, si Marchena, qui en conçut quelque défiance, n'eut dépêché promptement deux Indiens, pour informer le Président de sa situation, l'un par terre, & l'autre par la Riviere de Chagre, route qu'avoit choisie le Président. Cette Riviere, qui prend sa source dans les Montagnes, entre Panama & Nombre de Dios, paroît se porter d'abord vers la Mer du Sud ; mais une Cascade assez hau-

A quoi le Président doit sa délivrance.

Conquête du Perou.

de la Gasca. 1550.

te la faiſant tourner tout d'un coup vers celle du Nord, elle s'y rend par un cours d'environ quatorze lieues; de ſorte que par un Canal, de quatre ou cinq lieues ſeulement, il ſemble qu'on pourroit joindre les deux Mers. Quelques Montagnes qu'il faudroit percer, & la qualité même du terrein, qui eſt rude & plein de rochers, n'ont pas encore permis de tenter cette entrepriſe. Ainſi, en partant de Panama, pour ſe rendre à Nombre de Dios, on a cinq lieues par terre avant que de pouvoir s'embarquer; & de l'embouchure de la Riviere dans la Mer du Nord, il en reſte encore cinq ou ſix juſqu'à Nombre de Dios.

L'Indien, qui fut envoïé par cette route, joignit le Préſident vers l'embouchure du Fleuve. Il étoit queſtion de faire aſſez de diligence, non-ſeulement pour ſe dérober à la pourſuite de l'Ennemi, mais encore pour ſe mettre en état de lui réſiſter dans Nombre de Dios. Malheureuſement, le vent manqua ſur Mer; & la Barque étant ſans rames, le Préſident, qui ne pouvoit avancer le long des Côtes, n'eut pas d'autre reſſource que d'envoïer Nuñez de Segura par terre, avec quelques Indiens pour lui ſervir de guides, & l'ordre de faire prendre auſſi-tôt les armes aux Habitans. Segura, obligé de marcher à pié par des chemins fort difficiles, & de paſſer même quelques Rivieres à la nage, ſeroit arrivé trop tard, ſi la nouvelle qu'il portoit n'eut été déja répandue dans le Païs, par le ſecond Courier de Marchena. Les Officiers Eſpagnols n'avoient pas perdu un inſtant, pour ſe mettre en ſureté dans leurs murs. Ils avoient tiré de pluſieurs Vaiſſeaux, qui étoient dans le Port, tout ce qui s'y trouvoit capable de porter les armes, & des lieux voiſins, les Indiens qui leur étoient attachés. Avec quelques Soldats, qu'ils avoient pour Garde, & les Bourgeois propres au ſervice, ils avoient raſſemblé environ deux cens Hommes, tremblans d'incertitude & de crainte, dans l'attente d'un mal dont ils n'avoient que des informations obſcures. Le Préſident arriva, pour les raſſurer. La joie de trouver des ſecours prêts ne lui permit pas de prendre haleine un moment. Il ſortit de la Ville à leur tête, pour marcher au-devant des Brigands, accompagné de Clavijo, Gouverneur de la Province, qui l'avoit ſuivi depuis Panama, & réſolu, tandis qu'on chargeoit le Tréſor ſur les Vaiſſeaux qui devoient le porter en Eſpagne, de ſignaler ſon départ par une entrepriſe hardie.

Mais il n'eut que la gloire du projet. Larez, qui commandoit à Panama dans l'abſence de Clavijo, & le Tréſorier Marchena, aïant vû les Brigands diviſés, s'étoient animés mutuellement à raſſembler toutes leurs forces, pour attaquer Bermejo & ſa Trouppe. Dès la nuit ſuivante, ils avoient fait rappeller les Habitans, que la fraïeur avoit diſperſés dans les Montagnes voiſines; ils y avoient joint les Ouvriers Negres & les Muletiers, qu'ils avoient armés de diverſes ſortes d'inſtrumens, au défaut d'armes; enfin leurs précautions s'étant étendues juſqu'à fermer de barricades les rues qui regardoient le Port, pour rendre du moins le paſſage plus difficile à ceux qui gardoient les Navires, ils avoient marché contre Bermejo, & l'avoient attaqué avec tant de vigueur, qu'après quelque réſiſtance ils lui avoient tué ou pris tous ſes Gens. Enſuite Marchena, laiſſant Larez à la garde de la Ville, s'étoit mis en chemin vers Nombre de Dios, dans la

ſuppoſition

Conquête du Perou. De la Gasca. 1550.

ſuppoſition que les Habitans de cette Ville, informés par ſon Courier, auroient pris des meſures pour leur défenſe, & que Fernand Contreras, les trouvant aſſez préparés à le recevoir, pour lui faire perdre l'eſpérance de les ſurprendre, auroit pris le parti de retourner vers Bermejo, ſoit pour ſe fortifier par leur jonction, ſoit pour s'embarquer avec leur butin. Cette conjecture ſe trouva juſte. Fernand de Contreras avoit appris, à quelques lieues de la Ville, que le Préſident étoit averti, & qu'il venoit à ſa rencontre avec deux cens Hommes. Il s'étoit déterminé ſur-le-champ à retourner vers Panama. Dans ſon retour, il fut inſtruit, par quelques Indiens, de l'entiere défaite de Bermejo, & de l'approche de Marchena, qui le cherchoit avec toute l'ardeur de la victoire. Ces deux nouvelles, & le danger preſqu'inévitable de ſe trouver entre deux Trouppes, chacune plus nombreuſe que la ſienne, le jetterent dans une conſternation qui ne lui permit de penſer qu'à la fuite. Il exhorta lui-même ſes Gens à ſe débander, pour ſe rendre par divers détours au bord de la Mer, où ſon Frere pourroit les recueillir dans les Chaloupes de leur Flotte. Auſſi-tôt, quittant le grand chemin, ils ſe ſéparerent au hazard: mais, dans un Païs rempli de Bois & coupé de pluſieurs Rivieres, leur diſperſion ne pouvoit être heureuſe. Quelques-uns furent pris. Fernand Contreras ſe noïa au paſſage d'une Riviere. On n'a jamais ſu quel avoit été le ſort des autres. Les Priſonniers furent conduits à Panama, & condamnés au ſupplice (50), avec ceux qui avoient ſurvêcu à la défaite de Bermejo. Pedre Contreras, qui étoit ſur les Vaiſſeaux, avec vingt ou trente Hommes, conçut tant d'épouvante en apprenant le malheur de ſes Aſſociés, que ſans ſe donner le tems d'appareiller & de mettre à la voile, il ſe jetta dans une Chaloupe, lui & ſes gens, pour s'éloigner avec plus de diligence & de ſureté. Ils n'emporterent pas même l'argent qu'ils avoient enlevé à Marchena. On apprit qu'ils avoient ſuivi la côte juſqu'à la Province de Nata, & qu'ils y étoient deſcendus: mais ſuivant Zarate (51) on n'en a jamais eu d'autres informations; & vraiſemblablement ils furent maſſacrés par ces Indiens qu'on nomme *Bravos*, mortels Ennemis de la Nation Eſpagnole.

Stratagême ſingulier, qui ſauve un Vaiſſeau Eſpagnol d'un Corſaire François.

Le Préſident retourna ſans obſtacle à Nombre de Dios, d'où il mit à la voile pour l'Eſpagne. On rapporte ici une avanture fort extraordinaire (52). Entre les Soldats de Gonzale Pizarre, qui avoient obtenu grace de la vie, pluſieurs avoient été reſervés pour le ſervice des Galeres; & les troubles qui s'éleverent à l'occaſion des Départemens en aïant fait condamner d'autres à la même peine, il s'en trouva quatre-vingt ſix, que le Préſident ſoumit aux ordres de Rodrigue Nuño, pour les conduire en Eſpagne:

(50) Ils étoient au nombre de trente-trois. Zarate dit ſimplement qu'ils furent tués à coups d'épée. Benzoni, qui paſſoit alors par Panama, raconte, » qu'ils furent menés à » la Ville, tout las & bleſſés qu'ils étoient, » les mains liées & garottées derriere le dos » & attachées à des perches; & quand ils » furent à la Priſon, il y eut un Prevôt de » Juſtice, lequel de ſa propre autorité les » maſſacra lui-même vilainement à coups » de Dague. Il nomme Antoine de Valdivieſa, l'Évêque de Nicaragua qui fut aſſaſſiné par ces Brigands, & qu'ils ſurprirent pendant qu'il jouoit aux Echecs.

(51) L. VII, ch. 13. D'autres aſſurent qu'ils furent pris, les Chefs pendus, & le reſte condamné aux Galeres.

(52) Garcilaſſo de la Vega, ſeconde Part. L. V, ch. 8.

Comme ils étoient sans Gardes, il s'en sauva quelques-uns à Nombre de Dios, ou Nuño s'embarqua, & d'autres, en passant à Carthagene. Ensuite le Vaisseau de Nuño, s'étant séparé de la Flotte, prit la route de la Havana, pour y joindre les Galions, & retourner en Espagne sous leur escorte. Il approchoit de l'Ile de Cuba, lorsqu'il fit rencontre d'un Corsaire, qu'on jugea François, parcequ'alors il n'y avoit point d'autre Nation qui courût ces Mers. Nuño crut sa perte inévitable, s'il n'usoit de quelque stratagême; & la force du danger lui en inspira un fort étrange. Il fit cacher à fond de cale & sous le Tillac tous les Matelots & les Galeriens, à la réserve de six, qui avoient fait partie d'une bande de Violons au service de Pizarre. Il mit ces six Musiciens sur le Château de Pouppe, où se placent ordinairement les Trompettes; & s'y étant mis lui-même, au lieu le plus apparent, avec une contenance de Heros, c'est-à-dire, armé de pié en cap, un Casque en tête chargé de plumes de toutes couleurs, il leur ordonna de jouer leurs plus beaux airs, sans s'étonner de tout ce qui pouvoit arriver. Les Corsaires, plus surpris de cette Musique qu'ils ne l'auroient été du fracas de l'Artillerie, prirent une autre route, & ne penserent qu'à s'éloigner du Heros & de ses Violons, dans la crainte que cet appareil de joie ne couvrît quelque noir dessein. Tel fut le recit qu'ils firent eux-mêmes à La Gasca, dans un Port où il étoit entré pendant sa navigation, & où il leur avoit permis d'acheter des rafraichissemens. Nuño ne fut pas plutôt délivré de ses craintes, qu'il se rendit à la Havana, où la plûpart de ses Galeriens prirent la fuite. D'autres s'échapperent aussi à la Tercere; de sorte qu'en arrivant à Séville, il ne lui en restoit que dix-huit, dont dix-sept se sauverent dans l'Arsenal. Ce n'étoit pas la peine d'en présenter un à l'Amirauté, où il avoit ordre de les remettre. D'ailleurs la pitié le prit pour ce Misérable, que sa mauvaise fortune destinoit seul aux Galeres. Ces deux considérations lui parurent si fortes dans le tems même qu'il le conduisoit, que le prenant au collet, & le poignard à la main: » par la vie de l'Empereur, lui dit-il, » je te donnerois vingt coups, si je n'avois honte de tremper mes mains » dans le sang d'un Homme aussi lâche que toi, qui, après avoir été Sol- » dat au Pérou, te laisses mener dans une Galere. Poltron que tu es, ne » pouvois-tu pas te sauver avec les autres? Va-t-en au Diable, & que je » ne te revoie jamais «. Ensuite, l'aïant quitté, il alla rendre compte de sa commission aux Juges de l'Amirauté, qui demeurerent confus d'un événement si bizarre. Cependant ils le firent arrêter, & le condamnerent, non-seulement à païer la valeur des Forçats, mais à dix ans de service militaire dans la Garnison d'Oran, avec défense de retourner jamais au Pérou. Il auroit subi ce jugement, si le crédit de ses Protecteurs ne lui eut fait obtenir grace de Maximilien d'Autriche, qui gouvernoit alors l'Espagne pour l'Empereur son Oncle. Ce jeune Prince, qu'on avoit déja fait rire de cette avanture, s'en fit faire le recit par Nuño même, & le trouva si plaisant, qu'après l'avoir déchargé de la Sentence il lui permit de retourner au Pérou, à condition qu'il n'entreprendroit plus de conduire des Galeriens sans escorte.

Arrivée de La Gasca en Espag.

En arrivant à San-Lucar (53), La Gasca fit partir en poste le Capitaine

(53) Au mois de Juillet 1550.

Lope Martinez, pour aller porter, en Allemagne, la nouvelle de son retour à l'Empereur. Elle fut reçue avec tant de joie, que par un autre Courier ce Prince le pourvût aussi-tôt de l'Evêché de Palencia, & lui envoïa ordre de se rendre lui-même en Allemagne (54) avec le titre & les décorations de sa nouvelle Dignité. Il s'embarqna sur les Galeres Impériales, qui vinrent le prendre à Barcelone (55); & les Historiens observent que dans les circonstances, cinq cens mille écus, qu'il portoit à Sa Majesté, ne furent pas regardés comme le moindre de ses services.

CONQUÊTE DU PEROU, DE LA GASCA. 1550.

Ses récompenses.

Dom Antoine de Mendoze, alors Viceroi de la Nouvelle Espagne, fut nommé pour aller remplir la même dignité au Pérou. On verra, dans la Suite chronologique des Vicerois, qui sera jointe à la Description du Païs, par quels degrés la paix y fut affermie avec la Domination Espagnole, & quelles sont proprement les parties de cette grande Région, que l'Espagne peut compter entre ses Provinces. Il est tems de finir un détail historique, que je me reprocherois d'avoir poussé trop loin, si la plûpart des Conquérans du Pérou n'appartenoient à ce Recueil, à titre de Voïageurs.

CONCLUSION.

(54) A Ausbourg, où Charlequint étoit alors. Gomara, L. V, ch. 84.

(55) Zarate, *Ubi suprà.*



CHAPITRE III.

DESCRIPTIONS DES PREMIERS PAÏS DÉCOUVERTS DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Comprenant les Relations de Dom Juan & de Dom d'Ulloa ; de François Correal, & de plusieurs autres Voïageurs.

INTRODUCTION.

APRÈS avoir fini les Descriptions du Tome précédent par celle de la Nouvelle Espagne, dont les Provinces méridionales touchent à celles qui ont été le premier Théâtre des évenemens qu'on vient de représenter, c'est suivre tout-à-la-fois l'ordre des tems & des lieux, que de faire succeder ici la Description de l'Isthme de Panama ou de Darien, & celle de Tierra-Firme (56) dont il fait partie, comme un degré naturel pour passer à celle du Pérou. On a vu la Découverte du Darien & de la Mer du Sud dans le cours de l'année 1510, le progrès de la Conquête, & ce qu'il en coûta aux Espagnols pour s'établir dans un Païs, également défendu par les difficultés de sa situation & par le brutal courage de ses anciens Habitans. Il est question à présent de l'état des mêmes Provinces, & de l'Etablissement des Vainqueurs. Ce n'est point dans une source obscure ou suspecte, que nous allons puiser nos lumieres. Dom Juan & Dom d'Ulloa, dont nous faisons profession d'en emprunter une grande partie, sont des guides après lesquels on ne marche point au hasard. Mais, pour les faire paroître avec la distinction qu'ils meritent, il faut partir avec eux de la Côte d'Espagne, & les conduire du moins jusqu'au premier Port de l'Amérique.

§ I.

VOÏAGE DE D. GEORGE JUAN, ET DE D. ANTOINE D'ULLOA.

Voïage de Dom Juan et Dom d'Ulloa.

1735.

NOUS remettons à parler, dans un autre article (57), de la fameuse question qui s'étoit élevée sur la figure de la Terre, & des moïens que l'Académie des Sciences proposa pour l'éclaircir. Dom George Juan, Commandeur d'Aliaga, de l'Ordre de Malte, Sous-Brigadier des Gardes de la Marine Espagnole, & Dom Antoine d'Ulloa Lieutenant de Vaisseau, choisis tous deux par la Cour d'Espagne pour concourir aux travaux des Mathématiciens François qui furent envoïés au Pérou, partirent de Ca-

(56) On se détermine pour ce nom Espagnol, afin d'éviter l'équivoque que celui de *Terre-Ferme*, ordinairement emploïé par nos Voïageurs & nos Géographes, peut former lorsqu'on l'applique à ce qu'on nomme en général le *Continent*.

(57) Dans la Description du Pérou.

dix le 26 de Mai 1735, & débarquerent heureusement à Carthagene le 9 de Juillet. On conçoit que dans une route si connue, ce n'est qu'à leurs Observations personnelles qu'il convient de s'arrêter.

Voïage de Dom Juan et Dom d'Ulloa.

1735.

Observations des deux Mathématiciens Espagnols dans leur route.

Dom Juan, à bord du Vaisseau le *Conquerant*, commandé par Dom François de Liano, Chevalier de l'Ordre de Malte, en fit deux, purement Astronomiques (58). Dom d'Ulloa, qui montoit l'*Incendie*, commandé par Dom Augustin d'Isturiaga, donna plus d'étendue & de varieté aux siennes. Outre celles qu'il fit comme Dom Juan sur les mêmes Longitudes, avec quelques différences qu'il explique, il s'étend sur la nature des vents dans le tems de sa Navigation. Pendant son passage entre les Iles Canaries, il avoit eu des vents foibles & variables, avec quelques calmes de peu de durée; mais à mesure qu'il s'en éloignoit, il les éprouva plus forts, quoique moderés. Ils se maintinrent jusqu'à 170 lieues de la Martinique, où il essuïa des grains, mêlés de pluie. Les vents ordinaires, dans cette traversée, sont le Nord-Est, l'Est-Nord-Est & l'Est, fraîchissant, tantôt plus, tantôt moins. Quelquefois ils tournent au Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest, ce qui continue rarement. D'autres fois ils sont interrompus par de longs calmes, qui rendent le Voïage plus long qu'il ne l'est sans cet obstacle. Mais tout dépend des Saisons. La plus propre, pour profiter de ces vents généraux, lorsqu'ils commençent à souffler, est celle où le Soleil, retournant du Tropique du Capricorne & passant par celui du Cancer, s'approche le plus de l'Equateur; car dès qu'il approche de l'Equinoxe d'Automne, on éprouve des calmes.

(58) Il trouva, par son estime, la Longitude entre Cadix & le Pic de Tenerife de 10 degrés 30 minutes. Suivant les Observations du P. Feuillée, faites à Orotava, six minutes & demie à l'Orient du Pic, la Longitude entre le Pic & l'Observatoire de Paris, est de 18 degrés 51 minutes. En soustraïant 8 degrés 27 minutes, que *la connoissance des tems* compte entre l'Observatoire & Cadix, la Longitude entre cette Ville & le Pic de Tenerife reste à 10 degrés 24 minutes, & differe par conséquent, de 10 degrés de l'estime de Dom Juan. p. 9. La Longitude entre Cadix & la Martinique fut, suivant l'estime, de 59 degrés 55 minutes, ce qui est 3 degrés 55 minutes plus que celle de la Carte d'Antonio de *Matos*, suivie généralement par tous ceux qui font cette route. Suivant les Observations du P. Laval, faites à la Martinique, la différence en Longitude est de 55 degrés 8 minutes $\frac{1}{4}$, & du Pere Feuillée 55 degrés 19 minutes. Dom Juan trouva en partie la cause de cette erreur dans le peu d'exactitude de la Ligne de Lok; car si son Pilote, dit-il, qui éprouva le même défaut, avoit donné à la Ligne de Lok 50 piés Anglois, au lieu de 47 $\frac{1}{2}$, la Longitude estimée n'auroit été que de 57 degrés. Il se plaint que cette faute, de marquer mal la Ligne de Lok, est presque générale parmi les Pilotes de toutes les Nations. La Ligne de Lok, ajouta-t'il, doit contenir, d'un nœud à l'autre $\frac{1}{120}$ de mille, en supposant que l'Horloge, ou le Sablier, est juste d'une demie minute: & quoique tous conviennent à cet égard, il n'en est pas de même par rapport au mille, pour lequel on devroit se regler sur les mesures les plus exactes, comme celles de M. de Cassini en France, celles qui ont été déterminées à Quito, & celles de M. de Maupertuis en Laponie. Si l'on prend le degré selon les mesures de M. de Cassini, de 57060 toises, une minute, ou mille, contiendra 951 toises, ou 5706 piés de Roi, dont un $\frac{1}{120}$ 47 piés 6 pouces $\frac{1}{2}$, réduits aux piés d'Angleterre, qui sont à celui de Paris comme 16 à 15, font à peu-près 50 piés 8 pouces $\frac{1}{4}$; & c'est la distance qu'on devroit donner à la Ligne de Lok. Cette mesure, sur laquelle on auroit dû se regler jusqu'à présent, n'est pourtant pas entierement exacte, si on la compare avec celle qui a été prise en déterminant la figure de la Terre; surquoi l'Auteur renvoie aux Observations.

Voïage de Dom Juan et Dom d'Ulloa.

1735.

Depuis les Iles de la Martinique & de la Dominique, jusqu'à celle de Curacao & la Côte de Carthagene, les vents continuent ordinairement du même côté que dans le Golfe, quoiqu'avec moins de constance & un tems moins serein. Les grains, qu'on éprouve avant la Martinique, sont encore plus fréquens lorsqu'on a passé les Iles. Ils sont entremêlés de calmes assez courts, après lesquels le vent recommence à souffler. Dom d'Ulloa ne peut expliquer de quel côté les grains se forment; mais il assure que dès qu'ils sont passés, le vent redevient tel qu'il étoit auparavant. Il avertit qu'à la moindre apparence d'un grain dans l'Atmosphere, on doit tenir la manœuvre prête à le recevoir, parcequ'ils assaillent, dit-il, avec tant de promptitude, qu'ils ne donnent pas le tems de se reconnoître, & la moindre négligence a ses dangers.

Dans la traversée de Cadix aux Canaries, quoique les vents soient ordinairement modérés, la Mer est quelquefois agitée par ceux de Nord & Nord-Ouest, qui rendent les vagues tantôt grosses & longues, tantôt petites & fréquentes. C'est ce qui arrive lorsqu'il fait un tems venteux sur les Côtes de France & d'Espagne; car, dans le Golfe, les vents ont si peu de violence, que souvent on ne s'y apperçoit point du mouvement d'un Vaisseau. Depuis les Iles de Barlovento jusques dans le Golfe, & même avant ces Iles, dans les Parages où l'on sent ces especes de grains, l'agitation de la Mer est proportionnée à leur force & à leur durée; mais aussi-tôt qu'ils cessent, les eaux redeviennent claires & unies. La sérénité de l'Atmosphere suit celle des eaux; de sorte qu'il est rare qu'on n'y puisse observer la Latitude, faute de Soleil ou de clarté à l'Horison. Cependant la mauvaise saison a des jours sombres, où l'air est couvert de vapeurs, & l'Horizon fort brouillé. En tout tems, le lointain offre des nuées blanches & élevées, qui forment par leurs divers rameaux une perspective fort amusante. Depuis les Iles de Barlovento, en dedans, l'Atmosphere est beaucoup plus inégal, & quelquefois si troublé par les vapeurs de la terre, qu'on n'y voit que des nuages, dont une partie est dissipée à la fin par la chaleur du Soleil. Alors il reste un mélange d'espaces sereins & d'espaces obscurs.

Dom d'Ulloa suppose, comme une vérité connue de tous les Marins, que dans le cours de cette Navigation, & dans toute l'étendue du Golfe, on ne sent pas le moindre courant; mais depuis les Iles, il exhorte les Pilotes à la plus grande attention, surtout dans quelques parages, où les courans sont d'une violence & d'une irrégularité singulieres.

Avant que d'arriver à la Martinique & à la Dominique, on remarque un espace où l'eau blanchâtre se distingue sensiblement de celle du Golfe. Dom Juan trouva, par sa route, que cet espace se termine à cent lieues de la Martinique; & suivant Dom d'Ulloa, c'est à cent huit lieues. Cette différence d'opinions vient sans doute, de ce que la couleur de l'eau est moins facile à distinguer de celle du Golfe, lorsqu'on est au bout de cet espace. Il commence à près de 140 lieues de la Martinique; ce qui doit s'entendre de l'endroit où la différence de couleur est bien sensible, car si l'on compte du premier endroit où l'on s'en apperçoit un peu, il faudra mettre la distance à 180 lieues. Au reste, c'est apparemment une eau

troupiſſante, qui peut ſervir fort utilement à juger de l'éloignement des points où l'on veut faire voile. Elle ne ſe trouve marquée que dans les nouvelles Cartes Françoiſes.

Voïage de Dom Juan et Dom d'Ulloa.

1735.

Remarques ſur les variations de l'aiguille aimantée.

Les deux Savans Eſpagnols ont réuni, ſous un même point, toutes les variations de l'aiguille, qu'ils ont obſervées. En reconnoiſſant que les François & les Anglois ont perfectionné une pratique ſi importante pour la Navigation, ils ſe plaignent qu'elle eſt encore négligée en Eſpagne, où l'on ne paroît pas ſentir aſſez combien il eſt avantageux aux Navigateurs, non-ſeulement de ſavoir combien leur Nord apparent differe du véritable Nord du Monde, mais encore de pouvoir perfectionner par des Obſervations réiterées le ſyſtême de la Longitude, & connoître, à un degré ou un degré & demi près, le parage où ſe trouve un Vaiſſeau; car c'eſt le plus haut point de perfection où les Anglois & les François aient porté ce ſyſtême, & l'on commence à jouir du fruit de leurs travaux dans les Cartes de variations (59). Là-deſſus, Dom d'Ulloa donne, à ſes Compatriotes, d'utiles inſtructions pour la fabrique des aiguilles aimantées, & ſur leur uſage. Il attaque une erreur fort commune; c'eſt de gouverner le Vaiſſeau par une aiguille & d'obſerver la variation par une autre. En vain, dit-il, a-t-on pris ſoin de les comparer, & de remarquer en quoi elles different. Quand on y auroit reconnu peu de différence au commencement du Voïage, comme leurs mouvemens ſont inégaux, celui que la premiere fait continuellement ſur le Pivot l'appéſantit plus que l'autre, qu'on ne monte ordinairement que pour faire les Obſervations, & qui demeure enſuite ſans uſage. Dom d'Ulloa veut que les aiguilles, avec leſquelles on obſerve les variations, ſoient les mêmes qui ſervent à diriger la route du Vaiſſeau. D'ailleurs, pour tirer avantage des Cartes de variations, il demande que toutes les aiguilles ſoient touchées avec une même méthode, & qu'elles ſoient ajuſtées au Méridien d'un parage, avec la précision de la variation reconnue pour vraie. Alors on ne remarqueroit pas tant de différence entre les Obſervations de deux Navires dans un même lieu, quand l'intervalle n'eſt pas aſſez conſiderable pour rendre ſenſible la différence formelle de la variation obſervée depuis pluſieurs années, & reçue de toutes les Nations.

VARIATIONS OBSERVÉES PAR DOM JUAN.

N. B. *La Longitude Occidentale ſe compte depuis Cadix.*

Degr. de Latit.	Deg. de Longit.	Variat. obſerv.	Var. de la Carte.	Différence.
27——30	11——.	8——N. O.	9——N. O.	1——.
25——30.	14——30.	6——20.	7——20.	1——.
24——.	17——.	4——30.	6——.	1——30.
23——20.	18——30.	3——30.	5——.	1——30.
22——30.	20——.	2——30.	4——30.	2——.
21——50.	22——.	1——30.	4——.	2——30.
21——35.	26——.	——30.	3——.	2——30.

(59) Inventées par M. *Halley* en 1700, & continuées en 1744, ſur les avis & les Journaux de *William* Mountain & Jacob Dobſon, à Londres.

Voïage de Dom Juan et Dom d'Ulloa.

1735.

Deg. de Latit.	Deg. de Longit.	Variat. observ.	Var. de la Carte.	Différence.
16 — 20.	43 — .	4 — 30 N. E.	2 — 30.	2 — .
15 — 40.	45 — .	5 — .	3 — 20.	1 — 40.
N. B. *Au-dessus de la Martiniq.*		6 — .	5 — .	1 — .

VARIATIONS OBSERVÉES PAR DOM D'ULLOA.

En comptant la Longitude comme dans les precedentes.

Degrés. Minut.		Degrés. Minutes.	Degrés. Minutes.	
36 — 20.	— 25.	9 — 30. N. O.	13 — N. O.	3 — 30.
31 — 23.	8 — 22.	7 — .	10 — 30.	3 — 30.
30 — 11.	10 — 21.	6 — .	9 — 30.	3 — 30.
26 — 57.	14 — 54.	4 — .	7 — .	3 — .
25 — 52.	15 — 59.	3 — 40.	6 — 30.	2 — 50.
16 — 28.	43 — 46.	— 30.	2 — .	1 — 30.
15 — 20.	47 — 32.	2 — 30.	4 — .	1 — 30.
N. B. *Au-dessus du Cap de Vela.*		6 — .	7 — 30.	1 — 30.

Arrivée des Académiciens de France à Carthagene.

(60) Après cet Extrait, qui renferme ce que les deux Journaux ont de plus utile, il convient d'ajouter que Dom Juan & Dom d'Ulloa passerent impatiemment trois mois à Carthagene, pour attendre les Mathématiciens François. Enfin, le 16 de Novembre, ils virent arriver un Vaisseau armé en guerre, sous le commandement de M. de Ricour, Lieutenant-de-Roi de Guarico, dans l'Ile de Saint Domingue, qui apportoit MM. *Godin*, *Bouguer*, & de *la Condamine*, Académiciens, accompagnés, de MM. de *Jussieu* Botaniste; *Seniergues* Chirurgien; Verguin, Couplet & Desordonnais, Associés; Morainville, Dessinateur, & Hugo, Horloger.

C'est de ce point, que jusqu'à d'autres éclaircissemens sur leur route & leurs entreprises communes, on va recueillir les plus précieuses remarques qui se trouvent répandues dans la Relation de Dom d'Ulloa. Mais, pour le dessein que nous avons annoncé, de commencer par la Description de Tierra-Firme, observons d'abord avec lui quelques changemens dans l'ancienne division du Domaine Espagnol, qui doivent influer sur l'ordre de nos articles, non-seulement dans cette premiere Description, mais dans celle même du Pérou, qui s'en est ressentie comme Tierra-Firme.

(60) S'il paroît par ces deux Tables, que les variations observées par Dom Juan ne sont pas exactement conformes à celles de Dom d'Ulloa, on ne peut l'attribuer au défaut des Observations. Il suffit de les comparer pour s'en convaincre. Les différences remarquées par Dom Juan, & celles de la Carte sont toujours uniformes entr'elles, du moins à peu de chose près, puisque la plus considérable est d'un degré 30 minutes; car, d'un côté, il y a 2 degrés 30 minutes, & de l'autre un degré; ce qui ne peut venir que du roulis du Vaisseau, qui ne laisse pas reposer l'aiguille, & de ce que le Disque du Soleil n'est pas bien déterminé, à cause des vapeurs, ou d'autres accidens inévitables, qui ne causent point une erreur sensible dans ces Observations, quand la différence n'est que d'environ un degré. Ainsi, en prenant un milieu pour toutes, il faudra conclure que l'aiguille, dont on se servit, varioit moins d'un degré 45 minutes que celles qui s'accordent avec la Carte. On remarque la même chose dans les différences qui résultent des Observations de Dom d'Ulloa avec celles de la Carte.

Depuis

Voïage de Dom Juan et Dom d'Ulloa.

1735.

Changement arrivé dans le Gouvernement du Domaine Espagnol.

Depuis l'origine des Etablissemens d'Espagne, la Province de Quito avoit été subordonnée à celle de Lima, Capitale du Pérou, & aux Vicerois de ce nom, jusqu'en 1718, où la Cour établit un Viceroi à *Santa Fé de Bogota*, Capitale de la Nouvelle Grenade; & la Province de Quito fut jointe alors à ce nouvel Etat, pour faire partie de sa Jurisdiction. On alla plus loin. La crainte que cette Viceroïauté ne fût à charge au Trésor roïal fit supprimer l'Audience de Quito, établie dès l'année 1563; & les appointemens des Membres, dont elle étoit composée, furent assignés au nouveau Viceroi. Le même motif fit abolir aussi l'Audience de Panama, mais sans détacher cette Province de la Jurisdiction des Vicerois du Pérou. Quoique la sagesse eût présidé à cet arrangement, il n'eut pas le succès qu'on en avoit esperé. On s'apperçut bien-tôt que non-seulement les deux Villes, dont les Tribunaux avoient été supprimés, mais le Public même, souffroient de cette privation. La distance de Panama à Lima, & de Quito à Santa-Fé, jettoit tout le monde dans des frais immenses pour la poursuite des moindres affaires. D'ailleurs, ce qu'on avoit gagné par la suppression des deux Audiences ne suffisoit point pour le soutien de la nouvelle Dignité qu'on avoit établie. Cette double considération fit remettre, en 1722, les choses sur l'ancien pied. Dans ce court espace, la Viceroïauté de la Nouvelle Grenade avoit été confiée à Dom Georges de Villa-Longa, auparavant Gouverneur du Callao & Général des Armes au Pérou.

Son état présent.

Les Audiences rétablies reprirent leurs anciennes fonctions, & continuerent de les exercer pendant plusieurs années. Mais, les raisons qu'on avoit eues pour établir un Viceroi à Santa-Fé subsistant toujours, on chercha les moïens de le rétablir aussi, sans supprimer les Audiences, & sans aucune charge pour le Public ni pour le Trésor Roïal. Enfin, ce projet fut exécuté en 1739, c'est-à-dire pendant que les Mathématiciens des deux Couronnes étoient au Pérou, & la Dignité de Viceroi fut conférée à Dom Sebastien d'*Estava*, Lieutenant-Général des Armées d'Espagne. En même-tems toute l'étendue de Tierra-Firme & toute la Province de Quito furent remises sous la Jurisdiction de la nouvelle Viceroïauté (61), dont on n'a point appris jusqu'à présent qu'elles aient été détachées.

Ordre des Descriptions suivantes.

Je trouve, dans cet éclaircissement historique, l'ordre des Descriptions tout tracé. Celle de Tierra-Firme ouvrira la scène, & sera suivie de celle de ses principales Villes. Celle de la Province de Quito, qui lui appartient aujourd'hui, ne laissera point d'entrer dans l'article général du Pérou, dont elle est une ancienne partie, & le suivra immédiatement. Les Voïages sur le Marañon, ou la Riviere des Amazones, succederont à ces grandes Descriptions, parcequ'ils y ont un rapport naturel, par la situation & la dépendance du plus grand nombre des Régions que ce Fleuve arrose. Enfin, la Nouvelle Grenade & ses dépendances Espagnoles, la Guiane, le Bresil, & d'autres Contrées, qui ne dépendent point de la Couronne d'Espagne, viendront successivement, à l'occasion des Voïages qu'on y a faits, & des Etablissemens qu'on y a formés.

(61) Voïage de Dom d'Ulloa. Tom. I. Liv. VI, chap. 1.

Description de Tierra-Firme.

§ II.

Description du Roïaume de Tierra-Firme.

Sa division en trois Provinces.

LA Ville de Panama n'a pas seulement l'avantage d'être Capitale de la Province de même nom; elle est aussi Métropole du Roïaume de Tierra-Firme, qui est composé des trois Provinces de Panama, Darien & Veraguas (62); & la sienne est la plus considérable des trois. Sa situation est au centre du Roïaume, dont le Darien est à l'Est, & le Veraguas à l'Ouest.

Tierra-Firme commence, du côté du Nord, à la Riviere de Darien; &, continuant par Nombre de Dios, Bocas del Toro, Bahia de l'Amirante, il est terminé à l'Occident par le Fleuve de Los Dorados & par la Mer du Nord. Vers la Mer du Sud, en tournant à l'Ouest, il s'étend depuis Punta Gorda dans la Province de Costa Rica, & continue par Punta de Mariatos & Morro de Puescas jusqu'au Golfe de Darien, d'où il s'allonge par la côte du Sud, & par Puerto de Pinas & Morro Quemado, jusqu'à la Baie de Saint Bonaventure. Sa longueur, du Levant au Couchant, est de cent quatre-vingts lieues, quoiqu'en suivant la Côte il en ait plus de deux cens trente du Nord: sa largeur, du Nord au Sud, est la même que celle de l'Isthme, qui renferme la Province de Panama & partie de celle de Darien. L'espace le plus étroit de l'Isthme est depuis les Rivieres de Darien & de Chagre à la Côte de la Mer du Nord, jusqu'aux Rivieres de Pito & de Caymitz vers la Mer du Sud; & dans cet espace on ne compte que quatorze lieues. Mais ensuite l'Isthme s'élargit vers le Choco & vers Sitaron, ainsi que par la partie Occidentale de la Province de Veraguas, où il n'a pas moins de quarante lieues de largeur, d'une Mer à l'autre. Il est traversé par une longue chaîne de Montagnes, qui joint les deux parties du Continent de l'Amérique, & qu'on fera mieux connoître, dans la description du Pérou, sous le nom de Cordilleres des Andes.

Province de Panama.

LA plûpart des Villes & des autres Habitations de la Province de Panama sont situées dans les petites Plaines, qui sont le long de la Plage; & le reste de son Territoire est coupé de Montagnes, aussi peu habitables par l'intemperie de l'air, que par leur stérilité naturelle. Toute la Province renferme quatre Villes, plusieurs Forts, & quantité de Bourgs & Villages, dont M. d'Ulloa nomme les principaux, avec leurs différentes especes d'Habitans (63).

Ses Villes.

Les Villes sont Panama, Porto-Belo, Sant-Iago de Nata de los Cavalleros, & los Santos. On donnera, dans une juste étendue, la description des deux premieres. L'emplacement de la troisieme fut découvert par le Capitaine Alonjo Perez de la Rua, en 1515; & Nata, dont elle porte le nom, étoit

(62) Observons que le Veraguas ne laisse pas d'appartenir à l'Audience de Guatimala.

(63) Voïage du Pérou, Tom. I, Liv. III, chap. 6.



CARTE DES PROVINCES
DE TIERRA FIRME,
DARIEN, CARTAGENE
ET NOUVELLE GRENADE
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Lieues communes de France
5 10 15 20 25 50
Tirée des meilleures Cartes et en particulier
de l'Amerique de M. d'Anville
1756.
MER DU SUD
Costa Ricca
VERAGUAS
PANAMA
DARIEN
CARTHAGENE
S.te MARTHE
VENEZUELA
NOUV. R.ME DE GRENADE
Boca grande
R. de la Conception
R. S. Antoine
Carthage ruinée
Cap Blanc
Baye de l'Amirante
Porto belo
Panama
Nata
Baye de Panama
Pt. de Mala
I. Coiba
I. Quicaro
Morro de Puercos
Montuosa
Cap Borica
Ramedios
S. Yago
Pte. Quemada
Porto Claro
B.e S. Antoine
C. de Corrientes
I. de Palmas
Quaquaas
Noanamas
Zitara
Oromiras
Antioquia
S.ta Fé de Antioquia
Anzerma
Carthago
Cali
Popayan
Pasto
Barbacoas
Almaguer
Mocoa
Sucumbios
Andaques
Achaguas
Tunja
S.ta Fe de Bogota
Velez
Pamplona
Merida
Maracaybo
Gibraltar
Tamalameque
Mompox
Tenerife
Carthagene
Boca chica
Rosario
Tolu
Zenu
Uraba
S. Sebastien de Buenavista ruinée
Gol. de Darien ou d'Uraba
Ocana
Toqua
Salivas
Guajivas
Chiricuas
Abanos
Quirrupas
Acanejos
Saruras
el Ayrico ou la Selva Grande
Zaparas
C. de San Roman
Coro
Quito
I. del Gallo
C. de S. Francisco
Pte. de la Galera
Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Tom. XIII. N°. 3.

Province de Panama.

celui du Cacique de ce districts. En 1517, elle fut peuplée, pour la premiere fois, par Gaspard d'Espinosa, avec le titre de Ville. Les Indiens l'aiant prise & brûlée, elle fut rétablie sous le titre de Cité. On la représente grande; assez bien bâtie, quoique les Maisons n'y soient que de brique crue, & couvertes de paille. Ses Habitans sont un mélange d'Espagnols & d'Indiens. Los Santos est une Colonie moderne, formée par des Habitans Espagnols de Nata, que le goût d'une plus agréable situation & l'espérance d'une meilleure fortune porterent à changer de demeure; & ces deux raisons rendirent bientôt la seconde, plus florissante & plus peuplée que la premiere. Les environs de Los Santos furent découverts par Rodriguez de Valenzuela. Elle est composée d'Espagnols & d'Indiens.

On met à la tête des Bourgs de cette Province, Nuestra Signora de Pacora, qui n'est habité que par des races de Mulâtres.

Bourgs & Villages.

2. San Christoval de Chepo, dont le nom vient de ses Anciens Caciques, Chepo & Chepauri, fut découvert par Tello de Guzman, en 1515. Outre les Indiens dont il est peuplé, on y voit en tout tems une Compagnie militaire de la Garnison de Panama, & la plûpart des Soldats y sont mariés. Ce Bourg a dans sa dépendance diverses Habitations d'Indiens, que les Espagnol nomment *Rancherias*, la plûpart situées dans les coulées (64) du Sud, dans les Savanes de Rio Mamoni, & sur d'autres Rivieres. On nomme Rio Campana, la Coulée Curcuti, Rio de Cañas, Rio de Platamar, Rio de Pinganti, Rio de Bagono, la Coulée de Terr'albe, celle de Platamar, celle de Calobre, celle de Pugibay, celle de Marcello, & Rio de Mange. Vers le Nord, les Habitations dépendantes de Chepo sont Rio del Playou, Rio Chico de la Conception, Rio de Guanacari, & Rio de Coco ou Madinga.

Les Bourgs suivans sont sur la Riviere de Sarati. 3. Saint Jean, situé entre Panama & Porto-Belo, & qui n'a que des Mulâtres pour Habitans. 4. Nuestra Señora de Consolation, Peuplade de Negres. 5. La Trinidad de Chamé, découvert par Gonzale de Badajoz & peuplé d'Espagnols & d'Indiens. 6. Saint Isidore de Quiñones, découvert aussi par Badajoz, & peuplé de même. 7. San-Francisco de Paula, situé dans la Cordillere, avec des Espagnols & des Indiens pour Habitans. 8. Saint Jean de Pononomé, uniquement composé d'Indiens, qui ont conservé l'usage des arcs & des fleches, dont ils se servent encore avec beaucoup d'adresse. 9. Santa Maria, peuplé d'Espagnols. 10. San Domingo de Parita, qui n'étoit autrefois peuplé que d'Indiens, auxquels il s'est mêlé dans ces derniers tems, beaucoup d'Espagnols. 11. Plusieurs Habitations dans les Iles des Perles qui sont Taboga, Taboguilla & quelques autres: ces Iles furent découvertes sous l'administration de Pedrarias d'Avila, premier Gouverneur de Tierra Firme, & sont habitées par des Plongeurs Negres, avec quelques Espagnols qui les gouvernent ou qui président au travail. 12. D'autres Habitations, dans les Iles du Roi, qui furent découvertes par Gaspard de Morales & par François Pizarre. Elles sont peuplées comme les précédentes.

(64) Ce nom, qu'on verra souvent emploïé, se donne à des Vallons formés entre les Montagnes, par la chute des Terres, qu'un torrent furieux entraîne & fait couler. C'est ce que les Espagnols nomment *Quebradas*, c'est-à-dire, Crevasses.

Description de Tierra-Firme.

Province de Veraguas.

Province de Veraguas.

VEraguas, seconde Province de Tierra Firme, a pour Capitale la Ville de Sant'Iago, surnommée de Veraguas. On a vu la découverte de cette Côte en 1503, par l'Amiral Christophe Colomb, qui donna le nom de *Verdes aguas* à la Riviere, parceque ses eaux lui parurent vertes; & delà s'est formé, par corruption, celui de la Province. Quelques-uns prétendent néanmoins que les Indiens mêmes le lui donnoient dans leur Langue. En 1518, Gaspard d'Epinosa & Diego d'Albitez commencerent la découverte par terre; mais, arrêtés par la résistance des Indiens, ils se bornerent à faire un Etablissement dans le voisinage, où les Espagnols n'aïant pû même se maintenir, on prit le parti d'en former un plus solide, qui fut la Ville de Sant'Iago de Veraguas, dans le lieu qu'elle n'a pas cessé d'occuper.

Avec cette Ville, la Province en contient deux autres; celle de Sant'-Iago *el Angel*, fondée en 1521 par Benoît Hurtado, Regidor de Panama, détruite & rebâtie deux fois; & celle de Nuestra Señora de Los Remedios de Pueblo Nuevo. Ces deux Villes sont habitées par des Espagnols & des Indiens.

Principaux Bourgs.

Les principaux Bourgs de la Province de Veraguas, sont San Francisco de la Montagne, habité par des Indiens armés d'arcs & de fléches. 2 San Miguel de la Halaya, peuplé de diverses races. 3 San Marcelo de Leonmesa de Taborana, qui n'a que des Indiens pour Habitans. 4 San Raphael de Guaymi, peuplé aussi d'Indiens. 5 San Philippe de Guaymi; Indiens. 6 San Martino de Los Costos; Indiens. 7 San Joseph de Bugava; Indiens. 8 Saint Augustin d'Ulate; Indiens Chauguins. 9. La Pietad; Indiens. 10. San Miguel; Indiens. 11. Saint Pierre & Saint Paul des Platanes; Indiens. 12. San Pedro Nolasco; Indiens Dorases. 13. San Carlos; Indiens Dorases (65).

Province de Darien.

Révolutions de cette Province.

LA troisieme Province de Tierra-Firme est celle de Darien, dont le plus grand nombre des Habitans sont des Indiens vagabonds, qui ont secoué le joug Espagnol pour vivre dans leur ancienne liberté, c'est-à-dire sans Religion & sans Discipline. On comptoit encore, en 1716, plusieurs Villages & d'autres Habitations de ces Barbares, qui s'étoient soumis à l'Espagne, sous la conduite des Missionnaires, & dans la dépendance des Gouverneurs de Panama. Il n'en reste aujourd'hui qu'un fort petit nombre; mais on nous a conservé les noms de ces Etablissemens.

Bourgs & Habitations de la Province.

Le Bourg & l'Assiento des Mines de Santa-Cruz de Cagua, étoit une Colonie considérable d'Espagnols & d'Indiens. 2. La Conception de Sabalo, Bourg habité comme le précédent, quoique moins peuplé. 3. Saint Michel de Tayequa, peuplé de même. 4. San Domingo de Balzas, peu-

(65) Voï. d'autres détails, au Tome XII, dans la Description du Mexique, Audience de Guatimala, dont le Veraguas dépend pour la Justice.

plé aussi d'Espagnols & d'Indiens. 6. Santa Maria, Bourg d'Espagnols. 7. San Geronimo d'*Yabira*, nom qui signifie *Vierge*, en Langue du Païs. Ce Bourg, peuplé d'Indiens, est situé sur une Riviere, qui en a pris le nom de Riviere Vierge, ou d'Yabira. 7. San Enriquez de *Capeiz*. 8. Santa-Cruz de Puero. 9. San Juan de *Terracuna*, & San Juan de *Maternati*; noms de deux Montagnes de la Cordilliere, qui touchent à ces deux Bourgs. 10. San Joseph de *Zete-Gaati*; c'est le nom d'une espece de Saule, qui croît près du même lieu.

Description de Tierra-Firme.

Province de Darien.

Au Sud, les Habitations soumises étoient, Nuestra Señora del Rosario de Rio Congo; trois autres Bourgs sur les Rivieres de Zabalos, de Balsas & d'Uron; & les huit suivans, qui portent aussi les noms de leurs Rivieres: Tapanacul; Puero; Paya; Paparos; Tugueza; Tupisa; Yabisa; Chepigana.

Au Nord, sept Bourgs, sur autant de Rivieres du même nom: Queno; Seraque; Sutugunti; Moreti; Agrasenuqua; Occabajanti; Uraba.

Toutes ces Peuplades, qui se nommoient *Doctrines* en langage de Missionnaires, étoient assez bien peuplées, puisqu'une partie des dernieres contenoient jusqu'à 400 Indiens, & la plupart des autres 130 ou 200.

Dans le regret d'avoir vû perdre à l'Espagne un si grand nombre de belles Colonies, M. d'Ulloa interrompt sa Description, sans parler de Carthagene, qui fait à la vérité une Province à part, dépendante de l'Audience de l'Ile Espagnole, mais située sur la Côte de Tierra-Firme. Quoique nous réservions pour un article séparé tout ce qui regarde la Ville de Carthagene, c'est ici le lieu de donner une idée générale du Païs.

Province de Carthagene.

La Jurisdiction de son Gouvernement particulier s'étend, par l'Est, jusqu'aux bords de la large & profonde Riviere appellée Rio de la Magdalena, d'où elle s'étend, au Sud, jusqu'aux confins de la Province d'Antiochia. Au Couchant la Riviere de Darien lui sert de bornes; & du côté du Nord, elle embrasse toutes les Côtes maritimes entre les embouchures de ces deux Rivieres. On lui donne environ 53 lieues de l'Est à l'Ouest, & 85 de Nord au Sud. Cet espace renferme plusieurs de ces Vallées fertiles, qui portent aux Indes le nom de Savanes; telles que Zamba, Zenez, Tola, Momposa, la Barranca, & quelques autres, peuplées d'Espagnols Européens, de Créoles & d'Indiens. C'est une Tradition bien établie, qu'avant la Conquête du Païs, tous ces lieux abondoient en or; & l'on voit encore des traces de Mines à Somiti, San Lucar, & Gemanaco. On a fait remarquer, au tems de la Découverte (66), que ce précieux Métal étoit la parure des anciens Habitans, & qu'une autre partie de leurs richesses consistoit dans le commerce qu'ils en faisoient avec leurs Voisins, dont ils tiroient en échange divers ouvrages qui manquoient à la Province. Mais il paroît que les Mines n'y sont aujourd'hui négligées, que parcequ'on les croit épuisées.

Eclaircissemens sur le Darien.

On ne dit rien de Nombre de Dios, fondé en 1510 par Nicuessa, ou Nigueza (67), parceque cette Ville est presque réduite à rien depuis

(66) Tome XII. de ce Recueil.

(67) Tom. XII, p. 164.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

ECLAIRCISSEMENS SUR LE DARIEN.

l'établissement de Porto-Belo (68). François Correal nous apprend qu'elle s'étendoit de l'Est à l'Ouest au milieu d'un fort grand Bois, & dans un lieu très mal-sain. Les Maisons y étoient toutes bâties à la maniere d'Espagne ; & le Havre, qui en étoit à l'extrêmité septentrionale, pouvoit contenir un grand nombre de Vaisseaux (69). Continuons, d'après le même Voïageur. » La largeur de l'Isthme, dit-il, entre Nombre de Dios, ou » Porto-Belo, & Panama, est de 16 à 17 lieues, d'une Mer à l'autre. D'ici » aux écueils qu'on nomme Farallones de Darien, à huit degrés de La- » titude, on compte soixante lieues. Sainte Marie de Darien n'est pas » située dans un lieu plus sain, ni moins exposé aux chaleurs, que Porto- » Belo ; ce qui rend le teint de ses Habitans fort jaune. Je ne sais pour- » tant si cela vient uniquement de la situation & du climat ; car dans » d'autres Places situées à la même hauteur, les Habitans jouissent d'une » bonne santé, & ne sont pas d'une si mauvaise couleur. Sainte Marie » est sur la Riviere de même nom. Elle est environnée de hautes Mon- » tagnes, de sorte que le Soleil du Midi y frappe directement, & que la » réverbération de la chaleur est égale des deux côtés, ce qui contribue » plus que tout le reste aux dangereuses qualités de l'air. D'ailleurs le » terrein est un marais d'eau puante, où l'on est continuellement infesté » de toutes sortes de vermines. Si l'on y creuse à la profondeur de deux » ou trois piés, on découvre aussi-tôt des sources d'eau corrompue, qui » communiquent à la Riviere, dont le cours est lent, parceque d'elle- » même elle est fort bourbeuse. La Garnison de Sainte Marie vaut celle » de Porto-Belo. On trouve, dans ce Canton, des Lions, des Vaches & » des Taureaux Sauvages, des Cochons, & des Chevaux plus grands que » ceux d'Espagne. Les Indiens du Païs sont généralement fort bruns, & » de couleur olivâtre, mais dispos, & bien proportionnés dans leur taille. » Ils vont nus jusqu'à la ceinture, & sont couverts de la ceinture aux ge- » noux. Les plus distingués d'entr'eux le sont jusqu'aux piés (70).

On trouve à 9 lieues de Sainte Marie, dans un Canton qui se nommoit autrefois Caribane, un Village nommé *Futeraca*. A trois lieues de là, on rencontre Uraba, vers le Golfe qui porte le nom de Darien. Uraba étoit anciennement une Ville considérable, & Capitale d'un Roïaume. Six lieues plus loin, on arrive à *Fati*, au-delà duquel *Zereme* est à neuf lieues, & *Sorache* à 12 lieues de Zereme. Ce ne sont aujourd'hui que des Villages, habités par des Indiens qui mangeoient autrefois leurs Ennemis & leurs Prisonniers de guerre. Le Golfe a quatorze lieues de longueur, & six de largeur à son embouchure. Il se rétrecit en avançant dans les terres. Tout ce qu'on plante ou qu'on seme, dans cette Contrée, croît fort vîte. Il ne faut aux Concombres & aux Melons, que huit à dix jours pour croître & mûrir (71).

Au-delà du Golfe, & du même côté que Carthagene, on a Saint Sebastien de Buena Vista, & plus loin la Riviere de *Zenu*, qui forme un Havre, & sur laquelle est une Ville à sept ou huit lieues de la Mer.

(68) Voïez ci-dessous la Description particuliere de cette Ville.

(69) Voïages aux Indes Occidentales, Tom. I, p. 98.

(70) *Ibid.* Pag. 109 & précédentes.

(71) *Ibid.* Pag. 111.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

ECLAIRCISSEMENS SUR LE DARIEN.

Mais on ne s'est arrêté aux observations de Correal, que pour ne rien négliger de tout ce qui porte le caractere de témoignage oculaire. C'est de Lionnel Waffer qu'il faut emprunter la véritable Description de l'Isthme, puisqu'il fait profession de l'avoir regardée comme son principal objet dans la Relation de ses Voïages (72). Correal & M. d'Ulloa ne rapportent que des noms : Waffer traite son sujet en Géographe.

Témoignage de Lionnel Waffer.

L'Isthme de l'Amérique, à qui, dit-il, la grande Riviere de Darien a fait prendre son nom, borne la Côte du Nord jusqu'à l'Est; car quoiqu'au-delà de cette Riviere la terre s'étende aussi à l'Est & Nord-Est, comme elle fait de l'autre côté au Sud & Sud-Est, ce qui est plus loin ne peut porter le nom d'Isthme. Il est donc compris entre la Latitude de huit à dix degrés du Nord ; & sa largeur, dans la plus étroite partie, est d'environ un degré. A l'égard de sa longueur vers l'Ouest, sous le nom d'Isthme, Waffer n'assure point s'il va plus loin que Honduras ou Nicaragua, & s'il ne passe pas la Riviere de Chagre, ou les Villes de Porto-Belo & de Panama : mais il prend cette derniere Ville pour borne de sa Description.

Il tire, pour limites de l'Isthme à l'Occident, une ligne depuis l'embouchure de la Chagre dans la Mer du Nord, jusqu'à la partie la plus proche de la Mer du Sud; de sorte que le Couchant de Panama puisse renfermer cette Ville, avec Porto-Belo & les Rivieres de Cheapo & de Chagre. Pour limites du Midi, il tire une autre ligne du point de Garachina, de la partie du Sud du Golfe de S. Michel, directement vers l'Est, à la partie la plus voisine de la grande Riviere de Darien. On ne considere donc ici que le terrein le plus étroit qui sépare les deux Mers. La situation en a paru très agréable à Waffer. Les deux Mers ne viennent pas directement sur leurs rivages. D'un côté & de l'autre elles sont arrêtées par une multitude d'Iles, qui bordent les Côtes; comme les Bastimentos & les Sambales du côté du Nord, les Iles des Rois ou des Perles, Perica, & quantité d'autres, du côté du Sud. La Baie de Panama, sur les Côtes de la Mer du Sud, est fermée par les replis de l'Isthme, & l'on n'en connoît point de plus belle pour la grandeur. La terre de cette partie du Continent offre presque par-tout une surface inégale. Elle a de très hautes Montagnes, & des Vallées d'une grande étendue, arrosées par des Rivieres, des Ruisseaux, & des Sources. Quelques-unes de ses Rivieres se déchargent dans la Mer du Nord, & les autres dans celle du Sud. La plûpart tirent leurs Sources d'une chaîne de Montagnes que Waffer nomme le *haut Sommet*, & qui n'est que la continuation de la Cordillere des Andes. Celles qui coulent parallelement au rivage sont en moindre nombre.

Le haut sommet, ou la Cordillere, n'est pas d'une largeur égale dans l'Isthme. Il a ses tours & ses replis, comme l'Isthme même : sa direction est presque toujours le long ou près des bords de la Mer, & c'est rarement qu'il s'en éloigne de dix ou quinze milles. » De cette hauteur, dit Waffer, » outre la Mer du Nord que nous ne pouvions perdre de vue, la diversité » des rivages présentoit à nos yeux un des plus charmans spectacles de la » Nature. Il le seroit encore plus, si l'on pouvoit voir aussi la Mer du » Sud ; mais son éloignement, & d'autres Montagnes couvertes de Bois qui

(72) Voïages de Lionnel Waffer, traduits par Montirat, en 1706.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

» ſont dans l'intervalle, ne permettent de la découvrir d'aucun endroit. » Du côté du Nord, il n'y a point de Montagnes; ce ſont de douces deſ- » centes, revêtues d'une Forêt continuelle, mais qui ne dérobbe nulle » part la vue des rivages.

ECLAIRCISSEMENS SUR LE DARIEN.

Comme les Sommets d'une chaîne de Montagnes ne peuvent gueres être uniformes, le ſpectacle des terres varie beaucoup d'une Montagne à l'autre. D'un grand nombre d'éminences, on apperçoit différentes Vallées, qui rendent le Païs fort habitable; mais il y en a de ſi profondes, qu'elles embarraſſent le paſſage des Rivieres. C'eſt ainſi que la Riviere de Chagre, qui prend ſa ſource de quelques Montagnes aſſez voiſines de la Mer du Sud, eſt forcée de faire divers détours au Nord-Oueſt, avant que de pouvoir ſe rendre à la Mer du Nord. Preſque toutes les Rivieres qui arroſent l'Iſthme ſont aſſez larges, mais peu navigables, parcequ'elles ont à leur embouchure, des Barres & des eaux baſſes. Sur la Côte du Nord, la plûpart ſont fort petites; & venant du haut ſommet, leur cours eſt extrêmement borné. Celle de Darien eſt une des plus grandes; mais la profondeur de ſon embouchure ne répond pas à ſa largeur. Delà, juſqu'à Chagre, toutes les autres ne ſont que des Ruiſſeaux, ſans excepter celle de la Conception, qui ſort vis-à-vis du Quai de la Sonde, dans les Sambales. La Chagre eſt aſſez conſidérable, parceque venant du Sud & de l'Eſt de l'Iſthme, & faiſant un autre circuit le long de la Côte, elle eſt groſſie par d'autres eaux dans ſon cours : mais il paroît certain à Waffer que la Côte du Nord, qui eſt ſi bien arroſée, l'eſt principalement par des ſources, & par des ruiſſeaux deſcendus des Montagnes voiſines. Le terrein, ſur cette Côte, eſt aſſez mêlé, mais ordinairement bon. Au pié des Montagnes, on trouve des Marais, qui n'ont qu'un demi mille de largeur. Depuis la Baie de Caret, qui eſt le ſeul port de la Riviere de Darien, juſqu'au Cap voiſin de l'Ile Dorée, la terre du rivage eſt fertile. Il s'y trouve néanmoins une Baie ſabloneuſe, dont une partie n'offre que des marécages, où l'on ne peut pénétrer ſans s'y enfoncer juſqu'à la ceinture. Dans cette partie de la Côte, l'eſpace eſt de cinq ou ſix milles entre la Mer & le pié des Montagnes. La Baie de Caret a deux ou trois Ruiſſeaux d'eau douce, & deux Iles devant elle, qui forment un fort bon Port, ſans aucune apparence de rochers. Ces Iles ſont hautes & couvertes d'arbres.

A l'Occident du Cap, l'embouchure de la Riviere de Darien offre une belle Baie, dont l'entrée contient une petite Ile de terre bourbeuſe, où le mouillage n'eſt pas avantageux pour les Vaiſſeaux; mais plus loin, on trouve un ſable aſſez ferme. Cette Baie a devant elle trois autres Iles, qui font un Port, entre leſquelles l'Ile Dorée, qui eſt la plus petite, fait face à l'Eſt. Elle eſt ſéparée de la Côte par un Canal fort profond; & l'on peut dire qu'elle eſt naturellement fortifiée par les rochers qui l'environnent de toutes parts, à l'exception d'une petite Baie ſabloneuſe qu'on nomme ſon Port, & qui eſt au Sud de l'Ile vers le Havre. La terre de l'Iſthme, qui lui eſt oppoſée au Sud-Eſt, eſt un Païs très fertile & même aſſez uni juſqu'au pié des Montagnes, qui ſont à quatre ou cinq milles de la Côte. M. Waffer paſſa quinze jours entiers dans l'Ile Dorée, avec Sharp, célebre Pirate. On y trouve, dit-il, un petit Ruiſſeau d'excellente eau. Elle a du

côté de l'Oueſt, la plus grande des trois Iles qui ſont face à la Baie. C'eſt une Ile baſſe & marécageuſe, fort proche de la pointe de l'Iſthme, dont elle n'eſt preſque ſéparée que par la Marée. A-peine même les Vaiſſeaux peuvent-ils alors paſſer dans l'intervalle.

Description de Tierra-Firme.

Eclaircissemens sur le Darien.

L'Ile des Pins eſt une petite Ile, au Nord des deux autres, avec leſquelles elle fait une eſpece de triangle. Elle s'éleve en deux Montagnes, qu'on découvre de fort loin en Mer. Un Ruiſſeau d'eau douce, & diverſes ſortes d'arbres qui la couvrent, en font un ſéjour commode. Du côté du Nord, elle eſt remplie de rochers. Comme elle eſt oppoſée au rivage de l'Iſthme vers le Sud, on peut s'y rendre par une Ile de ſable, renfermée entre deux pointes, qui forment un vrai croiſſant. L'Ile des Pins eſt d'un abord facile; mais pour aller au Port de Dorée, il n'y a point d'autre paſſage, que par l'extrêmité de l'Ile, vers l'Eſt, entr'elle & le Continent. De ces Iles, & de la Pointe baſſe & marécageuſe qui leur eſt oppoſée, le rivage va du Nord à l'Oueſt juſqu'à la Pointe des Sambales; & pendant trois lieues il eſt défendu par des Rochers eſcarpés, dont quelques-uns ſont au-deſſus, & d'autres au-deſſous de l'eau. A l'extrêmité du Nord-Oueſt, on trouve une petite Baie ſabloneuſe, & fort propre au mouillage. Delà juſqu'à la Pointe des Sambales, regnent les Iles de ce nom. Elles ne ſont pas également éloignées les unes des autres; mais avec le rivage voiſin, ſes Montagnes & ſes Bois, elles forment une agreable perſpective. Le nombre en eſt ſi grand, qu'il ne peut être marqué ſur les Cartes. On va de l'une à l'autre par des canaux navigables qui les ſéparent, comme elles le ſont de l'Iſthme, par un grand Canal, dont le fond, d'un bout à l'autre, eſt d'une terre ferme & ſabloneuſe. Auſſi ne manque-t-on jamais d'abri dans un ſi grand nombre de paſſages; & delà vient que cette Côte a toujours été le rendez-vous des Armateurs, & ſurtout les deux Iles de la Sonde & de Springer, qui offrent des ſources d'eau douce & des lieux commodes pour caréner.

Le long Canal, qui ſépare l'Iſthme & les Sambales, a depuis deux juſqu'à quatre milles de largeur; & le rivage de l'Iſthme préſente des Baies ſabloneuſes, juſqu'à la Pointe qui porte le nom de ces Iles. Les Montagnes ſont à ſix ou ſept milles du rivage, excepté vers la Riviere de la Conception, où elles ſont un peu plus loin. Pluſieurs Ruiſſeaux tombent dans la Mer, des deux côtés de cette Riviere; mais ni la Riviere, ni aucun de ces Ruiſſeaux, n'a la profondeur qui convient aux Vaiſſeaux. La terre eſt excellente aux environs, s'éleve doucement juſqu'au ſommet des Montagnes, & porte de grands arbres, d'un bois propre à la charpente.

La Pointe des Sambales eſt un Roc pointu, bas, aſſez long, & ſi bien gardé par d'autres Rochers qui s'avancent d'un mille en Mer, qu'on n'en approche point ſans danger. Au-delà du rivage, à l'Oueſt, mais un peu au Nord de cette Pointe, on découvre à trois lieues le Port de *Scrivan*, qui termine une Côte pleine de Bois & de rochers. Ce Port eſt ſûr; mais il n'a, dans pluſieurs endroits, que huit ou neuf piés d'eau, & ſon entrée n'a pas plus de cinquante piés de largeur: les rochers dont elle eſt entourée mettent toujours un Vaiſſeau dans quelque danger. C'eſt d'ailleurs un Païs fertile, où la deſcente eſt commode à l'Eſt & au Sud. *Coxon*, &

Description de Tierra-Firme.

Eclaircissemens sur l'Isthme.

les autres Armateurs, qui pillerent Porto-Belo en 1678, mouillerent à Scrivan, pour éviter d'être découverts par les Vedettes Espagnoles, & cacherent leur marche avec tant de bonheur, qu'après avoir mis cinq ou six jours à traverser le Païs, ils arriverent à Porto-Belo sans qu'on les eut apperçus. Les incommodités de ce Port l'ont fait abandonner aux Espagnols.

Sept ou huit lieues plus loin, vers l'Ouest, on trouve le lieu où Nombre de Dios étoit située. Le Païs est fort inégal dans cet espace, & ne produit que des arbrisseaux. Nombre de Dios étoit dans le fond d'une Baie, dont tous les environs n'offrent qu'une espece de cannes sauvages. Il ne reste aucun vestige de cette Ville. La Baie est ouverte du côté de la Mer, ce qui, joint au mauvais air, a causé vraisemblablement aux Espagnols le dégout qu'ils ont pris pour cette Place.

Deux ou trois de ces petites Iles, qu'on nomme Quai, parcequ'elles sont bordées de Rochers se présentent devant la Baie de Nombre de Dios; & deux milles plus loin, à l'Ouest, on trouve celles qui se nomment les Bastimentos, la plûpart assez hautes & couvertes de Bois. Une de ces Iles, qui est d'un abord facile par une Baie sabloneuse, contient une source d'excellente eau; & toutes ensemble, elles forment entr'elles & l'Isthme un Port, où le mouillage est fort sûr. On y entre avec le vent de Mer, entre l'Ile qui est du côté de l'Est & la plus voisine; & l'on en sort par le même passage avec le vent de Terre. Plus loin, vers l'Orient, on trouve avant Porto-Belo deux petites Iles plates, sans bois & sans eau douce, qui ne sont presque pas séparées l'une de l'autre; elles sont entourées de rochers vers la Mer; & l'Isthme en est si proche, qu'un Vaisseau ne peut entrer dans le Canal qui les en sépare. Le rivage de l'Isthme, aux environs, est composé de Baies sabloneuses. Lorsqu'on a passé une chaîne de rocs, qui s'avance vers les Bastimentos, la Côte, jusqu'à Porto-Belo, est généralement remplie de rochers, & le Continent, de hautes Montagnes. Le Païs n'en est pas moins bon. Une partie est couverte de Bois, mais le reste a été défriché par les Indiens Tributaires de Porto-Belo, qui en ont fait des Plantations. Ce sont les premiers Etablissemens qui dépendent de l'Espagne sur cette Côte. Waffer donne ici la description de Porto-Belo; mais celle qu'on verra bientôt, dans un article particulier, mérite d'autant plus de préférence, qu'il ne tenoit la sienne que de quelques Armateurs.

» Jamais, dit-il, je n'ai abordé dans ce Port. J'ai vu seulement le Païs
» qui est au-delà, c'est-à-dire, à l'Ouest de la Riviere de Chagre. Il est
» plein de Montagnes & de marécages vers la Mer, & plusieurs person-
» nes m'ont assuré qu'il n'y a aucune communication entre cette Riviere
» & Porto-Belo. J'ai suivi cette Côte encore plus loin, du côté de l'Ouest,
» jusqu'à Bocca Toro, & Bocca Drago (73); mais je me renferme dans les
» limites de l'Isthme.

Après avoir décrit la Côte septentrionale de l'Isthme, passons avec Waffer à celle du Sud, mais en nous étendant moins, pour ne pas retomber dans plusieurs observations que nous avons déja données d'après Dampier (74). Waf-

(73) Voï. les Descriptions du Tome XII de ce Recueil.

(74) Dans son Voïage autour du Monde, au Tome XI.

fer commence à la Pointe de Garachine, d'où sa ligne est tirée. Cette Pointe, située dit-il, à l'Ouest de l'embouchure du Sambo, est haute & sur une terre forte ; mais en dedans, vers la Riviere, elle est basse & remplie de Mangles, comme toutes les autres Pointes du Païs jusqu'au Cap de S. Laurent. La Riviere de Sambo est assez grande ; son embouchure est ouverte au Nord; & delà la Côte va au Nord-Est vers le Golfe Saint Michel, formé par une infinité de Ruisseaux & de Rivieres, dont les deux principales sont celle de Sainte Marie & celle de Congo. On en trouve plusieurs autres au Midi, particulierement celle qui se nomme *Rio d'Oro*, Riviere d'Or parcequ'elle en roule beaucoup dans son sable. Les Espagnols y envoient leurs Esclaves, de Panama & de Sainte Marie, pour recueillir cette précieuse poudre en certains tems.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

ECLAIRCISSEMENS SUR L'ISTHME.

La Riviere la plus voisine de Rio d'Oro est celle de Sainte Marie. » Ce » fut, dit Waffer, le long de ses bords que nous prîmes notre chemin, » lorsque nous traversâmes l'Isthme avec le Capitaine Sharp pour entrer » dans la Mer du Sud. Nous prîmes la Ville de Sainte Marie, d'où la » Riviere tire son nom, & qui est assez loin de la Mer. Elle avoit deux » cens Soldats de Garnison ; mais rien n'étoit si mal fortifié. La Ville » étoit sans murailles, & le Fort même n'étoit défendu que par des pa» lissades. C'étoit un nouvel Etablissement des Espagnols, pour soutenir » leurs Travailleurs dans la Riviere d'Or. Le Païs d'alentour est bas, plein » de Bois, & la Riviere si remplie de boue, que sa puanteur infecte » l'air. Mais le petit Village de Schudadero, qui se présente au côté de » son embouchure, est situé sur une terre haute & ferme, qui regarde le » Golfe de Saint Michel. Les vents frais de Mer le rendent assez sain. On » y trouve d'ailleurs un beau Ruisseau d'eau douce ; faveur extraordinaire » de la Nature, dans un Païs où les Rivieres sont fort noires.

Entre Schudadero & le Cap Saint Laurent, qui fait le côté septentrional du Golfe de Saint Michel, la Riviere de Congo se décharge dans le Golfe. Elle est composée de plusieurs Ruisseaux qui tombent des Montagnes voisines. Son embouchure est bourbeuse, & découverte en basse marée dans l'espace de plusieurs lieues. Aussi n'y trouve-t-on d'eau, qu'au milieu du Canal, qui conduit dans un lieu où le débarquement est commode: mais plus loin, dans les Terres, la Riviere est profonde, & forme un bon Port pour les Vaisseaux qui sont venus dans la haute marée. Le Golfe même est fort navigable, quoiqu'environné d'Iles fangeuses, & peut contenir un grand nombre de Vaisseaux. Il a, du côté du Nord, une petite Baie, fort connue des Pirates. Toute cette Côte, jusqu'à Cheapo, est un terrein sabloneux. On ne rencontre qu'une Riviere considérable, entre celles de Cheapo & de Congo.

Cheapo en est une fort belle, qui prend sa source près de la Mer du Nord. Elle a, sur sa rive occidentale, une petite Ville de même nom, à quelque distance de la Mer, & d'excellens pâturages pour le gros Bétail. La plûpart de ces Savanes sont sur de petites Collines, ou dans des Vallées entremêlées de sable & de terre. C'est de ces Collines que la Riviere de Chagre prend sa source, pour couler quelque tems à l'Ouest, & se rendre ensuite dans la Mer du Nord. Entre la Riviere de Cheapo, & Pa-

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

ECLAIRCISSEMENS SUR L'ISTHME.

nama, vers l'Oueſt, on rencontre trois Rivieres peu conſidérables, dont la plus occidentale avoit l'ancienne Panama, ſur ſes rives. Waffer donne ici la deſcription de la nouvelle Panama, mais ſur le témoignage d'autrui, qui ne peut être mis en balance avec celui qui ſera cité dans l'article de cette Ville. Une lieue à l'Oueſt de Panama, on trouve une autre Riviere, nommée Rio-Grande, dont les eaux ſont baſſes, mais n'en coulent pas avec moins de rapidité. Elle a, ſur ſa rive occidentale, des Métairies & des Plantations de Sucre; mais elle s'éloigne delà pour prendre ſon cours vers le Midi. Waffer borne à cette Riviere les Côtes de l'Iſthme, ſur la Mer du Sud. Delà juſqu'à la Pointe de Garachine, le rivage ſe courbant en demi cercle forme la belle Baie qui porte le nom de Panama. Ainſi l'Iſthme eſt proprement le terrein qui répond à cet arc, juſqu'à la Mer du Nord.

La plus grande partie de cette portion du Continent eſt une terre noire, très fertile. Du Golfe de Saint Michel juſqu'à la chaîne de Montagnes qui eſt dans la Baie de Caret, c'eſt un Païs de Vallées, arroſées par des Rivieres, qui tombent dans le Golfe, & qui rendent le rivage ſi marécageux, qu'il eſt impoſſible d'y voïager. A l'Oueſt de la Riviere de Congo, le terrein devient plus Montagneux & plus ſec. On y trouve d'agréables Vallées, juſqu'au-delà de la Riviere de Cheapo, où l'on ne rencontre plus que des Bois. Là commence le Païs des Savanes, qui eſt ſec, mais couvert d'herbe, plein de collines entremêlées de Bois, & fertiles juſqu'à leurs ſommets, qui ſont couverts de beaux arbres fruitiers. Les Montagnes d'où tombe la Riviere d'Or ſont plus ſtériles, & ne produiſent que des arbriſſeaux. En général, les lieux ſecs de l'Iſthme n'ont pas les mêmes arbres que les lieux humides. Les premiers ſont grands, extrêmement gros & preſque ſans branches; au lieu que les autres ſont moins des arbres que des arbriſſeaux, tels que des Mangles, des Ronces & des Bambous.

Saiſons de l'Iſthme.

Les Saiſons, dans l'Iſthme, comme dans les autres parties de la Zone Torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la ſéchereſſe. Le tems des pluies y commence en Avril ou en Mai. Elles continuent en Juin & Juillet; & leur grande violence eſt au mois d'Août. La chaleur eſt extrême, par tout où le Soleil perce les nues, & l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de Septembre; mais ſouvent elles durent juſqu'au mois de Janvier. Ainſi l'on peut dire qu'il pleut dans l'Iſthme pendant les trois quarts de l'année. L'air y a quelquefois une odeur ſulfureuſe, qui ſe répand dans les Bois. Après les orages, on entend toujours un concert fort déſagréable du croaſſement des Grenouilles & des Crapaux, du bourdonnement des Mouches, du ſifflement des Serpens, & des cris d'une infinité d'autres inſectes. La pluie même, en tombant, rend un ſon fort creux, ſur-tout dans les Bois. Elle eſt quelquefois ſi groſſe, qu'une Plaine qu'elle inonde eſt transformée tout d'un coup en Lac. Il n'eſt pas rare de voir des orages qui déracinent les arbres, & qui les entraînent juſques dans les Rivieres.

Etrange concert.



ISLE DE MANGA
PLAN
DE LA VILLE DE
CARTHAGENE
des Indes
Située par les 10 Deg. 25 Min 48 Sec. de Lat.e Boreale et par les 301 Deg. 19 Min. de Longit. comptée du Meridien de Teneriffe, ou l'on voit la situation de cette Ville sur la Côte Nord de l'Amerique Merid. Levée par ordre du Roi en 1735.
Echelle de 200 Toises.
100 200
100 200 300 400 500
Verges
A. Bastion de Ste. Marie
B. Bastion de la Croix
C. Bastion de St. Charles.
D. Bastion de la Merci
E. Bastion de Ste. Claire
F. Bast. de Ste. Catherine
G. Bast. de St. Luc
H. Bast de St. Philippe Martir
I. Bast. de St. Jean
J. Bast. de St. Vincent.
K. Bast. de la Boucherie
L. Bast. du Pont
M. Bast. de St. Ignace
N. Bast. de St. Fr. Xavier
O. Bast. de St. Jacques
P. Bast. Barahono St. Phe.
Q. Bast. Ste. Isabelle.
R. Bast. St. Laurent
S. Bast. St. Joseph
T. Bast. de la demie Lune
V. Bast. de St. Michel de Camboa
X. Fort de St. Phil. de Baragas
Z. Hopital de St. Lazare
1. Porte de la Contaderie
2. Porte du Pont
3. Porte de Ste. Catherine
4. Porte St. Dominique
5. Poterne de Mayoco
6. Poterne de la Boucherie
7. Porte de la demi-Lune
8. Poterne du Roi
9. Magasin a Poudre
10. Citernes
11. Prison
12. Ponts de communication
13. L'Eglise Cathedrale
14. Santo Domingo
15. St. Augustin
16. St. Juan de Dios
17. College des Jesuites
18. Eglise neuve des mêmes
19. la Merci
20. San. Diego
21. Sta. Clara ou Clairines
22. Ste. Therese
23. St. Francois
24. Paroisse de la très Ste. Trinité.
25. Hermitage de St. Roch.
26. Maison ou l'on a fait les Observations.
27. la Tuerie
28. la Boucherie
29. St. Toribio.
Tom XIII.
No. 4.

§. III.

Description de Carthagene.

Description de Carthagene.

Sa position.

Cette fameuse Ville est située à 10 degrés 25 minutes 48 secondes ½ de Latitude du Nord, à 282 degrés, 28 minutes, 36 secondes de Longitude Ouest du méridien de Paris, & à 301 degrés 19 min. 36 sec. de celui du Pic de Tenerife. Telle est du moins la conclusion des Mathématiciens qu'on prend ici pour guides, d'après les observations qu'ils ont publiées. Ils trouverent aussi que la variation de l'aiguille y étoit de 8 degrés au Nord-Est.

Son origine.

Un Lecteur, curieux d'origines, se rappellera sans doute que la Baie de Carthagene, & le Païs, anciennement nommé Calamari, furent découverts en 1502, par Rodrigue de Bastidas (75). Deux ans après, les Espagnols, aïant entrepris de s'y établir, trouverent une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Les Habitans étoient extrêmement belliqueux. Leurs armes étoient des fleches empoisonnées, dont les plus legeres blessures étoient mortelles. Alonso d'Ojeda, qui vint ensuite dans le Païs, avec la Cosa & le célebre Americ Vespuce (76), n'y obtint pas plus de succès. Il fut succédé par Gregoire Hernandez d'Oviedo. Enfin ces Indiens furent domptés par Hérédia, qui établit & peupla la Ville de Carthagene en 1527.

Les avantages de sa situation l'aïant bientôt rendue florissante, elle fut exposée dès l'an 1544, à l'invasion de quelques Avanturiers François, & quarante ans après à celle de François Drak, Anglois, qui la réduisit en cendre. Elle souffrit une troisieme disgrace en 1697, par les armes des François, sous la conduite de Monsieur de Pointis; & nous avons encore présente l'attaque de l'Amiral *Vernon*, en 1741, qui ne fut malheureuse que pour lui & ses Anglois. Tant d'insultes n'aïant servi qu'à l'embellissement de Carthagene, par le soin que les Espagnols ont apporté à les réparer, c'est dans le vrai point de sa splendeur que Dom d'Ulloa nous en donne la description.

Situation de la Ville.

La Ville est située sur une Ile de sable, qui, formant un passage étroit vers le Sud-Ouest, ouvre une communication avec la partie nommée Tierra Bomba, jusqu'à Boca Chica. La Gorge, qui les joint aujourd'hui, étoit autrefois l'entrée de la Baie; mais, aïant été fermée par l'ordre de la Cour d'Espagne, il n'étoit resté que l'entrée de Boca-Chica, qui fut fermée à son tour, après la derniere entreprise des Anglois, parcequ'ils s'étoient rendus trop facilement maîtres des Forts qui la défendoient. L'ancienne entrée fut r'ouverte alors, & c'est par là que tous les Vaisseaux entrent aujourd'hui dans la Baie. Au Nord-Est, la terre est si resserrée aussi, que proche de la muraille il n'y a que la largeur de trente-cinq toises d'une Mer à l'autre: mais le terrein, s'élargissant, forme une autre Ile de ce côté, & toute la Ville est exactement environnée de la Mer, à l'exception de ces deux endroits, qui sont fort petits. Un Pont de bois sert de communication, à l'Est, entre la Ville & son unique Fauxbourg, qui se nom-

(75) Tome XII de ce Recueil, pag. 110. (76) *Ibid.* pp. 115 & 153.

Description de Carthagene.

me Xemani (77) & qui est bâti sur une autre Ile, liée au Continent par un Pont de bois. Du côté de ce Fauxbourg, la Nature a placé, à peu de distance, une Colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit un Fort, nommé *San-Lazaro*; qui commande le Fauxbourg & toute la Ville. Cette Colline est accompagnée de plusieurs autres qui s'étendent à l'Est, & qui ont plus d'élévation. Elles sont terminées par une autre, plus élevée encore, nommée le Mont de *La Popa*, sur le sommet de laquelle on voit un Couvent d'Augustins déchaussés, sous le nom de Nuestra Señora de la Popa. Rien n'est plus admirable que sa vue : du côté de la Campagne & de la Côte, elle n'a rien qui la borne. La Ville & son Fauxbourg, que d'autres nomment la basse Ville, sont fortifiées régulierement. Outre sept Bastions, qui font la défense du Fauxbourg, on verra le nom & la disposition des Forts, dans la description de la Baie.

Tous les Voïageurs conviennent qu'après Mexico, Carthagene est la plus belle Ville de l'Amérique. Elle est composée de cinq grandes rues, droites & bien pavées, dont chacune a plus d'un demi mille de long : les Maisons sont de pierre & fort bien bâties; toutes avec des Balcons & des Jalousies de bois, matiere plus durable pour ces ouvrages que le fer, qui seroit bientôt rouillé & détruit par l'humidité, & par des vents nitreux, dont les murailles mêmes se ressentent. Une rue, plus longue & plus large que toutes les autres, traverse la Ville entiere, & forme une grande Place au centre. Outre la Cathédrale, qui s'éleve au-dessus de tous les autres édifices, & qui ne renferme pas moins de richesses dans son sein qu'elle étale de magnificence au dehors, on compte à Carthagene deux Paroisses, celle de San-Toribio dans la Ville, fondée en 1734, & celle de la Trinité au Fauxbourg; onze Maisons Religieuses de l'un & de l'autre sexe, une magnifique Maison de Ville, & un Bâtiment qui ne l'est pas moins pour la Douane. En un mot, les Edifices y sont généralement d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses Habitans à vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille sont Espagnols, & le reste de race Indienne, ou Negres & Mulâtres; la plûpart si aisés, qu'ils passeroient pour riches dans toute autre contrée du monde. La nécessité d'expliquer ces différentes races, pour les différentes parties de l'Amérique méridionale, nous rappellera bientôt au même sujet.

Le Gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la Ville. Il étoit indépendant pour le militaire avant 1739; mais depuis l'érection d'un Officier suprême sous le nom de Viceroi de la Nouvelle Grenade, il en releve dans les affaires de cette nature, comme on peut appeller, pour les affaires civiles, à l'Audience de Santa-Fé. La Jurisdiction spirituelle de l'Evêque s'étend aussi loin que le Gouvernement militaire & civil. Elle forme un Tribunal, composé du Prélat & de son Chapitre, mais qui n'a rien de commun avec celui de l'Inquisition, dont la Jurisdiction renferme l'Ile Espa-

(77) Il doit être assez moderne, car le Colonel Beeston n'en parle point; & ce silence s'accorde fort bien avec des Relations plus anciennes, où l'on observe que de la Ville on passoit aux Marais de Canapoté sur un Pont, ou sur une sorte de Chaussée longue de deux cens pas, où l'on avoit pratiqué deux Arches pour le passage du flux & du reflux.

gnole, où il fut d'abord établi, Tierra-Firme & Santa-Fé. Outre ces Tribunaux, Carthagene a son Magistrat séculier, composé de Régidors, parmi lesquels on élit tous les ans deux Alcaldes; ces deux Emplois sont ordinairement remplis par des Habitans de la premiere distinction. La Chambre du Trésor est également chargée de la perception & de la distribution de tous les deniers Roïaux. Enfin Carthagene n'étant pas moins une Place de guerre que de commerce, elle a son Auditeur militaire, qui est le Chef d'une espece de Jurisdiction.

Description de Carthagene.

Baie de Carthagene & ses Forts.

Sa Baie passe avec raison pour une des meilleures de ce Continent. Elle a deux lieues & demie d'étendue, Nord & Sud, & beaucoup d'eau, sur un très bon fond. L'air y est toujours si serein, qu'on n'y est jamais plus agité que sur une Riviere tranquille. Cependant quelques Basses, qui se trouvent à l'entrée, demandent une extrême précaution. La Cour d'Espagne entretient un Pilote, dont l'unique office est de guider les Vaisseaux, ou de leur faire connoître le danger. On vient d'observer qu'avant la derniere attaque des Anglois, on entroit dans la Baie par le Canal de Boca-Chica, nom convenable à sa petitesse (78), puisqu'un Vaisseau ni pouvoit passer qu'en rasant de près la terre. Cette entrée étoit défendue par un Fort, nommé *San-Luiz* de Boca-Chica, bâti du côté de l'Est, à l'extrêmité de Tierra-Bomba, & par un autre Fort nommé *Saint Joseph*, situé à l'opposite, dans l'Ile de *Baru*. Les Anglois s'étant rendus maîtres du premier, passerent au fond de la Baie, & se saisirent du Fort, nommé *Santa-Cruz*, ou le grand Fort, qui la domine toute entiere; mais on avoit eu la précaution & la diligence d'y enclouer l'Artillerie. Lorsqu'ils furent obligés d'abandonner ce poste & de lever le siége, le chagrin d'une si mauvaise avanture leur fit démolir Boca-Chica, Saint Joseph, & deux autres Forts nommés *Munzavillo*, & *Pastelino*. Ce fut le premier succès de cette invasion qui fit prendre le parti de fermer l'entrée de Boca-Chica, & de r'ouvrir l'ancien Canal, en le fortifiant avec tant de soin qu'il fût impossible de le forcer.

Marées de la Baie.

Les Marées de la Baie sont peu régulieres, & Dom d'Ulloa donne à peu près la même idée de celles de toute la Côte. Après avoir mis ordinairement un jour à monter, elles baissent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Le plus grand changement qu'on observe dans leur hauteur est de deux piés, ou deux piés & demi. Quelquefois même il est si peu sensible, qu'il ne se fait appercevoir que par les flots que l'eau pousse; & c'est alors qu'il est dangereux d'échouer, malgré la tranquillité de l'air & de l'eau, parceque le fond étant de vase, un Bâtiment qui s'y assable ne peut se remettre à flot sans être allegé. Du côté de Boca-Chica, à deux lieues & demie de distance, on trouve un Bas-fond de gravier & de gros sable, où dans plusieurs endroits il n'y a pas plus d'un pié & demi d'eau. Un Vaisseau, nommé le Conquérant, partant en 1731 de Carthagene pour Porto-Belo, eut le malheur de toucher à cet écueil, & n'évita de périr qu'à la faveur d'un grand calme qui regnoit alors.

Ses Poissons.

La Baie abonde en Poissons de diverses especes, dont les plus communs sont des Aloses, qui n'y sont pas excellentes; mais on vante le nombre, la grosseur & la bonté des Tortues. Il s'y trouve beaucoup de Requins,

(78) Il signifie, petite bouche.

DESCRIPTION DE CARTHAGENE.

d'une voracité qui leur fait attaquer les Hommes jusques duns les Barques. On voit quelquefois aussi des Caymans, quoique cet Amphibie n'aime que l'eau de Riviere.

Station des Galions.

C'est dans cette Baie que les Galions arrivent, pour y attendre que l'Armadille du Pérou se soit rendue devant Panama. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils prennent la route de Porto-Belo, où se tient une Foire, après laquelle ils reviennent faire dans la Baie les provisions nécessaires à leur retour, & bientôt ils se hâtent de remettre à la voile. Dans leur absence, la Baie est extrêmement deserte. A-peine y voit-on quelques Belandres ou Felouques du Païs, qui ne s'y arrêtent même que pour le carenage ou le radoub.

Commerce de Carthagene.

Carthagene étant la premiere Echelle où se rendent les Galions, on doit se faire une haute idée du commerce d'une Ville, qui a comme les prémices de tout ce qui passe d'Espagne dans l'Amérique méridionale. En effet les ventes, quoique dépouillées des formalités qui s'observent à Porto-Belo, y sont ordinairement fort considérables. Les Négocians des Provinces intérieures, telles que Santa-Fé, Popayan & Quito, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour *l'Encomiada*, c'est-à-dire, pour des commissions. Ces fonds sont emploïés en marchandises & en provisions. Santa-Fé & Popayan ne pouvant recevoir les unes & les autres que par la voie de Carthagene, leurs Marchands viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or, monnoïé, en lingots & en poudre; ils apportent aussi des Emeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées dans ces Regions, & dont il se trouve de riches Mines à Santa-Fé. Cependant depuis que les Emeraudes ont beaucoup perdu de leur prix en Europe, surtout en Espagne où elles ne sont presque plus recherchées, ce commerce, qui étoit autrefois considérable, est extrêmement déchu.

Commerce des Côtes de Santa-Fé, Popayan & Quito.

Jalousie des Négocians de Lima.

Dom d'Ulloa nous apprend que la communication des trois Provinces qu'on vient de nommer, avec Carthagene, fut défendue pendant quelques années, à la sollicitation des Négocians de Lima, & sur les plaintes du préjudice qu'ils recevoient de ce que, les marchandises d'Europe passant de Quito dans le Pérou, les parties interieures du Païs en étoient fournies par cette voie; tandis qu'ils se voïoient obligés de faire leurs achats aux Foires de Panama & de Porto-Belo, & qu'avec une perte extrême ils trouvoient le prix des marchandises fort baissé à leur retour. On eut égard alors à leurs représentations. Mais dans la suite on fit réflexion que, défendre aux Marchands de Quito & des deux autres Provinces le commerce direct à Carthagene, aussi-tôt que les Galions y arrivent, c'étoit leur causer un retardement qui ne leur étoit pas moins préjudiciable; & pour les accorder tous, il fut décidé qu'à l'arrivée des Galions le Commerce des marchandises de l'Europe cesseroit entre Quito & Lima. On lui donna pour bornes, dans les deux Audiences, les Corrégimens de Loya & de Zamore, qui appartiennent à celle de Quito; & Picera, qui est un Corrégiment de celle de Lima. Ce reglement fut exécuté pour la premiere fois en 1730, à l'arrivée d'une Escadre commandée par Dom Manuel Lopez Pintado, que le Roi avoit chargé des interêts du Commerce. Pendant que la défense subsista, les Marchands de Carthagene

Remede qu'on y apporte.

de Carthagene furent obligés, ou de profiter de la Flotille du Pérou pour descendre par Guayaquil à Panama, ou d'attendre, pour faire leurs empletes, que les Galions revinssent à Carthagene après la Foire, ce qui les réduisoit à ne plus trouver que les marchandises de rebut. La voie de Guayaquil avoit aussi de grands inconvéniens; car pour la prendre & joindre la Flotille du Pérou, il falloit traverser toute la Jurisdiction de Santa-Fé, faire par terre, avec l'argent destiné aux empletes, un voïage de plus de quatre cens lieues, & n'en pas faire moins en revenant avec les marchandises, ce qui entraînoit des frais immenses. Enfin les dommages inévitables dans une si longue route, où il falloit traverser des Rivieres & des Montagnes fort dangereuses, rendoient cette voie si rebutante, qu'il ne leur restoit d'autre ressouce que dans les Galions qui revenoient de la Foire, au hazard encore de n'en rapporter rien. Ajoutez que les Marchands des Provinces intérieures, venant à Carthagene pour y faire leurs achats, risquoient aussi de n'y plus rien trouver, & par conséquent de perdre les frais de leur Voïage. Tant d'importantes raisons ont fait abolir la défense.

DESCRIPTION DE CARTHAGENE.

Ses inconvéniens le font abandonner.

Pendant le tems que les Galions passent à Carthagene, & que Dom d'Ulloa nomme la petite Foire, on y voit quantité de Boutiques ouvertes, soit au profit des Espagnols arrivés sur les Galions, soit à celui des Marchands de la Ville. Les Cargadores favorisent les uns & les autres, en leur fournissant des Marchandises à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques; les autres tirent un prix avantageux, des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des Esclaves profitent de leur travail, dont le salaire augmente à proportion du besoin qu'on a d'eux. L'argent circule de toutes parts. Il en reste à quantité d'Esclaves pour acheter leur liberté, après avoir païé à leurs Maîtres ce qu'ils doivent pour l'occupation journaliere. Ces avantages s'étendent jusqu'aux plus misérables Villages de la dépendance de Carthagene, par le seul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la consommation.

Petite Foire de Carthagene.

Mais ce mouvement ne dure que pendant le séjour des Galions dans la Baie. Après leur départ, tout rentre dans le silence & l'inaction. Aussi ce tems est-il nommé le *tems mort*. Le commerce particulier, que la Ville fait alors avec les autres Gouvernemens, se réduit presqu'à rien. Elle reçoit de la Trinité, de la Havana & de Saint Domingue, quelques Belandres chargées de tabac & de sucre, qui reprennent, pour cargaison, du Cacao de la Madelaine, des Vases *de terre*, du Riz & d'autres marchandises rares dans ces Iles. Il se passe trois mois, sans qu'on voie paroître un de ces Bâtimens. On n'en fait pas partir beaucoup plus de Carthagene. Quelques-uns vont à Nicaragua, à Vera-Cruz, à Honduras, & plus souvent à Porto-Belo, à Chagre ou à Sainte-Marthe: mais ce Commerce est très foible, parceque la plûpart de ces lieux étant pourvus des mêmes denrées, on a peu d'occasions de trafiquer avec eux. Ce qui soutient Carthagene, *en tiempo muerto*, au tems mort, ce sont les Bourgades de sa Jurisdiction, d'où l'on y apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses Habitans, dans des Canots ou dans une es-

Peu de commerce dans le tems mort.

DESCRIPTION DE CARTHAGENE.

pece de Bateaux qu'ils nomment *Champanes*. Les premiers cotoient toujours le rivage de la Mer ; & les seconds viennent par la Riviere de la Madeleine, ou par celle de Zenu. En échange des denrées, ils se chargent de quelques Etoffes, dont les Boutiques des Négocians sont pourvues par les Galions, ou quelquefois par les prises de quelques Corsaires. Tous les alimens du Païs ne paient aucun droit. Chacun a la liberté de tuer, dans sa maison, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair dans un jour ; car celle même de Porc ne se mange point salée à Carthagene, & les chaleurs ne permettent pas de la garder long-tems fraiche. Les denrées qu'on apporte d'Espagne, telles que l'eau-de-vie, le vin, l'huile, les amandes & les raisins secs, paient un droit d'entrée, & se vendent ensuite librement. Ceux qui les vendent en détail ne sont assujetis qu'à l'*Alcavale*, droit imposé sur les Echopes & les Boutiques.

Outre les marchandises qui font l'entretien de ce petit Commerce intérieur, la Ville a depuis long-tems un Bureau pour l'Assiente des Esclaves Negres, que les Vaisseaux y apportent. Ils y restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'ils soient achetés pour les Provinces intérieures, où ils sont emploïés aux Plantations, que les Espagnols nomment *Haziendas*. Mais ce Bureau & ceux des Finances roïales, établis à Carthagene, ne produisent pas même assez pour l'entretien des Fortifications, du Gouverneur, de la Garnison & des autres Officiers du Roi. On y supplée par les deniers roïaux de Santa-Fé & de Quito.

Habitans de Carthagene.

A Carthagene, comme dans toutes les autres Colonies de l'Europe, les Habitans sont divisés en différentes races. Les Blancs forment, comme ailleurs, deux especes ; celle des Européens, qu'on y appelle Chapetons ; & celle des Créoles, ou des Blancs nés dans le Païs. Le nombre des premiers est peu considérable, parceque la plûpart retournent en Europe après avoir gagné quelque chose, ou passent plus loin, pour augmenter leur fortune. Ceux qui se sont fixés à Carthagene y font presque tout le commerce. Les Créoles possedent les Terres. On en compte quelques Familles d'une grande distinction, c'est-à-dire descendus d'Aïeux nobles, qui se sont établis dans la Ville après y avoir exercé les premiers emplois. La plûpart se sont maintenues dans leur lustre, en s'alliant dans le Païs avec leurs égaux, ou avec des Européens emploïés sur les Galions. Il se trouve quelques Familles de Blancs pauvres, entées sur des Familles Indiennes, ou du moins alliées avec elles. Quand la couleur ne les trahit pas, ils se croient heureux d'être comptés au nombre des Blancs.

Mélange des différentes races.

Mais la division est plus difficile entre les especes qui doivent leur origine au mélange des Blancs & des Noirs ; & quoique ce point ait déja reçu quelque éclaircissement pour les Indes Orientales & l'Afrique, ses différences demandent ici une nouvelle explication.

Après les Noirs ou les Negres, & les Mulâtres, qui viennent d'un Blanc & d'une Noire, ou d'un Noir & d'une Blanche, la troisieme espece, provenue des Blanches avec les Mulâtres, ou des Mulâtresses avec les Blancs, se nomme ici, comme en Orient, les *Tercerons*. La

quatrieme est celle des *Quarterons*, qui vient du mélange des Tercerons avec les Blancs. Enfin la cinquieme, qui vient du mélange des Quarterons & des Blancs, est celle des *Quinterons*. Comme les nuances s'éclaircissent sensiblement à chaque dégré, il n'est plus question de race Negre au cinquieme; on ne distingue point les Quinterons des Blancs, ni pour les manieres, ni pour la couleur. Les Enfans d'un Blanc & d'une Quinterone portent le nom d'Espagnols. Ils sont si jaloux de cet honneur, que si par hasard on s'y méprend, & qu'on les suppose d'un dégré plus bas, ils se croient injuriés. Leur réponse ordinaire est qu'ils ne croient pas mériter qu'on les offense, en les privant d'un bien qu'ils doivent à leur bonheur. Mais avant que d'arriver à cette Classe, il y a des obstacles, qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Negre, on distingue une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang Indien, ou des deux races ensemble. La race du Pere fait une autre distinction. Entre les Tercerons & les Mulâtres, les Quarterons & les Tercerons, & de même pour les suivans, on compte ceux qui se nomment *Tente en el Ayre*, c'est-à-dire Enfans de l'air, parcequ'ils n'avançent ni ne reculent. Les Enfans, nés du mélange des Qarterons ou des Quinterons avec le sang Mulâtre ou Terceron, sont nommés *Salto atras*, c'est-à-dire saut en arriere, parcequ'au lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, en se rapprochant de la race des Negres. De même, tous les Enfans, sortis du mélange avec le sang Indien, depuis le Negre jusqu'au Quinteron, sont nommés *Sambos* de Negre, de Mulâtre, de Terceron, &c.

Description de Carthagene.

Telles sont les races les plus communes: non qu'il ne s'en trouve beaucoup d'autres, qui viennent de diverses unions; mais les especes en sont si obscures, que souvent ils ne savent pas eux-mêmes à quelle Classe ils appartiennent. Ces Castes ou races, à compter depuis les Mulâtres jusqu'aux Quinterons, sont toutes vétues à l'Espagnole, & d'habits fort légers, sans autre raison que la chaleur du climat. Leurs exercices, dans la Ville, se réduisent aux Arts méchaniques; au lieu que les Chapetons & les Créoles, regardant ces occupations comme indignes d'eux, s'attachent uniquement au Commerce, jusqu'à préférer la misere à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

Entre toutes ces races, celle des Negres n'est pas la moins nombreuse. Elle est divisée en deux classes, celle des Negres libres, & celle des Esclaves, qui se subdivisent encore en Créoles & en *Bozales* ou Nouveaux-venus. Une partie des derniers est emploïée à la culture des Plantations. Ceux qu'on retient dans la Ville y sont emploïés aux travaux les plus rudes, qui leur font assez gagner pour païer chaque jour, à leurs Maîtres, une partie de leur salaire, & pour se nourrir du reste. La chaleur les dispensant de porter aucune sorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne de coton dont ils se couvrent le milieu du corps. Les Esclaves Negresses ne sont pas autrement vêtues. Elles sont, ou mariées à la Campagne, avec les Negres qui cultivent les champs, ou sans cesse occupées dans la Ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de Maïz ou de Cassave, & d'autres alimens. Celles qui ont de

DESCRIPTION DE CARTHAGENE.

petits Enfans les portent sur les épaules, pour se conserver la liberté des bras, & les nourrissent de leur lait, sans les faire changer de situation. Leurs mamelles, dont elles laissent le soin à la Nature, leur pendant quelquefois jusqu'au dessous du ventre, il n'est pas surprenant qu'elles puissent les présenter, par dessous l'aisselle ou par dessus l'épaule, aux Enfans qu'elles portent sur le dos.

Habillement des Habitans de Carthagene.

L'Habillement des Blancs est peu différent, à Carthagene, de celui que ses Fondateurs y ont apporté d'Espagne. L'étoffe en est seulement fort légere. Les vestes, par exemple, sont de toile fine de Bretagne, les culottes de même ; & les pourpoints, de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les perruques y étoient encore si rares, en 1735 (78), qu'on n'en voïoit qu'au Gouverneur & à quelques Officiers : au lieu de cravates, on se contente de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or, & le plus souvent on le laisse ouvert. Plusieurs vont nue tête, & les cheveux coupés au chignon ; mais la plûpart ont un bonnet blanc de toile fine. Ils portent, pour se rafraichir, des éventails tissus d'une espece de palme, fine & déliée, en forme de Croissant, avec un bout de la même palme, qui sert de manche.

Les Femmes blanches ont une sorte de juppe, nommée *Pollera*, qu'elles attachent à la ceinture, & qui pend jusqu'aux talons, de taffetas uni, & sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps ; mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment Hiver, & n'ont en Eté, qu'un corset, lacé sur la poitrine. Jamais elles ne sortent du Logis sans la mantille & la juppe. Leur usage est d'aller à l'Eglise dès trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement blanches, mettent par dessus la Pollera une juppe de taffetas, de la couleur qu'elles aiment, à l'exception de la noire, qui leur est interdite. Cette juppe est toute percée de petits trous, pour laisser voir celle qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une Mitre, & fort garni de dentelles, qu'elles tiennent roide à force d'empois. Il est terminé par une pointe, qui répond perpendiculairement au front. Jamais elles ne paroissent sans cette coeffure. Les Femmes de condition ne portent, pour chaussure, qu'une espece de petites mules, où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs Maisons, elles ne quittent point leurs Hamacs ; & leur occupation est de s'y bercer, pour se rafraîchir. Les Hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paroisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

Qualités des Habitans.

On ne vante, ni l'application, ni le savoir des Habitans de Carthagene ; mais il n'est pas surprenant qu'il y ait peu d'émulation, dans un Païs où l'on ne peut se proposer aucun avancement par l'étude des Sciences. L'esprit & la pénétration ne laissent pas d'y être des qualités fort communes dans les deux sexes. On compte aussi la charité entre leurs principales vertus, surtout à l'égard des Européens, qui venant, suivant l'expression du Païs, pour *brusquer* fortune, ne trouvent souvent ici que la misere, les maladies, & même la mort. Les Vaisseaux Espagnols n'arrivent jamais sans apporter une espece d'Hommes, qu'on nomme *Pulizons* ; gens

(99) Tems de l'arrivée de nos Académiciens.

sans emploi, sans bien, sans recommandation, vrais Avanturiers, qui viennent chercher fortune dans un Païs où ils ne sont connus de personne, & qui après avoir long-tems couru les rues de la Ville, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ont pour derniere ressource le Couvent des Cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de Cassave, moins pour appaiser leur faim, que pour les empêcher d'en mourir. Le coin d'une Place, ou la Porte d'une Eglise, est leur gîte pour la nuit. On les laisse dans cette misere, parcequ'il n'y a point d'Habitant qui ose prendre confiance à leurs services. Quelquefois un Négociant, qui passe dans les Provinces intérieures, & qui a besoin de grossir sa suite, choisit un de ces malheureux chapetons, qu'il emmene avec lui. Le chagrin d'une si triste situation, & la mauvaise qualité de leur nourriture, les jettent enfin dans une maladie, qui a pris d'eux le nom de Chapetonade. Ils n'ont plus alors d'autre réfuge que la Providence; car on ne reçoit, à l'Hôpital de Carthagene, que ceux qui paient les secours qu'ils demandent, & par conséquent la misere est un titre d'exclusion. C'est à ce point que le Peuple les attend, pour faire éclater sa charité. Les Negresses & les Mulatresses libres s'empressent alors de les retirer dans leurs Maisons, où elles les assistent & les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, & leur zele va jusqu'à faire dire pour eux des prieres & des Messes. A la vérité, ces témoignages de compassion finissent, pour ceux qui reviennent à la santé, par un mariage avec leur Bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ses Filles : mais Dom d'Ulloa, qui fait ce récit, assure que le désintéressement est une autre vertu des Carthagenois, & que ceux qui connoissent ces Femmes ne peuvent les soupçonner d'un motif moins noble que celui de la charité (80). Au reste, les Pulizons, qui n'ont pas le bonheur d'être assez malades pour intéresser la pitié des Femmes de Carthagene, prennent à la fin le parti de se faire Canotiers, ou de se retirer dans quelque Village, pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail.

DESCRIPTION DE CARTHAGENE.

Ce que c'est que les Pulizons.

L'Eau-de-vie, le Chocolat, les Confitures & le Miel, sont la passion de tous les états & de toutes les races, dans la Ville de Carthagene. Celle du Tabac à fumer est encore plus vive. Là, tout le monde fume, Hommes, Femmes & Enfans, sans distinction d'âge ni de rang. Les Dames & les Femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs Maisons : mais cette retenue n'est pas imitée des autres Castes. Les lieux ne sont pas plus distingués que les tems. La méthode commune est de fumer de petits rouleaux de Tabac en feuille. Une femme tient entre ses levres l'extrêmité d'un bout de Tabac allumé, dont elle tire assez long-tems la fumée sans l'éteindre, & sans être incommodée du feu. Les Femmes de la plus haute distinction s'accoutument à fumer dès l'enfance. Une des plus grandes marques d'estime & d'amitié qu'elles puissent donner aux Hommes, c'est d'allumer pour eux du Tabac, & de leur en présenter dans les visites qu'elles reçoivent. Ce seroit aussi les offenser beaucoup, que de refuser cette galanterie de leur main. Enfin, la danse est encore une passion des deux sexes, à Carthagene. Les Bals commencent par quelques danses

Passions des Carthagenois.

(80) *ubi suprà*. L. 1. ch. 4. pag. 34.

DESCRIPTION DE CARTHAGENE.

d'Espagne, & finissent par celles du Païs, qui ne sont pas sans agrément pour les Etrangers, surtout avec les Chansons dont elles sont accompagnées.

Climat de Carthagene.

Le climat du Païs est excessivement chaud. Dans les Observations du Thermometre, le 19 de Novembre 1735, la liqueur se soutint à 1025 $\frac{1}{2}$, sans autre variation, en différentes heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. La même année, à Paris, la liqueur du Thermometre monta, le 16 Juillet à trois heures du soir, & le 10 d'Août à trois heures & demie, jusqu'à 1025 $\frac{1}{2}$; & ce fut la plus grande chaleur qu'on y sentit cette année : par conséquent, la chaleur du jour le plus chaud du climat de Paris est continuelle à Carthagene. Mais la nature du climat se fait encore mieux sentir, depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Novembre, qui est la Saison qu'on y nomme Hiver, parcequ'alors les pluies, les tonnerres & les éclairs y sont si fréquens, que d'un instant à l'autre, on voit les orages se succeder. Les rues de la Ville sont inondées, & les campagnes submergées. On profite de ces occasions pour remplir les Citernes, qui suppléent au défaut de Riviere & de Source. Outre celles des Maisons particulieres, il y en a de fort larges sur les terres-pleins des Bastions. On a des Puits en grand nombre, mais d'une eau saumache, qui n'est pas potable, & qui ne sert qu'aux usages domestiques.

Effet de l'air du Païs.

Depuis le milieu de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur est un peu diminuée par les vents du Nord, qui rafraîchissent alors la terre. C'est néanmoins cet espace de tems, qu'on nomme l'Eté ; comme on donne le nom de petit Eté à celui qui est vers la Saint Jean, parceque les pluies y cessent pendant un mois, & font place aux mêmes vents : mais, en général, les chaleurs sont continuelles, avec peu de différence entre la nuit & le jour ; d'où il arrive que la transpiration des corps l'étant aussi, tous les Habitans ont une couleur si pâle & si livide, qu'on les croiroit relevés de quelque grande maladie. Leurs actions même s'en ressentent, par une mollesse singuliere, & le ton de leur voix par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe conservent, pendant trois ou quatre mois, leurs forces & leur couleur ; mais, par degrés, ils deviennent semblables aux anciens Habitans ; c'est-à-dire, qu'avec une assez bonne santé, ils paroissent en manquer.

Etranges maladies qui lui sont propres.

Ils sont sujets d'ailleurs à plusieurs sortes de Maladies. Celle qui menace les Européens, & qu'on a déja nommée Chapetonade, par allusion au nom de Chapeton dont on ne nous apprend pas l'origine, emporte souvent une partie des Equipages, après l'arrivée des Vaisseaux. Sa nature est peu connue. Elle vient à quelques-uns de s'être trop refroidis ; à d'autres, de quelque indigestion, d'où suit un vomissement mortel, accompagné quelquefois d'un si furieux délire, qu'on est obligé de lier le Malade, pour l'empêcher de se déchirer en pieces. Il expire au milieu de ces transports, comme dans une espece de rage. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce terrible mal respecte ceux qui lui sont échappés les premiers jours, & qui sont accoutumés à l'air du Païs. On assure même que ceux qui y reviennent après une longue absence, n'en sont jamais attaqués. La recherche des causes a vainement exercé les Médecins & les Chirurgiens. Elles

se sont accrues avec le tems, car l'ancienne Chapetonade ne produisoit point le *vomito prieto*; nom que les Espagnols donnent au vomissement dont elle est suivie. Il étoit inconnu sur toute cette Côte, avant 1729 & 1730.

Description de Carthagene.

Une autre maladie, fort commune à Carthagene & dans toute sa Jurisdiction, c'est la Lepre, qu'on y nomme *Mal de Saint Lazare*. Ceux qui l'attribuent à la chair de Porc, qui est la nourriture ordinaire du Païs, ne font pas attention que cet aliment n'est pas moins commun dans d'autres Contrées des Indes, & par conséquent qu'il en faut chercher la cause dans la nature du climat. On a fondé, pour en arrêter la communication, un grand Hôpital hors de la Ville, proche d'une Colline, où est le Château qui en tire le nom de San-Lazaro. Tous ceux qu'on croit attaqués de la Lépre y sont renfermés, sans distinction de sexe, d'âge, ni de rang; & s'ils refusent d'y aller de bonne grace, on emploie la force pour les y conduire. Mais le mal ne fait qu'augmenter entr'eux, parcequ'on leur permet de s'y marier, & qu'il se perpétue dans leurs Enfans; sans compter que les revenus de l'Hôpital étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mandier dans la Ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre des Malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite Ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrein, qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une Cabane, proportionnée à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours. Les souffrances, inséparables de la Lépre, n'empêchent point que ceux qui en sont attaqués ne vivent long-tems. On remarque aussi qu'elle excite vivement le feu des passions sensuelles; & c'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer, qui fait permettre le mariage aux Malades.

La Lepre est commune à Carthagene.

Incontinence des Lépreux.

La galle & la rogne sont encore des contagions particulieres à Carthagene, du moins par leur malignité & leur abondance. Ces deux maux y deviennent incurables, pour peu qu'ils soient négligés. Le spécifique le plus efficace est une terre du Canton, nommée *Maquimaqui*, qui conserve la même vertu dans les lieux où elle est transportée.

Galle, Rogne, & leur remede.

Enfin une maladie encore bien plus étrange, mais moins commune, est celle qui se nomme *la Culebrilla* ou le serpenteau. Elle consiste dans une tumeur, qui se forme entre les membranes de la peau, & qui augmente sans cesse, jusqu'à ce qu'elle occupe toute la circonférence de la partie qui en est attaquée. Elle se loge particulierement aux bras, aux cuisses & aux jambes. Ses marques extérieures sont de faire enfler la peau, de l'enflammer, & d'y causer des mortifications. La maniere de guérir ce mal est d'appliquer des suppuratifs, à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle la tête du Serpenteau; & lorsque la peau commence à s'ouvrir, il en sort une espece de petit nerf blanc, qui passe pour un Animal. On l'aide à sortir, avec une carte roulée, à laquelle on l'attache avec un fil de soie; & tous les jours on prend soin de l'entortiller autour la carte, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien dans la tumeur, qui ne tarde point ensuite à se dissiper d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience & d'adresse: mais, malgré l'opinion établie à Carthagene, Dom

La Culebrilla.

d'Ulloa ne paroît pas persuadé que le Serpenteau soit un Animal (80).

Les Productions du Païs de Carthagene different si peu de celles des autres parties de la même Région, qu'elles doivent être reservées pour un article commun.

§ IV.

Description de Porto-Belo.

Une navigation de cinq jours, qui rendit les Mathématiciens des deux Couronnes, de Carthagene à Porto-Belo, n'offre rien de plus utile que leurs observations sur les Vents qui regnent dans la traversée, & sur les Côtes de ces deux Villes.

Vents entre Carthagene & Porto-Belo.

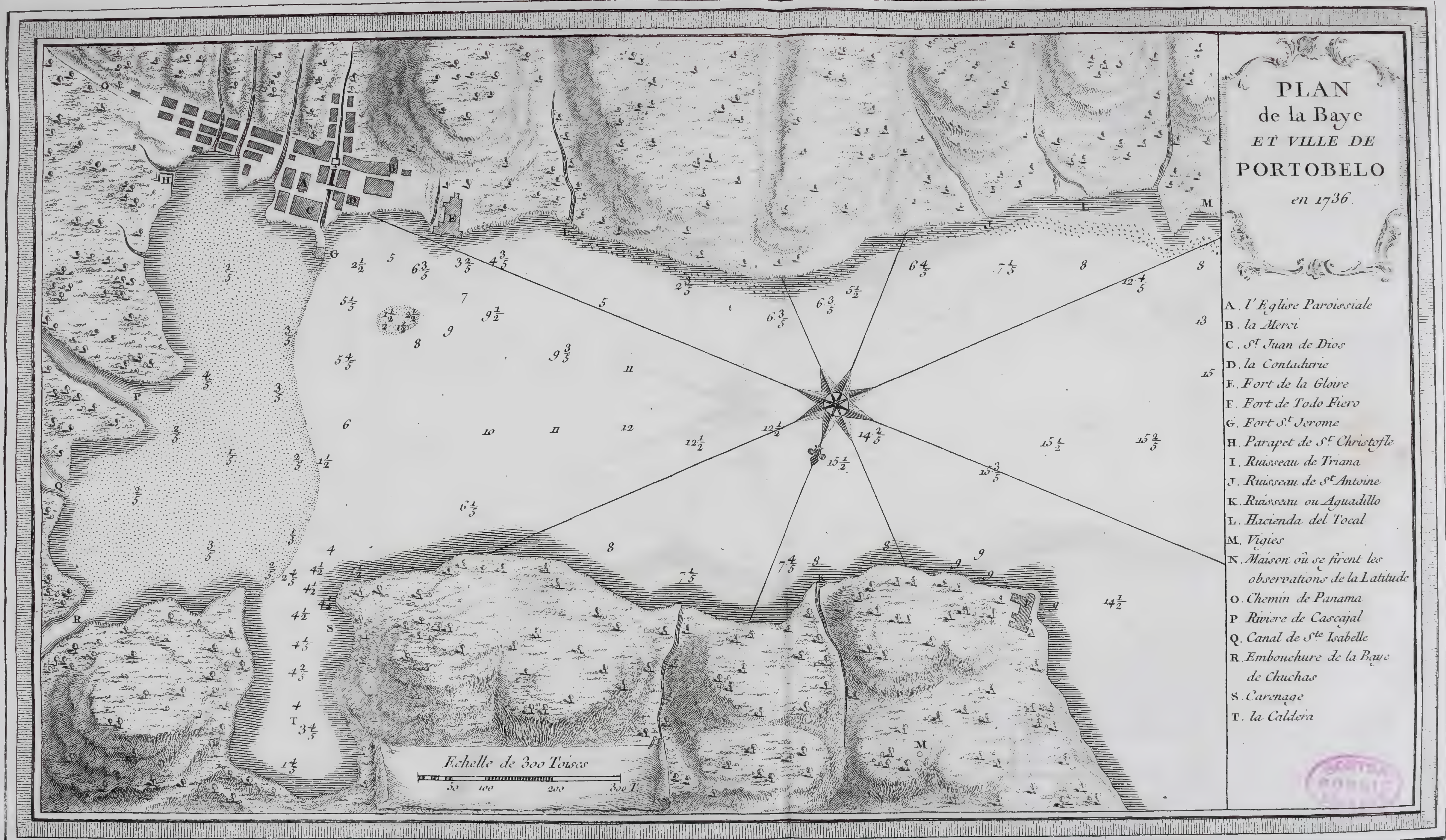
On distingue deux sortes de Vents alisés sur les Côtes; les uns nommés Brises, & les autres *Vandavales*. Les premiers soufflent par Nord-Est; les seconds, par Ouest-Sud, & par Ouest Sud-Ouest. Quoique les Brises ne soient bien reglées qu'au commencement ou vers le milieu de Décembre, qui est l'Eté du Païs, elles commencent à se faire sentir dans le milieu de Novembre. Elles continuent dans leur plus grande force & sans varier, jusqu'au milieu de Mai. Alors elles cessent, & les Vandavales leur succedent; mais ceux-ci ne se font sentir que jusqu'à la hauteur de douze, ou douze degrés $\frac{1}{2}$, de Latitude. Au-delà de cette distance, les Brises regnent constamment, & fraîchissent quelquefois plus, quelquefois moins, tantôt à l'Est & tantôt au Nord.

Pendant le souffle des Vandavales, il survient de gros tems, mêlés de pluie, mais qui durent peu. Dès qu'ils cessent, le calme succede pour quelques heures; & peu-à-peu le Vent se leve, sur-tout près de terre, où il est plus régulier. On éprouve la même chose à la fin d'Octobre & au commencement de Novembre, où les Vents ne sont pas encore bien établis. Pendant le regne des Brises, les Courans portent depuis 12 jusqu'à 12 degrés $\frac{1}{2}$ par l'Ouest, mais ordinairement avec moins de force dans les conjonctions de la Lune que dans ses oppositions. Au-delà de cette hauteur, ils portent d'ordinaire au Nord-Ouest. Cependant, près de quelques Iles & de quelques Basses, leur cours est irrégulier; ce qui vient de la différente disposition des Côtes. Quand les Brises commencent à s'affoiblir, ce qui arrive au mois d'Avril, les Courans portent à l'Est, jusqu'à 8, 10 & 12 lieues de distance de la Côte, & se maintiennent à ce point pendant toute la durée des Vandavales. On évite cet inconvénient, & celui des Vents contraires qui soufflent de terre dans cette saison, entre Carthagene & Porto-Belo, en naviguant par les 12 ou 13 degrés, ou plus même, suivant l'occasion. Lorsque les Brises sont dans leur force, les eaux entrent impétueusement dans le Golfe Darien. Au contraire, elles en sortent pendant les Vandavales. On donne pour raison de ce changement, que quantité de Fleuves, grossis par les pluies de cette Saison, refoulent les eaux du Golfe en s'y dechargeant, & les font regorger par la force de leurs Cou-

Varieté des Courans.

(81) *Ubi sup.* L. I, ch. 5. Au reste, cette maladie est connue en Afrique & dans d'autres lieux, avec quelques différences.

rans


PLAN
de la Baye
ET VILLE DE
PORTOBELO
en 1736.
A. l'Eglise Paroissiale
B. la Merci
C. St. Juan de Dios
D. la Contadurie
E. Fort de la Gloire
F. Fort de Todo Fiero
G. Fort St. Jerome
H. Parapet de St. Christofle
I. Ruisseau de Triana
J. Ruisseau de St. Antoine
K. Ruisseau ou Aguadillo
L. Hacienda del Tocal
M. Vigies
N. Maison où se firent les observations de la Latitude
O. Chemin de Panama
P. Riviere de Cascajal
Q. Canal de Ste. Isabelle
R. Embouchure de la Baye de Chuchas
S. Carenage
T. la Caldera
Echelle de 300 Toises
50 100 200 300 T.

rans & par l'accroissement de leurs eaux : mais pendant les Brises, le tribut qu'ils apportent au Golfe étant peu considérable, rien ne les empêche d'y entrer, ni d'en sortir par les sinuosités des Côtes.

Description de Porto-Belo.

Ce fut le 29 de Novembre 1735, que les Voïageurs Mathématiciens arriverent à l'entrée du Port de Porto-Belo, sur dix-huit brasses d'eau. Ils y avoient le Château de Todo-Fiero au Nord-Est, par les 4 degrés Nord, & la Pointe méridionale du Port, à l'Est quart de Nord-Est. La Longitude, entre Carthagene & *Punta de Nave*, fut trouvée de 4 degrés 24 minutes.

Villes de Porto-Belo.

Suivant leurs observations, la Ville de Saint Philippe de Porto-Belo est située à 9 degrés 34 minutes 35 secondes de Latitude du Nord ; & suivant celles du Pere Feuillée, à 277 degrès 50 minutes de Longitude du Méridien de Paris, ou 296 degrés 41 minutes, du Pic de Tenerife. Cette Ville doit son origine à la bonté de son Port, dont on voit qu'elle tire son nom. Nombre de Dios, après avoir essuïé diverses fortunes, depuis l'année 1510, où l'on a rapporté sa fondation (81), fut abandonné en 1584, par l'ordre de Philippe II ; & ses Habitans furent emploïés à former Porto-Belo, dans une situation plus avantageuse pour le Commerce d'Espagne.

Sa situation & sa forme.

La Ville est située, en forme de Croissant, sur le penchant d'une Montagne qui environne le Port. Les Maisons y sont de bois, à l'exception de quelques-unes, dont le premier étage est de pierre. On n'en compte gueres plus de cent trente ; mais grandes & commodes. Elles forment ensemble une rue principale, qui suit la figure du Port, avec quelques ruelles qui la traversent, du penchant de la Montagne au rivage. De deux Places fort spacieuses, l'une est vis-à-vis de la Chambre des Finances, qui est un bel édifice de pierre, & qui touche au Môle où se font les débarquement ; l'autre est proche de l'Eglise Paroissiale, dont on vante assez la grandeur & les ornemens pour une si petite Ville, quoiqu'elle ne soit desservie que par un Vicaire & quelques autres Prêtres du Païs. Il y a deux autres Eglises ; l'une des PP. de la Merci, & l'autre de Saint Jean de Dieu, qui appartiennent aux Religieux de ces deux Ordres ; mais ces deux Couvens méritent à-peine ce nom, surtout celui de la Merci, qu'on représente fort pauvre & presqu'en ruines. L'autre, qui devroit être un Hôpital, n'a pas de fond pour l'entretien des Malades, & ne reçoit que ceux qui sont en état de païer l'assistance qu'ils y cherchent. En avançant à l'Est, vers le bout de la Ville qui conduit à Panama, on trouve un Quartier qui se nomme la Petite Guinée, parcequ'il renferme tous les Negres libres. Il est fort peuplé, à l'arrivée des Galions. La plûpart des Habitans de la Ville, trouvant du profit à louer leurs Maisons aux Européens de la Flotte, se retirent dans cette espece de Fauxbourg, où il ne font pas difficulté de se réduire aux Cabanes des Negres. Du côté de la Mer, dans un terrein spacieux, entre la Ville & le Château de *la Gloire*, on dresse des Baraques pour les Matelots, qui se font de leur côté des Boutiques, où ils étalent toutes sortes de denrées & de fruits d'Espagne : mais la Foire n'est pas plutôt finie que tout disparoit avec les Vaisseaux, & la Ville redevient deserte.

Description du Port de Porto-Belo.

Le seul nom du Port en fait connoître les avantages. L'entrée en est lar-

(81) Tom. précédent, p. 164.

Description de Porto-Belo.

ge, mais assez bien défendue par un Château, nommé Saint Philippe de *Todo-Fiero*, & situé à la Pointe du Nord. On compte environ six cens toises, d'une Pointe à l'autre, c'est-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. Le côté du Sud n'a pas besoin d'autre défense que les Pointes & les Rochers qui sont à fleur d'eau, & qu'on n'évite qu'en derivant vers le Nord, où l'on trouve plus de fond; quoiqu'en effet la véritable entrée soit par le milieu du Canal, où l'on a toujours depuis quinze jusqu'à dix brasses d'eau, fond de vase & de craie, mèlé de sable. A la Côte que le Port forme au Sud, & vis-à-vis de la Rade, est un Fort spacieux, qui se nomme Saint Jacques de la Gloire. C'est à l'Est de ce Fort, à la distance d'environ cent toises, que la Ville commence; elle a devant elle une Pointe de terre, qui s'avance dans le Port, & qui contenoit autrefois un petit Fort, nommé Saint Jerôme, à dix toises des Maisons. Tous ces ouvrages furent démolis en 1740, par l'Amiral Vernon, qui les trouva également dépourvus de Défenseurs & d'Artillerie. Le mouillage des gros Vaisseaux est au Nord-Ouest du Fort de la Gloire, c'est-à-dire, presqu'au milieu du Port. Ceux qui peuvent raser de plus près la terre s'avancent davantage; mais ils doivent se garder d'un Banc de sable, qui est à cent cinquante toises de la Pointe de Saint Jerôme, vers l'Ouest quart Nord-Ouest. Il n'a gueres plus d'une brasse & demie d'eau.

Forts détruits par l'Amiral Vernon.

Golfe de la Caldera.

Au Nord-Ouest de la Ville, on trouve un petit Golfe, nommé la Caldera, qui est fort commode pour la carene, lorsqu'on y apporte tout ce qui doit y servir. Avec un fond de quatre brasses & demie d'eau, il est à l'abri de tous les Vents. On range, pour y entrer, la Côte vers l'Ouest, & l'on passe à-peu-près au tiers de la bouche, où l'on trouve cinq brasses d'eau. Ensuite on peut s'affourcher, Est & Ouest, avec quatre cables, dans un petit Bassin qui est à l'Ouest; côté dont on doit toujours s'approcher. La Riviere de Cascali se décharge au Nord-Est de la Ville, & n'offre d'eau douce qu'un quart de lieue au-dessus de son embouchure. Les Caymans la rendent quelquefois dangereuse.

Les Marées ne sont pas ici plus régulieres qu'à Carthagene, & ces deux Ports sont peu différens; excepté qu'à Porto-Belo les Navires ne peuvent entrer qu'à la toue, parcequ'ils y ont toujours, ou le vent contraire, ou un grand calme. La variation de l'aiguille y est de 8 degrés 40 minutes au Nord-Est.

Proprieté du Mont Capiro.

Entre les Montagnes qui environnent Porto-Belo, depuis la Pointe de Todo-Fiero, dont le Fort est à demi-Côte de la premiere, jusqu'à celle qui est à l'opposite, on en distingue une fort haute, qui sert comme de Thermomettre à la Ville. Elle donne d'un côté sur le chemin qui conduit à Panama, & de l'autre sur le Port. On la voit presque toujours couverte de nuages, sombres & épais, qu'on appelle *Capello*, ou Bonnet de la Montagne, d'où lui est venu apparemment, par corruption, le nom de Capiro. Si ces nuages se condensent & s'épaississent, ils baissent de leur hauteur ordinaire, & c'est un signe d'orage. Au contraire, s'ils s'élevent & s'éclaircissent, ils annoncent le beau tems. Ces changemens se succedent avec tant de promptitude, qu'on découvre rarement le sommet de la Montagne, dont l'état ordinaire est une profonde obscurité.

L'air de Porto-Belo est célebre par sa malignité, qui ne se fait pas moins sentir aux anciens Habitans de la Ville, qu'aux Etrangers. Il produit des maladies mortelles, ou capables d'affoiblir les meilleurs temperammens. On étoit persuadé, autrefois, qu'il étoit fort dangereux pour l'accouchement des Femmes; & cette opinion les faisoit partir, deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une Femme de distinction aïant heureusement bravé le danger, par affection pour son Mari, à qui son Emploi ne permettoit point de quitter Porto-Belo pour la suivre, la prévention s'est dissipée. Les Habitans ont des idées encore plus singulieres de leur Climat. Ils assurent que les Animaux des autres Païs cessent de multiplier, lorsqu'ils sont transportés dans leur Ville; que les Poules, par exemple, qui viennent de Panama & de Carthagene, sont stériles après leur arrivée, & que les Bœufs, amenés de Panama, deviennent si maigres, qu'on n'en peut presque plus manger la chair, sans que les pâturages, dont les Montagnes & les Vallons abondent aux environs de la Ville, puissent arrêter ce dépérissement. La même raison empêche qu'on n'y entretienne des haras de Chevaux & d'Anes.

DESCRIPTION DE PORTO-BELO.

Malignité de l'air de Porto-Belo.

Le 4 de Décembre 1735, à six heures du matin, le Thermometre des Mathématiciens marquoit 1021, & 1023 à midi. Les chaleurs sont excessives à Porto-Belo. On en rejette particulierement la cause sur les hautes Montagnes qui l'entourent, & qui ferment le passage au Vent. Les arbres épais, dont elles sont couvertes, ne permettant point aux raïons du Soleil de secher la terre, il en sort continuellement d'épaisses vapeurs, qui redescendent en pluies abondantes, après lesquelles le Soleil recommence à se montrer : mais aussitôt qu'il a seché le feuillage des arbres & la superficie du terrein, il se trouve enveloppé de nouvelles vapeurs, qui l'obscurcissent. Il survient alors des pluies subites, & le tems s'éclaircit encore avec la même promptitude, sans que tous ces changemens en fassent jamais éprouver dans la chaleur. Les pluies sont des ondées violentes, qui paroissent capables de tout submerger. Elles sont accompagnées de tonneres & d'éclairs, avec un fracas si terrible, que les plus braves en sont effraïés. Le Port étant au milieu des Montagnes, rien ne peut donner une idée du retentissement qui s'y fait, & qui est encore augmenté par les cris des Singes & des Animaux de toute espece, surtout le soir & le matin, lorsque les Vaisseaux tirent le coup de la retraite ou du reveil.

Chaleurs, pluies & orages.

L'intempérie du Climat, qui fait nommer Porto-Belo le tombeau des Espagnols, ne laisse guere esperer que cette Ville soit jamais fort peuplée. Le nombre de ses Habitans est proportionné à sa petitesse, & la plûpart sont Negres ou Mulâtres. On n'y compte pas plus de trente Familles de Blancs, dont les plus riches n'y passent même que le tems de la Foire, & se retirent ensuite à Panama. Ainsi l'on ne doit compter de Blancs, à Porto-Belo, que les Officiers retenus par leur devoir, tels que le Gouverneur, les Commandans des Forts, les Alcaldes, & la Garnison, qui est ordinairement de cent vingt-cinq Hommes, envoïés de Panama.

Nombre des Habitans.

Les usages des Habitans different peu de ceux de Carthagene : mais l'esprit d'intérêt est plus vif à Porto-Belo; comme si la passion des richesses répondoit aux dangers dans lesquels on s'engage pour les acquérir. Les

Leur caractere.

DESCRIPTION DE PORTO-BELO.

Alimens du Païs.

vivres sont rares, & par conséquent très chers dans le Païs, surtout pendant le séjour des Galions. On tire alors, de Carthagene, du Maïz, du Riz, de la Cassave, des Porcs, de la Volaille, & toutes sortes de racines. Les Bestiaux viennent de Panama. Mais la Côte fournit d'excellent Poisson; comme la Campagne donne toutes sortes de fruits, & beaucoup de cannes douces, dont on fait du miel & de l'Eau-de-vie. L'eau ne manque point dans le Canton. Elle descend du haut des Montagnes, en torrens, qui arrosent les dehors de la Ville ou qui la traversent. On vante leur qualité pour aider à la digestion; mais cette vertu, qui les feroit estimer dans un autre climat, les rend ici fort nuisibles, parceque tant d'activité ne convient point à des estomacs aussi foibles que ceux des Habitans. Elle leur cause des dyssenteries, dont il est rare qu'ils se délivrent; & c'est le terme ordinaire de toutes leurs autres maladies. Ces eaux, qui descendent en cascades, forment de petits réservoirs dans les cavités des rochers; & leur fraîcheur est augmentée par le feuillage des arbres; qui ne perdent jamais leur verdure. L'usage des Habitans, de l'un & l'autre sexe, & de tous les âges, est de s'y aller baigner chaque jour à onze heures du matin, pour se rafraîchir de l'excessive chaleur qui dévore le sang.

Tigres qui désolent la Ville.

Les Montagnes, & les Bois dont elles sont couvertes, touchent de si près aux Maisons de la Ville, qu'étant peuplés d'Animaux féroces & sur-tout de Tigres, il n'y a point de sûreté le soir, dans les rues, pour les Poules & les Chiens, ni même pour les Enfans. Un Tigre, qui prend une fois goût à cette chasse, semble dédaigner celle des Montagnes. On leur tend des piéges à l'entrée des murs. Les Negres & les Mulâtres, qu'on emploie souvent à couper du bois, ont autant d'adresse que de courage à s'en défendre dans les Forêts, & les attaquent même avec une intrépidité surprenante. Ils ont, pour ce dangereux combat, un épieu de sept ou huit piés de long, & d'un bois fort, dont la pointe est durcie au feu, avec une espece de coutelas. Le Combatant tient l'épieu de la main gauche, & son coutelas de l'autre main. Il attend que le Tigre s'élance sur le bras dont il tient l'épieu, & qui est enveloppé d'une piece d'étoffe. Quelquefois l'Animal paroit sentir le péril, & demeurer comme sur ses gardes. Mais son Ennemi ne craint pas de le provoquer, en le touchant légerement de l'épieu, pour trouver mieux l'occasion d'assurer son coup. Aussi-tôt que le fier Animal se voit insulté, il saisit l'épieu d'une de ses griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchireroit du premier effort, sans l'obstacle du manteau. C'est l'instant dont le Negre se hâte de profiter, pour lui décharger sur la jambe un coup du coutelas qu'il tient dans sa main droite, & qu'il a eu la précaution de cacher derriere soi. De ce coup, il lui coupe le jarrêt, & lui fait abandonner le bras qu'il avoit saisi. L'Animal furieux se retire un peu en arriere, sans lâcher l'épieu, & veut revenir aussi-tôt pour saisir le bras, de son autre patte: mais son Adversaire lui décharge un second coup, qui lui tranche encore un jarrêt & qui le met à sa discrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, & revient triomphant avec sa peau, ses piés & sa tête.

Comment ils sont tués par les Negres.

Description de Porto-Belo.

Quoique les mauvaises qualités du climat, la stérilité du terroir & la rareté des vivres, s'opposent invinciblement aux progrès de la Ville de Porto-Belo, elle devient, au tems des Galions, une des plus peuplées de l'Amérique méridionale. Sa situation, dans l'Isthme qui sépare la Mer du Sud de celle du Nord, l'exellence de son Port, & le voisinage de Panama, l'ont fait choisir pour le rendez-vous des deux Commerces de l'Espagne & du Pérou, & pour le Théâtre d'une des plus fameuses Foires du monde.

Commerce de Porto-Belo.

Forme de la Foire

Aussi-tôt qu'on apprend, à Carthagene, que la Flotte du Pérou s'est déchargée à Panama, les Galions mettent à la voile pour Porto-Belo, avec l'impatience que la crainte des maladies cause aux Equipages. Le concours des Marchands de l'une & de l'autre Flotte devient si grand à Porto-Belo, que la cherté des logemens y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur, avec un cabinet proportionné, se loue, pour le tems de la Foire, jusqu'à mille écus; & le prix des moindres maisons est quelquefois porté à cinq ou six mille. Les Vaisseaux sont à-peine amarrés dans le Port, qu'on dresse, proche de la bourse, une grande Tente pour chaque chargement, composée des voiles de chaque Vaisseau. Les Propriétaires des marchandises sont présens, lorsqu'on les apporte dans ces Magasins, pour reconnoître leurs Ballots aux marques qui les distinguent. Ce sont les Matelots seuls, qui les chargent sur des brouettes & qui partagent entr'eux le salaire. Pendant le travail des gens de Mer & des Commerçans, on voit arriver de Panama, plusieurs Caravanes, de cent Mules chacune, chargées de caissons qui contiennent l'or & l'argent du Pérou. Les uns sont déchargés à la Bourse, les autres au milieu de la Place, sans que, dans la confusion d'une si grande foule, il arrive jamais de vol, de perte ou d'autre désordre. Dom d'Ulloa peint fort vivement la surprise de ceux qui, aïant vu cette Ville si pauvre, si solitaire, en tems mort, son rivage si désert & si triste, y voient ensuite une foule si nombreuse, les maisons occupées, les rues & les Places remplies de Ballots, de Machandises, de Caisses d'or & d'argent, ou monoïé, ou en barres, ou travaillé, son Port couvert de Navires & de Barques, dont les unes apportent, par la Riviere de Chagre, toutes sortes de marchandises du Pérou, & les autres, de Carthagene, des vivres pour la subsistance de tant d'Acteurs empressés. Cette Ville, qu'on fuit dans tous les autres tems, quand on aime la vie, semble prendre des qualités toutes différentes, en devenant le dépôt des richesses de l'ancien & du nouveau Monde.

Après le déchargement des Galions & l'arrivée des marchandises du Pérou, qui sont accompagnées du Président de Panama, on procede à l'ouverture de la Foire. Les Députés des deux Commerces s'assemblent à bord du Galion Amiral, pour traiter de leurs affaires communes & régler le prix des marchandises, sous les yeux du Commandant de l'Escadre & du Président de Panama; le premier comme Juge-conservateur des interêts du Commerce d'Espagne, & le second, celui du Pérou. Ordinairement, trois ou quatre assemblées suffisent. Les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier, & la

DESCRIPTION DE PORTO-BELO.

Foire s'ouvre sur ce fondement. Les empletes & les ventes, les changes de marchandises & d'argent, se font par des Courtiers, venus d'Espagne & du Pérou pour cet office. Les uns ont la liste de ce qui est à vendre, & les autres celle de ce qu'on veut acheter. Aussi-tôt que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, & l'embarquement commence; celui des caisses d'argent dans les Galions, pour les Négocians Espagnols, & celui des marchandises de l'Europe dans les Chatas & les Bongos, pour remonter par la Riviere de Chagre, & passer de Crucès à Panama, où la Flotille les attend & les transporte au Pérou.

Durée de la Foire de Porto-Belo.

Autrefois le tems de cette Foire n'étoit pas limité. Mais l'expérience aïant appris que dans un long séjour, à Porto-Belo, la mauvaise qualité du Climat nuisoit beaucoup aux Commerçans, la Cour d'Espagne a réglé qu'elle ne dureroit pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des Galions dans ce Port; & si dans cet espace on n'est pas d'accord sur tous les prix, il est permis aux Négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, & même jusqu'au Pérou. Le Commandant des Galions en apporte toujours une permission formelle, dont l'usage est abandonné à sa prudence. Dans ce cas, les Galions retournent à Carthagene; mais autrement il est défendu à tout Espagnol de vendre ses marchandises hors de Porto-Belo, ou de les envoïer plus loin pour les faire vendre. D'autre part il n'est pas permis non plus, aux Marchands du Pérou, de faire des remises d'argent en Espagne, pour des achats de marchandises.

Ses Loix.

Tort qu'elle recevoit du Vaisseau Anglois de permission.

Pendant que les Anglois jouissoient de l'avantage du Vaisseau de permission, leurs Négocians, après avoir séjourné quelque tems à la Jamaïque, venoient à la Foire de Porto-Belo avec une si riche cargaison, qu'elle étoit fort supérieure à la moitié de celle des Galions. Au lieu des 500 tonneaux stipulés, le port de leur Vaisseau alloit jusqu'à neuf cens. Ils n'avoient d'ailleurs, ni eau, ni vivres, ni aucun des embarras qui prennent beaucoup de place dans un Navire : ils tiroient tous ces secours de la Jamaïque, & se faisoient accompagner de cinq ou six Pacquebots, chargés aussi de toutes sortes de Marchandises, qu'ils transportoient sur leur grand bord, en arrivant à la vûe de Porto-Belo, & dont ils remplissoient jusqu'à leurs chambres & leurs Entreponts. Ainsi ce seul Vaisseau en contenoit plus que cinq à six des plus grands Navires d'Espagne; & ses Maîtres aïant non-seulement toute liberté de vendre, mais celle de vendre à meilleur marché que les Négocians Espagnols, le commerce des Galions en souffroit beaucoup.

Commerce de Porto-Belo en tems mort.

Il paroit qu'en tems mort, c'est à dire après la Foire, le Commerce de Porto-Belo tombe presqu'autant que celui de Carthagene. Il se reduit alors au debit des vivres, qu'on y apporte de Carthagene même, au Cacao, qu'on embarque sur la Chagre, & au Quinquina. Le Cacao est transporté dans des Belandres à Vera-Cruz. Le Quinquina demeure dans les Magasins de Porto-Belo, ou s'embarque sur les Vaisseaux qui ont la permission de passer d'Espagne aux Ports de Honduras & de Nicaragua. Il vient aussi, à Porto-Belo, quelques petits Bâtimens de l'Ile de Cuba, de la Tri-

nité, & de Saint Domingue, chargés de Tabac, pour lequel ils prennent du Cacao & de l'Eau-de-vie de Cannes. Pendant l'Assiente des Negres, avec les François ou les Anglois, ce Port étoit le principal Comptoir de ce Commerce. Comme c'est par cette voie que non-seulement Panama, mais tout le Pérou se fournit de Negres, il est permis, à ceux qui jouissent de l'Assiente, d'apporter une certaine quantité de vivres pour leur subsistance & pour celle des Esclaves qu'ils amenent.

Description de Panama.

§ V.

Description de Panama.

Route de Porto-Belo à Panama.

Après l'idée générale qu'on a donnée de cette partie du Continent, on ne peut entrer plus naturellement dans la description particuliere de Panama, sa principale Ville, qu'en suivant la route du Voïageur dont on fait profession d'emprunter les lumieres. Il partit de Porto-Belo (82) avec les Académiciens François, le 22 de Décembre 1735; & malgré le vent, qui ne devint favorable qu'à neuf heures du matin, ils arriverent, le même jour au soir, à la Douane qui est à l'embouchure de la Chagre. Dès le lendemain, ils entreprirent de remonter ce Fleuve à force de rames; mais ne pouvant résister à la force du courant, ils furent obligés de recourir à la toue. L'attention qu'ils eurent, de mesurer le cours de l'eau, leur fit trouver qu'en 40 secondes ½ elle parcouroit l'espace de dix toises & un pié. Ils continuerent de se faire touer jusqu'au 27, qu'ils arriverent à *Cruces*, lieu du débarquement, éloigné de Panama d'environ cinq lieues. A mesure qu'on avance dans les terres, la rapidité du Fleuve augmente beaucoup, puisque le 25 ils observerent qu'en 26 secondes ½, l'eau ne parcouroit pas moins de dix toises, & que le 26 elle parcouroit le même espace en 14 secondes & demie; de sorte que suivant leur calcul, l'eau de cette Riviere fait par heure 2483 toises, ce qui fait à-peu-près une lieue. Ce Fleuve, qui portoit autrefois le nom de *Lagartos*, ou Rivieres des Lezards, tire sa source des Montagnes voisines de Crucès. Son embouchure, qui est à 9 degrés 18 minutes 40 secondes de Latitude boreale, & 295 degrés 6 minutes de Longitude, comptée du Méridien de Tenerife, fut découverte en 1510, par Lope d'Olano. Diego d'Albitez découvrit l'endroit où est Crucès; & le Capitaine Hernando de la Serna fut le premier Espagnol, qui descendit delà jusqu'à l'embouchure en 1527.

Vitesse des Eaux de la Chagre.

Fort & Bourg de San Lorenzo.

L'entrée en est défendue par un Fort, construit à la Côte de l'Est, sur un roc escarpé & battu des flots, qui se nomme San-Lorenzo de Chagre. Il a son Commandant, nommé par le Roi, avec une Garnison, qui n'est qu'un détachement de Panama. A sept ou huit toises de cette Place est un Bourg, de même nom, dont les Maisons sont bâties de chaume, & les Habitans composés de Negres, de Mulâtres & de Metifs. Vis-à-vis, & dans un endroit bas de la Côte, on découvre la Douane Roïale, où passent & s'enregîtrent les Marchandises qui entrent dans le Fleuve. Sa largeur est d'environ cent vingt toises; mais elle diminue par degrés jusqu'à

Description de la Chagre.

(82) Voïage au Pérou, Tom. I, L. III, ch. 1.

DESCRIPTION DE PANAMA.

sa source. A Crucès, où il commence d'être navigable, il n'est large que de vingt toises ; & depuis ce Bourg jusqu'à son embouchure on compte vingt milles, vers le Nord-Ouest-quart-d'Ouest, 3 degrès 36 minutes plus à l'Ouest : mais en suivant ses détours, toute l'étendue de son cours est de quarante-trois milles. Il renferme quantité de Caymans. Ses bords sont couverts d'une infinité d'arbres sauvages, si serrés entr'eux, que la rive en est impénétrable ; sans compter que les intervalles sont garnis de halliers & de buissons, dont les épines sont extrêmement fortes & aigües. On emploie les arbres, surtout le Cedre, à la fabrique des Canots, & d'une espece de Pirogues nommées *Bongos*, qui sont les Bâtimens en usage sur ce Fleuve. Quelques arbres, déracinés par le cours de l'eau, y tombent lorsqu'il vient à s'enfler ; & la grandeur de leurs troncs les y faisant rester enfoncés, ils forment des écueils dangereux pour les Bâtimens qui montent ou qui descendent. Outre cet obstacle, on est encore arrêté par celui des Randales, qui sont des endroits bas, où les Bâtimens, quoique fabriqués pour cette navigation, ont besoin d'être allegés pour se soutenir à flot. On en distingue deux sortes; les uns qu'on vient de nommer Bongos, les mêmes qu'on appelle Bonques au Pérou, & les Chatas. Ceux-ci sont en forme de Barques, composés de plusieurs pieces, & d'une largeur qui les empêche de tirer trop d'eau. Ils portent six à sept cens quintaux. Les Bongos sont faits d'un seul tronc d'arbre, & l'on admire qu'il y ait des arbres assez gros pour leur largeur, qui est, dans quelques-uns, d'onze piés de Roi. Leur port est depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux. Ces deux sortes de Bâtimens ont une Chambre de poupe, où logent les Passagers, couverte de planches recourbées, qui vont jusqu'à la proue, avec une séparation au milieu, & qui sont revêtues de cuirs de Bœuf, pour la sureté des Marchandises. L'équipage de chaque Bâtiment est d'environ vingt Negres, nombre sans lequel il seroit impossible de résister au Courant.

Deux sortes de Bâtimens sur ce Fleuve.

Toutes les Montagnes & les Forêts, qui regnent des deux côtés de la Chagre, sont remplis d'Animaux, surtout de Singes, dont les Negres, les Creoles, & les Européens mêmes ne font pas difficulté de manger la chair. Dom d'Ulloa fait une peinture fort poétique, du spectacle que les Rivieres de ce Pais offrent à la vue. » Tout ce que l'Art, dit-il, peut imaginer de » plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective rustique, formée des mains de la Nature. L'épaisseur des Bocages qui ombragent les Vallons, les arbres de différentes grandeurs, qui couvrent les » Collines, la variété de leurs feuilles & de leurs rameaux, jointe à celle » de leurs couleurs, font un coup d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y une prodigieuse quantité d'Animaux, qui forment » d'autres nuances ; les Singes de diverses especes, qui voltigent par Troupes, d'un arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent » sept ou huit ensemble pour passer la Riviere ; les Meres portant leurs » Petits sur le dos, avec cent grimaces & cent gestes ridicules ; les » Oiseaux propres au Païs, dont le nombre est incroïable ; d'autres, » semblables à ceux de l'Europe, tels que des Paons de Montagnes, des » Paons roïaux, des Faisans, des Tourterelles & des Hérons de différentes especes ; les uns tout-à-fait blancs ; d'autres blancs aussi, mais avec » des

Admirable perspective.

» des plumes rougeâtres au cou, & dans tous les endroits du corps où cette » couleur paroît plus vive; d'autres noirs, avec le cou & le bord des » aîles blancs; d'autres encore, bigarrés de couleurs diverses; & tous de » différentes grandeurs. Ceux de la premiere espece sont les plus petits. » Les blancs & noirs sont tout-à-la-fois les plus grands & les plus déli- » cats à manger. Les Paons & les Faisans sont d'un goût délicieux. Enfin » les arbres de cette Riviere sont chargés de toutes sortes de fruits, entre » lesquels on vante particulierement les Pignes, ou Pommes de Pin, qui » surpassent celles des autres lieux par la grosseur, l'odeur & le goût, & » que cette raison fait rechercher dans toutes les Indes.

Description de Panama.

Débarquement à Crucès.

En arrivant à Crucès, où les Mathématiciens débarquerent, & furent logés chez l'Alcalde du Bourg, dont la Maison sert de Douane pour l'enregîtrement des marchandises qui descendent le Fleuve, ils se disposerent à se rendre par terre à Panama. Sept heures leur suffirent pour ce chemin. Les politesses qu'ils reçurent du Président, & la nécessité de faire des préparatifs pour la continuation de leur voïage, les aïant retenus assez longtems à Panama, ils eurent le tems de lever le Plan de cette Ville, & d'en faire une exacte description.

Situation de Panama.

Elle est située dans l'Isthme du même nom, près d'une Plage baignée par le flot de la Mer du Sud. Sa position est à 8 degrés 57 minutes 48 secondes ½ de Latitude du Nord. Les opinions sont différentes sur la Longitude, parcequ'on n'a pû s'en assurer par des observations. On doute encore si Panama est plus oriental ou plus occidental que Porto-Belo. Dom d'Ulloa remarque que les Géographes François le croient plus oriental, & le placent ainsi dans leurs Cartes; mais les Espagnols étant d'un avis contraire, qu'ils suivent aussi dans les leurs, il croit que les fréquens voïages qu'ils font de l'une de ces Villes à l'autre, & par conséquent l'occasion qu'ils ont plus souvent que les François de vérifier leur sentiment, doivent leur faire donner la préference. Il ajoute qu'à la vérité, de tous les Espagnols qui font ce voïage, il n'y en a presque aucun qui soit en état de faire des observations de cette nature, mais qu'il est impossible néanmoins que ce ne soit pas sur celles de quelques Pilotes entendus, qu'on s'est déterminé. D'ailleurs il juge ce sentiment confirmé, par la route qu'il venoit de faire avec ses Associés. Celle qu'ils avoient prise, en remontant le Fleuve, avoit été, depuis son embouchure jusqu'au Bourg de Crucès, Sud-Est-quart-d'Est 3 degrés 36 minutes Est: la distance étant de vingt & un milles, il s'en faut de 20 minutes que Chagre ne soit aussi oriental que Crucès, puisque ces 20 minutes font la différence qui se trouve entre les deux Meridiens (83).

Doutes sur sa Longitude.

(83) Dom d'Ulloa considere aussi la distance naviguée de Porto-Belo à Chagre. Les Mathématiciens aïant vogué à voile & à rame, pendant deux heures & demie, à cause du vent de terre, avoient conjecturé qu'ils faisoient une lieue ½ par heure. Ensuite avec un vent frais de bise, ils avoient fait en sept heures, quatorze lieues, ce qui fait en tout 18 lieues. Comme la route fut toujours dirigée à l'Ouest, il se trouve quarante quatre milles de différence dans la Longitude, ou quarante-un milles, si l'on veut rabattre les petits détours qu'on peut supposer dans la route à l'Ouest. En soustraïant donc de cette route les 20 minutes dont Crucès est plus oriental que Chagre, il résulte, que Crucès est plus occidental de 21 minutes que Porto-Belo. Si l'on joint maintenant

DESCRIPTION DE PANAMA.

Origine de Panama.

Vasco Nuñes de Balboa aïant découvert la Mer du Sud en 1513 (84), les Espagnols furent redevables de la premiere connoissance qu'ils eurent de Panama, au Capitaine Tello de Gusman, qui s'y avança deux ans après, pour observer quelques Cabanes de Pêcheurs Indiens, d'où le lieu tiroit son nom ; car Panama signifie, dans leur Langue, un lieu poissoneux. On a vu qu'en 1518, Pedrarias d'Avila, Gouverneur de la Castille d'Or, nom qu'on donnoit à cette partie de Tierra-Firme, y établit une Colonie, & qu'en 1521 cette Peuplade obtint le nom de Ville, avec quelques changemens dans sa forme & des avantages convenables à ce titre. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, & rien ne manquoit à la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des Pirates Anglois, sous la conduite du fameux Morgan (85). Les Espagnols, obligés de la rebâtir, choisirent dans cette vue le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, éloigné d'une lieue & demie de son ancienne place & bien plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort larges, & défendue par une forte Garnison, dont on envoie des détachemens pour la garde de Darien, de Chagre & de Porto-Belo. Assez près des murs, du côté du Nord, est une Colline nommée *Ancon*, qui s'éleve de cent une toises au-dessus de la Plaine.

Il est rebâti en 1670.

La plûpart des Maisons de Panama ne sont que de bois, & d'un seul étage, avec un toît de tuiles ; mais elles sont grandes & belles. Un Fauxbourg, qui est hors de l'enceinte, & plus grand que la Ville même, n'est bâti aussi que de bois. Les rues de la Ville & du Fauxbourg sont droites, larges, & pavées de pierres. On s'y croïoit à couvert de l'incendie, parceque le bois des Edifices passe pour incombustible, ou du moins que le feu qui tombe dessus ne fait que le percer, sans le mettre en flamme, & s'éteint dans sa cendre. Mais la Ville n'a pas laissé d'être ravagée par le feu en 1737 ; ce qu'on attribue à la nature du feu même, qui aïant commencé dans une Cave pleine de Brai, de Goudron & d'Eau-de-vie, prit une force à laquelle cette singuliere espece de bois ne put résister. Toutes les Maisons brûlées ont été rebâties en pierre.

Ses Maisons sont d'un bois incombustible.

Panama est le Siége d'une Audience Roïale, dont le Président est tout-à-la-fois Gouverneur de la Ville & Capitaine Général de la Province de Tierra-Firme ; mais son titre ordinaire est celui de Président. Cette Dignité n'est jamais remplie que par des Espagnols d'une haute distinction. La Ville reçoit un autre lustre de son Evêque, qui se qualifie Primat

la distance de Crucès à Panama, laquelle se dirige à peu-près vers le Sud-Ouest, en comptant les sept heures de chemin à trois quarts de lieue chacune, parceque le Païs est rude & pierreux, elles donneront 14 milles, qui font 10 minutes ½ de différence de Méridien : par conséquent Panama se trouvera d'environ 31 minutes à l'Occident de Porto-Belo ; d'où Dom d'Ulloa conclut que les Cartes Espagnoles le placent mieux que les Cartes Françoises, *ubi sup.* ch. 2.

(84) Voïez le Tome XII, de ce Recueil, pag. 188 ; & ci-dessus page 59.

(85) On en trouve une curieuse Relation dans l'Histoire des Avanturiers Flibustiers, par Oexmelin, surtout de la maniere dont le Fort de San Lorenzo de Chagre fut emporté. Un des Avanturiers, désespéré d'un coup de fleche qu'il reçut dans l'œil, arracha la fleche de la plaie, la garnit d'étoupe, la fourra ainsi dans le canon de son fusil, tira contre le Fort, dont les Maisons étoient couvertes de chaume, y mit le feu, & força les Assiégés de se rendre.

de Tierra-Firme. Ses Tribunaux ſont l'Ayuntamiento, ou le Conſeil de Ville, compoſé d'Alcaldes & de Régidors, la Chambre des Caiſſes Roïales, & celle de l'Inquiſition, dont le Tribunal de Carthagene nomme les Officiers. La Cathédrale & tous les Couvens ſont de pierre. Il y a des Dominiquains, des Cordeliers, des Auguſtins, des Peres de la Merci, des Jéſuites, des Religieuſes de Sainte Claire, & un Hôpital de Saint Jean de Dieu : mais toutes ces Communautés ſont peu nombreuſes, & leurs Egliſes aſſez mal ornées, parceque la piété des Eſpagnols ne s'eſt pas tournée à les enrichir. D'ailleurs, quoique Panama ait des Habitans riches, & qu'il n'y en ait pas un qui n'y mene une vie aiſée, Dom d'Ulloa nous aſſure que l'opulence de cette Ville ne répond point à l'opinion qu'on a de ſon Commerce.

Description de Panama.

Son Port eſt formé dans la Rade même, & couvert de quantité d'Iles, dont les principales ſont Havo, Purco, & *Flamencos* (86). Le mouillage eſt à celle du milieu, dont il prend le nom. Il eſt éloigné d'environ 3 lieues de la Ville, & les Vaiſſeaux n'y ont rien à redouter. Quoique les Marées y ſoient régulieres, les Mathématiciens obſerverent que le jour de la conjonction, le flot commence à trois heures du ſoir. L'eau monte & baiſſe conſidérablement : ce qui fait qu'avec la diſpoſition de la Plage, qui eſt unie & au niveau de la Mer, le flot, en ſe retirant, la découvre trop dans la baſſe marée. C'eſt une remarque ſinguliere que celle qu'on fait ici, ſur la différence des Marées entre les Mers du Nord & du Sud. Leurs mouvemens ont une correſpondance admirable; & ce qu'on regarde comme une irrégularité dans la Mer du Nord eſt une régularité dans celle du Sud. Quand la premiere ceſſe de croître ou de décroître, celle-ci s'enfle ou baiſſe, s'étendant ſur les Plages, ou les élargiſſant, ſuivant l'effet propre du flux & du reflux. Cette ſingularité eſt ſi conſtante, qu'elle ſe fait remarquer dans les autres Ports de la Mer du Sud. A Manta, qui eſt preſque ſous l'Equinoxial, l'eau croît & diminue régulierement pendant ſix heures, plus ou moins. La même choſe arrive dans la Riviere de Guayaquil, quand le fond de ſes eaux n'interrompt pas l'ordre des Marées. Il en eſt de même à Payta, à Guanchaco, au Callao de Lima, & dans les autres Ports, avec cette différence que l'eau monte ou baiſſe plus dans les uns que dans les autres. Ainſi l'on n'y peut vérifier l'opinion répandue entre les gens de Mer, & d'ailleurs bien fondée, qu'entre les Tropiques les Marées ſont irrégulieres, tant dans la diſproportion du tems que la Mer emploie au flux & au reflux, qu'à l'égard de la quantité d'eau qui monte ou baiſſe. On voit ici le contraire, ſans qu'il ſoit aiſé d'expliquer ce Phénomene. Dom d'Ulloa ſe réduit à dire que l'Iſthme, qui ſépare les deux Mers, ſert apparemment à leur faire éprouver des Loix différentes (87).

Port de Panama.

Remarque ſur ſes Marées.

La variation de l'aiguille, dans la Rade de Panama, eſt de ſept degrés 39 minutes au Nord-Eſt. Cette Rade abonde en pluſieurs ſortes d'excellent Poiſſon, & fournit quantité de coquillages. Le fond de la Mer y eſt très-propre à la formation des Perles, dont la nacre contient des Huîtres exquiſes. La pêche en eſt fort abondante dans toutes les Iles du Golfe.

Variation de l'aiguille.

(86) Le Golfe en contient juſqu'à 48, qui forment un petit Archipel.

(87) Voïez, au Tome XI de ce Recueil, le Voïage de Dampier dans la Mer du Sud.

DESCRIPTION DE PANAMA.

C'est au Port de Perico, qu'abordent les Flottes du Pérou qui viennent en Foire. Il est alors rempli de toutes sortes de Vaisseaux & de Barques, qui apportent des vivres de tous les autres Ports de la Côte. L'arrivée des Galions à Porto-Belo décide du principal commerce de Panama. Non-seulement c'est dans cette Ville que l'Armadille du Pérou vient débarquer son Trésor, mais elle sert aussi d'entrepôt aux Marchandises qui remontent le Chagre; & ce trafic est d'un grand avantage pour les Habitans. Cependant leur profit ne consiste que dans le loïer des Maisons, le fret des Bâtimens, & la fourniture des Mules & des Negres, qui vont prendre les Marchandises à Crucès, pour les transporter à Panama par un chemin coupé à pic sur pierre vive, qui traverse les Cordilleres; si resserré en divers endroits, qu'une Bête de charge y passe à peine le corps, & n'y marche point avec une charge sans un extrême danger.

Commerce de Panama.

Dans d'autres tems, Panama ne laisse point de voir aborder quantité d'Etrangers dans ses murs; les uns qui arrivent d'Espagne pour passer dans les Ports de la Mer du Sud, & d'autres qui reviennent des mêmes Ports, pour retourner en Europe. Il faut y joindre l'abord continuel des Bâtimens qui apportent les denrées du Pérou, telles que des Farines, des Vins, des Eaux-de-vie, du Sucre, du Savon, du Sain-doux, des Huiles, des Olives, &c. & les Vaisseaux de Guayaquil qui apportent du Cacao, du Quinquina, & d'autres productions de la Province de Quito. Le prix de ces denrées varie beaucoup. Quelquefois les Proprietaires en perdent une partie, & d'autres fois ils gagnent trois pour un, suivant le plus ou moins d'abondance. Les Farines sont sujettes à se corrompre, par la trop grande chaleur; les Vins & les Eaux-de-vie s'échauffent dans les Jarres, & contractent une odeur de poix: le Sain-doux se fond & se convertit en terre. En un mot, si les profits sont grands, les risques le sont encore plus. Il vient aussi, à Panama, par les Barques de la Côte, du Porc, de la volaille, de la viande salée & sechée, qu'on appelle Tassajo, des Platanes, des Racines, & d'autres alimens, dont la Ville est fort bien pourvûe par cette voie. Hors du tems des Flottes, les Vaisseaux du Pérou & de Guayaquil s'en retournent ordinairement à vuide. Quelquefois ils peuvent charger des Negres. Panama est en possession d'un Comptoir pour ce Commerce, où les Negres sont amenés lorsque l'Assiente est ouvert, & d'où ils sont distribués dans toutes les parties de Tierra-Firme & du Pérou. C'est une prérogative du Président, de pouvoir permettre tous les ans, à un ou deux Vaisseaux, de passer à Sonsonate, à Realejo, ou dans d'autres Ports de Guatimala & de la Nouvelle Espagne, sous prétexte d'y charger de la poix, du goudron, & des cordages pour les Bâtimens qui trafiquent à Panama, & d'y transporter les denrées du Pérou, dont on n'a pû trouver le débit. Mais il est rare que ceux à qui cette permission est accordée reviennent directement à Panama. La meilleure partie de leur cargaison consiste ordinairement en Indigo, qu'ils portent à Guayaquil, ou dans d'autres Ports plus au Sud.

Pêche des Perles à Panama.

Un des plus grands avantages de Panama est la pêche des Perles, qui se fait aux Iles de son Golfe, surtout à celles du Roi & de Taboga. Il y a peu d'Habitans qui n'emploient un certain nombre de Negres à cette

précieuſe pêche. La méthode n'eſt pas différente de celle du Golfe Perſique & du Cap de Comorin (88) ; mais elle eſt plus dangereuſe ici, par la multitude de Monſtres marins, qui font la guerre aux Pêcheurs. Il ſemble que ces Animaux veuillent défendre les plus riches productions de leur élément, contre les Hommes qui entreprennent de les ravir ; car on obſerve que c'eſt dans les lieux où ſe fait cette pêche, qu'ils ſe trouvent toujours en plus grand nombre. Les *Requins* & les *Teinturieres* dévorent en un inſtant les malheureux Plongeurs qu'ils peuvent ſaiſir. Les *Mantas* ont l'art de les envelopper de leur corps & de les étouffer, ou de les écraſer contre le fond, en ſe laiſſant tomber ſur eux de toute leur peſanteur. Ce Poiſſon vorace, qui tire ſon nom de ſa figure, eſt large, & s'étend en effet comme une piece de drap. S'il joint un Homme, ou quelque autre Animal, il l'enveloppe & le roule dans ſon corps comme dans une couverture, & bientôt il l'étouffe à force de le preſſer. Il reſſemble à la Raie, mais il eſt infiniment plus gros. Pour ſe défendre contre des Ennemis ſi redoutables, chaque Plongeur eſt armé d'un grand coûteau pointu, & fort tranchant. Dès qu'il apperçoit un de ces Monſtres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de bleſſure, & lui enfonce ſon coûteau dans le corps. Le Monſtre ne ſe ſent pas plutôt bleſſé, qu'il prend la fuite. Les Caporaux Negres, qui ont l'inſpection ſur les autres Eſclaves, veillent de leur Barque à l'approche de ces cruels Animaux, & ne manquent point d'avertir les Plongeurs, en ſecouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent, un Caporal ſe jette lui-même dans les flots, armé auſſi d'un coûteau, pour ſecourir le Plongeur qu'il voit en danger : mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périſſe toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent eſtropiés d'une jambe ou d'un bras. Les Eſpagnols cherchent le moïen de rendre cette pêche plus ſure, par quelque machine qui puiſſe défendre les Pêcheurs, ou les mettre à couvert. Juſqu'à préſent toutes les inventions ont mal réuſſi. Les perles du Golfe de Panama ſont ordinairement de très belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur groſſeur & leur figure. Une partie eſt tranſportée en Europe ; mais la plus conſidérable paſſe à Lima, où elles ſont extrêmement recherchées, & dans les Provinces intérieures du Pérou.

DESCRIPTION DE PANAMA.

Ses dangers de la part des Monſtres marins.

Autrefois on tiroit de l'or des Mines de Tierra-Firme, ce qui n'augmentoit pas peu les richeſſes de Panama. Le plus fin venoit du Darien ; mais depuis la révolte des Indiens, qui ſe ſont rendus maîtres de la plus grande partie de cette Province, le travail eſt abandonné, ou ſe réduit à quelques Mines des Frontieres. Celles de Veraguas & du Païs même de Panama, quoique moins expoſées aux incurſions de ces Barbares, n'en ſont pas pouſſées avec plus de vigueur, parceque l'or y eſt moins abondant qu'au Darien & d'un aloi fort inférieur ; ſans compter que la Mer produiſant beaucoup de Perles, les Habitans du Païs ont plus de goût pour cette pêche, dont les frais ſont moindres & le profit plus certain.

Outre l'argent que le Commerce attire à la Ville de Panama, il s'y fait annuellement une remiſe conſiderable de deniers Roïaux, qu'on y envoie de Lima pour le paiement des Troupes, des Officiers de l'Au-

(88) Voïez ces articles dans les Tomes précédens.

dience, & des autres Officiers du Roi. Les revenus, que ce Monarque tire de Panama même, ne suffisent pas pour tant de monde emploïé à son service.

Modes de Panama.

Les Voïageurs remarquent que c'est à Panama qu'on commence à suivre les Modes du Pérou. Cependant l'habillement des Femmes est distingué par quelques usages qui leur sont propres. Il est composé, lorsqu'elles vont à pié dans les rues, d'une Mante & d'une Juppe assez semblables à celles d'Espagne : mais dans leurs Maisons, & dans leurs visites, elles n'ont que la chemise, depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches, ouvertes par le bas ; & ces ouvertures, comme celle du cou, sont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures, au-dessus des hanches, & cinq ou six chapelets de différente espece, régulierement pendus au cou, les uns de Perles, d'autres de Corail mêlé de grains d'or ; & par-dessus, elles ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent des Reliquaires. Leurs poignets sont ornés de brasselets, d'or ou de tombac, au-dessus desquels elles ont un autre brasselet, de Perles, ou de Corail, ou de Jais. Leur Jupon, qui prend à la ceinture, ne leur descend que jusqu'aux mollets. De-là, jusqu'assez près de la cheville du pié, regne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la Juppe de dessous. Pour chaussure, elles portent des souliers. Les Metives & les Negresses ne peuvent porter la Mante, ni la Juppe. Ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles, à qui ce privilége donne celui de prendre le titre de *Señora*, quand elles ne l'auroient point par leur rang ou leur naissance.

Son climat.

Le climat de Panama differe plus de celui de Carthagene, qu'on ne pourroit le penser de si peu d'éloignement. L'Eté y commence plus tard & finit plûtôt, parceque les Brises y sont plus tardives & qu'elles durent moins. Suivant les Observations des Mathématiciens de France & d'Espagne, le Thermometre marquoit 1020 $\frac{1}{2}$, le 5 & le 6 de Janvier 1736 à six heures du matin ; 1023 $\frac{1}{2}$ à midi, & 1025 le soir à trois heures. C'est le tems où les Brises commencent à regner, & la chaleur n'est pas alors aussi grande qu'aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. A juger par la qualité du climat, il semble que le terroir de Panama devroit être extrêmement fertile. Aussi n'attribue-t'on la disette, qui oblige les Habitans de tirer toutes leurs provisions du Pérou, qu'à leur aversion pour tout autre exercice que le Négoce. On n'apperçoit point d'autres traces de culture, aux environs de cette Ville, que celles dont la Nature veut bien faire les frais.

§ VI.

Mœurs et Usages des Indiens de Tierra-Firme.

L'Intérieur de l'Isthme contient peu d'Habitans Indiens. C'est du côté de la Mer du Nord, sur-tout au bord des Rivieres, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la Côte du Sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les Païs plus méridionaux que de se soumettre au joug Espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'Isthme où l'on ne trouve des Indiens dispersés ; & leurs usages

différant peu de ceux des deux autres Provinces de Tierra Firme, ils peuvent être compris tous sous le même article.

Dsscription de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

Figure des Hommes & des Femmes.

La taille ordinaire des hommes est entre cinq & six piés. Ils sont droits & d'une belle proportion. La plûpart ont les os fort gros & la poitrine large. On ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle; ce qui les a fait accuser, par quelques Voïageurs, de se défaire de leurs Enfans lorsqu'ils naissent avec quelque défaut: mais depuis qu'on les connoît, cette barbarie n'auroit pu demeurer incertaine si elle avoit quelque fondement. Ils sont souples, vifs, & fort légers à la course. Les femmes sont petites & épaisses; grasses dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur embonpoint, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille. Elles ont l'œil vif, & le regard agréable. Dans leur vieillesse, la plûpart ont la gorge pendante & le ventre ridé. En général, les deux sexes ont le visage rond; le nez court & écrasé; les yeux gros, & fort brillans, quoique gris; le front élevé; les dents blanches & bien rangées; les levres fines; la bouche petite, & le menton bien formé.

Leurs cheveux & leurs peignes.

Ils ont, tous, les cheveux noirs, très forts, & si longs, qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon, sur la nuque du cou, & les hommes les laissent pendre de toute leur longueur. Les deux sexes ont, pour se peigner, un instrument de bois, composé de plusieurs petits batons, longs de cinq à six pouces, & pointus des deux côtés, comme les batons de nos Gantiers. Ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu; & les extrémités s'écartant avec les doigts, chaque bout leur sert de peigne. On juge du plaisir qu'ils prennent à se peigner, par le tems qu'ils y emploient; c'est un exercice qu'ils répetent plusieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent la barbe & tout autre poil, à la réserve des paupieres & des sourcils. Cette opération est le partage des femmes. Elles prennent les poils entre deux petits batons, & les arrachent fort adroitement. Les hommes se font couper aussi les cheveux dans quelques occasions, telles qu'une victoire sur quelque Ennemi qu'ils ont tué de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur, qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme noirci, & sans cheveux, passe entr'eux pour un Héros. Mais ce glorieux état ne dure que depuis le jour de l'exploit jusqu'à la premiere Lune; & le Vainqueur seroit deshonoré, s'il ne faisoit pas disparoître aussi-tôt sa noirceur, & s'il ne laissoit pas croître ses cheveux

Honneur qu'ils attachent à les couper.

Indiens blancs; & leurs propriétés.

Leur teint naturel est couleur de cuivre clair, ou d'orange seche. Leurs sourcils ont la noirceur du jais. Ils ne les teignent point; mais ils se les frottent, comme leurs cheveux, avec une sorte d'huile qui les rend fort luisans. On a parlé, dans un autre lieu, d'un Peuple noir, proche du Pole arctique (89). Ici Waffer, Zarate & d'autres Voïageurs, produisent une race d'Indiens blancs. Waffer insiste particulierement sur ce Phénomene, qui paroîtra, dit-il, fort étrange, mais pour lequel il ne craint pas d'attester tous ceux qui ont fait le Voïage de l'Isthme (90). A la vé-

(89) Voïez ci-dessus, pp. 32. & 33.
(90) *Ubi sup.* p. 155.

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

» rité, le nombre de ces Blancs n'est pas comparable à celui des Indiens » couleur de cuivre. D'ailleurs leur peau n'est pas d'un aussi beau blanc » que celle des Anglois; c'est plutôt un blanc de lait; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur, & si fin, qu'il n'empêche point de voir la peau. Les hommes auroient la barbe blanche, s'ils la laissoient croître. Ils se l'arrachent; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sourcils & les cheveux aussi blancs que la peau; & leurs cheveux, longs de sept à huit pouces, paroissent frisés. Ces Indiens sont moins gros que les autres. Waffer ajoute, comme un autre sujet d'étonnement, que leurs sourcils sont courbés en arc, & forment un croissant qui a la pointe en-bas. Il ne sait, dit-il, si c'est par cette raison qu'ils voient fort clair pendant la nuit, pour peu que la Lune jette de lumiere; mais ils ont alors la vue si bonne, qu'ils distinguent un objet de fort loin. Aussi leur donnent-on, dans le Païs, un nom qui signifie *yeux de Lune*. Leurs yeux sont trop foibles pour soutenir la lumiere du Soleil; & l'eau, qui en degoutte sans cesse, les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Ils ne sont pas si robustes que les autres Indiens, ni capables d'aucun exercice violent; cependant lorsque la nuit approche ils renoncent à leur indolence, pour aller courir dans les Bois. On vante beaucoup leur légereté. Si les Indiens couleur de cuivre font peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les méprisent; ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce. A ceux qui voudroient en faire honneur à quelque Européen, il répond que la blancheur des Indiens blancs est aussi différente de la nôtre, que du teint des Indiens couleur de cuivre, & que d'ailleurs l'Enfant d'un Européen & d'une Indienne blanche est toujours d'un brun obscur; sur quoi il atteste encore tous les Voïageurs qui ont fait quelque séjour dans l'Isthme (91)

Comment les Indiens de l'Isthme se peignent le corps.

Tous les Indiens de cette Contrée aiment à se peindre le corps, de diverses figures, & n'attendent pas même que leurs Enfans soient en état de marcher, ponr les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes & des arbres. C'est de leurs femmes, qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune & le bleu, délaïées avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux, qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, & ne demande que d'être rafraîchie lorsqu'elle commence à se ternir. Waffer, dans une occasion dangereuse, ne fit pas difficulté de se laisser peindre à la maniere des Indiens, pour se concilier leur amitié. Cette partie de sa relation mérite d'en être détachée, en faveur de ceux qui prennent plaisir aux avantures personnelles des Voïageurs; d'autant plus qu'elle renferme un détail curieux des propriétés du Païs & de divers autres usages des Habitans.

(91) *Ubi suprà*. p. 150.

Waffer,

Waffer, Chirurgien de profeſſion, & du nombre des Avanturiers qui avoient ſuivi le Pirate Sharp dans la Mer du Sud, jugea, comme Dampier & quelques autres de leurs Compagnons, qu'il valoit mieux repaſſer l'Iſthme, au travers de mille dangers, que de demeurer ſous la conduite d'un Chef auquel ils n'avoient pas reconnu plus de capacité que de courage. Après quelques jours de marche, un accident facheux fut le prélude de beaucoup d'infortunes. Mais on regretteroit de ne les pas lire dans le récit même du Voïageur.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

MŒURS ET USAGES DES HABITANS.

Avantures de Lionnel Waffer.

C'étoit, dit-il, le 5 de Mai 1687. J'étois aſſis ſur la terre, près d'un de nos Anglois, qui faiſoit ſecher de la poudre à canon ſur une aſſiette d'argent (92). Il s'entendoit ſi mal à manier la poudre, que le feu y prit, & me brûla le genoux juſqu'à découvrir l'os. J'y appliquai auſſitôt des remedes; & ne voulant pas demeurer derriere mes Compagnons, je les ſuivis pendant deux jours avec de vives douleurs. Mais nos Eſclaves s'enfuirent, après nous avoir volés; & le Negre qui me ſervoit aïant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis privé des ſecours néceſſaires à ma plaie. Mon mal augmenta, & me mit bientôt dans l'impuiſſance de ſuivre les autres. Nous avions déja perdu deux de nos Compagnons, Robert *Spratlin* & Guillaume *Bowman*, qui nous avoient quittés à la Riviere de Congo. Toute la Compagnie étoit ſi fatiguée que pour s'encourager les uns les autres, on regla que ceux qui ne pourroient continuer la route ſeroient tués ſans pitié, dans la crainte que, s'ils tomboient entre les mains des Eſpagnols, on ne leur arrachât par les ſupplices le ſecret de notre marche. Mais cette rigoureuſe ordonnance ne fut point exécutée, & l'on ſe contenta de m'abandonner à la merci des Indiens ſauvages, avec M. *Gobſon*, & un Matelot nommé Jean *Hinglon*, qui avoient ſuccombé comme moi à la fatigue du chemin.

Quelques Indiens voiſins, dont nous nous vîmes forcés d'implorer le ſecours, entreprirent de guérir ma plaie. Ils mâcherent diverſes herbes, dont ils firent une eſpece de pâte, qu'ils étendirent ſur une feuille de Plantain; & ce cataplaſme fut appliqué ſur le mal. Dans l'eſpace de deux jours, je me trouvai ſoulagé. Mais ſi nos Hôtes avoient marqué de l'humanité ſur ce point, nous étions peu ſatisfaits des alimens que nous recevions d'eux. Ils ne nous faiſoient manger que des Platanes verds. Cependant un jeune Indien ſe déroboit quelquefois à la vue des autres, pour nous en donner de murs. Il avoit été pris dans ſon enfance par les Eſpagnols, avec leſquels il avoit demeuré aſſez long-tems pour apprendre leur Langue; & l'amour de ſa famille lui avoit fait trouver le moïen de ſe ſauver de leurs mains. Comme nous ſavions un peu d'Eſpagnol & quelques mots de ſa Langue, que nous avions appris en nous rendant de la Mer du Nord à celle du Sud, il n'eut pas de peine à nous faire entendre que ſes Compatriotes n'étoient pas auſſi méchans que nous pouvions nous l'imaginer, & que s'ils nous traitoient avec un peu de rigueur, c'étoit pour nous punir d'avoir enlevé pluſieurs Indiens

(92) On comprend qu'aïant pillé pluſieurs Villes Eſpagnoles, ils ne revenoient pas les mains vuides.

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

dans notre premier passage, & de les avoir forcés de nous servir de Guides pendant les pluies. En effet leur vangeance n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser ma plaie avec les mêmes herbes, & ce remede me guérissoit à vue d'œil.

J'étois en état de me promener, lorsque Spratlin & Bowman, que nous avions laissés à la Riviere de Congo, nous surprirent agréablement par leur arrivée. Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans Guides au travers des Bois, & de ne subsister que de quelques Platanes, que le hazard leur faisoit rencontrer, ils s'etoient déterminés à prendre un chemin qu'ils avoient reconnu, au risque de tous les mauvais traitemens qu'ils pouvoient craindre des Indiens. Je leur répondis qu'ils ne devoient pas espérer d'être mieux traités que nous, & que leur vie même, non plus que la nôtre, n'étoit pas en sûreté, parcequ'on n'avoit pas encore eu de nouvelles des Guides que nos Anglois avoient enlevés.

En effet tous les Indiens du Canton ne voïant pas revenir leurs Amis, après avoir attendu long-tems leur retour, perdirent patience, & tinrent plusieurs fois conseil sur la vangeance qu'ils devoient tirer de nous. Les uns proposoient de nous ôter la vie, les autres de nous garder parmi eux, & d'autres enfin de nous livrer aux Espagnols, dont ils connoissoient la haine pour nous. Mais comme ils ne les haïssoient pas moins, ce dernier avis fut rejetté, & le résultat de leurs délibérations fut de nous accorder encore dix jours, après lesquels ils résolurent de nous brûler vifs, si leurs Amis ne reparoissoient pas. Notre perte nous parut certaine; car neuf jours s'étant écoulés sans qu'ils entendissent parler des Guides, ils ne douterent point que nos Compagnons ne les eussent assassinés, & le Bucher fut préparé pour le jour suivant. Ils devoient l'allumer après le coucher du Soleil, & nous y jetter aussi-tôt. Heureusement leur Chef, nommé *Lacenta*, fut informé de leur resolution, & les détourna de cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire descendre vers la Côte, avec deux Indiens qui s'informeroient du sort des autres. Cet avis fut approuvé. On nous accorda deux Hommes, avec lesquels nous nous mîmes joïeusement en chemin, parceque nous étions bien persuadés que nos Compagnons n'avoient fait aucun mal à leurs Guides.

Pendant trois jours, nous ne fîmes que traverser des marais bourbeux, avec une pluie continuelle. Il fallut passer les deux premieres nuits sous des arbres, dont chaque feuille étoit un ruisseau qui couloit sur nous; & la troisieme sur une petite Montagne, que la grande quantité d'eau dont nous nous vîmes environnés le lendemain nous fit prendre pour une Ile. Nos provisions de vivres, qui n'étoient qu'une poignée de Maïz, furent consumées dès le troisieme jour. Alors, les deux Indiens, aussi pressés que nous par la faim, prirent le parti de nous abandonner.

Nous demeurâmes dans un mortel embarras. La pluie cessa le jour suivant; & les eaux n'aïant pas tardé à s'écouler, nous marchâmes du côté du Nord jusqu'au bord d'une Riviere très profonde, & large d'environ 40 piés. Il étoit six heures du matin; nous apperçûmes sur la rive un grand arbre, qui paroissoit avoir été nouvellement abbattu à coups de hache, & qui s'étendant d'un bord de la Riviere à l'autre formoit une espe-

ce de Pont pour la traverser. Nous jugeâmes que c'étoit l'ouvrage de nos Compagnons, ou que du moins ils avoient suivi cette route. Notre premiere résolution fut de passer la Riviere, & de marcher sur leurs traces. Nous passâmes à la file, sur un Pont que les pluies avoient rendu si glissant, que nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir : mais envain cherchâmes-nous quelques vestiges de ceux qui nous avoient précédés; la terre étoit couverte de boue, & toute inondée du dernier déluge. Nous n'en fûmes pas moins forcés de passer la nuit dans ce lieu; & le lendemain nous repassâmes la Riviere, pour suivre son cours, qui nous paroissoit descendre vers la Mer du Nord. Nous eûmes à traverser, jusqu'à la fin du jour, des Bois de Bambous & de ronces. Le soir nous nous trouvâmes dans un accablement de fatigue & de faim, auquel nous aurions infailliblement succombé, si le Ciel, qui veilloit à notre vie, ne nous eût fait découvrir un arbre de Maca, chargé de fruits : nous en mangeâmes avidement, & nous en fîmes une provision, qui nous donna de meilleures espérances pour le jour suivant.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

MŒURS ET USAGES DES HABITANS.

Après avoir marché depuis le lever du Soleil, nous arrivâmes, vers quatre heures après midi, sur le bord d'une autre Riviere, qui recevoit celle dont nous avions suivi la rive. Comme elle paroissoit couler aussi vers le Nord, nous résolûmes de faire deux Radeaux pour la descendre. Les Bambous creux, que nous avions autour de nous, favorisoient ce dessein. Nous en coupâmes quelques-uns; & les laissant dans toute leur longueur, nous les liâmes ensemble avec des branches de divers arbrisseaux. La nuit nous surprit avant la fin de notre travail; mais les fruits ne nous manquant point encore, nous établîmes notre logement sur une petite éminence, couverte d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Il nous fut aisé de ramasser assez de bois pour allumer du feu; & nous commencions à nous endormir tranquillement, lorsqu'il survint un si furieux orage, que le Ciel & la terre sembloient prêts à se confondre. La pluie fut accompagnée de tonnerre & d'éclairs, avec une odeur de souffre, dont nous nous sentîmes presqu'étouffés. Bien-tôt nous entendîmes de toutes parts l'effroïable bruit des eaux, qui rouloient avec la derniere impétuosité; & la lumiere des éclairs nous fit appercevoir qu'elles commençoient à nous entourer. En moins d'une demie heure, elles emporterent le bois que nous avions allumé. Nous ne pensâmes alors qu'à la fuite, & chacun chercha quelque arbre sur lequel il put monter : mais la Colline n'en aïant que de fort gros, & presque sans aucune branche, il fallut renoncer à cet espoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer un, qui étoit creux d'un côté, avec une ouverture à trois ou quatre piés de terre. J'y entrai, & je m'assis sur un nœud qui s'y trouvoit. Là, m'abandonnant aux plus tristes réflexions, j'attendis le jour avec des mouvemens que je ne puis représenter; dans la crainte continuelle que mon arbre n'eut le sort de plusieurs autres, qui étoient emportés par la violence des eaux, & dont le choc me faisoit trembler. Enfin, j'apperçus les premiers raïons du jour. Je sentis renaître la joie dans mon cœur. En effet la pluie & les éclairs cesserent, les eaux s'écoulerent assez vîte, & le Soleil se leva. Je sortis alors de ma retraite, pour chercher l'endroit où nous avions fait du feu, dans l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

Compagnons; mais je ne vis personne, & les Echos seuls repondirent aux cris que je poussai pour les appeller. Ma douleur devint si vive, que j'enviai le sort de ceux que je croïois entraînés par la fureur des eaux; & dans cet accès de desespoir, je me laissai tomber par terre, comme un Mort. Cependant Gobson & les trois autres, qui avoient aussi trouvé leur salut dans des arbres creux, & qui en avoient été quittes pour les mêmes allarmes, vinrent me joindre & me rappeller à la vie. Nous nous embrassâmes, les larmes aux yeux, en remerciant le Ciel de notre conservation. Nos raisonnemens sur l'inondation nous firent conclure, que pendant les grandes pluies la pente des Montagnes formoit des torrens, qui grossissoient aussi-tôt les Rivieres, & que par la même raison l'eau n'étoit pas long-tems à disparoître.

Nous cherchâmes nos Radeaux, que nous avions attachés sur la rive, au tronc d'un arbre. Ils étoient enfoncés dans la boue, & remplis; ce qui nous fit reconnoître que nous les avions mal construits, car le Bambou creux se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres, pour descendre la Riviere; & nous résolûmes, à toutes sortes de risques, de retourner chez les Indiens. Quelles graces ne rendîmes-nous pas au Ciel de nous avoir inspiré cette résolution, lorsque nous apprîmes ensuite que la Riviere alloit se jetter dans celle de Cheapo, & que nous serions par conséquent tombés au milieu des Espagnols, dont nous ne devions attendre aucun quartier? Nous reprîmes donc le chemin par lequel nous étions venus. Comme notre unique nourriture, depuis sept jours, étoit les fruits de Maca, & la moelle d'un arbre que les Indiens nomment *Bibles*, la faim nous faisoit chercher des yeux tout ce qui pouvoit être propre à la soulager. Nous apperçûmes un Daim, qui dormoit. Un de nos Compagnons, détaché pour le tuer, s'en approcha de fort près; mais en tirant, un faux pas lui fit manquer son coup. L'Animal, éveillé par le bruit, s'éloigna legerement. Dans le dessein de chercher les Habitations Indiennes, il falloit s'écarter de la Riviere, & cette nécessité nous exposoit à nous égarer. Heureusement la trace d'un de ces Porcs sauvages, qu'on nomme *Peccaris*, nous conduisit vers une Plantation. Avant que de nous montrer aux Indiens, dont nous appréhendions d'être mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil. On résolut d'envoïer vers eux un seul Homme, qui seroit tiré au sort, & d'attendre l'événement. Le sort tomba sur moi-même, qui avois proposé cette ouverture, & j'allai trouver les Indiens, avec assez d'inquiétude sur le traitement que j'en recevrois. Mais elle fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'offrirent leurs meilleurs alimens, & n'eurent pas plutôt appris l'embarras de mes Compagnons, qu'ils leur envoïerent le jeune Indien dont nous avions éprouvé l'amitié. Il les amena. Nous sûmes, de lui, la cause de cet heureux changement. Les Guides étoient revenus, & se louoient fort de la Trouppe Angloise, qui leur avoit fait oublier, par ses caresses & ses présens, la violence qu'ils avoient d'abord essuïée.

Nous prîmes six ou sept jours de repos, dans cette Plantation; après quoi, l'impatience de nous approcher de la Mer du Nord nous remit en marche. Les Indiens, remplis alors de bonne volonté, nous donnerent

pour Guides quatre jeunes Hommes robustes, qui marcherent devant nous avec affection. Ils nous menerent en un jour au bord de la Riviere, où nous en avions mis trois à nous rendre. Nous y trouvâmes un Canot, sur lequel ils nous firent embarquer; mais ce fut contre le Courant qu'ils ramerent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit, ils nous mirent à terre, pour nous faire loger dans une Cabane. Le lendemain, nous partîmes avec deux nouveaux Rameurs, qui s'offrirent pour soulager les premiers. En six jours, ils nous rendirent au pié d'une grande Habitation, qui étoit la demeure & comme le Château de Lacenta, ce même Cacique à qui nous avions obligation de la vie.

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

Elle occupe le sommet d'une petite Montagne, sur laquelle il se trouve des arbres, dont le tronc a depuis six jusqu'à dix & onze piés de diametre, avec une belle allée de Platanes & un fort joli Bocage. Ce lieu seroit des plus agréables du monde, si l'art y avoit secondé la Nature. Dans sa circonférence, la Montagne contient environ cent arpens. C'est une Peninsule, de forme ovale, presqu'environnée de deux grandes Rivieres, dont l'une vient de l'Est, l'autre du côté opposé, & qui ne sont pas éloignées entr'elles de plus de quarante piés. Cette langue de terre, seul chemin qui conduit au Château, est tellement embarrassée de Bambous & de diverses sortes d'arbrisseaux, qu'elle paroît impénétrable à ceux qui n'y sont pas reçus volontairement. C'étoit dans ce lieu que Lacenta faisoit sa demeure, avec cinquante de ses principaux Sujets. Tous les Indiens sauvages de la côte du Nord, & ceux qui touchent à l'Isthme vers le Sud, ne reconnoissoient pas d'autre Souverain.

Aussi-tôt que nous eûmes quitté notre Canot, il renvoïa nos Guides à leurs Habitations. L'offre qu'il nous fit d'un logement, pour attendre une saison plus commode, en nous représentant que celle des pluies avoit rompu les chemins, nous trouva fort disposés à l'accepter; & nous éprouvâmes, avec joie, que ces Barbares savent observer les loix de l'hospitalité. Un incident fort simple augmenta la bonne opinion qu'ils avoient conçue de nous sur le témoignage de nos Guides, & me mit tout-d'un-coup dans une haute réputation. Une des Femmes du Cacique avoit la fievre, & devoit être saignée. Cette opération est fort singuliere parmi les Indiens de l'Isthme. Elle se fait en public. Le Malade se tient assis sur une pierre, tout nu, devant un Homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire sur toutes les parties du corps de très petites fleches, avec une promptitude surprenante. Les fleches sont arrêtées par un petit cercle de fil, qui les empêche de pénétrer trop. On les retire ensuite avec la même vitesse. Si par hasard elles ont percé quelque veine, & que le sang paroisse sortir goutte à goutte, les Spectateurs applaudissent à l'habileté du Chirurgien, & marquent leur joie par des sauts & des cris. Les ridicules apprêts, que je vis faire pour saigner la Femme du Cacique, me porterent à lui offrir mes services. Il parut curieux d'apprendre comment la saignée se faisoit en Europe. Je tirai de ma poche une Boète d'instrumens, seul bien que mon Negre ne m'avoit point enlevé; je fis une bande d'écorce d'arbre, dont je liai le bras de la Femme, & je lui ouvris la veine avec ma Lancette. Je m'attendois à des félicitations sur une méthode si prompte; mais Lacenta, voïant sortir le

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

sang avec violence, jugea que j'avois blessé sa Femme, & dévint si furieux, qu'il prit sa lance pour m'en frapper. Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus ses menaces, en lui offrant ma vie pour caution du succès, me fit obtenir la liberté de finir. Je tirai à la Malade, environ douze onzes de sang, & la fievre la quitta dès le lendemain. Un événement, si nouveau pour les Indiens, m'attira d'eux toutes sortes d'honneurs. Le Cacique parut à leur tête, se baissa devant moi, & me baisa la main avant que je pusse l'empêcher. Tous les autres m'embrasserent les genoux, & me mirent ensuite dans un Hamac, où ils me porterent comme en triomphe sur leurs épaules.

Ma faveur n'aïant fait qu'augmenter, par les services que je continuai de leur rendre, Lacenta me menoit souvent à la chasse, qui étoit une de ses plus fortes passions. Je l'accompagnai une fois vers ses Etats du Sud, & nous passâmes près d'une Riviere d'ou les Espagnols tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui viennent du Sud-Est, & qui vont se décharger dans le Golfe de Saint Michel. Nous apperçûmes quelques Espagnols qui travailloient; & nous étant glissés aussi-tôt dans un Bois voisin, la curiosité nous y fit observer de quelle maniere ils tirent l'or. Ils ont de petits plats de bois creux, qu'ils enfoncent dans l'eau, & qu'ils retirent pleins d'eau & de sable. Ils secouent le plat. Le sable s'éleve de lui-même audessus de l'eau, & l'or qui s'y trouve mêlé demeure au fond. Ensuite ils font secher l'or au Soleil; & pour achever de le séparer du sable, ils broient les parties séches dans un mortier. Ensuite ils les étendent sur du papier; ils passent une pierre d'Aiman par-dessus, apparemment pour les nettoïer, & sans autre préparation ils les mettent dans des calebasses. Ce travail ne se fait qu'en Eté, & ne dure que trois mois. La Riviere, qui n'a pas alors plus d'un pié de profondeur, est inaccessible dans le tems des pluies. Tout l'or qu'on a tiré pendant la belle saison est transporté à Sainte Marie dans de petits Bâtimens; & lorsque nous prîmes cette Ville avec le Capitaine Sharp, nous y en trouvâmes plus de trente mille marcs.

Pendant notre voïage, je pris occasion du mauvais succès de la chasse du Cacique, pour lui vanter l'excellence des Chiens d'Angleterre. Je m'étois apperçu que son dessein étoit de me retenir auprès de lui; mais il ne put résister à l'offre que je lui fis de lui amener quelques beaux Chiens de mon Païs, s'il me permettoit d'y retourner pour quelques mois. Cependant il ne m'accorda cette grace, qu'après m'avoir fait prometre que je reviendrois avant la fin de l'année, & que j'épouserois une de ses Sœurs. Je fis ce serment, sans y croire ma conscience fort engagée. Il me congédia dès le lendemain, sous l'escorte de sept jeunes Indiens. J'étois nu comme eux, & j'avois consenti, pour leur plaire, à me laisser peindre le corps par leurs Femmes. Cependant j'avois conservé mon habit, pour me présenter avec plus de décence aux premiers Européens que je pouvois rencontrer. Lacenta chargea quatre Femmes, de transporter ce petit équipage avec mes provisions, & me dit en m'embrassant, que je serois surpris à mon retour, de tout ce qu'il vouloit faire en ma faveur. Quinze jours de marche me firent arriver à son Habitation, où mes Compagnons apprirent, avec des transports de joie, que j'avois obtenu leur liberté & la mienne. Je pris quel-

ques jours de repos; après lesquels nous nous mîmes en marche vers la Mer du Nord, escortés par un grand nombre d'Indiens bien armés.

Description de Tierra-Firme.

Ils nous menerent par des chemins très rudes, & par de si hautes Montagnes, qu'il y en eut une où nous eûmes besoin de quatre jours entiers pour arriver au sommet. En y arrivant, je fus pris d'un étourdissement de tête, que je crus devoir attribuer à l'extrême subtilité de l'air. Elle me parut beaucoup plus élevée que celles dont Monsieur Dampier a donné la description, & que nous avions traversées ensemble sous le Capitaine Sharp. La cime de toutes les autres étoit au-dessous de nous; & souvent des nuées épaisses nous empêchoient de voir les terres basses qui nous environnoient. Nous n'eûmes pas moins de peine à descendre de cette étrange hauteur; mais en descendant, mon cerveau se dégageoit, par degrès, des vapeurs qui m'avoient étourdi.

Mœurs et usages des Habitans.

Nous trouvâmes, au pié de la Montagne, une Riviere qui couloit vers la Mer du Nord, & quelques Maisons d'Indiens sur ses rives. On nous y fit un accueil qui nous fit oublier six jours d'une cruelle fatigue, pendant lesquels nous n'avions eu, pour le repos de la nuit, qu'un Hamac suspendu entre deux arbres, avec un peu de Maïz pour unique nourriture. Nous arrivâmes bientôt au bord de la Mer, où nous fûmes surpris de rencontrer quarante des principaux Indiens du Païs, qui nous féliciterent sur le succès de notre voïage. Nous ignorions qu'un de nos Guides avoit été détaché pour les informer de notre arrivée. Loin d'être nus, comme les Indiens des Montagnes, ils avoient de fort belles robbes, blanches & bordées de franges, qui leur descendoient jusqu'à la cheville du pié. Chacun étoit armé d'une demie picque. Leurs caresses furent vives. Nous leur demandâmes, s'ils n'avoient pas vu quelques Vaisseaux de l'Europe? Ils répondirent qu'il n'y en avoit point sur la Côte, mais que si nous souhaitions d'être mieux instruits, il étoit aisé de nous satisfaire.

Ici Waffer paroît craindre qu'on ne manque de foi pour la suite de son récit : mais ce doute ne l'empêche pas d'assurer qu'il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin. Ces Indiens, continue-t-il, firent appeller aussitôt quelques-uns de leurs Devins. Il en vint trois ou quatre, auxquels on n'eut pas plutôt déclaré ce qu'on attendoit d'eux, qu'ils firent des préparatifs pour leur conjuration. Ils commencerent par se renfermer dans une partie de la Cabane où nous étions, pour y faire plus librement leurs cérémonies; & si nous n'eûmes pas le plaisir de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils poussoient de grands cris, en contrefaisant ceux de divers Animaux; tantôt c'étoient des pierres & des coquilles, qu'ils faisoient heurter l'une contre l'autre. Ils joignoient à ce bruit le son d'une espece de Tambour, & d'un autre instrument, composé d'os de Bêtes & de cordes. D'effroïables hurlemens succédoient par intervalles; & de tems-en-tems toute cette infernale Musique étoit interrompue par le plus profond silence. La conjuration avoit déja duré plus d'une heure, lorsque les Devins, surpris de ne recevoir aucune réponse, conclurent que le silence de leur Divinité venoit de notre présence dans la même Maison. Ils nous obligerent d'en sortir, & l'opération fut recommencée. Le succès n'en étant pas plus heureux, une nouvelle recherche dans la Cabane leur fit

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

découvrir quelques-unes de nos hardes, pendues au mur; ils les jetterent brusquement dehors. Ensuite, rien ne s'opposant plus à leurs desirs, ils parurent satisfaits; & nous les vîmes bientôt sortir de leur retraite, en sueur & fort agités. Ils allerent d'abord se laver dans la Riviere. Ensuite, venant à nous, ils nous dirent qu'avant dix jours il arriveroit deux Vaisseaux; que nous entendrions tirer deux coups de canon, & qu'un de nos Compagnons perdroit la vie. En effet, le matin du dixieme jour, nous entendîmes les deux coups, & nous découvrîmes deux Vaisseaux qui s'arrêterent au Quai de la Sonde. Notre impatience nous fit entrer sur-le-champ dans un Canot, pour nous rendre au Quai. En traversant la Barre, le Canot se renversa, & M. Gobson tomba dans l'eau. Nous n'eûmes pas peu de peine à l'en tirer; mais enfin, l'aïant repris à bord, nous esperâmes que la prédiction ne s'accompliroit pas sur lui. Cependant il avoit avallé tant d'eau, qu'après avoir langui trois ou quatre jours, tous nos soins ne purent l'empêcher de mourir au Quai de la Sonde.

Nous nous approchâmes des deux Vaisseaux. C'étoit une Felouque Angloise, avec une Tartane Espagnole que les Anglois avoient enlevée depuis quelques jours. La forme de la Tartane nous effraïa, & ne causa pas moins d'épouvante à quelques Indiens qui nous accompagnoient. Ils regardoient les Espagnols, comme leurs plus grands Ennemis. Mais quoique nous ne les crussions pas moins les nôtres, & que nous ignorassions encore lequel des deux Bâtimens étoit soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de nous avancer jusqu'au Vaisseau Anglois, où nous reconnûmes à l'instant Monsieur Dampier, & plusieurs de nos anciens Compagnons. Ils nous reçurent avec des transports de joie. Je fus le seul, qu'ils ne reconnurent pas tout-d'un-coup. Comme j'étois peint à la maniere des Indiens, & nu comme eux, à la réserve de mon Haut-de-chausse, que j'avois repris après avoir quitté Lacenta, je voulus me donner le plaisir de voir si mes anciens Amis me reconnoîtroient dans ce déguisement, & je pris la posture ordinaire des Indiens, qui est de se tenir assis sur les jarrêts. On fut plus d'une heure à me considérer, sans pouvoir se rappeller qui j'étois. Enfin quelqu'un s'écria : Eh ! c'est notre Docteur Lionnel, c'est lui-même; & tout le monde ouvrit aussi-tôt les yeux. Je me lavai; je n'épargnai rien pour effacer les traces de ma peinture : mais le Soleil les avoit séchées depuis si long-tems, que je ne pus les ôter tout-à-fait qu'avec une partie de ma peau (93).

Autres usages des Indiens de l'Isthme.

Revenons aux usages des Indiens de l'Isthme. Lorsqu'ils doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules & l'estomac de noir, & le reste du corps de jaune, ou de quelqu'autre couleur. Quelques-uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables, en se faisant piquer la peau d'une pointe d'épine, pour appliquer les couleurs sur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les Femmes ont seulement, à la ceinture, une piece de toile ou de drap, qui leur tombe jusqu'aux genoux; mais les Hommes sont absolument nus, & ne mettent la bienséance naturelle à couvert qu'avec une

(93) Waffer prend Dampier à témoin de la vérité de son récit, & cite divers endroits des Relations de ce Voïageur, qui confirment ce qu'on vient de lire. pp. 50 & 51.

feuille

feuille de Platane, tournée en forme d'entonnoir, & soutenue par un cordon, qu'ils se lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'estiment les habits. Un Indien, qui obtient une vieille chemise de Matelot, la porte avec affectation, & paroît en devenir plus fier. On a vû, dans le récit de Waffer, que ceux de la Côte du Nord ont même de longues robbes de coton, qu'on ne peut mieux comparer, dit-il, qu'aux frocs de nos Voituriers; excepté que les manches en sont larges & ouvertes, & qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras: mais ils n'en font usage que dans les occasions solemnelles. Leurs Femmes les leur portent dans des corbeilles, jusqu'au lieu de l'Assemblée. Ils s'en parent avec soin, & se promenent ensemble dans cet équipage, autour de l'Habitation. Waffer fut témoin d'une de ces promenades, où plusieurs centaines d'Indiens, conduits par leur Chef, marchoient armés de lances, qui étoient de la couleur de leurs robbes.

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

Un autre ornement des Hommes est une plaque d'or ou d'argent, qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale, & descendent si bas, qu'elles couvrent la lévre inférieure. Elles sont échancrées au-dessus; ce qui forme une espece de Croissant, dont les deux pointes aboutissent au nez. On ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du visage; mais on ajoute que la maniere, dont elles sont posées sur la bouche, leur donne un mouvement continuel. Elles ont au centre l'épaisseur d'un louis d'or, & sont plus minces aux extrêmités. Cette parure n'est emploïée que les jours de Fêtes ou de Conseil. Les plaques qui se portent dans d'autres tems sont plus petites, & ne couvrent point les lévres.

Au lieu de plaque, les Femmes ont un anneau, qui leur pend de même, & dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs Maris: les plus massifs sont de l'épaisseur d'une plume d'Oie, & leur forme est exactement ronde. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abbaisse insensiblement sous le poids; d'où il arrive que dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Les plaques & les anneaux sont ôtés pour manger; mais on se les remet aussi-tôt; & quoiqu'ils branlent sans cesse sur les lévres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les Chefs portent un anneau à chaque oreille, dans les occasions d'éclat; & deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long & la figure d'un cœur, sont percées par le haut, & tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portoit sur la tête, les jours de Conseil, un Diadême composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut comme nos scies, & doublée d'un rezeau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnoient avoient autour de la tête un rezeau de cannes, de la même forme, c'est-à-dire dentelé, mais sans feuille d'or, peint de rouge, & surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formoient un beau panache. Le Diadême de Lacenta étoit sans plumes.

Autres ornemens.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce sont des cordons ou des chaînes, de dents & de coquilles, qu'ils s'attachent au cou, & qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

de dents, qui paſſent pour des dents de Tigre, ſont faites avec beaucoup d'art, & ſi bien rangées qu'on les prendroit pour une maſſe d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux Indiens. Ceux du commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cens autour du cou, ſans ordre, & les uns ſur les autres. Les femmes, en général, les portent en un ſeul monceau. On ne voit jamais plus de deux cordons aux Enfans. Au reſte, cette parure n'eſt en uſage que les jours de Fête. Aux cordons de cou, les femmes joignent des bracelets de même matiere; & tous ces ajuſtemens, dont elles ſont quelquefois chargées, leur donnent une ſorte de grace.

Edifices.

Leurs Cabanes ſont ordinairement écartées les unes des autres, ſurtout dans les nouvelles Habitations, & ſont toujours au bord d'une Riviere. En quelques endroits néanmoins, il s'en trouve aſſez pour former de petites Villes, s'il y avoit plus d'ordre dans leur ſituation; mais elles ſont diſperſées, ſans aucune forme de rues. Ces Indiens changent de canton, lorſqu'ils jugent que celui qu'ils habitent eſt trop connu des Eſpagnols. Leurs tranſmigrations leur cauſent peu d'embarras, parcequ'ils n'ont point de fondemens à jetter pour leurs Edifices. Ils font ſeulement quelques trous dans la terre; ils y enfoncent des pieux de ſept à huit piés de haut, & les entrelaſſent de batons, qu'ils enduiſent de terre. Les toits ſont compoſés de petits chevrons, aſſez bien rangés, & couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune ſorte de régularité dans ces Cabanes. Elles ſont longues d'environ vingt-cinq piés, ſur huit ou neuf de large. Un trou, qu'on laiſſe au ſommet du toît, ſert de cheminée; & le feu, qui n'eſt jamais bien grand dans une Contrée ſi chaude, ſe fait ſur la terre, au milieu de la Cabane. Il n'y a point de ſéparations, ni d'étages. Toute la famille eſt logée dans le même lieu; & chacun a ſon Hamac, ſuſpendu au toît, pour le repos de la nuit.

Forteresses.

Les Habitations, qui ſont proches l'une de l'autre, ont une eſpece de Fort commun, long d'environ cent trente piés, & large de vingt-cinq, dont les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur; mais ils ſont percés de toutes parts, d'un grand nombre de trous, par leſquels on peut voir approcher l'Ennemi, & lui décocher des fleches. Les Indiens de cette Région n'ont pas d'autre maniere de ſe défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puiſſe ſervir à fermer l'entrée d'une Habitation, ils y mettent une barriere; & dans quelques endroits, comme au Château de Lacenta, ils plantent des arbres à ſi peu de diſtance les uns des autres, que cette clôture eſt fort difficile à pénétrer. Une Famille, choiſie pour faire ſa demeure dans le Fort, eſt chargée d'y entretenir la propreté, parcequ'il ſert auſſi pour les Aſſemblées du Conſeil.

Culture des terres: alimens & boiſſons.

La terre n'eſt cultivée qu'autour de chaque Maiſon. Lorſqu'une Habitation change de lieu, le premier ſoin de chaque Indien eſt de défricher ſon champ, & d'abattre les arbres, qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez ſecs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les ſouches; mais la terre étant remuée dans les intervalles, on y fait des

trous avec les doigts, & dans chaque trou on met deux ou trois grains de Maïz. Le tems de semer est au mois d'Avril, pour recueillir en Septembre. Les épis sont arrachés avec la main. On fait secher le blé; on le réduit en poudre, en l'écrasant avec des pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain, ou des gâteaux, mais diverses sortes de boissons, dont la principale se nomme Chica-copa, & se fait en laissant tremper la poudre de Maïz pendant plusieurs jours. Ils en font une autre, nommée *Misla*, & l'on en distingue deux sortes: l'une composée de Platanes fraîchement cueillies, qu'on fait rotir dans leurs gousses, & qu'on écrase dans une gourde après les avoir pelés; le jus qui en sort se mêle avec une certaine quantité d'eau. Le second Misla est composé de Platanes secs, réduits en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se conserver long-tems lorsqu'il est cueilli dans sa maturité, on le fait secher à petit feu sur une machine de bois, de la forme de nos grils, & l'on en fait des gâteaux, dont on garde une provision. C'est ce qui sert de pain aux Indiens de l'Isthme. Ils en mangent avec leurs viandes, ils en portent dans leurs voïages, sur-tout lorsqu'ils n'esperent point de trouver des Platanes murs. Les Yams, les Patates & la Cassave sont emploïés au même usage. Il n'y a point d'Habitations, où ces divers alimens ne se trouvent en abondance; mais on n'y voit aucune herbe potagere. L'assaisonnement commun est le piment, dont chaque Cabane est toujours bien pourvue.

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

Les Hommes, moins paresseux que dans les Régions plus méridionales, se chargent ici de nettoïer les Plantations, d'abbattre les arbres, & de faire tout ce qu'on nomme le gros ouvrage; ce qui n'empêche point que le travail des Femmes ne soit fort pénible. Elles plantent le Maïz, & le nettoient. Elles préparent les Boissons, les Platanes, les Yams & les autres alimens. Dans les voïages elles portent les ustenciles & les vivres. Mais quoiqu'elles fassent ainsi les plus viles fonctions de chaque Famille, elles n'en sont pas plus méprisées de leurs Maris, qui, loin de les traiter en Esclaves, les aiment & les caressent beaucoup. Jamais on ne voit un Indien battre sa Femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plûpart soient querelleurs dans l'ivresse. D'un autre côté, les Femmes servent leurs Maris avec affection, & sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance l'une pour l'autre, & beaucoup d'humanité pour les Etrangers.

Education des Enfans.

Lorsqu'une Femme est accouchée, ses Amies & ses Voisines la portent aussi-tôt à la Riviere, elle & son enfant, & les lavent tous deux dans l'eau courante. L'Enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre, qui lui sert de lange, & couché dans un petit Hamac. On continue de le nettoïer soigneusement, & toujours avec de l'eau froide. Les Peres & les Meres sont idolâtres de leurs Enfans. L'unique éducation des Garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jetter la lance; & leur adresse est admirable à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs Peres à la chasse & dans leurs voïages: les Filles demeurent dans l'Habitation, avec les vieilles Femmes. Ils vont nus, les uns & les autres, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les Filles mettent leur pagne, & les Garçons leur entonnoir.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

MŒURS ET USAGES DES HABITANS.

Maniere de faire de la Toile de coton & des Paniers.

Les Filles sont formées de bonne heure aux offices domestiques. Elles aident leurs Meres dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce, elles font de la soie d'herbe, elles épluchent le coton, & le filent pour leurs Meres, qui en font de fort bonne toile. Leur instrument, pour tresser, est un rouleau de bois, long de trois piés, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent, autour du rouleau, des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile; car elles n'en font jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite piece de bois, entaillée de chaque côté; & prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduisent le travail, de l'autre. Mais, pour serrer les fils, elles frappent le métier, à chaque tour, avec une longue piece de bois mince & ronde, qui croise entre les cordons de la trame. Les Filles tressent aussi le coton, pour en faire des franges, & préparent les cannes dont se font les paniers. Ce sont les hommes, qui achevent l'ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes, de différentes couleurs; ensuite les mêlant pour les tresser, avec une propreté singuliere, ils en font, non-seulement des paniers & des corbeilles, mais même des couppes, si serrées & si fermes, que, sans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toutes sortes de liqueurs. Ces couppes leur servent pour boire, comme leurs calebasses. Enfin les paniers, qu'ils font avec le même art, sont si forts qu'on ne peut les écraser.

Mariages.

Lorsque les Filles entrent dans l'âge nubile, elles demeurent enfermées dans leur Famille, jusqu'à ce qu'on les demande en mariage; & leur visage est couvert d'un petit voile de coton, qu'elles portent devant leur Pere même. Le nombre des Femmes n'est fixé par aucune loi. Waffer en donne sept à Lacenta, qui n'alloit jamais à la chasse, ni à la guerre, sans en trouver une dans le lieu où il devoit passer la nuit.

Punition de l'adultere.

Mais si la polygamie est permise aux Indiens de l'Isthme, l'adultere est puni avec beaucoup de rigueur. La mort suit de près le crime. Cependant si la Femme jure qu'on l'a forcée, elle obtient grace, & l'Homme seul porte la peine; mais si le crime est prouvé, lorsqu'elle le nie, elle est brûlée vive. Ils ont d'autres loix de la même sévérité. Un Voleur

Loix fort séveres.

est condamné sans pitié. Le supplice d'un Homme, qui débauche une Fille vierge, est de lui enfoncer dans l'uretre un petit bâton hérissé d'épines, qu'on y tourne plusieurs fois. Ce tourment est si douloureux, qu'il cause ordinairement la mort; mais on laisse, au Coupable, la liberté de se guérir s'il le peut (94)

Cérémonies des Mariages.

Les mariages sont précédés d'une cérémonie fort bizarre. Le Pere, ou, dans son absence, le plus proche Parent de la Fille, doit la tenir enfermée pendant sept nuits sous sa seule garde, pour lui marquer apparemment le regret qu'il a de la quitter. Ensuite il la livre à son Mari. Tous les Indiens du Canton sont invités à la Fête. Les Hommes apportent des haches pour le travail; & les Femmes, chacune leur demi-boisseau de Maïz: les Garçons apportent des fruits & des racines, & les Filles, du gibier & des œufs. Personne n'arrive sans un présent. Chacun met le sien devant la Cabane nuptiale, & s'en écarte jusqu'à la fin de cette proces-

(94) Lionnel Waffer, *ubi sup.* p. 285.

ſion. Alors, les Hommes entrent les premiers dans la Cabane ; & le Marié les reçoit l'un après l'autre, en leur préſentant une couppe remplie de quelque boiſſon forte. Les Femmes ſuccedent immédiatement, & reçoivent auſſi une couppe de liqueur. Enſuite les Garçons & les jeunes Filles ſont introduits de même. Lorſque tous les Convives ſont raſſemblés, on voit paroître les Peres des deux Parties. Celui du Garçon fait un aſſez long diſcours, après lequel il commence à danſer, avec mille contorſions, juſqu'à perdre haleine. Enſuite, ſe mettant à genoux, il préſente ſon Fils à la Mariée, dont le Pere eſt auſſi à genoux, & la tient par une main. Alors celui-ci ſe leve, & danſe à ſon tour. Après cette danſe, les deux Epoux s'embraſſent, & le jeune Homme rend la Fille à ſon Pere. Auſſitôt les Hommes, armés de leur hache, courent, en ſautant, vers une petite portion de terre qui eſt aſſignée pour la plantation des deux Epoux, & commencent à travailler en leur faveur. Ils abbattent les arbres & défrichent le terrein. Les Femmes & les Enfans y ſement du Maïz, ou d'autres grains convenables à la ſaiſon. Tous enſemble y bâtiſſent une Cabane, qui doit être la demeure des jeunes Mariés. Après les en avoir mis en poſſeſſion, chacun penſe à faire du Chica-copa. On en fait beaucoup, & l'on en boit ſans modération ; mais avant la chaleur de l'ivreſſe, le Marié prend les haches & toutes les armes offenſives, qu'il pend au plus haut chevron de la Cabane. Cette Fête dure auſſi long-tems qu'il reſte dequoi boire, c'eſt-à-dire, ordinairement trois ou quatre jours.

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

Il ſe fait des Feſtins dans d'autres occaſions, telles que l'aſſemblée d'un grand Conſeil. Les Indiens parlent peu, dans ces parties d'amuſement. Ils boivent à la ſanté les uns des autres, & ſe préſentent la couppe après avoir bu. Mais ils ne paroiſſent faire aucune attention à leurs Femmes, qui ſe tiennent debout pour les ſervir. Elles prennent la couppe des mains de ceux qui viennent de boire, & ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent, ni ne danſent publiquement, avec les Hommes. Elles attendent, pour ſe réjouir entr'elles, que leurs Maris ſe ſoient retirés ; & le ſoin qu'elles prennent d'eux eſt extrême, lorſqu'ils ont bu juſqu'à l'ivreſſe. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs Hamacs, où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, & ne les quittent point qu'ils ne ſoient bien endormis. Alors elles vont ſe divertir enſemble, & s'enivrer à leur tour.

Inſtrumens & Danſes.

Une des principales occupations des Hommes eſt de faire des fleches & des lances. Ils font auſſi quelques inſtrumens de Muſique, ſurtout une eſpece de fluttes, de Bambou creux, dont ils aiment à jouer, & qui forment un étrange concert. C'eſt au ſon de ces fluttes qu'on les voit danſer. Ils ſe joignent en rond, les mains étendues ſur leurs épaules, & ſe tournent de tous côtés avec une furieuſe agitation. Les plus adroits ſe détachent du cercle, pour faire des ſauts & d'autres tours de ſoupleſſe. Dans une Aſſemblée nombreuſe, la danſe dure un jour entier. Enſuite, ils ſe jettent tous dans la Riviere, pour s'y rafraîchir.

Chaſſe.

Mais leur plus cher exercice eſt la Chaſſe. Ils prennent tant de plaiſir à tirer, qu'à tout âge ils ne ſauroient voir voler un Oiſeau ſans lui décocher une fleche ; & rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'é-

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

MŒURS ET USAGES DES HABITANS.

cartent de leurs Cabanes, ſans être armés de leur arc, & d'une lance où d'une hache. Outre leurs chaſſes particulieres, qu'ils recommencent lorſque leur proviſion de viande eſt épuiſée, ils font ſouvent des chaſſes ſolemnelles, pour leſquelles ils s'aſſemblent en grand nombre. Un Conſeil eſt ordinairement ſuivi d'une partie de chaſſe, dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelquefois vingt jours, ſuivant la quantité de Gibier qu'ils rencontrent. Les Femmes en ſont auſſi, mais pour ſervir les Hommes & porter les proviſions : ce ſont des paniers de Platanes, de Bananes, d'Yams, de Patates, & de racines rôties. Dans les Bois, elles trouvent des Platanes verds, qu'elles apprêtent ſur-le-champ. La farine de Maïz n'eſt point oubliée, pour en faire du Chica-copa. L'uſage commun, pour le Gibier que les Chaſſeurs tuent, eſt de manger ſur-le-champ ce que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit, ils logent dans le lieu où ils ſe trouvent vers le coucher du Soleil, pourvû que ce ſoit près d'une Riviere ou d'un Ruiſſeau, où ſur le penchant d'une Montagne. Ils pendent leurs Hamacs entre deux arbres, & font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une proprieté fort ſinguliere à leurs chiens. Quand ces Animaux ont laſſé un Porc ſauvage, ils l'entourent ; & n'oſant ſe jetter ſur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux, juſqu'à l'arrivée de leurs Maîtres. Alors ils ſe retirent tous, pour ſe garantir des fleches. Un Indien, qui a bleſſé une Bête ſauvage, court, & l'acheve d'un coup de lance. Après l'avoir tuée, il l'éventre, jette ſes entrailles, lui croiſe les jambes, dans leſquelles il paſſe un bâton, & la porte ſur ſes épaules à ſa Femme. On obſerve qu'ils ne mangent d'aucun Animal, ſans l'avoir fait ſaigner. S'ils prennent un Oiſeau vif, ils le percent avec la pointe d'une fleche, pour en tirer tout le ſang. Lorſqu'ils veulent conſerver la chair des Bêtes ſauvages, ils la font deſſecher ſur le feu en plein air, avec autant de ſuccès que les Boucaniers, quoiqu'avec moins de préparations. Cette venaiſon, qui reſſemble à notre Bœuf fumé, ſe garde long-tems. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaiſſeau de terre, avec des racines & quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette compoſition ; elle demeure couverte, pendant ſept ou huit heures, ſur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair, plus d'une fois le jour ; mais ils mangent, à toute heure, des Platanes & d'autres fruits. Chaque Cabane eſt pourvue d'une groſſe piece de bois qui leur ſert de table, & de petits troncs ſur leſquels ils ſe placent à l'entour. Dans les Fêtes, ils dreſſent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles de Platanier, qui leur ſervent de nappe ; & chacun a près de ſoi, par terre, à la droite, une calebaſſe pleine d'eau. Ils avancent le pouce & l'index de la main droite, les portent au plat ; & pour chaque morceau qu'ils mangent, ils trempent ces deux doigts dans la calebaſſe d'eau. Ils ne mangent aucune ſorte de pain avec leur viande ; mais ils ont une petite maſſe de ſel, dont ils ſe frottent de tems en tems la langue, pour s'exciter le goût.

Inſtinct de leurs chiens.

Comment la chair des Animaux ſe prépare.

Table, ſiéges, nappes, & maniere de manger.

Leurs regles pour connoître la ſituation des lieux, les chemins & les jours.

Dans leurs Voïages, le Soleil leur ſert de guide : mais ſi l'épaiſſeur des nuages, ou quelque autre accident, leur cauſe de l'embarras, ils ont recours aux Arbres, dont ils obſervent l'écorce, & le côté le plus épais leur

fait connoître celui du Midi. Ils marchent ordinairement par les Bois, les Marécages & les Rivieres, plûtôt que par les chemins battus, soit par la crainte de rencontrer des Espagnols, soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les Hommes & les Femmes, jusqu'aux Enfans, traversent les Rivieres à la nage; mais ils se servent de Canots, ou de Radeaux, pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin, ils ont une maniere de l'enseigner qui leur est propre: en apprenant où l'on veut aller, ils font tourner le visage au Voiageur, du même côté; & pour lui marquer quand il y arrivera, ils lui font fixer les yeux sur quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hémisphere. Suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'Orient comme à l'Occident du Méridien, ils annoncent, non-seulement le jour auquel on peut arriver, mais si c'est le matin, ou l'après-midi, & l'heure même de l'un ou de l'autre.

DESCRIPTION DE TIERRA-FIRME.

MŒURS ET USAGES DES HABITANS.

Ils ne distinguent les semaines, les jours & les heures, que par des signes, qu'ils savent faire entendre à ceux mêmes qui ignorent leur Langue, & le tems passé, que par les Lunes. Leur maniere de compter est par unités & par dixaines, jusqu'à cent; mais ils ne vont point au-delà. Waffer raconte qu'en allant dans la Mer du Sud, le Capitaine Sharp avoit trente-trois Hommes sous ses ordres. Les Indiens voulurent compter ce nombre. Un d'entr'eux s'assit, en tenant deux poignées de grains de Maïz, dont il mettoit un dans son panier, à chaque Anglois qu'il voïoit passer. Il en avoit déja compté une grande partie, lorsqu'un accident renversa le Panier & fit tomber les grains; il parut extrêmement fâché qu'on eut troublé son calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit aussi le même compte & crut l'avoir fait; mais ses Compagnons lui aïant demandé quel étoit le nombre des Etrangers, il ne put le dire. Enfin, quelques jours après, vingt ou trente des plus graves recommencerent le calcul, & n'y réussirent pas mieux, apparemment parcequ'il excédoit leur Arithmétique. Ils se mirent alors à disputer avec beaucoup de chaleur, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux, pour terminer la dispute, prit en main tous ses cheveux, & les remua devant l'Assemblée. C'étoit faire entendre que le compte étoit impossible, & cette déclaration les mit tous d'accord. Le même Voïageur nous apprend le nom de leurs Nombres:

Comment ils comptent les Nombres.

1. Coupego.	6. Indriquah.
2. Poquah.	7. Cougolah.
3. Pauquah.	8. Paukopah.
4. Pakequah.	9. Guanah.
5. Eterrah.	10. Anivego.

Au-dessous de dix, ils ne nomment que le nombre particulier; mais en comptant dix, *Anivego*, ils frappent une fois des mains, pour marquer que c'est une seule ou la premiere dixaine. Ensuite, pour exprimer 11, 12, 13, &c. jusqu'à vingt, ils répetent les unités avec la dixaine. Ainsi 11, c'est anivego coupego; 12, anivego poquah; 13, anivego pauquah, &c. Pour exprimer vingt, ils battent deux fois des mains, en disant anivego; trois fois, pour exprimer trente; & continuant

Description de Tierra-Firme.

Mœurs et usages des Habitans.

Religion.

de même jusqu'à cent, ils battent autant de fois qu'il y a de dixaines (95).

Les Relations s'étendent peu sur la Religion des Indiens de Tierra-Firme. Il semble, dit Correal, qu'ils adorent le Soleil, ou qu'ils le reconnoissent du moins pour leur principale Divinité ; car ils n'ont d'ailleurs, ni Temple, ni culte. » On y envoie des Missionnaires, ajoute le » même Auteur, qui convertissent, dit-on, des sept ou huit cens Indiens » à la fois ; de sorte que depuis qu'ils y vont, tous ces Païs devroient » être absolument Chrétiens : cependant le Christianisme de Tierra-Fir- » me ne fait pas grand bruit dans le Monde (96). Gomara fait consister la principale Religion de l'Isthme & des Peuples voisins, dans la crainte du Diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures, telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer (97). Il est assez étrange que dans un long séjour avec eux, Waffer n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuse, d'adoration ou de sacrifice, & qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont pour leurs Devins, sans nous apprendre même quelle idée ils se forment des Puissances ou des Esprits qu'ils invoquent. On en peut conclure, avec un autre Voïageur, qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, & que toutes leurs vûes sont bornées à l'usage de leurs facultés naturelles (98). S'ils étoient autrefois Antropophages, suivant le reproche des premiers Espagnols, qui prirent ce prétexte pour les traiter avec la derniere cruauté, il ne paroît point qu'il leur reste la moindre trace de cette barbare inclination ; ou du moins Waffer ne les en soupçonne que dans leurs guerres, qui se renouvellent quelquefois contre leurs anciens Destructeurs (99).

(95) Lionnel Waffer, *ubi sup.* p. 204. En faveur de ceux qui cherchent du rapport dans les Langues, nous ajouterons quelques expressions Dariennes, que Waffer a pris soin de conserver. *Tautah*, Pere. *Naunah*, Mere. *Poonah*, Femme. *Roupah*, Frere. *Ninah*, une Fille. *Schah*, laid. *Pacecha*, beau. *Cotchah*, dormir. *Ni*, la Lune. *Caupah*, un Hamac. *Doulah*, de l'eau. *Ca*, Poivre. *Chica-Copah*, boisson de Maïz. *Mamaubah*, fin, ou précieux. *Chaunah*, aller. *Bidama Soguah Roupoh*, comment vous portez-vous ? *Chaunah-Wimacah*, dépêchez-vous, allez vîte. *Chenorang*, gros, grand. *Schah Malouquah*, une mauvaise expression. *Eschah Caupah*, voulez-vous aller au Hamac ? c'est-à-dire, aller dormir. *Pa Poonah itah Caupah*, Femme avez-vous apprêté le Hamac ? *Doulah Copah*, voulez-vous boire de l'eau ? *Aupah Cenah*, comment nommez-vous ceci ?

(96) Tom. I, pag. 120.

(97) Liv. III, chap. 18.

(98) Correal, *ubi suprà.* p. 119.

(99) On ne peut gueres douter qu'ils ne mangeassent autrefois ceux qu'ils pouvoient prendre, mais c'étoit par un emportement de vangeance. Benzoni, dont le témoignage n'est pas suspect, raconte que » ceux » qu'ils prenoient vifs, ils leur lioient les » piés & les mains, & les jettant par terre, » leur versoient de l'or fondu dans la bou- » che, en disant ; mange, mange de l'or, » Chrétien ; & pour leur faire encore plus » d'opprobre, avec coûteaux & couperets » faits de certaines pierres tranchantes, » leur coupoient un bras, ou une épaule, » les autres une jambe, & rôtissant ces » membres sur les charbons, en chantant » & dansant les mangeoient. Il y en avoit » néanmoins, qui refusoient d'en manger, » craignant que cette chair ne leur fit en- » core mal dedans le corps. L. I, chap. 23. Dans un autre endroit ; » ils disent aujour- » d'hui, qu'il ne fait pas bon manger un » Espagnol, parceque la chair en est trop » dure, si l'on ne la fait tremper & ra- » mollir deux ou trois jours avant que d'en » manger. p. 239.

§ VII.

§. VII.

Description du Perou.

Description du Perou.

S'Il est vrai que la plus riche Contrée du Monde soit celle qui renferme le plus d'or & d'argent dans son sein, on ne peut refuser cet avantage au Pérou. Mais, sans entrer dans une question, qui appartient d'un côté à la Politique & de l'autre à la Morale, ni même dans celle des causes naturelles (1) de cette propriété, qui regardent la Physique, on se borne ici à la Méthode qu'on a suivie dans les autres descriptions.

Situation & bornes qu'on donnoit au Perou.

Suivant les Géographes d'un tems peu éloigné, le Pérou, partie la plus considérable de l'Amérique méridionale, qui en prend quelquefois le nom de Peruviene, est situé entre les 291 & 317 degrés de longitude, & entre le sixiéme dégré de latitude du Nord & le trente-sept, du Sud. Ils comprennent, à la vérité, dans cette étendue, le Tucuman, qui a fait, depuis long-tems, partie de sa Viceroïauté. Sa longueur, disent-ils, est d'environ huit cens vingt lieues, du Sud-Est au Nord-Est; & sa plus grande largeur ne passe point deux cens quatre-vingts lieues de l'Est à l'Ouest. Ils lui donnent pour bornes au Nord, Tierra-Firme; à l'Orient, les Provinces des Amazones & de Rio de la Plata; au Midi, le Chili & la Terre Magellanique; & au Couchant la Mer du Sud ou Pacifique.

Sa division en trois Audiences.

Sa division Ecclésiastique.

Les mêmes Auteurs établissent la division civile du Pérou en trois Audiences Roïales: celle de Los Reyes, ou Lima; celle de Quito; & celle de Plata, dans laquelle ils mettent la Province de Los Charcas & la Province de Tucuman. Ils divisent aussi le Pérou en deux Provinces Ecclésiastiques, qui répondent à ses deux Archevêchés; celui de Lima & celui de Plata. Sous le premier, ils comptent les Evêchés de Cusco, de Quito, d'Arequipa, de Truxillo, de Guamanga, celui de Panama dans Tierra-Firme, avec ceux de Sant'Iago & de la Conception dans le Chili. Sous le second, ils mettent les Evêchés de la Paz ou Chuquiaca, S. Michel d'Estero dans le Tucuman, Santa-Cruz de la Sierra Nueva, ou Barranca, la Trinidad, Buenos Aires, l'Assomption sur Rio de la Plata, & l'Assomption sur l'Uruguay. Mais cette derniere division n'a jamais eu de justesse dans leurs propres suppositions, puisqu'elle renferme plusieurs Evêchés qu'ils ne reconnoissent, ni du Païs, ni du Gouvernement du Pérou.

Audience de Lima ou Los Reyes.

L'Audience de Lima, disent-ils encore, est entre celle de Quito, vers le Nord, & celle de Plata vers le Sud. Ses principales Villes sont Lima, ou Los Reyes, Capitale non-seulement de son Audience, mais de tout le

(1) Après bien des raisonnemens, Acosta revient là-dessus à la volonté du Créateur, qui a distribué, dit-il, ses dons comme il lui a plû. Mais il remarque, après Philon, que les Métaux se trouvent toujours dans des Terres incultes & steriles. Rarement, ou jamais, il ne s'en trouve dans les Terres fertiles en herbes & en fruits; quoiqu'étant ordinairement assez enfoncés dans le sein de la Terre, ils ne doivent rien changer à la couche extérieure, qui ne demande pas une extrême épaisseur pour être fertile. *Histoire naturelle des Indes*, Liv. IV, ch. 3.

DESCRIPTION DU PÉROU.

Pérou ; Cusco ; Callao de Lima ; Arequipa ; Truxillo ; Guamanga ; Sant-Iago de las Valles, Sant-Iago de Mira-Flores ; Caxamalca ; San Juan de la Frontera ; San Juan de l'Oro ; San Francisco de la Vittoria ; Guanuco, Arnedo, Nuevo Potosi, Guaira, ou Gora.

Audience de Quito.

L'Audience de Quito comprend, dans les mêmes Descriptions, le Popayan, le Quito propre, le Païs de Los Quixos ou de la Canelle, & celui de Los Pacamoros. Les principales Villes qu'elles nomment dans le Popayan, sont Popayan, Capitale de la Province ; Santa-Fé de Bogota ; Cari ; Almaver ; Pasto, & Madrigal. Dans le Quito ; Quito, ou San Francisco de Quito, Capitale de toute l'Audience ; Riobamba ; Puerto Vejo ; Guayaquil, Cuença, ou Bamba ; Loxa, ou Zaxa ; Zamora ; Jaën ; & San Miguel. Dans Los Quixos ; Baëza, Capitale du Païs, près de laquelle ces Ecrivains placent la source de la Riviere des Amazones ; Archidona ; Avila ; & Sevilla de l'Oro. Dans Los Pacamoros ; Valladolid, ou S. Juan de Salinas, Capitale ; Sant'Iago de Las Montañas ; & Loyola, ou Cumbinama.

Audience de Plata.

Enfin la troisieme Audience, & la plus Méridionale, est composée, suivant les mêmes Garans, des Provinces de Los Charcas & de Tucuman. Les principales Villes, dans Los Charcas ; sont Plata, ou la Plata, Capitale de l'Audience ; Potosi ; Arica ; la Paz, ou Chuquiaca ; Barranca, ou Santa-Cruz de Sierra-Nueva ; Oropesa ; Tobiso ; Porco ; & Pica. Dans le Tucuman ; Sant'Iago d'Estero, Capitale ; Corduba ; S. Luiz ; & S. Miguel.

Inexactitude de cette Description.

Tel est l'informe Tableau qu'on trouve du Pérou, dans plusieurs Méthodes françoises & étrangeres, où l'on croiroit pouvoir puiser les meilleures leçons de Géographie.

Différence entre l'ancienne & la nouvelle division.

Mais renonçons à cette ancienne & confuse division, qui avoit fait place, dès 1718, comme on a déja pris soin (2) de l'observer, à celle qui se trouve actuellement établie, & qui, aïant souffert quelque interruption, fut reprise, en 1739, pour durer vraisemblablement aussi longtems que la Domination d'Espagne au Pérou. Nous remarquerons seulement que les deux savans Voïageurs, qu'on prend pour guides, ne se fondent pas toujours sur le témoignage de leurs propres yeux, mais qu'ils répondent de la fidélité de leurs Mémoires. Avertissons aussi, comme nous l'avons déja fait dans la Description de Tierra-Firme, que celle des principales Villes, des Mines & de plusieurs autres objets de cette importance, est reservée pour autant d'articles, qui succederont sous les titres qui leur conviennent.

Description Géographique de l'état actuel du Pérou.

Le Gouvernement, ou la Viceroïauté, du Pérou n'embrasse proprement aujourd'hui, que les Païs qui sont sous la Jurisdiction des Audiences de Lima, de Los Charcas & du Chili, sous lesquelles néanmoins sont encore compris les Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra, du Paraguay, de Tucuman, & de Buenos-Aires, quoique ces trois dernieres Provinces aient, comme le Chili, leurs Gouverneurs particuliers, avec une autorité convenable à leur caractere ; c'est-à-dire, que tout absolus qu'ils sont, dans les affaires politiques, civiles & militaires, ils reconnoissent la supériorité du Viceroi, qui par exemple, en cas de mort, a droit de nommer à leurs Gouvernemens

(2) Dans le Journal de Dom d'Ulloa, vers la fin.


SUITE DU PEROU
AUDIENCE DE LIMA.
Pour l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues Communes de France.
5 10 15 20 25 30
Tiré des meilleures Cartes et en particulier
de celles de Mr. Danville.
Longitude Occident. de Paris
MER DU SUD
Pays entierement
Inconnus
Desert tres Aride
Lobos Sotavento
Capo Verde
Salinas
Pozos
Lobos Barlovento
Morope
Lambayeque
Mocesa
R. de Zana
Cherepe
Seco
Xequetepeque
R. de Chota
Chota
Zocota
Caxamarca
S. Pablo
S. Pedro
Paijan
Malabrigo
Farellon
R. Chicama
Truxillo
Guanchaco
R. de Chimo
Carreta
Guanape
Chau
Farellones
Coutumacas
Cascas
I. de Santa
Santa
R. de Santa
I. de Ferrol
Vacatama
Guanbacho
Cazma
Mangasilla
Pto. Vermejo
Guarmey
Buradero
Paramouca
Pauwilca
la Barranca
Barranca
Zupe
Guaura
I. de St. Martin
Goacho
Farellones
B. de Salinas
Chancay
Nuevo Potosi
el Ancon
Marcasi
I Grande
el Callao
I. de S. Lorenzo
los Chorillos
LIMA
Rimac
Mira flores
Guaruchiri
Pachacamac
Chilca
Mala
Asia
Lunaguana
Cannete o Guarco
Chincha
Pisco
Paraca
Yca o Valverde
Tinaia
Chachapoyas
R. de Parana
Naranjos
Cachi Yacu
Sal
Lamecbamba
Balzas
Movobamba
R. de Lamas
Moyobamba
Cumbassa
Caxamarquilla
Condebamba
Chusgon
Sucha
la Cruz
R. Pataz
Chuchumanca
Conchucos
Guaracachuca
Huanuco
Guanuco
Lauri Cocha ou Lac d'Aguille
Pasto
Chincha Cocha
Tarmoa
Canta
Xauxa
Acos
Casma
Andeguaco
Guancavelica
Picoy
Parcos
Guanta
Guamanga
Bilcas
Chocolacocha
Anguraes
Guamar
Vinaque
Sopras
Maya Marca
Abancay
Guancarama
Limatambo
Cusco
Urcos
Acho
Vilcabamba
R. de Paucartambo
R. Yucay
R. Apurimac
R. Ene
S. Buenaventura
Porene
Quimiri
Chuncos
Cambas
Quilla Yacu
Piros
Cumivos
Manamabalos
Yurimaguas
Cussabatay de Cocamas
Cocamas
Rio Ucayale
Aguati
Plongo
Chipurana
Pilluana Salado
Punasa
R. Viahoma
Huallaga

par provision (3). Cette Viceroïauté se trouve bornée, au Nord, à ce qui est renfermé dans le Corrégiment de Piura, qui confine à ceux de Guayaquil, de Loxa & de Chachapoya, qui finit à celui de Jaën de Bracamoros. De sorte que commençant au Golfe de Guayaquil, elle s'étend depuis la Côte de Tumbez, par les 3 degrés 25 minutes de Latitude australe, jusqu'aux Terres Magellaniques, environ 54 degrés de la hauteur du même Pole, c'est-à-dire, l'espace de 1012 lieues marines. A l'Orient, elle confine en partie au Bresil; étant bornée de ce côté-là, par la fameuse Ligne de démarcation, qui divise les Domaines des Couronnes de Castille & de Portugal, & en partie à la Mer du Nord. A l'Occident, ses limites sont la Mer du Sud.

Description du Pérou.

L'Audience de Lima, érigée en 1542, comprend dans sa Jurisdiction l'Archevêché de Lima, & les quatre Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Arequipa; car tout suit à-présent la division Ecclésiastique.

Audience de Lima & sa division.

Le Diocèse Archiepiscopal est divisé en quinze Corrégimens (4), ou Provinces, qui sont 1 Lima, 2 Chancay; 3 Santa; 4 Canta; 5 Cagnete; 6 Ica, Pisco & Nasca; 7 Guarachiti; 8 Guanuco; 9 Yanyos; 10 Caxa-Tambo; 11 Tarma; 12 Jauxa; 13 Conchucos; 14 Guaylas; 15 Guamalies.

I. Le Corrégiment de Lima contient, dans un espace de cinq lieues à la ronde, les Bourgades suivantes, qui reconnoissent pour Supérieur immédiat, un Corrégidor établi dans la Capitale: *Surco*, *Los Charillos*, *Miraflores*, la *Magdalena*, *Luriganche*, *Late*, *Pachacama*, *Lurin*, & les Indiens des Fauxbourgs du Callao. Le nombre infini d'Habitans naturels, dont cette Vallée étoit remplie avant la Conquête, est réduit présentement à ces petites Peuplades, parmi lesquelles on ne connoît aujourd'hui que deux Caciques, celui de Miraflores & celui de Surco; mais tous deux si pauvres & si misérables, que pour vivre ils montrent à jouer des Instrumens dans Lima. La description particuliere de cette Capitale fera mieux connoître son Corrégiment.

Cercado, ou Corrégiment de Lima.

II. Celui de Chancay, qui est entre ceux de Lima & de Santa, comprend le Bourg de la Baranca, la Ville de Gaura & celle de Chancay. La Baranca n'est composé que de soixante à soixante & dix Maisons; mais il ne laisse pas d'être fort peuplé, sur-tout d'Espagnols. Toute la Ville de Gaura consiste en une rue, de près d'un quart de lieue de long, & contient environ deux cens Maisons, les unes de Brique cuite, & les autres de Brique crue, avec quelques Cabanes d'Indiens. Elle a deux Eglises, celle de la Paroisse, & celle des Franciscains, son seul Couvent. Le bout méridional de la rue est fermée par une grande Tour, avec une Porte, au-dessus de laquelle est une espece de Donjon. Cette Tourelle donne entrée sur un Pont de pierre, sous lequel passe la Riviere de Gaura, qui est assez profonde, & si proche de la Ville, qu'elle en baigne les fondemens sans pouvoir les endomager, parcequ'ils sont bâtis sur le roc. Au-delà de la Riviere, on trouve une espece de Fauxbourg, dont les Maisons, un peu éloignées les unes des autres, s'étendent l'espace d'une demie lieue le long du chemin. Gaura, suivant l'observation des deux Voïageurs Espagnols, est à 11 degrés 3 mi-

Corrégiment de Chancay.

Villes de Gaura, & de Chancay.

(3) Il y a, suivant la Relation, d'autres cas importans, qu'elle n'explique point.
(4) Ce titre revient à celui de Bailliage.

nutes 36 secondes du Sud. Chancay, qui en est à quatorze lieues, quoiqu'on n'en compte ordinairement que douze, est une ville composée d'environ trois cens Maisons, qui contient un grand nombre d'Espagnols, & quelques-uns d'une haute distinction. Le reste des Habitans est, comme dans les autres Villes, un mélange de toute sorte de races. C'est la demeure du Corrégidor, qui gouverne Gaura par un Subdelegué. On compte douze lieues de Chancay à Lima; & sa hauteur est 11 degrés 33 minutes 47 secondes.

Corrégiment de Santa.

III. Le Corregiment de Santa tire ce nom, comme sa principale Ville, de celui d'un Fleuve fort rapide, qu'on traverse en venant de Truxillo. Il contient plusieurs Bourgades, entre lesquelles sont *Moche* (à 8 degrés 24 minutes 59 secondes), composé de cinquante Maisons, & de soixante & dix Familles, Espagnols, Indiens & Mulâtres; Bira, le Tambo de Chao, qui sont entre Truxillo & Santa; Guaca, Manchan, Casma la Baxa, Guarmey, Callejones, Guamanayo & Pativilca, qui sont entre Santa & Chancay. Le Fleuve de Santa, qu'on passe près du Tambo de Chao, s'élargit, au gué, d'environ un quart de lieue, & forme cinq principales branches, par lesquelles il coule, en toute saison, avec beaucoup de profondeur. Pour le traverser, il y a sur ses bords des Hommes destinés à cet office, avec des Chevaux fort hauts & dressés à résister au courant, qui est toujours très rapide. La Ville de Santa, ou *Santa Maria de la Parilla*, car c'est proprement ainsi qu'elle se nomme, fut d'abord bâtie sur la Plage, dont elle est éloignée à-présent d'un peu plus d'une demie lieue. Elle étoit alors très peuplée. On y voïoit divers Couvens, & le Corregidor y faisoit sa demeure. Mais aïant été détruite en 1685, par Edouard David, Pirate Anglois, ses Habitans se transporterent dans le lieu où elle est aujourd'hui, à 8 degrés 17 minutes 26 secondes du Sud. Elle n'a pas repris son ancien éclat. A-peine est-elle composée de cinquante Famille d'Indiens & de Mulâtres. Guaca & Manchan sont deux Hameaux. Casma la Baxa, qui est à une lieue du dernier, est un fort petit Bourg. Guarmey, à quinze lieues de Manchan, Bourg d'environ soixante & dix Familles, n'est considérable que par la demeure du Corrégidor, qui étoit autrefois à Santa. Sa Latitude est 10 degrés 3 minutes 53 secondes. Entre Guarmey & Callejones, qui en est à 13 lieues, les chemins sont affreux, par des sables, des Collines & d'horibles Côtes. On trouve ensuite Guamanayo, dépendance du Bourg de Pativilca, qui est à huit lieues de Callejones, & le dernier du ressort de Santa. Pativilca n'est composé que de cinquante à soixante Maisons, & d'un nombre proportioné d'Habitans, la plûpart de race mêlée : mais il est remarquable par les restes d'un Edifice Indien, situé sur le bord de la Mer, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de Guamanayo. Ce sont des murs de brique, que leur grandeur fait prendre pour les ruines du Palais de quelque ancien Cacique.

Fleuve & Ville de Santa.

Corrégiment de Canta.

IV. Le Corregiment de Canta est à cinq lieues au Nord-Nord-Est de Lima, de sorte qu'il touche au Cercado de cette Capitale. Son étendue est de plus de trente lieues, dont la plus grande partie occupe les premieres branches des Montagnes, connues sous le nom de Cordilliere des Andes. Aussi le Climat en est-il varié, suivant la disposition du Païs. Celui

de la partie basse, ou des Vallées, est chaud. Celui de la partie haute est temperé ou froid sur les Collines mêmes. De vastes Campagnes de Bambous appartiennent en partie à cette Province, & sont toujours froides, parcequ'elles sont dans la partie élevée. Elles nourissent beaucoup de Brebis & de Moutons; & parmi leurs fruits, on regarde les Papas comme les meilleurs du Pérou. Ces Campagnes ont de belles Terres, qui appartiennent à la principale Noblesse de Lima. A Guamantagua, Bourgade du Païs, on révere un Image du *Santo Christo*, qui attire en pelerinage tous les Habitans de Lima, surtout aux Fêtes de la Pentecôte.

DESCRIPTION DU PEROU.

V. La Ville de Cagnete donne son nom à ce Corrégiment, dont elle est la principale Place. Sa Jurisdiction commence à six lieues au Sud de Lima, & s'étend, par le même rhumb, à plus de trente lieues le long de la Côte. Le Climat y est semblable à celui de Lima, & les Vallées y sont fertilisées par une Riviere & par divers Ruisseaux qui les traversent. Elles produisent quantité de Froment & de Maïz. Une partie des Terres est plantée de Cannes douces, dont on tire beaucoup de sucre. Dans le voisinage du Bourg de Chilca, qui est à dix lieues de Lima, on trouve beaucoup de salpêtre, qui sert à faire de la poudre pour les Arsenaux de cette Ville. La Pêche est un autre avantage de cette Province, surtout pour les Bourgs voisins de la Mer. Elle abonde aussi en fruits, en legumes, en Oiseaux domestiques des Indes; & le commerce qu'elle en fait avec Lima est considérable.

Corrégiment de Cagnete.

VI. Le sixieme Corregiment porte le nom de trois Villes, Ica, Pisco & Nasca, & sa partie antérieure s'étend le long de cette Côte, vers le Sud. Sa Jurisdiction comprend plus de soixante lieues en longueur, entrecoupées de quelques deserts; mais cet espace est si sabloneux, que les Campagnes demeurent incultes, par-tout où les Rivieres & les Canaux ne peuvent atteindre. On en excepte quelques Quartiers, qui sans pouvoir être arrosés, ne sont pas moins plantés de Vignes, dont les seps se maintiennent par l'humidité de la terre, & donnent beaucoup de raisins. Le vin qu'on en tire est porté à Callao, d'où il passe à Guayaquil & à Panama. Les Provinces intérieures s'en fournissent aussi, & l'on en fait beaucoup d'eau-de-vie. Enfin cette Province a des Oliviers, dont les Olives peuvent également se manger, & servir à faire de l'huile. Les Cantons, où l'eau peut atteindre, produisent du Froment, du Maïz, & toute sorte de fruits. Dans la Jurisdiction d'Ica, il se trouve des Forêts d'Algorrobales, dont on nourrit une prodigieuse quantité d'Anes; riche augmentation de commerce pour les Habitans, parcequ'aux environs de Lima, comme dans les autres Provinces, on emploie un grand nombre de ces Animaux à la culture des Terres. Les Habitans maritimes s'occupent de la Pêche, & salent leur Poisson, pour l'envoïer dans les Montagnes, où le débit en est sûr.

Ica, Pisco & Nasca.

VII. Le Corrégiment, qui se nomme Guarachiti, renferme dans les Terres de sa dépendance, la premiere branche de la Cordilliere, avec une partie de la seconde, & s'étend par l'une & l'autre à plus de quarante lieues. Cette Province commence, six lieues à l'Orient de Lima. Elle n'a de fertile & de peuplé, que ses Vallons & ses lieux bas; ils abondent en grains comme en fruits. Ses Montagnes ont des Mines d'argent, dont ne vante point l'abondance.

Corrégiment de Guarachiti.

DESCRIPTION DU PÉROU.

Corrégiment de Guanuco.

VIII. Guanuco eſt la principale Place du Corrégiment de ce nom, à quarante lieues Nord-Eſt de Lima. Elle étoit autrefois diſtinguée, par le choix que pluſieurs des premiers Conquerans en avoient fait pour s'y établir; mais elle eſt fort déchue de cette ſplendeur, quoique les Maiſons de ces illuſtres Habitans y ſubſiſtent encore. A-peine eſt-elle comparable aux Bourgs les plus médiocres des Indiens. Cependant le climat du Paï eſt temperé, & les Campagnes y ſont fertiles en grains & en fruits. On y fait différentes ſortes de Confitures & de Gelées, qui ſont eſtimées & recherchées des autres Provinces.

Corrégiment de Yanyos.

IX. Cette Juriſdiction commence à vingt lieues de Lima, au Sud-Eſt. Elle comprend une partie de la premiere & de la ſeconde branche de la Cordilliere, & le climat en eſt inégal. Dans ſa plus grande longueur, elle a plus de trente lieues d'étendue. On y recueille du Froment, de l'Orge, du Maïz, & d'autres grains, avec les fruits ordinaires du Païs. Ses Champs ſont perpétuellement couverts d'herbe, qui nourrit beaucoup de gros & de menu Bétail, dont la plus grande partie eſt vendue à Lima.

Corrégiment de Caxa-Tambo.

X. La Province de Caxa-Tambo, commence à trente-cinq lieues au Nord de Lima. Sa plus grande étendue eſt d'environ vingt lieues, dont une partie eſt ſituée dans les Montagnes. Tout ſon Territoire eſt fertile en grains. Il s'y trouve auſſi des Mines d'argent, mais peu abondantes, avec quelques Manufactures Indiennes de Bayettes, qui font partie de ſon Commerce.

Corrégiment de Tauna.

XI. Ce Corrégiment eſt un des plus conſidérables de l'Archevêché de Lima. Sa Juriſdiction commence à 40 lieues de cette Capitale, au Nord-Eſt, & confine, vers l'Orient, aux Indiens Sauvages, nommés Maran-Cochar, qui en inſultent quelquefois les Habitans. La Provinces eſt fertile en grains, dans ſa partie tempérée. Dans la partie froide, elle nourrit quantité de Beſtiaux. Ses Mines d'argent ſont riches, & le Païs s'en reſſent; outre ces ſources de Commerce, elle a des Manufactures de Bayettes & d'autres étoffes, qui occupent une bonne partie du grand nombre d'Indiens qui l'habitent.

Corrégiment de Jauxa.

XII. Jauxa commence à quarante lieues de Lima, vers l'Eſt. Son étendue eſt du même nombre de lieues. Elle comprend les Vallées & les Plaines, qui ſont entre les deux Cordillieres, l'Orientale & l'Occidentale. Une Riviere qui la traverſe, nommée auſſi Jauxa, prend ſa ſouce dans le Lac Chicay-Cocha, & paſſe pour un des bras du Marañon. Toute la Juriſdiction de ce Corrégiment eſt diviſée en deux parties par la Riviere même. Elle eſt remplie de belles Bourgades, biens peuplées d'Eſpagnols, de Metifs & d'Indiens. Son terroir eſt fertile en grains & en fruits; & ſon Commerce eſt d'autant plus conſidérable, que c'eſt la grande route pour les Provinces de Cuſco, de La Paz, de Plata, & pour les autres Contrées Méridionales qui portent le nom de *Tierra de arriba*, Provinces d'enhaut, ou hautes Provinces. Elle confine, comme la précédente, aux Indiens Sauvages de la Montagne, parmi leſquels les Religieux Franciſcains ont commencé des Miſſions, dont la premiere eſt dans le Bourg d'Ocopa. Cette Province a quelques Mines d'argent, qui contribuent à l'enrichir.

Corrégiment de Conchucos.

XIII. Ce Corrégiment commence à quarante lieues de Lima, vers le

Nord-Nord-Est, & s'étend par le centre des Montagnes, cequi en rend le climat fort inégal. Le Païs abonde en grains & en fruits. Son terroir, moins propre aux semences, nourrit quantité de Bestiaux. Les Manufactures Indiennes de Bayettes, de droguets de Laines, & d'autres draps grossiers, font un bon commerce à cette Province.

DESCRIPTION DU PÉROU.

XIV. Guaylas occupe aussi le centre des Montagnes, & commence à cinquante lieues de Lima. Sa Jurisdiction est assez grande, & son terroir a les mêmes proprietés que le précédent : il nourrit surtout quantité de Bestiaux.

Corrégiment de Guaylas.

XV. Guamalies, dernier Corrégiment de l'Archevêché de Lima, est situé aussi dans le centre des Cordillieres, & le climat n'y est pas moins inégal. Sa Jurisdiction commence à quatre-vingts lieues de Lima, vers le Nord-Est. Le froid y est plus ordinaire que le chaud : aussi le terroir est-il peu fertile dans tout son espace, qui est de plus de quarante lieues. Ses Bourgades sont peuplées de Tisserands, de Cardeurs & de Drapiers, qui fabriquent des Bayettes & des serges pour les Provinces où ces Manufactures manquent.

Corrégiment de Guamalies.

Tous ces Corrégimens, comme ceux des Evêchés, sont remplis de Bourgs, de Villages & de Hameaux, habités par des Espagnols, des Metifs & des Indiens, sans aucune regle pour la proportion du nombre : & comme la résidence du Corrégidor, qui en prend le titre de Capitale, est souvent fort éloignée des autres parties du Païs de sa Juridiction, chaque Corrégiment a été divisé en plusieurs districts, chacun desquels le Corrégidor gouverne par un Subdélégué. Les grandes Habitations ont ordinairement chacune leur Curé particulier ; & les petites sont jointes, au nombre de deux ou trois, sous un même Curé, qui a des Vicaires pour l'assister lorsqu'elles sont éloignées entr'elles. Ces Curés sont ou réguliers, ou séculiers, suivant le droit que chacun de ces deux Ordres prétend avoir acquis, dans le tems de la Conquête.

Ordre établi dans les Corrégimens.

L'Evêché de Truxillo, premier Diocése de l'Archevêché de Lima, s'étend au Nord de cet Archevêché, & termine de ce côté la Juridisction de la Viceroïauté du Pérou. Il s'étend même au de-là, puisqu'il comprend le Gouvernement de Jaen de Bracamoros, qui appartient à l'Audience de Quito : mais on ne doit parler ici que des Corrégimens de cet Evêché qui sont compris dans le Gouvernement du Pérou. On en compte sept : 1 Truxillo. 2 Sagna. 3 Piura. 4 Caxamalca. 5 Chachapoyas. 6 Llulla & Chillaos. 7 Pataz ou Caxamarquilla.

Corrégimens des Diocèses de l'Audience de Lima.

Diocèse de Truxillo & ses sept Corrégimens.

I. Ce Corrégiment n'a pas plus de vingt lieues de long, entre Chocopé & Moche. Truxillo, sa Capitale, est, suivant les observations des deux Mathématiciens Espagnols, à 8 dégres 6 minutes 3 secondes de Latitude australe. Sa situation est agréable, dans la vallée de Chimo. Elle est ceinte d'un mur de brique ; & pour la grandeur, elle peut être comptée entre les Villes du troisieme rang. Sa distance du rivage de la Mer n'est que d'environ une demie lieue ; & le Port de Yuanchaco, quoiqu'éloigné de deux lieues vers le Nord, sert à son Commerce maritime. Les maisons de Truxillo ne manquent point d'apparence. Les principales sont de brique cuite, avec de grandes Portes & des Balcons; les autres sont de Brique crue. Mais elles sont toutes fort peu exhaussées ; ce qui vient de la crainte des tremblemens de

Terre. L'Evêque, le Corregidor, & le Chapitre, qui est composé d'un Doïen, d'un Chantre, d'un Archidiacre, de quatre Chanoines & de deux Prébendiers; le Trésor Roïal & ses deux Officiers, qui sont le Contador & le Trésorier; enfin plusieurs Couvens de différens Ordres, entre lesquels on nomme un Collége de Jesuites, un Hôpital de N. D de Bethléem, & deux Monasteres de Filles, l'un de Sainte Claire, l'autre de Carmelites, augmentent beaucoup la splendeur de cette Ville. Les Habitans sont un mêlange de toute sorte de races: mais entre les Espagnols, il se trouve des Familles très distinguées. En général, ils sont tous civils & fort bien élevés. L'habillement & les usages y sont les mêmes qu'à Lima. Il n'y a point de Familles un peu aisées, qui n'aient leurs Caleches, sans lesquelles il seroit difficile de marcher dans des rues toujours couvertes de sable. Toute la Vallée est extrêmement fertile, en grains, en fruits, en raisins, en cannes de sucre. Les arbres touffus, qui environnent la Ville, forment d'agréables promenades, & l'on y jouit toujours d'un beau Ciel.

Sagna.

II. Le Corrégiment de Sagna suit, au Nord, celui de Truxillo, & s'étend d'environ trente lieues, depuis Chocopé, jusqu'à Morropé.

Chocopé est un Bourg de soixante ou soixante-dix Familles, la plupart Espagnoles, & le reste Indiennes. On remarque de ce Bourg, comme une propriété fort singuliere dans ces climats, qu'en 1726 il y plut pendant 40 jours continuels, avec cette particularité, que la pluie commençoit le soir à quatre ou cinq heures, & finissoit le lendemain matin à la même heure, le Ciel étant serein tout le reste du jour. Cet accident imprévu y détruisit toutes les maisons qui n'étoient pas de brique cuite. Pendant ce déluge les vents du Sud ne varierent point, & soufflerent avec tant de force, qu'ils agitoient le sable, quoique changé en limon. Deux ans après, il y plut pendant onze jours, mais avec moins de force: & depuis, on n'a pas vu de pareil phénomene, comme on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vû de semblable auparavant.

A treize ou quatorze lieues de Chocopé, on rencontre le Bourg de San Pedro, dont le terroir est fertilisé par la Riviere de Chiloma. Il produit en abondance des cannes de sucre, des raisins & des fruits de toute espéce. On arrive ensuite à Lambayeque, qui est à vingt lieues de San Pedro: mais dans l'intervalle on traverse la Riviere de Xaquetepeque, laissant le Bourg du même nom à un quart de lieue de distance, & l'on passe par le Bourg de Monsefa à quatre ou cinq lieues de Lambayeque. Sagna, qui a donné son nom au Corrégiment, aïant été saccagé en 1681 par les Pirates Anglois, tous ses Habitans se transporterent à Lambayeque, qui est devenu la résidence du Corrégidor. Aussi ce Bourg ne contient-il pas moins de 1500 Maisons, & 3000 Chefs de Familles. A peu de distance coule une Riviere de même nom, qu'on passe à gué lorsqu'elle est basse, & sur un Pont de bois dans les grandes eaux. Elle est quelquefois tout-à-fait à sec. Les environs de Lambayeque sont fertiles, autant que la Riviere, & les Canaux qu'on en tire, y repandent la fécondité. On compte de-là quatre lieues à *Morropé*, Bourg d'environ 160 Familles, toutes Indiennes, & situé près d'une Riviere nommée Pozuelas, qui cesse de couler en Eté.

Piura.

III. De Morropé à *Sechura*, premier Bourg de la Jurisdiction de Piura, on

on compte vingt-huit ou trente lieues, d'un espace qu'on nomme le Désert, parcequ'il ne s'y trouve que des sables, sans aucune Habitation. Ce terrein est si égal, si uni, & d'une si vaste étendue, qu'il est aisé de manquer la route. D'ailleurs le sable y est si continuellement remué par le vent, que les Guides mêmes perdent la trace. Leur ressource, dans ces occasions, est d'observer si l'on a le vent en face, quand on est en chemin vers Lima, & au dos quand on en revient. Avec cette regle, on est sûr de ne pas s'égarer, parceque les vents du Sud regnent constamment dans cette Contrée. Un autre moïen, pratiqué par les Guides, est de prendre dans leurs mains, en divers endroits, des poignées de sable & de le flairer : ils distinguent, par l'odeur, s'il y a passé des Mules, apparemment parceque la fiente de ces Animaux y laisse quelque impression. Ceux qui, marchant sans Guides, s'arrêtent pour dormir, courent risque de ne savoir quelle route tenir à leur reveil; & si l'on perd une fois cette connoissance, il faut s'attendre à périr de fatigue & de misere. On doit avoir fait aussi sa provision d'eau, sans quoi l'on est ménacé de mourir de soif dans cette route. Il y en a une autre, nommée le *Rodeo*, dont on ne nous fait connoître que le nom.

Comment on traverse le Désert.

Le Bourg de Sechura fut d'abord bâti proche de la Mer, à peu de distance d'une pointe nommée Aguja. Mais aïant été submergé, il s'est rétabli à une lieue du rivage; & peut contenir aujourd'hui environ deux cens Maisons, avec une grande Eglise de brique. Ses Habitans sont des Indiens, presque tous Voituriers ou Pêcheurs. On passe, dans le voisinage, une Riviere du même nom, qui se seche pendant l'Eté; & l'on creuse alors, dans son lit, des Puits, qui donnent une eau épaisse & saumâche.

A dix lieues de Sechura, on arrive à Piura, par une route unie, mais déserte, & sabloneuse. Piura est une Ville assez considérable, fondée en 1531, par François Pizarre, & la premiere Colonie des Espagnols, au Pérou. On lui donna d'abord le nom de Saint Michel de Piura, sous lequel elle paroit souvent dans la Rélation de la Conquête. Elle étoit alors, dans la Vallée de Targasala; mais l'air y étant si mal sain, qu'on fut obligé de la transférer, elle est aujourd'hui située sur un terrein sabloneux & fort élevé. Sa Latitude est à 5 degrés 11 minutes 1 seconde du Sud; & l'on observe que l'aiguille y varie de 8 degrés 13 minutes Nord-Est. Ses Maisons sont de brique, & la plûpart fort basses. Outre son Corrégidor, dont la Jurisdiction s'étend dans le Païs-Bas & dans les Montagnes, elle a un Bureau des Finances, avec un Contador & un Trésorier. On ne lui donne pas moins de quinze mille Habitans, Espagnols, Metifs, Indiens & Mulâtres. L'air y est sain, quoique chaud, & fort sec, parcequ'il n'y pleut jamais. Une Riviere, qui arrose son terroir, y répand d'autant plus de fertilité, que l'eau s'y distribue facilement par un grand nombre de Canaux; mais, en Eté, elle disparoit si absolument, qu'il ne reste pas la moindre trace de son passage. On remarque, dans Piura, un Hôpital desservi par des Religieux Bethléemites, où l'on guérit particulierement le mal de Naples. Le climat est si favorable à cette cure, qu'on y accourt de toutes les parties du Pérou; & l'on assure qu'avec moins de remedes & moins de lenteur, que dans tout autre Païs, les Malades y reçoivent une parfaite guérison.

Climat favorable à la guérison du mal de Naples.

Comme tout le terroir de ce Corrégiment, compris ſous le nom de Païs-Bas, ou de Vallées, ne produit que des Algarrobales, du Maïz, du Coton, du Grain, des Fruits & des Racines, dont les Habitans ſe nourriſſent, leurs plus grandes richeſſes conſiſtent dans les pâturages, où ils engraiſſent de nombreux Troupeaux de Chêvres. Les boucheries ſont bien fournies de Chevreaux; tandis que de leurs peaux, on fait du maroquin; & de leur graiſſe, du ſavon, dont une grande quantité ſe transporte à Lima, Quito & Panama. Un autre Commerce, qui n'eſt pas moins avantageux, pour Piura, eſt celui des Mules, tant de celles qui s'y vendent, que de celles qu'on y emploie. Tous les effets, & toutes les marchandiſes qu'on envoie de Quito, à Lima, ou qui, venant d'Eſpagne, débarquent au Port de Payta, ne peuvent être remiſes à leur deſtination, que par les Mules de Piura.

Après Piura, ou trouve au Nord le Bourg d'Amotapé, & dix lieues plus loin, celui de Parignas: enſuite, à quatorze lieues, celui de Mancora, d'où l'on n'a plus qu'environ vingt-quatre lieues, juſqu'à Tumbez. Cette diſtance, & les difficultés de la route, n'empêchent point que Motapé & Mancora ne ſoient des Annexes de la Cure de Tumbez, & qu'ils ne faſſent partie de ſa Lieutenance, qui dépend du Corrégiment de Piura. Ce Port, ſi fameux dans l'Hiſtoire de la Conquête, & ſi floriſſant avant l'arrivée des Eſpagnols, n'offre aujourd'hui qu'un Bourg de cent-cinquante Familles, Metifs, Indiens, Mulâtres, & peu d'Eſpagnols. A la vérité les bords de ſa Riviere, qui ſe jette dans le Golfe de Guayaquil, preſque vis-à-vis de l'Ile de l'Amortajado, ou Sainte Claire, ſont couverts d'un grand nombre de Maiſons. Les Barques peuvent remonter cette Riviere, juſqu'au Bourg, qui eſt ſitué auſſi ſur ſa rive, à peu de diſtance des Montagnes, ſur un terrein ſabloneux, que de petites dunes de ſables rendent inégal. L'air y eſt extraordinairement chaud & ſec. Il y pleut ſi rarement, qu'il ſe paſſe pluſieurs années ſans pluie; alors elle dure tout l'Hiver. Suivant l'obſervation des deux Voïageurs, la Latitude de Tumbez eſt de 3 degrés 33 minutes 16 ſecondes du Sud. Depuis ce Port, juſqu'à Lima, tout le Païs qui s'étend des Andes à la Mer, porte le nom de Vallées. On compte de Tumbez à Lima, 264 lieues; c'eſt-à-dire, 62 de Tumbez à Piura, 89 de Piura à Truxillo, & de Truxillo à Lima, 113.

Etat préſent de Tumbez.

Caxamalca.

IV. Ce quatrieme Corrégiment eſt ſitué à l'Orient de Truxillo, & ſa Juriſdiction s'étend fort loin, par l'eſpace que laiſſent entr'elles les deux Cordillieres des Andes. Son terroir eſt fertile, en grains, en fruits & en légumes. Il nourrit beaucoup de gros & de menu Betail: mais il abonde particulierement en Haras. La plûpart des Indiens qui l'habitent ſont Tiſſerands, en toiles de coton, qui ſervent à faire des voiles de Navire, des Pavillons, des couvertures de lit; & c'eſt une des meilleures parties de ſon Commerce. Il s'y trouve auſſi quelques Mines d'argent, mais de peu de valeur.

Chachapoyas.

V. Du même côté, quoique plus à l'Eſt, eſt le Corrégiment de Chachapoyas, ſitué hors des Cordillieres, à l'Orient de ces Montagnes. Son étendue eſt conſidérable, mais la plus grande partie en eſt déſerte. Les Indiens s'y occupent auſſi à faire des toiles de coton, principalement pour ſervir de ta-

pisseries, & pour d'autres meubles. La finesse des couleurs, qu'ils mêlent dans le tissu, rend ces ouvrages fort agréables.

Description du Perou.

Llulla & Chillaos.

VI. A l'extrêmité Méridionale du Corrégiment de Chachapoyas, & à l'Orient de la Cordilliere, on trouve la Jurisdiction de Llulla & de Chillaos, dont le climat est humide & chaud, parceque le terrein en est bas, & rempli de forêts, qui le rendent fort désert. Il confine à la Riviere de Moyobamba, qui commençant à couler de ces Provinces Méridionales du Pérou, forme le Fleuve de Marañon. La principale denrée de ce district est le tabac, & cette espece de fruit, qu'on nomme *Amandes des Andes*.

Patas, ou Caxamarquilla.

VII. Ce dernier Corrégiment du Diocese de Truxillo est diversement situé; & cette différence en met beaucoup dans son climat, comme dans ses fruits & ses autres productions. Le Païs produit de l'or; & son principal Commerce consiste à troquer ce métal, pour de la monoie courante, sur-tout pour des especes d'argent, qu'on y estime plus que l'or, parcequ'elles y sont plus rares.

Guamanga, second Evêché de l'Audience de Lima, & ses Corrégimens.

La Ville de Guamanga, fondée par François Pizarre en 1539, sur les ruines d'un Village Indien, reçut d'abord le nom de San Juan de la Vittoria, en mémoire de la retraite de l'Ynca Mango, qui prit le parti de se renfermer dans les Montagnes. Elle fut bâtie pour faciliter la communication entre Lima & Cusco. Mais sa premiere situation aiant paru incommode pour les besoins de la vie, parcequ'elle étoit trop proche des Andes, elle fut transférée où elle est aujourd'hui. Les Corrégimens, compris dans son Diocese, sont, 1 Guamanga, 2 Guanta, 3 Vilcas Guaman, 4 Andaguaylas, 5 Guanca-belica, 6 Angaraes, 7 Castro Virreyna, 8 Parina-Cocha, 9 Lucanas.

Corrégiment de Guamanga.

I. La Jurisdiction de cette Ville, telle qu'elle fut réglée dès sa fondation, commençoit où finit le Corrégiment de Jauxa, & s'étendoit jusqu'au Pont de Vilcas. A présent elle a pour bornes les Provinces qui l'environnent, & elle renferme le Bourg ou le Bailliage d'Anco, qui n'est qu'à trois lieues de la Ville. Son climat est tempéré, fertile en grains & en fruits. Ses Troupeaux, qui sont en abondance, ses Cuirs, & ses Confitures en conserves & en gelées, lui forment un bon Commerce. La Ville est située sur le panchant de quelques Collines, qui s'étendant vers le Sud, renferment à l'Orient une Plaine traversée par une belle Riviere. On compte, entre les Habitans de Guamanga, environ vingt-Familles Nobles, qui en occupent le centre, & dont les maisons sont hautes, bâties de pierres, bien travaillées, & généralement couvertes de tuiles, avec des jardins & des vergers. Les grands Fauxbourgs, dont cet espace est environné, sont habités par des Indiens; & les Maisons, quoique basses, y sont aussi de pierre; maniere de bâtir assez générale dans les lieux éloignés des Côtes. L'Eglise Cathédrale est fort ornée. Son Chapitre consiste dans un Doïen, un Archidiacre, un Chantre, deux Chanoines, dont les Canonicats s'obtiennent par concours, deux Prébendiers & un Pénitencier. L'Evêque a son Séminaire, qui se nomme Saint Christoval, & dont l'Eglise est la Paroisse des Espagnols. Celle des Indiens, nommée Sainte Anne, a, pour Succursales, les Chapelles de Cormenca, de Belen, de S. Sébastien & de S. Jean Baptiste. L'Eglise des

Situation & splendeur de la Ville.

Dominiquains fait une autre Paroisse d'Indiens, dont le Curé est un Religieux de cet ordre. Guamanga est ennobli par une Université roïale, avec les revenus nécessaires pour des Professeurs en Philosophie, en Théologie & même en Droit. Le Magistrat de la Ville est composé de Nobles, & n'a point d'autre Président que le Corrégidor. Outre les Dominiquains, on voit, à Guamanga, des Cordeliers, des Peres de la Merci, des Augustins, un Hôpital de Saint Jean de Dieu, un Collége de Jésuites, un Hospice de Saint François de Paule, des Religieuses de Sainte Claire, des Carmelites & une Communauté de Dévotes.

Guanta.

II. Ce Corrégiment est à l'Ouest-Nord-Ouest de Guamanga, & commence à quatre lieues de cette Ville. Son étendue est de vingt-cinq ou trente lieues en longueur. L'air y est bon, & le terroir abondant en grains & en fruits. Il a des Mines d'argent, moins riches aujourd'hui qu'autrefois. La Riviere de Jauxa forme, dans l'endroit où elle commence à porter le nom de Tayaxaca, une Ile où croît en abondance la fameuse Herbe qui se nomme *Coca*. Cette Herbe, le plomb de quelques Mines de ce métal & les denrées que la Province fournit à Guamanga, font son principal Commerce.

Vilcas Guaman.

III. Au Sud-Est de Guamanga, à six ou sept lieues de cette Ville, commence le Corrégiment de Vilcas Guaman, qui a plus de trente lieues d'étendue. L'air y est tempéré; les grains, les fruits & les bestiaux y sont en abondance. Ses Habitans Indiens fabriquent des Bayettes, des Cordelots & d'autres Etoffes de laine, qui se transportent à Cusco, à Potosi, & dans d'autres lieux. On trouve, dans cette Jurisdiction, une des anciennes Forteresses Indiennes, dont la description sera le sujet d'un curieux article. Le Bourg même de Vilcas Guaman en avoit une, qui a été ruinée, pour bâtir l'Eglise, de ses débris.

Andaguaylas.

IV. A l'Orient de Guamanga, en tirant un peu vers le Sud, on trouve le Corrégiment d'Andaguaylas, dont la Jurisdiction s'étend plus de vingt lieues vers l'Est, par un espace qui s'ouvre entre deux rameaux de Montagnes. Son terroir, arrosé de quelques petites Rivieres, en devient extrêmement fertile. L'air y est en partie chaud, en partie tempéré. Les terres y produisent, à proportion de l'arrosement qu'elles reçoivent, des cannes de sucre, du Maïz, du Froment & d'autres denrées en abondance. Le Païs est un des plus peuplés du Pérou, & les Familles nobles de Guamanga y ont des Domaines, qui leur rendent beaucoup de sucre.

Guanca Belica.

V. Ce Corrégiment commence à trente lieues au Nord de Guamanga. Guanca-Belica est une Ville, qui fut fondée à l'occasion d'une fameuse & riche Mine de vif-argent, qu'elle a dans son voisinage. Elle ne subsiste que du produit de cette Mine, car l'air y est si rude que la terre n'y produit rien. Il y a, dans la Ville même, une Fontaine dont l'eau est si pétrifiante, que les pierres qui en sortent sont emploïées à toute sorte d'Edifices. On verra, dans un autre article, les propriétés de la Mine de vif-argent. Elle vaut à sa Ville, depuis 1735, l'honneur d'avoir un Gouverneur particulier, avec le titre de Surintendant de cette Mine.

Angaraes.

VI. Le Corrégiment d'Angaraes est dépendant du Gouvernement de

Guanca-Belica; mais il n'en a pas moins sa Jurisdiction particuliere, qui commence à vingt lieues de Guamanga, vers l'Ouest-Nord-Ouest. L'air y est bon, & le terroir abondant en grains, en fruits & en bestiaux.

Castro Virreyna.

VII. Castro Virreyna est à l'Occident de Guamanga, & n'a pas moins de trente lieues d'étendue. Son terroir est fertile, quoique de nature fort variée. Dans les Bruïeres, qui sont la partie la plus froide, on nourrit beaucoup de ce Bétail qu'on nomme Vicuñas au Pérou, & dont la laine fait une excellente partie du Commerce de cette Contrée.

Parina Cocha.

VIII. A vingt lieues de Guamanga, vers le Sud, on entre dans le Corrégiment de Parina-Cocha, dont la Jurisdiction a vingt-cinq lieues d'étendue. On y nourrit quelques Troupeaux; les grains & les fruits y sont en abondance: mais sa principale richesse consiste dans plusieurs Mines d'or & d'argent, plus fécondes aujourd'hui que jamais.

Lucanas.

IX. Entre l'Ouest & Sud, à vingt-cinq ou trente lieues de Guamanga, est le Corrégiment de Lucanas; climat froid ou tempéré. On y recueille abondamment des fruits & des grains, & les Troupeaux y sont en grand nombre. Ce Païs a des Mines d'argent si abondantes, qu'on les compte entre les principales richesses du Pérou; & les Marchands qu'elles y attirent y rendent le Commerce fort considérable.

Cusco, troisiéme Evêché de l'Audience de Lima, & ses Corrégimens.

On remet la Description particuliere de Cusco à l'article qui contiendra celle des Villes principales. Son Evêché contient quatorze Corrégimens: 1 Cusco; 2 Quispicanchi; 3 Abancay; 4 Paucartambo; 5 Calcaylares; 6 Chilques & Masqués; 7 Cotabamba; 8 Canas & Canches ou *Tinta*; 9 Aymaraes; 10 Chumbi-Vilcas; 11 Lampa; 12 Caravaya; 13 Asangaro & Asilo; 14 Apolobamba.

Corrégiment de Cusco.

I. La Jurisdiction du Corrégiment de Cusco s'étend à deux lieues aux environs. L'air y est tempéré, excepté sur quelques Montagnes, où il fait plus froid que chaud, & où l'on éleve des Troupeaux, tandis que dans les lieux bas on recueille des grains & des fruits en abondance.

Quispicanchi.

II. Ce Corrégiment commence presqu'aux Portes de la Ville de Cusco, du côté du Sud, & s'étend de l'Est à l'Ouest un peu plus de vingt lieues. La plûpart de ses Terres appartiennent aux Familles nobles de Cusco. On y recueille du Froment, du Maïz, des Racines & des Fruits. On y fabrique des Bayettes & des Droguets de laine. Une partie de cette Jurisdiction, confine à des Forêts, habitées par les Bravos ou Indiens sauvages; & cette partie, produit beaucoup de Coca, qui fait un des principaux Commerces du Païs.

Abancay.

A quatre lieues au Nord-Est de Cusco commence le Corrégiment d'Abancay, qui a plus de trente lieues d'étendue. La température de l'air y varie, suivant la situation des lieux. En général, il est plus chaud que tempéré; & dans les parties chaudes, on voit de vastes plantations de Cannes douces, dont on tire des sucres d'une qualité supérieure. Les endroits moins chauds produisent abondamment du Froment, du Maïz & d'autres denrées. C'est dans cette Jurisdiction qu'est la fameuse Vallée de Xaquixaguana, par corruption Xajaguana, où Gonzale Pizarre fut défait & pris par le Président de la Gasca.

Paucartambo.

IV. L'entrée de ce Corrégiment est à huit lieues de Cusco vers l'Est.

Il eſt d'une aſſez grande étendue ; & du tems des Yncas il produiſoit plus de Coca qu'aucun autre ; mais ce Commerce y eſt fort diminué, depuis que pluſieurs autres Provinces l'ont adopté. Il eſt d'ailleurs aſſez fertile en grains & en fruits.

Calcaylares.

V. A quatre lieues de Cuſco, vers l'Oueſt, on entre dans la Juriſdiction de Calcaylares, qui l'emporte ſur toutes les autres Provinces par la douceur de ſon climat, par ſon extrême fertilité en grains & par la délicateſſe de ſes fruits. Le ſucre n'y eſt pas moins excellent. Sans autre apprêt que celui qu'il reçoit dans le Païs, il eſt auſſi ferme & auſſi blanc que celui qui ſort des rafineries de l'Europe. Mais on ſe plaint que l'abondance en eſt diminuée, faute de bras pour la culture des Cannes.

Chilques & Maſqués.

VI. Ce Corrégiment commence à ſept ou huit lieues au Sud-Oueſt de Cuſco, & s'étend à plus de trente lieues. Le terroir produit des grains, & nourrit beaucoup de Beſtiaux. Les Indiens y fabriquent diverſes Etoffes de laine.

Cotabamba.

VII. A vingt lieues au Sud-Oueſt de Cuſco, on entre dans le Corrégiment de Cotabamba, qui s'étend entre les deux Rivieres d'Abancay & d'Apurima, à plus de trente lieues. L'air y eſt différent comme la ſituation des lieux : mais, dans cette variété, le terroir nourrit beaucoup de Beſtiaux, & produit quantité de fruits & de grains. Il a des Mines d'argent & d'or qui rendent beaucoup moins qu'autrefois.

Canas, & Canchés, ou Tinta.

VIII. Cette Juriſdiction commence à vingt lieues au Sud de Cuſco, & s'étend du même nombre, tant du Nord au Midi, que de l'Eſt à l'Oueſt. Elle eſt diviſée, par la Cordilliere, en deux parties ; l'une haute, & ſituée dans les Montagnes, qui s'appelle Canas ; l'autre baſſe, qui porte le nom de Canchés. Celle-ci jouit d'un air tempéré & produit toute ſorte de grains ; au lieu que la premiere, plus expoſée au froid, n'a gueres que des pâturages, où l'on éleve quantité de Beſtiaux. Les grandes Prairies, qui ſe trouvent entre les Collines, nourriſſent, tous les ans, vingt-cinq à trente mille Mules, qu'on y amene du Tucuman, & qui ſe vendent dans les Foires du Païs, où l'on vient en acheter de pluſieurs autres Provinces. Canas renferme une célebre Mine d'argent, qui ſe nomme *Condonoma*.

Aymaraès.

IX. Le Corrégiment d'Aymaraès commence à quarante lieues au Sud-Oueſt de Cuſco, & s'étend de trente lieues. Il produit beaucoup de grains & de ſucre. Il nourrit quantité de Troupeaux, & renferme des Mines d'or & d'argent, mais plus ſtériles, ou moins bien exploitées qu'autrefois

Chumbi-Vilcas.

X. A l'Oueſt de Cuſco, un peu plus qu'à 40 lieues de cette Ville, on entre dans le Corrégiment de Chumbi-Vilcas, qui s'étend d'environ 30 lieues, & qui fournit beaucoup de grains & de Beſtiaux. Il a quelques Mines d'or & d'argent.

Lampa.

XI. A 30 lieues au Sud, de la même Ville, eſt le Corrégiment de Lampa, principale des Provinces compriſes ſous le nom de Collao. Le Païs eſt mêlé de Plaines & de Collines, également riches en pâturages, & toujours couvertes d'un grand nombre de Troupeaux ; mais c'eſt un

climat froid, qui ne produit pas d'autres fruits que des Papas & des Quinoas. Il a des Mines d'argent, qui rendent beaucoup.

Description du Perou.

Caravaya.

XII. Le Corrégiment de Caravaya commence à 60 lieues au Sud-Est de Cusco, & n'a pas moins de 50 lieues d'étendue. L'air y est froid, à l'exception de quelques lieux bas & exposés au Soleil, où l'on recueille un peu de Coca. Il ne manque d'ailleurs ni de grains & de fruits, ni de légumes & de pâturages. Tout le Païs est rempli de Mines d'argent. C'est là que sont les fameux Lavoirs, nommés *Lavaderos* de San Juan de l'Oro y Pablo Cobla, & celui qu'on nomme *Monte de Anama*, à deux lieues du Bourg de Puto, où résident les Officiers du Trésor roïal. Cette Province est séparée des Indiens Idolâtres des Montagnes, par une Riviere qui charie tant d'or dans son sable, qu'en divers tems de l'année, les Chefs de ces Peuples envoient des Détachemens de chaque Habitation pour le recueillir, & l'emploient à païer le Tribut qu'ils doivent à l'Espagne. Cette corvée porte entr'eux le nom de Chichina. Les Mines d'or & d'argent sont d'ailleurs en grand nombre dans cette Province, & le travail y est fort ardent. En 1713, on découvrit sur la Montagne d'Ucuntaya, une grande croute d'argent presque massive, qui rendit plusieurs millions, mais qui fut bien-tôt épuisée. Entre les Mines d'or, on vante celle d'Aporoma, dont l'or est à 23 carats.

Corvée des Indiens, nommée Chichina.

XIII. A 50 lieues au Sud de Cusco, on trouve le Corrégiment d'Asangaro & Asilo, dont l'air est si froid, que son terroir n'a que des pâturages, où l'on nourrit de nombreux Troupeaux, qui font son commerce. Cependant, il a quelques Mines d'argent au Nord-Est. Les racines propres aux climats froids du Pérou, telles que les Papas, les Quinoas & la Canuaga, y croissent en abondance. Ce Corrégiment est du ressort de l'Audience de Charcas.

Asangaro & Asilo.

XIV. Sur les Frontieres des Moxes, qui sont des Missions de Jésuites, on trouve, à 60 lieues de Cusco, sept Villages d'Indiens de diverses Nations nouvellement convertis au Christianisme par des Religieux Franciscains, qui les ont fait renoncer à leur vie sauvage. On leur a donné un Officier, revêtu de l'autorité civile & militaire, qui commande la Milice de leur sept Communautés, autant pour y faire respecter les Missionnaires, que pour les défendre contre les entreprises des Indiens Idolâtres. C'est ce nouveau Corrégiment qui se nomme Apolobamba.

Apolobamba.

On a divisé l'Evêché d'Arequipa en six Corrégimens. 1. Arequipa; 2. Camana; 3. Condesuios d'Arequipa; 4. Caylloma; 5. Moquagua; 6. Arica.

Arequipa, quatrieme Evêché de l'Audience de Lima, & ses Corrégimens.

I. Le Corrégiment d'Arequipa ne s'étend pas au-delà des Villages des environs, où le climat n'est pas différent de celui de la Ville. Ce terroir n'éprouve jamais la sterilité de l'Eté. Il est toujours couvert de fruits, de grains & de verdure. Les pâturages y sont si abondans, que les Troupeaux, toujours gras, ne peuvent les consumer. La Ville d'Arequipa, fondée d'abord par François Pizarre dans un lieu qui portoit déja ce nom, fut ensuite transferée dans la Vallée de Quilca, à 20 lieues de la Mer. C'est aujourd'hui une des plus grandes Villes du Pérou. Elle est avantageusement située, dans un terrein uni, & bâtie de belles pierres. Les Mai-

Ville d'Arequipa.

sons y sont richement meublées. Son climat est si doux, qu'on n'y ressent jamais aucun excès de froid & de chaud. Aussi la Campagne y est-elle sans cesse émaillée de fleurs; & ce Printems perpétuel en éloigne les maladies qui viennent de l'intemperie des Saisons. Une Riviere, qui coule près des murs, entraîne, par des Canaux qu'on a conduits dans les rues, toutes les immondices qui pourroient infecter l'air. Mais tant d'agrémens sont diminués par les tremblemens de terre auxquels cette Ville est sujette, comme toutes les parties de la même Contrée. On en compte quatre, qui l'ont ruinée autant de fois, dans les années 1582, 1600, 1604, & 1725. Elle ne laisse pas d'être toujours fort peuplée, surtout de Familles nobles, que les avantages de sa situation, & la commodité du Port d'Aranta, qui n'en est qu'à vingt lieues, y ont attirées en plus grand nombre que dans aucune autre Ville du Perou. Le Gouvernement civil & militaire y est entre les mains du Corrégidor, avec un Conseil de Régidors, choisis tous les ans à la pluralité des voix, entre la principale Noblesse. Autrefois cette Ville étoit du Diocese de Cusco. Elle en fut séparée en 1609, pour former elle-même un Siége Episcopal, dont le Chapitre est composé de cinq Dignités; le Doïen, l'Archidiacre, le Chantre, le Trésorier, l'Ecolâtre; & de cinq Canonicats. Les Espagnols forment une grande Paroisse, qui se nomme *el Sagrario*, desservie par deux Curés; & celle des Indiens se nomme Sainte Marthe. On compte, dans Arequipa, sept Communautés d'Hommes, Dominiquains, Cordeliers, Recollets, Augustins, Jésuites, la Merci, Saint Jean de Dieu; un Séminaire pour les Ecclésiastiques emploïés au Service de la Cathédrale; & trois Couvens de Filles, Carmelites, Sainte Catherine & Sainte Rose. Il y a des Commissaires de l'Inquisition & de la Croisade, & un Tribunal des deniers roïaux.

Charmes de son climat.

Camana.

II. En suivant les Côtes de la Mer du Sud, à quelque distance néanmoins des plages; on traverse le Corrégiment de Camana, qui renferme plusieurs déserts le long de la Côte. Il s'étend, vers l'Est, jusqu'aux premieres Montagnes de la Cordilliere: son principal Commerce consiste en Anes, & quelque argent qui se tire de quelques Mines assez négligées, dans la partie des Montagnes.

Condesuios d'Arequipa.

III. A 50 lieues d'Arequipa, au Nord, on entre dans le Corrégiment de Condesuios, qui est d'environ trente lieues d'étendue. L'air & le terroir y sont différens, suivant la situation des lieux. On y trouve une sorte de Cochenille sauvage, dont les Indiens font quelque commerce avec les Provinces qui ont des Fabriques d'Etoffes de Laine: ils la réduisent en poudre, dont ils mêlent quatre onces avec douze de Maïz violet; & pétrissant le tout ensemble, ils en font de petits pains quarrés, de quatre onces chacun, auxquels ils donnent le nom de Magno, & qu'ils vendent une piastre la livre. Ce Païs a d'anciennes mines d'or & d'argent, plus négligées qu'autrefois, parcequ'elles sont moins abondantes.

Caylloma.

IV. La Jurisdiction de Caylloma est à trente lieues d'Arequipa, au Nord-Est. Elle est fameuse par ses Mines d'argent, qui ne cessent pas de fournir beaucoup, quoique depuis leur ancienne découverte, on y ait continuellement travaillé. Mais la plus grande partie du Païs est si froide, qu'il n'y

croît




SUITE DU PEROU
AUDIENCE DE CHARCAS.
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
25
50
Tiré des meilleures Cartes et en particulier
de l'Amerique de M. d'Anville.
1756.
ANDES de Cusco
COLLAO
Aymaraes
Arequipa
Chucuito
L. Titicaca de Chuquito
la Paz
Laricaxa
ANDES
Chumanos
Ramanos
Mobimas
MOJOS
Raches
Yuracares
Cochabamba
PARIA
Oruro
Chuquisaca ou la Plata
Porto
Atacama
Lipes
Pisco
Yca o Valverde
Laguna
Quesmado
la Nasca
Lucanes
Parmacocha
Costa-bamba
Chuquinga
Yuaca
Hacari
Pto Pescadores
Atico
Ocoña
S. Miguel de Ribera
Condé Suyos de Arequipa
Callonia
Quilca
Hormillos
Xuli
Moquegua
Ylo
Pta de Colza
Arica
Tacna
Sapa
Camarones
Pisagua
Morro de Carapucho
Iquiqui
Tarapaca
el Farellon
R. de Loa
Algodonals
Cusco
Urcos
Acha
Cocha
Lampa
Cavana
Pucara
Tinta
Canas y Canches
Hatun Cana
Vilcabamba
Pelachuco
Sandia
Caravaya o S. Juan del Oro
Orurillo
Asillo
Asangaro
Guancane
Moho
Carabuco
Puno
S. Antonio
Acora
Hilari
Pomata
Copacavana
Tiquina
Guarina
Tiaguanaco
Guaki
Jesus de Machaca
Laxa
Hayo-hayo
Sicasica
Machaca
Zama
Julloma
Pacaxes
Curiguara
Chulumani
Caracollo
Colque Marca
Paria
Colcha
Chayanta
Amparaes
Morro Morro
Cachimayo
Pilco Mayo
Puna
Mana
el Cerro
Caranaes
Espiritu Santo
Cabeza del Negro
Cauza
Paspaya
Pilaya
Tomahabe
Tarco
Toropalca
R. de Toropalca
S. Vicente
S. Yago de Cutagaita
R. Cutagaita
Sypucha
R. de St. Juan
Tupica
Moxara
Caravacho
Chuchiu
S. Pablo
S. Borja
S. Luis
S. Pedro
S. Ignacio
S. Xavier
Trinidad
Loreto
S. Joseph
R. Beni
R. Sara
R. Mamore
Tapacri
Pocona
Misque
Omo reque
Chulon
Tomina
Tarabuco
S. Joseph de Chiquitos
Cotoca
Sta Cruz de la Sierra
la Nueva
Jesus Maria de los Montes
R. Grande
R. Parapiti
Laguna Grande
Pilco mayo
Salado
Alfaro
R. Amantala
Apere
Mamoré
Chapare
Sabaypata
Parapiti
R. Quetolo
Itimagui
Sambaya
Condorcoma
Condoroma
Victor
Sta Lucia
Hatun Colla
Paucar Colla
Tiquillaca
R. Apurimac
Pampas
Chinca
Morro
Olleras
Guallarpa
78
77
76
75
74
73
72
71
70
69
68
67
66
14
15
16
17
18
19
20
21

Description du Perou.

croît ni grains, ni fruits, à la réserve de quelques pentes des Montagnes, & des espaces qui les séparent, où le climat est un peu temperé. Dans certains Cantons, il s'y trouve quantité d'Anes sauvages.

Moquagua.

V. Le Corrégiment de Moquagua, commence à quarante lieues d'Arequipa vers le Sud, & s'étend de quarante, à seize des Côtes maritimes. Le principal Bourg, dont il tire son nom, est peuplée d'Espagnols, entre lesquels on compte quelques Familles nobles & riches. L'air est doux dans toute cette Jurisdiction, & le terroir rempli de vignobles, qui donnent beaucoup de vin & d'eau-de-vie. Il donne aussi des Papas & des Olives.

Arica.

VI. Arica, dernier Corrégiment du même Evèché, est situé le long des Côtes de la Mer du Sud. L'air y est chaud, mal sain, & la plus grande partie du terroir, sterile, excepté en Axi, ou en Piment, qui y croît en abondance. Cette seule épicerie, qui est extrêmement en usage dans toute l'Amerique méridionale, procure un Commerce considérable aux Habitans. Quelques parties de cette Jurisdiction ont aussi beaucoup d'Oliviers, dont les Olives sont de la grosseur d'un petit œuf de Poule, & ne sont pas moins délicates que les meilleures de l'Europe.

Audience de Charcas.

Idée générale de cette Audience.

CETTE Province, considerée dans toute l'étendue de sa Jurisdiction, ne le cede gueres en grandeur à celle de Lima, mais avec cette difference que celle-ci est bien peuplée, & que la premiere est entrecoupée d'un côté, de Deserts, & de Montagnes couvertes de Bois épais qui les rendent impénétrables, & traversée de l'autre par les hautes Montagnes de la Cordilliere des Andes, qui laissent entr'elles, à la vérité, de vastes Plaines. Anciennement on comprenoit, sous le nom de Charcas, diverses Contrées ou Provinces, habitées d'un nombre prodigieux d'Indiens, jusqu'à celle de Chuquisaca, où est située la Ville de Plata, Capitale aujourd'hui de toute cette Audience. La Jurisdiction commence, du côté du Nord, à Vilcanora, lieu appartenant au Corrégiment de Lampa, dans le Diocèse de Cusco. Delà, elle s'étend, vers le Sud, jusqu'à Buenos-Aires. A l'Orient elle touche au Bresil, sans autres bornes, de ce côté-là, que la fameuse ligne de démarcation. A l'Occident, elle touche à la Côte de la Mer du Sud, par la Province d'Atacama, qui est de son ressort. Le reste de l'Audience de Charcas confine au Roïaume de Chili. Dans cette vaste étendue, on compte l'Archevêché de Plata, & cinq Evêchés, qui sont, 1 La Paz; 2 Santa-Cruz de la Sierra; 3 Tucuman; 4 Paraguay; 5 Buenos-Aires; divisés, comme ceux de Lima, en plusieurs Corrégimens.

Sa division en six Siéges Ecclésiastiques.

Archevêché de Plata, & ses Corrégimens.

Ceux de l'Archevêché de Plata sont au nombre de quatorze : 1 Plata, & la Ville impériale de Potosi; 2 Tomina; 3 Porco; 4 Tarija; 5 Lipes; 6 Amparaès; 7 Oruro; 8 Pilaya & Paspaya; 9 Cochabamba; 10 Chayautas; 11 Paria; 12 Carangas; 13 Cicacica; 14 Atacama.

I. La Ville de Plata, nommée aussi Chuquisaca, fut fondée en 1559, par le Capitaine Pedro d'Anzures, sous les ordres de François Pizarre, sur les ruines du Bourg Indien de Chuquisaca, à peu de distance d'une Montagne

DESCRIPTION DU PEROU.

nommée *el Porco*, où l'on connoissoit quelques Mines d'argent, d'où les Empereurs du Pérou avoient tiré une grande quantité de ce métal. Ce fut par allusion à cette agréable circonstance, que les Fondateurs lui donnerent le nom de *Ciudad de la Plata*, Cité d'argent; mais celui du Bourg s'est conservé, & la nouvelle Ville se nomme indifferemment Chuquisaca ou Plata.

Ville de Plata.

Elle est située dans une petite Plaine (5), environnée de Montagnes qui la mettent à l'abri des vents. En Eté, la chaleur n'y est point excessive. En Hiver, saison qui commence au mois de Decembre, & qui dure jusqu'en Mars, les pluies y sont extrêmement fréquentes, & presque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs : mais dans tous les autres mois de l'année, l'air y est tranquille & serein. Les Maisons y sont de pierre & couvertes de tuiles. Celles de la principale Place ont un étage, sans le rez-de-chaussée. Elles sont grandes, bien distribuées, accompagnées de Jardins & de Vergers. L'eau courante y est rare; mais elle suffit du moins pour la consommation des Habitans, surtout depuis le soin qu'on a pris de la distribuer, par des Fontaines publiques, dans plusieurs Quartiers de la Ville. On y compte environ quatorze mille Ames, Espagnols & Indiens.

L'Audience roïale de Charcas, établie à Plata en 1559, a pour Chef un Président, qui est aussi Gouverneur & Capitaine général de toutes ces Provinces à l'exception des Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman, du Paraguay & de Buenos Aires, qui sont indépendans & absolus pour le Militaire. Avec le Président, elle est composée de cinq Auditeurs, d'un Fiscal, d'un autre Fiscal Protecteur des Indiens, & de deux Auditeurs surnumeraires. Le Corps de Ville est composé, comme dans les autres Villes, de Régidors, qui sont ordinairement choisis entre la Noblesse de la Ville, & qui ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcaldes ordinaires, pour la Police.

L'Eglise de Plata, érigée en Siege Episcopal dès l'année 1551, reçut le titre de Métropole en 1608. L'Archevêque & son Official forment le Tribunal Ecclésiastique, indépendamment de celui de l'Inquisition, de celui de la Croisade & de celui du Bien des Défunts, dont le premier dépend de l'Inquisiteur de Lima. La Ville a deux Paroisses; la premiere desservie par deux Curés, l'un pour les Espagnols & l'autre pour les Indiens; la seconde, presqu'uniquement composée d'Indiens. Les Eglises des Couvents sont magnifiques. On en compte huit; six d'Hommes : les Cordeliers, les Dominiquains, la Merci, les Augustins, les Jésuites, l'Hôpital de Saint Jean de Dieu, entretenu aux dépens du Roi; & deux de Filles, Sainte Claire & Sainte Monique. Plata s'honore aussi d'une belle Université, dédiée à Saint François Xavier, dont le Chef est un Jésuite, en mêmetems Recteur du College de sa Compagnie; mais les Professeurs sont des Prêtres Séculiers ou des Laïcs. On fait, pendant toute l'année, des Leçons publiques dans deux Colleges; celui des Jésuites, qui se nomme S. Jean, & celui de S. Christoval, Séminaire dépendant de l'Archevêque.

A deux lieues de Plata, coule une Riviere nommée Cachimayo, dont les bords sont ornés d'un grand nombre de Maisons de campagne. Une autre nommée Pilco-mayo, coule à six lieues de la Ville, sur le chemin

(5) A 8 degrés, 20 minutes 10 sec. de Latitude Australe.

de Potosi, & fournit d'excellent Poisson pendant une partie de l'année. On la traverse sur un grand Pont de pierre.

DESCRIPTION DU PEROU.

Ville de Potosi.

La Jurisdiction du Corrégiment de Plata est si étendue vers l'Occident, qu'elle comprend la Ville de Potosi, honorée du nom d'Impériale par les deux Voïageurs Espagnols. Les fameuses Mines d'argent, découvertes en 1545 dans une Montagne de ce nom (6), servirent bientôt à former une Ville également opulente & peuplée, à laquelle on ne donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la Montagne est froid & sec, ce qui rend le terroir de la Ville aride & sterile. Il n'y croît ni grains, ni fruits, ni même une plante d'herbe; mais les vivres y viennent des autres Provinces, en si grande abondance, qu'on n'y manque de rien. Le Commerce qui s'y fait, de toutes les Marchandises de l'Europe & du Pérou, ne le cede qu'à celui de Lima. On y a fixé le Tribunal des Finances, qui étoit autrefois à Plata. Le voisinage de Potosi offre des Eaux minérales chaudes, dont on vante la vertu, & qui se nomment Bains de Dom Diego.

Tomina.

II. A dix-huit lieues au Sud de Plata commence le Corrégiment de Tomina, qui confine aux Indiens sauvages, nommés Chiriguans, dont les Terres sont à l'Orient. L'air de Tomina est chaud; son terroir produit des grains, des fruits, & beaucoup de sucre. L'étendue de sa Jurisdiction est d'environ quarante lieues.

Porco.

III. Le Corrégiment de Porco commence prés de la Ville de Potosi, à vingt-cinq lieues de Plata, & s'étend d'environ vingt lieues vers l'Occident. L'air y est froid, & par conséquent peu favorable aux semences & aux fruits, mais le Païs est riche en pâturages. C'est dans ce district qu'est la célebre Montagne de Porco, dont les Mines, ouvertes par les Yncas, furent les premieres auxquelles les Espagnols firent travailler après la Conquête.

Tarija, ou Chichas.

IV. Ce Corrégiment commence à trente lieues de Plata, au Sud, & son étendue est d'environ trente-cinq lieues. L'air y est chaud dans une partie, froid dans une autre, & le terroir fertile à proportion. Il nourrit beaucoup de Bestiaux. Les Mines d'or & d'argent y sont en grand nombre. A l'extrêmité de sa Jurisdiction, sur les confins des Indiens Idolâtres, coule un Fleuve nommé *Tipuanys*, dont le sable est mêlé de beaucoup d'or.

Lipes.

V. Du même côté, en tirant un peu vers le Sud-Ouest de Plata, on trouve le Corrégiment de Lipes, dont l'étendue est aussi de vingt-cinq lieues. L'air y est très froid, & le terroir n'offre que des pâturages, où l'on nourrit de grands Troupeaux de Vicuñas, d'Alpacas ou Tarugas, & de Llamas, Animaux assez communs dans les hautes Montagnes, où le froid est continuel. Lipes a des Mines d'or, abandonnées aujourd'hui, quoiqu'elles aient été travaillées autrefois avec beaucoup de profit, sur-tout celle des Montagnes voisines de Colcha, nommée *Abitanis*, qui signifie Mine d'or, dans la Langue du Païs. Ce métal y étoit si abondant, qu'on l'y coupoit avec le cizeau.

Amparaès.

VI. Le Corrégiment d'Amparaès commence à peu de distance de Plata vers l'Orient, & s'étend jusqu'aux Corrégimens de l'Evêché de Santa-Cruz de la Sierra, particulierement jusqu'à celui de Misque Pocona. Le Corrégidor de ce district a, sous sa Jurisdiction, les Indiens qui résident à Plata.

(6) Voïez ci-dessous l'article des Mines.

On trouve dans ce terroir, qui est fort varié, quelques Troupeaux, & beaucoup de grains; surtout de l'orge, qui est son principal commerce.

Oruro.

VII. Au Nord de Plata est le Corrégiment d'Oruro, dont la Capitale, nommée Saint Philippe d'Austria d'Oruro, est située à quarante lieues de cette Ville. Le Païs n'est fertile qu'en pâturages; mais il renferme quantité de Mines d'or & d'argent; les premieres peu exploitées par les Espagnols, parcequ'ils les supposent épuisées par les Yncas, qui les avoient découvertes : mais les secondes ont fourni de grandes richesses à l'Espagne; & l'on regrette qu'elles se soient remplies d'eau, qu'on a beaucoup de peine à saigner. Il n'y a plus que celles des Montagnes de Popo, à douze lieues de Saint Philippe, qui rendent encore abondamment. La Ville d'Oruro, ou Saint Philippe, est grande, bien peuplée, & fait un fort grand commerce, que les Mines y ont attiré.

Pilaya & Paspaya.

VIII. Pilaya & Paspaya est un Corrégiment qui commence au Sud de Plata, à quarante lieues de distance. La plus grande partie de son district est située dans des Coulées, où l'air est fort bon, & qui produisent toutes sortes de grains, de fruits, de légumes, & quantité même de raisin; ce qui lui fait un commerce avantageux avec les Provinces voisines.

Cochabamba.

IX. Le Corrégiment de Cochabamba commence au Sud-Est, à cinquante lieues de Plata, & cinquante-six de Potosi. Sa Capitale, qui lui donne son nom, est une des principales Villes du Pérou, & sa Jurisdiction s'étend de quelques côtés à plus de quarante lieues. La Ville de Cochabamba est située dans une Plaine fertile & délicieuse; & tout le Païs est arrosé d'un grand nombre de Rivieres & de Ruisseaux, qui le rendant extrêmement riche en grains, l'ont fait nommer le Grenier de l'Archevêché de Plata & de l'Evêché de la Paz. L'air est bon dans toutes ses parties, & l'on y trouve, en quelques endroits, des Mines d'argent.

Chayautas.

X. Au Nord-Est de Plata, à cinquante lieues, on entre dans le Corregiment de Chayautas, qui a quarante lieues d'étendue. C'est un Païs fameux par ses Mines d'or & d'argent. Les premieres sont aujourd'hui négligées, après avoir été long-tems en honneur; & l'on s'en prend à l'eau, qui est difficile à saigner. Celles d'argent ne cessent point d'être exploitées & rendent beaucoup. Une Riviere, qui traverse cette Jurisdiction, roule des grains d'or dans son sable. Le terroir nourrit assez de Bestiaux pour la subsistance de ses Habitans.

Paria.

XI. Au Nord-Est encore, à 70 lieues de Plata, commence le Corrégiment de Paria, qui a plus de quarante lieues d'étendue. L'air est froid, & le terroir n'offre que des pâturages, qui nourissent beaucoup de Bestiaux. Aussi cette Province fournit-elle d'excellens fromages à tout le Pérou. Elle tire son nom d'un grand Lac, qu'elle renferme, & qui est formé de l'écoulement des eaux de celui de Titicaca ou Chacuita.

Carangas.

XII. Le Corrégiment de Carangas commence à soixante & dix lieues, Ouest de Plata, & s'étend de plus de cinquante. L'air y est si froid, que son terroir ne produit que des Papas, des Quinoas & des Cannaguas; mais il nourrit beaucoup de Bestiaux. Il s'y trouve aussi quantité de Mines d'argent, entre lesquelles on donne le premier rang à celle de Turco, parcequ'elle est entierement de métal *Machacado*; c'est le nom que les Mi-

heurs donnent au Minerai, lorſque les filons du métal forment un tiſſu avec la pierre dans laquelle il ſont mêlés. D'autres Mines de cette Contrée, ſans être auſſi riches, ſont encore plus ſingulieres. Ce n'eſt ni dans le Roc, ni dans les Montagnes, qu'il faut creuſer, mais dans le ſable même, où il ſuffit de faire un trou, pour en tirer des morceaux d'argent, ſans autre mélange qu'un peu de ſable qui s'y eſt attaché. Les Naturels du Païs nomment ces parties d'argent *Papas*, parcequ'on les tire de terre comme les racines de ce nom. Dom d'Ulloa croit trouver la cauſe d'une production ſi ſurprenante, dans les feux ſouterrains, qui ont aſſez d'activité pour fondre les Métaux, dans les lieux où ils s'allument. Une portion d'argent liquefiée doit couler, dit-il, & s'inſinuer dans les plus grands pores de la terre, juſqu'à ce qu'il ſe condenſe en ſe refroidiſſant.

DESCRIPTION DU PÉROU.

Etranges Mines d'argent.

XIII. Le Corrégiment de Cicacica eſt au Nord, à 90 lieues de Plata, & 40 lieues de la Paz. Son principal Bourg, qui donne ſon nom à la Province, appartient à l'Archevêché de Plata, comme tout ce qui eſt au Sud ; mais la plus grande partie des Terres, qui ſont au Nord, dépendent du Dioceſe de la Paz. On donne à ce Corrégiment, plus de cent lieues d'étendue. Dans les parties où l'air eſt fort chaud, il produit une grande abondance de Coca, qui lui fait un Commerce conſidérable. Les parties froides n'ont que des pâturages, où l'on nourrit diverſes ſortes de Beſtiaux. Quelques Mines d'argent, qui s'y trouvent, n'approchent point de celles de Carangas.

Cicacica.

XIV. Atacama eſt un Bourg, à plus de cent vingt lieues de Plata, & donne ſon nom au dernier Corrégiment de la Province de Charcas. Cette Juriſdiction s'étend aſſez loin, ſur les Côtes Occidentales de la Mer du Sud. Le Païs eſt fertile, mais entrecoupé de ſables, ſur-tout vers le Sud, où le Pérou eſt ſéparé du Chili par un grand déſert. On pêche, ſur cette Côte, une grande quantité de Tollos, poiſſon qui ſe tranſporte ſalé dans toutes les Provinces intérieures, & dont il ſe fait un grand Commerce.

Atacama.

La Province, où la Ville de la Paz eſt ſituée, étoit anciennement connue ſous le nom de Chuquiyapu, & par corruption, Chuquiabo. Ce Païs avoit été conquis par les Yncas. Les Eſpagnols s'en étant rendus maîtres, le Préſident de la Gaſca y fit bâtir une Ville, après avoir vaincu Gonzale Pizarre, & lui donna le nom de la Paz, pour immortaliſer l'honneur qu'il avoit eu d'étouffer la révolte & de rendre la paix au Pérou. Son deſſein étoit d'ailleurs de favoriſer le Commerce entre les Villes d'Arequipa & de Plata, éloignées de 170 lieues l'une de l'autre, ſans aucune Place de conſidération dans l'intervalle. Alfonſe de Mendoze, chargé de cette fondation, choiſit pour l'exécution de ſon deſſein une Vallée, nommée Las Pacaſas, Païs fertile & bien peuplé d'Indiens. Les premiers fondemens de la nouvelle Ville furent jettés le 20 d'Octobre 1548. Elle fut érigée en Siége Epiſcopal, en 1608, après avoir dépendu juſqu'alors du Dioceſe de Plata. L'Evêché de la Paz contient ſix Corrégimens : 1. la Paz ; 2. Omaſuios ; 3. Pacajes ; 4. Laricaxas ; 5. Chicuito ; 6. Paucar-Colla.

La Paz premier Evêché de l'Audience de Charcas ou Plata, & ſes Corrégimens.

I. La Juriſdiction de la Paz eſt fort bornée, & n'a gueres d'autre lieu que la Ville même. Elle eſt de médiocre grandeur, bâtie dans les Coulées de la Cordilliere, ſur un terrein inégal. Pluſieurs Collines, qui l'environnent, y bornent la vue de toutes parts, excepté vers une Riviere, qui

Corrégiment de la Paz.

Ville de la Paz.

traverse la Vallée ; encore s'étend-elle fort peu au-delà. Dans les grandes eaux, causées par les pluies, ou par la fonte des néges, cette Riviere, quoique médiocre, entraîne de prodigieux Rochers, & roule des morceaux d'or, qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Indien, se lavant les piés sur la rive, en trouva un si gros, que le Marquis de Castel Fuerte l'acheta douze mille Piastres, & l'envoïa au Roi d'Espagne, comme une rareté digne du Cabinet Roïal.

Prodigieux morceau d'argent.

La Ville, comme la plûpart des autres, est gouvernée par le Corrégidor & les Magistrats ordinaires. Outre l'Eglise Cathédrale, & la Paroisse del Sagrario, qui est desservie par deux Curés, on y compte trois autres Eglises, Sainte Barbe, Saint Sebastien & Saint Pierre ; six Couvens d'Hommes, Dominiquains, Cordeliers, la Merci, Augustins, Jésuites, Saint Jean de Dieu ; deux de Filles, Sainte Therese & la Conception ; enfin un Séminaire, sous le nom de Saint Jerôme, pour l'éducation des jeunes gens qui se destinent à l'Etat Ecclésiastique. Le Chapitre est composé d'un Doïen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, & de six Chanoines.

Le voisinage des Montagnes, qui ne sont éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du Païs froide, & l'expose aux gelées fortes, aux néges & aux frimats : mais la Ville est à couvert de ces désagrémens, par sa situation. Il y fait même assez chaud, pour cultiver aux environs, dans quelques lieux bas, des cannes de Sucre, de la Coca, du Maïz, & diverses sortes de fruits. Les Montagnes voisines sont couvertes d'arbres, dont on estime le bois. Il s'y trouve des Ours, des Tigres & des Léopards. A quatorze lieues vers l'Est, dans les mêmes Montagnes, on en distingue une fort haute, qui renferme de grandes richesses. Un coup de tonnerre en aïant détaché une roche, il y a 50 ans, on y trouva tant d'or, que pendant quelque tems l'once ne valut que huit Piastres dans la Ville. Mais toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'à présent pour exploiter cette Mine ont mal réussi, parceque la Montagne, comme celles de Quito, est continuellement couverte de nége.

Omasuios.

II. Ce second Corrégiment commence presqu'aux Portes de la Paz, vers le Nord-Ouest. Il a vingt lieues d'étendue ; & ses bornes, à l'Occident, sont les rives du fameux Lac de Titicaca, ou Chicuito. L'air du Païs est plutôt froid que temperé : aussi le terroir n'a-t'il que des pâturages, où l'on nourrit beaucoup de Bestiaux. Les Indiens, qui habitent près du Lac, s'attachent à la pêche & font un Commerce avantageux de leur Poisson.

Pacajes.

III. Au Sud-Ouest de la Paz, on entre aussi tout-d'un-coup dans le Corrégiment de Pacajes, qui differe peu du précédent par les qualités de l'air & du terroir ; mais les Mines d'argent y sont en grand nombre, quoique jusqu'à présent il y en ait peu d'exploitées par les Espagnols. La plûpart l'étoient du tems des Yncas ; ce qui fait craindre l'inutilité des frais, dans un terrein peut-être épuisé. On y a découvert aussi des Mines de Talc, qui se nomme, dans le Païs, Jaspe blanc de Vereguenla. Il est d'une blancheur extrême, & si transparent, que dans tout le Pérou il sert de verre aux fenêtres des Eglises & des Maisons. Enfin, l'on y trouve des Carrieres, de Marbre, de diverses couleurs, & une Mine d'Emeraudes bien

connue, mais dont les Espagnols n'ont encore tiré aucun profit, par la difficulté d'y travailler. C'est dans les Mines de ce Corrégiment, que se trouvent le fameux Minerai d'argent, nommé *Vereguenla*, & les Montagnes de Santa Juana, & de Tampaya, d'où l'on a tiré tant de richesses.

Laricaxas.

IV. A peu de distance des Terres de la Paz, au Nord de cette Ville, on entre dans le Corrégiment de Laricaxas, qui a 118 lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, & 30 du Nord au Sud. Ce Païs jouit de toute sorte de climats, & ses productions sont à-peu-près les mêmes que celles du district de Carabaya, auquel il confine du côté du Nord. Il abonde en Mines d'or, dont le titre ordinaire est de 23 Carats & 3 Grains. Une de ses Montagnes, nommée Suncheuli, en donnoit, il y a 50 ans, une quantité immense à ce titre; mais la Mine s'étant remplie d'eau, on s'est efforcé en vain de la saigner par un *Socabon*, c'est-à-dire, en perçant le pié de la Montagne.

Chicuito.

V. Le Corrégiment de Chicuito, commence à 20 lieues de la Paz, vers l'Ouest; comme il touche d'un côté au Lac de Titicaca, il lui communique son nom, c'est-à-dire, qu'on le nomme indifféremment Lac de Titicaca ou de Chicuito. Cette Jurisdiction s'étend de 28 lieues du Nord au Sud; & de plus de 40, de l'Est à l'Ouest. L'air y est toujours si froid, que la gelée & la nége regnent successivement pendant toute l'année. Aussi le terroir ne produit-il que des Papas & des Quinoas. On y engraisse, de ces racines, une grande quantité de Bestiaux, pour lesquels, ou pour leur chair salée, on reçoit, de Cochabamba, toutes sortes de denrées en échange. Les Montagnes du Païs ont des Mines d'argent, qui étoient autrefois florissantes.

Description du Lac de Titicaca, ou Chicuito.

Le Lac Titicaca, dont cette Province touche au bord occidental, mérite une description. Il est situé dans les Provinces comprises sous le nom de Collao; c'est le plus grand de tous les Lacs connus, dans cette partie de l'Amérique. Il a 80 lieues de circuit, & jusqu'à 80 brasses de profondeur. Sa figure est un peu ovale, du Nord-Ouest, au Sud-Est. Dix à douze grandes Rivieres, sans compter les petites, y portent constamment leurs eaux. Celle du Lac n'est ni salée, ni amere; mais elle est si épaisse & si dégoutente, qu'on ne peut en boire. On y prend deux sortes de Poissons; les uns fort gros, & très bons, que les Indiens nomment *Suchis*; les autres, petits, très mauvais, & pleins d'arrêtes, auxquels les Epagnols ont donné le nom de Bogas. Il s'y trouve aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques. Ses bords sont couverts d'une espece de Glaïeul & de Joncs. Le Territoire qui le borde, du côté Oriental, se nomme Omasuios; & celui de l'Ouest, Chicuito.

Ce Lac renferme plusieurs Iles, dont l'une, remarquable par sa grandeur, formoit anciennement une Colline, que les Yncas firent applanir. Cette Colline, nommée Titicaca, qui signifie, en Langue Péruvienne, Colline de plomb, a donné au Lac son nom général, & fit naître à l'Ynca Mango-Capac, Fondateur de l'Empire du Pérou, l'idée d'une Fable, qui devint comme le fondement de la Religion de l'Empire. Il publia que le Soleil, son Pere; lui avoit ordonné, à lui, & à Mama Oëllo Hu-ca sa Femme & sa Sœur, de composer, dans cette Ile, des Loix raisonnables & justes, pour délivrer leurs Peuples de l'ancienne barbarie. Depuis ce tems, l'Ile aiant été respectée comme un Sanctuaire, les Yncas y firent bâtir un Temple au Soleil, après en avoir fait applanir le terrein dans

DESCRIPTION DU PEROU.

Temple de Titicaca.

cette vûe. Ce Temple étoit des plus somptueux de l'Empire. Ses murailles étoient revêtues de plaques d'or & d'argent : mais ces richesses n'égaloient point encore celles qui s'étoient accumulées autour du Temple, où tous les Sujets de l'Empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportoient en maniere d'offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. C'est une opinion établie, que les Péruviens voïant leur Païs tomber entre les mains des Espagnols, jetterent tous ces Trésors dans le Lac. Ses bords se retrecissent, & forment vers le Sud, une espece de Golfe, au bout duquel sort un Riviere, nommée le Desaguadero, qui va former le Lac de Paria. On voit encore, sur le Desaguadero, un Pont de Glaïeuls & de Joncs, inventé par un des Yncas, pour y faire passer son Armée, en allant à la Conquête des Provinces de Collasuio. La largeur du Desaguadero est de 80 à 100 aulnes; & quoique l'eau paroisse dormante à sa superficie, elle coule très rapidement au dessous. L'Ynca fit couper une sorte de paille, nommée *Ichu*, qui se trouve en abondance sur toutes les Collines des Bruieres du Pérou : il en fit faire quatre gros Palans, qui furent tendus au dessus de l'eau, d'une rive à l'autre, & sur lesquels il fit mettre en travers une grande quantité de bottes de Joncs & de Glaïeuls secs, liées les unes aux autres, & bien amarrées aux Palans. Sur le tout, on mit deux autres Palans bien tendus, qui furent couverts des mêmes materiaux, liés & amarrés comme les premiers. Cet étrange Pont a cinq aulnes de largeur, & n'est élevé que d'une aune & demie au dessus de l'eau. On a toujours pris soin de le conserver, par des réparations ou des renouvellemens, auxquels toutes les Provinces voisines sont également obligées de pourvoir & de contribuer. Un ancien ordre, porté dans cette vûe par le Fondateur, aiant été confirmé par les Rois d'Espagne, ce Pont sert au Commerce des Provinces que le Desaguadero sépare.

Pont singulier.

Paucar-Colla.

VI. Paucar-Colla, dernier Corrégiment de cet Evêché, a pour Capitale une Ville nommée *Puno*, sa Jurisdiction confine, au Sud, à celle de Chicuito; & son climat est à-peu-près le même. On y nourrit quantité de Moutons, tant de l'Europe que du Païs, dont les Indiens emploient la laine à faire des sacs, en quoi consiste une partie de leur Commerce. Les Montagnes y renferment de Mines d'argent, que la difficulté d'en tirer l'eau fait négliger aujourd'hui, quoiqu'elles fussent autrefois si riches, que dans celle de Layca-Cota, ce métal se coupoit quelquefois au ciseau. Il y en a peu dans toute cette Audience, qui ne soient ainsi noïées.

Santa-Cruz de la Sierra, second Evêché de l'Audience de Charcas.

La Province de Santa Cruz de la Sierra forme un Gouvernement particulier. Mais quoiqu'il soit d'une vaste étendue, il contient peu d'Espagnols. La plus grande partie de ses Bourgs est un Païs de Missions, auxquelles on donne le nom de Missions du Paraguay. La Capitale fut érigée en Siége Episcopal, l'an 1605. Son Chapitre s'il mérite ce nom, n'est composé que d'un Doïen & d'un Archidiacre, sans Canonicats & sans Prébendes. L'Evêque fait sa résidence ordinaire dans une autre Ville, nommée Misque Pocona, qui est à 80 lieues de celle de Santa Cruz. La Jurisdiction de Misque Pocona a plus de 30 lieues d'étendue; & quoique la Ville soit presque déserte, les autres lieux sont fort bien peuplés. L'air y est chaud. La Vallée, où Misque Pocona est située, a plus de 8 lieues de circonférence, & produit, dans cette étendue, toutes sortes

Misque Pocona.

tes

tes de grains, de légumes & de fruits, sans en excepter le raisin. Les Bois & les Montagnes fournissent du miel & de la cire, qui font partie du Commerce du Païs. Les Missions, que les Jesuites ont dans le Diocese de cet Evêché, sont celles qu'ils nomment, Indiens *Chiquitos* (7). Le Païs qu'ils habitent s'étend depuis Santa Cruz de la Sierra, jusqu'au Lac Xarayes, d'où sort la Riviere du Paraguay, qui se joignant à d'autres Rivieres, devient le Fleuve si connu sous le nom de Rio de la Plata. Les Jesuites commencerent à répandre la Foi dans ce Païs vers la fin du dernier siécle, avec tant de succès, qu'en 1732 ils avoient formé sept Peuplades, ou Bourgs, chacun de plus de 600 Familles. Les Chiquitos sont bien faits, & belliqueux, comme on l'a reconnu dans les occasions où la nécessité de se défendre les a forcés de marcher contre les Portugais. Leurs armes sont le fusil, le sabre, & les flèches empoisonnées. Ils parlent un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay : mais leurs usages different peu de ceux des autres Indiens.

Indiens Chiquitos.

Ils ont pour voisins des Indiens Idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou Chiriguanes, qui s'obstinent à rejetter les lumieres de l'Evangile. Les Jesuites n'en pénetrent pas moins dans leur Païs, accompagnés de quelques Chiquitos, qu'ils menent pour leur sûreté, & se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent en convertir quelques uns, dont-ils font une sorte de recrue pour leurs Peuplades. C'est ce qui arrive particulierement après les guerres que ces Barbares ont souvent avec les Chiquitos. S'il essuient quelque disgrace, la crainte les fait recourir aux Missionnaires; mais ces conversions durent peu.

Indiens Chiriguans.

La Ville de Santa Cruz est éloignée d'environ 90 lieues de celle de Plata. Elle étoit autrefois située plus au Sud, près de la Cordilliere des Chiriguans. Nuño de Chaves, qui en jetta les fondemens en 1548, la nomma Santa Cruz, en mémoire du lieu de sa naissance, qui est un Bourg de même nom; près de Truxillo en Espagne. Elle est médiocrement grande, & mal bâtie; quoiqu'aiant été ruinée, & rétablie ensuite dans le même lieu, elle eût dû gagner quelque chose à ce renouvellement.

Ville de Santa-Cruz de la Sierra.

Le Gouvernement du Tucuman, ou Tucma, situé au centre de cette partie de l'Amérique, commence au Sud de Plata, au de-là des Villages de Chichas qui fournissent des Ouvriers Indiens aux Mines du Potosi. Il s'étend depuis le Paraguay & Buenos Aires à l'Est, jusqu'au Roïaume du Chili à l'Ouest; & au Sud jusqu'aux Pampas, ou Plaines, de la Terre Magellanique. Ce Païs, quoiqu'autrefois uni à l'Empire des Yncas, n'avoit pas été soumis par leurs armes; il avoit demandé volontairement d'être reçu au nombre des Provinces de l'Empire. Les Espagnols, après avoir presqu'achevé la Conquête du Pérou, passerent à celle de Tucuman, en 1549. Nuñez de Prado, chargé de cette Entreprise par le Président de la Gasca, y trouva peu de difficultés, de la part d'un Peuple naturellement docile. Il y bâtit quatre Villes; la premiere nommée Sant'Iago, parcequ'elle fut fondée près d'une Riviere de même nom, dont les débordemens fertilisent beaucoup les terres voisines. Cette Ville est à plus de 160 lieues au Sud de

Tucuman, troisieme Evêché de l'Audience de Charcas.

Ville de Sant'Iago.

(7) C'est-à-dire, petit, bas. Les premiers Espagnols leur donnerent ce nom, parceque les portes de leurs Cabanes étoient fort petites.

Plata. La seconde fut San Miguel de Tucuman, située à 25 ou 30 lieues Ouest de Sant'Iago. La troisieme, Nuestra Señora de Talavera, un peu plus de 40 lieues au Nord de Sant'Iago; & la quatrieme, Cordoue de la nouvelle Andalousie, à plus de 80 lieues de Sant'Iago au Sud.

Saint Michel de Tucuman. Talavera. Cordoue.

Le Païs compris dans ce Gouvernement est si vaste, qu'on lui donne plus de 200 lieues au Sud au Nord; & dans quelques endroits, plus de 100 de l'Est à l'Ouest. Cette étendue aïant fait sentir la nécessité d'augmenter le nombre des Colonies Espagnoles, on y a formé trois autres Villes; celle de Rioja, à plus de 80 lieues au Sud-Est de Sant'Iago; celle de Salta au Nord-Est, à 60 lieues de la même Ville; & celle de San Salvador, ou Xuqui, à 20 lieues au Nord de Salta. Ces Villes sont petites & mal bâties. Le Gouverneur fait sa résidence à Salta, & l'Evêque à Cordoue, qui est la plus grande de toutes ces Colonies. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers, qui gouvernent les Indiens de leurs districts: & le nombre n'en est pas bien grand, dans un Païs composé de Déserts inhabitables, tant par ses hautes & spacieuses Montagnes, où l'eau manque sans cesse, que par les courses continuelles des Indiens sauvages.

Trois nouvelles Villes bâties dans le Tucuman.

Ville de Tucuman.

La Ville de Tucuman, dont l'Eglise Cathédrale est à Cordoue, reçut la qualité de Ville Episcopale en 1570. Son Chapitre est composé de cinq dignités, Doïen, Archidiacre, Chantre, Ecolâtre & Trésorier, mais sans Chanoines & sans Prébendaires. Son Terroir est fertile dans tous les lieux ou l'on peut conduire l'eau des Rivieres. Les lieux chauds donnent du Sucre, & du Coton, dont-on fait des Toiles. On fabrique aussi dans le Païs, quelques étoffes de laines, & l'on trouve du miel & de la cire dans les Bois. Mais le principal Commerce est celui des Mules, qu'on nourrit dans les Vallées, où les pâturages sont fort abondans. On fait passer au Pérou des Troupeaux innombrables de ces Animaux, qui sont regardés comme les meilleurs de toute l'Amérique Méridionale.

Le Paraguay, quatrieme Evêché de l'Audience de Charcas.

Le Gouvernement du Paraguay comprend les Païs qui sont au Sud de Santa Cruz de la Sierra & à l'Est du Tucuman. Vers le Sud, il confine au Gouvernement de Buenos Aires; & à l'Est il s'étend jusqu'au Gouvernement de Saint Vincent du Bresil, dont Saint Paul est la Capitale. Tout le monde attribue à Sebastien Cabot la premiere découverte du Paraguay. On a vû que dès l'an 1526, il entra dans Rio de la Plata, & qu'aïant pris des Barques pour pénétrer par la Riviere de Parana, il s'avança par-là jusqu'au Paraguay. Dix ans après, Juan d'Aoylas fut nommé premier Gouverneur de Buenos Aires; & Juan de Salinas bâtit la Ville de Nuestra Señora de l'Assumpcion, Capitale de toute cette Province. Mais ces deux Capitaines n'aïant point achevé la Découverte du Païs, ni soumis les Peuples qui l'habitoient, Alvare Nuñez, surnommé *Tête de Vache*, y fit une nouvelle expédition, & fut revêtu ensuite du Gouvernement de Buenos Aires, où il succeda à Dom Pedre de Mendoze.

Témoignage de Dom d'Ulloa sur l'état du Paraguay.

C'est sans aucun changement dans les termes de Dom d'Ulloa, qu'il faut donner une description, fort douteuse jusqu'aujourd'hui sur d'autres témoi-

gnages, du moins pour ceux qui se tiennent en garde contre la prévention (*).

Les Colonies Espagnoles du Gouvernement du Paraguay se réduisent à la Ville de l'Assomption, celle de Villa-Rica & quelques autres lieux, qui ont, pour Habitans, des Espagnols, des Metifs & quelques Indiens, entre lesquels néanmoins le plus grand nombre est de race mêlée. Les deux Villes sont de l'ordre le plus médiocre, & les Bourgades à proportion. Dans les unes & les autres, les Maisons sont séparées par des Jardins & des Arbres, sans aucune espece de symétrie. L'Assomption porte le titre de Cité. C'est la résidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois sous sa Jurisdiction une partie des Peuples des Missions du Paraguay. Mais, depuis quelques années, elles en ont été séparées & unies au Gouvernement de Buenos Aires, quoique le Gouvernement spirituel y soit démeuré dans le même état. L'Assomption a son Eglise Cathédrale, dont le Chapitre est composé d'un Doïen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Trésorier & de deux autres Chanoines. Les Paroisses ont des Franciscains pour Curés, excepté celles des Missions, qui n'ont pas d'autres Curés que des Jésuites.

Etat des Missions.

» Les Missions du Paraguay ne se bornent pas à la Province de ce » nom. Elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz de » la Sierra, de Tucuman & de Buenos Aires. Depuis près d'un siecle » & demi qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de Nations In- » diennes, répandues dans les terres de ces quatres Evêchés. Les Jésui- » tes, avec leur zele ordinaire, commencerent cette conquête spi- » rituelle par les Guaranies, Indiens dont les uns habitoient les bords » des Rivieres d'Uruguay & de Parana, & les autres, cent lieues plus » haut, les terres qui sont au Nord-Ouest du Guayra. Les Portugais, ne » songeant qu'à l'avantage de leurs propres Colonies, faisoient des cour- » ses continuelles sur ces Peuples, enlevoient pour l'esclavage ceux » qui tomboient entre leurs mains, & les emploïoient au travail des » Plantations: mais, pour mettre les Nouveaux-convertis à couvert de » cette disgrace, on prit le parti de les transplanter au nombre de plus » de douze mille, dans les terres du Paraguay, & l'on y joignit à-peu- » près le même nombre de ceux de Tapé, dans la seule vue de leur assu- » rer à tous une vie plus sûre & plus tranquille. Ces Peuplades, grossies » avec le tems par de nouvelles conversions, augmenterent jusqu'au » point, qu'en 1734, suivant une Relation que je reçus de bonne » main, pendant mon séjour à Quito, on comptoit trente-deux Bourgs, » ou Villages d'Indiens Guaranies, qui contenoient plus de trente mille » Familles; & leur nombre croissant de jour en jour, on pensoit alors » à fonder trois nouveaux Bourgs. Une partie de ces trente-deux Peu- » plades est du Diocèse de Buenos Aires, & l'autre du Diocèse du Para- » guay. Cette même année, il y avoit sept Peuplades de la Nation des » Chiquitos dans le Diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroisse- » ment continuel de leurs Habitans faisoit penser aussi à multiplier le » nombre des Villages.

(*) L'Histoire du Paraguay, qui vient d'être publiée par le P. de Charlevoix, se trouvera confirmée, sur ce point, par un si bon témoignage. On n'y change que le style.

» Les Missions du Paraguay sont environnées d'Indiens Idolâtres, dont » les uns vivent en bonne intelligence avec les Nouveaux-convertis, & » les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur » des Missionnaires les conduit souvent chez ces Barbares, & leurs pei- » nes n'y sont pas toujours inutiles. Ils inspirent quelquefois le goût du » Christianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leur Païs, & » passent dans les Villages chrétiens, où ils reçoivent le Baptême après » les instructions convenables. A cent lieues des Missions, il se trouve » une Nation idolâtre, nommée les Guenoas, qu'il est fort difficile d'a- » mener à la lumiere de l'Evangile, non-seulement parcequ'ils sont dans » l'habitude d'une vie licentieuse, mais parcequ'aïant parmi eux plusieurs » Métifs, & même quelques Espagnols, noircis de crimes, à qui la » crainte du châtiment a fait chercher cet asyle, le mauvais exemple » qu'ils en reçoivent les éloignent des vérités qu'on leur prêche. D'ail- » leurs, la vie oisive, à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que » de leur chasse, sans cultiver même leurs terres, leur fait craindre le » travail qu'ils envisagent après leur conversion. Cependant la curiosité, » ou la tendresse pour leurs Parens, en amene plusieurs, dont quelques- » uns se soumettent au joug de la Religion. Il en est de même des » Charuas, Peuple qui habite entre les Rivieres de Parana & d'Uru- » guay. Mais ceux qui occupent les bords du Parana, depuis le Bourg » du Saint Sacrement, sont plus dociles parcequ'ils sont plus laborieux, » qu'ils cultivent leurs terres, & qu'ils n'ont aucune communication » avec les Fugitifs. Vers la Ville de Cordoue, d'autres Indiens, idolâ- » tres, nommés *Pampas*, sont extrêmement difficiles à convertir, quoi- » qu'ils viennent vendre leurs denrées dans la Ville : mais ces quatre » dernieres Nations vivent dans une paix constante avec les Chrétiens. » Aux environs de Santa-Fé, Ville de la Province de Buenos Airès, on » trouve divers Peuples guerriers, dont toute la vie se passe en excur- » sions, qu'ils poussent souvent, avec beaucoup de ravages, jusqu'aux » murs de Sant'Iago & de Salta, dans la Province de Tucuman. Les » autres Nations, qui habitent depuis les Confins de celles-ci jusqu'aux » Chiquitos, & jusqu'au Lac de Xarayes, sont peu connues. Dans ces » derniers tems, quelques Jésuites ont pénétré chez ces Peuples, par la » Riviere de Pilco-Mayo, qui coule depuis le Potosi jusqu'à l'Assomp- » tion, sans avoir pu découvrir leurs Habitations ; ce qu'on attribue à » la vaste étendue de leur Païs, ou à leur humeur errante, qui ne leur » permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le » Nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gen- » tils, dont quelques-uns, s'étant laissés approcher par des Missionnaires » qui cherchoient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux » Villages Chrétiens, & se sont rendus à leurs instructions. Les Chiri- » guans, qu'on a nommés plus d'une fois, habitent aussi du même côté, » & n'aiment point qu'on leur propose de mener une vie moins libre » que celle dont ils jouissent dans leurs Montagnes.

» On doit comprendre que les Missions du Paraguay occupent un » Païs considérable. En général, l'air y est fort humide & tempe- » ré, mais froid néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fer-

» tile en toutes ſortes de grains, de fruits & de légumes. On y culti-
» ve, en particulier, beaucoup de coton, & l'abondance en eſt ſi grande,
» qu'il n'y a point de Village qui n'en recueille plus de deux mille Ar-
» robes, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. On y
» plante beaucoup de tabac, des cannes de ſucre, & une prodigieuſe
» quantité de l'herbe qu'on nomme *Herbe du Paraguay*, & qui fait ſeule
» un d'autant plus grand objet de Commerce, qu'elle ne croît que dans
» ce Païs, d'où elle paſſe dans toutes les Provinces du Pérou & du Chili,
» où il s'en fait une très grande conſommation. Ces Marchandiſes ſont
» envoïées à Santa Fé & à Buenos Aires, où les Jéſuites ont un Facteur
» particulier, dont l'office eſt de les vendre; car le peu d'intelligence des
» Indiens, ſurtout des Guaranies, les rend incapables de ce ſoin. Le Com-
» mis emploie le produit de ſa vente en Marchandiſes de l'Europe, tant
» pour l'entretien des Habitans de chaque Peuplade, que pour l'ornement
» des Egliſes & les beſoins des Curés. Mais avant l'emploi de cet argent,
» on leve le Tribut que chaque Village, ou plutôt chaque Indien, doit
» au Roi. Ces ſommes ſont envoïées aux Caiſſes Roïales; après quoi,
» ſans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui revient aux
» Curés, pour leurs appointemens, & pour les penſions des Caciques.
» Les autres denrées, que le terroir produit, & le Bétail qu'on y éleve,
» ſervent à la nourriture des Habitans. Enfin cette diſtribution ſe fait avec
» tant d'ordre & de ſageſſe, qu'on ne peut refuſer, ſans injuſtice, des
» louanges à la Police que les Miſſionnaires ont établie.

» A l'exemple des Villes Eſpagnoles, chaque Peuplade a ſon Gouver-
» neur, ſes Régidors & ſes Alcaldes. Les Gouverneurs ſont élus par les
» Indiens mêmes, & confirmés par les Curés, qui ſe réſervent ainſi le
» pouvoir de rejetter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs
» fonctions. Les Alcaldes ſont nommés tous les ans par les Corrégidors,
» qui veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre. Mais
» comme ces Magiſtrats, dont les lumieres ſont fort bornées, pourroient
» abuſer de leur autorité, il leur eſt défendu d'infliger la moindre peine
» ſans la participation du Curé, qui éclaircit l'affaire, & qui livre l'Ac-
» cuſé au châtiment, lorſqu'il le juge coupable. C'eſt ordinairement la
» priſon ou le jeûne. Si la faute eſt grave, la peine ſera quelques coups
» de fouet; & c'eſt la plus grande, parmi des gens qui ne commettent
» jamais d'aſſez grands crimes pour mériter une plus ſévere punition.
» L'horreur pour le vol, pour le meurtre & les autres excès de cette nature,
» eſt établie dans toutes les Peuplades, par les exhortations continuelles
» des Miſſionnaires. Les châtimens mêmes ſont toujours précédés d'une
» remontrance, qui diſpoſe le coupable à les recevoir comme une cor-
» rection fraternelle; & ces ménagemens de douceur & d'affection met-
» tent le Curé à couvert de la haine & de la vangeance de celui qu'il
» fait punir. Auſſi, loin d'être haïs de leurs Indiens, ces Peres en ſont
» ſi chéris & ſi reſpectés, que quand ils les feroient châtier ſans raiſon,
» ces Ames ſimples, qui croient leurs Directeurs incapables d'erreur &
» d'injuſtice, croiroient l'avoir mérité.

» Chaque Peuplade a ſon Arſenal particulier, où l'on renferme toutes

Description du Pérou.

» les armes qui servent à la Milice, dans les cas où la guerre est indispensable, soit contre les Portugais, ou contre les Nations infidelles du voisinage. Les armes sont des fusils, des épées & des baionnettes. Tous les soirs des jours de Fête, on apprend à les manier, par des exercices publics. Les Hommes de chaque Village sont divisés en plusieurs Compagnies qui ont leurs Officiers, en uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de leur Canton. Les Gouverneurs, les Régidors & les Alcaldes ont aussi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

» Tous les Villages ont des Ecoles, pour apprendre à lire & écrire: il y en a pour la Danse & pour la Musique, où l'on fait d'excellens Eleves, parcequ'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination & ses talens. Ceux à qui l'on remarque du génie apprennent la Langue Latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la Cour de la Maison du Curé, il y a divers Ateliers, de Peintres, de Sculpreurs, de Doreurs, d'Orfévres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tisserans, d'Horlogeurs, & des autres Professions nécessaires ou utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des Maîtres. Chaque Village a son Eglise, grande & fort ornée. Les Maisons des Indiens sont si bien disposées, si commodes, & meublées si proprement, que celles des Espagnols ne les valent point, dans plusieurs Bourgs du Pérou. Quelques-unes sont bâties de pierre, d'autres de Briques crues, & la plûpart de bois simple; mais les unes & les autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est négligé dans ces Villages. Il s'y trouve jusqu'à des Fabriques de poudre à Canon, dont une partie est réservée pour les tems de guerre, & l'autre, emploïée aux Feux d'artifices par lesquels on solemnise toutes les Fêtes, ecclésiastiques & civiles. A la proclamation des Rois d'Espagne, tous les Officiers sont vêtus de neuf, & rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque Eglise a sa Chapelle de Musique, composée de voix & d'instrumens. Le Service Divin s'y célebre avec la même pompe que dans les Eglises Cathédrales; & l'on vante surtout celle des Processions publiques. Tous les Officiers civils & militaires y paroissent en habits de cérémonie. La Milice y est en corps. Le reste du Peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces Processions sont accompagnées de fort belles danses. Il y a des habits particuliers, & fort riches, pour les Danseurs.

» Entre les Edifices publics de chaque Village, on voit une Maison de Force, où les Femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle sert, en même-tems, de ce que les Espagnols nomment une *Beaterie*, c'est-à-dire, de retraite, dans l'absence des Maris, pour les Femmes qui n'ont point de Famille. On a pourvu singulierement, non-seulemens à l'entretien de cette Maison, mais encore à la subsistance des Vieillards, des Orphelins, & de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie. Tous les Habitans sont obligés de travailler deux jours de la semaine, pour cultiver & semer en commun un espace de terre convenable: ce qui s'appelle travail de la Communauté. Si le produit passe les besoins,



CARTE DU PARAGUAY
et des Pays voisins
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle
Lieues communes de France
50
100
1756.
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
MER DU SUD
PEROU
CHILI
PARAGUAY
TUCUMAN
ZAMUCOS
GUARANIS
CHARUAS
BRESIL
Lac des Xareyés
Lac Maniore
la Paz
Cochobamba
Misque
St. Croix de la Montagne
Salines
St. Croix l'Ancienne detruite
S. Esprit
Oruro
Paria
Potosi
Chuquisaca ou la Plata
Atacama
Tarapaca
Taya
Jujui
Salta
Assomption
Paraguay Riv.
Rivière Grande ou Parana
Lorette
S. Ignace
R. Paraiba
S. Paul
Rio Janeiro
I. S. Sebastien
I. Cananea
Parnagua
R. St. Francois
I. S. Catherine
R. Yguacu
Fort S. Joseph
Fort de Valbone
S. Michel du Tucuman
Corrientes
Crux
S. Borja
S. Joseph
R. Ybicuy
S. Joachin
Copiapo
Guasco
Coquimbo
Rioja
Cordoue
R. Secondo
R. Tercero
R. Quarto
R. Dulce
St. Fé
Parana R.
Uraguay R.
S. Jean de la Frontiere
S. Louis
Mendoça
La haute Croix
Aresise
R. Noire
Port S. Pierre
Fort de Jesus
Reduction de Mangaveira
Fort S. Michel
Los Castillos
Buenos Aires
R. de la Plate
Tom XIII

» on applique le surplus à l'ornement des Eglises, à l'habillement des » Vieillards, des Orphelins & des Impotens. Ainsi nul des Habitans ne » manque du nécessaire. Les Tributs Roïaux sont païés ponctuellement. » Enfin, cette portion du Monde est le séjour de la paix & du bonheur, » & ces avantages sont dûs à l'exactitude avec laquelle les Loix y sont ob- » servées. Les Jesuites, Curés de toutes les Paroisses de cette nouvelle » République, ont besoin d'exciter au travail les Guaranies, qui sont na- » turellement paresseux; & c'est par cette raison, qu'ils prennent aussi soin » de faire vendre les Marchandises des Fabriques & les denrées qui pro- » viennent de la culture des Champs. Au contraire, les Chiquitos sont » laborieux & ménagers. Ils pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de » leurs Curés, en cultivant ensemble une Plantation remplie de toute » sorte de grains & de fruits, qui suffit pour l'entretien de l'Eglise & de » son Ministre. De leur côté, les Curés de cette Nation font des provi- » sions de ferremens, d'étoffes & d'autres Marchandises, qu'ils donnent » en échange à leurs Paroissiens, pour de la cire & d'autres productions » du Païs. Ils remettent ce qui leur vient par cette espece de Commerce » au Supérieur de leur Mission, qui n'est pas le même que celui des Gua- » ranies; & du produit de la vente on achete de nouvelles Marchandises, » pour les besoins de chaque Communauté. Il arrive de-là que les In- » diens ne sont pas obligés de sortir du Canton, pour se procurer leurs » nécessités, & que n'aïant point de communication avec d'autres Peu- » ples ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on s'efforce de les » préserver.

» L'administration spirituelle des Peuplades n'est pas moins extraordi- » naire que le Gouvernement politique. Chaque Village n'a qu'un Curé; » mais il est assisté d'un autre Prêtre du même Ordre, souvent même de » deux, suivant le nombre des Habitans. Ces deux ou trois Prêtres, ser- » vis par six jeunes Garçons, qui font l'office de Clercs à l'Eglise, for- » ment, dans chaque Village, une espece de petit Collége, où toutes » les heures d'exercice sont reglées comme dans les Colléges des grandes » Villes. La plus pénible fonction des Curés est de visiter en personne » les Plantations des Indiens, pour les encourager au travail, surtout les » Guaranies, qui abandonneroient la culture des Terres & se laisseroient » manquer de tout, s'ils n'étoient excités avec une continuelle attention. » Le Curé n'assiste pas moins régulierement à la Boucherie publique, pour » la distribution des viandes, qui se fait par rations, à proportion du » nombre de personnes dont chaque Famille est composée. Il visite aussi » les Malades, pour leur donner les secours spirituels & les faire servir » avec charité. Ces soins, qui l'occupent presque tout le jour, lui laissent » peu de tems pour d'autres Offices, dont son Vicaire est chargé. C'est » le Vicaire, par exemple, qui, chaque jour, à l'exception du Jeudi & » du Samedi, fait le Catéchisme dans l'Eglise aux jeunes gens de l'un & » l'autre sexe, dont le nombre est si grand qu'il passe deux mille dans » chaque Village. Le Dimanche, tous les Habitans, sans distinction d'âge, » vont recevoir les mêmes Instructions.

A la rigueur, continue Dom d'Ulloa, ces Curés devroient être nom-

més par le Gouverneur, comme Vice-Patron des Eglises, & devroient être admis par l'Evêque aux fonctions de leur Ministere : mais comme il pourroit arriver qu'entre les trois Sujets qui seroient présentés pour chaque nomination, le Gouverneur & l'Evêque ne distinguassent pas tout-d'un-coup le plus habile, & qu'il est à présumer que les Provinciaux de l'Ordre connoissent toujours mieux le mérite des Sujets, les Gouverneurs & les Evêques ont pris le parti de leur confier leurs droits. Ainsi c'est le Provincial, qui nomme tous les Curés. Il fait sa résidence dans le Bourg de la Candelaria, qui est au centre de toutes les Missions, d'où il fait ses visites dans les autres Peuplades, avec le soin d'envoïer des Missionnaires chez les Indiens Gentils. Il est soulagé dans ses fonctions par deux Vice-supérieurs, qui résident, l'un près de la Riviere de Parana, l'autre près de celle d'Uruguay. Le Roi paie les appointemens aux Curés, dans les Missions des Guaranies. Ils montent, par an, à 300 Piastres, en y comprenant ceux du Vicaire. Cette somme est remise à la disposition du Supérieur, qui fournit tous les mois, à chaque Curé, ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture & son habillement. Les Missions des Chiquitos, qui ont un Supérieur à part, ne sont pas comprises dans cet arrangement; & leur Nation étant plus laborieuse, les Curés tirent leur subsistance de son travail.

Le seul malheur de tous ces Indiens est d'être sujets à des maladies contagieuses, telles que la petite vérole, les fievres malignes, & plusieurs autres, auxquelles ils donnent vulgairement le nom de Peste, parcequ'elles font d'étranges ravages. Aussi, quelque nombreuses qu'on ait représenté les Peuplades, elles ne le sont pas autant qu'elles devroient l'être, pour le tems qui s'est écoulé depuis leur formation, & pour la tranquillité dont elles jouissent. Quand ces cruelles maladies regnent, les Curés & leurs Adjoints ne suffisent point à ce surcroît de travail, & l'on augmente le nombre des Vicaires.

Jamais les Jésuites ne souffrent qu'aucun Habitant du Pérou, de quelque Nation qu'il soit, Espagnol ou Metif, entre dans leurs Missions du Paraguay. On les accuse fort injustement, observe Dom d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y passe, par la crainte qu'on ne partage avec eux les avantages du Commerce. Leur unique vue est de maintenir, dans l'innocence & la simplicité, des Indiens qu'ils ont fait sortir heureusement de leur barbarie, & qu'on peut compter entre les meilleurs Chrétiens du Monde, comme entre les plus fideles Sujets de l'Espagne.

Quoiqu'il n'y ait pas de Mines d'or ni d'argent, dans cette partie du Paraguay, il s'en trouve dans quelques Terres qui en dépendent, & qui sont du Domaine Espagnol, mais dont les Portugais profitent seuls. Dom d'Ulloa reproche à cette Nation de s'être introduite jusqu'au Lac de Xarayes, dans le voisinage duquel on découvrit, il y a vingt ans, quelques riches Mines d'or dont elle s'est mise en possession, sans autre titre que la convenance, & de s'y être maintenue, au risque d'alterer la Paix entre deux Couronnes si voisines. Mais lorsque cette Relation fut composée, le Ministere d'Espagne n'avoit pas encore jugé à propos d'y apporter des remedes violens.

La

DESCRIPTION DU PEROU.

Buenos Aires cinquieme Evêché de l'Audience de Charcas.

Son étendue.

La Jurisdiction eccléſiaſtique de l'Evêché de Buenos Aires s'étend auſſi loin que le Gouvernement du même nom, qui prend depuis les Côtes maritimes, à l'Eſt, juſqu'au Païs de Tucuman à l'Oueſt; & depuis les Terres Magellaniques, au Sud, juſqu'au Paraguay vers le Nord. Les Terres, arroſées par Rio de la Plata, ſont de ce Gouvernement. On a vu qu'elles furent découvertes par Juan Diaz de *Solis*, qui étant parti d'Eſpagne en 1515, arriva ſur les bords de ce Fleuve, & prit poſſeſſion des Païs voiſins, au nom de ſon Roi. Ce Capitaine aïant été tué par les Indiens, auxquels il avoit pris trop de confiance, on envoïa ſur la même Côte en 1526, Sebaſtien Cabot (8), qui entra dans le Fleuve, & découvrit l'Ile qu'il nomma Saint Gabriel. Plus loin, il découvrit une autre Riviere qui ſe jette dans Rio de la Plata, à laquelle il donna le nom de San Salvador (9). Il y fit entrer ſes

(8) Charles-Quint l'envoïoit aux Iles Moluques, par le détroit de Magellan. Il paſſa près de trois ans dans Rio de la Plata & dans le Parana, d'où il retourna en Eſpagne.

(9) Rien n'étant plus précieux, dans un Recueil de Voïages, que les détails Géographiques, on ne peut ſe diſpenſer de donner place ici aux Obſervations d'un Voïageur auſſi eſtimé que le Pere Feuillée. Voici ſa Deſcription de Rio de la Plata, depuis ſon embouchure juſqu'à Buenos Aires.

Les deux Caps les plus avancés dans la Mer, qui forment l'embouchure, ſont éloignés l'un de l'autre de trente lieues & demie. Celui qui eſt du côté du Nord ſe nomme Cap Sainte Marie; & celui du Sud, Cap Saint Antoine. Celui-ci a un banc de Sable à ſa pointe, appellé le Banc des François, qui s'étend au Nord-Eſt de cette Pointe, à la diſtance d'environ 19 lieues, & laiſſe, depuis la Pointe qui le termine, juſqu'au Cap Sainte Marie, un paſſage de 15 lieues, dans lequel on trouve 15 à 16 braſſes d'eau, fond de Sable. La Côte, du côté du Sud de la Riviere, court 40 lieues, depuis le Cap S. Antoine, Eſt & Oueſt, où l'on trouve trois petites Rivieres preſqu'également diſtantes l'une de l'autre. La plus éloignée du Cap eſt nommée la Riviere *Ortiz*, à laquelle Jean Ortiz de Zarate donna ſon nom. A cette diſtance de quarante lieues du Cap Saint Antoine, la Côte fait un coude d'onze lieues de longueur, plié vers le Nord. Il ſe forme, à l'extrêmité de ce coude, une Pointe appellée la Pointe des pierres, parcequ'il s'y en trouve quelques-unes. Dans cet angle, la Riviere a très peu de fond, & les plus petits Navires n'y peuvent mouiller. De cette Pointe des Pierres à Buenos Aires, la Côte court 36 lieues & demie vers le Nord Oueſt. Cette Côte a trois Rivieres; la premiere éloignée de 23 lieues de la Pointe des Pierres, & nommée, Riviere de Jean Bays; la ſuivante à trois lieues de celle-ci, appellée Riviere Saint Jacques, qui a, près de ſon embouchure, une petite Maiſon nommée la Poudriere; la troiſieme eſt *Rio Chuelo*, ſur le bord de laquelle eſt bâtie la Ville de Buenos Aires. La Côte du Nord de Rio de la Plata commence au Cap Sainte Marie. Elle court Oueſt quart de Nord-Oueſt, & quart de Sud-Eſt, juſqu'aux petites Montagnes nommées les *Monts Saint Michel*, diſtantes de 72 lieues du Cap Sainte Marie.

Du Cap Sainte Marie à la Baie de Maldonado, il y a neuf lieues. On n'a rien à craindre, dans cette Baie, que les vents du Sud, qui ſont ſes traverſiers. Entre la petite Ile, qui eſt vers la pointe de l'Eſt de l'entrée de la Baie, il n'y a point de paſſage. Il faut entrer de l'autre côté, & mouiller derriere la petite Ile, à cinq ou ſix braſſes, pour ſe garantir des vents qui viennent du Sud. Son fond eſt d'un Sable mouvant, de très mauvaiſe tenue, dans lequel les ancres labourent dès que les vents ſont un peu forcés. La diſpoſition du Lit de la Baie y contribue. Il eſt fait en cul de Chaudron. Le fond eſt depuis quatre braſſes juſqu'à quatorze.

De la Pointe de l'Oueſt de la Baie de Maldonado à la Riviere de Jean Diaz de Solis, il y a ſept lieues & demie, & dix de cette Riviere aux *Charettes*. On a donné le nom de Charettes à un Cap avancé dans la Riviere, à deux lieues à l'Eſt de la Pointe qui ferme la Baie de Monte-Video, à cauſe de pluſieurs Rochers qui paroiſſent, & d'autres très dangereux, cachés ſous les eaux. La Baie de Monte-Video eſt fermée entre deux Caps: de celui qui la ferme du côté Oueſt, à la Riviere de Sainte Alouſie, il y a ſix lieues; de celle-ci aux trois Rivieres, huit lieues & demie; & des trois Rivieres à celle

Vaisseaux. Ensuite, aïant bâti un Fort, où il laissa Garnison, & continuant de naviguer, par la Riviere de Parana, l'espace d'environ deux cens lieues, il découvrit le Paraguay. Quelques lingots d'argent, qu'il reçut des Indiens qu'il avoit rencontrés, particulierement des Guaranies, qui les avoient apportés des autres Provinces du Pérou, lui firent juger qu'ils les tiroient des environs du Fleuve. Delà le nom de Rio de la Plata, ou Riviere d'argent, qui a prévalu sur celui de Rio de Solis, le premier que ce Fleuve avoit porté, en mémoire de celui qui l'avoit découvert. Il n'y a qu'une petite Riviere, sept ou huit lieues à l'Ouest de la Baie de Maldonado, qui ait conservé le nom de Solis.

Ville de Buenos Aires.

Nuestra Señora de Buenos Ayres est la Ville Capitale de ce Gouvernement, bâtie en 1535 par Dom Pedre de Mendoze, qui en fut le premier Gouverneur. Il choisit pour en jetter les fondemens, un lieu nommé Cabo Blanco, sur la Côte méridionale de Rio de la Plata, près d'une petite Riviere qui coule du même côté. Cette Ville est à 34 degrés, 34 minutes, 38 secondes, de Latitude méridionale. Elle a reçu le nom de Buenos Aires, parcequ'en effet l'air y est meilleur qu'en aucun autre endroit de cette partie de l'Amérique. Buenos Aires est bâtie dans une Plaine, un peu élevée néanmoins au-dessus du terrein que la petite Riviere arrose. C'est une assez grande Ville, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille Maisons d'Espagnols, & d'autres Habitans de race mêlée. Sa forme est longue & étroite; ses rues droites, & d'une largeur médiocre. La grande Place, qui est spacieuse, aboutit à la petite Riviere, vis-à-vis de laquelle est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence. La Garnison de ce Fort, & de quelques autres qui défendent la Ville, est de mille Hommes de Trouppes reglées. Les Maisons n'étoient autrefois que de Bauge, couvertes de pailles & fort

du Rosaire, cinq lieues. Suivant toujours la Côte, on rencontre ensuite une grande Pointe avancée dans la Riviere : de cette Pointe, tirant toujours vers l'Ouest, on compte à la Riviere Ortiz six lieues. Les Iles de Saint Gabriel sont derriere la Pointe de l'Ouest de la Riviere Ortiz. Les Portugais avoient autrefois bâti sur le Continent, au Nord de ces Iles, une Ville qu'ils appellerent du même nom, d'où les Espagnols les chasserent; cette Ville est aujourd'hui déserte. A cet endroit, la Riviere de la Plata est encore large de dix lieues : c'est tout ce que le P. Feuillée déclare en avoir vû. Il ajoute que toute cette Côte, depuis la Baie de Maldonado jusqu'aux petites Montagnes de Saint Jean, est fort basse, sabloneuse, & presque semblable à celle du Sud.

Il y a quelques Iles & quelques Bancs de Sable dans la Riviere de la Plata. On a parlé de celui qui bouche son entrée. Le milieu de la Riviere en présente un autre, à vingt-trois lieues Ouest quart-Sud-Ouest du Cap Sainte Marie, appellé Banc des Anglois, étendu, de sa Pointe du Sud à celle du Nord, d'environ quinze lieues. On en rencontre un troisieme, nommé le Banc Ortiz, avant que d'arriver à Buenos Aires. Il est éloigné de 15 lieues de celui des Anglois, & traverse la Riviere, laissant de chaque côté un passage. Celui du Sud est le plus assuré. On y trouve toujours plus de fond qu'à celui du Nord; & c'est par où passent tous les gros Navires qui vont à Buenos Aires. L'Ile de Lobos, la plus voisine de l'embouchure, est éloignée de quatre lieues du Cap Sainte Marie, & de trois un quart du Continent. Elle tire ce nom des Loups marins dont elle est remplie, & qui sont en si grand nombre depuis le Cap Sainte Marie jusqu'à Monte-Video, que de petits Bateaux auroient de la peine à s'en défendre. De l'Ile de Lobos à celle de Solis, qui est devant la Riviere de même nom, il y a dix-neuf lieues; & sept & demie de celle-ci aux Iles de Flores, éloignées du Continent de deux lieues & demie. Les Loups marins sont aujourd'hui maîtres de toutes ces Iles. *Journal du P. Feuillée*, Tom. I, p. 282, & *suiv.*

basses. Aujourd'hui elles sont de chaux & de brique, couvertes de tuiles, & d'un étage, sans le rez-de-chaussée. L'Eglise Cathédrale est bien bâtie. C'est la Paroisse de la plûpart des Habitans; car les Indiens ont la leur à l'extrêmité de la Ville. Le Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doïen, d'un Archidiacre, & de deux Canonicats, dont l'un s'obtient par concours, & l'autre par présentation. Buenos Aires a plusieurs Couvens, & une Chapelle Roïale dans la Citadelle. Son Gouvernement est le même, que dans les autres Villes Espagnoles. Le climat n'est pas différent de celui d'Espagne; c'est-à-dire, que les Saisons y sont distinguées de même : mais les orages y sont fréquens en Hiver; & la chaleur de l'Eté y est tempérée par quelques vents agréables, qui soufflent dès les huit à neuf heures du matin.

La Ville est environnée de vastes Campagnes, toujours vertes, dont la fertilité procure une si grande abondance de viandes, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où elles soient à meilleur marché, ni de meilleur goût. Le cuir des Bestiaux est presque la seule chose que l'on paie. Il n'y a pas plus de vingt ans que les Campagnes voisines de Buenos Aires, vers l'Occident, le Sud & le Nord, étoient remplies de Bœufs & de Chevaux sauvages, qui ne coûtoient que la peine de les prendre. Quoiqu'ils ne manquent pas aujourd'hui, cette grande abondance est diminuée depuis que les Espagnols & les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui font un des principaux commerces du Païs. Le Gibier n'y est pas moins abondant que la viande de Boucherie; & la Riviere fournit de très bon Poisson, surtout des *Pejes-Reyes*, long d'une demie aune & plus. Les fruits d'Europe & du Païs croissent bien dans ce Terroir. En un mot, c'est le Païs de la bonne-chere, avec tous les avantages d'un air fort sain.

Villes de Santa-Fé, de Las Corrientes & de Monte-Video.

Les Villes de Santa-Fé, las Corrientes, & Monte-Video, appartiennent au Gouvernement de Buenos-Aires. Monte-Video est bâtie depuis quelques années, sur le bord de la Baie dont il porte le nom. Santa-Fé est à quatre-vingt-dix lieues au Nord-Ouest de Buenos Aires, entre les Riviere de la Plata & de Salado, dont la seconde se jette dans l'autre, après avoir traversé les Terres du Tucuman. Cette Ville est petite & mal bâtie. Elle a souvent été ruinée par les Indiens idolâtres, qui la tiennent encore dans des allarmes continuelles. C'est par cette Ville, que se fait le Commerce de l'Herbe du Paraguay avec Buenos Aires. La Ville de las Corrientes est entre Rio de la Plata & la Riviere de Parana, à cent lieues de Santa-Fé. Elle est aussi très petite & fort mal bâtie. Les deux dernieres ont un Corrégidor particulier, qui est Lieutenant du Gouverneur. Leurs Habitans & ceux de la Campagne sont classés en Trouppes de Milice, pour résister aux incursions des Indiens. Toutes les Missions du Paraguay sont aujourd'hui dépendantes, pour la Jurisdiction, du Gouvernement de Buenos Aires, depuis que celles qui appartenoient au Gouvernement du Paraguay en ont été détachées.

DESCRIPTION DU PEROU. LIMA.

§ VIII.

DESCRIPTION PARTICULIERE DE LIMA, CAPITALE DU PEROU.

INTRODUCTION.

QUOIQUE nous aïons plusieurs descriptions de cette fameuse Ville, dans nos propres Voïageurs & dans ceux de quelques autres Nations, il ne seroit pas naturel de les préférer à celles des Espagnols, sur-tout lorsque celles-ci sont plus récentes, & qu'elles ont tout le poids que ces ouvrages peuvent tirer du caractere de leurs Auteurs. Un Espagnol, qui entreprendroit celle de Paris, tout éclairé, tout judicieux qu'on puisse le supposer, n'obtiendroit pas la confiance qu'on a justement pour M. Piganiol de la Force. Combien d'occasions, où de fausses apparences en imposent aux yeux du plus habile Etranger!

Dom Juan & Dom d'Ulloa, auxquels ces raisons me font donner une juste préférence, nomment Lima, non-seulement la Capitale du Pérou, mais la Reine de toutes les Villes des Contrées Méridionales de l'Amérique. Leur dessein, disent-ils, n'a pas été de la représenter telle qu'elle est aujourdhui, c'est-à-dire entierement ruinée par le tremblement de terre, du 28 Octobre 1746. Ce malheureux événement trouvera place dans leur description : mais il est question de peindre Lima, telle qu'elle étoit un moment avant sa ruine, & telle, par conséquent, que les deux illustres Voïageurs la virent dans un long séjour.

Origine des deux noms de la Ville.

Elle fut fondée, comme on l'a remarqué au tems de son origine, en 1535 le 6 de Janvier; & c'est de-là qu'elle prit d'abord le nom de Los Reyes, ou Ville des Rois. Cependant Garcilasso remarque que les opinions ne s'accordent pas sur ce point, & que suivant quelques-unes sa fondation doit être rapportée au 18 du même mois. Il ajoute que ce sentiment est confirmé par un acte, qui se conserve dans les archives de cette Ville : mais on conçoit qu'une difficulté de cette nature s'évanouit tout-d'un-coup, si l'on suppose seulement que d'une part on prend, pour le jour de sa fondation, celui où le plan de la Ville fut tracé, & de l'autre, celui où François Pizarre en fit commencer l'exécution (10). Quoi qu'il en soit, elle est située dans la grande & belle Vallée de *Rimac*, mot Indien qui signifie *celui qui parle*, & dont Lima n'est qu'une corruption. C'est aussi le nom du Fleuve sur lequel elle est bâtie. On le fait venir d'une Idole, à laquelle on faisoit des sacrifices humains, depuis que les Yncas eurent étendu, jusques-là, les bornes de leur Empire. Cette Idole, dit-on, aïant un jour répondu aux prieres qu'on lui adressoit, fut nommée Rimac, ou le Dieu qui parle, pour la distinguer des Idoles muettes.

Sa situation.

Lima est à 12 dégrés, 2 minutes, 31 secondes, de Latitude australe. Sa Longitude est de 299 dégrés, 27 minutes, 7 secondes $\frac{1}{2}$, du Méridien de

(10) M. Frezier cite la vie du Bienheureux Torribio, Evêque de Lima, par Ant. de Montalvo, pour prouver qu'elle ne fut pas fondée le jour des Rois, mais le 18 Janvier : tout le monde convient de l'année 1535.


PLAN SCENOGRAPHIQUE
DE LA CITÉ
DES ROIS OU LIMA
Capitale du Royaume
DE PEROU
Située par les 12 Deg.s 2 M. 31 S. de Latitude Meridionale et par les 299 D. 27 M. 7 2/3 S. de Longitude à l'Occident du Meridien de Teneriffe telle quelle etoit avant quelle fut detruite par le dernier tremblement de terre.
Echelle de 500 Vares ou Aunes
100 200 300 400 500
Echelle de 200 Toises
50 100 150 200
1. Palais du Viceroi
2. Cathedrale
3. Maisons de l'Ayuntamento
4. Los Desamparados Mais.n Professe
5. Dominicains et Jesuites
6. Ste Rose Monastere
7. Ste Rose Beaterie
8. Hopital du S. Esprit
9. Monserrat
10. Paroisse de St Sebastien
11. Augustins
12. Paroisse de St Marceau
13. St Francois de Paule Couvent
14. Monastere de St Christ ou les Nazarenes
15. La Merci
16. Jesus Maria
17. St Juan de Dios
18. Recollection de Bethleem
19. Recollection de St Dominique
20. l'Incarnation
21. La Trinite
22. St Joseph Beaterie
23. Maison des pauvres femmes
24. Noviciat des Jesuites
25. La Guadaloupe
26. Les Orphelins
27. Les Carmelites
28. St Paul
29. St Martin College
30. La Conception
31. l'Inquisition
32. St Francois
33. St Ildefonse
34. Hopital des Prêtres
35. St Pedro
36. Les Trinitaires Religieuses
37. St Philippe Couvent Royal
38. l'Universite
39. La Charite
40. College des femmes: Collegio de las Mugeres
41. College de St Thomas
42. Monastere de Ste Rose
43. St Pedro Nolasco
44. Monastere de Ste Catherine
45. Hopital de St André
46. Hopital de Ste Anne
47. Hopital de St Barthelemi
48. La Conception Confrerie
49. El Carmen
50. Monastere de Ste Claire
51. Monastere de las Descalzas
52. Religieuses du Prado
53. College du Cercado
54. St Pierre d'Alcantara
55. Les Incurables
56. Hopital des Convalescens ou la Convalecencia
57. Monastere des filles de la Merci
58. Ste Rose de Viterbo
59. Hotel de la Monnoye
60. Seminaire de St Toribio
61. Notre Dame de Cocharcas
62. St Lazare
63. Notre Dame de Copacavana
64. Le Baratillo ou la Friperie
65. Notre Dame de las Cavezas
66. Los Peynes, ou les Peignes
67. La Alameda ou le Promenoir
68. Moulin a poudre
69. Promenade de l'Acho
70. Colline de St Christofle

Tom. XIII. N°. 8.

Tenerife. L'Aiguille varie, à Lima, de 9 dégrés, 2 minutes ½ au Nord-Est (11). Sa situation est des plus avantageuses, au milieu de sa spacieuse Vallée, qu'elle domine entierement, sans aucunes bornes pour la vue; ou du moins, si la Vallée est bornée du côté du Nord, c'est à beaucoup de distance, par la Cordilliere des Andes, dont quelques Monticules détachés s'avancent jusqu'à la Plaine. Les plus avancées de ces Collines sont celles de San Christoval & d'Amancaes (12).

DESCRIPTION DU PEROU.

LIMA.

C'est du côté du Nord que coule la Riviere du même nom que la Vallée, & fort près de la Ville. Quoiqu'on la passe aisément à gué lorsqu'il ne tombe pas d'eau sur les Montagnes, sa profondeur & sa rapidité s'y opposent dans le tems des pluies: mais elle offre un large & beau, Pont de pierre, terminé par une arcade, qui sert d'entrée, ou de Porte, à la Ville & à la grande Place qui en est voisine. Cette Place est de forme quarrée, spacieuse & très ornée. Elle a, pour centre, une magnifique Fontaine, aussi remarquable par sa grandeur & sa beauté, que par une Statue de bronze qui en fait le sommet; c'est la Renommée, environnée de quatre petites conques. L'eau jaillit en abondance de sa trompe, & de la gueule de huit Lions de même métal, qui relevent beaucoup ce Monument.

Grande Place ou Place Roïale.

Le côté de la Place, qui fait face à l'Orient, est occupé par l'Eglise Cathédrale, & par le Palais Archiepiscopal, qui s'élevent au-dessus de tous les Edifices de la Ville. La façade du Palais, ses colomnes, ses pilastres & ses fondemens sont de pierre de taille. L'Eglise est bâtie sur le modele de la Cathédrale de Seville, mais elle est moins grande. Elle est ornée d'un magnifique Frontispice, au milieu duquel est le Portail, accompagné de deux belles Tours. Un large escalier, garni de balustrades, regne autour de cet ouvrage: il est d'un bois, qui imite la couleur du bronze. Des Pyramides, de hauteur médiocre, s'élevent à quelque distance les unes des autres. Du côté qui fait face au Nord, la Place contient le Palais du Viceroi, dans lequel tous les Tribunaux tiennent leur séance. Les Prisons roïales y sont aussi. Cet Edifice étoit autrefois d'une singuliere magnificence: mais aïant beaucoup souffert en 1687, le 10 d'Octobre, par un furieux tremblement de terre, on substitua aux parties ruinées, des appartemens bas, qui servent aujourd'hui de demeure au Viceroi. Le côté occidental, qui fait face à la Cathédrale, offre l'Hôtel de Ville & les Prisons communes. Le côté méridional est composé

Ses Ornemens.

(11) Les deux Mathématiciens Espagnols donnent cette position, comme prouvée par leurs propres observations. Cependant suivant celles du Pere Feuillée, c'est par douze degrés, une minute, 15 secondes, de Latitude, & 79 degrés 9 min. 30 sec. de Longitude; & suivant celles de M. Frezier, c'est 12 degrés, 6 min. 28 sec. de Latitude, & 79 degrés, 43 min. de Longitude Occidentale, ou différence du Méridien de Paris.

(12) Les premieres, suivant la mesure Géometrique, prise par Dom Juan & par M. de la Condamine en 1737, s'élevent au dessus du terrein qui leur sert de base, à 134 toises, qui font trois cens douze vares Castillanes. Le Pere Feuillée, qui les avoit mesurées aussi, leur donnoit 146 toises & un pié de hauteur. Cette différence ne vient sans doute, que de n'avoir pas mesuré, avec une égale précision, la base sur laquelle ils fondent leurs calculs. Les Collines d'Amancaès, quoique très hautes, ne different pas beaucoup des autres, & ne sont gueres qu'à un quart de lieue de la Ville.

DESCRIPTION DU PEROU.

LIMA.

de maisons particulieres, qui n'ont qu'un étage, mais dont les deux façades ont des Portes de pierre de taille. Leur uniformité, leurs arcades & leur dégagement, donnent beaucoup d'éclat à la Place, dont chaque côté a 30 toises de long.

Figure de la Ville.

Toute la Ville forme un triangle. Le grand côté se prolonge le long du Fleuve, & n'a pas moins de 1920 toises, qui font précisément deux tiers de lieue, ou deux milles maritimes ; & sa plus grande largeur, du Nord au Sud, c'est-à dire depuis le Pont jusqu'à l'angle opposé à la base, est de 1080 toises, ou deux cinquiemes de lieue. Elle est environnée d'un mur de brique, assez large pour le dessein qui l'a fait bâtir, mais fort irrégulier dans ses proportions. Cet ouvrage, commencé & fini en 1685, par le Duc de la Palata, est flanqué de trente-quatre Bastions, sans terre-plein ni embrazures, parcequ'on ne s'est proposé que de fermer la Ville, pour la mettre à couvert d'une surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte, on compte sept grandes Portes & trois Poternes.

Fauxbourg de San Lazaro.

Au-delà de la Riviere, à l'opposite de la Ville, on trouve un Fauxbourg assez étendu, nommé San Lazaro, qui s'est fort accru depuis peu d'années. Les rues, comme celles de la Ville, en sont fort larges, tirées au cordeau dans toute leur longeur, exactement paralleles ; de sorte que les unes allant du Nord au Sud, & les autres de l'Est à l'Ouest, elles forment des quarrés de Maisons, chacun de cinquante toises ou cent cinquante vares Castillanes. C'est la grandeur ordinaire de ces quarrés dans toutes les Villes de cette Région, à l'exception de Quito, où ils ne sont que de cent vares.

Rues de Lima.

Les rues de Lima sont bien pavées, & traversées par des Canaux tirés du Fleuve, dont les eaux passent sous des voutes, & servent à la propreté, avec aussi peu d'incommodité que de danger. Les Maisons, quoique la plûpart fort basses, sont fort agréables à la vue. On les croiroit bâties de matériaux beaucoup plus solides, tant les murs semblent épais ; sans compter les feintes corniches dont ils sont ornés. On nous explique cet art de tromper les yeux, qui sert, en même tems, à prévenir, autant qu'il est possible, les terribles effets des tremblemens de terre dont la Ville est toujours menacée. Le corps de la maison est d'abord construit de pieces de bois, emmortoisées avec les solives du toît. On couvre ensuite ces pieces, de canne sauvage, en dedans & en dehors, ou d'osier, pour cacher mieux la charpente. Tout est soigneusement recrépi. On met à l'extérieur une couche de chaux, pour le blanchir ; après quoi, on le peint en couleur de pierre de taille. On en use de même, aux corniches & aux portes de la charpente. Ainsi ceux, qui ne connoissent point cette maniere de bâtir, croient toutes les Maisons composées des matériaux qu'elles représentent. Les toits sont plats & unis, & n'ont que l'épaisseur nécessaire pour défendre l'Edifice, du vent & des raïons du Soleil. Sur les planches, qui forment ces toits, & qui présentent en dedans des moulures assez curieuses, on met, en dehors, une couche de terre grasse, qui suffit pour émousser les raïons du Soleil. Comme il ne pleut jamais beaucoup dans ce Païs, on n'a pas besoin

Maisons.

d'autres précautions. Les Bâtimens, cedant aux secousses des tremblemens de terre, s'en ressentent moins que s'ils étoient construits de matériaux plus solides. Les cannes sauvages, dont la superficie des parois est formée, sont de la grosseur & de la longueur de celles de l'Europe, avec cette différence qu'elles sont massives, c'est-à-dire sans aucune concavité. Le bois en est fort, extrêmement souple, & peu sujet à la corruption. Vers l'Orient, le Midi & l'Occident de Lima, les Quartiers reculés, mais dans l'enceinte des murs, ont des Vergers remplis de toutes sortes de fruits & de légumes; & l'enclos des principales Maisons renferme des Jardins, que les Canaux donnent toujours la facilité d'arroser.

Jardins & Vergers.

La Ville est partagée en cinq Paroisses; celles du Sagrario, de Santa Anna & de San Sebastian, chacune desservie par deux Curés; & celles de San Marcelo & San Lazaro, qui n'ont qu'un Curé chacune. La derniere comprend encore tout ce qui est entre Lima & la Vallée de Caraballo, distance d'environ cinq lieues, qui contient des Campagnes vastes & fort peuplées. Il y a des Chapelles, où les Prêtres de cette Paroisse sont obligés de dire la Messe les jours de Fête; sans compter deux Succursales, San Salvador & Sant'Anna, la Chapelle des Orphelins de la Paroisse de Sagrario, & la Paroisse Indienne du *Cercado*, qui est un des Quartiers de la Ville. Cette Paroisse est desservie par les Jésuites.

Paroisses.

Les Maisons Religieuses sont en grand nombre à Lima. On en compte quatre de Dominiquains; la Casa grande, la Recollecion de la Magdalena, le Collége de San Thomas, où l'on enseigne les sciences, & Santa Rosa; trois de Franciscains, Casa grande, Recoletos de Nuestra Señora de los Angeles, ou Guadalupa, & los Descalzos de San Diego, situé dans le Fauxbourg de S. Lazare; trois d'Augustins; Casa grande, Sant'Ildefonso, qui est un Collége, & Nuestra Señora de Guia, Noviciat de l'Ordre: trois de la Merci; Casa grande, le Collége de San Pedro de Nolasque, & Bethléem. Les Jésuites ont six Maisons: San Pablo, qui est le grand Collége; San Martin, Collége pour les Séculiers; Sant'Antonio, Noviciat; Los Desemperados, Maison Professe; le Collége du Cercado, qui est en même tems une Paroisse & un lieu d'instruction pour les Indiens; enfin la Chacarilla, destinée aux Retraites spirituelles. On admet, à ces exercices, tous les Séculiers qui s'y présentent; & pendant leur durée, qui est de huit jours, ils sont traités aux dépens de la Maison. Mais, dans ce grand nombre de Couvens, il n'y a que les Casas grandes qui contiennent beaucoup de Religieux.

Etrange nombre de Couvens.

Outre ces dix-neuf Couvens & Colléges, les Peres de l'Oratoire ont une Maison, nommée S. Philippe de Nery; les Bénédictins un Monastere, dont l'Abbé est envoïé d'Espagne; les Religieux de la Buena Muerte, ou des Agonizans, une Communauté, établie en 1715 & confirmée en 1736; les Minimes, un Couvent, fondé aussi depuis peu, au Fauxbourg S. Lazare, sous le nom de Nuestra Señora del Soccoro; & les Hospitaliers de Saint Jean de Dieu, trois Couvens, pour les Malades & les Convalescens. On compte d'ailleurs neuf autres Hôpitaux, dont chacun a sa destination particuliere; 1 S. André, de fondation roïale, où l'on ne reçoit que des Espagnols; 2 San Pedro, pour les pauvres Ec-

DESCRIPTION DU PEROU.

LIMA.

cléſiaſtiques ; 3 le S. Eſprit, pour les Matelots qui ſervent ſur les Vaiſſeaux arrivés dans ces Mers : on leve, pour l'entretien de cet Hôpital, une certaine contribution ſur l'équipage de chaque Vaiſſeau ; 4 S. Barthelemi, pour les Negres ; 5 Señora Santa Anna, pour les Indiens ; 6 San Pedro d'Alcantara pour les Femmes ; 7 Bethléem, & la Charité, auſſi pour les Femmes ; 9 San Lazaro, pour les Lépreux.

Il y a dans Lima, 14 Couvens de Filles ; aſſez peuplés, obſerve Dom d'Ulloa, pour former enſemble une petite Ville : 1 L'Incarnation, 2 Sainte Catherine, 3 la Trinité, 4 la Conception, 5 Sainte Claire, 6 les Carmelites, 7 Sainte Therèſe, 8 las Deſcalzas de San Joſeph, 9 les Capucines, 10 les Nazaréenes, 11 les Mercedaires, 12 les Trinitaires déchauſſées, 13 Sainte Roze, 14 las Monjas del Prado. Ajoutez quatre Communautés de Filles du Tiers Ordre, qui ne ſont pas toutes recluſes, quoique la plûpart le ſoient. Ces Maiſons ſont Santa Roſa de Viterbo, Nueſtra Señora del Patrocinio, N. S. de Copacabana pour les Indiennes, & San Joſeph pour les Femmes qui obtiennent d'être ſéparées de leurs Maris. Enfin une autre Maiſon, qui eſt auſſi une eſpece de Couvent pour les Femmes pauvres, où elles trouvent un aſyle contre la miſere, & qui a pour Directeur un Eccléſiaſtique nommé par l'Archevêque.

Il y a auſſi une Maiſon d'Orphélins, partagée en deux Colléges, l'un pour les Garçons, l'autre pour les Filles ; & pluſieurs Chapelles répandues dans la Ville, ſous divers noms.

Richeſſe des Egliſes.

Toutes les Egliſes de Lima ſont grandes, en partie de pierre, enrichies de peintures & d'ornémens précieux, ſur-tout la Cathédrale, celles de Saint Dominique, de Saint François, de Saint Auguſtin, & des Jeſuites, dont tous les Voïageurs aſſurent que les richeſſes ſont audeſſus de l'imagination. Dom d'Ulloa nous peint les ornemens communs, plus magnifiques que ceux qu'on emploie dans les Villes de l'Europe pour les plus grandes ſolemnités. Mais c'eſt dit-il, aux jours de Fête, que l'opulence & la pompe ſont étalées. Les Autels, depuis leur baſe juſqu'aux eſcabelons des Retables, ſont couverts d'argent maſſif, d'un travail exquis. Les murs ſont revêtus de tentures de Velours, garnies de franges & de houppes d'or & d'argent, ornés par intervalles de meubles émaillés de ces deux métaux. Mais l'attention ceſſe bien-tôt pour les voutes, les cintres, les colomnes, & tombe ſur deux files de chandeliers d'argent maſſif, qui bordent toute la longueur de l'Egliſe, avec des tables qui ſervent, dans les intervalles, à porter des Piéd-eſtaux chargés de figures d'Anges, & tout du même métal. Les meubles qui s'emploient immédiatement au ſervice de la Religion, tels que les Vaſes ſacrés & les Châſſes, ſont d'or, couverts de perles & de diamans, en ſi grande quantité, que les yeux ſouffrent de leur éclat. Tous les Vêtemens ſacerdotaux ſont d'étoffes d'or ou d'argent, les plus nouvelles & les plus précieuſes qui arrivent par les Flottes & les Vaiſſeaux de regître.

Les principales Maiſons Religieuſes, ſont fort grandes, & les logemens y ſont ſpacieux. En dehors, la plûpart ſont de brique crue, ou ſeulement durcie au ſoleil ; mais les murs interieurs ſont de la même compoſition que les Maiſons de la Ville. Dans les Egliſes, l'Architecture des Colomnes, des Friſes, des Chapiteaux, des Corniches, des Portes & des Frontiſpices, imite

imite parfaitement la pierre. Au dessus de ces Edifices s'élevent de jolis Tourillons, par où le jour se communique dans l'interieur du Bâtiment, & qui font un admirable effet avec les Cloches qui les accompagnent. Ils sont de pierres, de la hauteur d'une ou deux toises; ensuite de brique, jusqu'à la fin du premier corps d'Edifice, & le reste est de bois, déguisé en pierre de taille. Leur hauteur est médiocre. C'est une précaution contre les tremblemens de terre, & contre le poids & le nombre des Cloches, qui surpassent beaucoup celles d'Espagne en grosseur.

Description du Perou.

Lima.

Autorité & magnificence des Vicerois.

Les Vicerois du Pérou font leur demeure ordinaire dans le Palais de Lima. Leur Gouvernement n'est que triennal; mais par des ordres particuliers du Souverain, il est quelquefois continué. Leur autorité est absolue, sans aucune exception. Ils sont à la tête de tous les Tribuuaux, dont les Officiers ne sont que leurs Ministres pour l'expédition des affaires. Un Viceroi du Pérou regne en effet dans toute l'étendue de sa Jurisdiction, & sa pompe extérieure n'est pas différente de celle de la Roïauté. Il a deux Compagnies de Gardes; l'une à cheval, de 160 Maîtres, dont l'uniforme est bleu, avec des paremens d'écarlate, garnis de Franges d'argent, & les Bandolieres de même: cette Compagnie n'est composée que d'Espagnols. Elle monte la garde à la principale porte du Palais; & le Viceroi ne sort jamais sans être accompagné d'un Piquet de huit de ces Gardes, dont quatre le précedent, & quatre le suivent. L'autre Compagnie est de 50 Hallebardiers, Espagnols aussi, vêtus de bleu comme les Gardes à cheval, mais avec les paremens & les vestes de velours cramoisi, galonnées d'or. Ils font la garde à la Porte des Sallons, par où l'on se rend à l'Audience publique, & plus interieurement encore à celle de l'appartement du Viceroi. Ils l'accompagnent non-seulement jusqu'à la Porte du Palais, lorsqu'il en sort, mais dans toutes les Salles des Tribunaux, & le reconduisent de même, à son retour. Il nomme les Capitaines, comme les autres Officiers, de ces deux Compagnies; & ces Emplois sont d'une haute distinction. Avec ces deux Trouppes, il a toujours dans l'intérieur du Palais un Détachement d'Infanterie de cent Soldats, pour l'exécution de ses ordres

Ordre du Gouvernement.

Non-seulement il préside aux déliberations des Cours de Justice, du Conseil de Guerre & de celui des Finances, mais il donne journellement trois Audiences; l'une aux Indiens & aux Mulâtres, dans un beau Sallon, orné des Portraits de tous les Vicerois ses Prédécesseurs; l'autre aux Espagnols, dans une Salle plus riche encore; & la troisieme aux Dames dans un grand Cabinet, où l'on voit, sous un Dais magnifique, les Portraits du Roi & de la Reine regnans. Les affaires, qui concernent le Gouvernement, sont expédiées par un Secrétaire d'Etat, avec son Assesseur. C'est de ce Bureau que sortent toutes les expéditions militaires & civiles. Celles qui regardent l'administration de la Justice sont le partage du Tribunal, qui porte le nom d'Audience. Elles y sont décidées en dernier ressort, sans appel même au Conseil suprême des Indes, du moins dans tout autre cas que celui du Déni de Justice. C'est le principal des Tribunaux de Lima; mais rien ne s'y passe qu'avec la participation du Viceroi. Il est composé de huit Auditeurs & d'un Fiscal civil, qui ont trois Salles d'assemblées, dans le Palais; l'une pour les déliberations, & les deux autres

Tribunaux de Justice & d'administration.

DESCRIPTION DU PEROU.
LIMA.

pour les Plaidoïries. Les affaires criminelles se discutent & se jugent dans une quatrieme Salle, composée de quatre Alcaldes de *Corte*, & d'un Fiscal criminel. Les Indiens ont leur Fiscal Protecteur. Le second Tribunal est celui de la Chambre des Comptes, composée d'un Regent qui préside, de cinq Maîtres des Comptes, deux Maîtres des Resultats, & deux Ordonnateurs, avec quelques Surnuméraires des deux dernieres Classes. C'est là qu'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors, qui ont été chargés du recouvrement des Tributs. On y regle aussi tout ce qui appartient à la distribution & l'administration des Finances.

Un troisieme Tribunal, nommé la *Caisse Roïale*, est composé d'un Facteur, d'un Maître des Comptes & d'un Trésorier, avec titre d'Officiers Roiaux. Leur inspection s'étend sur tous les biens du Domaine roïal, & sur les *Alcavalas*; nom qu'on donne au quint du produit des Mines.

Le Corps de Ville est formé de Régidors, ou Echevins, d'un Alferez Real, ou Lieutenant général de Police, & de deux Alcaldes, qui sont les Juges-Roiaux. Ces Officiers sont tirés de la principale Noblesse de la Ville. Leur objet est l'administration œconomique de la Ville, & ce sont les Alcaldes ordinaires qui président aux Assemblées, chacun leur mois. Par un Privilége particulier de Lima, la Jurisdiction de son Corrégidor ne s'étend que sur les Indiens.

La Caisse des Morts est un autre Tribunal, composé d'un Juge supérieur, qui est ordinairement un des Auditeurs, d'un Avocat & d'un Trésorier. Il connoit de toutes les Causes qui concernent les biens de ceux qui sont morts intestats, ou chargés des deniers d'autrui, sans avoir laissé de legitime Héritier.

Les Négocians ont aussi leur Tribunal, pour les affaires de Commerce. C'est celui du Consulat, qui est composé d'un Prevôt des Marchands & de deux Consuls, élus par les Négocians, dans leur propre Corps. Ces trois Magistrats, secondés d'un Assesseur, jugent suivant les Reglemens des Consulats de Cadiz & de Bilbao.

On a dit que la Jurisdiction du Corrégidor de Lima ne s'étend que sur les Indiens du quartier, nommé *Cercado*, & sur ceux qui habitent aux environs de la Ville, dans une circonférence de cinq lieues. Les principales Bourgades, qui le reconnoissent pour leur Juge, sont Surco, los Chorillos, Miraflores, la Magdelena, Luriganche, Late, Pachacama, Lurin, & les Indiens habitués dans les deux Fauxbourgs du Callao, qui se nomment le vieux & le nouveau *Pitipiti*. Le nombre infini d'Indiens, qui habitoient la Vallée de Rimac au tems de la Conquête, y est actuellement réduit à ces petites Communautés, où l'on a dejà remarqué qu'il ne reste que deux Caciques, celui de Miraflores & celui de Surco; tous deux d'une extrême pauvreté.

Le Chapitre de la Cathédrale, où l'Archevêque (13) tient le premier rang, est composé de cinq dignités; un Doïen, un Archidiatre, un Chantre, un Ecolâtre & un Trésorier; neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours & les autres par présentation; de six Prébendiers, & de six demi-Prébendiers. L'Archevêque & son Official forment seuls le

(13) Le Siége Episcopal ne fut érigé en Archevêché qu'en 1546, par Paul III.

Tribunal Ecclésiastique. On a vu, dans un autre article, quels sont les Suffragans du Siége Archiépiscopal de Lima.

Description du Perou. Lima.

Le Tribunal de l'Inquisition consiste en deux Inquisiteurs & un Fiscal, tous trois à la nomination de l'Inquisiteur général d'Espagne, ou du Conseil suprême d'Inquisition, pendant la vacance de cet emploi. Le Tribunal de la Cruzada est composé d'un Commissaire Subdélégué, d'un Trésorier, & d'un Maître des Comptes, assistés dans leurs délibérations par le Doïen des Auditeurs de l'Audience. Enfin, la Ville a son Hôtel des Monnoies avec les Officiers nécessaires.

Université de Lima.

L'Université, qui porte le nom de S. Marc, & les Colléges, ont des Chaires fondées, où l'on professe toutes les Sciences. Elles sont occupées par de Savans Hommes, entre lesquels il s'en est trouvé quelques uns dont les Ouvrages ont mérité des applaudissemens en Europe. Les Bâtimens de l'Université ont un air de grandeur en dehors, & ne sont pas moins beaux en dedans. La Cour en est quarrée, spacieuse, ornée d'Arcades & de Pilastres; elle est entourée des Salles où se font les Leçons publiques. Dans un grand Sallon, qui est à l'un des angles, & qui sert aux exercices Litteraires, on voit les Portraits des Grands Hommes que l'Université a produits. Les Cadres de ces Tableaux, & deux rangs de siéges, qui regnent autour du Sallon, sont dorés, & d'un travail recherché. M. Frezier nous apprend que ce fut en 1545, & dans la vue de fournir de bons Sujets aux nombreux Tribunaux de Lima, que l'Université fut établie par Charles-Quint, avec des Priviléges qui furent confirmés par les Papes Paul III & Pie V. En 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque, pour jouir des mêmes prérogatives. Son Recteur est élu tous les ans. On y compte environ 180 Docteurs dans toutes les Facultés, & communément près de 2000 Etudians. Le même Voïageur ajoute que dans les trois autres Colléges, il y a vingt Chaires bien rentées. Le premier, dit-il, fut fondé par Dom François Yoledo, Viceroi du Pérou, sous le titre de S. Philippe & de S. Marc; le second nommé S. Martin, par le Viceroi Dom Martin Henriquez, pour l'instruction & l'entretien de 80 Ecoliers d'Humanités, de Jurisprudence & de Théologie, sous la direction des Jesuites; le troisieme, par l'Archevêque Toribio Alfonso Mogroveyo, sous le nom de *San Toribio*, pour 24 Jeunes Gens qui servent au Chœur de la Cathédrale. Ils portent un habit gris, avec une bande violette, qui leur pend en double par derriere; & leur unique étude est celle des Sciences Ecclésiastiques, dont ils reçoivent des Leçons d'un seul Prêtre, qui est aussi leur Recteur. M. Frezier donne à ces Colléges plus de 14000 Piastres du Pérou, 7000 à chacune des dignités du Chapitre, 5000 à chaque Chanoine, 3000 à chaque Prébendiers, & 600 à chacun des Chapelains, dont il fait monter le nombre à trente (14).

Habitans de la Ville.

Les Habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols, de Negres, de races de Negres, d'Indiens, de Metifs, & d'autres races qui proviennent du mêlange.

(14) Voïage à la Mer du Sud, p. 202. M. Frezier donne quelques détails, qui ne s'accordent pas toujours avec ceux de Dom d'Ulloa; mais la différence des tems en est une bonne raison. Par exemple, il ne met que huit à neuf mille Espagnols à Lima; ce qui est la moitié moins qu'on ne va voir dans Dom d'Ulloa.

On fait monter le nombre des Espagnols à 16 ou 18 mille, dont un tiers, ou le quart du moins, est composé de la Noblesse la plus distingué & la plus averée du Pérou. Plusieurs sont decorés de titres Castillans, anciens & modernes. On compte jusqu'à 45 Comtes ou Marquis; avec un nombre proportionné de Chevaliers, des Ordres Militaires d'Espagne. Entre les autres Familles nobles, il y en a de fort illustres, quoique sans titres; témoins 24 Majorats, la plûpart d'ancienne fondation. Celle d'Ampuero, qui tire son origine des anciens Yncas, par une Princesse de leur Sang, qu'un Capitaine Espagnol épousa au tems de la Conquête, est dans une haute distinction. Les Rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs & des prérogatives, dont elle ne cesse pas de jouir, & qui portent les personnes du nom le plus illustre à rechercher son alliance. Toutes ces Familles font une figure convenable à leur rang. Elles ont un grand nombre de Domestiques & d'Esclaves, de Carosses & de Caleches. Ces dernieres Voitures sont communes, jusques dans la Bourgeoisie. Elles ne sont tirées que par une Mule, & n'ont que deux roues, avec deux siéges, l'un sur le devant & l'autre sur le derriere, qui peuvent contenir quatre Personnes. La plûpart sont dorées & d'une forme agréable. Aussi coûtent-elles jusqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou six mille; & celui des Carosses est aussi fort grand.

Aux Terres & aux Emplois, qui font le principal soutien des Familles Nobles, il est permis à Lima de joindre les profits du Commerce; c'est-à-dire, que la qualité de Commerçant n'y est point incompatible avec la Noblesse. Une Déclaration Roïale, aussi ancienne que la Conquête, a guéri les Espagnols de la répugnance qu'ils avoient pour cette voie de s'enrichir. Elle porte expressément » que sans déroger, & sans craindre l'ex» clusion des Ordres militaires, on peut exercer le Commerce aux Indes. Dom d'Ulloa regrette que cette heureuse Loi ne soit pas commune à tous les Roïaumes de l'Espagne, qui en ressentiroient bien-tôt de grands avantages. A Lima, comme à Quito, le nombre des Familles augmente sans cesse par de nouveaux établissemens. Cette Ville étant comme le centre de tout le Commerce du Pérou, il y aborde quantité d'Européens, les uns pour y travailler à leur fortune, les autres pour exercer les Emplois auxquels ils ont été nommés par la Cour. Plusieurs s'en retournent après avoir fini leurs affaires; mais la plûpart, charmés des agrémens & de la fertilité du Païs, s'y attachent par des Mariages ou par de simples engagemens de commerce, qui tournent, après eux, à l'avantage des Parens qu'ils ont laissés en Espagne.

Negres & Mulâtres de la Ville.

Les Negres & les Mulâtres font la plus grande partie des Habitans. Ils exercent les Arts méchaniques; ce qui n'empêche point, comme à Quito, que les mêmes Professions ne soint exercées aussi par des Européens. A Lima, l'objet commun est de s'enrichir, & l'on n'y connoît point de préjugé qui soit regardé comme un obstacle. La troisieme & derniere espece d'Habitans est celle des Indiens & des Métifs, dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la Ville, ni à la quantité des Mulâtres. Leur occupation est d'ensemencer les terres, de faire des ouvrages de Potterie, & de vendre les denrées aux Marchés; car tout le service domestique se

Indiens & Metifs


A. Femme de Lima en Habit de Ville. B. en Habit de Ménage.
C. Espagnol vêtu comme on l'est au Perou. D. Mulatresse.
E. Negre Domestique.
C
A
D
E
B

fait par des Negres & des Mulâtres, libres ou esclaves : mais le plus grand nombre est de cette derniere classe.

Habillement des Hommes.

L'habillement des Hommes ne differe à Lima, de celui d'Espagne, que par un excès de luxe, qui regne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter ; & le Mulâtre, qui exerce un vil Métier, est quelquefois plus magnifique dans ses habits, que l'Espagnol de la premiere distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes ; & celles qui viennent de l'Europe sont aussitôt débitées. Le prix n'arrête personne. Chacun se picque d'avoir les plus belles ; & par une autre ostentation, on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des Femmes l'emporte beaucoup sur celui des Hommes ; & la différence est d'ailleurs si grande, entre leur parure & celle des Dames d'Espagne, qu'elle mérite quelque détail.

Habillement & luxe des Femmes.

Dom d'Ulloa ne dissimule point qu'elle paroît d'abord indécente. Il n'y a que l'usage, dit-il, qui puisse la rendre supportable. Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une juppe de toile, qui se nomme *Fustan*, & qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une juppe blanche ou de dessous ; ensuite une jupe ouverte, & un pourpoint. Quelques-unes, mais en petit nombre, ajoutent autour du corps une espece de mante, qui n'est pas fermée. La différence de cet ajustement, à celui des Femmes de Quito, quoique composé des mêmes pieces, consiste en ce que celui des Femmes de Quito est beaucoup plus court ; de sorte que le jupon, attaché au-dessous du ventre, ne descend que jusqu'au milieu des mollets ; & delà, jusqu'aux piés, au-dessous de la cheville, pend la dentelle fine qui est autour du Fustan. Au travers de cette dentelle, on voit pendre aussi les bouts des jarretieres, bordés d'or ou d'argent, & quelquefois ornés de Perles. Le jupon, qui est de velours, ou d'une autre étoffe riche, n'est pas moins chargé d'ornemens qu'à Quito. Les manches de la chemise, longue d'une aune & demie & larges de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & diversement attachées. Par-dessus la chemise est le pourpoint, dont les manches, qui sont fort grandes, forment une figure circulaire. Elles sont de dentelles, avec des bandes de Batiste très fine entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules, par des rubans qui tiennent au corset. Ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, & celles de la chemise par dessus. Elles y sont arrêtées ; & ces quatre rangs de manches forment quatre especes d'aîles, qui descendent jusqu'à la ceinture. Celles qui portent la mante, s'en ceignent le corps, & ne laissent pas de porter aussi le pourpoint. En Eté, l'on ne voit point de Femmes qui n'aient la tête couverte d'un voile, assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint ; il est de Batiste, ou de Linon très fin, garni de Dentelles, les unes en l'air, suivant leur expression, c'est-à-dire, attachées seulement d'un côté, & les autres frangées alternativement avec des bandes de toile. En général, c'est une chose étonnante que l'attention & le gout que les Femmes apportent aux choix des Dentelles, dont leur parure est chargée. L'émulation est parvenue là-dessus jusqu'aux Negresses. Les Dentelles sont cousues si près l'une de l'autre à la toile, qu'on

Description du Perou. Lima.

& dans toute sorte d'états, on n'entend que des Chansons vives & ingénieuses, ou des Concerts de voix & d'Instrumens. Les Bals sont fréquens. On y voit danser avec une legereté qui étonne. En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des Habitans de Lima ; & leur goût pour la Musique & la Danse aide encore à faire regner la joie.

Caractere des Habitans de Lima.

Avec leur vivacité & leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumieres acquises. On leur voit beaucoup d'ardeur à s'instruire, dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. L'usage qu'ils ont de former entr'eux de petites assemblées, ne sert pas peu à leur aiguiser l'esprit, par l'émulation. C'est une Ecole continuelle. D'ailleurs, ils sont d'un caractere docile, quoiqu'un peu fier. En menageant leur amour propre, on est toujours sûr de leur trouver de la complaisance. Ils aiment les manieres douces ; & les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'aïant un point d'honneur qui ne leur permet, ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entr'eux dans une Société fort tranquille. C'est sur-tout dans la Noblesse, qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit & du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les Etrangers. Les Mulâtres, moins polis, & moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la Société ; ils sont rudes, altiers, inquiets ; & souvent ils ont entr'eux de vifs démêlés : cependant les désordres, qui naissent de tous ces vices, ne sont pas aussi fréquens qu'on pourroit se l'imaginer de la grandeur de la Ville & de la multitude de ses Habitans.

Dom d'Ulloa semble craindre de toucher à la Religion des Habitans de Lima. Ce silence ne peut tourner à leur avantage ; sur-tout lorsqu'il n'oppose rien au témoignage de Correal (15) & de Monsieur Frezier (16), qui font tous deux une triste peinture des mœurs & de la Religion du Pérou. Nous en rapporterons quelques traits dans un autre Article.

Fertilité du Terroir de Lima.

Il ne manque, aux agrémens de Lima & de sa situation, que de la pluie pour arroser son terroir. Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des Voïageurs sur les causes de cette facheuse privation ; mais c'est celui de faire remarquer que l'industrie y supplée, jusqu'à rendre les environs fertiles en toutes sortes de grains & de fruits. On a déjà vu plusieurs fois qu'un des soins de l'ancien Gouvernement, & peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur, fut d'ouvrir des Canaux, par lesquels l'eau des Rivieres pût servir à porter la fécondité dans les terres, & faciliter aux Sujets le moïen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces Ouvrages faits, & les ont conservés dans le même ordre qu'ils les avoient reçus des Yncas. C'est par cette voie qu'on n'a pas cessé, jusqu'aujoud'hui d'arroser les champs de froment & d'orge, les luzernes pour la nourriture des Chevaux, les vastes Plantations de Cannes de Sucre, les Oliviers, les Vignes & les Jardins, pour en tirer régulierement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas de Lima comme de Quito, où les Fruits n'ont aucune saison déterminée. Ici, les Champs produisent dans un tems qui est toujours le même, & la récolte se fait au mois d'Août. Les Arbres se dépouillent de

Comment il est arrosé.

(15) Voïages de François Correal aux Indes Occidentales, Tom. II, ch. I.
(16) Relation de la Mer du Sud, pp. 215 & suiv.

leurs

leurs feuilles, suivant leur nature; car ceux qui sont propres aux Païs chauds ne font que perdre la vivacité de leur verdure, & ne s'en dépouillent que pour faire aussi-tôt place à de nouvelles feuilles, qui chassent les premieres. Il en est de même des Fleurs; c'est-à-dire qu'elles ont aussi leurs Saisons. Ainsi le Canton de Lima, où l'on distingue l'Hiver & l'Eté, comme dans la Zone tempérée, a le même avantage dans la production des Arbres, des Fleurs & des Fruits.

Description du Perou. Lima.

Changemens arrivés dans le terroir.

Dom d'Ulloa fait observer qu'avant le tremblement de terre, de 1687, qui causa un dommage extrême à la Ville, les recoltes de froment & d'orge étoient d'une merveilleuse abondance, & que les Habitans étoient dispensés d'en tirer d'ailleurs; mais qu'après cet accident, le terroir se trouva si changé, que les semences de froment y pourrissoient sans pousser de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulfureuses, qui s'étoient exhalées, & aux particules de nitre qui étoient demeurées sur la terre. Les Propriétaires, instruits par l'expérience, emploïerent leurs Champs à d'autres usages, tels que d'y semer de la luzerne & d'y planter des Cannes de Sucre, dont ils tirerent plus de profit. La stérilité dura quarante ans, au bout desquels on s'apperçut que la terre s'amélioroit. On recommença aussi-tôt à semer du froment, mais d'abord en petite quantité, jusqu'à ce que le sol aïant achevé de réprendre sa force, on sema comme on l'avoit fait anciennement, & les recoltes se firent avec la même abondance. A l'égard des autres plantes, dont la culture avoit été supprimée, on en sema moins, par la seule défiance des Laboureurs. Quoique le dernier tremblement de terre puisse avoir produit le même effet, on s'en embarrasse moins à Lima, parcequ'il s'est ouvert un Commerce de grains entre cette Ville & le Chili.

Ce qu'il produit

Ce qu'on seme le plus dans le Canton, c'est la luzerne, dont il se fait une consommation prodigieuse. Les Habitans ne donnent point d'autre nourriture aux Bêtes, surtout aux Mules & aux Chevaux; & ceux même qui n'ont pas de Carrosse, ou de Caleche, n'étant jamais sans un ou deux de ces Animaux, on doit comprendre que le nombre en est infini. Le froment & les cannes douces, qui produisent un sucre exquis, occupent une autre partie des terres. Tous ces Champs sont cultivés par des Esclaves Negres. Les Oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Leur épaisseur les fait ressembler à des Forêts; car outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus, que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais; ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelassés les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer. Aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les Champs qui en sont plantés. La seule culture qu'on leur donne est de nettoïer les rigoles qui conduisent l'eau au pié de chaque arbre, & d'arracher, tous les trois ou quatre ans, ces petits rejettons qui croissent autour. Il n'en coûte pas d'autre soin pour avoir une grande abondance de belles Olives, dont on fait de l'huile, ou qui se conservent à la maniere de l'Europe. Elles sont très propres au second de ces deux usages, par leur grosseur & leur beauté, par la douceur de leur jus, & par leur facilité à se détacher de leurs noïaux; qualités qui manquent aux Espagnoles : aussi l'huile de Lima est-elle supérieure à celle d'Espagne.

DESCRIPTION DU PÉROU.

LIMA.

Les environs de la Ville sont remplis de Jardins, où croissent toutes les especes de légumes & de fruits. Leur bonté répond à leur abondance. Quelques louanges qu'on ait données à ceux de plusieurs autres Cantons, il n'y en a point qui égale ceux de Lima. D'ailleurs toute l'année est ici la saison des fruits ; c'est-à-dire qu'on peut sans cesse les manger frais, parceque les Saisons étant alternatives dans les Montagnes & dans les Vallées, les fruits meurissent d'un côté lorsqu'ils cessent de l'autre, & Lima, qui n'est qu'à 25 ou 30 lieues des Montagnes en tire de toutes les sortes, à l'exception de quelques-unes qui demandent un terroir plus chaud. Le raisin est de diverses especes à Lima. Celui, qu'on nomme Raisin d'Italie, est gros & de très bon gout. On ne fait aucune sorte de vin dans le Canton. Il n'y a que du raisin de treilles, qui s'étendent sur la terre, où elles croissent fort bien, sans autre soin que de les tailler & de les arroser.

Qualité du terroir.

Non seulement la qualité du terroir est pierreuse & sabloneuse, mais on peut dire qu'il n'est composé que de petites pierres à fusil, ou de cailloux lisses ; ce qui rend quelques chemins fort incommodes, à cheval comme à pié. Les lieux, où l'on seme, ont environ deux piés de bonne terre : mais si l'on creuse au delà, on n'y trouve plus que cette sorte de cailloux ; d'où l'on conclut que la Mer couvroit autrefois tout cet espace. Une autre proprieté du même terroir, est d'être rempli de Sources. On n'y creuse pas à quatre ou cinq piés, sans trouver de l'eau. Les Voïageurs en donnent deux causes ; l'une, que l'eau de la Mer s'y insinue & s'y filtre aisément ; l'autre, qu'un grand nombre de Ruisseaux & de Torrens, qui coulent des Montagnes, se perdent dans cette Plaine avant que d'avoir pu se joindre aux Rivieres, & qu'ils inondent le terrein en s'y repandant. Il se trouve même des Rivieres qu'on n'apperçoit point, parceque leur lit est rempli de pierres ; mais un Animal n'y peut remuer les piés, sans y faire sourdre l'eau. Cette abondance d'eau souterraine contribue sans doute à la fertilité du Païs, surtout à l'égard des hautes Plantes, dont les racines pénetrent assez loin pour en être sans cesse arrosées.

Promenades.

Outre les Vergers, les Jardins & les Plantations, qui mettent une charmante varieté dans les Campagnes, il y a des lieux où la nature seule fournit un spectacle agréable aux Habitans, & la plus abondante nourriture aux Troupeaux. Les Collines de San Christoval & d'Amancaès sont couvertes, au Printems, d'une verdure fort vive & d'une grande varieté de Fleurs. Divers lieux voisins de la Ville offrent les mêmes agrémens, à cinq ou six lieues de distance. Amancaès tire son nom d'une très belle fleur jaune, à quatre feuilles terminées en pointe, dont la colline est couverte. Outre ces promenades, la Ville en a de publiques ; celle d'Alameda, au Fauxbourg San Lazaro, formée par cinq alléesd'Orangers & de Citroniers, longues d'environs deux cens toises ; celle d'Acho, qui offre aussi de belles allées d'Arbres, sur les bords de la Riviere, & quelques autres, où l'on voit chaque jour une foule de Carosses & de Caleches.

Le Voisinage de Lima n'a plus d'autres monumens d'Antiquité, que des Guacas, ou d'anciens sepulchres Indiens, & quelques restes de murailles, qui bordoient les grands chemins : mais à trois lieues de la Ville, au Nord-Est, on voit encore subsister, dans la Vallée de Guacachipa, les murs d'une

grande Bourgade. Ces vieux Edifices feront le sujet d'un autre article. Ce qui merite ici de l'attention, c'est que les murs de Guacachipa & ceux de quelques autres Vallées voisines, quoique bâtis sur la superficie de la terre, sans mortier & sans ciment, ont resisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre; tandis que les plus solides édifices de Lima & de tous les lieux bâtis par les Architectes Espagnols y ont succombé. On en conclut que l'expérience servoit de maître aux Naturels du Païs, & leur enseignoit que dans une Contrée si sujette aux tremblemens de terre, le mortier n'étoit pas propre à rendre les Bâtimens plus fermes. Aussi nous assure-t-on que les Indiens, remarquant la méthode de leurs premiers Conquerans, se mocquoient d'eux, & disoient que les Espagnols creusoient des tombeaux pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vû les nouvelles Villes du Pérou si souvent changées en ruines, & connoissant l'ancien usage des Indiens, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siecles. Le plaisir d'avoir des Maisons spacieuses & des appartemens commodes, l'emporte, dans l'esprit des Espagnols, sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chûte.

Murs à l'épreuve des tremblemens de terre.

La fertilité de la terre, la bonté du climat, les commodités de la situation, contribuent à la nourriture des Habitans de Lima, comme à tous les agrémens qu'on vient de représenter. Le pain, qu'on mange dans cette Ville, n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur. Il n'y est pas cher. On en distingue trois sortes: l'un nommé *Criollo*, fort persillé & fort léger; l'autre, qu'on nomme *Pain à la Francoise*, & le Pain mollet. Ce sont des Negres qui fabriquent tous ces Pains, pour le compte des Boulangers; & les Boutiques en sont toujours bien fournies. On nous fait observer, comme une singularité de Lima, non-seulement que les Boulangers y sont fort riches, mais qu'une grande partie de leur bien consiste dans le nombre de leurs Esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que les Maîtres veulent faire châtier pour quelque faute; & se chargeant de leur nourriture, ils paient encore au Maître leur travail journalier, en argent ou en pain. Ce châtiment est le plus grand auquel on puisse les condamner. Les Galeres n'en approchent point. Ils sont forcés de travailler continuellement, le jour & la nuit. On les nourrit mal, on leur laisse peu de tems pour le sommeil. En peu de jours, l'Esclave le plus vigoureux & le plus alerte est tout-à-fait affoibli. Enfin, cet état est si redoutable pour eux, que l'idée seule sert à les contenir; & ceux, qui s'y trouvent condamnés, font l'impossible pour obtenir grace de leurs Maîtres. On sait que le même usage étoit établi chez les Grecs & les Romains.

Nourriture des Habitans de Lima.

Les Boulangeries sont les punitions des Esclaves.

Le Mouton est la viande la plus ordinaire à Lima: elle y est de très bon goût. Celle de Bœuf est aussi fort bonne; mais on en mange peu, & deux ou trois Bœufs suffisent par semaine, pour toute la Ville. La volaille y est excellente, & dans une grande abondance. Le Gibier y est moins commun: ce sont particulierement des Perdrix, des Tourterelles, & des Sarcelles. La plus grande consommation est de chair de Porc, qui passe pour bonne, sans être aussi délicate qu'à Carthagene. Toutes les autres viandes, & le Poisson même, sont accommodées avec la graisse de Porc,

DESCRIPTION DU PÉROU. LIMA.

c'est-à-dire avec du *sain-doux* ou du *vieux-oing* ; usage qui vient apparemment de ce qu'à l'arrivée des Espagnols, le Pérou n'avoit point d'hulie ; & depuis qu'il en a de son crû, l'ancienne nécessité s'est comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribera planta le premier Olivier qu'on ait vû dans cette Région ; & delà sont venus ceux qui forment aujourd'hui des Forêts.

Veau gelé.

On apporte, des Montagnes, du Veau gelé, comme un mêt fort délicat ; & les Etrangers mêmes le trouvent tel. Toute la préparation consiste à tuer les Veaux, & à les laisser un jour ou deux à l'air dans les Bruïere, pour les y faire geler. Ils se conservent fort long-tems dans cet état, sans la moindre corruption. Le Poisson vient, à Lima, des Ports de Chorillos, de Callao & d'Ancon. Le plus délicat est le *Cordudo*, & le *Peje-Reye*, ou Poisson-Roi, espece de Gradeau, de six à sept pouces de longueur. Quoiqu'il ne se trouve au Pérou que dans l'eau salée, il n'est pas différent de celui qu'on trouve, sous le même nom, dans les Rivieres d'Espagne. Celle de Lima produit différentes especes de Poisson, entr'autres une sorte de *Chevrettes* (*), qui ont deux ou trois pouces de large. Les Anchois sont en si grande abondance sur la Côte, que les termes manquent aux Voïageurs pour l'exprimer. C'est la nourriture de cette multitude d'Oiseaux de Mer, qu'on a déja représentés sous le nom général de Guanaès, quoiqu'ils soient de diverses especes. Cette Côte a peu de coquillages ; mais contre le témoignage de Dampier, M. Frezier & Dom d'Ulloa nous assurent que le Port de Callao ne laisse pas d'en fournir. On y prend même quantité d'une sorte de Moules, mais beaucoup plus grosses que les nôtres, & dont le Poisson ressemble à l'Huître par la forme & par le goût.

Poisson.

Vins, fruits secs, & confitures.

Les vins, qu'on boit à Lima, sont, ou blancs, ou couverts, ou rouges ; & dans ce nombre, il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba & du Lac. Celui dont on fait le plus d'usage est le vin de Pisco, dont on fait aussi toutes les Eaux-de-vie qui se consomment dans la Ville, ou qu'on transporte plus loin. L'Eau-de-vie de Cannes n'y est pas connue. Les fruits secs viennent du Chili ; tels que les amandes, les noix, les noisettes, les poires & les pommes sechées, &c. Les confitures ne sont pas moins communes, à Lima, que dans les autres Villes des Indes ; mais l'usage en est plus modéré. Celui du Chocolat l'est aussi. On prend, à sa place, du *Maté*, qu'on prépare deux fois chaque jour ; & quoique cette boisson ait des défauts, qui seront observés dans un autre article, elle se sert avec beaucoup d'appareil.

Commerce de Lima.

Mais rien ne contribue tant à l'abondance qui regne à Lima, que son Commerce avec toutes les autres parties du Pérou. Le Consulat, que nous avons nommé entre ses Tribunaux, envoie des Députés-Commissaires pour résider dans toutes les Villes de la dépendance du Viceroi. Il juge d'ailleurs de toutes les affaires de Commerce. Cette Cour, jointe à l'établissement d'un Comptoir général, où se rassemblent non-seulement toutes les Marchandises qui arrivent par les Galions & les Vaisseaux de Regîtres, mais encore tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces, rend Lima comme le centre de toutes les richesses & les commodités du Païs.

(*) Ou Ecrevettes.

Description du Pérou.

Lima.

Ce qui vient des Provinces est déposé à Lima, pour être embarqué sur la Flotille, qui part du Port de Callao, & qui se rend à Panama vers le tems de l'arrivée des Galions. Les Propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux Négocians de Lima; & ceux-ci les vont trafiquer, avec leurs propres fonds, à la grande Foire de Panama. A son retour, la Flotille s'arrête au Port de Payta, où les Negocians prennent terre, avec les Marchandises de l'Europe dont ils se sont pourvûs; & pour éviter les longueurs de la Navigation, ils les font transporter par terre jusqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par Mer jusqu'au Callao. Lorsque tous leurs effets sont arrivés à Lima, ils commencent par expédier ce qui regarde leurs Correspondans, tandis qu'ils font serrer dans des Magasins tout ce qui est pour leur propre compte, jusqu'à ce qu'il se présente des Acheteurs, qui ne manquent point de se rassembler dans un tems reglé; ou bien ils ont des Commis dans les Provinces intérieures, auxquels ils font des envois, dont ils reçoivent le produit en argent comptant ou par des Lettres de Change. Le Commerce d'une Flotille dure assez long-tems, par la difficulté de toutes ces expéditions, qui ne finissent que lorsque les Magasins sont épuisés.

Le produit de ce qui se vend, dans l'intérieur du Païs, est de l'argent en barres, en pignes, ou en œuvre. Les barres & les pignes sont converties en especes, à la Monnoie de Lima. Ainsi les Négocians gagnent beaucoup non-seulement sur leurs Marchandises, mais encore sur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce Commerce n'est proprement qu'un troc de Marchandises pour d'autres. Les deniers qui en proviennent, dans l'intervalle des Flotilles, sont emploïés par la plûpart des Négocians en étoffes du Païs, qui sortent des Fabriques de l'Audience de Quito; car il s'en consomme une si grande quantité, pour l'usage du Peuple, qui n'est pas en état, dans les petites Villes comme à la Campagne, d'acheter les magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille, que ce Commerce n'est pas moins nécessaire, ni moins lucratif que l'autre. Un Négociant, qui fait ses empletes avec des fonds médiocres, ne manque point de se pourvoir également des étoffes du Païs & de celles de l'Europe, pour être en état de ne renvoïer personne.

Son Commerce avec les Païs du Nord & du Sud.

Outre ce Commerce, qui est le plus considérable, & qui se fait uniquement par Lima, ses Habitans en ont un, par les Païs Méridionaux & Septentrionaux de l'Amérique. Ce qu'ils tirent le plus du Nord, c'est le Tabac en poudre, qui passant de la Havane au Mexique, y est préparé, & se transporte ensuite à Lima, d'où il passe dans d'autres Contrées. Ce Commerce se fait à peu-près comme celui de Panama: mais les Marchands qui le font ne se mêlent pas de celui des étoffes, & ne vendent que des parfums, tels que de l'Ambre, du Musc, &c. & de la Porcelaine de la Chine. Les uns sont établis à Lima, les autres ne font qu'y passer; & tous correspondent avec les Marchands Mexiquains. Des Ports de la Nouvelle Espagne il vient à Lima, de la Poix, du Goudron, & du Fer, avec de l'Indigo, mais en petite quantité. Il y vient de Tierra-Firme beaucoup de Tabac en feuille, & des Perles, dont le débit est tou-

DESCRIPTION DU PEROU.

LIMA.

jours fort grand, pour les bijoux & la parure des femmes. Quand l'Asſiento, c'eſt-à-dire la Traite des Negres, n'eſt point interrompu, ce Commerce ſe fait auſſi par la voie de Panama.

Uſage que les Femmes de Lima font du Tabac.

Entre les modes des Femmes de Lima, il n'y en a point d'auſſi générale & de plus enracinée, que celle de porter dans la bouche ce qu'elles nomment un *Limpion*. Il paroît, par la ſignification du mot, que cet uſage n'eſt venu, dans ſa ſource, que du deſir de ſe tenir les dents propres. Limpion eſt formé de *Limpiar*, qui ſignifie nettoïer. On donne ce nom à de petits rouleaux de Tabac, de quatre pouces de long, ſur neuf lignes de diametre, enveloppés dans du fil fort blanc, dont on les tire par degrés, à meſure qu'on en uſe. Les Dames ne font que porter le bout du Limpion à la bouche, pour le mâcher un inſtant, & s'en frottent les dents, qu'elles croient plus belles & plus nettes, après cette opération : mais les Femmes du commun la pouſſent à l'excès. Elles ſont horribles à voir, avec un Limpion entier, qu'elles ont continuellement dans la bouche. Cet uſage, & celui du Tabac à fumer, qui n'eſt pas moins à la mode parmi les Hommes, produit une grande conſommation de Tabac en feuille. Les Limpions ſont compoſés de Tabac de Guayaquil, avec un peu de celui qui vient de la Havane par Panama. Le Tabac à fumer ſe tire de Saña, de Moyabamba, de Jaen de Bracamoros, de Llulla & de Chillaos, où l'on en recueille beaucoup, & d'une fort bonne qualité.

Autres Commerces.

Le Merrein qui ſert à Lima pour la conſtruction des Edifices, comme celui qui ſert au Callao pour le carenage des Vaiſſeaux & pour la fabrique des petits Bâtimens de Mer, vient de Guayaquil. On en tire auſſi du Cacao, mais en petite quantité, parceque l'uſage de l'Herbe du Paraguay l'emporte à Lima ſur celui du Chocolat. Les Maîtres de Vaiſſeaux font le Commerce du bois ; & l'apportant pour leur propre compte, ils en forment des Magazins au Callao, où l'on en trouve toujours. Des Côtes de Naſca & de Piſco, on tire des vins, des eaux-de-vie, des olives, des huiles & des raiſins ſecs ; de celles du Chili, du Froment, des farines, des cordouans, des amarres de chanvre, des vins, des fruits ſecs, & quelque peu d'or. Les Magaſins du Callao ſont remplis de ces Marchandiſes, & de celles qu'on y apporte de pluſieurs autres lieux. Il s'y tient tous les Lundis une Foire, où l'on ſe rend de toutes parts, pour acheter ou pour vendre. Les Marchandiſes qu'on y achete ſont tranſportées à leur deſtination par des Mules, que les Marchands y entretiennent dans cette vue.

Les denrées, qui viennent à Lima, ne ſont pas toutes pour les Habitans. Il en paſſe une partie dans l'Audience de Quito, dans les Vallées, & même à Panama, où il s'en fait des remiſes conſiderables. On tire, de Coquimbo & de la Côte de ce nom, une grande abondance de cuivre & d'étaim en barre ; des Montagnes de Caxamalca & de Chachapoyas, des toiles de coton & de pite, pour les voiles de Navires ; des Vallées, cette ſorte de maroquin, qui ſe nomme Cordouan, & du ſavon ; des Provinces méridionales, telles que Plata, Oruro, Potoſi & Cuſco, la laine de *Vicuñas*, ou Vigogne, pour la fabrique des chapeaux, & quelques étoffes fines ; du Paraguay, l'Herbe de même nom, dont il ſe fait une extrême

consommation à Lima, & qui passe de-là dans les autres Provinces, jusqu'à Quito. Enfin, le Pérou n'a point de Canton, ni de Bourgade, qui n'envoie dans cette Ville quelques Marchandises de son crû pour la vente, & qui ne s'y pourvoie de celles qui lui manquent. Ainsi Lima est réellement un centre de Commerce, auquel toutes les Nations ont quelque intérêt.

DESCRIPTION DU PEROU.

LIMA.

Richesse des Marchands de Lima.

Des liaisons d'une si grande étendue ne pouvant manquer d'être une source continuelle d'opulence, il semble que les Marchands de Lima devroient être les plus riches Particuliers du Monde. Ils sont riches en effet : cependant, avec une juste attention, Dom d'Ulloa croit avoir découvert qu'il n'y a pas plus de douze ou quinze Maisons commerçantes, dont les capitaux en argent ou en Marchandises, sans y comprendre à la vérité les biens fonds & les Majorats, aillent chacune à cinq ou six cens mille Piastres. Quelques-unes vont au-delà, mais on en compte fort peu. Celles qui possedent des fonds moïens, comme depuis cent jusqu'à 300000 Piastres, sont en grand nombre ; & c'est véritablement entre leurs mains, qu'est le fort du Commerce, soutenu par les petits Marchands, dont les fonds sont de 50 à 100000 Piastres. Le même Voïageur a trouvé deux raisons, qui retiennent les Négocians de Lima dans ces bornes ; leurs dépenses excessives, & les riches dotes qu'ils donnent à leurs Filles : sans compter que l'établissement des Fils emporte toujours une grande partie du capital. D'une grande fortune, il s'en forme ainsi plusieurs médiocres ; & souvent l'opulence d'une Famille finit avec celui qui l'a commencée. M. Frezier avoit une plus haute idée des richesses de Lima, lorsque désesperant de pouvoir la donner juste, il se borne à rapporter ce que les Marchands y étallerent de richesses vers l'an 1682, à l'entrée du Duc de la Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la Viceroïauté. » Ils » firent paver, dit-il, dans l'étendue de deux quartiers, les rues de la » *Mercad* & de *Los Mercadores*, par lesquelles il devoit entrer à la Place » Roïale où est le Palais, de Lingots d'argent quintés, qui pesent ordi- » nairement environ 20 marcs, longs de 12 à 15 pouces, larges de 4 à » 5, & épais de 2 à 3 ; ce qui pouvoit faire la somme de 80 millions de » Piastres, & d'environ trois cens vingt millions de notre Monnoie (17).

Singuliere ostentation.

§. IX.

DESCRIPTION DE CUSCO.

Situation de Cusco.

DANS l'éloignement où cette Ville est de la Mer (18), il n'est pas surprenant que sous des Maîtres aussi défians que les Espagnols, elle soit peu connue des Etrangers. On sait, par les premieres Relations, que du tems

(17) Relation de la Mer du Sud, pp. 195 & 196. M. Frezier fait ce compte sur le pié ou notre Monnoie étoit en 1713, tems de son Voïage, où l'on sait combien l'argent étoit plus bas qu'aujourd'hui.

(18) A 120 lieues Espagnoles de Lima, suivant quelques-uns ; & suivant d'autres à 180. *Laet.* Liv. 10. ch. 30. Sa position est à 13 degrés & demi de Latitude Australe, & 78 de Longitude du Meridien de Tolede, suivant *Herrera*.

DESCRIPTION DU PEROU.

CUSCO.

Son origine.

des Yncas, elle étoit non-seulement la Capitale, mais la plus grande & la plus magnifique, comme la plus ancienne, de toutes les Villes du Pérou. Sa fondation est attribuée à Mango-Capac, premier Empereur de cette Monarchie, qui la peupla des Indiens Sauvages qu'il avoit rassemblés sous ses Loix(19). Elle fut divisée en deux parties, nommées *Hanam Cosco* & *Hurin Cosco*, c'est-à-dire haut & bas Cusco; l'une habitée par les Indiens qui s'étoient attachés volontairement à Mango Capac; l'autre, par ceux que Mama Oello, son Epouse avoit attirés avec la même adresse & le même bonheur. Dans l'origine, les Maisons étoient petites, & ne différoient des Cabanes ordinaires du Païs, que par leur ordre & leur nombre : mais à mesure que l'Empire s'aggrandît, sa Capitale ne put manquer de s'étendre & de s'embellir. Tous les Historiens conviennent qu'à l'arrivée de François Pizarre, les Espagnols ne furent pas peu surpris de trouver une Ville de cette importance.

Son état sous les Incas.

Garcilasso & Correal, les seuls qui nous aient représenté son ancienne splendeur (20), racontent qu'au milieu de la Ville, les Incas avoient ménagé une fort belle Place, d'où sortoient quatre grandes rues, qui représentoient les quatre parties de la Monarchie du Pérou; que le concours des Indiens n'aïant fait qu'augmenter, il y eut des quartiers assignés pour chaque Province, & qu'après s'y être une fois établi, on n'avoit plus la liberté de choisir un autre lieu pour demeure; que chacun pouvoit y suivre les usages du Païs de sa naissance; mais que tout le monde étoit obligé d'adorer le Soleil, Pere des Incas, dans un Temple somptueux, qui se nommoit *Caracancha*, & dont le Grand Prêtre portoit le titre de *Villouna* : que les murailles en étoient incrustées d'or & d'argent, ornées de diverses sortes de figures, & qu'on y voïoit, comme en trophée, toutes les Idoles des Peuples que les Incas avoient subjugués; enfin, qu'il y avoit, en différens endroits de la Ville, des édifices souterrains, habités par les Devins & les Enchanteurs, & que les Conquérans Espagnols y trouverent une prodigieuse quantité d'or & d'argent.

Temple du Soleil.

Forteresse des Incas.

On voit encore, sur une Colline (21) au Nord de la Ville, les ruines d'une fameuse Forteresse, que les Incas avoient fait bâtir pour leur sûreté. Elles font juger que ces Princes avoient eu dessein d'enfermer leur principale demeure d'un grand mur taluté, pour fermer tous les passages extérieurs, & pour se conserver en même-tems une communication libre avec la Ville, par des voûtes souterraines, qui conduisoient à trois autres Forts, situés dans la Ville même, où ils entretenoient une nombreuse Garnison. Ce rempart étoit d'une hauteur extraordinaire, composé de pierres bien travaillées, comme celles des Monumens dont on donnera la description dans un autre article, & plus remarquable encore par la grosseur des pierres mêmes, qui étoient de differentes figures. Les principales, de celles qui ont résisté au tems, sont si grandes, qu'il n'est pas aisé de comprendre comment on a pû, sans le secours d'aucune machine, les tirer des Carrieres & les transporter dans le lieu où elles sont emploïées.

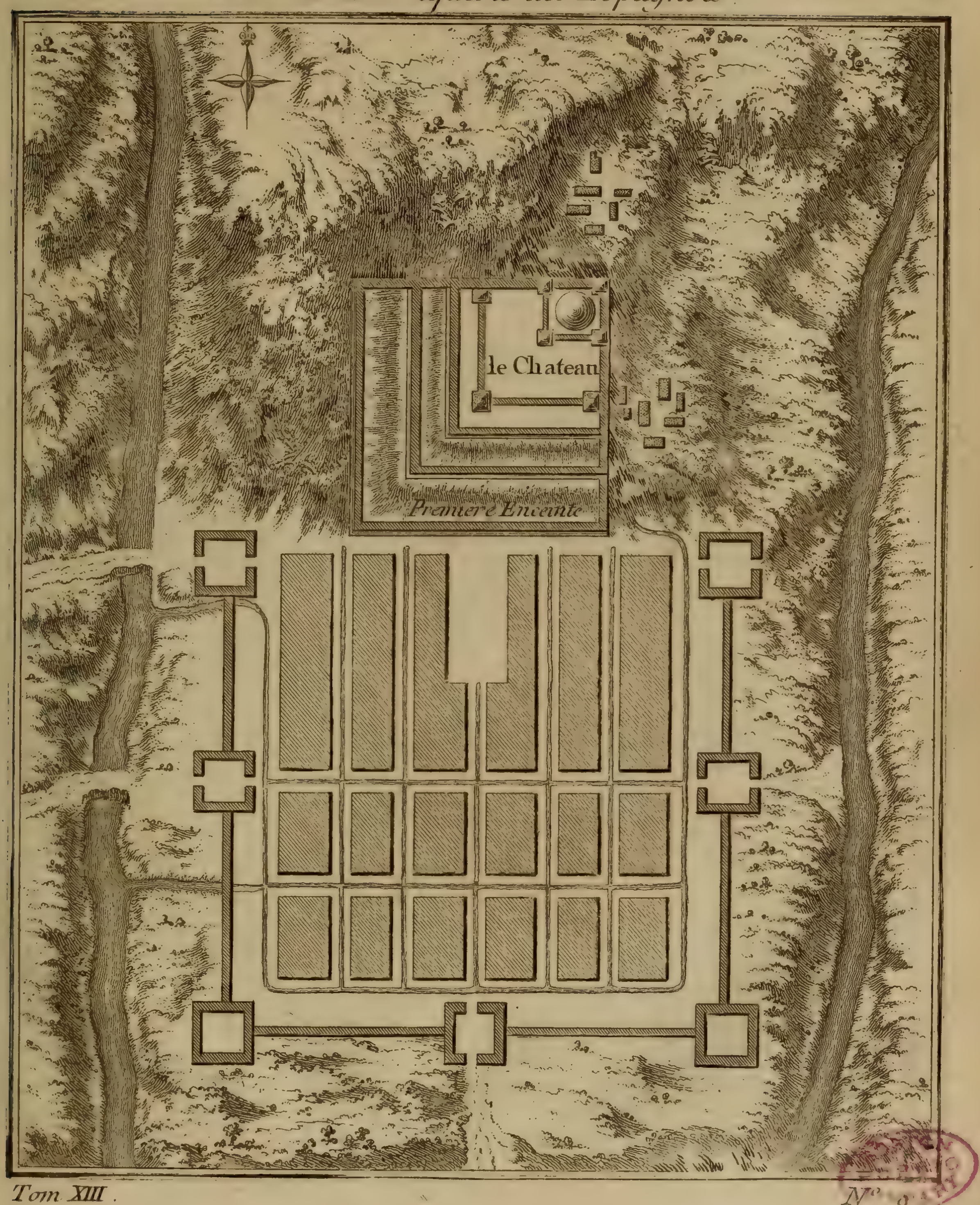
(19) Voïez, ci-dessous, l'article de l'origine de la Monarchie.

(20) Garcilasso, L. VII, ch. 8. François Correal. Part. 3 ch. 6.

(21) Garcilasso la nomme Sacsahuama.

Les

PLAN DE CUSCO
Lors de la Conqueste des Espagnols



Les creux, que laisse l'irrégularité de ces grosses masses, sont remplis d'autres pierres, ajustées avec tant d'art & de proportion, que leur liaison ne s'apperçoit pas facilement. Celle, dont l'énorme étendue cause le plus d'admiration, est en effet si prodigieuse dans sa totalité (22), qu'on ne peut même concevoir de machine assez forte pour la remuer. On lui a donné le nom de *Cansada*, qui signifie *la Fatiguée*, par allusion sans doute à la peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les Ouvrages intérieurs de la Forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presqu'entierement détruits; mais la plus grande partie de ceux du dehors subsistent, & ne semblent menacés de leur fin, que dans la ruine génerale du Monde.

DESCRIPTION DU PEROU.

CUSCO.

Rues, Edifices, Places & Quartiers de l'ancien Cusco.

La plûpart des rues de l'ancien Cusco étoient longues, mais étroites. Toutes les Maisons étoient de pierre, & l'on y comptoit un grand nombre de Palais, ou d'Edifices Roïaux. L'or & l'argent en faisoient la principale décoration; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme l'observe Correal, qu'on apportoit à Cusco toutes les richesses de l'Empire, & qu'après les y avoir fait entrer, il étoit défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir. Garcilasso nous donne les noms des principaux quartiers. Le premier, où l'on voïoit un ancien Palais de Mango-Capac, se nommoit *Collcampata*. Ceux du côté de l'Est étoient au nombre de trois, sous les noms de *Cantatpata*, *Pumacurac* & *Tococachi*. Il y en avoit deux au Midi, nommés *Munaycenca* & *Rimacpampa*, dont le second étoit distingué par une grande Place, qui servoit à la proclamation des ordres du Souverain. *Pumapchupen* étoit un autre quartier, dont on ne nous apprend pas la situation; mais on ajoute qu'il étoit séparé du huitieme, nommé *Cayaucachi*, par un espace de mille pas, qui faisoit de celui-ci une espece de Fauxbourg. A l'Occident, on trouvoit ceux de *Chaquillchaga* & de *Cuntisuyo*; au Nord, ceux de *Pichu* & de *Quillipatan*, tous deux à quelque distance des autres; un peu plus loin, celui de *Carmenca*; enfin, du Nord à l'Est, celui de *Huacapuncu*, par lequel entroit une Riviere, qui traversoit la principale partie de la Ville. De la Forteresse des Incas descendoit un Ruisseau, qui coupoit la Ville, du Nord au Midi, jusqu'à *Rimacpampa*. Cet espace, qui étoit fort ample, contenoit particulierement trois ou quatre rues, où demeuroient tous les Descendans du Sang Roïal, suivant ce qu'on nommoit leur *Aillus*, c'est-à-dire leur degré. Le même Ecrivain, qui étoit de ce Sang, & qui semble, dans sa Description, se repaître encore de la grandeur de ses Ancêtres, donne à la principale des anciennes Places de Cusco, quatre cens pas de longueur, du Nord au Sud, & cent cinquante de largeur de l'Est à l'Ouest. Elle se nommoit, dit-il, *Haucaypata*.

Son état présent.

Cusco, devenu Espagnol depuis plus de deux siecles, est aujourd'hui de la grandeur de Lima (23). Il est situé dans un terrein fort inégal, & sur le penchant de plusieurs Collines, dont le voisinage ne pouvoit offrir

(22) Cette circonstance ne porte-t'elle pas à juger que dans celle-ci, comme dans toutes les autres, l'extrême grosseur venoit de diverses parties, dont l'art avoit caché les liaisons?

(23) Il est heureux que sans avoir été à Cusco, Dom d'Ulloa nous ait décrit l'état présent de cette Ville, sur des informations dont on a déja vû qu'il garantit la fidélité.

DESCRIPTION DU PEROU.

CUSCO.

d'emplacement plus commode. Celles qui l'environnent, au Nord & à l'Oueſt, forment un arc, auquel on a donné le nom de *Senca*. Au Sud-Eſt, la Ville eſt bordée par une Plaine, où aboutiſſent des allées fort agréables. La plûpart des Maiſons ſont bâties de pierre, & couvertes de tuiles fort rouges, qui produiſent un bel effet. Les appartemens en ſont bien diſtribués. Tous les Ouvrages de Menuiſerie y ſont dorés, juſqu'aux moulures des portes; & les meubles répondent fort bien à cette magnificence.

L'Egliſe Cathédrale reſſemble beaucoup à celle de Lima, par la grandeur & par l'ordonnance, avec cet avantage, qu'elle eſt toute de pierre, & d'un meilleur goût d'Architecture. On compte neuf Paroiſſes dans la Ville : celle du *Sagrario*, qui eſt deſſervie par trois Curés, deux pour les Eſpagnols & un pour les Indiens, & qui a pris le titre de *Nueſtra Señora del Triumfo*, depuis que les Eſpagnols, s'y étant retirés dans un ſoulevement des Indiens, qui brûlerent la Ville preſqu'entiere, y furent à couvert des flammes, par une eſpece de miracle qu'ils attribuerent à la protection de la Sainte Vierge; 2. Belen; 3. L'Egliſe de l'Hôtel-Dieu; 4. Santa Anna; 5. Sant'Iago; 6. San Blas; 7. San Criſtoval; 8. San Sebaſtian; 9. San Geronimo. Les deux dernieres, quoiqu'éloignées de la Ville, l'une de près d'une lieue, & l'autre du double, ne laiſſent pas de lui appartenir.

Le Couvent des Dominicains de Cuſco a, pour ſes principaux murs, ceux de l'ancien Temple du Soleil; & le Saint Sacrement y eſt placé dans l'endroit même, où les Indiens repréſentoient la figure d'or de cet Aſtre. Les Franciſcains ont, dans la Ville, un grand Couvent, duquel dépendent tous les Couvens de leur Ordre, dans la Province. Celui des Auguſtins & celui des Peres de la Merci jouiſſent de la même diſtinction. Les Jéſuites ont deux Maiſons, qui n'ont pas d'autre objet que l'inſtruction des jeunes gens. On compte deux Hôpitaux, celui de San Juan de Dios, & celui des Bethléémites; le dernier, deſtiné particulierement pour les Indiens malades. Les Monaſteres de l'autre ſexe ſont Sainte Claire, Sainte Catherine, les Carmelites, & une Communauté de Filles dévotes, nommées les *Nazaréennes*.

La Régence de la Ville a pour Chef un Corrégidor, ſecondé des Régidors, qui ſont tirés de la premiere Nobleſſe. C'eſt de leur Corps qu'on élit annuellement les Alcaldes ordinaires, ſuivant l'uſage de toutes les Villes Eſpagnoles des Indes. Le Chapitre eſt composé, avec l'Evêque, de cinq Dignitaires; qui ſont un Doïen, un Archidiacre, un Chantre, un Ecolâtre, un Tréſorier; de quatre Chanoines, dont deux obtiennent leurs Canonicats par concours, & deux par préſentation; d'un Magiſtral; d'un Pénitencier, & de deux Prébendaires. Cuſco a trois Colléges pour l'étude des Sciences; l'un, qui eſt un Séminaire, ſous le nom de Saint Antoine, & ſous la direction de l'Evêque, avec des Chaires fondées pour enſeigner le Latin, la Philoſophie & la Théologie aux jeunes Eccléſiaſtiques qui aident au ſervice de la Cathédrale; le ſecond, ſous le titre de Saint Bernard, où les Jéſuites enſeignent les Belles-Lettres & la Philoſophie aux jeunes Eſpagnols de la Ville; & le troiſieme, nommé Saint François

de Borgia, dirigé aussi par les Jésuites, & destiné à l'instruction des jeunes Indiens, Enfans des Caciques. Les deux premiers ont le titre d'Université ; & l'on y confere tous les degrés jusqu'au Doctorat.

DESCRIPTION DU PEROU.

CUSCO.

Entre les Tribunaux, celui des droits roïaux est composé de deux Juges, Officiers des Finances du Roi. Ceux de l'Inquisition & de la Cruzada ont, avec leurs Commissaires, des Officiers subalternes, comme dans toutes les Villes de la domination Espagnole.

Nombre des Habitans de Cusco.

On compte, dans Cusco, trois ou quatre mille Habitans de sang Espagnol, & douze mille Indiens (24). Dom d'Ulloa ne parle ni du nombre de ses Habitans, ni de leur Commerce. Mais on verra, dans une Relation suivante, qu'il ne manque rien à l'agrément de cette Ville ; & Correal, après avoir parcouru toutes les Régions de l'Amérique, assure que Cusco est » l'endroit auquel il donne la préférence, pour le plaisir & la santé ; » quoique le voisinage des Andes y rende, dit-il, l'air un peu froid (25). « On n'en lit pas moins, dans Garcilasso, que les Habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la Ville dans la Vallée d'*Yucay*, qui en est à quatre lieues au Nord, pour s'éloigner de ces Montagnes, dont les sommets sont presque toujours couverts de nége : mais l'air de Cusco ne laisse pas d'être temperé ; & le dessein de l'abandonner n'a pû venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du Canton d'Yucay, qui étant défendu de toutes parts contre les injures de l'air, passoit, du tems même des Incas, pour un des plus délicieux séjours du Monde. Ils y avoient leurs principales Maisons de Campagne, dont on voit encore de magnifiques débris. Garcilasso raconte que toutes les pierres en étoient ornées de figures d'Animaux, gravées en relief, & que le Ciment qui les unissoit étoit mêlé de poudre & de paillettes d'or, qu'on voïoit reluire dans un grand éloignement. L'Evêque de Cusco, qui étoit autrefois le plus riche Prélat de l'Amérique, mais qui, depuis l'érection des Siéges de Guamanga & d'Arequipa, ne jouit plus que de vingt mille Piastres de rente (26), compte entre ses possessions la plus grande partie de cette belle Vallée ; & le reste appartient aux principaux Espagnols du Pais, qui croient avoir quelque chose à desirer pour le bonheur de leur vie, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer une portion. L'usage de Cusco est d'y transporter les Malades, qui ne sont jamais long-tems à s'y rétablir (27).

Ils pensent à transferer leur Ville dans la Vallée d'Yucay.

Agrémens de cette Vallée.

D'autres Vallées rendent le voisinage de cette Ville extrêmement agréable. Garcilasso en vante une, qu'il nomme *Caravaya*, mais plus éloignée, & située entre différentes Montagnes, où il raconte qu'en 1566 on tira d'un rocher une masse d'or, de la grosseur d'une tête d'Homme. Les Artistes, jugerent, dit-il, que si le hasard ne l'eut pas fait découvrir trop tôt, il y avoit beaucoup d'apparence que tout le Rocher se seroit converti en or (28).

Vallée de Caravaya.

Prodigieux morceau d'or.

(24) C'est Correal, qui en compte ce nombre. Il est confirmé par Laet, qui le savoit, dit-il, d'un Voïageur nouvellement revenu de cette Ville même.

(25) Correal, *ubi sup.*

(26) Environ cent mille livres.

(27) Laet, sur le même témoignage, *ubi sup.*

(28) Liv. VIII, chap. 24.

§ X.

Audience ou Province de Quito.

Sa situation & son étendue.

AU Nord, la Province de Quito (*) est limitrophe de celle de Bogota, ou Santa Fé de Bogota, & comprend, de ce côté, une partie du Gouvernement de Popayan. Au Sud, elle confine aux Corrégimens de Piura & de Chachapoyas. A l'Est, elle occupe toute l'étendue du Gouvernement de Maynas, sur la Riviere de Marañon ou des Amazones, jusqu'à la Ligne de séparation qui divise les conquêtes des Espagnols de celles des Portugais. A l'Ouest, elle a pour bornes les Côtes de Machala, sur le Golfe de la Puna, dans la Mer du Sud, jusqu'à celles du Gouvernement d'Atacames, & la Jurisdiction de Barbacoas sur le Golfe de Gorgone dans la même Mer. Du Nord au Sud, sa plus grande largeur est de 200 lieues, & sa longueur, de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la Ligne de séparation, est de plus de 600 lieues en droite ligne : mais une grande partie de cet espace est, ou déserte & peu connue des Espagnols, ou habitée par des Nations barbares.

Sa division. Cinq Gouvernemens.

La seule, qui soit bien peuplée, est l'espace que laissent entr'elles les deux Cordillieres des Andes. Comparé à ce grand Païs, c'est une espece de ruelle, qui s'étend depuis le Corrégiment de S. Michel d'Ibarra jusqu'à celui de Loja. Il renferme encore l'espace qui s'étend de-là jusqu'au Gouvernement de Popayan, & comprend même une partie de ce Gouvernement, avec tout le Païs qui s'étend depuis la Cordilliere orientale jusqu'à la Mer. L'étendue de ces Corrégimens, de l'Est à l'Ouest, est d'environ 15 lieues, distance qui est entre les deux Cordillieres : à quoi il faut ajouter ce qui est compris dans les Gouvernemens de Jaen de Bracamoros, qui confine au Corrégiment de Loja, vers l'extrêmité de la Province, à l'Est de la Cordilliere orientale, & vers le Nord, celui de Quixos ; & ensuite à l'Orient de Quixos, celui de Maynas. Entre les uns & les autres, il y a de longues Lisieres, habitées seulement par des Indiens idolâtres. Au Nord de toute la Province est le Gouvernement de Popayan. Ainsi, dans la partie Occidentale de cette ruelle, formée par les deux Cordillieres, est le Gouvernement d'Atacames, nouvellement érigé, & le Corrégiment de Guayaquil : dans la partie Orientale, les trois autres Gouvernemens qu'on vient de nommer ; & le Gouvernement de Popayan dans celle du Nord.

Neuf Corrégimens.

Outre ces cinq Gouvernemens, l'Audience de Quito contient neuf Corrégimens, auxquels on donne, par subdivision, le titre de Provinces. Leurs noms, en commençant par le plus septentrional, sont ; 1 S. Michel d'Ibarra ; 2 Otabalo ; 3 Quito ; 4 Latacunga ; 5 Riobamba ; 6 Chimbo, ou Guaranda ; 7 Guayaquil ; 8 Cuença ; 9 Loja. Suivons cette division, puisque nous y sommes engagés, & nous reviendrons ensuite aux Gouvernemens.

Corrégiment de Saint Michel d'Ibarra.

I. Le premier Corrégiment contient, avec la Ville de Saint Michel

(*) On doit se souvenir qu'elle est aujourd'hui réunie à la Viceroïauté de la Nouvelle Grenade. Voïez ci-dessus, pag. 241.

d'Ibarra, dont il prend son nom, huit principales Habitations, qui sont Mira, Pimanpiro, Carangua, S. Antoine de Carangua, Salinas, Tumbabiro, Quilca & Caguasqui. Autrefois toute la Jurisdiction du Corrégiment d'Otabalo appartenoit à celui d'Ibarra. Mais son excessive étendue l'a fait séparer, pour en faire deux. La Ville de Saint Michel d'Ibarra est située dans une Plaine fort spacieuse, entre deux Rivieres, auxquelles cette Plaine doit la bonté de ses pâturages, à peu de distance d'une Montagne médiocre, qui la couvre à l'Orient. Son terrein est humide, & si mou, que les Maisons s'y affaissent & s'enfoncent. Elle est assez grande. Les rues en sont larges & droites, les Edifices bâtis de pierre, ou de brique crue, & couverts de tuiles. Ses Fauxbourgs, ou divers Quartiers extérieurs qui peuvent porter ce nom, n'offrent que des Baraques, habitées par des Indiens : mais en général, les Maisons de la Ville, quoique basses, ont une fort belle apparence. On y compte dix à douze mille Habitans, Espagnols & race mêlée. L'Eglise Paroissiale est belle. Les Cordeliers, les Dominicains, les Peres de la Merci, les Jésuites & les Religieuses de la Conception, y ont chacun leur Couvent. Le climat de cette Ville est fort doux, moins froid que celui de Quito, mais d'une chaleur qui n'est point incommode. Tous les Bourgs de sa Jurisdiction jouissent d'une température différente, quoique dans la plûpart l'air soit plus chaud que froid, à cause de leur situation dans des terreins bas, que les Habitans nomment Vallées. Telles sont celles de Chota, de Carpuela & plusieurs autres. Une partie des Plantations consiste en cannes de sucre. D'autres produisent des fruits propres aux climats chauds, & d'autres une grande abondance d'excellent coton. Celles, dont le climat est moins chaud, donnent beaucoup de Maïz, de Froment & d'orge. On y trouve aussi quantité de Haras, mais peu d'autres Bestiaux en comparaison. Les Indiens y fabriquent quelques étoffes de coton & de laine.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

Sa Ville.

Temperature differente de l'air du Païs.

C'est dans ce Corrégiment qu'est le Lac de *Yagar Cocha*, célebre dans l'Histoire des Incas, pour avoir été le Tombeau d'un grand nombre d'Indiens, auxquels Huayna Capac fit couper la tête, & dont il fit jetter les corps dans le Lac, qui en fut rougi. De-là son nom, qui signifie Lac de sang.

Lac d'Yagar Cocha.

Le district de Salinas contient des Mines de Sel, qui se consomme dans le Païs, ou qui est transporté dans les Provinces au Nord. Quoique mêlé de nitre, il n'est pas mal sain lorsqu'on y est accoutumé : mais il ne peut servir pour les salaisons, & l'on est obligé d'emploïer le sel de Guayaquil. Dans les terres de la dépendance de Mira, on trouve des Anes sauvages, qui se multiplient beaucoup, & qu'on ne prend pas sans peine Les Maîtres des terres permettent cette chasse pour une petite récompense, proportionnée au tems qu'on y emploie. Les Chasseurs s'assemblent en grand nombre, à cheval & à pié. On fait une battue, pour resserrer les Anes dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient renfermés par un cercle d'hommes, ils tâchent de se sauver ; & l'un d'eux n'a pas plûtôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file. C'est le tems qu'on prend, pour leur jetter des lacs. On renverse ceux qui sont arrêtés, avec le soin de leur mettre aussi-tôt des entraves

Anes Sauvages.

aux jambes ; & pendant le reste de la chasse, on les laisse dans cette situation. Ensuite, pour les emmener plus facilement, on les accouple avec des Anes domestiques. En liberté, ils sont si braves, qu'on a peine à s'en approcher. Ils ruent & mordent avec beaucoup d'adresse. D'ailleurs, le meilleur Cheval les atteint difficilement à la course. Mais, dès la premiere charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légereté, leur air farouche ; & devenant fort paisibles, ils prennent bientôt cet air de lenteur & de stupidité, qui est comme l'appanage de leur espece. On observe qu'étant libres, ils ne peuvent souffrir qu'un Cheval approche d'eux. S'ils en voient paroître un dans le Champ où ils sont en trouppe, ils se jettent dessus, sans lui donner le tems de fuir, & ne cessent de le mordre qu'après lui avoir ôté la vie. Lorsqu'on passe près de leurs retraites, on est étourdi des concerts continuels de leurs voix, qui sont répétés par les Echos des Collines & des Vallées.

Otabalo.

II. Le Corrégiment qui suit vers le Sud, après Ibarra, est celui d'Otabalo, qui comprend huit Habitations ou Paroisses ; Cayamba, Tabacundo, Otabalo, Atontaqui, Cotacacha, San Pablo, Tocache & Vikuqui.

Otabalo est un grand Bourg, dans une belle situation, & si peuplé, qu'on y compte dix-huit à vingt mille Habitans, la plûpart Espagnols. Le reste est composé de Familles Indiennes. Le terroir de ce Corrégiment est fort cultivé. Il y a moins de Moulins à sucre ; mais les fabriques d'étoffes y sont en plus grand nombre & plus riches. On y fait des Tacayos ou toiles de coton, des Tapas, des Pavillons de lit, des Courte-pointes damassées, les unes blanches & raïées, d'autres bleues ou tout-à-fait blanches. Tous ces ouvrages, qui sont de coton, passent à Quito & dans les autres Provinces.

Méthode singuliere d'ensemencer les terres.

On nourrit, dans cette Juridiction, quantité de Chevaux, de Vaches & de Brebis. Une multitude de ruisseaux, dont le Païs est arrosé, en rendent l'herbe fort tendre. La maniere d'y semer le froment & l'orge est singuliere. Au lieu d'écarter le grain, en le semant, on divise un champ labouré en quarreaux, chacun formé par deux sillons tirés en pente, à quelque distance l'un de l'autre. Dans ces sillons, on fait des trous, éloignés entr'eux d'un pié, & l'on insere dans chacun cinq ou six grains de semence. Cette méthode est un peu longue ; mais on en est dédommagé par l'abondance de la récolte, qui est ordinairement de cent cinquante pour un.

Le Bourg de Cayamba est situé au milieu d'une grande Plaine, qui a, derriere elle, une des plus hautes Montagnes de ces Cordillieres, nommée Cayamburo. N'étant pas moins élevée ni moins couverte de nége que le Chimborazo, elle se distingue entre toutes celles qui la séparent de Quito, d'où l'on découvre sa cime. Le voisinage de cette Montagne rend la Plaine de Cayamba, froide & désagréable. Dans le même Corrégiment, on trouve deux Lacs, dont l'un nommé *San Pablo*, parcequ'il a ce Bourg sur ses bords, est long d'une lieue, sur une demie de large. Il est bordé d'une sorte de joncs. Les eaux qui tombent de la Montagne de Mojamba s'y perdant sans cesse, il en sort un des bras qui forment la Riviere de Rio-blanco. Le second Lac, à-peu-près de la mê-

me grandeur que le premier, eſt ſur une Montagne nommée *Cuicocha*, dont il tire ſon nom. Sa ſituation eſt à mi-côte, dans un terrein plat, qui ſe trouve ſur la croupe de la Montagne. Au milieu de ce Lac, il y a deux Iles, remplies de Cuyes & de Daims, qui traverſent le Lac pour aller paître dans les terres, & qui retournent aux Iles lorſqu'ils ſont pourſuivis par les Chaſſeurs. L'eau du Lac produit une eſpece de petit poiſſon, nommé *Prennadillas*, ſemblable au Camaron, mais ſans écaille. Il s'en prend auſſi dans le Lac de San Pablo. On le ſale pour Quito, où l'on ne voit point de Poiſſon frais.

Corrégiment de Quito.

III. Ce Corrégiment, qu'on nomme auſſi le Païs des cinq lieues, quoiqu'il en ait davantage en quelques endroits, eſt compoſé de 25 Habitations, ſans y comprendre la Ville, dont on donnera la deſcription dans un autre article. Leurs noms ſont, S. Jean l'Evangéliſte, Sainte Marie Magdeleine, Chilogalle, Cono-coto, Zambiza, Pintac, San-Golqui, Amaguanna, Guapulo, Cumbaya, Coto-Collao, Duembo & Piſo, Yaruqui, le Quinche, Guayllabamba, Machache, Aloaſi, Aloa, Vyumbicho, Alangaſi, Pomaſque, Lulumbamba, Perucho, Colacali & Tumbaco.

Tout ce territoire eſt rempli de Métairies, les unes dans les Plaines, les autres dans de belles & ſpacieuſes Coulées, & pluſieurs ſur les Montagnes. Les fruits qu'on y recueille ſuivent la nature du climat & la diſpoſition du terrein. Les Plaines, où l'air eſt tempéré, produiſent beaucoup de Maïz. Dans les Coulées & les Vallées profondes, on cultive des Cannes de ſucre; & de leur jus on fait une ſorte de Paſtilles, nommées *Raſpaduras*, une eſpece de Miel, & deux liqueurs, dont l'une, appellée *Guarapo*, n'eſt que le ſimple ſuc des Cannes, après l'avoir laiſſé un peu fermenter, & l'autre une diſtilation, connue ſous le nom de *Rum*. Les Cannes de ſucre ſont fort tardives, dans ce Corrégiment. On ne les coupe que trois ans après qu'elles ont été plantées. Elles ne donnent leur fruit qu'une fois; mais lorſqu'on l'a cueilli, on tire encore le germe, nommé *Soca*, qui ſert à replanter la Canne. Dans les Montagnes, où l'air eſt plus ou moins froid, on recueille du froment & de l'orge, toute ſorte d'herbes potageres, & beaucoup de Papas. Les Vaches & les Brebis paiſſent en abondance ſur les ſommets, & donnent par conſéquent beaucoup de fromage & de beurre. On fabrique, en pluſieurs endroits, des Draps, des Etamines, des Baïettes (*) & des Serges. Mais cette variété doit faire comprendre qu'il n'eſt pas poſſible de fixer le climat du Canton. Il eſt ſi différent, qu'ici la chaleur fait ſentir qu'on eſt ſous la Zône torride, & là, ſans aller fort loin, on ne voit que nége & glace; avec cette autre ſingularité, que dans les lieux où l'air eſt tempéré, jamais il ne devient froid, & que la chaleur n'augmente pas non plus au-de-là de ſon dégré naturel. Il n'y a que les Montagnes où l'air varie, ſoit par les vents, qui y ſoufflent quelquefois avec violence & qui rendent le froid fort piquant, ſoit par les raïons du Soleil, qui produiſent leur effet naturel lorſqu'ils y pénetrent. La plûpart des Habitations de ce Corrégiment ſont bâties ſans ordre. La Maiſon du Curé eſt la principale. On la nomme le Couvent, quoique le Curé ſoit un Prê-

(*) Remarquons, une fois pour toutes, que c'eſt une eſpece de *Flanelle*.

tre séculier; parceque tous ces lieux avoient autrefois des Religieux pour Curés. Les autres Maisons ne sont que des Chaumieres de boue, couvertes de paille, & dispersées dans les Champs. Chacune a sa *Chacarite*, c'est-à-dire un petit espace de terre, que chacun cultive pour soi. Le plus grand nombre des Habitans est composé d'Indiens & de Métifs. Les Familles Espagnoles y sont rares.

Latacunga.

IV. Au Sud du Corrégiment de Quito, on rencontre celui de Latacunga. L'*Assiento*, ou le Bourg de ce nom, est situé dans une spacieuse Plaine, qui a, du côté de l'Est, la Cordilliere orientale, d'où s'avance une Montagne fort haute, au pié de laquelle est le Bourg, situé à 55 minutes 14 secondes ½ de Latitude Australe. Vers l'Ouest, il est environné d'une Riviere qu'on passe à gué, quoiqu'assez profonde, mais qu'il faut passer sur des Ponts pour peu qu'elle s'enfle. Latacunga est bien bâti. Ses rues sont larges & droites; ses maisons bien alignées. Elles sont de pierre, toutes voutées, & sans autre étage que le rez-de-chaussée, depuis l'année 1698, qu'un tremblement renversa le Bourg entier, & fit périr presque tous les Habitans sous ses ruines. Les pierres, dont les Maisons & les Eglises ont été rebaties, ressemblent beaucoup à la pierre-ponce, c'est-à-dire qu'elles sont poreuses & spongieuses, jusqu'à nager sur l'eau. La chaux s'y insinue parfaitement; & leur légereté, jointe au peu d'élévation des Edifices, semble garantir aujourd'hui la vie des Habitans. On tire ces pierres, des Carrieres formées par les Volcans.

Le Corrégiment de Latacunga renferme dix-sept Paroisses; Zicchos Mayor, Zicchos Menor, Yungas *ou* Colorados, Ysilimbi, Chisa-Halo *ou* Toacaso, Pillaro, San Phelipe, Mula-halo, Alaquez, Molleambato, Saguisili, Pugili, Tanicuchi, Cuzubamba, Tisalco, Angamarca, & Pila-halo. L'air du Bourg est froid, parcequ'il n'est qu'à six lieues de la Montagne de Cotopaxi, aussi haute, aussi couverte de nége, que le Chimborazo & le Cayamburo. Cette Montagne est un Volcan, qui creva avec beaucoup de violence en 1533, pendant que Belalcazar faisoit la conquête du Païs. La Plaine, quoique spacieuse, est toute semée de gros morceaux de roc, dont quelques-uns furent lancés à plus de cinq lieues à la ronde. On verra, dans l'article des Volcans, une autre éruption de celui de Latacunga, en 1743, tandis que les deux Mathématiciens Espagnols étoient sur la Côte du Chili.

Les Paroisses de cette Jurisdiction, étant situées différemment, ont aussi des climats fort différens. En général, elles sont plus grandes & plus peuplées que celles des autres Corrégimens de l'Audience de Quito; mais les Habitans sont Indiens ou Metifs, & l'on y trouve peu d'Espagnols. Dans le Bourg de Riobamba, la plupart, au contraire, sont Espagnols: il y en a même d'une qualité distinguée; & les Indiens vivent dans des quartiers séparés. Outre l'Eglise Paroissiale, qui est desservie par deux Curés, l'un pour les Espagnols, l'autre pour les Indiens, on y compte celles de quatre Couvens; des Cordeliers, des Augustins, des Peres de la Merci & des Jesuites. Toutes ces Eglises sont bien bâties, & fort ornées. On fait monter le nombre des Habitans à dix ou douze mille, entre lesquels il se trouve des Artisans de toutes les Professions. Les Campagnes voisines sont semées d'*Alfalfa*,

d'*Alfalfa*, qui eſt une ſorte de luzerne, & plantées de ſaules, dont les feuilles toujours vertes forment un aſpect riant. Les Indiens des Paroiſſes de Pugili & de Saguiſili ſont excellens Potiers. L'argile qu'ils emploient eſt rouge, fine, & d'une excellente odeur. On tranſporte leurs Ouvrages dans toute l'Audience de Quito.

Riobamba.

V. Le Corrégiment qui ſuit eſt celui de Riobamba, dont le lieu principal eſt une Ville de même nom. Sa Juriſdiction eſt diviſée en deux Bailliages; celui de Riobamba même, & celui de Hambato, Bourg ſitué entre cette Ville & Latacunga. On compte dans le premier, dix-huit Paroiſſes; Calpi, Lican, Yaruquiz, S. Luis, Cajabamba, S. Andrés, Puni, Chambo, Quimia, Pungala, Lito, Guano, Hilapo, Guanando, Penipé, Cubijiés, Cevadas, & Pallanctanga : ſix dans le ſecond; Iſamba, Quiſapincha, Quero, Pelilco, Patate, Pilaguin.

La Ville de Riobamba eſt ſituée à 1 degré, 41 minutes $\frac{1}{2}$, de Latitude auſtrale, à l'Occident de Quito. C'étoit autrefois une Bourgade d'Indiens. Almagro le Pere jetta les premiers fondemens de la Ville en 1534. Sa ſituation eſt dans une Plaine fort large, quoiqu'environnée de Montagnes. Elle a, vers le Nord, une autre Plaine, fermée par la haute Montagne de Chimborazo, qu'on voit pleinement de ce côté-là, & dont la croupe n'eſt pas fort éloignée de la Ville. Dans la Plaine du Sud, où la Ville eſt ſituée, un Lac, nommé Colta, long d'une lieue ſur trois quarts de large, offre ſur ſes bords quantité d'Oiſeaux aquatiques, & dans les environs un grand nombre de Métairies. Les rues & la grande Place de Riobamba ſont fort régulieres, droites & dégagées. Toutes les Maiſons ſont d'une pierre aſſez légere. Quelques unes ont un étage, ſans le rez-de-chauſſée; mais la plûpart ſont baſſes, depuis les tremblemens de terre dont cette Ville s'eſt reſſentie. Les Indiens de la partie méridionale de ſa Juriſdiction conſervent le nom de Peruajes, par lequel ils étoient diſtingués avant la Conquête. La Ville a deux Paroiſſes & quatre Couvens de Religieux, des mêmes Ordres que ceux de Latacunga; avec un Monaſtere de Filles de la Conception, & un Hôpital à demi ruiné. Une Riviere baigne ſes murs à l'Oueſt, & fertiliſe ſes Campagnes par divers Canaux. On y compte environ vingt mille Ames. Les mœurs & les uſages n'y ſont par différens de ceux Quito, dont les Habitans les plus diſtingués tirent leur origine de Riobamba. On a vu que les premieres Familles de diſtinction, qui paſſerent d'Eſpagne au Pérou, après la Conquête, prirent plaiſir à s'établir dans la ſeconde de ces deux Villes; & celles de Quito n'ont pas ceſſé d'y venir prendre des alliances. Le Cabildo, ou le corps de Ville, eſt compoſé de Régidors pris dans ces Familles nobles, entre leſquels on élit annuellement les Alcaldes ordinaires par les ſuffrages unanimes des Habitans; privilége unique dans toute l'Audience. Un ſuffrage contraire rend l'Election nulle.

Le voiſinage du Chimborazo rend le climat de cette Ville un peu plus froid que celui de Quito. Quand le vent ſouffle du côté de cette Montagne, le froid devient ſi vif, que les perſonnes de diſtinction ſe retirent dans leurs Maiſons de Campagne, où, quoiqu'à peu de diſtance, on jouit d'un air plus doux. Cette incommodité dure, ſur-tout, depuis

Description de l'Audience de Quito.

le mois de Décembre jusqu'à celui de Mai, dans l'intervalle desquels regnent les vents de Nord & de Nord-Ouest. Les pluies y sont moins fortes & moins fréquentes qu'à Quito, les tempêtes moins violentes, & par conséquent le Ciel plus souvent serein. Tout le district est rempli d'Haziendas ou de Métairies. Les Fabriques y sont en grand nombre, & plus considérables que dans aucun autre Corrégiment. Guano est célebre par ses Fabriques de Bas. Le menu Bétail, qui est en abondance dans les Métairies, fournit une fort bonne laine. On vante d'ailleurs la fertilité du terroir. Rien n'y est si commun, que de voir semer d'un côté & recueillir de l'autre. Ajoutez que la Campagne est revêtue d'une si grande variété de couleurs, que l'Art auroit peine à les représenter dans ses Tableaux. C'est dans cette Jurisdiction, au Sud de la Ville, qu'est la fameuse Plaine de Tiocaxas, ancien Théâtre d'une sanglante Bataille entre Belalcazar & les Indiens Peruajes, qui vouloient empêcher les Espagnols de pénétrer dans cette Province.

L'Assiento, ou le Bourg de Hambato, est bâti dans une Plaine fort étendue, ou plutôt dans une vaste Coulée. Au Nord passe une Riviere, que sa profondeur & sa rapidité ne permettent de traverser que sur des Ponts. On compte, dans Hambato, environ dix mille Habitans. Les Maisons y sont de Brique crue, & jolies, quoique fort basses. Ce Bourg fut entierement détruit par le même tremblement de terre, qui causa la ruine de Latacunga. La terre s'ouvrit en différens endroits, & ces larges crevasses durent encore. Le Volcan de Carguairaso, Montagne toujours couverte de nége, étant venu à crever, les cendres qu'il vomît, mêlées à la nége fondue par les flammes, formerent des torrens bourbeux, qui, fondant sur les Campagnes avec une rapidité proportionnée à leur pente, détruisirent les espérances des Laboureurs, engloutirent les Troupeaux, & couvrirent la terre d'une fange noirâtre, dont on voit encore des restes sechés par le tems, au Midi du Bourg.

Les Habitans de Hambato sont naturellement guerriers, mais passent pour méchans, & sont fort décriés sur la probité. Leur Jurisdiction ne laisse pas de se distinguer par les Ouvrages qui s'y font, comme leurs Terres sont célebres par les bonnes qualités de leurs productions. Le pain & les fruits de Hambato sont fameux. On y fait une sorte de biscuit, qui se transporte fort loin, sans que le tems diminue sa bonté. Le Village de Quero donne des Ouvrages de Menuiserie fort recherchés. Celui de Patate fournit un excellent Sucre. Pilaguin, qui est situé sur la croupe du Carguairaci, produit beaucoup de bon orge.

Chimbo.

VI. Chimbo contient six Paroisses, qui sont, San Lorenzo, Asancoto, Chapacoto, San Miguel, Guaranda, & Guanujo. Ce Corrégiment est à l'Ouest de Riobamba, entre celui-ci & celui de Guayaquil. Le Bourg de Chimbo, composé d'environ 80 Familles de Metifs & d'Indiens, parmi lesquels il y a quelques Espagnols, étoit autrefois la résidence du Corrégidor, qui fait à présent son séjour à Guaranda, pour la commodité du Commerce. L'air est très froid dans la plus grande partie de cette Jurisdiction, parcequ'elle est voisine du Chimborazo; mais son terroir, qui a beaucoup d'étendue, n'en est pas moins riche en grains & en Troupeaux.

Il nourrit surtout beaucoup de Mules ; & comme c'est le premier Corrégiment des Montagnes, du côté de Guayaquil, il en fournit, par cette voie, de grandes trouppes ; qui se nomment *Reynas*, pour l'entretien du Commerce entre Quito & les Provinces du Pérou. Mais on observe qu'il ne peut se faire que pendant l'Eté. L'Hiver rend les chemins impraticables pour les Bêtes de charge.

Description de l'Audience de Quito.

Corrégiment de Guayaquil.

VII. La fameuse Ville qui donne son nom à ce Corrégiment est une des premieres, & passe même pour la seconde, de celles que les Espagnols ont fondées, non-seulement dans cette Audience, mais dans tout le Roïaume du Pérou. On fixe son origine en 1533, c'est-à-dire, un an après celle de Piura, qui est la plus ancienne. Elle fut d'abord située sur le Golfe de Charopoto, un peu plus au Nord qu'elle n'est aujourd'hui. Ensuite, aïant été détruite par les Indiens, elle fut rebâtie en 1537, par Orellana, dans le lieu qu'elle occupe à présent, c'est-à-dire, sur la rive occidentale du Fleuve de Guayaquil, à 2 degrés, 11 minutes, 21 secondes, de Latitude Australe, suivant les observations des deux Mathématiciens Espagnols (29). Cependant ses premiers édifices furent construits sur le penchant d'une Colline, nommée *Cerillo-verde*, & c'est ce qu'on nomme aujourd'hui *Ciudad-veja*, la vieille Ville : mais dans la suite, les Habitans se trouvant trop resserrés, d'un côté par la Colline, & de l'autre par des inégalités de terrein, ou des ravines, prirent le parti en 1693 de former comme une seconde Ville à cinq ou 600 toises de la premiere, en conservant la communication entre les deux, par un Pont de bois, long d'environ 300 toises, sur lequel on traverse les ravines sans incommodité ; & dans les intervalles qu'elles laissent des deux côtés du Pont, il y a des Maisons qui unissent les deux Villes. L'étendue de Guayaquil est considérable, puisque la vieille Ville & la nouvelle n'occupent pas moins d'une demie lieue le long du Fleuve : mais elles ont peu de largeur, parceque chacun aime à bâtir sur la rive, pour jouir des vents agréables qui la rafraîchissent. Toutes les Maisons de l'une & l'autre Ville sont de bois, avec cette différence, que celles de la nouvelle sont couvertes de tuiles, & que la plûpart des autres le sont de chaume. Elles sont grandes & belles, toutes avec un étage, séparé du rez-de-chaussée par un entresol. Le bas est occupé, dans l'intérieur, par des Magasins, & sur le devant, par des Boutiques de toute espece, qui ont généralement des portiques fort spacieux, seuls passages qu'on ait en Hiver, parceque les rues sont impraticables dans cette saison. Comme on y redoute beaucoup le feu, dont on a ressenti neuf fois de tristes effets, attribués à la malice des Negres, les Cuisines sont séparées des Maisons, à 12 ou 15 pas de distance. Elles n'y communiquent que par une Galerie découverte, en maniere de Pont, & si légerement construite, qu'elle peut être abbatue dans l'instant que le feu prend à la Cuisine. Les Habitans de distinction occupent les appartemens de l'étage supérieur ; & les entresols sont loués aux Etrangers que le Commerce attire dans la Ville. C'est principalement le terrein de la Ville neuve & celui d'alentour, qui n'est pas

Sa ville.

(29) Ils ne déterminerent pas la Longitude ; mais à juger par celle de Quito, elle est à 297 degrés, 17 minutes, du Méridien de Tenerife.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

praticable en Hiver, à pied ni à cheval. Outre que le fond est de craie spongieuse, il est partout si égal, que n'offrant point d'écoulement à l'eau, la moindre pluie en fait un bourbier. Lorsque la saison des pluies commence, & jusqu'à la fin de l'Hiver, on est obligé de mettre au travers des rues, des Places & des autres lieux qui sont sans portiques, de grosses & larges poutres, sur lesquelles on puisse marcher. Mais l'Eté rend bientôt le terrein sec & ferme. Celui de la vieille Ville est moins mauvais, parcequ'il est de gravier, que l'eau n'amollit point.

Ses Fortifications

La Ville de Guayaquil est défendue par trois Forts ; deux situés sur le bord de la Riviere, fort près de la Ville, & le troisieme derriere les murs, pour défendre l'entrée d'une grande ravine. Toutes ces Fortifications sont récentes. Il n'y avoit autrefois qu'une Batterie, qui subsiste encore dans la vieille Ville, sur un Cavalier de pierre. Les trois Forts sont composés de grosses pieces de bois, dispposées, les unes dans les autres, en maniere de palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau & de la boue, convient fort à l'humidité du terrein. Avant l'érection de ces trois Forts, la Ville avoit eu le malheur d'être prise & saccagée deux fois par des Pirates, en 1686 & 1709. Les Eglises & les Couvens sont de bois, comme tous les autres édifices ; à l'exception de celui de Saint Dominique, qui est de pierre. Les autres Couvens de la nouvelle Ville sont ceux de Saint François & de Saint Augustin, un Collége de Jésuites, & un Hôpital en fort mauvais ordre. La Ville & toute sa Jurisdiction sont gouvernées par un Corrégidor, soumis au Président & à l'Audience de Quito, quoiqu'il soit nommé par le Roi pour cinq ans : mais, en récompense, toutes les Places de ce Corrégiment dépendent de lui, & sont gouvernées par ses Lieutenans. Le Magistrat est composé d'un corps d'Alcaldes & de Régidors ordinaires. La Chambre des Finances a son Trésorier & son Contador, pour tous les droits roïaux. A l'égard du Gouvernement spirituel, il dépend de l'Evêque de Quito, qui l'exerce par un Vicaire, ordinairement Curé de la Ville.

Ses Habitans.

On ne compte pas moins de vingt mille ames à Guayaquil ; c'est-à-dire que pour sa grandeur, elle est une des plus peuplées des Indes. Une grande partie de ses principaux Habitans est composée d'Européens, qui s'y sont établis par le Mariage & le Commerce. Le reste est de Créoles & d'Indiens. Ceux qui sont capables de porter les armes sont distribués en différentes Compagnies militaires, pour leur défense commune. Le Corrégidor en est le Chef, avec un Mestre de Camp & un Sergent Major, sur lesquels il se repose de l'exercice & de la discipline. Quoique le climat de Guayaquil soit fort chaud, les Habitans n'y ont pas le teint bazanné des Païs du même dégré de chaleur. On a nommé ce Canton le Païs-bas équinoxial, parceque sa situation ressemble à celle des Païs-bas d'Europe ; & cette ressemblance, suivant Dom d'Ulloa, s'étend jusqu'aux Habitans. A l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, tous les autres sont blonds. Ils ont les traits du visage si parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté sur tous les autres Peuples de l'Amérique méridionale. Deux choses paroissent ici surprenantes ; l'une que le Païs étant si chaud, les Naturels n'y soient pas du moins olivâ-

Singularité de leur teint.

tres ; l'autre, que les Espagnols n'aïant pas naturellement le teint aussi blanc que les Peuples septentrionaux de l'Europe, leurs Enfans soient blonds à Guayaquil. Le Voïageur qu'on cite n'en trouve aucune raison qui le satisfasse. On ne peut, dit-il, attribuer cet effet aux eaux de la Riviere, puisque tant d'autres hommes vivent sur les bords d'un Fleuve sans être plus blancs. Ici, non-seulement il y a beaucoup de Blondins, dans l'âge avancé, mais tous les Enfans y ont les cheveux & les sourcils blonds, avec de fort beaux traits. A ces avantages naturels, les Habitans de Guayaquil joignent d'autres qualités, telles que l'agrément & la politesse. C'est ce qui engage quantité d'Européens à s'y marier ; sans qu'on puisse dire que l'interêt y ait part, car les Femmes n'y sont pas aussi avantagées des dons de la Fortune, que de ceux de la Nature. Leur habillement, quoiqu'assez semblable à celui des Femmes de Panama, offre quelques différences remarquables. Au lieu *de la Pollera*, elles portent, en visite, ce qu'elles nomment le *Faldelin*. C'est une robbe assez courte, ouverte par devant, dont les deux côtés se croisent l'un sur l'autre. Elle est garnie de bandes d'une autre étoffe, plus riche ; & ces bandes sont chargées de dentelles fines, de franges d'or & d'argent, & de très beaux rubans, disposés avec un art qui donne beaucoup d'éclat à cet habit. Quand elles sortent sans cette mante, elles mettent une cappe de Baïette, couleur de musc clair, également garnie de bandes de velours noir, mais sans dentelles & sans rubans. Leur cou & leurs bras sont parés de chaînes, de perles, de rosaires & d'ouvrages de corail. Aux oreilles, elles portent des Pendans chargés de pierreries, avec de petits boutons de soie noire, de la grosseur d'une noisette, tout hérissés de perles (30). Dom d'Ulloa juge qu'on ne peut rien voir de plus galant (31). Nous remettons aux articles du Climat & du Commerce, ce qui regarde ces deux avantages de Guayaquil.

Description de l'Audience de Quito.

Beauté & parure des Femmes.

Son Corrégiment commence vers le Nord, au Cap *Passado*, ainsi nommé parcequ'il est au-delà de l'Equinoxial, à 20 minutes du Sud. Depuis ce Cap, la Jurisdiction de Guayaquil s'étend le long de la Côte ; & renfermant l'Ile de Puna, elle va jusqu'au Village de Machala sur la Côte de Tumbez. De ce côté là, elle touche au Corrégiment de Piura, d'où elle tourne à l'Est, & finit à celle de Cuença. Ensuite elle s'étend vers le Nord, par le côté occidental de la Cordilliere des Andes, jusqu'aux Confins des Jurisdictions de Riobamba & de Chimbo. Son étendue, du Nord au Sud, est d'environ soixante lieues, & de quarante à cinquante de l'Est à l'Ouest, depuis la Pointe de Sainte Hélene jusqu'aux Plages qu'on nomme *Ojibar*. Tout ce territoire est composé de Plaines, comme les environs de sa Capitale ; & tous les Hivers il est submergé. On le divise en sept Lieutenances, ou Bailliages : Puerto vejo, Punta de Santa Elena, Puna, Yaguache, Babahoyo, Baba & Daule.

Etendue du Corrégiment de Guayaquil.

Sa division en sept Baillages.

I. Le Bailliage de San Gregorio de Puerto vejo confine, du côté du Nord, au Gouvernement d'Atacames, & vers le Sud au Bailliage de Punta de Santa Elena. La Ville de son nom, quoique pauvre & fort petite, jouit des Priviléges de Cité. Ce Bailliage contient quatre Paroisses,

Puerto-Vejo.

(30) On les nomme *Polizonés*.

(31) Tom. II. Liv. 4. chap. 5.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

qui sont Monte Christo, Picoasa, Charapoto & Xipi-japa, dont les Curés ont, dans leur dépendance spirituelle, de moindres Habitations du même District.

Monte Christo substitué à Manta.

Le Bourg de Monte Christo s'est formé de la Ville de Manta, Place maritime, saccagée & détruite par les Pirates. Ses Habitans, s'étant retirés au pié de la Montagne, y bâtirent un Bourg, qui a pris son nom de la Montagne même.

On recueille, dans cette Jurisdiction, du tabac, de la cire, du chanvre, du coton, mais en petite quantité & d'une bonté médiocre. Aussi toutes ces Paroisses sont-elles pauvres & mal peuplées. Le bois est la plus abondante production du terroir. Il y avoit anciennement une pêche de perles sur la Côte, & sur le Golfe qui porte le nom de Manta: mais la quantité de Monstres marins, dont on parlera dans un autre article, & la difficulté que ses Habitans, presque tous Indiens ou Mulâtres, avoient à se procurer des Negres pour ce travail, l'ont fait abandonner depuis long-tems. Cependant les Pêcheurs de la Côte sont d'une habileté singuliere, sur-tout à la senne. Ils jettent dans l'eau une espece de solive, de deux ou trois toises de longueur, sur un pié de diametre dans sa grosseur; ce qui suffit pour le poids qu'elle doit porter, qui est une senne, couchée sur un bout de la solive, tandis que sur l'autre bout, un Indien, droit sur ses piés, vogue avec une canulete, qui est une rame particuliere au Païs. Il s'éloigne à une demie lieue de la plage. Là, il largue sa senne. Un autre Indien, voguant aussi sur une solive, saisit le bout de la senne que son Associé a jettée dans l'eau; & tous deux tenant ainsi la senne tendue par les bouts, ils se tournent, en avançant vers le rivage, où leurs Compagnons les attendent, pour les aider à tirer la senne sur le sable. Ce qui diminue l'étonnement, c'est qu'étant adroits nageurs, si le pié leur manque ils remontent facilement sur la solive, sans aucune crainte du naufrage.

Pêche singuliere.

Punta de Santa Elena.

II. Le Bailliage de Punta de Santa Elena, auquel on donne le second rang, parcequ'il est le plus proche du premier vers le Sud, s'étend le long de la Côte occidentale depuis les Iles de Plata & de Salango, jusqu'à cette même Pointe de Sainte Helene, & de-là au Nord le long du Golfe que forme la Riviere de Guayaquil. Dans cet espace, il renferme les Paroisses de Punta, Changon, Morro, Colanche & Chanduy. La résidence du Bailli est au Bourg de Punta, à deux lieues d'un Port du même nom, qui n'a point d'Habitations, mais seulement quelques Baraques pour le sel & pour d'autres objets de Commerce. Ce Port est si riche en salines, qu'il suffit seul pour fournir du sel à toute la Province de Quito & à la Jurisdiction de Guayaquil. C'est sur les Côtes du Bailliage de Punta que se trouve la véritable pourpre des Anciens, comme on l'expliquera dans un article particulier d'observations physiques. Cette Jurisdiction donne aussi des Bestiaux, des Mules, de la Cire & du Poisson. Les Villages y sont en petit nombre, mais plus peuplés que ceux des autres Bailliages. Le Port de Punta est fréquenté par les Vaisseaux qui vont de Panama au Pérou. Ils y trouvent, en abondance, toutes sortes de rafraichissemens.

Puna.

III. Le troisieme Bailliage, du côté méridional, est fermé par l'Ile de Puna, si célebre dans l'Histoire de la Conquête, & située au milieu du Golfe de Guayaquil. Sa figure est celle d'un quarré long, qui s'étend six ou sept lieues du Nord-Est au Sud-Ouest. Après avoir autrefois contenu jusqu'à douze & quatorze mille Habitans, elle est aujourd'hui réduite à un petit Village, situé près du Port, qui est au Nord-Est. La plûpart de ses Habitans sont des Mulâtres, avec un fort petit nombre d'Espagnols & d'Indiens. Le Bourg de Machala, sur la Côte de Tumbez, appartient à ce Bailliage, ainsi que celui du Port de Naranjal, où l'on débarque, sur le Fleuve de même nom qu'on appelle aussi Riviere de Suya, & par où l'on passe dans les Jurisdictions de Cuença & d'Alausi. Ces deux Bourgs ne sont pas plus considérables que celui de l'Ile, qui est la résidence du Bailli & du Curé, en faveur de son Port. On y charge les gros Vaisseaux, qui ne peuvent l'être dans l'intérieur de la Riviere de Guayaquil, à cause des Bancs de sable. Le terroir de Machala & celui de Naranjal produisent beaucoup de Cacao. Les Mangliers y croissent en abondance, comme dans toute l'Ile de Puna; & les Indiens de la Jurisdiction paient, pour tribut, une certaine quantité de ce bois

Yaguache.

IV. Yaguache, quatrieme Bailliage, est situé sur la Riviere de même nom, qui se jette, au Sud, dans celle de Guayaquil. Il commence au pié des Montagnes, au Sud de Riobamba. Sa Jurisdiction consiste en trois Paroisses, dont la principale est San Jacinto, où est la Douane roïale. Les deux autres se nomment Alonche & Guansa. Elles sont toutes trois mal peuplées; mais la Campagne a beaucoup de Maisons dispersées. Le bois, le coton & les troupeaux sont les principales productions de ce district.

Babahoyo.

V. Le Bourg de Babahoyo, d'où ce Bailliage tire son nom, est célebre dans cette Contrée, parcequ'il contient le Bureau de la Douane roïale, pour tout ce qui passe par les Montagnes. Sa Jurisdiction est fort étendue. On y compte les Paroisses d'Ujibar, de Caracol, de Quilca & de Mangaches, dont les deux dernieres sont au pié des Montagnes. Le territoire de ce district est si bas, qu'aussi-tôt que la Riviere de Caluma ou d'Ujibar, & celle de Caracol, commencent à s'enfler par les premieres pluies, elles se débordent, & forment dans les Campagnes une Mer, plus ou moins profonde, mais qui l'est tant à Babahoyo, qu'elle inonde les Maisons jusqu'au premier étage. Aussi sont-elles abandonnées pendant tout l'Hiver. Les Champs ne laissent pas de donner une prodigieuse quantité de Cacao, avec du Coton, du Riz, de l'Aji & diverses sortes de fruits. Ils nourrissent aussi des Bœufs, des Chevaux & des Mules, qu'on fait passer des Plaines dans les Montagnes pendant l'inondation; & les eaux sont à-peine écoulées, qu'on les ramene dans leurs pâturages ordinaires, pour y brouter l'herbe nommée *Gamalote*, qui croît à la hauteur d'environ deux aunes & demie, & dans une si grande abondance qu'elle couvre toute la terre, jusqu'à causer de l'embarras dans les chemins. Elle pourrit dans l'eau; & lorsque l'inondation cesse, on la voit couchée sur le limon: mais le Soleil n'a pas plutôt fait sentir ses premiers raïons, qu'elle recommence à pousser, & qu'en peu

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

de jours, elle rend une belle verdure aux Campagnes.

Baba.

VI. Le Bailliage de Baba est un des plus grands du Corrégiment de Guayaquil. Sa Jurisdiction s'étend jusqu'au penchant de la Cordilliere d'Angamarca, qui appartient au Corrégiment de Latacunga. Outre le Bourg principal, elle en a deux autres, dont l'administration spirituelle dépend d'un seul Curé, qui fait, comme le Bailli, sa résidence ordinaire à Baba. Ces annexes se nomment San Lorenzo, & Palenque, qui est situé au pié des Montagnes. Leurs Habitans sont des Indiens peu policés. Tout le district produit une grande abondance de Cacao; & cette récolte, qui se fait deux fois l'an, donne environ cinquante mille charges dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil. Anciennement, la Riviere, qui porte le nom de Baba, couloit fort près de ce Bourg; mais un Gentilhomme Espagnol aïant fait tirer un Canal, pour arroser les Cacaoyers de ses terres, & l'eau aïant plus de pente vers ce nouveau lit que vers l'ancien, elle s'y précipita si violemment, qu'il est devenu impossible de lui faire reprendre son premier lit, & qu'elle continue de couler assez loin du Bourg.

Daule.

VII. Daule, dernier Bailliage, tire aussi son nom du pricipal Bourg, comme le Bourg doit le sien à la Riviere sur laquelle il est situé. Ce district a des Plantations de Tabac, de Cannes de sucre, de Coton, de Cacao, de Fruits & de Grains. Les Paroisses de Sainte Lucie & de Valsar sont les seules de sa Jurisdiction. Le Bourg de Daule est grand, & contient d'assez belles maisons, dont la plûpart appartiennent à des Habitans de Guayaquil. Sa Riviere, qui se joint, comme celle de Baba, au Fleuve de Guayaquil, est assez considérable pour servir de lien au Commerce; & celui de Daule consiste particulierement en Fruits, que son terroir produit dans une grande abondance. Le Tabac y est meilleur que dans toutes les autres parties du Ressort de Guayaquil. On y nourrit, d'ailleurs plus ou moins de Bestiaux, comme dans les six autres Bailliages, suivant que le terrein est plus ou moins proche des lieux élevés, qui leur servent de retraite pendant l'Hiver.

La Riviere de Guayaquil, qui fait le Commerce de cette Ville & de son Ressort, est navigable depuis son embouchure jusqu'à la Douane de Babahoyo, où l'on débarque. Cette étendue est divisée, dans le Païs, en *tours*, par lesquels on entend les inflexions que le Fleuve fait en serpentant. On ne compte que vingt de ces tours, quoiqu'à la rigueur il y en ait vingt-quatre, depuis la Ville jusqu'à Caracol, qui est le Port où l'on débarque en Hiver. Les plus longs, sont ceux que le Fleuve fait près de la Ville. Ils ont deux lieues & demie d'étendue, & les autres n'en ont pas plus d'une demie; d'où il faut conclure que la distance de Guayaquil à la Douane de Babahoyo, comptée par les différens tours du Fleuve, est de vingt-quatre lieues & demie; & jusqu'à Caracol, de vingt-huit & demie. En Hiver, on emploie huit ou neuf jours à remonter de Guayaquil à Caracol, & l'on descend en deux jours. En Eté, on n'a besoin que de trois Marées pour remonter, & d'un peu plus de deux pour descendre.

Depuis Guayaquil jusqu'à *Isla-verde*, qui est à l'embouchure de la Riviere, dans le Golfe de Puna, on compte environ six lieues; & cette distance

distance est composée aussi de plusieurs tours. D'Isla-verde à Puna, il y a trois lieues, & par conséquent trente-sept & demie de Puna au Port de Caracol, qui est le lieu le plus éloigné où les Bâtimens puissent remonter dans la Riviere. Entre Isla-verde & Puna, elle s'élargit tellement, qu'on ne voit que le Ciel & l'Eau vers Nord & Sud. A son embouchure, près d'Isla-verde, elle est large d'une lieue. Sa largeur est à peu près la même à Guayaquil. Mais ensuite elle se rétrécit; & dans tout son cours, elle forme, outre son lit principal, divers Bras, dont l'un a son embouchure vis-à-vis de la Ville, & porte le nom d'*Estero* de Santay. Un autre, qui se rejoint au Fleuve, à une médiocre distance de Babahoyo, se nomme *Estero de Lagartos*, c'est-à-dire, Canal des Caymans. En s'éloignant du lit principal, ces deux Bras forment de grandes Iles. Les Rives du Fleuve, comme celles des Rivieres d'Yaguache, de Baba, de Daule, & des *Esteros*, sont couvertes de Maisons de Campagne & d'Habitations Indiennes; & les petits especes, qui restent entre ces Maisons & les Habitations, sont remplis d'arbres, de tant d'espéces differentes, qu'il seroit difficile de représenter la beauté du Païsage. Le Fleuve de Guayaquil & ses Esteros abondent en Poisson; mais ils ne sont pas moins remplis de Caymans, qui le détruisent, & qui rendent la Pêche fort dangereuse.

Description de l'Audience de Quito.

Corrégiment de Cuença.

Le Corrégiment de Cuença commence au Sud de celui de Riobamba; & la Ville, qui lui donne son nom, fut fondée en 1557, par Gil Ramirez d'Avalos. Sa Jurisdiction est divisée en deux Bailliages, l'un appartenant à la Ville même, l'autre au Bourg d'Alausi; & celui-ci s'étend jusqu'aux confins de la Jurisdiction de Riobamba. Il est gouverné par un Lieutenant du Corrégidor de Cuença, & l'on compte dans son Ressort quatre principales Paroisses; Chumche, Guasuntos, Cibambe & Ficsan. Celui de Cuença en contient dix: Azogues, Atuncannar, Giron, Canary-Bamba, Spiritu-Santo, Pauha, Gualaséo, Paute, Delec, & Molleturo.

Sa Ville.

La Ville de Cuença est située à deux degrés cinquante-trois minutes quarante-deux secondes de Latitude Australe, & vingt-neuf minutes vingt-six secondes à l'Occident du Méridien de Quito, dans une fort grande Plaine, que la Riviere de Machangara traverse, à plus d'une demie lieue au Nord de la Ville. Le Matadoro, autre Riviere, baigne les Murs du côté du Sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté, celle de Yanonçay coule dans la même Plaine. Enfin celle de los Baños y passe aussi, près d'un Village, dont elle tire son nom. Ces quatre Rivieres, sont fort dangereuses lorsqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverse ordinairement à gué. La Plaine s'étend à plus de six lieues au Nord; & les quatre Rivieres, s'y joignant à quelque distance de la Ville, y forment un Fleuve considérable. Du côté du Sud, on trouve une autre Plaine, large d'environ deux lieues, cultivée, & couverte d'Arbres, qui forment des allées régulieres.

On fait monter le nombre des Habitans de Cuença à vingt-trois ou vingt-quatre mille, distingués, comme tous ceux de la Jurisdiction, par le nom de *Marlaques*. Les rues de la Ville sont droites; les Maisons, bâties de brique crue, & couvertes de tuile, la plûpart élevées d'un étage. Cha-

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

que rue est arrosée d'un Ruisseau, qui vient des Rivieres. En un mot, cette Ville seroit la plus délicieuse du Pérou, par sa situation, par l'abondance de ses Eaux & la fertilité du Terroir, si la fainéantise insurmontable des Habitans ne leur rendoit tant d'avantages inutiles. Ce vice est borné aux Hommes; car les Femmes, au contraire, sont si laborieuses à Cuença, que leurs Ouvrages en laine, & la teinture qu'elles savent leur donner, font la ressource des Familles, tandis que leurs Maris vivent dans une honteuse oisiveté. La Ville a trois Paroisses, & neuf Couvens. Les Montagnes, qui sont si hautes jusqu'à Quito, diminuent ici, jusqu'à devenir de petites Collines, qui ne semblent faites que pour varier la perspective. Mais elles recommencent à s'élever, par celle d'Azuay, qui sépare cette Jurisdiction de celle d'Alausi. Le Climat est si doux, à Cuença, que dans toutes les Saisons, la liqueur du Thermometre se maintient depuis 1013 jusqu'à 1015. Aussi n'y connoit-on pas le froid, ni les chaleurs incommodes.

Atuncannar.

Atuncannar est un Village, fameux par l'abondance de ses grains, par la valeur de ses anciens Indiens, & par les Trésors qu'on croit ensévelis dans ses Terres. Un des Yncas y avoit fait bâtir au Soleil de magnifiques Temples, dont on prétend que les murs étoient revêtus intérieurement de lames d'or. Ces richesses aiant disparu à l'arrivée des Espagnols, l'opinion commune est qu'elles ont été cachées dans des Cavernes, dont on ignore l'entrée. On voit encore les restes des Edifices, surtout ceux d'un Palais & d'une Forteresse, assez épargnés par le tems, pour avoir conservé des traces de leur ancienne magnificence. Les Indiens de Guasuntos & de Pomalaita étoient alliés fort étroitement avec ceux d'Atuncannar, & prenoient entr'eux le nom commun de Cannarisiens.

Alausi.

Ticsan.

Le Bourg d'Alausi n'a qu'un petit nombre d'Habitans, Indiens & Metifs, parmi lesquels on compte quelques Familles Nobles d'Espagnols. Ticsan, qui dépend de ce Bailliage, étoit autrefois fort peuplé; mais les tremblemens de Terre l'ont fait abandonner de la plûpart de ses Habitans. Toutes les Montagnes voisines portent encore de tristes marques de leurs secousses, dans les crevasses & les précipices qu'on y apperçoit de toutes parts.

Corrégiment de Loja.

Loja, dernier Corrégiment de l'Audience de Quito, tire son nom d'une Ville fondée en 1546, par le Capitaine Alfonse de Mercadillo. Elle differe peu de Cuença; mais l'air y est plus chaud, comme dans toute sa Jurisdiction, qui renferme quatorze Paroisses; Saraguro y Onna, San Juan del Valle, Zaruma, Yulut, Guachanama, Gonzanama, Cariamanga, Zozoranga, Dominguillo, Catacocha, San Lucar de Amboca, el Sisne, Malacatos, & San Pedro del Valle. La Ville a deux Paroisses, & plusieurs Couvens de divers Ordres. C'est dans ce Corrégiment que croît le fameux spécifique contre les Fiévres intermittentes, connu en Espagne, sous le nom de Cascarilla de Loja, & dans le reste de l'Europe, sous celui de Quinquina. Entre plusieurs especes, on en distingue une plus parfaite que toutes les autres. M. de Jussieu, chargé particuliérement de l'observation des Plantes, dans le fameux Voïage de nos Académiciens, se rendit exprès à Loja, pour examiner l'Arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge. Il en a publié une longue description, dont les principaux

C'est où croît le Quinquina.

traits doivent être remis à l'Article des Plantes; mais Dom d'Ulloa nous apprend ici, que ce savant Botaniste donna des Instructions au Corrégidor de Loja, pour distinguer la meilleure espece de Quinquina, & qu'il les communiqua même aux Indiens qui sont emploïés à le couper: qu'il leur enseigna aussi la maniere d'en faire des extraits; enfin qu'il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce Païs, où il n'étoit point emploïé, quoique les Fievres, dont il est le remede, y regnent comme ailleurs. Les Habitans s'imaginoient que cette Drogue ne passoit, en Europe, que pour y servir à la teinture des étoffes; & quoiqu'ils n'ignorassent point absolument sa vertu, ils la croïoient d'une qualité si chaude, qu'ils en appréhendoient même l'usage. M. de Jussieu les desabusa par d'heureuses expériences. L'arbre qui produit cette précieuse écorce n'est pas grand; il n'a gueres plus de deux toises & demie, du pié jusqu'au sommet. Le tronc & les branches sont d'une grosseur proportionnée. La différence de bonté vient précisément de la grosseur de l'Arbre; c'est-à-dire, que l'écorce des plus gros n'est pas la meilleure. Il y a aussi quelques inégalités à remarquer dans la fleur & la graine. Pour tirer le Quinquina, on coupe l'Arbre, on le dépouille de son écorce, & la seule préparation est de la faire sécher. Depuis si longtems qu'on coupe de ces arbres, il n'en resteroit plus, si les graines qui tombent n'en produisoient d'autres. Les Montagnes en sont encore couvertes; ce qui n'empêche point que la diminution ne soit considérable, parceque les Habitans du Païs n'aïant point l'attention d'en semer d'autres, ceux qui croissent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne cesse pas de couper. On a découvert, dans le Territoire de Cuença, plusieurs Montagnes où ces arbres sont en abondance; & pendant que Dom d'Ulloa visitoit cette Jurisdiction, le Curé de Cuença fit recueillir une certaine quantité d'écorce, qu'il fit transporter à Panama, seul débouché pour cette Marchandise. Cet exemple, & l'opinion confirmée que ce Quinquina est le même que celui de Loja, aiant engagé plusieurs Habitans à pousser plus loin leurs recherches, ils trouverent d'autres Montagnes qui en sont remplies. La Terre de Loja produit aussi de la Cochenille, qui, suivant d'exactes observations, est la même que celle d'Oaza dans la Nouvelle Espagne; mais on n'y en recueille pas assez, pour en faire un Commerce réglé. C'est de-là, néanmoins, que viennent les belles teintures de Cuença; & Dom d'Ulloa ne doute point que si la Cochenille étoit cultivée avec plus de soin dans ces deux Cantons, elle n'y vînt en abondance.

Description de l'Audience de Quito.

Instructions dont ce Païs est redevable à M. de Jussieu.

Cochenille de Loja.

Loja étoit autrefois une des principales Villes de cette Audience; mais on n'y compte pas aujourd'hui plus de dix mille Habitans. Leur Corrégiment fournit des Bœufs & des Mules, jusqu'à Piura. On y fabrique aussi des Tapis fort estimés. Le Corrégidor de Loja réunit toujours les Dignités de Gouverneur d'Yaguarsongo & d'Alcalde Major des Mines de Zaruma; deux Titres qui lui donnent droit de prendre un Fauteuil dans les Cérémonies publiques de l'Eglise, quoique cette prérogative n'appartienne qu'aux Presidens & aux Gouverneurs de Province. Ces deux Emplois sont néanmoins sans fonctions, depuis que les lieux qu'ils regardent

Description de l'Audience de Quito.

ont été, les uns détruits dans un soulévement des Indiens, les autres incorporés au Gouvernement de Jaën.

Zaruma.

Zaruma, dont les Mines d'or seront rappellées dans un autre article, est une des premieres Villes qui furent fondées dans cette Province, & s'est vue longtems une des plus riches & des plus peuplées : mais elle est fort médiocre aujourd'hui. Les principales Familles Espagnoles se sont retirées à Cuença, ou à Loja. Les Mines sont en décadence, par la fainéantise des Propriétaires, plutôt que par l'épuisement du Métal. Il ne reste pas plus de six mille Ames à Zaruma.

Les cinq Gouvernemens de l'Audience de Quito.

Revenons aux cinq Gouvernemens, qui forment une autre partie de l'Audience de Quito, & dont nous avons déja donné les noms.

Gouvernement de Popayan.

I. Le premier, qui termine l'Audience au Nord, est celui de Popayan. On a remarqué néanmoins qu'il n'appartient qu'en partie à cette grande Jurisdiction; & l'on a pris soin de renvoïer ici, pour ce qui dépend de l'Audience de Santa-Fé, c'est-à-dire, pour ce qui est au Nord & à l'Est. Ce n'est donc que la partie du Sud & de l'Ouest, qui est dans la dépendance de Quito; mais on n'a pû se dispenser de joindre l'une & l'autre dans un même article.

Conquête du Païs par Sebastien Belalcazar.

Il seroit inutile de rappeller les Exploits de Belalcazar, qu'on a lus dans le second Voiage de François Pizarre. Ce Capitaine, Gouverneur de Quito en 1536, aïant passé dans le Popayan, dont il soumit les principales Nations par un Victoire fort sanglante, y bâtit, en 1537, une Ville qui conserve encore le nom de Popayan, avec le titre de Capitale du Païs. Ensuite l'opinion qu'il prit de sa Conquête lui fit entreprendre d'augmenter le nombre des Colonies. Il se rendit à Cali, dans le Païs des Indiens Gorrons, où il fonda la Ville, qui conserve encore le nom de *Cali*, quoique transférée dans un autre lieu par Miguel Muños, qui trouva l'air pernicieux dans le premier terrein. De Cali, Belalcazar alla bâtir d'un autre côté une troisieme Ville, sous le nom de Santa-Fé de Antioquia. Mais il s'occupoit d'un soin encore plus glorieux, qui étoit de découvrir un chemin de Quito à la Mer du Nord, comme il en avoit découvert un de la Mer du Sud à Quito. Pendant qu'il avoit bâti Popayan, ses Capitaines s'étoient procuré des lumieres importantes. Ils avoient reconnu, à peu de distance de cette Ville, deux des principales sources de la grande Riviere de la Madeleine, par laquelle il conçut l'espérance de pouvoir s'avancer jusqu'à la Côte Maritime. En effet, aiant pris d'autres instructions, & laissant ses Colonies dans le meilleur ordre, il suivit heureusement le cours de cette Riviere, d'où il alla solliciter en Espagne le Gouvernement des Païs qu'il venoit de soumettre à cette Couronne. Il l'obtint, sans autre recommandation que ses services. Après lui, toutes les parties du Popayan, dont il avoit été le premier Gouverneur, continuerent d'être unies sous un même Gouvernement, jusqu'à ces derniers tems, qu'on en a séparé le Païs de Choco, pour en faire un Gouvernement particulier, qui appartient, comme on l'a vu, à la Nouvelle Grenade.

Santa-Fé d'Antioquia.

Premier chemin de Quito à la Mer du Nord.

Ville de Popayan.

La Ville de Popayan, qui jouit du titre de Cité depuis le 25 Juin 1538, est bâtie dans une Plaine fort rase, vers le Nord, à deux dégrés vingt-

cinq minutes de Latitude Septentrionale : du côté de l'Orient, elle est couverte par une Montagne, de hauteur médiocre & revêtue de grands arbres, qu'on a nommée Montagne *d'M*, parce qu'elle a la figure de cette lettre. A l'Occident, elle a quelques petites collines, qui mettent de la variété dans un Païs fort uni. La Ville est assez grande. Ses rues sont larges & régulierement droites, mais pavées seulement le long des Maisons. Le milieu, qui ne l'est point, offre un fond de menu gravier, qui ne se convertissant jamais en poudre, ni en boue, est plus commode & plus net que le pavé même. Toutes les Maisons sont de brique crue, & dans le goût de celles de Quito, la plûpart avec un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable, & les appartemens y sont meublés à l'Européenne ; ce qui doit faire prendre une assez haute idée de la magnificence des Habitans, dans un Païs où la difficulté de voiturer par terre les Marchandises de l'Europe en augmente beaucoup la cherté. Outre l'Eglise Cathédrale, qui est en même-tems la seule Paroisse, parceque les Prébendiers, qui la desservent dès l'origine, n'ont jamais voulu souffrir qu'elle fût divisée, il y a des Couvens de Saint François, de Saint Dominique, de Saint Augustin, un Collége de Jésuites, érigé depuis quelques années par la Cour d'Espagne en Université ; & deux Couvens de Religieuses, l'un de Carmélites, l'autre de l'Incarnation sous la Regle de Saint Augustin, tous deux si peuplés, qu'avec environ cinquante Professes, le dernier ne contient pas moins de quatre cens Personnes, Novices, Pensionnaires & Servantes. Toutes ces Maisons & leurs Eglises sont fort bien bâties. Il y avoit autrefois un Couvent de Carmes Déchaussés, auxquels la difficulté de vivre sans Poisson frais a fait abandonner la Ville. Les Revenus de l'Evêché sont considérables, quoiqu'il soit moins étendu que le Gouvernement, dont le reste dépend de l'Evêque de Quito. Il est suffragant de l'Archevêché de Santa-Fé de Bogota. Le Chapitre, qui n'est pas moins riche, est composé d'un Doïen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre & d'un Trésorier. L'Inquisition est exercée, à Popayan, par un Commissaire du Tribunal de Carthagene. Enfin, la demeure du Gouverneur, qui est en même-tems Chef de la Magistrature, & l'établissement d'une Chambre de Finances pour la perception des Droits roiaux, donnent beaucoup d'éclat à cette Ville.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

A Quito, & dans les autres Villes de son Audience, le mélange du Sang est d'Espagnols & d'Indiens ; mais à Popayan, comme à Carthagene, & dans tous les lieux où les Negres sont en grand nombre, la plus grande partie du Peuple est un mélange de Sang Espagnol & Negre. On y compte environ 25000 Ames de race mêlée, & quantité de Familles purement Espagnoles, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de soixante, qui sont d'ancienne Noblesse. Il est assez remarquable, que le nombre des Habitans y augmente de jour en jour, tandis qu'il diminue dans plusieurs autres Villes des Indes. On atrribue cet avantage, aux Mines d'or du district, qui attirent un grand nombre de nouvelles Familles, par l'espoir du gain, ou par la facilité d'y subsister.

Une Riviere, nommée Rio del Molino, qui descend de la Montagne d'M, & qui traverse la Ville, y entretient la fraîcheur & la pro-

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

preté. Elle la divise en deux parties, qui communiquent par deux Ponts. Ses eaux sont saines, & passent même pour médicinales; qualité qu'elles acquerent, dit-on, en arrosant les excellens Simples de la Montagne. On vante encore plus une autre Source, qui descend du même lieu, & qui est réservée pour les Couvens de Filles & pour les principales Maisons de la Ville. A la distance d'une lieue, vers le Nord, passe la Riviere de Canco, profonde, & terrible dans ses débordemens, qui arrivent dans le cours de Juin, de Juillet & d'Août. Les pluies sont alors continuelles sur la Montagne de Guanacas, d'où cette Riviere descend, & les orages si furieux, qu'on n'en approche pas sans danger.

Sa Jurisdiction.

La Jurisdiction de ce Gouvernement s'étend au Sud jusqu'à la Riviere de Mayo & jusqu'à Istiales, par où il confine au Corrégiment de Saint Michel d'Ibarra. Au Nord-Est, elle est bornée par le territoire du Gouvernement de Carthagene. A l'Occident, elle n'avoit autrefois pour limites, que la Mer du Sud; mais elle est à présent rétrécie par le nouveau Gouvernement de Choco, & ne touche plus à cette Mer, que par les Côtes du Bailliage de Barbacoas. On lui donne ainsi environ quatre-vingts lieues de l'Est à l'Ouest, & un peu moins du Nord au Sud. Elle est divisée en Bailliages, dont le Gouverneur nomme le principal Officier, qui doit être confirmé néanmoins par l'Audience de Quito. Ces Bailliages sont; Sant'Iago de Cali, Santa-Fé d'Antioquia, las quatro Ciudades, Timana, Guadalajara de Buga, San Sebastian de la Plata, Almaquer, Caluto, San Juan de Pasto, el Raposo, & Barbacoas. Outre le Siége du Bailli, ces onze Districts contiennent des Bourgs & des Villages considérables & bien peuplés, sans compter les Plantations ou Métairies, dont plusieurs sont si riches, & rassemblent tant d'Ouvriers, qu'on les prendroit elles-mêmes pour de gros Villages.

Elle est divisée en onze Bailliages.

Observons qu'entre les Bailliages qu'on a nommés, ceux qui sont au Nord & à l'Est de la Ville de Popayan, tels que Santa-Fé d'Antioquia, las quatro Ciudades, Timana, & San Sebastian de la Plata, dépendent de l'Audience de Santa-Fé; & que San Juan de Pasto & Barbacoas appartiennent à l'Evêché de Quito, comme à son Audience.

Les Bailliages de Cali & de Buga, situés entre Popayan & Choco, sont riches, par le Commerce qui se fait entre ces deux Gouvernemens. Celui d'Almaquer a peu de Commerce & peu d'étendue. Caluto & Raposo sont riches en denrées. Le Bailliage de Pasto, quoique fort étendu vers Choco, est moins riche en productions, que les deux précédens. Celui de Barbacoas est petit, & manque de tout, excepté des racines & des grains qui croissent dans les Terroirs chauds & humides.

Climat & autres proprietés du Popayan.

Le climat de ce Gouvernement varie, comme la plûpart de ceux dont on a parlé, suivant la situation des lieux. A Popayan même, & dans quelques autres Cantons, le Printems est perpétuel. On prétend que le Territoire de Caluto est le plus sujet aux Tonnerres; & de-là vient la célébrité de ses Cloches, auxquelles on attribue, sur diverses traditions, une vertu particuliere contre la foudre. Dans quelques Vallées, sur-tout dans celle Neyba, on trouve un petit Insecte, nommé *Coya*, ou *Coyba*, de la grosseur d'une Punaise, dont le sang est si venimeux, que s'il en re-

jaillit, en l'écrasant, sur la peau d'un Homme ou d'une Bête, l'humeur pénetre les pores, s'insinue dans la masse du sang, fait enfler horriblement le corps, & cause bientôt la mort. Le Coca, Bétel de l'Amérique Méridionale, croît en abondance dans le Popayan, & fait partie de son Commerce, qui est assez considérable, parceque ce Païs est le chemin par où toute l'Audience reçoit les Marchandises d'Espagne. Il a d'ailleurs des Correspondances régulieres avec Quito, Choco, & Santa-Fé, où il envoie de son propre fond, des Bestiaux & des Mules, du Bœuf fumé, des jambons, du tabac en feuille, du sain-doux, de l'eau-de-vie de Cannes, du fil de coton, de la pite, des rubans, & d'autres Marchandises. On apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre, qui se fabrique à Gunjar; & Popayan fournit à Santa-Fé des étoffes de ses propres Fabriques. Le change de l'argent, pour l'or, fait une autre espece de Commerce. Le second de ces deux Métaux étant aussi commun dans le Païs, que l'autre y est rare, on y apporte de l'argent pour acheter de l'or; & de part & d'autre, on y trouve un profit considérable.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

Gouvernement d'Atacames.

A l'Ouest de la Cordilliere occidentale, on rencontre le Gouvernement d'Atacames, qui touche de ce côté à la Jurisdiction des Corrégimens de Quito & de Saint Michel d'Ibarra; du côté du Nord, au Bailliage de Barbacoas; du côté de l'Ouest à la Mer du Sud, & du côté du Midi aux Terres de Guayaquil. Il s'étend ainsi, le long de la Côte, depuis l'Ile de Tumaco, & la Plage de Heusmal, qui est à-peu-près par 1 degré $\frac{1}{2}$ de Latitude du Nord, jusqu'à la Baie des Caraques & aux Montagnes de Baume, qui sont par les 34 minutes de Latitude du Sud. Ce Païs fut longtems négligé, après que Belalcazar en eut fait la conquête. On se contentoit d'y envoier des Missionnaires de Quito, pour y répandre les lumieres de la Foi, mais sans y établir aucune Police; de sorte qu'en devenant Chrétiens, ces Peuples conservoient toute leur barbarie. Enfin les Espagnols sentirent l'importance d'y former des Etablissemens, pour en faire l'Echelle du Commerce entre Quito & Tierra-Firme, & pour remédier à l'incommodité de faire ce Commerce par une aussi longue voie que celle de Guayaquil. En 1621, Paul Durango Delgadillo fut nommé Gouverneur d'Atacames & de la Riviere des Emeraudes. C choix tomba sur lui, parcequ'avant sa nomination, il s'étoit engagé, par un Traité avec le Marquis de Montes-Claros, alors Viceroi du Perou, à former un chemin entre la Ville de Saint-Michel d'Ibarra & la Riviere de Sant'Iago, une de celles qui traversent le Païs de ce Gouvernement: mais n'aiant pû réussir, avec beaucoup de travail, sa place fut donnée, en 1626, à Perez Menacho, qui n'eut pas plus de succès. Vincentio Justiniani, qu'on leur donna pour Successeur, abandonna leur plan, & résolut d'ouvrir le chemin par la Riviere de Mira. Ce projet échoua comme le premier, & fut renouvellé inutilement pendant plus d'un siécle. En 1735, Don Vincent Maldonado prit le Gouvernement avec de meilleures espérances, & parvint en effet à former la communication, depuis Quito jusqu'à la Riviere des Emeraudes. Ce succès, qu'il obtint en 1741, le fit repasser en Espagne, pour demander, avec la confirmation de son Gouvernement, les récompenses qui lui avoient été promises. Elles lui furent accordées en

Par quels degrés il s'est formé.

Dom Vincent Maldonado, premier Gouverneur nommé par la Cour d'Espagne.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

1746; & l'année suivante, Atacames fut érigé en Gouvernement, par l'autorité du Roi. Mais Dom Maldonado ne jouit pas longtems d'une faveur, qu'il avoit reçue avec cette distinction. Il mourut à Londres, peu de tems après l'avoir obtenue; c'est-à-dire, sans en avoir eu la satisfaction de retourner dans son Gouvernement (*).

Etablissemens d'Atacames.

Les Etablissemens Espagnols d'Atacames se ressentent encore du long oubli, où l'on a laissé cette partie des Conquêtes de Belalcazar. Mais on espere que la fertilité du Païs, & l'ouverture de la communication entre Quito & Tierra-Firme, y feront bientôt prendre une autre face au Commerce. Jusqu'à présent, on n'y compte que vingt Bourgs ou Villages; cinq, sur les Côtes Maritimes, qui sont les premiers dont on va donner les noms, & les autres dans l'intérieur des Terres: Tumaco, Tola, Saint Mathieu des Emeraudes, Atacames, La Canoa, Lachas, Cayapas, Inta, Galea, Nanagal, Tambillo, Niguas, Cachillacta, Mindo, Yambe, Cocaniguas, Cansacoto, San-Domingo, San Miguel, & Nono. Les Habitans des cinq premiers sont Espagnols, Métifs, Negres, ou de race mêlée. Les 15 autres n'ont pour Habitans, que des Indiens, avec quelques Espagnols & quelques Mulâtres. Pour le Gouvernement spirituel, on a formé 11 Cures dans les principaux Etablissemens, & les autres sont comptés pour des Annexes.

Le climat d'Atacames est le même qu'à Guayaquil, & les productions s'y ressemblent aussi. Dans quelques endroits, le terroir est meilleur, parcequ'étant plus élevé, il n'est pas sujet aux inondations que le débordement des Rivieres cause à Guayaquil. Aussi le Cacao y est-il d'une qualité supérieure, & plus onctueux. On y recueille aussi beaucoup de Vanille, d'Achot, de Salse-pareille, & d'Indigo bâtard, que les Espagnols nomment *Yerva de Finta Annil.* Les Montagnes y sont couvertes de grands arbres, si serrés qu'on ne peut les traverser.

Gouvernement de Quixos.

Le Gouvernement de Quixos est borné au Nord, par le Territoire de Popayan; à l'Orient, par la Riviere d'Aguarico; à l'Occident par les Corrégimens de Quito, de Latacunga, & de Saint Michel d'Ibarra, dont il n'est séparé que par les Cordillieres de Cotopacsi & de Cayamburo. Ce Païs fut découvert en 1536, par Gonzale Diaz de Pineda, un des Capitaines envoïés par Belalcazar, pour reconnoître le cours de la grande Riviere de la Madeleine. Il eut la commission d'observer le côté du Sud, où il trouva la Province de Quixos, dans laquelle il remarqua beaucoup d'or, & des arbres qui portoient de la Canelle. Ce fut sur son témoignage que Gonzale Pizarre entreprit, en 1539, le Voïage dont on a donné la Relation: mais il en recueillit peu d'avantages; & la Conquête du Païs demeura suspendue jusqu'en 1559, que le Marquis de Cañete, alors Viceroi du Pérou, résolut d'y former des Etablissemens avec le secours des armes. D'Avalos, qu'il chargea de cet ordre, l'exécuta heureusement. Il fonda la Ville, ou Bourgade, de Baeza, qui devint la Capitale du Gouvernement, & diverses autres Habitations, qui subsistent encore sous le nom de Villes & de Villages, mais qui n'ont reçu aucun accroissement depuis leur fondation.

Baeza, sa Capitale.

Baeza même, quoique la plus ancienne Colonie de cette Province &

(*) On le verra reparoître, plusieurs fois, dans les articles suivans.

l'ancienne

l'ancienne résidence des Gouverneurs, n'est pas sortie de sa premiere médiocrité. On attribue cette langueur à la naissance d'Avila & d'Archidona, deux Villes qu'on se proposoit de rendre considérables, & qui attirerent toute l'attention des Fondateurs : mais le titre de Cité, qu'elles reçurent dès leur origine, ne les rendit pas plus florissantes, & leur premiere enceinte ne s'est pas même aggrandie. Baeza, loin de croître, a tellement diminué, qu'à peine y reste-t-il huit ou neuf Maisons, avec une vingtaine d'Habitans. Il n'est même qu'une Annexe du Bourg de Papallacta, comme le Hameau de Maspu ; & ces trois foibles Habitations ne composent qu'une Paroisse, dont le Curé demeure à Papallacta. Les Gouverneurs ont quitté aussi Baeza.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

Archidona, résidence des Gouverneurs.

Archidona, qui est aujourd'hui leur résidence, n'a rien non plus qui la distingue d'un Bourg médiocre, quoiqu'elle conserve encore le nom de Cité. Elle est située par un degré quelques minutes, au Sud de l'Equinoxial, un degré 50 minutes à l'Orient du Méridien de Quito. Ses Maisons sont de bois, couvertes de paille, & n'ont pas plus de sept cens Habitans, Espagnols, Indiens, Metifs, Negres & Mulâtres. Elle n'a qu'un Curé, qui compte dans sa Paroisse les Villages de Misagualli, Tena & Napo. Le dernier prend son nom d'une Riviere sur laquelle il est situé, & dont le voisinage lui est quelquefois funeste. En 1744, le 9 de Novembre, l'éruption du Volcan de Cotopacsi aïant fait couler une prodigieuse quantité de nége, fondue par ses flammes, cette Riviere en fut si enflée, qu'elle détruisit entierement le Village.

Avila & ses dépendances.

Avila est une autre Ville, située à 40 minutes de Latitude Australe, environ 2 degrés, 20 minutes, à l'Est de Quito. Elle n'est pas même égale à la précédente. Ses Maisons ne sont pas mieux bâties, & le nombre de ses Habitans n'est que d'environ trois cens. Sa Cure comprend six Villages ; la Conception, Loreto, San Salvador, Motté, Cotta-pinni, & Santa Rosa.

Autres Places du Gouvernement de Quixos.

Telle est la principale partie du Gouvernement de Quixos ; mais il renferme encore les Villages suivans ; San Diego de Los Palmares, San Francisco de Los Curiquaxes, S. Joseph d'Abucaes, S. Christoval de Los-Yaguages, & San Pedro de la Coca, ou Nariguera ; les Habitans des deux Villes & des autres Etablissemens ont sans cesse les armes à la main, pour se défendre des Indiens sauvages qui les environnent. C'est apparemment une des plus fortes raisons qui retardent leur progrès. L'air est d'une extrême chaleur dans toute cette Contrée, & les pluies y sont continuelles. L'Eté n'y est pas si long qu'à Guayaquil, mais les incommodités y sont les mêmes. Le Païs est montagneux, fourré de bois épais, & d'arbres prodigieux, parmi lesquels on trouve des Caneliers, surtout vers les parties du Sud & de l'Ouest. Ils furent découverts par Diaz de Pineda, & firent donner aux Cantons qui les produisent, le nom de Canelos, qu'ils conservent encore. On tire une certaine quantité de cette Canelle, qui se transporte à Quito & dans toute l'Audience. Quoiqu'elle ressemble entierement à celle des Indes Orientales, elle n'en approche point pour la bonté : mais l'odeur en est si forte, qu'avec un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence qu'elle ne seroit pas inférieure à l'autre. Les autres

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

productions du terroir ressemblent à celles des Païs qui sont sous le même climat.

Gouvernement de Macas.

Macas, second Gouvernement, est borné à l'Est par les Terres de Maynas ; au Sud par celles de Bracamoros & d'Yaguarsongo. A l'Ouest, la Cordilliere Orientale le sépare des Corrégimens de Riobamba & de Cuença. La Ville de Macas, dont tout le Païs tire son nom, quoiqu'il ait porté autrefois celui de Séville d'or, est à 2 degrés 30 minutes de Latitude Australe, 40 minutes à l'Orient de Quito. A peine y compte-t'on 130 maisons ; & le nombre de ses Habitans, avec tous ceux de son ressort, ne monte qu'à douze cens, Metifs, Mulâtres, & peu d'Espagnols. Il y a d'ailleurs huit Villages dans cette Jurisdiction ; San Miguel de Narbaes, Barthonas, Yuquipa, Juan Lopez, Zanna, Payra, Copueno & Aguayos. Après la Conquête, ce Païs fut assez bien peuplé, & devoit être fort riche, puisqu'il reçut le nom de Seville d'or ; mais il ne reste aujourd'hui que le souvenir de cette opulence. Les Indiens, soulevés lorsqu'on s'y attendoit le moins, détruisirent la Ville de Logronno, & le Bourg de Guamboya, qui ne se sont jamais relevés de leur ruine. Tous les autres Etablissemens s'en sont tellement ressentis, qu'on n'y voit plus d'autre Monnoie que les Marchandises & les denrées du Païs, que ses Habitans trocquent pour ce qui leur manque.

Climat & productions de Macas.

Le voisinage de la Cordilliere rend le climat de Macas fort différent de celui des Corrégimens de Quito. Les saisons n'y sont pas les mêmes. L'Hiver commence au mois d'Avril à Quito, & dure jusqu'en Septembre. A Macas, c'est en Septembre que l'Eté commence ; & c'est alors qu'on y ressent la fraîcheur des Vents du Nord, qui ont passé sur la nége des Montagnes. Le Ciel est serein ; la terre, d'un agrément qui inspire de la gaieté ; enfin l'on est délivré des incommodités de l'Hiver, qui ne sont pas ici moins insuportables qu'à Guayaquil.

Le Terroir de Macas produit les especes de grains & de denrées qui demandent un climat chaud ; mais ce qu'on y cultive le plus, c'est le Tabac, dont on fait d'abondantes récoltes, qui se transportent au Pérou. On y trouve, en divers endroits, de la poudre d'azur, en petite quantité, mais d'une qualité admirable. Les Caneliers de Macas l'emportent beauconp aussi sur ceux de Quixos.

Gouvernement de Jaen, ou de Bracamoros.

Le Gouvernement de Jaen est le terme de la Jurisdiction de Quito, du côté du Sud, & suit celui de Macas. Le Païs fut découvert & conquis en 1538, par Dom Pedro de Vergara, sous les auspices de Fernand Pizarre. Ensuite Juan de Salinas y fut envoïé, avec le titre de Gouverneur, pour y jetter les fondemens des principales Colonies qui subsistent encore ; quelques-unes se qualifient de Cité, sans être plus considerables que celles de Quixos & de Macas. Anciennement, c'est-à-dire du tems de Salinas, la Province de Jaen étoit connue sous les noms d'Igualsongo & Bracamoros, qu'elle conserva jusqu'au tems où ses meilleures Colonies aïant été ravagées par les Indiens, celles qui échapperent à leur barbarie s'unirent à la Ville de Jaen, & formerent un Gouvernement particulier, sous le nom de Jaen de Bracamoros. Le titre de Gouverneur d'Yaguarsongo passa, comme on l'a déja fait observer, aux Corrégidors de Loja ; & le

surnom de Bracamoros ne fut ajouté à Jaen, qu'après la réunion des Colonies de Pacamoros, ou Bracamoros, à cette Ville, qui avoit été fondée, en 1549, par Diego de Palomina, dans la Jurisdiction de Chaca Yncac, dépendante de la Province de Chuquimay. C'est à Jaen que le Gouverneur du Païs fait sa résidence. La Ville est située sur la rive septentrionale de la Riviere de Chinchipa, dans un coude qu'elle forme en se joignant au Marañon, à 5 degrés 25 minutes de Latitude du Sud; & quoique sa Longitude ne soit pas certaine, Dom d'Ulloa garantit qu'elle n'est pas éloignée du Méridien de Quito. On y compte trois ou quatre mille Habitans, la plûpart Metifs, quelques Indiens, & peu d'Espagnols.

Ville de Jaen.

Les Colonies de Salinas, dans le Gouvernement d'Yaguarsongo & de Bracamoros, consistoient en trois Villes, qui n'ont pas cessé de se soutenir, sous les noms de Valladolid, Loyola, & Sant'Iago des Montagnes; mais n'aïant reçu aucun accroissement, elles sont pauvres & sans défense. La derniere est sur les confins du Gouvernement de Maynas, & n'est éloignée de *Borja*, Capitale de ce Gouvernement, que par le Pongo de Manceriche, qu'on fera bien-tôt connoître. Outre ces Villes, le Païs de Jaen de Bracamoros a diverses petites Bourgades, nommées San Joseph, Chito, Sander, Charope, Pucara, Chincipe, Chyrinos, Pomaca, Tomependo, & Chuchunga, dont tous les Habitans sont Indiens, à la réserve d'un fort petit nombre de Metifs. Observons que dans le lieu, où Jaen est situé, le Marañon n'est pas encore navigable, & que pour s'embarquer sur ce Fleuve, il faut descendre jusqu'à *Chuchunga*, Hameau qui borde une Riviere de même nom, à 5 degrés 21 minutes, suivant l'observation de M. de la Condamine (32). Il est à quatre journées (33) de Jaen, & l'on s'y embarque sur sa Riviere, pour gagner le Marañon.

Le climat de Jaen & de toute sa Jurisdiction n'est pas différent de celui de Quixos, excepté qu'il est moins pluvieux, & qu'il jouit, comme Macas, de quelque intervalle d'Eté. Le Païs est fertile en denrées propres au climat, & rempli d'Arbres sauvages, parmi lesquels on trouve des Cacaoïers dont le fruit ne cede rien au Cacao cultivé: mais les frais du transport ne permettent point d'en faire passer en Europe. Le même terroir produit beaucoup de Tabac; & la culture de cette Plante fait la principale occupation des Habitans. Après en avoir cueilli & séché les feuilles, ils en font ce qu'on nomme des carottes, chacune de cent feuilles, & les préparent avec des bouillons d'hydromel, ou des décoctions d'herbes fortes. C'est dans cette forme qu'on le transporte au Pérou, au Chili & dans toute l'Audience de Quito, où l'on n'en emploie point d'autre pour fumer. Il n'y a que sa préparation, qui le rende précieux. Cet article, avec celui du Coton & des Mules, fait tout le Commerce extérieur du Païs. On en tira de l'or, dans les premiers tems de la Conquête; mais cette riche source fut tarie tout d'un coup par la révolte des Indiens; & l'opinion commune est qu'ils n'eurent pas d'au-

(32) Dans son Voïage du Marañon en 1743.

(33) L'Auteur ajoute que c'est une assez mauvaise regle pour la distance, parceque la difficulté des chemins fait emploïer souvent un jour entier à faire peu de lieues.

tre prétexte pour se soulever, que la dûreté avec laquelle on les forçoi de travailler aux Mines.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO

Gouvernement de Maynas.

Il reste à décrire le Gouvernement de Maynas, qui termine l'Audience de Quito à l'Orient, & qui est la derniere partie de sa Jurisdiction. Il s'étend vers l'Est, & suit immédiatement ceux de Quixos & de Jaen de Bracamoros. C'est dans son territoire qu'on trouve la source de différentes Rivieres, qui, après avoir parcouru une vaste étendue de Païs, se réunissent, & forment ensemble le Marañon, si célebre sous le nom de Riviere des Amazones. Au reste, les bornes du Païs de Maynas, au Nord & au Sud, sont encore si peu connues, que, suivant Dom d'Ulloa, tout ce qu'on en peut dire est qu'il se perd dans les terres habitées par les Indiens sauvages, sur lesquelles on n'a pas d'autres lumieres que les Relations des Missionnaires. A l'Orient, il touche aux Terres des Portugais, ou n'en est séparé que par la fameuse ligne qui regle, en Amérique, les possessions des Couronnes d'Espagne & de Portugal.

Ses bornes sont inconnues.

RIVIERE DES AMAZONES.

Comme la Riviere des Amazones est ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Gouvernement, nous continuerons d'emprunter de Dom d'Ulloa sa description de ce Fleuve, & ses recherches sur les Etablissemens du Païs, en réservant les observations de M. de la Condamine pour un article particulier, qui contiendra, suivant notre Méthode, la Relation de son Voïage, & celle de quelques entreprises moins éclairées qui ont précédé la sienne.

Incertitude & variété de ses sources.

Il en est du Fleuve des Amazones, comme d'un grand & puissant Arbre, nourri par une infinité de racines, sans qu'on puisse distinguer précisément la principale, & celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre, qu'on peut en compter autant qu'il y a de Rivieres qui descendent de la Cordilliere orientale des Andes, depuis le Gouvernement de Popayan, où sont les sources de la Riviere de Caquâte, ou Yupura, jusqu'au Corregiment de Guanuco, à trente lieues de Lima. Toutes les eaux, qui descendent de cette partie orientale de la Cordilliere, croissant à mesure qu'elles s'éloignent de leurs foibles origines, & qu'elles reçoivent d'autres eaux, forment ces grandes Rivieres, qui se réunissant dans un terrein plus spacieux, composent le Fleuve immense, dont il est ici question.

Opinion la plus commune sur sa formation.

L'opinion la plus commune, sur sa premiere source, est celle qui la place, comme on l'a déja fait observer, dans le Corrégiment de Tarma, commençant à prendre son cours du Lac de Lauricocha, près de la Ville de Guanuco, vers les 11 dégrés de Latitude australe ; de-là il coule au Sud, à la hauteur d'environ 12 dégrés, par le Païs qui appartient à ce Corrégiment ; & tournant insensiblement vers l'Est, il passe par les terres de Jauxa. Ensuite il tourne au Nord, après avoir passé à l'Orient de la Cordilliere ; & laissant à l'Ouest les Corrégimens de Moyo-Bamba & de Chachapoyas, il continue son cours jusqu'à la Ville de Jaen, située, comme on l'a dit, à 5 dégrés 25 minutes. Là, il fait un coude, & poursuit son cours vers l'Est, jusqu'à son entrée dans l'Océan, qu'il fait par une embouchure, dont la largeur s'étend depuis la Ligne équinoxiale jusqu'aux deux premiers dégrés de Latitude du Nord.

CARTE DU COURS DU MARAGNON OU DE LA GRANDE RIVIERE DES AMAZONES

Dans sa partie navigable depuis Jaen de Bracamoros jusqu'à son Embouchure et qui comprend la Province de QUITO et la Côte de la GUIANE depuis le Cap de Nord jusqu'à Essequebé

Levée en 1743 et 1744 et assujettie aux Observations Astronomiques par M. de la Condamine de l'Ac. Rle. des Sc.

Augmentée du Cours de la Riviere Noire et d'autres details tirés de divers Memoires et Routiers manuscrits de Voyageurs modernes.

PARTIE DE L'AMERIQUE MERIDIONALE

Longitude Occidentale du Meridien de l'Observat. de Paris

Lieues Marines de 20 au Degré.

Les Portugais du Para ont remonté en 1743 de la Riv. des Amazones dans l'Orinoque par Rio Negro

Ligne Equinoctiale

Copie sur la Carte jointe a la Relation du Voyage de l'Amerique Meridionale par M. de la Condamine.

Sa longueur, depuis le Lac de Lauricocha jusqu'à Jaen, est de plus de deux cens lieues, en y comprenant tous ses détours. De-là jusqu'à la Mer, la différence de sa Longitude est de 30 dégrés à l'Orient, ce qui fait 600 lieues marines, qu'on peut évaluer à 900, si l'on y comprend les détours qu'il fait dans cet espace. Ainsi tout son cours, depuis le Lac de Lauricocha jusqu'à l'Océan, n'a pas moins d'onze cens lieues (*).

Description de l'Audience de Quito.

Sources les plus éloignées, & Rivieres qui lui viennent du Sud.

La branche qui part de Lauricocha n'est pas la seule qui vienne du même côté, ni la plus méridionale, puisque la Riviere qui passe par Guamanga prend sa source au Sud du même Lac, assez près d'Asungaro, & que plus loin, dans les Corrégimens de Vilcas & d'Andaguaylas, deux autres Rivieres, après avoir coulé séparement, unissent leurs eaux & vont les décharger dans celle qui sort du Lac de Lauricocha. Une autre vient du Corrégiment de Chumbi-Vilcas. Enfin celle qui prend sa source le plus au Sud est celle d'Apurimac, qui, dirigeant son cours vers le Nord, passe par Cusco, non loin de Lima-Tambo, & reçoit plusieurs autres Rivieres; après quoi elle rencontre le Marañon, & s'y joint, à six vingts lieues, vers l'Est de l'endroit où ce Fleuve reçoit la Riviere de Sant'Iago. L'Apurimac, qui prend le nom d'Ucayale en approchant du Marañon, est si large & d'une si singuliere profondeur, qu'on ne sait pas lequel des deux se jette dans l'autre. Leurs eaux, en s'unissant, se heurtent avec tant de violence, que celles de l'Apurimac ou Ucayale, pressent & forcent le cours du Marañon, jusqu'à le faire descendre en serpentant. Ainsi plusieurs croient que l'Ucayale est le véritable Marañon, & se fondent d'ailleurs sur ce que sa source est, non-seulement la plus éloignée, mais encore que s'il ne surpasse pas, il égale du moins en profondeur, la Riviere qui sort du Lac de Lauricocha.

Dans l'espace qui est depuis la jonction du Marañon & de la Riviere de Sant'Iago, où se trouve le Pongo de Manceriche, jusqu'à l'embouchure de l'Ucayale, & presqu'au milieu de cet espace, la Riviere de Guallaga, qui prend aussi sa source dans les Cordillieres, à l'Orient du Corrégiment de Guamanga, se jette dans le Marañon. Une autre Riviere, qui a sa source dans les Montagnes de Moyo-Bamba, concourt à former le Marañon, après s'être jointe à celle de Guallaga. La premiere a, sur sa rive au milieu de son cours, un Village nommé Llamas, qu'on prend pour l'endroit où Pedro d'Orsua fit son embarquement pour aller à la découverte du Marañon & des Païs qu'il arrose.

A l'Orient de l'Ucayale, le Marañon reçoit la Riviere d'Yabari, & de suite quatres autres, qui sont l'Yutay, l'Yurva, l'Osefe & le Coari, toutes venant du côté du Sud, où elles ont leurs sources presque dans les mêmes Cordillieres d'où sort l'Ucayale: mais comme les Païs qu'elles traversent sont habités par des Indiens idolâtres, assez peu connus des Espagnols, on ignore leur véritable route jusqu'au Marañon. Quelques Indiens ont assuré qu'elles sont navigables en certains mois de l'année; & d'autres personnes, qui ont pénétré dans le Païs en les remontant, ont reconnu, à certaines marques, qu'elles coulent fort près des Provinces du Pérou.

(*) Voïez, ci-dessous, les Voïages sur ce Fleuve.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

Au-delà de la Riviere de Coari, vers l'Est, celle de *Chuchibara*, nommée aussi *Purus*, tombe dans le Marañon; & plus loin celle de Madere, une des plus considérables qu'il reçoive. En 1741, les Portugais la remonterent jusqu'à peu de distance de Santa Cruz de la Sierra, c'est-à-dire jusqu'à 17 ou 18 dégrés de Latitude du Sud. Depuis qu'elle se joint au Marañon jusqu'à la Mer, ils donnent à ce Fleuve le nom de Riviere des Amazones; mais au-dessus, ils l'appellent Rio de Salimoes. Après la Madere, il reçoit bientôt la grande Riviere des Topayos, dont la source est dans les Mines du Bresil; enfin celles de dos Bocas, de Xinguo, de Tocantines & de Mugu. C'est sur le bord orientale de la derniere, qu'est située la Ville de Gran-Para; & toutes quatre ont leurs sources dans les Montagnes du Bresil.

Sources moins éloignées, & Rivieres qui lui viennent du Nord.

Telles sont les racines du Marañon les plus éloignées, & les principales Rivieres qu'il reçoit du côté du Sud. Il reste à nommer celles qui ont leurs sources moins éloignées dans les Cordillieres, & qui dès leur naissance prennent leur cours vers l'Est, traversant cette vaste partie de l'Amérique; & celles enfin qui viennent du côté du Nord. Dom d'Ulloa les nomme dans l'ordre qu'elles ont entr'elles.

Les Montagnes de Loja & de Zumora sont l'origine de plusieurs petites Rivieres, dont la réunion forme celle de Sant'Iago. D'autres, venant des Montagnes de Cuença, forment la Riviere de Paute, qui perd son nom en se joignant à celle de Sant'Iago. Celle-ci tire le sien de la Ville de même nom, près de laquelle elle se joint au deux Rivieres qui viennent de Lauricocha & d'Apurimac. La Marona en est une autre, qui prend sa source dans la Montagne de Sangay, & qui, passant près de la Ville de Macas, court au Sud-Est jusqu'au Marañon, auquel elle se joint à 20 lieues à l'Est de Borja, Capitale du Gouvernement de Maynas.

La Pastaza & le Tigre ont leurs sources dans les Montagnes des Corrégimens de Riobamba, de Latacunga & de Saint Michel d'Ibarra. La Coca & le Napo viennent de la Cordilliere de Cotopacsi. Ces deux Rivieres, après avoir long-tems couru à quelque distance l'une de l'autre, se joignent, en retenant le nom de Napo, & vont se perdre dans le Marañon, mais ce n'est qu'après avoir parcouru plus de deux cens lieues en droite ligne, de l'Ouest à l'Est, avec une inclinaison presqu'imperceptible vers le Sud. Christoval d'Acuña prenoit le Napo pour le véritable Marañon, parcequ'étant la plus considérable de toutes les Rivieres qu'on vient de nommer, c'est à elle que la plûpart des autres se joignent.

Le Putuo-Mayo, ou l'Ica, vient des Montagnes du Corrégiment de S. Michel d'Ibarra & de celles de Pasta. Cette Riviere, après avoir parcouru plus de trois cens lieues, entre Est & Sud-Est, se jette dans le Marañon beaucoup plus à l'Orient que le Napo. Enfin la Riviere de Coquête, qui vient du Popayan, se divise en deux bras, dont l'un, qui est le plus Occidental, entre, sous le nom d'Yupura, dans le Marañon, par sept ou huit bouches, si écartées les unes des autres, qu'entre la premiere & la derniere on compte plus de cent lieues. Le second bras, qui a son cours plus à l'Orient, n'est pas moins célebre sous le

nom de Rio Negro. On croit que c'eſt par le Negro que l'Orinoque communique avec le Marañon. C'eſt l'opinion de M. de la Condamine, qui cite une Lettre du Pere Ferreira, Recteur du Collége de Gran-Para, où l'on trouve qu'en 1744, quelques Portugais d'un camp volant, qui avoient pris poſte ſur Rio Negro, s'étant embarqués ſur cette Riviere, l'avoient deſcendue juſqu'aſſez près des Miſſions de l'Orinoque, dont ils avoient rencontré le Supérieur, avec lequel ils avoient remonté au camp volant, ſans faire aucun chemin par terre.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

Sentiment de M. de la Condamine.

M. de la Condamine ajoute les réflexions ſuivantes : la Riviere de Coquete vient de Mocoa, Païs voiſin d'Almaguer dans la Juriſdiction de Popayan, qui eſt à l'Occident. Cette Riviere, qui tire ſon nom d'un petit lieu, près duquel elle paſſe, aſſez proche de ſa ſource, prend ſon cours vers l'Orient, inclinant un peu au Sud, & ſe partage en deux bras, l'un qui court plus au Sud ſous le nom d'Yapura, lequel, ſubdiviſé enſuite en pluſieurs autres bras, ſe jette, comme on l'a dit, dans le Marañon par ſept ou huit bouches : l'autre, continuant ſa route vers l'Orient, ſe ſubdiviſe encore en deux bras, dont l'un prend ſon cours vers le Nord-Eſt & entre dans l'Orinoque ; & l'autre, qui court au Sud-Eſt, eſt le Rio Negro.

Trois routes de Quito au Marañon.

On arrive au Marañon par trois différentes routes, en partant de Quito ; toutes trois fort incommodes, par la quantité de roches & de pierres dont elles ſont ſemées, & par la nature du climat ; de ſorte que les trois quarts du tems, il faut faire cette marche à pié. La premiere route, qui eſt auſſi la plus proche de Quito, paſſe par Baeza & Archidona, d'où l'on va s'embarquer ſur le Napo. La ſeconde eſt par Hambato, paſſe par Patate & au pié de la Montagne de Tuaguragua, & va delà juſqu'au Païs de la Canelle, où l'on trouve la Riviere de Bobonaza, qui ſe joint à celle de Paſtaza, pour aller ſe perdre toutes deux dans le Marañon. Le troiſieme chemin prend par Cuença, Loja, Valladolid & Jaen. On a déja remarqué que le Village de Chuchunga, à quatre journées de cette derniere Ville, eſt le lieu où l'on s'embarque pour entrer bientôt dans le Marañon. De ces trois routes, la derniere eſt la ſeule qui ſoit pratiquable pour les Bêtes de charge ; mais elle eſt la moins fréquentée, parcequ'elle eſt la plus longue. Les Miſſionnaires, qui font ces voiages plus fréquemment que perſonne, préferent, par cette raiſon, les deux autres, avec toutes leurs incommodités.

Dans le cours immenſe du Fleuve, depuis Chuchunga juſqu'à la Mer, il ſe trouve des endroits, où ſes bords, reſſerrés par les terres, forment divers détroits ; & la rapidité de ſes eaux rend ces paſſages fort dangereux. Dans quelques autres lieux, ſon cours changeant tout-d'un-coup de direction & ſe recourbant, l'eau heurte avec violence les rochers eſcarpés de ſes bords ; ce qui lui fait former des tournoiemens qui les rendent comme immobiles ; & ce repos apparent n'eſt gueres moins dangereux pour les Bâtimens, que les détroits dont ils ſont heureuſement ſortis. Le plus célebre de ces détroits, par ſes dangers, eſt celui qu'on rencontre entre Sant'Iago de las Montañas & Borja, auquel on donne le nom de *Pongo de Manceriche.* Pongo, en Indien, ſigni-

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

Ce que c'est que Pongo de Manceriche.

Témoignage de M. de la Condamine.

fie une Porte ; & ces Peuples nomment ainsi généralement tous les lieux étroits. Manceriche est le nom d'une Contrée voisine. Les Relations Espagnoles font ce passage si étroit, qu'elles ne lui donnent que vingt-cinq vares de large. Elles assurent qu'il a trois lieues de long, qui se font en un quart d'heure de tems, sans autre secours que le mouvement de l'eau, & par conséquent avec beaucoup de danger ; car ce seroit à raison de douze lieues par une heure, & cette vîtesse est étonnante. Mais M. de la Condamine, qui a tout examiné, observe Dom d'Ulloa, avec l'attention d'un Philosophe, & dont le témoignage l'emporte sans doute sur celui des Voïageurs ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il est le plus étroit, 25 toises de large, ce qui fait un peu plus de 63 vares, & ne lui donne que deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétrécissement jusqu'à la Ville de Borja. Il ajoute, qu'il fit ces deux lieues dans une Balze (34), en 57 minutes ; ce qui ne blesse aucune vraisemblance.

La largeur & la profondeur du Fleuve sont proportionnées à la longueur de son cours. Il faut supposer que dans les détroits, il gagne, en profondeur, ce qu'il perd de sa largeur ; car il reçoit peu d'augmentation de tant de grandes Rivieres qui lui apportent le tribut de leurs eaux. Il continue son cours, sans aucun changement sensible dans sa largeur ordinaire, ni dans sa vîtesse. Cependant ses eaux se déploient quelquefois au large ; mais c'est pour former une grande quantité d'Iles, qu'on remarque particulierement depuis l'embouchure du Napo, jusqu'à celle du Coari, qui est un peu à l'Occident du Negro. Là, divisé en plusieurs bras, il forme dans cet espace une infinité d'Iles. Ensuite il réunit ses eaux dans un seul Canal. Cent lieues au-dessous de l'embouchure du Negro, ses bords recommencent à se rétrecir. Cet endroit, où les Portugais ont des Forteresses, comme ils en ont dans les Postes de Para, Curupa, & Macapa, sur les rives du Fleuve, & sur la rive orientale du Negro, se nomme le détroit de *Pauxis*. C'est là qu'on commence à sentir les effets de la Marée, quoique de-là il y ait encore plus de deux cens lieues jusqu'à la Mer.

Après avoir parcouru un immense espace, reçu dans son sein tant d'eaux & de Rivieres différentes, formé des tours & des détours, des sauts & des détroits ; après s'être divisé en divers bras ; après avoir formé tant d'Iles, de toutes sortes de grandeurs, le Marañon commence, dès l'embouchure de la Riviere de Xingu, ou Chingu, à tourner vers le Nord-Est, en étendant ses Eaux, comme pour entrer dans la Mer avec plus de majesté ; & dans ce grand espace, il forme de nouvelles Iles. La plus remarquable est celle de Los Joannes, ou Marayo, formée à vingt-cinq lieues au-delà de l'embouchure du Xingu, par un Bras, ou un Canal, nommé Tagipuru. Ce Bras, prenant son cours au Sud, presqu'à l'opposite du cours même du Fleuve, reçoit la Riviere *Dos Bocas*, qui est composée du Guanupu & du Pacayas, & qui a plus de deux lieues de large à son embouchure. Il reçoit ensuite celle de Tocantines, dont l'embouchure est encore plus large ; celle de *Muju*, sur le bord oriental de laquelle est bâtie la Ville de Gran-Para, & celle de Capi, qui baigne aussi

(34) Espece de Barque Péruvienne, qui sera décrite.

les

les murs de cette Ville en se jettant dans le Muju. Après la jonction du Dos Bocas, le Tagipuru, tirant vers l'Orient, trace la figure d'un Arc jusqu'à la Riviere de Tocantines, d'où il court au Nord-Est comme le Marañon; ce qui donne à l'Ile de Los Joannes, qui est entre deux, une forme presque triangulaire, quoiqu'un peu arrondie vers le Sud. Cette Ile a plus de 150 lieues de circonférence, & sépare les deux bouches par lesquelles ce Fleuve entre dans la Mer. La principale est entre le Cap Maguari, qui est dans l'Ile, & le Cap du Nord; sa largeur est de quarante-cinq lieues. L'autre, qui est celle du Canal de Tagipuru & des Rivieres qui l'ont joint dans son cours, a douze lieues de large, depuis le même Cap Maguari jusqu'à la Pointe de Figioca.

Description de l'Audience de Quito.

On a vu, dans le Journal de Vincent Yañez Pinson (35) la premiere découverte de l'embouchure du Marañon, & dans celui de François d'Orellana (36), l'Histoire du premier Voïage qu'on ait entrepris pour suivre son cours. Ici, sans anticiper sur des Relations postérieures (37), & dans l'unique vue d'achever la description de Quito, il suffira d'expliquer par quels degrés le Gouvernement de Maynas s'est formé, & l'état dans lequel il est aujourd'hui.

Comment le Gouvernement de Maynas s'est formé.

En 1559, c'est-à-dire près de vingt ans après le Voïage d'Orellana, le Marquis de Cañete, alors Viceroi du Pérou, joignit à quantité d'autres entreprises, celle de former des Etablissemens dans un Païs dont on ne connoissoit encore que l'existence & le nom. Pedro d'Orsua fut chargé de ses ordres, avec les titres pompeux de Gouverneur & de Conquérant. Mais à peine eut-il mis le pié dans le Païs, qu'il y fut tué par des Perfides; & la plûpart de ses Gens aïant eu le même sort, l'expédition demeura suspendue. En 1602, un Jésuite, nommé le Pere Raphael Ferrès, ne suivant que son zèle pour l'établissement d'une Mission, descendit le Fleuve, & reconnut les terres voisines jusqu'au Confluent où l'on doit se rappeller que Sanchez de Vargas avoit été abandonné par Orellana. Ce Missionnaire revint à Quito, avec les lumieres qu'il avoit recueillies sur différentes Nations. En 1616, vingt Soldats Espagnols de Sant'Iago de Montañas, dans la Province d'Yaguarsango, poursuivant quelques Indiens qui avoient commis un meurtre dans cette Ville, s'embarquerent sur le Marañon, qu'ils suivirent dans leurs Canots jusqu'à la Nation des Maynas. Ils y furent reçus avec tant d'amitié, qu'à leur retour & sur leur recit, François de Borgia, Prince d'Esquilache, Viceroi du Pérou, reprit l'espérance d'y former une Colonie. Il se passa néanmoins deux ans, avant qu'il en eut fait les préparatifs: mais, en 1618, il fit partir Dom Diego Baca de Vega, avec le titre de Gouverneur du Païs de Maynas & du Marañon. Cet Officier, naturellement judicieux, sut cultiver les favorables dispositions qui subsistoient encore dans les Indiens de Maynas, & parvint, en 1634, à fonder, dans leurs Terres, une Ville qui fut érigée en Capitale de son Gouvernement, sous le nom de San

Fondation de San Francisco de Borja.

(35) Au Tome XII. de ce Recueil.

(36) Ci-dessus, dans la Relation du Voïage de Gonzale Pizarre au Païs de Quixos, p. 106.

(37) On y verra tout ce qui appartient aux différens noms du Fleuve, & quelques éclaircissemens sur la Nation des Amazones.

Franciſco de Borja. Enſuite la Prédication de l'Evangile continua, par degrés, ce qu'il avoit commencé avec tant de ſuccès.

Entrepriſes pour la connoiſſance du Païs.

En 1635 & 1636, pluſieurs Religieux Franciſcains, partis de Quito, prirent la route du Marañon : mais la plûpart, n'aïant pû réſiſter aux fatigues du voïage, & rebutés d'avoir été quelques jours errans dans les Montagnes & les Deſerts, retournerent ſur leurs traces. Il n'en reſta que deux, André de Tolede & Dominique de Brieda, tous deux Freres *Lais*, qui, plus zelés ou plus curieux, pénétrerent conſtamment dans le Païs, eſcortés de ſix Soldats d'une Compagnie qui avoit été commandée pour les ſuivre, mais dont le reſte étoit retourné à Quito, avec les Miſſionnaires auxquels le courage avoit manqué. Juan de Palacios, leur Capitaine, reſté auſſi avec les deux Freres, fut tué quelques jours après, dans un combat contre les Indiens ſauvages. Cette nouvelle diſgrace n'abbattit ni les deux Religieux, ni les ſix Soldats. Ils continuerent de braver tous les périls ; & parvenus enfin à la rive qu'ils cherchoient, ils ſe mirent dans une eſpece de Pirogue, qu'ils abandonnerent au cours de l'eau, & qui les porta heureuſement, quoiqu'avec mille ſouffrances, juſqu'au Para, Ville fondée par les Portugais, à l'embouchure du Fleuve. La Couronne de Portugal étant alors unie à celle d'Eſpagne, ils y furent reçus avec toute ſorte de faveurs. Jacome Raymond de Noroña, qui commandoit dans cette contrée, profita de leurs lumieres. Il équipa une Flotille de Canots, dont il donna le commandement au Capitaine Pedro Texeira, avec ordre de remonter le Marañon, pour faire des obſervations plus tranquilles. Cette petite Flotte, où les deux Religieux & les ſix Soldats s'embarquerent, partit le 18 d'Octobre 1637. La navigation fut auſſi difficile qu'on peut ſe le figurer, contre le courant du Fleuve. Cependant on arriva, le 24 de Juin de l'année ſuivante, à Payamino, Port de la Juriſdiction du Gouvernement de Quixos. Delà Texeira ſe rendit, avec les deux Franciſcains & les ſix Soldats, à Quito, où, ſur le rapport qu'il fit à l'Audience, & ſur l'information qu'on ſe hâta d'envoier à Lima, Dom Cabrera, Comte de Chinchon, qui gouvernoit alors le Pérou, donna de nouveaux ordres pour le ſuccès d'une ſi grande entrepriſe. Ils portoient que la Flotille Portugaiſe retourneroit au Para, mais qu'elle prendroit à bord quelques Perſonnes d'une capacité reconnue, qui examineroient à loiſir tout ce qui concernoit le Marañon & les Païs qu'il arroſe, & qui paſſeroient enſuite en Eſpagne, pour communiquer leurs obſervations au Conſeil des Indes. Deux Jéſuites, le Pere Chriſtoval d'Acuña, & le Pere André d'Artieda, furent deſtinés à l'exécution de ce grand deſſein. Ils partirent de Quito, le 16 Février 1639 ; & s'étant embarqués ſur le Fleuve, ils arriverent, le 12 Décembre de la même année, au Para, d'où ils allerent publier en Eſpagne leur fameuſe Relation. (35).

Dans l'intervalle, c'eſt-à-dire dès l'an 1637, deux autres Jéſuites, les Peres Gaſpard de Cuxia & Luc de Cuebas, avoient commencé heureuſement à répandre l'Evangile dans le Païs de Maynas. Ces progrès continuerent juſqu'à la fin du ſiecle, où l'on répéta le reconnoiſſement du Fleuve, avec une extrême ſurpriſe de trouver la plus grande partie de ſes

Comment les bords du Maranon ſe ſont peuplés.

(38) Voïez-en l'Extrait, ci-deſſous, dans un article particulier.

Terres défrichées, par l'établiſſement des Miſſions. Ses bords, autrefois habités par des Indiens plus féroces que les Bêtes, ſont aujourd'hui couverts de Villages, bien ſitués & peuplés d'Habitans raiſonnables. C'eſt particulierement au Pere Samuel Fritz, qu'on attribue cette heureuſe révolution. Il commença l'exercice de ſon miniſtere, en *1686*, avec tant de ſuccès, qu'en peu de tems il convertit pluſieurs Nations entieres. Mais ſes travaux lui cauſerent une maladie, qui l'obligea de ſe faire transporter au Para, plûtôt qu'à Quito, où le voïage eut été plus difficile. Il partit le dernier jour de Janvier *1689*, & ne pût arriver au Para avant le 11 Septembre de la même année. Le rétabliſſement de ſa ſanté, & l'attente de quelques ordres de la Cour de Liſbonne, l'y retinrent juſqu'au mois de Juillet *1691*. Il partit alors, pour retourner dans ſes Miſſions, qui s'étendant déja depuis l'embouchure du Napo juſqu'à celui du Négro, comprenoient les Omaguas, les Yurumaguas, les Ayſuares, & d'autres Nations voiſines, les plus nombreuſes du Fleuve. Le 13 Octobre de la même année, il arriva au Bourg qui porte le nom de N. D. des Néges, principale Habitation des Yurumaguas; & n'aïant pas viſité moins de quarante Villages, qui étoient ſous ſa direction, il paſſa au Bourg de *la Laguna*, qui eſt comme la Capitale de toutes les Miſſions du Païs, & la réſidence du Supérieur général. Enſuite il ſe rendit à Lima, pour informer de ſes Obſervations le Comte de la Moncloa, alors Viceroi du Pérou. Il fit ce voïage par la Riviere de Guallaga, d'où il entra dans le Paranura; & de-là il paſſa à Moyabamba, à Chachapoyas, Caxamalca, Truxillo & Lima.

DESCRIPTION DE L'AUDIENCE DE QUITO.

On en eſt redevable au Pere Samuel Fritz, Jéſuite.

Ses travaux.

Ce zèlé Miſſionnaire retourna ſur le Marañon, au mois d'Août *1693*, & prit ſa route par la Ville de Jaen de Bracamoros, pour s'inſtruire des ſituations & du cours des Rivieres qui viennent du Sud. Ses lumieres le mirent en état de dreſſer une Carte de ce fameux Fleuve, gravée à Quito en 1707. Dom d'Ulloa obſerve qu'elle manquoit d'exactitude, parceque le Pere Fritz n'avoit pas eu les inſtrumens néceſſaires pour obſerver les Latitudes & les Longitudes des principaux lieux, ni pour connoître la direction des Rivieres, & déterminer les diſtances: mais comme on n'en avoit point encore publié d'autre, où l'origine & le cours des eaux, qui ſe jettent dans le Marañon, & le cours même de ce Fleuve, fuſſent marqués juſqu'à la Mer, elle ne laiſſa pas d'être bien reçue.

Sa Carte, gravée à Quito.

Le nombre des Nations ſoumiſes étoit ſi grand, dès la fin du dernier ſiecle, que l'eſpace d'une année ſuffiſoit à peine, au Pere Fritz, pour faire la viſite des Villages qui étoient ſous ſa direction; ſans compter ceux des autres Nations, qui avoient auſſi leurs Miſſionnaires, telles que les Maynas, les Xebares, les Cocamas, les Panes, les Chamicures, les Aguans, les Muniches, les Otanabes, les Roamayſas, les Gaès, & d'autres, moins conſidérables.

Borja, Capitale du Gouvernement, eſt ſitué, comme on l'a dit, dans le Païs particulier de Maynas, à quatre degrés vingt-huit minutes de latitude Auſtrale, un degré cinquante-quatre minutes à l'Orient du Méridien de Quito. Cette Ville ne differe point, dans ſa grandeur & ſa ſtructure, de celles du Gouvernement de Jaen; & le Peuple qui l'habite,

Situation de Borja, Capitale du Gouvernement de Maynas.

Description de l'Audience de Quito.

quoique mêlé de Metifs & d'Indiens, est moins nombreux encore que celui de Jaen de Bracamoros, sans que la résidence du Gouverneur ait servi beaucoup à l'augmenter. La *Lagune*, ou Sant'Iago de la Laguna, principal Village des Missions, est situé sur le bord Oriental de la Riviere de Guallaga. Les autres Villages, dépendans du Gouvernement de Maynas & de l'Evêché de Quito, sont :

Principales Places de sa Jurisdiction.

Sur le Napo, Saint Barthelemi de Necoya, Saint Pierre d'Aguarico, Saint Stanislas d'Aguarico, Saint Louis de Gonzague, Sainte Croix, Nom de Jesus, Saint Paul de Guajoya, Nom de Sainte Marie, Saint Xavier d'Yaoguatès, Saint Jean-Baptiste de Los Encabellados, Reine des Anges, Saint Xavier d'Urarinès :

Sur le Marañon ou la Riviere des Amazones, Saint François de Borgia, Saint Ignace de Maynas, Saint André de l'Alto, Saint Thomas d'Andoas, Simigaës, Saint Joseph de Pinches, la Conception de Caguapanes, la Présentation de Chayabitas, la Conception de Xebaros, l'Incarnation de Panapuras, Saint Antoine de la Laguna, Saint Xavier de Chamicuro, Saint Antoine d'Aguanos, Notre-Dame d'Yurumaguas, Saint Antoine de Padoue, Saint Joachim de la grande Omagua, Saint Paul de Naptanos, Saint Philippe d'Amaonas, Saint Simon de Nahuapo, Saint François Regis d'Yamcos, Saint Ignace de Peras y Caumarès, Notre-Dame des Néges, Saint François Regis du Baradero.

Outre ces Villages, qui subsistent depuis long-tems, plusieurs autres commencent à se peupler d'Indiens nouvellement convertis. D'autres, quoique peuplés d'Infideles, sur le bord des Rivieres qui se jettent dans le Marañon, ou plus éloignés encore de ce Fleuve, vivent en bonne intelligence avec les Missionnaires & les Habitans des Villages Chrétiens, & viennent même y trafiquer. Les usages de toutes ces Nations se ressemblent, mais avec quelques différences, sur tout dans le langage, dont chacune a le sien. Cependant cette différence est moins grande, que celle qu'on fera bientôt remarquer dans d'autres dialectes de la Langue générale du Pérou. Celle des Yameos est la plus difficile ; celle des Omaguas, la plus aisée & la plus douce. On reviendra, dans un autre article, à ce qu'il y a de curieux & de singulier dans leurs usages.

§ XI.

Description de la Ville de Quito.

Oublions que depuis près d'un an Quito est ruiné par un tremblement de terre ; c'est dans la splendeur où cette Ville étoit encore l'année derniere, que nous la représentons, sur le témoignage de nos Voïageurs. Après avoir été soumise, comme on l'a vu dans la Relation de la Conquête, par les armes de Belalcazar, qui la rebâtit en 1534, en y établissant les Espagnols, elle reçut de lui le nom de San Francisco de Quito, qu'elle conserve encore.

Sa situation.

Sa situation est à 13 minutes, 33 secondes, de Latitude australe, & 298



A. l'Eglise Cathedrale
B. le Sagrario
C. Paroisse de Ste. Barbe
D. Paroisse de St. Roch
E. Paroisse de St. Sebastien
F. Paroisse de St. Marc
G. Paroisse de St. Blaise
H. Paroisse de Ste. Prisque
I. Palais de l'Audience
K. Maison du Cabildo
L. Palais de l'Eveque
M. Chapelle Royale
N. Prison d'Etat
O. Prison ordinaire
P. Ste. Marthe Maison de force pour les Femmes
Q. Eglise et College Ral. de St. Fernand
R. College de St Louis
S. St. Dominique
T. St. Francois
V. St. Augustin
X. la Merci
Z. Jesuites
&. St Jacques
a Recollets de Sto. Domingo
b Recollets de la Merci
d Religieuses de la Conception
e Religieuses de Ste. Catherine
f Religieuses de Ste. Claire
g Carmelites de Quito
h. Carmelites de la Tacunga
m. Eglise neuve des mêmes
n. Beaterie des filles de la Merci
p. Hopital de Bethleem
q Hermitage de Notre Dame de Illescas
r. Chapelle de Jerusalem
s. Chapelle de la Reine des Anges
t. Eglise de St. Bonaventure
x Chapelle de N.D. de Cantuña
y Chapelle des Indiens
1 Chapelle de N.D. de los Desamparados ou des Abandonnés
2 Hermitage de St. Christ de la Loma
3 Chapelle de St. Jean de Latran
4 Hermitage de N.D. de Consolation
5 le St. Christ de la Paz
6 Hermitage de la vraie Croix
7 Eglise de N.D. de Bethleem.
8 Fontaines
9 Moulins
10 Moulin a foulon
11 Boucherie
12 Gibet
13. Maison ou se firent les premieres observations de la Latitude et de l'obliquité de l'Ecliptique
14 Maison ou se firent les Secondes observations de Latitude.
Lagune qui est quelquefois a sec.
Le Panecillo, Colline elevée de 106 Toises au dessus du Plan de la Place Mayor
PLAN DE LA VILLE ET CITE DE St. FRANCOIS DE QUITO
Situeé par les 00° Deg. 13 1/3 M. de Latitude Merle. et par les 81 Deg. 45 M. de Longit. comptée vers l'Ouest en prenant pour premier Meridien l'Observatoire de Paris.
la Cantera
Haras du Roi
Echelle de 200 Toises
50 100 200
Tom XIII.
No. 11.

dégrés, 15 minutes, 45 secondes, de Longitude, comptée du Méridien de Ténérife; dans l'intérieur des terres de l'Amérique Méridionale, sur le côté Oriental de la partie Occidentale de la Cordilliere des Andes, à la distance d'environ 35 lieues des côtes de la Mer du Sud. Elle a, au Nord, la Montagne de *Pichincha*, célebre dans le Païs par sa hauteur, & par les richesses qu'on prétend qu'elle renferme, sans autre certitude qu'une ancienne tradition. C'est sur le penchant même de cette Montagne, que la Ville est bâtie. Elle est non-seulement environnée de plusieurs collines, mais posée sur d'autres, par des crevasses, auxquelles on donne le nom de *Guaycos*, & qui font les vallées du Pichincha. Ces crevasses la traversent d'un bout à l'autre; & quelques-unes sont si profondes, qu'il a fallu des voûtes par dessus, pour donner un peu d'égalité au terrein; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des Arcades, & que ses rues sont très irrégulieres. Sa grandeur est celle de nos Villes du second ordre; mais, dans un terrein moins inégal, elle paroîtroit plus étendue.

DESCRIPTION DE QUITO.

On a dit, à l'occasion de ses Corrégimens, qu'elle a dans son voisinage deux spacieuses Plaines; l'une au Sud, nommé Turu-Bamba, qui n'a pas moins de trois lieues de long; l'autre au Nord-Est, qui se nomme Inna-Quito, & qui s'étend d'environ deux lieues. Elles sont remplies toutes deux de Maisons de Campagne, & de Terres cultivées. La verdure continuelle des herbes, & l'émail des fleurs dont les champs & les côteaux voisins sont couverts, y forment un perpétuel Printems. On nourrit, dans ces champs & sur les collines, de nombreux Troupeaux, qui ne peuvent consumer l'herbe d'un si fertile terroir.

Belles Plaines voisines.

Les deux Plaines se rétrécissent vers la Ville, & forment, en se joignant, une gorge dans l'endroit où les côteaux & les collines paroissent aussi vouloir se joindre. C'est-là, que la Ville est placée. Sa situation auroit été plus belle & plus commode dans l'une des deux Plaines: mais ses Fondateurs chercherent moins l'agrément & la commodité, que l'honneur, en bâtissant sur le terrein même de l'ancienne Ville des Indiens, & comme sur ses ruines. Ils se contenterent de substituer des édifices solides, à de fragiles cabannes. Peut-être n'espéroient-ils pas que Quito pût beaucoup s'accroître. Cependant on a vu que le séjour de Gonzale Pizarre en fit tout-d'un-coup une Ville riche & florissante. Il paroît, par les ruines de quelques rues entieres, que le nombre des Habitans y est fort diminué.

Pourquoi Quito n'est pas mieux situé.

Vers le Sud, la partie de Quito, située dans cette Gorge que forme la Plaine de Turu-bamba, contient une colline qu'on a nommée *Pancillo*, parcequ'elle a la figure d'un Pain de Sucre. Sa hauteur n'est que d'environ cent toises. Au Sud & à l'Ouest, cette colline fournit d'abondantes sources d'une excellente eau. Au Nord, divers ruisseaux, qui se précipitent du Pichincha par les Guaycos, fournissent à la Ville un autre secours, par des tuïaux soûterrains qui les conduisent dans toutes ses parties; & du reste de toutes ces eaux, il se forme une Riviere nommée Machangara, qui coule vers le Sud. On la passe sur un Pont de pierre.

La Montagne de Pichincha est un Volcan, qui vomissoit des flammes du tems des Indiens; & l'on verra (*) que ce Phénomene s'est renouvellé quelquefois de-

Son Volcan.

(*) Journal de M. de la Condamine, au Chapitre suivant.

DESCRIPTION DE QUITO.

puis la Conquête. La bouche du Volcan eſt dans une roche haute, dont la créte eſt toute calcinée & reſſemble au tuf. Il ne vomit plus de feu & n'exhale même aucune fumée; mais en certains tems, il effraie, par les ronflemens affreux que le vent produit dans ſes cavités intérieures. Les Habitans tremblent alors, au ſouvenir des ravages qu'il a cauſés, en couvrant de cendres la Ville & les champs voiſins. Le ſommet de cette Montagne n'eſt jamais ſans nége & ſans glace, dont les Habitans ſe ſervent pour rafraîchir leurs liqueurs.

Grande Place de Quito.

La grande Place de Quito eſt quarrée, & ſes quatre faces ſont ornées de grands Edifices; l'une, de l'Egliſe Cathédrale; l'autre, du Palais de l'Audience; la troiſieme, de l'Hôtel-de-Ville, & la quatrieme, du Palais Epiſcopal. Cette Place, qui eſt grande, offre au centre une fort belle Fontaine. Le Palais de l'Audience, qui devroit en faire le plus bel ornement, la défigure; les trois quarts ſont en ruine: il n'en reſte que la Chambre de l'Audience, celle de l'Acuerdo, & celle des Finances. Les quatre grandes Rues, qui aboutiſſent aux angles de la Place, ſont droites, larges & belles, mais on n'y marche pas long-tems ſans s'appercevoir de l'inégalité du terrein; c'eſt-à-dire, ſans monter & deſcendre. Ce défaut ne permet, dans aucune partie de la Ville, l'uſage des caroſſes & d'autres eſpeces de voiture. Les Hommes y vont à pié, accompagnés d'un Domeſtique, qui leur ſoutient ſur la tête un grand paraſol, & les Dames ſe font porter en chaiſe. A l'exception des quatre rues qu'on vient de repréſenter, toutes les autres ſont tortues, ſans ordre & ſans agrément: quelques-unes étant traverſées de crevaſſes, les Maiſons qui les bordent en ſuivent les détours & les courbures.

Autres Places & leurs ornemens.

La Ville a deux autres Places, toutes deux fort ſpacieuſes, & pluſieurs petites, près des Couvens & des Egliſes, dont l'Architecture les orne beaucoup; ſurtout celle du Couvent de Saint François, qui pourroit figurer entre les beaux Edifices de l'Europe. Les principales Maiſons ſont grandes, quelques-unes avec des appartemens dégagés & fort bien diſtribués. Elles ont toutes un étage, outre le rez de chauſſée. En dehors, elles ſont ornées de balcons; mais les portes & les fenêtres, ſurtout celles de l'intérieur, ſont d'une petiteſſe choquante, dans le goût des Indiens, qui ſe perſuadent que de petites portes & de petites fenêtres les mettent plus à l'abri du vent. Les matériaux ordinaires des Edifices de Quito ſont les briques crues & la boue; mais la terre en eſt de ſi bonne qualité, qu'ils réſiſtent autant que la pierre. Avant la Conquête, les Indiens emploïoient cette terre pour bâtir leurs Maiſons & toutes ſortes de murs. Il en reſte un grand nombre, que le tems n'a pu détruire.

Paroiſſes.

Quito eſt diviſé en ſept Paroiſſes; el Sagrario, San Sebaſtian, San Blaz, Santa Barbara, San Roque, San Marcos, & Santa Priſca. La Cathédrale & le Sagrario ſont bien pourvus d'argenterie, d'étoffes précieuſes, & de riches ornemens; mais les autres Paroiſſes le ſont moins, quoiqu'elles aient ce qui eſt néceſſaire pour le culte. La Chapelle du Sagrario eſt grande, bâtie de pierre, & d'une fort bonne architecture. Les Couvens de la Ville ſont ceux de Saint Auguſtin, de Saint Dominique & de Saint François, qui ſont Chefs de Province, un autre de Dominicains, les

Récollets, la Merci, un grand Collége de Jésuites, deux Colléges pour les études des Séculiers, l'un sous le nom de Saint Louis, où les Jésuites enseignent, & l'autre nommé San Fernando, sous la conduite des Dominicains. Le premier a douze places, de Fondation roïale, pour les Fils des Auditeurs & des autres Officiers roïaux. Il est décoré du titre d'Université, & les honoraires des Professeurs sont païés par le Roi. Il est assez remarquable que la chaire de Médecine soit toujours vacante, parcequ'il ne se trouve personne pour enseigner cette science, quoiqu'il n'y ait point de concours, c'est-à-dire de preuves d'habileté à donner. Les Couvens de Filles sont la Conception, Sainte Catherine, Sainte Claire, & deux de Carmelites déchaussées; l'un transferé de Latacunga, depuis la ruine de ce Bourg par un tremblement de terre.

DESCRIPTION DE QUITO.

Couvens & Colléges.

Les Colléges des Jésuites & tous les Couvens d'Hommes sont grands, bien bâtis, & d'une richesse extraordinaire. Ceux de Filles, sans être si riches, ont aussi leur magnificence. L'Hôpital, qui est distribué en salles pour les Hommes & pour les Femmes, est gouverné par des Religieux de N. D. de Bethléem, Congrégation d'Hospitaliers, fondée au Méxique, dans la Province de Guatimala, par Joseph de Betancour. Ce premier Religieux de l'Ordre, étoit Fils d'Amador Gonzales de Betancour & d'Anne de Garcie, & né en 1626 au Village de Chasna, ou Villafuerte, dans l'Ile de Tenerife (39). Après sa mort, la Congrégation qu'il avoit instituée, fut approuvée par le Pape Clément X. le 2 de Mai 1672, & plus formellement le 3 de Novembre 1674. Elle fut érigée depuis en Communauté réguliere, par une Bulle d'Innocent XI, du 26 Mars 1687; & depuis, elle s'est étendue dans l'Amérique Espagnole. Dès l'an 1671, on lui avoit confié l'Hôpital del Carmen, à Lima. On lui donna, en 1678, celui de Sainte Anne à Piura; & deux ans après, celui Saint Sebastien à Truxillo. Enfin quantité d'autres Villes, ou Bourgs, aïant suivi cet exemple, Quito s'y est aussi conformé. Ces Religieux sont déchaussés; leurs habits sont de bure, d'un brun obscur, & peu différens de ceux des Capucins, auxquels ils ressemblent encore par la barbe; mais ils ont, dessous, une bavette en pointe, d'un quart d'aune de long. Sur un côté du manteau, ils portent l'image de N. D. de Bethléem. Ils sont tous Freres Lais. De six en six ans, leur Chapitre s'assemble à Mexico, ou à Lima, pour l'élection d'un Général.

Origine des Hospitaliers de Bethléem.

L'Audience roïale, établie en 1563, est le premier Tribunal de Quito. Elle est composée d'un Président, qui est en même-tems Gouverneur de toute la Province, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal du Roi, & d'un Fiscal Protecteur des Indiens. La Jurisdiction de ce Tribunal s'étend sur tout

Tribunaux de Quito.

(39) C'est peut-être un des Descendans du célebre Betancour, Gentilhomme François, qui aïant enlevé une Demoiselle, s'étoit retiré dans les Iles Canaries, où il établit le premier une Colonie. Le Pere du Tertre (p. 59) dit qu'en 1642, il vit dans l'Ile de Madere un Cordelier qui se disoit de cette Famille. On a la vie du Fondateur des Bethléémites, en Espagnol, par le Docteur Medrano, & l'Histoire de son Ordre imprimée à Seville en 1723. M. Frezier, qui épargne peu les Moines, dit qu'avec un extérieur fort simple, ceux-ci passent pour de fins Politiques, & qu'on leur donne, dans le monde, le nom de *Quintessence de Jésuites & de Carmes*. Relation de la Mer du Sud, p. 206.

DESCRIPTION DE QUITO.

ce qui appartient à la Province; & ses Jugemens sont absolus, excepté dans un cas d'injustice notoire, où l'appel est ouvert au Conseil suprême des Indes. La Chambre des Finances tient le second rang. Elle est composée d'un Maître des Comptes, d'un Trésorier, & d'un Fiscal. Les deniers, qui entrent dans les Caisses, sont les tributs des Indiens des Corrégimens de Quito, de Saint Michel d'Ibarra, de Latacunga, de Chimbo & de Riobamba, avec les impôts des mêmes lieux, & les droits de Douane des Magasins de Babahoyo, Yaguache & Caracol. Une partie de ces sommes est envoïée à Carthagene & à Sainte Marthe; une autre, emploïée aux Pensions du Président, des Auditeurs, des Fiscaux, des Corrégidors, des Curés, des Gouverneurs, & de Quixos; une troisieme, destinée au paiement des Commanderies, & des Cacicats. Quito, comme toutes les grandes Villes Espagnoles des Indes, a ses Tribunaux de l'Inquisition, de la Croisade, & du bien des Morts. L'*Ayuntamiento*, ou Corps de Ville, consiste en un Corrégidor, deux Alcaldes ordinaires, & un certain nombre de Régidors, ou Echevins, qui ont le droit d'élire les Alcaldes. Cette cérémonie ne cause pas peu de mouvement dans la Ville, parcequ'elle est divisée en deux Factions, l'une composée des Créoles, l'autre des Européens, & toutes deux si opposées l'une à l'autre, qu'on n'est jamais parvenu à les réunir.

Le Chapitre de la Cathédrale est formé de l'Evêque, d'un Doïen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, d'un Tresorier, d'un Doctoral, d'un Pénitencier, d'un Magistral, de trois Chanoines, de quatre Prébendiers, & de deux demi-Prébendiers. Leurs revenus sont fixes: ceux de l'Evêque montent annuellement à 24000 Piastres. Le Doïen en a 2500, les quatre premierès Dignités 2000 chacune, les trois autres & les trois Chanoines 1500. Les Prébendes sont de 600 Piastres, & les demi-Prébendes de 450. Le Siége Episcopal de Quito fut fondé en 1545.

Habitans de la Ville.

La Ville est extrêmement peuplée. On y compte des Familles fort distinguées, qui doivent leur origine aux premiers Conquérans, à des Présidens, à des Auditeurs, ou à d'autres Personnes de considération, venus de différentes Provinces d'Espagne. Elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mélange d'alliance avec les Habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être distingués en quatre classes; les Espagnols, ou Blancs; les Métifs; les Indiens, ou Naturels du Païs; les Negres & leurs Descendans, dont le nombre n'est pas grand à Quito, en comparaison de quelques autres Villes des Indes; car il n'est pas aisé d'y amener des Negres, & d'ailleurs ce sont les Indiens du Païs qui cultivent les terres. Par le simple nom d'Espagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme ici *Chapeton* comme à Carthagene, mais un Homme né de Parens Espagnols, sans aucun mélange d'autre sang. Plusieurs Métifs paroissent plus Européens que ces Espagnols: ils ont la peau blanche & les cheveux blonds; ce qui les fait considérer comme Espagnols, quoiqu'ils ne le soient pas réellement. Ceux qu'on distingue ainsi par la couleur blanche, font environ la sixieme partie des Habitans de Quito.

Qualités des Metifs de Quito.

Au reste, ici comme dans les autres parties des Indes, on appelle Metifs, ou *Metices*, ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiennes. Ils sont considerés

considerés suivant les mêmes degrés qu'on a déja distingués, dans la description de Carthagene, à l'égard des Noirs & des Blancs ; avec cette différence, qu'à Quito les degrés ne montent pas si haut, parceque les Metifs passent pour Blancs dès la seconde ou la troisieme génération. Leur couleur est obscure, un peu rougeâtre, mais moins que celle des Mulâtres clairs. Tel est le premier degré, ou la procréation d'un Espagnol & d'une Indienne. Quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés que les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux que par la barbe, qui leur vient comme en Europe. Mais il y en a beaucoup qui tirent sur le blanc, & qui pourroient passer pour tels, s'il ne leur restoit certaines marques de leur origine, qui les décelent quand on y regarde de près : c'est d'abord un front si étroit, que leurs cheveux paroissent toucher à leurs sourcils, & couvrent les deux temples jusqu'au-dessous de l'oreille ; ils sont d'ailleurs rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ajoutez que les Metifs ont le nez petit & mince, avec une petite éminence à l'extrêmité de l'os, d'où il se termine en pointe, & se recourbe vers la levre superieure. Ces signes, & quelques taches noires sur le corps, découvrent ce que la couleur du teint semble cacher.

DESCRIPTION DE QUITO.

Nombre des Habitans.

Les Metifs, tels qu'on vient de les dépeindre, sont à peu-près le tiers des Habitans de Quito. L'autre tiers est composé d'Indiens ; & le reste, qui fait un second sixieme, est un mélange de diverses races. Toutes ces classes ensemble montent, suivant les calculs les plus avérés & conformes aux Regîtres des Paroisses, à cinquante ou soixante mille ames. On conçoit qu'entre les quatre especes, la principale considération est pour les Espagnols : cependant Dom d'Ulloa les représente comme les plus pauvres & les plus misérables. Ils préferent, dit-il, la fainéantise aux richesses ; & l'exercice d'une Profession leur paroîtroit avilir leur dignité, qui consiste à n'être ni noirs, ni bruns, ni couleur de cuivre. Les Métifs, moins orgueilleux, apprennent divers métiers, & s'appliquent surtout aux Arts. Ils deviennent Orfévres, Peintres, Sculpteurs, &c, laissant aux Indiens les occupations purement méchaniques. Plusieurs excellent dans ces Professions, particulierement dans la Peinture & la Sculpture. On a vû un Metif Peintre, nommé Michel de Sant'Iago, dont les Ouvrages ont acquis de l'estime en Europe, & même à Rome, où quelques-uns de ses Tableaux sont parvenus. En général, ils ont un talent singulier pour l'imitation ; & l'on est d'autant plus surpris de la perfection avec laquelle ils y réussissent, que le plus souvent ils manquent des Instrumens qui conviennent à leurs entreprises ; mais leur penchant est extrême à la paresse. Les Indiens sont sujets au même défaut. Comme la plûpart sont Cordonniers, Maçons, Tisserands, &c, c'est d'eux qu'on tire tous les ouvrages de cette nature. Ils sont Barbiers, & saignent aussi adroitement que nos meilleurs Chirurgiens. Mais leur aversion va si loin pour le travail, que pour obtenir une paire de souliers, il faut faire appeller le Cordonnier, lui donner les matériaux nécessaires, & le tenir enfermé jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Orgueilleuse pauvreté des Espagnols de Quito.

Les Metifs excellent dans les Arts.

Les Habitans de Quito sont vêtus differemment de la maniere d'Espagne. L'habillement des Hommes est une Casaque sans plis, sous une Cappe. Elle leur descend jusqu'aux genoux. Les manches sont sans pare-

Habillement des Hommes.

mens, ouvertes des deux côtés ; & sur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnieres, & deux rangs de boutons pour ornement. Les gens de qualité portent, d'ailleurs, de belles étoffes, où l'or & l'argent ne sont point épargnés. L'habillement des Metifs est bleu, & d'étoffe du Païs, mais il ne differe point de celui des Espagnols par la forme.

Singularité de celui des Indiens de la Ville.

Celui des Indiens de la Ville est singulier. Ils ont premierement, depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe, une sorte de chausses, ou de caleçons, de toile blanche de coton, fabriquée dans le Païs, & quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure, qui va le long de la jambe, est ouverte, & garnie d'une dentelle proportionnée à la grossiereté de la toile. La plûpart ne portent point de chemise, & se couvrent le corps d'une Camisole de coton noir, qui a la forme d'un sac à trois trous ; l'un au milieu, & les deux autres à côté. Le premier sert à passer la tête, les autres à passer les bras, qui restent nus. Cette Camisole couvrant le corps jusqu'aux genoux, ils mettent, par-dessus, un *Capisayo*, espece de Manteau de serge, percé au milieu, pour passer la tête, qu'ils couvrent d'un chapeau de fabrique du Païs. Tel est leur plus pompeuse parure. Ils ne la quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent rien à cette mode, jamais ils n'y ajoutent rien ; jamais, non plus, ils ne se couvrent les jambes & ne portent de souliers. Ceux qui sont en état de mener une vie aisée, surtout les Barbiers, se distinguent un peu des autres par la finesse de leur toile & de leur étoffe. Ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du cou de la Camisole noire, ils ont une dentelle d'environ quatre doigts de large, qui forme une espece de fraize, en se rabattant devant l'estomac, & sur les épaules. Ils portent des souliers, à boucles d'or ou d'argent, mais ils n'ont point de bas, ni rien qui leur couvre les jambes. Au lieu du Capisayo, ils ont la Cappe à l'Espagnole ; quelques-uns de drap fin, & galonné d'or ou d'argent sur tous les bords.

Habillement des Dames.

Les Dames portent le *Faldelin*, espece de juppe qu'on a déja nommée dans la Description de Guayaquil. Elles ont, sur le corps, une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, & quelquefois un Pourpoint, qu'elles appellent *Juhon*, orné de dentelles & sans agraffes, avec une Manteline de Baïete, qui leur ferme tout le haut du corps. Il consiste en une aune & demie de cette étoffe, dont elles s'enveloppent sans façon, & comme elle est coupée dans la Piece. Tout leur ajustement est garni de riches & précieuses dentelles. Elles portent leurs cheveux en tresses, qu'elles croisent près du chignon, en forme de bourrelet. Leur tête est deux fois ceinte d'un ruban, nommé Balaca, qu'elles nouent près de la temple, du côté où les deux bouts se rencontrent, Il est garni de Diamans & de Fleurs. Quelquefois elles prennent la mante pour aller à l'Eglise, & la jupe ronde, qu'elles nomment Basquigne ; mais, le plus souvent, elles y vont en Manteline. Les Femmes Metives, ou Metices, ne sont distinguées des Espagnoles, que par la qualité des étoffes. Celles qui sont dans la pauvreté vont nus piés, comme les Hommes du même ordre qui ne sont pas plus riches. Les Indiennes, ou Naturelles du Païs, ont deux sortes d'habillemens, dans lesquels il n'entre pas plus d'art que dans ceux des Hommes de leur espece. Cependant les plus riches, & celles qu'on nomme

Celui des Metives.


1. Espagnole de Quito
2. Indienne de distinction
3. Barbier Indien.
4. Metive de Quito.
5. Païsan Indien,
6. Indienne du Commun.
2.
1.
4
6
3.
5

Chinas, parcequ'elles servent dans les bonnes Maisons & dans les Couvens de Filles, sont vêtues d'une espece de jupe fort courte, & d'une manteline de Baïette. Pour toute parure, les Indiennes du commun ont un sac de la même étoffe & de la même forme que les Camisoles des Indiens, qu'elles nomment *Anaco*, & qu'elles arrêtent sur les épaules avec deux grosses épingles. L'Anaco des Femmes est plus long que la Camisole des Hommes, & descend jusqu'aux jambes. Elles n'y apportent pas plus d'art que de se ceindre le corps d'une ceinture, par-dessus ce sac; & pour manteline, elles se mettent sur le cou un lambeau de la même étoffe, mais noire, qu'elles nomment *Lliela*. Leurs bras & leurs jambes restent nus. Les Femmes des Caciques, des Gouverneurs & des autres Officiers Indiens, ont une troisieme sorte d'habillement, composée des deux précédentes, qui consiste dans une espece de jupon, bordé de rubans; pardessus lequel, au lieu d'Anaco, elles mettent une robbe noire qu'elles nomment *Aesa*, & qui leur descend depuis les épaules jusqu'aux talons. Il est ouvert d'un côté, plissé de haut en bas, & ceint d'un cordon au-dessus des hanches. Au lieu de la Lliella, que les Femmes du commun portent sur les épaules, elles en ont une beaucoup plus grande, qui leur descend depuis le cou jusqu'au bas du jupon, & qu'elles arrêtent sur la poitrine, avec un grand poinçon d'argent. Elles se couvrent la tête d'un linge blanc, doublé par divers plis, dont le bout pend par derriere. Mais ce qui les distingue le plus, c'est qu'elles portent des souliers. Cet habillement est le même que les Indiennes d'un haut rang portoient du tems des Incas. Les Caciques n'en ont pas d'autre aujourd'hui que celui des Metifs: ils portent la cape, le chapeau & des souliers, seule parure qui les distingue des Indiens du commun.

Celui des Indiennes.

Figure & taille des Hommes.

Les Espagnols de Quito sont bien proportionnés dans leur taille; celle des Metifs est presque généralement au-dessus de la médiocre. Les Indiens & les Indiennes sont d'une taille moins haute; mais quoique petits & trapus, la plûpart sont fort bien faits. Il s'en trouve néanmoins d'une monstrueuse petitesse. Il y en a d'imbecilles, de muets, d'aveugles, & d'autres auxquels il manque quelque membre en naissant. Ils ont tous la tête bien fournie de cheveux, qu'ils ne coupent jamais, & qu'ils laissent flotter, même pendant le sommeil. Ceux des Femmes sont enveloppés d'un ruban; mais depuis le milieu de la tête jusqu'au front, elles les rejettent en avant, & les coupent à la hauteur des sourcils, d'une oreille à l'autre. La plus cruelle injure, qu'on puisse faire aux Indiens, est de leur couper les cheveux. Aussi cette peine n'est-elle en usage que pour de grands crimes. Leur chevelure est noire, rude & grossiere. Pour se distinguer d'eux, les Metifs se la coupent tout-à-fait; mais les Femmes de la même race n'imitent pas leurs Maris. Jamais les Indiens n'ont de barbe; car on ne sauroit donner ce nom à quelques poils courts & rares, qui leur viennent dans l'âge avancé.

Education des jeunes gens.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent à l'étude de la Philosophie & de la Théologie. Quelques-uns étudient la Jurisprudence, mais sans aucun dessein d'en faire profession. S'ils réussissent quelquefois dans ces Sciences, ils sont d'une ignorance extrême dans les matieres politiques,

dans l'Histoire & les autres Sciences humaines. Après sept ou huit années d'étude dans leurs Colléges, ils n'ont appris qu'un peu de Scolastique, & tout le reste semble ne pas exister pour eux. Cependant la nature leur a donné des dispositions, qui pourroient leur épargner beaucoup de travail.

Les Femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur, qui est le caractere général de leur sexe dans toutes les Indes. On remarque, à Quito, que le nombre des Hommes n'approche pas de celui des Femmes; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que les Hommes n'ont pas ici l'usage de voïager, comme dans les Païs de l'Europe. On voit des maisons chargées de Filles, sans un seul garçon. Le temperamment même des Hommes, surtout de ceux qui ont reçu une éducation molle, s'affoiblit dès l'âge de trente ans; au lieu qu'après cet âge, les Femmes deviennent plus fortes. La cause de cette différence n'est peut-être que dans le climat, ou dans les alimens du Païs: mais Dom d'Ulloa ne fait pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche, qui est, dit-il, de tous les âges, après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute, sur le même principe, que l'estomac, perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion; & pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux Habitans de Quito de rendre, quelque-tems après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, & que s'ils y manquent un jour, ils s'en trouvent incommodés: mais, avec cet assujetissement & ces infirmités, ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire, & l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction, qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise, est de visiter leurs biens de Campagne, & d'y passer tout le tems de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au Commerce. Ils l'abandonnent aux Européens, qui prennent la peine de voïager dans cette vue. Ce désœuvrement général, qui ne peut venir que d'un fond naturel d'indolence & de paresse, a répandu dans Quito un goût plus général & plus licentieux, que dans tout le reste des Indes, pour une espece de Danse qui se nomme *Fandagos*. Les postures y sont fort indécentes, surtout parmi le Peuple, qui ne se livre à cet amusement qu'avec une profusion d'eau-de-vie de canne, & d'une autre liqueur nommée Chica, dont les effets troublent ordinairement la Fête par quelque désastre.

Foiblesse de leur tempéramment.

Leur goût pour les Danses indécentes, pour les Liqueurs & pour le Jeu.

L'eau-de-vie de cannes est une boisson très-commune dans le Canton de Quito, & se sert dans les Festins des plus honnêtes gens, préparée en Rossolis. Les Européens mêmes s'accoutument à cette liqueur, & la préferent au vin, non-seulement parceque venant de Lima il est fort cher à Quito, mais parcequ'ils le croient pernicieux. Le *Maté*, autre liqueur, composée de l'herbe du Paraguay, avec du sucre, du jus d'Orange amer, ou de Citron, & des fleurs odoriférantes, est encore d'un usage plus fréquent, surtout parmi les Créoles. Ils la préferent à toute sorte d'alimens, & ne mangent même jamais sans en avoir pris. Mais quoique l'ivrognerie soit un de leurs vices dominans, il cede encore à leur passion pour le jeu. Elle est si générale, que les personnes les plus distinguées par la naissance & par les Emplois n'en sont pas exemptes, & ceux d'un moindre rang la

poussent jusqu'à la fureur; ils y perdent leurs biens & leurs habits, & jusqu'à ceux de leurs Femmes.

Description de Quito.

Le Peuple, surtout parmi les Metifs & les Indiens, est extrêmement porté au larcin, & l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les Metifs, quoique naturellement poltrons, sont des filous fort hardis: ils enlevent particulierement les chapeaux; & ce vol est quelquefois considérable, parceque les personnes de condition, & les Bourgeois même qui ont quelque bien, portent des chapeaux blancs de Castor, qui coûtent 15 à 20 écus; sans compter qu'ils sont entourés d'un cordon d'or ou d'argent, avec une boucle de Diamans ou d'Emeraudes, montée en or. Les Voleurs, qui aspirent à de plus grands profits, prennent le tems de la nuit pour appliquer le feu à la porte des Boutiques ou des Magasins, font entrer un de leurs Complices par l'ouverture, & demeurent dans la rue pour recevoir ce qu'il leur donne par le même trou. Cette audace est si commune, que les Marchands sont obligés d'entretenir une garde bien armée, pour faire la patrouille dans les rues. On ne regarde pas comme un crime, à Quito, de dérober les choses comestibles, ni les ustenciles de table. Un Metif, ou un Indien, qui se trouve à portée de prendre une piece d'Argenterie, ne manque jamais de s'en saisir, & choisit toujours la moins précieuse, dans l'espérance qu'on s'en appercevra moins facilement. S'il est découvert, il s'excuse par un mot Indien fort expressif, qui s'est même introduit dans la Langue Espagnole du Païs. Ce mot est *Yanga*, qui signifie, sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention. C'en est assez pour établir que le Voleur n'est pas coupable. Il rend la piece, avec la liberté de se retirer. Mais s'il n'est point apperçu, il n'y a point de soupçons ni de preuves qui puissent constater le fait, lorsqu'il s'obstine à le désavouer.

Ils sont portés au larcin.

Le langage, qu'on parle à Quito & dans les autres parties de la Province, n'est point uniforme. La Langue Espagnole y est aussi commune que l'Indienne. Il y a, dans toutes les deux, un mélange de quantité de mots, pris & corrompus de l'une & de l'autre. La premiere que les Enfans parlent est l'Indienne, parceque c'est celle de leurs Nourrices. Il est rare qu'un Enfant sache un peu d'Espagnol, avant l'âge de cinq ou six ans; & dans la suite, les jeunes gens se font un jargon mêlé, dont ils ne peuvent se défaire. Ils prennent surtout l'habitude d'emploïer un sens impersonnel, & cet usage s'étend jusqu'aux personnes les plus qualifiées. Un Espagnol, qui arrive de l'Europe, a besoin d'un Interprete pour les entendre.

Langage de Quito.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variétés, que, suivant l'expression d'un Voïageur, l'expérience est nécessaire sur ce point pour corriger les erreurs du jugement. Qui pourroit se persuader, sans l'avoir éprouvé, ou du moins sans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, sous l'Equateur même, non-seulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des Cantons où le froid est très sensible; & que dans d'autres, on jouisse sans cesse de tous les charmes du Printems? La douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices, dans un Païs qu'on croiroit inhabitable suivant le cours ordinaire de la Nature. On le préfere aux Païs situés sous les Zones tem-

Climat de la Ville & des environs.

Sa singularité.

DESCRIPTION DE QUITO.

perées, où l'incommodité du changement des saisons se fait sentir, par le passage du froid au chaud, & du chaud au froid. Le moïen, que la Nature emploie pour rendre le climat de Quito si délicieux, consiste, suivant Dom d'Ulloa, à rassembler diverses circonstances, dont une seule ne pourroit manquer sans le rendre inhabitable. La principale est l'élévation du terrein au-dessus de la superficie de la Mer, ou même de toute la Terre. Cette élevation, ajoute le même Voïageur, diminue la chaleur, parceque dans un Païs, qui occupe une si haute région de l'Atmosphere, les vents sont plus subtils, la congélation plus aisée, & la chaleur moins ardente: effets si naturels, qu'il ne faut pas chercher d'autre principe de la temperature qu'on y admire, & des autres merveilles que la Nature y étale; d'un côté, des Montagnes d'une hauteur & d'une étendue immense, mais couvertes de glace & de nége depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de Volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler, tandis que leur pointe & leur ouverture se soutiennent au dehors; un air temperé dans les Plaines, une vive chaleur dans les crevasses & les Vallons; enfin, suivant la profondeur ou l'élevation du terrein, cette variété de climats qu'il est impossible de représenter, entre les deux extrêmités du froid & du chaud.

Observations en 1736.

Le climat de la Ville même est tel, que les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les néges, les glaces, & les Volcans en soient si proches. Par des observations faites en 1736, le Thermometre marquoit 1011, à six heures au matin du 31 de Mai; & 1014 à midi & demi du même jour. Le premier de Juin, à *6* heures du matin, il marquoit de même 1011; & à midi, 1013 ½: sur quoi l'on nous fait observer que cette égalité dure toute l'année, & que la différence d'un jour à un autre est presqu'imperceptible. Ainsi les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré; & les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes, mais elles sont agréables. De-là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les habits. On voit porter indifféremment des étoffes légeres, & du drap, sans craindre aucune incommodité du froid ou de la chaleur.

Il régne continuellement, à Quito, des vents modérés, dont les plus ordinaires sont ceux du Sud & du Nord. Comme ils sont constans, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent point de rafraîchir la terre, en arrêtant l'impression excessive des raïons du Soleil.

Furieux orages.

Si ces avantages n'étoient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y auroit pas de meilleur, ni de plus agréable Païs dans l'Univers. Mais les pluies y sont terribles, & presque continuelles. Elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & souvent d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la Nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement jusqu'à une ou deux heures après midi, les vapeurs commencent à s'élever; l'air se couvre de nuages sombres, qui se convertissent bientôt en orage. Alors tout reluit, tout paroit embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les Montagnes avec un épouvantable fracas, & cause souvent bien des malheurs dans la Ville, qui se trouve enfin inondée d'eau. Les Rues sont changées en Rivieres, les Places en Etangs, malgré leur pente; & ce desordre dure jusqu'au coucher du Soleil,

où l'air redevient tranquille, & le Ciel fort ferein. Quelquefois, néanmoins, la pluie dure toute la nuit, & continue même toute la matinée; de forte que trois ou quatre jours fe paffent fans qu'il ceffe de pleuvoir. Il arrive quelquefois auffi que le tems demeure beau, fans interruption, pendant plufieurs jours. Mais on peut compter que le quart, ou la cinquieme partie des jours de l'année, eft de ceux où le beau tems eft mêlé d'orage & de pluie.

DESCRIPTION DE QUITO.

La diftinction eft fort petite entre l'Hiver & l'Eté. On appelle Hiver, les trois ou quatre mois qui font entre Décembre & Mai. Tout le refte porte le nom d'Eté. Le premier de ces deux intervalles eft plus orageux; l'autre a plus de jours fereins. Si les pluies ceffent plus de quinze jours, toute la Ville eft en allarme, & les Habitans en prieres, pour obtenir leur retour. Durent-elles fans interruption? les vœux publics recommencent pour les faire ceffer. C'eft que la féchereffe produit des maladies fort dangereufes, & que l'excès d'humidité ruine les femences: au lieu que des pluies interrompues fervent non-feulement à tempérer l'ardeur du Soleil, mais à nettoïer les rues de la Ville, qu'une mauvaife police laiffe remplir de toutes fortes de faletés. Cependant l'air eft naturellement fi pur, à Quito, qu'on n'y connoit pas même la plûpart de ces Infectes, qui font la guerre au repos des Hommes dans les Régions chaudes, tels que les Mofquites, les Punaifes, &c. Les Serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns, y font fans venin. En un mot, on n'y voit gueres d'autre Infecte malfaifant que la *Nigue*, dont aucune partie de l'Amérique Méridionale n'eft exempte. La Pefte y eft inconnue, du moins fuivant l'idée que nous attachons à cette ennemie de la race humaine; car il y a des maladies contagieufes qui lui reffemblent beaucoup, fous les noms de fiévres malignes, de pleuréfies, ou points de côté, & qui caufent fouvent d'affreux ravages. Un autre mal épidémique, que les Habitans nomment *mal de la Vallée*, ou *Vicho*, eft fi commun parmi eux, qu'au commencement d'une autre indifpofition, ils appliquent toujours les remedes qui conviennent au Vicho, parcequ'il furvient ordinairement, après deux ou trois jours de fiévres. M. de Juffieu, toujours attentif aux obfervations phyfiques, affuroit Dom d'Ulloa, que ce mal eft la gangrenne au *Rectum*, & que lorfqu'il eft réel, on ne doit pas perdre de tems pour le guérir, avant qu'il faffe de plus grands progrès; mais qu'à Quito on en traite fouvent ceux qui ne l'ont point, & qu'on y eft perfuadé qu'il n'y a point de maladie qui n'en foit accompagnée. Les remedes, que ces Peuples y emploient, font violens. Ce font de petites boules, compofées de citrons pelés jufqu'au jus, de poudre à canon & de Piment, pilés & broïés enfemble, qu'ils introduifent dans l'anus. Ils les changent trois ou quatre fois par jour, jufqu'à ce qu'ils fe croient guéris.

Peu d'Infectes à Quito.

Maladies.

Mal de la Vallée, ou Vicho.

Les Maladies vénériennes font fi communes, dans cette contrée, que peu de perfonnes en font exemptes, quoiqu'elles faffent moins d'effet fur les uns que fur les autres, & que dans quelques-uns elles ne fe manifeftent point au dehors. Les Enfans mêmes en font quelquefois atteints, fans qu'on puiffe leur en imputer la faute, à cet âge. Ce qui rend le mal fi général, c'eft le peu de foin qu'on apporte à le guérir. A la vérité, il femble que le climat lui foit favorable. Rarement il oblige de garder le

Maux vénériens.

DESCRIPTION DE QUITO.

lit, & l'on voit quantité d'Habitans parvenir à l'âge de soixante-dix ans, & même au-delà, sans que la maladie héréditaire, ou contractée dès l'enfance, les ait quittés un instant.

Petite vérole des Chiens.

Dans toute l'Amérique méridionale, la rage est aussi inconnue pour les Chiens, que la peste pour les Hommes. Mais, au lieu de la rage, les Chiens y sont sujets à un mal qu'on peut comparer à la petite vérole; car ils le prennent dans leur bas âge : il y en a peu qui en soient exempts, & s'ils en reviennent, ils en sont quittes pour toujours. Un Chien, atteint de ce mal, est agité de convulsions dans toutes les parties du corps, mord continuellement autour de soi, & jette des grumeaux de sang par la gueule. S'il n'est pas assez fort, pour résister à ces accidens, il meurt en fort peu de jours.

Admirable fertilité du terroir.

Tous les Voiageurs parlent avec admiration de la fertilité des Campagnes de Quito, & l'attribuent à la réunion des avantages dont on a fait la description. Le chaud & le froid y sont tempérés, avec un accord qu'on ne voit dans aucun autre climat entre ces deux contraires. L'humidité y étant continuelle, & l'action du Soleil presque toujours capable de pénétrer & de fertiliser la terre, on peut dire que pendant toute l'année ce Païs a les propriétés de l'Automne & les charmes du Printems, avec les qualités de l'Hiver. On y remarque, avec étonnement, qu'à mesure que l'herbe séche, il en revient d'autre, & qu'à peine les fleurs sont fanées, qu'on en voit éclore de nouvelles. Il en est de même des Arbres, dont les fruits sont à peine mûrs & cueillis, les feuilles à peine flétries, qu'il en paroît d'autres; de sorte qu'ils sont sans cesse ornés de feuilles vertes & de fleurs odoriférantes, sans cesse chargés de fruits, plus verts ou plus mûrs, plus ou moins gros, les uns que les autres. A l'égard des Grains, on voit aussi, dans le même lieu, moissonner d'un côté & semer de l'autre. On voit, en même-tems, germer les semences nouvelles, croître celles qui avoient été confiées plutôt à la terre, & les plus avancées pousser des épis; ce qui présente continuellement, sur les collines, une vive peinture des quatre Saisons de l'année. On ne laisse pas d'avoir des tems réglés pour les grandes récoltes; mais le tems propre à semer dans un lieu, est souvent passé depuis un mois ou deux pour un autre lieu, quoique peu éloigné, & n'est pas encore arrivé pour un troisieme. Ainsi toute l'année se passe à semer & à recueillir, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; & cette inégalité vient de la différente situation des Montagnes, des Collines, des Plaines & des Coulées.

Alimens.

Dans une fertilité si singuliere, l'excellence des fruits & des denrées doit naturellement répondre à leur abondance. C'est ce qu'on remarque aussi dans tout ce qui se mange à Quito. Le Pain de froment, si rare dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, y est à fort vil prix, & seroit beaucoup meilleur, si les Indiennes, qui exercent le métier de Boulangeres, savoient le paîtrir. Le Bœuf & le Veau, qu'on vante beaucoup, se vendent par arrobes, dans les Boucheries; & chaque arrobe ne revient qu'à quatre réaux du Païs. Le Mouton se vend par piéces, comme en Europe; & le plus gras ne coûte entier que cinq à six réaux. Les autres vivres se vendent sans poids ni mesure, suivant certaines combinaisons qui

font

Description de Quito.

font régler la quantité par le prix. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verds. On y supplée par des racines & des légumes secs. Les Camotes, les Arracaches, les Yucas, les Ocas, & les Papas, sont des racines dont les trois premieres viennent des Cantons chauds, où croissent les Cannes de sucre. On appelle ces Cantons, *Yungas*, ou *Vallées*, quoique ces deux noms aient deux sens différens; car, par le premier, on entend de petites Plaines, enfoncées entre des collines; & par le second, celles qui sont au pié des Cordillieres. Le climat des uns & des autres étant chaud, c'est delà qu'on tire les *Plantains*, les *Guincos*, l'*Agi*, ou Piment, les *Chirimoyes*, les *Aguacates*, ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits, qui y croissent naturellement. Les Cantons froids produisent de petites Poires, des Pèches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimeles, des Abricots, des Melons communs & des Melons d'eau. Ces derniers Melons ont une saison réglée, & les autres croissent également dans tous les mois de l'année. Enfin, les Cantons, qui ne sont proprement ni chauds, ni froids, donnent aussi toute l'année des *Frutilles*, ou Fraises du Pérou, des Figues de Tuna, & des Pommes. Les Fruits juteux, qui demandent un climat chaud, croissent par-tout ici dans la plus grande abondance, tels que les Oranges douces & ameres, les Citrons roïaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cedrats & les Toronjes. Leurs Arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles, & de fleurs. L'usage des Habitans de Quito, est de couvrir leurs tables de ces diverses especes de productions. Ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, & les derniers qui disparoissent. Ils servent, non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût, parcequ'on emploie le jus des fruits à relever la plûpart des autres mets.

Légumes & fruits.

Outre les viandes communes, le Gibier seroit en abondance à Quito, si les Habitans avoient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer, des Montagnes, beaucoup de Lapins & de Tourterelles. Les Perdrix y sont en petit nombre, & d'une espece qui ressemble peu à celles de l'Europe. Elles ne sont pas plus grosses que nos Cailles. Un des principaux alimens de Quito est le Fromage. Il s'y en débite, tous les ans, pour soixante-dix à quatre-vingt mille écus. Le Beurre de Vache y est aussi fort bon, & d'usage fort commun. Mais le goût des Habitans est déclaré sur-tout pour les Confitures. On parle, avec étonnement, de la quantité de sucre & de miel, qui se consomme dans cette Ville & dans les Cantons voisins. Après avoir exprimé le jus des Cannes, on le laisse cailler, pour en faire de petits Pains, en forme de Tourtes, qu'on nomme *Raspaduras*: c'est la nourriture la plus commune des Pauvres.

Commerce de Quito.

Quelque aversion que les Habitans de Quito aient pour le travail, il s'y fait un Commerce considérable, qui est presqu'entierement entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le Païs, & les autres amenés par l'espoir du gain. Ce sont particulierement les derniers, qui achetent les Marchandises du Païs, & qui y vendent celles de l'Europe. Celles du Païs, comme on a pu le remarquer dans le détail des Corrégimens de l'Audience, consistent en Toiles de coton, les unes blan-

DESCRIPTION DE QUITO.

ches, qui se nomment *Tucuyos*, les autres raïées; en Baiettes & autres étoffes, qu'on transporte à Lima, où elles sont vendues pour être envoïées dans toutes les Provinces du Pérou. Le retour consiste en argent, en fils d'or & d'argent, en franges de la fabrique de Lima, en vins, eaux-de-vie, huiles, cuivre, étaim, plomb, vif-argent, &c. Lorsque les Galions sont à Carthagene, les mêmes Négocians s'y rendent par Popayan, ou par Santa-Fé, pour emploïer leurs fonds en Marchandises de l'Europe, & les répandent à leur retour, dans toute l'étendue de l'Audience.

A l'exception des Farines, qui se transportent de Riobamba & de Chimbo à Guayaquil, & qui font le Négoce des Metifs de ces deux Corrégimens, toutes les denrées se consomment dans le Païs. Les Toiles, de la fabrique particuliere des Indiens, sont portées dans la Jurisdiction de Barbacoas. C'est par ce Commerce, que les Chapetons font leur premier essai. Ils troquent cette Marchandise pour de l'or, qu'ils envoient vendre à Lima, où il est à plus haut prix. Les Draps & les Baïetes trouvent le même débouché dans les différentes parties des Gouvernemens de Popayan & de Santa-Fé. A l'exception de certains tems, on n'y reçoit point de Marchandises d'Europe en échange; & les retours sont en or, qui passe ensuite à Lima, comme celui de Barbacoas.

On tire, des Côtes de la Nouvelle Espagne, l'Indigo, dont il se fait une grande consommation dans les Fabriques, parceque la plûpart des Draps du Païs sont teints en bleu, seule couleur qui plaise au commun des Habitans. Par Guayaquil, on reçoit du Fer & de l'Acier, tant de l'Europe que de la Côte de Guatimala. Ces deux Marchandises sont d'un si grand usage dans les Plantations, que le prix en est excessif. Le Fer se vend quelquefois cent écus le quintal, & l'Acier cent cinquante. Le Commerce réciproque, entre les divers Corrégimens de la Province, est abandonné aux Habitans des Villages mêmes. Chimbo achete à Riobamba, & dans le Corrégiment de Quito, des *Tucuyos* & des Baïettes du Païs, qui se portent à Guayaquil, en échange pour du Sel, du Poisson sec, & du Coton, qui sortant des Manufactures de Quito, retourne à Guayaquil en fort bonnes Toiles. Les Jurisdictions de Riobamba, d'Alausi & de Cuença, ont aussi un Commerce réglé avec Guayaquil, par les Magasins de Yaguache & de Naranjal.

Ce Commerce de Marchandises du Païs, quoique médiocre en lui-même, puisqu'il ne consiste qu'en trois articles, Draps, Baïettes & Toiles, ne laisse pas d'être avantageux pour les Pauvres, dont le nombre surpasse toujours celui des Riches. Il n'y a même que les Espagnols aisés, qui portent des étoffes de l'Europe; ce qui doit faire juger de la quantité de Draps, de Baïettes, & de Tucuyos, qui sont fabriqués par les Indiens, soit dans leurs propres Maisons, soit dans les Manufactures.

Au reste, cette peinture n'est peut-être que celle d'une gloire passée, puisqu'on ignore encore si Quito s'est relevé de sa ruine.



§. XII.

Description du Chili.

Description de la Province du Chili.

En continuant de nous attacher à la division de Dom Antoine d'Ulloa, il nous reste à parler du Chili, autre dépendance de la Viceroïauté du Pérou, quoiqu'il ait ses Gouverneurs particuliers, comme Santa Cruz de la Sierra, Tucuman, le Paraguay & Buenos Aires.

Sa situation & son étendue.

Le Chili occupe cette partie de l'Amérique méridionale, qui, depuis les Frontieres du Pérou, s'étend vers le Pole austral jusqu'au Détroit de Magellan; ce qui ne fait pas moins de cinq cens trente lieues de côte maritime. On a déja remarqué que ces deux Contrées sont séparées par le Desert d'Atacama. Entre la Province de ce nom, qui est la derniere du Pérou, & la Vallée de Capayapu, aujourd'hui Copiapo, qui est la premîere du Chili, ce Desert s'étend l'espace de quatre-vingts lieues, & ressemble entierement à celui de Sechura. Vers l'Orient, le Chili touche en partie aux confins du Paraguay, avec quelques Deserts néanmoins dans l'intervalle; en partie aux Frontieres du Gouvernement de Buenos-Aires, mais dont il est séparé aussi, par ce qu'on nomme les *Pampas*, terme du Païs, qui signifie de vastes Plaines. A l'Occident, il aboutit aux Côtes de la Mer du Sud, depuis les 27 degrés de Latitude méridionale, qui est la hauteur de Copiapo, jusqu'aux 53 degrés 30 minutes. Cependant, pour être plus exact, Dom d'Ulloa, ne regardant comme la véritable étendue de ce Gouvernement que ce qui est peuplé d'Espagnols, la compte depuis Copiapo jusqu'à la grande Ile de Chiloé, dont l'extrémité Australe est par les 44 degrés; & de l'Est à l'Ouest, elle doit être comptée, dit-il, par l'espace qui est entre la Cordilliere & les Côtes de la Mer du Sud, ce qui fait la valeur de trente lieues.

Il avoit été conquis autrefois par les Incas.

Une partie de ce Païs avoit été soumise par les Incas, jusqu'aux Vallées de Copayapu ou Copiapo, de Chuquimpu ou Coquimbo, & de Chile. Ils se proposoient de pousser leurs Conquêtes vers le Sud; mais ils trouverent tant de résistance, de la part des Indiens Puramanques & de leurs Confédérés, qu'ils furent obligés de s'arrêter, après avoir poussé leurs progrès jusqu'à la Riviere de Mauli, ou Maulé, vers les 34 degrés 30 minutes de Latitude.

Lorsque les Espagnols eurent pénétré dans le Pérou, & conquis ses principales Provinces, Almagro le Pere, en 1535, & Pedre de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili, par des expéditions qu'on a rapportées; surtout Valdivia, qui y fonda plusieurs Villes, & qui obtint du Président de La Gasca, en 1548, la confirmation du titre de Gouverneur, qu'il avoit reçu d'abord de François Pizarre.

Difficultés que les Espagnols eurent à s'y établir.

Mais la suite de cette Conquête donna lieu à des combats fort sanglans. En 1551, tous les Indiens du Païs s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contr'eux avec quelques Trouppes. La partie étoit trop inégale. Il fut tué en combattant, & plusieurs de ses Soldats eurent le même sort. Une des principales Villes, qu'il avoit fondées, conserva son

nom. L'humeur belliqueuse des Peuples du Chili, n'a pas cessé d'empêcher l'accroissement des Colonies Espagnoles, du moins à proportion de l'étendue, de la beauté & des richesses du Païs (40). Aussi ce Gouvernement général n'en renferme-t-il que quatre particuliers & onze Corrégimens. Les Gouvernemens particuliers sont, 1. La *Maestria de Campo*; 2. Valparaiso; 3. Valdivia; 4. Chiloé. Les Corrégimens, 1. Sant'Iago; 2. Rancagua; 3. Cokchagua; 4. Chillan; 5. Aconcagua; 6. Melipilla; 7. Quillota; 8. Coquimbo; 9. Copaipo & Guasco; 10. Mendoza, 11. La Conception.

Gouvernemens particuliers, & Corrégimens du Chili.

La Maestria de Campo.

I. La Maestria de Campo du Chili comprend le Gouvernement militaire des Places ou Forts de la Frontiere, qui sont *Aramo*, où le Mestre-de-camp doit toujours faire sa résidence, *Santa Juana*, *Purea*, *los Angeles*, *Tucapel*, & *Yumbel*. Observons, en faveur de la clarté, qu'à cinq lieues au Sud de la Baie de la Conception, le Fleuve de Biobio se décharge dans la Mer, & que les Indiens Gentils occupent le Païs, depuis ce Fleuve vers le Sud, ainsi que le haut du Fleuve même. Pour contenir ces Barbares, on a construit, depuis le rivage de la Mer, des Forts bien pourvus de Troupes & d'Artillerie. Vers la Côte, & au Sud du Biobio, est celui qui porte le nom d'Aramo. Les autres viennent ensuite le long du Fleuve, en tirant vers l'Orient jusqu'aux Montagnes de Tucapel. Le Mestre de Camp est chargé de visiter ces Forts, & d'y porter les secours nécessaires. Un Capitaine y commande dans son absence; & la Garnison est ordinairement composée de Cavalerie & d'Infanterie.

En quoi elle consiste.

L'emploi de Mestre-de-camp du Chili est conferé par le Président de l'Audience. On a jugé que cette nomination devoit être confiée au Président, parcequ'il est plus à portée de reconnoître ceux qui la méritent. Cependant les Patentes roïales du Corrégidor de la Conception portent expressément qu'il sera Général des Armées; & par conséquent l'Office, ou du moins la nomination de Mestre-de-camp, devroit lui appartenir: mais soit que ces deux Emplois soient regardés comme incompatibles, ou qu'ordinairement les Corrégidors ne soient pas propres aux Fonctions militaires, cette prérogative leur est retranchée; à moins qu'il ne s'en trouve quelqu'un si propre en effet au métier des Armes, que le Président, pour se conformer aux intentions de la Cour, ne puisse refuser de lui abandonner cet Office.

Valparaiso.

II. Valparaiso est un Gouvernement militaire. Quoique le Pere Feuillée & M. Frézier aient donné la description de la Ville & du Port, celle des deux Mathématiciens Espagnols, qui est postérieure de plus de trente ans, semble mériter quelque préférence. Suivant leurs Observations en 1744, la Ville, ou plutôt la Bourgade de Valparaiso, est à 33 degrés 2 minutes 36 secondes ½ de Latitude australe; & suivant le Pere Feuillée à 304 degrés 11 minutes 45 secondes de Longitude, comptée du Méridien de Ténérife. Elle eut des commencemens bien foibles. Ce n'étoit d'abord qu'un certain nombre de Magasins, que les Marchands de Sant'Iago y firent bâtir, pour faciliter le chargement & le transport de leurs Marchandises au Callao de Lima, dont Valparaiso est le Port, du Chili, le

Description de la Ville & du Port.

(40) Le premier, Tom. I, p. 384; le second, p. 82.

plus voiſin. Il n'en eſt qu'à vingt lieues. On n'y voïoit pas, alors, d'autres Habitans que des Commis, qui étoient chargés de la garde & de l'expédition des Marchandiſes. Par degrés, les Marchands s'y établirent eux-mêmes, avec leurs Familles, & furent ſuivis de divers autres Citoïens de Sant'Iago, attirés uniquement par la commodité du Commerce. Enfin la Bourgade eſt devenue grande & fort peuplée. Elle le ſeroit ſans doute encore plus, ſans la mauvaiſe diſpoſition de l'emplacement, qui eſt fort près d'une Montagne ; & ſi près, que la plûpart des Maiſons ſont bâties ſur le panchant, ou dans les Coulées, & le reſte à peu de diſtance de la Mer. Cette derniere partie eſt la plus large & la plus commode pour le terrein, mais la plus mal partagée du côté de l'expoſition, qui l'aſſujettit, en Hiver, aux vents du Nord, fort dangereux par les lames qu'ils élevent de la Mer juſqu'aux portes des maiſons.

La plûpart des Edifices ſont ou de brique crue, ou de chaux & de moîlon. On ne compte dans la Ville, avec la Paroiſſe, que deux Couvens ; l'un de Saint François, & l'autre de Saint Auguſtin, tous deux pauvres & mal bâtis. Les Habitans ſont un mêlange de Blancs, de Mulâtres & de Métifs. Aux environs, on trouve divers Villages, & les Campagnes ſont remplies de Métairies. La Fortereſſe (41) a ſon Gouverneur particulier, de qui dépend tout ce qui regarde l'état militaire de la Place.

Deſcription de la Forteresse.

(41) Les deux Voïageurs Eſpagnols aïant évité d'en donner la Deſcription, nous l'empruntons de M. Frezier. La grande Forteresse, bâtie, (dit-il en 1713,) depuis environ trente ans, au pied de la haute Montagne, eſt ſituée ſur une éminence de moïenne hauteur, coupée vers le Sud-Eſt & le Nord-Oueſt, par deux Coulées qui forment deux Foſſés naturels de 20 à 25 toiſes de profondeur, abbaiſſée preſqu'au niveau de la Mer. Ainſi, elle eſt tout-à-fait ſéparée des éminences voiſines, qui ſont un peu plus hautes. Du côté de la Mer, elle eſt naturellement fort eſcarpée ; & du côté de la terre, ou de la haute Montagne, elle eſt défendue par un Foſſé, qui traverſe d'une Coulée à l'autre, & lui donne à peu-près la forme du quarré. Sa ſituation n'a pas permis qu'on y fît une Fortification réguliere ; ce ne ſont proprement que des murs de retranchement, qui ſuivent le contour de la hauteur, & qui ſe flanquent peu, & ſouvent point du tout. Sur le milieu du Pan, qui eſt au-deſſus de la Bourgade, il y a un petit Radeau de ſept toiſes de face, avec ſa Guerite.

Le côté oppoſé, qui eſt au-deſſus de la Coulée de Saint Auguſtin, n'eſt défendu que par le flanc d'~~un~~ demi-Baſtion, qui fait un angle mort, & dont la face tire une défenſe trop oblique. Le côté de la Montagne eſt compoſé d'une Courtine de 26 toiſes, & de deux demi-Baſtions de 20 toiſes de face & onze de flanc ; de ſorte que la ligne de défenſe n'eſt que de 40 toiſes. Toute cette partie eſt de brique, élevée de 25 piés de haut ſur une Berme. La profondeur du Foſſé eſt d'environ 10 piés, & ſa largeur de 3 toiſes vers les angles ſaillans, d'où il tire ſa défenſe à l'angle de l'épaule. Il eſt creuſé dans un Rocher pourri, qu'on a un peu eſcarpé aux deux bouts, pour le rendre inacceſſible par les Coulées. Les Parapets n'ont que deux piés & demi d'épaiſſeur, & le reſte du contour de la Place n'eſt que d'une Maçonnerie de moîlon, auſſi foible. Il n'y a de rempart que du côté de terre, pour couvrir la Forteresse : mais malheureuſement les flancs ſont battus à revers, la Courtine & les faces en enfilade par les éminences voiſines, à la portée du Mouſquet, de ſorte qu'il eſt aiſé de les rendre inutiles.

Au pié du haut Fort, joignant la Bourgade, eſt une Batterie de neuf pieces de Canon, élevée de 13 piés ſur un Quai de même hauteur, d'où l'on peut battre le mouillage à fleur d'eau : mais outre qu'elle ne tire aucune défenſe par ſon plan, elle eſt foudroïée de tous les environs. On l'appelle Caſtillo blanco. Derriere cette Batterie ſont la porte, l'eſcalier, & la rampe qui conduit de la Bourgade à la Forteresse, par un chemin couvert d'un pan de mur, & plus

La proximité de ce Port, avec la Ville de Sant'Iago, y attire tout le Commerce qui se faisoit autrefois à la Conception. C'est à Valparaiso que viennent aujourd'hui tous les Vaisseaux du Callao, qui font le Commerce du Pérou & du Chili. Ordinairement ils viennent à vuide, ou n'apportent que les Denrées qui manquent au Chili. Celles qu'ils chargent à Valparaiso, sont du froment, du savon, des maroquins, des cordages de chanvre & des fruits secs, avec lesquels ils retournent au Callao. Il y a un Vaisseau qui, dans le cours de l'Eté, c'est-à-dire depuis Novembre jusqu'en Juin, fait trois fois ce voïage; & pendant ces intervalles de départ & de retour, les Mules & les Charrettes voiturent des Denrées pour remplir les Magasins. Ainsi le Commerce est continuel, par Mer & par Terre. Les Propriétaires des Vaisseaux, qui sont établis ordinairement à Lima, ou à Callao, se mettent en Société avec les Propriétaires des riches Métairies du Chili. Comme ce Commerce ne se fait qu'en Eté, c'est aussi pendant cette saison que Valparaiso est le plus peuplé. Les vivres y abondent. On y en apporte de Sant'Iago, & des Villages d'alentour. Cependant les viandes n'y sont pas à si bon marché, pour les Vaisseaux, qu'à la Conception. Entre les fruits du Canton, qui sont d'une prodigieuse grosseur, on vante une espece de Pommes, qui s'appellent Pommes de *Quillota*, parcequ'elles viennent de ce Village, plus grosses qu'aucune Pomme d'Espagne, fondantes, & d'un goût délicieux. La Chasse est aussi fort abondante, surtout celle des Perdrix, qui commence au mois de Mars. L'abondance en est si grande, qu'on les tue à coups de bâton, sans presque se détourner du chemin. Il y en a moins, près du Port, & la Pêche n'est pas abondante non-plus sur cette Plage.

La Côte de Valparaiso forme une Baie, qui, du Nord-Est au Sud-Ouest, a trois lieues d'étendue. Elle est formée par deux Pointes de terre, dont l'une est celle de Concon, & l'autre de celle de Valparaiso. Le Port est au Sud-Ouest de la seconde. Il est de fort belle grandeur, puisqu'il entre plus d'une lieue dans les Terres. Le fond en est de vase gluante & ferme. A une cablure & demie de la Plage, la profondeur est de quatorze & seize brasses d'eau; ce qui augmente à proportion de la distance où l'on est de la Terre; de sorte qu'une demie lieue plus loin on trouve trente-six & quarante brasses. Tout le Port est net, excepté au Nord-Est de la crevasse des Anges, où l'on rencontre, à deux cablures de la Terre, une Roche à fleur d'eau, qui passe pour un dangereux écueil.

Entrée du Port.

Pour entrer avec sureté dans ce Port, il faut gouverner en rasant la

haut par un boïau, dont l'épaulement ne couvre point la porte du corps de la Place. Du côté de la Montagne, au milieu de la Courtine, est une autre porte, où, faute de Pont-levis & dormant, on monte en grimpant du Fossé. C'est là qu'on fait passer le Canal de l'eau qu'on tire de la Coulée de Saint Augustin par le haut Fort. On peut le couper facilement, & la Garnison n'en pourroit avoir d'autre que celle d'un Ruisseau qui coule du fond de la Coulée de Saint François par le milieu de la Bourgade. Sur la Batterie basse, il y a neuf Pieces de fonte, de 12 à 18 livres de balle, poids d'Espagne, dont il n'y en a pas deux qui puissent incommoder le débarquement au fond de la Rade, au lieu nommé l'Almandrad, d'autant plus qu'il est éloigné de près de demie lieue. Sur le haut Fort, il y en a cinq de 6 à 12 livres de balle, & deux petits Obus, qui font en tout seize Pieces. *Voïage de la Mer du Sud*, pp. 86 *& préced.*

Pointe du Valparaiſo, & la cotoïer à la diſtance d'un peu moins d'un quart de lieue. On trouve partout, vingt, dix-huit & ſeize braſſes. A meſure qu'on double cette Pointe, on s'approche davantage de la Terre, & l'on paſſe près d'une Baſſe, qui n'eſt qu'à demie cablure de la Terre, mais ſi ſaine, que le côté du Vaiſſeau pourroit y toucher ſans péril. Quand on s'en éloigne trop, on perd le deſſus du vent, & l'on eſt longtems à louvoïer pour arriver au mouillage. Il faut néanmoins ſe garder d'en approcher le matin, parcequ'alors les vents calment delà juſqu'au dedans de la Baie, pendant qu'ils ſont frais en dehors. Il ſeroit à craindre que le Vaiſſeau, ne pouvant gouverner, ne s'engageât ſur la Baſſe; & quoique pour éviter ce péril on puiſſe mouiller ſur cinquante braſſes aux environs, ce n'eſt pas le meilleur parti. Ce qu'on peut faire de mieux, lorſqu'on arrive le matin, c'eſt de ſe tenir hors de la Baie, & de louvoïer juſqu'à midi, qui eſt le tems où le vent commence à fraîchir au dedans juſqu'au Port, & l'on peut entrer alors ſans danger, avec les précautions qu'on vient de recommander. On peut entrer auſſi dans la Baie, & mouiller dans l'endroit qu'on voudra choiſir, y reſter juſqu'au lendemain, & lever l'ancre le matin à la faveur du vent de Terre, qu'on nomme *Concon*, parcequ'il vient du côté de cette Pointe. Il ne manque point tous les jours, excepté pendant la mouſſon des Vents du Nord. La maniere de mouiller dans cette Rade, c'eſt d'amarrer une ancre à ſec, au Sud-Sud-Oueſt, & l'autre en Mer au Nord-Nord-Oueſt. Il faut bien aſſurer la premiere, parceque les Vents de Sud & de Sud-Oueſt, quoiqu'ils paſſent par deſſus la terre, ſont ſi forts, qu'ils font dérader les ancres; & c'eſt ce qui oblige d'en amarrer une à terre, ſans quoi l'on ne pourroit tenir, à cauſe de la pente du fond.

Dès que la mouſſon du Nord commence, c'eſt-à-dire, pendant les mois d'Avril & de Mai; les Vaiſſeaux ſont expoſés à toute la violence de ces Vents, qui, entrant dans la Rade par l'ouverture, & ſans réſiſtance, rendent la Mer ſi mâle, qu'un Bâtiment court grand riſque, s'il n'eſt pas bien amarré. Il n'y a point d'autre remede que d'amarrer deux ancres à terre, au lieu d'une, & la ſureté dépend alors de la force des cables (42).

Gouvernement de Valdivia.

III. Le Gouvernement Militaire de Valdivia, auquel le Roi nomme toujours, a ſous ſes ordres les Trouppes de la Place, & celles des Forts qui défendent l'entrée de la Riviere, ſur le bord de laquelle la Ville eſt ſituée. Ce Gouvernement, après avoir été quelquefois indépendant du Préſident du Chili, & ſous l'autorité immédiate des Vicerois du Pérou, ne dépend plus aujourd'hui que du Préſident, à cauſe du grand éloignement de Lima, qui ne permet gueres au Viceroi d'y donner ſes ſoins. La deſcription du Port & de la Ville de Valdivia eſt due ici aux Officiers de la Marie, Vaiſſeau François, qui avoient relâché dans ce Port, le plus beau & le plus ſûr de toute la Côte, & qui communiquerent, peu de jours après, leurs obſervations à M. Frezier (43).

(42) M. Frezier dit qu'on amarre ordinairement trois ancres à ſec. Sa Deſcription s'accorde d'ailleurs avec celle qu'on vient de lire, & qu'on n'a préferée que parcequ'elle eſt plus récente.

(43) Il en donne la Carte, & celle de Valparaiſo.

DESCRIPTION DU CHILI.

Son Port.

A trois lieues vers l'Est de la Pointe de la Galerie, où commence l'embouchure de la Riviere de Valdivia, est un Morne, nommé *Morro Gonzales*, défendu par une Batterie ; & vis-à-vis, au Nord-Est-quart-de-Nord, un autre Morne appellé *Morro Bonifacio.* Ces deux Pointes forment proprement l'embouchure, dont la largeur, d'une Pointe à l'autre, est d'environ quatre lieues. Mais les deux Côtes, se rapprochant bientôt vers le Sud-Sust-Est, ne forment plus qu'un Goulet, d'une demie lieue de large, dont l'entrée est défendue par quatre Forts, deux de chaque côté, & surtout par le premier, à gauche, nommé *Fort de Nieble*, qu'il faut ranger de fort près, pour éviter des Bancs de sable qui s'avancent à tiers Canal, depuis le pié de *Margue*, qui est le premier Fort à droite. Si l'on veut mouiller ensuite au Port du Corral, on vient, en arrondissant sur tribord, jusqu'au pié du Fort de même nom, où l'on trouve quatre brasses d'eau. Si l'on veut aller devant la Ville, c'est-à-dire au lieu le plus près, on passe entre le Fort de Nieble & celui de Mansera, qui est sur l'Ile Perez, en rangeant le côté du Sud d'une grande Ile, derriere laquelle, en terre-ferme, est un Port si commode, qu'on y débarque les Marchandises sur un Ponton, sans le secours des Chaloupes.

Depuis le Port du Corral, les Chaloupes ont un chemin, plus court de la moitié, par le Canal que forme cette grande Ile & la terre de babord; mais la crainte des bancs de sable, qui sont vers le milieu, empêche les Navires d'y passer. En quelque endroit qu'on puisse mouiller, on est en sûreté contre tous les vents ; parceque la tenue est bonne, sur un fond de vase dure, & qu'il n'y a point de Mer, excepté proche de Corral, en tems de Nord. On a partout la facilité de faire de l'eau ; le bois y est en abondance, pour le feu & pour la construction des Navires : la terre est très fertile en grains & en légumes. Le raisin, à la vérité, n'y mûrit pas; mais le Cidre y supplée au défaut du vin, par l'abondance des Pommiers, dont on voit comme de petites Forêts.

Les avantages de ce Port ont porté les Espagnols à faire plusieurs Forts, pour en défendre l'entrée aux Nations Etrangeres. Ils le regardent comme la clé de la Mer du Sud. Les Hollandois, qui en ont la même idée, ont voulu s'y établir, comme dans une retraite qui pouvoit leur faciliter l'entrée de cette Mer. Ils s'en rendirent maîtres en 1643 : mais affoiblis par la disette, les maladies, & par la mort de leur Général, ils prirent le parti de se retirer, sur la nouvelle du secours qu'on envoïoit contr'eux du Pérou. Ils abandonnerent même leur bagage & 30 pieces de Canon. Aujourd'hui, les Espagnols en ont plus de cent Pieces, qui se croisent à l'entrée. Le Fort de Mansera en a 40 ; celui de Nieble, 30, celui de Margue 20, & celui de Corral 18, la plûpart de Fonte.

On envoie, dans ce Port, les Blancs du Pérou & du Chili, que leurs crimes ont fait condamner à l'exil ; ce qui en fait une espece de Galere. Ils y sont occupés aux réparations des Forts & à d'autres Ouvrages publics. La Garnison n'est composée que de ces Bannis, qu'on fait Soldats & Officiers pendant le tems même de leur punition. Tous les ans le Viceroi doit envoïer, à Valdivia, 300000 écus (44) pour l'entretien des Fortifica-

(44) Dom d'Ulloa dit 70000.

tions

tions & des Trouppes. On donne le nom de *Real ſituado* à cette ſomme, dans laquelle ſont compris les vivres & les étoffes néceſſaires à la Garniſon; & quoiqu'elle ne ſoit pas exactement fournie, le Préſident du Chili envoie de ſi bons ſecours, dont les Gouverneurs tirent tant de profit, que ce Poſte, tout déſagréable qu'il eſt par la mauvaiſe compagnie, & par des pluies de ſix mois, eſt le plus recherché de toute la Côte.

Description du Chili.

C'eſt auſſi de Coupables exilés que s'eſt repeuplée la Ville de Valdivia, depuis que les Indiens ont ruiné le premier Etabliſſement des Eſpagnols. Le nombre de ſes Habitans eſt d'environ deux mille ames. Elle eſt fermée de murailles de terre, & défendue par douze Pieces de Canon de 16 livres de balle. On n'y compte que deux Egliſes, celle de la Paroiſſe, & celle d'une Maiſon de Jeſuites. La premiere Ville, fondée par Pierre Valdivia, étoit ſituée dans une Plaine, élevée de quatre à cinq toiſes ſur le niveau de la Mer, avec une Fortereſſe pour tenir les Indiens en bride : mais ces Peuples, laſſés du Gouvernement tyrannique des Eſpagnols, qui les faiſoient travailler ſans relâche aux Mines, tuerent Valdivia; & ſuivant la tradition du Païs, ils lui jetterent de l'or fondu dans la bouche, en lui diſant : raſſaſie-toi donc de cet or, puiſque tu en étois ſi alteré; après quoi, ils raſerent la Fortereſſe & ſaccagerent la Ville. Elle eſt rebâtie un peu plus loin dans les terres, ſur le bord de la Riviere. A ſept lieues au Nord-Nord-Eſt on a conſtruit un Fort, ſur une éminence, nommée Cruces, qui a deux Pieces de Canon de ſix livres de balle, & 20 Hommes de Garniſon. C'eſt la ſeule défenſe extérieure de la Ville, contre les Bravos, c'eſt-à-dire, les Indiens qui n'ont pas encore été ſubjugués.

Gouvernement de Chiloé.

IV. Chiloé, grande Ile ſur la Côte, longue d'environ 50 lieues & large de ſept, a ſon Gouverneur militaire qui fait ſa réſidence à *Chacao*, principal Port de l'Ile. Outre cette Place, qui eſt fortifiée & toujours munie d'une Garniſon, l'Ile Chiloé en a une beaucoup plus grande, nommée *Calhuco*, où réſide un Corrégidor, nommé par le Préſident du Chili. Calhuco eſt une bonne Ville, peuplée d'Eſpagnols, de Metifs & d'Indiens. Elle contient, avec l'Egliſe Paroiſſiale, trois Communautés Religieuſes; qui ſont des Cordeliers, des Jeſuites & des Peres de la Merci.

Le Chili entretient conſtamment cinq cens Hommes de Trouppes reglées, pour la Garniſon de Valparaiſo, des Forts de la Frontiere & des Côtes. Autrefois, c'eſt-à-dire, juſqu'au commencement de ce ſiecle, elles montoient à deux mille Hommes, dont on a trouvé que les frais alloient trop loin. Les deniers, qui entrent dans les Caiſſes Roïales de Sant'-Iago & de la Conception, ne ſuffiſent pas pour l'entretien de cette Armée : on envoie tous les ans, de Lima, un Supplément de cent mille Piaſtres; la moitié, comme pour Valdivia, en argent comptant, & le reſte en étoffes ou en Marchandiſes. Sur cette ſomme, on retient ſix à huit mille écus pour l'entretien des Fortifications, & pour traiter les Indiens ſoumis lorſqu'ils envoient des Députés aux Gouverneurs.

Corrégimens du Chili.

I. Le premier Corrégiment, qui eſt celui de Sant'-Iago, ne s'étend pas au-delà de l'enceinte de cette Ville, dont on donnera la Deſcription dans un article particulier.

Rancagua.

II. Rancagua eſt un Corrégiment de Campagne. On entend, par ce

DESCRIPTION DU CHILI.

nom, une Jurisdiction dont les Familles vivent dispersées dans les champs, chacune dans sa Maison, sans aucune forme de Ville ou de Village, à 4, 5, 6 lieues, & quelquefois plus, les unes des autres. Cependant elles ont un lieu principal, qui est un Village de 50 Maisons & de 50 à 60 Familles, la plûpart Metives. Toute la Jurisdiction ensemble contient environ mille Habitans.

Colchagua.

III. Le Corrégiment de Colchagua ressemble au précédent, excepté pour le nombre des Habitans, qui est fort supérieur; car on y compte jusqu'à 1500 Familles.

Chilan.

IV. Chilan est une Bourgade, qui a titre de Ville, & qui contient 2 ou 300 Chefs de Familles, mais peu d'Espagnols.

Aconcagua, & la Ville de Saint Philippe.

V. Aconcagua, dont ce Corrégiment tire son nom, n'est qu'un petit lieu, au pié de la Cordilliere, & ses Campagnes ont plusieurs Maisons dispersées: mais la Vallée a paru si agréable, qu'on y a fondé, en 1741, une Ville sous le nom de Saint Philippe le Roïal.

Melipilla.

VI. Melipilla étoit aussi un Corrégiment de Campagne; mais en 1742, on y a jetté les fondemens d'une Ville, sous le nom de Saint Joseph de Lograño.

Quillota.

VII. Quillota est un Village, qui contient environ cent Chefs de Famille; & l'on n'en compte pas moins de 1000 dans les Campagnes.

Coquimbo, ou la Serena.

VIII. Coquimbo, ou la Serena, est une Ville à 2 degrés, 54 minutes, 10 secondes, de Latitude Australe. Ce fut le second Etablissement de Valdivia au Chili, en 1544, dans la vue de contenir les Indiens de cette Vallée, & de conserver toujours ouverte, la communication entre le Pérou & le Chili. Elle est située dans la Vallée de Cuquimpu, d'où elle tire son premier nom; mais Valdivia lui fit prendre ensuite celui de la Serena, pour faire honneur à sa Patrie, qui étoit une Ville d'Espagne de même nom. M. Frezier, qui y fit quelque séjour en 1713, en donne une Description fort exacte (45). Sa situation, dit-il, est au bas de la Vallée

(45) Il y joint celle de la Baie, qui est importante pour la Navigation: après avoir reconnu celle de Tongoy, qui est à huit lieues au Sud de Coquimbo, & qui est reconnoissable par une petite Montagne nommée *Serro del Guanaquero*, comme par une Langue de terre basse appellée *Langua de Vacca*, qui la ferme du côté de l'Ouest, il faut s'allier de terre, & gagner au vent, qui regne toujours vers le Sud & le Sud-Ouest, excepté pendant deux ou trois mois de l'Hiver. Avant la Baie de Coquimbo, on trouve à trois quarts de lieue au vent, l'ouverture d'une petite Anse appellée la Herradura, d'environ deux cablures de large: ensuite, sous le vent, on voit trois ou quatre Rochers, dont le plus gros, qui est le plus au large, nommé *Paxaro Niño*, est à un tiers de lieue au Nord-Est-quart-de-Nord de la Pointe de Tortue, qui forme le Port de Coquimbo à Tribord. Au Sud de ce premier Rocher, qui est par 29 degrés, 55 minutes de Latitude, est un Ilot un peu moindre, entre lequel & le Continent il y a passage à 17 brasses d'eau, mais fort étroit, au lieu que l'ouverture de la Baie est d'environ deux lieues & demie de large, & sans danger. Cependant comme les vents regnent toujours depuis le Sud au Sud-Ouest, il est bon de s'allier à la pointe de Tribord, & de ranger de près le Paxaro niño, qui est sain à longueur de Chaloupe, afin de gagner en moins de bordée le bon mouillage qu'on appelle le Port, qui est à demi cablure de la Terre de l'Ouest. Là on mouille depuis six à dix brasses d'eau, fond de sable noir, près d'une pierre de dix à douze piés de long, qui sort de l'eau de cinq à six piés, faite comme une Tortue, dont elle porte le nom. On se met à l'abri de tous vents, en fermant la Pointe de Tribord, ou de la Tortue, par celle de

de Coquimbo, à un quart de lieue de la Mer, sur une petite éminence de quatre à cinq toises de haut, que la Nature a formée comme une terrasse réguliere, & qui s'étend du Nord au Sud en ligne droite, le long de la Ville, l'espace d'environ un quart de lieue. Ainsi la premiere rue forme une promenade très agréable, d'où l'on découvre toute la Baie & le Païsage des environs. Elle continue de niveau, en retournant de l'Ouest à l'Est, le long d'une petite Vallée, pleine d'arbres toujours verds, de cette espece de Myrtes que les Espagnols nomment Arrayanes. Au milieu de ces jolis Bocages, on voit serpenter la Riviere de Coquimbo, presque toujours guéable, qui fournit de l'eau à la Ville & qui arrose les Prairies voisines, après s'être échappée d'entre les Montagnes, où elle fertilise plusieurs belles Vallées, dont le terroir ne refuse rien au Laboureur.

Le Plan de la Ville répond à la beauté naturelle du Païs. Les rues sont parfaitement droites, & alignées d'un bout à l'autre suivant les quatre points Cardinaux. Cette mesure est aussi celle des Quartiers, & chacun a son Ruisseau : mais le petit nombre des Habitans, la malpropreté des rues, qui sont sans pavé, la pauvreté des Maisons, bâties de terre & couvertes de chaume, ne lui donnent que l'apparence d'une Campagne; d'autant plus que les rues, quoique droites, sont moins bordées de Maisons, que de Figuiers, d'Oliviers, d'Orangers & de Palmiers, toujours couverts de verdure. La partie la plus considérable de la Ville est occupée par deux Places, par les Couvens des Cordeliers, des Augustins, de Saint Dominique & de la Merci, un Collége de Jésuites, la Paroisse, & la Chapelle de Sainte Agnès (46). Autrefois, il y avoit une Eglise de Sainte Lucie, sur une éminence de ce nom, qui s'avance en pointe au milieu de la Ville, & qui étant de même hauteur que la premiere terrasse, commande toute la Ville. Delà, comme d'un Amphithéâtre, on découvre un beau Païsage, composé de l'aspect de la Ville, de la Plaine, de la Baie & de son ouverture. Tout le quartier de Sainte Lucie étoit peuplé, avant que les Anglois & les Flibustiers l'eussent pillé & brûlé; malheur arrivé deux fois à la Ville, qui n'a pas été bien rebâtie. D'ailleurs la découverte des Mines de Copiapo a contribué à la dépeupler. Quoiqu'elles soient éloignées, par terre, de prés de cent lieues, plusieurs Familles de Coquimbo sont allées s'y établir; de sorte qu'il n'y reste pas plus de 200 feux, & d'en-

Babord; de sorte qu'on voit de tous côtés la terre, & qu'on n'est nulle part si tranquillement, quoique la Baie soit grande & qu'il y ait bon fond partout. S'il arrivoit, en entrant ou sortant, qu'on fût pris de calme, il faut bien se garder de mouiller près du Paxaro niño en 40 ou 45 brasses, parceque le fond est plein de Rochers, qui coupent les Cables. En cas de besoin, on peut donner carene à un Navire de 24 Canons sur la pierre de la Tortue, où il y a douze piés d'eau de basse Mer à joindre tout contre. Avec tant de commodités, le Port de Coquimbo a deux défauts: l'un, qu'on est mouillé à une lieue de l'Aiguade, qui est à l'Est-Nord-Est, dans un Ruisseau qui coule à la Mer, & l'eau en est toujours un peu saumâche, sans être malfaisante. Le second défaut est qu'il n'y a de bois à chauffer que celui de quelques Buissons, à moins que de pénétrer dans la Vallée, qui est à trois lieues du Port. On peut compter pour une troisieme incommodité d'être éloigné de la Ville de deux lieues par terre, & que par Mer on n'y peut aborder, tant elle est molle à la plage.

(46) Dom d'Ulloa y ajoute un Hôpital de Saint Jean de Dieu, fondé, dit-il, dans ces derniers tems.

DESCRIPTION DU CHILI.

viron 300 Hommes capables de porter les armes. Dans un si petit nombre d'Habitans, les Femmes sont fort belles & fort galantes.

Excellence du Terroir.

La fertilité du Terroir retient beaucoup de monde à la Campagne, dans les Vallées d'Elqués, Sotaquy, Salsipued, Audacol, Limari, &c, d'où l'on tire annuellement assez de blé, pour la charge de quatre à cinq Navires d'environ 400 Tonneaux, qui le transportent à Lima. Elles fournissent aussi, à Sant'-Iago, quantité de vin & d'excellente huile. Ces denrées, jointes à un peu de cuirs, de suif & de viande seche, font tout le Commerce du Canton. Mais il est un des plus riches du Chili en toute sorte de Métaux. En Hiver, lorsque les pluies sont un peu abondantes, on trouve de l'or presque dans tous les Ruisseaux qui coulent des Montagnes. A neuf ou dix lieues vers l'Est de la Ville, sont les Lavoirs (*) d'Andacol, dont l'or est de 23 Carats, où l'on travaille toujours avec profit, quand l'eau ne manque pas. Les Habitans assurerent M. Frezier que la terre est *creadice*, c'est-à-dire, que l'or s'y forme continuellement, parcequ'aprés avoir été lavée, on y retrouve, 60 ou 80 ans aprés, presqu'autant d'or qu'auparavant. Dans cette même Vallée, outre les Lavoirs, il y a sur les Montagnes une grande quantité de Mines d'or, & quelques-unes d'argent, où l'on se proposoit alors de faire des Moulins; mais les Ouvriers manquent.

Ses Mines.

Les Mines de cuivre sont aussi très fréquentes aux environs de Coquimbo, à trois lieues au Nord-Est. Depuis fort long-tems on y en travaille une, qui fournit de batterie de cuisine toute la Côte du Chili & du Pérou; mais, à la vérité, celle de cuivre y est moins en usage que celle de terre ou d'argent. Le cuivre en lingots s'y paie huit Piastres le quintal; petite somme, par rapport à la valeur de l'argent dans ce Païs. Les Jesuites ont une autre Mine de cuivre, à cinq lieues au Nord de la Ville, dans une Montagne nommée *Cerro verde*, dont la forme, haute & faite en pain de sucre, peut servir de marque pour le Port. On assure aussi qu'il s'y trouve des Mines de fer & de vif-argent.

Curiosités naturelles.

A dix lieues au Sud de la Ville, on voit une pierre noirâtre, d'où coule une Fontaine, mais seulement une fois le mois, par une ouverture semblable à cette partie humaine dont elle imite les écoulemens; & cette eau laisse sur la pierre une trace blanche. Proche d'une Ferme, nommée la Marquesia, six lieues à l'Est de la Ville, on trouve une pierre grise, couleur de mine de plomb, unie comme une Table, sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un Bouclier & un Morion de couleur rouge, qui pénetrent fort avant dans la pierre. On l'a cassée, en quelques endroits pour s'en assurer. Dans une Vallé du Canton, il y a une petite étendue de plaine, où ceux qui s'y endorment se trouvent enflés à leur réveil; ce qui n'arrive point à quelques pas de là.

Comme le Port de Coquimbo n'est pas un lieu de Commerce pour les Marchandises de l'Europe, dont on n'y trouve à débiter que pour 12 ou 15000 Piastres, les Vaisseaux François, du tems de M. Frezier, n'y alloient que pour y prendre des rafraîchissemens, dont il vante l'abondance.

Copiapo.

IX. Copiapo, lieu principal du Corrégiment de ce nom, est un Vil-

(*) Voïez, ci-dessous, l'article des Mines.

lage, dont les Maisons sont bâties sans aucun ordre, à dix ou douze lieues de la Mer. On ne compte, dans tout ce district, que 3 à 400 Familles. Le Port le plus proche se nomme aussi Copiapo. C'est le dernier du Chili, vers le Pérou. *Guasco* en est un autre de la même Jurisdiction, mais 30 lieues plus au Sud, avec quelques Cabanes pour toute habitation. Cette Description est celle de Dom d'Ulloa. M. Frezier, dont le témoignage doit aller de pair avec celui de ce Voïageur Espagnol, sur tout ce qu'il a pris la peine d'observer lui-même, offre ici de riches détails.

Eclaircissemens de M. Frezier.

En quittant, dit-il, la Baie de Coquimbo, dont les Courans rendent la sortie difficile, si l'on ne part avec un bon vent de terre, qui ne souffle ordinairement que depuis minuit jusqu'au jour, nous passâmes pendant la nuit prés de l'Ile de Charos, qui est à quatre lieues au Nord de celle de Pajaros, & nous crûmes la reconnoître dans l'obscurité. Le lendemain matin, nous nous trouvâmes à quatre lieues au Nord-Ouest quart de Nord de l'Ile du Chañaral, qui tient au Continent par un banc de sable, que la Mer couvre pendant les vents de Nord. Elle est à quatre lieues de l'Ile de Charos, & à 16 de la Pointe de la Tortue. Cette Ile est petite & presque platte. Quatre ou cinq lieues plus au Nord, on me fit remarquer une tache blanche, près d'une Coulée qui se nomme *Quebrada honda*, crevasse profonde, au-dessus de laquelle sont d'abondantes Mines de cuivre. Nous reconnûmes ensuite, sur le soir, la Baie de Guasco, où le mouillage est bon à 18 & 20 brasses d'eau, fort près de terre. Ce Port n'est pas fréquenté; il est ouvert au Nord, large d'une lieue, & l'on y trouve de fort bonne eau. Le jour suivant, nous vîmes, de quatre à cinq lieues au large, l'Anse du Totoral, où il y a mouillage, mais qui n'est reconnoissable qu'en ce qu'elle est située vers la moitié de la distance d'un Cap noir, nommé *Serro prieto*, & d'une Pointe basse, qui est celle de la Baie salée.

Le troisieme jour, nous eûmes connoissance du Morne de Copiapo, qui paroît de loin comme une Ile, parcequ'il ne tient au Continent que par une Langue fort basse. Ce Morne ou cette Pointe, est à 27 degrés du Sud. Sa hauteur est moïenne. On le compare à la Pointe de Sainte Helene au Pérou, surtout lorsqu'il est vu du côté du Sud. A mesure qu'on en approche, on découvre une petite Ile basse, d'environ un quart de lieue de diametre, entre laquelle & le Continent, on dit qu'il y a mouillage à l'abri du Nord, vers le fond de l'Anse où se décharge la Riviere de Copiapo. Vis-à-vis de cette Anse, nous fûmes contrariés par les vents du Nord, & le calme me fit remarquer que les courans portoient au Sud. Enfin le vent de Sud étant revenu, nous allâmes mouiller dans une Anse qu'on nomme Port à l'Anglois, Puerto del Ingles, parcequ'un Corsaire de cette Nation y a mouillé le premier. Nous trouvâmes 36 brasses d'eau, fond de sable & de coquillage, au Nord-Est, quart-de-Nord du Morne de Copiapo, & Sud-quart-de-Sud-Est de la Pointe de la Caldera la plus proche. La sonde nous fit trouver, dans cette Anse, fond de rocher du côté du Morne, & beaucoup d'eau; au contraire, fond de sable & moins d'eau du côté du Nord. Elle n'a, ni eau, ni bois.

Le Port de la Caldera, où nous allâmes mouiller ensuite, n'en est sé-

paré que par une Pointe de terre, au devant de laquelle est un Brisant, que nous rangeâmes à la portée du Pistolet. La Côte, que nous suivîmes de même, pour aller au mouillage, sans louvoïer, est fort saine ; & nous trouvâmes à mouiller sur dix brasses d'eau, au Sud-Est-quart-d'Est de la terre la plus avancée à droite, aïant la pointe basse du Nord au Nord quart-Nord-Est à trois lieues. Ce Port est à l'abri des vents du Sud ; mais en Hiver, quoique les vents de Nord n'aient plus de force, à cette Latitude, on nous dit que la Mer y est violente. C'est proprement le Port de Copiapo, parcequ'il en est le plus proche ; mais il est peu fréquenté. Le bois y est rare & l'aiguade mauvaise. Pour y faire du bois, on a cinq ou six lieues à faire, dans la Vallée où passe la Riviere, & l'on ne peut faire que de l'eau saumâche dans un creux du fond de la Rade à 50 pas du rivage. Les environs n'offrent pas d'autre Habitation qu'une Cabane de Pêcheur, au fond de l'Anse du Nord-Est. La Ville en est éloigné de 14 lieues vers l'Est, par le plus court chemin des Montagnes ; & de 20 lieues, par le chemin ordinaire, qui suit le cours de la Riviere. Toute la Plage est couverte de coquillage, & M. Frezier reproche à Dampier d'avoir dit qu'il ne s'en trouve point sur toute cette Côte.

Bourgade de Copiapo & ses Mines.

Copiapo n'est qu'une Bourgade, dont les Maisons sont dispersées, & sans ordre. Les Mines d'or, qu'on y avoit découvertes depuis quelques années, y aïant attiré de nouveaux Habitans, on y comptoit alors huit ou neuf cens ames. Il se trouve aussi, aux environs, des Mines de fer, de cuivre, d'étaim & de plomb, quantité d'aiman, & du Lapis Azuli. Enfin toute la terre y est remplie de sel gemme ; ce qui rend l'eau douce très rare, & le salpêtre si commun, que dans les Vallées on le voit épais d'un doigt sur la terre. Dans les hautes Montagnes de la Cordilliere, à quarante lieues du Port, vers l'Est-Sud-Est, on trouve des Mines du plus beau soufre du monde, qui se tire pur d'une veine d'environ deux piés de large. Rendu au Port, il ne revient qu'à trois Piastres le quintal. On fait aussi, à Copiapo, un Commerce de Bray, espece de résine qui vient d'un arbrisseau dont la feuille ressemble à celle du Romarin. Depuis cette Bourgade jusqu'à Coquimbo, dans un espace de cent lieues, on ne rencontre que trois ou quatre Métairies ; & de l'autre côté, jusqu'à Atacama dans le Pérou, le Païs n'est qu'un affreux désert.

Corrégiment de Mendoza.

X. Mendoza est une Ville, à 50 lieues de Sant'Iago, à l'Est de la Cordilliere ; grande, mais si remplie de jardins, qu'on n'y compte pas plus de deux cens Familles, la moitié de Blancs, & le reste de race mêlée. Outre la Paroisse, elle a les Eglises des Cordeliers, des Dominiquains, des Augustins & des Jesuites. Son Corrégiment contient deux autres Villes ; San Juan de la Frontera, à 30 lieues au Nord de Mendoza, & S. Luis de Loyola, à 50 lieues à l'Orient de la même Ville. La premiere est tout-à-fait égale à Mendoza ; mais dans l'autre, à peine compte-t'on vingt-cinq Maisons, & cinquante à soixante Chefs de Familles, quoique les environs soient fort peuplés. Elle a néanmoins une Paroisse, un Collége de Jesuites, & un Couvent de Dominiquains. C'est à Loyola que les Présidens du Chili sont reçus pour la premiere fois en cette qualité, lorsqu'ils viennent prendre le Gouvernement par la Mer du Nord ; parceque

cette Ville est la premiere de leur Jurisdiction du côté de Buenos-Aires.

Description du Chili.

Corrégiment de la Conception.

XI. Ce dernier Corrégiment du Chili s'étend depuis la Riviere de Maule, qui passe par la Côte septentrionale de la Ville, jusqu'à la Pointe de Lavapiés. Dans cette étendue, il n'y a pas un grand nombre de Villages; mais on trouve une prodigieuse quantité de Métairies & de Chaumines, répandues dans la Campagne, & peu éloignées les unes des autres.

Ville de la Conception.

La Ville de la Conception, appellée aussi *Penco*, nom Indien qui signifie *je trouve de l'eau*, fut fondée, en 1550, par Valdivia. Mais les Indiens d'Aranco & de Tucapel s'étant bien-tôt révoltés, la nouvelle Colonie fut obligée d'abandonner son Etablissement, pour se retirer à Sant'-Iago. Ce fut dans cette guerre que Valdivia fut tué, & Villagra son Successeur eut le même sort. Ensuite les Espagnols s'étant rétablis à la Conception, Lautaro & Caupolican, deux redoutables Chefs d'Indiens, les chasserent encore. La Place ne se releva pas de ses ruines jusqu'à l'arrivée de Dom Garcie, fils du Viceroi Dom Andrés Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañete, qui amena un Corps de Trouppes capable d'en imposer aux Indiens. En rebâtissant la Conception, il construisit sur une montagne voisine une Forteresse défendue par huit Pieces de Canon. En 1603, un nouveau soulevement fut encore funeste à la Conception, comme à Valdivia & quelques autres Villes: mais aïant été secourue, elle fut rebâtie pour la troisieme fois (47).

Aujourd'hui, écrivoit M. Frezier en 1713, il ne reste plus de vestiges d'aucun Fort. La Ville est ouverte de tous côtés, & commandée par cinq hauteurs, dont celle de l'Hermitage s'avance presqu'au milieu, & la découvre entierement. On n'y voit pour toute défense, qu'une batterie à barbette, sur le bord de la Mer, qui ne flanque que le mouillage de devant la Ville; mais outre qu'elle n'est pas grande, n'aïant que 35 toises de long & 7 de large, elle est en assez mauvais état, la moitié sans platte-forme, & mal-bâtie de moîlon. Les Canons ne font pas meilleure figure. On y en voit neuf de fonte, calibres bâtards de 23 à 17 livres de balle, c'est-à-dire, de 24 à 18 d'Espagne, dont quatre sont montés sur de mauvais affuts. Les plus grandes pieces, qui sont longues de treize piés & demi, ont leurs lumieres si évasées, qu'on y a mis des grains de fer. A l'entrée de la Cour du Palais, ou logement de l'Oydor, qui tient ordinairement la place du Gouverneur, on en trouve deux, de quatre livres de balle, montés prés du Corps-de-garde, qui fait l'aîle gauche de cette Cour. La foiblesse des Fortifications, ajoute le même Voïageur, n'est pas remplacée par le nombre des Trouppes & par de bons Commandans (48). Dom Ulloa n'opposant rien à ce témoignage, il doit passer pour certain.

Suivant les observations qu'il fit, dit-il, à Talcaquana, en 1744, la Conception est par les 36 degrés, 43 minutes, 15 secondes de Latitude méridionale (49); & suivant celles du P. Feuillée, par les 303 degrés 18

(47) Relation de son Voïage au Pérou, Tom. II, ch. 5.

(48) Voïage de la Mer du Sud, p. 48.

(49) M. Frezier met 36 degrés, 42 min. 53 sec. dans son Texte; & 36 degrés, 45 min. dans son Plan de la Ville. Celui de la Baie porte 36 degrés, 43 minutes.

DESCRIPTION DU CHILI.

minutes, 30 secondes de Longitude, du Méridien du Tenerife (50). La Ville est bâtie au côté Sud-Ouest d'une agréable Baie, sur un terrein inégal, sabloneux, un peu élevé. Elle peut être comparée, pour la grandeur, aux Villes du quatrieme ordre. Une petite Riviere la traverse. Les Maisons aïant été renversées en 1730, par un tremblement de terre, ont été rebâties fort basses. Elle a toujours été sujette à ces furieuses secousses; mais dans celle de 1730, qui paroît avoir été la plus dangereuse, la terre aïant commencé à trembler le 8 de Juillet au matin, les mouvemens, qui suivirent d'abord, firent retirer la mer assez loin; & bien-tôt elle s'enfla si fort, que sortant de ses limites, elle inonda les Campagnes & la Ville. Tous les Habitans s'étoient heureusement sauvés sur les Montagnes voisines. Le lendemain, de nouveaux tremblemens acheverent de renverser le peu de Maisons qui avoient résisté aux premiers & à l'impetuosité des flots. Celles qu'on a rebâties ne sont que de torchis, ou de Briques crues, couvertes de tuiles. Le plus bel édifice de la Conception est le Collége des Jesuites. Les Eglises & les autres Couvens, qui sont ceux de Saint François, de Saint Augustin, de Saint Dominique & de la Merci, sont pauvres & sans apparence (51).

Cette Ville est gouvernée par un Corrégidor, de la nomination du Roi, avec les Alcaldes & les Régidors ordinaires. Pendant la vacance du Siége, c'est le Président du Chili, qui nomme à cet Emploi par provision, en qualité de Gouverneur, Capitaine Genéral. L'Audience roïale de Sant'Iago fut d'abord établie à la Conception, où elle demeura jusqu'en 1574 : mais les insultes continuelles des Indiens aïant fait abroger ce Tribunal, il fut ensuite rétabli & fixé à Sant'Iago. Cependant le Président doit passer, alternativement, six mois de l'année dans ces deux Villes. Le premier semestre, qui est celui de la Conception, s'emploie au réglement des affaires militaires, à pourvoir aux Forteresses qui tiennent en respect les Indiens d'Aranco, à maintenir l'ordre dans la Milice, &c. Le second n'est que pour l'administration de la Justice, & pour rendre le Tribunal de l'Audience plus respectable, par la presence du Chef. La Conception

(50) Et peut-être, lui fait dire M. Frezier, 75 degrés, 32 minutes, 30 secondes de Longitude Occidentale ou différence du Méridien de Paris.

(51) Donnons la Description de la Baie, & de ses Ports. La Baie est la plus grande de toutes ces Côtes, depuis Tierra-Firme. Elle s'étend en long, du Nord au Sud, environ trois lieues & demie; & de l'Est à l'Ouest. Sa largeur est de trois lieues, qui sont la distance du Port de Talcaguano à celui de Cerillo verde, proche de la Ville. Depuis ce Port la Baie est retrécie par l'Ile de la Quiriquina, qui, se trouvant au milieu, forme deux entrées. La plus sure & la plus fréquentée est celle de l'Est; elle a deux mille de large. Celle de l'Ouest, entre Quiriquina & la Pointe de Talcaguano n'a pas tout-à-fait une demie lieue. On trouve, dans la principale, jusqu'à 30 brasses d'eau, qui vont en diminuant jusqu'à 11 & 10, à un mille de la Plage, qui fait face à la même entrée. Quoique celle de l'Ouest paroisse impraticable à la vue, à cause des battures & des Brisans qu'on y découvre, elle ne laisse pas d'être accessible, & l'on y a depuis 30 jusqu'à 11 brasses d'eau : mais il faut tenir le milieu de la largeur du Canal entre la Côte de l'Ile & celle du Continent, c'est-à-dire à un quart de lieue des écueils qui s'avançent de la Côte de Talcaguano, & à la même distance de Quiriquina.

Le dedans de la Baie a trois Ports, où l'on peut mouiller, mais avec inégale sûreté, quoique le fond soit partout de vase molle. Il n'y a qu'un des trois où la tenue soit bonne; les deux autres sont fort exposés aux vents. Le premier se nomme *Puerto Tomé*.

eſt la réſidence ordinaire du Maeſtre de Campo, dont on a rapporté les fonctions. Tous les Habitans des Villes & des Villages du Corrégiment compoſent diverſes Compagnies, qui prennent les armes au premier mouvement des Indiens. Autrefois la Conception étoit du Diocèſe d'une autre Ville, nommée *Imperialé*; mais elle eſt devenue Siége Epiſcopal, depuis qu'Imperialé, qui avoit été bâtie par Valdivia ſur la Riviere de Cauten, à quatre lieues de la Mer, a été détruite par les Indiens. L'Evêque eſt Suffragant de la Métropole de Lima; & le Chapitre eſt composé d'un Doïen, d'un Archidiacre & de deux Chanoines.

Habitans de la Conception.

Les Habitans de la Conception ſont Eſpagnols ou Metifs. Ils ont tous le teint fort blanc, & quelques-uns ſont même blonds. On compte pluſieurs Familles de diſtinction parmi les Eſpagnols; les unes Créoles, les autres Européennes. Les Hommes ſont bien faits, gros & robuſtes. On ne vante pas moins la beauté des Femmes. Leurs uſages reſſemblent beaucoup à ceux de Lima & de Quito. Mais Dom d'Ulloa fait une peinture fort ſinguliere de l'habillement des Hommes. Au lieu de Cape, dit-il, ils portent ce qu'ils nomment des *Ponchos*. C'eſt une piece d'étoffe, de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aunes de long ſur deux de large. Pour toute façon, on fait au milieu de la piece un trou à paſſer la tête. S'habiller, c'eſt y paſſer en effet la tête. Le Poncho pend des deux côtés, & par derriere comme par devant. On le porte à cheval & à pied. Les Pauvres, & ceux qu'on nomme *Guaſes* dans le Canton, ne le quittent qu'en ſe couchant. Le Poncho ne nuit point au travail. On ne fait que le retrouſſer par les côtés juſques ſur le dos; ce qui laiſſe les bras & le reſte du corps libres. A Cheval, ce vêtement eſt à la mode pour les deux ſexes, ſans diſtinction de rang. L'exercice du Cheval eſt ſi commun à la Conception, qu'on eſt ſurpris d'y voir aux Femmes, autant d'adreſſe & de legéreté qu'aux Hommes. Au reſte, la ſimplicité du Poncho n'empêche point qu'on ne diſcerne le rang & le ſexe. Cette difference naît de la fineſſe de l'étoffe, & des bordures qui la relevent. Le fond en eſt ordinairement bleu; mais les bordures ſont rouges ou blanches. Quelquefois le fond eſt blanc, & les bordures bleues, mêlées de

Le Poncho, habillement ſingulier.

Il eſt à l'Eſt-Oueſt de la Pointe Septentrionale de Quiriquina. On y mouille ſur douze braſſes d'eau, à demie lieue du Continent: mais ce n'eſt que la nuit qu'on entre dans ce Port, pour attendre que le jour facilite l'entrée de l'un des deux autres; ce qui ne ſe fait qu'en louvoïant. Le meilleur des trois eſt celui de Talcaguano: c'eſt proprement une Anſe formée par la Côte, au Sud-Sud-Oueſt de la Pointe méridionale de Quiriquina. Preſque tous les Navires y vont mouiller, parceque la tenue y eſt meilleure que dans tout le reſte de la Baie, & qu'on y eſt en quelque ſorte à l'abri des vents du Nord. Au contraire, dans le Port de Cerillo-verde, la terre eſt ſi baſſe, qu'il eſt tout-à-fait expoſé aux mêmes vents, & même à ceux du Sud, auxquels rien ne fait obſtacle. Auſſi les Vaiſſeaux n'y mouillent-ils gueres qu'en Eté, pour être plus à portée de recevoir leur Cargaiſon de la Ville.

Deux Rivieres ſe déchargent dans la Baie; l'une qui traverſe la Ville, dont elle prend le nom; l'autre nommée San Pedro. La premiere fournit de l'eau aux Navires mouillés dans le Port de Cerillo-verde; & ceux du Port de Talcaguano en font leur proviſion dans quelques Ruiſſeaux qui deſcendent des hauteurs voiſines de la Côte. Le bois y eſt auſſi en abondance.

Pour entrer dans la Baie, il faut s'avancer juſqu'à l'Ile Sainte Marie, la reconnoître, & la côtoïer, avec beaucoup d'attention pour une chaîne de Rochers qui ſont ſous l'eau, & qui s'étendent à trois lieues de la Pointe du Nord-Eſt. De-là on continue, à peu de diſtance de la Terre, ſans craindre les

Description du Chili.

rouge. Il y en a de tout prix, depuis cinq jusqu'à cent cinquante & deux cens piastres. L'Etoffe est de laine, fabriquée par les Indiens.

Race des Guases & leur adresse.

Ce qu'on nomme les Guases, à la Conception, est une race d'Indiens, fort adroits dans le manîment des laqs & des lances. Rarement ils manquent leurs coups avec les laqs, à Cheval même, en courant à toute bride. Un Taureau furieux, tout autre Animal, & l'Homme le plus rusé, ne leur échappent jamais. Comme il faut que le licou (c'est le nom qu'ils lui donnent) serre la proie qu'ils veulent saisir, ils poussent vivement leur Cheval, pour le jetter; de sorte qu'on le trouve pris, entraîné, avec une vîtesse qui ne laisse pas distinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulieres, ils se servent entr'eux de ces laqs, & d'une demi-lance, avec tant d'habileté dans l'attaque & la défense, qu'après un long combat, ils se séparent souvent sans avoir pû s'enlaçer, & sans autre mal que quelques coups de lance. La seule maniere de se dérober au licou, si c'est en pleine Campagne, c'est de s'étendre à terre tout de son long, aussitôt qu'on le leur voit prendre à la main, & de s'y blottir, pour ne pas donner de prise. On se garantit aussi, en se collant contre un arbre, ou contre un Mur. Leurs licous, ou laqs, sont de cuir de Bœuf, coupé autour de la peau. Ils tordent cette courroie; ils la rendent souple à force de la graisser, & l'allongent, en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi doigt d'épaisseur. Elle ne laisse pas d'être si forte qu'un Taureau ne la peut rompre, & qu'elle résiste plus qu'une grosse corde de chanvre.

Climat de la Conception.

Le climat de la Conception differe peu du climat commun de l'Europe. Si l'Hiver y est plus froid que dans les Provinces Méridionales d'Espagne, il l'est moins que dans les Parties Septentrionales; & l'Eté à proportion. Cependant la chaleur y est plus grande dans la Ville qu'à la Campagné; ce qu'on ne peut attribuer qu'à la disposition du terrein. Le Canton est arrosé par diverses Rivieres, dont celles d'Arauco & de Biobio sont les plus considérables. Le Biobio est fort profond; & sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ trois quarts de lieue. Les Habitations des Indiens Gentils s'étendent en avant, depuis la rive méridionale de ce Fleuve. A peu de distance de la même rive, sont les Forts de la Frontiere. Cette Jurisdiction contient des Plaines fort étendues; car, les Montagnes étant fort loin à l'Orient, tout l'espace qui est

Rochers, parcequ'ils se font voir ici hors de l'eau; & lorsqu'on les a passés, on gouverne de l'Ile Sainte Marie à la Pointe de Talcaguano. A peu de distance de cette Pointe, est un Brisant, nommé *Quebraollas*, qui s'étend d'environ une demie lieue en Mer. Il s'apperçoit aisément; & l'on en passe à un demi-mille sans danger, puisqu'à la distance d'une cablure on trouve assez de fond. On continue de gouverner vers la Pointe Nord de Quiriquina, près de laquelle sont encore deux Brisans, dont le plus éloigné de la Terre n'en est qu'à un quart de lieue. On n'en passe qu'à un jet de pierre. Ils sont sans cesse couverts tous de Loups marins. Comme il n'y a point de danger, près de ces Brisans, il ne faut pas s'en écarter trop, crainte de perdre le dessus du vent. Après qu'on les a dépassés, on gouverne le plus près de l'Ile Quiriquina, qu'il est possible, en côtoïant d'autres écueils qui sont fort proches.

Comme on entre d'ordinaire en louvoïant, dans la Baie de la Conception, il faut se garder d'approcher de Quiriquina du côté de l'Est & de celui du Sud, parcequ'il s'y trouve une assez longue Basse. Au tiers de la distance, entre le Port de Talcaguano & sa Pointe, il y a une autre Basse, qui s'étend d'environ une demi-lieue à l'Est. Quoiqu'on la reconnoisse à la couleur trouble de l'eau, le plus

entr'elles & la Côte Maritime, forme un terrein fort uni. A peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. La conformité du climat avec celui d'Espagne en produit une parfaite dans les Fruits, avec la seule différence que ce Païs l'emporte pour l'abondance. Les Arbres & toutes sortes de Plantes y ont leur saison, embellissent les Champs, & ne flattent pas moins la vue que le goût. On comprend que les Saisons doivent être ici le contraire de celles d'Espagne, c'est-à-dire que l'Hiver d'Espagne est ici l'Eté, & que l'Automne d'un Païs est le Printems de l'autre. En assurant que les Fruits, les Semences & les autres Denrées sont ici les mêmes, Dom d'Ulloa excepte les Provinces méridionales d'Espagne; car le Païs de la Conception n'est pas propre aux Cannes de Sucre, aux Oranges, aux Citrons, ni aux Oliviers, quoiqu'on y fasse un peu d'huile: mais pour le reste, il l'emporte si fort du côté de l'abondance, qu'on prend pour une mauvaise année celle où les Grains ne rendent pas cent pour un. Les raisins de toute espece y croissent heureusement. On en fait des Vins, plus estimés que tous ceux du Pérou, & la plûpart rouges. Les raisins Muscats surpassent les meilleurs Vins d'Espagne, pour l'odeur & pour le goût. Mais toutes les especes de raisins croissent ici en treilles, & non en seps. Enfin, l'on croit donner une juste idée de l'abondance du Païs, en ajoutant qu'un Bœuf, le mieux engraissé, ne s'y vend que quatre Piastres.

Maniere de tuer les Bœufs.

La maniere de tuer le Bétail, pour la Boucherie, ne passeroit que pour un amusement, si l'on n'assuroit qu'elle sert à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un Troupeau de Bœufs dans une Bassecour, & les Guases se mettent à cheval devant la porte, armés d'une lance de deux ou trois brasses de long, qui se termine par une espece de Croissant d'acier bien affilé, dont les pointes sont à près d'un pied l'une de l'autre. Ils ouvrent la porte de la Bassecour, & font sortir un Bœuf, qui prend aussitôt sa course, pour retourner à son gîte. Un Guase le suit, l'atteint, lui coupe un jarret en courant, l'autre ensuite, & met pié à terre pour le tuer; après quoi, il le dépouille, ôte la graisse, & dépèce la chair. Le suif est enveloppé dans le cuir, & tout est porté à la Métairie sur la croupe du Cheval. Quelquefois on fait sortir ensemble autant de Bœufs, qu'il y a de Guases pour les tuer. Cet exercice dure plusieurs jours, jusqu'à cequ'on ait achevé de tuer le nombre destiné pour la vente. Si le Bœuf court si vîte que le Guase ne puisse le frapper de sa lance, il se sert du lacet pour l'arrêter.

Commerce de la Conception.

Le Commerce de la Conception deviendroit beaucoup plus riche, si le

sûr, en entrant par la Baie par le vent de terre, est de porter droit vers une lisiere de terre rouge, que l'on découvre au fond de la Baie, sur une Colline de médiocre hauteur, & continuer sur cette Ligne, jusqu'à ce qu'on ait dépassé la Basse: après quoi on gouverne vers le Village de Talcaguano, & l'on va mouiller à demie lieue de la Plage, sur un fond de cinq à six brasses d'eau; de sorte que l'Ile de Quiriquina couvre la Pointe de la Herradura. Il faut se garder aussi d'une autre chaîne de Rochers, entre le Morro & la Plage de Talcaguano, & ne pas approcher du Morro, parcequ'il y a là un Banc de Sable, qui court de cette chaîne jusqu'à Cerillo-verde. La marée entre avec furie par les deux bouches de la Baie; mais la bonne qualité du fond n'en laisse rien à craindre. *Relat. de Dom d'Ulloa*, Tom. II, chap. 6.

Description du Chili.

Païs étoit peuplé à proportion de sa fertilité & de son étendue : mais faute d'Habitans il est si médiore, qu'un seul Vaisseau suffit ordinairement pour la Traite. Callao ne manque pas d'y en envoïer un, tous les ans ; & quelques autres y viennent charger, moins régulierement, pour Valdivia & l'Ile de Chiloé. Les Marchandises qu'on en tire sont, le Sain-doux, la Graisse, une espece de Maroquin nommé *Cordouan*, du Beurre, des Fruits secs. Celles qu'on y apporte, pour l'usage des Habitans, sont des Baïettes, des Draps, des Tucayos de Quitto, quelques Etoffes d'Europe, du Fer & des Merceries. On fabrique quelques bonnes Baïettes dans le Canton.

§ XIII.

Description de Sant'Iago, Capitale du Chili, et caractere des Indiens de cette Province.

Cette Capitale d'une vaste Région étoit peu connue, avant le voïage de M. Frezier au Chili en 1713, & celui des deux Mathématiciens Espagnols en 1742. Leurs Observations réunies en forment une curieuse description.

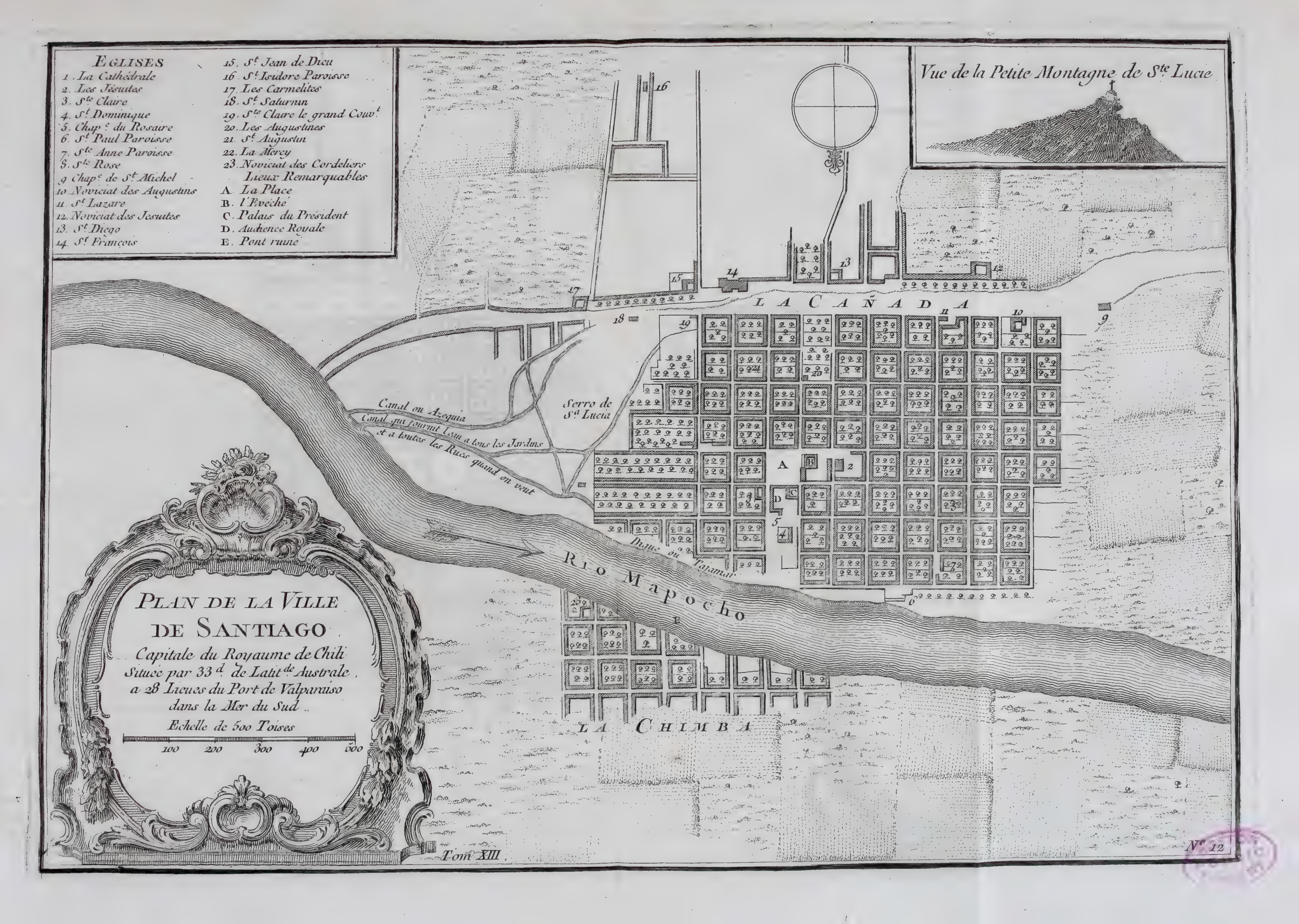
Sa Situation.

Elle est du nombre des Villes qui furent fondées par Valdivia, & l'on rapporte son origine au 24 de Février 1541. Son premier nom fut Sant'Iago de la Nouvelle Estramadure. La Vallée de Mapocho, où elle est située, par les 35 degrés, 40 minutes, de Latitude australe, à vingt lieues du Port de Valparaiso, n'est pas éloignée de celle de Chilé, d'où tout le Chili tire son nom. On vante beaucoup la situation de Sant'Iago. Sa Vallée, ou plutôt sa Plaine, n'a pas moins de vingt-cinq lieues d'étendue. Elle est traversée par une Riviere, nommée aussi Mapocho, qui arrose les murs de la Ville au Nord, & qui lui fournissant, par des aqueducs, une grande abondance d'eau, répand la fraîcheur & la fécondité dans les Jardins dont elle est remplie.

Sa grandeur & sa forme.

On lui donne mille toises de long, de l'Est à l'Ouest, & six cens de large du Nord au Sud. De l'autre côté de la Riviere, elle a un grand Fauxbourg, nommé *Chimba* ; & vers l'Orient, une colline de médiocre hauteur, appellée *Santa Lucia*, qui touche presque aux Maisons. Ses rues sont assez larges, droites, bien pavées, & se croisent si régulierement, qu'il n'y en a pas une qui n'aille exactement de l'Est à l'Ouest, ou du Nord au Sud. La grande Place, qui forme le centre de la Ville, est un quarré parfait, dont le milieu est orné d'une Fontaine. Le côté du Nord est occupé par le Palais de l'Audience roïale ; celui de l'Ouest, par le Palais de l'Evêque ; celui du Midi, par de grandes Boutiques, embellies d'arcades, & celui de l'Est, par de fort belles Maisons. Tout le reste de la Ville est composé de Quarrés, ou d'Iles de Maisons, qui par leurs distances & leur égalité ressemblent parfaitement à celles de Lima. Elles sont de briques crues, mais basses, par une précaution, aussi nécessaire ici qu'au Perou, contre les tristes effets des tremblemens de terre, dont Sant'Iago s'est plusieurs fois ressenti. En 1570, il en essuïa un qui bouleversa des Montagnes entieres dans d'autres parties du Chili. En 1647,

Ce qu'elle a souffert des Tremblemens de terre.


EGLISES
1. La Cathédrale
2. Les Jésuites
3. Ste Claire
4. St Dominique
5. Chape du Rosaire
6. St Paul Paroisse
7. Ste Anne Paroisse
8. Ste Rose
9. Chape de St Michel
10. Noviciat des Augustins
11. St Lazare
12. Noviciat des Jesuites
13. St Diego
14. St François
15. St Jean de Dieu
16. St Isidore Paroisse
17. Les Carmelites
18. St Saturnin
19. Ste Claire le grand Couvt
20. Les Augustines
21. St Augustin
22. La Mercy
23. Noviciat des Cordeliers
Lieux Remarquables
A. La Place
B. l'Evêché
C. Palais du Président
D. Audience Royale
E. Pont ruiné
Vue de la Petite Montagne de Ste Lucie
LA CAÑADA
Serro de Sa Lucia
Canal ou Azequia
Canal qui fournit l'eau a tous les Jardins et a toutes les Rues quand on veut
Digue ou Tajamar
Rio Mapocho
LA CHIMBA
PLAN DE LA VILLE DE SANTIAGO
Capitale du Royaume de Chili
Situé par 33d de Latitde Australe
a 28 Lieues du Port de Valparaiso
dans la Mer du Sud.
Echelle de 500 Toises
100 200 300 400 500
Tom XIII
No 12

le 13 de Mai, un autre renversa la moitié de ses Maisons. En 1657, le 15 de Mars, la terre trembla pendant un quart-d'heure entier, & détruisit la meilleure partie de la Ville. En 1722, le 24 de Mai, plusieurs Edifices furent encore maltraités. En 1730, le 8 de Juillet, la plûpart des Maisons furent absolument renversées, & les secousses durerent plusieurs mois. Sant'Iago s'est heureusement relevé de tant de disgraces, & les Edifices, quoique bas, y sont agréables & commodes.

Description du Chili.

Sant'Iago.

Eglises & Couvens.

Outre la Cathédrale, on y compte trois Paroisses; le Sagrario, Sainte Anne & Saint Isidore; trois Couvens de l'Ordre de Saint François; deux de Saint Augustin; un de Saint Dominique, un de la Merci, un de Saint Jean de Dieu, & cinq Colléges de Jésuites, qui sont San Miguel, le Noviciat, Saint Paul, Saint Xavier pour les Etudians séculiers, qu'on oblige à porter le Manteau brun & le Chaperon rouge, & celui de la Olleria, qui est une Maison de retraite. Il y a quatre Monasteres de Filles, deux de Sainte Claire, les Augustines & les Carmelites; sans compter ce que les Espagnols nomment la *Beateria*, qui est une Communauté libre sous la Regle de Saint Augustin. Toutes ces Maisons Religieuses sont aussi peuplées que celles du Pérou. Les Eglises en sont grandes; quelques-unes bâties de pierre, & les autres de briques crues. Celles des Jesuites sont les plus belles.

Habitans.

Dom d'Ulloa fait monter le nombre des Habitans de Sant'Iago à quatre mille Familles, la moitié d'Espagnols & le reste d'Indiens, ou de Races mêlées. Leurs usages & leur habillement sont les mêmes qu'à Quito. Les Hommes sont bien faits; les Femmes ont les traits agréables, le teint blanc & des couleurs vives; ce qui ne les empêche pas de se farder, & de mettre surtout beaucoup de rouge, sans considérer que non-seulement cette mode leur altere le teint, mais qu'elle leur gâte, presqu'à toutes, les gencives & les dents.

Tribunaux.

On a déja remarqué que l'Audience roïale, qui a son Siége aujourd'hui à Sant'Iago, l'avoit autrefois à la Conception. Ce Tribunal est composé d'un Président, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal, & d'un autre Fiscal pour les Indiens. Les affaires s'y jugent définitivement, ou du moins sans autre appel que pour le déni de Justice, au Conseil des Indes. Le Président, quoique dépendant en certains cas du Viceroi du Pérou, est tout-à-la-fois Gouverneur & Capitaine General du Chili, avec l'assujétissement singulier de passer six mois de l'année à la Conception, & six mois à Sant'Iago. On rappelle cette singularité, pour en observer une autre; c'est que pendant son absence de la Capitale, le Corrégidor de cette Ville exerce ses fonctions, sous le titre de Lieutenant Général, & qu'il étend sa Jurisdiction sur tous les lieux habités du Chili, à l'exception des seuls Gouvernemens militaires.

Le Corps de Ville, dont le Corrégidor est le chef, consiste en plusieurs Régidors, & deux Alcaldes ordinaires. Lorsque le Président est à Sant'Iago, la Jurisdiction du Corrégidor se réduit à la Police & au Gouvernement œconomique. Les Finances sont non-seulement recueillies, mais administrées par une Chambre roïale, composée d'un Trésorier, d'un Contrôleur, & de leurs Officiers. Deux autres Tribunaux de Sant'Iago

DESCRIPTION DU CHILI. SANT'IAGO.

ſont ceux de la Croiſade & de l'Inquiſition, mais tous deux dépendans de ceux de Lima, dont leurs Officiers ne ſont que les Commiſſaires. Le Chapitre de la Cathédrale eſt compoſé de l'Evêque, de trois Dignités, de quatre Chanoines, & de pluſieurs Prêtres ſubalternes.

Climat & Commerce de Sant'Iago.

Le climat & le terroir de Sant'Iago ne different point de ceux de la Conception; c'eſt-à-dire que non-ſeulement l'air, mais les Fruits & les Denrées y ſont les mêmes. On ſeme dans une partie des Métairies, & dans les autres on éleve & l'on engraiſſe des Beſtiaux. On trouve d'un côté des Haras, d'un autre des Vignes, & d'un autre des Arbres fruitiers. Ce ſont les vaſtes Campagnes de Sant'Iago, qui fourniſſent au Pérou du Froment, du Sain-doux & du Chanvre. Tous les ans on tranſporte au Callao environ cent cinquante mille Fanegues (52) de Froment, huit mille quintaux de cordages de Chanvre, & ſeize à vingt mille quintaux de Sain-doux; ſans compter les ſemelles de Cuir, les Cordouans, les Fruits ſecs, tels que des Noix, des Noiſettes, des Figues, des Poires & des Pommes, la Graiſſe, le *Chargui* ou Viande ſalée, les Langues fumées, &c. On ne porte point d'Olives, du Chili au Pérou, parceque ces deux Régions en produiſent avec la même abondance : mais l'Huile du Chili, ſurtout vers Coquimbo, eſt incomparablement meilleure. On en tire auſſi de fort bonne, des environs de Sant'Iago, quoique les Habitans n'aient jamais pris la peine d'y faire de grandes Plantations d'Oliviers.

En échange des Denrées & de l'Or même (53) que le Chili envoie au Pérou, il reçoit du Fil, des Draps, & des Toiles de la Fabrique de Quito, des Chapeaux, & quelques Baïettes, mais en petite quantité, parcequ'il s'en fabrique au Chili; du Sucre, du Cacao, des *Chancacas*, eſpece de Gâteaux de Sucre, nommés auſſi *Raſpaduras*, des Conſerves, du Tabac, de la Fayence, & toutes ſortes de Marchandiſes de l'Europe.

Entre le Chili, le Paraguay & Buenos-Aires, le Commerce ſe fait uniquement par la voie de Sant'Iago. Le Commerce paſſif conſiſte en Herbe du Paraguay, en Cire, & dans une eſpece de Suif, qui ſert à faire du Savon. L'Herbe du Paraguay paſſe du Chili au Pérou, & le Suif à Mendoza, où le Savon ſe fabrique. En échange, Sant'Iago fournit à Buenos Aires, des Etoffes du Païs, du Sucre, des *Ponchos*, qui ſont des Manteaux d'Hommes, du Tabac en poudre, des Vins & des Eaux-de-vie. Quand l'Aſſiente des Negres n'eſt point interrompue, ces Eſclaves viennent, au Chili, du Comptoir de Buenos-Aires, parceque la voie du Panama & du Pérou n'eſt pas ſi commode.

A l'égard du Commerce interieur, la Ville de Valdivia tire de Sant'Iago, en Denrées, la valeur de dix mille Piaſtres, & lui fournit en échange quelque Bois d'Alercé. On envoie dans l'Ile de Chiloé des Vins, des Eaux-de-vie, du Miel, du Sucre, de l'Herbe du Paraguay, du Sel, de l'Agi, ou Piment; & cette Ile, qui abonde en Bois d'excellente qualité, en envoie au Port de Valparaiſo, avec des Ponchos de ſes Fabriques, des Couvertures, des Sardines ſéches, & des Jambons ſi bien préparés, que leur délicateſſe les fait rechercher juſqu'au Pérou. Le Golfe de Chi-

(52) Meſure du poids de 150 livres.

(53) Voïez l'article des Mines.

loé est le seul Parage de toute la Mer-du-Sud où l'on trouve des Sardines. De Coquimbo, on envoie du Cuivre à Sant'Iago par Valparaiso; car malgré l'abondance de ce Métal dans toute la partie de la Cordilliere, qui est du côté de Sant'Iago & de la Conception, où Dom d'Ulloa ne craint pas d'assurer qu'on en trouve des chanteaux purs, de cinquante à cent quintaux, les Mines n'y sont point exploitées, & tout le Chili tire son cuivre de Coquimbo & de Guasco. Les retours se font en Cordouans, & en Savon de Mendoza, qu'on transporte sans cesse à Sant'Iago, d'où il se répand dans toute l'Audience.

Commerce avec les Indiens non soumis.

Le Commerce de Sant'Iago & des autres parties du Chili, avec les Indiens Gentils de la Frontiere, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des Mors de brides, des Eperons, des Couteaux, du Vin, & diverses sortes de Merceries. Ces Barbares, qui habitent un Païs riche en Or, & qui n'en font aucun usage, lui préferent un morceau de Fer. Ils donnent aux Espagnols des Vaches, des Chevaux, de jeunes Filles & des Garçons, que leurs propres Peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Cette espece de Traite s'appelle *Rascatar*, c'est-à-dire rançonner. Elle est abandonnée aux Guases, race mêlée de Sang Espagnol, dont on a déja vanté l'adresse. Ils vont dans le Païs de ces Indiens, & s'adressent directement aux Chefs des Familles; car elles ne sont point gouvernées par des Caciques, ou par des Curacas, comme l'étoient autrefois les Péruviens. Toute la forme de leur Gouvernement consiste à respecter leurs Anciens. Le Guase étale au Chef de Famille ce qu'il a de plus séduisant pour des Barbares, & ne manque point de lui présenter une petite quantité de Vin. Si le Traité se conclut, l'Indien publie dans tout le Village que cet Espagnol est ami de la Nation, & qu'on peut se fier à lui. Le Guase parcoure toutes les Cabanes. Il convient du prix de chaque Marchandise, & livre sans difficulté celles qu'on achete. Ensuite il se retire dans la premiere Habitation où il est venu, en avertissant, à son passage, qu'il se dispose à partir. Rien n'est plus admirable que l'empressement avec lequel chacun court à l'Habitation qu'il a choisie, pour lui délivrer fidelement le prix dont il est convenu. Il rassemble ses effets; il part, & le Chef de la Famille le fait accompagner jusqu'à la Frontiere, par quelques Indiens qui l'aident à mener les Chevaux & les Bœufs ou les Vaches qu'il a reçus en échange. Avant 1724, on leur portoit du Vin en abondance: mais l'expérience du danger a fait cesser cet usage. Il arrivoit que s'enivrant tous, ils prenoient subitement les armes, pour assommer tous les Guases, ou les Espagnols, qui se trouvoient dans leurs Habitations, sans respecter ceux dont ils avoient reçu des Marchandises: dans le même transport, ils fondoient sur les Forts & les Villages de la Frontiere, où ils tailloient en pieces tout ce qui tomboit en leurs mains.

Conduite des Guases.

Fidelité des Barbares.

Leur haine pour les Espagnols.

Les plus intraitables de ceux qu'on n'a jamais pû soumettre à la Domination Espagnole, sont les Habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la Riviere de Biobio, & ceux qui s'étendent vers la Cordilliere. Le Païs est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des Deserts inaccessi-

DESCRIPTION DU CHILI.

SANT'IAGO.

Comment ils leur font la guerre.

bles. Là se fortifiant par leur jonction avec d'autres Indiens, ils reviennent au Païs qu'ils habitoient. C'est ce mêlange de fuite & de resistance, de courage & de crainte, qui les rend comme invincibles, & qui ne cesse pas d'exposer le Chili Espagnol à leurs insultes. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les hostilités commencent aussi-tôt. Leur maniere de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les Villages dont ils sont voisins. Quelquefois ils font avertir d'autres Nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent faire courir la fleche, parcequ'ils font passer l'avis, d'une Habitation à l'autre, avec autant de vîtesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée, sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité, & le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armemens, rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au moment de l'exécution. Leur convocation faite, ils élisent entr'eux un Chef de guerre, auquel ils donnent le nom de *Toqui;* & dans les premieres ténebres de la nuit fixée, lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins, des Indiens qui vivent parmi eux les suprennent & les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés, ils entrent dans les petits Villages, dans les Métairies & les Chaumieres, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent sans distinction d'âge & de sexe. Après cette exécution, se réunissant en corps, ils forment une armée, dont l'audace s'attaque aux Forts & aux plus grandes Villes; plus redoutable néanmoins par le nombre, que par la discipline & l'habileté. Ces furieux emportemens leur ont souvent réussi, malgré les plus sages précautions des Gouverneurs Espagnols, parceque les secours qu'ils reçoivent continuellement les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez sanglantes pour se rebuter du combat, ils se retirent à quelques lieues du champ de Bataille; mais cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces Indiens ne déclarent jamais de guerre, qui ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations consistent à semer quelques Champs, à fabriquer des *Ponchos*, ou Manteaux, pour leur propre habillement; car dans leur barbarie, ils n'ont pas celle d'aller nus. C'est même à leurs Femmes qu'ils laissent ordinairement ce travail, tandis que s'abandonnant à l'oisiveté, ils passent le tems à boire d'une espece de cidre, composé réellement de pommes, qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs Cabanes sont si legeres, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparations: ce sont des racines, & de la farine de Maïz ou de quelque autre grain. Ainsi, faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risque, ils la regardent comme un amusement. Si la paix succede, c'est toujours moins à leur sollicitation qu'à celle des Espagnols. On convient d'une conference, qui a reçu le nom de *Parlamento*, à laquelle assistent le Président Gouverneur du Chili, le Mestre-de-camp avec les principaux Officiers de l'Armée, l'Evêque de la Conception, & quelques autres Personnes du premier rang. Du côté des Indiens, c'est le Toqui, avec les principaux Capitaines, qui sont en même-tems Députés de chaque Canton, & chargés de leurs suffrages.

fages. La derniere irruption se fit en 1720. Dom Gabriel *Cano*, Lieutenant Général des Armées d'Espagne, alors Gouverneur du Chili, prit de si sages mesures, qu'il força ces Barbares à demander la paix. Dans un Parlement, tenu en 1724, on leur accorda la possession libre de tout le Païs qui s'étend au Sud du Biobio, & tous les *Capitaines de Paix* furent supprimés. On donnoit ce titre à des Espagnols, qui résidoient dans les Villages habités par des Indiens convertis, & qui avoient fait naître le soulevement par leurs extorsions.

SANT'IAGO.

Ce que c'est qu'un Parlement & quelle en est la forme.

Outre ces Assemblées, qui se tiennent à l'occasion de quelque Traité, il s'en tient d'autres lorsqu'il arrive de nouveaux Présidens. La différence en est si legere, qu'il suffit d'en décrire une, pour donner une idée de toutes les autres. Lorsqu'on juge un Parlamento nécessaire, on en fait donner avis aux Indiens de la frontiere, & le jour est indiqué. Des deux côtés, on convient d'une escorte pour les Chefs. Les Espagnols campent sous des Tentes, & le Quartier général des Indiens est vis-à-vis, à peu de distance. D'abord les Anciens de chaque canton viennent saluer le Président. Il boit à leur santé : tous lui répondent ; mais c'est le Président qui leur verse à boire de sa propre main, & pour joindre quelque chose de plus réel à cette politesse, il leur distribue des couteaux, des ciseaux, & d'autres bagatelles, fort précieuses à leurs yeux. On commence ensuite à parler de paix, & de la maniere d'en observer les conditions ; après quoi les Indiens se retirent à leur Quartier, où le Président leur rend une visite, & leur fait porter une certaine quantité de vin, dont il les traite avant son départ. Les Indiens de la suite des Députés, qui ne les ont point accompagnés à l'Assemblée, paroissent alors, & se joignent pour rendre leurs devoirs au Président. Il leur fait donner aussi du vin ; ensuite il reçoit à son tour un présent de Veaux, de Bœufs, de Chevaux & d'Oiseaux.

La paix étant conclue par ces caresses mutuelles, le Président ne dédaigne point, pendant la suite des conférences, d'admettre à sa table les principaux Chefs, ou ceux du moins auxquels il reconnoit de la douceur & de la raison. Il se tient une espece de Foire, où les Guases accourent avec leurs Merceries, & les Indiens avec des Ponchos & des Bestiaux. Ces Marchandises se troquent, & la bonne-foi régne dans ces Traités.

Foible progrès du Christianisme parmi ces Indiens.

Ces mêmes Indiens, qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols, accordent l'entrée de leur Païs aux Missionnaires, quelque différence qu'il y ait entre leurs sauvages maximes & celles qu'on leur prêche. Plusieurs se font baptiser ; mais ils ne renoncent point aisément à la vie libre dans laquelle ils sont élevés, & la plûpart de ces Nouveaux-convertis n'ont aucune sorte de Religion. Avant la guerre de 1720, les Missionnaires en avoient rassemblé un assez grand nombre, dont ils avoient formé des Villages, sous les noms de *San Christoval*, *Santa Fé*, *Santa Juana*, *San Pedro*, & *la Mocha*. Dans tous les Forts de la Frontiere, il y avoit aussi des Aumôniers païés par le Roi pour les instruire : mais, à la premiere nouvelle du soulévement, tous les Néophytes disparurent, & se joignirent aux Guerriers de leur Nation. Depuis

DESCRIPTION DU CHILI.

SANT'IAGO.

la publication de la Paix, ils ont demandé volontairement le retour des Missionnaires, qui ont recommencé à les rassembler, mais en moindre nombre.

Quoique dans leurs guerres, ces Indiens ne fassent de quartier à personne, surtout aux Espagnols, ils ne laissent pas d'épargner les Femmes blanches : mais ils les enlevent, & les conduisent dans leurs Terres, où ils vivent familierement avec elles. Delà vient cette multitude d'Indiens blancs & blonds, qu'on prendroit pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix, il en vient un grand nombre dans les Villes & les Bourgs Espagnols, qui s'engagent à travailler pour un certain prix, l'espace d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir emploïé leur salaire en Merceries. Tous ces Peuples, sans distinction de sexe, portent des Ponchos & des Manteaux d'étoffe de laine ; mais cet habillement est fort court, & ne leur descend pas jusqu'aux genoux. Les Nations plus éloignées des Etablissemens d'Espagne, qui habitent au Sud de Valdivia, & ceux de la Côte voisine de Chiloé, ne portent aucune espece d'habit. Ceux d'Arauco, de Tucapel, & des bords du Biobio, nourrissent quantité de Chevaux, & sont fort exercés à les monter. Aussi leurs Armées sont-elles composées de cavalerie & d'infanterie. Leurs armes sont des Lances fort longues, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse, le Javelot, & d'autres Instrumens de cette nature.

Excellentes races de Chevaux.

Dom d'Ulloa fait observer que c'est du Roïaume de Chili que sont venues des races de Chevaux & de Mules, dont il vante beaucoup la vîtesse. Il ajoute que ces Animaux doivent sans doute leur origine aux premiers, qui furent transportés d'Espagne en Amérique ; mais aujourd'hui, dit-il, ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à ceux d'Espagne, qu'à ceux de toutes les Indes. On y conserve plus fidellement les races. Les Coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, & galopent si legérement, que le Cavalier ne sent pas la moindre agitation. Du côté de la figure, ils ne cedent rien aux plus beaux Andalous. Leur taille est belle. Ils sont pleins de feu & de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-elles rechercher. Les plus beaux sont envoïés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait a porté quantité de Particuliers à former des Haras dans les Provinces du Pérou, pour en étendre la race : mais c'est toujours à ceux du Chili, surtout des environs de Sant'Iago, qu'on donne la préférence.

Avantures de M. Cheap, mené à Sant'Iago, après avoir perdu son Vaisseau.

Il paroit que Dom d'Ulloa s'emploïoit à recueillir ses Observations sur cette Ville, lorsqu'on y amena, de l'Ile de Chiloé, M. David *Cheap*, un des Capitaines de l'Escadre de l'Amiral Anson, qui aïant échoué, en 1741, sans savoir où, ni comment, mais entre les 46 & les 47 dégrés de Latitude, tomba heureusement entre les mains des Espagnols. Ses avantures n'étant connues que par le recit de Dom d'Ulloa, il est d'autant plus naturel de leur donner place ici, qu'elles ne peuvent être plus rapprochées du Journal de M. Anson, qu'on a donné dans le Tome XI de ce Recueil.

M. Cheap, après son malheur, envoïa, dans sa chaloupe, une partie de son équipage, pour reconnoître divers canaux formés par des Côtes,

qu'il prenoit pour celles d'autant d'Iles (54). Il se dégagea de ce labyrinthe, & se crut enfin sur la Côte du Continent. Mais n'aïant aucune espérance de pouvoir remettre son Vaisseau à flot, il prit le parti d'en emploïer les pieces, avec la Chaloupe, à construire un Bâtiment sur lequel il pût gagner l'Ile de Juan Fernandez : c'étoit le rendez-vous marqué pour toute l'Escadre. On se barraqua dans un lieu commode, & les piéces qu'on put sauver du Vaisseau furent soigneusement rassemblées. Mais à peine eut-on commencé l'Ouvrage, que la discorde l'interrompit. Quelques Officiers, jugeant qu'il y avoit de la témérité à tenter, sur un si frêle Bâtiment, le trajet jusqu'à l'Ile Juan Fernandez, dans l'incertitude même d'y trouver l'Escadre, proposerent de passer le Détroit de Magellan, pour se rendre à l'Ile de Sainte Catherine, où ils avoient touché dans leur route ; & le chagrin de voir persister M. Cheap dans sa premiere résolution, les fit comploter sourdement contre lui. Ils gagnerent la plûpart des Matelots ; & la conspiration fut si secrete, qu'on reprit tranquillement le travail. Lorsqu'il fut achevé, les Factieux chercherent le moïen de se défaire du Capitaine & de ses Partisans. On pensa d'abord à les poignarder ; mais cet avis aïant paru trop cruel, on se tint à la résolution de s'enfuir sur le Bâtiment, & d'abandonner à leur mauvais sort ceux qui refuseroient de prendre la même route. Il ne restoit de fideles à M. Cheap, que M. Thomas *Hamilton*, Lieutenant d'Infanterie, deux Volontaires de la Marine, & six Matelots. Un jour, ils furent saisis & liés par les Rebelles, qui mirent aussitôt à la voile, sans leur laisser aucune sorte de provisions. Ces Perfides prirent en effet leur route vers le Détroit & l'Ile de Sainte Catherine ; mais aïant fort peu de vivres, la faim les fit périr presque tous ; & l'Auteur apprit ensuite, en Angleterre, qu'il n'y en étoit retourné qu'un fort petit nombre.

Les Indiens du Païs, qui ne s'étoient pas fait voir sur la Côte pendant qu'on travailloit à la construction du Bâtiment, y arriverent lorsqu'il fut parti. Ces Peuples sont vagabonds, & ne se nourrissent que de leur pêche, pour laquelle ils ont des tems & des lieux réglés, tantôt au Sud, tantôt au Nord, suivant les lumieres qu'ils doivent à l'expérience. Ce fut dans une de ces courses, qu'ils rencontrerent M. Cheap & ses trois Officiers. Les six Matelots s'étoient éloignés, pour chercher quelque nourriture dans les Montagnes, & n'avoient pas reparu depuis plusieurs jours. Un sentiment de pitié, dont les Sauvages ne purent se défendre à la vue de quatre hommes exténués de faim & de misere, les porta sur-le-champ à leur donner toute sorte de secours. Ils les emmenerent avec eux, en continuant de les traiter avec la même bonté. D'autres Indiens furent informés de cette nouvelle, & la communiquerent à leurs Alliés. Elle passa ainsi de bouche en bouche jusqu'à l'Ile de Chiloé, d'où le Gouverneur Espagnol fit partir une Barque, pour se procurer des informations plus exactes. Bientôt les quatre Anglois arriverent dans l'Ile, à bord de ce Bâtiment, & furent envoïés au premier Port du Chili, d'où le Président se les fit amener

(54) C'étoient en effet celles qui bordent la Côte du Continent au Sud de Chiloé, & qui forment un Archipel, dont aucun Geographe n'a fait mention jusqu'à Dom d'Ulloa, parceque cette Côte est très peu connue. Voïez, ci-dessous, les Eclaircissemens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.

DESCRIPTION DU CHILI.

SANT'IAGO.

à Sant'Iago. Ensuite, on profita du départ des deux Mathématiciens Espagnols, pour les embarquer avec eux & les faire passer en Europe. (55).

Route de Valparaiso à Sant'-Iago.

M. Frezier nous apprend la route de Valparaiso à Sant'Iago, dans le recit d'un voïage que sa seule curiosité lui fit faire à cette Capitale. » Nous » partîmes, dit-il, de Valparaiso la veille de la Toussaints 1712, & » nous passâmes par le grand chemin de Sapata. Je fus fort surpris, la » premiere journée, non-seulement de voir qu'il falloit la faire sans dé- » brider, mais coucher le soir en pleine campagne, faute de Maison, » quoiqu'on m'eût promis un bon logement. J'appris, par expérience, que » ce qu'on nomme *Alogamiento* au Chili, ne signifie qu'un endroit où » il y a de l'eau & du pâturage pour les Mules. Cependant nous avions » passé à demi-quart de lieue de Sapata, qui est un Hameau, & le seul » qu'il y ait en trente lieues de chemin : mais ce n'est pas l'usage du » Païs de loger dans les Maisons.

» Le lendemain, nous passâmes la Montagne de Sapata, qui est fort » haute. Ensuite, après avoir traversé la Vallée de Poangue, arrosée par » une petite Riviere, qui est dangereuse dans le tems des pluies, nous » passâmes une autre Montagne, plus roide que la précédente, appellée » *la Costa de Prado*, & nous allâmes loger, à la descente de l'autre » côté, sur les bords de la petite Riviere du Podaguel. Pendant ces deux » journées, nous ne vîmes presqu'aucunes Terres labourées. Toutes les » Campagnes sont desertes, & pleines de certains arbres épineux, qui » rendent les chemins très incommodes. Enfin, le 2 d'Octobre au ma- » tin, nous arrivâmes à Sant'Iago, qui n'étoit qu'à 4 lieues de notre loge- » ment au-delà du Podaguel. Ainsi j'ai compté vingt-huit lieues depuis » Valparaiso, quoiqu'Herrera n'en compte que 14 (56). «

Retour par les Mines d'or de Tiltil.

Le même Voïageur nous donne d'autres lumieres à son retour. » L'envie, » dit-il, que j'avois de voir des Mines d'or & de nouveaux objets me fit » prendre, pour retourner à Valparaiso, la route de *Tiltil*, qui ne fait » qu'un détour de deux lieues. Ce Païs est un peu moins desert que celui » de Sapata. On y voit quelques terres labourées ; & quoiqu'on y passe une » Montagne fort rude, il n'y a point de ces défilés incommodes, parmi » des Arbres épineux, où l'on est déchiré de toutes parts. J'arrivai donc » à Tiltil, petit Village situé un peu plus qu'à demie côte, d'une haute » Montagne toute pleine de Mines d'or : mais outre qu'elles ne sont pas » fort riches, le Minerai, ou Pierre de mine, en est fort dur, & l'on » y voit peu d'Ouvriers, parceque l'eau manque aux Moulins pendant » quatre mois d'Eté. J'y vis cinq de ces Moulins, que les Espagnols nom-

(55) Voïage du Pérou, T. II, Liv. 3, chap 2. Ils arriverent à Brest avec Dom Juan le 31 d'Août 1745, sur l'Escadre de M. de l'Etanduaire, & passerent de ce Port en Angleterre.

(56) Relation de la Mer du Sud, p. 89. M. Frezier n'eut pas peu de peine à trouver le moïen de faire ce Voïage, parceque les Espagnols n'accordent pas volontiers l'entrée de leurs Domaines aux Etrangers. Dans la crainte qu'on ne lui en refusât la permission, il feignit de partir pour aller s'embarquer à la Conception, avec un Capitaine François qui revenoit en Europe. Un autre, dit-il, qui s'étant perdu à Buenos-Aires, voulut passer à la Mer du Sud par Sant'-Iago, y fut emprisonné sans autre sujet.

» ment *Trapiches*, & qui ressemblent à ceux dont on se sert en France pour » écraser des Pommes (57). En sortant de Tiltil, & continuant ma route » pour Valparaiso, on me fit remarquer, à la descente de la Montagne, du » côté de l'Ouest, une Contrée qui contient un riche *Lavadero* (58). On » y trouve souvent des morceaux d'Or vierge, qui pesent près d'une once; » mais l'eau y manque aussi dans l'Eté. Le même jour je passai à *Limache*, village où fut trouvé l'Arbre dont le Pere *Oualle* donne la figure » dans sa Relation des Missions du Chili. On en voit un semblable, à » deux lieues de Sant'Iago, vers l'Ouest-Nord-Ouest : c'est une Croix for» mée par la nature, sur laquelle est un Crucifix de même bois, comme » en bas relief : mais les Sculpteurs y ont fait quelques changemens, » qui ne permettent plus de reconnoître sa figure naturelle. Enfin j'arri» vai à Valparaiso, dégoûté de voiager dans un Païs, où l'on ne trouve » ni Maisons, ni vivres, ni lieux où l'on puisse se loger. Il y faut por» ter jusqu'à son lit, si l'on ne veut coucher, comme les Habitans du » Païs, à la belle étoile, sur des peaux de Mouton. «

DESCRIPTION DU CHILI. SANT'IAGO.

Ouvrage singulier de la Nature.

Ce dégoût n'empêcha point M. Frezier de visiter quelques autres lieux, dont on ne trouve la description que dans son Journal. A l'occasion du Chanvre, qui vient des Vallées de Quillota, d'Acomagua, de Ligua & de Limache, il observe que la premiere de ces Vallées est à neuf lieues au Nord-Est-quart-Nord de Valparaiso, & que c'est un des premiers endroits où les Espagnols commencerent leurs Etablissemens. Elle est traversée par la Riviere de Chilé, du nom de laquelle on a déja remarqué que s'est formé celui de Chili, plutôt que d'un autre mot Indien, qui signifie froid, comme le dit Herrera; ce qui conviendroit mal à la température du Païs. La Vallée de Quillota produisoit tant d'or, que les Espagnols crurent y devoir bâtir un Fort, pour s'y établir en sureté, & tenir en bride les Indiens qu'ils emploïoient à le tirer : mais ces Peuples s'en saisirent, par une ruse assez ingénieuse. Un d'entr'eux y porta un jour une marmite pleine de Poudre d'or, pour exciter l'avidité des Soldats de la Garnison. En effet, ils s'assemblerent autour de ce petit Trésor; & pendant qu'ils étoient occupés du partage, une trouppe d'Indiens, cachés & fort bien armés, vint fondre sur eux, & les surprit sans défense. Les Vainqueurs détruisirent le Fort, qui n'a jamais été rétabli, & les Espagnols perdirent l'envie d'y venir chercher de l'or. Aujourd'hui cette Vallée n'a de considérable que la fertilité du terroir. Elle renferme un Village d'environ cent cinquante Blancs & trois cens Indiens ou Metifs, qui font commerce de blé, de chanvre & de cordage. Ils font les cordages, blancs, & sans goudron, parcequ'ils n'en ont pas d'autre que celui qu'ils reçoivent du Mexique & de Guayaquil, qui brule le chanvre, & qui n'est propre qu'au bois des Navires. La Plaine de Quillota est fort agréable. » Je m'y suis trouvé, ajoute l'Auteur, au tems du Carnaval, qui arrive » dans ce Païs au commencement de l'Automne. J'étois charmé d'y voir » une si grande quantité des plus beaux fruits de l'Europe, qu'on y a » transplantés, & qui réussissent merveilleusement; surtout les Pêchers, » dont il se trouve de petits Bois, qui croissent sans culture, & sans

Vallées visitées par M. Frezier.

Ruse Indienne, qui coûte cher aux Espagnols.

(57) Voïez l'article des Mines. (58) Lavoir.

» autre ſoin que de faire couler, au pied des arbres, de petits Ruiſ-
» ſeaux qu'on tire de la Riviere, pour ſuppléer, pendant l'Eté, au dé-
» faut de pluie.

Extrême abondance de blé au Chili.

La Riviere ſe nomme auſſi Riviere d'Aconcagua, parcequ'elle vient d'une Vallée de ce nom, fameuſe par la quantité de Blé qu'on en tire tous les ans. C'eſt delà & des environs de Sant'Iago, que vient tout celui qui ſe tranſporte de Valparaiſo au Callao, à Lima & dans d'autres endroits du Pérou. Quand on ne connoit point la qualité de la terre, qui donne ordinairement ſoixante & quatre-vingt pour un, on a peine à comprendre qu'un Païs ſi deſert, où l'on ne voit quelques Terres labourées que de dix en dix lieues, puiſſe fournir tant de grains, outre celui qui eſt néceſſaire à la nourriture de ſes Habitans. Pendant huit mois que M. Frezier & les François de ſon Vaiſſeau paſſerent à Valparaiſo, il en ſortit trente Bâtimens chargés de blé, dont chacun portoit environ ſix mille Fanegues, quantité ſuffiſante pour nourrir ſoixante mille Hommes. Il ne laiſſe pas d'y être à très bon marché. La Fanegue, c'eſt-à-dire cent cinquante livres, ne coûte que depuis dix-huit juſqu'à vingt-deux réaux ; ce qui revient à neuf ou dix livres de notre monnoie ; très petite ſomme pour le Païs, où la plus baſſe monnoie eſt une piece d'argent de quatre ſous & demi de France, qu'on peut comparer à deux liards, par rapport à la diviſion & la valeur. Comme il ſe paſſe ſept ou huit mois de l'année ſans pluie, la terre ne peut être cultivée dans tous les cantons qui n'ont pas de ruiſſeaux : mais les Montagnes n'en ſont pas moins couvertes d'Herbes, entre leſquelles il s'en trouve d'aromatiques & de médicinales. (59).

Vallée de Viña à la Mar.

Enfin M. Frezier viſita les Mines & les Lavaderos de la Palma, quatre lieues à l'Eſt-quart-Sud-Eſt de Valparaiſo, où quelques Religieux avoient des Ouvriers pour leur compte ; celles de Saint Chriſtophe de Lampaguy, près de la Cordilliere, à 31 degrés de Latitude ; & la Vallée de *Viña à la Mar*, à une lieue & demie de Valparaiſo au Nord-Eſt, d'où l'on tire, non-ſeulement du bois à feu, dont les Navires font leur proviſion, mais encore des planches & des cordages. Quatre ou cinq lieues plus loin, on trouve du bois de conſtruction pour les Vaiſſeaux. Champloret le Brun, Capitaine de l'Aſſomption, Vaiſſeau François, en fit faire une Barque de trente-ſix piés de quille (*).

(59) Voïez l'article d'Hiſtoire Naturelle.

(*) M. Frezier, *ubi ſuprà.*



DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

CHAPITRE IV.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

INTRODUCTION.

QUELQUE utilité qu'on puisse tirer des Descriptions Chorographiques, elles ne laissent ordinairement qu'une connoissance vague des noms & de la situation des lieux, sans éclaircissement sur les routes, & par conséquent, sans le plus important de tous les secours, pour regler la marche d'un Voïageur, qui éprouve à chaque pas la nécessité d'un guide. C'est un avantage qu'il ne faut chercher que dans les Relations particulieres, où l'on trouve des chemins ouverts, & comme tracés par l'expérience. Cette raison nous suffiroit seule pour en placer ici quelques-unes; mais joignons-y celle de faire honneur à des noms célebres, qu'on seroit surpris de ne pas trouver dans ce Recueil (60).

§ I.

VOÏAGES DE FRANÇOIS CORREAL.

CORREAL. 1692. Son départ & son caractere.

LES Observations innombrables de ce Voïageur, & l'immensité de ses courses dans les deux parties du Continent de l'Amérique, nous ont déja donné plus d'une occasion d'emploïer son témoignage. Il nous apprend lui-même, avec une modestie singuliere, qu'étant né à Carthagene en Espagne, & sa passion pour les Voiages l'aïant emporté sur les remontrances de ses Parens, il quitta sa Patrie dès l'âge de 18 ans, » avec de » si foibles recommandations, qu'elles ne l'éleverent presque point au-» dessus du rang de *petit Apprenti Marinier* (61) «. Il s'embarqua, le 19 Mai 1666, dans le Port de Cadix, pour se rendre aux Iles Espagnoles, & le goût du libertinage le jetta bien-tôt parmi les Flibustiers Anglois, qui ne lui firent pas mener une vie fort innocente. Ensuite les années aïant meuri sa raison, il emploïa une partie du bien qu'il avoit gagné, à faire d'utiles Voïages, dont on a vu particulierement les fruits dans ses Observations sur le Mexique. Mais il n'est question, dans cet article, que de le suivre au Pérou, où il arrive en 1692 (62).

La saison, dit-il, la plus favorable, pour passer de Panama au Pérou, est dans les trois premiers mois de l'année (63). La Mer est ouverte alors,

(60) C'est faire entendre que je continue de supprimer ceux qui méritent moins d'attention, & que je me suis réduit, suivant ma promesse, à fondre ce qu'ils ont d'utile dans les articles précédens.

(61) Recueil de Voïages dans l'Amérique Méridionale, traduits de l'Espagnol & de l'Anglois, Amsterdam, 1738.

(62) *Ibid.* p. 273.

(63) C'est ici l'occasion de placer les Observations de Dom d'Ulloa sur cette Côte. Les mêmes Brises qui causent, comme on l'a remarqué, le changement des saisons & du climat à Panama, font varier le tems dans la traversée de ce Port à la Puna, ou plûtôt jusqu'au Cap Blanco. Lorsque ce vent, qui

Iles des Perles.

& les vents du Nord y soufflent. On peut aussi voïager à la fin d'Août & de Septembre, mais moins agréablement qu'en Janvier, Février & Mars. Pendant le reste de l'année, les vents du Sud & du Sud-Ouest rendent la navigation fort dangereuse. Les Navires, qui partent de Panama, touchent aux Iles des Perles, & s'y rafraîchissent. Ces Iles ont pris ce nom, du grand nombre de Perles qu'on y trouva lorsqu'elles furent découvertes : mais on n'y en apperçoit plus. Delà Correal prit sa hauteur à l'Ouest, pour venir reconnoître la Pointe de Garachine, qui est Nord-Ouest & Sud-Est à Caboga. Cette Pointe est une Terre haute & montagneuse. Ensuite la Côte s'étend à Rio de Pinas, Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-au-Sud. On voit, le long de la Côte, quantité de Pins, dont elle porte le nom. Elle continue de s'étendre, Sud, & Sud-quart-à-l'Ouest, jusqu'au Cap de Corrientes. Les courans y sont fort rapides, & prennent leur cours à l'Est. Un Navire, qui fait voile la nuit dans ces Parages, doit souvent mouiller l'ancre ; & quelquefois, lorsqu'il se croit fort avancé le matin, il se trouve arrêté, ou dérivé par les courans, jusqu'à se voir forcé de croiser pendant quinze jours autour du Cap, sans aucune possibilité d'avancer.

Côte depuis Panama jusqu'au Perou.

Avis pour les Pilotes.

Correal arriva ensuite à Palmas, & bien-tôt à Buenaventura, Port du Popayan. Du Cap Corrientes à Palmas, la distance est de 22 lieues ; & de 9, depuis Palmas jusqu'à la Baie de Buenaventura. Proche du rivage, qui est fort élevé, on trouve un écueil haut, à l'entrée même de la Baie ; par les trois degrés & demi du Nord. Toute cette Côte est bordée de hautes Montagnes, & plusieurs Rivieres s'y jettent dans la Mer. Depuis la même Baie, la Côte court, Est, & Est-quart-au-Sud, jusqu'à la Gorgone. Elle est fort basse, pleine de Bois & de Monticules. Entre plusieurs Rivieres, qui en sortent aussi, la principale est celle de Saint Jean.

Les Indiens de cette Contrée sont Guerriers, & mortels Ennemis des

court du Nord au Nord-Est, a commencé à se faire sentir à Panama, il s'étend peu à peu, & combat les vents du Sud, jusqu'à ce qu'il les ait surmontés, & qu'il se soit établi. Ordinairement les Brises ne se font pas sentir au-delà de l'Equateur, où elles ont même assez peu de force, de sorte qu'elles sont souvent interrompues par des calmes, ou par d'autres vents foibles & variables. Quelquefois pourtant elles pénetrent plus loin, & jusqu'à l'Ile de Plata, ou aux environs. Leur plus grande force se fait toujours sentir, à mesure qu'on approche de Panama. Elles nettoient l'air de tout nuage, elles éclaircissent les Côtes en écartant les brouillards, & ne sont point accompagnées de pluies orageuses: mais elles poussent des bouffées violentes & fréquentes, surtout depuis le Cap San Francisco jusqu'au Golfe de Panama.

Quand elles cessent, les vents du Sud commencent à s'animer, & deviennent plus forts, que ne le sont les Brises lorsqu'elles sont bien établies. Ces vents ne viennent pas précisément du Midi, comme plusieurs l'ont cru. Ils courent du Sud-Est au Sud-Ouest, & s'éloignent plus du Sud en certains tems qu'en d'autres. Quand ils inclinent au Sud-Est, qui est le côté du Continent, ils sont accompagnés d'orages & de tempêtes, qui heureusement ne sont pas de longue durée. Les Navires, qui font la traite du Pérou & de Guayaquil pour Panama, partent de leurs Ports pendant que les vents du Sud regnent, pour profiter de ceux du Nord, à leur retour, & pour abréger leur navigation : non qu'ils ne fassent ce trajet lorsqu'il regne d'autres vents ; mais alors ils risquent d'être plus long-tems en Mer, jusqu'à ce qu'ils aient gagné le Port de Payta. S'il leur arrive de naviguer ainsi dans la saison contraire, ils sont obligés de relâcher aux Ports de Tumaco, d'Aumes, de Manta, ou à la Pointe de Sainte Helene, pour faire de l'eau & des vivres.

Espagnols,

Divers Voïages au Perou.

Correal. 1692.

Eſpagnols. Ils habitent dans des maiſons élevées ſur des poutres, dont la forme repréſente une eſpece de Tonneau. Le Païs eſt très fertile. La Volaille & le Gibier y ſont en abondance; mais les Habitans n'en vivent pas moins de Plantains & de Maïz. On prétend que la Terre y eſt riche en or, & que les Torrens en entraînent beaucoup des Montagnes; mais le Païs eſt ſi marécageux, qu'il ne peut être aiſément conquis.

La Gorgone.

La Gorgone eſt une Ile d'environ deux lieues de circuit; terre élevée. La pluie & le tonnerre y regnent pendant huit mois de l'année. C'eſt dans cette Ile que François Pizarre & ſes Compagnons eurent beaucoup à ſouffrir de la ſoif & de la faim, dans leur premier Voïage au Pérou. La Côte s'étend enſuite, Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à l'Ile qu'on nomme del Gallo. Elle eſt inégale, & laiſſe paſſage à pluſieurs Rivieres. Cette Ile n'a qu'une lieue de tour, & git préciſément à deux degrés. Delà, la Côte s'étend, Sud-Oueſt, juſqu'à la Pointe de Manglares, qui tire ce nom d'une grande abondance de Mangliers. On compte neuf lieues, de l'Ile del Gallo à cette Pointe. Dans cet eſpace, la Côte eſt bordée de baſſes Collines, & s'ouvre à quelques eaux qui ſe rendent dans la Mer. Delà, elle continue de s'étendre, Sud-Oueſt, juſqu'à la Riviere de Sant'Iago. Un Golfe y forme un coude de terre baſſe, qui porte le nom d'Ancon Sardinas. Vers l'embouchure de la Riviere, le bord eſt ſi droit, qu'un Vaiſſeau qui le touche de proue, ne laiſſe pas d'y être ſur quatre-vingt braſſes de profondeur. Il arrive auſſi que de deux braſſes, on ſe trouve tout-d'un-coup ſur quatre-vingt-dix : ce qui vient du cours impétueux de la Riviere. Mais ces Bancs ne ſont pas aſſez dangereux pour nuire à la route d'un Navire. La Baie de Saint Matthieu eſt au Sud-Eſt-quart-au-Sud. D'ici, la Côte s'étend à l'Oueſt, vers le Cap Saint François, à dix lieues de Saint Matthieu Ce Cap fait partie d'une Terre haute. Enſuite la Côte court au Sud-Oueſt, juſqu'à la Pointe de Paſſao. Entre ces deux Pointes, on rencontre les Rivieres qui ſe nomment Quiximas, & pluſieurs bons

Bancs de Sant-Iago.

Tels ſont les vents aliſés, qui regnent toujours, dans cette traverſée; ou du moins les changemens, qui arrivent quelquefois, durent peu, & le vent établi reprend toujours le deſſus.

Les courans ne tiennent point une route ſi réguliere; car dans la ſaiſon des Briſes, les eaux courent depuis Morro de Puercos, juſqu'à la hauteur de Malpelo au Sud-Oueſt & Oueſt; & de-là juſqu'au Cap San Franciſco, elles portent à l'Eſt & Eſt-Sud-Eſt, en inclinant un peu vers la Gorgone. Depuis le Cap San Franciſco, elles portent au Sud & Sud-Oueſt, & conſervent cette direction juſqu'à 30 & 40 lieues en mer; avec cette différence, que leur mouvement eſt plus ou moins fort, ſuivant la force ou la foibleſſe des Briſes.

Pendant le ſouffle des vents du Sud, les courans portent auſſi à 30 ou 40 lieues en Mer, depuis la Pointe de Sant'Helena juſqu'au Cap San Franciſco, par Nord & Nord-Oueſt. Delà juſqu'à la hauteur & le Méridien de Malpelo, ils inclinent vers l'Eſt avec beaucoup de force, & au Sud-Eſt depuis Morro de Puercos, le long de la Côte, à quelque diſtance néanmoins, puiſque leur direction tend vers le Golfe de la Gorgone: mais depuis Malpelo juſqu'à Morro de Puercos, par le Méridien du premier, ils portent avec violence au Nord-Oueſt & à l'Oueſt. Le premier effet ſe remarque pendant le regne des Briſes, & le ſecond pendant celui des vents du Sud.

Dans toute cette traverſée on éprouve rarement une Mer mâle. Les grains de vents & de pluie y ſont plus fréquens, ſans agiter beaucoup la Mer, & ceſſent même lorſque le vent s'affoiblit. Pendant les vents du Sud, les brouillards ſont épais ſur les Côtes : au contraire, ils ſont clairs dans le vent des Briſes. Liv. IV, ch. 2.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

CORREAL. 1692.

Havres, où les Vaisseaux trouvent de l'eau & des rafraîchissemens. Plus loin, dans les Terres, on découvre les Montagnes de *Quacos*.

Puerto-Vejo.

Depuis le Cap de Passao, la Côte du Pérou s'étend au Sud, & Sud-quart-à-l'Oueſt, jusqu'à Puerto vejo; mais on trouve, auparavant, le petit Port de Characas, où l'on peut aborder sans péril, & qui est fort commode pour se radouber; quelques Ilets, qui s'offrent dans l'intervalle, peuvent être évités sans peine. Puerto vejo est une des cinq premieres Villes, que les Espagnols bâtirent dans la partie platte du Pérou: mais l'intempérie de l'air s'est toujours opposée à ses progrès. On assure néanmoins qu'elle a, dans son voisinage, des Mines d'Emeraudes, que les Indiens tiennent cachées. Ils avoient autrefois quantité d'or & d'argent, dont on n'a pas mieux connu la source; & leur misere est telle aujourd'hui, que la Cour d'Espagne, pour les soulager, ne les oblige à païer que le dixieme du revenu de leurs Terres. A la premiere arrivée des Espagnols, les Habitans du Païs se réfugierent, comme des Oiseaux, sur les branches des arbres. Ils y avoient des Cabannes, pour s'y mettre à couvert de leurs Ennemis; leur Païs d'ailleurs est fort marécageux, & si sujet aux inondations, que ne trouvant presque jamais de sûreté sur terre, ils sont souvent obligés d'en chercher entre la Terre & le Ciel. Lorsqu'ils se virent attaqués par les Espagnols, ils se défendirent avec un courage extraordinaire, à coups de pioches & de javelots, & vuidant, sur la tête de leurs Ennemis, des pots pleins d'eau bouillante. Il en coûta beaucoup pour les dénicher & les soumettre, surtout avec la difficulté qu'il y avoit à se procurer des vivres.

Ile de Plata.

Au-delà de Puerto vejo & de Sant'Iago, on rencontre Monte-Christi, & plus loin, au Sud, le Cap de Saint Laurent. Ensuite, vers le Sud-Oueſt, on a l'Ile de Plata, où les Indiens de cette Côte alloient sacrifier à leurs Idoles, des Brebis, des Agneaux & même de petits Enfans. Lorsque François Pizarre & ses douze Compagnons découvrirent le Pérou, ils aborderent à cette Ile, & la trouverent remplie de Joïaux d'or & d'argent, de Mantes à l'Indienne & de Casaquins d'une fort belle laine: c'est l'origine du nom de Plata, qui lui est resté; mais on la nomme aussi Saint Laurent, du Cap de ce nom. Les Indiens de la Côte, comme les Calchaquis, Peuple situé entre le Pérou & le Tucuman, avoient quantité d'usages qui sembloient venir de la Nation Juive, tels que la circoncision, & l'aversion pour la chair de Porc.

Port del Callo. Salango. Rio Colanche.

En suivant, au Sud, & Sud quart-à-l'Oueſt, jusqu'à la Pointe de Sainte Helene, on trouve le Port del Callo; ensuite, Salango, & Rio Colanche; enfin Sainte Helene, qui est à deux degrés de Latitude. Cette Pointe renferme, du côté du Nord, un Golfe, où le mouillage est commode. A cent pas du rivage, Correal découvrit une Eau qui se divise en quatre ou cinq branches, & qui rend une espece de bitume, dont on pourroit se servir à calfater les Vaisseaux. Les Indiens du Païs prétendent qu'il étoit autrefois habité par des Géans. Ils racontent ainsi leur destruction: « Un » jeune homme descendit du Ciel, tout raïonnant de lumiere, & les » combattit avec des flammes de feu. Les pierres & les rochers, qui furent » lancés de ces flammes, se fendirent en deux »; & tous les rochers du

Pointe de Sainte Helene.

Païs, qui paroissent en effet fendus ou crevassés, sont montrés en témoignage. » La peur fit prendre la fuite, aux Geans. Ils se sauverent dans » des cavernes & des trous, où ils furent tous consumés par le feu. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en arrivant pour la premiere fois à Puerto vejo, les Espagnols y trouverent deux Figures de pierre, qui représentoient des Géans; l'une, d'un Homme, & l'autre d'une Femme; & qu'en 1553, Juan d'Helmose, Gouverneur de Puerto vejo, aïant fait fouiller en quelques endroits, on y trouva des ossemens d'Homme d'une grandeur extraordinaire; les dents des mâchoires avoient trois doigts de large, & quatre de long (64). Ce Païs est chaud & mal sain. Entre plusieurs maladies, il y regne souvent une sorte de Galle douloureuse, dont les pustules sont de la grosseur d'une noisette. C'est une espece de petite vérole, qui laisse aussi des creux, mais plus grands & plus difformes. Une partie des gens de François Pizarre en fut attaquée dans son second Voïage. Il trouva, dans ce Canton, des Temples très riches, tapissés de belles toiles de coton, & tous percés du côté de l'Orient. On y voïoit deux Idoles de pierre, chacune sous la forme d'un Bouc noir, avec un feu allumé devant elles, où l'on jettoit, pour l'entretenir, de ce bois qui distille le Baume, connu sous le nom de Baume du Pérou. Cette espece d'arbres croît en abondance dans le Païs.

Geans & leurs restes.

De la Pointe Sainte Helene à l'Ile Sainte Claire, qui est à l'embouchure du Guayaquil, la distance est de sept lieues; & de Sainte Claire à Tumbez, elle est de six. La Riviere de Tumbez entre dans la Mer, Sud-Sud-quart-à-l'Est de cette Pointe. Là, des Montagnes, qui portent aussi le nom de Tumbez, s'étendent le long de la Côte jusqu'à Punta-Moro. Entre Sainte Helene & la Riviere de Tumbez, on rencontre l'Ile de Puna, ou Sant'Iago, qui a sept lieues & demie de tour; riche & fort habitée au tems de la Découverte. On a vu quelle vangeance François Pizarre tira de ses Habitans. C'est dans cette Ile, que Vincent de Valverde, Aumônier des Conquérans, & premier Evêque du Pérou, se retira pour éviter le ressentiment de Diegue d'Almagro : mais aïant été découvert & surpris, il fut assommé à coups de massue par les Insulaires. Souvent, on découvre encore dans l'Ile de Puna, de l'or & de l'argent que les Indiens y cacherent alors, pour les dérober à l'avidité des Espagnols.

Ile Sainte Claire, à l'embouchure du Guayaquil.

Tumbez & sa Riviere.

Ile de Puna.

Les environs de la Riviere de Tumbez sont encore assez habités; mais ils l'étoient beaucoup plus avant la Conquête. Une partie des Indiens est passée dans des Terres plus éloignées. On voïoit autrefois, près de cette Riviere, une Forteresse bâtie par les Incas, & un Temple fort riche, dédié au Soleil, avec un Monastere de Femmes & de Filles, consacrées à son culte, sous le nom de Mamaconas. Il en reste encore quelques ruines, qui rendent témoignage à la magnificence de ces Bâtimens. L'embouchure de la Riviere en est à quatre ou cinq lieues au Sud. La Côte s'étend delà au Sud-Ouest, jusqu'à Cabo blanco, qui est à trois degrés & demi de Latitude Méridionale, & d'où la Côte va droit au Sud jusqu'à l'Ile de Lobos. Entre le Cap & l'Ile, on trouve la Pointe de Parina, qui s'étend en Mer à peu-près comme le Cap. Depuis cette Pointe, l'étendue

Antiquités de Tumbez.

(64) Voïages de Correal, Tom. I, chap. 11.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

CORREAL. 1692.

Ville de Saint Michel. Payta.

de la Côte est au Sud-Ouest, jusqu'à Paita. Saint Michel est entre Cabo blanco & Paita. Cette Ville, une des premieres que les Espagnols bâtirent au Pérou, sous la conduite de François Pizarre, étoit déja fort déchue du tems de Correal. Toute la Côte est basse, sans Collines & sans Montagnes, à l'exception de quelques petits tertres de sable ou de gravier. Le Havre de Paita est au-delà de la Pointe, à 5 degrés du Sud, Est & Ouest de l'Ile de Lobos. C'est une des Echelles du Pérou. On comptoit, dans la Ville, environ deux cens Maisons & deux Eglises, avant les malheurs qu'elle a plusieurs fois essuïés (65); & deux Forts faisoient toute sa défense.

Pointe de la Scura.

Suivant la Côte au Sud, on arrive à la Pointe de la Scura, qui forme un grand Golfe, où les Vaisseaux trouvent un bon abri. Elle est à six degrés. Ensuite on trouve deux Iles, nommées, comme la derniere, *Islas de Lobos*. Elles sont à la Pointe Nord & Sud, l'une à trois lieues du Continent. Delà, on suit la Côte, Nord-Est & Sud-Ouest, jusqu'à Malabrigo, Golfe où les Vaisseaux ne peuvent entrer que d'un bon tems; & sept ou huit lieues au-delà, on trouve le Recif de Truxillo, mauvais Havre, où l'on peut à peine demeurer à l'ancre. Les Vaisseaux ne laissent pas d'y aborder, pour y prendre des rafraîchissemens. La Ville de Truxillo, une des premieres que les Espagnols ont bâties au Pérou (66), est dans les Terres, à deux lieues de la Mer; située sur le bord d'une Riviere, dans la Vallée de Chimo. Son Terroir est riche en Bestiaux, en Maïz, en fruits de l'Europe & du Païs, qui y croissent excellemment, en Volaille, en Gibier; sans compter que les Indiens y apportent leurs denrées, de cinquante ou soixante lieues à la ronde. Aussi l'abondance y regne-t-elle toujours; & les environs de la Ville n'offrent que de beaux Jardins, verds & riants dans toutes les saisons de l'année. La Ville même est fort bien bâtie. Ses rues sont larges & très nettes. On y fait un grand Commerce d'Eau-de-vie, de Sucre, de Confitures & de Soie. Il part, tous les ans, de Truxillo pour Panama, quatre grands Navires, remplis de Marchandises du Païs; & souvent, d'autres Vaisseaux viennent y charger de belles Toiles de coton, qui se portent en diverses parties des Indes Orientales. L'Amerique a peu de Villes plus peuplées. Ses richesses & le voisinage de la Mer l'ont souvent exposée aux insultes des Avanturiers; mais elle est défendue par une Forteresse, qui les tient en respect, quoique mal entretenue, pour une Place de cette importance. Les revenus de l'Eglise y sont immenses.

Recif de Truxillo.

Ville & Canton de Truxillo.

Riches & belles Vallées, entre Truxillo & Saint Michel.

La distance de Truxillo à Saint Michel est de quarante-cinq lieues. On passe par la Vallée de Mompa, qui en est à quinze. Cette Vallée est large & fertile; quoique la Riviere, qui prend sa source dans les Montagnes, se perde dans le sable avant que de se rendre à la Mer. Trois lieues plus loin, on trouve la Vallée de Xavanca, qui est traversée par une autre Riviere. Ces deux Vallées étoient autrefois habitées par les plus grands Seigneurs du Pérou. On passe, de celle-ci, à celle de Tuquema, qui est remplie d'agréables petits Bois, entre lesquels on voit encore les ruines

(65) Par les Corsaires & les Anglois. Voïez surtout la Relation de l'Amiral Anson, Tom. XI de ce Recueil.

(66) A huit degrés de Latitude du Sud.

de plusieurs Palais. Une journée au-delà, on trouve celle de Ciuto; mais l'intervalle n'offre que des sables & des rochers, sans aucune trace d'habitations. Plus loin, on traverse la Vallée de Colliquen, arrosée d'une Riviere du même nom; ensuite celle de Zana, ou Mira-Flores, & celle de Pascamaio, qui passe pour la plus fertile & la plus peuplée. L'ancien chemin roïal des Yncas communique à la plûpart de ces charmantes Vallées. Outre la beauté des Pâturages, les Maisons de plaisance, les Monasteres & les Couvens, y forment une très agréable perspective.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

CORREAL. 1692.

De Truxillo, on s'avance au Port de Santa, proche d'une Ile du même nom, à laquelle Correal donne une lieue de longueur. La Ville est à l'embouchure d'une Riviere, dont on vante l'eau. Toute cette Côte est basse, avec quelques petits tertres, pierreux & stériles. Le Port de Santa est à 9 degrés. Quatre lieues plus loin, on trouve Férol, Havre très bon & très sûr, mais sans eau douce & sans bois. Cinq lieues au-delà, on passe devant Casma; & la Côte s'étend ensuite au Sud, jusqu'à los Farallones de Gaura. Guarmay se présente, à l'embouche d'une Riviere fort agréable; d'où la route continue toujours au Sud, jusqu'à Barranca. Quatre ou cinq lieues plus loin, on rencontre le Havre de Gaura, lieu célebre par son abondance de Bœuf salé, dont il fait un riche commerce avec Lima & Panama. Le sel y est dans une grande quantité surprenante. A trois lieues de Gaura, on trouve, par les douze degrés, des écueils, qui sont Nord-Est & Sud-Ouest à la Pointe la plus proche. D'ici, la Côte tourne au Sud-Est jusqu'à l'Ile & au Port de Callao, qui est à deux petites lieues de Lima. On rencontre, entre les écueils & Callao, un Rocher que les Espagnols ont nommé Salmerina.

Ile & Port de Santa.

Gasma.

Garmay.

Gaura.

Callao de Lima.

A vingt-six lieues de Lima, vers le Sud, on trouve Sangalla, fort bon Havre, à 14 degrés de hauteur; & fort près du Havre une autre Ile de Lobos. C'est de la quantité de Loups marins, que plusieurs Iles de la Mer du Sud ont tiré ce nom. Toute la Côte est basse, à la réserve de quelques Dunes. Cette Ile de Lobos est environnée de sept ou huit autres, qui forment ensemble un vrai triangle; toutes inhabitées & composées de sables, qui servent de retraite aux Loups marins. Elles sont à trois lieues de la Côte. Un peu plus loin, à la même hauteur, on trouve encore une Ile du même nom; & neuf lieues au-delà, Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-au Sud, on arrive à la Pointe de Nasca, par les 15 degrés 15 minutes. Cette Pointe est un abri pour toutes sortes de Navires. Plus loin est celle de Saint Nicolas, d'où la Côte tourne au Sud-Ouest; & neuf lieues au-delà, on trouve le Port d'Acari, où les vivres, l'eau fraîche & le Bois sont abondamment fournis, par une Vallée qui en est à quatre lieues. Ce Port est à six degrés. Ensuite, on arrive à Rio d'Occona, sans perdre de vue une Côte assez deserte; un peu plus loin, à la Riviere de Camana; enfin à celle de Quilca. Le Havre de même nom en est à demie lieue, & sert de Port à la Ville d'Arequipa, qui est à douze lieues dans les Terres, à 12 degrés de Latitude.

Sangalla.

Iles de Lobos.

Pointe de Nasca.

Port d'Acari.

Dans l'espace d'environ cent lieues, qu'on compte depuis Lima jusqu'au Havre de Quilca, on passe devant plusieurs belles Vallées, qui méritent une description. Celle de Pachacamac, si célebre par son ancien Tem-

Belles Vallées.

Pachacamac.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

CORREAL, 1692.

ple, n'est qu'à trois lieues de Lima. On vante sa fertilité, & l'abondance de ses Bestiaux. Elle est suivie de celle de Xilca, qui n'est pas moins riche en grains, en racines & en fruits, quoiqu'elle ne soit arrosée d'aucune Riviere, & qu'il n'y tombe jamais de pluie, comme dans les autres Païs plats du Pérou. Les Indiens y creusent de petites fosses, dans lesquelles ils plantent leurs Maiz ou d'autres grains qu'ils veulent cultiver; & la seule rosée les fait fructifier. Deux lieues plus loin est la Vallée de Mala, qui est traversée par une belle Riviere, bordée d'arbres. On trouve, quatre lieues après, le Val de Guarco, célebre au Pérou, non-seulement par sa fertilité, mais par le souvenir que les Péruviens conservent de son ancien Domaine. Ses Habitans, qui étendoient leur pouvoir sur tout le Païs voisin, ne furent assujettis aux Incas, qu'après une longue & sanglante guerre. Les Vainqueurs firent bâtir, pour les tenir en bride, une Forteresse, dont le fondement étoit de grosses pierres quarrées, si bien liées, qu'à peine en appercevoit-on la séparation dans leurs débris. Elle avoit des degrés, pour descendre vers la Mer; & les Yncas la croïoient si bien défendue par sa situation, ou par la nature de l'ouvrage, qu'ils y avoient une grande partie de leurs Trésors.

Xilca. Mala.

Val de Guarco. Ce qui le rend célebre.

Une lieu au-delà passe la Riviere de Lucaguana, qui arrose une autre Vallée du même nom; & cinq lieues plus loin, on trouve celle de Chinca, qui contient un beau Couvent de Dominicains. On y comptoit autrefois plus de vingt-cinq mille Habitans. Elle étoit aussi sous la domination des Incas, qui y avoient fait bâtir un Temple au Soleil. C'est une des plus grandes Vallées du Pérou. Elle est coupée par des Ruisseaux & des Bois. Les Citrons y sont en abondance, & d'un excellent goût. On y voïoit autrefois, sur des éminences, un grand nombre de Tombeaux; mais les Espagnols les ont détruits, après en avoir enlevé les richesses.

Lucaguana. Chinca.

De Chinca, on passe à la Vallée d'Yca, qui n'étoit pas moins habitée que la précedente. Elle est arrosée d'une Riviere, si petite en certains tems, que pour y suppléer, on fait descendre l'eau des Montagnes par des canaux. Elle abonde aussi en Fruits, en Chevaux, en Vaches, Chevres, Pigeons & Tourterelles. On passe ensuite à la Vallée de Taxamalca, qui contenoit autrefois plusieurs Palais, & les plus riches Magasins des Incas. On y voïoit aussi des Tombeaux, pleins d'or & d'argent, que les Espagnols pillerent, après avoir détruit une partie des Habitans.

Yca.

On distingue plusieurs Vallées de Nasca, entre lesquelles il s'en trouve une, qui produit beaucoup de fruits & de cannes de sucre. C'est par toutes ces belles Vallées, que passe le chemin roïal des Incas, fait pour la commodité des Voïageurs, & pour la sureté des routes. De ces Vallées, on passe à celles d'Acari, d'Ocana, d'Ycamana & de Quilca, lieux anciennement fort habités, & fertiles en fruits & en Bestiaux.

Plusieurs Vallées de Nasca.

Arequipa, située dans la derniere, est bâtie dans un lieu commode. L'air y est fort temperé & le plus pur du Pérou. On vante les agrémens de son séjour. La Ville est composée de quatre à cinq cens Maisons. Son territoire est fertile, surtout en excellens grains. Son ressort s'étend jusqu'à Tarapaca, & comprend quelques parties du Condesuio, Hubinas, Xiqui, Guanitra, Quimistaca & Colaguas. L'entrée de son Port est étroite;

Description d'Arequipa.

mais on y mouille sur dix-huit brasses d'eau. On ne parle point avantageusement de ses fortifications : cependant, c'est un poste important de la Mer du Sud, parcequ'on y transporte la meilleure partie des trésors de los Charcas, des Mines du Potosi, & de celles de Porco, pour le Callao & Panama. La plûpart des Habitans Naturels ont été détruits par les Espagnols. Ils adoroient le Soleil, comme tous les Péruviens. Ceux, qui ne purent supporter la tyrannie de leurs nouveaux Maîtres, se retirerent plus loin dans les Terres.

Divers Voïages au Perou.

Correal. 1692.

On voit, près d'Arequipa, ce fameux & redoutable Volcan, qui causera, quelque jour, la ruine de la Ville. C'est peut-être la chaleur qu'il communique aux terres, qui leur donne la force & la douceur qu'on admire dans leurs productions. Cependant elles ne portent pas de raisin, ni d'olives, ni de froment. On tire ces Provisions d'Espagne, pour toute la Province de Los Charcas & du Potosi. D'autres, telles que le coton, la toile, les cordages de Navires, viennent du Chili & du Mexique.

Son Volcan.

Les Côtes Maritimes de ces Cantons sont peuplées d'Oiseaux, assez semblables à nos Vautours, mais dont les aîles sont d'une grandeur extraordinaire. Ils se nourrissent de Loups marins, auxquels ils arrachent les yeux, pour les tuer ensuite & les manger. On y trouve aussi beaucoup d'Alcatras ; oiseaux, dont la chair est puante & fort mal saine.

Oiseaux singuliers.

Comme il y a peu d'endroits du Pérou d'où l'on n'apperçoive des Montagnes, Corréal les distingue en trois sortes ; la fameuse *Cordilliera de los Andes*, ou Cordilliere des Andes, qui est une chaine de terres fort élevée, & pleine de Bois ou de Rochers ; 2. les Montagnes, qui sont étendues le long des Andes, & qui sont très froides, incultes, inhabitables, avec leurs sommets toujours couverts de nége. 3. les hautes Dunes qui s'étendent dans le Païs plat, depuis Tumbez jusqu'à Terapaca. Entre ces Montagnes, on ne laisse pas de rencontrer de grandes Plaines & des Vallées, qui ne souffrent jamais rien des vents & des orages ; fertiles, d'ailleurs, & pleines de Bois, où l'on trouve toute sorte de Gibiers. Les Péruviens, qui touchent aux Montagnes, sont plus robustes & plus laborieux, que ceux du bas Pérou & de la Côte. Quoiqu'ils n'aient pas encore pris les usages & les manieres des Espagnols, ils sont traitables, adroits, intelligens, & d'un Commerce facile. Leurs Maisons sont bâties de pierre, & couvertes de terre ou de chaume. Les Rivieres, qui coulent dans leurs Vallées, facilitent leur travail par la fertilité qu'elles donnent aux Terres.

Trois sortes de Montagnes.

Péruviens qui les habitent.

La Vallée d'Atris contient une Ville nommée *Pasto*. Elle conduit à Gualnatan, & Ypiuli, où le voisinage de la Ligne n'empêche point que l'air ne soit trop froid pour le Maïz ; mais il y croit quantité de racines & de fruits. D'Ypiuli à Guaca, on trouve le Chemin roïal des Incas ; route magnifique, & qui n'avoit rien d'inférieur aux plus belles de l'Europe. On y passe une Riviere, sur le bord de laquelle les Péruvieus avoient bâti une Forteresse, où ils faisoient la guerre aux Habitans de Pasto. On trouve, à peu de distance, une Fontaine, dont l'eau est si chaude, qu'à peine y peut-on tenir les mains, quoique celle des Rivieres voisines soit très froide. La Riviere offre un Pont de Pierre, que les Naturels du Païs

Vallée d'Atris. Pasto. Gualnatan.

appelloient Lumichaca, où les Incas avoient toujours eu dessein de bâtir un Fort, pour se rendre maîtres du passage : mais l'arrivée des Espagnols fit avorter ce dessein.

Forteresse des Incas.

De Guaca, on passe à Tusa ; d'où l'on arrive bientôt au pié d'une Colline, sur laquelle les Incas avoient une de leurs principales Forteresses. Les ruines en subsistent encore. Plus loin est la Riviere de Mira ; canton, où la chaleur est fort vive, mais riche en fruits, tels sur-tout que les Melons & les Oranges. Les Lapins, les Tourterelles, les Perdrix, le Maïz & l'Orge y sont aussi dans la plus grande abondance. Delà, on traverse un Lac, que les Péruviens nomment, dans leur Langue, *Lac de sang*. Il tire ce nom d'une sanglante cruauté de l'Inca Huaina-Capac, qui fit massacrer, ou jetter dans les eaux du Lac, plus de vingt mille Habitans de cette Province, pour une offense, qu'il prétendoit en avoir reçue. On place cet évenement, un peu avant l'arrivée des Espagnols.

Cruauté de Huayna-Capac.

Ruines majestueuses.

Après ce célebre Lac, on trouve la Bourgade de Carangua, où l'on voit encore de fort belles Citernes, qui sont un ouvrage des Incas. On y voit aussi les restes d'un Palais, & d'un Temple du Soleil. Toutes ces ruines, qui conservent un air de grandeur, entretiennent encore, dans l'esprit des Péruviens, un magnifique souvenir de leurs anciens Souverains. Ils racontent qu'il y avoit, dans ce Temple, deux cens Vierges, gardées avec un soin extraordinaire, après avoir voué leur virginité au Soleil. Celles qui avoient le malheur de la perdre, étoient étranglées, ou enterrées vives. Les Prêtres, logés près du Temple, y faisoient tous les jours des offrandes & des sacrifices. Tous les vaisseaux & les ustenciles du Temple étoient d'or ou d'argent. Les murs étoient revêtus des mêmes métaux, enrichis de perles, d'émeraudes & d'autres pierres précieuses. Une garnison nombreuse que les Incas tenoient dans la Ville, augmentoit le respect des Peuples pour un lieu, où la terreur des armes servoit à soutenir la majesté des Autels.

Otaballo & Cocesqui.

Après Carangua, on trouve Otaballo & Cocesqui : mais l'intervalle est occupé par des Montagnes toujours couvertes de nége. On passe ensuite à Guallabamba, qui n'est qu'à trois lieues de Quito. La chaleur est excessive dans ce Canton, par la double raison qu'il est sous la Ligne, & renfermé entre des Montagnes.

Quito.

Quito est la principale Ville du haut Pérou, & la Capitale de son Audience. Elle étoit autrefois Capitale d'un Roïaume du même nom : mais depuis plus d'un siécle, elle avoit beaucoup perdu de son ancien lustre, dont on rapporte le plus grand éclat, au tems de Gonzale Pizarre, depuis l'année 1545, où l'on découvrit aux environs plusieurs Mines d'or, que l'avidité des Espagnols épuisa bientôt. La description de Corréal n'ajouteroit rien à celle qu'on a donnée dans un article particulier ; mais il assure que le climat y ressemble beaucoup à celui de l'Espagne, & que l'Eté y est peu différent. Sa curiosité lui fit vérifier plusieurs fois que les hautes Montagnes, qui enferment la Ville, les pluies violentes & les Torrens détachent quantité d'or, qui roule dans la Plaine avec le sable. Les Indiens, dit-il, s'y rendent, en troupe, pour le recueillir ; & leur travail tourne au profit des Espagnols, que cette espérance y attire aussi de

toutes

toutes les Places voisines. Mais le bonheur, qu'ils se promettent de ces richesses, est extrêmement diminué par le prix qu'elles leur coûtent. On respire, à Quito, & dans les lieux voisins, un air épais & mal sain, qui cause des fievres, des coliques d'entrailles, & de fort dangereuses fluxions; & souvent ceux, qui vont y chercher de l'or, n'y trouvent que la mort ou la maladie.

Divers Voïages au Perou. Correal. 1692.

Route de Quito à Tomebamba.

Les fameux Palais de Tomebamba, ou plutôt leurs restes, sont à trente lieues de Quito. Pour s'y rendre, on passe de cette Ville à Pancaleo, dont on ne nous apprend pas l'éloignement. Deux lieues plus loin, on trouve les restes d'un ancien Bourg, nommé Mulchalo, près duquel est un Volcan. Ensuite on passe à Tacunga, Ville autrefois égale à Quito, comme ses ruines en font foi. Elle est suivie de Muliambo, & de Hambato. Deux lieues au-delà, on trouve Moscia; ensuite Rio Bamba, dans le Purvaës, Païs célebre par la beauté des Campagnes, qui sont remplies de fleurs charmantes & d'excellentes herbes. Cajambi, Taenbos, Tiguicambi, Cannaribamba, & Tamboblanco suivent. Tous ces lieux sont du ressort de Los Cañares, comme Tomebamba, qui est dans le chemin roïal, au pié des Andes; Païs froid, arrosé de deux Rivieres, & fort abondant en Gibier. Les Incas avoient, dans le Païs de Cañares, leurs Magasins & leurs Arsenaux, à dix lieues les uns des autres. Ces Edifices étoient gardés par les principaux Officiers de l'Empire. Le Temple du Soleil, dont il ne reste que les ruines à Tomebamba, étoit bâti de belles pierres, noires & vertes; espece de jaspe, que les Habitans naturels des Montagnes reçoivent en échange des Indiens de l'Amazone, pour d'autres marchandises. Les Portes du Palais étoient ornées de figures d'Oiseaux, de Bêtes à quatre piés, & d'autres animaux, dont les restes sont si bizarres, qu'on ne peut les prendre que pour des représentations fantastiques.

Tomebamba & son ancien Temple.

Païs de Pacamoros.

Après avoir passé la Cordilliere, du côté de Tomebamba, on entre dans les Terres de Pacamoros. On a vû que ce Païs fut découvert par Vergara. Mais quoique les Espagnols y aient bâti quelques Villes, pour tenir les Indiens en bride, la plus grande partie en est encore assez mal connue. Aussi Dom d'Ulloa même en parle-t-il peu. Il est à plus de soixante lieues de Quito, par les Montagnes. Quarante-cinq lieues plus loin, on entre chez les Chicapoyas. On assura Correal que tout ce Païs, qui est au-delà des Andes, est très abondant en or; & que les Indiens, qui habitent au Nord-Est de Sant'Iago de las Montañas, n'en font pas plus de cas que nous ne faisons du cuivre & du fer. Mais les Espagnols n'ont encore pû subjuguer ces Peuples, soit qu'ils les trouvent plus guerriers que leurs Voisins, ou qu'ils soient arrêtés par la difficulté des passages. Toute l'étendue des Terres, qui est renfermée entre les Andes, Aguarica, le Fleuve des Amazones, & Majobamba, passe aussi pour très riche en or & en pierres précieuses. Les Habitans, dit Correal, y seroient d'un Commerce aisé, s'ils étoient traités avec douceur : mais leur ancienne prévention, contre la cruauté des Espagnols, les tient en garde, jusques dans les échanges qu'ils font avec eux. Ils sont de haute taille, bien faits & robustes. Leurs Femmes sont belles, & d'un naturel fort doux. Les habillemens du Païs sont de toiles de coton, qu'elles fabriquent elles-mê-

Chicapoyas.

mes, ou de petites étoffes de Quito, que les Espagnols trocquent avec eux pour de l'or, & sur lesquelles ils font un profit du triple. Ces Provinces furent réduites en 1536, par Alfonse d'Alvarado.

Jaen, & les Chaguancas.

Des Chicapoyas, en allant au Nord-Ouest, on trouve Jaën, & les Chaguancas, qui habitent dans les Andes. La petite Ville de Jaën est située au pié d'une des Andes, dans la Vallée de Vega. On a découvert des Mines d'or dans une partie des Montagnes; mais les difficultés refroidissent le travail. La Vallée est riche en Grains & en Bestiaux. Autrefois les Habitans de ce Canton étoient emploïés à fabriquer les étoffes qui servoient à l'habillement des Incas & de leur Cour. Ils conservent leur ancienne industrie; & leur principale occupation est encore à fabriquer des Ouvrages délicats, tels que de la Tapisserie & de la Broderie, qui ne cedent rien aux plus belles de l'Europe.

Moteyones, & Majobamba.

Des Chicapoyas, on passe au Sud-Est chez les Moteyones, & l'on arrive à Majobamba. Au-delà, vers le Sud-Ouest, on trouve Saint Leon de Guanuco, à quarante lieues de San Juan de la Frontera. Guanuco est dans un Païs agréable, où tous les fruits d'Espagne croissent en perfection. Le Chemin roïal y passe. A quarante-huit, ou cinquante lieues de Guanuco, on arrive dans une autre Colonie Espagnole, qui portoit anciennement le nom de Guamanga, & qui a pris celui de San Juan de la Vittoria. La Ville doit son origine à François Pizarre, qui voulut en faire une Forteresse, pour la défense des Passages entre Los Reyes & Cusco. Les Maisons y sont de pierre, & fort bien bâties, avec des Jardins & une belle Place, traversée par une Riviere, nommée Rio Vinoquo, dont on vante beaucoup l'eau. Le chemin roïal passe à Guamanga. L'air, qui est sain & tempéré; l'abondance des Bestiaux, que les Habitans nourrissent dans de grands parcs aux environs de la Ville; l'excellence des Grains, surtout du Froment, qui n'y est pas moins beau qu'en Espagne; enfin les agrémens & les commodités d'une belle situation, font choisir, à quantité d'Espagnols, Guamanga pour leur séjour. On voit, à peu de distance de cette Ville, sur les bords de Rio Vinoquo, les ruines d'un beau Palais des Incas, d'une structure toute differente des autres Palais du Pérou. Sa forme est quarrée; au lieu que celle des autres est ordinairement longue & étroite.

Guanuco.

Guamanga, ou San Juan de la Vittoria.

Palais de Rio Vinoquo.

De Guamanga, on compte quarante-cinq lieues jusqu'à Cusco. Les huit premieres conduisent à Bilcas, sur le bord d'une Riviere de même nom, qui vient d'un Païs riche en Mines, où les Indiens sont naturellement guerriers. De-là, passant par Andaguaylas, on arrive à la Ville & Riviere d'Abancay; canton plein de Mines, & traversé par l'ancien chemin roïal, mais où la marche n'en est pas moins difficile, à travers des rochers & des montagnes, dont les descentes sont fort dangereuses, surtout pour les Chevaux & les Mulets chargés. Aussi l'usage des Llamas y est-il plus commun. D'Abancay, on passe à Matambo; & traversant les Montagnes de Villaconga, on entre dans la Vallée de Xiguixagana, Terre de Mines, comme toutes les précédentes. Cette Vallée contenoit autrefois les Maisons de Plaisance & les Jardins des Incas. Matambo est à quatre lieues de Cusco. On trouve ici le chemin roïal, qui conduit à cette Capitale de l'ancien Empire des Incas.

Bilcas.

Andaguaylas.

Abancay.

Matambo.

Cusco, & ses Vallées.

Cusco (67) est fermé de toutes parts par des Montagnes ; mais les Vallées voisines sont d'une extrême fertilité en grains & en fruits. La Ville a du côté du Nord & de l'Est, les Andesuios & les Omasuios ; au Sud les Callogas & les Condesuios. Les Rivieres d'Yucay & d'Apurima passent assez près des Murs. La Vallée que forme la premiere, & qui porte le même nom, est un des plus agréables séjours du monde. Elle s'étend plus de trois lieues, entre de hautes Montagnes. Deux lieues plus loin est celle de Tambo, où l'on voit encore de magnifiques ruines des Magasins & des Arsenaux des Incas. Ensuite, on se trouve dans le Païs des Callogas & des Condesuios, Peuples belliqueux & mal soumis, qui ne cherchent que l'occasion de nuire aux Espagnols. Ils habitent de hautes Montagnes, où ils ont leurs Bourgs & leurs Villages. Le chemin roïal passe à Chancas, & des deux côtés du Lac de Tititaca, si fameux sous la domination des Incas, & dans les derniers tems de la conquête. Tout le Païs qui environne ce Lac, abonde en Mines, dont quelques-unes ont été découvertes ; mais la plûpart sont demeurées inconnues, par la malice & l'obstination des Habitans naturels, qui n'ont pas d'autre voie, pour se vanger de la tyrannie des Espagnols, que de leur cacher des trésors pour lesquels ils leur voient tant de passion. Le Lac de Tititaca, situé dans le Païs des Callogas & des Omasuios, est bordé des Habitations de ces Peuples. Au-delà, le chemin roïal, qui se divise à droite & à gauche du Lac, se réunit au-dessous de Choquiapo, entre les Andes, & continue jusqu'à Plata. Tout ce Païs est rude, & d'un accès difficile ; mais, en récompense, il n'a point de Montagnes qui ne contiennent de grandes richesses dans leur sein. Lac de Tititaca.

Après une si longue route, Correal revient à la Côte d'Arequipa, & nous conduit à Xuli, Ville située à 17 degrés, & plus peuplée autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui. Trois lieues plus loin, on rencontre la Riviere de Tambopalla, & sept lieues au-delà, une Pointe, qui s'étend d'une lieue en Mer, au bout de laquelle il faut se garder de trois écueils. Une lieue au-dessous de cette Pointe, on trouve le Havre d'Yllo, à l'embouchure d'une Riviere du même nom ; on le prendroit pour une Ile. C'est une Pointe de terre basse, qui ne permet point aux Navires de s'en approcher sans précaution : mais les vivres & les rafraîchissemens n'y manquent point. La Côte s'étend ensuite au Sud-Est & au Sud-Est-quart-à-l'Est. Cinq lieues plus loin, on arrive au Cap nommé *Morro del Diabolo*, proche de Rio Sama. Au Sud-Est & Sud-quart-à-l'Est, on trouve, sept lieues plus loin, un Monticule, avec quelques Dunes, suivies d'une petite Ile, & bientôt le Port d'Arica. Xuli. Yllo. Arica.

La Ville de ce nom, que son Commerce rend importante aux Espagnols, est défendue par d'assez bonnes fortifications. Elle est à 18 degrés 15 minutes de Latitude. Sa rade n'a rien à craindre des vents du Nord ; dont elle est à couvert par de hautes & stériles Montagnes. Autrefois, toutes les richesses du Potosi & des autres Mines de los Charcas y étoient transportées sur le dos des Llamas : mais, par degrés, on a pris la route de Lima, comme la plus sûre ; ce qui n'empêche point qu'Arica ne soit

(67 Voïez ci-dessus sa Description.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

CORREAL. 1692.

toujours une Place de grand Commerce. Elle a, vers le Sud, un Rocher qui la met à l'abri des vents, & qui la garantit, par conséquent, de la fraîcheur qu'ils apportent. Aussi l'air y est-il fort mal sain & fiévreux. La *Guana*, fiente d'Oiseaux, qui se ramasse aux environs, pour fumer les terres, répand une odeur insupportable aux Etrangers; & quoique les Habitans y soient accoutumés, les exhalaisons qui s'en élevent, jointes au mauvais air qu'ils respirent, leur causent de violens maux de tête, & leur donnent une couleur fort livide. Avant la conquête, les Péruviens faisoient leurs sacrifices sur le grand rocher qui couvre la Ville du côté du Sud; & c'étoit un point de Religion pour eux, de jetter dans le creux du rocher les Offrandes qu'ils faisoient aux Idoles. Sur cette tradition, les Espagnols du Païs sont persuadés qu'on y trouveroit d'immenses richesses, s'il étoit possible d'y pénétrer. Ils croient aussi que la plus grande partie des trésors qui étoient destinés à païer la rançon d'Atahualipa, & que ses Sujets se crurent dispensés de livrer après sa mort, furent ensévelis dans d'autres creux de Rochers, où le Ciel permet qu'ils soient gardés par une trouppe de Démons.

Riviere de Pizzagua.

D'Arica, la Côte s'étend sept lieues vers le Sud-Ouest, où est l'embouchure de la Riviere de Pizzagua; & dix-neuf lieues plus loin, on trouve le Cap de Tarapaca, vis-à-vis duquel, on découvre, à une lieue & demie du Continent, l'Ile de Gouana, dont le circuit est d'une lieue. Ensuite la Côte s'étend, au Sud-quart-d'Ouest, l'espace de quatre lieues, jusqu'à la Pointe de Decacana. Douze lieues au-delà de cette Pointe, on rencontre le Havre & la Baie de Moxillon, ou Messilones, à 22 dégrés & demi; d'où la Côte prend au Sud-Sud-Ouest, pendant près de soixante-dix lieues. On trouve, dans cet espace, *Morro Morreno*, & d'autres Caps ou Pointes, jusqu'au Havre de Copiapo, qui est la premiere Place du Chili. Correal termine ici sa course & ses descriptions.

Route par terre, de Quito à Panama, par le Popayan.

1695.

LE même Voïageur, parti de Quito, en 1695, pour se rendre par terre à Panama, donne la description d'une Route si peu connue. Il se mit en chemin avec le convoi des Marchandises, qu'on envoie, deux fois l'année, dans le Popayan: ce sont des étoffes fabriquées à Quito, de la canelle du Païs de Los Quixos, du fer, du cuivre, du vin, diverses étoffes d'Europe, des dentelles d'or, d'argent & de fil, & quantité de petits ouvrages de Mercerie, qui se négocient à quatre ou cinq pour un de profit, avec les Indiens de l'intérieur des Terres. On y transporte aussi beaucoup de Maïz & d'autres grains.

Distance & route de Quito à Pasto.

Lorsqu'on a passé les Montagnes de Quito, la route est agréable jusqu'à Pasto. C'est toujours l'ancien chemin roial. Pasto est à cinquante-cinq lieues de Quito, & à cinquante de Popayan. Saint Michel d'Ybarra, qu'on rencontre près des Montagnes de Quacos, est une petite Ville peuplée de Créoles, & d'Indiens soumis, mais fort icommodée du voisinage des *Bravos*, qui occupent tout le plat Païs jusqu'à la Mer. Ces redoutables Nations possedent des Terres, qu'on croit remplies de Mines fort riches; mais

rien ne peut adoucir leur haine pour les Espagnols. Ils massacrent sans pitié ceux qui tombent entre leurs maius ; & l'unique vangeance qu'on tire d'eux, lorsqu'on peut les enlever, est de les emploïer aux Mines du Pérou & du Popayan.

Ville de Pasto.

Pasto est une fort jolie Ville, habitée par quelques centaines de Créoles & d'Indiens soumis, entre lesquels il se trouve cinquante ou soixante Espagnols. Ensuite la route devient difficile & dangereuse, soit du côté des Bravos, dont il ne faut attendre aucun quartier, soit par les Montagnes & les précipices dont elles sont remplies. Les Voïageurs ne doivent jamais traverser ce Païs qu'en grand nombre, & bien pourvus d'armes à feu, qui sont également nécessaires pour écarter les Bêtes sauvages & les Indiens. Ils ne doivent pas quitter les convois, ni le grand chemin, parcequ'il n'y a point de Bois & de défilés, où ils ne soient menacés de quelque embuscade. Les Peuples du Popayan, & des environs de cette Province, ont ordinairement pour demeure le creux des rochers, ou, dans quelques endroits, de petites Hutes de branches d'arbres & de feuillages. Ils parlent du gosier, d'un ton si rauque & si sourd, que sans une longue habitnde, à peine distingue-t-on leurs paroles : ils sont vêtus ; mais les Femmes ne portent qu'une simple chemise de toile de coton, qui leur couvre tout le corps. Les Hommes la portent si courte, qu'elle ne passe gueres la moitié de la cuisse. Ils ont, au nez & aux oreilles, des anneaux d'or, & de petites pierres, qui tirent sur l'émeraude ; aux bras & aux jambes, des brasselets de Corail, qu'ils préferent à tout l'or du monde ; & sur la tête, des plumes de diverses couleurs. A l'égard du courage, Correal leur en attribue jusqu'à la fureur, du moins contre les Espagnols, dont ils ne veulent recevoir aucune proposition de paix. J'appris, dit-il, à Popayan même, qu'ils s'efforcent d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs Enfans, & qu'ils leur apprennent avec soin l'époque de la conquête de leur Païs. Ils ont, comme dans toutes les parties du Pérou, des cordons qu'ils nomment *Guappas*, & dont les nœuds leur servent d'Annales. Ils montrent sans cesse à leurs Enfans ceux qui marquent l'arrivée des Espagnols, & les exhortent à se souvenir, qu'il vint alors de la Mer une trouppe de Brigands, dans des Barques aîlées, pour violer leurs Femmes, piller leurs biens, les tuer & les détruire.

Peuples barbares qu'on rencontre, & Bêtes sauvages.

Ville de Popayan.

Popayan, qui passe pour la Capitale du Païs, parcequ'elle lui donne ou qu'elle en reçoit son nom, est le Siége d'un Evêque. Elle est à 2 dégrés 15 minutes du Nord. Tous ses Habitans sont Créoles, ou Indiens, à la réserve du moins d'un fort petit nombre d'Espagnols. Benalcazar, premier Conquérant du Païs, s'attacha plus à s'y fortifier, qu'à le soumettre ; & cette négligence n'a jamais été bien réparée par ses Successeurs. Ils ont même été forcés d'abandonner plusieurs Etablissemens, par la difficulté de résister à des Indiens, auxquels on avoit laissé le tems de s'aguerrir, & qu'il est devenu comme impossible de dompter. Cependant Correal espere que le zele des Missionnaires produira plus d'effet que les armes ; car il se convertit tous les jours quelques-uns de ces Barbares, & la Religion adoucit beaucoup leurs mœurs. » J'ai remarqué, dit l'Auteur, » que les Créoles du Païs sont adroits à l'exercice des armes, propres à

Païs mal conquis.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

CORREAL. 1695.

» la fatigue, & moins livrés au plaisir, que ceux du Méxique & du Pérou ; ce que j'attribue aux guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre ces Indiens. J'ai remarqué aussi qu'ils ne font pas difficulté de s'allier avec les Indiens convertis, dans la vue de leur faire oublier leurs Parens & leurs Amis ; excellente politique, qui n'est bien établie que dans le Popayan & le Paraguay. Il est certain, ajoute le même Voiageur, qu'elle promet de grands avantages dans le Popayan. L'or & les pierres précieuses y sont en abondance. On en tire aussi du baume, du sang-de-dragon, du jaspe, & une espece d'agathe. Sa situation est très forte, parcequ'elle a d'un côté la Mer, & de l'autre les Montagnes, où les Bravos ont des retraites inaccessibles. On ne laisse point de trafiquer avec eux, par l'entremise des Indiens convertis ; mais ce Commerce n'est jamais fondé sur la valeur réelle des choses, avec des Peuples qui n'estiment ce qu'on leur offre, qu'à proportion du besoin qu'ils en ont, ou du plaisir qu'ils trouvent à le posseder.

Cali, séjour du Gouverneur.

De Popayan à Cali, la route est commode. Cali est le séjour du Gouverneur particulier de la Province. C'est une Ville assez agréable, située au pied des Montagnes, sur le bord du Cauca, Riviere qui prend sa source dans les Monts qui séparent le Pérou du Popayan méridional. On compte environ quarante lieues de Popayan à Cali. Le voisinage des Bravos y tient les Habitans dans une defiance, qui les rend eux-mêmes fort braves & fort adroits. Ils tirent avec une justesse surprenante ; & parmi leurs armes ils ont une espece de lance, dont ils ne se servent pas moins habilement. On ne doute point que les Montagnes, voisines de Cali, ne renferment quantité de Mines d'or ; mais le soin des Indiens est extrême à les cacher ; & parmi ceux qui se convertissent, il ne s'en trouve jamais un qui ait le secret.

Route de Cali à Buenaventura.

De Cali, continue le Voiageur, j'eus à traverser des Montagnes peuplées de Bravos : mais j'étois sous l'escorte de quelques Soldats, que le Gouverneur envoïoit au Fort de Buenaventura. Nous étions bien pourvus de poudre & d'armes à feu, avec le secours desquelles nous arrivâmes au Fort, en douze jours de marche, sans autre disgrace que beaucoup de fatigue & de danger. Après avoir passé les Montagnes, on rencontre des Indiens plus doux : mais, dans une de leurs Habitations, que nous ne craignîmes point de traverser, nous ne trouvâmes qu'un Vieillard & quelques Enfans. Le Vieillard, qui paroissoit âgé d'environ soixante-cinq ans, nous dit, en fort mauvais Espagnol, que ses Gens étoient en course, & reviendroient le soir avec les Femmes.

Usages des Habitans.

C'est l'usage du Païs, que les Femmes travaillent à la culture des Terres, pendant que tous les Hommes, au-dessus de douze ans, vont à la chasse. En retournant aux Habitations, ils ramenent leurs Femmes ; & toute la Trouppe revient en chantant & dansant, au son d'une sorte de Flutte & d'un Tambour. Les Danseurs répondent aux Instrumens par des paroles, entrecoupées d'un bourdonnement, qui approche fort de celui des mouches, & qu'ils accompagnent de divers gestes. Ensuite ils se traitent, des fruits de leur chasse & des autres alimens du Païs. Les Vieillards président à chaque Bourgade, & demeurent dans leurs Habitations, avec les Garçons & les Filles, qui ne sont point encore en état de prendre part au travail,

Le Fort de Buenaventura renferme quelques mauvaises Maisons de bois. Il est défendu par quatre bastions, montés de quelques canons de la fabrique du Pérou ; mais il ne soutiendroit pas six heures d'attaque. C'est néanmoins le Port & l'Echelle de Cali, de Popayan, de Santa Fé, & de toutes les Parties méridionales de Tierra-Firme. La Baie est naturellement si bien disposée, qu'avec un peu de travail, on pourroit la rendre inaccessible.

Fort de Buenaventura.

Tous les Indiens du Popayan sont bien faits. L'Auteur, dans une si longue route, n'en vit pas trois qui ne fussent point de belle taille. Ils ont le corps droit, la jambe & les bras bien tournés, la poitrine large. La plûpart sont fort agiles & bons coureurs. Les Femmes sont plus petites que les Hommes, mais elles sont agréables & vives. Dans leur jeunesse, elles ont de l'embonpoint : ensuite leur peau devient lache & rude, leur taille s'épaissit ; & de tous leurs agrémens, il ne leur reste que la vivacité, qu'elles conservent toujours. En général, les deux sexes ont le visage rond, le nez gros, les yeux grands & pleins de feu, le front haut, la bouche grande, les levres petites, & les dents blanches & saines. Ils ont les cheveux longs, noirs & rudes. Les Femmes les tressent, ou les attachent simplement avec un cordon. L'usage des peignes leur est devenu familier ; c'est une des Marchandises qu'ils prennent le plus volontiers en échange, & sur laquelle on gagne le plus. Ils ont beaucoup moins de cheveux que les Européens ; ce que l'Auteur n'attribue qu'à la chaleur du climat. Leurs Guerriers se les coupent aux nouvelles Lunes. C'est une beauté de les avoir gras & luisans. Ils se les oignent, comme le corps, de divers onguens qui n'ont rien de sale. Ils se peignent aussi le corps ; & s'ils ne naissent pas tout-à-fait blancs, il n'ont pas dans le premier âge cette couleur de cuivre, qu'ils acquerent à force de se peindre & de vivre exposés au Soleil. On a vu dans la description de Tierra-Firme, qu'il y a, vers l'Istme, une race d'Indiens, dont la blancheur est remarquable, mais qui sont méprisés des autres Nations, qui la regardent comme un défaut. Correal prend occasion ici de confirmer cette singularité par son témoignage.

Figure des Indiens du Popayan.

Peignes, Marchandise lucrative.

Espece d'Indiens blancs, confirmée par Correal.

Le bleu, le rouge, & le jaune sont les couleurs favorites des Indiens, dans le Popayan, comme dans l'Istme. Ils les renouvellent avec un soin extrême, lorsqu'elles commencent à s'effacer sur leur corps ; & pour les faire durer plus longtems, ils se piquent legerement avec des épines, ou des os de poisson fort aigus, dans l'endroit qu'ils veulent peindre, surtout pour y représenter quelque figure : ensuite ils se frottent avec la main, qui est teinte de la couleur qui flatte leur goût. Quoique dans les grandes chaleurs ils ne fassent pas scrupule de quitter l'espece de chemise qui leur sert d'habit, c'est en réservant toujours dequoi mettre la pudeur à couvert. Les jeunes Garçons & les Filles vont tout-à-fait nus ; mais ce n'est que jusqu'au tems où la nature commence à leur en faire sentir le danger. Alors, la bienséance devient si rigoureuse pour les Filles, qu'elles ne peuvent plus paroître en public sans un voile sur le visage. A la vérité, ces Beautés sauvages ne sont pas longtems captives. On les met, de très bonne heure, sous la puissance d'un Mari.

Décence rigoureuse pour les Filles.

Divers Voïages au Perou.

Correal. 1695.

La plûpart des autres usages du Popayan ont tant de ressemblance avec ceux de Tierra-Firme, dans les parties qui s'en approchent, ou avec ceux du Pérou vers le Midi, qu'ils peuvent être compris sous l'un & l'autre de ces deux articles. Les Fruits & les Animaux y sont aussi presque généralement les mêmes; ou s'il s'en trouve quelques-uns auxquels on attribue des propriétés particulieres, l'occasion renaîtra de les observer.

§ II.

Voïage de M. Frezier sur les Côtes du Perou.

M. Frezier. 1713.

On ne peut refuser, dans ce Chapitre, un rang distingué aux observations d'un Voïageur François, dont on a déja donné (68) le Journal, avec promesse d'y revenir particulierement à l'occasion du Pérou: c'est M. Frezier, dont l'exactitude & l'habileté sont si connues, qu'on marche toujours avec autant de confiance que de plaisir sur ses traces. Il ne vit, dans son Voïage, qu'une partie des Côtes, en remontant du Chili à Lima; mais il y fit des remarques, échappées à des Voïageurs moins attentifs.

Montagnes qui séparent le Chili & le Pérou.

Depuis Copiapo, derniere Place du Chili, jusqu'à Atacama, dans le Pérou, le Païs est si desert & si affreux, que les Mules y périssent, faute d'herbe & d'eau. On ne trouve, dans l'espace de quarante lieues, qu'une seule Riviere, qui coule depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher; apparemment, parceque cet astre fond la nége, qui se gele de nouveau pendant la nuit. Les Indiens l'appellent *Anchallulac*, c'est-à-dire hipocrite. Là sont ces terribles Montagnes, qui séparent le Chili du Pérou. Le froid y est quelquefois si violent, qu'on y meurt gelé, faisant la grimace d'un Homme qui rit; & delà, suivant quelques Historiens, est venu le nom de Chili, qui veut dire froid, quoiqu'au-delà des mêmes Montagnes, l'air soit fort temperé. On a vu que, dans le premier voïage des Espagnols, plusieurs d'entr'eux y moururent gelés, debout, avec leurs Mules ou leurs Chevaux. La suite du tems a fait découvrir un chemin beaucoup meilleur, en suivant la Côte maritime.

[Reco]nnoissance [de Co]bija.

Un bon frais du Sud-Sud-Est mit M. Frezier à la latitude de 22 dégrés 25 minutes; c'est celle de *Cobija*, Port de la Ville d'Atacama, qui en est à quarante lieues dans les Terres. Il est reconnoissable, parceque depuis Morro-Moreno, qui en est à dix lieues au Vent, la Montagne vient en s'élevant jusqu'au-dessus de l'Anse où il est situé, & commence ensuite un peu à baisser; de sorte que cet endroit est le plus haut de la Côte. Cette reconnoissance est plus sûre que celle des taches blanches qu'on y voit; parcequ'il y en a quantité sur toute cette Côte. L'Auteur n'entra point dans l'Anse de Cobija; mais il apprit de quelques François, qui y avoient mouillé, qu'elle n'a qu'un tiers de lieue d'enfoncement, qu'on s'y met à dix-huit ou quinze brasses d'eau, fond de sable, & qu'on y est peu à couvert des Vents de Sud & Sud-Ouest, qui sont les plus ordinaires à la Côte. Pour mettre à terre, il faut débarquer entre des pierres, qui

Son Anse.

(68) Au Tome X de ce Recueil.

forment

formment un petit Canal vers le Sud, le seul où les Chaloupes puissent aborder sans risque. Le Village de Cobija est composé d'une cinquantaine de Maisons d'Indiens, faites de peaux de loups marins. Comme le terroir est stérile, ils ne vivent ordinairement que de poisson, d'un peu de Maïz & de Topinambours, ou Papas, qu'on leur porte d'Atacama, en échange du poisson qu'ils fournissent pour cette Ville. Il n'y a, dans le Village, qu'un petit filet d'eau, un peu salée; & pour tout arbre, on y voit quatre palmiers & deux figuiers, qui peuvent servir de marque pour le mouillage. L'herbe y manque absolument aux Bestiaux. On est obligé d'envoïer les Moutons dans une Coulée, vers le haut de la Montagne, où ils en trouvent un peu. Comme ce Port est dénué de tout, il n'a jamais été fréquenté que par des François, qui, pour s'attirer les Marchands, ont cherché les endroits les plus proches des Mines & les plus écartés des Officiers roïaux, dans la vue de se faciliter le Commerce, & le transport de l'argent & des Marchandises. Celui-ci est le plus voisin de Lipes, & de Potosi, qui est néanmoins à plus de cent lieues, & d'un Païs desert, dont l'Auteur donne la route.

Son Habitation.

De Cobija, dit-il, on fait, pour premiere journée, vingt-deux lieues, sans trouver d'eau ni de bois, pour arriver à la petite Riviere de Chacanza, dont l'eau est fort salée. Delà, sept lieues, pour en trouver de la même qualité : c'est la même Riviere, sous un autre nom. Ensuite, neuf lieues, pour se rendre à Calama, Village de dix ou douze Indiens. Deux lieues avant que d'y arriver, on passe dans un Bois d'Algarrovos, espece de Tamaris. De Calama à Chiouchiou, ou Atacama la basse, 6 lieues : c'est un Village de huit ou dix Indiens, éloigné de 17 lieues, vers le Sud, d'Atacama la haute, où demeure le Corregidor de Cobija. De Chiouchiou à Lipes, on compte environ soixante-dix lieues, qui se font en sept ou huit journées, sans trouver la moindre habitation; & l'on passe une Montagne de douze lieues, sans eau & sans bois. Lipes est un lieu de Mines (69) qui ont fourni longtems de l'argent en abondance. Il y a huit Moulins en exercice, sans y comprendre ceux de quelques petites Mines aux environs, dans lesquelles il y en a six. La Ville est divisée en deux parties, éloignées, l'une de l'autre, de moins d'un demi-quart de lieue; l'une, qui se nomme Lipes, & l'autre Guaico. Ces deux Habitations peuvent contenir environ huit cens personnes, en y comprenant ceux qui travaillent au bas de la Colline, où sont les Mines d'argent. Cette Colline, qui est entre Guaico & Lipes, est toute percée d'ouvertures, entre lesquelles il s'en voit une si profonde, qu'on y trouve la fin du rocher, au-dessous duquel il n'y a que du sable & de l'eau.

Chemin de Cobija aux Mines de Lipes & de Potosi.

Mines de Lipes.

De Lipes à Potosi, on compte environ soixante-dix lieues, qu'on fait en six ou huit jours, sans rencontrer, dans tout ce chemin, plus de deux ou trois cabanes d'Indiens.

Après avoir passé Cobija, M. Frezier fut pris d'un calme, par les 21 dégrés, proche d'un Ilot, nommé le Pavillon, parcequ'il a la forme d'une tente, moitié noir par le haut, & blanc par le bas. Derriere cet Ilot,

Ilot nommé Pavillon.

(69) Assiento de Minas.

Lions du Païs.

Anse & Ile d'Iquique.

Conjectures sur la Guana.

Mines découvertes en 1713.

dans le Continent, est une petite Anse pour les Chaloupes. Cette Côte offre des Animaux, que ses Habitans nomment Lions, quoiqu'ils ressemblent peu à ceux d'Afrique. L'Auteur en vit des peaux, pleines de paille, dont la tête tient un peu du Loup & du Tigre ; mais la queue est plus petite que celle de l'un & de l'autre. Ils fuient les Hommes, & ne font la guerre qu'aux Troupeaux. Deux jours de calme, que l'Auteur passa près du Pavillon, ne lui firent appercevoir aucun courant. Quelques petites fraîcheurs le pousserent vers le Morne de *Carapucho*, au pié duquel est l'Ile d'Iquique, dans une Anse où l'on peut mouiller, mais qui n'a point d'eau douce. Les Indiens du Continent sont obligés d'en aller prendre, à dix lieues delà, dans la Coulée de Pissagua, avec une Barque qu'ils ont exprès : mais comme elle est quelquefois retenue par les Vents contraires, ils n'ont point alors d'autre ressource que le Ruisseau de Pica, qui les oblige de faire cinq lieues par terre.

L'Ile d'Iquique est habitée aussi par des Indiens & des Negres, qu'on y occupe à tirer la Guana, espece de terre jaunâtre, qu'on prend pour de la fiente d'Oiseaux, parcequ'avec la puanteur de celle des Cormorans, on y trouve des plumes d'Oiseaux, fort enfoncées. Cependant on a peine à comprendre comment il a pû s'en amasser une si grande quantité ; car depuis plus d'un siecle, on en charge tous les ans dix ou douze Navires, pour engraisser les Terres ; & l'on ne s'apperçoit presque point que l'Ile ait diminué en hauteur, quoiqu'elle n'ait pas plus de trois quarts de lieue de tour. Quelques-uns en ont conclu que c'est une terre d'une qualité particuliere. Mais l'Auteur trouve une raison de rejetter ce sentiment, dans la multitude incroïable d'Oiseaux de Mer, qui va, sans exageration, dit-il, jusqu'à rendre quelquefois l'air obscur. Ils s'assemblent, tous les matins, vers dix heures, & tous les soirs vers six, pour enlever le Poisson qui vient alors à fleur d'eau ; ce qui leur fait comme une pêche réguliere. A douze lieues d'Iquique, on découvrit en 1713, année de la navigation de l'Auteur, des Mines d'argent, dont on espéroit beaucoup de richesses. Depuis Iquique jusqu'à la Rade d'Arica, la Côte est toujours fort haute & fort saine : mais il faut la ranger de près, dans la crainte que les Courans, qui portent en Eté au Nord & au Nord-Ouest, ne jettent les Navires au large. Quelques autres Navigateurs ont éprouvé, qu'en Hiver, ils portent quelquefois au Sud.

Après la Coulée de Pissagua, on trouve celle de Camarones, qui est plus large ; ensuite, à quatre lieues, au Vent d'Arica, celle de *Vitor*, qui a de l'eau douce & du bois. C'est le seul endroit où les Bâtimens, mouillés à Arica, puissent en faire. En arrivant à une lieue de la Quebrada de Camarones, on commence à découvrir le Morne d'Arica, que sa situation, plus basse que la Côte, vers le Vent, fait paroître comme une Ile : mais lorsqu'on en approche à trois ou quatre lieues, il se fait reconnoître par une petite Ile basse, qui est au-devant, & par sa figure escarpée. On s'y trompe d'autant moins, qu'au-delà c'est un Côte basse. Sa latitude est de 18 dégres 2 minutes. Du côté de l'Ouest, il est tout blanc de fiente d'Oiseaux. Cet endroit est le plus reconnoissable de la Côte. D'un tems clair, on découvre, assez loin dans les Terres, la Montagne de

Tacora, qui semble s'élever jusqu'aux nues, & qui forme deux têtes, près desquelles est le chemin qui conduit à la Paz. L'air y est si différent de celui qu'on respire en bas, que ceux qui n'y sont pas accoutumés y souffrent, comme en Mer, des maux de cœur & de tête.

Description de la Rade d'Arica.

En entrant dans la Rade d'Arica, on peut ranger, à la distance d'un cable, l'Ile de Guano, qui est au pié du Morne, & aller mouiller au Nord-quart-de-Nord-Est de cette Ile, & au Nord-Ouest du Clocher de Saint Jean de Dieu, distingué, par sa hauteur, de tous les édifices de la Ville. Là, on a neuf brasses d'eau, fond de vase dure, sans aucun danger des Rochers du fond, qui rongent les cables en plusieurs endroits de la Rade. On n'y est pas à l'abri des Vents de Sud & de Sud-Ouest; mais l'Ile de Guano rompt un peu l'enflement de la Mer. Malgré la puanteur des fientes d'Oiseaux & les mauvaises qualités de l'air, entre des sables & des rochers toujours brulans, on fait d'assez bonne eau dans cette Rade; mais elle se tire d'une maniere fort extraordinaire. Lorsque la Mer baisse, on creuse environ un demi pied dans le sable qu'elle a quitté; & c'est dans des creux si peu profonds, qu'on puise de bonne eau douce, qui se conserve fort bien en Mer. Comme le rivage est plein de grosses pierres, qu'il y a peu d'eau, & que la Mer ne laisse pas d'y être toujours mâle, le débarquement ne s'y peut faire que dans trois petites Caletes, dont la meilleure est celle qui est au pié du Morne. On passe entre deux Brisans, pour y entrer; & l'on range de près celui de tribord, parmi des Goémons. Il découvre, de Mer basse, & se fait appercevoir de Mer haute. Après l'avoir dépassé, on revient tout-d'uncoup sur bas-bord, en portant droit aux premieres Maisons; & l'on embouque ainsi la grande Calette, dont le fond est presque de niveau, & où il y a si peu d'eau, de Mer basse, que les canots n'y flottent point, & que les chaloupes chargées y touchent, de Mer haute. Aussi, pour les empêcher de se briser, arme-t-on la Quille de dragues de fer.

Comment on y fait de l'eau.

Débarquement des Chaloupes.

Les Espagnols, pour se mettre à couvert de la surprise, avoient fait, en cet endroit, des retranchemens de brique crue, & une Batterie en forme de petit Fort, qui flanque les trois Caletes: mais cet ouvrage, mal exécuté dans sa naissance, tomboit en ruines, du tems de l'Auteur, qui reproche même à Dampier d'avoir donné à la Ville le nom de Place forte, parcequ'il y fut repoussé en 1680. Les Anglois, prévenus de la difficulté de descendre devant cette Place, débarquerent à l'Anse de Chacota, qui est au Sud du Morne. De fréquens tremblemens de terre ont enfin détruit Arica. Ce n'est plus qu'un Village, d'environ 150 Familles, la plûpart Indiens, Mulâtres & Negres. En 1705, le 26 de Novembre, la Mer, émue par un tremblement de Terre, en renversa la plus grande partie (70). On voit encore les vestiges des rues, qui s'étendent à près d'un demi-quart de lieue de ce qui subsiste aujourd'hui. Ce reste de la Ville n'est pas sujet au même accident, parcequ'il se trouve situé sur une petite éminence au pié du Morne. La plûpart des Maisons ne sont que de fascines, d'une sorte de Glaïeul, nommé *Totora*, liées, debout, les ur

Arica n'étoit plus qu'un Village en 1713.

(70) Ces malheurs expliquent la ruine des Fortifications, que Correal avoit vues ... Dampier.

Divers Voïages au Perou.

M. Frezier. 1713.

contre les autres, avec des éguillettes de cuir, sur des cannes qui servent de traverses; ou faites de cannes, posées debout, dont les intervalles sont remplis de terre. L'usage des briques crues est réservé pour les principaux Edifices & pour les Eglises. Comme il n'y pleut jamais, une natte y sert de toît; cequi donne, par dehors, un air de ruine aux Maisons. L'Eglise Paroissiale est assez propre. Un Couvent de la Merci, de sept ou huit Religieux, un Hôpital des Freres de Saint Jean de Dieu, & un Couvent de Cordeliers, transporté depuis peu de la Vallée dans la Ville, composent le reste du Clergé.

La Vallée d'Arica n'a pas moins d'une lieue de large, au bord de la Mer; mais tout le Païs est aride, à l'exception de l'endroit où l'ancienne Ville existoit, qui est cultivé en luzerne, & en cannes de sucre, mêlées d'oliviers & de cotoniers. Les Marais ne produisent que cette espece de Glaieuls, dont on bâtit les Maisons. Ils s'enfoncent à l'Est, en se rétrecissant du même côté.

Grand Commerce d'Agy ou de Piment.

A la distance d'une lieue au-dedans, on trouve un Village, nommé Saint Michel de Sapa, où l'on commence à cultiver l'Agy, c'est-à-dire le Piment, dont tout le reste de la Vallée abonde. Elle offre quantité de Métairies, qui n'ont pas d'autre objet que cette culture; de sorte que dans un espace fort étroit, qui n'a pas plus de six lieues de long, il s'en fait un Commerce annuel de plus de 80000 écus. Le goût des Espagnols du Pérou est si général pour cette épicerie, qu'il en font entrer dans tous leurs alimens; & comme elle ne peut croître dans les Montagnes, quantité de Marchands viennent enlever tout ce qui s'en trouve dans les Vallées d'Arica, de Sama, de Tacna, de Locamba, & de quelques autres, dans un espace de dix lieues à la ronde, d'où l'on prétend qu'il en sort, chaque année, pour plus de six cens mille piastres, quoiqu'elle se donne à bon marché. Cette abondance de Piment vient de la Guana, qu'on apporte d'Iquique, & qui fertilise la terre jusqu'à lui faire rendre quatre & cinq cens pour un, de toutes sortes de grains. L'Auteur nous apprend ce qu'on y met par l'industrie. Aussitôt que la Graine est en état d'être transplantée, on range les Plantes, en serpentant, afin que la même disposition des rigoles, qui portent l'eau pour les arroser, puisse la conduire doucement au pié des plantes. Alors on met, à chaque pié de Piment, autant de Guana qu'il en peut tenir dans le creux de la main. Lorsque la fleur se forme, on y en ajoute un peu davantage : enfin, quand le fruit est formé, on y en met une bonne poignée, avec le soin de l'arroser souvent, parcequ'il ne tombe jamais de pluie dans cette contrée; sans quoi, les sels, n'étant point assez détrempés, bruleroient infailliblement les Plantes. L'experience n'en laisse aucun doute.

Maniere de le cultiver.

Ancien Commerce d'Arica.

Avant les guerres, l'Armadille, petite Flotte composée de quelques Vaisseaux du Roi & des Particuliers, apportoit tous les ans, au Port d'Arica, des Marchandises d'Europe, sur-tout du vif-argent pour les Mines de la Paz, d'Oruro, de la Plata, ou Chuquizaca, Potosi & Lipes. Elle emportoit ensuite, à Lima, l'argent qui revient au Roi pour le quint des Métaux : mais lorsque les Gallions eurent cessé de venir à Portobelo, & que les François firent le Commerce, ce Port devint l'Echelle la plus

considerable de toute la Côte, où descendoient les Marchands des cinq Villes qu'on a nommées. A la vérité, le Port de Cobija est plus proche de Lipes & de Potosi, que celui d'Arica : mais les Marchands, n'y trouvant aucune ressource pour la nourriture des Hommes & des Animaux, aimoient mieux faire quelques lieues de plus, avec la certitude de trouver des secours pour leurs besoins ; sans compter qu'il ne leur étoit pas difficile de faire entrer dans Arica leur argent en pignes, c'est-à-dire en masses, dont on donnera la description, & de s'accommoder avec les Corrégidors, pour s'exempter de païer le quint du Roi.

Difficulté de sortir du Port.

L'Auteur sortit de l'Anse d'Arica, le 10 d'Août, avec un petit frais de Nord-Est, vent de terre, qu'on y attend presque toujours pour mettre à la voile, parceque les Marées abbattent & retiennent souvent les Navires en calme, pendant plusieurs jours, vers le fond de la Quiaca, où elles portent continuellement. La difficulté de cette sortie vient de ce qu'au vent de terre, qui dure depuis minuit jusqu'au jour, succede la Brise de Sud-Ouest, qui est trop près pour permettre de doubler le Cap, ou Morne, de Sama, situé à l'Ouest-Nord-Ouest de celui d'Arica ; d'autant plus que les Marées chargent sensiblement dessus. C'est cette difficulté de le doubler, qui lui a fait donner, sur nos Cartes, le nom de Morne des Diables. Mais lorsqu'on est trop abbattu à terre, on a la ressource de pouvoir mouiller à une lieue vers le Sud de la Quiaca, à trente ou quarante brasses d'eau, fond de vase verdâtre, mêlée en quelques endroits de sable.

Description de la Rade d'Ilo.

La Rade d'Ilo, où l'Auteur alla mouiller, est facile à reconnoître du côté du vent, par une Langue de terre platte & basse, en comparaison des Montagnes précédentes. De cinq à six lieues au large, on la prendroit presque pour une Ile ; c'est ce qu'on nomme la Pointe de Coles, au bout de laquelle est un Rocher fort bas, qui paroît augmenter de hauteur, à mesure qu'on approche.

Comme la Rade d'Ilo n'est presque qu'une Côte droite, on apperçoit de dehors les Navires qui y sont à l'ancre ; & par la même raison, la Mer y est grosse, de tous les vents. Aussi n'y peut-on mettre à terre, que dans un seul endroit, parmi des Rochers qu'on découvre à l'entrée de la Vallée, à l'Est-quart-de-Nord-Est, ou Est-Nord-Est du mouillage, lorsqu'on est à quinze ou douze brasses d'eau, fond de sable fin, un peu vaseux, & au Nord de l'Ilot, qui est à la Pointe de Coles.

La haie de Rochers, qui couvre le Celeta, où l'on débarque avec des chaloupes, est coupée en deux : la seconde coupure forme, à tribord, une petite Anse, où malgré l'abri des rochers, la Mer est ordinairement mâle, & même impratiquable, lorsque les flots sont agités dans la rade. Observez qu'en rangeant les premiers Brisans, il y a une Basse, qui ne découvre point, & qui est au Nord-Ouest d'une autre qui découvre. On peut s'en garantir, en tenant la Pierre le plus avancée, par une Terre rouge qui est à la Côte, à demie lieue vers le Sud de ce passage. Dans le même lieu est un petit débarquement, où l'on décharge la Guana ; mais si petit, qu'il n'y a de place que pour un Canot, ou une Chaloupe seule.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

M. FREZIER. 1713.

Richesse de la Vallée d'Ilo.

La Vallée d'Ilo ne paroît, en entrant dans la rade, qu'une petite crevasse, qui s'ouvre, peu à peu, à mesure qu'on en approche, jusqu'à ce qu'on découvre l'Eglise & une cinquantaine de Cabanes de branches d'arbres, dispersées çà & là auprès du ruisseau qui serpente au milieu de la vallée : c'est en cela que consiste le Village d'Ilo, presque tout bâti & peuplé par les François. L'Auteur assure que c'est lui faire trop d'honneur, que de le nommer, comme Dampier, une petite Ville.

Ce ruisseau, où l'on fait aiguade pour les Navires, est sujet à se dessécher pendant les six mois que le Soleil passe dans la partie du Sud, surtout lorsque l'Hiver n'a pas été pluvieux dans les hautes Montagnes. La commodité de faire du bois y est plus sûre que celle de l'eau, parceque la Vallée est couverte d'arbres; mais on en a tant abbattu, qu'il ne s'en trouve plus qu'à une lieue de la Mer (71). Outre le bois à feu, cette Vallée est plantée, en plusieurs endroits, de belles allées d'Oliviers, dont on tire la meilleure huile du Pérou, & de quantité d'Arbres fruitiers, tels que des Orangers, des Citroniers, des Figuiers, des Bananiers, des Lucomos, & d'autres especes. On y trouve aussi des Cassiers, & des cannes de sucre, du blé & des légumes, mais beaucoup plus de luzerne, dont il se fait une grande consommation lorsqu'il y a quelques Vaisseaux dans la rade, parceque les Marchands, qui viennent de divers endroits éloignés, amenent un grand nombre de Mules, pour relever celles qui sont chargées. On divise les Troupeaux, ou Reques, en plusieurs Piarras, de dix Mules chacune, qu'on met sous la conduite de deux Hommes; & comme les marches sont quelquefois de trente ou quarante lieues, par de hautes & rudes Montagnes, sans eau ni pâturage, les Mules de rechange montent souvent au double des Piarras. Malgré cette précaution, il en périt une si grande quantité, que les chemins du Pérou ne sont pas mieux connus par les traces de leurs piés, que par les squellettes de celles qui meurent hors des Vallées, où rien ne s'offre pour leur subsistance; ce qui oblige d'en faire venir, tous les ans, quatre-vingt ou cent mille, du Tucuman & du Chili. Mais toutes ces peines ne refroidissent pas les Marchands, pour une route de deux ou trois cens lieues. Il en vient à Ilo, de Cusco, de Puno, de Chuquito, d'Arequipa, & de Moqueña, comme au Port le plus proche; & s'il n'y a point de Vaisseaux au Port d'Arica, il en vient aussi de la Paz, d'Oruro, de Plata, de Potosi & de Lipes; desorte qu'alors l'Ilo devient le meilleur Port de toute la Côte, pour les Marchandises de l'Europe.

Grand Commerce par Mules.

Commerce de Cusco.

Cusco est un des principaux débouchés, après Potosi, pour la consommation de ces Marchandises, quoique ses Manufactures de Baïettes & de toiles de coton fassent un peu de tort à celles de l'Europe. On y fabrique aussi toutes sortes d'ouvrages de cuir, tant pour l'usage des Hommes, que pour les harnois des Chevaux & des Mules. Cette Ville est renommée encore par la grande quantité de tableaux & de peintures, que les Indiens y font, sans aucune connoissance de l'Art, & dont ils remplissent le Païs. Elle est à cent trente lieues d'Ilo. *Puno* est une petite Ville, d'environ cent quatre-vingts Familles, à soixante & dix lieues de Cusco, & soixante-

Puno, Arequipa & Moquegua.

(71) Elle avoit été habitée, quatorze ans entiers, par des François, pendant toute la guerre pour la succession d'Espagne.

seize d'Ilo, sur le même chemin. Ses Mines d'argent la rendent considerable. En 1713, elles occupoient trois Moulins à meule, & trois à pilon. *Arequipa*, Ville d'environ six cens Familles Espagnoles, qui font commerce de vin & d'eau-de-vie, n'est qu'à vingt-quatre lieues de la Mer; mais son Port, qui est *Quilca*, n'étant gueres fréquenté, parcequ'il est mauvais, les Marchands viennent à celui d'Ilo. *Moquegua* est une Ville qui n'a pas plus de cent cinquante Familles, mais dans la dépendance de laquelle on ne compte pas moins de quatre mille hommes capables de porter les armes. Il s'y fait un grand commerce de vin & d'eau-de-vie, qu'on transporte à la Puna, c'est-à-dire dans les Montagnes. Son territoire, qu'on représente fort petit, en donne annuellement environ 100000 botiches, montant à plus de 3200000 pintes de Paris, qui, à 20 réaux la botiche, rapportent 400000 piastres, c'est-à-dire, en 1713, 1600000 livres de France. Une Nation d'Indiens libres, mais amis des Espagnols, qui habite la Cordilliere du côté de l'Est, & qu'on nomme les Chunchos, en vient prendre, tous les ans, une quantité considerable à Moquegua. En passant à Potosi, ces Montagnards y vendent des ouvrages de plumes d'Autruches, tels que des parassols, des chassemouches, &c. & du Quinaquina, célebre espece d'amande, qui sert à la guérison de plusieurs maladies. De l'argent qu'ils en tirent, ils achetent du vin, & quelques marchandises de l'Europe.

Divers Voïages au Perou. M. Frezier. 1713.

A quarante lieues de Moquegua, & cinq de Cailloma, on avoit découvert des Mines, nommées Saint Antoine, qui promettoient beaucoup, & dont l'argent est du plus haut aloi qu'on connoisse au Pérou. On y travailloit, en 1713, à construire des Moulins, qui ont dû donner un nouveau lustre au Port d'Ilo. Mais les avantages du Commerce sont bien diminués, à Moquegua, par la disette des commodités de la vie. L'eau y manque souvent, parcequ'on en consume beaucoup pour arroser les vignobles. Les Bœufs y sont rares, & la viande mauvaise, excepté dans le cours de l'Hiver, où les brouillards humectent assez le haut de la Montagne pour y faire pousser un peu d'herbe. Enfin il n'y a pas d'autre gibier, qu'une espece de petits Cerfs, que les Espagnols nomment Venados, & qui se prennent dans les Coulées des Montagnes. Le Poisson ne manque point dans la rade d'Ilo; mais la Mer y est si mâle au rivage, qu'il est difficile d'y emploïer la senne.

Mines nouvelles de Saint Antoine.

La Vallée d'Ilo, qui n'est aujourd'hui peuplée que de quelques Métairies, contenoit autrefois une Ville d'Indiens, dont on voit encore les vestiges, à deux lieues de la Mer. Les Maisons y paroissent rasées au rez-de-chaussée; triste monument du ravage des Espagnols. On en voit des marques encore plus touchantes près d'Arica, au-dessus de l'Eglise d'Ilo, & tout le long du rivage, jusqu'à la Pointe de Coles: c'est une infinité de tombeaux, où les Indiens s'enterroient vifs (72), avec leurs Familles & leurs biens. On y trouve des corps presqu'entiers, avec leurs habits, & souvent des vases d'or & d'argent. Ceux, que l'Auteur vit, étoient creusés dans le sable, de la hauteur d'un homme, & environnés d'un Mur

Ancienne Ville d'Ilo.

Monumens singuliers.

(72) Comme il paroît, par la suite du récit, que l'origine de ces Tombeaux est obscure, ne peut-on pas les regarder plus simplement comme un ancien Cimetiere?

Divers Voïages au Perou.

M. Frezier. 1713.

de pierre séche. Ils sont ordinairement couverts d'une claie de cannes, sur laquelle est un lit de terre & de sable, pour empêcher qu'on ne les puisse appercevoir. Aussi ne les découvre-t-on qu'en ouvrant la terre au hazard. M. Frezier observe que si les Espagnols conviennent assez naturellement des cruautés qu'ils exercerent au tems de la Conquête, il s'en trouve, néanmoins, qui n'attribuent point à la terreur des Péruviens l'invention de ces Tombeaux.

Opinion qui les explique.

Ils prétendent que ces Peuples, adorateurs du Soleil, le suivoient dans sa course, avec l'espérance de pouvoir s'en approcher, & qu'étant arrêtés par la Mer, qui les bornoit au couchant, ils s'enterroient au rivage, pour le voir, avant leur mort, jusqu'au moment où il semble se cacher dans les eaux. L'usage des Grands du Pérou, qui ordonnoient en mourant qu'on les portât au bord de la Mer, semble fortifier cette explication. Mais l'opinion commune, ajoute l'Auteur, est que les Indiens, se croïant menacés d'une mort certaine, lorsqu'ils eurent appris que les Conquerans n'avoient pas épargné Atahualipa leur Souverain, se sauverent le plus loin qu'il leur fut possible, vers le couchant, & qu'étant arrêtés par la Mer, ils se cacherent sur ses bords, pour attendre la miséricorde du Soleil. Au reste, il faut mettre beaucoup de différence entre ces Tombeaux, qu'on suppose volontaires, & ceux que l'usage commun faisoit bâtir pour les Grands, après le cours naturel de leur vie, comme on l'observera dans un autre lieu.

Le 5 de Septembre, l'Auteur sortant de la rade d'Ilo, avec un bon vent d'Est-Sud-Est, qui le rendit en quatre jours près du Morro Quemado, reconnut, dans l'intervalle, la *Mesa de Dona Maria*, Montagne plate par le haut, comme une Table, dont elle porte le nom. Huit lieues plus au Nord, est l'Ile de Lobos, à une lieue & demie du Morro Quemado. Cette Ile est de moïenne hauteur, d'environ trois quarts de lieue de long, dans son plus grand diametre, Sud-Est & Nord-Ouest. Entre l'Ile & le Morne sont des rochers plats, & fort bas, qui s'allongent vers le Continent à mi-canal, & laissent un passage où plusieurs Navires sont entrés, le prenant pour celui qui sépare l'Ile Sangallan & la Terre de Paraca : mais il est facile de ne s'y pas tromper, parceque dans celui-ci il n'y a point de Rocher bas, comme au pié de Lobos, ni un Brisant en forme de pain de sucre. D'ailleurs, la Terre de Paraca est d'une hauteur égale ; & celle du Morro Quamado vient en baissant du côté du Nord, jusqu'à une petite Anse, où le mouillage est à tribord. Observez que si l'on s'étoit avancé dans ce passage, il faudroit prendre garde qu'en sortant par le Nord de Lobos, il se trouve une Basse, à tiers Canal, du côté du Continent. L'Auteur apprit aussi, de ceux qui s'étoient engagés dans cette Baie par méprise, qu'au Nord de l'Ile il y a un banc de Galet, qui forme une Anse, où la Mer est si tranquille, qu'un Navire y peut mouiller à huit brasses d'eau, & même y carener avec sûreté.

Avis important.

Sangallan. Paraca.

Après avoir demeuré la nuit en Panne, il passa le lendemain entre l'Ile Sangallan & la Terre de Paraca, qui fut rangée, à la distance d'un quart de lieue, de peur d'une Basse qui est à demie lieue au Sud-Est de l'Ile. Ensuite, il rangea, à deux cables de distance, une petite Anse, nommée Enseñada del vejo, où quelques Navires François avoient mouillé sur dix & douze

& douze brasses, pour décharger secretement leurs Marchandises. Delà il alla mouiller dans l'Anse de Paraca, sur cinq brasses d'eau, fond de sable vaseux, au Nord-Ouest de la Bedega : ce sont six ou sept Maisons, pour la décharge des Navires qui aiment mieux s'arrêter là, quoiqu'à 2 lieues de Pisco, que d'aller au-devant de la Ville, parceque la Mer est si forte au rivage, qu'il est presqu'impossible d'y débarquer pendant le jour. Cependant on peut quelquefois, au matin, y descendre avec un bon Grelin & une bonne ancre ; mais ce n'est jamais sans peine & sans risque. Les Navires, qui mouillent devant la Ville, font le bois & l'eau une demie lieue plus au Nord, dans la Coulée où passe la Riviere de Pisco ; & ceux qui mouillent à Paraca le font dans le sable, à une demie lieue au Sud-Est des Maisons. La Rade de Pisco est d'une grandeur à pouvoir contenir une Flotte nombreuse. Elle est ouverte au Nord, d'où il ne vient point de vent dangereux par cette Latitude ; & l'on y est à couvert des vents ordinaires, qui regnent du Sud-Sud-Ouest au Sud-Est. Si l'on vouloit caréner, on peut entrer au fond de l'Anse de Paraca, où il n'y a point de Mer, & où le mouillage est bon partout, depuis onze jusqu'à cinq brasses d'eau. Du côté de l'Ouest, il y a plusieurs petites Iles, qui sont toutes saines, & entre lesquelles on peut passer sans crainte ; mais il convient mieux de passer entre Sangallan & Paraca, d'où l'on vient mouiller vers les Maisons, à quatre ou cinq brasses d'eau. Entre ces petites Iles, il y en a une qui est percée à jour, & qui paroît comme un Pont. Depuis les Maisons de Paraca à la Ville, on compte deux lieues, de Plaine sablonneuse & aride.

Divers Voïages au Perou.
M. Frezier. 1713.
La Bedega.
Rade & Ville de Pisco.

Pisco, qui étoit autrefois au bord de la Mer, en est éloigné à-présent d'un quart de lieue, par l'effet d'un tremblement de Terre, arrivé le 15 d'Octobre 1682 (73). Cette Ville est divisée en Quartiers réguliers. L'Eglise Paroissiale de Saint Clément forme le centre, sur une Place de l'étendue d'un Quartier. Derriere cette Eglise est celle des Jésuites, & plus à l'Est, celle de Saint François, petite, mais fort propre ; au Nord-Est, l'Hôpital de Saint Jean de Dieu ; & au Sud, la Magdeleine, Chapelle des Indiens, qui a devant elle une petite Place. Environ trois cens Familles composent les Habitans ; la plûpart Metifs, Mulâtres & Negres. Les Blancs sont en petit nombre. Il y a un Corrégidor & un Cavildo, pour l'administration de la Justice. Le Commerce est riche dans ce Port, parcequ'il est naturellement l'Echelle des Villes d'Yca, de Guançavelica, de Guamanga, d'Andaguaylas, & de toutes celles qui répondent à Lima dans la partie du Nord.

Villes dont Pisco est l'Echelle.

Yca est plus peuplée, du triple, que Pisco. On y fait un grand Commerce de verre, de vins & d'eaux-de-vie. Le verre s'y fait avec du Salpêtre ; mais il est verd, sale & mal formé. Guancavelica, petite Ville d'environ cent Familles, à 60 lieues de Pisco, est riche & fameuse, par la grande quantité de vif-argent qu'on y tire d'une Mine qui a 40 vares de fond, & qui fournit seule tous les Moulins d'or & d'argent du Pérou. On voit dans cette Ville un autre sujet d'étonnement : c'est une Fontaine, dont l'eau se pétrifie si vîte, que la plûpart des Maisons en sont bâties. L'Au-

(73) Voïez le Voïage de Dampier, au Tome XI. de ce Recueil.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

M. FREZIER. 1713.

teur en vit quelques pierres, qui sont d'un blanc un peu jaunâtre, légeres & assez dures. Guaminga est à 80 lieues de Pisco.

Commerce qui s'y fait.

Le Commerce des Marchandises de l'Europe n'est pas la seule raison qui amene les Vaisseaux à Pisco. On y vient faire aussi des provisions de vins & d'eaux-de-vie, qui s'y trouvent à meilleur marché que dans aucun Port, parcequ'outre ceux du Terroir, on y en apporte d'Yca, de Chincha, qui n'est qu'à six lieues au Nord, & de Lanasque, à 20 lieues au Sud-Est. Ceux-ci passent pour les meilleurs du Pérou : mais tous ces vins sont violens & mal-sains. Aussi les Espagnols en font-ils peu d'usage ; & par une bizarre prévention, ils donnent la préférence à l'eau-de-vie. Les vignes des environs de Pisco, ne pouvant être arrosées commodément par des canaux, sont plantées d'une maniere qui leur rend ce secours inutile, quoiqu'il n'y pleuve jamais. Chaque Sep est dans un creux de quatre ou cinq piés de profondeur, où regne une humidité génerale, que la Nature a répandue dans la terre, pour suppléer au défaut de pluies & de Rivieres : car le Païs est d'une telle aridité, qu'il y a peu d'autres lieux habitables que les Vallées. Encore le fond est-il de sel presque pur ; d'où vient le goût salé qui se fait sentir dans la plûpart des vins du cru. On trouve, néanmoins, aux environs de Pisco, des fruits de toute espece ; Pommes, Poires, Oranges, Citrons, Gouïaves, Bananes, Dattes, &c.

Route de Pisco au Callao.

Le 21, M. Frezier mit à la voile pour se rendre au Callao, à la faveur d'un vent de Sud-Est, qui lui fit reconnoître le lendemain l'Ile d'*Asia*. Le 23 il eut la vûe de Morro Solar, & de l'Ile Saint Laurent au Nord. Cette Ile se fait reconnoître aisément, parcequ'elle est de moïenne hauteur, séparée de la petite Ile du Callao, & que dans l'ouverture on apperçoit deux Ilots, ou petits Rochers. On en découvre un troisieme fort bas, à demie lieue au large, vers le Sud-Sud-Est de la Pointe Nord-Ouest de l'Ile Saint Laurent. A deux cablures de cette Pointe, on trouve soixante brasses d'eau, fond de vase. Enfin l'Auteur entra dans la Rade de Callao, dont il donne une Description que son exactitude rend également utile & curieuse.

Description de la Rade de Callao.

Cette Rade, qui sert de Port à Lima, est sans contredit la plus grande, la plus belle & la plus sûre de toute la Mer du Sud. On peut y mouiller partout, dans une abondante quantité d'eau, sans crainte d'aucun écueil, sur un fond de vase couleur d'Olive ; à l'exception d'une Basse, qui est à trois cablures de terre, vers le milieu de l'Ile Saint Laurent, vis-à-vis de la *Galere*. La Mer y est toujours si tranquille, que les Navires y carenent en tout tems, sans appréhender d'être surpris par aucun coup de vent. Elle est néanmoins ouverte, depuis l'Ouest jusqu'au Nord-Nord-Ouest ; mais ces sortes de vents ne regnent presque jamais, que par un petit frais de bonace, qui n'agite point excessivement les flots. L'Ile de Saint Laurent rompt l'enflement qui vient du Sud-Ouest au Sud-Est. Cette Ile est sans défense. Elle est l'exil des Negres & des Mulâtres, condamnés, pour quelque crime, à tirer du Moîlon pour les édifices publics, & indirectement pour ceux des Particuliers. Comme cette peine est comparée à celle des Galeres en Europe, on donne le nom de Galere à la Pointe de l'Ile, du côté de l'Ouest.

Le mouillage ordinaire de la Rade est à l'Est-quart-de-Nord-Est de la pointe de la Galere, à deux ou trois cablures de la Ville. Là on est encore à l'abri des vents du Sud, par la Pointe du Callao, qui est une Langue de terre basse, entre laquelle & l'Ile du Callao il y a un Canal étroit & dangereux. Cependant on y passe en rangeant l'Ile de près, à quatre ou cinq brasses d'eau. Du côté du Continent est un Banc, prolongé depuis la Pointe jusqu'à une Basse qu'on voit briser de loin.

On trouve, dans le Port, toutes les commodités nécessaires à la navigation. L'aiguade se fait avec facilité à la petite Riviere de Lima, qui se dégorge dans la Mer au pied des murs de Callao. Le bois y coûte un peu plus de peine, parcequ'on le va prendre à Bocca-negra, qui est à demie lieue au Nord; il se coupe à demie lieue du rivage, & l'on en paie aux Jesuites 25 & 30 Piastres pour la charge de chaque Chaloupe. Il y a au pié des Murs, pour le débarquement des Chaloupes, trois Escales de bois, & un môle de pierre, destiné à la décharge des Canons, des ancres, & des autres fardeaux, qu'on éleve avec une espece de Grue.

Ville de Callao.

Faisons observer que la Ville, dont on fait succeder la Description, doit être fort différente aujourd'hui de ce qu'elle étoit avant le tremblement de terre du 28 Octobre 1746, qui causa de prodigieux renversemens sur toute cette Côte. Mais voici l'état où M. Frezier la vit en 1713. Elle est bâtie, dit-il, sur une Langue de terre basse & plate, au bord de la Mer, par 12 degrés 10 minutes de Latitude australe. Elle fut fortifiée, sous le regne de Philippe IV, & pendant la Viceroïauté du Marquis de Mancera, par une enceinte flanquée de dix Bastions du côté de terre, & de quelques Redens & Bastions plats sur le bord de la Mer, où sont établies quatre batteries de Canon, pour commander le Port & la Rade. Cette partie étoit alors en mauvais état. Il y avoit cinq breches ; & la Mer détruisoit de jour en jour la muraille, depuis qu'on avoit fait un Quai de pierre, dont la situation arrêtoit la lame du Sud-Ouest, & causoit un retour de marée du côté du Nord, qui sapoit les murs de la Ville.

Ses Fortifications

La largeur du rempart étoit de deux profils différens : les Courtines n'ont, par le haut, que huit piés de large, deux & demi de terre-plein, autant de banquette, & trois de chemise de moîlon, à mortier de chaux & de sable ; le reste de l'épaisseur étoit de briques crues, avec un petit mur de moîlon en dedans. Le Rempart des bastions avoit cinq toises de terre-plein, pavé de dales, à joints incertains, pour servir de Plate-forme à l'Artillerie. Chaque bastion est voûté. Il avoit son Magasin à poudre. Ordinairement, chacun étoit monté de 2, 3, ou 4 Pieces de fonte. Il y en avoit alors 41 dans le pourtour : mais le nombre devroit être de 70, de différens calibres, suivant leur situation, depuis 12 jusqu'à 24 livres de balle, poids d'Espagne, qui fait pour nous des calibres bâtards. Parmi ces Pieces, il y avoit 10 Coulevrines de 17 à 18 piés de long, du calibre de 24, dont huit sont montées pour battre en Rade, & portoient, dit-on, jusqu'à la Pointe de la Galere de Saint Laurent, c'est-à-dire près de deux lieues. Outre l'Artillerie du Rempart, il y a 9 Pieces de Campagne, montées & prêtes à servir. M. Frezier vit encore plus de 120 Pieces de fonte, de différens calibres, destinées à l'armement des Vaisseaux du Roi,

Son Artillerie.

Forme de la Ville

l'*Amirante*, la *Capitana*, & le *Govierno*, qui servoient, lorsque les Galions venoient à Porto-Belo, à escorter l'Armadille de Panama, & à transporter au Pérou les marchandises ou les secours qui venoient d'Europe : mais ces trois Vaisseaux étoient fort négligés (74).

Le niveau du terrein de la Ville n'étoit élevé que de neuf à dix piés au-dessus de la plus haute mer, qui ne monte ordinairement que de quatre à cinq piés. Quelquefois néanmoins elle s'élevoit, jusqu'à inonder les dehors des murs, dont elle fait une Ile. Quoique les dedans ne fussent pas divisés par quartiers, les rues y étoient bien alignées ; mais la poussiere y causoit une malpropreté insupportable. Sur le bord de la Mer étoient la Maison du Gouverneur & le Palais du Viceroi, qui faisoient les deux côtés d'une Place dont l'Eglise Paroissiale faisoit le troisieme. Une Batterie de huit Pieces de canon faisoit le quatrieme. Le Corps-de-garde & la Salle d'armes s'y trouvoient aussi rassemblés, proche du Palais du Viceroi. La même rue, du côté du Nord, contenoit les Magasins des Marchandises qui viennent du Chili, du Pérou & du Mexique. Il y en avoit un aussi pour l'entrepôt des Marchandises de l'Europe, qui se nommoit l'*Administration*. Les Navires François, pendant qu'ils avoient la permission de négocier au Callao, étoient obligés d'y mettre tout ce qu'ils en avoient à bord. On exigeoit, sur le prix de la vente, treize pour cent de ceux qui arrivoient avec leur cargaison entiere ; & quelquefois jusqu'à seize, de ceux qui avoient déja beaucoup vendu dans les autres Ports de la Côte ; & trois par mille, pour d'autres droits Roïaux & du Consulat ; sans parler des présens secrets, qu'il falloit faire aux Officiers.

Après les édifices publics, il n'y avoit de remarquable que les Eglises, qui pour être de colombage de cannes, recouvertes de terre ou de bois, peint en blanc, n'en étoient pas moins propres. On comptoit cinq Couvens de Religieux ; les Dominiquains, les Cordeliers, les Augustins, les Peres de la Merci, les Jésuites, & l'Hôpital de Saint Jean de Dieu. Le nombre des Habitans ne passoit pas quatre cens Familles. Quoique le Roi d'Espagne donnât des fonds annuels de 292171 Piastres pour l'entretien d'une Garnison, à peine étoit-elle assez nombreuse pour monter la Garde dans la Place d'armes.

Le Gouverneur de Callao étoit ordinairement un Homme de considération, que la Cour d'Espagne envoïoit relever de cinq en cinq ans. Elle y entretenoit aussi un Ingénieur qui servoit toutes les Places de l'Amérique Méridionale. Après la mort de M. Rossemin, Ingénieur François, le soin des Fortifications fut donné à M. *Peralte*, Créole de Lima ; mais quoique le Roi fournît 30000 Piastres, assignées sur la Boucherie, pour l'entretien des murs de Callao, ils tomboient en ruine du côté de la Mer (75).

Hors des murs, on trouvoit deux Fauxbourgs d'Indiens, nommés *Pitipiti*, & distingués par les noms de vieux & de nouveau. Le premier étoit

(74) M. Frezier ajoute l'état des Trouppes & des Officiers de Callao, du moins tel qu'il devoit être, suivant les fonds que la Cour donnoit pour leur dépense, pag. 176.

(75) On n'a point encore publié de Description du nouveau Callao : mais on sait qu'il a été rebâti, comme Lima, & que M. Godin y a contribué.

au Sud, l'autre au Nord, où passe la petite Riviere de Rimac ou de Lima. C'est de ce côté qu'est la sortie, pour aller à Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, par une belle Plaine. A moitié de cette distance, on rencontre une Chapelle de Saint Jean-de-Dieu, nommée *la Legua*. Un quart de lieue plus loin, le chemin se divise en deux, dont celui de la main gauche mene à la Porte Roïale de Lima, & l'autre à celle de Juan Simon, qui donne au milieu de la Ville.

Divers Voïages au Perou.

M. Frezier. 1713.

§ III.

Voïage des Mathematiciens Espagnols, de Guayaquil a Quito.

Tout étant précieux dans les Relations de ces savans Voïageurs, nous continuerons d'en détacher ce qui convient au dessein de cet article. Après avoir donné leurs observations depuis Panama jusqu'à Guayaquil (*), on doit les supposer arrivés dans cette derniere Ville; & c'est leur route jusqu'à Quito, dont on va lire le Journal, d'après les Mémoires de M. d'Ulloa (76).

1736.

Le Corrégidor de Guaranda aïant reçu ordre de Dom Denis d'Alcado y Herrera, Gouverneur de cette Province, de faire préparer des voitures à Caracol pour le Voïage des Mathématiciens, ils s'embarquerent sur le Fleuve, le 3 de Mai 1736. Ce n'est pas qu'il n'y ait une route par terre, de Guayaquil à Caracol; mais les Marais & plusieurs grandes Rivieres la rendent impraticable dans toute autre saison que l'Eté. M. d'Ulloa se plaint, pour ses Compagnons & pour lui-même, de ce qu'il eut à souffrir pendant cette courte navigation. Toutes leurs précautions ne pûrent les garantir de la cruelle persécution des Mosquites. Pendant le jour, ils étoient dans un mouvement continuel; & la nuit, ils souffroient des douleurs insuportables. S'ils avoient les mains à couvert sous des gands fort épais, le visage demeuroit exposé, & l'habit ne garantissoit pas le reste du corps. Les aiguillons pénétroient au travers du drap, & piquoient assez la chair pour y répandre un feu, accompagné d'une horrible démangeaison. Ce tourment dura jusqu'à Caracol, où les Voïageurs n'arriverent que le 11, après bien des retardemens, causés par les courans qu'ils avoient à surmonter.

Navigation incommode sur le Fleuve de Guayaquil.

Les commodités qu'on leur tenoit prêtes, pour continuer leur route par terre, étoient des Mules, sur lesquelles ils se mirent en chemin le 14. Quatre lieues qu'ils firent d'abord, par des Savanes, des Bois de Planes & de Cacaotiers, les rendirent sur les Plages de la Riviere d'Ojibar. Ils la traverserent neuf fois à gué dans ses divers détours; & toujours avec quelque péril, au travers des rochers dont elle est semée, & qui n'empêchent point qu'elle ne soit tout-à-la-fois, large, profonde & rapide. Le soir, ils s'arrêterent au Port des Mosquites, dans une Maison située sur la rive. Tout le chemin, depuis Caracol jusqu'aux Plages d'Ojibar, est si marécageux, qu'ils avoient marché continuellement par des ravines & des

Route par terre, de Caracol à Quito.

Cruelles picqûres des Mosquites.

(*) Ci-dessus, pag. 431, note 63.

(76) Voïage au Perou, Tom. I, Liv. 5, ch. 1. On verra, dans la Relation suivante, que les Mathématiciens Espagnols n'étoient pas seuls.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

ROUTE DE GUAYAQUIL A QUITO. 1736.

bourbiers, où leurs Mules s'enfonçoient jusqu'au poitrail : mais il devient plus ferme lorsqu'on a passé les Plages. On juge par le nom du lieu, où les Mathématiciens passerent la nuit, à quoi ils étoient condamnés pendant leur sommeil. Ils y furent si cruellement piqués des Mosquites, que quelques-uns prirent le parti de se jetter dans la Riviere, & de s'y tenir jusqu'au jour ; mais leurs visages, seule partie du corps qu'ils ne pouvoient plonger dans l'eau, furent bien-tôt si maltraités, qu'il fallut abandonner cette ressource & laisser partager le martyre à toutes les autres parties du corps.

Le 15, ils traverserent une Montagne couverte d'arbres épais, après laquelle ils arriverent à de nouvelles Plages de la Riviere d'Ojibar, qu'ils passerent encore quatre fois à gué, avec autant de danger que le jour précédent. Ils firent halte, à cinq heures du soir, dans un lieu nommé *Caluma*. On n'y trouve aucun endroit pour se loger ; & pendant toute la journée, il ne s'étoit offert aucune Maison : mais les Voituriers Indiens entrerent dans la Montagne, couperent des pieux & des branches, & formerent en peu de tems, des Cabanes, qui mirent tout le monde à couvert. Le chemin de ce jour avoit été très incommode, entre des arbres si voisins les uns des autres, qu'avec la plus grande attention, un Voïageur se meurtrit les jambes contre les troncs, & la tête contre les branches. Quelquefois les Mules & les Cavaliers s'embarrassent dans les Bajuques, espece de liane ou d'osier qui traverse d'un arbre à l'autre. Ils tombent, & ne peuvent se débarrasser sans secours.

Embarras causé par les Arbres.

Le 16, à six heures du matin, le Thermometre marquoit 1016. Aussi commença-t-on à respirer un air plus frais. On se remit en chemin à huit heures ; & l'on passa, vers midi, dans un lieu nommé *Mama Rumi*. C'est la plus belle Cascade que l'imagination puisse se représenter. L'eau y tombe d'environ 50 toises de haut, d'un rocher taillé à pic, & bordé d'arbres extrêmement touffus. La nappe de sa chute forme, par sa blancheur & sa clarté, un spectacle auquel M. d'Ulloa n'avoit rien vû d'égal. Elle se rassemble sur un fond de rocher, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin. Cette belle Cascade est nommée *Paccha* par les Indiens, & *Chorrera* par les Espagnols. Les Mathématiciens, continuant de marcher, passerent deux fois la Riviere sur des Ponts aussi dangereux que les gués ; & vers deux heures après-midi, ils arriverent à Tarigagua. Une grande Maison de bois, construite exprès pour les loger, servit à les délasser d'une journée très fatiguante. Le chemin ne leur avoit offert, d'un côté, que d'horribles précipices ; & de l'autre, il étoit si étroit, que les Cavaliers & les Montures n'aïant pas cessé de heurter, tantôt contre les arbres & tantôt contre le roc, ils étoient fort meurtris à leur arrivée.

Magnifique Cascade de Chorrera

On nous explique en quoi consiste le danger des Ponts. Comme ils sont de bois, & fort longs, ils branlent d'une maniere effraïante sous le poids de ceux qui les passent. D'ailleurs ils ont à peine trois piés de large, sans aucune sorte de Parapets ou de Gardefous sur les bords. Une Mule, qui vient à broncher, tombe infailliblement dans la Riviere, & ne manque point d'y périr avec sa charge. Le passage étant guéable en Eté, on

Ponts dangereux.

fabrique ces Ponts chaque Hiver, mais avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvellés tous les ans. Lorsqu'une personne de marque fait cette route, le Corrégidor de Guaranda est obligé de faire construire, par des Indiens, les Maisons de bois qui servent au repos de chaque journée. Elles demeurent sur pié, pour servir aux autres Voïageurs, jusqu'à ce qu'elles tombent faute de réparation. Alors un Voïageur ordinaire est réduit, pour tout logement, aux Cabanes que ses Voituriers ou ses Guides leur bâtissent à la hâte.

Divers Voïages au Perou.

Route de Guayaquil à Quito. 1736.

Le 17, à 6 heures du matin, le Thermometre marquoit 1014 ½; & ce degré parut un peu frais aux Mathématiciens, qui étoient accoutumés à des climats plus chauds. Mais la même heure fait éprouver, à Tarigagua, deux températures fort opposées. S'il y a deux Voïageurs, dont l'un vienne des Montagnes, & l'autre de Guayaquil, le premier trouve le climat si chaud, qu'il ne peut souffrir qu'un habit léger; & l'autre, au contraire, trouve le froid si sensible, qu'il se couvre de ses plus gros habits. L'un trouve la Riviere si chaude, qu'il est impatient de s'y baigner; & l'autre la trouve si froide, qu'il évite d'y tremper la main. Une différence si remarquable ne vient, des deux côtés, que de celle de l'air d'où l'on sort.

Temperature fort opposée dans le même lieu.

En sortant de Tarigagua le 28, à neuf heures du matin, les Mathématiciens commencerent à monter la fameuse Montagne de Saint Antoine; & vers une heure après-midi, ils arriverent dans un lieu que les Indiens nomment Guamac, & les Espagnols *Cruz de Canna*, c'est-à-dire Croix de roseaux. La fatigue du chemin les força de s'y arrêter. Cruz de Canna est un petit espace de plaine, un peu en pente, qui fait le milieu de la Montagne. On nous représente le chemin, depuis Tarigagua, comme un des plus dangereux de l'Amérique. « Qu'on se figure, dit M. d'Ulloa, des » montées presqu'à plomb, & des descentes si rudes, que les Mules ont » beaucoup de peine à s'y soutenir. En quelques endroits, le passage a si » peu de largeur, qu'il contient difficilement une Monture. En d'autres, » il est bordé d'affreux précipices, qui font craindre à chaque pas de s'y » abîmer. Ces chemins, qui ne méritent que le nom de sentiers, sont » remplis dans toute leur longueur, & d'un pas à l'autre, de trous d'un » pié de profondeur, quelquefois plus profonds, où les Mules ne peu» vent éviter de mettre les piés de devant & derriere. Quelquefois leur » ventre traîne à terre, & presque toujours il en approche, jusqu'aux » piés du Cavalier. Ces trous forment une espece d'escalier, sans quoi » la difficulté du chemin seroit invincible. Mais si malheureusement la » monture met le pié entre deux trous, ou ne le place pas bien dedans, » elle s'abbat; & le Cavalier court plus ou moins de risque, suivant le côté par lequel il tombe (77). » Pourquoi ne pas marcher à pié dans un chemin de cette étrange nature? On répond qu'il n'est pas aisé de se tenir ferme, sur les éminences qui sont entre les trous; & que si l'on vient à glisser, on s'enfonce nécessairement dans le trou même, c'est-à-dire dans la boue jusqu'aux genoux; car ces trous en sont remplis, & souvent jusqu'au comble.

Chemin d'une étrange difficulté.

Maniere de monter.

(77) *Ubi sup.* p. 183.

ROUTE DE GUAYAQUIL A QUITO. 1736.

On les nomme *Camellons* dans le Païs. Ils sont comme autant de trebuchets pour les Mules. Cependant les passages, qui n'ont point de trous, sont encore plus dangereux. « Ces pentes étant fort escarpées, & la nature » du terrein, qui est de craie continuellement détrempée par la pluie, » les rendant extrêmement glissantes, il seroit impossible aux Bètes de » charge d'y marcher, si les Voituriers Indiens n'alloient devant, pour » préparer le chemin. Ils portent de petits hoïaux, avec lesquels ils ou» vrent une espece de petites rigoles, à la distance d'un pas l'une de l'au» tre, pour donner aux Mules le moïen d'affermir leurs piés. Ce travail » se renouvelle chaque fois qu'il passe d'autres Mules, parceque dans l'es» pace d'une nuit la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. Encore se » consoleroit-on de recevoir de fréquentes meurtrissures, & d'être crotté » ou mouillé, si l'on n'avoit sous les yeux des précipices & des abîmes » dont la vue fait frémir. » Enfin M. d'Ulloa nous assure sans exagération, que le plus brave n'y peut marcher qu'avec un frisson de crainte, surtout s'il conserve assez de liberté d'esprit pour songer à la foiblesse de l'Animal qui le porte.

Maniere de descendre.

La maniere dont on descend de ces lieux terribles ne cause pas moins d'épouvante. Il ne faut point oublier que dans les endroits où la pente est si roide, les pluies font couler la terre & détruisent les Camellons. D'un côté on a sous les yeux des côteaux escarpés, & de l'autre des abîmes, dont la vûe seule glace les veines. Comme le chemin suit la direction des Montagnes, il faut nécessairement qu'il se conforme à leurs irrégularités; de sorte qu'au lieu d'aller droit, on ne parcourt pas cent toises sans être obligé de faire deux ou trois détours. C'est particulierement dans ces sinuosités, que les Camellons sont bien-tôt détruits. La nature apprend aux Mules à s'y préparer. Dès qu'elles sont aux lieux où commence la descente, elles s'arrêtent, & joignent leurs piés de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponer. Elles joignent de même les piés de derriere, les avançant un peu aussi, comme si leur dessein étoit de s'accroupir. Dans cette posture, elles commencent à faire quelques pas, pour éprouver le chemin. Ensuite, sans changer de situation, elles se laissent couler avec une vîtesse étonnante. L'attention du Cavalier doit être à se tenir ferme sur la selle, parceque le moindre mouvement, qui feroit perdre l'équilibre à sa Monture, ne manqueroit point de les précipiter tous deux. D'ailleurs, pour peu qu'elle s'écartât du sentier, elle tomberoit infailliblement dans quelque abîme. M. d'Ulloa ne se lasse point d'admirer l'adresse de ces Animaux. On s'imagineroit, dit-il, qu'ils ont reconnu & mesuré les passages. Sans un instinct si puissant, il seroit impossible aux Hommes de passer par des routes, où les Brutes leur servent de guides.

» Mais quoique l'habitude les ait formées à ce dangereux manége, elles » ne laissent point de marquer une espece de crainte ou de saisissement. » En arrivant à l'entrée des descentes, elles s'arrêtent, sans qu'on ait be» soin de tirer la bride. Rien n'est capable de les faire avancer, sans avoir » pris leurs précautions. D'abord, on les voit trembler. Elles examinent » le chemin, aussi loin que leur vûe peut s'étendre. Elles s'ébrouent,

» comme

Route de Guayaquil a Quito.

1736.

» comme pour avertir le Cavalier du péril ; & s'il n'a pas déja passé par » le même lieu, ces pressentimens ne lui causent pas peu d'effroi. Alors » les Indiens prennent le devant, se postent le long du passage, grimpent » sur quelque roc qui avance en saillie, s'accrochent & se cramponent » aux racines d'arbres qu'ils voient découvertes. Ils animent les Mules » par leurs cris ; & ces Animaux, que le bruit semble encourager, rendent » le service qu'on attend d'eux. Dans d'autres endroits de la descente, il n'y a point de précipices à craindre ; mais le chemin y est si resserré, si profond, ses côtés si hauts & si perpendiculaires, que le péril n'y est pas moins grand, quoique d'une autre nature. La Mule n'y trouvant point de place pour arranger ses piés, a beaucoup plus de peine à se soutenir. Si elle tombe néanmoins, ce ne peut être sans fouler le Cavalier ; & dans un sentier, si étroit qu'on n'a pas la moindre liberté de s'y mouvoir, il est assez ordinaire de se casser le bras ou la jambe, ou de perdre même la vie.

Tems des mauvais chemins.

A l'entrée de l'Hiver & au commencement de l'Eté, ces Voïages sont plus incommodes & plus dangereux, que dans toute autre saison. La pluie forme alors d'épouvantables Torrens, qui font disparoître les chemins, ou qui les ruinent jusqu'à rendre le passage absolument impossible, à moins qu'on ne se fasse précéder d'un grand nombre d'Indiens pour les réparer : & ces réparations mêmes, faites à la hâte, ou suffisantes pour les Naturels du Païs, laissent encore de grands sujets d'effroi pour un Européen. En général, le peu de soin qu'on donne à l'entretien des chemins du Pérou en augmente beaucoup l'incommodité naturelle ; car ce n'est pas seulement celui de Guayaquil à Quito, dont les Voïageurs se plaignent ; il n'y en a point un seul de bon, dans toutes les parties des Montagnes. Lorsqu'un arbre tombe de vieillesse, ou déraciné par un orage, il ne faut pas croire que s'il bouche le chemin on se mette en peine de l'en écarter. Il y en a de si gros, que leur tronc n'a pas moins d'une aulne & demie de diametre. Ceux de cette grosseur demandant beaucoup d'appareil pour les remuer, les Indiens se contentent d'en diminuer une partie à coups de hache. Ensuite, déchargeant les Mules, ils les forcent de sauter pardessus le reste du tronc. L'arbre reste ainsi dans la situation où ils le trouvent ; & d'autres Indiens, qui viennent après les premiers, continuent de faire sauter les Mules, jusqu'à ce qu'il soit pourri par le tems.

Négligence des Péruviens à les réparer.

Suite de la route.

Le 18, à Crux de Canna, le degré du Thermometre étoit 1010. Les Mathématiciens se remirent en marche par un chemin semblable à celui du jour précédent jusqu'à *Pucara*, où l'on cesse de suivre la Riviere. Ce nom répond à celui de *Porte*, ou passage étroit : mais plus proprement encore, il signifie un lieu fortifié ; & vraisemblablement on ne l'a donné à ce passage, que parcequ'il peut être regardé comme une Forteresse naturelle, fort bien défendue par sa situation. Delà, on descend insensiblement vers le côté qui regarde la Province de Chimbo. En approchant de Guaranda, les Mathématiciens rencontrerent, à demie lieue de ce Bourg, le Corrégidor, accompagné de l'Alcalde Provincial, qui venoient au-devant d'eux. Un peu plus loin, ils virent paroître aussi le Curé de Guaranda, Religieux Dominiquain, qui les complimenta sur leur arrivée.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU. ROUTE DE GUAYAQUIL A QUITO.

1736.

Réception des Mathématiciens à Guaranda.

Il avoit pour cortége, non-seulement plusieurs Religieux du même Ordre, mais encore un gros de *Cholos*, c'est-à-dire de jeunes garçons Indiens, vêtus de bleu, avec une ceinture de Ruban, & une espece de Turban sur la tête. Chacun portoit dans la main un petit Etendard; & dans cet équipage ils formoient deux ou trois Compagnies, dansant à la maniere du Païs, criant, & prononçant dans leur Langue quelques mots qui exprimoient leur joie. Cette Trouppe, vive & brillante, accompagna les Mathématiciens jusqu'au Bourg, où ils ne furent pas plûtôt arrivés, que le son des Cloches, & l'harmonie de divers instrumens, acheverent de donner à leur entrée un air de triomphe. Dans l'étonnement de se voir reçus avec tant d'honneur, ils demanderent modestement à quoi ils devoient l'attribuer? On leur répondit que les Habitans du Païs n'en faisoient jamais moins, pour les Etrangers de quelque distinction.

Tout ce qu'on découvre au-delà de Pucara, lorsqu'on a passé les hauteurs de cette Cordilliere, est un terrein sans Montagnes & sans Arbres, d'environ deux lieues d'étendue, mêlé de Plaines rases & de fort petites Collines. Les unes & les autres sont couvertes de Froment, d'Orge, de Maïz & d'autres grains, dont la différente verdure forme un spectacle fort agréable pour ceux qui viennent de traverser les Montagnes. Cet objet parut fort nouveau à des Voïageurs accoutumés, depuis près d'un an, aux verdures des Païs chauds & humides, qui sont fort différentes de celles-ci. Ils trouverent, à ces belles Campagnes, une parfaite ressemblance avec celles de l'Europe.

Bruïere & Désert de Chimborazo.

Après s'être reposés jusqu'au 21 dans la Maison du Corrégidor de Guaranda, ils reprirent leur route vers Quito; & le jour de leur départ, comme les deux jours précédens, le Thermometre marqua $1004\frac{1}{2}$. Le 22, ils commencerent à traverser la Bruïere, ou le désert de Chimborazo, laissant toujours à gauche la Montagne de ce nom, & passant par des Collines sabloneuses, qui depuis le Cap de Nége paroissent continuellement s'élargir. Les Terres de ce Cap, qui vont, par un long espace, en panchant des deux côtés vers la Mer, environnent la Montagne, & semblent en former les faces. Vers cinq heures du soir, les Mathématiciens arriverent dans un lieu, nommé *Rumi Machaï*, c'est-à-dire cave de pierre: ce nom vient d'un fort gros Rocher, qui forme dans sa concavité une retraite assez commode, où les Voïageurs passent la nuit. Cette journée avoit été fatiguante. On ne trouve sur la route, ni précipices, ni passages dangereux; mais le froid & le vent s'y font vivement sentir. Lorsqu'on a passé le grand *Arenal*, & surmonté les plus grandes difficultés de cet ennuïeux désert, on découvre les restes d'un ancien Palais des Incas, situé entre deux Montagnes, & dont le tems n'a respecté qu'une partie des murs.

Le 23, à cinq heures & un quart du matin, le Thermometre marquoit 1000, terme de la congélation dans cet instrument. Aussi la Campagne parut-elle toute blanche de frimats, & le Rocher de Rumi Machaï tout couvert de gelée. A neuf heures du matin, les Mathématiciens recommencerent à côtoïer le Chimborazo à l'Est; & vers deux heures, ils arriverent à *Mocha*, petit Hameau fort pauvre, où ils passerent la nuit.

Divers Voïages au Perou.

Route de Guayaquil a Quito. 1736.

Le 24, à 6 heures du matin, le Thermometre marquoit 1006. La marche du jour dura quatre heures, & se termina dans une Hôtellerie, nommée *Hambato*. Ce passage offre diverses crevasses, ou Coulées, qui dépendent de *Carguaiso*, Montagne toujours couverte de nége, à quelque distance de Chimborazo vers le Nord. Entre ces crevasses, on en fait remarquer une, par laquelle il ne coule jamais d'eau, & où la terre argilleuse, dont elle est formée, demeure toujours seche à plus de deux toises de profondeur. Cette ouverture est l'effet d'un grand tremblement de terre. Le 25, le Thermometre avoit marqué 1010 à 5 heures du matin; & le 26, une heure plus tard, la liqueur se maintint à 1009 $\frac{1}{2}$. Les Mathématiciens passerent la Riviere de Hambato & celle de Saint Michel, sur des Ponts de bois, pour arriver à Latacunga; d'où étant partis le 27, ils arriverent le soir au Village de Mula-Halo, après avoir passé à gué la Riviere d'Alaques. A six heures du matin, le Thermometre marquoit 1007.

Le 28, la liqueur du Thermometre se maintint au même degré qu'à Latacunga. Le soir du même jour, on arriva sans peine à *Chischinche*, Maison de Campagne, ou Château, d'un Gentilhomme Espagnol. La marche de cette journée avoit commencé par une assez grande Plaine, au bout de laquelle on trouve un ancien Palais des Incas, nommé Callo, qui donne le même nom à toute la Plaine. Delà, on monte un côteau, après lequel on trouve une autre Plaine, d'aussi grande étendue que la précédente, & qui se nomme *Tiopullo*. Le bas, du côté du Nord, offre une Maison commode, où les Mathématiciens passerent la nuit.

Arrivée des Mathématiciens à Quito.

Ils commencerent la journée du 29 d'assez bonne heure, parceque c'étoit la derniere. Le Thermometre avoit marqué 1003 $\frac{1}{4}$, à six heures du matin. On marcha par des sentiers & des Coulées, jusqu'à une grande Plaine, nommée *Turuhamba*, c'est-à-dire, Plaine bourbeuse, à l'extrêmité de laquelle Quito est situé. Les Mathématiciens entrerent dans cette Ville à cinq heures du soir, & furent reçus avec autant d'amitié que d'honneur par Dom Denis de Alzedo y Herreira, Président de l'Audience.

Observations sur le terrein entre Caracol & Guaranda.

Leurs Observations générales trouveront place dans d'autres articles; mais on n'aura pas la même occasion de rappeller celles qu'ils firent sur le terrein qui est entre Caracol & Guaranda. Ils en distinguerent deux sortes, dans cet espace: le premier, jusqu'à Tarigagua, est uni; & depuis Tarigagua jusqu'à Guaranda, on ne fait que monter & descendre. Les Montagnes, jusqu'à deux lieues au-delà de Pucara, sont couvertes de grands arbres de différentes especes, dont le branchage, les feuilles, & la grosseur du tronc causent de l'étonnement aux Voïageurs. Toute cette Cordilliere est aussi garnie de bois dans sa partie Occidentale, qu'elle en est dépourvue dans la partie opposée. C'est du sein de ces Montagnes, que sort la Riviere, qui, grossie par une infinité de Ruisseaux, occupe un si vaste lit, depuis Caracol jusqu'à Guayaquil.

Toute l'étendue de ces Montagnes, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de terrein uni, dans leur partie supérieure, abonde en diverses especes d'Animaux & d'Oiseaux, dont la plûpart different peu de ceux de Tierra-Firme. On peut y joindre les Paons sauvages, les Faisans, une espece particuliere de Poules, & quelques autres, dont l'abondance est si

ROUTE DE GUAYAQUIL A QUITO. 1736.

grande, que s'ils se perchoient moins haut, & s'ils ne se cachoient pas sous le feuillage des Arbres, les Voïageurs n'auroient besoin que d'un Fusil & de munition, pour faire continuellement la meilleure chere. Il s'y trouve aussi beaucoup de Serpens, & des Singes d'une singuliere grandeur, qu'on distingue, dans le Païs, par le nom de *Marimondas*. M. d'Ulloa ne craint pas d'assurer que lorsqu'ils se dressent sur leurs pieds, ils ont plus d'une aune & demie de hauteur. Leur poil est noir. Ils sont extrêmement laids; mais ils s'apprivoisent facilement.

Cannes de cette route.

Les Vijahuas & les Besuques sont fort communes dans les mêmes lieux: mais ces deux Plantes ne l'étant pas moins dans les autres Montagnes du Pérou, on remet leur Description à l'article général, pour se borner ici à celle des Cannes, qui ne sont nulle part aussi belles que dans la route de Guayaquil à Quito. Leur longueur ordinaire est entre six & huit toises; & quoique leur grosseur varie, les plus épaisses n'ont qu'environ six pouces de pié de Roi, ce qui fait à peu-près un quart d'aune de Castille. La partie ferme & massive de chaque tuïau a six lignes d'épaisseur. On comprend qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pié & demi de large; & l'on ne s'étonnera point qu'elles servent à la construction des édifices du Païs. Pour cet usage & quantité d'autres, on ne les coupe que dans leur parfaite grandeur. La plûpart des tuïaux sont remplis d'eau, avec cette différence, que pendant la pleine Lune, ils sont tout-à-fait pleins, & qu'à mesure que la Lune décroît, cette eau diminue, jusqu'à disparoitre entierement dans la conjonction. L'expérience n'en laissa aucun doute à M. d'Ulloa. Il observe aussi qu'en diminuant, l'eau se trouble, & qu'au contraire, dans sa plus grande abondance, elle est aussi claire que le crystal. Les Indiens ajoutent d'autres particularités: tous les tuïaux, disent-ils, ne se remplissent point à la fois; entre deux pleins, il y en a toujours un qui reste vuide. Ce qu'il y a de certain, sur le témoignage du Mathématicien, c'est que si l'on ouvre un tuïau vuide, on en trouve de suite deux

Leur vertu.

autres pleins. On attribue, à leur eau, la vertu de dissiper les apostumes qui peuvent naître d'une chûte. Aussi tous les Voïageurs, qui descendent des Montagnes, ne manquent point d'en boire, pour se fortifier contre les coups & les meurtrissures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. On laisse sécher les Cannes, après les avoir coupées. Elles sont alors assez fortes pour servir de chevrons & de solives. On en fait aussi des planches & des mâts pour les Balzes. On en double les soutes des Vaisseaux qui chargent du Cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne consume le bois. Enfin ces Cannes servent à mille sortes d'Ouvrages.



1735.

§ IV.

VOÏAGE DE M. DE LA CONDAMINE.

INTRODUCTION.

ON a dû comprendre, ſans aucun beſoin d'explication, que les Mathématiciens Eſpagnols n'aïant été que les Aſſociés de ceux de France dans les fameuſes opérations du Pérou, le Journal de leur voïage n'auroit pas précédé ici celui de M. de la Condamine, ſi le ſecours que nous en pouvions tirer, pour nos Deſcriptions, nous avoit laiſſé la liberté de ſuivre un autre ordre; ſans compter que quoiqu'il ſoit queſtion du même-tems, l'Ouvrage Eſpagnol aïant été publié quelques années avant celui de l'Académicien François, la date ſeule auroit pû nous faire décider du rang, en faveur du premier. M. de la Condamine rend compte, dans ſa Préface (82), des raiſons qui lui ont fait retarder la publication du ſien, & donne une idée fort étendue de ce qu'il devoit contenir dans ſon premier Plan. Il en réſulte que ce n'eſt qu'un Fragment d'un plus grand Ouvrage, dont il prévoit néanmoins (83) qu'il ne pourra publier toutes les parties, que ſucceſſivement, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Auſſi ne donne-t'il à cette eſpece d'Eſſai, dans le titre courant, que le nom d'*Introduction hiſtorique*. Cependant il n'en renferme pas moins le cours entier de ſes dix ans de voïage, avec les détails d'une grande partie de ſes travaux; & Meſſieurs Godin & Bouguer, qui n'ont encore rien publié à titre de Voïageurs, s'y trouvent mêlés, par les rapports que ces trois illuſtres Collégues avoient néceſſairement entr'eux.

En remettant donc, comme nous l'avons déja déclaré, ce qui regarde leurs opérations Aſtronomiques & Phyſiques, au dernier article de la deſcription du Pérou, nous nous bornons ici aux Faits réellement hiſtoriques, & aux Remarques particulieres qui font proprement l'objet de ce Recueil; avec l'avantage de n'avoir rien à retoucher au ſtyle d'un Voïageur élégant, dont l'Académie Françoiſe pourroit tirer autant d'honneur que celle des Sciences.

Départ.

L'embarquement (84) ſe fit, à la Rochelle, ſur un Vaiſſeau du Roi, le 16 Mai 1735. Après trente-ſept jours de navigation, on atterra le 22 Juin à la Martinique, où l'exemple d'un Homme du Vaiſſeau, qui fut emporté en moins d'un jour par le mal de Siam, fit juger qu'une fiévre violente, dont M. de la Condamine fut attaqué, annonçoit la même maladie. On devoit partir le lendemain. Il fut traité ſi rapidement dans un tems ſi court, qu'il ſe vit malade, ſaigné, purgé, guéri & embarqué en vingt-quatre heures. La route de Saint Domingue, qu'on prit le 4 de Juillet, conduiſit les Académiciens à la Baie du Fort Saint Louis, ſur la Côte du Sud de cette Ile, & delà au Fort du Petit-Goave ſur celle du Nord.

Paſſage à la Martinique & à Saint Domingue.

(82) Journal du Voïage fait par ordre du Roi à l'Equateur, ſervant d'introduction Hiſtorique, &c. A Paris, Imprimerie Roïale, 1751. in-4. Préface, pages 2 & ſuiv.

(83) *Ibid.* p. 28.

(84) On ſe diſpenſe de nommer ici les divers Aides des trois Académiciens, qui l'ont déja été dans la Relation de Dom d'Ulloa, & qui le ſeront encore dans l'article de leurs opérations.

Pour se rendre de Saint Domingue à Carthagene ou à Porto-Belo, on devoit, suivant les Passeports de la Cour d'Espagne, aller s'embarquer à la Ville Espagnole de San-Domingo, distante du Petit-Goave de cent lieues par Terre, & du double par Mer. La quantité de bagages & d'instrumens, que les Académiciens avoient à bord, auroit rendu ce voïage fort difficile, s'ils n'en eussent été dispensés par une Lettre du Président & Capitaine Général Espagnol de San-Domingo, qui se trouvoit sans Bâtimens propres à les porter. Ils passerent, tant au Petit-Goave qu'à Léogane, plus de trois mois, qui furent emploïés à d'utiles observations, jusqu'à l'arrivée du *Bâteau du Roi*, nommé *le Vautour*, qu'on y attendoit de France, & qui fut armé exprès pour eux, sous le commandement de M. d'Hericourt, Lieutenant de Roi du Cap François. Ils mirent à la voile, le 31 d'Octobre; & dès le 16 de Novembre, ils débarquerent à Carthagene, où l'on a vu qu'ils étoient attendus depuis plusieurs mois par deux Officiers Espagnols, que Sa M. C. avoit nommés pour assister à leur travail. Les circonstances de leur route commune, par Porto-Belo & la riviere de Chagre jusqu'à Panama, ont déja trouvé place dans un autre article, & se trouvent ici confirmées par le récit de M. de la Condamine. Il y ajoute qu'entre plusieurs expériences qui regardoient les Sciences & les Arts, il en fit une d'un autre genre à Porto-Belo; celle de la picqûre d'un Scorpion; mais il en fut quitte pour la douleur. Une emplâtre de Thériaque lui tint lieu de tous les remedes qui sont en usage dans le Païs. Il auroit pû même se dispenser d'en faire aucun; car M. d'Ulloa, l'un des deux Officiers Espagnols, à qui le même accident arriva, fut guéri sans la moindre précaution. A la vérité, les symptômes qu'il éprouva furent plus violens; mais il avoit été picqué en plusieurs endroits, & le Scorpion étoit plus gros. M. Bouguer, pour monument de son passage à Porto-Belo, y traça deux beaux Cadrans solaires dans la grande Place (85).

Arrivée à Carthagene.

M. de la Condamine est picqué d'un Scorpion.

Observations dans la traversée.

Pendant la traversée d'Europe en Amérique, M. de la Condamine avoit eu soin de tenir un Journal exact des routes. Il avoit pris, chaque jour, hauteur à midi. Il avoit fait, avec ses deux Collégues, un grand usage de l'Octans de M. *Halley*, publié depuis quatre ans dans les Transactions philosophiques. Outre l'utilité de cet instrument pour observer les Latitudes, il servoit encore à prendre les hauteurs correspondantes du Soleil, avant & après midi, avec les Montres à secondes. Les Midis résultans des observations les moins conformes, faites par divers Observateurs avec différentes Montres, différoient à peine d'un quart de minute, & souvent ils s'accordoient dans un petit nombre de secondes. Ainsi les trois Académiciens reconnurent, par expérience, qu'en observant sur un Vaisseau, on peut porter la précision fort au-delà des bornes ordinaires, qui ne permettent gueres d'être sûr du Midi en Mer, qu'à deux minutes près.

M. de la Condamine n'avoit négligé aucune occasion d'observer, en

(85) La différence de Porto-Belo & de Panama en Latitude, est de 36 minutes, suivant les Observations des Académiciens; & celle de Longitude, de deux ou trois minutes, dont M. Bouguer & M. de la Condamine jugerent Panama plus Occidental que Porto-Belo, par diverses combinaisons de leurs routes & d'une Carte de l'Ingénieur de Panama.

route, la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée avec ſon nouveau compas de variation (86), qui avoit ſur tous les autres, l'avantage de ne demander qu'un ſeul Obſervateur. MM. Godin & Bouguer en rendirent, dans le tems, un témoignage favorable. Les Académiciens avoient fait, en Mer, différens eſſais d'une Bouſſole d'inclinaiſon, qu'ils avoient apportée de Paris; mais ils reconnurent bientôt que la ſuſpenſion n'en étoit pas aſſez libre. On ſait combien il eſt difficile de porter cet inſtrument à ſa perfection (87). Divers obſtacles ne permirent point de faire l'épreuve du Barometre de Mer de M. Amontons, de la Machine de M. le Marquis de Polent pour meſurer le ſillage d'un Vaiſſeau, & de pluſieurs autres, propoſées en divers tems à l'Académie, ou tirées d'Ouvrages qui ont remporté le prix. Mais, dans tous les lieux de leur ſéjour, les Académiciens firent enſemble, ou en particulier, un aſſez grand nombre d'Obſervations aſtronomiques ou phyſiques (88), tendantes au progrès de la Navigation, de la Géographie & de l'Hiſtoire naturelle. Ils porterent des Barometres ſur des Montagnes, de 6 à 700 toiſes au-deſſus du niveau de la Mer; ils déterminerent géométriquement leur hauteur. C'étoit un eſſai, pour en eſcalader bientôt de trois ou quatre fois plus élevées.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine.

1735.

Pendant plus d'un mois & demi qu'ils paſſerent à Panama, pour attendre un Vaiſſeau qui pût les tranſporter à la Côte du Pérou, ils commencerent à étudier ſoigneuſement la Langue Eſpagnole; ils firent, en divers lieux, les obſervations du Thermometre, du Barometre, & de la variation de l'Aiguille aimantée. Ils fixerent la latitude de Panama, ſans en pouvoir déterminer la longitude, parceque la proximité de Jupiter au Soleil ne leur permit d'obſerver aucune Eclipſe des Satellites. Chacun fit pluſieurs Expériences du Pendule. M. Bouguer leva le Plan de la Rade. Dom Juan, M. Bouguer & M. de la Condamine dreſſerent, chacun, une Carte de la Riviere de Chagre, ſur leurs relévemens. M. Godin fit pluſieurs obſervations Aſtronomiques, & M. de Juſſieu s'emploïa de ſon côté à ſes recherches d'Hiſtoire naturelle. Ainſi Panama demeure illuſtré par une ſi glorieuſe époque.

1736.

Travaux des Académiciens à Panama.

Enfin l'illuſtre Compagnie mit à la voile le 22 de Février, & paſſa pour la premiere fois la Ligne, la nuit du 7 au 8 de Mars. Elle aborda, le 10, à la Côte de la Province de Quito, dans la Rade de Manta, où elle obſerva ſur le rivage un degré de Latitude Auſtrale. Elle fit un tour à Monte Chriſto, où les Habitans de Manta ſe ſont établis à trois lieues dans les terres, depuis que cette derniere Place fut pillée par les Flibuſtiers, vers la fin du ſiecle précédent.

Ils paſſent au Perou.

Ici ſe fit la premiere ſéparation des ſavans Aſſociés. Les deux Officiers Eſpagnols & M. Godin rentrerent à bord, & firent voile pour Guayaquil. M. Bouguer & M. de la Condamine reſterent ſeuls à Manta. Ces deux Académiciens ſe propoſoient d'y obſerver l'Equinoxe, par une nouvelle méthode de M. Bouguer; de reconnoître le point où paſſoit l'Equateur;

M. de la Condamine & M. Bouguer s'arrêtent à Manta.

Leurs travaux.

(86) Voïez les Mém. de l'Acad. des Sciences, 1733; pag. 446 : & 1734, pp. 590 & 597.

(87) On n'avoit pas encore les recherches de M Daniel Bernoulli ſur cette matiere, ni les Bouſſoles d'inclinaiſon du ſieur Magny.

(88) Trois de ces Mémoires ont été publiés dans le Recueil de l'Académie en 1735.

Divers Voiages au Pérou. M. de la Condamine. 1736.

de fixer, par l'obſervation de l'Eclipſe de Lune du 26 Mai, la Longitude entierement inconnue de cette Côte, la plus occidentale de l'Amérique méridionale, & d'examiner le Païs où leurs opérations de la meſure de l'Equateur devoient les conduire. D'autres motifs ſe joignirent à ces premieres vues : ils vouloient chercher, ſur les Plages de la Côte, un terrein commode à meſurer, & propre à ſervir de baſe à leurs déterminations géométriques. Nous ne devions pas négliger, dit M. de la Condamine, l'occaſion d'obſerver les réfractions aſtronomiques de la Zône torride, en profitant de la vue de l'horizon de la Mer, que nous allions bientôt perdre de vue dans un Païs de Montagnes ; enfin il étoit à propos de faire l'expérience du Pendule à ſecondes, au niveau de la Mer & ſous l'Equateur même. L'exécution de tant de projets ne prit qu'un mois. Tandis que M. Bouguer s'occupoit des réfractions, M. de la Condamine détermina le point de la Côte où elle eſt coupée par l'Equateur : c'eſt une Pointe, appellée *Palmar*, où il grava, ſur le rocher le plus ſaillant, une inſcription (89) pour l'utilité des Gens de Mer. La perſécution des Maringoins eſt inſupportable dans ce lieu ; & le Ciel y eſt preſque toujours couvert de nuages. En débarquant à Manta, on avoit averti la Compagnie de ſe tenir en garde contre les Serpens, qui y ſont communs & dangereux. Dès la premiere nuit, M. de la Condamine en vit un, ſuſpendu à l'un des montans de la Caſe de roſeaux ſous laquelle il avoit ſon Hamac : mais ils n'attaquent point un Homme, s'il évite de les toucher.

Inſcription laiſſée à Palmar.

Les deux Académiciens viſiterent Charapoto, Puerto-vejo, & parcoururent la Côte, depuis le Cap San-Lorenzo juſqu'au Cap Paſſado & Rio Jama. Pendant leur ſéjour à Puerto-vejo, M. de la Condamine guérit, avec du Quinquina qu'il avoit apporté de France, un Créole que la fievre tourmentoit depuis un an, & qui n'avoit jamais entendu parler d'un Fébrifuge qui croît dans ſa Patrie.

M. de la Condamine guérit un Creole.

La ſanté de M. Bouguer, qui commencoit à ſe déranger, l'aïant obligé, le 23 d'Avril, de prendre ſa route vers le Sud, pour aller rejoindre M. Godin & les Officiers Eſpagnols à Guayaquil, M. de la Condamine ſe vit ſeul ; & c'eſt dans ſon propre recit, qu'on va repréſenter la route qu'il prit pour Quito.

Sa Route de Manta à Quito.

„ Les Inſtrumens, dit-il, furent partagés entre M. Bouguer & moi. Je „ lui remis mon petit Quart de Cercle d'un pié de raïon, & je me char- „ geai du grand. Nous avions commencé enſemble la Carte du Païs : je „ la continuai ſeul ; & n'aïant pu trouver de Guide pour pénétrer à Quito „ en droite ligne, au travers des Bois, où l'ancien chemin étoit effacé, „ je cotoïai les terres en Pirogue, l'eſpace de plus de 50 lieues vers le „ Nord. Je déterminai par obſervation, à terre, la Latitude du Cap *San-* „ *Franciſco*, celle de Tacamos, & des autres Points les plus remarqua- „ bles. Je remontai enſuite une Riviere très rapide, à laquelle une Mine „ d'Emeraudes, aujourd'hui perdue, a donné le nom qu'elle conſerve. Je

Riviere de Las Eſmeraldas.

(89) *Obſervationibus Aſtronomicis. . . . hocce Promontorium Æquatori ſubjacere compertum eſt.* 1736. Les 4 points ſont apparemment ici pour, *Caroli Mariæ de la Condamine.*

„ levai

» levai le Plan de son cours & la Carte de mes routes, depuis le lieu de » mon débarquement jusqu'à Quito.

» Tout ce terrein est couvert de Bois épais, où il faut se faire jour » avec la hache. Je marchois, la Boussole & le Thermometre à la main; » plus souvent à pié qu'à cheval. Il pleuvoit régulierement tous les jours » après midi. Je traînois, après moi, divers Instrumens, & le grand Quart- » de-cercle, que deux Indiens avoient bien de la peine à porter. Je re- » cueillis & dessinai, dans ces vastes Forêts, un grand nombre de Plan- » tes & de Graines singulieres, que je remis ensuite à M. de Jussieu. » Je passai huit jours entiers dans ces Deserts, abandonné de mes Guides. » La poudre & mes autres provisions me manquerent. Les Bananes & » quelques fruits sauvages faisoient ma ressource. La fievre me prit : je » m'en guéris par une diete, qui m'étoit conseillée par la raison, & or- » donnée par la nécessité.

» Je sortis enfin de cette solitude, en suivant une crête de Monta- » gnes, où le chemin, ouvert trois ans après par Dom Pedro Maldo- » nado, Gouverneur de la Province, n'étoit pas encore tracé. Le sen- » tier, où je marchois, étoit bordé de précipices, creusés par des tor- » rens de nége fondue, qui tombent à grand bruit du haut de cette fa- » meuse Montagne, connue sous le nom de Cordilliere (90) des Andes, » que je commencois à monter. Je trouvai, à mi-côte, après quatre jours » de marche au milieu des Bois, un Village Indien, nommé *Niguas*, » où je m'arrêtai. J'y entrai par un ravin étroit, que les eaux ont cavé, » de dix-huit piés de profondeur. Ses bords, coupés à pic, sembloient » se joindre par le haut, & laissoient à peine le passage d'une Mule : » on m'assura que c'étoit-là le grand chemin, & il est vrai qu'alors il n'y » en avoit pas d'autre. Je passai plusieurs Torrens sur ces Ponts formés » d'un reseau de lianes, semblable à nos filets de Pêcheur, tendu d'un » bord à l'autre; & courbé par son propre poids. Je les vis alors pour » la premiere fois, & je ne m'y étois pas encore familiarisé. Je rencon- » trai sur ma route deux autres Hameaux, dans l'un desquels, l'argent » m'aïant manqué, je laissai mon Quart-de-cercle & ma malle en gage » chez le Curé, pour avoir des Mulets & des Indiens jusqu'à *Nono*, au- » tre Village, où je trouvai un Religieux Franciscain, qui me fit donner » à crédit tout ce que je lui demandai.

» Plus je montois, plus les Bois s'éclaircissoient : bientôt je ne vis plus » que des sables; & plus haut, des rochers nus & calcinés, qui bordoient » la croupe septentrionale du Volcan de Pichincha. Parvenu au haut de » la Côte, je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect d'un » long Vallon de cinq à six lieues de large, entrecoupé de ruisseaux qui » se réunissoient pour former une Riviere. Tant que ma vue pouvoit » s'étendre, je voïois des Campagnes cultivées, diversifiées de Plaines & » de Prairies, des Côteaux de verdure, des Villages, des Hameaux en-

(90) M. de la Condamine traduit le mot Espagnol *Cordillera* par Cordeliere, & donne pour raison, qu'il est François dans le même sens, en Blason & en Architecture : mais j'ai suivi le plus grand nombre des Voïageurs, qui mettent toujours *Cordilliere*. Le P. de Charlevoix a fait de même, dans son Histoire du Paraguay.

D.VERS VOÏAGES AU PEROU.

M. DE LA CONDAMINE. 1736.

» tourés de haies vives & de Jardinages : la Ville de Quito terminoit » cette riante perspective. Je me crus transporté dans nos plus belles Pro- » vinces de France. A mesure que je descendois, je changeois insensi- » blement de climat, en passant, par dégrés, d'un froid extrême à la tem- » pérature de nos beaux jours du mois de Mai. Bientôt j'apperçus tous ces » objets de plus près & plus distinctement. Chaque instant ajoutoit à ma » surprise : je vis, pour la premiere fois, des fleurs, des boutons, & des » fruits en pleine campagne sur tous les arbres. Je vis semer, labourer, » & recueillir dans un même jour & dans un même lieu. « L'Académicien se reproche ici de se livrer trop à l'ancienne impression d'un si beau spectacle.

Il entra dans Quito, le 4 de Juin. M. Bouguer étoit le seul à qui sa mauvaise santé n'avoit pas encore permis de s'y rendre. Mais le 10 du même mois, treize mois après leur départ de France, ils s'y trouverent tous rassemblés.

Cette Ville devant être leur demeure ordinaire, & comme le centre de leurs mouvemens & de leurs opérations, les premiers jours y furent emploïés à recevoir & à rendre des visites, & à satisfaire la curiosité du Public, autant du moins que la leur. M. de la Condamine fut le seul, qui, par des obstacles, dont le recit n'est pas sans utilité pour l'instruction des Voïageurs, se vit condamné à la retraite. Son bagage, qu'il avoit laissé sur le Vaisseau, avoit pris, avec le reste de la Compagnie, la grande route de Guayaquil. La difficulté des chemins (91), qui avoit obligé de faire les charges très legeres, & l'embarras d'un nombreux cortege, avoient été cause que sur soixante & dix Mulets, tant de charge que de monture, il n'avoit pas été possible, dans son absence, de trouver place pour une de ses malles, ni même pour son lit ; car, en débarquant à Manta, il n'avoit pris avec lui que ses instrumens, un habit de chasse & son Hamac. Il se trouva obligé d'envoïer prendre le reste de son bagage dans la Douane d'un Port de la Riviere de Guayaquil, à soixante lieues de Quito. Hors d'état de paroître avec décence, il se retira au Collége des Jésuites, qui lui donnerent un logement fort commode, sur les Lettres de recommandation du P. de Tournemine, & qui ne cesserent point de lui rendre toute sorte de bons offices. Entre les occupations de sa solitude, il fit sceller, sur la terrasse du Collége, un Gnomon de huit à neuf piés de haut, & traça une Méridienne, qui a toujours servi depuis à faire sonner, à l'Horloge du Collége qui régloit la Ville, onze heures & demie, lorsqu'il étoit précisément midi au Soleil : usage bisarre, dit-il sans autre explication, introduit depuis longtems à Quito, par des convenances particulieres, & consacré par une longue habitude.

Embarras de M. de la Condamine en arrivant à Quito.

Usage bizarre du Collége des Jésuites de Quito.

L'argent manque aux Académiciens.

Les Académiciens commençoient à reconnoître le terrein pour leurs premieres opérations, lorsqu'ils furent arrêtés par un de ces incidens qui humilient les Philosophes, en leur faisant éprouver que la supériorité de leurs lumieres ne les met point à couvert des nécessités communes. Dans toute leur traversée jusqu'à Porto Belo, sur les Vaisseaux du Roi, les ordres de Sa Majesté avoient pourvu à la dépense : mais pendant leur séjour à

(91) Voïez ci-dessus le Voïage de M. d'Ulloa, de Guayaquil à Quito, pag. 463.

Carthagene, à Porto-Belo, à Panama, les fonds qu'ils avoient tirés de leurs premieres Lettres de change s'étoient consommés, & leur crédit sur les Caisses roïales d'Espagne, qui étoit de 4000 Piastres, avoit à peine suffi pour le frêt du Vaisseau de Panama à Guayaquil, & de leur transport par terre de Guayaquil à Quito. La distance des lieux, & surtout le défaut de Commerce direct entre la France & l'Amérique Espagnole, avoient retardé les Lettres de change qu'ils attendoient; & dix-huit mois après leur départ de Paris, ils n'avoient pas encore reçu, à Quito, des Lettres d'Europe. M. Godin, chargé de l'administration des fonds, avoit écrit, au Viceroi du Pérou, la triste situation où ils se trouvoient depuis leur arrivée à Quito; & non-seulement deux mois s'étoient écoulés avant qu'il en eut eu réponse, mais elle n'avoit pas été favorable. Ainsi, dénués d'argent, à trois mille lieues de leur Patrie, ils se trouvoient dans la nécessité de chercher un asyle, sans savoir à qui s'adresser. M. de la Condamine offrit de se transporter à Lima, pour y faire usage des Lettres de crédit qu'il avoit sur les Correspondans M. de Samuel Bernard & de M. Castanier. Ses offres furent acceptées. En vendant & engageant quelques effets à Quito, il recueillit dequoi fournir aux dépenses actuelles, pour commencer le travail avant la saison des pluies: & son voïage de Lima fut remis au commencement de l'année suivante.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1736.

On ne compte pas moins de quatre cens lieues de Quito à Lima. Un Voïageur est obligé de porter tout avec soi, jusqu'à son lit. La moitié du chemin, par la route de Loxa, que M. de la Condamine avoit choisie, est un Païs de Montagnes, où sept lieues par jour font une forte journée. Lorsqu'il sortit de Quito, le 19 Janvier 1737, toute la Ville étoit en mouvement, à l'occasion de l'arrivée d'un nouveau Président, Gouverneur & Capitaine Général de la Province, & des préparatifs d'une course de Taureaux; Spectacle dont le goût n'est pas encore éteint en Espagne, & se maintient avec une extrême vivacité dans l'Amérique Espagnole. En arrivant à Lima le 28 Février, M. de la Condamine vit réussir heureusement les affaires qui l'y conduisoient, quoique par des voies différentes de celles qu'il s'étoit proposées. Il obtint même, de l'Audience Roïale de cette Ville, un crédit, avec cautionnement, pour de nouvelles sommes, dont les Lettres de change, qui vinrent bientôt de France, dispenserent les Académiciens de faire usage. Mais, pendant son séjour à Lima, il ne se défioit point qu'on lui suscitoit une affaire criminelle à Quito.

1737. Voïage de M. de la Condamine à Lima.

Depuis son départ, le nouveau Président avoit eu quelques démêlés avec les deux Officiers Espagnols, adjoints des Académiciens. On n'en trouve aucune trace dans leur Relation, & ce silence n'a rien d'étonnant: mais la querelle s'étoit aigrie au point, que le Président avoit voulu les faire arrêter. Celui qui osa mettre la main sur eux fut blessé; après quoi, ils s'étoient réfugiés tous deux dans le Collége des Jésuites. M. Godin, au nom de sa Compagnie, avoit présenté requête à l'Audience Roïale, en leur faveur. Il demandoit qu'ils pussent remplir librement les fonctions qui leur étoient enjointes par les ordres de S. M. C. Cette Requête avoit été signée de toutes les Personnes de la Compagnie, ou suppléée par des certificats équivalens. M. de la Condamine étoit le seul, qui

Affaire des deux Officiers Espagnols.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

M. DE LA CONDAMINE.

1737.

n'y eût aucune part, puisqu'il étoit à quatre cens lieues de Quito : cependant il fut le seul impliqué dans la querelle.

Procès bizarre qu'on fait aux Académiciens.

Le Président, qui craignoit l'effet de la Requête & des Certificats en faveur des deux Officiers, chercha les moïens de rendre suspect le témoignage de la Compagnie Françoise ; c'est ainsi qu'on désignoit, à Quito, les Académiciens & leurs Associés. Un procès fut l'expédient qu'il choisit. Chacun d'eux, Maîtres & Domestiques, avoit vendu, pour ses nécessités actuelles, les meubles ou les bijoux dont il pouvoit se passer. Sur ce fondement, le Président les accusa d'avoir contrevenu aux ordres de S. M. C. par un commerce illicite. Une accusation de cette nature étoit aisée à détruire par ceux qui étoient présens ; mais un Absent ne pouvoit parler pour sa défense. D'ailleurs M. de la Condamine avoit logé chez les Jésuites ; & le Président, picqué de la retraite qu'ils avoient donnée aux Officiers Espagnols, cherchoit à chagriner tout-à-la-fois, les Peres, & l'ancien Président, avec lequel il ne vivoit pas moins mal, & dont les Académiciens n'avoient qu'à se louer.

L'orage tombe sur M. de la Condamine.

Ainsi tout l'orage tomba sur M. de la Condamine. Plusieurs Témoins déposerent qu'ils avoient acheté de ses Domestiques, des aiguilles, des pierres à fusil & des chemises ; qu'il avoit lui-même vendu, ou cherché à vendre, plusieurs Meubles à son usage, entr'autres, quelques chemises à dentelle, un fusil de prix, un Brillant monté en bague, & une Croix de Saint Lazare enrichie de quelques diamans. On en concluoit, qu'il avoit fait la contrebande, de l'aveu de l'ancien Président, & qu'il avoit eu un Commissionnaire qui tenoit boutique ouverte chez les Jésuites. Enfin l'on concluoit encore qu'il étoit allé, à Lima, chargé de marchandises défendues. L'Information, secretement dressée, fut envoïée au Viceroi.

Comment il se justifie.

M. de la Condamine, logé avec distinction au Palais de Lima, s'emploïoit tranquillement à l'expérience du Pendule, dont il cherchoit la longueur dans ce Canton, lorsqu'un Gentilhomme du Viceroi vint lui dire, de sa part, que S. E. étoit persuadée qu'il n'avoit pas violé les ordres de S. M. C., mais que sur l'accusation, elle n'avoit pû se dispenser de donner ordre à l'Alcalde criminel de la Cour d'aller faire chez lui l'Inventaire de tous ses effets. Ce message fut suivi de la visite de l'Alcalde, qui examina, quoiqu'avec autant de politesse que d'exactitude, les hardes & les Livres de l'Académicien, sans oublier son Quart-de-cercle, sa Pendule, ses Lunettes, sa Boussole & son Barometre. Rien ne lui paroissant de contrebande, M. de la Condamine déclara que de notorieté publique, toutes ses Malles & celles de ses Collégues avoient été ouvertes & inventoriées avec la même rigueur dans les Domaines de Carthagene, de Porto-Belo, de Panama, de Guayaquil & de Quito, conformément à la condition expresse des Passeports de la Cour d'Espagne, & que les Procès verbaux en aïant été envoïés à Lima, cette seule réponse suffisoit pour anéantir l'accusation. En effet, sur un nouveau Procès verbal de la visite & de la déclaration, le Viceroi écrivit, au Président de Quito, une Lettre que le Président se garda bien de montrer. A son retour de Lima, M. de la Condamine voulut être déchargé par un Arrêt de la Cour ; & sa demande

ne fut pas rejettée : cependant les délais du Président l'obligerent d'en écrire au Viceroi, qui lui rendit hautement justice par une Lettre, dont il donne la copie, sur l'original qu'il a conservé. Diverses réparations, de la part du Président, acheverent de le satisfaire.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1737.

Pendant son absence, ses Collégues avoient continué leurs opérations. Il revint à Quito dans le cours du mois de Juin, sans avoir à se reprocher la perte d'un seul moment. En moins de cinq mois, il avoit fait huit cens lieues, avec un Quart-de-cercle & plusieurs autres Instrumens, levé la Carte de sa route, observé les Latitudes de tous les endroits remarquables ; il s'étoit arrêté trois jours à Loxa, pour reconnoître, dessiner & décrire l'Arbre du Quinquina, & faire là-dessus des recherches qui furent envoïées à l'Académie (92) : malgré le peu de solidité des Maisons de Lima, il s'y étoit procuré un Observatoire solide dans le Palais du Viceroi, où il avoit fait toutes les observations que le Ciel & la Saison lui avoient permises ; il étoit heureusement sorti de l'embarras qu'on lui avoit suscité : en revenant par Mer, avec Dom Juan, que son affaire personnelle avec le Président avoit conduit à Lima, il avoit touché à Paita, & observé la Latitude de ce Port ; il avoit fait un voïage dans les Terres & levé la Carte du Païs : en passant à Guayaquil, où il ne resta que deux jours, il avoit fixé la Longitude inconnue de ce point important, & déterminé sa position par rapport à la Montagne de Chimborazo : il avoit recueilli, à Lima & sur la route, quelques précieux ouvrages de l'art des anciens Péruviens, & diverses curiosités d'Histoire naturelle, qu'il avoit embarqués pour Panama (93), sur une Frégate qui portoit le reste du produit de la vente des derniers Galions : enfin il avoit envoïé & il rapportoit à Quito, en Lettres de change exigibles, plus de 60000 livres pour païer les dettes de sa Compagnie, & continuer les opérations ; sans compter un nouveau crédit, de plus de 20000 livres, sur les Caisses Roïales. Son seul voïage de Lima, & son séjour d'environ trois mois dans cette Capitale, pourroient fournir, dit-il, la matiere d'une Relation intéressante. Il en envoïa, l'année suivante, à M. du Fay, l'Académicien, un ample Extrait, dans lequel il se bornoit aux Matieres Académiques.

Ses occupations dans sa route.

Les travaux qu'il reprit, avec M. Bouguer & M. d'Ulloa, seront représentés, du moins en partie, dans un autre article. Mais en continuant de ne le faire paroître ici qu'à titre de Voïageur, on passe sur ses Observations mathématiques, pour s'arrêter à celles qui regardent des objets plus convenables à cet Ouvrage.

1738.

En 1738, il emploïa les premiers jours de Septembre à faire un Voïage au-delà de la Cordilliere Orientale, à Tagualo, district peu connu, dont il leva la Carte. Le Marquis de Maënza, Seigneur de tout ce Canton, avoit fait construire, sur le sommet de la Montagne de *Gnougnou-Ourcou* (94),

Son Voïage à Tagualo.

(92) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1738, pag. 226.

(93) La Caisse d'envoi contenoit entr'autres choses, un Vase d'argent, du tems des Incas, singulier & sans soudure. Quoiqu'adressé à M. le Comte de Maurepas, on n'a pu découvrir ce qu'elle est devenue.

(94) C'est-à-dire *Teton-Montagne*, ainsi nommée à cause de sa figure.

DIVERS VOIAGES AU PÉROU.

M. DE LA CONDAMINE. 1738.

un logement pour lui & un abri pour ses Instrumens; mais par un contre-tems, qui n'étoit que trop ordinaire, le brouillard rendit ses peines & tous ses préparatifs inutiles. Mais, en revenant, il se détourna un peu du chemin, pour voir le Lac de Quilotoa, situé sur le haut d'une Montagne, dont on lui avoit raconté des choses merveilleuses.

Il visite le Lac de Quilotoa.

Sa description.

Ce Lac est renfermé dans une enceinte de Rochers escarpés, qui ne lui parut pas avoir beaucoup plus de deux cens toises de diametre, quoiqu'on lui suppose une lieue de tour. Il n'eut, ni le tems, ni la commodité, de le sonder; il s'en falloit alors environ vingt toises, que l'eau n'atteignit les bords. On lui assura qu'elle étoit montée de cette hauteur depuis un an; qu'elle avoit, près des bords, plus de quarante toises de profondeur, & qu'il étoit longtems resté, dans son milieu, une Ile & une Bergerie, que les eaux, en s'élevant peu-à peu, avoient enfin tout-à-fait couvertes. M. de la Condamine ne garantit point la vérité de ces faits; & quoiqu'ils n'aient rien d'impossible, il avoue qu'il avoit regardé comme une fable cequ'on lui avoit dit, sur la foi des traditions Indiennes, que peu après la formation du Lac, il étoit sorti du milieu de ses eaux des tourbillons de flamme, & qu'elles avoient bouilli plus d'un mois. Mais depuis son retour en France, il a su de M. de Maenza, qui étoit à Paris en 1751, & qui avoit douté aussi de tous les faits précedens, qu'au mois de Décembre 1740, il s'éleva, pendant une nuit, de la surface du même Lac, une flamme qui consuma tous les arbustes de ses bords, & fit périr les Troupeaux qui se trouverent aux environs. Depuis ce tems, tout a conservé sa situation ordinaire. La couleur de l'eau est verdâtre. On lui attribue un mauvais goût; & quoique les Troupeaux voisins en boivent, on ne voit sur ses bords, ni même dans le voisinage, aucune sorte d'Oiseaux & d'Animaux aquatiques. Celles qui coulent du côté de la Montagne sont salées: les Vaches, les Moutons, les Chevaux & les Mulets en paroissent fort avides. Du côté opposé, les sources donnent une eau sans goût, qui passe pour une des meilleures du Païs. Il y a beaucoup d'apparence que le Bassin de ce Lac est l'entonnoir de la Mine d'un Volcan, qui, après avoir joué dans les siecles passés, se renflamme encore quelquefois. Le Bassin a pû se remplir d'eau, par quelque communication souterraine avec des Montagnes plus élevées.

Montagne de Nabouco.

Un des points, que M. Bouguer & M. de la Condamine reconnurent ensemble, étoit une petite Montagne, nommée *Nabouco*, voisine des Villages Indiens de Penipé & de Guanando, où l'on recueille de fort belle Cochenille, sur une espece particuliere de ces arbustes à Feuilles épineuses, appellés *Opuntia* par les Botanistes, & vulgairement *Rakettes*. La base de la Montagne de Nabouco est de marbre. Dans les Ravines des environs, M. de la Condamine en découvrit de très beaux, & richement veinés de plusieurs couleurs. Il y vit aussi des rochers d'une pierre blanche, aussi transparente que l'Albâtre, & plus dure que le marbre. Elle se casse par éclats, & rend beaucoup d'étincelles. On assure qu'un feu violent la liquéfie. L'Académicien, soupçonnant qu'elle pouvoit être utilement emploïée à la Porcelaine, en recueillit des fragmens, qui faisoient partie de l'envoi qu'il fit, en 1740, pour le Cabinet du Jardin du Roi.

Il trouva aussi, en descendant plus bas, une carriere d'Ardoise, pierre dont on ne fait aucun usage dans le Païs, & qui n'y est pas même connue.

Eloge de la Noblesse Créole.

N'omettons point l'éloge que M. de la Condamine croit devoir à la Noblesse Créole, composée, dans la Province de Quito, d'un grand nombre d'anciennes Familles nobles d'Espagne, qui y sont passées depuis deux siecles, & qui possedent de grandes Terres, avec les premiers Emplois du Païs. Plusieurs s'empresserent d'offrir aux Académiciens, des Maisons de Campagne qui se trouvoient près de leur chemin, les visiterent sous leurs Tentes, ou leur envoïerent des provisions & des rafraîchissemens. De ce nombre étoient le Marquis de Maënza, & Dom Ramon *Maldonado*, depuis Marquis de Lizes, Frere de Dom Pedro Maldonado, alors Gouverneur de la Province de las Esmeraldas; Dom Joseph d'*Avalos*, Général de la Cavalerie; Dom Joseph de Villa-Vicentio, Alferès Real de Riobamba; Dom Fernand de *Guerro*, ancien Gouverneur de Popayan, &c. Le sejour de M. de la Condamine à Elen, chez Dom Joseph d'Avalos, fut remarquable par ses circonstances : il n'avoit gueres trouvé, à Quito, que trois ou quatre Jésuites, Allemans ou Italiens, qui sûssent la Langue Françoise : personne ne la parloit à Elen, ce qui n'avoit rien d'extraordinaire; mais ce qui l'étoit beaucoup, tout le monde l'entendoit, du moins par écrit. Le Maître de la Maison avoit des Livres François; & sans parler cette Langue, il l'avoit apprise à ses Enfans. M. de la Condamine fut témoin que son Fils unique, Dom Antoine d'Avalos, jeune homme d'une grande espérance, qu'il perdit peu de tems après par un accident cruel (95), traduisit en deux jours, dans sa Langue, la Préface des Mémoires de l'Académie des Sciences, par M. de Fontenelle. Dom Antoine avoit trois Sœurs, dont la cadette, âgée de dix ans, traduisoit le Moreri, à l'ouverture du Livre, & prononçoit couramment en Espagnol tout ce qu'elle lisoit des yeux en François. On voïoit, dans la même Maison, un Tour monté, & plusieurs Ouvrages délicats, très bien exécutés, de la main de ces trois jeunes Personnes. L'Aînée réunissoit tous les talens : elle jouoit de la Harpe, du Clavecin, de la Guitarre, du Violon, & de la Flûte traversiere. Elle peignoit en miniature & à l'huile, sans avoir jamais eu de Maître. Entre plusieurs de ses Tableaux, les Académiciens en virent un de Chevalet, représentant la Conversion de Saint Paul, qui contenoit une trentaine de Figures correctement dessinées, & dans lequel elle avoit tiré un grand parti des mauvaises couleurs du Païs. Avec tant de ressources pour plaire dans le Monde, son unique ambition étoit de se faire Carmelite. Elle n'étoit retenue que par sa tendresse pour son Pere, qui, après une longue résistance, laissa surprendre enfin son consentement.

Talens répandus dans la Maison d'Avalos.

Perfections de trois jeunes Sœurs.

1739. Affaire tragique de M. Seniergues.

Sur la fin du mois d'Août 1739, M. de la Condamine, n'aïant pû se défendre d'assister à une course de Taureaux qui se faisoit à Cuença, y fut témoin d'un triste spectacle. M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Françoise, honoré par conséquent de la protection de deux Souverains,

(95) Il fut poignardé, par un [illegible], en plein jour, au milieu de la Ville, en faisant les fonctions de sa [illegible].

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

M. DE LA CONDAMINE. 1738.

fut aſſaſſiné en plein jour, à l'occaſion d'une querelle particuliere (96). Ce meurtre fut ſuivi d'un ſoulévement général contre les Mathématiciens, ſans en excepter les deux Officiers Eſpagnols, & la plûpart virent leur vie menacée. M. de la Condamine, que Seniergues avoit nommé, en mourant, ſon Exécuteur Teſtamentaire, ſe trouva forcé d'intenter & de ſoutenir, pour l'honneur du Mort, un Procès criminel, qui dura près de trois ans. Les Coupables en furent quittes pour quelques années d'un banniſſement qu'ils n'obſerverent point, & pour une amende qui ne fut pas païée; ils furent même abſous après le départ des Académiciens; mais le plus criminel ne laiſſant pas de craindre la Juſtice, quelquefois ſevere, quoique toujours lente, du Conſeil d'Eſpagne, prit le parti de ſe faire Prêtre.

Fête galante des Indiens de Tarqui.

Les embarras de cet événement, qui donnerent un nouveau luſtre au caractere noble & généreux de M. de la Condamine, furent un peu adoucis par un divertiſſement moins mêlé de peine. Les Indiens de la Terre de Tarqui, où il ſe trouvoit à la fin de Décembre, ſont dans l'habitude de célébrer, tous les ans, une Fête qui n'a rien de barbare, ni de ſauvage, & qu'ils ont imitée de leurs Conquérans Eſpagnols, comme ceux-ci l'ont autrefois empruntée des Mores. Ce ſont des courſes de Chevaux, qui forment de vrais Ballets figurés. Les Indiens louent des parures deſtinées à cet uſage, & ſemblables à des habits de théâtre: ils ſe fourniſſent de lances, & de harnois éclatans pour leurs Chevaux, qu'ils manient avec peu d'adreſſe & peu de grace. Leurs Femmes leur ſervent d'Ecuïers dans cette occaſion, & c'eſt le jour de l'année où la miſere de leur condition ſe fait le moins ſentir. Les Maris dépenſent, en un jour, plus qu'ils ne gagnent dans l'eſpace d'un an; car le Maître ne contribue gueres au ſpectacle, qu'en l'honorant de ſon aſſiſtance.

Ils contrefont agréablement les Académiciens.

Cette eſpece de carrouſel eut, pour intermede, des ſcenes pantomimes de quelques jeunes Metifs, qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient, & même ce qu'ils ne comprennent point. Les Académiciens en firent alors une fort agréable expérience. » Je les avois » vus pluſieurs fois, raconte M. de la Condamine, nous regarder atten- » tivement, tandis que nous prenions des hauteurs du Soleil pour régler » nos Pendules. Ce devoit être pour eux un myſtere impénétrable, qu'un » Obſervateur à genoux au pié d'un Quart-de-cercle, la tête renverſée, » dans une attitude gênante, tenant d'une main un verre enfumé, ma- » niant de l'autre les vis du pié de l'Inſtrument, portant alternativement » ſon œil à la lunette & à la diviſion, pour examiner le fil à plomb,

(96) Les détails de cette horrible avanture ont été publiés à Paris, en 1745, dans une Lettre de M. de la Condamine à Madame ***. Une jolie Fille Eſpagnole, nommée *Manuela*, dont Seniergues avoit entrepris de ſoutenir les droits contre un Amant qui l'avoit trompée, étoit le ſujet de la querelle. Seniergues regardoit tranquillement la Fête, d'une Loge où il étoit aſſis, lorſqu'il y fut aſſailli par une Populace attroupée. Son combat, le ſabre à la main, contre une multitude de Furieux, donna un ſpectacle plus ſingulier que celui des Taureaux: mais à la fin, ſuccombant au nombre, il reçut pluſieurs bleſſures, dont il mourut quatre jours après. M. de la Condamine vante ſon mérite & ſes talens M. Godin fit ſon Epitaphe, qui fut placée ſur ſa Tombe dans l'Egliſe des Jeſuites de Cuença, & qui devint encore une ſource de peines pour M. de la Condamine, p. 94.

(97) *Ibid.* p. 88.

courant

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1739.

» courant, de tems en tems, regarder la minute & la seconde à une Pen-
» dule, écrivant quelques chiffres sur un papier, & reprenant sa pre-
» miere situation : aucun de nos mouvemens n'avoit échapé aux regards
» curieux de nos Spectateurs. Au moment que nous nous y attendions le
» moins, parurent sur l'arêne de grands Quarts-de-cercle, de bois & de
» papier peint, assez heureusement imités ; & nous vîmes ces Bouffons
» nous contrefaire tous avec tant de vérité, que chacun de nous, & moi
» le premier, ne pût s'empêcher de se reconnoître. Tout cela fut exé-
» cuté d'une maniere si comique, que n'aïant rien vû de plus plaisant
» pendant les dix ans du voïage, il me prit une forte envie de rire,
» qui me fit oublier pour quelques momens mes affaires les plus sé-
» rieuses.

Raretés que M. de la Condamine envoie en France.

Depuis l'année 1735, M. de la Condamine avoit envoïé à l'Académie différentes raretés, dont il donne une curieuse liste. On voit, au Cabinet du Jardin du Roi, les premiers envois, faits de nos Iles & de Porto-Belo en 1735, & un autre de Quito en 1737. La Caisse, embarquée à Lima en 1737 pour Panama, contenoit, outre un vase d'argent du tems des Incas, plusieurs petites Idoles d'argent des anciens Péruviens ; un grand nombre de vases antiques d'argile, de plusieurs couleurs, ornés d'Animaux, quelques-uns avec un tel artifice que l'eau formoit un sifflement lorsqu'on la versoit ; un beau morceau de Mine de crystal ; plusieurs pétrifications & coquilles fossiles du Chili ; une belle Plante marine, adhérente à un caillou lisse ; dix-huit coquilles rares ; un Aimant de Guancabelica ; une dent molaire, pétrifiée en Agathe, du poids de deux livres ; plusieurs Baumes secs & liquides ; un Dictionnaire & une Grammaire de la langue des Incas. La Caisse, perdue à Carthagene, contenoit quelques vases d'argile, semblables aux précédens ; plusieurs autres vases, des calebasses de differentes formes, ornées de desseins faits à la main avec un charbon brûlant, & quelques-unes montées en argent avec leurs piés ; des incrustations pierreuses du Ruisseau de *Tanlagoa*, entr'autres sur une planche qui y avoit été plongée trois ans, & où les caracteres, que M. de la Condamine y avoit tracés, paroissoient en relief ; plusieurs marcassites taillées ; de la pierre appellée *Miroir de l'Inca* ; un grand nombre de fragmens de Crystal noirâtre, nommé dans le Païs pierre de *Gallinao* ; deux piéces de bois pétrifié ; plusieurs pierres de différentes formes, qui ont servi de haches aux anciens Indiens, divers mortiers & vases d'une espece d'Albâtre ; un petit Crocodile de la Riviere de Guayaquil ; la tête & la peau empaillées d'une belle couleuvre, nommée *Coral*, dont les anneaux sont couleur de feu & noir, &c.

1741.

Comment M. de la Condamine perd l'Ouie.

Ainsi l'attention & les soins de l'Académicien s'étendoient à tout. Il marque l'époque du fâcheux accident qui le priva de l'ouie, & qui doit rendre bien chers au Public les restes d'une santé qu'il n'a perdue qu'en le servant. Ce fut en 1741, au retour d'une course qu'il fit derriere les Montagnes à l'Ouest de Quito, en allant reconnoître le nouveau chemin que Dom Pedro Maldonado venoit d'ouvrir, de Quito à la Riviere des Emeraudes. Une fluxion violente dans la tête, fruit des alternatives de froid & de chaud auxquelles il s'exposoit en observant jour & nuit, &

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1741.

souvent sur un terrein froid & humide, lui causa cette cruelle infirmité, dont tous ses Amis, qu'elle prive d'une partie des agrémens de son Commerce, ne cessent point de s'affliger.

Il supplée au défaut du Mercure.

Son zele n'en étoit pas plus refroidi pour le travail, quoiqu'également continuel & varié. Il ne restoit presque plus de Mercure aux Académiciens : celui qu'ils avoient aporté de Paris, purifié par M. Geoffroi, s'étoit presque tout consommé ou perdu en six ans, dans le grand nombre d'expériences du Barometre, qu'ils avoient faites sur les Montagnes & dans leurs divers voïages. Le Mercure n'est pas rare dans le Païs, mais il y est mêlé de plomb & d'autres impuretés. M. de la Condamine entreprit de l'en dépouiller, en le revivifiant du cinabre, & réussit, malgré la disette d'instrumens chymiques. Il travailloit, en même-tems, avec Dom Pedro Maldonado, à la Carte de la partie Septentrionale des Côtes de la Province de Quito.

Justification de M. de Segurola.

A l'occasion de l'arrivée des Anglois dans la Mer du Sud, il justifie un Officier de considération, sur lequel on a rejetté tous les maux qu'ils causerent aux Espagnols. On a vu, dans le Journal de M. Anson, quel étoit le desordre de son Escadre en arrivant à la grande Ile de Juan Fernandez. Il y avoit déja quelques mois que quatre Frégates, armées au Callao, & commandées par Dom Jacinto de Segurola, Général de la Mer du Sud, étoient allées croiser sur les Côtes du Chili & sur les Iles Fernandez, où l'on jugeoit avec raison que les Anglois auroient leur rendez-vous. Mais le tems marqué par les instructions du Général Espagnol étant expiré, il jugea que les Anglois, qui avoient dû doubler le Cap de Horn au commencement de l'année, l'avoient tenté sans succès, puisqu'ils n'avoient point encore paru le 6 de Juin ; & que s'ils n'avoient pas péri en Mer, ils avoient du moins été forcés de relâcher sur la Côte du Bresil. Cette conjecture étoit fondée sur la plus forte vraisemblance : d'ailleurs le mauvais état seul du Vaisseau, qui portoit le Général Espagnol, auroit pû suffire pour lui faire quitter sa croisiere. Il revint au Callao, vers la fin de Juin, hors d'état de tenir la Mer, & faisant eau de toutes parts. On ne put disconvenir, à son retour, de la force de ses raisons : cependant comme les évenemens sont la regle ordinaire des opinions, quand on sut dans la suite que s'il fut resté trois jours de plus sur les Iles Fernandez, il auroit rencontré les Anglois, & qu'épuisés de fatigues & de maladies, ils eussent été incapables de résister aux moindres forces, toutes les voix se réunirent contre le Général de la Mer. Il fut regardé comme l'unique Auteur du dommage que l'Escadre ennemie fit depuis dans cette Mer ; & personne n'eut le courage de prendre le parti d'un Homme, dont le crime étoit d'être malheureux. Il ne put survivre à la perte de sa réputation : chargé du poids de l'indignation publique, accablé de douleur, il expira, sans autre cause apparente, dans le moment même où l'on venoit pour l'arrêter (99).

(98) P. 117. M. de la Condamine tenoit ce récit de la personne, dit-il, le plus en état de juger du fait avec connoissance de cause. La levée du Siége de Carthagene, qu'on apprit alors à Quito, lui fait remarquer que les Anglois, avoient fait frapper d'avance une Médaille, dont le revers représente le Port de cette Ville, & pour Légende :

On passe ici sur le Procès suscité aux Académiciens (*), à l'occasion des Pyramides, qui devoient être le monument de leur travail. Ce fut un nouvel exercice pour le zele infatigable de M. de la Condamine. Mais les encouragemens succédoient quelquefois aux obstacles. Le 25 Mai 1742, tous les Académiciens furent invités à une these de Théologie, dédiée à l'Académie des Sciences de Paris (1). M. Godin y argumenta. L'Auteur de la these étoit le P. Milanezio, Jésuite de Turin, Professeur de Philosophie, & Procureur des Missions de Maïnas, qui avoit déja rendu des services considérables aux Académiciens. Il remit à M. de la Condamine la these & la dédicace, de la part de son Université, l'une & l'autre gravées sur une planche d'argent, avec une Minerve accompagnée de Génies, sous la figure d'Enfans, qui forment des jeux avec les attributs des Sciences mathématiques & physiques, objet des différentes classes de l'Académie. Un Frere Jésuite du même Collége, qui avoit un talent singulier pour la gravure, s'étoit chargé de la Planche; mais son grand âge & ses occupations ne lui aïant pas permis de la graver, M. de Morainville, quoique peu exercé à manier le Burin, y suppléa, avec la facilité qu'il a pour la pratique de tous les Arts. Ce présent, destiné pour l'Académie, étoit accompagné d'une Epitre dédicatoire latine. M. de la Condamine a présenté la Lettre & la Planche, à son retour; & l'Académie en a témoigné sa reconnoissance, au Pere Milanezio, par une Lettre de remercîment.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

M. DE LA CONDAMINE. 1742.

These Péruvienne, dediée à l'Académie des Sciences.

Un Voïage remarquable, que M. de la Condamine fit au commencement de Juin avec M. Bouguer, fut celui du Volcan de Pichincha, le Vesuve de Quito, au pié duquel cette Ville est située. Ils en étoient voisins depuis sept ans, sans l'avoir vû d'aussi près qu'il étoit naturel de le desirer; & le beau tems les y invitoit. Mais on conçoit qu'un sujet de cette nature demande la narration du Voïageur même.

Voïage de M. Bouguer & M. de la Condamine au Volcan de Pichincha.

La partie supérieure du Pichincha se divise en trois sommets, éloignés l'un de l'autre de douze ou quinze cens toises, & presqu'également hauts. Le plus Oriental, qu'on a décrit dans un autre article, est un rocher escarpé, sur lequel les deux Académiciens avoient campé en 1737. Le sommet Occidental, par où les flammes se firent jour en 1538, 1577 & 1660, est celui qu'ils n'avoient encore vu que de loin, & que M. de la Condamine se proposoit de reconnoître plus particulierement.

Je fis chercher, dit-il, à Quito & aux environs, tous les gens qui prétendoient avoir vû de près cette bouche du Volcan, surtout ceux qui se vantoient d'y être descendus; & j'engageai celui qui me parut le mieux instruit, à nous accompagner. Deux jours avant notre départ, nous envoïâmes monter une Tente à l'endroit le plus commode, & le plus à por-

Took Carthagena 1741. L'Académicien conserve ce monument d'une fausse & ridicule vanité, p. 120.

(*) Voïez, ci-dessous, l'article exprès.

(1) Voici la Dedicace: Parisiensi Academiæ, Matheseos amplificatrici, Physices instauratrici, cui Scientiæ nomen, Gallia Regias Ædes, Regia munera, Europa vectigales Plausus dedere: Tenuissimum ex America Munusculum &c. La These contient deux articles singuliers: Actus divinus liber est realiter identificatus cum Deo, & defectibilis realiter solum quoad terminationem; *vel*, possibilis est creatura, adeo rebellis, quæ prævideatur à Deo omnibus auxiliis dissensura. Defendentur in Gregoriana Quitensi Universitate, &c. p. 146.

tée de l'objet de notre curiosité. Des Mules devoient porter notre bagage, un quart de cercle, & nos provisions. Le jour marqué, les Muletiers ne parurent point. Il en fallut chercher d'autres. L'impatience fit prendre les devants à M. Bouguer, qui arriva sur les trois heures après-midi à la Tente (2). A force d'argent & d'ordres des Alcaldes, je trouvai deux Muletiers, dont l'un s'enfuit le moment d'après. Je ne laissai point de partir avec l'autre, que je gardois à vûe. Il n'y avoit qu'environ trois lieues à faire. Je connoissois le chemin, jusqu'à l'endroit d'où l'on devoit voir la Tente déja posée ; & j'étois accompagné d'un jeune Garçon, qui avoit aidé à la dresser. Je sortis de Quito, sur les deux heures après midi, avec ce jeune Homme & un Valet du Païs, tous deux montés, le Muletier Indien, & deux Mules chargées de mes instrumens, de mon lit & de nos vivres. Pour plus de sûreté, je ne refusai point un Metif (*), qui de son propre mouvement s'offrit à me guider. Il me fit faire halte dans une Ferme, où je congédiai mon Indien venu de force, après en avoir engagé un autre à me suivre de bon gré. On verra si j'avois poussé trop loin les précautions.

A mi-côte, nous rencontrâmes un Cheval à la pâture. Mon Indien lui jetta un Laqs, & sauta dessus. Quoique les Chevaux, à Quito, ne soient pas au premier qui s'en saisit, comme dans les Plaines de Buenos-Aires, je ne m'opposai point à l'heureux hazard, qui mettoit mon Muletier en état d'avancer plus vîte. Il paroissoit plein de bonne volonté, lui & ses camarades.

Nous arrivâmes, un peu avant le coucher du Soleil, au plus haut de la partie de la Montagne, où l'on peut atteindre à Cheval : il étoit tombé, les nuits précédentes, une si grande quantité de nége, qu'on ne voïoit plus aucune trace de chemin. Mes Guides me parurent incertains. Cependant il ne nous restoit qu'un ravin à passer, mais profond de 80 toises & plus. Nous voyions la Tente au-delà. Je mis pié à terre, avec celui qui avoit aidé à la poser, pour m'assurer si les Mules pouvoient descendre avec leur charge. Quand j'eus reconnu que la descente étoit pratiquable, j'appellai d'enbas ; on ne me répondit point : je remontai, & je trouvai mon Valet seul, avec les Mulets. L'Indien & le Metif, qui s'étoient offerts de si bonne grace, avoient disparu. Je ne crus pas devoir passer outre sans guides, surtout avec des Mules fort mal équipées. Celui qui avoit monté la Tente ne connoissoit pas le gué de la ravine, ni le chemin pour remonter à l'autre bord. Nous étions loin de toute Habitation : une Cabane, que M. Godin avoit commandée depuis un an, pour y faire quelques expériences, n'étoit qu'à un quart de lieue de nous ; mais j'avois reconnu, en passant, qu'elle n'étoit pas encore couverte, & qu'elle ne pouvoit me servir d'abri. Je n'eus d'autre parti à prendre que de revenir sur mes pas, pour regagner la Ferme où j'avois pris l'Indien qui m'avoit quitté.

(2) Après son départ un Religieux Franciscain vint trouver M. de la Condamine, & lui promit de lui découvrir dans la Montagne, un trésor qu'il connoissoit depuis sept à huit ans par les indications d'un Indien. L'Académicien lui offrit une monture, & de le défraïer en route : mais aïant refusé de lui faire aucune avance, il n'entendit plus parler de lui.

(*) M. de la Condamine écrit *Metis*.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1742.

A chaque instant il me falloit descendre de cheval, pour raccommoder les charges, qui tournoient sans cesse. L'une n'étoit pas plûtôt rajustée, que l'autre se dérangeoit : mon Valet & le jeune Metif n'étoient gueres plus habiles Muletiers que moi. Il étoit déja huit heures ; & depuis la fuite de mes Guides, nous n'avions pas fait l'espace d'une lieue. Il nous en restoit du moins autant. Je pris les devants, pour aller chercher du secours.

Il faisoit un fort beau clair de Lune, & je reconnoissois le terrein : mais à peine étois-je à moitié chemin de la Ferme, que je me vis tout-d'un-coup enveloppé d'un brouillard si épais, que je me perdis absolument. Je me trouvois engagé dans un Bois taillis, bordé d'un Fossé profond, & j'errois dans ce labyrinthe, sans en retrouver l'issue. J'étois descendu de ma Mule, pour tâcher de voir où je posois le pié : mes souliers & mes bottines furent bientôt aussi pénétrés d'eau, qu'une longue Cape Espagnole d'un Drap du Païs, dont le poids étoit accablant. Je glissois & je tombois à chaque pas. Mon impatience étoit égale à ma lassitude. Je jugeois que le jour ne pouvoit être éloigné, lorsque ma Montre m'apprit qu'il n'étoit que minuit, & qu'il n'y avoit que trois heures que ma situation duroit ; il en restoit six jusqu'au jour. Une clarté, qui ne dura qu'un moment, me rendit l'espérance : Je me tirai du Bois, & j'entrevis le sommet d'une croupe avancée de la Montagne, sur lequel est une Croix, qui se voit de toutes les parties de Quito. Je jugeai que de-là, il me seroit facile de m'orienter, & j'y dirigeai ma route. Malgré le brouillard qui redoubloit, j'étois guidé par la pente du terrein. Le sol étoit couvert de ces hautes herbes, dont j'ai parlé plusieurs fois : elles m'atteignoient presqu'à la ceinture, & mouilloient la seule partie de mes habits qui eut échappé à la pluie. Je me trouvois à peu-près à cette hauteur, où il cesse de néger, & où il commence à pleuvoir : ce qui tomboit, sans être ni pluie ni nége, étoit aussi pénétrant que l'une & aussi froid que l'autre. Enfin, j'arrivai à la Croix, dont je connoissois les environs. Je cherchai inutilement une Grotte voisine, où j'aurois pu trouver un asyle : le brouillard & les ténebres avoient augmenté, depuis le coucher de la Lune. Je craignis de me perdre encore, & je m'arrêtai au milieu d'un tas d'herbes foulées, qui sembloient avoir servi de gîte à quelque Bête fauve. Je m'accroupis, enveloppé dans mon Manteau, le bras passé dans la bride de ma Mule, pour la laisser paître plus librement ; je lui ôtai son mors, & je fis de ses rênes un espece de licou, que j'allongeai avec mon mouchoir. C'est ainsi que je passai la nuit, tout le corps mouillé, & les piés dans la nége fondue : en vain je les agitois pour leur procurer quelque chaleur par le mouvement ; vers les quatre heures du matin, je ne les sentis absolument plus : je crus les avoir gelés, & je suis encore persuadé que je n'aurois pas échappé à ce danger, difficile à prévoir sur un Volcan, si je ne m'étois avisé d'un expédient qui me réussit ; je les réchauffai par un bain naturel, que je laisse à deviner.

Le froid augmenta vers la pointe du jour. A la premiere lueur du Crépuscule, je crus ma Mule pétrifiée ; elle étoit immobile : un Caparaçon de nége, frangé de verglas, couvroit la selle & le harnois. Mon chapeau & mon manteau étoient enduits du même vernis, & roides de glace. Je me

mis en mouvement : mais je ne pouvois qu'aller & revenir sur mes pas, en attendant le grand jour, que le brouillard retardoit. Enfin, sur les 7 heures, je descendis à la Ferme, hérissé de frimats. L'Œconome étoit absent. Sa Femme, effraïée à ma vue, prit la fuite : je ne pus atteindre que deux vieilles Indiennes, qui n'avoient pas eu la force de courir assez vîte pour m'échapper. Je leur faisois allumer du feu, lorsque je vis entrer un de mes gens, aussi sec que j'étois mouillé. Son camarade & lui, voïant croître le brouillard lorsque je les eus quittés, avoient fait halte, & s'étoient mis à couvert avec mes provisions sous des cuirs passés à l'huile, qui servoient de couvertures à mes Mules. Ils avoient soupé à discrétion, de mes vivres, sous ce Pavillon, & dormi tranquillement sur mon Matelas. Au point du jour, un grand nombre d'Indiens de Quito, qui vont tous les matins prendre de la nége pour la porter à la Ville, avoient passé fort près d'eux, sans qu'aucun eût voulu les aider à recharger. Le Maître Valet de la Ferme se trouva de meilleure volonté : une petite gratification le fit partir avec le mien, & peu après je le vis revenir avec les Mules & le Bagage.

Je descendis aussi-tôt à Quito, où je réparai la mauvaise nuit précédente. Le lendemain 14, à sept heures du matin, je me remis en chemin avec de nouveaux Guides, qui ne le savoient pas mieux que les premiers : ils me firent faire le tour de la Montagne. Après de nouvelles avantures, j'arrivai enfin à la Tente où M. Bouguer étoit depuis deux jours. Faute des provisions que je portois, il avoit été obligé de vivre frugalement : du reste il n'étoit pas plus avancé que moi, si ce n'est qu'il avoit passé de meilleures nuits. J'appris de lui qu'il s'étoit lassé la veille, & ce jour même, à chercher, avec son Guide, un chemin qui pût le conduire à la bouche du Volcan, du côté où elle paroît accessible. Nous emploïâmes le jour suivant à la même recherche, avec presqu'aussi peu de succès. Autant les pluies avoient été excessives cette année à Quito, autant la nége étoit tombée abondamment sur les Montagnes. Le haut de Pichincha, qui dans la belle saison est souvent presque sans nége, en étoit entierement couvert plus de cent toises au-dessous de sa cime, à l'exception des pointes de rochers, qui débordoient en quelques endroits. Tous les jours nous faisions à pié des marches de six à sept heures, tournant autour de cette masse, sans pouvoir atteindre au sommet. Le terrein, du côté de l'Orient, étoit coupé de ravins, formés dans les sables par la chûte des eaux : nous ne pouvions les franchir que difficilement, en nous aidant des piés & des mains. A l'entrée de la nuit, nous regagnions notre Tente, bien fatigués, & fort mal instruits.

Le 16, j'escaladai avec beaucoup de peine un des rochers saillans, dont le talus me parut très roide. Au-delà, le terrein étoit couvert d'une nége, où j'enfonçois jusqu'au genou. Je ne laissai pas d'y monter environ 10 toises. Ensuite, je trouvai le Rocher nu ; puis alternativement, d'autre nége, & d'autres pointes saillantes. Un épais brouillard, qui s'exhaloit de la bouche du Volcan, & qui se répandoit aux environs, m'empêcha de rien distinguer. Je revins, à la voix de M. Bouguer, qui étoit resté en bas, & dont je ne voulois pas trop m'écarter. Nous abrégeames beau-

coup le chemin au retour, en marchant à mi-côte sur le bord inférieur de la nége, & un peu au-dessus de l'origine de ces Cavées profondes, qu'il nous avoit fallu monter & descendre l'une après l'autre, en allant d'abord à la découverte.

Nous remarquâmes, sur cette nége, la piste de certains Animaux qu'on nomme Lions à Quito, quoiqu'ils ressemblent fort peu aux vrais Lions, & qu'ils soient beaucoup plus petits. En revenant, je reconnus un endroit où la pente étoit beaucoup plus douce, & facilitoit l'accès du sommet de la Montagne : je tentai de m'en approcher. Les pierres Ponces, que je rencontrois sous mes pas, & dont le nombre croissoit à mesure que j'avançois du même côté, sembloient m'assurer que j'approchois de la bouche du Volcan; mais la brume, qui s'épaississoit, me fit reprendre le chemin de la Tente. En descendant, j'essaïai de glisser sur la nége, vers son bord inférieur, dans les endroits où elle étoit unie & la pente peu rapide; l'expérience me réussit. D'un élan, j'avançois quelquefois dix à douze toises, sans perdre l'équilibre; mais lorsqu'après cet exercice je me retrouvai sur le sable, je m'apperçus, au premier pas, que mes souliers étoient sans semelles.

Le lendemain 17, au matin, M. Bouguer proposa de prendre du côté de l'Ouest, où étoit la grande bréche du Volcan. C'étoit par-là qu'il avoit fait sa premiere tentative, la veille de mon arrivée : mais la nége, qui étoit tombée la nuit précédente, rendoit les approches plus difficiles que jamais, & s'étendoit fort loin au-dessous de notre Tente. Enhardi par mes expériences de la veille, je dis à M. Bouguer que je savois un chemin encore plus court : c'étoit de monter droit, par-dessus la nége, à l'enceinte de la bouche du Volcan, & j'offris de lui servir de Guide. Je me mis en marche, un long bâton à la main, avec lequel je sondois la profondeur de la nége : je la trouvai, en quelques endroits, plus haute que mon bâton, mais assez dure néanmoins pour me porter. J'enfonçois, tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au-dessus du genou. C'est ainsi que j'ébauchai, dans la partie de la Montagne que la nége couvroit, les marches fort inégales d'un Escalier d'environ cent toises de haut. En approchant de la cime, j'apperçus entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche, dont les bords intérieurs me parurent coupés à pic; & je reconnus que la nége qui les couvroit, du côté ou je m'étois avancé la veille, étoit minée en dessous. Je m'approchai, avec précaution, d'un rocher nu, qui dominoit tous ceux de l'enceinte. Je le tournai par dehors, où il se terminoit en plan incliné, d'un accès assez difficile : pour peu que j'eusse glissé, je roulois sur la nége, cinq à six cens toises, jusqu'à des roches où j'aurois été fort mal reçu. M. Bouguer me suivoit de près, & m'avertit du danger qu'il partageoit avec moi. Nous étions seuls; ceux qui nous avoient d'abord suivis étoient retournés sur leurs pas & sur les nôtres. Enfin nous atteignîmes le haut du rocher, d'où nous vîmes à notre aise la bouche du Volcan.

Description du Volcan.

C'est une ouverture qui s'arrondit en demi cercle, du côté de l'Orient. J'estimai son diametre de 8 à 900 toises. Elle est bordée de roches escarpées, dont la partie extérieure est couverte de nége; l'intérieure est noi-

Divers Voiages au Perou.

M. de la Condamine. 1742.

râtre & calcinée. Ce vaste gouffre est séparé en deux, comme par une muraille de même matiere, qui s'étend de l'Est à l'Ouest. Je ne jugeai pas la profondeur de la cavité, du côté où nous étions, de plus de cent toises; mais je ne pouvois pas en appercevoir le centre, qui vraisemblablement étoit beaucoup plus profond. Tout ce que je voïois ne me parut être que les débris écroulés de la cime de la Montagne. Un amas confus de rochers énormes, brisés & entassés irrégulierement les uns sur les autres, présentoit à mes yeux une vive image du cahos des Poètes. La nége n'étoit pas fondue partout; elle subsistoit en quelques endroits : mais les matieres calcinées qui s'y mêloient, & peut-être les exhalaisons du Volcan, lui donnoient une couleur jaunâtre : du reste, nous ne vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte, entierement éboulé du côté de l'Ouest, empêche qu'elle ne soit tout-à-fait circulaire, & c'est le seul côté par lequel il semble possible de pénetrer au dedans. J'avois porté une Boussole, à dessein de prendre quelques relevemens, & je m'y préparois, malgré un vent glacial, qui nous geloit les piés & les mains, & nous coupoit le visage; lorsque M. Bouguer me proposa de nous en retourner. Ce conseil fut donné si à propos, que je ne pus résister à la force de la persuasion. Nous reprîmes le chemin de la Tente; & nous descendîmes, en un quart d'heure, ce que nous avions mis plus d'une heure à monter. L'après-midi, & les jours suivans, nous mesurâmes une Base de 130 toises, & nous relevâmes divers points avec la Boussole, pour faire un Plan du Volcan & des environs.

Il fit, le lendemain, un brouillard qui dura tout le jour. L'Horizon étant fort net le 19 au matin, j'apperçus, & je fis remarquer à M. Bouguer, un tourbillon de fumée, qui s'élevoit de la Montagne de Coto-Paxi, sur laquelle nous avions campé plusieurs fois en 1738. Notre Guide & nos gens prétendirent que ce n'étoit qu'un nuage, & parvinrent même à me le persuader : cependant nous apprîmes, à Quito, que cette Montagne, qui avoit jetté des flammes plus de deux siecles auparavant, s'étoit nouvellement enflammée le 15 au soir, & que la fonte d'une partie de ses néges avoit causé de fort grands ravages.

Nous passâmes encore deux jours à Pichincha, & nous y fîmes une derniere tentative, avec un nouveau Guide, pour tourner la Montagne par l'Ouest, & pour entrer dans son intérieur; mais le brouillard & un ravin impratiquable ne nous permirent pas d'aborder même la petite bouche, qui fume encore, dit-on, & qui répand du moins une odeur de soufre (3).

Eruption du Volcan de Coto-Paxi

Les deux Académiciens, étant revenus à Quito le 22, n'y entendirent parler que de l'éruption de Coto-Paxi, & des suites funestes de l'inondation causée, par la fonte subite des néges. M. de la Condamine fait observer ici que depuis son retour en France, le même Volcan s'est embrasé plusieurs autres fois (4), avec des effets encore plus terribles; & quoi-

(3) *Ibidem.* pp. 156 & précédentes.

(4) M. Godin, dans la Gazette de Lima des mois de Février & de Mars 1745, a publié, en Espagnol, une Relation circonstanciée de ces évenemens; & M. Bouguer s'est étendu sur l'éruption de 1742, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, de 1744.

que

que Messieurs Juan & d'Ulloa aient traité cette matiere, il raconte, sur la foi d'un témoin oculaire (5), divers faits d'une singularité surprenante, qui ne se trouvent pas dans leur Relation Historique.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1742.

En 1742, dit-il, on avoit entendu très distinctement, à Quito, le bruit du Volcan de Coto-Paxi, & plusieurs fois en plein jour, sans y faire une extrême attention : c'est ce qu'il peut confirmer par son témoignage, auquel son infirmité donne un nouveau poids. Cependant on n'y entendit point la grande explosion, le soir du 30 Novembre 1744. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce même bruit, qui ne fut pas sensible à Quito, c'est-à-dire à douze lieues du Volcan vers le Nord, fut entendu très-distinctement, à la même heure & du même côté, dans des lieux beaucoup plus éloignés, tels que la Ville d'Ybara, Pasto, Popayan, & même la Plata, à plus de cent lieues mesurées par l'air. On assure aussi qu'il fut entendu, vers le Sud, jusqu'à Guayaquil & au-delà de Piura, c'est-à-dire à plus de 120 lieues, de 25 au degré. A la verité, le vent, qui souffloit alors du Nord-Est, y aidoit un peu.

Circonstances Historiques, qui ne se trouvent que dans le Journal de M. de la Condamine.

Les eaux, en se précipitant du sommet de la Montagne, firent plusieurs bonds dans la Plaine avant que de s'y répandre uniformément ; ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, par dessus lesquelles le Torrent passa sans les toucher. Le terrein, cavé en quelques endroits par la chûte des eaux, s'est exhaussé en d'autres, par le limon qu'elles ont déposé en se retirant. On peut juger quels changemens la surface de la terre a dû recevoir par des évenemens de cette nature, dans un Païs ou presque toutes les Montagnes sont des Volcans, ou l'ont été. Il n'est pas rare d'y voir des ravins se former à vue d'œil, & d'autres qui se sont creusé, en peu d'années, un lit profond, dans un terrein qu'on se souvient d'avoir vû tout-à-fait uni. Il est même vraisemblable que toute la superficie de la Province de Quito, jusqu'à une assez grande profondeur, est formée de nouvelles terres éboulées, & du débris des Volcans : c'est peut-être par cette raison que dans les plus profondes crevasses, on ne trouve aucune coquille fossile.

Mesure de la flamme du Volcan.

En 1738, le sommet de Coto-Paxi, par mesure géométrique, étoit, de cinq cens toises au moins, plus haut que le pied de la nége permanente. La flamme du Volcan s'élevoit autant, au-dessus de la cime de la Montagne, que son sommet excédoit la hauteur du pié de la nége. Cette mesure comparative a été confirmée par M. de Maenza, qui étant alors à quatre lieues de distance & spectateur tranquille du phénomene, put en juger avec plus de sang froid que ceux dont la vie étoit exposée au danger de l'inondation. Quand on en rabbattroit un tiers, il resteroit encore plus de 300 toises, ou 1800 piés, pour la hauteur de la flamme. Cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avoit en 1738 sept ou huit cens toises de diametre. Cette vaste bouche du Volcan s'est visiblement étendue, par les éruptions postérieures de 1743 & 1744 ; sans parler des nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux, dans les flancs de la

(5) Dom Gregorio Matheu y Escalera, Marquis de Maenza, le même qu'on a déja nommé, & qui étoit à Paris en 1751.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1742.

Montagne. Il paroit dont très probable à M. de la Condamine, qu'avant que cet immense foier se soit si fort accru & multiplié, dans le tems par exemple de la premiere Mine, qui fit sauter un quart de la hauteur de Coto-Paxi, la flamme, réunie en un seul jet, dût être dardée avec plus d'impétuosité, & par conséquent put s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle doit avoir été la force, qui fut alors capable de lancer, à plus de trois lieues, de gros quartiers de rocher, témoins existans d'un fait qui semble passer les bornes de la vraisemblance, parceque nous connoissons peu la Nature ? L'Académicien vit un de ces éclats de rocher, plus gros qu'une chaumiere d'Indien, au milieu de la Plaine, sur le bord du grand chemin, proche de Malahalo, & le jugea de douze ou quinze toises cubes; sans pouvoir douter qu'il ne fût sorti de ce gouffre comme les autres, parceque les traînées de roches de même espece forment, en tout sens, des raïons qui partent de ce centre commun.

Ses étranges effets.

Dans l'incendie de 1744, les cendres furent portées jusqu'à la Mer, à plus de quatre-vingts lieues. Ce fait n'est plus étonnant, s'il est vrai, comme on l'a publié, que les cendres du Mont Etna volent quelquefois jusqu'à Constantinople : mais, ce qui est plus nouveau, celles de Coto-Paxi, dans la même occasion, couvrirent les terres jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure dans les campagnes, à douze & quinze lieues de distance, du côté de Riobamba; & ce voile, qui dura un mois, & plus en quelques endroits, fit perir un prodigieux nombre de Bestiaux. Quatre lieues à l'Ouest de la bouche du Volcan, la cendre avoit trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette pluie de cendre avoit été précédée immédiatement d'une pluie de terre fine, d'odeur désagréable, & de couleur blanche, rouge & verte, qui avoit été devancée elle-même par une autre, de menu gravier. Celle-ci fut accompagnée, en divers endroits, d'une nuée immense de gros Hannetons, de l'espece qu'on nomme Ravets dans nos Iles : la Terre en fut couverte en un instant, & ils disparurent tous avant le jour (6).

Inscription placée au Collége des Jésuites de Quito.

Ce fut en 1742, le 6 de Juillet, que M. de la Condamine fit incruster & sceller dans un marbre, avec trois crampons, une regle de bronze sur laquelle étoit marquée la longueur du Pendule à secondes, qui avoit servi aux opérations. Il avoit déja fait graver sur le même marbre, de concert avec MM. Godin & Bouguer, une Inscription latine, qui contenoit le précis de leurs diverses observations dans la Province de Quito, & que nous remettons à l'article où nous avons promis quelques éclaircissemens sur le fond de leur travail. Mais le seul méchanisme de ce monument offre un tableau singulier.

Combien elle coûta de soins à M. de la Condamine.

La face antérieure de la regle, qui étoit dans le même plan que la surface extérieure du marbre, se terminoit par deux cercles, d'un pouce de diametre. La distance mutuelle des centres de ces deux cercles étoit marquée par une ligne droite, tirée d'un centre à l'autre. Cette ligne avoit été rendue égale à la longueur du Pendule à secondes à Quito : & afin que les deux centres, où les points qui la terminoient, ne s'effaçassent point avec le tems, par la rouille ou par quelque accident, & que même en

(6) Pp. 160 & précéd.

ce cas ils fussent toujours aisés à retrouver, M. de la Condamine avoit fait entrer au milieu de chaque cercle un clou d'argent, en vis à tête perdue, d'une ligne de diametre; & au centre de chaque clou il avoit enté pareillement & rivé une aiguille d'or, sur la coupe de laquelle étoit marqué le point qui terminoit la mesure. Ainsi les deux points extrêmes servoient chacun de centre à trois surfaces circulaires concentriques, l'une d'or, l'autre d'argent, la troisieme de bronze, dont une seule suffisoit pour faire retrouver le centre s'il venoit à s'effacer (7).

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1742.

Pour graver l'Inscription sur la pierre, l'Ouvrier qu'on avoit indiqué comme le plus habile, étoit un Indien, Sculpteur en bois, qui ne savoit pas lire. Ainsi l'Académicien fut obligé, non-seulement de compasser les lignes & les espaces, mais de lui dessiner, avec la derniere précision, toutes les lettres, les points & les virgules; de sorte qu'il n'eut qu'à suivre le contour avec le Burin. Il le faisoit travailler sous ses yeux; & s'il s'absentoit un moment, il n'étoit pas sûr de le retrouver, à moins qu'il ne l'eut enfermé sous la clé. Souvent plusieurs jours se passoient sans qu'il le vit paroître. Cet étrange Artiste ne gravoit ordinairement qu'une ligne par jour, & son travail dura six semaines (8).

Premier projet de son retour par la Riviere des Amazones.

Depuis l'heureuse fin des opérations pour la mesure du Méridien, M. de la Condamine s'occupoit d'une autre entreprise, qui devoit mettre le comble à la gloire de ses travaux. Mais il y avoit longtems que le dessein en avoit été proposé. Dès l'arrivée des Académiciens à Panama, M. Godin avoit pensé qu'après avoir exécuté leur commission, ils pourroient s'embarquer tous sur la Riviere des Amazones, pour retourner en Europe. M. de la Condamine ne connoissoit alors ce chemin, que par la traduction Françoise de la Relation Espagnole du P. d'Acuña. Ce Voïageur donne au Marañon, ou Riviere des Amazones, depuis le Port d'embarquement le plus voisin de Quito, 1350 lieues de cours jusqu'à la Mer; ce qui, sur le pié de dix-sept lieues & demie au degré, suivant l'ancienne évaluation (9) des lieues Espagnoles, fait plus de 1900 de nos lieues communes de France. Un chemin si long & si difficile n'inspiroit pas beaucoup de goût à l'Académicien pour un projet, qui ne sembloit propre qu'à retarder son retour dans sa Patrie. Pendant son séjour à Quito, des informations plus exactes, tirées de differens Missionnaires, le firent changer d'idée : cette Route étoit impratiquable pour une Compagnie nombreuse, parcequ'il eut fallu pour chacun, ou du moins de deux en deux, un canot & un équipage de sept à huit personnes; elle lui parut differente pour un ou deux Voïageurs. D'ailleurs, en suivant le Fleuve jusqu'à la Mer, il devoit se trouver fort près de Cayenne, où il comptoit de pouvoir s'embarquer sur le Vaisseau du Roi, qui aborde tous les ans à cette Colonie. A l'égard des incommodités du voïage, il les crut exagérées, ou du moins, il devint curieux d'en faire l'essai. En 1738, non-seulement il communiqua ce projet à M. le Comte de Maurepas; mais il prit d'avance les mesures nécessaires pour obtenir des Passeports de la Cour

Ses idées changent.

(7) Pag. 162.

(8) Pag. 124.

(9) Dom Georges Juan a prouvé, depuis, que la vraie lieue de Castille est de 15000 piés, & de 26 lieues $\frac{1}{2}$ au degré. Observations Astronomiques & Philosophiques, *ubi suprà*.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1742.

de Portugal. En 1742, des lettres de Maïnas lui apprirent qu'ils étoient expédiés. Quoique les Jésuites Espagnols, qui cultivent les Missions de ce nom, à l'Orient de la Cordilliere, sur les bords du Marañon, n'aient presqu'aucune communication avec les Carmes Portugais leurs voisins, les premiers avoient eu, par une occasion extraordinaire, des avis certains que le Gouverneur du Para, & ceux des autres Places Portugaises, avoient reçu, depuis un an, des ordres de leur Cour en faveur de M. de la Condamine, & qu'ils l'attendoient même avec impatience.

Il se détermine à les exécuter.

Il ne balança plus sur un parti, dans lequel il se trouvoit encore confirmé par la résolution que Dom Pedro Maldonado avoit prise de l'accompagner; quoiqu'ensuite elle parût un peu refroidie par divers obstacles. Enfin la sienne étant inébranlable, il se hâta de finir ses affaires, & de disposer de ce qu'il ne pouvoit emporter dans sa route. Cette disposition devient intéressante, par la qualité des objets. » Le 17 d'Août, dit-» il, je terminai un marché qui me tenoit fort au cœur : le Quart-de-» cercle, de trois piés de raïon, qui m'avoit servi à toutes mes opéra-» tions, & dont je venois de faire encore usage à Pichincha, étoit d'une » construction ancienne; mon petit Quart-de-cercle, de 12 pouces de » raïon, me suffisoit pour observer en chemin les Latitudes, avec toute » la précision nécessaire dans les usages Géographiques; & le grand étoit » d'un transport très embarrassant, comme je l'avois éprouvé, surtout en » arrivant à Quito par la Province d'Esmeraldas. Il m'eut fallu deux Mu-» lets pour porter la caisse de l'instrument & celle de son pié, pendant » deux cens lieues d'un chemin très difficile jusqu'au lieu de l'embarque-» ment. Un Chanoine de Quito, qui avoit un goût très vif pour les Ma-» chines, fit l'acquisition de cet instrument; je le lui vendis quinze cens » livres, au profit de l'Académie, qui ne l'avoit acheté que neuf cens, à » l'Inventaire du Chevalier de Louville. J'ai su, depuis, qu'après la mort » de ce Chanoine, il étoit passé au P. *Magnin*, Jésuite, & capable d'en » faire un bon usage. Ce Pere, alors Missionnaire, & Curé de Borja, » de qui j'ai tiré beaucoup de lumieres sur la Topographie de Maïnas, est » aujourd'hui Professeur en Droit Canon à Quito, & Correspondant de » l'Académie des Sciences. La Pendule du célebre Graham, que M. Go-» din avoit apportée de Londres, est tombée en aussi bonne main : elle » appartient aujourd'hui au *P. Terol*, Recteur du College & de l'Univer-» sité des Dominiquains de Quito, digne, par son goût & son rare talent » pour les Ouvrages d'Horlogerie, de posseder ce Chef-d'œuvre. C'est » ainsi que dans un Païs, où les Sciences & les Arts sont peu culti-» vés, un petit nombre de Personnes sont les dépositaires de ce feu » sacré (10) «.

Comment il dispose des instrumens qu'il ne pouvoit emporter.

Vol de ses Papiers les plus précieux.

Avant que de quitter absolument la Province de Quito, M. de la Condamine se concerta, avec M. Bouguer, pour leurs dernieres observations correspondantes. Ensuite, s'étant séparé de son Collegue pour ne le revoir qu'en France, il croïoit toucher au moment de son départ, il étoit prêt à monter à cheval; lorsqu'il fut arrêté par un accident cruel, » dont il ne se rappelle » point encore le souvenir, sans émotion. Au milieu du jour, dit-il,

(10) P. 170.

Divers Voïages au Perou.

M. de la Condamine. 1742.

» rentrant chez moi, d'où je m'étois absenté quelques instans pour hâter » mes Muletiers, je trouvai la porte de mon Cabinet forcée, & je ne vis » plus une Cassette que j'avois laissée sur ma Table, qui contenoit, avec » l'argent destiné pour mon voïage, tous mes Journaux d'observations & » mes calculs de la Méridienne mis au net. J'avoue que je fus près de » me livrer au desespoir, & que je ne sais ce qui me seroit arrivé, si » les mouvemens que je me donnai, le Monitoire que j'obtins & qui » fut publié le jour même, la vivacité du Corrégidor en ma faveur, en- » fin la promesse que je fis d'abandonner les especes & quelque Vaisselle » d'argent (11) qui faisoit partie du vol, ne m'eussent procuré la restitu- » tion de presque tous mes papiers, environ quarante heures après le vol. » Le 2 de Septembre, au point du jour, je les vis en liasse, sur le bord » d'une Fontaine, dans la cour de la Maison où je logeois : cette vue » me rendit le calme. Je les visitai ; & retrouvant ce qui m'étoit le plus » précieux, je ne remarquai pas d'abord qu'il y manquoit deux livrets » originaux de mes Observations. Je soupçonne que les noms de Pichin- » cha & de Coto-Paxi, qu'on avoit pû remarqner au titre de quelques » pages, empêcherent que la restitution ne fût complette : sans doute on » crut y trouver des éclaircissemens au sujet des Mines d'or, que bien » des gens regardoient comme le but secret de tous nos voïages sur les » Montagnes (12) «.

Comment ils lui sont rendus.

Ses conventions avec M. Maldonado.

Cet accident aïant retardé le départ de l'Académicien jusqu'au 4 de Septembre, il prit sa route par la *Cienega*, Terre considérable du Marquis de Maenza, à quatre lieues de Coto-Paxi ; & delà par *Hambato*, pour rendre en passant une visite à Dom Pedro Maldonado dans ses Terres. Il le trouva dans l'incertitude sur leurs vues communes, qu'il faisoit dépendre des ordres du Viceroi : mais, supposé qu'il reprit leur premier arrangement, ils convinrent qu'il s'embarqueroit sur la Riviere de *Bobonaça*, dans la Province de Canelos, qui n'étoit pas éloignée de chez lui, pour descendre par cette Riviere dans celle de Pastaça, & de celle-ci dans le Marañon. Leur rendez-vous, dans cette supposition, fut le Bourg de la *Laguna*, Chef-lieu des Missions Espagnoles de Maïnas, où le premier arrivé devoit attendre l'autre ; & l'on verra qu'ils s'y rejoignirent heureusement. M. de la Condamine avoit à faire, en chemin, quelques observations à Tarqui, d'où il se proposoit de prendre du côté du Sud par Jaën de Bracamoros, & de s'embarquer au Port le plus voisin. Il prit sa route par le pié des hauteurs de l'Assuay vers l'Ouest, pour connoître un Païs qu'il n'avoit pas encore vu ; curiosité qui lui coûta cher. Jamais, dit-il, un chemin ne mérita mieux son nom, que celui de las *Cenegüetas*, qui signifie les Bourbiers. Il y passa des nuits, ou sans souffrir de froid il regretta celles de l'Assuay, qui avoient mis sa patience à l'épreuve dans un autre tems.

Sa route par les Cenegüetas.

(11) Il y avoit dans la même Cassette, plusieurs pendans d'oreilles & de narines des anciens Péruviens, d'un or fort bas, allié sur cuivre, de petits ouvrages délicats, d'un or très fin, trouvés près de la Riviere de Sant'-Iago, quelques émeraudes percées à jour, &c.

(12) Pag. 173. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'on eut volé M. de la Condamine. Il en compte trois autres.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Il fait de nouvelles observations à Tarqui.

Les opérations, à Tarqui, furent plus longues, qu'il ne l'avoit prévu, & le lieu de son séjour y étoit fort triste. C'étoit un Bâtiment à rez-de-chaussée, semblable à une Ferme, comme le plus grand nombre des Maisons de campagne du Païs : celle-ci étoit située à l'extrémité australe du Vallon, dans un enfoncement qui n'avoit qu'une seule issue. Un cercle de Montagnes, dont la Maison touchoit le pïé, y bornoit la vue de tous côtés, sans donner aucun abri. Pendant le cours de son travail, les vents y furent continuels & violens. On y ressentoit presque toujours, surtout la nuit, assez de froid pour avoir besoin de feu. Il y pleuvoit des semaines entieres, sans interruption. Les tremblemens de terre n'y étoient pas moins fréquens que les orages. Deux Indiens y furent tués par le tonnerre, presque sous les yeux de l'Académicien, & une de ses Mules en fut écrasée. D'ailleurs il ne pouvoit tirer les nécessités de la vie que de Cuença, qui en est à cinq grandes lieues, séparé par cinq Rivieres, qu'il falloit passer à gué, & deux avec beaucoup de danger. Ce fut dans ce lieu que M. de la Condamine passa sept mois, les trois premiers avec M. de Morainville, & le reste du tems, sans autre compagnie que celle de quelques Livres Espagnols. Il faisoit du jour la nuit, pour ne perdre aucune observation. Mais tandis qu'il ne ménageoit pas ses peines, dans l'opinion que M. Bouguer en prenoit de correspondantes à Cochesqui, il apprit que cet Académicien étoit en chemin depuis six semaines par la route de Carthagene. D'un autre côté, aïant reçu des nouvelles de Dom Pedro Maldonado, qui s'étoit enfin déterminé à prendre celle de la Riviere des Amazones, & qui lui donnoit encore la *Laguna* pour rendez-vous, il ne pensa plus qu'à son départ.

Danger qu'il court en passant une Riviere à gué.

Cuença étoit l'unique lieu, où il pût se fournir des commodités nécessaires à son voïage. Il y fallut paroître plusieurs fois, au risque de n'y être pas vû de bon œil par les Parens & les Amis de ceux qui avoient eu part au meurtre de M. Seniergues, & qui ne pouvoient lui pardonner l'Arrêt qu'il avoit obtenu. Dans ces courses, il avoit à passer plusieurs gués ; & les Rivieres étoient prodigieusement enflées. Tous les tours qu'il prit ne purent lui faire éviter un gué, qui avoit à peine six toises de large, & qu'il connoissoit : mais la Riviere avoit charié tant de sable & de vase, que son Cheval s'y enfonçant de plus en plus, par les efforts mêmes qu'il faisoit pour s'en tirer, il fut obligé de se jetter à l'eau, pour le dégager en le soulageant. Le même jour, la Mule qui portoit sa malle étoit tombée du haut d'une Berge dans la Riviere, & ne s'en étoit tirée que pour retomber peu après dans une Mare : les livres & les papiers furent pénétrés d'eau.

Il se loue de l'Hospitalité des Créoles du Pérou.

Malgré les mauvaises dispositions que M. de la Condamine pouvoit supposer aux Habitans de Cuença, il y occupa une maison qu'une personne (13), dont il étoit à peine connu, lui avoit offerte, & dont il ne put lui faire accepter le loïer. Cette civilité, à laquelle il s'attendoit peu, lui fait remarquer » que la vertu de l'hospitalité, aujourd'hui presque bannie de » l'Europe, semble réfugiée dans le nouveau Monde. On sait, dit-il, » qu'elle étoit en honneur dans l'ancien ; mais l'affluence des Hôtes, le

(13) Dom Francisco Varsallo, Commissaire du Tribunal de la Cruzada.

» nombre des Avanturiers, & la facilité de se procurer pour de l'argent » toutes les commodités de la vie dans les grandes Villes, ont dû y faire » plûtôt sentir les inconveniens d'un usage qui faisoit tant d'honneur à » l'humanité. (14) «.

Divers Voïages au Perou.

On promet de le reprendre à Cuença, pour son Voïage par la Riviere des Amazones.

Comme il nous reste à donner la Relation du Voïage par la Riviere des Amazones, que M. de la Condamine a publiée à part, & qui commence à son départ de Cuença, nous ne le quittons ici, que pour le faire reparoître avec une nouvelle distinction dans d'autres articles.

§ V.

Voïages du Velen et de la Rosa; du Perou au Chili,

Par les Iles de Juan Fernandez.

Introduction.

Quoiqu'on n'ait rien négligé dans l'extrait de divers Journaux, tels particulierement que ceux de Dampier & de M. Anson, pour donner quelque idée de la Navigation sur les Côtes du Pérou, & qu'on se soit attaché dans les mêmes articles à faire connoître la plûpart des Iles de la Mer du Sud, on conçoit qu'il y a d'autres lumieres à tirer des Espagnols, qui sont depuis si long-tems en possession de cette partie de l'Amérique Méridionale, & qui joignent tous les jours de nouvelles Observations à celles de leurs Ancêtres. Comme c'est dans cette vue qu'on a déja suivi quelques-uns de leurs Voiageurs depuis Panama jusqu'au Callao, on se gardera bien de supprimer un autre Voïage, qui n'offre pas moins d'instruction, depuis le Callao jusqu'à l'extrêmité du Chili. Deux Frégates Espagnoles, la *Nuestra Señora de Velen*, & *la Rosa*, équipées au Callao en 1742, pour garantir les côtes du Chili de l'invasion des Anglois, mirent à la voile le 4 Décembre de la même année (15). Les Iles de Juan Fernandez aïant toujours été la principale retraite de ces Ennemis du Commerce Espagnol, les deux Commandans prirent d'abord le parti de les reconnoître; & leurs remarques éclairées forment un supplément fort avantageux pour la connoissance de ces deux Iles (*).

1743.

Navigation du Callao aux Iles Fernandez.

En gouvernant depuis Sud-Ouest-quart-Ouest, jusqu'à Sud-quart-Sud-Ouest, avec des vents, tantôt forts, tantôt foibles, & quelquefois interrompus par des calmes de peu de durée, suivis de bouffées courtes aussi, on se vit le 27 par les 33 degrés de Latitude, un peu plus de 15 degrés à l'Ouest du Callao, & le 7 Janvier 1743, vers trois heures du soir, on découvrit l'Ile d'*Afuera* de Juan Fernandez. Le 8, à onze heures du matin, on eut la vue de celle qui se nomme de *Tierra*.

Observations nautiques.

Depuis le Callao jusqu'à la hauteur du Tropique, on avoit eu des vents foibles, mêlés de calmes fort courts; mais, depuis le Tropique les vents

(14) Pag. 182.

(15) Elles étoient commandées par Dom Georges Juan & par Dom Antoine d'Ulloa. On verra dans un autre article, comment ce Voïage se trouva mêlé à leurs autres occupations.

(*) Voï. d'ailleurs, le Journal de M. Anson, au Tom. XI.

DIVERS VOIAGES AU PEROU. LE VELEN ET LA ROSA. 1743.

furent plus constans & plus frais. Ils soufflent toujours du côté de Sud-Est, & ne tournent au Sud-Ouest qu'à 15 ou 20 degrés, ou plus même, à l'Occident du Callao. Quand on veut prendre ces vents, il faut s'éloigner de la Côte jusqu'à ce qu'on les ait rencontrés, avec cette observation néanmoins, qu'en certains tems on doit moins s'en écarter que dans d'autres : mais c'est un soin qui ne regarde que l'Eté, & l'on remarquera bien-tôt que l'Hiver demande une autre maniere de gouverner. Ordinairement le Ciel de ces Mers est tellement embrumé, qu'on est quelquefois quatre ou cinq jours sans pouvoir prendre hauteur. Les Marins appellent ces nuages *Sures pardos* (*), & croient qu'ils annoncent des vents frais & constans, sans aucun mélange de calmes. En Eté, on voit souvent à l'Horizon un nuage épais & noir, mais dont les suites n'ont rien de dangereux : elles se réduisent à rendre le vent plus frais, & à quelques petites pluies, qui ne durent pas plus de quatre ou cinq minutes. Le nuage n'est pas plûtôt formé, que, suivant le langage des Marins, il commence à ouvrir l'œil; c'est-à-dire qu'il creve, pour faire place à la clarté, du même côté de l'Horison où il s'étoit formé. Ces Bourasques arrivent le plus ordinairement depuis le 17 ou 18e degré de Latitude.

Comment le Voïage du Perou au Chili a été racourci.

Dans le cours de Décembre & des trois mois suivans, les Bonaces sont ordinaires aux environs du Tropique, c'est-à-dire depuis les 14 & 15 degrés jusqu'aux 26 ou 28, & plus fréquentes en certaines années qu'en d'autres. Elles sont rares dans le voisinage de la Côte, parceque les vents de terre fraîchissent un peu, & toujours du Sud-Est à l'Est-Sud-Est. Anciennement, jusqu'à ces derniers tems, les Voïages du Callao au Chili étoient si longs, qu'ils demandoient une année entiere pour aller & revenir. Comme on n'osoit s'éloigner de la Côte, on étoit réduit sans cesse à louvoïer; sans compter la nécessité d'entrer dans tous les Ports pour faire des vivres. Un Pilote Européen, faisant Voiage suivant la méthode ordinaire, reconnut que la Mer venoit de l'Ouest & Sud-Ouest ; d'où il conclut que les vents, dont il est question, regnoient plus loin. Dans un second Voiage, il se laissa dériver, pour en tirer avantage ; & les aïant rencontrés, il arriva au Chili en un peu plus de trente jours, diligence inouie jusqu'alors. L'étonnement qu'on en eut fit croire fort sérieusement qu'il s'étoit aidé d'un secours surnaturel ; & l'Inquisition le fit arrêter, en qualité de Sorcier. Sa justification fut son Journal. On reconnut que pour faire le Voiage avec le même succès, il n'étoit besoin que de s'éloigner de la Côte; & sa méthode est devenue celle de tous les Navigateurs.

Proprietés de cette Mer.

Les Mers sont paisibles dans toute cette traversée. Quelquefois elles viennent du Sud-Est, ou du Sud, ou de l'Est, qui sont les côtés d'où les vents soufflent ; d'autres fois, elles partent du Sud-Ouest & de l'Ouest, surtout à 10 ou 12 degrés de la Côte : près des Iles de Juan Fernandez, elles sont plus grosses & plus fortes. Leur cours est assez sensible, puisqu'en partant du Callao, on ne peut s'en éloigner de six degrés sans s'appercevoir qu'elles courent au Nord. Depuis les 16 jusqu'aux 20 degrés de Latitude, elles sont imperceptibles ; mais au-delà, elles vont, avec plus de force, au Sud ou au Sud-Ouest, & beaucoup plus en Hiver qu'en Eté. Ensuite elles se maintiennent, avec égalité, jusqu'aux 38 ou 40 degrés.

(*) Vents du Sud gris.

A 34 degrés 30 minutes de Latitude, & 4 degrés 10 minutes à l'Occident du Callao, on rencontre une lisiere d'eau verdâtre, qui court Nord-Sud, & qui dure un peu plus de 30 lieues. Elle doit s'étendre à une grande distance dans cette Mer, puisqu'on la trouve sous toutes les Latitudes, jusqu'à la Côte de Guatimala dans la Nouvelle Espagne; mais elle ne suit pas toujours le même Méridien; &, suivant la remarque de tous les Bâtimens qui vont droit à Chiloé ou à Valdivia, elle s'éloigne vers le Nord-Ouest, comme de la Latitude de Juan Fernandez.

DIVERS VOÏAGES AU PEROU. LE VELEN ET LA ROSA. 1743.

On voit, dans cette traversée, à une fort grande distance de la Côte, des Oiseaux, que cette proprieté rend fort singuliers. Ils se nomment *Pardelas*. Leur grosseur est à-peu-près celle d'un Pigeon; ils ont le corps long, le cou fort court, la queue proportionnée, les aîles longues & minces. On en distingue deux especes; l'une grise, d'où leur vient leur nom (16); l'autre noire: leur différence ne consiste que dans la couleur. On voit aussi, mais à moins de distance, un autre Oiseau, que les Espagnols nomment *Alma de Maestre*, blanc & noir, la queue longue, & moins commun que les Pardelas. Il ne paroît gueres que dans le gros tems, & c'est delà qu'il tire son nom. A 10 ou 12 lieues des Iles Fernandez, on rencontre quelquefois des Baleines; & quelques lieues plus loin, on est surpris de voir des Loups de Mer, qui dans d'autres lieux ne s'écartent pas si loin de la Terre.

Oiseaux nommés Pardelas, & ce qui les rend singuliers.

Oiseaux nommés Almas de Maestre.

Le nom de Pacifique, qu'on a donné à cette Mer, lui convient effectivement entre les Tropiques; mais depuis les 20 ou 23 dégrés de Latitude, les tempêtes n'y sont pas moins fréquentes ni moins fortes que dans les Mers de l'Europe; & plus on avance au-delà de cette hauteur, plus on leur trouve de violence. L'Hiver y commence au même-tems qu'à Lima & dans les Vallées; c'est-à-dire au mois de Juin, pour durer jusqu'en Novembre: mais sa plus grande rigueur ne passe point le mois d'Août & de Septembre. Dans cet intervalle, on n'y est jamais en sûreté contre les tempêtes; & souvent elles surprennent lorsqu'on y pense le moins. Au-delà des 35 à 36 & 40 dégrés de Latitude, l'Hiver arrive plutôt: il commence au mois d'Avril, & finit aussi plûtard. Aussitôt qu'il commence, les vents du Nord se font sentir à la hauteur de 20 degrés. Ce ne sont pas des Vents alisés, comme ceux du Sud, & leur régne n'est jamais égal. Au milieu de l'Hiver, ce sont des rafales, d'une violence terrible, qui élevent de très grosses lames. L'air se couvre de nuages; & les vapeurs dont le Ciel est chargé se convertissent en pluies fort menues, qui ont la même durée que le Vent. Tandis qu'il est au Nord, & dans toute sa force, sans aucune apparence qu'il doive changer, il saute tout-d'un-coup à l'Ouest, & n'en est pas moins impétueux. Ce changement subit ne laisse pas d'être annoncé par une petite clarté, qui paroît de ce côté-là dans l'horizon; & dès qu'elle se fait voir, on peut compter, qu'en moins de sept ou huit minutes elle sera suivie d'une seconde rafale. Ainsi, chaque fois qu'on essuie la fureur de ce Vent de Nord, il faut observer avec beaucoup d'attention son passage du Nord à l'Ouest, & se tenir prêt pour la manœuvre; car il seroit dangereux pour un Vaisseau d'être surpris

Quelles sont les tempêtes de la Mer du Sud.

Etranges effets des vents du Nord dans cette Mer.

(16) C'est un diminutif de *Parda*, qui signifie *grise* en Espagnol.

Divers Voïages au Perou.

le Velen et la Rosa. 1743.

avec ses voiles orientées ou à la cape. Quelquefois les rafales qui viennent par le Nord se calment subitement : mais si le vent n'a pas passé à l'Ouest, elles ne tardent pas à recommencer avec plus de force.

La durée de ces bourasques est très incertaine. Les Pilotes de cette Mer prétendent que le vent de Nord souffle vingt-quatre heures ; qu'ensuite il saute à l'Ouest, & qu'il s'y soutient deux ou trois heures avec force, accompagné de pluies qui l'abbattent ; que delà il tourne au Sud-Ouest, où il devient tout-à-fait doux. L'expérience des deux Vaisseaux se trouva contraire à cette opinion : mais ce qu'ils verifierent, comme tous les Pilotes, c'est qu'à proportion de la hauteur, les bourasques sont plus ou moins longues & plus ou moins fortes. Depuis 20 dégrés, par exemple, jusqu'à 30, elles sont moins violentes & moins longues, que depuis 30 jusqu'à 36 & au-delà. Ces vents n'ont point de période fixe : quelquefois, leur intervalle est de huit jours, & quelquefois plus. En Hiver, ils sont encore plus irréguliers ; & presque toujours ils arrivent sans être attendus.

Oiseaux nommés Quebrantanuessos, & leurs proprietés singulieres.

Les Pilotes de cette Mer ont observé, depuis longtems, que lorsque le vent de Nord doit souffler, on voit, un ou deux jours auparavant, voltiger sur la Côte & autour des Vaisseaux, une espece d'Oiseaux de Mer, qu'ils nomment *Quebrantahuessos* (17), & qui ne paroissent gueres dans un autre tems. On les voit s'abbaisser & se soutenir sur les lames, sans s'éloigner d'un Navire, jusqu'à ce que le tems soit calme. Il est assez étrange qu'à l'exception de ce tems, ils ne se montrent ni sur l'eau, ni sur la terre, & qu'on ne sache point quelles sont les retraites d'où ils accourent si ponctuellement, lorsqu'un instinct naturel leur fait sentir que le tems doit changer. Cet Oiseau est un peu plus grand que le Canard. Il a le cou gros, court & un peu courbe, la tête grosse, le bec large & peu long, la queue petite, le dos élevé, les aîles grandes, les jambes petites. Les uns ont le plumage blanchâtre, tacheté de brun obscur : d'autres ont tout le jabot, la partie intérieure des aîles, la partie inférieure du cou & toute la tête, d'une parfaite blancheur, mais le dos & la partie superieure des aîles & du cou, d'un brun tirant sur le noir ; aussi les distingue-t-on par le nom de *Lomos prietos* (18). Ils passent pour les plus sûrs avant-coureurs du gros tems.

Vents alternatifs.

On observe encore qu'on est particulierement exposé aux vents du Nord, dans les mêmes latitudes, quand ceux du Sud ont toute leur force depuis les 20 dégrés de latitude du Sud jusqu'à la Côte de Panama, parceque ce tems est celui de l'Hiver, & que le vent du Nord ne souffle alors que depuis les vingt degrés & au-delà, mais jamais vers l'Equateur ; que de même, pendant que les brises durent sur la Côte de Panama jusqu'à l'Equinoxial, ces vents ne se font point sentir dans tout le reste de la Mer du Sud, & qu'il n'y regne que ceux du Sud : enfin, qu'à la distance de trente ou quarante lieues, sur les Côtes du Chili, tandis que les bourasques du Nord se font sentir dans un Parage, le vent de Sud fraîchit dans un autre.

Mais venons aux éclaircissemens que nous avons promis sur les Iles

(17) C'est-à-dire Briseurs d'os. (18) Dos noirâtres.

Fernandez. Suivant les Espagnols, elles appartiennent par leur situation & leur voisinage, au Roïaume de Chili : on en compte deux ; l'une, qu'ils distinguent de l'autre par le nom additionel d'*Afuera*, qui signifie *dehors*, parcequ'elle est plus loin à l'Occident ; l'autre plus à l'Est, & par conséquent plus proche du Continent, que cette raison fait nommer *la Tierra*, c'est-à-dire *la Terre*. La premiere n'a qu'une lieue de longueur. Sa figure est ovale : c'est proprement un Ecueil, ou une Montagne fort élevée sur la surface des flots, & si escarpée, qu'elle en est presqu'inaccessible. Du sommet, on voit descendre plusieurs gros torrens, l'un desquels, après avoir fait plusieurs cascades sur les rochers au Sud-Ouest de l'Ile, se précipite dans la Mer avec tant de force, qu'on en distingue l'écume à plus de trois lieues. Dom Juan met l'Ile d'Afuera, par les 3 dégrés 20 minutes à l'Occident du Méridien du Callao, & son Collegue, à 3 dégrés 37 minutes. Ils comptent tous deux trente-quatre lieues de distance, entre les deux Iles.

Noms que les Espagnols donnent aux Iles Juan Fernandez.

Remarques sur leur grandeur & leurs proprietés.

Celle de la Tierra est à quatre cens quarante lieues marines du Cap de Horn. Sa plus grande longueur est de trois à quatre lieues de l'Est à l'Ouest ; & quoiqu'elle soit presqu'entierement couverte de Montagnes, elle a de petites Plaines dans les intervalles. Dans ses Forêts, qui sont fort épaisses, les arbres sont d'un bon bois ; il s'en trouve qui portent du Piment, semblable à celui de Chiapa dans la Nouvelle Espagne. Les Vallons & les Collines produisent une sorte de paille, semblable à celle de l'avoine, & plus longue que la hauteur d'un Homme. L'eau qui coule des Montagnes est très saine, fort legere, & propre à guérir toutes sortes d'indigestions. Elle excite l'appétit. Il se trouve, dans l'Ile de Tierra, diverses sortes de Chiens, que les Vicerois du Pérou & les Présidens du Chili y ont fait mettre, pour détruire les Chévres, dans la vue d'ôter cette ressource aux Ennemis de l'Espagne. On n'y voit presque point d'Oiseaux ; & ceux qu'on y voit, sont tout-à-fait noirs. Il est probable que les deux Iles en ont un grand nombre, en Hiver, qui s'en éloignent au commencement de l'Eté, pour aller passer cette saison dans d'autres lieux. Les Montagnes de la Tierra sont d'une hauteur médiocre, & toutes leurs croupes sont couvertes d'arbres du côté du Nord. Celles du Sud n'en ont que dans leurs Vallées ; ce qu'on attribue à la violence des vents continuels du Sud, qui ne les laisse pas croître. On ne voit, dans toute l'Ile, aucun de ces arbres fruitiers, qui sont si communs en Amérique. L'air y est froid, & les chaleurs mêmes de l'Eté n'y sont pas incommodes. On se dispense de donner, après Dom d'Ulloa, la description de ses trois Ports, qui n'ajouteroit rien à celle qu'on a lue dans le Journal de M. Anson.

Vertu de l'eau de leurs Montagnes.

L'Ile d'Afuera n'aiant ni Baie ni Port, les grands Vaisseaux n'y abordent jamais. Ses Plages sont remplies de Loups marins, dont on nous apprend ici à distinguer trois especes. C'est une connoissance échappée à tous les Voïageurs, qui ont traité le plus soigneusement de la nature de ces Animaux. Les uns sont d'un poil brun cendré, & n'ont pas plus d'une aune de longueur. Les seconds, longs d'environ neuf piés, sont plus bruns encore. Les troisiemes ont deux toises de long, & le poil cendré blanc (19).

Trois especes de Loups marins.

(19) N'est-il pas possible que le Voïageur Espagnol ait pris une différence d'âge pour une différence d'especes?

DIVERS VOÏAGES AU PEROU.

LE VELEN ET LA ROSA.

1743.

A l'égard de leur figure & de leurs propriétés, l'Auteur s'écarte peu du témoignage de M. Anson & des autres Voïageurs. Il ajoute seulement que la troisieme espece, qui est celle des plus grands, est appellée par quelques-uns, *Lions marins*, & que les Espagnols du Continent leur donnent le nom de Loups d'huile. Le premier de ces deux noms, continue-t'il, vient de leur poil, qui ressemble assez à du crin; & le second de leur graisse, dont on tire beaucoup d'huile : mais il avoue que leur figure approchant beaucoup de celle des Loups, & n'étant pas différente de celle des autres Loups marins, ce dernier nom est celui qui leur convient le mieux.

Chiens de race Espagnole qui n'aboient point.

Les Chiens des deux Iles, quoique sortis de races Espagnoles, ont la propriété singuliere de ne jamais aboïer. Les Matelots des deux Vaisseaux en prirent quelques-uns, qu'ils porterent à bord, & qui ne japperent que lorsqu'ils entendirent japper des Chiens domestiques; encore les imitoient-ils mal, comme s'ils eussent appris quelque chose qui ne leur étoit pas naturel.

Deux especes de Poisson propres aux Iles Fernandez.

Entre plusieurs especes de Poissons, qui abondent dans les deux Iles, les Espagnols en ont observé deux, qu'on ne voit dans nul autre endroit de la Mer du Sud; l'une est la Morue, qui sans être exactement semblable à celle qu'on pêche sur le Banc de Terreneuve, en approche extrêmement : il s'en trouve de toute grandeur, jusqu'à trois & quatre piés de long. L'autre espece est un Poisson tout-à-fait semblable au *Tollo*, mais plus délicat : il a deux aîlerons sur l'échine; & depuis leur partie antérieure jusqu'à leur racine, il a une sorte d'ergot recourbé & triangulaire, quoique rond proche du dos, & pointu par le bout. L'ergot est fort lisse, & de la dureté d'un os. Ce qu'on nomme sa racine est une substance un peu molle, & spongieuse; soit qu'on le regarde comme un os, ou comme une simple arrête, c'est un remede admirable pour tous les maux de dents, sans autre embarras que d'en appliquer la pointe au siége de la douleur : elle cause bientôt un assoupissement, après lequel on se trouve parfaitement guéri.

Vertu de l'une.

Ce que les Anglois avoient laissé dans l'Ile de Tierra.

Les Espagnols demeurerent à l'ancre dans la Baie de Tierra, jusqu'au 22 de Janvier. Ils en parcoururent toutes les parties, en observant avec soin les lieux où les Anglois avoient eu leurs Habitations; dans l'espérance d'y trouver quelque marque secrete, qu'ils pouvoient avoir laissée pour avis à d'autres Corsaires de leur Nation, qui devoient les suivre dans cette Mer. Un Navire Marchand, dépêché par le Président du Chili, quelques mois avant l'arrivée des deux Frégates, avoit trouvé deux Flaccons, dont chacun contenoit une lettre en chiffre. Mais les Gens des deux bords ne découvrirent que les pieux, qui avoient servi aux Baraques de leurs Ennemis, & plusieurs petits Ponts, qu'ils devoient emploïer à traverser les crevasses. L'exemple de Dom Segurola n'empêcha point les deux Commandans de remettre à la voile, le 22 au soir, pour faire route vers l'Ile Sainte Marie, où ils arriverent le 5 de Février. A dix ou douze lieues de cette Ile, ils avoient découvert la Pointe de Carnero : ensuite, aïant mis en travers, ils avoient vû la Pointe de Rumena au Sud-quart-Sud-Est, à quatre lieues de distance; celle de *Lavapies*, à deux lieues Est-quart-Nord-Est; celle du Sud de l'Ile, à quatre lieues, Nord-Est; celle du Nord, au Nord-Nord-Est, & un écueil, qui paroit plus avancé dans la Mer, au

Ile Sainte Marie & sa position.

Nord-quart-Nord-Est. Dans cette situation, ils se contenterent de faire reconnoître l'Ile par leur Chaloupe. Elle est à trente-sept degrés trois minutes de Latitude. Dom Juan la trouva plus Orientale qu'Afuera, de sept degrés onze minutes; & Dom d'Ulloa, quatorze minutes de moins.

Divers Voïages au Perou.

le Velen et la Rosa. 1743.

A la distance d'une lieue & demie, au Nord-Ouest de l'Ile, on trouve un Ecueil fort haut & fort escarpé, environné de Brisans. Plus loin, d'une autre lieue & demie, on rencontre une Basse, dont on voit les Rochers à fleur d'eau. Les Pilotes du Païs assurent qu'entre cette Basse & l'Ecueil le passage est bon, en gouvernant par le milieu du Canal, où l'on n'a pas moins de 50 & 60 brasses d'eau. Delà les deux Vaisseaux prirent vers *Puerto Thomé*, qui est sur la Côte Orientale de la Baie de la Conception. Dans cette route, à 36 degrés 54 minutes de Latitude, & 2 degrés 14 minutes à l'Ouest de l'Ile Sainte Marie, ils se trouverent sur une lisiere d'eau jaune, où ils ressentirent un mouvement si capable de les allarmer, qu'ils quitterent la table où ils mangeoient, pour courir sur le Gaillard. Le danger leur parut d'autant plus grand, qu'il étoit trop tard pour changer la manœuvre. Ils étoient au centre d'un Recif terrible, qui n'avoit pas moins de deux lieues d'étendue, du Nord au Sud, & de sept ou huit cens toises de l'Est à l'Ouest. L'eau étoit si jaune, qu'après avoir passé ce dangereux Détroit, & s'en être éloignés à quelque distance, ils le distinguoient encore. Ils ne penserent point à sonder, parceque la sonde n'étoit pas préparée, & que la crainte ne leur permit point de mettre en travers pour l'apprêter. Dans plusieurs endroits, ils remarquerent que l'eau étoit plus jaune, ce qui marquoit moins de fond; & dans d'autres, que l'eau verdâtre du Golfe entroit dans celle de la Basse. Ce Récif n'est dans aucune Carte; & quoique les voïages soiens fréquens par cette route, aucun Pilote de ces Mers ne l'avoit encore remarqué.

Ecueil nouvellement découvert.

Les Vents alisés, qui soufflent depuis les Iles Fernandez, en deçà, ne sont pas différens de ceux qui soufflent dans le Golfe : mais les Courans ne sont pas les mêmes, & dans cet espace ils portent au Nord-Ouest. On s'en apperçoit encore mieux, à mesure qu'on approche de la Côte. A l'Orient, l'eau est verdâtre; elle est bleuâtre à l'Occident. C'est ce qu'on observe à une grande distance de ces Iles; & l'on remarque aussi que la couleur de l'eau change selon le Méridien. En deça des mêmes Iles, on voit fréquemment dans l'eau, des bouillonnemens, causés par le souffle des Baleines, qu'on prend pour des Basses.

Vents & courans.

On ne s'approche point à vingt ou trente lieues de la Côte, sans voir des trouppes d'une espece de Pluviers, qui volent à cette distance, & qui n'avancent jamais plus loin. Ces Oiseaux sont de grosseur médiocre & de plumage blanc, à l'exception du jabot & de quelques autres endroits du corps, qui sont couleur de rose. Ils ont la tête proportionnée, le bec long, mince & courbe, aussi petit à la racine qu'à la pointe. Ils vont toujours en trouppes, qui se font distinguer aisément.

Pluviers de la Mer du Sud.

En général, toutes les Côtes de cette Mer, depuis Guayaquil, sont difficiles à reconnoître dans une autre saison que l'Eté. En Hiver, elles sont continuellement couvertes de brouillards si épais, qu'à la distance d'un

Etat ordinaire de ses Côtes.

Divers Voïages au Perou. le Velen et la Rosa. 1743.

quart de lieue, on ne peut rien discerner : ils s'étendent à quinze ou vingt lieues le long de la Mer, & quelquefois plus, sans rien perdre de leur épaisseur ; ils durent toute la nuit, & jusqu'à dix ou onze heures du matin : s'ils se retirent vers la Mer, c'est en formant comme un mur, qui dérobbe absolument la vue de la Côte, aux Vaisseaux qui veulent en approcher. Toute cette brume est produite apparemment par les vents de Nord sur la Côte de Chili, car aussi longtems qu'ils soufflent, elle ne fait que s'épaissir ; & si le Ciel est serein, ils le couvrent si promptement de ces vapeurs, qu'il n'y a point d'intervalle entre le premier souffle de vent & l'obscurité de l'air. Elle dure jusqu'à ce que les vents du Sud s'établissent, & qu'ils aient soufflé deux ou trois jours : mais comme en Hiver ils sont ordinairement interrompus par ceux du Nord, d'Ouest & de Sud-Ouest, il est difficile qu'ils dissipent tout-à-fait les brouillards. C'est un proverbe des Matelots de cette Mer, que les Vents du Nord sont sales, parcequ'ils excitent quantité de vapeurs ; & que ceux du Midi sont nets, parcequ'ils chassent les vapeurs de la Terre & des Côtes (20).

On trouve, dans cette Relation, une double table des variations de l'Aiguille, observées par Dom Antoine d'Ulloa & par Dom Georges Juan, chacun sur le Vaisseau qu'il montoit, dans la route du Callao à la Conception.

TABLE DE DOM D'ULLOA.

Latitudes Australes.		*Longitudes, du Méridien du Callao.*		*Variations.*	
Degrés.	Minutes.	Degrés.	Minutes.	Degrés N. E.	Minutes.
22	13 ½.	351	03.	7	58.
25	37 ½.	349	51.	9	22.
28	27.	348	46.	9	42.
32	10.	350	45 ½.	9	58.
32	52 ½.	351	14 ½.	9	06.
33	51 ½.	352	32.	10	00.
35	06.	354	39 ½.	11	15.
36	57.	000	47 ½.	11	15.

TABLE DE DOM JUAN.

Degrés.	Minutes.	Degrés.	Minutes.	Degrés N. E.	Minutes.
12	6.	000	00.	8	52.
12	50.	359	00.	7	48.
23	00.	350	00.	6	00.
25	30.	349	15.	5	00.
27	00.	348	30.	5	15.
30	45.	349	00.	6	00.
33	30.	352	2.	7	0.

(20) L'Auteur donne pour preuve que ces brouillards sont un effet de l'Hiver, la remarque qu'il a faite, que dans tous les parages, depuis les 20 degrés jusqu'à l'Equinoxial, où jamais le vent du Nord ne souffle, ils ne sont pas moins communs.

Divers Voïages au Perou. Le Velen et la Rosa. 1743.

Latitudes Auſtrales.		*Longitudes, du Méridien du Callao.*		*Variations.*	
		Au-deſſus de l'Ile Juan Fernandez de Tierra.			
Degrés.	Minutes.	Degrés	Minutes.	Degrés N. E.	Minutes.
33	50.	356	00.	8	30.
33	40.	000	00.	10	40.
33	45.	002	00.	10	45.
		Sur la Côte de Valparaiſo.			
33	20.	005	00.	12	30.

Les deux Voïageurs veulent qu'on attribue la difference ſenſible, qui eſt entre ces deux Tables, à celle des Aiguilles (21).

Suivant leurs obſervations, & celles du P. Feuillée, la Conception, où ils ſe rendirent heureuſement, n'eſt que de 3 degrés 58 minutes, plus à l'Orient que le Callao. Cependant les Cartes du Païs la ſuppoſent de 8 à 9 degrés plus à l'Orient; erreur qui vient du peu d'attention que les Pilotes font à la direction des Courans. Comme ils portent au Sud-Oueſt, dès qu'ils ſe croient aſſez éloignés du bord de la Mer, ils commencent par ſupputer la diſtance où ils ſe trouvent de la Côte; & cette diſtance étant plus grande qu'elle ne paroît par le Journal de route, ils ſont bientôt obligés de porter à l'Eſt. Alors ils doivent trouver, en effet, la Conception plus à l'Orient de cinq ou ſix degrés. D'ailleurs les Courans ont plus de force en certains jours; ce qui porte auſſi quelques Pilotes à augmenter la difference des Méridiens. Mais quoiqu'ils emploient la Carte à laquelle ils ont le plus de confiance, il eſt rare qu'ils rencontrent juſte; parceque toutes leurs Cartes ont été dreſſées ſur des Journaux mal conçus, où l'on n'a pas fait l'attention néceſſaire au cours des eaux. Ces différences, dans la Latitude, ne laiſſent aucun doute ſur la réalité des Courans, & font ſentir combien ils méritent d'être obſervés.

Erreur des Cartes.

Sa cauſe.

L'arrivée de Dom Joſeph Pizarre, Lieutenant Général des Armées navales d'Eſpagne, aïant déchargé les deux Officiers Eſpagnols de leur Commiſſion militaire, ils ſe haterent de retourner au Pérou, pour y reprendre des occupations qui ſeront rappellées à leur tour.

(21) Voïez ci-deſſus, le Journal de Dom Antoine d'Ulloa, où cette cauſe eſt expliquée.



§ VI.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA NOUVELLE CARTE DE LA MER DU SUD.

INTRODUCTION.

S'IL paroît indispensable d'enrichir cet Ouvrage de la nouvelle Carte Espagnole, il n'est pas moins nécessaire d'y joindre les éclaircissemens qui peuvent en assurer l'utilité. Quoiqu'elle ait été dressée & publiée par Dom Georges Juan, l'un des deux Mathématiciens envoïés au Pérou par la Cour d'Espagne, pour assister aux opérations des Académiciens François, elle est moins fondée sur ses propres observations, que sur celles des plus habiles & des plus anciens Pilotes de cette Mer, qui, montant sans cesse des Bâtimens de toutes sortes de grandeurs, pénétrant dans tous les Golfes, dans toutes les Baies & les Anses, connoissent tous les Caps & les Récifs, tous les coins & les détours; en un mot, qui n'ont pas tous ces lieux moins présens que s'ils les avoient devant les yeux. Ce fut leur autorité, qui fit juger à Dom Juan que les anciennes Cartes, Espagnoles comme étrangeres, étoient pleines d'erreurs; & ses propres remarques, dans un aussi grand espace que celui de Panama à Valdivia, n'aïant servi qu'à la confirmer, il entreprit son Ouvrage après avoir rassemblé tous les matériaux nécessaires à son Plan (22).

Inutilité d'un trop grand détail d'Observations.

Il commença par supposer que pour apporter la plus grande exactitude dans les observations de Latitude & de Longitude sur lesquelles on veut dresser une Carte, il n'est pas necessaire de les multiplier au point qu'on puisse situer tous les Caps, Pointes, Golfes, Baies, Iles, Récifs, & généralement toute la Côte, jusqu'aux moindres lieux; surtout quand les Terres s'étendant dans une même direction, on n'y rencontre pas d'aussi grandes variations, que lorsqu'elles courent, tantôt du Nord au Sud, tantôt de l'Est à l'Ouest, ou en différentes Côtes; car alors on est obligé de situer, par des observations sures, toutes les Pointes & tous les Caps où la Terre se détourne, afin qu'il n'y ait point d'erreur dans les intervalles. Mais dans la Mer-du-Sud, où la Côte va presque toujours du Nord au Sud, avec fort peu d'irrégularités, les observations ne demandent point d'être en si grand nombre qu'elles puissent servir à situer tous les Ports, parceque le petit nombre en est suppléé par les avis des Pilotes, qui naviguent depuis longtems dans cette Mer, & dont les Journaux, parfaitement d'accord, déterminent la véritable position des lieux. Dom Juan conclut que les lieux principaux étant une fois bien placés, il n'y a point d'erreur à craindre pour les lieux intermédiaires.

Ancienne erreur des Pilotes.

On a déja fait observer quelle est l'erreur des Pilotes de cette Mer, dans les Voïages du Pérou au Chili, lorsque ne faisant point d'attention au cours des eaux, ils croient cette Côte plus Orientale qu'elle ne l'est réellement. Delà vient que toutes les Cartes dressées dans ces lieux sont sujettes au même défaut, & que les Courans étant inégaux, le point

(22) Voïage au Pérou, Tom. II, Liv. 3, chap. 7.

convient

convient quelquefois avec l'atterrage, & que le plus souvent il en differe. Si, pour dresser la nouvelle Carte, on avoit emploïé les Longitudes établies par les Pilotes, elle ne seroit pas plus exacte que les Cartes ordinaires. Mais, pour prévenir l'erreur, on a déterminé, par des observations sûres, le gissement des lieux les plus remarquables. Ensuite ceux qui le sont moins ont leur gissement déterminé par la direction & la distance des premiers; ce qui n'empêche point que dans quelques intervalles il n'ait fallu se regler par les Journaux & les instructions des Pilotes, parcequ'il est rare qu'il se trouve dans ces lieux des Observateurs éclairés.

Eclaircissemens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.

Toutes les Côtes de la Nouvelle Espagne & de Tierra-Firme, depuis Acapulco jusqu'à la Pointe de *Mala*, dans le Golfe de Panama, ont leur gissement déterminé par les Cartes & les Journaux des Navigateurs de cette Mer; les Latitudes en ont été observées, en diverses occasions, par les Navigateurs de la même Mer; & les Côtes vont de l'Est à l'Ouest, en tournant un peu au Nord-Ouest & au Sud-Est. S'il y avoit donc quelque erreur, ce ne pourroit être que dans les distances: mais, comme la plûpart des Vaisseaux, qui partent de Panama pour ces Ports, rangent toujours cette Côte, ces distances sont si connues, que les erreurs ne peuvent être sensibles. Il n'en est pas de même des Iles *Gallapagos*, ou des Tortues, qui sont sous l'Equateur; parcequ'il est rare qu'on en approche: aussi ne les connoît-on que par les Cartes du Païs, & par les Journaux de quelques Pilotes.

Il est difficile de se tromper sur les distances.

Panama est un des principaux points de cette Côte: mais quoique les Mathématiciens des deux Couronnes y aient fait quelque séjour, & que le P. Feuillée y eut passé avant eux, la Longitude n'en a été déterminée, ni par eux, ni par lui, parcequ'ils n'eurent point l'occasion de pouvoir observer les Immersions, ni les Emersions des Satellites de Jupiter, & qu'il n'y eut point d'Eclipse de Lune pour faire ces observations. Cependant nous avons fait remarquer que la Longitude de Panama se déduit de la Longitude observée à Porto-Belo, & par la route d'un lieu à l'autre, avec tant d'exactitude, que la différence du vrai à la supposition, ne sauroit être sensible. Ainsi Dom Juan se croit sûr que ce point est situé dans la Carte avec beaucoup de précision.

Comment on supplée à la Longitude de Panama.

Depuis Panama jusqu'à la Riviere des Emeraudes, ou le Port d'Atacames, il a suivi les Relations des Pilotes qui ont fait mille fois ce trajet. Ensuite il a confronté le gissement qu'il donne à cette Côte, avec les divers Plans qu'on a de ses intervalles: ces Plans s'accordent, pour les Longitudes, avec les Relations qu'il a suivies; d'où il conclut encore qu'il ne peut être tombé dans des erreurs de la moindre importance. Il a placé le Port d'Atacames, le Cap San-Francisco, la Canoa, le Cap d'Offado, Puerto Vejo & Manta, sur les observations de Latitude de MM. Bouguer & de la Condamine, & sur la Carte que ces deux Académiciens leverent de cette partie de Côte. Qui pourra douter de leur exactitude?

Usage des Relations des Pilotes, & de diverses observations.

Guayaquil, qui doit être regardé aussi comme un des principaux points, n'a pas fourni d'occasion pour observer immédiatement sa Longitude; mais elle est déterminée, avec peu de différence, par celle de Quito. Le Mont *Chimborazo* se découvrant depuis Guayaquil jusqu'à la Puna, on peut

Eclaircissemens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.

le voir de l'un & l'autre de ces deux lieux ; & comme cette Montagne est une de celles qui ont servi aux opérations des Académiciens, on n'a pû méconnoître sa véritable situation.

Tumbez, Payta, Sechura, Lambayeque, San-Pedro, Truxillo, Santa, la Barranca, Chancay & Lima, sont placés sur les Latitudes observées dans les mêmes lieux, & Lima sur des observations de Longitude faites au milieu de ses murs. Depuis cette parallele, jusqu'à celle de la Conception, les Latitudes des Ports d'Arica, d'Ilo, de Valparaiso & de la Conception sont fondées, comme les Longitudes, sur les observations du P. Feuillée, à l'exception des deux dernieres Places, dont les Latitudes ont été réglées sur les observations de Dom Juan & de son Collegue. Enfin les intervalles des Côtes, qui se trouvent entre les Points découverts, dans ce dernier espace, comme dans le précédent, & jusqu'au Cap de Horn, sont réglés sur les Mémoires des Pilotes & d'autres Navigateurs, dont l'expérience a vérifié l'opinion.

Methode de la nouvelle Carte.

On vante l'attention qu'on a donnée au choix de ces Mémoires : mais ceux des Pilotes de cette Mer n'allant pas plus loin que l'Ile de Chiloé, qui est leur terme de navigation le plus avancé au Sud, & ceux des Navigateurs modernes ne méritant pas plus de confiance que ceux des anciens, Dom Juan s'est cru obligé de changer de méthode, en supposant d'abord, aux Isles de Juan Fernandez, la Latitude & la Longitude qui résultent des observations de son Collégue & des siennes. La Côte, qui s'étend depuis Chiloé vers le Sud, est la moins connue de toutes ces Mers, & par conséquent celle dont le gissement est le moins sûr : surquoi l'on remarque une grande difference entre les Cartes qui ont paru jusqu'aujourd'hui, & les relations de quelques Pilotes que les vents ont jettés plus au Sud qu'ils ne se le proposoient. Les Cartes font aller cette Côte du Nord au Sud ; & les Pilotes l'étendent depuis l'Ile de Chiloé jusqu'à celle de la Campana, qui est vers les quarante-huit degrés quarante-cinq minutes, au Sud-Ouest-quart-de-Sud. Dom Juan trouve cette différence fort sensible ; & si les Terres, dit-il, ont cette derniere direction, elles doivent s'avancer beaucoup dans la Mer.

Exemples qui la justifient.

Il avoue que le sentiment de ces Pilotes seroit d'une médiocre autorité contre les Cartes, s'il n'étoit appuié de l'exemple de deux Vaisseaux, qui, se croïant fort loin de la Côte, échouerent tout-d'un-coup sur cette Côte même, & s'y perdirent. Deux preuves de cette nature font naître au moins des doutes sur la vérité des Cartes. La plus ancienne de ces deux disgraces, est celle de Diego Gallego, Pilote Espagnol, qui échoua, contre son attente, dans un Détroit auquel on a donné le nom de Purgatoire ; la seconde, celle du Capitaine David *Cheap*, qui commandoit un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, & dont l'avanture, qu'on a déja rapportée (23), s'accorde avec le témoignage des Indiens de Chiloé, qui nomment ce Parage l'Archipel de *Chonos*.

L'Archipel de Chonos manque sur toutes les autres Cartes.

Cet Archipel, qui manque sur toutes les Cartes, quoiqu'on ne puisse douter de son existence, est une forte preuve de la négligence des Géographes, & ne porte point à croire que la Côte ait la direction que les

(23) Voïez ci-dessus, la Description de Sant'Iago du Chili, pag. 426.

Cartes lui donnent du Nord au Sud. Dom Juan s'est contenté, dans la sienne, de donner deux gissemens à cette Côte ; l'un par Nord-Sud, suivant les anciennes Cartes ; l'autre par Nord-Est-Sud-Ouest, en se réglant sur le témoignage des Pilotes les plus expérimentés, sur celui des Indiens de Chiloé, & sur les deux exemples qui le confirment (24).

ECLAIRCISSEMENS SUR LA NOUVELLE CARTE DE LA MER DU SUD.

Usage que Dom Juan fait des Cartes Françoises.

Dom Juan déclare que pour les Terres, au-delà du Cap-Corse, il suit les Cartes Françoises, qu'il reconnoît jusqu'ici pour les plus estimées. Comme les François, dit-il, sont presque la seule Nation qui ait fait le Voïage de la Mer-du-Sud par le Cap Horn, & par le Détroit de Magellan, ils ont eu l'occasion d'examiner ce Détroit, en entrant par les bras de Mer, ou les Canaux, des Iles de la Terre de Feu (25).

Regles qu'il suit pour les Longitudes.

Les Longitudes de la nouvelle Carte sont marquées sur la Ligne Equinoxiale, & sur le Tropique du Capricorne ; les premieres, comptées du Méridien de Lima, vers l'Est & l'Ouest, & les Secondes, du Méridien de Paris, déterminées par des observations comparées avec celles de l'Observatoire. Comme c'est de ces observations que Dom Juan déduit immédiatement la différence des Méridiens en tems & en degrés, il lui a paru plus sûr de compter ses Longitudes du Méridien de Paris, en commençant depuis l'Observatoire vers l'Ouest, parceque ce sont les seules, dans la Carte, qui soient occidentales par rapport à ce point. Cette méthode lui paroît préférable à celle du commun des Géographes, qui comptent les dégrés de Longitude en commençant du lieu dont ils font leur premier Méridien, & continuant vers l'Orient. Il la trouve, dit-il, plus commode, plus claire plus simple. La raison qu'il en donne, c'est que tout ce qu'on veut savoir dans les Navigations étant la différence de Longitude depuis un Méridien proposé jusqu'à celui d'où l'on commence à compter, qui est appellé premier Méridien ; si l'on compte par l'Orient, il arrivera que dans les Points occidentaux on aura un arc de Longitude plus grand que la différence des Méridiens ; & pour trouver cette Longitude, il faudra tirer le *complément* ; opération qu'on évite en suivant la méthode de la nouvelle Carte.

Par la même raison, les Longitudes qui sont par le Méridien de Lima, se comptent au commencement de ce point vers l'Est comme vers l'Ouest. Dom Juan croit que cette méthode est la plus convenable aux Cartes Marines particulieres. Dans les Cartes Générales, on peut suivre, dit-il, l'ancienne méthode de compter du premier Méridien vers l'Orient ; à moins qu'on ne fasse deux gradations, l'une vers l'Orient, & l'autre, au-dessus ou au-dessous, vers l'Occident.

Raison contre l'ancien usage.

Après tout, la seule raison qu'on ait de se conformer à l'ancien usage, est qu'on le trouve établi ; car si l'on veut suivre le mouvement du Soleil, qui fait qu'un lieu est Occidental ou Oriental à l'égard d'un autre, on fera le contraire ; c'est-à-dire, que commençant par le Point pris pour premier Méridien, on continuera de compter par l'Occident.

(24) La couleur sombre & foncée marque la Côte, d'après les Cartes anciennes ; & la couleur plus claire, celle d'après les Pilotes modernes.

(25) Voïez les Relations du Tome X de ce Recueil. Un Vaisseau François découvrit, près du Cap Horn, une espece de Golfe, dans lequel il trouva trois Ports de fort bonne tenue, dont plusieurs Navires Etrangers ont profité depuis, pour faire de l'eau & du bois, & pour senner du Poisson, qu'on y trouve en abondance. On en donne le Plan dans la Nouvelle Carte.

CHAPITRE V.

ORIGINE, GOUVERNEMENT, RELIGION, MŒURS, USAGES, SCIENCES, MONUMENS, CURIOSITÉS, &c. DE L'ANCIEN EMPIRE DU PEROU.

Quoiqu'il n'y ait point une seule Relation du Pérou, dans laquelle on ne trouve quelque détail sur chacun des Chefs qui font le titre de cet Article, nous renonçons à toutes les remarques qui ont moins de précision, d'ordre & de clarté, que celles des Mathématiciens de France & d'Espagne; ou du moins, nous n'aurons recours à des Observateurs moins exacts, que dans les occasions où ces doctes Guides nous manqueront tout-à-fait. Ici, par exemple, nous faisons moins profession de suivre *Garcilasso*, que Dom Antoine d'Ulloa & Dom Georges Juan, qui l'ont rectifié par leurs lumieres.

§ I.

Origine des Incas, et de l'ancien Empire du Perou.

Fabuleuse Origine des Incas.

Ce qu'il y a de plus obscur dans l'Histoire du Pérou, est l'origine & la chronologie des Incas. M. d'Ulloa veut qu'on s'en prenne moins à l'ignorance des Peuples du Païs, à qui l'art d'écrire étoit inconnu, & qui n'y suppléoient que par les célebres nœuds dont on rapportera la forme, qu'au préjugé fort adroitement établi par le premier Inca, qui se donna pour Fils du Soleil. Cette fable, reçue aveuglément par tous ses Sujets, adoptée & confirmée par ses Successeurs, fit perdre toute autre idée des anciens tems, sans soupçon d'erreur, & sans intérêt à chercher la vérité. Tous les Historiens conviennent, en effet, que l'origine des Incas est fabuleuse; mais ils ne s'accordent point sur la fable inventée par le premier Inca pour s'assurer du respect de ses Peuples, & les gouverner avec plus d'empire. Leur barbarie différoit peu de celle des Bêtes féroces. La plûpart n'avoient aucun sentiment de loi naturelle, & vivoient sans société, sans religion, ou livrés à la plus ridicule idolâtrie. Herrera (26), Gregoire Garcia (27) & Jérôme d'Acosta (28) se sont fort étendus en explications & en conjectures sur cette ténébreuse situation du Pérou.

Mais suivant Garcilasso, le premier Inca passoit pour Fils du Soleil. Son Pere, touché du triste état de cette Contrée, qu'il aimoit, l'envoïa lui & sa Sœur, pour en civiliser les Habitans, leur donner des loix, leur apprendre à cultiver la terre & à se nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans le Païs la Religion & le culte du Soleil leur Pere, & pour lui faire offrir des sacrifices. Dans cette vue, le Frere & la

(26) Decad. 5. L. III, ch. 6.
(27) Origen de las Indias, L. V, ch. 8.
(28) Hist. Nat. des Indes, L. VI, ch. 19 & suivans.

Sœur furent déposés sur les bords du Lac de Titicaca, éloigné de Cusco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur avoit donné un lingot d'or d'une demie aune de long & de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jetter, dans les lieux où ils s'arrêteroient, le lingot à terre, & d'établir leur demeure où ils le verroient s'enfoncer. Il y avoit joint les Loix, qui leur devoient servir à gouverner les Peuples dont ils pourroient s'attirer la confiance & la soumission. Le Frere & la Sœur, qui étoient liés aussi par le mariage, prirent leur chemin vers le Nord, jusqu'au pié d'une Montagne au Sud de Cusco, nommé *Huanacauri*; ils y jetterent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, disparut tout-d'un-coup à leurs yeux; ce qui leur fit comprendre que c'étoit le lieu où le Soleil leur Pere avoit fixé leur demeure. Ensuite, s'étant séparés, pour inviter le Monde entier à venir jouir sous leurs loix d'un bonheur qui lui étoit inconnu, l'un continua sa route vers le Septentrion, & l'autre prit la sienne vers les Midi. Les premiers Indiens auxquels ils s'adresserent, touchés de la douceur de leurs discours & des avantages de leurs offres, les suivirent en foule à la Montagne d'Huanacauri, où l'Inca bâtit la Ville de Cusco. Ses nouveaux Sujets, charmés de la vie douce & paisible qu'il leur fit mener, se répandirent de toutes parts pour informer d'autres Peuples de leur bonheur. Il se forma plusieurs Peuplades, dont les plus considérables n'excédoient pas alors le nombre de cent Maisons. Les Hommes furent instruits dans l'agriculture; les Femmes à filer, à faire des tissus & d'autres Ouvrages domestiques. Le Domaine du même Monarque s'étendoit, vers l'Orient, depuis Cusco jusqu'au Fleuve de Paucartambo; vers l'Occident, jusqu'à la Riviere d'Apurimac, c'est-à-dire environ huit lieues; & vers le Sud, neuf lieues, jusqu'à Quequesama.

Description du Perou.

Origine des Incas et de l'Empire.

On ignore combien il s'étoit écoulé de tems, depuis la fondation du nouvel Empire jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Il n'étoit resté aux Indiens qu'une mémoire confuse de cette premiere époque; & leurs *Quipos*, ou les nœuds qu'ils faisoient à divers fils, pour conserver le souvenir des actions mémorables, n'ont donné la-dessus aucune lumiere. Garcilasso (29) juge qu'il s'étoit passé quatre cens ans entre ces deux évenemens.

Durée de sa premiere époque de l'Empire.

Quelque jugement qu'on veuille porter d'une si fabuleuse tradition, on doit admirer, dans ce qu'elle a de vraisemblable, l'adresse du premier Inca & de sa Femme à tirer tant d'Hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandoit un génie si supérieur au caractere des Indiens, qu'il y a beaucoup d'apparence que ces deux Personnes n'étoient pas nées dans le Païs. L'Homme se nommoit *Manco Inca*; & sa Sœur, ou sa Femme, *Mama Ocello Huaco*. Le mot *Inca* a deux significations differentes. Proprement, il signifie *Seigneur Roi*, ou Empereur; & par extension, il signifie aussi, descendant du Sang Roïal. Dans la suite, les Sujets s'étant multipliés, & le goût de la societé n'aïant fait qu'augmenter sous un Gouvernement policé, on ajouta le surnom de *Capac* à celui d'Inca. *Capac* signifie riche en vertus, en talens, en pouvoir. On y joignit encore d'autres titres, tels que *Huac Chacuyac*, ami & protecteur des Pauvres; *Intipchurin*, Fils du Soleil. Le titre de sa Femme étoit *Coya*, nom qui signifie

Manco Capac premier Inca. Ses Noms & ses Titres.

(29) Comment. Picales de los Incas. L. 1. cap. 17.

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

proprement *Epouse légitime*, mais réservé à celle de l'Empereur ou du Roi, & par extension aux Princesses sorties de leur mariage. A l'égard des Concubines, on leur donnoit le titre de *Palla*, qui étoit commun à toutes les Femmes de la Maison roïale, & qui servoit à désigner les Princesses des Races collatérales.

Marques distinctives du Souverain & des Grands.

Manco Capac imagina plusieurs marques de distinction, pour lui & pour tous ses Successeurs. 1. De porter les Cheveux du haut de la tête coupés à la longueur d'un doigt; au lieu que tous ses Sujets les portoient longs & plats. 2. D'avoir aux Oreilles des pendans fort longs, qu'ils se passoient dans un trou fait pour cet usage. Ils étendoient, pour cela, la partie inférieure de l'Oreille jusqu'à lui donner la forme d'un Anneau de trois pouces de diametre, dans lequel ils faisoient entrer les Pendans. Une troisieme distinction étoit une espece de tresse, de diverses couleurs, qui se passoit quatre ou cinq fois autour de la tête comme une guirlande, & qui descendoit sur le front, en s'étendant d'une temple à l'autre. Le Fils aîné du Roi, son Héritier présomptif, portoit une frange jaune. Manco Capac attribua dans la suite ces marques d'honneur à toutes les Personnes de son sang, & même aux principaux Seigneurs de sa Cour; mais ce fut avec des differences, qui faisoient connoître la distinction des degrés & des rangs.

Maniere dont les Péruviens furent policés.

A mesure qu'il attiroit des nouveaux Sujets, & qu'il les accoutumoit à vivre en société, il leur enseignoit tout ce qui pouvoit les rendre capables de contribuer au bien commun; surtout l'agriculture, & l'art de conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles en les humectant. Il établit, dans chaque Habitation, un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées de chaque Canton, qu'il faisoit distribuer aux Habitans suivant leurs besoins, en attendant que l'Empire fut assez formé pour y faire une juste répartition des Terres. Il obligea tous ses Sujets à se vêtir, & leur inventa lui-même un habit décent: la Coya Mama Ocello Huaco se chargea d'enseigner, aux Femmes, l'art de filer la laine & d'en faire des tissus. Chaque Habitation eut son Seigneur, pour la gouverner sous le titre de *Curaca*, ou Cacique (*), & ces Offices étoient la récompense du zele & de la fidélité.

Loix de Manco Capac, Inca.

Les loix, que Manco-Capac fit recevoir, au nom du Soleil, étoient conformes aux simples inspirations de la Nature. La principale ordonnoit à tous les Sujets de l'Empire de s'entr'aimer les uns les autres comme ils s'aimoient eux-mêmes, & portoit des peines proportionnées au degré d'infraction. L'homicide, le vol & l'adultere étoient punis de mort. La Polygamie fut défendue; & le sage Législateur voulut que chacun se mariât dans sa Famille, pour éviter le mêlange des Lignages. Il ordonna aussi que les Hommes ne se marîroient point avant l'âge de vingt ans, pour être en état de gouverner leur Famille & de pourvoir à sa subsistance. Tout fut réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'Inca faisoit assembler, dans son Palais, chaque année, ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avoit de Filles & de Garçons nubiles de son sang, il les appelloit par leurs noms;

(*) On a déja remarqué que le mot *Cacique* avoit été pris des premieres Iles découvertes par les Espagnols, & qu'ils l'emploïerent ensuite dans toutes leurs Conquêtes. Ainsi, c'est *Curaca* qui étoit propre au Pérou.



Tom XIII. *Cérémonie du Mariage des Incas.* N°. XI.

& prenant la main de l'Epoux & de l'Epouse, il leur faisoit donner la foi mutuelle aux yeux de toute sa Cour. Le lendemain, des Ministres nommés pour cet office, alloient marier avec la même cérémonie tous les jeunes Gens nubiles de Cusco; & cet exemple étoit suivi, dans toutes les Habitations, par les Curacas (*).

Forme des Mariages.

On représentera la Religion des Péruviens dans un autre article. Manco-Capac étant Idolâtre, ses idées ne s'éleverent point jusqu'au véritable Auteur de la Nature; mais de toutes les Idolâtries, la sienne fut une des moins grossieres, & ne le devint beaucoup plus, que par la faute de ses Descendans. Ce fut le Soleil qu'il fit adorer, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple, dont il désigna le lieu, avec une espece de Monastere pour les Femmes consacrées à son culte, qui devoient être toutes du Sang roïal.

Premiere Religion du Perou.

Après avoir vû croître heureusement son Empire, se sentant affoibli par l'âge, & près de sa fin, il fit assembler une nombreuse Postérité, qu'il avoit eue de sa Femme & de ses Mamacunas, les Grands de sa Cour & tous les Curacas des Provinces. Dans un long discours, il leur déclara que le Soleil son Pere l'appelloit au repos d'une meilleure vie; il les exhorta de sa part à l'observation des loix, en les assurant que le Soleil ne vouloit point qu'on y fît le moindre changement: enfin il mourut, pleuré de tous ses Peuples, qui le regardoient non-seulement comme leur Pere, mais comme un Etre divin. Dans cette idée, ils instituerent des sacrifices à son honneur, & son culte fit bientôt une partie de leur Religion.

Mort de Manco Capac.

La diversité, qu'on a fait remarquer sur l'origine de cet Inca dans les Historiens & les premiers Voïageurs, vient apparemment de celle des recits que les Vieillards Indiens en firent d'abord aux Espagnols, ou du peu d'intelligence de ces Conquérans mêmes, la plûpart gens de guerre & sans lumieres, qui auroient peut-être eu peine à rendre un meilleur compte de l'Histoire & de la Religion de leur propre Païs. Mais les témoignages sont en effet si différens, qu'il est impossible aujourd'hui d'y démêler le fil de la vérité. Dans ces ténebres, M. d'Ulloa croit pouvoir hazarder ses conjectures. » Quand on considere, dit-il, le caractere des Indiens, & l'état » de barbarie où l'on suppose qu'ils étoient plongés, il ne paroît pas » croïable qu'ils se soient rangés si facilement sous l'obéissance de Manco-» Capac, jusqu'à former tout-d'un-coup un société d'Hommes sages & » raisonnables. Une métamorphose si peu compréhensible ne fait-elle pas » trouver de la difficulté à se persuader, que jusqu'à cet Inca, il n'y ait » point eu de Roi ni de Gouvernement au Pérou? Le soupçon est aug-» menté par la variété des sentimens sur l'origine de ce Prince «. M. d'Ulloa suppose donc qu'il y avoit dans ces Contrées diverses especes d'Idolâtries, entre lesquelles il s'en trouvoit quelques-unes qui rendoient un culte au So-» leil. Cette seule supposition, dit il, fait disparoître le merveilleux; car la » Famille de Manco-Capac pouvoit être de celles qui étoient attachées à » cette Idolâtrie, d'autant plus noble que son objet étoit plus capable d'ex-» citer l'admiration. On ne s'écartera pas non-plus du sentiment de tous les

Réflexions sur cet Inca.

(*) On donne ici, d'après les Espagnols, une figure qui représente cette cérémonie & les ornemens des Incas.

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

» Hiſtoriens, en ſuppoſant qu'au milieu de la barbarie, il y avoit des Indiens capables de penſer à s'aſſujettir les autres. Il eſt même à préſumer que chaque Nation, ou chaque Tribu, avoit une eſpece de Chef, dont l'autorité paſſoit à ſes Deſcendans; car on concevroit encore moins que l'égalité y eut toujours été parfaite. Ainſi rien n'empêche de s'imaginer que du côté de Cuſco, où Manco s'établit, il y avoit une Nation moins barbare & plus ruſée que les autres, dont les Chefs ſe maintinrent ſans progrès, juſqu'à ce qu'elle en eut un plus adroit, plus réſolu, plus entreprenant, tel en un mot que Manco-Capac, qui ſe déclara Fils du Soleil, comme ſi cet Aſtre avoit eu commerce avec ſa Mere; ce qui n'eſt pas plus étonnant que d'autres fictions avidement reçues des Nations les plus éclairées. Cette fable, jointe à des manieres douces & inſinuantes, pût lui ſuffire pour raſſembler les Indiens, & pour jetter les fondemens d'un Empire, qui s'accrut enſuite par la force. «

Quelques Hiſtoriens donnent des *Rois* au *Perou* depuis le déluge. D'autres en comptent un petit nombre avant Manco Capac. Mais, ces deux opinions n'étant accompagnées d'aucune preuve (30), il eſt plus naturel en effet de penſer que Manco Capac étoit Prince de quelque Nation peu nombreuſe; qu'avec plus d'eſprit que ſes Prédéceſſeurs, il cultiva le génie de ſes Sujets; qu'il aggrandit ſes Etats à force de ruſes, de douceur & de bienfaits; qu'il fut ainſi le premier Fondateur de l'Empire, & l'Auteur des loix obſervées juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols. C'eſt du moins ce qu'on peut tirer de plus clair & de plus vraiſemblable, du recit de Garcilaſſo.

Treize ſucceſſeurs de Manco Capac.

La ſucceſſion des Deſcendans du premier Inca n'a pas d'autre difficulté que la durée de leur regne. On en compte treize (31), dont l'ordre & les noms ont été fidelement conſervés, avec leur caractere & leurs principales actions. On regretteroit de n'en pas trouver ici quelques traits.

(30) Acoſta dit ſeulement « que par le » commandement de Philippe II, on fit la » plus exacte recherche qu'il fut poſſible de » l'origine, des Coutumes & des Privileges » des Incas; qu'on ne put le faire auſſi-bien » qu'on le deſiroit, parceque ces Indiens n'a» voient point d'Ecritures; & qu'on tira » néanmoins ce qu'il rapporte, de leurs Quipos, ou Regiſtres de nœuds. Hiſt. Natur. » des Indes, L VI. ch. 19. Mais il ne rapporte rien que de vague & d'obſcur.

(31) Les voici de ſuite, en obſervant que Garcilaſſo ne donne pas les années pour certaines:

Incas du Pérou.	*Années qu'on donne leur Regne.*
1 Manco Capac.	30 ou 40 ans.
2 Sinchi Roca.	30 ans.
3 Lloque Yupanqui.	tems ignoré.
4 Mayta Capac.	30 ans.
5 Capac Yupanqui.	tems ignoré.
6 Ynca Roca.	50 ans.
7 Yahuar Huacac.	tems ignoré.
8 Viracocha.	50 ans.
9 Pachacutec.	50, ou 60.
10 Yupanqui.	tems ignoré.
11 Tupac Yupanqui.	tems ignoré.
12 Huayna Capac.	tems ignoré.
13 Huaſcar, ou Inticuſi; Hualpa.	tems ignoré.
14 Atahualipa.	Depuis la mort d'Huaſcar, juſqu'à la ſienne.

Sinchi Roca,

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

SINCHI ROCA.

Sinchi Roca, Fils aîné de Manco Capac, monta sur le trône après son Pere. *Roca*, qui étoit son nom propre, n'a pas de signification connue; mais *Sinchi* est un surnom, qui signifie Vaillant. Ce Prince joignoit effectivement beaucoup de courage à la douceur. Il excelloit à la lutte, à la course, & personne ne lançoit mieux une pierre. Après la mort de son Pere, il assembla ses principaux Sujets, pour leur déclarer qu'il vouloit aggrandir son Empire par la bonne opinion qu'il donneroit de ses vertus, & qu'il les exhortoit tous à l'imiter. On assure en effet qu'il étendit beaucoup sa domination, sans y emploïer la force des armes, & qu'il y fit regner l'abondance & la tranquillité. Il eut, pour Femme, Mama-Cora sa Sœur, qui lui donna plusieurs Enfans légitimes; mais il en eut un assez grand nombre des Pallas & des Mamacunas. Sa maxime étoit que les Enfans du Soleil ne pouvoient trop se multiplier.

LLOQUE YUPANQUI.

Lloque Yupanqui, son Fils aîné, lui succeda. *Lloque* signifie gaucher, & ce Prince l'étoit en effet. Yupanqui est un mot fort expressif, qui signifie *tu compteras*; pour faire entendre que les vertus de celui qui porte ce nom méritent d'être comptées. Tout ce regne fut une suite d'évenemens glorieux; mais les armes y furent emploïées, pour réduire par la force ceux qui refusoient de se rendre à la douceur. Les bornes de l'Etat furent étendues jusqu'au Lac de Titicaca; & l'espace de vingt lieues à l'Occident, jusqu'au pié des Cordillieres. L'Inca parcourut deux fois son Empire, pour rendre justice à ses Sujets, & s'assurer que les Loix étoient observées. Il fit faire aussi deux fois la même visite à son Fils aîné. Il n'eut que ce Prince de *Mama Cava*, son Epouse légitime; mais elle lui laissa beaucoup de Filles, & ses Pallas lui donnerent quantité d'Enfans de l'un & de l'autre sexe.

MAYTA CAPAC.

Mayta Capac, Successeur de Lloque Yupanqui, commença son regne par une nouvelle visite de ses Etats, pour la distribution de la Justice. Ensuite s'étant mis à la tête d'une puissante armée, il soumit la Province de Tiahuanacu, célebre par les grands Edifices que les Espagnols y trouverent encore (32). Ses Conquêtes furent continuées avec le même succès. La douceur, avec laquelle il traita une Nation qui avoit entrepris de lui résister, détermina les Provinces de Cauquicura, de Mallama, de Huarina, & plusieurs autres, à lui faire leurs soumissions. Il réduisit ensuite, sans verser de sang, tout le Païs jusqu'à la Mer du Sud. Les *Cuhunicas*, Peuple qu'il vainquit, à l'Occident de la Cordilliere, avoient l'horrible coutume d'emploïer, pour leur vengeance, un poison lent, dont l'effet étoit de défigurer entierement ceux qui l'avoient pris, de les affoiblir, & de les jetter dans un état de langueur qui ne finissoit qu'avec la vie. Mayta Capac ordonna qu'à l'avenir, non-seulement les Empoisonneurs seroient brûlés, mais que leurs arbres, leurs grains & leurs maisons seroient enveloppés dans la même Sentence; & cette loi fit cesser tout-d'un-coup le désordre. Il étendit ses conquêtes environ cinquante lieues à l'Orient, depuis Puraca d'Umasugu. Ce Païs, habité par les Llaricassas & les Sancavans, ne fit aucune résistance; plus loin, les Collas s'unirent, pour tenter le sort d'une bataille. L'Inca n'épargna rien pour leur faire goûter les voies de la douceur; mais n'aïant pû réussir, on se battit avec

(32) Voïez ci-dessous, l'article des Monumens.

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

tant d'opiniâtreté, que l'action dura un jour entier. La défaite des Collas les obligea de se soumettre au Vainqueur, dont ils furent traités avec une clémence, qui lui assujettit encore trente lieues de Païs, jusqu'à Callamarca. Delà, il pénétra vingt-quatre lieues plus loin, par le chemin des Charcas, jusqu'au Lac de Parias; d'où, tournant à l'Orient, il se rendit au Païs des Antis, Nation fameuse par sa cruauté. Ces Peuples, non contens de sacrifier leurs Prisonniers, immoloient leurs propres Enfans. Leur méthode, dans ces sacrifices, dont l'âge ni le sexe ne faisoient excepter personne, étoit, ou d'éventrer les victimes & de les mettre en quartiers, ou de les attacher nues à des pieux, & de les découper par tout le corps avec des couteaux de caillou, qu'ils savoient rendre fort tranchans. Ces Barbares n'en furent pas moins réduits sous le joug, comme un grand nombre d'autres, jusqu'à la Vallée de Chuquiapu. Ce fut dans cette belle Vallée, que l'Inca borna ses victoires à l'Est. Il la fit peupler par toutes les Nations comprises sous le nom de Collas. Ensuite, étant retourné à Cusco, il y forma le dessein d'étendre aussi les bornes de son Empire à l'Occident; & comme il falloit passer le Fleuve Apurimac, qui étoit trop large & trop rapide pour recevoir un Pont de bois ou de pierre, il imagina le premier cette espece de Pont d'oziers tissus & entrelassés, dont on a déja fait la description : celui qu'il fit faire sous ses yeux subsiste encore (32). Il a plus de deux cens pas de long, sur environ huit piés de large. Chacun des quatre cables, qui l'affermissent, est de la grosseur d'un homme. Cette invention causa tant d'étonnement à plusieurs Peuples, que le reconnoissant pour Fils du Soleil, ils se soumirent volontairement à ses loix. Il traversa le Païs de ces nouveaux Sujets, qui habitoient le Païs de *Chumydivillica*, pour s'approcher du Desert de Contisugu; mais aïant à passer un Marais impratiquable, & large de trois lieues, il y fit faire, en peu de jours, une chaussée de pierre, haute d'une toise & demie, & large de quatre, qui fait encore l'admiration des Voïageurs. Après avoir traversé le Marais, il entra dans le Païs d'Alca, où l'on ne peut entrer que par de dangereux défilés, qui l'exposerent à diverses attaques; mais rien n'aïant été capable de l'arrêter, il subjugua les Peuples de Taurisma, Gotahuaci, Puma-Tampu & Parihuana Cocha; il traversa de-là le Desert de Coropuna, & termina ses conquêtes par les Provinces d'Aruna & de Collahua, qui s'étendent jusqu'à la Vallée d'Arequipa. Tous ces Païs étoient peu habités : il y établit des Colonies, qu'il tira d'autres Régions moins fertiles. Enfin, chargé de richesses & de gloire, il prit le parti de retourner à Cusco, où l'unique soin de sa vie, après avoir libéralement récompensé ceux qui l'avoient servi dans ses expéditions, fut de veiller à l'observation des loix. Il se distingua, sur-tout, par le soin qu'il prit des Orphelins & des Veuves.

Singuliere cruauté de la Nation des Antis.

CAPAC YUPANQUI.

Capac Yupanqui, son Fils aîné, qu'il avoit eu de Mama Cuca, sa Sœur & son Epouse, ne fut pas moins brave que son Pere, & contribua beaucoup aussi à l'aggrandissement de l'Empire. Il fit construire plusieurs Ponts d'oziers sur de grands Fleuves, particuliérement celui du Desaguadero de

(32) On a vu que les Espagnols trouvent beaucoup d'utilité à réparer ces anciens Ouvrages.

Titicaca, que les Espagnols conservent par de soigneuses réparations. Il déclara un haine mortelle aux Sodomites, qu'il faisoit brûler vifs, avec tout ce qui leur appartenoit. Après ses conquêtes, entre lesquelles Garcilasso nomme plus de vingt Nations, il fut le premier des Incas, qui fit une entrée triomphante à Cusco, suivi de toute son Armée, & porté dans un magnifique brancard, sur les épaules des Curacas qu'il avoit subjugués.

Description du Perou.

Origine des Incas et de l'Empire.

Ynca Roca.

Le nom d'*Inca Roca*, Fils d'Yupanqui & de Mama Curiylpay, Sœur & Femme de ce Monarque, signifie Prince prudent. En succedant à son Pere, sous lequel il avoit appris à vaincre, Inca Roca médita de nouvelles conquêtes. Dans une seule expédition, il étendit son Empire de plus de cinquante lieues, du Nord au Sud, & presqu'autant de l'Est à l'Ouest. On lui attribue des talens supérieurs. Il établit de bonnes loix pour la sûreté publique; il défendit plusieurs excès sous de rigoureuses peines, & fonda une espece d'Académie dans sa Capitale, pour l'instruction des Princes de son Sang.

Yahuar-Huacac.

Yahuar-Huacac, Successeur & Fils aîné d'Inca Roca, reçut ce nom, qui signifie *Pleure-sang*, à l'occasion d'un Phénomene des plus étranges. Il répandit, en effet, des pleurs de sang dans l'enfance. Ce prodige donna lieu à des prédictions si funestes, qu'aïant été nourri dans la crainte de quelque desastre, il prit le parti de renoncer aux Armes, pour se borner au Gouvernement. Cependant la nécessité de contenir ses Peuples lui fit lever une armée, dont il confia le commandement à son Frere, & qui soumit tout le Païs de Collasuio, entre Arequipa & Tacama. Son regne fut marqué par des avantures encore plus extraordinaires.

L'aîné de ses Fils lui aïant causé divers chagrins, par son orgueil & ses manieres hautaines, ce Monarque, pour l'humilier, l'envoïa garder les Troupeaux du Soleil, dans des Pâturages peu éloignés de la Cour. La tradition des Indiens est que pendant son exil, le jeune Prince vit en songe un Homme barbu, en habit étranger, qui lui dit qu'il étoit aussi Fils du Soleil, & Frere de Manco Capac & de la Coya Mama Oello Huaco; qu'il se nommoit *Viracocha-Inca*, & qu'il venoit l'avertir que la plus grande partie des Provinces de Chincasuya s'étoient révoltées. Cet Homme lui commanda d'en donner avis à son Pere, & l'avertit en particulier de ne rien craindre, quelque disgrace qui lui survint, parcequ'il lui promettoit de le secourir dans toute sorte d'occasions. Le Prince ne manqua point d'informer son Pere, qui se moqua de cette apparition; moins apparemment par force d'esprit, que parcequ'il jugeoit mal des intentions de son Fils; ou parceque l'avis lui déplaisant, il aima mieux le croire faux, que de s'occuper d'une fâcheuse idée. Cependant la nouvelle se répandit bientôt que les Peuples de Chincasuya, depuis Atabutilla jusqu'au fond de ce Païs, s'étoient réellement soulevés. On fit d'abord peu d'attention à ce bruit, qui fut regardé à la Cour comme une suite du rêve; mais enfin les informations devinrent certaines. On sut que les Nations de Chanca, d'Uramarca, de Vilca, d'Utursulla & de Hancahualla, s'étoient liguées, avoient massacré le Gouverneurs établis par l'Inca, & marchoient contre Cusco au nombre de quarante mille hommes. Yahuar Huacac, effraïé de leur approche, prit le parti d'abandonner la Ville, & tous les Habitans se dis-

Apparition de Viracocha.

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

posoient à le suivre; lorsque le jeune Prince, à qui le nom de Viracocha étoit resté depuis son rêve, & qui n'en avoit pas moins continué de garder les Troupeaux du Soleil, alla joindre son Pere à quelques lieues de Cusco, reprocha vivement leur lâcheté à ceux qui lui avoient conseillé de fuir, se mit à la tête des plus braves, & prit le chemin de Cusco, pour emploïer sa vie à la défense de cette Ville. Son exemple aïant ranimé tout le monde, il se vit en peu de jours une armée de trente mille hommes, avec laquelle il alla au-devant des Rebelles. La bataille fut sanglante; mais Viracocha demeura vainqueur, & n'en fit pas moins admirer sa clémence après la victoire. Tous ses soins se tournerent d'abord à pacifier l'Empire. Ensuite il se rendit à *Muyna*, où son Pere s'étoit retiré: il eut une conférence avec lui; & mécontent sans doute de ses principes, il retourna brusquement à Cusco, où il se mit en possession de l'Autorité roïale. Cependant il fit bâtir à son Pere un magnifique Palais dans le lieu de sa retraite, où le Monarque dépouillé acheva tranquillemenr sa vie. La Femme de Yahuar Huacac se nommoit *Mama-Chic-Ya*.

VIRACOCHA INCA.

Après avoir détrôné son Pere, Viracocha commença son régne par la construction d'un superbe Temple, dans un lieu nommé *Cahoc*, à seize lieues de Cusco, vers le Sud. Ce Temple fut dédié au Protecteur dont il avoit pris le nom, à ce premier Oncle de tous les Incas, auquel il devoit toutes ses prospérités. Il y fit représenter au naturel, & le lieu, & toute l'Histoire de son rêve. Mais envain s'efforca-t'il d'y faire adorer le Viracocha qui lui avoit apparu; ses Sujets se persuaderent que le Temple étoit pour lui-même, & l'érigerent en Divinité. Il soutint cette opinion par des actions fort éclatantes, qui augmenterent considérablement l'étendue de l'Empire; & pour s'attacher les Curacas, il leur accorda l'honneur du *Llautu*, c'est-à-dire une sorte de diadême, mais sans frange, & le droit de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux rasés, à l'imitation des Incas, quoiqu'avec quelque différence. Viracocha fut non-seulement un grand Prince, mais le plus célebre Devin de l'Empire. Ce fut lui, suivant la Tradition Péruvienne, qui prédit que dans la suite des tems il arriveroit au Pérou une Nation inconnue, qui envahiroit l'Empire, & changeroit la Religion du Païs. On ajoute qu'il desira que cette prédiction ne fût connue que des Incas, & qu'on ne cessât point d'en faire mystere au Peuple, dans la crainte que son respect ne diminuât pour ses Souverains: mais elle s'étoit repandue, malgré toutes les précautions, & l'on a vu qu'elle ne servit pas peu au succès des Armes Espagnoles. Viracocha Inca eut pour Epouse légitime *Mama Runta*, sa Sœur. Cette Princesse étoit plus blanche que le commun des Femmes Indiennes, & c'est ce que son nom signifie.

Prédiction de l'arrivée des Espagnols au Perou.

PACHACUTEC.

Le Fils aîné de Viracocha Inca avoit reçu, en naissant, le nom de *Titu Manco Capac*; mais son Pere, aïant vaincu les Rebelles & s'étant mis en possession de l'Empire, voulut, pour conserver la mémoire de ces grands évenemens, que son Fils se nommât *Pachacutec*, c'est-à-dire *Change-monde*. Son premier dessein étoit de prendre ce nom lui-même; mais voïant ses Peuples disposés à le regarder comme un Dieu, il le fit porter à son Fils, pour ne pas nuire à l'opinion de sa divinité.

Description du Perou.

Origine des Incas et de l'Empire.

Pachacutec entreprit plusieurs guerres, & les termina glorieusement. Après diverses conquêtes, il s'avança dans les Vallées de Pachacamac, de Rimac, ou Lima, de Chancay & de Huaman, autrement la Baranca, qui composoient un petit Etat dont le Souverain se nommoit Quismancu. Ses Peuples avoient, à Pachacamac, un Temple consacré à l'Idole du même nom, d'où la Vallée tiroit le sien; & ce nom signifie Créateur & Conservateur de l'Univers. Les Incas reconnoissoient cette Divinité; mais ils ne lui avoient pas fait bâtir de Temples, & ne lui rendoient aucun culte, parcequ'ils la croïoient invisible. Rimac avoit aussi une Idole du nom de Rimac, qui signifie *celui qui parle*, parceque ses Prêtres la faisoient répondre aux questions qu'on lui faisoit. Cupac Yupanqui, Oncle & Général de Pachacutec, fit sommer Quismancu de rendre hommage aux Incas, & d'admettre leurs Loix & leur Religion. Ce petit Prince expliqua les raisons qui devoient l'en empêcher; & le Général en fut si satisfait, qu'il entra dans la Vallée, en Ami plus qu'en Conquérant. Il promit que l'Oracle de Rimac seroit toujours respecté des Incas; & Quismancu prit l'engagement de bâtir dans ses Etats des Temples au Soleil, avec une Maison de Vierges; de reconnoître les Incas pour Empereurs, & de vivre fidellement dans leur alliance. Alors Cupac Yupanqui retira ses trouppes des Vallées; mais il se fit accompagner de Quismancu, qui souhaitoit d'ailleurs de saluer l'Inca Pachacutec. En faveur du Dieu Pachacamac, Quismancu reçut de l'Inca des distinctions extraordinaires. Il entra dans Cusco avant les Curacas, & parmi les Princes du Sang qui formoient le premier cortege de l'Empereur.

Les conquêtes de Pachacutec furent considérables, par le nombre des Provinces & par leur étendue. Mais pendant que ses Armées faisoient de si glorieux progrès, il apportoit tous ses soins à faire cultiver les Arts dans son Empire. Il bâtit quantité de Temples & de Palais; il fonda des Académies; il fit creuser des Canaux; enfin, il sut joindre à l'amour de la gloire, celui du bien public. Il eut plusieurs Enfans de Mama Huarcu, son Epouse légitime; & plus de trois cens, de ses Concubines.

Yupanqui.

L'Inca *Yupanqui*, Fils & Successeur de Pachacutec, suivit les maximes de ses Ancêtres. Il visita son Empire, il écouta les plaintes, il rendit justice à ses Sujets. Mais il fut moins heureux que ses Prédécesseurs, dans ses entreprises militaires. Ce fut lui néanmoins qui tenta le premier la conquête du Chili, après avoir découvert un chemin pour traverser le vaste Desert qui sépare le Chili du Pérou; & la résistance, qu'il trouva dans quelques Provinces guerrieres, ne l'empêcha point d'obtenir que les Loix & la Religion des Incas y fussent observées. Il renonça enfin au projet de conquérir, pour s'occuper uniquement du soin de faire régner la justice, & d'embellir ses Etats. On lui doit l'origine de la fameuse Forteresse de Cusco, dont la grandeur & la disposition ne se font pas moins admirer, que la prodigieuse grosseur des pierres. Les secours, qu'il répandoit continuellement sur les Pauvres, lui firent obtenir le surnom de compâtissant. Mama Chimpu Oello, sa Femme, lui donna plusieurs Enfans; & l'on en compte environ deux cens cinquante de ses Concubines.

Tupac Yupanqui.

Le nom de *Tupac*, ajouté à celui de cet Inca, signifie *éclatant*. Aussi

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

ſes vertus parurent-elles éclipſer celles de tous ſes Prédéceſſeurs. L'adminiſtration de la Juſtice & les ſoins du Gouvernement firent ſon premier objet : cependant, pour ne pas dégénerer du caractere conquérant de ſes Ancêtres, il ſe ſignala par quatre expéditions, qui aggrandirent beaucoup l'Empire. Son bonheur fut mêlé de quelques diſgraces. Les Peuples de la Province, qui ſe nomme aujourd'hui *Puertovejo*, lui aïant fait demander des Gouverneurs pour les civiliſer, il eut le chagrin d'apprendre que ces Barbares avoient maſſacré ceux qu'il leur avoit envoïés. D'autres occupations ne lui permirent pas d'en tirer vangeance; mais, en mourant, il en fit un devoir à ſon Succeſſeur. Il tenta la conquête du Roïaume de Quito, à laquelle divers obſtacles l'obligerent auſſi de renoncer. Huayna Capac, ſon Fils aîné, auquel il abandonna le commandement de s troupes, la pouſſa plus heureuſement; & dans une guerre de trois ans, il ſe rendit maître de ce grand Païs, dont le Roi mourut de triſteſſe ou de fraïeur. La mémoire de Tupac Yupanqui demeura ſi chere à ſes Peuples & à ſa Famille, qu'on lui donna le ſurnom de *Tupac Yaya*, c'eſt-à-dire *Pere éclatant*. Il laiſſa de Mama Oello, ſa Sœur & ſa Femme, cinq Fils, outre le Prince héréditaire ; & beaucoup d'autres Enfans, de ſes Concubines.

HUAYNA CAPAC.

Huayna Capac, dont le nom ſignifie *riche en vertus*, ſucceda tranquillement à ſon Pere. On vante une chaîne, qu'il fit fabriquer au commencement de ſon regne, pour célébrer le jour où l'on devoit impoſer un nom & couper les cheveux à ſon Fils aîné. Elle étoit d'or, de la groſſeur du poignet. Garcilaſſo aſſure qu'elle avoit environ trois cens cinquante pas de long (33), & qu'elle ſervoit dans les Fêtes ſolemnelles à la danſe des Incas, qui la tiroient ou la lâchoient, ſuivant certaine meſure. Huayna Capac ajouta pluſieurs Provinces à l'Empire, entre leſquelles ſe trouverent des Nations barbares que ſon Pere l'avoit chargé de punir. Il les fit décimer ; & tous ceux, ſur qui le ſort tomba, reçurent la mort. La Nation de Huancavilla étant la plus coupable, il ordonna que pour conſerver le ſouvenir de ſa perfidie, ſes Curacas & les principaux Habitans du Canton s'arracheroient, de Pere en Fils, deux dents de la machoire ſupérieure & deux de l'inférieure. Enſuite il porta ſes armes juſques dans l'Ile de Puna, dont le Souverain, nommé Tumpalla, feignit de le recevoir pour Maître : mais à peine Huayna Capac fut-il retourné ſur la Côte, que ce Perfide fit main-baſſe ſur un grand nombre d'Incas & d'autres Seigneurs, qui n'avoient pas encore quitté l'Ile. Cette nouvelle frappa ſi vivement le Monarque, qu'il s'impoſa un dueil profond & lugubre : ce tems fut emploïé à faire venir de nouvelles forces; & lorſqu'il fut expiré, les Traîtres furent punis avec la derniere rigueur.

Dans le ſoulevement d'une autre Province, il ſe préparoit à faire un autre éclat de juſtice, lorſqu'une ancienne Concubine de ſon Pere, qui s'y étoit retirée, vint lui demander grace, pour les Rebelles, accompagnée de quantité d'autres Femmes. Non-ſeulement il ſe laiſſa toucher par leurs larmes, mais il remit la diſtribution des graces à la Mamacuna, & la fit accompagner par quatre Incas, Freres & Fils de cette Femme,

(33) Liv. IX, chap. 1.

pour rétablir l'ordre & l'obſervation des loix dans la Province. Les Vallées voiſines de Manta firent partie de ſes conquêtes. Plus loin, il trouva des Nations ſi ſtupides, nommées les Saramiſſus & les Paſſans, qu'il renonca au deſſein de les conquerir. Garcilaſſo lui fait dire, dans le mépris qu'il conçut pour leur barbarie : *Retirons-nous ; des hommes de cette eſpece ne méritent pas de nous avoir pour Maîtres* (34). Il ordonna que ces deux Contrées ſerviſſent de bornes à l'Empire.

Description du Perou.

Origine des Incas et de l'Empire.

Un nouveau ſoulevement, dans la Province de Carangut, où tous ſes Gouverneurs & ſes Officiers furent maſſacrés, lui fit oublier encore une fois ſa modération naturelle. On prétend néanmoins que ce ne fut qu'après avoir fait offrir leur grace aux Rebelles, & que leur mépris pour cette offre acheva de l'irriter : mais s'étant mis à la tête de ſon armée, il tailla ſes Ennemis en pieces, & ravagea leur Païs. Enſuite, aïant fait raſſembler tous les Priſonniers qu'on avoit gardés par ſon ordre, il leur fit couper la tête, & jetter les corps dans un Lac voiſin de cette Province. C'eſt de cette terrible vangeance, que le Lac a pris le nom d'Yahuarcocha, qui ſignifie Lac de Sang.

Huayna Capac eut de Mama Rava Oello, ſa ſeconde Femme, Huaſcar Inca, ſon Succeſſeur ; & d'une troiſieme, nommée *Mama Runtu*, Fille de ſon Oncle, il eut Manco Inca, qui fut auſſi Empereur du Pérou après l'arrivée des Eſpagnols. D'une de ſes Concubines, Fille du Roi de Quito, il eut Atahualipa, pour laquelle ſa tendreſſe fut ſi vive, qu'il lui laiſſa le Roïaume de Quito & quelques autres Provinces. Huayna Capac étoit dans ſon Palais, lorſqu'il apprit qu'on avoit vu ſur la Côte un Navire d'une forme ſinguliere, & conduit par des Hommes d'une figure tout-à-fait étrangere. Il en eut d'autant plus d'inquiétude, que divers prodiges avoient annoncé l'approche de quelque évenement extraordinaire, & que tous ſes Peuples étoient perſuadés que l'ancienne prédiction alloit s'accomplir. Sa mort aïant ſuivi de près, il ne fit plus difficulté de déclarer, en expirant, que cette prédiction, dont le Public n'avoit encore que des idées vagues, portoit qu'après douze regnes d'Incas, il arriveroit une Nation inconnue, qui aſſujettiroit l'Empire ; que le douzieme regne étant accompli dans ſa perſonne, il ne doutoit pas que ces Etrangers, qu'on avoit vus, ne fuſſent la Nation annoncée par Viracocha, & que pour obéir au Soleil ſon Pere, il ordonnoit qu'ils fuſſent reçus avec autant de ſoumiſſion que de reſpect. Cet ordre, & l'attente des Péruviens, expliquent tout ce qu'on a pû trouver d'obſcur dans les premieres circonſtances de la conquête (35).

Huascar, ou Inticusi Hualpa.

Quoique le nom du treizieme Inca fût proprement Inticuſi Hualpa, qui ſignifie *Soleil de joie*, il prit celui d'Huaſcar, en mémoire de la fameuſe chaîne d'or, que ſon Pere avoit fait faire à ſon occaſion. On a vu que regrettant d'avoir cédé le Roïaume de Quito à ſon Frere Atahualipa, & ſouhaitant du moins qu'il ne le conſervât qu'à titre de Vaſſal, il prit les armes avec ſi peu de ſuccès, qu'il fut vaincu & fait Priſonnier dans une ſanglante bataille. Atahualipa voulut uſer de ſa fortune, pour monter ſur

(34) Même Livre, chap. 8.

(35) Voïez, ci-deſſus, la Relation de la Conquête, p. 40 & ſuiv.

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

le trône du Pérou ; mais en étant exclu par les loix de l'Empire, qui ne donnoient la couronne qu'aux Princes légitimes du Sang roïal, il entreprit de lever l'obstacle de sa naissance, en se défaisant de tous les Incas. Sous divers prétextes, il en rassembla un grand nombre, qu'il fit massacrer, sans distinction d'âge ni de sexe. Le reste fut poursuivi dans toutes les parties de l'Empire, & cette persécution duroit encore à l'arrivée des Espagnols. Il seroit inutile de répéter ce qu'on a lu dans un autre article : mais Atahualipa n'aïant pas manqué de prendre la frange rouge, lorsqu'Huascar fut tombé entre ses mains, on compte son regne pour le quatorzieme des Incas. Ceux, à qui les Espagnols affecterent de donner le même rang après lui, vêcurent dans leur dépendance, & méritent si peu le nom d'Empereurs, que M. d'Ulloa nomme Charles-Quint pour quinziéme Souverain du Pérou (36). Dans ce nouvel ordre, le cours de la Succession n'est pas obscur jusqu'aujourd'hui.

ATAHUALIPA.

XIV & XVe. Rois du Perou.

§ II.

CHRONOLOGIE DES VICEROIS DU PEROU.

MAIS, pour ne rien supprimer de curieux & d'instructif, nous emprunterons de M. Frezier (37) & de M. d'Ulloa (38) celle des Vicerois, depuis la conquête. Remarquons néanmoins que ce titre ne convient pas exactement à quelques-uns des premiers, puisqu'ils n'en furent point honorés dans leurs Commissions. Aussi M. d'Ulloa ne leur donne-t-il que celui de Gouverneurs. Après le recit qu'on a fait de leurs actions, il suffit ici de les nommer.

I. Dom François Pizarre.

François Pizarre avoit obtenu de la Cour, dès l'année 1528, c'est-à-dire deux ans avant la conquête, le titre d'Adelantade Major, & celui de Gouverneur & Capitaine Général de tous les Païs qu'il pourroit découvrir & conquérir dans cette partie de l'Amérique. En 1538, il fut décoré du titre de Marquis de Los Charcas & d'Atabillas. Etant mort le 26 Juin 1541, on peut dire qu'il gouverna près de treize ans.

II. Vaca, ou Baca de Castro.

Vaca, ou Baca de Castro, son Successeur, arrivé au Pérou avant sa mort, ne gouverna qu'environ trois ans, jusqu'au débarquement de Blasco Nuñez de Vela, qui vint lui succeder en 1544.

III. Blasco Nuñez de Vela.

Blasco Nuñez de Vela, revêtu des titres de Gouverneur, Capitaine Général, Viceroi du Pérou, & de Premier Président de l'Audience roïale de Lima, fut tué en 1545 à la bataille de Quito.

IV. Pedro de La Gasca.

On ne donne aucun rang à Gonzale Pizarre, qui n'obtint un Gouvernement passager, que par la violence des armes, ou du moins par une élection forcée ; mais Pedro de la Gasca, nommé en 1546 Gouverneur, Capitaine Général du Pérou, & Président de l'Audience de Lima, arriva dans le

(36) Tom. II, p. 248. Il le qualifie premier Roi d'Espagne du nom, Empereur d'Allemagne & quinzieme Roi du Pérou.

(37) En Appendix, à la fin de sa Relation de la Mer du Sud.

(38) Tom. II de son Voïage au Pérou, pp. 249. & suiv.

Païs

Païs en 1547, fit trancher la tête à Gonzale Pizarre en 1548, & gouverna jusqu'en 1550, qu'il résigna toute son autorité à l'Audience roïale.

Chronologie des Viceroïs.

V. Antonio de Mendoza.

Il eut pour Successeur, en 1551, sous le titre de Viceroi, Dom Antonio de Mendoza, qui étoit auparavant Gouverneur de la Nouvelle Espagne, & dont les grandes qualités faisoient esperer un Gouvernement fort heureux : mais sa mauvaise santé l'obligea de l'abandonner aussi à l'Audience roïale. Il mourut l'année suivante, le 21 de Juillet ; & sa mort fut suivie d'une guerre sanglante entre les restes des premiers Conquerans, qui dura trois ans entiers, jusqu'à l'arrivée du troisieme Viceroi.

VI. André Hurtado de Mendoza.

André Hurtado de Mendoza, Marquis de Cañete, arriva au Pérou, le 6 Juillet 1555, avec le titre de sixieme Gouverneur, Capitaine Général, troisieme Viceroi, & quatrieme Président de l'Audience de Lima. Charles-Quint aiant renoncé, l'année suivante, au trône d'Espagne, en faveur de son Fils, le nouveau Viceroi fit la cérémonie de prendre possession du Pérou au nom de Philippe II. Ensuite, voïant que les derniers troubles étoient venus des prétentions d'un grand nombre d'Espagnols, qui ne croïoient pas leurs anciens services dignement récompensés, il prit le parti d'envoïer les principaux en Espagne, au nombre de trente-sept, pour faire leurs plaintes à la Cour. Son espérance étoit de rétablir la paix, en éloignant les Factieux ; mais le Roi n'approuvant point cette rigueur, pour de braves Officiers qui avoient fait tant d'honneur à l'Espagne, les renvoïa, au contraire, comblés d'honneurs & de présens, avec ordre au Viceroi de donner aux uns de nouvelles terres, aux autres des Gouvernemens ; & ce Seigneur entra dans les vues de son Maître, avec si peu de regret aux siennes, qu'il se fit aimer de ceux mêmes dont il s'étoit d'abord attiré l'aversion.

Sayry Tupac Inca, Fils de Manco se soumet aux Espagnols.

Il résolut ensuite de tirer, des Montagnes de Vilcapampa, le Prince Sayry Tupac, Fils aîné de Manco Inca, dont on a rapporté la fuite & la mort. Le crédit des Indiennes du Sang roïal, qui vivoient tranquilles à Cusco, fut emploïé à cette grande entreprise ; sur-tout celui de la Coya *Beatrix*, Tante du Prince, que son nom fait juger chrétienne, & mariée peut-être à quelque Espagnol. Sa négociation fut heureuse. Sayry Tupac Inca, qui étoit encore jeune, se laissa persuader de la suivre à Lima, où le Viceroi lui assigna une médiocre portion de terre, & des Indiens pour la cultiver : triste sort d'un Prince, dont les Ancêtres avoient possedé des Etats si vastes. Il demanda la liberté d'aller à Cusco, & le Viceroi y consentit. Les caresses qu'il y reçut des Espagnols, le déterminerent à se faire baptiser, avec la Coya Cusi Huarcay, son Epouse, petite Fille d'Huascar Inca. Cependant, après avoir visité la Forteresse & les Mines du Palais de ses Ancêtres, il se retira dans la Vallée d'Yucay, où il mourut trois ans après. Une Fille unique, qu'il laissa de son mariage, fut mariée à Dom Martin Garcia Oñez de Loyola, de qui descendent les Marquis d'Oropesa & d'Alcañizas.

Il embrasse le Christianisme.

Sa Posterité.

Mort singuliere du Viceroi.

La mort du Viceroi eut une cause assez singuliere ; son Successeur lui aïant refusé le titre d'Excellence, il en conçut un chagrin si vif, qu'il en mourut, avant même que d'avoir quitté le Gouvernement.

VII. Diego de Zuniga

Don Diego de Zuniga, Comte de Nieva, quatrieme Viceroi, fit son

DESCRIPTION DU PEROU. CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

entrée à Lima le 17 d'Avril 1561. Son Gouvernement fut court. On le trouva mort dans son Palais, l'année suivante, avec tous les indices d'une mort violente. L'Audience & les autres Tribunaux se dispenserent d'approfondir cet évenement, dans la crainte de découvrir quelque odieux mystere, qui fût capable de renouveller les troubles.

VIII. Lope Garcia de Castro.

Le Licentié Lope Garcia de Castro étoit Membre du Conseil roïal des Indes, lorsqu'il fut nommé Gouverneur du Pérou & Président de l'Audience, sans être honoré du titre de Viceroi. Le principal objet de sa Commission étoit de faire des recherches sur la mort du Comte de Nieva: mais n'étant arrivé à Lima que le 22 de Septembre 1564, tous ses soins ne purent le faire retomber sur les traces de cet attentat. Ce fut sous son Gouvernement qu'on découvrit les fameuses Mines de vif-argent de Guanca-Belica, & qu'on vit pour la premiere fois, en 1567, arriver des Jésuites au Pérou.

IX. François de Tolede.

Dom François de Tolede, de la Maison d'Oropesa, nommé pour succeder à Castro avec le titre de Viceroi, de Gouverneur, Capitaine Général, & de Président de l'Audience, fit son entrée à Lima le 26 Novembre 1569. Les deux premieres années de son administration furent emploïées aux nécessités du Gouvernement.

La race des Incas est cruellement extirpée.

En 1571, il forma le dessein de tirer des Montagnes de Vilcapampa l'Inca *Tupa Amano*, Fils de Manco Inca, & Frere de Sayry Tupac, qui n'aïant point eu d'Enfans mâles, lui avoit laissé ses droits à l'Empire. Le Viceroi n'emploïa d'abord que des voies douces. Ses offres furent rejettées, sous prétexte qu'il y avoit peu de fond à faire sur les promesses des Espagnols; que Sayry Tupac s'étoit mal trouvé d'y avoir pris confiance; qu'à peine avoit-il obtenu de quoi vivre, & qu'on doutoit même si sa mort avoit été naturelle. M. d'Ulloa observe que ce soupçon n'étoit fondée sur aucune preuve; mais, *quoi qu'il en soit*, dit-il, le Viceroi, ferme dans sa résolution, envoïa quelques Trouppes, sous la conduite de ce même Loyola, qui avoit épousé la Fille de Sayry Tupac, & força le malheureux Inca de se rendre à sa discretion. Il fut conduit à Cusco, avec quelques Indiens qui lui étoient demeurés fideles. Son esperance étoit d'obtenir du moins, comme son Frere, une honnête subsistance; elle fut cruellement trompée. Le Viceroi, qui s'étoit rendu exprès à Cusco, le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit jamais commis, & le condamna au dernier supplice. Ce malheureux Prince souffrit la mort avec une grandeur d'ame digne de sa naissance, & qui le fit regretter des Espagnols mêmes. Avant l'exécution, il reçut le baptême avec le nom de Philippe. La cruauté du Viceroi ne s'en tint point à ces bornes. Sur de vaines accusations, il fit périr successivement tout ce qui restoit du sang des Incas, sans excepter même les Metifs; & la race en fut entierement détruite, à la réserve de quelques Enfans Espagnols, qui en sortoient par leur Mere. On nous assure, à la vérité, que cette horrible tragédie ne fut point approuvée du Roi d'Espagne. En 1581, lorsque le Viceroi rappellé à la Cour s'attendoit à de grandes récompenses, pour avoir délivré sa Nation d'inquiétude, en extirpant toute la Race roïale des Incas, il fut mal reçu du Roi, qui lui ordonna de se retirer dans ses Terres, en lui

Cette Barbarie est désaprouvée du Roi d'Espagne.

disant » qu'il ne l'avoit pas choisi pour être le Bourreau des Rois, mais » pour aider les Malheureux dans leur infortune. « Ce reproche fut un coup de foudre, & lui causa un serrement de cœur, qui le mit en peu de jours au tombeau (39). Loyola ne fit pas une fin plus heureuse, quoiqu'aïant d'abord été récompensé par son mariage avec l'Héritiere de Sayry Tupac, cette fortune lui eût servi de degré pour s'élever au Gouvernement du Chili. Il y fut bientôt assassiné par les Indiens d'Arauco, dans une Maison de Campagne, où il s'étoit retiré sans défiance.

Ce fut pendant l'administration de François de Tolede, que les deux Tribunaux de l'Inquisition & de la Croisade furent établis à Lima, & que le Chevalier Drake porta ses ravages dans la Mer du Sud.

X. Martin Henriquez.

Dom Martin Henriquez, Fils du Marquis d'Alcanizas, & sixieme Viceroi du Pérou, avec tous les autres Titres, étoit Gouverneur de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il fut revêtu de cette nouvelle dignité. Il fit son entrée à Lima, le 23 de Septembre 1581. Sa mort, arrivée le 15 de Mars 1583, fit passer le Gouvernement à l'Audience, jusqu'à l'arrivée d'un Successeur.

XI. Fernando de Torres y Portugal.

On ne verra plus de Gouverneurs, en qui tous les Titres ne soient réunis. Dom Fernando de Torres y Portugal, Comte de Villar-don-Pardo, nommé après Henriquez, ne fit son entrée à Lima que le 30 Novembre 1586. Cette année fut glorieuse pour la Capitale du Pérou, par la naissance de Sainte Rose, dont la vertu éclata dans la même Ville; pendant que celle de Saint Toribio, un de ses Archevêques, n'y causoit pas moins d'admiration.

XII. Garcia Hurtado de Mendoza.

L'administration précédente n'aïant duré qu'environ trois ans, Dom Garcia Hurtado de Mendoza, Marquis de Cañete, qui avoit été Gouverneur du Chili, pendant que son Pere étoit Viceroi du Pérou, vint remplir une dignité familiere à sa Race le 8 Janvier 1590. Son premier soin fut d'équiper trois Vaisseaux, pour faire chercher les fameuses Iles de Salomon, dont on avoit eu quelque connoissance au Pérou. Le commandement de cette Escadre fut donné à l'Adelantade Alvaro de Mendaña, qui les découvrit (*) entre les paralleles de 6 à 14 degrés de Latitude Australe. Il débarqua dans la plus grande, après en avoir reconnu six, entre un grand nombre de petites. Elles étoient habitées; mais il n'y trouva point d'or ni d'argent, quoiqu'on eût publié que ces précieux métaux y étoient en abondance.

Ce fut sous ce Viceroi & par ses soins, que le droit d'Alcavales, ou des Gabelles, fut établi au Pérou, & que le Commerce de Merceries entre le Pérou & la Nouvelle Espagne fut défendu, parceque celui du Pérou commençoit à souffrir, de l'introduction des Marchandises de la Chine par cette voie. Il fut seulement permis d'envoïer aux Ports de Realejo & de Sonsonate deux Vaisseaux, qui pouvoient revenir chargés de celles de la Nouvelle Espagne, avec une entiere exclusion de tout ce qui venoit de la Chine. Garcia Hurtado, étant retourné en Espagne, y mourut presqu'en arrivant (40).

(39) Ulloa, *ubi sup.* p. 277.

(*) C'est dequoi l'on doute encore.

(40) On a sa vie, écrite par Christophe Suarez de Figuerra.

DESCRIPTION DU PEROU.

CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

XIII. Louis de Velasco

Dom Louis de Velasco, Marquis de Salinas, étoit Gouverneur de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il fut nommé à la Viceroïauté du Pérou. Son entrée à Lima se fit le 24 Juillet 1596. La Côte fût infestée, pendant son administration, par Olivier Noort & d'autres Pirates Hollandois. Philippe II étant mort dans cet intervalle, le Marquis de Salinas fut renvoïé à Mexico pour gouverner la Nouvelle Espagne.

XIV. Gaspar de Zuniga y Azevedo.

A l'avénement de Philippe III au trône d'Espagne, Dom Gaspard de Zuniga y Azevedo, Comte de Monterey, reçut ordre de quitter la Viceroïauté du Mexique, pour aller prendre celle du Pérou. Il ne vécut gueres plus d'un an; & dans l'intervalle, Pedro Fernandez de Quiros entreprit la découverte des Terres Australes de la Mer du Sud. Il paroît que les Iles qu'il découvrit sont celles qui sont situées près du Capricorne, au nombre d'environ 13, depuis les 50 degrés jusqu'aux 70, à l'Occident du Méridien de Lima.

XV. Juan de Mendoza y Lima.

C'est encore de la Viceroïauté du Mexique, qu'on voit passer Dom Juan de Mendoza y Lima, Marquis de Montes-Claros, à celle du Pérou. Il y fut reçu le 21 Décembre 1607. La Junte génerale du Commerce de ces Contrées fut établie sous son administration. En 1609, la Cour ordonna que tous les Bénéfices à charge d'ames, des Evêchés du même Païs, s'obtiendroient par concours, mais à la nomination des Vicerois & des Gouverneurs de Provinces, qui choisiroient un Sujet entre les trois qui seroient proposés par les Evêques. Elle défendit pour jamais le Service personnel des Indiens, comme la principale cause de leur diminution.

XVI. François de Borja y Arragon.

En 1615, année de la découverte du Détroit de le Maire, le Prince d'Esquilache, Dom François de Borja y Arragon, fut reçu dans la dignité de Viceroi le 18 Décembre. La découverte de Jacques le Maire fit envoïer en 1617, le Pilote Jean Morel, avec deux Caravelles, pour reconnoître son Détroit; & ces observations furent continuées jusqu'en 1620, par d'autres Navigateurs, Espagnols & Portugais, qui étant passés dans la Mer du Sud par le Détroit de le Maire, qu'ils nommerent Détroit de Saint Vincent, revinrent daas la Mer du Nord par le Détroit de Magellan.

La mort de Philippe III, dont on reçut la nouvelle au Pérou avant la fin de 1621, fit partir le Prince d'Esquilache pour retourner en Espagne, en laissant l'administration à l'Audience roïale.

XVII. Fernandez de Cordoue.

Le premier Viceroi, sous Philippe IV, fut Dom Diego Fernandez de Cordoue, Marquis de Guadalcazar, qui fit son entrée à Lima, le 25 Juillet 1622. Les Côtes du Pérou furent infestées par les Pirates Hollandois; & la résistance, qui les obligea de retourner en Europe, fit beaucoup d'honneur au Viceroi.

XVIII. Louis Jerôme Fernandez de Cabrera.

Dom Fernandez de Cabrera, Comte de Chinchon, Ministre d'Etat & de Guerre, fit son entrée à Lima le 14 Janvier 1629. L'année suivante, cette Capitale essuïa, le 27 de Novembre, un furieux tremblement de terre. En 1638, une Flotte de Pirogues Portugaises remonta le Marañon, sous la conduite de Pedro Texeira, dont l'expédition entrera dans un article de cet Ouvrage.

XIX. Pedro de Tolede y Leva.

Ce Viceroi fut reçu le 18 Décembre 1639. Il fit faire, au Callao, les Fortifications qu'on a décrites dans un autre article, & qui ont subsisté jus-

qu'au dernier tremblement de terre. L'artillerie de bronze, dont elles étoient munies, avoit été fondue sous ses yeux. Le Chili lui dut aussi celles de Valdivia & de Valparaiso.

CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

XX. Garcia Sarmiento de Soto-Mayor.

En 1648, Dom Garcia Sarmiento de Soto-Mayor fut tiré de la Viceroïauté du Mexique, pour aller remplir la même dignité au Pérou. Il en prit possession le 20 Septembre de la même année; & le 24 Février, 1655, il remit le Gouvernement à son Successeur. La communication du Pérou avec l'Espagne étant interrompue par les Anglois, il mourut à Lima dans l'intervalle.

XXI. Louis Henriquez de Guzman.

Dom Louis Henriquez de Guzman, Comte d'Alva de l'Ile, Grand d'Espagne, & le premier de ce rang que la Cour ait envoïé au Pérou, étoit auparavant Viceroi de la Nouvelle Espagne, & fit son entrée à Lima le 24 Février 1655.

XXII. Diego de Benavidez y la Cueva.

Il eut pour Successeur, en 1661, Dom Diego de Benavidez y la Cueva, Comte de Sant'Estevan del Puerto, dont l'administration fut troublée par divers soulevemens. Il mourut à Lima, le 16 de Mars 1666, & l'Audience demeura chargée du Gouvernement.

XXIII. Pedro Fernandez de Castro.

En 1667, sous le regne de Charles II, qui avoit commencé en 1665, Dom Pedro Fernandez de Castro, Comte de Lemos, fut nommé Viceroi du Pérou. Il emploïa la rigueur pour y rétablir la paix. Entre plusieurs Personnes de distinction qu'il condamna au supplice, on nomme *Salcedo*, riche Particulier, auquel on ne connoissoit pas d'autre crime que de posséder une Mine abondante, & d'user fort noblement de ses richesses. Un Espagnol pauvre, qui arrivoit au Pérou, étoit sûr de trouver du secours chez Salcedo. On assure même qu'il permettoit, à ceux qui recouroient à lui, d'entrer dans la Mine, & d'y couper, pendant le tems qu'il leur accordoit, tout l'argent qu'ils y pouvoient trouver, en laissant au sort la mesure de son aumône. Cette générosité ne manqua point d'attirer chez lui un grand nombre d'Indigens, dont la mauvaise conduite fournit un prétexte pour le perdre. Mais ce qui paroît surprenant, dans un recit aussi sérieux que celui de M. d'Ulloa, c'est que le jour même de sa mort, lorsque le Viceroi comptoit d'en tirer avantage en usurpant la Mine, une grosse source d'eau, qu'on y vit sortir tout-d'un-coup, la rendit inaccessible aux Ouvriers; & tous les efforts qu'on a faits depuis n'ont pû vaincre cet obstacle. Cependant on se flattoit, en 1744, lorsque M. d'Ulloa quittoit le Pérou, que plusieurs Personnes riches, qui s'étoient réunies dans cette vue, réussiroient plus heureusement. En 1670, le P. Muscardi, Missionnaire Jésuite chez des Indiens idolâtres qui habitent entre le Païs des Aranjuez & le Détroit de Magellan, entreprit de découvrir la Ville des Cesars, bâtie, dit-on, par le Capitaine Sebastien d'Arguello, qui fit naufrage sur la Côte du Détroit; mais toutes ses recherches ne purent même vérifier l'existence de cette Ville. La mort du Viceroi, arrivée en 1672, laissa le Gouvernement à l'Audience roïale.

XXIV. Baltazar de la Cueva Henriquez.

La Viceroiauté du Pérou fut remplie, en 1674, par Dom Baltazar de la Cueva Henriquez, Marquis de Castelar, qui fit son entrée à Lima le 15 d'Août 1674. Sur le soupçon d'avoir favorisé le Commerce illicite de la Chine, il fut rappellé, quatre ans après, avec ordre de remettre le Gouvernement à l'Archevêque de Lima.

CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

Ce Prélat, nommé Dom Melchior de Linnan y Cisneros, gouverna trois ans, avec l'embarras de se défendre contre Jean *Guerin* & Barthelemi *Cheap*, Pirates Anglois.

XXV. Melchior de Linnan y Cisneros.

XXVI. Melchior de Navarre Rocafol.

Dom Melchior de Navarre Rocaful, Duc de la Palata, Prince de Massa, vint le délivrer d'un soin si peu convenable à sa Profession, en prenant les rênes du Gouvernement le 20 de Novembre 1681. La gloire de son administration fut d'avoir entouré Lima d'un mur de brique : mais l'ouvrage fut à peine fini, qu'il eut le chagrin de le voir renversé par deux tremblemens de terre. On remarque, à l'honneur de ce Viceroi, qu'aïant pris querelle avec l'Archevêque, à l'occasion de quelque mécontentement qu'il avoit eu de la conduite des Curés, il fit, pour la défense de sa Cause, divers Ecrits pleins d'érudition. Dans son retour en Espagne, il fut attaqué, à Porto-Belo, d'une maladie funeste aux Etrangers, qui le mit au tombeau le 13 d'Avril 1691. Les Pirates Anglois, & les Flibustiers François, avoient causé beaucoup de mal au Pérou pendant son administration.

XXVII. Melchior Porto Carrero.

Il y avoit deux ans que Dom Melchior Porto Carrero, Comte de Moncloa, & Commandeur de Zara, gouvernoit le Mexique, lorsqu'il fut nommé à la Viceroïauté du Pérou. Il fit son entrée à Lima le 15 d'Août 1689. Jusqu'à lui, tous les Vaisseaux fabriqués aux Indes avoient été mal construits ; il mit la Marine du Pérou sur un meilleur pié. En 1700, l'avénement de Philippe V, Fils de France, au Trône d'Espagne, lui donna l'avantage de proclamer ce Monarque dans les Provinces de son Gouvernement, & de commander sous ses ordres jusqu'en 1706, qu'il mourut à Lima.

XXVIII. Manuel Omns de Santa Pau.

Dom Manuel Omns de Santa Pau, de Sentenana & de la Nuza, Marquis de Castel dos Rios, Grand d'Espagne, ancien Ambassadeur aux Cours de France & de Portugal, prit possession de la Viceroïauté du Pérou le 7 Juillet 1707. Pendant son administration, quantité de Vaisseaux François fréquentoient la Mer du Sud, avec la liberté du Commerce dans tous les Ports. Cette faveur leur fut accordée, parceque dans un tems où l'Espagne n'avoit pas d'autre appui que la France, elle tiroit d'eux beaucoup de secours contre les Puissances unies. D'ailleurs, l'envoi des Galions étant alors interrompu, les Marchandises de l'Europe venoient au Pérou par cette voie. Le Viceroi mourut en 1710 ; mais une sage précaution de la Cour avoit pourvu à cet accident. On gardoit à l'Audience un ordre cacheté, par lequel Sa Majesté Catholique nommoit, pour lui succeder, les Evêques de Cusco, d'Arequipa & de Quito. Les deux premiers étant morts aussi dans l'intervalle, ce fut l'Evêque de Quito qui se trouva revêtu de cette importante dignité.

XXIX. Diego Ladron de Guevara.

Il se nommoit Dom Diego Ladron de Guevara, & son entrée à Lima se fit le 30 d'Août de la même année. Les Vaisseaux François continuerent d'être reçus au Pérou sous son administration ; mais, pour conserver à l'Espagne les droits imposés sur les Marchandises étrangeres, il exigea que les François qui faisoient traite vinssent étaler leurs Marchandises au Callao. C'étoit le moïen, non-seulement de faire cesser toutes les fraudes, mais encore de rassembler assez de Vaisseaux pour défendre Lima contre l'invasion des Anglois, dont cette Ville se croïoit menacée. Cepen-

dant cet ordre ne pût empêcher la continuation du Commerce clandestin ; & d'un grand nombre de Navires François, il n'y en eut que trois qui profiterent des offres du Viceroi. Après la paix d'Utrecht, l'entrée des Ports du Pérou leur fut interdite ; & les Anglois obtinrent l'*Assiento* des Négres, c'est-à-dire le privilége exclusif de fournir tous les Négres dont les Espagnols ont besoin pour le travail des Terres & des Mines ; à quoi l'on joignit le fameux Vaisseau de permission, qui a causé un préjudice extrême au Commerce d'Espagne, par l'abus continuel des Anglois. La condescendance du Viceroi pour les François fut désaprouvée à la Cour ; & cette raison l'aïant fait dépouiller du Gouvernement en 1716, il mourut, en 1718, à Mexico, que sa curiosité lui avoit fait souhaiter de voir, après sa disgrace.

Description du Perou.

Chronologie des Vicerois.

XXX. Diego Marcillo Rubio d'Auñon.

Son Successeur fut l'Archevêque de Plata, Dom Diego Marcillo Rubio d'Auñon, qui n'aïant été chargé de le remplacer qu'en attendant celui que la Cour avoit nommé, ne gouverna le Pérou que cinquante jours.

XXXI. Dom Carmine Caracciolo.

Il remit le Gouvernement à Dom Carmine Caracciolo, Prince de Santo Bono, Grand d'Espagne, qui arriva le 5 d'Octobre 1716. Tous les soins de ce nouveau Viceroi furent emploïés à troubler le Commerce des Vaisseaux François, qui n'avoit point encore cessé au Pérou, malgré les défenses de la Cour d'Espagne. Ce fut sous son administration, qu'elle établit, en 1718, un Viceroi dans la nouvelle Grenade, dont la Jurisdiction fut reglée depuis les confins du Roïaume de Quito jusqu'à la Mer du Nord ; & pour soutenir cette dignité, sans qu'il en coutât trop au Tresor roïal, les Audiences de Quito & de Panama furent supprimées. Elle fut d'abord remplie par Dom George de Villa-longa, alors Gouverneur de Callao, & Commandant des Armées du Pérou. Le Prince de Santo Bono obtint, en 1720, la permission de retourner en Espagne.

XXXII. Diego Marcillo Rubio d'Auñon.

L'Archevêque de Plata fut rappellé aussitôt pour lui succeder, & prit une seconde fois les rênes du Gouvernement : mais la guerre des Indiens du Chili, qui commença par le meurtre d'un Capitaine Espagnol, dont ils envoïerent, suivant leur usage, la main droite à tous leurs Alliés, pour les inviter à prendre les armes, causa tant de fraïeur ou d'inquiétude à ce Prélat, que dans la plus grande chaleur des opérations militaires, il abandonna la Viceroïauté pour se réduire au soin de son Diocèse.

XXXIII. Joseph d'Armendariz.

Louis I, qui avoit succedé au trône d'Espagne, après l'abdication du Roi son Pere, étant mort en 1724, après un regne de sept mois & dix-sept jours, Dom Joseph d'Armendariz, Marquis de Castel Fuerte, déja nommé au Gouvernement du Pérou, y fut confirmé par Philippe V, aussitôt que ce Prince eut repris les rênes de la Monarchie Espagnole. Le Marquis s'attacha particulierement à mettre les Mines en valeur, par des saignées pour en faire écouler l'eau. En 1732, une petite Flotte de Pirogues Portugaises, partie de la Ville du Para, remonta le Fleuve des Amazones, jusqu'au Napo, qu'elle remonta aussi, pour former un établissement & bâtir un Fort à l'embouchure de l'Aguarico. C'étoit entreprendre sur les Missions des Jésuites Espagnols, & par conséquent sur les droits de la Couronne d'Espagne. Le Supérieur de ces Missions protesta contre l'usurpation des Portugais, & porta ses plaintes à l'Audience de Quito, d'où elles passerent au Viceroi du Pérou. Quelques Trouppes, en-

DESCRIPTION DU PEROU.

CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

Guerre du Paraguay.

voïées à la Riviere d'Aguarico, n'auroient pas eu de peine à déloger les Portugais de ce Poste, s'ils n'eussent pris volontairement le parti de se retirer : mais ce désistement ne fut pas de longue durée.

Un affaire d'une autre nature devint l'occasion d'une guerre, dont la singularité demande un peu d'explication (*). L'Audience de Chuquisaca avoit nommé pour Juge-Visiteur des Missions du Paraguay, Dom Joseph d'Antequera, Protecteur Fiscal des Indiens, & Chevalier de l'Ordre d'Alcantara. Les Jésuites, Curés de ces Missions, refuserent de consentir à sa visite, parceque leur honneur n'étoit point assez ménagé dans la forme de sa Commission. Ce refus lui fut signifié, avec des politesses qui devoient le satisfaire. Mais il n'en publia pas moins, dans la Ville de l'Assomption, où il s'étoit déja rendu, qu'aucune opposition ne seroit capable de l'arrêter. Une déclaration si brusque forma deux partis, l'un en faveur des Jésuites, l'autre pour l'exécution des ordres de l'Audience. La discorde s'étant répandue dans les lieux voisins, on vit bientôt en campagne deux petites Armées, qui se battirent avec beaucoup de furie. L'action fut très sanglante ; Antequera, que l'Audience avoit envain rappellé, fut toujours à la tête de ses Partisans, & n'en fut pas moins défait par ceux des Jésuites. Sur de nouvelles Lettres de rappel, il prit le parti de retourner à Chuquisaca, pour y justifier sa conduite. On l'accusa d'avoir eu dessein de se faire Roi du Paraguay. La vérité de ses intentions paroit d'autant plus difficile à pénétrer, que suivant le recit de M. d'Ulloa, les attaques & les défenses contenoient 5000 feuilles d'écriture. Un ordre du Viceroi le fit conduire à Lima, où plusieurs années furent emploïées à l'instruction de son Procès. Enfin, le Conseil des Indes aïant pressé le Viceroi de finir cette affaire, les opinions se trouverent partagées dans son Tribunal. Des quatre Auditeurs Roïaux, deux condamnerent Antequera sans appel ; un troisieme fut d'avis de le renvoïer devant le Conseil des Indes ; & le quatrieme refusa de le juger, sous prétexte que le tems lui avoit manqué pour l'examen des Pieces. Le Viceroi s'étant joint aux deux premiers, on dressa la Sentence, qui condamnoit Antequera à perdre la tête, & Dom Joseph de Mena, son Lieutenant, au gibet. Tout ce qu'il y avoit de Personnes distinguées, à Lima, demanderent grace pour les Coupables, ou du moins la liberté de l'appel au Conseil des Indes. La Populace, plus emportée dans sa faveur, témoigna hautement qu'elle étoit résolue de s'opposer à l'exécution du Jugement. Mais le Viceroi fut inexorable ; & craignant néanmoins les obstacles dont on le menaçoit, il fit venir secretement quelques Trouppes du Callao, pour renforcer la Garnison de Lima. Ensuite, aïant ordonné aux Officiers de faire tirer sur Antequera, au moindre mouvement qu'on feroit pour l'enlever, il fixa le jour de l'exécution. Ce fut le 5 Juillet 1731. Les deux Coupables furent conduits à l'échaffaut, dressé sur la grande Place, qui se trouva remplie d'une foule de Peuple. Un Particulier eut l'audace de s'avancer, & de crier trois fois, grace. Ce cri fut répeté par des milliers d'Habitans, & sembloit annoncer d'autres entreprises. Mais les Soldats, qui conduisoient Antequera, firent feu sur lui ; & de la même décharge, ils tuerent

(*) Comparez ce récit, qui est tiré de M. d'Ulloa, avec celui de l'Historien du Paraguay, Liv. 17 & 18.

ils tuerent deux Cordeliers, qui l'assistoient aux derniers momens de sa vie. A ce bruit, le Viceroi sortit de son Palais, & prit le Cheval d'un de ses Gardes, pour se rendre plus promptement sur la Place : mais sa présence ne faisant qu'irriter le Peuple, qui commençoit à s'armer de pierres, & de tous les instrumens de la fureur, il ordonna aux Trouppes de tirer sur la foule. Quelques-uns furent blessés, mais il n'en couta la vie à personne ; & cette fermeté aïant éloigné les plus séditieux, Mena fut exécuté sans aucune opposition. Philippe V, informé de cet événement, approuva la conduite du Viceroi ; & loin d'écouter les Plaintes des Cordeliers sur la mort de leurs Confreres, il fit faire des réprimandes à leur Chapitre, pour avoir osé demander raison d'un accident, qui ne pouvoit être attribué qu'au hazard.

DESCRIPTION DU PEROU.

CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

Cet exemple de sévérité rendit le Marquis de Castel Fuerte si terrible, que son nom seul arrêta les extorsions & soutint la Justice, pendant le reste de son Gouvernement.

XXXIV. Antonio de Mendoza.

Il le remit, au mois de Février 1736, à Dom Antonio de Mendoza, Marquis de Villa-Garcia. Ce fut dans cette année que les Mathématiciens de France & d'Espagne, envoïés pour la mesure des Degrés terrestres, près de l'Equateur, arriverent à Quito. Deux fameuses guerres donnerent un autre éclat au nouveau Gouvernement ; celle des Anglois, qui produisit les vaines entreprises de l'Amiral Vernon, suivies des brigandages plus heureux de l'Amiral Anson ; & celle des Indiens du Chili, dont l'opiniâtreté ne causa pas peu d'embarras aux Espagnols. Ce que la seconde eut de plus remarquable, c'est la politique du Chef des Rebelles, qui, pour faire entrer dans ses intérêts les Indiens convertis, comme les Idolâtres, publioit qu'il ne vouloit pas d'autre Religion que le Christianisme, promettoit d'établir des Ecoles pour instruire ses Partisans dans les Sciences, & de faire donner les Ordres sacrés à ceux qui se sentiroient de la vocation pour l'Etat Ecclésiastique, envoïa même une Ambassade aux Espagnols, pour leur demander des Jésuites, & faisoit toujours porter une Croix au milieu de son armée, avec une Image de la Sainte Vierge. Cette ruse eut d'abord quelque succès ; mais elle fut découverte, & la guerre n'en devint que plus furieuse. Ces Barbares n'avoient pas encore quitté les armes en 1744, lorsque les Mathématiciens Espagnols mirent à la voile pour retourner en Europe.

Le Marquis de Villa-Garcia, aïant remis le Gouvernement à son Successeur en 1745, mourut de maladie, le 15 Décembre 1746, à bord du Vaisseau François l'*Hector*, qui le ramenoit en Espagne. Lima lui est redevable d'une belle Statue équestre de Philippe V, placée sur le Pont de la Riviere de Rimac, par lequel on entre dans cette Ville.

XXXV. Joseph Manso y Velasco.

Dom Joseph Manso y Velasco, Comte de *Superunda*, Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, & Lieutenant Général des Armées d'Espagne, dernier Viceroi dont je trouve le nom, succeda au Marquis de Villa-Garcia le 12 Juillet 1745. Il étoit Gouverneur du Chili. L'année suivante, qui fut celle de la mort de Philippe V, & de l'avénement de Ferdinand VI au Trône, est mémorable à jamais dans les Fastes du Pérou par le tremblement de Terre qui détruisit entierement le Callao &

la Ville de Lima. M. d'Ulloa rapporte cet évenement au 28 d'Octobre (41).

§ III.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE DE LIMA ET DE TOUT LE PAÏS DES VALLÉES DU PÉROU.

INTRODUCTION.

ON a fait obſerver plus d'une fois, que ce qu'on nomme le Païs des Vallées, au Perou, eſt le long eſpace qui borde la Mer du Sud, entre Tumbez & Lima, juſqu'aux Montagnes qui portent le nom de Cordillieres. C'eſt proprement de cette belle Contrée qu'il eſt queſtion, dans cet article; car on a pris ſoin de joindre à la deſcription des autres, quelques remarques ſur les qualités de l'air, qui varie preſqu'à chaque Corrégiment, ſuivant la différence des ſituations. Celui de Lima & de tous les Païs des Vallées a des ſingularités, qui méritent une attention particuliere. Les Voïageurs anciens, comme les modernes, ſe ſont fort étendus ſur ces Phénomenes; & toutes leurs explications n'empêchent point que les cauſes ne demeurent toujours fort obſcures: mais comme on ne peut déſavouer que la Phyſique ne ſoit aujourd'hui beaucoup plus éclairée qu'elle ne l'étoit il y a deux ſiecles, il ne paroîtra pas ſurprenant qu'on donne ici la préference aux lumieres récentes, ſur celles de Gomera, d'Herrera, d'Acoſta, de Zarate, de Garcilaſſo, de Laet, & de tous ceux qu'on a pris pour guides dans les récits Hiſtoriques. Ajoutons que chaque Science aïant ſes bornes, hors deſquelles l'autorité de ceux qui les profeſſent n'eſt jamais du même poids, on doit toujours mettre beaucoup de diſtinction entre le ſentiment d'un Mathématicien ou d'un Phyſicien, ſur l'objet de ſes Etudes, & celui d'un Hiſtorien commun ou d'un ſimple Voïageur.

Différence de climat à la même hauteur.

Obſervons d'abord, avec M. d'Ulloa, qu'il ſeroit difficile de déterminer la température de Lima & ſes changemens, ſi l'on en devoit juger par ce qu'on éprouve dans une égale Latitude, à la partie Nord de l'Equinoxial. On ſe tromperoit, par exemple, ſi de ce que les hauteurs de Lima & de Carthagene, l'une à l'Hemiſphere boréal, l'autre à l'Hemiſphere auſtral, different peu entr'elles, on concluoit qu'il y a beaucoup de reſſemblance entre le climat de ces deux Villes; car, autant que celui de Carthagene eſt chaud & fâcheux, autant celui de Lima eſt agréable; & quoique les quatre ſaiſons de l'année y ſoient ſenſibles, il n'y en a aucune qui puiſſe paſſer pour incommode. Le Printems commence, à Lima, peu de tems avant la fin de l'année, vers la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre: ce qui ne regarde néanmoins que l'air; car les vapeurs, dont il étoit chargé tout l'Hiver, venant alors à ſe diſſiper, le Soleil recommence à paroître, & rend à la terre une douce chaleur, que l'abſence de ſes raïons lui avoit ôtée. Enſuite vient l'Eté, qui eſt chaud, ſans qu'on ſe plaigne de l'excès; parceque ſa chaleur eſt tem-

Saiſons de Lima

(41) *Ubi ſup*, Tom. II, pp. 316 & précédentes.

perée par les vents du Sud, qui soufflent modérément dans cette saison. L'Hiver commence au mois de Juin, ou dans les premiers jours de Juillet, & dure jusqu'en Novembre ouDécembre, avec un peu d'Automne entre-deux. C'est à la fin de l'Eté, que les vents du Sud commencent à souffler avec plus de force & à répandre le froid. Au reste le froid ne ressemble point à celui qu'on ressent, dans les lieux où l'on voit de la nége & de la glace; mais il est assez fort, pour faire quitter les habits légers, & prendre le drap, ou quelque étoffe de cette nature.

Description du Perou.

Climat, saisons, temperature, &c.

Deux causes produisent le froid qu'on éprouve dans ce Païs, comme on en a remarqué deux autres, qui produisent le même effet à Quito. Le froid de Lima vient premierement des vents du Pôle austral, qui conservent l'impression des néges & des glaces d'où ils sont partis. Mais peut-être ne la conserveroient-ils pas dans un si grand intervalle, c'est-à-dire, depuis la Zone glaciale jusqu'à la Zone torride, si la Nature n'y avoit pourvû; & c'est ici la seconde cause: pendant que l'Hiver dure, la terre se couvre d'un brouillard épais, comme d'un voile qui empêche les raïons du Soleil de pénétrer jusqu'à elle; de sorte que les vents, soufflant sous ce voile, conservent le froid qu'ils ont contracté dans des Païs naturellement froids. Ce brouillard n'enveloppe pas seulement tout le Canton de Lima; il s'étend vers le Nord, dans tout le Païs des Vallées. Il ne se borne pas à la terre, & couvre aussi l'Atmosphere maritime. Régulierement il se maintient sur la terre toute la matinée, jusqu'à dix ou onze heures, ou midi, au plus tard, qu'il recommence à s'élever, sans se dissiper entierement. Mais il n'offusque plus la vue: il cache seulement le Soleil pendant le jour, & les Etoiles pendant la nuit; car le Ciel demeure toujours couvert, soit que les vapeurs s'élevent, soit qu'elles s'étendent sur la terre. Quelquefois elles s'éclaircissent un peu, & laissent appercevoir l'image du Soleil, mais sans laisser sentir la chaleur de ses raïons. C'est une observation assez singuliere, qu'à deux ou trois lieues de Lima, depuis midi jusqu'au soir, les vapeurs se dissipent beaucoup plus que dans cette Ville, puisqu'elles laissent voir pleinement le Soleil & sentir ses raïons, qui y moderent le froid. Au Callao, par exemple, qui n'est qu'à deux lieues de Lima, les Hivers y sont beaucoup moins désagréables, & le Ciel moins embrumé.

Cause du froid de Lima.

Ce n'est que dans cette saison, que les vapeurs se résolvant en bruine fort menue, comme une espece de rosée, la terre est partout également humectée. Cette rosée se nomme *Garua*; elle fait renaître la verdure & les fleurs sur les Collines & les Côteaux, qui avoient paru arides tout le reste de l'année. Aussi le fort de l'Hiver n'est-il pas plutôt passé, que les Habitans des Villes s'empressent d'aller peupler les Campagnes. Jamais les *Garuas* ne sont assez fortes pour rendre les chemins plus difficiles. A peine sont-elles capables de pénétrer l'étoffe la plus légere, qu'on y auroit long tems exposée. Cependant elles suffisent pour pénétrer la terre, & pour en fertiliser la plus aride surface, parceque le Soleil ne peut les dessecher. Par la même raison, elles remplissent de boue les rues de Lima, en détrempant cette fiente, qu'on a représentée fort incommode en Eté.

Effet de la rosée au Perou.

Les vents, qui regnent en Hiver, ne sont pas précisément ceux du

Vents qui y regnent en Hiver.

DESCRIPTION DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

Sud, quoiqu'on leur donne ordinairement ce nom ; ils tournent un peu vers le Sud-Eſt, & ſoufflent continuellement entre Sud-Eſt & Sud. C'eſt du moins ce que les Mathématiciens obſerverent pendant deux Hivers, qu'ils paſſerent, l'un à Lima en 1742, l'autre au Callao en 1743. Le ſecond fut des plus rigoureux qu'on eut jamais ſentis dans toute cette partie de l'Amérique, juſqu'au Cap de Horn. Dans le Chili, à Valdivia, à Chiloé, il fut proportionné à la hauteur du Pôle. A Lima, il cauſa des conſtipations & des fluxions, qui emporterent beaucoup de monde.

Jamais de pluie dans les Vallées du Pérou.

Une ſingularité fort étrange des Vallées du Pérou, c'eſt qu'il n'y tombe jamais de pluie ; ou, pour emploïer l'expreſſion de M. d'Ulloa, jamais les nuages ne s'y réſolvent en eaux formelles. Divers Voïageurs (42) en ont cherché la cauſe. Les uns ont cru la trouver dans les vents du Sud, qui, ſoufflant ſans ceſſe, tiennent dans une continuelle agitation, vers le même côté, les vapeurs de la terre & de la Mer. Comme elles ne s'arrêtent en aucun lieu de l'une & de l'autre, faute d'un vent qui les repouſſent, ces Voïageurs Philoſophes ont conclu qu'elles ne peuvent s'unir & ſe condenſer, juſqu'à former des gouttes d'eau que leur poids ſoit capable de précipiter vers la terre. D'autres ont prétendu que le froid apporté par les vents du Sud tenant pendant toute l'année cette Atmoſphere dans un certain degré égal, à meſure que ces vents groſſiſſent les particules de l'air, ſoit par les particules ſalines, dont ils les pénetrent, & dont ils ſe chargent en traverſant l'Atmoſphere maritime, ſoit par les particules nitreuſes dont ces Régions abondent ; ces mêmes vents n'ont pas un mouvement aſſez fort, pour unir les vapeurs de la terre juſqu'à leur faire former des gouttes d'eau d'un poids ſupérieur à celui des particules d'air. M. d'Ulloa, ſans entreprendre de réfuter ces ſolutions, haſarde auſſi ſon ſentiment, & le fonde ſur des principes de fait, qu'il croit capables, dit-il, non-ſeulement de guider ceux qui s'emploieront à la même recherche, mais encore ceux qui voudront juger de la ſolidité de toutes les explications.

Explication de M. d'Ulloa.

Il établit premierement, que dans tout le Païs des Vallées, il ne regne pendant toute l'année, aucun autre vent que ceux qui viennent du Pôle auſtral, c'eſt-à-dire du Sud au Sud-Eſt (43), tant ſur terre que juſqu'à une certaine diſtance des côtes de Mer ; ſurquoi, il remarque néanmoins qu'en certaines occaſions, ces vents ſe calment tout-à-fait, & qu'alors on ſent, du côté du Nord, une certaine moiteur dans l'air, quoique très foible, dont ſe forme le brouillard. 2°. Les vents du Sud ſoufflent ſur terre avec plus de force, en Hiver, qu'en Eté. 3°. Quoiqu'on ne voie point de pluie formelle dans les Vallées, on y éprouve les petites bruines qui ſe nomment *Garuas* ; & ces bruines, qui ſont preſque continuelles en Hiver, n'arrivent jamais en Eté. 4°. Pendant les Garuas, les nuages, brouillards, ou vapeurs, qui s'élevent de la terre, y reſtent comme attachés ; & le même brouillard, qui ſe réſout en Garua, com-

(42) Outre ceux qu'on vient de nommer, M. Frezier & M. Gentil de la Barbinais ont donné chacun leur explication.

(43) D'autres prétendent qu'ils viennent entre le Sud & le Sud-Oueſt ; mais on vient de voir une expérience de deux Hivers, qui les dément.

Climat, saisons, temperature, &c.

mençant par la moiteur, peu à peu l'humidité devient plus ſenſible, juſqu'à ce que le brouillard étant arrivé à ſa plus grande condenſation, on diſtingue les petites gouttes qui s'en ſéparent. Cette remarque ſe faiſant même dans les Païs froids, il n'eſt pas étonnant que la même choſe arrive ici. 5°. En Eté, l'action du Soleil ſur la terre fait ſentir une très grande chaleur dans toutes ces Vallées; d'autant plus grande, que les raïons agiſſant ſur le ſable, la réverbération doit l'augmenter encore, ſurtout ſi l'on n'oublie point que le vent eſt alors très foible. 6°. Dans les Vallées, on a vu quelquefois la nature ſe démentir & produire des pluies formelles, comme on l'a rapporté dans la Deſcription des Corrégimens de Chocopé, de Truxillo & de Tumbez; avec cette particularité, que non-ſeulement les vents n'avoient point varié, mais que s'étant maintenus au Sud, ils avoient été beaucoup plus forts, à l'arrivée des pluies, qu'ils ne le ſont dans les Etés & les Hivers ordinaires. Ces ſix principes ſont ſi propres au climat des Vallées, qu'ils peuvent être appliqués à toutes leurs parties.

Là deſſus, pour donner une ſolution qui s'accorde de tout point avec l'expérience, M. d'Ulloa regarde comme accordé, que le vent ſouffle avec plus de force dans certains eſpaces de l'Atmoſphere que dans d'autres. Ce n'eſt pas, dit-il, immédiatement ſur la ſurface de la Terre, que le vent a ſa plus grande force; cette expérience peut ſe vérifier partout. Il en prend droit de poſer, avec quelque certitude, que les vents du Sud portent leur plus grande force, par un intervalle de l'Atmoſphere un peu ſéparé de la Terre, mais non pas au point de ſurpaſſer celui où ſe forme la pluie, ou dans lequel les particules d'eau, que les vapeurs renferment, ſe réuniſſent pour compoſer des gouttes de quelque poids. Dans ce Païs on voit que les nuées, ou les vapeurs, qui s'élevent au-deſſus de cet eſpace, c'eſt-à-dire celles qui s'élevent le plus, ſont venues beaucoup plus lentement que celles qui ont le vent au-deſſous d'elles. Souvent hors des Vallées, ces nuages ſe meuvent dans un ſens contraire à celui des gros nuages qui ſont au-deſſous. On peut donc ſuppoſer, avec une parfaite vraiſemblance, que la partie de l'Atmoſphere, où les vents ſoufflent d'ordinaire avec le plus de force, eſt la même où ſe forme la groſſe pluie.

Venons à l'explication. M. d'Ulloa juge qu'en Eté l'Atmoſphere étant plus rarefié, le Soleil par l'influence de ſes raïons attire les vapeurs de la terre, & les raréfie au même degré que l'Atmoſphere; parceque ſes raïons, tombant perpendiculairement, ont plus de force pour faire lever les vapeurs, qui, venant à toucher la partie inférieure à la Région de l'Atmoſphere où les vents ſoufflent avec le plus de force, ſont emportés par ces mêmes vents, qui ne leur laiſſent pas le tems de s'élever dans cette Région, pour s'y unir & former des gouttes, ſans quoi il ne ſauroit y avoir de pluie. D'ailleurs, à meſure que les vapeurs s'élevent de la terre, elles prennent leur cours par cette partie inférieure de l'Atmoſphere; & les vents étant ici continuels, ils emportent ces vapeurs, rarefiées par la chaleur du Soleil. La trop grande activité de cet Aſtre les empêche auſſi de s'unir; & de-là vient qu'en Eté l'Atmoſphere eſt claire & dégagée de vapeurs. En Hiver, les raïons du Soleil ne tombant qu'obliquement ſur la Terre,

Description du Perou.

Climat, saisons, temperature, &c.

l'Atmoſphere reſte condenſée ; & l'air qui vient des Parties Auſtrales l'eſt davantage, parcequ'il eſt chargé de cette coagulation naturelle que les glaces lui communiquent, & qu'il communique à ſon tour aux vapeurs.

Cette Doctrine ſe trouve ici fortifiée par d'autres raiſonnemens : après quoi M. d'Ulloa continue d'expliquer d'où ſont venues les pluies abondantes, qu'on n'a pas laiſſé de voir deux fois dans certaines parties des Vallées. Ces accidens étant arrivés en Eté, il croit pouvoir conclure de leurs circonſtances, que les vents d'Eſt, aïant été plus forts ces années-là qu'à l'ordinaire, & s'étant plus avancés ſur le Continent, ont couru par cet eſpace ſupérieur où les vents du Sud paſſent avec le plus de force & de rapidité, & les ont contraints de changer de Rhumb. Comme ceux-ci ne pouvoient prendre, en rebrouſſant, le Rhumb qu'ils avoient tenu, parcequ'ils en étoient empêchés par la continuité des autres, ils quittoient néceſſairement cette Région, pour la ceder à un plus grand poids ; & deſcendant au-deſſous des vents d'Eſt, ils ſe trouvoient plus proches de la terre. Alors, les vapeurs qui en ſortoient pendant tout le jour, après avoir couru dans un certain eſpace avec le vent le plus bas, s'élevoient juſqu'à la Région où l'autre vent regnoit, & refoulées par celui-ci, elles avoient le tems de ſe condenſer en pluie, ſurtout lorſque l'activité du Soleil commence à décliner. Auſſi la pluie ne commençoit-elle que vers le ſoir ; d'ailleurs on nous avertit que les vents d'Eſt, dans les Climats où ils ſont réguliers, ne ſoufflent avec force que depuis le coucher du Soleil juſqu'à l'Aurore, & que la pluie ceſſoit le matin, lorſqu'ils commençoient à s'affoiblir. Au contraire les vents de Sud ſoufflant tout le jour, & ne trouvant dans la partie ſupérieure de l'Atmoſphere aucun vent qui leur fit obſtacle, ils emportoient avec eux les vapeurs, à meſure qu'elles s'élevoient, & l'air demeuroit ſerein.

Si l'on peut dire que régulierement il ne pleut jamais à Lima & dans les Vallées, jamais on n'y voit non plus d'orage. Les Habitans qui n'ont jamais voïagé, ni dans les Montagnes, ni à Guayaquil, ni au Chili, ou dans d'autres lieux, ignorent ce que c'eſt que le Tonnerre & les Eclairs ; & leur fraïeur eſt égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils entendent l'un & qu'ils voient les autres. Mais il n'eſt pas moins ſurprenant que ce qui eſt inconnu dans les Vallées ſoit très fréquent à 30 lieues de Lima vers l'Eſt ; car de ce côté-là, c'eſt à-peu-près la diſtance des Montagnes. Les pluies & les orages y ſont auſſi réguliers qu'à Quito.

Les vents, quoique conſtans à Lima, varient néanmoins un peu, mais preſqu'imperceptiblement. Ils ſont d'ailleurs fort modérés dans toutes les ſaiſons ; & ſi cette Ville n'étoit pas ſujette à d'autres incommodités, ſes Habitans n'auroient rien à deſirer pour l'agrément de la vie. Mais la Nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. A ces vents des Terres Auſtrales, qui ſe font généralement ſentir dans les Vallées, ſuccedent quelquefois des vents de Nord, ſi foibles à la vérité & ſi imperceptibles, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les Girouettes & les Banderolles des Vaiſſeaux. C'eſt une petite agitation de l'air, qui ſuffit pour faire remarquer que les vents du Sud ne regnent point. Elle arrive régulierement en Hiver, & c'eſt par ce chan-

Climat, saisons, temperature, &c.

gement que les brouillards commencent ; ce qui paroît conforme à l'explication de M. d'Ulloa sur le défaut de pluie. Mais ce léger souffle a des qualités si particulieres, que lorsqu'il commence, & même avant que le brouillard soit condensé, les Habitans en ressentent les effets, par de violens maux de tête, qui les dispensent de quitter leur lit pour s'assurer de la disposition de l'air.

Insectes de Lima.

Un autre fléau, dont tous les soins & les préparatifs ne garantissent personne, ce sont les Puces & les Punaises. Les Voïageurs attribuent la prodigieuse multitude de ces Insectes au crotin, dont on a remarqué que les rues sont toujours remplies ; il n'y a point de Maisons qui en soient exemptes, & où l'on ne voie tomber sans cesse des Punaises & des Puces à travers les ais. Les Mosquites n'y sont gueres moins communs ; mais il est plus aisé de s'en défendre. On ne voit d'ailleurs, à Lima & dans toutes les Vallées, aucune espece d'Animaux ni de Reptiles venimeux.

Maladies communes aux Habitans.

Les maladies, qui y font le plus de ravage, sont les fievres malignes, intermittentes & catharreuses, les pleurésies & les constipations. La petite vérole, qui regne à Lima comme à Quito, n'y est pas annuelle ; mais elle emporte toujours un grand nombre d'Habitans. Les *Pasmes* y sont encore plus dangereux. Cette maladie, qui n'est pas connue à Quito, mais dont on a déja parlé dans la Description de Carthagene, se divise en Pasme commun, ou *partial*, & en Pasme malin, ou *d'arc*. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque autre maladie aigüe. On échappe souvent au premier, quoiqu'il emporte quelquefois les Malades en quatre ou cinq jours, qui est le tems ordinaire de sa durée : mais le Pasme malin ne fait pas languir long-tems. Deux jours mettent un Homme au tombeau.

Pasme, terrible maladie. En quoi elle consiste.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entiere inaction, & à racourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête. Ajoutez une humeur mordicante, qui se répand dans toutes les membranes, & qui y cause des douleurs insuportables, mais plus encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre si fort par des mouvemens convulsifs, qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment ; & quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir, même avec force.

Dans le Pasme partial, le pouls n'est pas plus élevé que dans la maladie qui le précede ; il arrive même que la fievre diminue : dans le Pasme d'arc elle augmente, parceque le mal accelere la circulation. Mais l'un & l'autre sont accompagnés régulierement d'une léthargie, qui n'empêche pas néanmoins que les douleurs ne se fassent sentir avec assez d'activité, pour faire jetter des cris lamentables. Le Pasme malin, ou d'arc, tire ce nom de ce qu'au commencement du mal, sa malignité est si grande, qu'elle commence à causer une contraction dans les nerfs qui accompagnent les vertebres de l'épine du dos, depuis le cerveau en bas ; & cette contraction augmente tellement, que le corps du Malade se courbe en arriere comme un arc, & que tous ses os se disloquent (*). Sa douleur doit être extrême ; & si l'on y joint les maux communs aux deux Pasmes, on

(*) Le P. Feuillée a donné aussi la description & des exemples de ce mal. Tom. I, pag. 474.

DESCRIPTION DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

ne sera pas surpris qu'il perde bien-tôt le sentiment & la respiration. C'est ordinairement dans un de ces accès de léthargie qu'il expire.

La maniere de traiter cette maladie est d'empêcher, autant qu'il est possible, l'air de pénetrer dans le lit du Malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours grand feu, afin que la chaleur ouvre les pores & facilite la transpiration. On donne des lavemens, pour moderer le feu intérieur; tandis qu'à l'extérieur, pour adoucir les parties, on emploie les Onguens & les Cataplasmes. On se sert aussi des cordiaux, des diurétiques, & quelquefois du bain, pour arrêter les progrès de l'humeur maligne; mais le bain n'est jamais emploié que le premier jour, avant que le mal soit dans sa force.

Fâcheuse maladie des Femmes de Lima.

Entre les infirmités des Femmes de Lima, on en compte une, non-seulement fréquente, mais fort contagieuse & presqu'incurable. C'est un Cancer à l'Uterus, qui leur cause d'abord des douleurs si vives, qu'elles ne font que gémir. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues; elles maigrissent, & tombent dans une langueur qui les conduit à la mort. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, pendant lesquels les douleurs & les évacuations diminuent. Mais, tout-d'un-coup, elle recommence avec plus de force que jamais. Elle est si trompeuse, qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du visage, ni par l'altération du pouls, ni par aucun autre symptôme, jusqu'à ce qu'elle soit à son dernier période. Elle est si contagieuse, qu'on la gagne en s'asseïant sur la chaise ordinaire d'une personne qui en est atteinte, ou pour avoir porté un de ses habits : mais cette contagion se borne aux Femmes; car elles ne laissent pas de vivre avec leurs Maris, jusqu'au moment où l'excès du mal les jette dans l'abbattement qu'on a représenté. On attribue cette dangereuse maladie à deux causes; l'abondance des odeurs, dont les Femmes sont toujours munies, & le mouvement continuel qu'elles se donnent dans leurs Calêches : M. d'Ulloa doute avec raison de la seconde.

La maladie vénérienne est aussi commune à Lima & dans les Vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique méridionale On n'y apporte pas plus de soin à la guérir, & le sort commun de tous ceux qui en sont atteints, est de la porter jusqu'au tombeau.

Tremblemens de terre.

Mais de tous les maux qui se font sentir au Pérou, il n'y en a point de comparable aux Tremblemens de terre. Le Païs y est si sujet, que ses Habitans vivent dans de continuelles allarmes. Les secousses sont subites, & se suivent ordinairement de près, avec un si furieux trémoussement, qu'il inspire de la terreur aux plus braves. M. d'Ulloa en fait une peinture, qu'on traiteroit de poétique, si elle n'étoit d'un grave Mathématicien, qui ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin. « Quelqu'inopinés, dit-il, que soient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avants-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire, une minute avant les secousses, on entend, dans les concavités de la terre, un bruit sourd, qui ne s'arrête pas où il se forme, mais qui se répand sous terre en divers endroits. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de

Description de ses effets.

» terre

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

» terre. Ils aboient, ou plûtôt ils poussent des hurlemens fort lugubres. » Les Bêtes de charge, & les autres Animaux qui marchent dans les rues, » s'arrêtent tout court ; & par un instinct naturel, ils écartent les jambes, » pour ne pas tomber. Mais rien n'approche point de l'effroi des Habi- » tans. Au premier indice, ils quittent leurs Maisons, la terreur peinte » sur le visage, & courent vers les grandes rues, pour y chercher une » sûreté qu'ils ne trouvent point sous leurs toîts. Leur précipitation est » extrême. Ils sortent dans l'état où ils se trouvent, & sans y faire réfle- » xion. Si c'est la nuit, pendant qu'ils étoient à reposer, ils sortent nus, » ils ne se couvrent pas même d'une Robbe ; & si, dans une consterna- » tion si génerale, ce spectacle pouvoit être regardé de sang froid, tant » de figures singulieres feroient une scene fort comique. Qu'on se repré- » sente avec cela les cris des Enfans, les lamentations des Femmes, qui » invoquent toutes les Puissances du Ciel, celles mêmes des Hommes, » & les hurlemens des chiens, qui continuent ; c'est une épouvantable con- » fusion, qui dure bien plus long-tems que les secousses, parceque l'ex- » périence aïant appris qu'elles peuvent se réiterer, & que les malheurs, » qui ne sont point arrivés dès les premieres, sont souvent causés par cel- » les qui les suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi (44).

Heure précise des Tremblemens de 1742.

Le même Voïageur, se trouvant à Lima en 1742, eut la curiosité de marquer l'heure précise des tremblemens de terre qu'on y essuïa. Il nous donne le résultat de ses Observations. 1. Le 9 de Mai, à neuf heures un quart. 2. Le 19 du même mois, vers minuit. 3. Le 27, à 5 heures 35 minutes du soir. 4. Le 12 de Juin, à cinq heures trois quarts du matin. 5. Le 14 d'Octobre, à neuf heures du soir. Ces cinq tremblemens ne sont que les plus considerables d'une seule année, & durerent au moins une minute. M. d'Ulloa remarque qu'ils sont arrivés indifféremment pendant le flux ou reflux de la Marée, & jamais au flux parfait ni au reflux total ; ce qui ne s'accorde point avec l'opinion de ceux qui prétendent que les tremblemens n'arrivent que dans les six heures de reflux ou de basse Marée. Mais cette supposition, qu'ils n'ont hazardée que pour étaïer leur systême, n'est pas moins contraire à d'autres Observations.

Nombre des Tremblemens de Lima depuis sa fondation.

Le premier tremblement de terre qu'on ait ressenti à Lima, depuis l'établissement des Espagnols, arriva quelques années après la fondation de cette Ville ; mais elle en reçut peu de dommage, & tout le mal alla tomber sur Arequipa, qui fut entierement ruinée. En 1586, le 9 de Juillet, Lima fut si maltraitée, que ceux qui échaperent au danger fonderent une Fête d'actions de graces, qui se célebre encore le jour de la Visitation de Sainte Elisabeth. En 1609, on y essuïa le même désastre. Il fut plus terrible encore, le 27 Novembre 1630 : la Ville, menacée de sa ruine entiere, célebre tous les ans la Fête de sa préservation, sous le titre de Notre-Dame du Miracle. En 1655, le 13 Novembre, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices & quantité de Maisons. Sa violence & sa durée obligerent les Habitans, d'aller passer plusieurs jours dans les Campagnes. Le 17 Juin 1678, les Eglises souffrirent beaucoup, & diverses Maisons furent renversées. On compte entre les plus furieux trem-

(44) Voïage au Pérou, Tom. I, 2 part. L. 5, chap. 7.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

blemens celui du 20 Octobre 1687, qui, aïant commencé à quatre heures du matin, ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs Maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet, les secousses recommencerent deux heures après & ne laisserent rien d'entier dans la Ville; avec ce bonheur pour le reste des Habitans, qu'aïant été avertis par les premieres, le tems ne leur avoit pas manqué pour se sauver par la fuite. Dans cette reprise, la Mer se retira sensiblement de ses bornes; à son retour, elle les excéda par de si hautes Montagnes d'eau, que le Callao & d'autres lieux se trouvant tout-d'un-coup inondés, tous leurs Habitans furent noïés. Le 29 Septembre 1697, le 14 Juillet 1699, le 6 de Février 1716, le 8 Janvier 1725, & le 2 Décembre 1732, les secousses furent violentes, & causerent beaucoup de dommage aux Maisons. On compte trois tremblemens dans chacune des années 1690, 1734, & 1743; cinq grands, & plusieurs moins considérables en 1742.

Dernier tremblement qui a ruiné cette Ville.

Mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 Octobre 1746, puisqu'il causa plus de mal que tous les autres ensemble. A dix heures & demie du soir, cinq heures & trois quarts avant la pleine Lune, les secousses commencerent avec tant de violence, que dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, & les Habitans, qui ne se hâterent pas de fuir, ensevelis sous leurs ruines. La tranquillité, qui succeda, ne fut pas de longue durée. On compta jusqu'à deux cens secousses en 24 heures; & jusqu'au 24 Février de l'année suivante, on en avoit compté, suivant la derniere Relation, 451, dont plusieurs n'avoient pas été moins fortes que les premieres, quoiqu'elles eussent duré moins.

Ses suites funestes

Dans le même tems, le Callao éprouva la même infortune: mais la perte de ses édifices ne fut rien, en comparaison de ce qui la suivit. La Mer, s'étant retirée, comme on l'avoit vû dans d'autres tems, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur le Callao, dont elle fit un abîme d'eau. Elle se retira une seconde fois, pour revenir plus furieuse encore; & par une nouvelle inondation, elle engloutit si totalement cette malheureuse Ville, qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du Fort de Sainte Croix. Il y avoit alors 23 Vaisseaux à l'ancre dans le Port: dix-neuf furent submergés; & les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurerent embourbés dans la terre à une distance considerable du rivage. Les autres Ports de cette Côte eurent le même sort; entr'autres Cavalla & Guanapé. Les Villes de Chancay & de Gaura, & les Vallées de la Barranca, de Supé & de Pativilca, furent ruinées aussi par le tremblement de terre. Les cadavres, qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 du mois d'Octobre, étoient au nombre de 1300; sans y comprendre une infinité d'Estropiés. Au Callao, de quatre mille Habitans qu'on y comptoit, il n'en échappa que deux cens; & de ce nombre, 22 furent conservés par ce même pan de mur, qui sert comme de monument au malheur de cette Ville.

Autres évenemens qui l'accompagnerent.

La même nuit, un Volcan, qui s'ouvrit tout-d'un-coup à Lucanas, vomit une si grande quantité d'eau, que toutes les Campagnes voisines en furent couvertes. Trois autres Volcans creverent dans la Montagne qui se nomme *Convensiones de Caxamarquilla*, & répandirent aux environs la

même abondance d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avoit entendu à Lima un bruit souterrain, tantôt semblable à des gémissemens, tantôt à plusieurs coups de Canon. On continua de les entendre, pendant la nuit qui suivit le tremblement de terre, lorsqu'ils ne pouvoient être confondus avec d'autres bruits; apparemment parceque la matiere inflammable n'étant pas tout-à-fait éteinte, la cause des mouvemens de la terre n'étoit pas finie.

Description du Perou.

Climat, saisons, temperature, &c.

Opinion de M. d'Ulloa sur les tremblemens du Pérou.

Sans s'écarter de l'opinion commune, sur la cause des Tremblemens de terre, M. d'Ulloa cherche, dans l'expérience, de nouveaux secours pour expliquer ce qui les rend si fréquens au Pérou. Dans cette Région, dit-il, on apprend plus qu'en nulle autre, par le grand nombre de Volcans dont les Cordillieres sont remplies, que lorsqu'un Volcan vient à crever, il donne une si furieuse secousse à la Terre, que les Villages voisins en sont ordinairement détruits. Cette secousse, qu'on peut déja nommer un tremblement de terre, n'arrive pas si ordinairement dans les éruptions où les ouvertures sont déja faites; où si l'on sent alors quelque tremoussement, il est léger. Ainsi dès que la bouche, ou le soupirail du Volcan, est ouvert, les secousses cessent, quoique la matiere recommence à s'enflammer. Personne n'ignore aujourd'hui que ces Volcans sont causés par les parties sulphureuses, nitreuses, & autres matieres combustibles renfermées dans les entrailles de la terre; qui s'étant unies, & formant une espece de pâte, préparée par les eaux souterraines, fermentent & s'enflamment. Alors, le vent, ou l'air, qui remplissoit leurs pores, se dilate; & son volume s'accroît excessivement, en comparaison de celui qu'il avoit avant l'inflammation, & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une Mine, avec cette différence, néanmoins, que la poudre disparoît aussi-tôt qu'elle est en feu; au lieu que le Volcan, une fois allumé, ne cesse de l'être qu'après avoir consumé toutes les matieres huileuses qu'il contenoit en abondance, & qui étoient liées avec sa masse. M. d'Ulloa se figure deux sortes de Volcans; les uns contraints, ou gênés; les autres dilatés. Les premiers ont, dans un petit espace, quantité de matiere inflammable; & les autres n'ont qu'une certaine quantité de la même matiere dans un large espace. Ceux-là se trouvent ordinairement dans le sein des Montagnes, qui sont les dépositaires naturels de cette matiere. Les seconds, quoique nés souvent des premiers, ne laissent pas d'en être indépendans: ce sont des rameaux, qui s'étendent de divers côtés sous les Plaines, sans aucune correspondance avec la Mine principale. Dans ces suppositions, il paroît certain qu'un Païs, où les Volcans, c'est-à-dire les grands dépôts de ces matieres, sont plus communs, s'en trouvera plus *veiné*, plus *ramifié* dans ses Plaines, & que par conséquent il sera plus sujet aux tremblemens de terre, par la fréquente inflammation qui survient lorsque ces matieres ont assez fermenté pour s'enflammer.

Outre la lumiere naturelle, qui dicte qu'un Païs, où les Volcans sont en grand nombre, doit contenir aussi beaucoup de rameaux de la matiere qui les forme, l'expérience le démontre au Pérou, puisqu'on y rencontre à chaque pas du Salpêtre, du Soufre, du Vitriol, du Sel & d'autres Phlogistiques. Le terrein des Vallées est spongieux & creux, autant, &

DESCRIPTION DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS : TEMPERATURE, &c.

plus même, que celui de Quito. Ses concavités & ses pores font qu'il est humecté, par beaucoup d'eaux souterraines. D'ailleurs les eaux des glaces, qui se fondent continuellement dans les Montagnes, n'en tombent que pour se filtrer par les porosités de la terre, & pour se répandre dans ses cavités, où elles humectent, unissent, & convertissent en pâte les matieres sulphureuses & nitreuses : & quoique ces matieres ne soient pas là aussi abondantes que dans les Volcans, elles le sont néanmoins assez, pour s'enflammer & pousser l'air qu'elles contiennent. Cet air, aïant la facilité de s'incorporer dans celui des pores des cavités, ou veines de la terre, & le comprimant par son extension, fait effort pour le dilater, en lui communiquant la raréfaction dont il participe, & qui est une suite naturelle de l'inflammation. Il se trouve trop à l'étroit dans sa prison, il continue son effort pour en sortir ; & cette action même ébranle tous les espaces par lesquels il tâche de s'échapper, jusqu'à ce qu'enfin il sort par l'endroit qui lui résiste le moins, & le laisse quelquefois ouvert, quelquefois fermé, par le mouvement même de la secousse : s'il sort par divers endroits, ce qui arrive lorsqu'il trouve partout la même résistance, les ouvertures qu'il se fait sont ordinairement plus petites, & la secousse n'en laisse aucun vestige. D'autres fois, quand les concavités de la terre sont si grandes, qu'elles forment de spacieuses cavernes, non-seulement il crevasse le terrein, & le gerse à chaque tremblemenr de terre, mais il l'enfonce même en partie. Cette Doctrine, fondée sur l'expérience, fut confirmée pour M. d'Ulloa par ses propres observations, près du Bourg de Guaranda, dans le Corrégiment de Chimbo. Un tremblement de terre y enfonça la terre d'une vare de profondeur, d'un côté de la crevasse, & laissa, de l'autre côté, le terrein plus haut de la même mesure, mais avec quelques inégalités. Jamais cette circonstance n'avoit été remarquée dans le même lieu.

Le bruit qui précede les tremblemens, semblable à celui du tonnerre, & qui se fait entendre à une grande distance, s'accorde fort bien avec leur cause & leur formation. Il ne peut provenir que de cet air enflammé & rarefié, qui cherche à sortir. On observe que lorsque la terre s'ouvre, & que cette quantité d'air comprimé s'échappe, on ne voit ni le feu ni la lumiere que répandent les Volcans. C'est que ce feu, ou cette lumiere, n'existe qu'au moment de l'inflammation, & que l'air, répandu par toutes les veines de la terre, s'évanouissant par sa dilatation, la lumiere devient imperceptible. On doit supposer que depuis l'inflammation jusqu'à l'effet, il y a quelque intervalle de tems, mais fort court. Une autre raison du peu de durée de la flamme, c'est que la matiere qui s'allume contenant moins de parties solides & huileuses que les Volcans, qui en ont une quantité prodigieuse en comparaison, celles qui s'allument en effet ne s'élevent pas du lieu où elles s'enflamment, jusqu'à la superficie de la terre. On peut ajouter que ce lieu n'étant pas celui où la matiere étoit renfermée, mais celui par lequel elle se fait ouverture, pour chasser la quantité d'air qu'elle raréfie, la lumiere se perd dans les espaces de la terre où elle se répand ; de sorte qu'il n'est pas possible de la voir, lorsque le vent vient à s'échapper. Cependant on a quelquefois ap-

perçu de la lumiere, mais plus souvent de la fumée ; quoiqu'il soit assez ordinaire que cette fumée se confonde avec la poussiere, qui s'éleve de la terre dans le tremblement.

Description du Perou.

Climat, saisons, temperature, &c.

Les tremblemens de terre sont répétés à peu de distance l'un de l'autre, & se renouvellent, peu de jours après s'être plusieurs fois succedés. La cause en est sensible. C'est que la matiere étant répandue en divers endroits, en diverses portions, avec différens degrés d'aptitude à s'enflammer, une portion s'allume avant l'autre, suivant que chacune est plus ou moins préparée ; & de-là vient aussi la différence des secousses, qui se suivent à différente distance, les unes plus fortes que les autres. Une portion de matiere, qui peut avoir acquis avant les autres la derniere disposition à s'enflammer, s'enflamme effectivement, & sa chaleur actuelle hâte la disposition des autres, qui ne l'avoient point encore. Ainsi celles qui ne se seroient enflammées que dans plusieurs jours, ou quelques semaines, deviennent propres à produire leur effet en peu de jours, par le secours du feu qui les perfectionne en les touchant. Les secondes secousses sont toujours plus fortes & font plus de ravage que les premieres ; parceque sans être considerable, le feu de la premiere matiere qui s'enflamme suffit pour hâter la fermentation d'une grande quantité de matiere, & celle qui s'allume ensuite doit avoir par conséquent beaucoup plus de force.

§ IV.

Mœurs, Usages et qualités des Péruviens.

Introduction.

Nos derniers Voïageurs représentent les Habitans naturels de l'ancien Empire du Pérou, si différens aujourd'hui de ce qu'ils étoient au tems de la Conquête, qu'on a peine à concilier les peintures modernes avec celles des premieres Relations. Les Ecrivains des derniers tems s'étonnent eux-mêmes, de se trouver comme en contradiction avec les anciens. » Je ne » sais que penser, dit M. d'Ulloa, en voïant les choses si changées. D'un » côté, je vois des débris de Monumens, des restes de superbes édifices » & d'autres ouvrages magnifiques, qui ont signalé la police, l'industrie, » la législature des Péruviens, & qui ne permettent pas à ma raison de » douter des témoignages historiques. De l'autre, je vois une Nation plon- » gée dans les plus profondes ténebres de l'ignorance, pleine de rusticité, » & peu éloignée de cette barbarie qui rend les Sauvages à-peu-près sem- » blables aux Bêtes féroces ; & le témoignage de mes propres yeux me » fait presque douter de ce que j'ai lû. Comment concevoir qu'une Na- » tion, assez sage pour avoir fait des Loix équitables, & formé un Gou- » vernement aussi singulier que celui sous lequel elle vivoit, ne conserve » plus aucune marque du fond d'esprit & de capacité, sans lequel il est » évident qu'elle n'a pu regler avec tant de sagesse toute l'œconomie de » la vie civile (45) » ? Sur le récit que nous avons fait de l'origine de ce Gouvernement, on pourroit répondre au savant Mathématicien, que

(45) Voïage au Pérou, Tom. I, Liv. 6. chap. 6.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens.

la sagesse nécessaire en effet pour le former, comme pour le soutenir, devant être uniquement attribuée aux Incas, les Sujets peuvent avoir toujours été fort grossiers, quoique soumis à des Loix sages, & conduits par des Maîtres éclairés (46) : mais sans s'arrêter à des raisonnemens, dont il y auroit moins de lumiere à tirer que de la simple exposition des faits, on prend le parti de présenter les deux Tableaux dont la différence paroît faire un sujet d'étonnement; c'est-à-dire qu'après avoir peint les Habitans du Perou tels que nos derniers Voïageurs les ont vûs, on donnera successivement l'ancienne peinture.

Peruviens modernes.

François Correal, M. Frezier & M. d'Ulloa, les plus modernes, & sans contredit les plus exacts des Voïageurs modernes, assurent également que dans l'état où sont aujourd'hui les Indiens du Pérou, il est très difficile de définir leurs véritables qualités, & de faire une fidele description de leurs usages. En les envisageant comme des créatures humaines, les bornes de leur esprit, dit M. d'Ulloa, paroissent fort au-dessous de l'excellence naturelle de l'ame; & leur imbécillité est si excessive, qu'à peine croit-on les pouvoir placer au-dessus des Bêtes. Quelquefois même l'instinct de la nature leur manque. D'un autre côté, il n'y a pas de Peuples au monde qui aient plus de compréhension, avec une malice plus réfléchie. Cette inégalité peut laisser du doute au plus habile Homme : s'il ne juge d'eux que par les premieres actions qu'il leur verra faire, il sera porté à les prendre pour des gens d'un esprit vif; mais s'il observe leur rusticité, l'extravagance de leurs opinions, & leur maniere de vivre, il sera tenté de les mettre au rang des Brutes.

Leur caractere géneral.

Leur indifférence est telle pour les choses du monde, que si elle ne s'étendoit pas jusqu'à celles d'une autre vie, on pourroit dire que le siecle d'or n'a jamais existé plus réellement que pour eux. Rien n'altere la tranquillité de leur ame. Ils sont également insensibles aux prospérités & aux revers. Quoiqu'à demi nus, ils paroissent aussi contens, que l'Espagnol le plus somptueux dans son habillement; & loin d'envier un habit riche, qu'on offre à leurs yeux, ils n'ambitionnent pas même d'allonger un peu celui qu'ils portent, quoique si court, qu'il en est chocquant pour tout autre qu'eux. L'or, l'argent, & tout ce qu'on nomme richesse, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités, excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'Alcalde & celui de Bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Aussi n'y a-t'il point d'emplois, auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leurs repas, ils ne souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier. Leurs mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis : M. d'Ulloa doute néanmoins que dans le choix, ils préferassent les derniers; mais il assure que plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût naturel. Rien ne peut les émouvoir, ni changer leur naturel. L'interêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service lors-

(46) Nous nous gardons bien de faire remarquer qu'une grande partie du changement vient de la tyrannie avec laquelle ils ont été traités par leurs nouveaux Maîtres : mais cet aveu n'étoit-il pas digne de l'esprit Philosophique de M. d'Ulloa?

Mœurs, usages, &c. des Peruviens.

qu'on leur offre une grosse récompense. La crainte & le respect ne les touchent pas plus : humeur d'autant plus singuliere, que rien ne peut la fléchir, & qu'on ne connoît aucun moïen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, ni de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, ni de les corriger d'une négligence, qui rend inutiles tous les efforts & les soins de leurs Guides.

Détail sur leur génie & leurs usages.

Mais entrons dans quelque détail de leur génie & de leurs usages ; sans quoi ceux, qui nous en donnent cette étrange idée, reconnoissent qu'il seroit impossible de rien comprendre à leur caractere. En général les Indiens du Pérou sont fort lents, & mettent beaucoup de tems à faire tout ce qu'ils entreprennent. Delà le Proverbe du Païs, pour tous les ouvrages qui demandent du tems & de la patience : *c'est un Ouvrage d'Indien.* Dans leurs Fabriques de Tapis, de Rideaux, de Couvertures de Lit, & d'autres étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, enfin à faire passer la trame ; & pour fabriquer une Piece de ces étoffes, ils emploient ainsi deux ans & plus. A la verité, le défaut d'adresse & d'invention n'y contribue pas moins que leur lenteur naturelle. On avoue que si l'on prenoit la peine de leur enseigner les méthodes qui abregent le travail, ils ont une facilité pour l'imitation, qui leur feroit faire de grands progrès.

Leur paresse.

A la lenteur se joint la paresse ; vice enraciné par une si longue habitude, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres, ne peut les porter volontairement au moindre effort pour le vaincre. S'ils ont des besoins indispensables, ils en laissent le soin à leurs Femmes. Ce sont leurs Femmes qui filent, qui font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Elles préparent leur nourriture commune. On les voit moudre l'Orge pour la *Machea*, faire griller le Maïz pour la *Camcha*, & préparer la *Chicha*, tandis que les Maris, accroupis à la maniere des Singes, les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle, sans se donner le moindre mouvement, jusqu'à ce que la faim les presse, ou que l'envie leur prenne de visiter leurs Amis. L'unique travail qu'ils fassent pour leur famille est de labourer une petite portion de terre qui forme ce qu'ils nomment leur Chacarite ; mais ce sont encore leurs Femmes & leurs Enfans qui l'ensemencent, & qui ajoutent tout ce qui est nécessaire à la culture. Lorsqu'ils sont une fois livrés à l'indolence, dans la posture qu'on vient de représenter, nul motif n'est capable de leur faire quitter cette situation. Qu'un Voïageur s'égare, comme il arrive souvent au Pérou, & qu'il s'avance vers une Cabane pour s'informer du chemin, l'Indien se cache, fait répondre par sa Femme qu'il n'est pas au Logis, & se prive plus volontiers d'une réale, qui est le prix ordinaire du service qu'on lui demande, que d'interrompre son oisiveté. Si le Voïageur quitte son cheval pour entrer dans la Cabane, il ne lui est pas aisé d'en trouver le Maître, parceque ces misérables édifices ne reçoivent de lumiere que par une fort petite porte, & qu'en venant du grand jour on n'y distingue point les objets : mais il lui seroit inutile de découvrir l'Indien ; car les prieres, les offres & les promesses ne peuvent l'engager à sortir.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens.

Il en est de même de toutes les occupations qu'on leur propose, & qu'ils ont la liberté de refuser. A l'égard de celles qui leur sont prescrites par leur Maître, & pour lesquels ils sont païés, il ne suffit pas de leur dire ce qu'ils ont à faire; on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent, & cessent de travailler jusqu'au retour de celui dont ils craignent la présence. La seule proposition qu'ils ne refusent jamais, c'est celle de prendre part aux danses & aux Fêtes : mais il faut qu'elles soient accompagnées du plaisir de boire. Cet amusement fait leur bonheur. C'est par-là qu'ils commencent la journée & qu'ils la finissent. Ils ne cessent de boire, qu'après avoir perdu l'usage de leurs sens dans l'ivresse.

Leur ivrognerie.

Ce penchant pour l'ivrognerie est si général, que la Dignité de Cacique, ni l'Office d'Alcalde, ne sont pas un frein pour ceux qui en sont revêtus. Ils courent avec le même emportement aux Fêtes solemnelles ; & la Chicha met au même rang le Cacique, l'Alcalde & leurs plus vils Sujets. Mais, ce qui doit paroître assez étonnant, les Femmes, les Filles, & les jeunes Garçons sont absolument exempts de ce vice Leurs mœurs ne permettent qu'aux Peres de Famille de boire jusqu'à l'épuisement de leurs forces, parcequ'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du secours lorsqu'ils ont perdu toute connoissance. La maniere dont ils célebrent leurs Fêtes mérite une description.

Leurs Festins.

Celui qui la fait célebrer invite chez lui toutes les personnes de sa connoissance, & tient prête une quantité de Chicha, proportionnée au nombre de ses Convives. Chacun doit avoir sa cruche, dont la mesure est au moins de trente chopines. Dans la Cour de la Maison, si c'est une grande Bourgade, ou devant la Cabane, si c'est en pleine campagne, on met une Table, couverte d'un Tapis de Tucuyo, réservé pour ces occasions. Tout le Festin se réduit à la Camcha, avec quelques herbes sauvages, bouillies à l'eau. L'Assemblée se forme. On donne à chacun deux ou trois feuilles de cette décoction, à laquelle on joint dix à douze grains de Camcha. Telle est la bonne chere. Ensuite les Femmes accourent & servent à boire à leurs Maris, dans des Gourdes qu'ils nomment *Pilches*. Ils continuent de boire, jusqu'à ce que la gaieté commence à les animer.

Leurs Danses.

Alors quelqu'un bat d'une main une espece de Tambourin, & de l'autre, joue du Flageolet; tandis qu'une partie des Assistans de l'un & de l'autre sexe forment leurs danses, qui consistent à se mouvoir de divers côtés, sans aucune sorte d'ordre & de mesure. Quelques Indiennes y mêlent d'anciennes Chansons, dans leur propre Langue; & les grands coups de Chicha ne cessent point de regner entre les Hommes. Ceux qui ne sont pas de la premiere danse se tiennent accroupis, jusqu'à ce que leur tour vienne. La table demeure; mais c'est pour la parade, car il n'y reste rien à manger, & les Convives ne sont plus autour. Lorsqu'à force de boire, ils ont achevé de s'enivrer tous, & qu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans se soucier si l'un est près de la Femme de l'autre, près de sa propre Sœur, de sa propre Fille, ou d'une Parente plus éloignée. Tous les devoirs sont oubliés dans ces occasions, qui durent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés prennent

nent le parti de se transporter au champ de la débauche, de répandre les restes de Chicha, qu'on ne peut leur dérober, & d'enmener eux-mêmes cette troupe d'ivrognes, dans la crainte qu'ils n'en aillent acheter d'autre. Le lendemain de la Fête se nomme *Concho*; c'est-à-dire, le jour où l'on boit ce qui est resté de la veille au fond des cruches. C'est par ces restes qu'on recommence, malgré les Curés; & si la chaleur se rallume, chaque Convive court ensuite à sa Cabane, pour en apporter les cruches de sa provision. Quelquefois, ils en achetent à frais communs. Ainsi c'est un nouveau Concho qui reste pour le lendemain, & successivement d'un jour à l'autre. Ils ne finiroient, si l'on ne s'efforçoit de les arrêter, que lorsqu'il n'y auroit plus de liqueur à vendre, ou que l'argent leur manqueroit pour en acheter, & qu'on leur en refuseroit à crédit. Leur maniere de pleurer les Morts, c'est de bien boire. La Maison d'où part le deuil est remplie de cruches. Ainsi, non-seulement ceux qui sont dans l'affliction, & leurs Amis particuliers, noient leur chagrin dans la Chicha, mais les derniers sortent dans la rue, arrêtent tous les Passans de leur Nation, les font entrer dans la Maison du Mort, & les obligent de boire à son honneur. Cette cérémonie dure trois ou quatre jours, & quelquefois plus long-tems. Il paroît que les Curés sont assez contens, lorsqu'ils y voient mêler une ombre de Christianisme.

DESCRIPTION DU PEROU.
MŒURS, USAGES, &C. DES PERUVIENS MODERNES.

Leurs Jeux.

Autant que les Péruviens ont de passion pour la danse & l'ivrognerie, autant sont-ils indifférens pour le jeu; on ne leur a jamais remarqué le moindre goût pour cet amusement. Il ne paroît pas même qu'ils connoissent d'autre jeu, que celui qu'ils nomment *Posa*, c'est-à-dire cent, parcequ'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le Posa s'est conservé dans leur Nation, depuis la conquête. Ils y emploient deux instrumens: l'un est une Aigle de bois à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où les points se marquent par dixaine; l'autre est un osselet, taillé en dez, c'est-à-dire à six faces, dont l'une, distinguée par une certaine marque, se nomme Guagro. Pour jouer, on jette l'osselet en l'air; il retombe, & l'on compte les points marqués sur la face d'enhaut. Si c'est celle qu'on nomme Guagro, on gagne dix points; & l'on en perd autant, si c'est la marque blanche opposée. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, ils ne le jouent gueres que lorsqu'ils commencent à boire.

Leur nourriture ordinaire.

Le Macha,

Le Camcha,

La Chicha: & leur composition.

Leur nourriture ordinaire, comme on a pû le remarquer plusieurs fois, est le Maïz, changé en *Camcha*, & *la Macha*. La préparation de celleci consiste à faire griller l'orge, qui se réduit ensuite en farine; & sans autre apprêt, ils en mangent quelques cuillerées, par dessus lesquelles ils avalent une certaine quantité de Chicha. Quoiqu'ils mangent le Maïz de plusieurs façons, la plus commune est de le faire rôtir, & c'est ce qu'ils nomment la Camcha. C'est de ce même grain, qu'ils composent la Chicha, ancienne boisson du Païs, dont ils sont encore fort avides. Pour la préparer, ils font tremper le Maïz, & lorsqu'il commence à pousser un peu son germe, ils le font sécher au Soleil; ce qui ne les empêche point de le rôtir un peu au feu, pour le moudre. La farine se brasse d'abord dans une certaine quantité d'eau. Ensuite ils la mettent dans de grandes cruches, en y ajoutant l'eau qu'ils jugent nécessaire pour le degré de force

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES PERUVIENS MODERNES.

qu'ils veulent lui donner. Cette eau fermente, le second ou le troisième jour. On laisse durer la fermentation à peu près le même tems; après quoi, l'on trouve une liqueur potable. Le goût en est même assez bon, & tire sur celui du cidre; mais elle a le défaut de ne pouvoir se conserver plus de huit jours, au bout desquels elle s'aigrit. Elle est apéritive & rafraîchissante; quoiqu'elle enivre, lorsqu'on en boit avec aussi peu de modération que les Indiens. On lui attribue l'avantage dont jouissent tous les Péruviens, de n'être jamais sujets aux suppressions d'urine. Elle est d'ailleurs fort nourrissante; & l'on observe qu'avec l'usage presque unique de la Camcha, de la Macha, & de la Chicha, ces Peuples sont robustes & d'un bon tempéramment. Le Maïz, cuit à l'eau, jusqu'à ce que le grain s'ouvre, tient lieu de Camcha, sous le nom de *Maté*, & sert aussi à la nourriture, non-seulement des Indiens, mais encore des pauvres Habitans de toutes les races, surtout des Domestiques, qui étant accoûtumés dès leur enfance à cet aliment, comme à la Camcha, le préferent souvent au pain. Le Maïz encore tendre reçoit diverses préparations en épis, & se nomme *Chogllos*. Dans leurs voïages, les Indiens du Pérou font peu de frais. Toutes leurs Provisions sont renfermées dans un petit sac, qu'ils nomment *Gierita*, rempli de farine d'orge grillé, ou Macha, & d'une cuilliere. Ce secours leur suffit pour un voïage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la Chicha; ou près d'un ruisseau, dans les lieux deserts. Là, ils prennent, avec la cuilliere, un peu de leur farine, qu'ils tiennent quelque tems dans la bouche, avant que de pouvoir l'avaller. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la Chicha, ou de l'eau; & se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Facilité des Péruviens à voïager.

Forme de leurs Cabanes.

Leurs Habitations, dans les Campagnes, sont aussi petites qu'il soit possible de se l'imaginer. C'est une Chaumiere, au milieu de laquelle on allume du feu. Ils n'ont point d'autre logement, pour eux, pour leur Famille & pour leurs Animaux domestiques, tels que les Chiens, qu'ils aiment beaucoup, & dont ils ont ordinairement trois ou quatre; un ou deux Cochons, des Poules & des Oies. Leurs Meubles consistent en divers vaisseaux de terre, surtout des Pilches & d'autres cruches, & le cotton que leurs Femmes filent; leurs lits, en quelques peaux de Mouton, étendues à terre, sans coussins & sans couvertures. La plûpart ne se couchent point, & dorment accroupis sur leurs peaux. Ils ne se deshabillent jamais pour dormir.

Leurs Meubles.

Quoiqu'ils élevent des Poules & d'autres Animaux dans leurs Chaumieres, ils n'en mangent point la chair. Leur tendresse va si loin pour ces Bêtes, qu'ils ne peuvent les tuer, ni les vendre. Un Voïageur, qui est forcé de passer la nuit dans une de ces Cabanes, offre envain de l'argent pour obtenir un Poulet. Le seul parti est de le tuer soi-même. Alors l'Indienne jette des cris, pleure, se désole; enfin voïant le mal sans remede, elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

Dans leurs voïages, l'usage ordinaire des Péruviens est de mener avec eux toute leur Famille. Les Meres portent leurs petits Enfans sur leurs

épaules: La Cabane demeure fermée; & comme il n'y a rien de précieux à voler, une ſimple courroie ſuffit pour ſerrure. Les Animaux domeſtiques de la Famille ſont confiés à quelque Voiſin, lorſque le voïage doit être de quelque durée; autrement, on s'en repoſe ſur la garde des Chiens; & ces Animaux ſont ſi fideles, qu'ils ne laiſſent approcher perſonne de la Cabane. M. d'Ulloa remarque, comme un phénomene fort ſingulier, que les Chiens, élevés par des Eſpagnols & des Metifs, ont une ſi furieuſe haine pour les Indiens, que s'ils en voient entrer un dans une Maiſon où il ne ſoit pas connu, ils s'élancent deſſus, & le déchirent à l'inſtant, lorſqu'ils ne ſont pas retenus (47); comme, d'un autre côté, les Chiens élevés par les Indiens ont la même haine pour les Eſpagnols & les Métifs.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

Comment leurs Cabanes ſont gardées dans leur abſence.

Proprieté ſinguliere des chiens.

La plûpart des Indiens qui ne ſont pas nés dans une Ville, ou dans une grande Bourgade, ne parlent que la Langue de leur Nation, qu'ils appellent *Quichoa*, & qui fut répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaſte Empire, pour y rendre le Commerce plus aiſé par l'uniformité du langage. Quelques-uns néanmoins entendent & parlent l'Eſpagnol; mais ils n'ont preſque jamais la complaiſance d'emploïer cette Langue avec ceux mêmes qui n'entendent pas la leur. Ils s'obſtinent plutôt à ſe taire. Dans les Villes & les Bourgs, ils ſe font honneur, au contraire, de ne parler qu'Eſpagnol, juſqu'à feindre d'ignorer la Quichoa. Ils ſont tous ſuperſtitieux à l'excès; & par un reſte de leur ancienne Religion, que tous les efforts des Curés ne ſont point encore parvenus à détruire, ils ont des methodes par leſquelles ils croient pouvoir pénétrer dans l'avenir. Ils en ont d'autres pour ſe rendre heureux, & pour obtenir du ſuccès dans leurs entrepriſes.

Avec de ſi folles erreurs, leurs notions de Chriſtianiſme ſont très foibles; & M. d'Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient ſincerement embraſſé (48). S'ils aſſiſtent au Service Divin les Dimanches & les Fêtes, ils y ſont forcés par la crainte des châtimens établis. Pendant que les Mathématiciens étoient au Pérou, un Indien aïant manqué à la Meſſe, pour s'être amuſé à boire tout le matin, fut condamné au fouet, qui eſt la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir ſubie ſans ſe plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui eſt d'aller trouver le Curé, & de le remercier de ſon zele pour ceux qu'il eſt obligé d'inſtruire; car on a mis tout en œuvre, pour leur donner une haute idée de la Profeſſion Eccleſiaſtique. Le Curé lui fit une réprimande, avec une exhortation affectueuſe à ne pas négliger les devoirs de la Religion. A peine eut-il ceſſé de parler, que l'Indien, s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner encore le même nombre de coups pour le lendemain, qui étoit une autre Fête, parcequ'aïant envie de boire encore, il prévoïoit qu'il ne pourroit aſſiſter à la Meſſe. Ce qu'on pourroit prendre pour

Chriſtianiſme des Péruviens.

Exemples.

(47) Cette ſingularité paroîtra moins ſurprenante, ſi l'on ſe ſouvient que dans l'origine de la Conquête, les chiens Eſpagnols étoient dreſſés à faire la guerre aux Indiens.

(48) Ne faiſons point remarquer que ſuivant les Voïageurs qui ne ſont point Eſpagnols, ſurtout M. Frezier, & ſuivant quelques Eſpagnols mêmes, tels que François Correal, une partie de la faute tombe ſur les Eccléſiaſtiques du Païs, qui décréditent leur doctrine par leurs mœurs. Les exemples en ſont odieux.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

malignité dans une autre Nation, n'est ici, suivant le même Voïageur, qu'un excès d'ignorance & d'imbécillité. L'indifférence des Péruviens est égale pour leur ame & pour leur corps. On leur prodigue les instructions : ils ne disputent jamais, ils accordent tout ; mais au fond ils ne croient rien. Sont-ils malades, & menacés de la mort ? On les visite, on les exhorte à faire une fin chrétienne : ils écoutent, sans donner aucune marque de sensibilité. Ces prodigieuses ténebres, dont on desespere de les faire sortir, ne permettent gueres de les admettre à la participation des Sacremens. Les Indiens même d'une Paroisse n'avertiroient pas le Curé des maladies de leurs Parens ou de leurs Voisins, s'ils n'y étoient forcés par les loix ; & malgré l'ordre établi, il arrive fort souvent qu'ils les laissent mourir sans les secours de la Religion.

Leurs Mariages.

Dans leurs Mariages, le Christianisme n'a pû les guérir du plus extravagant de tous les préjugés, qui est de se persuader que la Personne qu'ils épousent a peu de mérite, s'ils la trouvent vierge. Aussitôt qu'un jeune homme a demandé une Fille en mariage, & qu'elle lui est accordée, les deux Fiancés commencent à vivre ensemble comme s'ils étoient déja mariés. Après s'être assurés de leur état dans cette familiarité, le dégoût prend quelquefois au jeune homme, qui abandonne la Fille, sous prétexte qu'elle ne lui plaît pas, ou parcequ'il ne lui a point trouvé l'espece de mérite qu'il desire. Il se plaint de son Beau-Pere, & l'accuse de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après la fréquentation, qu'ils nomment entr'eux *Amanarse*, il se marie. Cet usage est tellement établi, que les Evêques & les Curés perdent leurs efforts à le combattre. Aussi la premiere question qu'on fait, à ceux qui se présentent pour le Mariage, est s'ils sont *Ammanados*, c'est-à-dire Amans éprouvés, pour les absoudre de ce péché avant que de leur donner la bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon, s'il n'est solemnel ; & ne le faisant consister que dans la bénédiction du Prêtre, donnée devant un grand nombre de Témoins, on ne peut leur faire entendre qu'ils soient engagés, si cette circonstance manque. On les voit alors changer de Femmes, comme s'ils n'étoient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, surtout dans l'ivrognerie. Envain les corrections sont-elles emploïées, parcequ'aucun châtiment n'imprimant parmi eux de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Il leur est égal d'être exposés à la risée publique, ou de danser à leurs Fêtes. Ces deux situations leur paroissent à-peu-près les mêmes, parcequ'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux ; mais, un moment après l'exécution, ils oublient la peine. L'expérience aïant fait assez connoître qu'on ne peut esperer de changement dans leur naturel, on a pris la résolution de fermer les yeux sur une partie de leurs desordres, ou d'emploïer d'autres voies pour y remédier.

Epreuve qu'ils font de leurs Femmes.

Comment ils pratiquent la Religion.

Sur les pratiques de Religion, faisons parler M. d'Ulloa, qui cite toujours le témoignage des Curés. » La maniere, dit-il, dont les Indiens » du Pérou confessent leurs péchés, paroîtra fort singuliere. Lorsqu'ils en» trent au Confessionnal, où ils ne viendroient jamais s'ils n'y étoient

» appellés, il faut que le Curé commence par leur enseigner tout ce » qu'ils ont à faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor*, d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, l'Indien s'arrête aussi. Ensuite il ne suffit pas que le Confesseur lui demande s'il a commis tel » ou tel péché, mais il faut qu'il affirme que le péché a été commis, » sans quoi l'Indien nieroit tout. Le risque de se tromper n'est pas grand, » lorsqu'il s'agit des péchés ordinaires à la Nation. L'Indien voïant que » le Prêtre insiste, & parle de certitude & de preuves, s'imagine alors » qu'il est informé par quelque moïen surnaturel; non-seulement il avoue » le fait, mais il découvre les circonstances sur lesquelles il n'est point » interrogé (49). «

DESCRIPTION DU PEROU.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

Insensibilité des Péruviens pour la mort.

L'idée de la mort, & la crainte que son approche imprime naturellement à tous les Hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens que sur aucune autre Nation. Dans toutes leurs maladies, ils ne sont abbattus que par la douleur; ils ne comprennent point que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre; & les exhortations des Prêtres ne paroissent pas les toucher. M. d'Ulloa, surpris de cette stupide indifférence, & croïant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir, aux derniers momens de leur vie, deux Criminels en bonne santé, dont la Justice avoit décidé le sort; l'un, Metif, ou Mulâtre; l'autre, Indien. » Il se fit conduire à la Prison. Le premier, que plusieurs Prêtres exhortoient en Espagnol, faisoit des Actes de Foi, de » Contrition & d'Amour, avec toute la fraïeur qui convenoit à sa situation. L'Indien avoit autour de lui d'autres Prêtres, qui lui parloient » dans sa Langue naturelle. Sa tranquillité l'emportoit sur celle des Assistans. » Loin de manquer d'appétit, comme son Compagnon d'infortune, l'approche de sa derniere heure sembloit redoubler son avidité à profiter » du dégoût de l'autre, pour manger la portion qu'il lui voïoit rejetter. » Il parloit à tout le monde, avec la même liberté que s'il n'eut joué » qu'une farce. Si les Prêtres lui faisoient quelque demande, il répondoit sans aucune marque de trouble. On lui disoit de s'agenouiller, » il obéissoit: on lui disoit des prieres; il les répétoit mot pour mot, » jettant les yeux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un Enfant » vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire » ou dire. Il ne perdit point cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fut conduit au gibet, où son Compagnon étoit déjà; & tant qu'il eut un souffle » de vie, on ne remarqua point en lui la moindre altération (50) «.

Elle est la même dans leurs combats contre les Hommes & les Bêtes.

Ce caractere est le même, lorsqu'un Péruvien s'expose à la furie d'un Taureau, sans autre ruse que dans la maniere dont il s'en laisse frapper. Il est jetté dans l'air, & tout autre seroit tué de sa chûte; mais n'en étant pas même blessé, il se releve fort content de sa victoire, qu'on appelleroit plus justement celle du Taureau. Lorsqu'ils se joignent en trouppes, pour combattre contre d'autres Hommes, ils les attaquent, sans aucun égard pour la supériorité du nombre, & sans faire attention à leur perte; in-

(49) Voïage du Pérou, Tom. 1, Liv. 6. chap. 6.

(50) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES PERUVIENS MODERNES.

trépidité qui mériteroit de l'admiration, si la valeur y avoit quelque part, mais qui ne peut passer, dans eux, que pour un brutal emportement, fondé sur l'ignorance du danger. Ils sont fort adroits, comme les Indiens du Chili, à passer un laqs au cou de toute sorte d'Animaux, en courant à toute bride; & ne connoissant aucun péril, ils attaquent ainsi les Bêtes les plus féroces, sans en excepter les Ours. Un Péruvien, à cheval, porte dans la main une courroie si menue, que l'Ours ne peut la saisir de ses pattes, & si forte néanmoins, qu'elle ne peut être rompue par l'effort de la course du Cheval & de la résistance de l'Ours. Aussitôt qu'il découvre l'Animal, il pousse à lui; & celui-ci se dispose à s'élancer sur le Cheval. L'Indien, arrivant à portée, jette le laqs, saisit l'Ours au cou; & l'autre bout du laqs étant attaché à la selle du Cheval, il continue de courir avec la plus grande legereté. L'Ours, occupé à se délivrer du nœud coulant qui l'étrangle, ne peut suivre le Cheval, & tombe enfin roide mort. On a peine à décider qui l'emporte, dans cette action, de l'adresse ou de la témérité. Dans la Province d'Alausi, vers la Cordilliere Orientale, qui est le Païs où ces Animaux abondent le plus, on ne leur fait point autrement la guerre.

Leur stupidité n'est pas invincible.

Au reste, l'abrutissement des Péruviens ne paroît venir, que du peu de soin qu'on prend de leur cultiver l'esprit, surtout dans l'enfance; car ceux qui reçoivent une bonne éducation deviennent du moins capables de quelque discernement, & se rapprochent de l'espece humaine par un développement sensible de leurs facultés. Ce qui réussit, dans quelque degré, à l'égard des Enfans les plus barbares, a plus de succès encore sur ceux qui naissent d'un Pere qu'on a déja fait instruire. Sans citer l'exemple des Peuples du Paraguay (51), dont les Jésuites ont fait une société d'Hommes assez raisonnables, on reconnoît que les Péruviens élevés dans les Villes & dans les grands Bourgs, sur-tout ceux qui exercent quelque métier & qui savent la Langue Espagnole, ont plus d'ouverture d'esprit & moins de grossiereté dans les mœurs, que ceux des Campagnes. Ils ont une sorte d'habileté, avec beaucoup moins d'erreurs & de vicieuses habitudes. On les distingue par le nom Espagnol de *Landinos*, qui revient à celui de *Prud'hommes*. S'ils conservent quelques usages Indiens, c'est par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés, ou par d'anciens préjugés, qui les attachent encore à l'imitation de leurs Ancêtres. Les plus spirituels sont ceux qui exercent la profession de Barbiers. Ils y joignent ordinairement celle de Chirurgiens, du moins pour la saignée; & l'on nous assure qu'au jugement même de M. de Jussieu & de M. de Seniergues (52), ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomistes de l'Europe. C'est le Commerce, que cette profession leur procure avec les premieres Personnes du Païs, qui les éleve par l'esprit & les manieres au-dessus de tous leurs Compatriotes. On ne sauroit douter que s'il y avoit des Ecoles, où l'on enseignât régulierement la Langue Espagnole aux Indiens,

Effets de l'éducation & de l'exemple.

(51) M. d'Ulloa rend témoignage que dans toutes les vastes Régions qu'il a parcourues, il n'a trouvé aucune différence entre tous les Indiens de l'Amérique méridionale, *ubi suprà*, p. 347.

(52) Chirurgien Anatomiste de MM. les Académiciens François, dont on a vu la malheureuse fin, dans le Journal de M. de la Condamine.

comme le portent les anciens Réglemens qui concernent les Indes, le pouvoir & l'occasion qu'ils auroient de converser avec les Espagnols, ou le seul avantage de les entendre, serviroient beaucoup à les faire sortir des ténebres, où la négligence qu'on a, pour leur instruction, les tiendra toujours ensévelis.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

Maladies des Péruviens.

Les Péruviens sont naturellement robustes. Le mal vénérien, si commun parmi leurs Maîtres, les attaque rarement; soit que leurs humeurs eu soient moins susceptibles, ou que l'usage de la Chicha les en garantisse. C'est la Petite-vérole qui fait le plus de ravage dans leur Nation. Elle ne régne pas continuellement; & quelquefois il se passe sept ou huit ans, sans que personne en ressente la moindre atteinte: mais lorsqu'elle commence à paroître, elle répand la désolation dans les Campagnes. Outre la malignité du mal, on rejette une partie de ses malheureux effets, sur le peu d'assistance qu'on donne aux Malades. Ils manquent de tout. On a vu comment ils sont logés, vétus & nourris. Ceux qui échappent, ne doivent la vie qu'à la force de leur tempéramment.

Comment ils se guérissent de la fievre.

Ils sont aussi fort sujets au mal de la Vallée, qu'on a deja fait connoître sous le nom de Bicho: mais ils ont des pratiques simples, qui les en guérissent promptement. Quelquefois ils sont attaqués d'une sorte de fiévre maligne, dont la guérison est également prompte & singuliere. Ils approchent le Malade du feu, & le placent sur deux peaux de Mouton; ils mettent près de lui une cruche de Chicha. La chaleur du feu & celle de la Fievre lui causent une soif, qui le fait boire sans cesse; ce qui lui procure une éruption si décisive, que dans un jour ou deux, il est mort ou rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques, jouissent long-tems d'une parfaite santé. Il n'est pas rare de voir des Péruviens, Hommes & Femmes, qui ont plus de cent ans. Leur nourriture simple, & toujours la même, ne sert pas peu à fortifier leur tempéramment. Avec les alimens qu'on vient de nommer, il font un grand usage de l'Aji & du sel, c'est-à-dire qu'ils se mettent en même-tems dans la bouche un morceau d'Aji & quelques grains de sel, qu'ils y conservent, en avallant de la Macha, ou de la Camcha, jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés.

Ils vivent long-tems.

Leurs occupations.

Leurs occupations communes se réduisent aux Fabriques, à la culture des Plantations, & au soin des Bestiaux. Chaque Village est obligé, par les Ordonnances, de fournir tous les ans aux Haziendas, ou Métairies de son district, un certain nombre d'Indiens, auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service, ils retournent à leurs Cabanes, & d'autres viennent leur succeder. Cette répartition se nomme *Mita*. Quoiqu'elle regarde aussi les Fabriques, on a renoncé à l'observer, parceque n'étant pas tous exercés au métier de Tisserands, il y auroit peu d'utilité à tirer de ceux qui l'entendent mal. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les fabriques mêmes, avec leurs Familles, & qui enseignent le même Art à leurs Enfans. Outre le salaire annuel de ces deux sortes d'Ouvriers, les Maîtres donnent, à ceux qui se distinguent par leur industrie, des fonds de terre & des Bœufs, pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils sement, pour la subsistance de leurs Familles; ils bâtissent des Cabanes autour de la

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

Métairie, qui devient ainsi une Maison seigneuriale, & qui forme quelquefois, par degrés, un Village fort nombreux. C'est à ces Terres défrichées, qu'on donne le nom de *Chacare*, ou Chacarite.

Chacare, ou Chacarite.

Témoignage de M. Frezier sur quelques points mal éclaircis.

Avec quelque confiance qu'on ait suivi jusqu'à présent M. d'Ulloa, on a déja fait entendre, qu'en déplorant avec beaucoup de candeur & d'humanité l'état des Indiens du Pérou, il traite toujours les Espagnols du Païs avec un peu de faveur; & personne n'a dû s'attendre, en effet, qu'il rendît une justice trop severe à sa Nation. Mais la bonne-foi nous oblige de remarquer qu'on trouve dans quelques autres Voïageurs, un peu plus d'explication sur divers points qu'il s'est cru dispensé d'éclaircir. M. Frezier, qui avoit fait un assez long séjour au Pérou, & qui n'y avoit emploïé le tems qu'à s'instruire, nous apprend, par exemple, pourquoi la Religion chrétienne, qu'on a fait embrasser aux Péruviens, n'a point encore pris d'heureuses racines dans le cœur de ces Peuples. C'est, dit-il, parcequ'ils conservent une forte inclination pour le culte du Soleil, qui étoit leur ancienne Idolâtrie. Dans les grandes Villes, où l'on doit supposer qu'ils ont pris plus d'attachement pour le Christianisme, ils ont des jours où leur dévotion pour le Soleil se réveille, avec leur amour pour leurs anciens Rois, & leur fait regretter un tems qu'ils ne connoissent plus que par les recits de leurs Peres. Tel est le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célebrent la mort d'Atahualipa, par une espece de Tragédie, qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique; ils portent encore les images du Soleil & de la Lune, leurs cheres Divinités, & les autres Symboles de l'Idolâtrie, qui sont des bonnets formés en tête d'Aigle ou de Condor, des habits de plumes, & des aîles si bien ordonnées, que de loin ils ressemblent à des Oiseaux. Dans ces Fêtes, ils boivent beaucoup, & peut-être n'ose-t'on leur en ôter la liberté. Comme ils sont extrêmement adroits à jetter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse: les Espagnols, si redoutés de leur Nation, ne sont pas alors en sûreté; la fin de ces jours de trouble est toujours funeste à quelques-uns, & les plus sages prennent grand soin de se tenir renfermés. On s'efforce de supprimer ces Fêtes; & depuis quelques années on en a retranché le Théâtre, où ils représentoient la mort de l'Inca (53).

Obstacle à la conversion des Péruviens.

Mais, suivant le même Voïageur, le principal obstacle à leur parfaite conversion, est qu'ils sont fort mal instruits, & que la Doctrine qu'on leur prêche est sans cesse démentie par les exemples (54). » Quel moïen, » dit M. Frezier, de leur interdire le commerce des Femmes, lorsqu'ils » en voient deux ou trois aux Curés? D'ailleurs chaque Curé est pour » eux, non pas un Pasteur, mais un Tyran, qui va de pair avec les Gou» verneurs Espagnols, pour les suçer, qui les fait travailler à son profit » sans les récompenser de leurs peines, & qui les roue de coups au moin» dre mécontentement. Il est certains jours de la semaine, où l'Ordon-

(53) Relation de la Mer du Sud, p. 249.

(54) François Correal, Espagnol, se donne carriere sur cet article; partie 3 de ses Voïages, chap. premier. Benzoni, Italien, n'épargne pas plus les Prêtres du Pérou; mais c'est dans les premiers tems, où la licence de la Conquête sembloit autoriser le désordre.

» nance

» nance roïale oblige les Indiens de venir au Catéchisme : s'il leur ar-
» rive d'y venir un peu tard, la correction paternelle du Curé est une
» volée de coups de bâton, appliqués dans l'Eglise même; de sorte que
» pour se rendre le Curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel
» que du Maïz pour ses Mules, ou des fruits, des légumes & du bois
» pour sa Maison. S'il s'agit d'enterrer les Morts, ou d'administrer les Sa-
» cremens, les Curés ont plusieurs moïens pour augmenter leurs droits;
» comme de faire des Patrons de divers Saints, ou certaines cérémonies, aux-
» quelles ils fixent un prix arbitraire. Ils ont même conservé des restes d'I-
» dolâtrie, tels que l'ancienne coûtume de porter des viandes & des liqueurs
» sur les tombeaux, parceque cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les
» Moines vont, dans les Campagnes, faire la quête pour leurs Couvens,
» c'est une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer
» de ce qui leur convient; & si l'Indien propriétaire ne lâche point de
» bonne grace ce qui lui est extorqué, ils changent leur apparence de
» priere en injures, qu'ils accompagnent de coups (55). « M. Frezier rend aux Jésuites un témoignage plus honorable. Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Indiens; & comme ils sont d'un bon exemple, ils se font aimer de ces Peuples, & leur inspirent le goût du Christianisme. C'est ainsi qu'ils ont formé, près de la Paz, les Missions des Yungos & des Moxas, à l'imitation de celles du Paraguay (56).

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

Vexations des Corrégidors.

Les Curés, continue le même Voïageur, ne font encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenses de la Cour d'Espagne, ces Peuples sont traités fort durement par les Corrégidors, ou Gouverneurs, qui les font travailler pour eux & pour leur Commerce, sans leur fournir même des vivres. Ils font venir du Tucuman & du Chili une prodigieuse quantité de Mules; & s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Indiens de leur district de les prendre d'eux à un prix excessif. Le droit que le Roi leur accorde aussi, de vendre seuls, dans leur Jurisdiction, les Marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Indiens, leur fournit un autre moïen de vexation. Comme ils les prennent à crédit, & par consequent pour le triple de ce qu'elles valent, sous prétexte qu'au Pérou la dette court grand risque en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérissent aux Indiens; & parceque ce sont des assortimens, il faut souvent que ces Malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin, car on les oblige d'acheter la portion à laquelle ils sont taxés. C'est encore un usage fort ancien, & qui n'en subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les Marchands, & autres Espagnols qui voïagent, prennent hardiment, & le plus souvent sans païer, ce qui se trouve de leur goût dans les Cabanes des Indiens. Delà vient que ces Peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même dequoi manger. Ils ne sement que le Maïz nécessaire pour leurs Familles, & cachent dans des Cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour

(55) *Ibid.* p. 241.

(56) M. Frezier prête ici aux Jésuites des vues de domination, dont il confesse lui-même qu'il ne connoît aucune preuve. p. 243. Ils ont expliqué leur conduite au Tome VIII des Lettres édifiantes.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES PERUVIENS MODERNES.

le même nombre de semaines ; & le Pere ou la Mere, seuls Possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace.

Haine entre les Indiens & les Negres.

Il paroît certain à M. Frezier que les Péruviens, poussés à bout par la dureté du joug Espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils font même de tems en tems quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la Ville ; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les appaise aisément par des menaces ou des promesses. D'ailleurs les Espagnols se trouvent un peu renforcés par le grand nombre d'Esclaves Negres, qu'il font venir tous les ans de Porto-Belo & de Panama, où sont les Bureaux de l'Assiento. Comme il ne leur est plus permis de réduire les Indiens à l'esclavage, ils ont moins d'égards pour eux que pour les Negres, qui leur coutent assez cher, & qui font la plus grande partie de leur richesse & de leur magnificence. Ceux-ci, faisant fond sur l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Indiens, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Ordonnances sont d'ailleurs remplies de sages précautions, pour empêcher qu'elles ne se lient. Il est défendu, par exemple, aux Negres & aux Negresses d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens & les Indiennes, sous peine, pour les mâles, d'être mutilés des parties naturelles, & pour les Negresses, d'être rigoureusement fustigées (57). Ainsi les Esclaves Negres, qui dans d'autres Colonies sont les ennemis des Blancs, sont ici les Partisans de leurs Maîtres. Cependant il ne leur est pas plus permis qu'aux Indiens de porter les armes, parcequ'ils en ont quelquefois abusé.

Loix qui empêchent entr'eux les commerces d'Amour.

Mines cachées aux Espagnols.

L'invincible aversion des Péruviens pour les Espagnols produit un autre mal, qui n'a pas cessé depuis la conquête. Elle fait que les Trésors enfouïs & les plus riches Mines, dont ils ont entr'eux la connoissance, demeurent cachés, & par conséquent inutiles aux uns & aux autres ; car les Indiens mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage : ils aiment mieux vivre de leur travail, & dans la derniere misere. L'opinion commune des Espagnols est qu'ils les enchantent. Ils racontent les plus étranges avantures, de ceux qui ont entrepris de les découvrir ; telles que des morts subites, par des vapeurs, des éclairs, & des tonnerres : mais entre tous ces prodiges, il n'y a d'avéré que les épanchemens d'eau, dont les Mines se trouvent quelquefois inondées, sans qu'il soit besoin de recourir à des causes surnaturelles. Cependant personne ne doute que les Péruviens ne connoissent plusieurs belles Mines, qu'ils ne veulent pas découvrir, autant pour empêcher que l'or ne sorte de leur Païs, que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuse Mine de Salcedo lui fut découverte par une Indienne, qui l'aimoit éperdument. On n'applique point les Negres au travail des Mines, parcequ'ils y meurent tous. Les Indiens mêmes n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de diverses

(57) Se mando que para adelante ningun Negro ni Negra se pudiesse servir de Yndio, so pena que al Negro, que se sirviesse de Yndia, se cortassen los genitales ; y si se sirviesse de Yndio, cien azotes para la primera vez. *Herrera*, ann. 1551.

Herbes qui augmentent leur force. Il est certain, par l'aveu des Espagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice, à diminuer le nombre des Habitans naturels du Pérou, qui se comptoit par millions avant la conquête. Les Mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur destruction. On assure que lorsqu'ils y ont passé quelque tems, le vif-argent les pénetre avec tant de force, que la plûpart deviennent tremblans & meurent hébêtés (58). Les cruautés des Corrégidors & des Curés en ont aussi forcé plusieurs de s'aller joindre à diverses Nations voisines, qui ont toujours rejetté la domination Espagnole.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES PERUVIENS MODERNES.

Principale cause de la diminution des Péruviens.

M. Frezier nous représente l'habillement des Vallées, peu différent de celui de Quito & des Montagnes. Les Femmes portent de plus une piéce d'étoffe du Païs, bigarrée de couleurs vives, qu'elles se mettent quelquefois plissée sur la tête, & quelquefois sur les épaules comme un *Amict*, mais plus ordinairement sur le bras, comme les Chanoines portent l'aumusse. Les Hommes, au lieu du Poncho, ont un Sur-tout, en forme de sac, dont les manches ne viennent qu'au-dessus du coude. Elles ont été ajoutées depuis la conquête ; car dans les figures mêmes des anciens Incas, il n'y a simplement que deux trous pour le passage des bras, comme l'usage s'en conserve encore à Quito. M. Frezier prit la peine de dessiner une de ces anciennes figures, d'après un Tableau des Indiens de Cusco.

Habillement des Vallées.

Il nous apprend aussi que malgré la destruction des Incas, telle qu'on l'a lue dans l'article des Vicerois, une ligne, restée de cette race, jouit d'une singuliere distinction à Lima. Le Chef, qui porte le nom d'Ampuero, est non-seulement reconnu du Roi d'Espagne pour Descendant des Empereurs du Pérou, mais en cette qualité Sa Majesté Catholique lui donne le titre de Cousin, & lui fait rendre par les Vicerois une espece d'hommage public, à leur entrée. Ampuero se met dans un Balcon, sous un dais, avec sa Femme ; & le Viceroi, s'avançant sur un Cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois courbettes vers le Balcon.

Singuliere distinction que l'Espagne accorde à un descendant des Incas.

Avant que de passer au second tableau des Indiens, on ne peut refuser, à la curiosité du Lecteur, une courte esquisse des mœurs & des usages de cette espece de Péruviens-Espagnols, qui, tirant leur origine de Parens Européens, sont ici distingués, comme dans toutes les Colonies de l'Europe, par le titre de *Créoles*. A commencer par la Religion, Correal & M. Frezier leur attribuent la vanité de se croire les meilleurs Chrétiens de l'Univers. Pendant que les François portoient leur Commerce à la Mer du Sud, ils prétendoient se distinguer d'eux par cette qualité. Un *Chrétien* & un *François*, étoit une maniere de parler fort en usage, qui signifioit un Espagnol & un François ; mais nos Voïageurs sont fort éloignés de leur attribuer cette perfection. L'abstinence des viandes est fort altérée chez eux par l'usage de *la Grossura*, qui consiste en langues, en têtes, piés, entrailles, & extrémités des Animaux, dont ils mangent, les jours maigres ; sans y comprendre l'usage de *la Manteca*, ou graisse de

MŒURS, USAGES, &c. DES CREOLES.

Leur Religion.

(58) Relation de la Mer du Sud, p. 251.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

Porc & de Bœuf, dont ils se servent au lieu d'huile & de beurre. On ne connoît point, au Pérou, d'autre Office divin que la Messe. Ceux qui sont à plus de trois lieues de l'Eglise Paroissiale, & les Indiens mêmes, qui n'en sont point à plus d'une lieue, ont été dispensés d'entendre la Messe les jours de Fête. A Lima, on s'exempte d'assister à la Messe de Paroisse, parcequ'il est peu de bonnes Maisons qui n'aient leur Chapelle, où elle se dit pour la commodité des Habitans.

Il paroît que toute la piété des Créoles se réduit à la dévotion du Rosaire, qui se récite publiquement dans chaque Bourgade jusqu'à trois fois la semaine, ou dans les Processions nocturnes, ou en Famille, ou tous les jours au soir en particulier. Les Religieux portent le Rosaire au cou, & les Séculiers sous leurs habits. M. Frezier prétend avoir observé, plusieurs fois, qu'ils le récitent pour le succès de leurs intrigues amoureuses.

Après le Rosaire, suit la dévotion du Mont-Carmel, dont les Religieux de la Merci ne tirent pas moins d'avantage, que les Dominiquains du Rosaire. Celle de l'Immaculée Conception tient le troisieme rang. Les Cordeliers & les Jésuites l'ont accréditée, jusqu'au point qu'on la célebre dans les actions les plus indifférentes. On ne commence point le dîner, on ne se leve point de table, on n'allume point le soir une chandelle, sans prononcer avec emphase; » Loué soit le très saint Sacrement de l'Au- » tel, & la sainte Vierge, Notre-Dame, conçue sans tache & sans pé- » ché originel, depuis le premier instant de son existence; « *desde el primero instante de su ser natural.* On ajoute aux Litanies, *absque labe concepta.* Enfin cette question, pieuse en elle-même, mais qui n'appartient point à l'essence du Christianisme, entre dans tous les évenemens de la vie.

La superstition des Créoles du Pérou n'a pas de bornes. Ceux qui portent le Rosaire au cou, y joignent des *Habillas*, espece de châtaignes, & un autre fruit dont la figure approche de celle d'une poire, avec des noix muscades & divers Amuletes, pour se garantir des Sorciers & du mauvais air. Les Dames en portent d'autres, autour de leurs colliers. Ce sont des médailles sans empreinte, avec une petite main de Jaïet, large de trois lignes, ou de bois de Figuier; fermée, à la réserve du pouce, qui est élevé. La vertu, qu'elles attribuent à ces Amuletes, est de les garantir du mal qu'elles craignent de ceux qui admirent leur beauté; elles l'appellent *le mal des yeux.* Cette superstition est générale. Mais celle qui l'emporte sur toutes les autres est de se munir d'un habit de Moine, qu'on doit avoir acheté dans le cours de sa vie, & dans lequel on se fait enterrer. Les Religieux ont persuadé aux Créoles riches, que plus ils se font enterrer proche de l'Autel, plus ils participent aux Prieres ecclésiastiques. M. Frezier assure que deux jours avant son départ de Lima, deux Particuliers, pénétrés de cette opinion, avoient donné chacun six mille piastres, pour être enterrés dans le Caveau des Augustins de Lima.

Le culte des Images est poussé jusqu'à l'Idolâtrie. On ne voit que statues, qu'on prend soin d'orner, & devant lesquelles tout le monde vient brûler de l'encens. Des Quêteurs, à pied & à cheval, en portent dans les

tues, sous un verre, enchassés dans de grands cadres, qu'ils donnent à baiser aux Passans, pour une certaine rétribution. Les Religieux, sur-tout, abusent là-dessus de la crédulité du Peuple. Ils joignent à ce profit celui du Commerce, dont ils tirent assez de parti pour entretenir chacun leur Femme. Au reproche qu'on leur en fait, ils répondent que leur Monastere ne leur fournissant que la nourriture, ils ne pourroient vivre sans le secours d'une Amie, qui fournit à leurs autres besoins. Cette dissipation ne leur permettant gueres d'étudier, la plûpart ne connoissent que le Latin du Missel, & ne seroient point en état de dire la Messe, s'il falloit expliquer ce qu'ils prononcent (*).

Mœurs, usages, &c. des Créoles.

Leur caractere.

Dans le caractere & les inclinations des Créoles, on trouve, comme en Europe, un mêlange de bien & de mal. Ceux des Montagnes sont d'un assez bon commerce. Les plus pauvres se donnent pour des gens de distinction, entre les Indiens, les Negres, les Mulâtres & les Metifs; & cette Noblesse imaginaire devient la source d'une infinité de bonnes actions. Ils exercent l'Hospitalité, sur-tout dans les Campagnes, où ils reçoivent fort généreusement les Etrangers.

Opinion qu'ils ont de leur esprit.

A l'égard de l'esprit, tous les Voïageurs en accordent aux Créoles de Lima & des Vallées, avec de la vivacité même & de la disposition aux Sciences. On ajoute que ceux des Montagnes en ont un peu moins; mais que les uns & les autres s'en croient plus que les Espagnols Européens, qu'ils traitent de *Cavallos*, c'est-à-dire Bêtes; peut-être par un effet de l'antipathie qui ne cesse point de régner entr'eux, & dont la principale raison est qu'ils ne peuvent voir, sans une mortelle jalousie, les Charges & la plus belle partie du Commerce entre les mains de ces Etrangers. Ils ont peu de goût pour la guerre. La mollesse, dans laquelle ils vivent continuellement, leur fait craindre tout ce qui menace leur repos. On n'en excepte que les voïages, dont la fatigue ne les effraie point. Ils vont d'une extrémité du Pérou à l'autre, dans une partie de plaisir ou de curiosité. On les trouve aussi rusés que les Européens, pour toutes les pratiques du Commerce; mais leur paresse les éloignant du travail, du moins s'ils n'y sont engagés par l'espérance d'un gain considérable, ils laissent les profits ordinaires aux Espagnols de l'Europe. Les Ouvriers mêmes, qui n'ont que leur profession pour vivre, poussent l'indolence jusqu'à dormir réguliérement au milieu du jour; & perdant ainsi la moitié du tems, ils rendent tous les Ouvrages excessivement chers. Cette fainéantise vient peut-être du climat; car on observe que les plus laborieux Ouvriers de l'Europe deviennent bientôt lâches au Pérou.

Leur paresse.

Leur maniere de manger.

En général, les Créoles ont l'air composé, & perdent d'autant moins cette gravité, qu'elle leur est naturelle. Ils sont sobres pour le vin. On a déja remarqué, d'après M. d'Ulloa, que leur penchant est plutôt pour les liqueurs fortes. Ils mangent avidement, & sans aucun goût de propreté; ordinairement en portion, comme les Moines. Dans un repas d'appareil, on fait passer successivement, devant chacun des Convives, plusieurs petits plats de ragoûts, que chacun donne ensuite

(*) M. Frezier, *ubi suprà*.

Description du Perou, Mœurs, usages, &c. des Créoles.

aux Domestiques, ou à divers Assistans qui ne sont pas à table, sous prétexte que tout le monde doit participer à la fête. M. Frezier raconte que venant quelquefois manger sur son Vaisseau, où ils étoient traités à la Françoise, dans un service bien ordonné, ils enlevoient les plats, quelquefois avant qu'on y eut touché, pour en faire part à leurs Esclaves; & que les Officiers François, n'osant leur en faire sentir l'impolitesse, laissoient aux Cuisiniers la liberté de venir se plaindre, qu'on dérangeoit l'Ordonnance du Festin (59). Les Créoles du Pérou n'ont pas l'usage des fourchettes : c'est une autre source de malpropreté. Ils sont obligés de se laver les mains à la fin du repas; ce qu'ils font est dans un même Bassin, & cette eau commune leur sert aussi à se laver les lévres. Leurs viandes sont assaisonnées de quantité d'Aji, épicerie si piquante, qu'elle est insupportable aux Etrangers : mais ce qui rend encore leurs ragoûts plus mauvais, c'est un goût de suif, qui vient des graisses mal aprêtées. D'ailleurs ils n'ont point l'art de faire rôtir de grandes piéces; & leur méthode n'est point de les faire tourner continuellement, comme en Europe. Ils font deux repas; l'un à dix heures du matin; l'autre à quatre heures du soir, qui tient lieu de dîner à Lima; & une collation à minuit.

Heures de leurs repas.

Dans le cours de la journée ils font un grand usage de l'herbe du Paraguay, dont on donnera la description dans un autre article. Au lieu d'en boire séparément la teinture, comme nous buvons celle du Thé, ils mettent l'herbe dans une coupe de calebasse, ornée d'argent, qu'ils nomment *Maté*; ils y joignent du sucre, & versant l'eau chaude par dessus, ils la boivent aussitôt, sans lui laisser le tems de se teindre, parcequ'elle noircit comme l'encre. Mais, pour ne pas avaller l'herbe qui surnage, on se sert d'un chalumeau d'argent, terminé en globe percé de plusieurs petits trous. Ainsi la liqueur, qu'on suce par un bout, se dégage entierement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, qui se nomme *Bombilla*, en remettant, à mesure, de l'eau chaude sur la même herbe. Quelques-uns écartent l'herbe, avec une petite plaque d'argent, percée aussi de petits trous. » La répugnance, dit » M. Frezier, que les François avoient à boire après toutes sortes de » gens, dans un Païs où le mal immonde est si commun, fit alors inventer, » pour chacun, l'usage des petits chalumeaux de verre (60) «. Au reste, cette liqueur lui parut meilleure que le Thé. L'odeur en est agréable. On y mêle souvent du jus d'orange amere, ou de citron, & des fleurs odoriférantes (61). L'usage en est si général dans toutes les parties du Pérou, que les plus pauvres en prennent du moins une fois le jour.

Usage de l'herbe du Paraguay.

L'amour, au Pérou, regne avec une puissance égale sur les deux sexes. Les Hommes sacrifient librement, à cette passion, la plus grande partie de leur bien. Ils ajoutent à leurs plaisirs celui de la liberté; c'est-à-dire que n'aimant point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes ecclésiastiques : leur méthode, qu'ils nomment *Mariage der-*

Mariages des Créoles.

(59) *Ubi sup.* p. 228.
(60) *Ubi sup.* p. 229.
(61) Voiage de MM. Juan & d'Ulloa Tom. I, L. 5. ch. 5.

riere l'Eglise (62), consiste à vivre avec une Maîtresse, dont ils reçoivent la foi, comme ils la donnent. Ces Femmes ont ordinairement de la sagesse & de la fidélité. Les loix du Roïaume leur sont assez favorables; elles n'attachent point de honte à la bâtardise, & les Enfans de l'amour ont à-peu-près tous les droits des autres, lorsqu'ils sont reconnus par le Pere. Il est assez ordinaire de voir des Hommes mariés, qui abandonnent leurs Femmes, pour s'attacher à des Maîtresses, ou même à des Esclaves noires; mais cette sorte d'incontinence passe toujours pour odieuse, d'autant plus qu'elle entraîne souvent du desordre dans les Familles.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Créoles.

Goûts & caractere des Femmes.

Quoique les Femmes ne soient pas gênées au Pérou comme en Espagne, l'usage n'est point qu'elles sortent le jour, excepté pour la Promenade; & l'on a vu que dans les grandes Villes, il est rare qu'elles sortent à pié. Mais c'est à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs visites; & suivant le témoignage de M. Frezier, on les trouve souvent où elles ne sont point attendues. Les plus modestes, en plein jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert du *Rabos* ou de la Mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font les démarches qui ne conviennent qu'aux Hommes. Leur posture ordinaire, dans l'intérieur de leurs Maisons, est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une Estrade couverte d'un tapis à la Turque. Elles passent ainsi les jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas; parcequ'on les sert à part sur de petits coffres, qu'elles ont toujours devant elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. Delà vient que la plûpart ont une marche pesante & sans grace. L'Estrade du Pérou est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, & de cinq à six piés de large, qui régne ordinairement de tout un côté de la salle. Les Hommes sont assis dans des Fauteuils; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'Estrade.

On voit les Femmes chez elles, avec autant de familiarité qu'en France. Elles se font un plaisir, dans les visites qu'elles reçoivent, de jouer de la Harpe ou de la Guitarre, qu'elles accompagnent de la voix. Leur goût pour la danse, qu'on a déja remarqué, les dispose toujours aussi à présenter cet amusement. Leur maniere de danser est différente de la nôtre, où l'on estime le mouvement des bras, & quelquefois celui de la tête. Elles ont les bras pendans, ou pliés sous un manteau, dont elles sont enveloppées; de sorte qu'on ne voit que les inflexions du corps & l'agilité des piés. Dans plusieurs de leurs Danses figurées, elles quittent le manteau; mais les agrémens, qu'elles y mêlent, sont plutôt des actions que des gestes. Les Hommes dansent à-peu-près dans le même goût, sans quitter leurs longues épées, dont ils tiennent la pointe en avant, pour n'en être pas embarrassés dans leurs sauts, mais sur-tout dans leurs *pliés*, qu'on prendroit pour des génuflexion.

Ce qu'on a dit, dans la description de Lima, des Dames Créoles de cette Capitale, semble convenir à toutes les Villes du Pérou; c'est-à-dire

(61) Detras de la Yglesia.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

que la plûpart des Femmes y ont de l'agrément dans l'esprit & dans la figure, mais que l'usage du Fard (63) ne donne point un long regne à leur beauté. M. Frezier ajoute qu'elles aiment une galanterie aisée; que leur entretien est spirituel, mais qu'il approche un peu du libertinage; que les propositions qu'un Amant n'oseroit faire en France, sans mériter l'indignation d'une honnête Femme, ne déplaisent point à celles du Pérou qui sont les plus éloignées d'y consentir; que les Coquettes y sont en fort grand nombre; qu'elles entendent parfaitement l'art d'abuser du foible qu'on a pour elles, & qu'elles se font une gloire d'avoir ruiné plusieurs Amans : enfin, qu'avec la fortune, on risque toujours avec elles de perdre sa santé, mal encore plus difficile à réparer dans un Païs dont les Habitans le comptent pour rien, & où l'on trouve peu de Médecins. L'unique ressource des Etrangers est dans le secours de quelques vieilles Femmes, qui traitent les Malades avec de la Salse-pareille, des Tisannes de Mauves & d'autres herbes du Païs, mais sur-tout par de profonds cauteres, qui passent pour des spécifiques, dont les deux Sexes sont également pourvus, & dont les Dames font si peu de mystere, que dans leurs visites elles se demandent des nouvelles de leurs *Fuentes*, qu'elles se pansent mutuellement.

Habits des Femmes Créoles dans les Parties froides du Pérou.

Nous n'ajouterons rien à la description de leurs habits. Quoique celle que nous avons donnée, d'après M. d'Ulloa (64), regarde particulierement Lima & Quito, il paroît que dans toutes les autres Villes, les usages sont à-peu-près les mêmes entre les Femmes de distinction. Cependant M. Frezier observe, que dans les Provinces froides elles sont toujours enveloppées d'un *Rabos*, qui n'est qu'un simple morceau d'étoffe d'un tiers plus long que large, dont un des coins leur tombe en pointe sur les talons; & que la différence entre les Riches & les Pauvres ne consiste que dans la richesse de l'étoffe. L'habit de cérémonie est celui des Espagnoles d'Europe, c'est-à-dire une Mante de taffetas noir, qui les couvre de pié en cap. L'habit de parade, que le même Voïageur distingue de celui de cérémonie, est aussi la Mante de taffetas noir, mais avec le *Saya*, qui est une juppe fermée, couleur de musc, à petites fleurs, sous laquelle est une autre juppe fermée, d'étoffe de couleur, nommée *Pollera*. Elles n'ont point d'ornement sur la tête. Leurs cheveux pendent par derriere en tresses; quelquefois elles se font un tour de tête, d'un ruban or & argent, appellé *Valaça* au Pérou, *Haque* au Chili. Si le ruban est large, orné de dentelles, & couvre le front de deux tours, il se nomme *Vincha*. Elles ont le sein & les épaules à moitié nûs, à moins qu'elles n'aient un grand mouchoir, qui leur tombe par derriere jusqu'au milieu des jambes, & qui leur sert comme de Mantille. On n'examine point en quoi consistent ici les différences des habillemens de Lima & de Quitto : mais M. Frezier nous assure que les Dames Créoles du Pérou ne blessent point la bienséance par leurs nudités d'épaules, parceque les Espagnols y font peu d'attention. Ils font plus de cas, dit-il, des petits piés : & la coquetterie, à

(63) Le témoignage de M. Frezier, joint à celui de M. d'Ulloa, dément Oexmelin, lorsqu'il assure que le Fard n'est pas connu des Créoles de l'Amérique.

(64) Voïez ci-dessus, p. 341.

qui rien n'échappe, oblige celles à qui la nature a fait une ſi grande faveur, de cacher ſoigneuſement cette partie d'elles-mêmes, ou de ne la montrer qu'avec art.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Créoles.

Dans les Vallées, comme à Lima, les Hommes ſont habillés à la Françoiſe, le plus ſouvent en habits de ſoie, avec un mélange de couleurs vives. Cet uſage ne s'eſt introduit que depuis le regne de Philippe V: mais pour déguiſer ſa ſource, les Créoles le qualifient d'habit de guerre. Les Gens de robbe, à l'exception des Préſidens & des Auditeurs, portent, comme en Eſpagne, la Golile & l'épée. L'habit de voïage du Pérou eſt un juſt'au-corps, fendu des deux côtés ſous les bras, avec les manches ouvertes deſſus & deſſous, & des boutonnieres. On le nomme *Capotillo de dos faldas*.

Leur Architecture.

A l'exception de Lima, où les Maiſons ſont fort belles, le logement des Créoles ne répond point à la richeſſe de leurs habits. C'eſt ordinairement un rez de chauſſée, de quatorze ou quinze piés de hauteur. Les plus magnifiques ont, à l'entrée, une cour ornée de porches de charpente, le long du Bâtiment; auquel on donne toute la profondeur que l'on veut, parceque n'aïant point à craindre de pluie, on tire du jour des plat-fonds, lorſqu'on n'en peut tirer par les murs. La piéce d'entrée eſt une grande Salle, d'environ dix-neuf piés de large, & longue de trente à quarante, d'où l'on paſſe de ſuite dans deux ou trois autres Chambres. La premiere eſt celle de l'Eſtrade, & le lit eſt placé dans un coin en forme d'Alcove, dont la principale commodité eſt une fauſſe-porte, pour admettre ou renvoïer les Etrangers, ſans qu'ils puiſſent être apperçus. Les Maiſons ont peu de lits, parceque les Domeſtiques couchent à terre ſur des peaux de Mouton. La hauteur & l'étendue des Pieces leur donneroient un air de grandeur, ſi elles étoient réguliérement percées: mais les fenêtres y ſont en ſi petit nombre, que l'obſcurité y regne ſans ceſſe. D'ailleurs, elles ſont fermées, au lieu de vitres, avec des grilles de bois tourné, qui diminuent encore le jour. Les meubles ne leur donnent point plus d'éclat. L'Eſtrade ſeule eſt couverte de tapis, & de carreaux de velours pour les Femmes. On ne voit, pour tapiſſerie, qu'une grande quantité de mauvais Tableaux, qui ſont l'ouvrage des Indiens de Cuſco. Les chaiſes, qui ſervent aux Hommes, ſont revêtues de cuir, eſtampé en demi relief; & le plus ſouvent, ces Salles ſont ſans plancher & ſans carellage. Les matériaux ordinaires des Bâtimens particuliers ſont des *Adoves*, eſpece de brique cuite, ou de la terre ſimple battue, entre deux planches, qui eſt apparemment ce que M. d'Ulloa nomme *Brique crue*, & qui dans un Païs où il ne pleut jamais, dure des ſiecles entiers. On a vu, dans la deſcription de Lima, quelle eſt l'Architecture de cette Ville, & celle des édifices publics.

Cérémonies de la réception des Vicerois.

Si l'on ſe ſouvient que, ſur le témoignage de M. Frezier, nous n'avons pas fait difficulté de rapporter qu'à l'entrée du Duc de Palata, lorſqu'il prit poſſeſſion de la Viceroïauté, en 1682, les deux rues, par leſquelles il devoit paſſer pour ſe rendre au Palais, furent pavées de lingots d'argent, juſqu'à la valeur de trois cens vingt millions de nos livres, on ne ſera pas ſans curioſité pour les circonſtances ordinaires d'une Fête où les

MŒURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

Créoles du Pérou se plaisent à faire éclater tant de magnificence.

Aussitôt qu'un nouveau Viceroi est débarqué au Port de Payta, qui est à deux cens quatorze lieues de Lima, il dépêche à cette Capitale un Officier de distinction, honoré du titre de son Ambassadeur, avec des lettres qui portent la nouvelle de son arrivée. L'ancien Viceroi, à qui elles sont remises, fait partir aussitôt un Courrier, qui se nomme *Chasqui* au Pérou, pour complimenter son Successeur. Ensuite, congediant l'Ambassadeur, il lui donne, à son départ, un riche présent, auquel il joint un ou deux Corrégimens, avec la liberté de les faire exercer en son nom, s'il a des liens qui l'attachent à quelque autre devoir.

Le nouveau Viceroi est reçu, à Payta, par le Corrégidor de Piura, qui lui fournit les litieres & les autres voitures nécessaires, jusqu'à la Jurisdiction d'un autre Corrégidor. Ainsi, de Corrégiment en Corrégiment, il est accompagné, servi & défraïé jusqu'à Lima. En y arrivant, il traverse la Ville, sans s'y arrêter, & comme *incognito*, pour se rendre au Callao. Là il est reçu & reconnu par un Alcade, envoïé de la Capitale, & par les Officiers Militaires. On le loge dans le Palais du Fort, qui est meublé pour cette occasion. Dès le jour suivant, tous les Tribunaux séculiers & ecclesiastiques de Lima viennent le complimenter, & c'est sous un Dais qu'il les reçoit. L'Audience arrive la premiere; ensuite la Chambre des Comptes, le Clergé, le Corps de Ville, le Consulat, l'Inquisition, le Tribunal de la Croisade, enfin les Supérieurs d'Ordre, les Colleges & les Personnes de marque. Le même jour, l'Alcalde lui fait servir, aux dépens du Païs, un magnifique dîner, où il n'a que les Auditeurs pour Convives; & toutes les autres Personnes de distinction rendent le même honneur à sa Famille. Le soir, il y a Comédie, & toutes les Femmes ont la liberté d'y assister.

Le second jour de son arrivée, il sort, dans un carosse que la Ville tient prêt pour lui, & se rend à la Chapelle de *la Legua*, ainsi nommée parcequ'elle est à la moitié du chemin, entre le Callao & Lima. Il y trouve le Viceroi qu'il vient relever. Tous deux sortent de leurs Voitures. Le dernier remet à l'autre le Bâton de commandement. Ils se séparent aussitôt, & chacun s'en retourne par le même chemin. Cependant, lorsque les préparatifs de l'entrée solemnelle demandent encore quelque tems, au lieu de retourner au Callao, le nouveau Viceroi va loger tout de suite dans le Palais de Lima, pour y attendre le jour dont on convient avec lui. C'est le plus jeune des Auditeurs, & le plus jeune des Alcaldes, qui prennent là-dessus ses ordres.

Le jour arrivé, toutes les rues de la Ville se trouvent soigneusement nettoïées, & tendues de riches Tapisseries, avec des arcs de triomphe, où l'art & la richesse brillent à l'envi. Le Viceroi se rend *incognito*, vers deux heures après midi, à l'Eglise du Monastere de Monferrat, qui est séparé de la rue, où doit commencer la marche, par un arc de triomphe & par une Porte fermée. Lorsque son Cortége est rassemblé, il monte, lui & toute Famille, sur les Chevaux que la Ville fournit. La Porte s'ouvre. On voit défiler d'abord les Compagnies de Milice; ensuite les Colléges, & l'Université, dont les Docteurs sont en habits de leur Ordre.

Ces premiers Corps sont suivis du Corps de Ville, de la Chambre des Comptes, & de l'Audience roïale, sur des Chevaux superbement équipés. Les habits du Corps de Ville sont des robbes de velours cramoisi, doublées de brocard de la même couleur, avec de grands Bonnets sur la tête; & cet habillement n'est emploïé dans aucune autre occasion. Quelques Membres du même Corps sont à pié, & portent le Dais sous lequel on voit ensuite avancer le Viceroi. Deux Alcaldes ordinaires, à pié aussi, lui servent de Palfreniers, & tiennent chacun de son côté la bride du Cheval. Au reste, M. d'Ulloa remarque que cette cérémonie est défendue par les Ordonnances, mais qu'elle ne s'en observe pas moins; parcequ'étant fort ancienne, la crainte de déplaire aux Vicerois, ou de diminuer le respect qui leur est dû, n'a permis à personne de tenter l'innovation.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Créoles.

La marche, qui se fait dans cet ordre, dure assez longtems par différentes rues qui conduisent le Viceroi sur la Place. A son arrivée, le Cortége se trouvant rangé devant la Cathédrale, il y descend à la Porte, où l'Archevêque le reçoit à la tête de son Chapitre. Il entre dans l'Eglise. On y entonne les Hymnes de joie, tandis qu'il se place avec les Tribunaux, sur des Siéges d'une richesse éclatante. Après la Musique, il remonte à Cheval, & se rend droit au Palais, accompagné jusqu'au Cabinet par le Tribunal de l'Audience. On y sert une magnifique collation, à laquelle toute la Noblesse est admise.

Le lendemain, il retourne à la Cathédrale, mais dans son carosse, avec le Cortége qui doit l'accompagner dans toutes ses fonctions publiques; c'est-à-dire qu'il est précédé de sa Compagnie des Gardes à cheval, & des Tribunaux en carosse, après quoi, il marche lui-même, suivi de ses Hallebadiers. L'Archevêque officie pontificalement, & l'Orateur du Chapitre prononce un Sermon. Ensuite le Viceroi retourne à son Palais, suivi de toute la Noblesse, qui n'oublie rien pour y paroître avec éclat. Le soir de ce jour & les deux suivans, on sert des rafraîchissemens en abondance. Les confitures & les glaces sont présentées dans la plus riche vaisselle. Il est permis, pendant ces trois jours, à toutes les Femmes de venir au Palais, & d'y faire admirer leur esprit & leur beauté, dans les Sallons, les Galeries & les Jardins.

A ces Fêtes succedent les courses de Taureaux, qui sont données par la Ville. Elles durent cinq jours; les trois premiers pour le Viceroi, & les deux autres pour l'Ambassadeur de qui l'on a reçu la nouvelle de son arrivée. L'honneur, qu'on rend à cet Officier, n'est qu'une suite de sa premiere entrée, & n'en est séparé, que pour éviter l'embarras de donner deux fois le même spectacle. Après cet amusement tumultueux, on y voit succeder la cérémonie de l'Université, des Colléges, & des Couvens de l'un & de l'autre Sexe, qui reconnoissent le Viceroi pour leur Protecteur. Elle est d'une magnificence qui ne cede rien à toutes les autres. Les louanges du Viceroi sont célébrées par des Ouvrages d'esprit, & l'on accorde des prix publics, aux Pieces qui se font distinguer. C'est l'Université qui commence. Le Recteur prépare un Combat poétique, dont il publie les sujets. Les Prix sont rangés dans une grande Salle, & les su-

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

jets affichés aux Piliers, dans des cadres fort ornés. Le Recteur, placé sur un Siége, vis-à-vis du Viceroi, prononce un discouts à son honneur, & lui présente le Recueil des Piéces, relié si magnifiquement, qu'on en fait monter la valeur à mille écus. Tous les prix sont d'argent, & plus riches encore par le travail

Les Colléges de Saint Philippe & de Saint Martin prononcent des discours, avec les mêmes cérémonies, mais n'ont point de Combat poetique. Les Religieux soutiennent des Theses & font aussi des Panégyriques. Les Supérieures des Religieuses font des complimens, des collations, & des concerts de Musique. Le Viceroi ne manque point d'assister successivement à toutes ces Fêtes (65).

Milice Créole.

Ajoutons à cet article, l'état de la Milice que les Créoles de la Capitale entretiennent pour leur défense. Elle est composée de Trouppes Bourgeoises, qui ne tirent aucune paie du Roi, à l'exception des Officiers Généraux & des Sergens. Quatorze Compagnies d'Infanterie. Sept Compagnies du Corps de Commerce, qui ont, de plus que les précédentes, un Sergent Major & deux Aides de camp. Huit Compagnies d'Indiens, qui outre leurs Officiers ordinaires ont encore un Mestre-de-Camp, un Major & un Aide-Major. Six Compagnies de Mulâtres & de Noirs libres, qui ont un Major, deux Aides-Majors, & un Lieutenant Général : toutes ces Compagnies sont de cent hommes chacune, & n'ont pour Officiers qu'un Capitaine, un Enseigne & un Sergent. Dix Compagnies de Cavalerie, de cinquante hommes chacune, dont six sont de la Ville même, & quatre des Métairies du canton : chacune de ces Compagnies a son Capitaine, son Lieutenant & son Cornette.

Forces que le Viceroi peut mettre sur pié.

On prétend que dans le besoin, un Viceroi du Pérou peut mettre sur pié cent mille hommes d'Infanterie & vingt mille Chevaux. Mais les informations que M. Frezier tira de diverses personnes qui avoient parcouru l'intérieur du Païs, le mettent, dit-il, en état d'assurer qu'on n'y trouveroit pas de quoi armer la cinquieme partie de ce nombre. Les Officiers Généraux, nommés & païés par le Roi, sont le Viceroi, dont les appointemens réguliers montent à 40000 piastres ; le Général, qui en a 7000 ; le Lieutenant Général de la Cavalerie, 1500 ; le Commissaire Général, 1500 ; le Lieutenant de la Mestre-de-Camp, 1200 ; & le Lieutenant du Général, 1200. Le Viceroi nomme quelques autres Officiers, qui reçoivent aussi leurs gages de la Cour : un Capitaine de la Salle d'armes, 1200 piastres ; un Lieutenant d'Artillerie, 1200 ; deux Aides d'Artillerie, chacun 300 ; quatre maîtres Canoniers, chacun 544 ; un Armurier principal, 1500 ; quatre Armuriers ordinaires, chacun 600 ; un maître Charpentier, 1000 (66).

Garnison & autres Trouppes du Callao.

En 1713, le Roi d'Espagne entretenoit, au Callao, six cens hommes d'Infanterie, qui composoient la Garnison, & dont la paie étoit de 240 piastres ; avec six autres Compagnies, chacune de cent hommes, pour être emploiées suivant les occasions. Il y avoit dans le même Port un Général de la Mer, & un Amirante, nommés tous deux par le Roi ; le premier,

(65) Relation de la Mer du Sud, p. 199. (66) *Ibid.* pp. 177 & 178.

avec les mêmes honneurs que le Général des Galions, & 3600 piastres d'appointemens; le second, avec 2200; sans compter un grand nombre d'Officiers subalternes, d'Artillerie & de Marine. La Bourgeoisie étoit divisée en trois Compagnies, sans gages; l'une, de Gens de Mer; l'autre, de Marchands; la troisieme, de maîtres Charpentiers, Calfateurs, & d'autres Artisans emploïés dans les Atteliers du Roi. Les Indiens des deux Fauxbourgs & des Métairies voisines formoient aussi quatre Compagnies, avec leurs Officiers de la même Nation, tous obligés de s'assembler au premier signal du canon, & destinés au transport des munitions de guerre & de bouche.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des Créoles.

Venons aux anciens Péruviens & commençons par la forme de leur Gouvernement. On a vû, dans l'article de son origine, qu'il étoit véritablement Monarchique. Les Rois, ou les Empereurs du Pérou, avoient divisé leur Empire en quatre parties, qui répondoient à celles du Monde. La partie Orientale se nommoit *Antisuïo*, & tiroit ce nom de la Province d'*Anti*, qui le communiquoit aussi à cette vaste chaîne de Montagnes, que les Espagnols ont appellée *Cordilliere*. La partie Occidentale tiroit celui *Contisuio*, d'une autre Province nommée *Conti*. *Chincasuio*, qui étoit la partie Septentrionale, devoit le sien à la Province de *Chinca*; & *Collasuïo*, partie Méridionale, le prenoit du Païs de Collao (67).

Mœurs, usages, &c. des anciens Péruviens.

Le Peuple étoit divisé en Décuries, dont chacune avoit son chef. De cinq en cinq Décuries, il y avoit un autre Officier supérieur; un autre de de cent en cent, de cinq en cinq cens, & de mille en mille. Jamais les Départemens ne passoient ce nombre. L'Office des Décurions étoit de veiller à la conduite & aux besoins de ceux qui étoient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier supérieur, de l'informer des desordres, ou des plaintes, & de tenir rôle des noms & du nombre des Nouveaux-nés & des Morts. On leur donnoit le titre de *Chunca-Camayu*, de deux mots, dont le premier signifie dix, & l'autre *Administrateur* ou *Procureur*. Le titre des Officiers supérieurs étoit aussi *Camayu*, avec le nombre qui répondoit à celui de leurs Centuries. Les Officiers de chaque Bourgade jugeoient tous les différends, sans appel: mais s'il naissoit quelques difficultés entre les Provinces, la connoissance en étoit réservée aux Incas. Les anciennes loix étoient généralement respectées. On ne souffroit point de Vagabonds ni de Gens oisifs. La vénération pour l'Empereur alloit jusqu'à l'adoration. Outre les lumieres qu'il recevoit chaque mois sur le nombre, le sexe, & l'âge de ses Sujets, il envoïoit souvent des Visiteurs, qui observoient la conduite des Chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; & le châtiment des Officiers étoit toujours plus rigoureux que celui du Peuple (68).

Division du Peuple en Décuries.

L'autorité des Empereurs étoit si peu limitée, qu'elle s'étendoit aux Personnes comme aux biens. Non-seulement ils avoient le choix des

Autorité des Empereurs.

(67) Garcilasso, L. II, chap. 11. On ne sauroit desirer ici de meilleur Guide, puisqu'il étoit du Sang des Incas, & né au Pérou.

(68) *Ibid.* ch. 12.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PERUVIENS.

Ordre de leur Succeſſion.

terres & des autres poſſeſſions, mais ils pouvoient prendre les jeunes Filles qui leur plaiſoient, pour Concubines ou pour Servantes. A l'exemple du Fondateur de la Monarchie, l'Héritier préſomptif du Trône prenoit en mariage ſa Sœur aînée; & s'il n'en avoit point d'Enfans, ou s'il la perdoit par la mort, il prenoit la ſeconde, & ſucceſſivement toutes les autres. S'il étoit ſans Sœurs, il épouſoit ſa plus proche Parente. Les autres Incas prenoient auſſi des Femmes de leur ſang; mais leurs Sœurs étoient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'Empereur & à l'aîné de ſes Fils; car c'étoit toujours l'aîné qui lui ſuccédoit, & Garcilaſſo aſſure (69), contre le témoignage du Pere d'Acoſta, que cet uſage étoit auſſi ancien que la Monarchie. Entre les Curacas, c'eſt-à-dire les Seigneurs, la Succeſſion varioit, ſuivant les divers uſages des Provinces. Dans les unes, c'étoit au Fils aîné qu'elle tomboit, ſans partage; dans les autres, tous les Freres y avoient la même part; & d'eux elle paſſoit aux Neveux : dans quelques-unes, l'Héritier, entre pluſieurs Freres, étoit nommé par le Peuple : & delà vient apparemment l'erreur d'Acoſta, qui attribue l'uſage des Grands de l'Empire à la Famille roïale. On ne ſevroit les aînés qu'à l'âge de deux ans; & c'étoit l'occaſion d'une grande Fête, dans laquelle on leur coupoit les cheveux, en leur impoſant un nom. Cette cérémonie ſe faiſoit par un Parrein, qui étoit choiſi entre les Perſonnes du même ſang : mais, pour le Fils aîné de l'Empereur, c'étoit toujours le Grand-Prêtre du Soleil.

Diviſion des Terres.

Dans les nouvelles Provinces que les Incas ajoutoient à l'Empire, ils apportoient leurs ſoins à faire cultiver ſoigneuſement les terres & ſemer beaucoup de grains. Comme l'eau y manque ſouvent, ils y avoient fait conſtruire, en mille endroits, ces fameux aqueducs, qui, malgré les injures du tems & la négligence des Eſpagnols, rendent encore témoignage, dans leurs ruines, à la magnificence de l'ouvrage. Les Champs avoient été applanis dans la même vue. Ceux dont on entretenoit la culture étoient diviſés en trois parties; la premiere pour le Soleil, une autre pour l'Empereur, & la troiſieme pour ceux qui la cultivoient. Les parties du terrein, qui ne pouvoient être arroſées, étoient plantées d'arbres ou de racines utiles, & l'on en faiſoit la même diviſion. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avoient le premier rang; enſuite, ceux des Veuves & des Orphelins; puis ceux des Cultivateurs : ceux de l'Empereur, ou du Curaca, venoient les derniers. Chaque jour au ſoir, un Officier, nommé *Llacta Camayu*, montoit ſur une petite Tour, qui n'avoit pas d'autre uſage, pour annoncer à quelle partie du travail on devoit s'emploïer le jour ſuivant. La meſure de terre, aſſignée aux beſoins de chaque perſonne, étoit ce qu'il en faut pour y ſemer un demi boiſſeau de Maïz. On engraiſſoit les terres inférieures avec la fiente des Animaux; & vers la Mer, avec celle des Oiſeaux marins. Le Prince n'exigeoit, de ſes Peuples, aucun autre tribut que ſa partie de leurs Moiſſons, qu'ils étoient obligés de tranſporter dans des Greniers, dont chaque Bourgade étoit fournie pour cet uſage, avec des habits & des armes pour ſes

Reglement pour la culture.

(69) Le même, L. IV, ch. 9.



Tom. XIII. N° IX.

Trouppes (70). Toute la race des Incas, les Officiers & les Domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité Impériale, les Soldats, les Veuves & les Orphelins étoient exempts de toute espece de tribut. L'or & l'argent, qu'on apportoit au Souverain & aux Curacas, étoit reçu à titre de présent, parcequ'il n'étoit emploïé qu'à l'ornement des Temples & des Palais, & que dans tout l'Empire on ne lui connoissoit pas d'autre utilité. Chaque Canton avoit son Magasin pour les habits & les armes, comme pour les grains (71); de sorte que l'Armée la plus nombreuse pouvoit être fournie, en chemin, de vivres & d'équipages, sans aucun embarras pour le Peuple. Tous les tributs qui se levoient autour de Cusco, dans une circonférence de cinquante lieues, servoient à l'usage du Palais Impérial & des Prêtres du Soleil.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Usage du produit

La forme & la nature des Edifices roïaux feront le sujet d'un article particulier; mais les Historiens de la Conquête (72) assurent que rien n'approchoit de la magnificence de leurs ornemens; & l'un d'entr'eux ajoute que les Espagnols, après avoir enlevé l'or & l'argent dont les Palais & les Temples étoient incrustés, démolirent jusqu'aux pierres, pour en tirer le ciment, qui étoit mêlé des plus précieuses poudres. Cependant ces avides Conquérans demeurerent persuadés qu'après la mort d'Atahualilipa, les Indiens avoient enséveli, dans les Montagnes, une grande partie des trésors de leurs Incas.

Richesse des Palais & des Temples.

On ne vante pas moins la richesse des Temples du Soleil, dont le nombre étoit infini dans toutes les Provinces de l'Empire. Celui de Cusco étoit revêtu de lames d'or, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet. La figure du Soleil, telle que nos Peintres la représentent, étoit d'or massif, avec ses raïons, & d'une monstrueuse grandeur. On raconte qu'un Espagnol, qui s'en étoit saisi, la perdit au jeu dès la premiere nuit. Ce Temple, dont les murs subsistent encore, fait aujourd'hui partie du Couvent de S. Dominique. Vis-à-vis le Temple du Soleil, il y en avoit quatre autres, dont le premier étoit consacré à la Lune, sa Femme & sa Sœur: les portes & les murs en étoient revêtus de lames d'argent. Le suivant, dédié à l'Etoile de Venus, que les Péruviens nommoient *Chasca*, offroit la même richesse. Le troisieme étoit consacré au Tonnerre & aux Eclairs; & le quatrieme, qui étoit entierement revêtu d'or, à Cuychu ou l'Arc-en-ciel. Une grande Salle voisine, où les Prêtres s'assembloient pour leurs conférences de Religion, étoit incrustée aussi du même métal. Quoique les Provinces aspirassent entr'elles à se distinguer par leurs Temples, ils étoient moins magnifiques que celui de Cusco, à l'exception, peut-être, de celui du Lac de Titicaca, que tous les Péruviens s'étoient efforcés d'enrichir, parcequ'ils en croïoient leurs Rois sortis. Outre l'or & l'argent dont ses parties étoient ornées, ils y en avoient amassé une quantité si surprenante, qu'on la soupçonneroit volontiers d'exagération.

(70) Le même, L. V, ch. 1.

(71) C'est ce qu'on nommoit *Tambo*. C'étoit, en même-tems une espece d'Hôtellerie, où les Voïageurs de quelque distinction étoient reçus gratis. Le même, Liv. VI, ch. 7. Pierre de *Cieca*, chap. 21, 37 & 41. Zarate, Liv. I, chap. 14. Gomara chap. 115.

(72) Cieca, chap. 42, 50, 94.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Religion des anciens Péruviens.

On doit avoir observé plus d'une fois, dans les récits précedens, qu'ils n'adoroient pas d'autre divinité que le Soleil. Ils lui immoloient presque toutes sortes d'Animaux ; & leurs offrandes étoient aussi toutes sortes de grains, de légumes, de liqueurs & d'étoffes. Mais les Incas avoient en horreur les victimes humaines, & n'étoient pas moins éloignés d'en faire leur aliment, quoique plusieurs Espagnols leur aient attribué ce barbare usage (73). Le Soleil avoit plusieurs Prêtres, tous du Sang roïal, & pour chef du Sacerdoce, un Grand Pontife, distingué par le titre de *Villouna* (74), qui signifie Devin ou Prophete ; leur habillement ne differoit point de celui des Grands de l'Empire. On consacroit au Soleil, dès l'âge de huit ans, des Vierges, qui étoient renfermées dans des cloîtres, où les Hommes ne pouvoient entrer sans crime ; comme c'en étoit un pour les Femmes d'entrer dans les Temples du Soleil : ainsi c'est encore une erreur de quelques Espagnols, d'avoir écrit que les Vierges s'emploïoient avec les Prêtres au service de l'Autel. Leur ministere n'étoit qu'extérieur, & consistoit à prendre les Offrandes. Le nombre de ces jeunes Filles montoit à plus de mille, dans la seule Ville de Cusco. Elles étoient gouvernées par de plus vieilles, qui portoient le nom de Mamacunas. Tous les vases, qui servoient à leur usage, étoient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des exercices de Religion, elles s'occupoient à filer, pour le service du Roi & de la Reine. L'habillement des Monarques du Pérou étoit une sorte de chemise, qui leur descendoit jusqu'aux genoux, avec un *Manteau* de la même longueur, & une bourse quarrée, qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portoient leur *Coca*, herbe qui se mâche dans cette contrée, comme le Betel aux Indes Orientales, & qui étoit alors réservée aux seuls Incas (75). Enfin ils avoient la tête ceinte d'un diadême, nommée *Llautu*, qui n'étoit qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés, sur les Temples, avec un ruban rouge. C'est ce que la plûpart des Voïageurs & des Historiens ont nommé la *Frange* impériale.

Vierges consacrées au Soleil.

Habillement des Empereurs.

Toutes les autres parties de l'Empire avoient aussi des Monasteres, où les Filles des Curacas & toutes celles qui passoient pour belles étoient renfermées ; non pour servir le Soleil & pour vivre chastes, mais pour devenir les Concubines du Souverain. Elles sortoient, lorsqu'il les faisoit appeller ; & leurs Mamacunas les occupoient, dans leur clôture, à filer ou à faire des étoffes, que le Roi distribuoit aux Courtisans & aux Soldats, comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qu'il avoit une fois emploïées à ses plaisirs, ne retournoient jamais au Monastere ; elles passoient au service de la Reine, & quelques-unes étoient renvoïées à leurs Parens : mais après avoir eu les bonnes graces du Roi, elles ne pouvoient être, ni les Femmes, ni les Concubines de personne. Le respect alloit si loin pour tout ce qui lui avoit appartenu, que celles

(73) Particulierement Zarate ; & son Traducteur, qui a donné d'assez mauvaises figures, paroît avoir emprunté celle qui représente ces Sacrifices, des Relations du Mexique. Garcilasso réfute vivement l'accusation.

(74) D'autres disent *Villacunu*.

(75) On a déja remarqué qu'elle fait aujourd'hui l'objet d'un commerce considérable. Voïez l'Hist. nat. précéd.

qui

qui se laissoient corrompre étoient enterrées vives, & que la même loi condamnoit au feu, non-seulement le Corrupteur, mais tous ses Parens & tous ses biens.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Fêtes Péruviennes, & leurs cérémonies.

Entre plusieurs Fêtes, que les Incas avoient établies à Cusco, la plus fameuse étoit celle qui se nommoit *Intip Raymi*, ou plus simplement *Raymi*. C'étoit proprement la Fête solemnelle du Soleil. Elle se célébroit au mois de Juin, immédiatement après le Solstice. Tous les Curacas, les Grands, & les Officiers Militaires de l'Empire, se rassembloient dans la Capitale. Ils se paroient de ce qu'ils avoient de plus riche, & les ornemens étrangers y étoient emploïés comme ceux du Païs. Le Monarque étaloit lui-même toute sa magnificence, en qualité de Fils du Soleil. On se préparoit à la solemnité par un jeûne de trois jours, qui renfermoit la privation du commerce des Femmes. Il n'étoit pas permis, pendant ce tems, d'allumer du feu dans aucune partie de la Ville. La derniere nuit étoit emploïée par les Prêtres à purifier des Brebis & des Agneaux, qui étoient les victimes du sacrifice, & par les Vierges consacrées au culte du Soleil, à préparer le pain & les liqueurs qui servoient aux Incas, après l'offrande qui s'en faisoit à l'Autel. D'autres Femmes, nommées dans cette occasion, en préparoient pour le reste de l'Assemblée.

Le lendemain, à la pointe du jour, le Monarque, avec tous les Incas, suivant l'ordre de l'âge & de la dignité, marchoit en procession jusqu'à la grande Place de la Ville. Là, piés nûs, & le visage tourné vers l'Orient, ils attendoient en silence que le Soleil montât sur l'horison. Lorsqu'ils commençoient à l'appercevoir, ils s'accroupissoient à terre, ils étendoient les bras, ils ouvroient les mains; & les approchant ensuite de leur bouche, ils en pressoient leurs lévres, comme s'ils eussent voulu baiser l'air, & les premiers raïons qui sortoient de leur brillante Divinité. Après cette cérémonie, ils honoroient leur Dieu & leur Pere, par d'anciens Cantiques. D'un autre côté, les Grands lui rendoient le même hommage, dans la seconde Place de Cusco. On aportoit alors, dans les deux cercles, les liqueurs destinées aux libations. Le Monarque se levoit au milieu du sien, & prenoit deux grands Vases d'or, tous deux pleins. Il offroit au Soleil celui qu'il tenoit dans la main droite, & versoit la liqueur dans une coupe d'or, où tenoit un chalumeau tourné vers le Temple, afin que le Soleil en parût boire. Le Vase de la main gauche étoit offert aussi, par une libation de quelques gouttes: mais ensuite le reste de la liqueur étoit versé dans de fort petites coupes, qui étoient au même nombre que les Incas; & chacun avalloit sa portion, d'un seul trait. Les Grands faisoient de leur côté la même cérémonie: après quoi, les deux Trouppes se rejoignoient dans un même lieu, pour prendre ensemble le chemin du Temple. Mais il n'y avoit que le Monarque & les Incas, auxquels il fut permis d'y entrer; & l'Empereur s'avançoit seul au pié de l'Autel, pour offrir au Soleil les deux Vases des Libations. Les Grands, qui étoient demeurés devant la porte du Temple, remettoient leurs Vases aux Prêtres & les offroient par leurs mains, avec diverses figures d'Animaux en or. Après les oblations, les Prêtres faisoient amener une multitude de Brebis & d'Agneaux, qu'ils consacroient par de mystérieuses cé-

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des anciens Péruviens.

Sacrifices & Consultations.

rémonies. Ils choisissoient, dans ce nombre, un Agneau noir, pour les consultations qui regardoient l'avenir. On l'étendoit à terre, la tête tournée vers l'Orient; & le Sacrificateur lui ouvroit le côté gauche, par lequel il se hâtoit de tirer avec les mains le cœur & les poûmons. Si ces parties sortoient vives & palpitantes, l'augure étoit fort heureux : mais si l'on y remarquoit quelque apparence de langueur, ou si la victime se levoit sur ses piés avant que d'être frappée, on se croioït menacé de quelque mal ; & pour le détourner, on continuoit d'immoler quantité de Brebis & d'Agneaux, dont on consumoit le cœur & le sang, dans les flammes d'un feu que les Prêtres avoient l'art d'emprunter du Soleil. Les chairs étoient rôties en public, & mangées joïeusement, avec une profusion de liqueurs. La solemnité duroit neuf jours entiers, mais ne consistoit plus qu'en festins, après lesquels chacun retournoit dans son canton.

Culte de la Lune & des Guacas.

Outre la figure du Soleil, on voïoit dans les Temples celle de la Lune, qui recevoit une partie des honneurs. Il y avoit aussi diverses figures de pierres, auxquelles on rendoit une sorte de culte, mais sur la signification desquelles leurs Adorateurs mêmes ne s'accordoient point. Ils les nommoient *Guacas;* & pour réponse, à ceux qui leur en demandoient l'origine & la nature, ils assuroient que leurs Peres leur avoient appris à les honorer. On n'a jamais bien connu quelle idée ils se formoient d'une autre vie. Les Incas étoient portés, après leur mort, dans un lieu vouté, assis, & revêtus de leurs plus précieux ornemens. On y renfermoit, avec eux, une ou deux de leurs Femmes. Souvent, cet honneur étoit contesté entre celles qui leur avoient été les plus cheres ; & delà vint une loi, qui obligeoit les Maris de régler ce point en expirant. On assure qu'on enterroit aussi, avec eux, deux ou trois jeunes gens, du nombre de leurs Domestiques, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent ; & que cet usage étoit fondé sur l'espérance d'une résurrection, dans laquelle ils ne vouloient pas paroître sans cortége (74) : mais Zarate n'explique point si ces misérables victimes étoient enterrées vives ou mortes ; & l'on ne trouve pas plus de lumieres sur l'état dans lequel on ensévelissoit les Femmes. Le même Ecrivain ajoute seulement qu'en voïant entrer les Espagnols dans les sépultures, pour en tirer l'or & l'argent dont elles étoiens remplies, les Péruviens leur demandoient en grace de ne pas disperser les os, dans la crainte que la résurrection des Morts n'en fût plus lente & plus difficile. On mettoit, sur les tombeaux, de grandes Statues qui les représentoient ; & sur ceux des Morts du commun, les marques de leur Profession ou de leur Emploi. Dans la cérémonie des Funérailles, les Parens versoient, sur la sépulture, une certaine quantité de leur liqueur favorite, dans un tuïau, qui répondoit à la bouche du Mort (75).

Enterremens & circonstances.

Education des Enfans.

Les Péruviens, de tous les ordres, élevoient leurs Enfans avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, ils les plongeoient dans de l'eau froide ; & chaque jour, avant que de renouveller leurs langes, ils les mettoient un moment dans le même bain. Ils ne leur laissoient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne ser-

(74) Zarate, *ubi sup.* L. I, ch. 2. (75) *Ibid.* ch. 16.

voit tant à les fortifier. Leurs berceaux étoient de petits Hamacs, dont on ne les tiroit que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les Meres ne prenoient leurs Enfans entre leurs bras, ni sur leurs genoux : elles se baissoient sur le Hamac, pour leur donner le lait ; & jamais plus de deux ou trois fois par jour.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des anciens Péruviens.

L'honnêteté publique étoit observée avec une extrême rigueur. On ne souffroit point de Courtisannes dans les Villes & dans les Bourgades : elles avoient la liberté de se faire des Cabanes au milieu des champs ; & quoique leur commerce fût permis aux Hommes, les Femmes se deshonoroient à leur parler. On a vu, qu'à Cusco, les Mariages se faisoient par l'Empereur même (76). Dans les Provinces, cet office appartenoit aux Curacas, qui l'exerçoient en son nom. Aussi l'état conjugal étoit-il si respecté, que dans chaque Maison la Femme légitime avoit toute la distinction d'une Reine, au milieu des Concubines de son Mari, dont le nombre n'étoit pas borné. Elles ne laissoient pas de s'emploïer ensemble aux Ouvrages qui convenoient à leur sexe. Elles faisoient des toiles & des étoffes pour les habits, comme les Hommes préparoient les cuirs pour la chaussure. L'ancien Pérou n'avoit pas de Professions publiques de ce genre. Chaque Famille travailloit pour elle-même, avec un partage fort égal entre les deux sexes : mais ils s'emploïoient de concert à l'agriculture. Les Femmes étoient si laborieuses, que dans leurs amusemens mêmes & leurs visites, elles avoient toujours les instrumens du travail entre leurs mains. A l'égard des Hommes, quelque paresse qu'on leur reproche aujourd'hui, il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs Ancêtres, à la vue de divers Monumens qui sont leur ouvrage. Zarate compte leurs grands Chemins, entre les merveilles du monde. Cette grande entreprise fut commencée sous le regne de Huaynacapac, à l'occasion de ses Conquêtes, & pour faciliter son retour : cinq cens lieues de Montagnes, coupées par des rochers, des vallées & des précipices, offrirent en peu d'années une route commode, depuis la Province de Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'Empire. Quelque tems après, & sous le même regne, on en vit de toutes parts dans les Plaines & les Vallées. C'étoient de hautes levées de terre, d'environ quarante piés de largeur, qui mettant les Vallées au niveau des Plaines, épargnoient la peine de descendre & de monter. Dans les Deserts sabloneux, le chemin étoit marqué par deux rangs de pieux, ou de palissades, plantés au cordeau, qui ne laissoient plus aucune crainte de s'égarer. Une de ces routes étoit de cinq cens lieues, comme celle des Montagnes. Les levées subsistent encore ; quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs Ennemis : mais, en paix comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux, sans autre vue que d'en emploïer le bois à faire du feu, ou à d'autres besoins (77).

Mariages.

Occupations laborieuses des deux sexes.

Grands chemins du Pérou.

La Langue commune des Péruviens étoit celle de Cusco, que les In-

(76) Il est vraisemblable qu'il ne faisoit, comme on l'a dit, que les Mariages des Incas ; & que ceux du Peuple de Cusco, comme des Provinces, étoient faits par ses Officiers. Voïez la figure ci-dessus, p. 510.

(77) Zarate, *ubi sup.* chap. 13.

Langue commune.

cas s'étoient efforcés d'introduire dans toutes les Provinces conquises. Garcilasso, qui devoit juger mieux que les Espagnols de sa Langue naturelle, lui reproche de manquer d'abondance, quoique d'autres Ecrivains lui en attribuent beaucoup. Elle n'a souvent qu'un seul terme, répete-t'il plusieurs fois, pour exprimer différentes choses (78). Il se plaint aussi qu'elle manque de plusieurs Lettres des Alphabets Latins & Castillans, telles que b, d, f, g, i, l; quoiqu'elle ait, dit-il, ll, ou double l; x & r simples, jamais doubles; ce qui est assez difficile à comprendre, pour ceux qui n'en connoissent point l'usage, & ce que l'Inca prétend aussi que les Espagnols ont mal rendu dans un grand nombre de noms, que cette raison leur a fait corrompre ou défigurer. Il ajoute que la Langue de Cusco, ou des Incas, a trois sortes de prononciation, qui servent à varier la signification des mots; une des levres, une du seul palais, & la troisieme du gosier. Enfin, il n'y trouve point de syllabes qui aient deux consonnes, ou une mute avec une liquide; & s'il y a quelques mots qui paroissent avoir des syllabes de cette nature, il nous apprend que dans la prononciation la mute doit être séparée de la liquide; comme dans les mots suivans, *Papri*, *Pocra*, *Chocra*, qu'il faut prononcer Pap-ri, Poc-ra, Choc-ra, &c.

Jugement de M. de la Condamine sur les Langues d'Amérique.

M. de la Condamine, dont on sait que le jugement n'est pas moins éclairé sur les points de Grammaire & d'Eloquence que sur les Sciences les plus profondes, & qu'un long usage avoit mis en état de connoître les Langues de l'Amérique Méridionale, nous fournit ici quelques réflexions utiles. » Toutes les Langues, dit-il, dont j'ai eu connoissance » dans cette partie du Monde, sont fort pauvres. Plusieurs sont énergiques & susceptibles d'élégance; singulierement l'ancienne Langue du » Pérou: mais toutes manquent de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles; preuve évidente du peu de progrès de l'esprit » dans toutes ces Contrées. Tems, durée, espace, être, substance, matiere, corps; tous ces mots, & beaucoup d'autres, n'ont point d'équivalent dans leurs Langues. Non-seulement les noms des Etres métaphysiques, mais ceux des Etres moraux ne peuvent se rendre chez eux qu'imparfaitement, & par de longues périphrases. Il n'y a point de mots propres, qui répondent exactement à ceux de vertu, justice, liberté, reconnoissance, ingratitude: tout cela paroît difficile à concilier, avec ce » que Garcilasso rapporte (79) de la Police, de l'industrie, des Arts, du » Gouvernement & du Génie des anciens Péruviens. Si l'amour de la Patrie ne lui a pas fait illusion, il faut convenir que ces Peuples ont beaucoup » dégénéré de leurs Ancêtres (80). Quant aux autres Nations de l'Amérique, on ignore qu'elles soient jamais sorties de la barbarie (81).

L'Académicien dressa un vocabulaire des mots les plus usités, dans les diverses Langues Indiennes. Il prétend que la comparaison de ces mots

(78) Garcilasso, L. II, ch. 17.

(79) Il n'est pas le seul. Zarate, Acosta & Gomara rendent le même témoignage.

(80) C'est dequoi Garcilasso convenoit déja de son tems.

(81) M. de la Condamine semble oublier ici les progrès de la Religion, de la raison, de la politesse & des bonnes mœurs dans le Paraguay, & tout ce qu'on a rapporté dans un article particulier de l'Audience des Charcas. Voiez ci-dessus.

Description du Perou.

Mœurs, usages, &c. des anciens Péruviens.

avec ceux qui ont la même signification en d'autres Langues de l'intérieur des Terres, peut non-seulement servir à prouver les diverses transmigrations de ces Peuples, d'une extrêmité à l'autre de ce vaste Continent, mais que lorsqu'elle pourra se faire avec diverses Langues d'Afrique, d'Europe & des Indes Orientales, elle est peut-être l'unique moien de découvrir l'origine des Amériquains. Une conformité de Langues bien averée lui paroît capable de décider la question : » le mot *Abba*, *Raba*, ou » *Papa*, & celui de *Mama*, qui des anciennes Langues d'Orient semblent avoir passé, avec de légers changemens, dans celles de l'Europe, » sont communs à un grand nombre de Nations de l'Amérique, dont le » langage est d'ailleurs très différent. Si l'on regarde ces mots comme les » premiers sons que les Enfans peuvent articuler, & par conséquent » comme ceux qui ont dû, par tout Païs, être adoptés préférablement » par les Parens qui les entendoient prononcer, pour les faire servir de » signes aux idées de Pere & de Mere; il reste à savoir pourquoi, dans » toutes les Langues d'Amérique où ces mots se rencontrent, leur signification s'est conservée sans se croiser ? Par quel hazard, dans la Langue *Omogua* par exemple, au centre du Continent, ou dans quelque » autre pareille, où les mots de Papa & de Mama sont en usage, il n'est » pas quelquefois arrivé que *Papa* signifiât Mere, & *Mama* Pere; mais » qu'on y observe constamment le contraire, comme dans les Langues » d'Orient & d'Europe. Il y a beaucoup de vrai-semblance que parmi » les Naturels d'Amérique, il se trouveroit d'autres termes, dont le rapport, bien constaté avec ceux d'une autre Langue de l'ancien Monde, » pourroit répandre quelque jour sur une question abandonnée jusqu'ici » aux conjectures.

La Langue des Incas est négligée

Mais ce qui regarde la Langue des Incas, dans ces Observations, tombe aujourd'hui avec cette Langue même, qui s'évanouït par degrés depuis la Conquête, & qui fait place de jour en jour aux anciennes Langues de chaque Province du Pérou, jusqu'à faire remarquer aux Missionnaires que ce changement nuit beaucoup à la propagation du Christianisme.

Elle avoit été cultivée par les Poetes & les Philosophes.

Exemples de la Poesie Péruvienne.

Il n'en paroît pas moins vrai que cette Langue commune avoit été fort cultivée par les Poètes & les Philosophes du Païs. Les premiers se nommoient *Havarac*; & les seconds, *Amautas*. On nous a conservé deux exemples de la Poésie Péruvienne; l'un qui n'est qu'une Chanson galante, & qui signifie : *mon chant vous endormira, & je viendrai vous surprendre au milieu de la nuit* (82) : l'autre, qu'on peut regarder comme un Cantique Religieux, parcequ'il contient un point de la Mythologie du Pérou. C'étoit une ancienne opinion qu'une jeune Fille de la Famille du Soleil avoit été placée dans la haute région de l'air, avec un vase plein d'eau, pour en répandre sur la terre lorsqu'il en étoit besoin; que son Frere frappoit quelquefois le vase, d'un grand coup, & que delà venoient le tonnerre

(82) On donne les vers Péruviens en termes Latins, du même nombre de syllabes.

Caylla Llapi	Ad Canticum
Punnunqui;	Dormies;
Chaüpituta,	Media nocte
Samusac.	Veniam.

DESCRIPTION DU PEROU.

MŒURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

& les éclairs. Cette espece d'Hymne signifie (83); » Belle Nymphe, votre » Frere vient de frapper votre Urne, & son coup fait partir le tonnerre » & les éclairs. Mais vous, Nymphe Roïale, vous nous donnez vos bel- » les eaux par des pluies; & dans certaines saisons, vous nous donnez de » la nége & de la grêle. Viracocha vous a placée, & soutient vos forces, » pour cet office.

Garcilasso y joint une sorte de Commentaire (84), & vante la force des expressions. Il ajoute que les Poëtes Péruviens composoient aussi des Drames, dans lesquels ils représentoient les grandes actions des Empereurs morts.

Astronomie.

Les Amantas n'ignoroient pas absolument l'Astronomie : mais ils ne distinguoient que trois Astres par des noms propres; le Soleil, qu'ils nommoient *Yuti* : la Lune, qui portoit le nom de *Quilla*, & Venus, qu'ils nommoient *Chasca*; toutes les Etoiles étoient comprises sous le nom commun de *Coyllur*. Ils observoient le cours de l'année; & les moissons leur servoient à distinguer les saisons. Les Solstices entroient aussi dans leur calcul du tems : ils avoient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites Tours, qui servoient à leur Astronomie; mais Acosta & Garcilasso ne s'accordent, ni sur leur nombre, ni sur leur usage. Garcilasso en compte douze,

(83) On nous donne ici deux interprétations; l'une en même nombre de syllabes, pour faire sentir la mesure Péruvienne, & l'autre exactement litterale, pour conserver tout le sens des mots :

Cumac Nusta	Pulchra Nympha.	Formosa Domicella.
Torallayquin	Frater tuus	Aqua implevit Germanus tuus
Punnuy quita	Urnam tuam	Cantharum tuum;
Paquiz Cayau	Nunc infringit;	Quem nunc frangit :
Hina Mantar	Cujus ictus	Qua ex causa
Cunnun Nunun	Tonat, Fulget,	Cum strepitu
Yllapantac.	Fulminatque.	Tonat-fulgurat-fulminat.
Camri Nusta	Sed tu Nympha	Tu, Regia Domicella,
Unuy quita	Tuam Lympham	Tuas pulchras aquas
Para Munqui	Fundens pluis,	Nobis das pluendo,
Riti Munqui	Interdumque	Et certis vicibus
Pacha Rurac	Grandinem seu	Ninges nobis
Pacha Camac.	Nivem mittis.	Et grandinem fundes.
Viracocha	Viracocha	Viracocha
Cay Hinapac	Ad hoc munus	Ad hoc officium
Chura Sunqui	Te præfecit	Te collocavit
Cama Sunqui.	Ac sufficit.	Et te animavit.

(84) *Yllapantac*, dit-il, signifie, d'un seul mot, le tonnerre, la foudre & l'éclair; *Cunnunnuni*, faire du bruit; *Unu*, de l'eau; *Para*, pleuvoir; *Chiti*, grêler; *Riti*, néger; *Chura*, placer, mettre; & *Cama*, animer, donner de la force. On nous donne, à cette occasion, quelques autres mots de la Langue Péruvienne. Les Peres donnent à leurs Enfans le nom de *Churi*, & les Meres celui de *Vava*. Le sexe se distingue par l'adjection d'une Particule. Les Freres s'appellent entr'eux *Huauque*, & les Sœurs *Nanna* : mais un Frere appelle sa Sœur *Panna*, & une Sœur nomme son Frere *Tora*. Ainsi, sans voir la personne qui parle, on distingue son sexe à l'entendre. *Garcilasso*, *Ibidem*. *Laet*, L. XI chap. 19.

Mœurs, usages, &c. des anciens Péruviens.

qui marquoient, dit-il, le nombre des mois (85). Acosta en met huit d'un côté de la Ville & huit de l'autre; disposées de maniere, que les quatre plus petites, qui occupoient le milieu, étoient éloignées entr'elles d'environ vingt piés, & que les plus grandes en étoient à une même distance des deux côtés; l'ombre des petites marquoit le Solstice. Les Equinoxes s'observoient à-peu-près de même, par des colomnes, érigées devant le Temple du Soleil, & par un cercle tracé à l'entour (86). Mais rien n'approchoit de l'attention des anciens Péruviens pour les éclipses de Soleil ou de Lune, quoiqu'ils en ignorassent les causes, & qu'ils leur en attribuassent de ridicules: ils croïoient le Soleil irrité contr'eux, lorsqu'il leur déroboit sa lumiere, & toute la Nation s'attendoit aux plus terribles disgraces. La Lune étoit malade, lorsqu'elle commençoit à s'éclipser; si l'Eclipse étoit totale, elle étoit morte, ou mourante; & leur crainte étoit alors qu'elle n'écrasât tous les Humains par sa chûte. Ils se livroient aux cris & aux larmes; ils faisoient sortir leurs chiens, & les forçoient d'aboïer, à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimoit particulierement ces Animaux.

Effet des Eclipses.

Leurs mois étoient lunaires. Ils ne leur donnoient point d'autre nom qu'à la Lune, c'est-à-dire celui de Quilla: mais ils les divisoient en quatre parties, qu'ils distinguoient par des noms & par une Fête. Dans l'origine de la Monarchie ils commençoient leur année par Janvier; mais depuis le regne de Pachacutec, qu'ils nommoient le Réformateur, ils avoient pris l'usage de commencer par Décembre.

Division du tems.

Quoiqu'ils n'eussent aucuns principes de Médecine, l'expérience leur avoit fait connoître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguoient par cette connoissance étoient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs, ils n'avoient que deux remedes; l'ouverture de la veine, qui se faisoit ordinairement dans la partie affectée; & la purgation, qui consistoit à prendre deux onces d'une racine, assez violente pour leur procurer des vomissemens & des selles. On remarque, comme un usage digne d'attention, qu'ils ne prenoient jamais de remedes qu'au commencement des maladies, & qu'ensuite ils emploïoient uniquement la diete, ou la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leur régime, ils s'en tenoient scrupuleusement aux nourritures simples, soit parcequ'ils craignoient les mélanges, ou parcequ'ils les ignoroient.

Médecine.

Ils avoient quelques idées de Géometrie, mais grossieres, & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'étoit pas plus recherchée. Elle consistoit dans l'usage de quelques Tambours & de quelques Fluttes de Cannes; les unes doubles ou triples, à divers tons; d'autres simples, dont le son n'avoit aucune varieté.

Géometrie & Musique.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avoient aucune connoissance de l'Ecriture. Cependant ils avoient trouvé le moïen de conserver la mémoire de l'Antiquité, & de se former une sorte d'Histoire, qui comprenoit tous les évenemens remarquables de leur Monarchie. Premierement, les Peres étoient obligés de transmettre, aux Enfans, tout ce qu'ils avoient appris

Histoire.

(85) Garcilasso, *ubi sup.*

(86) Acosta, L. VI, ch. 3.

de leurs propres Peres, par des récits qui se renouvelloient tous les jours. En second lieu, ils suppléoient au défaut des Lettres, en partie par des peintures assez informes, comme les Mexiquains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommoient *Quippos*. C'étoient des regîtres de cordes, où, par divers nœuds & par diverses couleurs, ils exprimoient une variété surprenante de faits & de choses. Acosta, qui en avoit vu plusieurs, & qui se les étoit fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non-seulement tout ce qui appartenoit à l'Histoire, aux Loix, aux Cérémonies, aux comptes des Marchandises &c, étoit exactement conservé par ces nœuds, mais les moindres circonstances y trouvoient place par de petits cordons, attachés aux principales cordes. Des Officiers, établis sous le titre de *Quippa-Camayo*, étoient les dépositaires publics de cette espece de Mémoires, comme les Notaires le sont de nos Actes; & l'on n'avoit pas moins de confiance à leur bonne foi. Les Quippos étoient différens, suivant la nature du sujet, & variés si régulierement, que les nœuds & les couleurs tenant lieu de nos 24 Lettres, on tiroit de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'Ecriture & des Livres.

Quippos qui suppléoient à l'Ecriture.

Arithmétique.

Acosta paroît encore plus surpris qu'ils fussent parvenus à faire les calculs d'Arithmétique, avec de simples grains de Maïz. Il assure que nos opérations ne sont pas plus promptes & plus exactes avec la plume.

Conclusion.

On conclura, sans doute, que la seule inspiration de la Nature avoit conduit assez loin les Péruviens; surtout si l'on considere qu'étant environnés de Nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvoient rien devoir à l'exemple.

§. V.

Anciens Monumens du Perou.

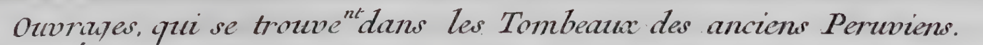
QUOIQUE les Péruviens n'eussent pas fait beaucoup plus de progrès dans les Arts méchaniques que dans les Sciences, l'industrie naturelle, qui supplée aux lumieres de l'étude, les avoit fait parvenir à former des Ouvrages, dont les restes excitent de l'étonnement. Si l'on n'y remarque pas cette élégance, qui ne peut venir que d'un goût cultivé, ils ont, suivant M. d'Ulloa, d'autres perfections, que leur rusticité même n'empêche point d'admirer (87).

Tombeaux nommés Guaques.

Ces Peuples consacroient des Monumens à la Postérité. Les campagnes en sont remplies, près des Villes & des Bourgades, dans les Plaines, sur les plus hautes Montagnes, & dans les Collines. Ils choisissoient, comme les Egyptiens de l'ancien tems, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'étoit pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devoient reposer, ils les entouroient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissoient une sorte de Mausolée; & les Amis jettoient par-dessus, une si grande quantité de terre, qu'ils en

(87) Voïage au Pérou, Tom. I, Liv. 6, chap. 11.

formoient



Ouvrages, qui se trouvent dans les Tombeaux des anciens Peruviens.

A. Guaque ou Tombeau.
B. Guaque ouverte en Croix.
C. Pendans d'oreille d'or et d'argent.
D. Haches de Cuivre, de differentes façons.
E. Miroir concave, de pierre de Gallinace.
F. Miroir de pierre d'Inca tout plat.
G. Miroir convexe.
H. Coignée de pierre-a feu et d'autres pierres.
I. Hache d'arme avec sa hampe de bois, dont ils se servoient a la guerre.
K. Pincettes dont les Indiens se servoient pour arracher le peu de poil qu'ils avoient au menton.
L. Tupu dont les Indiennes se servoient pour pendre l'Anac sur leurs epaules.
M. Tupus, sorte d'aiguille avec laquelle les Indiennes pendent au coû la Pliella qu'elles mettent sur l'Anac.
N. Grands Gobelets où les Indiens buvoient la Chicha.
O. Cruches ou Jarres de terre ou ils tenoient leur boisson.
P. Ingamullus, ou pierres pour faire des coliers et des Bracelets.
Q. Idole d'or, ou statue de quelque Indien distingué.

formoient une Colline artificielle, à laquelle ils donnoient le nom de *Guaque*. La figure des Guaques n'est pas exactement pyramidale. Il paroît que dans ces ouvrages les Péruviens ne vouloient imiter que celle des Montagnes & des Collines. Leur hauteur ordinaire est de 8 à 10 toises, sur 20 à 26 de longueur, & un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beauoup plus grandes, surtout dans le district de Cayambé, dont toutes les Plaines en offrent un fort grand nombre. Ce Bourg, qui contenoit un des principaux Temples du Païs, passoit pour un lieu saint; & cette opinion s'étendant jusqu'à ses Campagnes, les Caciques & les Rois mêmes y vouloient avoir leurs Tombeaux.

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

La différence, qu'on remarque dans la grandeur de ces Monumens, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des Morts. Tous les Péruviens étoient ensevelis avec leurs meubles & leurs effets personnels, d'or, de cuivre, de pierre & d'argile. C'est ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Espagnols, dont plusieurs passent le tems à fouiller dans ces Sépultures, pour y chercher les richesses dont ils les croient remplies. Leur constance est quelquefois récompensée. M. d'Ulloa rend témoignage que pendant le séjour qu'il fit au Pérou, on tira beaucoup d'effets d'or, de la Plaine de Pesillo, dans le voisinage de Cayambé, & d'une autre Plaine dans la Jurisdiction de los Pastos. Mais les Guaques ne contiennent ordinairement que le Squellette du Mort, les vases de terre qui lui servoient à boire la Chicha, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'Inca, & d'autres meubles, qui n'ont de curieux que leur antiquité. Pour ouvrir les Guaques, on les perce vers le bas, en long & en en travers. C'est au centre de la croix, que se trouvent le corps & les meubles.

Ce qu'on trouve dans les Guaques.

On distingue dans les Guaques, deux sortes de miroirs de pierre; les uns de pierre d'Inca, les autres d'une pierre nommée *Gallinace*. La premiere n'est pas transparente. Elle est molle, de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre sont ordinairement ronds, avec une de leurs surfaces platte, aussi lisse que le plus fin crystal; l'autre est ovale, ou du moins un peu sphérique, mais moins unie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs, la plûpart ont trois à quatre pouces de diametre. M. d'Ulloa en vit un qui n'avoit pas moins d'un pié & demi, dont la principale superficie étoit concave & grossissoit beaucoup les objets, aussi polie qu'une pierre pourroit le devenir entre les mains de nos plus habiles Ouvriers. Le défaut de la pierre d'Inca est d'avoir des veines & des paillettes, qui la rendent facile à briser, & qui gâtent la superficie. On soupçonne qu'elle n'est qu'une composition. A la verité, il se trouve encore, dans les Coulées, des pierres de cette espece; mais rien n'empêche de croire qu'on a pu les fondre, pour en perfectionner la figure & la qualité.

Deux sortes de Miroirs de pierre.

Pierre d'Inca.

La pierre de Gallinace est extrêmement dure, mais aussi cassante que la pierre à feu. Son nom vient de sa couleur, aussi noire que celle du Gallinazo. Les Miroirs de cette pierre sont travaillés des deux côtés, & fort bien arrondis. Ils sont percés par le haut; ce qui fait connoître qu'on y passoit une ficelle, pour les suspendre à quelque crochet. Leur poli ne cede rien à celui de la pierre d'Inca. Entre ces derniers Miroirs, il s'en

Pierre de Gallinace.

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

trouve de plats, de concaves, & de convexes, & d'aussi bien travaillés que si les Péruviens avoient eu les instrumens les plus propres à cet ouvrage, avec une grande connoissance de l'Optique. On connoît encore des Carrieres de Gallinace; mais les Espagnols n'en font aucun cas, parce-qu'avec de la transparence & de la dureté, cette pierre a des veines & des pailles.

Haches de cuivre

Les haches de cuivre, qu'on trouve dans les Tombeaux, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paroît que les Péruviens s'en servoient à faire la plûpart de leurs autres ouvrages; car si ce n'étoit pas leur seul instrument tranchant, la quantité qu'on en trouve fait juger que c'étoit le plus commun. Leur unique différence est dans la grandeur. Les unes ont le tranchant rond, d'autres sont échancrées, & quelques-unes ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche tors, par lequel on les manioit. Quoique leur matiere la plus commune soit le cuivre, on en trouve de Gallinace, & d'une autre pierre assez semblable à la pierre à feu, mais moins nette & moins dure. Il se trouve aussi des pointes, de ces deux pierres, taillées en forme de lancettes. Si les Péruviens avoient d'autres instrumens, il est surprenant qu'il n'en soit pas resté dans toutes ces Guaques, où l'on ne cesse de fouiller tous les jours.

Vases.

Les anciens vases à boire sont d'une argile très fine, & de couleur noire. On ignore absolument d'où les Péruviens la tiroient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pié, ronde, avec une anse au milieu. D'un côté est l'ouverture, pour le passage de la liqueur; & de l'autre, une tête d'Indien, fort naturellement figurée. Quelques-uns sont d'une argile rouge, sans aucune différence pour la forme. On trouve divers autres vases de ces deux matieres, & de différentes grandeurs.

Nasieres.

Entre les Meubles d'or, les plus communs sont des *Nasieres*, espece de patenes, mais plus petites que celles des Calices, que les Péruviens portoient pendues au cartilage qui sépare les deux narines; des colliers, ou carcans; des bracelets; des pendans d'oreilles, presque semblables aux Nasieres, & des Idoles. Tous ces ouvrages sont d'un or aussi mince que le papier. On entend, par idoles, des figures qui représentent toutes les parties du corps, creuses en dedans, c'est-à-dire évuidées jusqu'aux moindres traits; & comme elles sont d'une seule piece, sans la moindre trace de soudure, il est difficile de comprendre comment on a pû les évuider à ce point. Si l'on prétend qu'elles se jettoient en fonte, la difficulté sera d'expliquer comment on a pû faire des moules, si déliés & si fragiles, qu'ils pussent être rompus sans endommager des Ouvrages si minces.

Imitations en pierre.

Le Maïz aïant toujours été la principale nourriture des Indiens du Pérou, & leur servant à composer la Chicha, ils en représentoient les épis en pierre fort dure, avec un art, qui ne permet point encore de les distinguer de l'ouvrage de la Nature. Ils n'entendoient pas moins parfaitement l'imitation des couleurs. Les unes imitent le Maïz jaune, d'autres le Maïz blanc, & d'autres celui dont les grains paroissent enfumés.

Emeraudes admirablement taillées.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause encore plus d'étonnement. Ils tiroient particulierement ces pierres de la Côte de Manta, & d'un Canton du Gouvernement d'Atacamès, nommé Daquis, ou Quaques.

On n'en a pu retrouver les Mines; mais les Tombeaux de Manta & d'Atacamès fournissent encore des Emeraudes à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté & la beauté, sur celles qu'on tire de la Jurisdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'est de les voir taillées, les unes en figure sphérique, les autres en cylindre, & d'autres en cône, &c. On ne comprend point qu'un Peuple, qui n'avoit aucune connoissance de l'acier ni du fer, ait pû donner cette forme à des pierres si dures, & les percer avec une délicatesse que nos Ouvriers prendroient pour modele. La disposition des trous augmente l'étonnement. Les uns traversent diamétralement; les autres ne pénetrent que jusqu'au centre de la pierre, & sortent par les côtés, pour former un triangle à peu de distance les uns des autres. Enfin la figure des pierres mêmes n'est pas moins variée que celle des trous.

Description du Perou.

Anciens Monumens.

Les édifices, anciennement bâtis par les Péruviens, soit pour leur culte, soit pour loger leurs Souverains & pour servir de barriere à leur Empire, font un autre sujet d'admiration. On a déja vu qu'ils étoient magnifiques à Cusco, dans la Vallée de Pachacamac, à Tomebamba, à Guamanga, & dans quelques autres lieux, que les premiers Voïageurs ont vantés, sans nous en laisser la description. M. d'Ulloa nous donne celle de quelques restes de ces Monumens, qu'il a visités. A Cayambé, dit-il (88), on voit encore la plus grande partie de l'ancien Temple. Il est situé sur un terrein élevé, qui forme une espece de monticule. La figure de l'édifice est ronde, d'environ huit toises de diametre. Il n'en reste que les simples murs, qui se maintiennent encore, à la hauteur d'environ deux toises & demie, sur quatre à cinq piés d'épaisseur. Les briques sont jointes, avec la même terre dont elles sont composées; & cette masse forme un mur aussi solide que s'il étoit de pierre, puisqu'il résiste aux injures du tems, auxquelles il est exposé depuis plusieurs siecles. Outre la tradition, par laquelle on sait que c'étoit un Temple, sa forme ronde, sans aucune séparation intérieure, ne laisse point douter que ce ne fût un lieu d'assemblée publique. La porte, qui est fort petite, semble marquer que les Incas mêmes entroient ici à pié, par respect pour le Sanctuaire du Soleil, quoique dans leur Palais, comme dans tout autre lieu, ils entrassent toujours en Chaise. D'ailleurs il est certain, par tous les témoignages, que le Soleil avoit un de ses principaux Temples à Cayambé.

Anciens Edifices.

Temple de Cayambé.

Dans la Plaine qui s'étend depuis Latacunga vers le Nord, on voit encore les murailles d'un Palais des Incas, qui se nommoit Callo, & qui conserve encore ce nom. Il sert aujourd'hui de Maison de Campagne aux Peres Augustins. On n'y remarque, ni la beauté, ni la grandeur, des Edifices Egyptiens & Romains: mais, en comparaison des autres Bâtimens Indiens, on y trouve un air de Noblesse qui annonce la Majesté de ses anciens Maîtres. Le Mathématicien Espagnol y entra par une ruelle de cinq ou six toises de long, qui conduit dans une Cour, autour de laquelle regnent trois grands Sallons qui en forment le quarré. Chacun a plusieurs séparations; & derriere celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits, qui paroissent avoir été des Fourrieres, à l'exception d'un,

Palais de Latacunga.

(88) *Ubi sup*, p. 386.

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

qui devoit servir de Ménagerie, puisqu'on y distingue encore les Loges de chaque Animal. L'ouvrage ancien, quoiqu'un peu défiguré, subsiste encore dans ses principales parties; mais on y a bâti, dans ces derniers tems, quelques Habitations qui ont changé la forme des Appartemens. Les matériaux de l'édifice sont de pierres presque noires, aussi dures que la pierre à fusil, & sont si bien jointes, qu'on ne peut faire entrer la pointe d'un coûteau dans l'intervalle. Les jointures ne semblent paroître, que pour faire juger que toute la masse n'est pas d'une seule pierre. On n'y remarque aucune liaison de ciment ou de mortier: Elles sont convexes en dehors, & plattes à l'entrée des portes. On voit de l'inégalité, non-seulement dans les rangs de pierres, mais dans les pierres mêmes; & l'ouvrage en est plus singulier, car une petite pierre étant immédiatement suivie d'une grande, assez mal quarrée, celle de dessus ne laisse point d'être accommodée à ces deux inégalités, comme aux saillies & aux irrégularités de leurs faces; & de quelque côté qu'on les regarde, on les voit jointes avec la même perfection. La hauteur de ces murs est, comme au Temple de Cayambé, d'environ deux toises & demie sur trois ou quatre piés d'épaisseur. Les Portes, qui ont deux toises de haut, sur trois ou quatre piés de large par le bas, vont en se rétrécissant par le haut jusqu'à deux piés & demi. On leur donnoit cette hauteur, afin que le Monarque y pût passer dans sa Litiere, dont les Brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens. Il pénétroit ainsi jusqu'à son Appartement, seul endroit où il marchoit à pié. On ignore si ce Palais, & les autres de la même espece, avoient un étage au-dessus du rez-de-chaussée, & de quelle maniere ils étoient couverts. Ceux, que le Mathématicien Espagnol examina, étoient sans toît, ou n'avoient été couverts que depuis la Conquête. Cependant il paroît certain que les anciens toîts étoient en terrasse, & de bois, soutenus par des poutres qui traversoient d'une muraille à l'autre; car il ne reste aucune marque qu'elles aient soutenu des combles. On juge aussi que ces toîts en terrasse avoient quelques pentes, pour l'écoulement de l'eau. La raison qui faisoit rétrécir les Portes par le haut, c'est que les Péruviens ne connoissoient point l'usage des cintres, & qu'ils étoient obligés de faire leurs linteaux d'une seule pierre. Comme ils n'avoient aucune idée des voûtes & de la coupe des pierres, on ne trouve rien de courbe ou de cintré dans leurs Ouvrages.

Admirable jointure des pierres.

A cinquante toises du même Palais vers le Nord, qui est le côté de la Porte, on voit au milieu de la Plaine, une Colline, nommée aujourd'hui *Panecillo de Collo*, haute de 25 à 30 toises. Elle a toute la rondeur d'un pain de sucre, avec tant d'égalité dans toutes ses faces, qu'elle paroît faite de main d'Hommes, d'autant plus que le bas de sa pente forme de tous côtés le même angle avec le terrein qui le porte. On ne doute point que ce ne soit un Monument de quelque Indien d'une haute distinction, & que la terre n'en ait été tirée d'une Coulée voisine, d'où sort une petite Riviere, qui vient passer au pié de la Colline du côté du Nord. Mais, suivant les conjectures de M. d'Ulloa, elle pourroit bien n'avoir été qu'une sorte de Befroi, qui servoit à découvrir ce qui se paf-



A. *Entrée du Palais et Forteresse*

B *Place d'Armes ou Cour*

C. *Tourillon en forme de Donjon*

D. *Commodités qui servoient de Corps de Garde*

E. *Mur principal avec son apentis exterieur comme au Tourillon*

F. *Escalier pour monter a la Muraille et f. autre pour monter au Tourillon*

G *Salles qui composent les Apartemens et ou il n'y a qu'une porte à chacune.*

H *Ruelles, ou donnent les portes des Salles et des Apartemens*

I *Hautes portes plus etroites par le haut que par le bas.*

K *Portes basses par ou l'on entre dans quelques logemens qui paroissent avoir servi a des Soldats.*

L. *Niches pratiquées dans le Mur, qui semblent avoir servi de guerites pour poser des Sentinelles*

M. *Place au pied de la Tour, ou doit avoir été l'entrée au chemin par ou cette Forteresse communiquoit avec celle de Pomallacta.*

N. *Petite Riviere qui environne l'Edifice d'un côté*

O. *Autre Riviere qui acheve d'environner la Forteresse du côté du Donjon et de la Muraille principale.*

P. *Montagnes plus eloignées dont le penchant aboutit près de la Muraille et forme une espece de Fossé.*

Elisabeth Haussard sculp.



Tom. XIII

N°. III.

ſoit dans la campagne, pour mettre le Prince en ſûreté contre l'attaque imprévue des Ennemis de l'Empire.

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

Forterelle & Palais d'Atun Cañar.

Au Nord-Eſt du Bourg d'*Atun Cañar*, ou Grand Cañar, à deux lieues de diſtance, on voit encore ſubſiſter une Fortereſſe & un Palais des Incas, qui paſſe pour le Monument le plus entier, le plus ſpacieux, & le mieux bâti de l'ancien Pérou. L'entrée eſt défendue par une Riviere qui lui ſert de Foſſé; & du côté oppoſé, l'enceinte s'éleve ſur une Colline, par une haute muraille, qui, joint à la pente du terrein, en rend l'approche aſſez difficile. Le centre eſt occupé par un Tourillon de forme ovale, qui ne s'éleve du terrein intérieur de l'édifice, qu'à la hauteur d'environ deux toiſes, mais qui du côté extérieur s'éleve de ſept à huit toiſes au-deſſus de la Colline; & du milieu du Tourillon ſort un quarré, en maniere de Donjon, formé par quatre murailles dont les angles touchent à la circonference de l'ovale & ferment le paſſage entre deux, n'en laiſſant qu'un fort étroit du côté oppoſé, qui répond à l'intérieur du Tourillon. Le milieu du Donjon offre deux petits réduits ſéparés, dans leſquels on entre par une Porte, à l'oppoſite de l'eſpace qui les ſépare. Ces deux réduits paroiſſent avoir été deux Guerites, avec de petites fenêtres par où les Sentinelles avoient la vue ſur la campagne; & vraiſemblablement ce Tourillon même ſervoit de Corps-de-Garde.

La muraille de cette Fortereſſe s'étend d'environ 40 toiſes à gauche, & de 25 à droite. Elle ſe replie enſuite; & formant divers angles réguliers, elle embraſſe un terrein ſpacieux. On n'y entre que par une ſeule Porte, vis-à-vis du Tourillon, & fort près de la Coulée d'où ſort la Riviere. De cette Porte, on entre dans une ruelle étroite, où deux perſonnes peuvent à peine paſſer de front, & qui mene droit à la muraille oppoſée, d'où elle ſe replie vers le Tourillon, ſans aucune diminution de largeur; & de-là continuant de s'incliner vers la Coulée, elle s'élargit aſſez pour former une petite Place devant le Tourillon. Le long de cette ruelle, on a pratiqué, de trois en trois pas, dans l'épaiſſeur du mur de la Fortereſſe, des niches en forme de Guerite; & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle même, deux Portes, pour ſervir d'entrée à deux Corps-de-Logis, qui paroiſſent avoir ſervi de Cazernes aux Soldats de la Garniſon. Dans l'enceinte interieure, à la gauche du Tourillon, divers Appartemens fort bien conſervés ſemblent marquer, par leur hauteur, leur diſtribution & leurs Portes, qu'ils formoient le Palais du Prince. On y voit des enfoncemens, en forme d'Armoires, avec des pierres en ſaillie, de 6 à huit pouces de long ſur trois ou quatre de diametre, qui ſervoient probablement à pendre les anciennes armes. Toute la principale muraille qui eſt ſur le penchant de la Colline, & qui deſcend latéralement depuis le Tourillon, eſt épaiſſe, & fort eſcarpée en dehors, avec un Terre-plein en dedans, & un Parapet de hauteur ordinaire. Pour monter au Terreplein du Rempart, qui regne tout autour, il n'y a qu'un Eſcalier près du Tourillon. Les pierres, dont tous les murs ſont compoſés, ne ſont pas moins dures, moins polies, ni jointes avec moins d'art, que celles du Callo: & tous les Appartemens ſont découverts, comme dans le Palais, ſans aucune marque à laquelle on puiſſe reconnoître qu'ils aient eu des Planchers.

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

Communication souterraine.

On prétend qu'il y avoit à Pamallacta, dans la Jurisdiction de Guasuntos, une Forteresse toute semblable à celle d'Atun Cañar ; & l'opinion commune est qu'elles communiquoient l'une à l'autre par un chemin creusé sous terre. Mais cette communication parut peu vrai-semblable à M. d'Ulloa, parceque l'une des deux Forteresses étant au Nord & l'autre au Midi, elles sont séparées par une distance d'environ six lieues, d'un terrein coupé de Montagnes & de Coulées, où passent divers Torrens. Cependant on lui assura que peu de tems avant son arrivée, un Homme étoit entré dans ce souterrain, par la bouche d'Atun Cañar, & qu'il n'avoit été retenu en chemin que par le malheur qu'il eut de voir manquer tout-d'un-coup ses Flambeaux. Cette bouche est au pié du Tourillon, dans l'intérieur de la Forteresse. » Nous y vîmes en effet, dit M. d'Ulloa, » une espece de trappe, bouchée de terre ; & nous comprîmes qu'elle » avoit dû être de quelque usage ; mais on ne sauroit conclure qu'il y » eut une communication entre les deux Forteresses, puisqu'il auroit fallu » des soupiraux pour donner de l'air au soûterrain, & qu'ils n'ont jamais » été pratiquables dans un terrein coupé de grandes Montagnes.

On connoît beaucoup d'autres ruines, dans toute cette Contrée, surtout dans les lieux déserts, où il ne reste aucune autre trace d'Habitation. Elles sont toutes de brique crue, ou de pierres communes, à l'exception des trois qu'on vient de décrire ; ce qui porte à croire que c'est l'ouvrage des Indiens avant qu'ils fussent soumis à l'autorité des Incas ; au lieu que les murs de Callo & des deux Forteresses semblent avoir été construits depuis la fondation de l'Empire, & sur de meilleures idées d'Architecture, que les Princes introduisirent avec les Loix. Tous ces restes d'Edifices antiques portent, dans le Païs, le nom d'*Inca Pirca*, qui signifie, *Murailles des Incas*.

Autres Fortifications Péruviennes.

Les Péruviens avoient une autre maniere de se fortifier, dont il reste quelques vestiges. C'étoit de creuser autour d'une Montagne escarpée, & d'y pratiquer trois ou quatre Redans, à quelque distance les uns des autres, au-dedans desquels ils élevoient une petite muraille à hauteur d'appui, pour se couvrir contre l'Ennemi, & le repousser avec moins de danger. Ils donnoient à ces fortifications le nom de *Pucaras*. Au fond des fossés, ils bâtissoient des Cases de brique crue, ou de pierre, qui servoient apparemment à loger la Garnison. Ces Ouvrages étoient si communs, qu'il s'en trouve sur presque toutes les Montagnes. Celle de *Pambamarca*, où les Mathematiciens firent une partie de leurs opérations dans la Province de Quito, en contenoit trois ou quatre. Dans quelques-unes, le premier fossé avoit plus d'une lieue de circonférence. Quoique la profondeur & la largeur de tous les fossés fussent ordinairement les mêmes, quelques-uns néanmoins avoient jusqu'à deux toises de large, & d'autres n'en avoient qu'une ; & le bord intérieur étoit toujours plus élevé de trois à quatre piés que l'extérieur, pour mettre l'avantage du côté des Assiegés.

Les Péruviens [illegible] pas l'usage du fer.

Toutes ces ruines, où la jointure & le poli des pierres se font admirer, ne laissent presqu'aucun doute que ces Peuples ne se servissent des pierres mêmes, pour en polir d'autres par le simple frottement ; car on ne

Anciens Monumens.

concevroit pas qu'avec les seuls outils qu'ils avoient, ils eussent pû parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des Mines dans le Païs; mais rien n'a pû faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux, à l'arrivée des Espagnols; & le cas extraordinaire, qu'ils faisoient des moindres bagatelles de ce métal, prouve qu'il leur étoit absolument inconnu (*).

Navigation des Péruviens.

On ne doit pas oublier, entre les Monumens de l'ancienne industrie des Péruviens, les Bâtimens qu'ils emploïoient pour la Navigation, & dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des Chatas & des Canots, qui sont trop connus, mais d'une sorte d'Edifices flottans, nommés *Balses*, ou Jangades, qui servent en Mer comme sur les Fleuves. Le Bois, dont les Balses sont composées, est mou, blanchâtre, & d'une extrême légereté. Il n'est plus connu, au Pérou, que sous le nom Espagnol de *Balsa* (89), qui signifie Radeau; mais on le nomme *Pucro* dans le Darien.

Balses, ou Jangades, & leur construction.

On fait des Balses de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept, ou neuf solives, jointes par des liens de Bejuques, & des Soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. La plus grosse avançant un peu en saillie vers la poupe, on y attache la premiere des deux côtés, & les autres de suite. C'est la maîtresse piece du Bâtiment; ce qui fait que le nombre des solives est toujours impair. Au-dessus est une espece de Tillac, ou de revêtissement, fait de petites planches de Cannes, & couvert d'un toît à deux faces. Au lieu de Vergue, la Voile est attachée à deux perches de Mangliers. Il en est de même dans les Balses, qui ont le mât de Trinquet. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de Marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau, qui bat entre les solives, n'y pénetre point, parceque tout le corps de l'Edifice en suit le cours & le mouvement. D'ailleurs, les Bejuques ne se dénouent jamais, lorsqu'elles sont saines: mais il arrive quelquefois que les Indiens négligeant de les visiter, & ne changeant point celles qui sont usées par le tems & le travail, la Balse chargée se déjoint, & laisse les Passagers, comme la cargaison, à la merci des flots. Les Indiens sont toujours ceux qui se dérobent le plus aisément au danger. Ils montent sur la premiere solive du débris, & sans autre secours ils savent aborder au premier Port.

Leur commodité & leur grandeur.

Outre les Balses, qui servent au Commerce sur les Fleuves, & sur la Côte maritime, il y en a pour la Pêche, & d'autres, plus proprement construites, pour le transport des Familles dans leurs Terres & leurs Maisons de Campagne. On y est aussi commodément que dans une Maison, sans se ressentir du mouvement, & fort au large, comme on en peut

(*) M. de la Condamine a donné, dans l'Histoire de l'Académie de Berlin, année 1746, un Mémoire sur quelques anciens Monumens des Incas, où l'on trouve une partie de ce qu'on a lû dans cet article.

(89) Voïage au Perou L. IV. chap. 9. Il y a toute apparence, dit M. d'Ulloa, que c'est celui que les Latins nommoient *Ferula*, & dont ils distinguoient deux sortes. Dom Juan en a vû à Malte, où il croît naturellement sous le nom de *Ferula*, & ne trouve point de différence entre celui-là & le *Pucro*, si ce n'est que le premier est plus petit.

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

juger par leur grandeur. Les solives, dont elles sont composées, aïant 12 à 13 toises de long sur deux piés, ou deux piés & demi, de diametre dans leur grosseur, elles forment ensemble une largeur de 20 à 24 piés, toise de Paris, qui reviennent à huit ou neuf vares de Castille. Il est aisé de se faire là-dessus une idée des Balses qui n'ont que sept ou cinq solives.

Inventions des Péruviens pour les gouverner.

On doit faire remarquer, comme une proprieté fort extraordinaire, qu'elles peuvent voguer & louvoïer, dans un vent contraire, aussi-bien que le meilleur Vaisseau à quille. Ce n'est point à l'aide d'un Gouvernail. On a des planches de trois à quatre aunes de long, sur une demie aune de large, qui se nomment *Guares*, & qu'on arrange verticalement à la pouppe & à la proue, entre les solives de la Balse. On enfonce les unes dans l'eau, &, l'on en retire un peu les autres : par ce moïen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on se maintient à la Cape, suivant la manœuvre qu'on veut emploïer ; invention jusqu'à présent ignorée des Nations les plus éclairées de l'Europe, & dont les Indiens, qui l'ont découverte, ne connoissent que le méchanisme. M. d'Ulloa, regrette qu'elle ne soit point introduite en Europe. « Les naufrages, » dit-il, n'y seroient pas si communs. Lorsque la Fregate Espagnole, la » *Genoise*, fut submergée à la *Vibora*, plusieurs personnes entreprirent de » se sauver sur un Radeau qu'ils firent à la hâte : mais ils n'en périrent » pas moins, pour s'être livrés aux flots & aux vents sans être capables » de se conduire. Des exemples si tragiques ont déterminé le savant Mathématicien à chercher sur quoi est fondée la manœuvre des Balses Péruviennes, pour la rendre utile aux Européens. Il se sert d'un petit Mémoire que son Collégue a composé sur cette matiere.

Utilité de cette manœuvre.

Sur quoi elle est fondée.

» La détermination, dans laquelle se meut un Vaisseau poussé par le » vent, est une ligne perpendiculaire à la voile (90). Or la réaction » étant égale & contraire à l'action, la force que l'eau oppose au mou» vement du Vaisseau doit être comme une ligne perpendiculaire à la » voile, qui commence sous le vent & finit au-dessus, poussant avec » plus de force un grand corps qu'un petit, en raison composée de leurs » superficies, & des quarrés des *sinus* des angles d'incidence, c'est-à-dire » dans la supposition de l'égalité des vîtesses : d'où il suit que toutes les » fois qu'on enfonce une Guare dans l'eau, à la proue du Bâtiment, » celui-ci sera au Lof, & si on la retire, il sera à dérive. De même, si l'on » enfonce la Guare dans l'eau, à la pouppe, le Bâtiment sera à dérive; comme » au contraire, si on la retire, il sera au Lof. Telle est la méthode des » Péruviens pour gouverner leurs Balses. Ils augmentent le nombre des » Guares jusqu'à quatre, cinq, ou six, pour se maintenir sur le vent ; » car il est évident que plus on enfonce, plus on augmente la résistance » que le Bâtiment trouve à fendre l'eau par le côté. Les Guares font ainsi » l'office des Ourses, dont les Mariniers se servent dans les petits Bâti» mens. La manœuvre de ces Guares est si facile, que dès qu'on a mis » un Bâtiment dans la direction de sa route, il suffit d'en enfoncer ou

(90) Cela est démontré par M. Renaud, dans sa Théorie des Manœuvres, chap. 2. art. 1. par M. Bernoulli, chap. 1. art. 4, & par M. Pitot, Sect. 2, art. 13.

» retirer


BALSE, DANS TOUTES SES PROPORTIONS
A. Proue
B. Poupe
C. Cabane
D. Mât.
E. Bouline
F. Bigues
G. Gouvernail
H. Cuisine
I. Bouteilles d'aiguade.
K. Haubans
L. Barbacoa ou Couvert.
M. Balse de Peaux de Loups Marins remplie d'air.
N. Trou pour l'enfler d'air
O. Traverses qui joignent les deux moitiés.
D
K
M
O
E
H
G
B
I
F
L
A

» retirer une ſeule, un ou deux piés, pour le maintenir dans ſa direc-
» tion (91).

Description du Perou.

Anciens Monumens.

Dans quelques endroits de la Côte, les Pêcheurs emploient, au lieu de Balſes & de Canots, des Balons pleins d'air, faits de peaux de Loups Marins, ſi bien couſus qu'un poids conſidérable ne peut l'en faire ſortir. Il s'en fait, au Pérou, qui portent juſqu'à douze quintaux & demi, ou 50 arrobes. La maniere de les coudre eſt particuliere. On perce les deux peaux jointes enſemble, avec une alène ; & dans chaque trou on paſſe un morceau de bois, ou une arrête de Poiſſon, ſur leſquels, de l'un à l'autre, on fait croiſer, par deſſous, des boïaux mouillés, pour boucher exactement les paſſages de l'air. On lie deux de ces Balons enſemble, par quelques bâtons qu'on fait paſſer ſur les deux ; de ſorte que le devant ſoit plus raproché que le derriere. Avec une pagaie, ou un aviron à deux pelles, un Homme s'expoſe là-deſſus ; & ſi le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton. Enfin pour remplacer l'air, qui peut ſe diſſiper, il a devant lui deux boïaux, par leſquels il ſouffle, dans les Balons, auſſi ſouvent qu'il en eſt beſoin (92).

§ VI.

Mines d'or, d'argent, &c.

& remarques ſur leurs richeſſes & leur exploitation.

Les ſeules Mines, que les Péruviens euſſent à cœur, étoient les Mines d'or, d'argent & d'émeraudes : mais on n'eſt pas informé de la maniere dont ils tiroient ces riches productions, du ſein de la terre ; & les premiers Conquérans, s'attachant aux méthodes de leur propre Nation, ne virent apparemment rien qui méritât d'être emprunté, dans les inventions d'un Peuple Barbare. Ainſi, c'eſt uniquement aux Mines découvertes & travaillées par les Eſpagnols, que les Voïageurs ont étendu leurs Obſervations.

Perſonne n'ignore qu'une des plus grandes richeſſes du Pérou, & même de toutes les Indes Orientales, conſiſte dans les précieux Métaux qui pénetrent par une infinité de ramifications toute l'étendue de cette grande Contrée. » Ce n'eſt point, ſuivant l'obſervation de M. d'Ulloa, la ferti-
» lité du terroir, l'abondance des moiſſons & des récoltes, la quantité
» des pâturages, qui font eſtimer un Canton du Pérou ; c'eſt le nombre
» de ſes Mines. Les autres bienfaits de la Nature, qui ſont au fond les
» plus eſtimables, n'obtiennent pas la moindre conſidération, ſi les vei-
» nes de la terre ne renferment point d'abondantes portions d'or & d'ar-
» gent fin. Telle eſt la bizarrerie des Hommes. Une Province, dont on
» tire une groſſe quantité de ces deux métaux, eſt appellée riche, quoi-
» que réellement elle ſoit pauvre, puiſqu'elle ne produit pas dequoi nour-
» rir ceux qui ſont emploïés au travail des Mines, & qu'il faut tirer

(91) Voïage au Pérou, *ubi ſup.*
(92) Relation de la Mer du Sud, par M. Frezier, p. 109.

Description du Perou.

Mines d'or et d'argent.

» d'ailleurs les vivres dont elle a besoin. Au contraire, on appelle pauvres, celles qui, loin de l'être, produisent des Bestiaux, des grains & des fruits en abondance, jouissent d'un climat doux, où l'on trouve en un mot toutes les commodités de la vie, mais qui n'ont point de Mines, ou dans lesquelles d'invincibles difficultés ne permettent point de les découvrir. Cependant ces Provinces, qu'on honore du nom de riches, ne sont proprement que des lieux d'entrepôt. L'or & l'argent, qu'on tire de leur sein, n'en sortent que pour passer dans d'autres lieux. On se hâte de les emporter fort loin; & le Païs dont ils sont la production est celui dans lequel il fait le moins de séjour.

Un Lecteur intelligent doit comprendre que ce n'est pas dans les Relations des Espagnols, qu'il faut chercher des détails sur un point si délicat. M. d'Ulloa parle néanmoins, avec quelque étendue, des Mines de Quito; mais il garde un profond silence sur celles du Pérou & du Paraguay. Correal se réduit à les nommer, & je n'en connois point d'explications plus instructives que celles qui se trouvent dispersées dans la Relation de M. Frezier.

Mines du Paraguay.

Les noms tels que Correal prétend les avoir appris des Habitans de chaque Païs, Indiens & Créoles, ou les avoir vérifiés lui-même dans son Voïage de Buenos-Aires au Potosi (93), sont dans le Paraguay :

1 Maldonado.
2 Tibiquiri.
3 Sierra Selada.
4 Saint Michel & ses Montagnes.
5 L'Uraghay. Les Mines de cette Riviere sont très riches.
6 Les Gualaches.
7 Les Tupiques.
8 Taboja.
9 L'Assomption.
10 Santa-Cruz.
11 Santa-Crux de la Sierra.
12 Rio Guapai.

Objections contre le témoignage de Correal.

Mais le nouvel Historien du Paraguay faisant naître des doutes sur les Mines que Correal & d'autres Voïageurs attribuent à cette Province, on ne peut se dispenser de citer son témoignage, & de faire observer que toutes les suppositions d'intérêt propre ne sauroient diminuer la force des preuves. Les premiers Castillans, qui entrerent dans le Paraguay, ne douterent point, dit-il (94), qu'il ne s'y trouvât de grandes richesses. Ils ne purent croire qu'un Païs, si voisin du Pérou, ne renfermât point bien des Mines d'or & d'argent; & plus d'un siecle après, on parloit encore du Paraguay comme d'un Païs abondant en Mines. On en peut juger par le titre d'*Argentina* qui est celui d'un Poëme historique (95), dont l'Auteur semble faire entendre que tout le Pais n'étoit qu'une grande Mine d'argent. Voici ce que Dom Pedro Estevan d'A-

(93) Voïage de François Correal, seconde Part. ch. 11. On doit concevoir que c'est l'ordre de sa route, qui lui fait donner le premier rang aux Mines du Paraguay.

(94) Histoire du Paraguay, Tom. I. L. I. pp. 9 & suivantes. L'Auteur confesse que la prévention est grande sur les richesses, comme sur l'Empire, des Jésuites du Paraguay; jusques-là, dit-il, qu'il ne s'est déterminé à écrire cette Histoire que pour satisfaire au desir d'un Prince (M. le Duc d'Orléans, mort le 4 Février 1752.) qui la jugeoit nécessaire pour l'honneur de la Religion. *Ibid.* pag. 4.

(95) Par Dom Martin del Barco, Archidiacre de Buenos-Aires.

vila, Gouverneur de Rio de la Plata en 1637 (96), en écrivoit au Roi Catholique : » La fertilité & l'abondance, qu'on se promet de trouver » dans ces Provinces, sont particulierement fondées sur ce qu'on croit » qu'elles renferment des Métaux & d'autres choses précieuses. J'en ai » informé fort au long Votre Majesté, & je lui en ai envoïé les Pieces » authentiques, que je sais certainement avoir été déposées au Greffe du » Conseil Roïal des Indes. On avoit quelques notions confuses de ces » trésors, dès le tems du Gouverneur Dom Ruiz Diaz Melgarejo, qui » a fondé la Ville de Villa-ricca ; mais après bien des recherches pour » se procurer des connoissances plus distinctes, on a reconnu que tout » ce qu'on en avoit publié étoit incertain. En dernier lieu, Manuel de » Friaz, gendre de Dom Ruiz, & qui fut le premier Gouverneur du Pa- » raguay lorsqu'on partagea ce Gouvernement en deux, s'étoit engagé à » V. M. de découvrir ces Métaux, dont il se croïoit assuré : j'ai appris de » plusieurs personnes dignes de foi, qu'il fit pour cela les plus grandes » diligences, mais qu'elles furent inutiles. J'en ai envoïé tous les Procès- » verbaux à V. M. ; & je sais, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont au » Greffe du Conseil Roïal des Indes. Deux raisons me font juger qu'il » n'y a aucun fond à faire sur tous ces Actes ; la premiere est, que les » Gouverneurs n'ont rien négligé pour découvrir ces Mines ; la se- » conde, que tous les témoins qui avoient déposé en leur faveur étoient » gens passionnés contre les Jésuites, & d'ailleurs n'avoient pas les qua- » lités nécessaires pour dresser des informations, telles qu'il convient de » les envoïer à Votre Majesté.

Description du Perou.

Mines d'or et d'argent.

Lettre au Roi d'Espagne.

Il est vrai, continue l'Historien, qu'assez près de Xeres, Ville bâtie par les Espagnols, sur le chemin du Bresil au Paraguay, à peu de distance du Fleuve, & détruite par les Portugais du Bresil, on a cru voir long-tems quelques indices de Mines d'or : mais ces apparences se sont évanouies, & les Habitans de Xeres ont toujours été fort pauvres. Il en est de même de ceux de Villa-Ricca, qu'on s'est trop hâté d'honorer d'un si beau nom. Enfin, toujours inquiétés par les Portugais du Bresil, ils ont été obligés de se rapprocher du Paraguay, où ils ont bâti une nouvelle Ville, qui porte le même nom que l'ancienne & qui ne le mérite pas mieux (97) : mais elle a beaucoup gagné à ne plus compter sur des Mines imaginaires, qui empêchoient ses Habitans de chercher des secours plus convenables à leurs besoins.

Apparence de Mines évanouie au Paraguay.

Dans une Lagune, qui n'est pas éloignée de l'endroit où la Ville de Santa-Fé fut placée d'abord, on a pêché pendant quelque tems, des Perles ; & l'Auteur du Poème qu'on a nommé en parle avec tout l'emphase de la Poésie : mais, dans la suite, on en a perdu jusqu'au souvenir. Enfin, un Espagnol, qui dans son enfance avoit été fait Prisonnier sur cette Lagune, par une Nation nommée les *Abipones*, étant revenu dans sa Famille, & voïant aux Femmes beaucoup d'avidité pour les Perles, leur dit que les Indiens, parmi lesquels il avoit vêcu, en trouvoient assez sou-

Perles disparues.

(96) Voïez la *Conquista espiritual* &c. du P. Antoine Ruiz de Montoya, fol. 98.
(97) On l'appelle aujourd'hui plus communément la Villa.

MINES D'OR ET D'ARGENT.

vent dans leurs filets ; il ajouta qu'ils les jettoient, comme des productions inutiles. On envoïa aussi-tôt dans leur País, & le fait se trouva vrai : mais l'Historien juge que cette pêche ne devoit pas être fort abondante, ou que les Perles n'étoient pas de bonne eau, parcequ'il n'a vu nulle part qu'elles aient fait un objet dans le Commerce de Buenos-Aires, ni qu'elles aient enrichi Santa-Fé.

Joïaux des Dames.

Il a lu, dit-il encore, dans un Manuscrit qui lui a paru de bonne main, qu'à l'Assomption, Capitale de la Province du Paraguay, les Dames se parent de joïaux, qui sont assez communs dans le País ; mais l'Auteur n'explique point quelle en est l'espece (98), & l'on n'en trouve point ailleurs d'autre témoignage.

Témoignage du Pere Sarp.

Le P. Antoine *Sarp*, Jésuite Allemand, qui avoit long-tems travaillé dans les Missions du Paraguay, parle (99) d'une découverte qui auroit été fort utile au País, si ce qu'il avoit trouvé y eut été plus commun : il apperçut un jour une pierre très dure, que les Indiens nomment *Itacara*, parcequ'elle est semée de petites taches noires, que ce mot signifie. Il la jetta dans un feu très ardent ; les taches noires, qu'il représente comme de petits grains, étoient d'un très bon fer ; mais ces pierres sont fort rares. On a découvert aussi, en d'autres endroits, des Mines du même métal, mais si peu abondantes, qu'on est réduit à tirer d'ailleurs tout le fer nécessaire aux Habitans.

Observation sur Correal.

Il reste à comparer ce récit avec celui de Correal, qui faisoit le Voïage de Buenos-Aires au Potosi en 1692. Mais la Justice oblige de faire observer, que tout Espagnol qu'il se fait honneur d'être, le long commerce qu'il avoit eu avec les Flibustiers Anglois ne lui faisoit pas toujours voir les choses, du côté le plus favorable à la Religion & à ses Ministres. Il paroît du moins que la remarque particuliere qu'il fait ici, sur les Mines de l'Uraghay, (1) est un trait de pure malignité, qui n'est soutenu d'aucune preuve.

Il nomme, au Pérou & dans le Tucuman, les Mines suivantes :

1 Loxa & Camora.
2 Cuença.
3 Puerto-vejo.
4 San Juan de l'Oro.
5 Oruro.
6 Titiri.
7 Porco.
8 Plata.
9 Potosi, sous plusieurs noms.
10 Tomina.
11 Chocaia.
12 Atacama.
13 Xuxui.
14 Les Calchaques.
15 Guasco.
16 Coquimbo.
17 Cordoue.
18 Vilili.
19 Caravaja.

On trouve plusieurs autres noms dans Herrera & Gomara ; mais la plûpart sont aujourd'hui peu connus.

(98) Joyas, que no ay poco en el Paraguay, y las Mugeres se hazen y adornan, como en otra qualquier Ciudad.

(99) Dans ses Lettres, publiées en Allemand, & traduites en Latin.

(1) Liv. I, ch. 11. La Societé des Jésuites, dit-il, les connoit mieux que personne.

DESCRIPTION DU PEROU.

MINES D'OR ET D'ARGENT.

Témoignage de M. Frezier.

M. Frezier assure que les Mines d'argent les plus riches du Pérou sont à présent celles d'Oruro, petite Ville à 80 lieues d'Arica; qu'en 1712 on en découvrit une, à *Ollachea* près de Cusco, si abondante, qu'elle donnoit 2500 marcs par *Caxon*, c'est-à-dire, près d'un cinquieme, mais qu'elle a beaucoup diminué; que celle de Lipes & du Potosi ont le même sort, c'est-à-dire qu'elles donnent peu à présent, & qu'elles entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur; que les Mines d'or sont rares dans la partie méridionale du Pérou; qu'il ne s'en trouve que dans la Province de *Guanuco*, du côté de Lima, dans celle de Chicas, où est la Ville de Tarija, & proche de la Paz, à *Chuquiago*, ou *Chuquiaguillo*, nom Indien qui signifie Maison ou Grange d'or; qu'effectivement ce dernier Canton a des Lavoirs très abondans, où l'on a trouvé des *Papitas*, ou grains d'or vierge, d'une prodigieuse grosseur, deux entr'autres, dont l'un, pesant 64 marcs & quelques onces, fut acheté par le Comte de la Moncloa, Viceroi du Pérou, pour en faire présent au Roi d'Espagne: l'autre pesoit quarante-cinq marcs, de trois alois différens; ce qui est remarquable dans une même masse (2).

Méthode des Espagnols pour tirer l'or & l'argent.

Le même Voïageur nous apprend la méthode ordinaire des Espagnols pour séparer l'or & l'argent de la pierre minérale, après les avoir tirés de la Mine.

Moulins ou Trapiches.

Les Moulins qu'ils y emploient, & qu'ils appellent *Trapiches*, sont à peu-près faits comme ceux dont on se sert en France, pour écraser des pommes. Ils sont composés d'une auge, ou d'une grande pierre ronde de cinq à six piés de diametre, creusée d'un canal circulaire, & profond de dix-huit pouces. Cette pierre est percée dans le milieu, pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale, posée au-dessous, & bordée de demi godets, contre lesquels l'eau vient frapper pour la faire tourner. On fait ainsi rouler, dans le Canal circulaire, une meule posée de champ, qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule, qui se nomme la *Volteadora*, c'est-à-dire la tournante, a de diametre ordinaire trois piés quatre pouces, & dix à quinze pouces d'épaisseur. Elle est traversée, dans son centre, par un axe assemblé dans le grand arbre, qui la faisant tourner verticalement, écrase la pierre qu'on a tirée de la Mine, c'est-à-dire, ce qui se nomme le *Minerai* en langage de Forges. Pour l'or, on distingue le blanc, le rougeâtre & le noirâtre: mais, dans l'un comme dans l'autre, on apperçoit peu de Métal à l'œil.

Maniere de tirer l'or.

Lorsque les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité de vif-argent, qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même tems, l'auge circulaire reçoit un filet d'eau, conduite avec rapidité par un petit Canal, pour délaïer la terre, qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or, incorporé avec le Mercure, tombe au fond, où il demeure retenu par sa pesanteur. On moud, par jour, un demi Caxon, c'est-à-dire, 25 quintaux de Minerai; & lorsqu'on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or & de Mercure, qui se trouve au fond, dans l'endroit le plus creux de l'auge; on la met dans un *nouet* de

(2) Relation de la Mer du Sud, p. 151.

DESCRIPTION DU PEROU.

MINES D'OR ET D'ARGENT.

toile, pour en exprimer le Mercure autant qu'on le peut ; on la fait ensuite chauffer, pour faire évaporer ce qui en reste ; & c'est ce qui se nomme de l'or *en pigne*.

Pour dégager entierement l'or du Mercure, dont il est encore impregné, il faut fondre la Pigne. C'est alors qu'on en connoît le juste poids & le véritable aloi. La pesanteur de l'or, & la facilité avec laquelle il s'amalgame au Mercure, font qu'il se dégage sur-le-champ du Minerai. C'est l'avantage que les Mineurs d'or ont sur ceux d'argent ; chaque jour ils savent ce qu'ils gagnent ; & les autres, comme on l'expliquera bientôt, sont quelquefois plus de six semaines sans le savoir.

Poids & division de l'or.

Le poids de l'or se mesure par Castillans. Un Castillan est la centieme partie d'une livre, poids d'Espagne, & se divise en huit Tomines. Ainsi six Castillans & deux Tomines font une once. Il faut observer que le poids d'Espagne a 6 $\frac{1}{3}$ de moins, pour cent, que notre poids de marc.

Aloi.

L'aloi de l'or se mesure par *Quilatas*, ou Carats, qu'on borne à 24. Celui des Mines du Pérou est depuis 20 jusqu'à 21.

Suivant la qualité des Mines & la richesse des veines, cinquante quintaux de Minerai, ou chaque caxon, donne quatre, cinq ou six onces d'or. Quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais ; ce qui arrive assez souvent ; mais il est bien dédommagé lorsqu'il rencontre de bonnes veines ; car de toutes les Mines métalliques, celles d'or sont les plus inégales. On poursuit une veine, qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, & cela dans un petit espace de terrein. Cette bizarrerie de la Nature soutient les Mineurs dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent la Bourse, c'est-à-dire, certains bouts de veines si riches, qu'elles enrichissent quelquefois tout d'un coup celui qui fait cette découverte. Cette inégalité peut aussi les ruiner. Delà vient qu'on voit plus rarement un Mineur d'or s'enrichir, qu'un Mineur d'argent ou d'autre Métal, quoiqu'il y ait moins de frais à tirer l'or du Minerai. C'est par la même raison que les Mineurs sont privilégiés (car ils ne peuvent être exécutés pour le civil), & que l'or ne paie au Roi d'Espagne que le vingtiéme ; ce qu'on nomme *Covo*, du nom d'un Particulier à qui la Cour fit cette grace, quoiqu'on en eût toujours païé le quint, comme de l'argent.

Ordre pour la propriété & le partage des Mines.

Les Mines d'or du Pérou, comme celles de tous les autres Métaux, appartiennent à celui qui les découvre le premier. Il suffit de présenter requête à la Justice, pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord, sur la veine, 80 vares de longueur, c'est-à-dire 246 piés, & 40 en largeur, pour celui qui entre en possession du droit, & qui choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure quatre-vingt autres, pour le Roi ; & le reste revient au Propriétaire, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi est vendu. Mais ceux qui veulent travailler de leurs propres bras, obtiennent du Mineur une veine à faire valoir : ce qu'ils en tirent est pour eux, en païant les droits du Roi, & le loïer du Moulin, qui est si considérable, qu'une partie des Propriétaires se contentent de ce profit, sans faire travailler en leur nom.

Lavaderos.

Ce qu'on nomme au Pérou *Lavaderos*, ou Lavoirs, est la maniere de

ramasser l'or qui se trouve à peu de profondeur, & pour lequel on n'a pas besoin de creuser dans les Mines. Elle n'est pas différente de celle qui s'observe dans l'Audience de Quito, & qu'on rapportera bientôt, d'après les Mathématiciens Espagnols.

MINES D'OR ET D'ARGENT.

Maniere de tirer l'argent.

A l'égard des Mines d'argent, après avoir concassé la pierre qu'on a tirée de la veine métallique, on la moud dans les Trapiches, ou avec des *Ingenios reales*, qui sont composés de pilons, comme nos Moulins à plâtre. Ils consistent ordinairement dans une roue de vingt-cinq à trente piés de diametre, dont l'Essieu prolongé est garni de triangles émoussés, qui accrochent les bras des pilons de fer, en tournant, & les enlevent à une certaine hauteur, d'où ils échappent tout-d'un-coup à chaque révolution; & comme ils ne pesent pas moins de 200 livres, ils tombent si rudement, que par leur seule pesanteur ils écrasent & réduisent en poudre la pierre la plus dure. On tamise ensuite cette poudre, par des cribles de fer, ou de cuivre, pour tirer la plus fine & remettre la grosse au Moulin. Si le Minerai se trouve mêlé de certains métaux, qui l'empêche de se pulvériser, tels que du cuivre, on le met calciner au fourneau, pour recommencer à le piler.

Dans les petites Mines, où l'on n'emploie que des Moulins à meule, le Minerai se moud le plus souvent avec de l'eau, qui en fait une boue liquide, qu'on fait couler dans un Réservoir. Au lieu que s'il est moulu à sec, il faut ensuite le détremper, & le paîtrir longtems avec les piés. Dans une cour faite exprès, qu'on nomme *Buiteron*, on range cette boue par tables, d'un pié d'épaisseur, qui contiennent chacune un demi caxon, ou vingt-cinq quintaux de Minerai; ce qui s'appelle *Cuerpo*. On jette sur chacun, environ 200 livres de sel marin, suivant la qualité du Minerai, qu'on paîtrit, & qu'on fait incorporer pendant deux ou trois jours avec la terre. Ensuite on y jette une certaine quantité de vif-argent, en pressant dans la main une bourse de peau, qui le contient, pour le faire tomber goutte à goutte, jusqu'à 10, 15 ou 20 livres sur chaque Cuerpo : plus il est riche, plus il faut de Mercure pour ramasser ses parties d'argent, & l'on n'en connoit la dose que par une longue expérience. On charge autant d'Indiens, qu'il y a de tables, de les paîtrir huit fois par jour, afin que le Mercure puisse s'incorporer avec l'argent. Souvent, quand le Minerai est gras, on est obligé d'y mêler de la chaux; ce qui demande néanmoins des précautions, car on assure qu'il s'échauffe quelquefois si fort, qu'on n'y retrouve plus ni de Mercure ni d'argent. D'autres fois, on y seme du Minerai de plomb ou d'étaim, pour faciliter l'opération du Mercure, qui est plus lente dans les grands froids que dans les tems modérés. A Lipes & à Potosi, on est quelquefois réduit à paîtrir le Minerai pendant deux mois entiers; au lieu que dans les Païs plus tempérés, il s'amalgame en huit ou dix jours. Pour faciliter encore plus l'opération du Mercure, on fait, en quelques endroits, comme à Puno & dans d'autres lieux, des Buiterons voutés, sous lesquels on fait du feu, qui échauffe la poudre du Minerai pendant 24 heures, sur un pavé de brique.

Lorsqu'on juge que le Mercure a ramassé tout l'argent, l'*Ensayador*, ou l'Essaïeur, prend de chaque Cuerpo un peu de terre à part, qu'il lave

Description du Perou.

Mines d'or et d'argent.

dans un bassin de bois ; & la couleur du Mercure, qui reste au fond du bassin, fait connoître s'il a produit son effet. Est-il noirâtre ? Le Minerai est trop échauffé : on y remet du sel, ou quelque autre drogue, & l'on prétend qu'alors le vif-argent disparoît. S'il est blanc, on en prend une nouvelle goutte sous le pouce, on se hâte de l'appliquer dessus ; & ce qui s'y trouve d'argent reste attaché au doigt, tandis que le Mercure s'échappe en petites gouttes. Enfin, lorsqu'on reconnoît que tout l'argent est ramassé, on transporte la terre dans un bassin, où l'on fait tomber un ruisseau pour la laver ; à-peu-près comme on lave l'or, excepté que cette masse étant sans pierres, au lieu d'un crochet pour la remuer, il suffit qu'un Indien la remue avec les piés pour la convertir en boue liquide. Du premier bassin, elle tombe dans un second, où elle est encore remuée par un autre Indien. Du second, elle passe dans un troisieme, afin que les parties d'argent, qui ne sont pas tombées au fond du premier & du second, n'échappent point au dernier.

Tout étant bien lavé & l'eau bien claire, on trouve au fond des bassins, qui sont garnis de cuir, le Mercure incorporé avec l'argent ; ce qu'on nomme *la Pella.* On la met dans une chausse de laine, suspendue, pour faire couler une partie du vif-argent : on la lie, on la bat, on la presse avec des pieces de bois plattes ; & lorsqu'on en a tiré ce qu'on a pû, on met cette pâte dans un moule de planches, qui, étant liées ensemble, forment une piramide octogone tronquée, dont le fond est une plaque de cuivre percée de plusieurs petits trous. On la foule encore, pour l'affermir dans cette prison ; & si l'on veut faire plusieurs pignes de differens poids, on les divise par petits lits, qui empêchent la continuité. En passant la Pella, & déduisant deux tiers pour ce qu'elle contient de Mercure, on sait à-peu-près ce qu'il y a d'argent net. On leve ensuite le moule, & l'on met la pigne avec sa base de cuivre, sur un trépié, posé sur un grand vase de terre, plein d'eau ; on l'enferme sous un chapiteau de terre, qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement & que le Mercure en sorte en fumée : mais comme cette fumée n'a pas d'essor, elle circule dans le vuide, qui est entre la pigne & le chapiteau ; & venant à rencontrer l'eau qui est au-dessous, elle se condense & tombe au fond, transformée de nouveau en Mercure. Ainsi l'on en perd peu, & le même sert plusieurs fois ; mais il faut en augmenter la dose, parcequ'il s'affoiblit. Cependant on consumoit autrefois, au Potosi six à sept mille quintaux de Mercure par an ; ce qui doit faire juger de la quantité d'argent qu'on en tiroit.

Comme la plus grande partie du Pérou n'a ni bois, ni charbon, & qu'on y supplée par une herbe, nommée *Icho* (3), c'est avec cette herbe qu'on chauffe les pignes, par le moïen d'un four, près duquel on met la machine (4) à dessecher l'argent & le purger du Mercure ; & la chaleur s'y communique par un canal où elle s'engouffre. Quand le Mercure est évaporé, il ne reste plus qu'une masse de grains d'argent contigus, fort legere & presque friable, qu'on nomme la Pigne, *Piña* ; marchandise de

(3) Voiez ci-dessus.

(4) En Espagnol, *la Delazogadera.*

contrebande

contrebande hors des Minieres, parceque les loix obligent de la porter aux Caisses roïales, ou à la Monnoie, pour en paier le quint au Roi. Là, elle est fondue, pour être convertie en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où ils se font, leur poids, leur qualité, & l'aloi de l'argent. On est toujours sûr que les lingots quintés sont sans fourberie; mais il n'en est pas de même des pignes. Ceux, qui les font, mettent souvent au milieu, du fer, du sable, & d'autres matieres, pour en augmenter le poids. Aussi ne manque-t'on point de les faire ouvrir & rougir au feu, pour s'en assurer. Le feu fait noircir, ou jaunir, ou fondre plus facilement, celles qui sont falsifiées; & cette épreuve sert encore à tirer une humidité, qu'elles contractent dans des lieux où elles sont quelquefois mises exprès, pour les rendre plus pesantes; car on peut même augmenter leur poids d'un tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont rouges. D'ailleurs il peut arriver que la même pigne soit de différent aloi.

Description du Perou.

Mines d'or et d'argent.

Le Minerai, ou, pour parler le langage du Pérou, le Métal d'où l'on tire l'argent, n'est pas toujours de même qualité, ni de même couleur. Il s'en trouve de blanc & gris, mêlé de taches rousses ou bleuâtres, qui se nomme *Plata blanca*. La plûpart des Mines de Lipes sont de cette qualité. On y distingue à l'œil quelques grains d'argent, souvent même de petites palmes, couchées dans le lit de la pierre. Il y a du Minerai, noir comme du Machefer, où l'argent ne paroît point; il se nomme *Negrillo*. Quelquefois, il est noir, mêlé de plomb; ce qui le fait appeller *Plomo ronco*: l'argent y paroît lorsqu'on le gratte, & c'est non-seulement le plus riche, mais celui qui revient à moins de frais; parcequ'au lieu de le paîtrir avec le Mercure, on le fait fondre dans des fourneaux, où le plomb s'évapore à force de feu, & laisse l'argent pur & net. C'étoit de ces Minieres, que les anciens Indiens tiroient leur argent. N'aïant pas l'usage du Mercure, comme les Européens, ils ne travailloient que celles dont le Minerai pouvoit se fondre; & comme ils avoient peu de bois, ils faisoient leurs fourneaux avec de l'Icho & de la crotte de Llamas, ou d'autres Animaux, & les exposoient sur les Montagnes, pour donner plus de force au feu par le vent.

On distingue une troisieme sorte de Minerai, semblable au précédent, c'est-à-dire également noir, mais où l'argent ne paroît point, & qui devient rouge au contraire, en le mouillant & le grattant avec du fer. Delà vient qu'on le nomme *Rossicler*. Il est riche & donne l'argent du plus haut aloi. Une autre espece brille comme le Talc; mais elle est ordinairement mauvaise & donne peu d'argent. On la nomme *Zorocha*. Le *Palo*, qui est d'un rouge jaunâtre, est fort mou, & brisé en morceaux. Rarement il est riche. On n'en travaille les Mines, que parcequ'il est facile à tirer. Il y en a de verd, qui n'est guéres plus dur, & qu'on nomme *Cobrisso*. Ce Minerai est très rare; & quoique l'argent y paroisse, il est difficile de l'en tirer. Quelquefois après l'avoir moulu, on est obligé de le brûler au feu, & d'emploier divers moïens pour la séparation; sans doute parcequ'il est mêlé de cuivre. Enfin, l'on distingue une autre sorte de Minerai fort rare, qui s'est trouvé au Potosi dans la seule Mine de *Cota-*

DESCRIPTION DU PEROU.

MINES D'OR ET D'ARGENT.

mito ; ce font des fils d'argent pur, entortillés comme du galon brûlé, en pelotons si fins, qu'on les nomme *Arañas*, pour leur ressemblance avec la toile d'Araignées.

Les veines des Mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords ; & lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très riche. On remarque aussi que celles qui courent du Nord au Sud, le sont plus que toutes les autres. Mais, en général, celles qui se travaillent sans peine, & qui se trouvent, sur-tout, près des lieux où l'on peut faire des Moulins, sont souvent préférables à de plus riches, qui demandent plus de frais. A Lipes & au Potosi, il faut que le Caxon donne jusqu'à dix marcs d'argent pour fournir à la dépense ; & dans les Mines de Tarama, elle est païée par cinq. Une Mine riche, qui s'enfonce, est ordinairement noïée d'eau : il faut recourir alors aux pompes & aux machines, ou la saigner par des Mines perdues, qu'on appelle Soccabons, & qui ruinent les Mineurs par les frais excessifs du travail.

Il y a d'autres manieres de séparer l'argent, du Minerai & des autres Métaux qui s'y trouvent mêlés. Dans quelques Mines, on emploie le feu, des eaux fortes, & d'autres fondans, pour faire certains lingots qu'on nomme *Bollos*. Mais la méthode la plus générale, au Pérou, est celle des Pignes.

Mines de l'Audience de Quito.

Venons aux éclaircissemens de M. d'Ulloa sur les Mines de Quito. Cette grande Province n'en contient pas moins que les autres parties du Pérou ; mais elles y sont plus négligées, sans qu'on en apporte aucune raison qui puisse justifier les Habitans. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & que vraisemblablement les Cordillieres de cette Contrée en contiennent une infinité d'autres, il y en a très peu d'exploitées, sur-tout dans l'étendue des Corrégimens. On en a même abandonné plusieurs, auxquelles on travailloit autrefois. Aussi ne reste-t'il plus, dans cette Province, que le souvenir de son opulence passée. Un Voïageur assure, » qu'aïant perdu les riches Mines de *Macas* par le soulévement des Indiens, non-seulement elle n'a fait aucun effort, pour s'en remettre en » possession, mais qu'il n'y a plus un des Habitans qui sache où elles » étoient situées. Celles de Maruma, dit le même Ecrivain, sont tout-» à-fait tombées, parcequ'il ne se trouve personne, dans le Canton, qui » sache bénéficier le Minerai. La même décadence s'étant fait sentir dans » toutes les autres Mines de la Province, elle est si déchue de son an-» cienne splendeur, qu'il n'en reste aucune trace. A mesure qu'on y en-» voie, de Lima & des Vallées, de l'argent pour ses étoffes & ses den-» rées, elle est obligée de l'emploïer à se procurer des Marchandises de » l'Europe ; d'où il arrive qu'elle est aujourd'hui la plus pauvre de toutes » les Provinces méridionales de l'Amérique Espagnole (*).

Mines du Popayan, & leur singularité.

Le Popayan jouit encore des richesses, qui étoient autrefois générales dans l'Audience de Quito. Il est rempli de Mines d'or, & l'ardeur y est toujours la même à les exploiter. M. d'Ulloa nomme les plus remarquables, & nous apprend la maniere dont on y bénéficie ce métal, qui est celle qui s'observe dans les autres Mines. Il n'y a point, dit-il, de Bail-

(*) Correal, *ubi sup.*

liage du Popayan, où l'on ne tire plus ou moins d'or; & chaque jour on y découvre quelque nouvelle Mine, qu'on s'empresse de mettre en valeur; ce qui rend le Païs fort peuplé, malgré les incommodités du climat. Les *Partidos*, ou Bailliages, de Celi, de Buga, d'Almaguer & de Barbacoas sont les plus abondans; avec cet autre avantage, que l'or n'y étant mêlé d'aucun corps étranger, l'exploitation en est simple & très facile, parcequ'on n'a pas besoin d'y emploïer le Mercure. En langage de Minieres, on appelle Mines de *Caxa*, celles où le Minerai est renfermé entre des pierres, comme entre une espece de murs naturels. Les Mines du Popayan ne sont pas de cet ordre. Le Minerai s'y trouve répandu & mêlé dans la terre & le gravier, comme le sable l'est dans diverses sortes de terre. Toute la difficulté consiste donc à séparer les grains d'or, de la terre où ils se trouvent; ce qui se fait par le moïen des rigoles: méthode, au reste, qui n'est pas moins nécessaire dans les Mines de Caxa, parcequ'après en avoir tiré le Minerai, avec les corps étrangers dont il est mêlé, & s'être servi du Mercure, il faut encore le mettre au lavoir, pour en séparer l'écume & d'autres ordures; après quoi il reste pur, c'est-à-dire or ou argent, suivant l'espece de métal qu'on a tiré.

Mines d'or et d'argent.

Ce qu'on appelle Mines de Caxa.

La maniere d'extraire l'or, dans toute la Jurisdiction du Popayan, consiste donc à creuser la terre de la Miniere, pour la charrier dans un grand Réservoir, nommé *Cocha*, où l'on fait entrer l'eau, par un conduit. Alors on remue cette terre, déja changée en boue; & les parties les plus legeres sortent du Réservoir par un autre conduit, qui sert à l'écoulement de l'eau. On continue cet exercice, jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties pesantes, qui sont le sable, le gravier & le métal. Les Ouvriers entrent aussitôt dans le Réservoir, avec des baquets de bois, où ils mettent ces matieres ensemble, & les remuent circulairement, par un mouvement prompt, mais uniforme. Ils changent l'eau. Ils continuent de séparer les parties les plus legeres, des plus pesantes. Enfin il ne reste, au fond de ces baquets, que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre; quelquefois en grains, de différentes grosseurs. L'eau de la Cocha s'arrête dans un autre Réservoir, un peu au-dessous du premier, & l'opération s'y recommence, pour séparer les parties subtiles d'or, qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Enfin, un troisieme Réservoir, où l'on fait la même lessive, sert encore à recueillir la poudre d'or échappée du second.

Maniere d'extraire l'or au Popayan.

Ce travail est le partage des Esclaves Negres, que les Propriétaires des Mines tirent des Comptoirs de Porto-Belo & de Panama. Une partie étant emploïée aux lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des Mines, il n'y a point d'interruption. L'aloi de cet or est ordinairement de 22 carats, & va quelquefois jusqu'à 23. Quelquefois, au contraire, il est au-dessous, mais très rarement moins de 21. Dans le Bailliage de Choco, outre les Mines du lavoir, il s'en trouve quelques-unes où le Minerai est enveloppé d'autres matieres métalliques, & de sucs bitumineux; qui obligent d'y emploïer le Mercure. La *Platina* est un autre obstacle, qui met quelquefois dans la nécessité d'abandonner les Mines: on

DESCRIPTION DU PEROU.

MINES D'OR ET D'ARGENT.

donne ce nom à une pierre si dure, que ne pouvant la briser sur une enclume d'acier, ni la réduire par calcination, on ne peut tirer le Minerai, qu'elle renferme, qu'avec un travail & des frais extraordinaires. Entre toutes ces Mines, il y en a plusieurs où l'or est mêlé d'un Tombac aussi fin que celui de l'Orient, avec la propriété singuliere de ne jamais engendrer de verd-de-gris, & de résister aux acides.

La plus grande partie de l'or, qu'on tire des lavoirs de Quito, circule quelque tems dans la Province ; mais il prend bientôt le chemin de Lima. C'est néanmoins par une circulation si courte, que cette Province se soutient : l'autre partie de cet or passe directement à Santa-Fé, ou à Carthagene.

Mines de Zaruma.

Dans le Bailliage de Zaruma, qui est du Corrégiment de Loxa, l'or des Mines exploitées est de si bas aloi, qu'il n'est quelquefois qu'à 18 & même à 16 carats ; mais cette mauvaise qualité se trouve tellement réparée par son abondance, qu'affiné à 20 carats, il rapporte plus de profit aux Propriétaires que les Mines où l'or est naturellement à ce degré. Cependant toutes les Mines de ce Canton sont de Caxa ; c'est-à-dire qu'on y applique le Mercure au Minerai. Le Gouvernement de Jaën de Bracamoros a des Mines de la même espece, qui rendoient beaucoup il y a près d'un siecle : mais depuis que les Indiens de cette contrée ont secoué le joug Espagnol, à l'exemple de ceux de Macas, on a perdu de vue ces précieuses sources. Les Indiens soumis du voisinage en tirent encore un peu d'or, lorsque la nécessité de païer les tributs les y force. Ils s'approchent des Rivieres & des Ruisseaux, pendant leurs débordemens ; & lorsque l'eau se retire, ils ramassent le sable, & le lavent pour en séparer l'or : mais ils observent de n'en tirer précisément que ce qu'il leur faut ; & leur mépris pour des biens, dont ils ne connoissent point d'autre usage, leur fait négliger le reste. Dans la Jurisdiction de Latacunga, près d'Angamarca, un Habitant de ce Bourg avoit découvert une Mine dont il tiroit de grandes richesses : elle fut abîmée par un orage ; & la veine demeura perdue jusqu'en 1743, qu'un accident semblable au premier la r'ouvrit, & donna le pouvoir de reprendre le travail.

Mines de Jaën & de Bracamoros.

Autres Mines de l'Audience de Quito.

On reconnoît, à diverses marques, que la Province de Quito avoit autrefois quantité de Mines ouvertes, dont les Regîtres des Caisses roïales de l'Audience rendent témoignage qu'on a tiré une grosse quantité de métal, quoique la disposition du Païs paroisse plus propre au Mines d'or, qu'aux Mines d'argent. Il paroit que les dernieres y étoient en grand nombre. Mais les efforts qu'on a faits dans les derniers tems, pour en r'ouvrir quelques-unes, ont eu fort peu de succès. Telle est celle de Guayana, dans la Juridisdiction de *Zicchos*, qu'on n'a pû travailler audelà de sa superficie, parceque les Entrepreneurs ont manqué de fonds. La plus fameuse des Mines d'argent de ce Bailliage est celle de Sarapullo, à dix-huit lieues du Bourg de Zicchos, dont l'exploitation a manqué aussi faute de fonds.

Dans le Corrégiment de Quito même, on a toujours prétendu que la Montagne de Pichincha renfermoit de riches trésors ; & quelques grains, qu'on recueille par intervalle, dans les ruisseaux qui en tirent leur source,

ſemblent confirmer cet opinion. Rien ne marque néanmoins qu'on y ait jamais ouvert aucune Mine ; ce qui paroit ſi ſurprenant à M. d'Ulloa, qu'il aime mieux croire que les orages & la ſuite des années ont fait diſparoître les indices. Il ajoute qu'on trouve les mêmes apparences de richeſſe dans toute la Cordilliere dont le Pichincha fait partie, dans la Cordilliere Orientale de Guamani, & dans toutes les Coulées de cette Juriſdiction.

Description du Perou.

Mines d'or et d'argent.

En viſitant les Bailliages d'Otabalo & de Saint Michel d'Ibarra, il n'a pû méconnoître, dans le diſtrict du Bourg de Cayambé, entre les côtes de la haute Montagne de Cayambura, des veſtiges de Mines fort riches, qui ont été travaillées avec beaucoup de ſuccès par les Péruviens de l'ancien Empire, & dont le ſouvenir ſe conſerve encore parmi leurs Deſcendans. Pluſieurs Montagnes, aux environs du Bourg de Mira, ſur-tout celle de Panchoni, ont la même réputation. On a même l'exemple récent d'un Habitant du même Bourg, qui en a tiré beaucoup d'or. Cependant aucune de ces Mines n'eſt exploitée réguliérement ; & l'on n'en ſera point ſurpris, ajoute M. d'Ulloa, ſi l'on conſidere que les plus anciennes & les mieux connues ne ſont pas moins négligées.

Extrême richeſſe des Mines de Pallactanga.

Tout le Païs de Pallactanga, dans la Juriſdiction de Riobamba, en eſt ſi rempli, qu'en 1743 un Habitant de cette Ville avoit fait enregîtrer pour ſon ſeul compte, au Bureau des Finances de Quito, dix-huit veines d'argent & d'or, toutes riches & de bon aloi : & M. d'Ulloa, pour vérifier ce fait, a pris ſoin de rapporter un Certificat, par lequel l'Eſſaïeur général, Don Juan Antonio de la Mota y Torres, rend témoignage que le Minerai d'une de ces veines, eſſaïé à Lima, & de l'eſpece de celui que les Mineurs nomment Negrillo, rendoit quatre-vingt marcs par caxon ; ce qui paroit d'autant plus étonnant, qu'une Mine paſſe pour riche, lorſque par caxon, c'eſt-à-dire cinquante quintaux de Minerai, elle rend huit à dix marcs. C'eſt du moins ce qu'on éprouve dans les Mines du Potoſi & de Lipes, qui, malgré la néceſſité de tranſporter le Minerai dans des lieux plus commodes, où il ſe bénéficie, ne laiſſent pas d'enrichir les Entrepreneurs. Il ſe trouve auſſi des Mines, où le caxon de Minerai ne rapporte pas cinq à ſix marcs d'argent, & baiſſe même juſqu'à trois. On ne les exploite pas moins, lorſqu'elles ſont dans des Païs commodes, où les vivres ſont en abondance, & les Ouvriers en grand nombre.

Mines de Cuença.

Une ancienne tradition fait croire que les Montagnes de la Juriſdiction de Cuença ſont autant de Mines d'or & d'argent. On n'en a gueres d'autres preuves ; car celles, qu'on y a fait ouvrir juſqu'à préſent, n'ont pas rendu tout ce qu'on eſperoit. Il eſt vrai que dans un Canton, où tous les Habitans peuvent mener une vie aiſée ſans le ſecours du travail, leur nonchalance & la petiteſſe des fonds arrêtent ſouvent ces entrepriſes. On ajoute à cette double raiſon un préjugé, fondé ſur la crainte des difficultés, qui fait traiter ceux qui parlent d'ouvrir une Mine, d'extravagans qui courent à leur perte, & qui ſe jettent dans un péril certain, pour des eſpérances fort douteuſes. Chacun s'efforce de les détourner de leur deſſein, on les fuit, dit M. d'Ulloa, comme s'ils étoient atteints d'un mal

Description du Pérou.

Mines d'or, d'argent, &c.

Celles de Quixos, de Macas, de Maynas & d'Atames.

contagieux. Il n'en est pas de même, dans les Provinces méridionales du Pérou. Les Entrepreneurs y sont riches, & des premieres Maisons du Païs; sans compter qu'ils sont secondés par quantité de Personnes d'un moindre rang, qui s'intéressent, suivant leurs facultés, aux entreprises des Chefs.

Les Gouvernemens de Quixos & de Macas sont riches en Mines. Ceux de Maynas & d'Atames en ont aussi d'une grande valeur. Il est certain que les Indiens du Marañon tiroient beaucoup d'or, du sable de quelques Rivieres qui se joignent à ce fleuve; & comme il faut assigner une source à cet or, on ne peut la supposer que dans les Mines du Païs. L'expérience ne prouve pas moins que les Terres, arrosées par les Rivieres de Sant'Iago & de Mira, sont remplies de veines d'or, puisque les Metifs & les Mulâtres qui les habitent, y trouvent souvent de la poudre & des grains d'or dans le sable; mais jusqu'à présent toutes ces richesses ont été négligées.

Mines de Mercure, & autres Mines de l'Audience de Quito.

Outre les Mines d'or & d'argent, l'Audience de Quito en a de divers autres Métaux, & n'est pas moins abondante en carrieres de pierres. La nature ne lui a rien refusé de ce qui peut conduire à l'opulence, puisqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les Minéraux nécessaires pour exploiter l'un & l'autre. On y trouve des Mines de Mercure, dans la partie Méridionale, sur-tout vers *Azoque*, qui en tire son nom. Delà venoit autrefois tout le Mercure qu'on emploïoit dans les Mines de la Province : mais un ordre de la Cour ne permet plus d'en emploïer d'autre que celui de *Guanca-Velica*, pour arrêter les fraudes qui se commettoient dans la perception du quint roïal. Ce réglement a détruit beaucoup d'abus; mais, en fermant les Mines de Mercure dans la Province de Quito, il y a fait décheoir le travail des Mines d'argent. On fait des vœux tous les jours pour quelque heureux expédient, qui puisse accorder l'intérêt de la Province avec ceux du Roi.

Mines de fer de Cuença.

Suivant des marques sensibles, observées par des personnes intelligentes, on ne doute point que le territoire de la Ville de Cuença ne contienne des Mines de fer. Les veines qu'on découvre dans le fond des Coulées, les morceaux même de Minerai, qu'on en tire fréquemment, leur poids, leur couleur, & la propriété qu'ils ont d'être attirés par l'Aiman, prouvent également que c'est du fer, & que la Mine en est riche; mais le courage ou l'habileté manque, pour le vérifier par l'expérience.

Carrieres de différentes pierres.

S'il est vrai, comme tous les Physiciens s'accordent à le croire, qu'un Païs, riche en Mines d'or & d'argent, doit l'être aussi en Mines de cuivre, d'étaim & de plomb, doutera-t-on que les dernieres ne soient en grand nombre aussi dans l'Audience de Quito, quoique jusqu'aujourd'hui l'attention des Habitans ne se soit pas portée à les découvrir? On a remarqué (*) qu'il s'y trouve des carrieres de deux especes de pierres, dont les anciens Peuples du Pérou faisoient leurs Miroirs. Chaque jour en fait rencontrer d'autres, qui obtiendroient plus d'estime dans un Païs où l'or & l'argent seroient moins communs. Au Sud de Cuença, dans la Plaine de Tarqui, on en connoît une d'où l'on tire de grandes & belles pieces d'albâtre. Avec beaucoup de blancheur & de transparence, il n'a qu'un défaut, c'est un peu trop de mollesse : mais on n'en fait pas moins toute sorte d'ou-

(*) Voïez, ci-dessus, l'article des anciens Monumens.

vrages, & sa fléxibilité même le rend plus facile à travailler. Le même Canton produit beaucoup de crystal de roche. M. d'Ulloa, qui en vit des morceaux fort grands, fort nets, & d'une dureté singuliere, s'étonne qu'on ne fasse aucun usage de cette pierre dans le Païs, & qu'elle n'y soit point estimée. C'est le hazard seul, qui en fait quelquefois trouver de grosses pieces. Dans la même Jurisdiction, à deux lieues de Cuença même, près de Racan & de Sayansi, on voit une petite Colline entiérement couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plûpart très noires, quelques-unes rougeâtres, dont les Habitans ne tirent aucun avantage, parcequ'ils ignorent la maniere de les couper; tandis que toute la Province tirant ses pierres à fusil de l'Europe, elles y coûtent ordinairement une réale, & quelquefois deux.

Mines d'or, d'argent, &c.

Les Mines d'émeraudes, qui étoient autrefois abondantes dans les Jurisdictions d'Atacames & de Manta, & supérieures à celles de Santa Fé, ne peuvent être si totalement épuisées, qu'on n'en découvrît de nouvelles veines avec plus de travail & d'industrie. Les Conquérans en briserent beaucoup, dans la folle opinion que si c'étoit des pierres fines, elles devoient résister au marteau. On ne reproche pas aujourd'hui la même simplicité à leurs Descendans; mais l'indolence leur nuit encore plus. Entre mille avantages qu'elle leur fait négliger, M. d'Ulloa regrette beaucoup une Mine de rubis, dont il confesse qu'on n'a jusqu'à présent que des signes, mais des signes, dit-il, qui valent des preuves. Dans la Jurisdiction de Cuença, parmi le sable d'une Riviere médiocre qui coule assez près du Bourg des Azogues, on trouve souvent des rubis fins, de la grosseur d'une lentille, & quelquefois plus gros. Il ne paroît pas douteux que ces petits grains ne soient des fragmens, que l'eau détache de la Mine, & qu'elle charie avec le sable. Des marques si claires n'ont encore pû déterminer les Habitans du Païs à chercher la Mine, pour y tourner leur travail. M. d'Ulloa vit, dans le Bourg même des Azogues, quelques fragmens de ces rubis bruts, & garantit leur finesse.

Mines d'Emeraudes.

Mines de Rubis.

Le même Païs produit en abondance une autre espece de pierre, d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre, sans être transparente, dont on fait quelques petits Ouvrages, mais qu'on n'estime point ce qu'elle vaut. Il s'y trouve aussi des Mines de soufre, que l'on tire en pierre; & dans quelques endroits, des Mines de vitriol: nouvelle occasion de regret pour le Mathématicien, » qui déplore qu'on n'y donne pas la moindre attention; peut-» être, dit-il, parcequ'on n'en a pas besoin, mais plus vraisemblablement, » parcequ'on hait, dans ce Païs, tout ce qui demande du travail. «

Au Nord de Quito, entre deux Métairies qui sont au pié de la Montagne de Talanga, l'une qui porte le nom de cette Montagne, & l'autre celui de Conrogal, passe une fort grande Riviere qui pétrifie le bois qu'on y jette, jusqu'aux feuilles d'arbres. On voit des branches entieres, absolument changées en pierre, où l'on apperçoit encore non-seulement la porosité des troncs & les fibres du bois & de l'écorce, mais jusqu'aux plus petites veines des feuilles. Elles changent de couleur; mais la figure est exactement conservée. Cependant toutes ces apparences ne pouvant persuader à M. d'Ulloa que l'eau fût capable de produire une pétrifica-

Grande Riviere qui pétrifie toute sorte de bois.

DESCRIPTION DU PEROU. MINES D'OR D'ARGENT, &c.

Explication de M. d'Ulloa.

tion si dure, il commença par vérifier le fait, sur lequel il ne put lui rester aucun doute; ensuite il s'efforça d'expliquer cette métamorphose. Dans ses recherches, il observa » que tout ce que cette Riviere baigne » de ses eaux, tel que les rocs & les cailloux, est couvert d'une croûte » aussi dure que la pierre même, & que non-seulement cette écorce en » augmente le volume, mais qu'elle est d'une couleur différente, qui tire » sur le jaune. Il crut en pouvoir conclure que l'eau de la Riviere est mê- » lée de quelques parties subtiles & visqueuses, qui se joignent au corps » qu'elles touchent; qu'à mesure qu'elles s'introduisent dans ses pores, » elles occupent la place des fibres que l'humidité paroît détacher peu- » à-peu, jusqu'à ce qu'enfin tout ce qui étoit feuille ou bois se trouve » remplacé par cette matiere pétrifiante, qui n'altere point les fibres & » les veines, parcequ'à mesure qu'elle s'introduit, leurs petits canaux » lui servent comme de moule, & lui font prendre leur forme. « Une observation particuliere confirma le Mathématicien dans cette opinon. En rompant quelques branches, il en fit sauter plusieurs feuilles, & quelques morceaux de la superficie, tandis que le dedans étoit aussi ferme que les pierres naturelles, sans qu'il restât rien, de la premiere substance, que toutes les variétés de la figure. Dans d'autres branches, ce qui étoit déja durci par la matiere pierreuse, sautoit nettement; au lieu que les fibres, qui n'avoient pas eu le tems de se corrompre, n'étoient que du bois plus ou moins pourri. Quelques feuilles, n'étant que legérement couvertes d'un crépit de la matiere pétrifiante, étoient feuilles partout en dedans, à l'exception de quelques endroits où la corruption avoit commencé. Au reste, suivant les mêmes observations, cette matiere se colle & s'unit beaucoup plus facilement à tout ce qui est corruptible, qu'aux corps plus solides, tels que les rocs & les pierres. C'est, sans doute, parceque les corps corruptibles ont plus de pores, par lesquels elle s'insinue, & dans lesquels elle reste fixe; au lieu que les pierres en aiant peu, elle n'y pénetre point; & l'eau, qui passe continuellement dessus, enleve ce qui s'attache à leur superficie. Il ne laisse pas de s'y former une croûte, mais qui n'augmente jamais beaucoup leur volume. La couleur des feuilles pétrifiées, au-dedans comme au-dehors, est d'un jaune pâle; & celle du bois, quoiqu'à-peu près la même, conserve toujours quelque nuance de son ancien état, qui le feroit prendre, à la premiere vue, pour du bois sec.

Paresse sans excuse.

On ajoute aux détails de cet article, que si les Mines & les autres présens de la nature sont négligés dans l'Audience de Quito, ce n'est point la crainte des Indiens idolâtres qui peut causer cette inaction, du Nord au Sud. Il n'y en a point, de ce côté-là, qui menacent le Païs de guerre ouverte ou d'invasion furtive. Mais il est vrai que les Gouvernemens de Quixos, de Macas, de Jaen & de Maynas, sont environnés, & même entrecoupés, d'un grand nombre de ces Barbares, qui n'ont jamais laissé de repos aux Ouvriers. On ne sauroit passer cette partie de la Cordilliere Orientale, sans voir, de divers endroits, la fumée de leurs feux. Ce spectacle a quelque chose d'effraiant, sur les Montagnes qui bordent les cantons de Cayambé & de Mira. Souvent, lorsqu'on s'y est

est le moins attendu, on a vu subitement paroître dans le Bourg de Mira, des Trouppes d'Indiens, qui se sont retirés avec la même promptitude, après avoir exercé leurs ravages. Ceux mêmes, qu'on croit les plus soumis, quittent quelquefois les Corrégimens, pour se retirer chez ces terribles Voisins.

§ VII.

Montagnes les plus remarquables des Cordillieres des Andes.

Rivieres qui y prennent leur source, Ponts, Passages &c.

Cette fameuse chaîne de Montagnes, dont le nom a paru tant de fois dans nos Descriptions, part, comme on l'a déja dit, de la Terre Magellanique, court par les contrées du Chili, de Buenos-Ayres, du Pérou & de Quito, jusqu'à l'Isthme de Panama; où elle se resserre pour le traverser, & recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San Miguel, de Mexique, de Guayaca & de Puebla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties méridionales du Continent d'Amérique avec les septentrionales. Du côté du Sud, les Cordillieres n'ont jamais été mieux connues que depuis le voïage des Mathématiciens de France & d'Espagne, parcequ'elles ont été comme le Théâtre de leurs savantes opérations. M. d'Ulloa donne un article exprès de leurs Montagnes les plus remarquables dans la Province de Quito. Les signaux, qui formoient les triangles de la Méridienne, ont rendu célebres celles qui furent choisies pour les y placer; & les Descriptions qui se trouvent répandues dans le Journal de M. de la Condamine contiennent quantité d'autres éclaircissemens. Mais nous ne nous attachons ici qu'à M. d'Ulloa (5), pour laisser toute sa plénitude à l'article de l'Académicien François.

Ce que c'est que les Paramos.

Tout ce qui appartient aux Corrégimens de la Jurisdiction de Quito est situé, avons-nous dit dans leur Description, entre les deux Cordillieres des Andes, où l'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les Montagnes sont plus ou moins élevées. On distingue celles qui le sont le plus, par le nom de *Paramos*, qui signifie Bruïeres: non qu'elles ne le soient toutes; mais parcequ'en effet quelques-unes le sont beaucoup plus que d'autres, surtout celles où le froid, causé par les néges continuelles, est si aigu qu'il les rend inhabitables, & qu'on n'y voit même, ni Plantes, ni Bêtes. Quelques-unes élevent leurs sommets au-dessus de toutes les autres; & dans leur prodigieuse étendue, elles sont couvertes de nége jusqu'à la cime. C'est particulierement sur ces dernieres, que le Mathématicien Espagnol fait tomber ses observatios.

Paramo de l'Asuay.

Le Paramo de l'*Asuay*, qui est formé par l'union des deux Cordillieres, n'est point dans cette classe. Quoiqu'il soit fameux par le froid &

(5) Tom. I, Liv. VI, chap. 7.

Description du Perou, Cordillieres des Andes.

l'aridité qui font son partage, loin d'être plus élevé que la Cordilliere en général, il l'est beaucoup moins que le Pichincha & le Corazon. Sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congélation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur : mais à mesure que les Montagnes sont plus élevées, elles sont, la plûpart, continuellement couvertes de nége ; de sorte que d'un point déterminé, (*Caraburu*, par exemple, ou la superficie de la Mer) la hauteur de la congélation paroît la même dans toutes les Montagnes. Par les expériences du Barometre à *Pucaguaico*, sur la Montagne de Cotopacsi, le Mercure s'y soutenoit à la hauteur de 16 pouces 5 lignes $\frac{1}{3}$; d'où M. d'Ulloa conclut que la hauteur de ce lieu est de 1023 toises sur le plan de Caraburu. Celle du même lieu, à l'égard de la superficie de la Mer, est d'environ 1268 : & par conséquent la hauteur de Pucaguaico au-dessus de la superficie de la Mer est de 2291 toises. Le signal, que les Mathématiciens placerent sur cette Montagne, se trouvoit à trente ou quarante toises au-dessous de la glace endurcie ; & depuis le commencement de cette glace jusqu'à la crête de la Montagne, on compte, par une supputation fondée sur quelques observations des angles, que la hauteur perpendiculaire est d'environ 800 toises. Ainsi la cime du Cotopacsi est élevée, au-dessus de la superficie de la Mer, de 3126 toises, qui font un peu plus d'une lieue Marine, & plus haute que le sommet du Pichincha de 639 toises. C'est de cette espece de Montagnes qu'on traite ici, & celles qu'on va nommer sont toutes d'une hauteur à-peu-près égale à celle de Cotopacsi.

Montagne de Macas, ou Sangay.

La plus méridionale est la Montagne de *Macas ;* nommée plus proprement *Sangay*, quoique plus connue sous le premier nom, parcequ'elle est dans la Jurisdiction de Macas. Sa hauteur est considérable ; & dans toute sa circonference, elle est presqu'entierement couverte de nége. De son sommet, elle vomit un feu continuel, accompagné d'un fracas épouvantable, qui se fait entendre de fort loin. On l'entend de Pintau, qui en est à près de quarante lieues, & de Quito même, lorsqu'il y est porté par le vent. Les Campagnes voisines de ce terrible Volcan sont absolument stériles. C'est de ce Paramo que sort la Riviere de Sanguay, qui après avoir reçu celle d'Upano, change de nom pour prendre celui de Payra, & se jette dans le Marañon.

Collanes & Altar.

La même Cordilliere Orientale renferme, à six lieues de Riobamba, presqu'Est-Ouest de cette Ville, une haute Montagne, dont le sommet est divisé en deux crêtes, toutes deux couvertes de nége ; celle du Nord s'appelle *Collanes*, & celle du Sud porte le nom d'*Altar.* L'espace que la nége y occupe n'est pas comparable à celui de Sangay, ni aux autres de cette classe. Aussi cette Montagne est-elle moins haute.

Tunguragua.

A sept lieues, au Nord de la même Ville, on trouve la Montagne de Tunguragua, qui a de toutes parts la figure d'un Cône, également escarpé dans toutes ses faces. Le terrein, où elle commence à s'élever, est un peu plus bas que celui de la Cordilliere, surtout du côté du Nord, où elle paroît croître d'une Plaine qui contient plusieurs Bourgades. C'est-là qu'est le Village de *los Baños*, situé entre la croupe de la Montagne &

la Cordilliere. Son nom lui vient de ses Eaux chaudes, dont la renommée attire tous les Malades du Païs. Au Sud de Cuença, près d'un autre Village, qui se nomme aussi los Baños, le sommet d'une colline offre d'autres Bains chauds, où l'on voit sortir à gros bouillons, par diverses sources de quatre à cinq pouces de diametre, une eau si chaude en effet, que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu. Elle forme, en sortant, un ruisseau qui jaunit la terre & les pierres, & qui est d'un goût saumâche. Toute la Colline est remplie de crevasses, qui exhalent une fumée continuelle.

Description du Perou.

Cordillieres des Andes.

Los Baños.

Le Chimborazo est au Nord de Riobamba, en tirant un peu vers le Nord-Ouest. C'est par la croupe de cette Montagne que passe le chemin de Quito à Guayaquil, soit qu'on la laisse au Nord ou au Sud. Les premiers Espagnols qui pénétrerent dans le Roïaume de Quito, aïant pris par les rudes & longs deserts des Côtes de cette Montagne, n'en sortirent qu'avec beaucoup de perte : mais on n'y éprouve pas aujourd'hui les mêmes disgraces, parcequ'on choisit, pour y passer, un tems doux & serein.

Le Chimborazo.

Le Carguairaso, dont on a vu la description dans le Voïage de Guayaquil à Quito, est au Nord du Chimborazo.

Le Carguairaso.

Le Cotocpasi est une Montagne au Nord de Latacunga, & n'est éloignée de ce Bourg, que d'environ cinq lieues. Elle s'avance plus que les autres au Nord-Ouest & au Sud, comme pour rétrécir l'espace que les deux Cordillieres laissent entr'elles. On a vu qu'elle creva au tems de la conquête. M. d'Ulloa fut témoin, en 1743, d'une autre éruption, qui avoit été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la Montagne. Il s'y fit une ouverture au sommet, & trois sur le penchant, qui étoit couvert de nége. Les cendres, se mêlant d'une prodigieuse quantité de nége & de glace fondues, furent entraînées si rapidement, qu'elles couvrirent la Plaine, depuis Callo jusqu'à Latacunga; & dans un moment tout cet espace devint une Mer, dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des Habitans. La Riviere de Latacunga fut le Canal par où ces eaux s'écoulerent : mais comme ce débouché ne suffisoit pas pour les contenir, elles déborderent du côté des Habitations, & tous les édifices furent emportées aussi loin qu'elles purent s'étendre. Les Habitans se retirerent sur une hauteur, près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs Maisons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des cendres, & les Flammes de faire couler la nége & la glace. Ces deux Phénomenes cesserent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus, avec un fracas causé par le vent, qui entroit par les ouvertures de la Montagne. Enfin le feu cessa aussi; on ne vit plus même de fumée, & l'on n'entendit plus de bruit jusqu'au mois de Mai de l'année suivante, où les Flammes recommencerent avec une nouvelle force, & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la Montagne. Ce n'étoit que le prélude d'une furieuse éruption, qui arriva le 30 de Novembre, avec tant de violence qu'elle jetta les Habitans du Païs dans une nouvelle consternation. Le Volcan fit les mêmes ravages que l'année

Le Cotopacsi.

Ses éruptions en 1743 & 1744.

Description du Perou.

Connoissances des Anciens.

précédente ; & ce ne fut pas un petit bonheur, pour les Mathématiciens, de ne s'être pas trouvés alors sur la croupe de cette Montagne, où leurs exercices les avoient obligés de camper deux fois dans d'autres tems.

Montagne d'Elenisa.

La Montagne d'Elenisa est à cinq lieues du Cotopaxi, vers l'Ouest ; & son sommet, divisé en deux cimes, est aussi toujours couvert de nége. Plusieurs Ruisseaux y prennent leur source. Ceux qui viennent du sommet Boréal ont leur cours vers le Nord ; & ceux du côté opposé courent au Sud. Ceux-ci se rendent, par le Marañon, dans la Mer du Nord ; & les autres dans la Mer du Sud, par la Riviere des Emeraudes.

Le Chinchulagua.

Le Chinchulagua est une Montagne au Nord du Cotopaxi, inclinant de quelques degrés au Nord-Ouest. Elle est toujours couverte de nége, & ne differe guéres de la précédente ; mais aucune des deux n'est comparable aux autres en grandeur.

Le Cayambure.

Au Nord de Quito, tirant un peu vers l'Est, on trouve le Cayambure, qui est de la premiere grandeur, à dix ou onze lieues de cette Ville. Cette Montagne n'a jamais eu de Volcan connu. Elle donne naissance à plusieurs Rivieres, dont celles qui viennent de l'Ouest & du Nord se jettant, les unes dans la Riviere des Emeraudes, les autres dans celle de Mira, & se rendent toutes dans la Mer du Sud. Celles qui viennent de l'Est vont se joindre au Marañon.

Rivieres.

Source de plusieurs Rivieres & Ruisseaux.

Outre les Ruisseaux qui descendent des Montagnes couvertes de nége, d'autres ont leurs sources dans des Montagnes moins élevées ; & tous ensemble forment, en s'unissant, de très profondes Rivieres, qui se rendent ou dans la Mer du Nord, ou dans celle du Sud. Les sources qui viennent des Montagnes voisines de Cuenca, du côté de l'Ouest & du Sud, jusqu'à Tiopullo, se joignent, comme celles de la Cordilliere Orientale, à celles qui viennent du Nord vers un petit Village nommé Jadan, annexe de la Paroisse de Paute, & forment, à une demie lieue de ce Village, du côté de l'Ouest, une Riviere qui en prend le nom. Elle arrive si profonde à Paute, qu'on ne peut la traverser à gué, quoique son lit soit fort large. Son cours se termine dans le Marañon.

Il sort, des Montagnes de Yaluay & de Bueran, une grosse Riviere qu'on passe aussi sur des Ponts, & qui prend le nom de Cañar, d'un Village dont elle baigne les bords. Ensuite elle prend son cours vers Yocon, d'où elle va se perdre dans la Riviere de Guayaquil, au Golfe du même nom.

Le côté Septentrional du Paramo d'Assuay produit aussi plusieurs Rivieres, qui s'unissant avec celles de la Montagne de Senegualap, & de la Cordilliere Orientale du côté de l'Ouest, forment celle d'Alausi, qui va se se jetter dans le même Golfe.

Au sommet du Paramo de Tiolonna, on trouve quatre Lagunes, dont trois sont moins considérables que la quatriéme. Celle-ci, longue d'une demie lieue, se nomme Colta. C'est des trois autres, auxquelles on donne le nom de Pichavichon, Cubillo & Machallan, que se forme la Riviere des Cebadas, qui passe près du Village de ce nom; elle reçoit une autre Riviere, formée des Ruisseaux du Paramo de Lalangusso, & des eaux de

la Lagune de Colta. Après avoir coulé par Pungala, en tirant un peu du Nord à l'Est, elle reçoit celle de Riobamba, qui prend sa source au Paramo de Sisapongo. Une autre encore, qui descend du Chimborazo, coule près du Village de Cobigies, & prenant d'abord son cours au Nord tourne à l'Orient, de l'Est-Ouest de la Montagne de Tuguragua, pour aller se perdre enfin dans le Marañon. Mais avant que d'y arriver, elle passe par le Village de Pénipe, où elle est si profonde, qu'on ne peut la traverser que sur un Pont de Lianes. Dans son cours, elle reçoit les Rivieres de Latacunga & de Hambato, & toutes celles qui viennent de l'une & l'autre Cordilliere, & des Pointes méridionales de l'Elenisa, du Ruminnavi & du Cotopacsi.

Description du Perou.

Cordillieres des Andes, Rivières, &c.

Les Eaux, qui descendent de la pointe Boréale du Mont-Elenisa, prenant, comme on l'a dit, leur cours vers le Nord, se joignent à celles de la même Cordilliere & des parties Occidentales & Septentrionales du Ruminnavi, comme d'autres eaux qui viennent du Pasuchua, pour former toutes ensemble la Riviere d'*Amaguanna*. Ces deux dernieres Montagnes sont Nord & Sud, dans l'espace qui est entre les deux Cordillieres. De la partie Septentrionale du Cotopacsi, du Chinchulagua & de la Cordilliere de Guamani descendent d'autres Rivieres, dont la réunion forme celle d'Ichubamba, qui se joignant vers le Nord à celle d'Amaguanna, assez près du Village de Cono-coto, est ensuite grossie de Torrens qui descendent du côté Ouest de la Cordilliere Orientale, & prend le nom de Rio de Guayllabamba. Les eaux, qui viennent du Mont de Cayamburo, c'est-à-dire de son côté Occidental, & celles qui descendent de la partie Méridionale du Mont de Moxanda, font une autre Riviere nommée le Pisco, qui court d'abord à l'Occident, & se joignant à celle de Guayllabamba prend le nom d'Alchipichi. Elle devient si profonde & si large, au Nord du Bourg de Saint Antoine, de la Jurisdiction du Corrégiment de Quito, qu'on ne la passe que sur une Tarabite. Elle continue de couler vers le Nord, & va se perdre dans la Riviere des Emeraudes.

La Montagne de Moxanda, située dans l'espace que les Cordillieres laissent entr'elles, se divise en deux cimes, l'une à l'Est, & l'autre à l'Ouest; de chacune desquelles part une chaîne de Montagnes, qui ferme ce Vallon en se joignant. Deux Torrens, qui descendent du côté Septentrional de cette Montagne, entrent dans la lagune de Saint Paul, d'où sort une Riviere, qui, jointe avec d'autres torrens, & avec un grand ruisseau venu des hauteurs de Pezillo, forme la Riviere qui passe à Saint Michel d'Ybara, & qui prenant ensuite le nom de Mira, se rend dans la Mer du Sud, au Nord de la Riviere des Emeraudes.

Montagnes de Moxanda.

Quand la profondeur de ces Rivieres ne permet point de les passer à gué, on y jette des Ponts. Ce Païs a trois sortes de Ponts; ceux de pierre, qui sont en très petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs, & ceux de Liane ou de Bejuque. Pour jetter un Pont de bois, on choisit l'endroit le moins large de la Riviere, entre quelques hauts Rochers, où l'on met en travers quatre grandes poutres: c'est ce qu'on appelle un Pont. Sa largeur ordinaire n'est que d'environ cinq piés, & suffit à peine pour un Cavalier sur sa monture: M. d'Ulloa nous décrit

Ponts et passages des Rivieres.

DESCRIPTION DU PEROU.

CORDILLIERES DES ANDES ; RIVIERES, PONTS, &c.

Ponts de Bejuque.

les Ponts de Bejuque, avec des circonſtances qui ne ſe trouvent point dans la deſcription de Zarate. Ces Ponts, dit-il, ſe font ſur les Rivieres dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui, de quelque longueur qu'elles fuſſent, ne pourroient atteindre de l'un à l'autre bord. On tort enſemble pluſieurs Bejuques, dont on forme de gros Palans, de la longueur qui convient à l'eſpace. On les tend, de l'un à l'autre bord, au nombre de ſix pour chaque Pont. Le premier, de chaque côté, eſt plus élevé que les quatre du milieu, & ſert comme de gardefou. On attache en travers, ſur ces quatre, de gros batons, par deſſus leſquels on ajoute des branches d'arbres; & c'eſt le ſol où l'on marche. Les deux Palans, qui ſervent de gardefous, ſont amarrés à ceux qui forment le Pont, pour ſervir plus ſolidement d'appui ; ſans quoi le balancement continuel de la machine expoſeroit beaucoup les Paſſans. Il n'y a que les hommes, qui paſſent ſur ces Ponts. On fait paſſer les Bêtes à la nage ; ce qui arrête long-tems un Voïageur; car non-ſeulement il faut qu'elles ſoient déchargées, mais on les fait paſſer une demie lieue au-deſſus du Pont, dans la crainte que le fil de l'eau, qui les fait dériver conſidérablement, ne les entraîne trop loin. Pendant qu'elles paſſent, des Indiens tranſportent à l'autre bord leur charge & leurs bats. Cependant ces Ponts ſont quelquefois ſi larges, que les Mules peuvent y paſſer toutes chargées. Tel eſt celui de la Riviere d'Apurimac, paſſage de toutes les Marchandiſes qui forment le Commerce entre les principales Provinces du Pérou.

Ce que c'eſt que les Tarabites.

Sur quelques Rivieres, on ſupplée aux Ponts de Béjuque, par cequ'on nomme des Tarabites. Celle d'Alchipichi, que ſon extrême rapidité & les pierres qu'elle roule dans ſes eaux rendent fort dangereuſe, ne ſe paſſe nulle part autrement. La Tarabite eſt une ſimple corde de Liane, ou de Courroies de Cuir de Vache, compoſée de pluſieurs torons, qui lui donnent ſept ou huit pouces d'épaiſſeur. Elle eſt tendue d'un bord à l'autre, & fortement attachée des deux côtés à des Pilotis, dont l'un porte une roue, pour donner à la Tarabite le degré de tenſion qu'on croit néceſſaire. La maniere de paſſer eſt fort extraordinaire. De la Tarabite pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute ſa longueur, & qui ſoutiennent un Mannequin de cuir, aſſez large pour contenir un homme, qui peut même y être couché. On ſe met dans le Mannequin. Les Indiens de la rive, d'où il part, lui donnent une violente ſecouſſe, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la Tarabite, que par le moïen de deux cordes on le tire en même-tems de l'autre bord.

Etrange maniere de faire paſſer les Hommes & les Mules.

Pour le paſſage des Mules, il y a deux Tarabites, l'une à peu de diſtance de l'autre. On ſerre, avec des ſangles, le ventre, le cou & les jambes de l'Animal. Dans cet état, on le ſuſpend à un gros croc de bois qui court entre les deux Tarabites, par le moien d'une corde à laquelle il eſt attaché. Il eſt pouſſé avec tant de vîteſſe, que la premiere ſecouſſe le fait arriver à l'autre rive. Les Mules qui ſont accoutumées au paſſage ne font aucune réſiſtance, & ſe laiſſent tranquillement attacher ; mais celles qu'on fait paſſer pour la premiere fois, s'effarouchent beaucoup ; & lorſqu'elles ſe voient comme précipitées, elles s'élancent en l'air. La



Tom. XIII.

N.° VIII.

Tarabite d'Alchipichi a, d'une rive à l'autre, 30 ou 40 toises de long, & n'est pas moins élevée au-dessus de l'eau, que de 25 à 30 ; ce qui fait frémir à la premiere vue.

DESCRIPTION DU PEROU.

CORDILLIERES DES ANDES ; RIVIERES, PONTS, &c.

Chemins du Païs.

Les chemins du Païs répondent aux Ponts. Quoiqu'il y ait de vastes Plaines entre Quito & Riobamba, entre Riobamba & Alausi, & de même au Nord, elles sont coupées par un grand nombre de ces Passages, qu'on nomme Coulees, dont les descentes & les montées sont non-seulement fort longues & fort incommodes, mais presque toujours fort dangereuses. Dans quelques endroits, les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des Montagnes, que contenant à peine les pieds d'une Mule, le corps du Cavalier & celui de la Monture sont comme perpendiculaires à l'eau d'une Riviere qui coule 50 ou 60 Toises au-dessous. Ces terribles chemins se nomment *Laderes*. Tous les Voïageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a, disent-ils, qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent ; & quantité de Malheureux y périssent. La seule compensation pour ce danger, c'est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voïageur, chargé d'or & d'argent, peut y marcher sans armes, avec autant de sûreté que s'il étoit accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un Desert, il s'y arrête, & dort sans inquiétude. Si c'est dans une Hôtellerie, il ne repose pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paisibles parties du Pérou, personne n'en veut au bonheur d'autrui.

Phénomenes communs sur les Paramos.

Les Phenomenes sont si fréquens, sur la plûpart des Paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas l'œil philosophique. M. d'Ulloa nous donne la description du premier qu'il observa (6). Il étoit sur la Montage de Pambamarca. » Un matin au » point du jour, les raïons du Soleil venant dissiper un nuage fort épais » dont toute cette Montagne étoit enveloppée, & ne laissant que de legeres vapeurs que la vue ne pouvoit discerner, nous apperçûmes, dit-» il, du côté opposé au lever du Soleil, à neuf ou dix toises de nous, » une sorte de Miroir où la figure de chacun de nous étoit représentée, » & dont l'extrémité supérieure étoit entourée de trois Arcs-en-ciel. Ils » avoient tous trois un même centre, & les couleurs extérieures de l'un » touchoient aux couleurs intérieures du suivant. Hors des trois, on en » voïoit un quatrieme à quelque distance, mais de couleur blanchâtre. » Tous les quatre étoient perpendiculaires à l'Horison. Nous étions six » ou sept personnes ensemble : lorsqu'un de nous alloit d'un côté ou de » l'autre, le Phénomene le suivoit, sans se déranger, c'est-à-dire, exac-» tement & dans la même disposition ; & ce qui surprit encore plus, » chacun le voïoit pour soi, & ne l'appercevoit pas pour les autres. La « grandeur du diametre des arcs varioit successivement, à mesure que le » Soleil s'élevoit sur l'horison. En même-tems, les couleurs disparois-» soient ; & l'image de chaque corps diminuant par degrés, le Phéno-» mene ne fut pas longtems à s'évanouir. Le diametre de l'arc intérieur, » pris à sa derniere couleur, étoit d'abord d'environ 5 degrés $\frac{1}{2}$; & celui » de l'arc blanchâtre, séparé des autres, de 67 degrés. Lorsque le Phé-

(6) Tom. I, Liv. VI, chap. 9.

DESCRIPTION DU PEROU.

CORDILLIERES DES ANDES; RIVIERES, &c.

» noméne avoit commencé, les arcs avoient paru de figure elliptique, » comme le disque du Soleil; ensuite, & peu à peu, ils devinrent parfaitement circulaires. Chaque petit arc étoit d'abord rouge, ou incarnat; mais à cette couleur, celle d'orange succeda, à celle-ci le jaune, » ensuite le jonquille, enfin le verd : la couleur extérieure de tous les Arcs » demeura rouge. «

Phénomenes fréquens.

On remarque souvent, dans les mêmes Montagnes, des arcs formés par la clarté de la Lune. Ils ne sont pas composés d'autre couleur que le blanc, & la plûpart se forment à la croupe de quelque Montagne. M. d'Ulloa en vit un, qui étoit composé de trois arcs concentriques. Le diametre de celui du milieu étoit de 60 degrés, & l'épaisseur de la couleur blanche occupoit un espace de 5 degrés.

L'air de cette Atmosphere, & les exhalaisons du terroir, paroissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flamme les vapeurs qui s'y élevent. Aussi ces Phénomenes y sont-ils plus communs, plus grands & plus durables qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito pendant le séjour des Mathématiciens dans cette Ville. Sur les neuf heures du soir, il s'éleva vers le Mont Pichincha un globe de feu, si grand & si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la Ville qui est du même côté. Les Contrevents les mieux fermés n'empêchoient point la lumiere de pénétrer par les moindres fentes. Le Globe étoit exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Ouest au Sud, sembla marquer qu'il s'étoit formé derriere le Pichincha, de la croupe duquel il avoit paru s'élever. Vers la moitié de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat; & cette diminution de lumiere continua par degrés.

Propriétés de la terre, sur les Paramos.

Les Paramos, dont la hauteur ne va point jusqu'au degré de congélation, sont couverts d'une espece de petit joncs, d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur ceux, où la nége se soutient quelque-tems sans se fondre, on ne voit aucune des Plantes qui croissent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de Plantes sauvages, & seulement jusqu'à une certaine hauteur. Delà jusqu'au commencement de la congelation, ce n'est que sable & différentes sortes de pierres. Dans les lieux couverts de jonc, où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve une Plante, qui a reçu le nom de *Palo de Luz* (bois de lumiere) haute ordinairement d'environ deux piés. Elle est composée des plusieurs tiges, qui sortent d'une même racine, droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort menues. Ces tiges montent presques toutes à la même hauteur, excepté les plus extérieures, qui demeurent plus petites. Le diametre de chacune est d'environ trois lignes. On coupe la Plante fort près de terre, on l'allume tandis qu'elle est verte; & non-seulement elle donne autant de lumiere qu'un flambeau, mais elle brûle de même, jusqu'au bout; sans autre soin, pour ceux qui l'emploient à s'éclairer, que d'en séparer le petit charbon qu'elle fait en brûlant.

Au-dessus du lieu, où croît le petit jonc, & malgré le froid, qui commence à s'y faire sentir assez vivement, on trouve une sorte d'oignons, & plusieurs herbes médicinales. Mais n'anticipons point sur l'article qui est réservé pour ces productions.

§ VIII.

§ VIII.

ECLAIRCISSEMENT SUR LES OBSERVATIONS FAITES AU PÉROU, POUR DÉTERMINER LA FIGURE DE LA TERRE:

Et Conclusion du Voïage des Mathématiciens de France & d'Espagne.

APRÈS avoir fait un si riche usage des Relations que les Mathématiciens de France & d'Espagne ont publiées; après les avoir conduits d'Europe en Amérique, & nous être comme attachés à suivre leurs traces dans tous les Païs qu'ils ont visités; il est naturel de les suivre à leur retour, & de les reconduire jusques dans le sein de leur Patrie. Mais, le principal objet de leur Entreprise aïant été de vérifier la longueur du degré terrestre sous l'Equateur, tandis que d'autres Savans le mesuroient sur les Glaces du Nord (7), pour se mettre en état de déterminer, par des comparaisons & des calculs, la véritable figure de la Terre; quelques mots d'éclaircissement, sur cette grande Question, ne seront point déplacés dans un Recueil de Voïages.

But de leur Voïage.

Il semble, observe Dom George Juan, que la premiere inspiration de la nature nous porte à regarder la Terre comme une grande Plaine. Plus on y marche, plus on se confirme dans cette prévention. Les inégalités des Montagnes & des Vallons ne peuvent en faire prendre une autre idée, parcequ'elles sont peu importantes dans une si vaste superficie. Aussi voïons-nous que jusqu'au regne des Sciences, surtout avant qu'on eut entrepris de longs voïages sur l'Ocean, l'opinion d'un fameux Philosophe, qui croïoit la Terre absolument plate, fut la seule reçue parmi les hommes (8). Ce ne fut que par degrés, qu'ils sortirent de cette erreur (9). Il y a beaucoup d'apparence que les premiers pas vers la vérité se firent, en observant que sur mer & sur terre, on ne pouvoit s'éloigner d'une Montagne ou d'une Tour sans les perdre bientôt de vue. On remarqua sans doute aussi que la hauteur des Etoiles polaires varioit, suivant l'éloignement où l'on étoit des Pôles; ce qui n'arriveroit point si la surface de la Terre étoit plate. Ensuite divers Philosophes (10) prétendirent démontrer

Explication préliminaire.

Embarras des Anciens sur la figure de la Terre.

(7) On trouvera aussi l'Histoire de leurs travaux dans le Tome suivant.

(8) Celle d'Heraclite. Les Chinois mêmes, quoiqu'assez éclairés, n'avoient pas d'autre sentiment. Un de leurs Proverbes étoit que *le Ciel est rond, & la Terre quarrée. Tien Yuen, Ti Fam.*

(9) On ne parle point ici des Chaldéens & des Egyptiens, parceque leurs Observations sont peu connues & fort incertaines. Suivant Diogene Laerce, Anaximandre s'imagina que la Terre avoit la figure d'une Colomne ronde. Leucippe lui croïoit celle d'un Cylindre, ou d'une Caisse de Tambour. Cléanthes & Démocrite la jugeoient concave, l'un en façon de Barque, l'autre, comme un disque &c. Parmenides fut le premier qui démontra sa sphericité. Après lui, Thalès de Milet, qui vivoit environ six cens ans avant N. S., suivit aussi cette opinion, mais ajouta que la Terre surnageoit dans les eaux. Il fut le premier, des Grecs, qui prédit les Eclipses.

(10) Surtout Aristote & Archimede.

Observations pour la figure de la Terre.

la ſphéricité de la ſuperficie des eaux. Mais leur raiſon la plus ſimple, pour attribuer cette figure à la Terre, fut probablement ſon ombre, qui paroit ronde dans les Eclipſes de Lune. Enfin, ſur quelque fondement que l'opinion de la rondeur de la Terre ſe ſoit établie, il paroît certain que depuis Ariſtote juſqu'au dernier ſiecle, elle n'a pas ſouffert le moindre doute.

Autre embarras ſur ſon étendue.

On avoit été beaucoup plus longtems ſans aucune notion de l'etendue de la Terre, dans ſa circonférence & dans ſon diametre. Cette difficulté avoit paru d'abord inſurmontable : comment traverſer tant de Mers, de Montagnes & de précipices impénétrables ? Mais quoique ces obſtacles fiſſent juger l'opération impoſſible dans ſa totalité, ils n'avoient point empêché qu'elle n'eût été tentée par parties. Les Mathématiciens du tems d'Ariſtote faiſoient monter la circonférence de la Terre à 400000 ſtades (11). On n'explique point comment ils étoient parvenus à fixer cette grandeur ; mais il paroît que le changement de la hauteur des Aſtres leur avoit ſuggeré leur méthode, qui fut ſuivie par les Géometres poſtérieurs. En ſuppoſant la Terre ſphérique, on peut entreprendre de la meſurer par les obſervations des Aſtres ſitués au vertical d'un lieu, & éloignés du vertical d'un autre. Eratoſthene (12) prit cette voie ; & la forme de ſon opération paroîtra fort extraordinaire : il ſavoit que Syene, Ville d'Egypte vers les confins de l'Ethiopie, étoit parfaitement ſous le Tropique, & que par conſéquent, au tems du Solſtice d'Eté, le Soleil paſſoit par ſon Zenith. Pour s'en aſſurer mieux, on y avoit creuſé perpendiculairement un Puits fort profond, où, le jour du Solſtice à midi, les raïons Solaires pénétroient dans toute ſon étendue. On ſavoit, d'ailleurs, qu'à 150 ſtades autour de Syene, les ſtyles élevés à plomb ſur une ſurface horizontale ne faiſoient point d'ombre. Eratoſthene ſuppoſa qu'Alexandrie & Syene étoient ſous le même Méridien, & que la diſtance entre ces deux Villes étoit de 500 ſtades. Le jour du Solſtice, il obſerva, dans Alexandrie, la diſtance du Soleil au point vertical, par l'ombre d'un ſtyle élevé à plomb du fond d'un Hémiſphere concave ; & trouvant que cette derniere diſtance étoit la cinquantieme partie de la circonference d'un grand cercle, il en conclut que la diſtance entre ces deux Villes étoit la cinquantieme partie de la circonference de la Terre. Enſuite cette diſtance, ſupputée de 5000 ſtades, lui donna 250000 ſtades pour toute la circonférence, qui, partagée également en 360 degrés, fit 694 ſtades, & preſque demie, au degré. Mais, à la place de ce nombre, il prit enſuite le nombre rond, apparemment parcequ'il ne crut pas pouvoir répondre de quatre ou cinq ſtades

Méthode d'Eratoſthene pour la trouver.

(11) Ariſt. Traité du Ciel, L. II. Il ajoute que pour peu qu'on avance vers le Midi ou vers le Septentrion, on apperçoit clairement que ce n'eſt pas le même Horizon ; que les Etoiles qu'on voit en Egypte & aux environs de Chypre ne ſe voient point dans les Païs Septentrionaux, & que quelques autres, qui paroiſſent continuellement dans ces Païs, ſe couchent en Egypte & en Chypre ; d'où il infere que non-ſeulement la Terre eſt ſphérique, mais qu'elle n'a pas la vaſte étendue qu'on lui attribuoit.

(12) Bibliothéquaire de la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, ſous Ptolomée Evergetes, près de trois ſiecles avant l'Ere Chrétienne. Pline loue beaucoup ſon génie & ſes découvertes.

dans un degré. En multipliant les 700 ftades par 360 degrés, il eut la circonference totale de 252000 ftades (13).

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Les Modernes ne se font pas accordés tout-d'un-coup.

D'autres Anciens prirent différentes voies pour trouver les mêmes mefures (14); mais elles portent fur des fuppofitions, qui les rendent peu comparables, pour l'exactitude & la jufteffe, à celles qui font en ufage aujourd'hui. Ce n'eft pas même tout-d'un-coup, que les Modernes font parvenus au point de lumiere & de précifion, dont ils peuvent fe glorifier. Pendant plus de deux fiecles, il s'eft trouvé tant de différence dans leurs calculs (15), qu'il n'eft pas aifé d'expliquer comment ils pouvoient s'éloigner tant l'un de l'autre, en partant du même point. Cette incertitude, & l'importance dont il étoit, pour la Géographie & la Navigation, qu'elle fut enfin levée, furent deux puiffans motifs, qui firent fouhaiter à Louis XIV, dans un tems où les Sciences & les Arts étoient au plus haut degré de perfection, que l'Académie Roïale des Sciences rendît ce fervice à l'Univers. M. Picard fut chargé de mefurer le Degré terreftre. Il mefura géométriquement les diftances entre Paris, Malvoifine, Sourdon & Amiens; & aïant déterminé, par des Obfervations Aftronomiques, la diftance d'une même Etoile au Zenith des deux points extrêmes, il trouva, dans le degré terreftre, 57060 toifes Parifiennes (16). Il fut le premier, qui appliqua les lunettes aux Inftrumens dont il fe fervit pour ces opérations.

Entreprife de Louis XIV.

M. Picard en eft chargé.

Premiers doutes fur la fphéricité de la Terre.

On avoit cru jufqu'alors que le Globe terreftre étoit parfaitement fphérique, fans autre exception que les inégalités des Montagnes, qui ne font d'aucune confidération dans une fi grande étendue. Perfonne n'avoit douté que la Terre ne fût une boule, parfaitement arrondie; & comme on fuppofoit que la mefure trouvée par M. Picard convenoit à chaque degré, on ne doutoit pas que les 360 degrés, dans lefquels on divife la circonfé-

(13) Ce qu'on vient de lire eft un précis de la Defcription de Cléomedes, qui fe trouve entiere dans l'*Eratofthene Batave* de Snellius, & dans la Géographie réformée de Riccioli.

(14) Celles de Poffidoine le Rhodien font fameufes. Les Arabes firent auffi des tentatives; telles que celle de Maymon, ou Almamon, dans les Plaines de Sénaar, en Méfopotamie.

(15) On ne parle point de ce qui s'eft fait au tems du rétabliffement des Sciences en Europe, ni des mefures de Fernel à Paris en 1525, ni de celles de Nordwood à Londres en 1635, ni des méthodes de Clavius, de Kepler, de Grimberg, &c. Remarquons feulement que Snellius & Riccioli firent, l'un en Hollande, l'autre en Italie, les plus ingénieux efforts pour déterminer la longueur d'un degré. Le premier mefura la diftance entre Berg-op-zoom & Alcmaer, & trouva que leur différence en Latitude étoit d'un degré onze minutes & demie; d'où il conclut que le degré terreftre valoit 28473 perches du Rhin; enfuite, prenant un milieu entre deux déterminations différentes, il réduifit ce degré à 28500 perches du Rhin, qui équivalent à 55021 toifes de Paris. Ces dimenfions ont enfuite été répétées & corrigées par M. Mufchenbrock, qui a déterminé le degré entre Alcmaer & Berg-op-zoom à 29514 perches, 2 piés & 3 pouces du Rhin, c'eft-à-dire 57033 toifes & 8 pouces de Paris. D'un autre côté, Riccioli, après des Obfervations longues & réiterées, dans lefquelles il fut aidé par le P. Grimaldi à Boulogne, trouva, dans le degré terreftre, 64362 pas, qui font 62650 toifes de Paris. On eft frappé de cette différence entre deux mefures fi célebres, puifqu'il ne s'agit pas de moins que de 7629 toifes par degré, & que l'une fait la circonférence de la Terre plus grande que l'autre, prefque d'un huitieme.

(16) Ce détail fe trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

rence de la ſphere, ne fuſſent égaux entr'eux, & qu'ils n'euſſent tous la longueur qu'il avoit déterminée, de 57060 toiſes. Mais on ne fut pas long-tems à reconnoître que cette ſuppoſition étoit gratuite.

Deux raiſons fort différentes, & dont on tira des conſéquences oppoſées, firent également révoquer en doute la ſphéricité de la Terre : l'une fut la diverſité reconnue dans la longueur du Pendule à ſecondes, à differentes Latitudes ; l'autre, la meſure de tous les degrés du Méridien qui traverſe la France. Cette meſure fut faite par MM. Caſſini, Pere & Fils, MM. de la Hire, Muraldi, Couplet, Chazelles, & leurs Collegues. L'Hiſtoire en eſt curieuſe :

Découverte de M. Richer.

Le célebre Huygens publia, au commencement de l'année 1673, un Traité, dans lequel il prétendoit que le Pendule à ſecondes pouvoit ſervir de meſure certaine, invariable & univerſelle, dans toutes les parties du Monde ; parcequ'en ſuppoſant la Terre une ſphere parfaite, le Pendule d'une longueur égale devoit avoir par-tout les mêmes vibrations. Dès l'an 1663, M. Picard avoit fait la même propoſition dans ſon Livre de la Meſure de la Terre. D'un autre côté M. Richer ſe trouvant, en 1672, à l'Ile de Cayenne, qui n'eſt qu'à 4 degrés 56 min. du Sud, remarqua, au mois d'Août de cette année, que le Pendule de l'Horloge qu'il avoit apportée de Paris, ſans aucun changement de longueur, mettoit plus de tems à faire ſes oſcillations, ou qu'il ne faiſoit point à Cayenne les mêmes oſcillations dans le même-tems, qu'à Paris. L'Horloge retardoit, chaque jour, de deux minutes vingt-huit ſecondes. Pendant dix mois, M. Richer ne ceſſa point de renouveller la même expérience avec une extrême attention. Enfin il trouva que pour battre les mêmes ſecondes, ce même Pendule devoit être plus court d'une ligne $\frac{1}{4}$. Une découverte, ſi ſinguliere, excita beaucoup de mouvemens parmi les Mathématiciens. Les lumieres & l'exactitude reconnues de M. Richer ne permettoient pas de douter du fait. Quelques-uns l'attribuerent à l'allongement de la verge du Balancier, cauſé par la chaleur du climat : mais cet effet n'étoit pas nouveau ; & l'on étoit ſûr que la différence ne pouvoit aller à la ligne & un quart que M. Richer avoit obſervée. Il fallut chercher d'autres raiſons, & conclure néceſſairement que la différence ne pouvoit venir que d'une moindre peſanteur à Cayenne. On conçut alors que tous les corps peſoient moins vers l'Equateur que vers les Pôles ; car, dans les principes de la Statique, la durée des vibrations dépend de la longueur & de la peſanteur du corps qui les fait.

Mouvemens qu'elle cauſe.

Concluſion qu'on en tire.

La découverte de M. Richer fut confirmée par une expérience toute ſemblable, de M. Halley, dans l'Ile de Sainte Helene (17) ; par celles de MM. Varin, des Haies, & Glos, aux Iles de Gorée, de la Guadeloupe & de la Martinique (18) ; de M. Couplet, à Liſbonne & au Para (19) ; du P. Feuillée, à Porto-Belo & à la Martinique, & par quantité d'autres, dont le réſultat ne pouvoit être attribué à la ſeule différence des climats. Comme il ne pouvoit reſter aucun doute que les corps ne peſaſſent plus vers les Pôles que ſous l'Equateur, MM. Huygens & New-

(17) En 1677.

(18) En 1682.

(19) En 1697.

ton commencerent par nier que la Terre fut parfaitement ſphérique. Enſuite ils expliquerent ce Phénomene, par la force *centrifuge* des corps mûs en rond. Tout corps, diſoient-ils, dont le mouvement eſt circulaire, fait un effort continuel pour fuir, & s'éloigner du centre autour duquel il ſe meut. Ce principe, en faveur duquel la raiſon s'accorde avec l'expérience, ſe découvre viſiblement dans une fronde : à meſure qu'on la tourne, la pierre qu'elle porte fait d'autant plus d'effort pour ſortir & s'éloigner du centre, autour duquel on la fait tourner, que la vîteſſe du mouvement eſt plus grande ; & dès qu'on la lâche, elle continue de ſe mouvoir, ſans être pouſſée par une nouvelle force. Les loix naturelles du mouvement confirment cette force centrifuge : c'eſt le nom qu'on lui a donné, parcequ'elle tend à éloigner un corps du centre de ſon mouvement. De-là, les mêmes Philoſophes ont conclu que la Terre eſt applatie, & leur raiſonnement peut être réduit en peu de mots. La terre ſe meut & tourne chaque jour ſur ſon axe. Par ce mouvement, chaque particule de ſon globe fait effort pour s'éloigner de l'axe ; & cet effort eſt proportionné à la vîteſſe ou à la grandeur du cercle que chacun décrit. Or ce cercle & la vîteſſe étant plus grands vers l'Equateur que vers les Pôles, il faut que l'effort ſoit plus grand près de l'Equateur pour s'éloigner de l'axe. D'un autre côté, tout corps, par ſa gravité primitive, qui ſe nomme force centripete, tend vers le centre de la terre, ou pour mieux dire, perpendiculairement à l'horiſon. On trouve donc deux forces, dans un même corps ; l'une qui le pouſſe & l'entraîne vers le centre de la Terre ; l'autre qui naît du mouvement de la Terre, & qui imprime à tous les corps l'effort qu'ils font pour s'éloigner de l'axe, ou du centre autour duquel ils ſe meuvent : & comme ces deux forces ſont toujours plus contraires l'une à l'autre, à meſure que les corps ſont plus proches de l'Equateur, il arrive qu'avec une égale quantité de matiere, les Pendules, comme tous les autres corps, ont plus de peſanteur à Paris qu'à l'Ile de Cayenne.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Sentiment de Huygens & Newton.

On a pouſſé ce raiſonnement (20) juſqu'à calculer la quantité de force centrifuge que chaque degré terreſtre doit avoir, ſuivant le plus ou le moins de Latitude ; & la diminution que la même force doit cauſer dans la gravité des corps à chacun de ces degrés. Huygens & Newton allerent juſqu'à marquer, quoiqu'avec quelque différence, le rapport entre l'axe de la Terre & le diametre de l'Equateur. Huygens le concluoit de la ſeule force centrifuge, comparée à la gravité. Newton y joignoit ſa théorie ſur la gravitation univerſelle. Ils étoient perſuadés que d'exactes expériences ſur la peſanteur pouvoient vérifier ſeules, non-ſeulement la figure de la Terre, mais encore la grandeur de chaque dégré, dans toutes les Latitudes.

Découverte d'un nouveau Phénomene.

Un nouveau Phénomene, découvert dans le même-tems, leur parut

(20) Huygens & Newton raiſonnoient dans l'hypothèſe du mouvement diurne de la Terre : mais quand elle ſeroit moins vraie, la ſeule raiſon de l'équilibre combattroit toujours la parfaite ſphéricité de la Terre, & demeure ſans replique dès qu'on admet, ſuivant l'expérience du Pendule, que les corps peſent moins vers l'Equateur que dans une plus grande Latitude. L'équilibre des eaux, par exemple, démontre, dans les principes de l'Hydroſtatique, que la Terre eſt un ſpheroïde applati vers les Poles.

Observations pour la figure de la Terre.

confirmer cette Théorie. On reconnut, dans le disque de Jupiter, certaines taches, à l'aide desquelles les Astronômes observerent qu'il faisoit en six heures une révolution sur son axe. Comme elle étoit plus rapide que celle qu'on attribuoit à la Terre, elle devoit imprimer à toutes les parties de cette Planete une force centrifuge correspondante à sa vélocité, & par conséquent plus grande que celle de la Terre. Cette force, par l'analogie d'un corps à l'autre, devoit presque applatir le Globe de Jupiter vers ses Pôles. En effet, avec d'excellens Micrometres, qui servirent à mesurer ses diametres, on trouva que l'axe de révolution de cette Planete étoit plus court que son diametre.

Entreprises des Mathématiciens François.

Tous ces raisonnemens, fondés sur la seule différence de pesanteur dans le Pendule, parurent ingénieux aux Mathématiciens François; mais ils vouloient des expériences & des faits décisifs. Ils reconnoissoient que la mesure de M. Picard ne pouvoit être une regle fixe pour tous les degrés; car, devant être inégaux si la Terre n'étoit pas sphérique, cette mesure, quoiqu'exacte pour la partie qui avoit été mesurée, ne pouvoit être appliquée à ceux dont on ne connoissoit pas la mesure. C'est ce qui fit naître la proposition de mesurer la Ligne méridienne qui traverse la France; & ce projet fut entrepris, en 1683, par l'ordre exprès de Louis le Grand, sous la protection d'un Ministre, que toute l'Europe honore du même surnom. M. Cassini fut chargé de l'exécution. On choisit, pour premier point de cette mesure, l'Observatoire de Paris. Malgré quantité d'obstacles, elle fut continuée depuis Dunkerque jusqu'à Collioure; & le Méridien de toute la France fut divisé en deux Arcs, l'un de Dunkerque à Paris, & l'autre de Paris à Collioure. Tout l'ouvrage fut terminé en 1718 (21). » Les mêmes mesures, observe M. de Maupertuis, furent » répétées par MM. Cassini, en différens tems, en differens lieux, avec » différens instrumens, & par différentes méthodes. Le Gouvernement y » prodigua toute la dépense & toute la protection imaginables, pendant » l'espace de trente-six ans; & le résultat de six opérations, faites en » 1701, 1713, 1718, 1734, & 1735, fut toujours que la Terre étoit » allongée vers les Pôles. « Ainsi deux choses résultoient de ces opérations; l'une, que la Terre n'étoit pas entiérement sphérique, en quoi les François convenoient avec Huygens & Newton; l'autre qu'elle étoit un sphéroïde long, ou étendu vers les deux Pôles, ce qui ne s'accordoit pas avec l'opinion de ces deux Mathématiciens, qui la croïoient un sphéroïde large ou applati vers les Pôles.

Sur quoi ils étabissoient leur opinion.

Cependant les mesures de MM. Cassini sembloient valoir une démonstration. Ils avoient trouvé les degrés Septentrionaux de la France moindres que les Méridionaux; d'où ils concluoient, avec raison, (22) que la Terre étant plus courbe vers les parties septentrionales que vers les méridionales, elle devoit avoir la figure d'un sphéroïde allongé. La plûpart des Savans ne doutoient point de la justesse de ces mesures. On prit

(21) La Relation de cette Entreprise se trouve dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, & dans un Traité de M. Cassini sur la grandeur & la figure de la Terre.

(22) Voïez le Traité de la grandeur & de la figure de la Terre.

parti en Espagne (23) pour l'opinion de MM. Cassini ; & comme ils ne parloient point du Phénomene des Pendules, deux de nos plus savans Académiciens entreprirent (24) de l'ajuster avec la figure allongée de la Terre. Les Partisans de l'opinion opposée ne nioient pas que la mesure du Méridien de France n'eût été faite avec beaucoup de précision ; mais ils prétendoient que dans les deux arcs qui la partageoient, la différence de quelques degrés, par rapport aux autres, étoit si peu considérable, & par conséquent si peu sensible, qu'il étoit aisé de la confondre avec l'erreur à laquelle toute observation est sujette. D'ailleurs, quelque exactitude que M. Cassini, Pere, eût apportée à la sienne, il ne laissoit pas d'y avoir un excédent de trente-sept toises entre sa mesure vers Collioure & celle de M. Picard, & un de cent trente-sept entre sa mesure vers Dunkerque & celle de son Fils.

Observations pour la figure de la Terre.

Dans cette dispute, la figure de la Terre demeuroit indécise pour les personnes neutres ; & tout le monde néanmoins sentoit la nécessité d'une décision. Les Navigateurs y étoient les plus intéressés, puisque les distances des lieux différant dans les deux systêmes, cette incertitude les exposoit à diverses sortes d'erreurs. Les Géographes tomboient dans un extrême embarras pour leurs Cartes : s'ils choisissoient mal entre deux opinions contestées, l'erreur ne pouvoit être de moins de deux degrés dans une distance de cent degrés. Les Astronômes avoient besoin aussi d'une décision fixe ; de-là dépendoit pour eux la connoissance de la véritable Parallaxe de la Lune, qui sert à mesurer ses distances, à déterminer sa position & ses mouvemens ; & c'est là-dessus qu'ils fondent l'espérance de trouver un jour la longitude sur Mer. La question n'étoit pas moins importante pour les Physiciens, puisqu'ils regardent la gravité des corps comme l'Agent universel qui sert au gouvernement de toute la nature. Enfin delà dépend encore la perfection du niveau, pour amener les eaux de loin, pour ouvrir des Canaux, pour donner passage aux Mers, pour faire changer de cours aux Rivieres ; sans compter mille autres connoissances, qui peuvent résulter de la véritable détermination de la figure de la Terre, par l'enchaînement que toutes les sciences ont entr'elles.

Intérêt que toutes les Sciences avoient à la question.

Tel étoit l'état d'une difficulté, qui occupoit depuis quarante ans l'Académie des Sciences, lorsque le Roi fit communiquer à cette Académie, par M. le Comte de Maurepas, Ministre & Secrétaire d'Etat de la Marine, la résolution où il étoit de ne rien épargner pour faire décider cette fameuse question. On ne trouva point de voie plus sûre, que d'envoïer, aux frais de Sa Majesté, deux Compagnies d'Académiciens ; l'une au Nord, pour mesurer un degré du Méridien près du Pôle ; l'autre en Amérique, pour en mesurer un autre près de l'Equateur (25). C'étoit

Résolution de Louis XV.

(23) Le P. *Feijo* dans son Théâtre critique, & le P. *Sarmiento* dans sa Démonstration critique & apologétique.

(24) M. de Mayran, dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences en 1720, qui se trouve au Recueil de la même année, & qui fut attaqué en Angleterre par M. Désaguliers, en 1726. (*Transactions Philosophiques*, N°. 386, 387 & 388) ; & M. Clairaut, dans le bel Ouvrage de Géometrie qui porte pour titre, *Theorie de la figure de la Terre, tirée des principes de l'Hydrostatique*, Part. 2. chap. 2. § 53.

(25) On n'avoit d'abord proposé, dans l'Académie, que la mesure des degrés terrestres sous l'Equateur, comme les plus dif-

Observations pour la figure de la Terre.

en effet le seul moïen de lever tous les doutes sur la figure de la Terre : car si elle étoit applatie, les degrés devoient aller en augmentant depuis l'Equateur jusqu'au Pôle ; au contraire, si elle étoit allongée : & si dans la comparaison des dégrés les plus proches, la différence étoit si petite qu'elle pût être confondue avec les erreurs presqu'inévitables dans les observations, on étoit sûr qu'en comparant les degrés les plus éloignés, elle ne pourroit échapper aux Observateurs. Enfin si la Terre étoit parfaitement sphérique, les degrés, à quelque distance qu'ils fussent entr'eux, devoient être égaux, sans autre différence que celle qui peut résulter des observations.

Mathématiciens que S.M. nomme pour l'exécuter.

Le Roi nomma, pour exécuter au Nord une entreprise si digne de lui, MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, & le Monnier, Académiciens ; & M. l'Abbé Outhier, Correspondant de l'Académie ; M. de Sommereux, pour Secretaire, & M. Herbelot, pour Dessinateur. Le Roi de Suéde y joignit M. Celsius, son Astronôme. Leur voïage & leurs observations, qui ont été publiés par M. de Maupertuis, seront rappellés avec honneur entre nos Relations du Nord. Vers l'Equateur, S. M. chargea de ses ordres MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, Académiciens, auxquels M. de Jussieu, Docteur en Médecine, fut associé pour les Observations Botaniques. On leur donna, pour Aides dans les opérations Géométriques, M. Verguin, Ingénieur de la Marine, M. Godin des Odonais & M. Couplet ; M. de Morainville, pour Dessinateur, M. Seniergues pour Chirurgien, & M. Hugo pour Horlogeur. Le Païs de Quito, dans l'Amérique Méridionale, parut le plus propre à des observations, dont la plûpart devoient se faire sous l'Equateur. L'agrément du Roi d'Espagne fut demandé, pour un travail dont les Terres de son Domaine alloient recevoir un nouveau lustre ; & non-seulement ce Monarque entra volontiers dans des vues si glorieuses à son sang, mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux Mathématiciens Espagnols pour accompagner les Académiciens François, & pour assister à leurs observations.

Autres, nommés par l'Espagne.

Ces deux Savans ont déja fait une figure si distinguée dans la description du Pérou, que nous n'ajouterons rien ici à l'idée qu'on a dû prendre de leur mérite. Mais, après avoir donné la Relation de leur voïage, c'est à cet article que nous avons réservé quelques circonstances de leurs opérations, c'est-à-dire uniquement celles qui conviennent au Plan de notre ouvrage. Observons qu'aïant déja détaché de leur Journal tout ce

férens de ceux qui avoient été mesurés en France, & les plus propres à éclaircir la question. Ce ne fut qu'après le départ des Académiciens envoïés au Pérou, que M. de Maupertuis représenta à M. le Comte de Maurepas, que si la Terre n'étoit pas plus applatie que M. Huygens l'avoit jugé, la différence des degrés Equinoxiaux aux degrés mesurés en France pourroit n'être pas assez considérable, pour que l'on pût être bien certain qu'elle ne se confondroit pas avec les petites erreurs auxquelles les meilleures Observations sont sujettes, & que le seul moïen de sortir de ce doute, étoit de mesurer d'autres degrés, le plus près du Pole qu'il seroit possible ; qu'alors si la différence des degrés extrêmes du Pérou & de la Laponie, comparés aux degrés moïens mesurés en France, échappoit aux Observations, du moins la différence des degrés extrêmes, comparés entr'eux, étant beaucoup plus considérable, ne pourroit manquer d'être apperçue. Ce projet fut agréé du Ministre & de l'Académie. On en fera remarquer le succès & le résultat.

qui

qui n'appartient qu'à eux, nous n'avons plus rien à présenter, d'après eux-mêmes, qui ne regarde principalement nos Académiciens, puisqu'ils les reconnoissoient pour leurs Chefs. D'ailleurs nous avons la plûpart des mêmes détails dans le Journal de M. de la Condamine; & nous ne pensons qu'à tirer de l'un & de l'autre ce qu'ils contiennent de plus curieux, ou qu'à faire quelquefois remarquer leurs différences.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Leurs préparatifs en arrivant à Quito.

On a vu que les deux Officiers Espagnols étoient arrivés à Quito le 29 Mai 1736, avec M. Godin & le plus grand nombre des François de sa Compagnie. Ils y furent joints le 4 du mois suivant, par M. de la Condamine qui avoit remonté la Riviere des Emeraudes, au Nord de Quito, & le 10 par M. Bouguer, venu par la même route que les premiers, mais resté malade en chemin. Pour commencer leur grande Entreprise, il falloit mesurer réellement un terrein, qui pût leur servir de base, afin de pouvoir conclure toutes les autres distances par des opérations géométriques. Le seul choix de ce terrein leur couta des peines infinies. Après bien des courses & du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie, ou aux ardeurs du Soleil, ils se déterminerent pour un terrein uni, situé dans un vallon beaucoup plus bas que le sol de Quito, à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. Ce fut la Plaine d'*Yaruqui*, qui tire son nom d'un Village au-dessous duquel elle est située. Elle a près de 6300 toises de long : il eut été difficile d'en trouver une plus longue dans un Païs de Montagnes, à moins que de s'éloigner trop du terrein traversé par la Méridienne. Cette Plaine est bornée à l'Orient par la haute Cordilliere de Guamani & de Pambamarca, comme elle l'est à l'Ouest par celle de Pichincha. Les raïons du Soleil y étant réflechis par le sol, qui est fort sabloneux, & par les deux Cordillieres voisines, elle est sujette à de fréquens orages : & comme elle est tout-à-fait ouverte au Nord & au Sud, il s'y forme de si grands & si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colomnes de sable, élevées par le tournoiment rapide des rafales de vent qui se heurtent. Les Passans en sont quelquefois étouffés; & pendant leurs opérations, nos illustres Voïageurs en eurent un triste exemple dans un de leurs Indiens.

Terrein qu'ils mesurent pour base.

Ils avoient à mesurer un terrein incliné de 125 toises sur une longueur de 6272, & à niveller du soir au matin, pour réduire cette pente à la ligne horizontale. Ce travail seul les occupa plus de quinze jours. Ils le commençoient avec le jour. Ils ne l'interrompoient qu'à l'approche de la nuit; à moins qu'un orage subit ne les forçât de le suspendre pendant sa durée : ils se faisoient suivre par une petite Tente de campagne qui leur servoit de retraite au besoin. Les Académiciens s'étant partagés en deux bandes pour avoir une double mesure de la base, chacun des deux Officiers Espagnols s'etoit joint à une des deux quadrilles; l'une mesuroit la plaine, du Sud au Nord en descendant; l'autre, en remontant du sens opposé.

Avant que de se déterminer pour cette Plaine, ils avoient eu dessein de mesurer la base dans le terrein de Cayambé, qui n'est pas moins uni, à douze lieues au Nord-Est de Quito. Ils s'y étoient transportés d'abord, pour l'examiner; mais ils l'avoient trouvé trop coupé de ravins. Ce fut-

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Mort de M. Couplet.

là qu'ils eurent le chagrin de perdre M. Couplet, le 17 de Septembre, d'une fiévre maligne, qui ne le retint au lit que deux jours. Il étoit parti de Quito, avec une legere indiſpoſition, que la vigueur de ſon tempérammment lui avoit fait mépriſer. Cette mort, preſque ſubite, d'un homme à la fleur de l'âge, jetta la Compagnie dans une profonde conſternation.

Obſervation des Angles.

La meſure de la baſe, au mois d'Octobre, fut ſuivie de l'obſervation de pluſieurs Angles, tant horizontaux que verticaux, ſur les Montagnes voiſines; mais une partie de ce travail devint inutile, parceque dans la ſuite ou donna une meilleure diſpoſition aux premiers triangles. De retour à Quito, l'obſervation du Solſtice avec un inſtrument de douze piés, & la vérification de cet Inſtrument, occuperent nos Mathématiciens le reſte de l'année 1736, & le commencement de la ſuivante. M. Verguin fut chargé, dans cette vue, d'aller reconnoître le terrein au Sud de Quito, & d'en lever le Plan, pendant que M. Bouguer s'offrit à rendre le même ſervice du côté du Nord; précaution néceſſaire, pour choiſir les points les plus avantageux, & former une ſuite plus réguliere de triangles. Dans l'intervalle, M. de la Condamine & Dom George Juan firent le voïage de Lima. Ils revinrent à Quito vers le milieu de Juin 1737. MM. Bouguer & Verguin avoient rapporté la Carte des Terreins qu'ils avoient examinés; & ſur la réſolution qu'on prit de continuer les triangles du côté du Sud, les Mathématiciens ſe partagerent en deux Compagnies. Dom George Juan & M. Godin paſſerent à la Montagne de Pambamarca; & les trois autres monterent au ſommet de celle de Pichincha. De part & d'autre, on eut beaucoup à ſouffrir de la rigoureuſe température de ces lieux, de la grêle, de la nége, & ſurtout de la violence des vents. Dans la Zone torride, & ſous l'Equateur, des Européens devoient s'attendre à des excès de chaleur; & le plus ſouvent ils étoient tranſis de froid.

Leurs ſouffrances dans leurs opérations.

Ils avoient eu la précaution de ſe munir encore d'une Tente de campagne, pour chaque Compagnie; mais M. Bouguer, M. de la Condamine, & Dom Antoine d'Ulloa, n'en purent faire uſage ſur la Montagne de Pichincha, parcequ'elle étoit d'un trop grand volume. Il fallut conſtruire une cabane, proportionnée au terrein, c'eſt-à-dire ſi petite qu'à peine étoit-elle capable de les contenir. On n'en ſera point ſurpris, en apprenant qu'ils étoient au ſommet d'un Rocher pointu qui s'éleve d'environ deux cens toiſes, au-deſſus du terrein de la Montagne, où il ne croît plus que des bruïeres. Ce ſommet eſt partagé en diverſes pointes, dont ils avoient choiſi la plus haute. Toutes ſes faces étoient couvertes de nége & de glace; ainſi leur cabane ſe trouva bientôt chargée de l'une & de l'autre. » Les Mules, dit Dom Antoine, peuvent à peine monter juſqu'au pié » de cette formidable Roche; mais delà juſqu'au ſommet, les Hommes » ſont forcés d'aller à pié, en montant, ou plutôt, graviſſant pendant » quatre heures entieres. Une agitation ſi violente, jointe à la trop grande » ſubtilité de l'air, nous ôtoit les forces & la reſpiration. J'avois déja » franchi plus de la moitié du chemin, lorſqu'accablé de fatigue & » perdant la reſpiration, je tombai ſans connoiſſance. Cet accident m'o» bligea, lorſque je me trouvai un peu mieux, de deſcendre au pié de

» la Roche où nous avions laiſſé nos inſtrumens & nos Domeſtiques, » & de remonter le jour ſuivant; à quoi je n'aurois pas mieux réuſſi, » ſans le ſecours de quelques Indiens, qui me ſoutenoient dans les en- » droits les plus difficiles.

Observations pour la figure de la Terre.

La vie étrange à laquelle nos Savans furent réduits, pendant le tems qu'ils emploïerent à meſurer la Méridienne, mérite d'être racontée ſucceſſivement, dans les termes de Dom Antoine d'Ulloa & de M. de la Condamine. On verra de quel œil ils regarderent tous deux leurs ſouffrances.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

Je n'offre, dit le premier, qu'un recit abregé de ce que nous eûmes à ſouffrir ſur le Pichincha; car toutes les autres Montagnes & Roches étant preſqu'également ſujettes aux injures du froid & des vents, il ſera aiſé de juger du courage & de la conſtance dont il fallut nous armer, pour ſoutenir un travail qui nous expoſoit à des incommodités inſuportables, & ſouvent au danger de périr. Toute la différence conſiſtoit dans le plus ou le moins d'éloignement des vivres, & dans le degré d'intempérie, qui devenoit plus ou moins ſenſible, ſuivant la hauteur des lieux & la qualité du tems. Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, non-ſeulement à cauſe de la rigueur du froid & de la violence des vents, mais encore parceque nous étions le plus ſouvent enveloppés d'un nuage ſi épais, qu'il ne nous permettoit pas de voir diſtinctement à la diſtance de ſept ou huit pas. Quelquefois ces ténebres ceſſoient, & le Ciel devenoit plus clair, lorſque les nuages, affaiſſés par leur propre poids, deſcendoient au col de la Montagne, & l'environnoient ſouvent de fort près, quelquefois d'aſſez loin. Alors ils paroiſſoient comme une vaſte Mer, au milieu de laquelle notre Rocher s'élevoit comme une Ile. Nous entendions le bruit des orages, qui crevoient ſur la Ville de Quito, ou ſur les lieux voiſins. Nous voyions partir la foudre & les éclairs au-deſſous de nous; & pendant que des torrens de pluie inondoient tout le Païs d'alentour, nous jouiſſions d'une paiſible ſérénité. Alors le vent ne ſe faiſoit preſque point ſentir; le Ciel étoit clair, & le Soleil, dont les raïons n'étoient plus interceptés, temperoit la froideur de l'air. Mais auſſi nous éprouvions le contraire lorſque les nuages étoient élevés: leur épaiſſeur nous rendoit la reſpiration difficile; la nége & la grêle tomboient à gros floccons; la violence des vents nous faiſoit appréhender, à chaque moment, de nous voir enlevés avec notre habitation & jettés dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt enſévelis ſous les glaces & les néges, qui, s'amoncelant ſur le toît, pouvoient crouler avec lui ſur nos têtes. La force des vents étoit telle, que la vîteſſe avec laquelle ils faiſoient courir les nues éblouiſſoit les yeux. Le craquement des Rochers qui ſe détachoient, & qui ébranloient, en tombant, la pointe où nous étions, augmentoit encore nos craintes. Il étoit d'autant plus effraïant, que jamais on n'entendoit d'autre bruit dans ce Deſert: auſſi n'y avoit-il point de ſommeil qui pût y réſiſter pendant les nuits.

Lorſque le tems étoit plus tranquille, & que les nuages, s'étant portés ſur d'autres Montagnes où nous avions des ſignaux poſés, nous en

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS.

déroboient la vue, nous sortions de notre cabane, pour nous échauffer un peu par quelque exercice. Tantôt nous descendions un petit espace, & nous le remontions aussitôt; tantôt, notre amusement étoit de faire rouler de gros quartiers de roche du haut en bas, & nous éprouvions, avec étonnement, que nos forces réunies égaloient à peine celle du vent pour les remuer. Au reste nous n'osions nous écarter beaucoup de la pointe de notre Rocher, dans la crainte de n'y pouvoir revenir assez promptement lorsque les nuages commençoient à s'en emparer, comme il arrivoit souvent, & toujours fort vîte.

La porte de notre Cabane étoit fermée de cuirs de Bœuf, & nous avions grand soin de boucher les moindres trous, pour empêcher le vent d'y pénétrer : quoiqu'elle fût bien couverte de paille, il ne laissoit pas de s'y introduire par le toît. Obligés de nous renfermer dans cette chaumiere, où la lumiere ne pénetroit pas bien, les jours, par leur entiere obscurité, se distinguoient à peine des nuits : nous tenions toujours quelques chandelles allumées, tant pour nous reconnoître les uns les autres, que pour pouvoir lire ou travailler dans un si petit espace. La chaleur des lumieres & celle de nos haleines ne nous dispensoient pas d'avoir chacun notre brasier, pour tempérer la rigueur du froid. Cette précaution nous auroit suffi, si, lorsqu'il avoit négé le plus abondamment, nous n'eussions été obligés de sortir, munis de pelles, pour décharger notre toît de la nége qui s'y entassoit. Ce n'est pas que nous n'eussions des Valets & des Indiens, qui auroient pû nous rendre ce service; mais, n'étant pas aisé de les faire sortir de leur *Canoniere*, espece de petite Tente (*), où le froid les retenoit blottis, pour se chauffer continuellement au feu qu'ils ne manquoient pas d'y entretenir, il falloit partager avec eux une corvée qui les chagrinoit.

On peut juger quel devoit être l'état de nos corps dans cette situation. Nos piés étoient enflés, & si sensibles, qu'ils ne pouvoient, ni suporter la chaleur du feu, ni presque agir sans une vive douleur. Nos mains étoient chargées d'engelures; & nos levres si gersées, qu'elles saignoient du seul mouvement que nous leur faisions faire, pour parler ou pour manger. Si l'envie de rire nous prenoit peu, il est vrai aussi que nous ne pouvions leur donner l'extension nécessaire pour cette fonction, sans qu'elles se fendissent encore plus, & qu'elles nous causassent un surcroit de douleur, qui duroit un jour ou deux. Notre nourriture la plus ordinaire étoit un peu de riz, avec lequel nous faisions cuire un morceau de viande, ou quelque volaille, qui nous venoit de Quito. Au lieu d'eau, pour cette préparation, nous nous servions de nége, ou d'une piece de glace que nous jettions dans la marmite; car nous n'avions aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire, nous faisions fondre de la nége. Pendant que nous étions à manger, il falloit tenir l'assiette sur le charbon, sans quoi les alimens étoient gelés aussitôt. D'abord nous avions bu des liqueurs fortes, dans l'idée qu'elles pourroient un peu nous réchauffer : mais elles devenoient si foibles, qu'en les buvant nous ne leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau commune; & craignant d'ailleurs que leur fréquent

(*) Ce nom, qui est fort connu, est sans doute une corruption de *Caloniere*, & vient du mot Latin qui signifie *Valet d'armée*, ou *Goujat*.

usage ne fût nuisible à notre santé, nous prîmes le parti d'en boire fort peu. Elles furent emploïées à traiter nos Indiens, pour les encourager au travail. Ils étoient cinq. Outre leur salaire journalier, qui étoit quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnoient ordinairement, nous leur abandonnions la plûpart des vivres qui nous venoient de Quito. Mais cette augmentation de paie & de nourriture n'étoit pas capable de les retenir longtems près de nous. Lorsqu'ils avoient commencé à sentir la rigueur du climat, ils ne pensoient plus qu'à déserter.

Observations pour la figure de la Terre.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

Il nous arriva, dès les premiers jours, une avanture de cette espece, qui auroit eu des suites fâcheuses, si nous n'eussions été avertis de leur évasion. Comme ils ne pouvoient être baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que la pointe de notre Rocher, & qu'ils n'y avoient d'autres abri pendant le jour qu'une Canoniere, ils descendoient le soir, à quelque distance au-dessous, dans une sorte de caverne, où le froid étoit beaucoup moins vif; sans compter qu'ils avoient la liberté d'y faire grand feu. Avant que de se retirer, ils fermoient en dehors la porte de notre Cabane, qui étoit si basse, qu'on ne pouvoit y passer qu'en se courbant. La nége, qui tomboit pendant la nuit, ne manquant point de la boucher presqu'entierement, ils venoient, tous les matins, nous délivrer de cette espece de prison; car nos Negres ordinaires, qui passoient la nuit dans la Canoniere, étoient alors si transis de froid, qu'ils se seroient plutôt laissés tuer que d'en sortir. Les cinq Indiens venoient donc régulierement déboucher notre porte, à neuf ou dix heures du matin. Mais le quatre ou cinquieme jour de notre arrivée, il étoit midi, qu'ils n'avoient point encore paru. Notre inquiétude commençoit à devenir fort vive, lorsqu'un des cinq, plus fidele que les autres, vint nous informer de la fuite de ses Compagnons, & nous entr'ouvrit assez la porte pour nous donner le pouvoir de la rendre entierement libre. Nous le dépêchâmes au Corrégidor de Quito, qui nous envoïa sur le champ d'autres Indiens, après leur avoir ordonné, sous de rigoureuses peines, de nous servir plus fidelement. Mais cette menace ne fut pas capable de les retenir. Ils déserterent bientôt, comme les premiers. Le Corrégidor ne vit pas d'autre moïen, pour arrêter ceux qui leur succéderent, que d'envoïer avec eux un Alcalde, & de les faire relever de quatre en quatre jours.

Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur notre Roche, c'est-à-dire jusqu'au 6 de Septembre, sans avoir pû finir les observations des Angles; parcequ'au moment où nous commencions à jouir d'un peu de clarté sur la hauteur où nous étions, les autres, sur le sommet desquelles étoient les signaux qui formoient les triangles pour la mesure Géométrique de notre Méridienne, étoient enveloppées de nuages & de néges. Dans les momens où ces objets paroissoient distinctement, le sommet, où nous étions campés, se trouvoit plongé dans les brouillards. Enfin nous nous vîmes obligés de placer à l'avenir les signaux dans un lieu plus bas, où température devoit être aussi moins rigoureuse. Nous commençâmes par transporter celui de Pichincha sur une croupe inférieure de la même Montagne; & nous terminâmes, au commencement de Décembre 1737, l'observation qui le regardoit particulierement.

Observations pour la figure de la Terre.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

Dans toutes les autres ſtations, notre Compagnie logea ſous une Tente de Campagne, qui, malgré ſa petiteſſe, étoit un peu plus commode que la premiere cabane; excepté qu'il falloit encore plus de précautions pour en ôter la nege, dont le poids l'auroit bientôt déchirée. Nous la faiſions dreſſer d'abord à l'abri, quand cette ſituation étoit poſſible; mais enſuite il fut décidé que nos Tentes même ſerviroient de ſignaux, pour éviter les inconvéniens auxquels ceux de bois étoient ſujets. Les vents ſouffloient avec tant de violence, que ſouvent la nôtre étoit abbattue. Nous nous applaudîmes, dans le deſert d'Aſuay, d'en avoir fait apporter de réſerve. Trois des nôtres furent ſucceſſivement renverſées; & les chévrons aïant été briſés, comme les piquets, nous n'eûmes pas d'autre reſſource que de quitter ce poſte, & de nous retirer à l'abri d'une ravine. Les deux Compagnies, ſe trouvant alors dans le même Deſert, eurent également à ſouffrir. Elles furent abandonnées toutes deux par leurs Indiens, qui ne purent réſiſter au froid ni au travail, & par conſéquent obligées de faire elles-mêmes les corvées, juſqu'à l'arrivée d'un autre ſecours.

Autres travaux.

Notre vie, ſur les ſommets glacés de Pambamarca & de Pichincha, fut comme le noviciat de celle que nous menâmes depuis le commencement d'Août 1737, juſqu'à la fin de Juillet 1739. Pendant ces deux ans, ma Compagnie habita ſur trente-cinq ſommets differens (26), & l'autre ſur trente-deux, ſans autre ſoulagement que celui de l'habitude; car nos Corps s'endurcirent enfin, ou ſe familiariſerent avec ces climats, comme avec la groſſiereté des alimens. Nous nous fîmes auſſi à cette profonde ſolitude, auſſi bien qu'à la diverſité de température que nous éprouvions en paſſant d'une Montagne à l'autre. Autant que le froid étoit vif ſur les hauteurs, autant la chaleur nous ſembloit exceſſive dans les Vallons qu'il falloit traverſer. Enfin l'habitude nous rendit inſenſibles au péril où nous nous expoſions en grimpant dans des lieux fort eſcarpés. Cependant il y eut des occaſions, où nous aurions perdu toute patience, & renoncé à l'entrepriſe, ſi l'honneur n'avoit ſoutenu notre courage.

Toute la ſuite des triangles étant terminée au Sud de Quito, au mois d'Août 1739, il fallut meſurer une ſeconde baſe, pour vérifier la juſteſſe de nos opérations & de nos calculs: & de plus il nous fallut vaquer à l'obſervation aſtronomique, à cette même extrémité de la Méridienne. Mais les inſtrumens ne s'étant pas trouvés auſſi parfaits que l'exigeoit une obſervation ſi délicate, on fut obligé de retourner à Quito pour en conſtruire d'autres (27). Ce travail dura juſqu'au mois d'Août de l'année ſuivante 1740. Alors nos infatigables Mathématiciens ſe rendirent à Cuença, où leurs obſervations les retinrent juſqu'à la fin de Septembre, parceque l'Atmoſphere de ce Païs eſt peu favorable aux Aſtronomes. Si les nuages,

(26) Dom d'Ulloa donne le nom & la Carte de tous ſes campemens ſur les ſommets de Montagne où étoient placés les ſignaux qui formoient les triangles, & M. de la Condamine les a marqués dans ſa Carte de la Province de Quito.

(27) Il faut remarquer que M. d'Ulloa, après avoir operé pendant le cours de la meſure des triangles, dans celle des deux baſes ſur le terrein, avec MM. Bouguer & de la Condamine, ſe joignit à M. Godin & à Dom Georges Juan pour faire ces Obſervations Aſtronomiques aux deux extrémités de la Méridienne; & c'eſt de celles-ci qu'il faut entendre ce qu'il dit ici & dans la ſuite.

dont ils étoient environnés sur les Montagnes, les avoient empêchés de voir les signaux, ceux qui se rassemblent au-dessus de cette Ville forment un Pavillon, qui ne leur permettoit pas d'appercevoir les Etoiles, lorsqu'elles passoient par le Méridien. Mais une extrême patience leur aïant fait surmonter tous les obstacles, ils se disposoient à retourner à Quito, pour les Observations astronomiques qu'il falloit faire à l'autre bout de la Méridienne, vers le Nord, & qui devoient terminer l'ouvrage, lorsque Dom George Juan & Dom Antoine d'Ulloa furent appellés à Lima, pour veiller à la défense des Côtes contre les Escadres d'Angleterre. Les observations furent achevées, dans leur absence, par les Académiciens François. Cependant le Viceroi du Pérou leur aïant permis de retourner à Quito, en 1741, ils auroient recommencé à s'y exercer avec un nouveau zele, si d'autres ordres ne les eussent rappellés encore à Lima.

Observations pour la figure de la Terre.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

Les deux Officiers Espagnols sont emploïés contre les Anglois.

Comme on ne s'est attaché jusqu'ici qu'à leur Relation, il ne seroit pas juste de passer à celle de M. de la Condamine, sans avoir expliqué l'occasion qui leur faisoit interrompre leur travail. On prendra, si l'on veut, cette explication pour une Episode, étrangere à la vérité au sujet de cet article, mais utile au dessein général de l'Ouvrage, par le jour qu'elle peut répandre sur un voïage célebre (28). On en a déja donné l'Extrait (29).

La premiere interruption, que le Viceroi du Pérou avoit apportée au travail des deux Mathématiciens Espagnols, étoit venue, comme on l'a remarqué, de la crainte des Escadres Angloises, qui menaçoient les Côtes de la Mer du Sud. Mais après avoir pris de justes mesures à Lima, pour la sûreté des Etablissemens Espagnols, les deux jeunes Officiers avoient représenté au Viceroi que la Saison, déja fort avancée, ne permettroit point aux Anglois de doubler le Cap de Horn; & cette raison leur avoit fait obtenir la liberté de retourner à Quito. Cependant à peine y furent-ils arrivés, qu'on y reçut avis que la Ville de Payta venoit d'être saccagée & réduite en cendre, par une Escadre Angloise, sous les ordres du Vice-Amiral Georges Anson. Cette nouvelle fut ensuite confirmée par des Lettres de Piura, qui marquoient que le 24 Novembre 1741, à deux heures du matin, le Vaisseau le *Centurion*, monté par le Vice-Amiral même, étoit entré dans ce Port; qu'il avoit envoïé sa Chaloupe à terre avec quarante Hommes, pendant que tous les Habitans, & les Etrangers que leurs affaires y avoient amenés, étoient ensévelis dans le plus profond sommeil; qu'aux premiers cris d'un Negre, qui les avoit avertis que l'Ennemi entroit dans la Ville, ils s'étoient levés dans la derniere confusion, & que tout le monde avoit pris la fuite, en chemise, ne songeant qu'à se garantir de la mort, ignorant si l'Ennemi étoit dans la Ville ou dehors, s'il étoit fort ou foible, & si l'on pouvoit espérer quelque chose de la résistance. Des informations plus tranquilles donnerent ensuite le détail suivant.

Eclaircissement pour le Journal de M. Anson.

Dom Nicolas de Salazar (30), qui se trouvoit alors à Payta, fut le seul,

(28) Celui de l'Amiral Anson. Ajoutons que nous n'aurons point d'autre occasion de placer un morceau si curieux.

(29) Au Tome XI de ce Recueil.

(30) Contrôleur des Douanes de Piura.

Observations pour la figure de la Terre.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

accompagné de son Negre, qui se jetta dans un petit Fort (31), unique défense de la Ville. Il pointa une Piece de Canon, du côté vers lequel il crut entendre le bruit des rames, & tira deux ou trois coups. La Chaloupe parut s'arrêter : mais Salazar, ne se voïant aidé de personne, & ne pouvant faire feu long-tems, prit aussi le parti de la retraite. Les Anglois, que le Canon avoit d'abord effraïés, soupçonnerent la cause du repos qui succeda. Ils débarquerent à demie lieue au Nord de la Ville, & s'en approcherent aussi-tôt. Ils s'emparerent du Fort, qu'ils trouverent abandonné; mais, craignant quelque embuscade, ils n'oserent en sortir jusqu'au jour. Leur ardeur auroit été plus vive, s'ils avoient sû que les Habitans s'étoient retirés nus, sur le haut d'une Colline qui est au pié de la Montagne de Silla, entre cette Montagne & la Ville. Cette malheureuse Trouppe y passa le reste de la nuit : mais les Esclaves retournerent dans la Ville, à la faveur des ténebres, entrerent hardiment dans les Maisons, en tirerent les habits & les armes de leurs Maîtres, avec tout ce que l'obscurité leur permit de prendre, & cacherent dans le sable quantité d'effets, qu'ils ne purent transporter jusqu'à la Montagne.

Payta étoit alors rempli de Farines, de diverses denrées, d'eaux-de-vie, &c. qu'on y avoit amassés pour les transporter dans l'intérieur du Païs & pour Panama. Il s'y trouvoit aussi quelques dépôts d'or & d'argent. Les Anglois sortirent du Fort à la pointe du jour; & voïant la Ville déserte, ils n'eurent pas besoin d'un courage extraordinaire pour entrer dans les Maisons, qui sont autant de Magasins de Marchandises. Bien-tôt ils découvrirent le vin & l'eau-de-vie : en vrais Avanturiers, qui manquoient de tout, & qui n'étoient entrés de long-tems dans aucun Port, ils se livrerent au plaisir de boire, avec la plus avide imprudence. La plûpart s'enivrerent au point, que les Mulâtres & les Esclaves Negres du Païs les voïant dans cet état, se mêlerent avec eux ; & tandis que les plus adroits trouverent le moïen d'amuser ces étranges Vainqueurs, les autres sauverent de grosses sommes d'or & d'argent, & les cacherent dans le sable. Cependant le Vice-Amiral fit enlever quelques provisions de vivres, qui furent transportées dans sa Chaloupe & de-là au Vaisseau ; mais la quantité n'en fut pas considérable. Les ordres du Chef furent mal exécutés par une Trouppe de gens ivres.

D'un autre côté les Habitans, qui manquoient de tout dans leur retraite, avoient d'abord dépêché au Corrégidor de Piura (32), qui se hâta de rassembler les Trouppes de son Canton, pour marcher à leur secours. Il avoit quatorze lieues à faire, par un très mauvais chemin ; ce qui ne l'empêcha point d'arriver le troisieme jour à la vue de l'Ennemi. Les Anglois, voïant paroître ce Corps, & sachant de quelques Mulâtres que c'étoient des Trouppes régulieres, entrerent dans une horrible furie. Au lieu de penser à défendre une Place dont la Conquête leur avoit si peu coûté, ils prirent la résolution de mettre le feu aux quatre coins, & se retirerent après l'avoir exécutée : » action, observe Dom Antoine d'Ulloa, qui ne

(31) C'étoit la Maison même du Contador, ou Contrôleur, dont il avoit fait une espece de Fort. Payta n'est qu'un amas de Cabanes de sapin, ou cloisons de roseaux.

(32) Dom Juan de Vinatea y Torres, originaire des Canaries.

» peut

» peut faire honneur aux armes d'un Monarque, ni même être excusée » par le dépit que les Anglois pouvoient avoir conçu contre ceux qui » venoient leur enlever leur proie. Personne, ajoute-t'il, ne put se per- » suader qu'un procedé si barbare eût été permis par le Chef de l'Escadre; » & l'on a publié, depuis, que la brutalité de ses gens lui avoit déplu.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS.

Le Corrégidor de Piura ne manqua point de faire porter, à Guayaquil, la nouvelle de ce désastre. Il étoit à craindre que les Ennemis ne pensassent à s'emparer d'une Ville, qui a toujours été la plus exposée aux insultes des Corsaires. On ignoroit l'état de leurs forces; & le Centurion aïant paru seul dans la Rade de Payta, il restoit à savoir en quoi consistoit l'Escadre Angloise. Les Habitans de Guayaquil joignirent, à toutes leurs précautions, celle de demander du secours à l'Audience de Quito (33). Entre plusieurs mesures que cette Régence prit en leur faveur, elle chargea, au nom du Roi, les deux Mathématiciens Espagnols de se rendre incessamment dans cette Ville, pour y commander les Trouppes que tous les *Corrégimens* devoient fournir, & pour faire les Fortifications qu'ils jugeroient nécessaires à sa défense.

Les Mathématiciens Espagnols sont appellés à Guayaquil.

Une affaire de cette nature ne souffrant point de retardement, & le succès dependant de la diligence, nous partîmes, dit M. d'Ulloa, le 16 de Décembre; & nous arrivâmes à Guayaquil la nuit du 24, après avoir traversé les Montagnes avec une fatigue incroïable. C'étoit au commencement de l'Hiver; & les pluies avoient rendu détestable, un chemin naturellement fort mauvais. En arrivant nous allâmes reconnoître le terrein, & former des vues pour la sûreté de la Ville. Nos Plans furent approuvés du Conseil de la Place, & nous passâmes à l'exécution. Mais après avoir rempli ce devoir, notre présence nous parut d'autant moins nécessaire à Guayaquil, qu'on venoit d'apprendre que l'Escadre Ennemie avoit passé à Manta. Quoique cette Côte soit de la dépendance de Guayaquil, elle en est à 28 lieues au Nord, & par conséquent sous le vent. Delà les Anglois avoient pris la route d'Acapulco (34). Nous demandâmes au Conseil la permission de nous retirer, avec offre néanmoins de demeurer, l'un des deux, pendant que l'autre retourneroit à Quito pour achever les Observations; elle fut acceptée, & Dom Georges Juan consentit à demeurer.

Dom Antoine d'Ulloa retourne à Quito.

Laissons achever ce récit à Dom Antoine d'Ulloa. Je me remis en chemin, continue-t'il, le 5 de Janvier 1742, c'est-à-dire dans la saison la moins propre au Voïage de Guayaquil à Quito; & j'en fis une fâcheuse expérience. En voulant passer les Rivieres à gué, les deux premieres Mules, qui entrerent dans l'eau, furent emportées par le courant. L'une périt; c'étoit celle qui portoit mes hardes: l'autre échappa au danger; mais l'Indien, qui menoit la premiere, ne sauva sa vie qu'en s'attachant à la queue de celle-ci, avec laquelle il eut le bonheur d'aborder un quart de lieue plus bas. Le chemin de la Montagne fut proportionné aux gués. J'emploïai depuis sept heures du matin jusqu'à trois ou quatre du soir, à faire une demie lieue. Les Mules tombant à chaque pas, il falloit beau-

(33) Voïez le Journal Historique de M. de la Condamine. Nov. 1741.

(34) Voïez la suite de leur Expédition, dans le Journal de M. Anson, au Tom. XI.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS.

Dom George & lui sont rappellés à Lima.

coup de tems pour les relever. Enfin, le 19 du même mois, j'arrivai à Quito, mais fatigué à l'excès. Cependant à peine étois-je entré dans la Ville, qu'aïant rendu mes devoirs au Président, il m'apprit que depuis trois jours il nous avoit dépêché un Courier, avec des Lettres du Viceroi qui nous appelloient promptement à Lima. Cette nouvelle ne me permit plus de penser au repos. Je ne m'arrêtai, à Quito, que pour me fournir de ce qui m'étoit le plus nécessaire; & le 22, reprenant l'horrible chemin dont je ne faisois que sortir, je me rendis à Guayaquil, où je joignis Dom George, pour continuer le Voïage ensemble. Nous entrâmes dans Lima le 26 de Février, après avoir marché nuit & jour, sans interruption; car nous avions trouvé, sur toute la route, des voitures prêtes, afin que rien ne fût capable de nous retarder.

Il étoit sorti du Callao une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre, chargée de porter du secours à Panama; elle avoit touché au Port de Payta le 12 de Février 1742, pour y prendre langue sur la route des Ennemis, qu'elle avoit ordre d'attaquer: mais ils étoient déja fort éloignés. Le Viceroi, satisfait de notre promptitude, nous honora de diverses Commissions, qui aboutirent à nous confier le commandement de deux Frégates, destinées à garder les Côtes du Chili. Dom Joseph Pizarre, qui venoit d'Espagne avec une Escadre, n'avoit pû passer, cette année, ni la précédente, à la Mer du Sud. Ce contre-tems obligeoit le Viceroi de veiller à la sûreté des Ports du Chili, qui sont comme la clé de cette Mer.

Ils sont emploïés à la garde des Côtes du Chili.

Dom Antoine continue de raconter sa navigation vers l'Ile Juan Fernandez, à bord de la Rose, qu'il commandoit, & delà sur toutes les Côtes du Chili, jusqu'au 24 de Juin 1743, qu'aïant appris l'arrivée de Dom Joseph Pizarre, & croïant désormais ses services inutiles, il reprit la route du Callao. Le 6 de Juillet, Dom George Juan & lui rentrerent dans ce Port avec leurs Frégates. Rien ne les attachant plus à Lima, ils se remirent en chemin pour Quito, où ils arriverent le 27 de Février 1744, c'est-à-dire, assez tôt pour observer avec M. Godin une Comete, qui avoit commencé à paroître le 3 & 4 du même mois. Leur conclusion fut qu'elle se trouvoit sur la même route que celle de 1681, observée par M. Cassini, & que celle de 1577, observée par Tycho Brahé; de sorte qu'il leur parut très probable que ces trois Cometes ne sont que la même, vue en divers tems. Quoique les périodes ne conviennent point, elle peut en avoir fait deux dans le premier intervalle. Toutes les opérations qui regardoient la figure de la Terre étoient finies. Dom Antoine rapporte l'Inscription dont nous donnerons l'Histoire: mais il n'entre dans aucune explication sur cet étrange évenement; & le détail, qu'on lira bien-tôt, fera sentir la cause de son silence (35).

Ils retournent encore à Quito.

Son silence sur l'Histoire de l'Inscription.

Diverses observations arrêterent encore les deux Mathématiciens Espagnols à Quito & dans quelques autres lieux, jusqu'à l'occasion qu'ils trouverent de retourner en Espagne, sur des Vaisseaux François qui se trouvoient alors dans la Mer du Sud. Ils regarderent comme un avantage, de

(35) Il rend justice d'ailleurs au mérite de nos Académiciens, & dans les termes les plus civils.

pouvoir faire leur Voïage par le Cap de Horn, & perfectionner par leur propre expérience les lumieres qu'ils avoient acquises sur cette partie de l'Hemisphere méridional. Mais ce qui les détermina plus encore à prendre cette route, ce fut la sureté des Papiers qui contenoient leurs Observations; car on étoit très éloigné alors, en Amérique, de croire que la France eut déclaré la guerre à l'Angleterre, & les deux Mathématiciens s'applaudissoient de pouvoir voïager dans les Vaisseaux d'une Nation neutre. Cependant une sage précaution leur fit faire un extrait de leurs plus importantes remarques, qu'ils remirent au Viceroi avant leur départ, & qui fut déposé dans les Archives de la Secretairerie de Lima.

Observations pour la figure de la Terre.

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

Deux Frégates Françoises, le *Lys* & la *Délivrance*, se disposant à faire voile pour l'Europe, Dom George & Dom Antoine d'Ulloa se rendirent au Callao, où elles étoient à l'ancre. Ils étoient convenus ensemble de faire le Voïage séparément, afin que si l'un des deux n'échappoit pas aux risques d'une si longue navigation, l'autre pût instruire un jour le Public du succès de leur Commission. Dom Antoine s'embarqua sur la Délivrance, & Dom Juan sur le Lys. On mit à la voile le 22 d'Octobre 1744. Les deux Frégates allerent de conserve, pendant vingt-neuf jours d'une fort heureuse navigation. Elles se séparerent volontairement, à 33 degrés 40 minutes de Latitude, pour se rejoindre au Port de la Conception, où elles trouverent le *Louis Erasme*, & la *Marquise d'Antin*, Bâtimens François, prêts à faire la même route. Les quatre Vaisseaux réunis préparerent, à tout évenement, le peu qu'ils avoient d'Artillerie, & leverent l'ancre ensemble le 27 Janvier 1745. Mais, dès le 5 de Février, à 35 degrés 21 minutes de Latitude, la Frégate le Lys aïant découvert à sa proue une voie d'eau, si basse, qu'il parut impossible de la fermer sans entrer dans un Port, elle prit le parti de changer de route, & de s'arrêter au premier Port du Chili pour s'y radouber. La Délivrance n'étoit gueres en meilleur état. Elle avoit aussi une voie d'eau, qu'on avoit découverte en sortant de la Conception: mais ce Bâtiment étant vieux & crevassé, le Capitaine, qui ne vouloit pas perdre l'occasion de doubler le Cap de Horn cette année, craignit que les réparations ne l'arrêtassent trop long-tems, & dissimula le mauvais état de son Vaisseau, pour continuer la route; ce qui le mit dans le danger continuel de périr, parceque de jour en jour le mal ne fit qu'augmenter.

Ile de Fernando Noronha, & ses nouveaux Forts.

On passe sur les détails d'un long Journal, jusqu'à l'Ile de Fernando Noronha, où les Fregates Françoises arriverent le 21 de Mai (36). Dom Antoine & les Capitaines, qui croïoient cette Ile entierement dépeuplée, furent surpris d'y appercevoir plusieurs Forts, dont ils apprirent l'Histoire.

(36) Cette Ile est à 42 degrés 32 minutes ½ à l'Orient de la Conception; suivant une Carte Françoise, corrigée, remarque M. d'Ulloa, sur les observations de l'Académie Roïale des Sciences: mais corrigée par qui? peut-on lui répondre. Pour lui, étant au Nord-Sud de l'Ile, à trois quarts de distance par la partie du Nord, il ne trouva, par l'évaluation de ses routes, que 29 degrés 56 minutes à l'Orient de la Conception; différence extrêmement considérable, qu'il attribue au cours insensible des eaux, joint à l'impulsion du vent, qui portoit de ce côté-là, & qui le fit dériver à l'Orient de 12 degrés 36 minutes & demie. Les autres Frégates trouverent aussi de grandes différences dans leurs calculs.

Observations pour la figure de la Terre.

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

La Compagnie Françoise des Indes Orientales aïant voulu se mettre en possession de cette Ile pour la commodité de ses Vaisseaux, la Cour de Lisbonne, peu disposée à souffrir que les François s'établissent si près des Côtes du Bresil, avoit d'abord ordonné qu'on y élevât deux Forts, & qu'on y formât une Colonie; ce qui s'étoit exécuté depuis sept ans. Ensuite les Portugais avoient si bien fortifié l'Ile, qu'outre trois Forts, qui défendent la Rade du Nord, il s'en trouve deux autres à celle du Nord-Ouest, & deux à l'Est de l'Ile, sur une petite Baie où il ne peut entrer que des Barques. L'Ile, qui n'a pas plus de deux lieues de long, ne produit pas dequoi nourrir ses Habitans: mais on y apporte des vivres de Fernambuc; & malgré sa sterilité, la crainte de la voir occupée par quelqu'autre Nation oblige les Portugais à ne rien épargner pour s'y maintenir. Ils y ont une Bourgade, où le Gouverneur fait sa résidence, avec un Curé. La Garnison des Forts est nombreuse, puisqu'à l'arrivée des Frégates Françoises, le plus grand n'avoit gueres moins de mille Hommes, partie de Trouppes reglées, qu'on y envoie de Fernambuc & qu'on releve de six en six mois, partie de gens bannis de toute la Côte du Bresil, & de quelques autres, qui sont venus s'y établir volontairement avec leurs Familles; mais tous pauvres, & la plûpart Metifs d'origine.

Les Frégates Françoises sont attaquées par des Anglois.

Les Frégates s'éloignerent de l'Ile, & continuerent long-tems leur navigation, sans autre événement que des craintes continuelles pour le triste état de la Délivrance, où l'on étoit sans cesse obligé d'emploïer la Pompe. Mais le 21 de Juillet, à 43 degrés 57 minutes de Latitude, & 39 degrés 41 minutes à l'Orient de la Conception, on découvrit, vers six heures du matin, deux voiles, à la distance d'environ trois lieues. Ces deux Vaisseaux faisoient route au Sud-Ouest, & les Frégates au Nord-Ouest, sans changer de route. A sept heures, on se trouvoit à la portée du Canon, lorsque le plus grand des deux Bâtimens inconnus tira un coup; & tous les deux arborerent aussi-tôt Pavillon Anglois. Les Frégates se disposerent au combat, quoiqu'elles eussent très peu de monde, & que manquant de tout pour se bastinguer, leurs Ponts & leurs Gaillards fussent entierement découverts. Cependant elles ne marquerent pas d'autre dessein que de continuer leur route: mais le moins grand des deux Anglois, faisant vent arriere pour arriver sur elles, les obligea de mettre Pavillon François, & de lui lâcher une bordée; ce qui fut bientôt suivi, de part & d'autre, d'un feu terrible de Canon & de Mousqueterie. A huit heures, on étoit à la portée du Pistolet.

Forces des deux Partis.

Les Forces des François consistoient dans le *Louis Erasme*, qui étoit la plus grande des trois Frégates, & qui portoit dix Canons de chaque côté; les quatre de la Pouppe, de huit livres de balle, & les six autres de six livres. Tout son monde, Matelots, Mousses & Passagers, montoit à 70 ou 80 Hommes. *La Marquise d'Antin* avoit aussi dix Canons de chaque côté; cinq à la Pouppe, de six livres, & quatre à la Proue de 4 livres, avec 50 ou 55 Hommes. *La Délivrance*, moindre que les deux autres, ne portoit de chaque côté que sept Canons, de quatre livres de balle, & n'avoit en tout que 51 Hommes à bord.

Les deux Frégates Ennemies étoient deux Corsaires, dont les Forces sur-

passoient beaucoup celles des trois Vaisseaux François. La plus grande, nommée le *Prince Frederic*, commandée par le Capitaine *Talbot*, étoit montée de 30 pieces de Canon, de douze livres de balle; l'autre, nommée *le Duc*, & commandée par le Capitaine *Morecok*, portoit à chaque bord, dix pieces du même calibre. L'Equipage du Prince Frederic étoit de 250 Hommes, & celui du Duc, d'environ 200.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS EN EUROPE.

Combat.

Dom Antoine d'Ulloa fait le récit de l'action. De part & d'autre, on se battit avec beaucoup de vivacité, mais avec tout le désavantage qu'on peut s'imaginer du côté des François, dont les voiles & les cordages étoient hachés en pieces par le Canon Ennemi, chargé à mitraille, & qui, pour un coup, en recevoient quatre, d'une Artillerie infiniment supérieure à la leur. D'ailleurs ils n'avoient pas de Mousqueterie, & celle des Ennemis étoit nombreuse. Quatorze ou quinze fusils faisoient celle de chaque Frégate; ils y étoient même inutiles, parcequ'on ne pouvoit paroître sur les Gaillards sans être aussi-tôt passé par les armes. Le Capitaine de la Marquise d'Antin (37) courant de l'avant à l'arriere pour encourager son monde, reçut plusieurs blessures, dont il mourut peu de tems après; & vers les dix heures & demie, ce Vaisseau, aiant perdu la moitié de son monde, & reçu plusieurs coups à fleur d'eau, qui le mettoient en danger de couler à fond, se rendit, après avoir combattu avec la plus haute bravoure.

Belle défense & prise d'une Frégate Françoise.

Le Capitaine de la Délivrance, n'espérant point un sort plus favorable, prit le parti de forcer de voile, dans l'espérance de se sauver pendant que les Ennemis amarinoient leur prise. Il fut aussi-tôt suivi du Louis Erasme. Mais le grand Corsaire, attentif à tous leurs mouvemens, fut bientôt à leur suite, & joignit le Louis Erasme, qui, malgré l'inégalité des forces, ne laissa pas de se mesurer encore avec un si gros Vaisseau. Cette résolution fit le salut de la Délivrance. Mais, dans un second combat, soutenu avec plus de valeur que de succès, le Capitaine du Louis Erasme (38) reçut une blessure mortelle, dont il expira le lendemain. Après ce triste accident, son Vaisseau se rendit; tandis que la Délivrance, profitant d'un vent frais de Sud-Est pour faire route par le Nord-Est, s'éloigna si heureusement, qu'avant quatre heures du soir elle avoit perdu de vue les Corsaires & leurs prises. Les richesses, que les deux Frégates avoient à bord, montoient à trois millions de Piastres, deux en barres ou en monnoie d'or & d'argent, & le troisieme en Cacao, Quinquina, & Laine de Vigogne.

Second Combat & prise d'une autre.

Dans l'état où *la Délivrance* étoit réduite, avec une voie d'eau, déja fendue avant le combat, & si criblée de coups, que l'eau y entrant de toutes parts, il falloit pomper nuit & jour, sans que les Blessés fussent exempts du travail, avec la crainte d'ailleurs d'exposer une riche cargaison, qu'elle ne pouvoit défendre contre le moindre Vaisseau qui lui donneroit la chasse; les Officiers se déterminerent à prendre la route de Louisbourg, au Cap Breton, sur la seule espérance d'y trouver les deux Vaisseaux de guerre qu'on y envoïoit de France au commencement de l'Eté, pour pro-

Etat de la troisieme, & sa route à Louisbourg.

(37) M. de la Saudre.

(38) M. de la Vigne Quenel.

téger la pêche de la Morue. Les Bourasques ne manquent jamais dans cette traversée, ni dans les Mers de Terre-Neuve; mais elles sont différentes, suivant les diverses saisons. Dom Antoine d'Ulloa observe qu'elles sont plus fréquentes quand le vent vient du côté du Sud; & quoique celui du Nord y soit violent, il l'est ordinairement beaucoup moins. Si l'on considere, dit-il, cette particularité, & ce qui se passe dans la Mer du Sud, on trouvera une certaine conformité enrre les deux Hémispheres opposés; car dans l'un & dans l'autre, outre le tour que les vents font, les bourasques surviennent lorsqu'ils soufflent du côté du Pôle opposé à celui dont on est le plus voisin. Dans la Mer du Sud, ce sont les vents de Nord & d'Ouest qui dégénerent en Bourasques; & dans la Mer du Nord, ce sont ceux du Sud & d'Est.

Observations pour la figure de la Terre.

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

La Délivrance tombe entre les mains des Anglois.

Dom Antoine écrit sa route en Homme de Mer, jusqu'à la vue de l'Ile d'*Espatari*, qui est au Nord du Port de Louisbourg, à la distance d'environ cinq lieues. On étoit au 12 d'Août. Le jour suivant, à six heures du matin, les gens de la Délivrance apperçurent un Brigantin, qui louvoïoit sur la Côte, & qui se hâtoit de gagner le Port. Ils mirent alors Pavillon François: le Brigantin le mit aussi, en tirant deux ou trois coups de canon, qui ne leur causerent pas la moindre inquiétude, parcequ'ils s'imaginerent que leur Frégate n'aïant pas été reconnue pour Françoise, ce Vaisseau vouloit avertir les Pêcheurs de se retirer. En effet ils virent quelques Barques, qui prirent la route du Port. Une heure après, deux Vaisseaux de guerre sortirent de Louisbourg; mais outre qu'ils portoient tous deux Pavillon François, avec une Flamme, on les crut d'une Escadre Françoise, qu'on supposoit dans le Port, & détachés apparemment, sur le signal du Brigantin, pour reconnoître de quelle Nation étoit la Frégate, ou si ce n'étoit pas quelque Corsaire de Boston, qui voulut inquieter les Barques de la Pêche. On demeura d'autant plus tranquille, qu'on commençoit à voir aussi les Bannieres de France arborées sur les remparts de Louisbourg. C'est dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut achever cette peinture.

Leurs artifices pour la surprendre.

Qu'on se figure, dit-il, quelle dût être notre joie, de nous voir si près du repos, après une si pénible & si dangereuse navigation; mais qu'on se représente, en même-tems, dans quelle surprise & quel saisissement nous tombâmes, lorsqu'il fallut passer, de cette agréable prévention, à l'état le plus opposé. Nous étions déja si près des deux Vaisseaux de guerre, que nous mettions la Chaloupe en Mer, avec un Officier qui devoit aller saluer le Commandant, & que les boulets de notre petite Artillerie avoient été retirés pour la cérémonie du salut; lorsque le moins grand des deux Vaisseaux, qui étoit une Frégate de 50 Pieces de Canon, nous joignît; & nous reconnumes alors, à d'autres apparences, que le Vaisseau n'étoit pas François. Au même instant, il acheva de lever nos doutes, en mettant Pavillon Anglois, & lâchant un coup à balle, qui brisa notre grande vergue & fit tomber la voile sur le Tillac. Aussi-tôt, l'autre Vaisseau nous aborda du côté de Tribord. Nous n'étions pas en état de résister à des forces si terribles. Notre Artillerie n'étoit pas même chargée; & qu'auroit-elle fait, quand elle l'eut été? Foible de bois, & tout crevassé comme

étoit notre Vaisseau, un coup de Canon suffisoit pour le mettre en pieces. L'unique parti étoit donc de se rendre. Nous le prîmes, & nous baissâmes notre Pavillon. Sur-le-champ, les Ennemis envoïerent leur Chaloupe, pour amarrer une prise qu'ils venoient de faire à si bon marché.

Observations pour la figure de la Terre.

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

Le plus grand des deux Vaisseaux Anglois se nommoit le *Sunderland*, de 60 Pieces de canon, commandé par le Capitaine Jean *le Bret*. La Frégate, nommée le *Sifter*, étoit sous les ordres du Capitaine Durel. Ces deux Officiers nous apprirent alors que Louisbourg étoit tombé au pouvoir de leur Nation, vers la fin de Juin, après un siége de six semaines. Mais la conduite qu'ils tinrent avec nous fut celle de deux vrais Chefs de Voleurs, plûtôt que de deux Officiers d'un grand Roi, & d'une Nation qui se pique de politesse & d'humanité. Les indignités, que nous eûmes à souffrir d'eux, nous furent beaucoup plus sensibles que la perte de nos biens. Je passe sur un traitement si cruel, parcequ'il me seroit trop difficile de contenir ma plume dans les bornes de la modération historique. En général, depuis le dernier Mousse jusqu'au premier Officier, nous fûmes tous dépouillés, nus comme la main, & visités de la maniere la plus humiliante, pour nous ôter le pouvoir de cacher une seule Réale. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les Capitaines Anglois furent les plus ardens à cette recherche. Pour unique grace, ils nous laisserent quelques haillons, qui n'excitoient pas leur avidité; & le Capitaine Durel, à qui nous nous étions rendus, nous envoïa dans sa Maison, qui n'étoit qu'une Habitation déserte, dont il s'étoit saisi, parmi celles que les François avoient laissées à Louisbourg après la reddition de la Place. A l'égard de mes Papiers, en partant de l'Ile Fernando Noronha, j'avois mis dans un même Paquet les Plans & les Remarques qu'il ne me convenoit pas de laisser tomber entre des mains ennemies, avec les Lettres du Viceroi du Pérou & d'autres Ecrits dont j'étois chargé, pour être prêt à les jetter dans la Mer, au premier besoin; & j'avois recommandé à tous les Officiers de notre Bord, de le faire pour moi, si je venois à mourir sans l'avoir pû. Je pris ce soin moi-même, lorsque je vis notre perte inévitable. Tous les Papiers qui ne contenoient que la mesure des degrés, les Observations Astronomiques & Physiques, & les remarques Historiques n'eurent pas ce sort: mais comme ils couroient grand risque de se perdre, parmi des gens qui faisoient peu de cas de tout ce qui n'étoit point or, j'avertis les Capitaines de ce qu'ils contenoient, & de l'intérêt que toutes les Nations de l'Europe devoient prendre au résultat de tant de travaux. Ils les regarderent alors avec plus d'attention; & les séparant des autres Papiers, ils les remirent au Commandant de l'Escadre.

Indigne conduite des deux Capitaines Anglois.

Papiers que Dom Antoine d'Ulloa jette dans la Mer.

Pendant quelques mois que Dom Antoine d'Ulloa demeura prisonnier à Louisbourg, il prit, sur le Païs & sur quelques autres parties de l'Amérique Septentrionale, des informations dont nous remettons l'usage à d'autres tems. Ce fut sur le Sunderland qu'il fut embarqué le 14 d'Octobre, pour être conduit en Angleterre; & sa traversée n'aïant rien eu de remarquable, il arriva heureusement à Plymouth le 22 Décembre. Ses Papiers, dont le sort doit paroître intéressant, avoient été confiés au Capitaine le Bret, avec ordre de les remettre à l'Amirauté. Il n'eut qu'à se

Il est conduit en Angleterre.

Observations pour la figure de la Terre.

louer des civilités de cet Officier pendant la Navigation. Tous les Anglois de quelque distinction, auxquels il eut à faire dans leur Patrie, le traiterent avec la même politesse. Il fut aggregé à la Societé Roïale de Londres. Enfin ses Papiers lui aïant été remis, avec diverses marques de considération, il obtint la liberté de s'embarquer, à Falmouth, sur un Paquebot qui alloit à Lisbonne. Delà prenant aussi-tôt le chemin de Madrid, il rentra dans cette Capitale d'Espagne le 25 de Mai 1746, après une absence d'onze ans & deux mois (39).

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

Son retour à Madrid.

Retour de Dom George Juan.

Dom George Juan, son Associé, que nous avons laissé au Port de Valparaiso, sur la Côte du Chili, remit à la voile le 1 de Mars 1745. Son Voïage n'a de remarquable que ses Observations nautiques, & quelques informations sur l'état des Colonies Françoises de la Martinique & de Saint Domingue (40), où le Capitaine de la Frégate le Lys prit le parti de relâcher successivement, pour se mettre sous le convoi de cinq Vaisseaux de guerre François commandés par M. des Herbiers *de l'Etanduere* (*), Chef d'Escadre, avec une Flotte Marchande de 53 voiles. La vue de quelques Corsaires, qui se présenterent sur sa route, lui aïant causé peu d'inquiétude sous une si puissante Escorte, il mouilla dans la Rade de Brest le 31 d'Octobre. Il ne manqua point l'occasion d'aller à Paris, pour communiquer, à l'Académie Roiale des Sciences, quelques particularités concernant les opérations dont il avoit partagé le travail au Pérou, surtout diverses observations sur l'aberration de la lumiere, & sur ses effets dans les Etoiles fixes. L'Académie s'empressa de l'aggréger à son Corps, en qualité d'Associé correspondant, & fit ensuite le même honneur à Dom Antoine d'Ulloa. Après quelque séjour à Paris, Dom George Juan se rendit à Madrid, au commencement de 1746 (41).

Dom Juan arrive à Brest & se rend à Paris.

Son retour à Madrid.

Il est tems de faire succeder, au récit des Mathématiciens Espagnols, celui des Académiciens François, c'est-à-dire de M. de la Condamine, le seul qui ait publié jusqu'à présent un Journal régulier de leur Voïage; car ce nom conviendroit mal au Mémoire de M. Bouguer, qui n'a pas pris le titre de Voïageur, & qui s'est presque borné à rendre compte de ses travaux à l'Académie (42). Il n'est question, pour mon dessein, que de confirmer ce qu'on vient de lire, par un témoignage du même genre; de suppléer à ce qui manque au récit des Espagnols, & de suivre nos Académiciens dans leur retour du Pérou. Je ne changerai rien à ma méthode, qui est de parler tantôt d'après mon Auteur, & tantôt de faire parler mon Auteur même.

Journal de M. de la Condamine. 1737.

Nous partîmes de Quito, dit M. de la Condamine, pour travailler sérieusement à la mesure des triangles de la Méridienne. Nous montâmes d'abord sur le Pichincha, M. Bouguer & moi; & nous allâmes nous établir près du signal, que j'y avois placé depuis près d'un an, 971 toises au-dessus de Quito. Le sol de cette Ville est déja élevé sur le niveau de

(39) V. au Pérou, T. II, L. 3, c. 10 & préc.

(40) Son Jugement sur nos Colonies sera rappellé dans leur article.

(41) Voïage au Pérou, T. II, Liv. 3. c. 6.

(42) Mém. de l'Ac. des Scienc. pour 1744.

(*) On s'est trompé, en mettant ci-dessus après M. d'Ulloa, d'*Esturbier* pour des Herbiers; & p. 240, *de Ricour* pour d'Hericour, & *Guarico* pour Cap François.

la Mer

la Mer de 1460 toises, c'est-à-dire plus que le Canigou & le Pic du Midi, les plus hautes Montagnes des Pirenées. La hauteur absolue de notre Poste étoit donc de 2430 toises, ou d'une bonne lieue; c'est-à-dire, pour donner une idée sensible de cette prodigieuse élévation, que si la pente du terrein étoit distribuée en marches d'un demi pié chacune, il y auroit 29160 marches à monter depuis la Mer jusqu'au sommet du Pichincha. Dom Antoine d'Ulloa, en montant avec nous, tomba en foiblesse, & fut obligé de se faire porter dans une Grotte voisine, où il passa la nuit.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1737.

Hauteur du Pichincha.

Notre Habitation étoit une Hute, dont le faîte, soutenu par deux fourchons, avoit un peu plus de six piés de hauteur. Quelques perches, inclinées à droite & à gauche, & dont une des extrêmités portoit à terre, tandis que l'autre étoit appuïée sur le comble, composoient la charpente du toît, & servoit en même-tems de murailles. Le tout étoit couvert d'une espece de jonc délié, qui croît sur la plûpart des Montagnes du Païs. Tel fut notre premier Observatoire & notre premiere Habitation sur le Pichincha. Comme je prévoïois les difficultés de la construction, toute simple qu'elle devoit être, je m'y étois pris de longue main: mais je ne m'attendois pas que cinq mois après avoir païé les matériaux & la main d'œuvre, je ne trouverois encore rien de commencé, & que je me verrois obligé de contraindre judiciairement les gens avec qui j'avois fait le marché. Notre Baraque occupoit toute la largeur de l'espace qu'on avoit pû lui ménager, en applanissant une crête sabloneuse qui se terminoit à mon signal: le terrein étoit si escarpé, de part & d'autre, qu'à peine avoit-on pû conserver un étroit sentier d'un seul côté, pour passer derriere notre Case. Sans entrer dans le détail des incommodités que nous éprouvâmes dans ce Poste, je me contenterai de faire les Remarques suivantes:

Campemens des Académiciens sur cette Montagne.

Notre toît, presque toutes les nuits, étoit enseveli sous les néges. Nous y ressentîmes un froid extrême; nous le jugions même plus grand par ses effets, qu'il ne nous étoit indiqué par un Thermometre de M. de Réaumur, que j'avois porté, & que je ne manquai pas de consulter tous les jours, matin & soir. Je ne le vis jamais, au lever du Soleil, descendre tout-à-fait jusqu'à cinq degrés au-dessous du terme de la glace: il est vrai qu'il étoit à l'abri de la nége & du vent, & adossé à notre Cabane; que celle-ci étoit continuellement échauffée par la présence de quatre, quelquefois de cinq ou six personnes, & que nous y avions des brasiers allumés. Rarement cette partie du sommet du Pichincha, plus orientale que la bouche du Volcan, est tout-à-fait dépouillée de nége: aussi sa hauteur est-elle, à très peu près, celle où la nége ne fond jamais dans les autres Montagnes plus élevées; ce qui rend leurs sommets inaccessibles. Personne, que je sache, n'avoit vû avant nous le Mercure, dans le Barometre, au-dessous de 16 pouces, c'est-à-dire douze pouces plus bas qu'au niveau de la Mer; ensorte que l'air que nous respirions étoit dilaté, près de moitié, plus que n'est celui de France quand le Barometre y monte à 29 pouces. Cependant je ne ressentis, en mon particulier, aucune difficulté de respiration. Quant aux affections scorbutiques, dont M. Bouguer fait mention, & qui désignent apparemment la disposition prochaine à saigner des gencives, dont je fus alors incommodé, je ne crois pas devoir

Observations pour la figure de la Terre.

Journal de M. de la Condamine.

1737.

l'attribuer au froid du Pichincha, n'aïant rien éprouvé de pareil en d'autres Postes aussi élevés, & le même accident m'aïant repris, cinq ans après, au Cotchesqui, dont le climat est tempéré.

J'avois porté une Pendule, & fait faire les piliers qui soutenoient la Case, surtout celui du fond, assez solides pour y suspendre cette Horloge. Nous parvînmes à la regler, & par son moïen à faire l'expérience du Pendule simple, à la plus grande hauteur où jamais elle eut été faite. Nous passâmes en ce lieu trois semaines, sans pouvoir achever d'y prendre nos angles, parcequ'un signal, qu'on avoit voulu porter trop loin du côté du Sud, ne put être apperçu, & qu'il arriva quelques accidens à d'autres.

Ils reçoivent une visite sur le sommet du Pichincha.

La Montagne de Pichincha, comme la plûpart de celles dont l'accès est fort difficile, passe, dans le Païs, pour être riche en Mines d'or; & de plus, suivant une tradition fort accréditée, les Indiens, Sujets d'Atahualipa, Roi de Quito au tems de la Conquête, y enfouïrent une grande partie des trésors, qu'ils apportoient de toutes parts, pour la rançon de leur Maître, lorsqu'ils apprirent sa fin tragique. Pendant que nous étions campés dans ce lieu, deux Particuliers de Quito, de la connoissance de Don Antoine d'Ulloa, qui partageoit notre travail, eurent la curiosité, peut-être au nom de toute la Ville, de savoir ce que nous faisions si longtems dans la moïenne Région de l'air. Leurs Mules les conduisirent au pié du Rocher, où nous avions élu notre domicile : mais il leur restoit à franchir deux cens toises de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvoit monter qu'en s'aidant des piés & des mains, & même, en quelques endroits, qu'avec danger. Une partie du chemin étoit un sable mouvant, qui s'ébouloit sous les piés, & où l'on reculoit souvent au lieu d'avancer. Heureusement pour eux, il ne faisoit, ni pluie, ni brouillard. Cependant nous les vîmes plusieurs fois abandonner la partie. Enfin, à l'envi l'un de l'autre, aidés par nos Indiens, ils firent de nouveaux efforts, & parvinrent à notre poste, après avoir mis plus de deux heures à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement ; nous leur fîmes part de toutes nos richesses. Ils nous trouverent mieux pourvus de nége que d'eau. On fit grand feu pour les faire boire à la glace. Ils passerent avec nous une partie de la journée, & reprirent au soir le chemin de Quito, où nous avons depuis conservé la réputation d'Hommes fort extraordinaires (43).

(43) Dom Antoine d'Ulloa raconte diverses avantures de la même espece. Un jour, trois ou quatre Indiens, qui avoient perdu leur Ane, s'adresserent aux Mathématiciens d'Europe, & leur demanderent à genoux de le leur faire retrouver, parceque rien ne leur étant caché, ils devoient savoir ce qu'il étoit devenu. Tom. I, L. 5. chap. 2. Une autre fois, près du Village de Cañar, tandis qu'ils étoient sur la Montagne de Bueron, Dom Antoine rencontra un Gentilhomme de Cuença, qui le trouvant dans un équipage rustique, tel que celui du plus bas Peuple, & le seul néanmoins qu'ils pussent porter dans leur travail, le prit pour un de leurs Domestiques, & lui fit diverses questions, par lesquelles il paroissoit persuadé que leur motif, pour mener une vie si dure, ne pouvoit être de vérifier la figure de la Terre, & qu'ils cherchoient à découvrir des Mines. Tous les raisonnemens de M. d'Ulloa ne purent lui ôter l'opinion que les Mathématiciens, avec le secours des Sciences magiques qu'ils possedoient, étoient fort propres à cette découverte, & qu'ils y avoient déja réussi. *Ibidem.*

Observations pour la Figure de la Terre.

Journal de M. de la Condamine. 1737.

Tandis que nous obſervions à Pichincha, M. Godin & Dom George Juan étoient à huit lieues de nous, ſur une Montagne moins haute, nommée *Pamba-Marca*. Nous pouvions nous voir diſtinctement, avec de longues Lunettes, & même avec celles de nos Quarts-de-cercle : mais il falloit deux jours au moins à un Exprès, pour porter une lettre d'un poſte à l'autre. M. Godin eſſaïa vainement de faire, au Pamba-Marca, l'expérience du ſon ; il ne put entendre le bruit d'un canon de neuf livres de balle, qu'il avoit fait placer ſur une petite Montagne voiſine de Quito, dont il étoit éloigné de 19000 toiſes.

Station ſur le Pamba-Marca.

La ſanté de M. Bouguer étoit altérée. Il avoit beſoin de repos. Nous deſcendîmes le 6 de Septembre à Quito, où M. Godin ſe rendit auſſi. Nous y obſervâmes tous enſemble l'Eclipſe du 8 du même mois. Avant que de retourner à notre premiere tâche du Pichincha, j'allai faire une courſe à quelques lieues au Sud-Eſt de Quito, pour chercher un endroit propre à placer un ſignal qui devoit être apperçu de fort loin. Je réuſſis à le rendre viſible, en le faiſant blanchir de chaux. Ce lieu ſe nomme *Changailli*; & ce ſignal eſt le ſeul, hors ceux qui ont terminé nos baſes, qui ait été placé en raſe campagne.

Signal du Changailli.

Le 12 Septembre, en revenant de reconnoître le terrein ſur le Volcan nommé *Sinchoulagoa*, je fus ſurpris, en pleine campagne, d'un violent orage, mêlé de tonnerre & d'éclairs, accompagné d'une grêle, la plus groſſe que j'aie vue de ma vie. On juge bien que je n'eus pas la commodité d'en meſurer le diametre; je n'étois occupé qu'à trouver le moïen de garantir ma tête : un grand chapeau à l'Eſpagnole n'eut pas ſuffi, ſans un mouchoir que je mis deſſous, pour amortir l'impreſſion des coups que je recevois. Les grains, dont pluſieurs approchoient de la groſſeur d'une noix, me cauſoient de la douleur à travers des gants fort épais. J'avois le vent en face, & la vîteſſe de ma Mule augmentoit la force du choc. Je fus obligé, pluſieurs fois, de tourner bride : l'inſtinct de cet Animal le portoit à préſenter le dos au vent, & à ſuivre ſa direction, comme un Vaiſſeau fuit vent arriere, en cédant à l'orage.

Nous remontâmes, quelques jours après, ſur le Pichincha, M. Bouguer & moi; non à notre premier poſte, mais à un autre beaucoup moins élevé, d'où l'on voïoit Quito, que nous liâmes à nos triangles. Le mauvais tems y rendit inutile notre troiſieme tentative, pour obſerver l'Equinoxe par la méthode de M. Bouguer. Rebuté des incommodités de notre ancien ſignal du Pichincha, nous en plaçâmes un autre dans un endroit plus commode, 210 toiſes plus bas que le premier. Ce fut là que nous reçûmes, le 13 de Septembre, la premiere nouvelle des ordres du Roi, par leſquels nous étions diſpenſés de la meſure de l'Equateur, qui juſqu'alors avoit fait partie de notre Projet, ainſi que celle du Méridien (44).

Seconde Station au Pichincha.

Le changement du ſignal de Pichincha nous obligeoit à reprendre de nouveaux Angles. Les difficultés que nous rencontrâmes à placer ſur la Montagne de *Cota-Catché*, vers le Nord, un ſignal, qui devint inutile,

Deſcription du Vallon de Quito.

(44) Voïez le Journal même de M. de la Condamine, pour les explications qu'on peut déſirer là-deſſus.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1737.

durerent presque tout le mois d'Octobre. Il en nâquit d'autres, que le cours du tems multiplia... (45). On ne peut les concevoir, sans connoître la nature du Païs de Quito. Ce terrein, peuplé & cultivé dans son étendue, est un Vallon situé entre deux chaînes paralleles de hautes Montagnes, qui font partie de la Cordilliere. Leurs cimes se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes d'une nége aussi ancienne que le Monde. De plusieurs de ces sommets, en partie écroulés, on voit sortir encore des tourbillons de fumée & de flamme, du sein même de la nége. Tels sont les sommets tronqués du Coto Paxi, du Tonguragua, & du Sangai. La plûpart des autres ont été des Volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront. L'Histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique; mais les pierres ponces, les matieres calcinées qui les parsement, & les traces visibles de la flamme, sont des témoignages authentiques de leur embrasement. Quant à leur prodigieuse élevation, ce n'est pas sans raison qu'un Auteur Espagnol avance que les Montagnes d'Amérique sont, à l'égard de celles de l'Europe, ce que sont les clochers de nos Villes, comparés aux Maisons ordinaires.

Hauteur du Sol de la Province de Quito.

La hauteur moïenne du Vallon, où sont situées les Villes de Quito, Cuença, Riobamba, Latacunga, la Ville d'Ibarra, & quantité de Bourgades & de Villages, est de quinze à seize cens toises au-dessus de la Mer; c'est-à-dire qu'elle excede celle des plus hautes Montagnes des Pirenées; & ce sol sert de base à des Montagnes plus d'une fois aussi élevées. Le *Cayamburo*, situé sous l'Equateur même, l'*Antisona*, qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de 3000 toises, à compter du niveau de la Mer; & le Chimborazo, haut de 3220 toises, surpasse de plus d'un tiers le Pic de Tenerife, la plus haute Montagne de l'ancien Hemisphere. La seule partie du Chimborazo, toujours couverte de nége, a 800 toises de hauteur perpendiculaire. Le Pichincha & le Coraçon, sur le sommet desquels nous avons porté des Barometres, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La nége permanente a rendu jusqu'ici les plus hauts sommets inaccessibles. Depuis ce terme, qui est celui ou la nége ne fond plus, même dans la Zone torride, on ne voit guéres, en descendant jusqu'à 100 ou 150 toises, que des rochers nus, ou des sables arides (46). Plus bas, on commence à voir quelques mousses, qui tapissent les rochers; diverses especes de bruïeres, qui, bien que vertes & mouillées, font un feu clair & nous ont été souvent d'un grand secours; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites Plantes radiées & étoilées, dont les Pétales sont semblables aux feuilles de l'If, & quelques autres Plantes. Dans tout cet espace, la nége n'est que passagere; mais elle s'y conserve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus bas encore, & dans une autre Zone d'environ 300 toises de hauteur, le terrein est communément couvert d'une sorte de *Gramen* délié, qui s'é-

Hauteur de la nége permanente

Climats divers par étages.

(45) Ces trois points marquent qu'on ne suit pas l'Auteur de ligne en ligne.

(46) Voïez, ci-dessus, la Description des Cordillieres.

leve jusqu'à un pié & demi ou deux piés, & qui se nomme *Uchuc* en Langue Péruvienne. Cette espece de foin ou de paille, comme on la nomme dans le Païs, est le caractere propre qui distingue les Montagnes que les Espagnols nomment *Paramos* (47). Enfin, descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au-dessus du niveau de la Mer, j'ai vu néger quelquefois, & d'autrefois pleuvoir. On sent bien que la diverse nature du sol, sa differente exposition, les vents, la saison, & plusieurs circonstances physiques, doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'assigner à ces différens étages.

Observations pour la Figure de la Terre.

Journal de M. de la Condamine. 1737.

Si l'on continue de descendre après le terme qu'on vient d'indiquer, il se trouve des Arbustes: & plus bas, on ne rencontre plus que des Bois, dans les terreins non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de Montagnes entre lesquelles serpente le Vallon qui fait la partie habitée & cultivée de la Province de Quito. Au-dehors, de part & d'autre de la Cordilliere, tout est couvert de vastes Forêts, qui s'étendent vers l'Ouest jusqu'à la Mer du Sud, à quarante lieues de distance; & vers l'Est, dans tout l'intérieur d'un Continent de sept à huit cens lieues, le long de la Riviere des Amazones, jusqu'à la Guiane & au Bresil.

Degrés de chaleur.

La hauteur du sol de Quito, est celle où la température de l'air est la plus agréable. Le Thermometre y marque communément 14 à 15 degrés au-dessus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours du Printems, & ne varie que fort peu. En montant, ou descendant, on est sûr de faire descendre ou monter le Thermometre, & de rencontrer successivement la température de tous les divers climats, depuis cinq degrés au-dessous de la Congélation, ou plus, jusqu'à vingt-huit ou vingt-neuf au-dessus. Quant au Barometre, sa hauteur moïenne, à Quito, est de vingt pouces une ligne, & ses plus grandes variations ne vont point à une ligne & demie. Elles sont ordinairement d'une ligne & $\frac{1}{4}$ par jour, & se font assez régulierement à des heures réglées.

Situation des Signaux.

Les deux chaînes de Montagnes, qui bordent le Vallon de Quito, s'étendent à-peu-près du Nord au Sud. Cette situation étoit favorable pour la mesure de la Méridienne; elle offroit alternativement, sur l'une & l'autre Chaîne, des points d'appui pour terminer les triangles. La plus grande difficulté consistoit à choisir les lieux commodes pour y placer des signaux. Les Pointes les plus élevées étoient ensévelies, les unes sous la nége, les autres souvent plongées dans des nuages qui en déroboient la vue. Plus bas, les signaux, vûs de loin, se projectoient sur le terrein, & devenoient très difficiles à reconnoître de loin. D'ailleurs, non-seulement il n'y avoit point de chemin tracé, qui conduisît d'un signal à l'autre; mais il falloit souvent traverser, par de longs détours, des ravines formées par les torrens de pluie & de nége fondue, creusées quelquefois de 60 ou 80 toises de profondeur. On conçoit les difficultés & la lenteur de la marche, quand il falloit transporter, d'une station à l'autre, des Quarts-de-cercle de deux ou trois piés de raion, avec tout ce qui étoit nécessaire pour s'établir dans des lieux d'un accès difficile, & quelquefois y séjour-

Difficultés locales.

(47) Voïez, ci-dessus, l'article des Cordillieres.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1738.

ner des mois entiers. Souvent les Guides Indiens prenoient la fuite en chemin, ou sur le sommet de la Montagne où l'on étoit campé; & plusieurs jours se passoient, avant qu'ils pussent être remplacés. L'autorité des Gouverneurs Espagnols, celle des Curés & des Caciques, enfin un salaire double, triple, quadruple, ne suffisoient pas pour faire trouver des Guides, des Muletiers & des Portefaix, ni même pour retenir ceux qui s'étoient offerts volontairement.

Signaux enlevés.

Un des obstacles les plus rebutans étoit la chûte fréquente, & l'enlevement des signaux qui terminoient les triangles. En France, les Clochers, les Moulins, les Tours, les Châteaux, les Arbres isolés & placés dans un lieu remarquable, offrent aux Observateurs une infinité de points, dont ils ont le choix; mais, dans un Païs si différent de l'Europe, & sans aucun point précis, on étoit obligé de créer, en quelque sorte, des objects distincts pour former les triangles. D'abord on posa des Pyramides, de trois ou quatre longues tiges d'une espece d'Aloës, dont le bois étoit fort leger, & cependant d'une assez grande résistance. On faisoit garnir, de paille ou de natte, la partie supérieure de ces Pyramides; quelquefois d'une toile de Coton fort claire, qui se fabrique dans le Païs; & d'autres fois, d'une couche de chaux. Au-dessous de cette espece de Pavillon, on laissoit assez d'espace pour placer & manier un Quart-de-cercle. Mais après plusieurs jours, & quelquefois plusieurs semaines, de pluies & de brouillards, lorsque l'horizon s'éclaircissoit, & que les sommets des Montagnes, se montrant à découvert, sembloient inciter à prendre les Angles, souvent, à l'instant même où l'on étoit prêt de recueillir le fruit d'une longue attente, on avoit le déplaisir de voir disparoître les signaux, tantôt enlevés par les ouragans, & tantôt volés. Des Pâtres Indiens s'emparoient des perches, des cordes, des picquets, &c. dont le transport avoit coûté beaucoup de tems & de peine. Il se passoit quelquefois huit & quinze jours, avant que le dommage pût être réparé. Ensuite il falloit attendre des semaines entieres, dans la nége & dans les frimats, un autre moment favorable pour les opérations. Le seul signal du Pamba-Marca fut réparé jusqu'à sept fois.

Construction des premiers Signaux

Les Tentes des Académiciens substituées aux Signaux.

Vers le commencement de cette année (1738), M. Godin imagina le premier un expédient simple & commode, pour rendre, tout-à-la-fois, les signaux faciles à construire & très aisés à distinguer dans l'éloignement: ce fut de prendre, pour signaux, les Tentes mêmes, ou d'autres, semblables à celles où l'on campoit. Chaque Académicien avoit une grande Tente, garnie de sa Marquise, & les Mathématiciens Espagnols avoient aussi les leurs. On avoit d'ailleurs trois Canonieres. MM. Verguin & des Odonnais précedoient, & faisoient placer celles-ci alternativement, sur les deux chaînes de la Cordilliere, aux points désignés, conformément au projet des triangles. Ils laissoient un Indien pour les garder. On étoit dans la saison des pluies. Ce tems avoit été emploïé, l'année précedente, à reconnoître le terrein de la Méridienne; &, suivant le conseil des gens mêmes du Païs, on ne pouvoit penser alors à monter sur les Montagnes: mais on avoit appris, par l'expérience, que dans la Province de Quito les beaux jours étoient seulement plus rares pendant la saison qu'on y nomme

Ce qu'on nomme Eté & Hiver à Quito.

l'Hiver, depuis Novembre jusqu'en Mai ; & que dans le reste de l'année, qui porte le nom d'Eté, il ne laissoit pas de pleuvoir quelquefois plusieurs jours de suite. Lorsqu'on s'en fut apperçu, toutes les Saisons furent égales, & la diversité des tems n'interrompit plus le cours des opérations.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1738.

On avoit été retenu, tout le mois de Janvier & la moitié de Février, aux premiers signaux des environs de la base, & à ceux du Pamba-marca, du Tanlagoa & du Changailli. Le Coto-Paxi & le Coraçon de Barnuevo devinrent ensuite le champ des opérations. Mêmes embarras & mêmes souffrances (48). Le 9 d'Août, MM. Bouguer & de la Condamine, toujours accompagnés de Dom Antoine d'Ulloa, acheverent de prendre leurs angles au Coraçon, après avoir passé vingt-huit jours sur cette Montagne. Dans le reste du mois, ils finirent ceux du Papaourcou, du Pouca-Ouaïcou & du Milin. Le 16, les deux Académiciens François, étant partis seuls de la Ferme d'*Ilitiou*, après avoir fait prendre le devant à tout leur bagage, jugerent que le Porteur de la Tente, sous laquelle ils devoient camper, ne pourroit arriver avant la nuit au signal. Ils chercherent vainement une Grotte. La nuit les surprit en plein champ, au pié de la Montagne, & dans une lande très froide, où la nécessité les contraignit d'attendre le jour. Leurs selles leur servirent de chevet ; le manteau de M. Bouguer, de matelas & de couverture ; une cappe de taffetas ciré, dont M. de la Condamine s'étoit heureusement pourvu, devint un Pavillon, soutenue sur leurs couteaux de chasse, & leur fournit un abri contre le verglas, qui tomba toute la nuit. Au jour, ils se trouverent enveloppés d'un brouillard si épais, qu'ils se perdirent en cherchant leurs Mules. M. Bouguer ne put même rejoindre la sienne. A peine, à dix heures & demie, le tems étoit-il assez éclairé pour voir à se conduire. Dans la station du Contour Palti, sur le Chimborazo, ils eurent à redouter les éboulemens des grosses masses de nége, incorporée & durcie avec le sable, qu'ils avoient prises d'abord pour des Bancs de rochers ; elles se détachoient du sommet de la Montagne, & se précipitoient dans les profondes crevasses, entre deux desquelles leur Tente étoit placée. Ils étoient souvent réveillés par ce bruit, que les Echos redoubloient, & qui sembloit encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils passerent quarante jours, M. de la Condamine, logé dans la Tente même qui servoit de signal, avoit, pendant la nuit, le terrible spectacle du Volcan de Sangaï : tout un côté de la Montagne paroissoit en feu, comme la bouche même du Volcan ; il en découloit un torrent de souffre & de bitume enflammés, qui s'est creusé un lit au milieu de la nége, dont le foïer ardent du sommet est sans cesse couronné. Ce torrent porte ses flots dans la Riviere d'Upano, où il fait mourir le poisson à une grande dis-

Nuit fâcheuse.

(48) M. de la Condamine étant retourné seul au Cotopaxi, pour y faire une nouvelle tentative, se vit réduit, par la fuite de ses Indiens, & par l'absence d'un Domestique, à passer deux jours sans feu, sous une Tente couverte de nége, & dans l'impossibilité de convertir cette nége en eau pour ses besoins. Il se trouva privé de lumiere, souffrant le froid & la soif. Au premier raïon de Soleil, l'Oculaire d'une Lunette, dont il se fit un verre ardent, le tira de cette situation. p. 55

tance; le bruit du Volcan se fait entendre à Guayaquil, qui en est éloigné de plus de quarante lieues en droite ligne.

Observations pour la figure de la Terre.

Journal de M. de la Condamine. 1738.

Sur une des pointes de l'Assuay, qu'on nomme Sinaçahouan, & qui n'est inférieure au Pichincha que de 90 toises, le tems se trouva clair & serein, le 27 d'Avril, à l'arrivée de M. de la Condamine. Il y découvroit un très bel horison, précisément entre deux chaînes de la Cordilliere, qui fuioient à perte de vue au Nord & au Sud. Le Coto-paxi s'y faisoit distinguer à cinquante lieues de distance. Les Montagnes intermédiaires, & surtout les Vallons voisins, s'offroient à vol d'Oiseau comme sur une Carte topographique. Insensiblement, la Plaine se couvrit d'une vapeur legere. On n'apperçut plus les objets qu'à travers un voile transparent, qui ne laissoit paroître distinctement que les plus hauts sommets des Montagnes. Bientôt M. de la Condamine, seul alors, fut enveloppé de nuages, & ses instrumens lui devinrent inutiles. Il passa tout le jour & la nuit suivante sous une Tente, sans murs. Le 28, M. Bouguer l'aïant rejoint avec M. d'Ulloa, la Tente fut placée quelques toises plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très froid, qui souffle toujours sur ce Paramo. Précaution inutile : la nuit du 29 au 30, vers les deux heures du matin, il s'éleva un orage, mêlé de grêle, de nége & de tonnerre. Les trois Associés furent réveillés par un bruit affreux. La plûpart des piquets étoient arrachés. Les quartiers de roches, qui avoient servi à les assurer, rouloient les uns sur les autres. Les murailles de la Tente, déchirées & roides de verglas, ainsi que les attaches rompues, & agitées d'un vent furieux, battoient contre les mâts & la traverse, & menaçoient les trois Mathématiciens de les couvrir de leurs débris. Ils se leverent avec précipitation. Nul secours de la part de leur cortége d'Indiens, qui étoit demeuré dans une grotte assez éloignée. Enfin, à la lueur des éclairs, ils réussirent à prévenir le mal le plus pressant, qui étoit la chûte de la Tente, où le vent & la nége pénétroient de toutes parts. Le lendemain, ils en firent dresser une autre, plus bas & plus à l'abri : mais les nuits suivantes n'en furent pas plus tranquilles. Trois Tentes, montées successivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer, sur un terrein de sable & de roche, eurent toutes le même sort. Les Indiens, las de racler & de secouer la nége, dont elles se couvroient continuellement, prirent tous la fuite, les uns après les autres. Les Chevaux & les Mules, qu'on laissoit aller, suivant l'usage du Païs, pour chercher leur pâture, se retirerent par instinct dans le fond des ravines. Un Cheval fut trouvé noïé dans un Torrent, où le vent l'avoit sans doute précipité. M. Godin & Dom George Juan, qui observoient d'un autre côté sur la même Montagne, ne souffrirent gueres moins, quoique campés dans un lieu plus bas. Cependant on acheva, le 7 de Mai, de prendre tous les angles, dans cette pénible station, & l'on se rendit le même jour à Cañar, gros Bourg peuplé d'Espagnols, à cinq lieues au Sud de l'Assuay. En voïant de loin les nuages, les tonnerres & les éclairs, qui avoient duré plusieurs jours, & la nége, qui étoit tombée sans relâche sur la cime de la Montagne, les Habitans du Canton avoient jugé que tous les Mathématiciens y avoient péri. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'on en avoit fait courir le bruit; & dans

Autres disgraces, au Sinaçahouan.

On croit les Mathématiciens abimés.

& dans cette occasion, on fit pour eux des prieres publiques à Cañar (49).

Observations pour la figure de la Terre.

Mais souvenons-nous que l'objet de cet article n'est pas de les suivre dans toutes leurs stations, & qu'il suffit d'avoir représenté une partie des obstacles qu'ils eurent presque sans cesse à combattre. On a déja dit que depuis le commencement d'Août 1737, jusqu'à la fin de Juillet 1739, la Compagnie de MM. Bouguer & de la Condamine habita sur trente-cinq différentes Montagnes, & celle de M. Godin sur trente-deux.

Après avoir fini les principales opérations, M. de la Condamine joignit à divers soins, celui de la construction des Pyramides. Ce point, sur lequel on a fait remarquer que les deux Officiers Espagnols passent fort legerement dans leur Relation, semble mériter plus d'étendue, & va faire le sujet d'un recit fort intéressant.

Histoire des Pyramides de Quito.

Dès l'année 1735, avant le départ des Académiciens, Monsieur de la Condamine avoit proposé de fixer les deux termes de la base fondamentale des opérations qu'ils alloient faire au Pérou, par deux Monumens durables, tels que deux Colomnes, Obelisques, ou Pyramides, dont l'usage seroit expliqué par une Inscription. Ce projet fut approuvé de l'Académie des Sciences. Celle des Belles-Lettres rédigea l'Inscription (50). On eut pour but de n'y rien insérer qui pût déplaire à la Nation Espagnole, ou blesser les droits légitimes du Souverain, dans les Etats & sous la protection duquel on avoit choisi le champ du travail. Nous la don-

(49) *Ibid.* pp. 81 & précéd.

(50) M. de la Condamine en avoit donné la premiere esquisse, qui avoit été présentée à cette Académie par M. le Cardinal de Polignac. M. le Marquis Maffei, qui se trouvoit alors à Paris, composa un Sonnet Italien, pour la Colomne, qu'il supposoit qu'on éleveroit au point de l'intersection de l'Equateur & du Méridien : mais, outre que cette Colomne n'a pas eu d'existence, on ne vouloit rien de fastueux & de poétique. M. de la Condamine n'a pas laissé de publier le Sonnet, comme un témoignage glorieux de si bonne part. Il en donne aussi la traduction en Latin, en Espagnol & en François. On en verra volontiers l'Original :

O Peregrin, quì al tuo vagar pon freno;
E mira, e apprendi, e tanta sorte afferra.
Quì il gran cerchio, che in due parte la Terra;
Incrocia l'altro che i dui Poli ha in seno.

Saggi, per divisarne i gradi à pieno,
Venner', senza temer mar, venti o guerra,
Fin dal bel regno, cui d'intorno serra
L'un mar e l'altro, Alpi, Pirene e il Reno.

Per che Alessandro e Ciro esaltar tanto!
Desolando acquistar' con straggi orrende
Poca parte del Mondo, e piccol vanto.

E fa ben più, chi ne discuopre e intende
Forma, estesa, e misura; & tutto quanto
Colla mente il possiede, e lo comprende.

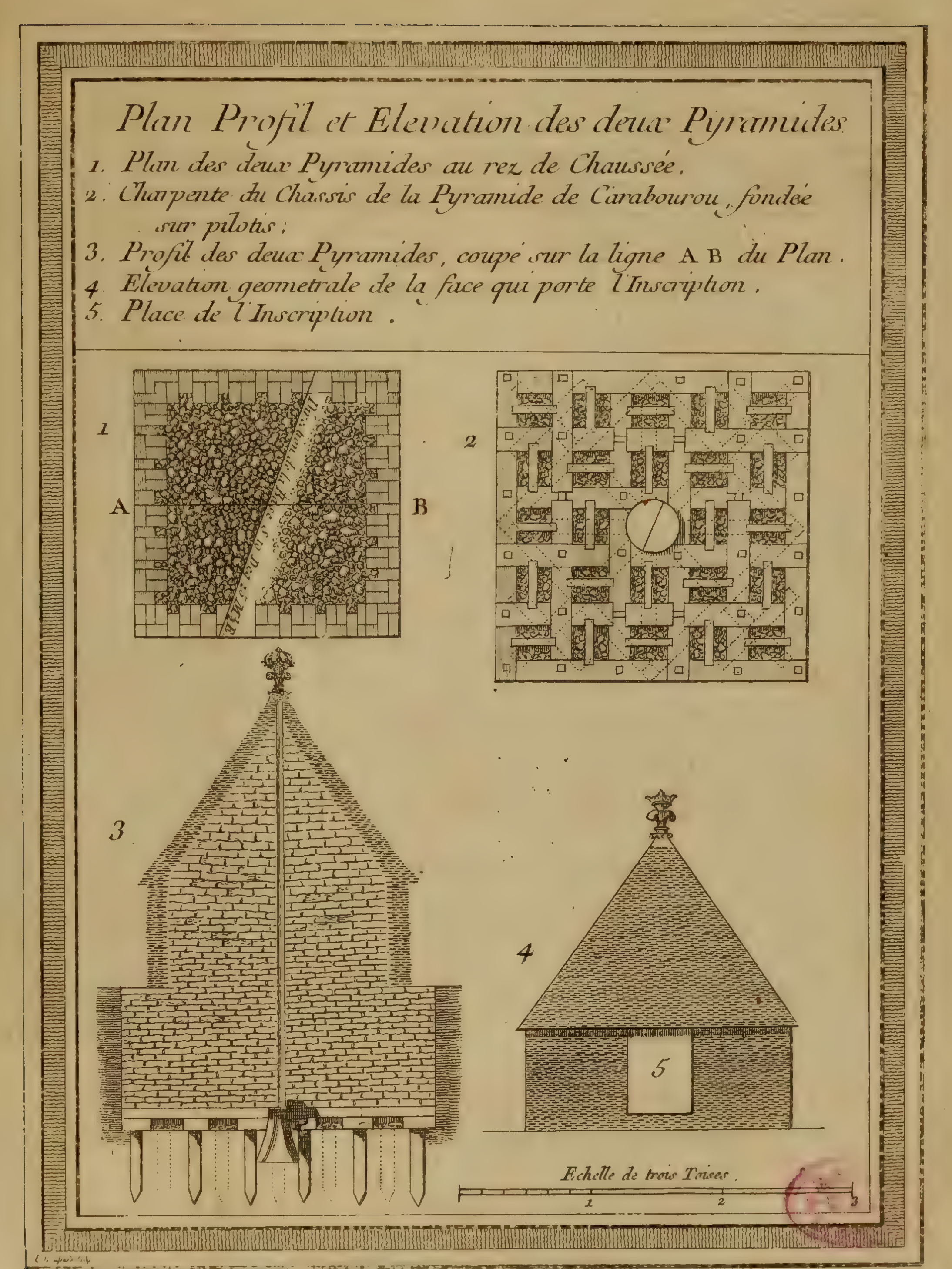
OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

nons ici (50) telle qu'elle fût d'abord gravée ; c'est-à-dire avec quelques changemens, relatifs à des circonstances qu'on n'avoit pû prévoir. Les Académiciens partirent : ils exécuterent glorieusement leur entreprise ; & M. de la Condamine prit, avec le consentement de ses Associés, la commission d'élever le Monument, dans la Plaine d'Yaruqui, où l'on a vu que la base avoit été mesurée.

Son premier soin, lorsqu'il vit cette mesure achevée, fut de constater invariablement les deux termes. Dans cette vue, il fit transporter à chaque extrémité une meule de Moulin. Il fit creuser le sol, & enterrer les meules ; de sorte que les deux Jallons, qui terminoient la distance mesurée, occupoient les centres vuides de ces pierres. On n'eut pas besoin, dit-il, de méditer beaucoup sur la matiere & la forme qui convenoient le mieux à un Monument simple & durable, propre à constater, sans équivoque, les deux termes de la base. Quant à la forme, la plus avantageuse étoit la pyramidale ; & la plus simple, de toutes les Pyramides, étoit un *Tetraedre* : mais comme il convenoit d'orienter l'Edifice par rapport aux Régions du Monde, il se détermina, par cette raison, à don-

(50) AUSPICIIS
PHILIPPI V, HISPANIAR. ET INDIAR. REGIS CATHOLICI,
PROMOVENTE REGIA SCIENTIAR. ACADEMIA PARIS.
FAVENTIBUS
EMIN. HERC. DE FLEURY, SACRÆ ROM. ECCL. CARDINALI,
SUPREMO [EUROPA PLAUDENTE] GALLIAR. ADMINISTRO,
CELS. JOAN. FRED. PHELIPEAUX, COM. DE MAUREPAS,
REGI FR. A REBUS MARITIMIS, &c. OMNIGENÆ ERUDITIONIS MŒCENATE ;
LUD. GODIN, PET. BOUGUER, CAR. MARIA DE LA CONDAMINE
EJUSDEM ACAD. SOCII,
LUD. XV, FRANCOR. REGIS CHRISTIANISSIMI, JUSSU ET MUNIFICENTIA
IN PERUVIAM MISSI,
AD METIENDOS IN ÆQUINOCTIALI PLAGA TERRESTRES GRADUS,
QUÒ VERA TELLURIS FIGURA CERTIUS INNOTESCERET :
(*Assistentibus, ex mandato Maj. Cath., Georgio Juan, & Antonio de Ulloa; Navis bellicæ vice-Præfectis*);
SOLO AD PERTICAM LIBELLAMQUE EXPLORATO
IN HAC YARUQUEENSI PLANITIE,
DISTANTIAM HORIZONTALEM INTRA HUJUS ET ALTERIUS OBELISCI AXES
6271 HEXAPEDARUM PARISS. PEDUM 4; POLL. 7.
EX QUA ELICIETUR BASIS I. TRIANGULI LATUS, OPERIS FUNDAMEN,
IN LINEA QUÆ EXCURRIT {A BOREA OCCIDENTEM / AB AUSTRO ORIENTEM} VERSUS GRAD. 19, MIN. 25 $\frac{1}{2}$
STATUERE.
ANN. CHRISTI M.DCCXXXVI. M. NOVEMBRI.
META {AUSTRALIS. / BOREALIS.


Plan Profil et Elevation des deux Pyramides
1. Plan des deux Pyramides au rez de Chaussée.
2. Charpente du Chassis de la Pyramide de Carabourou, fondée sur pilotis;
3. Profil des deux Pyramides, coupé sur la ligne A B du Plan.
4. Elevation geometrale de la face qui porte l'Inscription.
5. Place de l'Inscription.
1
2
A
B
3
4
5
Echelle de trois Toises.
1
2
3

ner quatre faces aux Pyramides, sans compter celle de leur base ; ce qui rendoit d'ailleurs la construction plus facile. L'Inscription, posée sur une face inclinée, eut présenté un aspect désagréable ; elle eut été moins aisée à lire, & trop exposée aux injures de l'air : il falloit donc un socle, ou pié d'estal, assez haut pour porter l'Inscription. Quant à la matiere, il n'y avoit point à choisir ; la terre n'auroit point eu assez de solidité. Comme la càrriere de pierres de taille la plus voisine étoit au-delà Quito, à six ou sept lieues de distance, on n'eut pas d'autre parti à prendre que de tirer, des ravines les plus proches, des pierres dures & des quartiers de roche pour le massif intérieur de l'ouvrage ; sauf à le revêtir extérieurement de briques. Enfin, le tems, le lieu, les circonstances, demandoient que les Pyramides fussent à-peu-près telles, qu'elles sont ici représentées.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

M. de la Condamine fit marché pour les pierres. Elles ne pouvoient être transportées qu'à dos de Mulet, seule voiture que le Païs permette ; & cette seule opération demandoit plusieurs mois de travail. Il donna les ordres nécessaires pour faire mouler & cuire les briques sur le lieu même. Quoique les Bâtimens ordinaires, dans l'Amérique Espagnole, ne soient composés que de grosses masses de terre pêtrie, & séchée au Soleil, on ne laisse pas d'y faire aussi des Briques, à la maniere de l'Europe : le seul changement fut d'en faire le moule, d'une plus grande proportion, afin que ne pouvant servir à toute autre fabrique, on ne fut pas tenté de dégrader le Monument pour les prendre. La chaux fut apportée de Cayambé, à dix lieues de Quito, vers l'Orient, comme la meilleure du Païs.

L'aveu du Souverain, ou de ceux qui le représentent, étant nécessaire pour ériger un Monument public dans une Terre étrangere, M. de la Condamine jugea qu'il étoit tems de régler, avec ses Associés, les termes de l'Inscription, pour la communiquer à l'Audience Roïale de Quito, qui rend ses Arrêts au nom de Sa M. C., comme toutes les Cours Souveraines d'Espagne. Il la mit au net, de concert avec M. Bouguer, M. Godin étant alors éloigné de Quito ; & quoique les deux Officiers Espagnols n'eussent aucune obligation de partager le travail des Académiciens François, ni ceux-ci de les y admettre, il crut devoir leur offrir de les nommer dans l'Inscription. C'étoit un égard de pure politesse. Dom Antoine d'Ulloa, qui se trouvoit à Quito, y parut sensible, & s'en remit à Dom George Juan, son Ancien, qui étoit à Cuença, avec M. Godin. L'Inscription rédigée fut envoïée à Cuença ; mais Dom George n'en parut pas satisfait, & ne goûta pas même les tempéramments (51) qui lui furent proposés. Ce fut dans le même tems, qu'il fut appellé avec son Collégue, à Lima, par le Viceroi du Pérou.

(51) Il n'étoit pas content des termes dans lesquels il y étoit nommé : c'étoit, *Auxiliantibus Georgio Juan & Antonio de Ulloa, navis-bellicæ in Hispania vice-Præfectis.* Envain lui offrit-on de substituer à *auxiliantibus*, qui signifie *avec l'aide*, *concurrentibus* ou *cooperantibus*, qui exprimoient la participation d'un travail commun. On alla jusqu'à lui offrir de supprimer les noms propres des trois Académiciens François, pourvû qu'il fût marqué que la base avoit été mesurée par des Membres de l'Académie des Sciences de Paris, envoïés pour reconnoître la longueur des degrés terrestres : mais les choses s'étoient aigries, au point qu'on ne put rien obtenir. *Ibid.* p. 236.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

M. de la Condamine n'en présenta pas moins son Inscription & sa Requête, à l'Audience Roïale. Il obtint, par un Arrêt du 2 de Décembre 1740, la permission qu'il demandoit; avec défense à tous les Sujets de la Couronne d'Espagne, sous des peines afflictives, de causer le moindre dommage aux Pyramides & aux Inscriptions. Cette Piece fut envoïée aussitôt à Lima; & Dom Antoine répondit que son Collégue, après l'avoir lue, lui avoit dit que l'Audience Roïale accordant sa permission, il n'avoit plus de raisons pour s'opposer au Projet.

Les fondemens des Pyramides étoient posés: M. de la Condamine pressa vivement le reste de l'Edifice. Il eut à vaincre de nouveaux obstacles, de la part du terrein, qui, étant inégal & sablonneux, le força de recourir aux Pilotis; de celle des Ouvriers Indiens, également mal-à-droits & paresseux; & surtout, de la part de l'eau, dont la disette, pour éteindre la chaux & détremper le mortier, le mit dans la nécessité d'en faire amener, par un lit creusé en pente douce, jusqu'au siége du travail. Ces embarras regardoient la construction, & surtout celle de la Pyramide Boréale; mais ils augmenterent beaucoup, lorsqu'il fallut trouver des pierres propres aux Inscriptions, les tailler, les tirer de quatre cens piés de profondeur, les graver, & les transporter au lieu de leur destination. Celles, qu'il avoit déja reconnues, & sur lesquelles on comptoit, avoient été enlevées ou brisées par les crues d'eau. Il parcourut, dans un grand espace, les lits de tous les Torrens & de tous les ravins, pour trouver dequoi former deux Tables, de la grandeur qui convenoit à ses vues. Lorsqu'elles furent trouvées, il fit faire, à Quito, les instrumens nécessaires; &, quoique muni des ordres du Président, du Corrégidor, & des Alcaldes, il eut beaucoup de peine à rassembler des Tailleurs de pierre. A mesure qu'ils désertoient avec ses outils, il en renvoïoit d'autres à leur place. Un travail, pour lequel ils étoient païés à la journée, ne laissoit pas de leur paroître insupportable par sa lenteur. Aussi les pics les mieux acérés s'émoussoient-ils, ou se brisoient au premier coup. Il falloit continuellement les rapporter à Quito, pour les réparer. M. de la Condamine avoit un homme gagé, dont ces voïages étoient l'unique fonction.

Les pierres aïant été dégrossies, il fut question de les polir. On n'imagina point d'autre moïen, que de frotter, l'une sur l'autre, les faces destinées à recevoir l'Inscription. Elle venoit d'être arrêtée, entre les trois Académiciens. Il restoit à faire graver les lettres; opération qui avoit déja paru fort difficile à Quito, pour une autre Inscription, qui contenoit le résultat de toutes les observations, & la longueur du Pendule (52). Les

(52) On a représenté, dans la Relation du Voïage de M. de la Condamine pag. 490. toutes les difficultés de ce travail: mais c'est ici qu'on a renvoïé l'Inscription même. Un Monument, qui renferme tout l'objet du Voïage des Académiciens & le précis de toutes leurs observations, est trop curieux pour ne pas entrer dans cet article. En partant, il la laissa au P. Milanezio, Jésuite. Elle est aujourd'hui placée dans le College de Quito, sur la face extérieure du mur de l'Eglise, qui est la plus belle de la Ville, & bâtie sur le modele du Jesus à Rome. p. 173.

Observons, comme nous l'avons promis (pag. 616.), que, des mesures prises dans la Zone torride, & dans la Lapponie Suedoise, il est résulté, que la différence entre le degré du Pérou & celui de France est de plus de 400 toises; & celle entre le degré de France & celui de Lapponie,

OBSERVATIONIBUS
LUDOVICI GODIN, PETRI BOUGUER, CAROLI-MARIÆ DE LA CONDAMINE,
È REGIA PARISIENSI SCIENTIARUM ACADEMIA,
INVENTA SUNT QUITI;

LATITUDO HUJUSCE TEMPLI, AUSTRALIS GRAD. 0 MIN. 13, SEC. 18: LONGITUDO OCCIDENTALIS AB OBSERVATORIO REGIO, GRAD. 81, MIN. 22.

DECLINATIO ACUS MAGNETICÆ, A BOREA AD ORIENTEM, EXEUNTE ANNO 1736, GRAD. 8, MIN. 45: ANNO 1742, GR. 8, MIN. 20:
INCLINATIO EJUSDEM INFRA HORIZONTEM, PARTE BOREALI, CONCHÆ, ANNO 1739, GRAD. 12: QUITI, 1741, GRAD. 15.

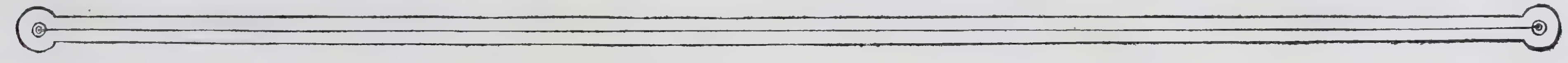
ALTITUDINES SUPRA LIBELLAM MARIS GEOMETRICE COLLECTÆ, IN HEXAPEDIS PARISIENSIBUS,
SPECTABILIORUM NIVE PERENNI HUJUS PROVINCIÆ MONTIUM, QUORUM PLERIQUE FLAMMAS EVOMUERUNT,
COTA-CACHE 2567, CAYAMBUR 3028, ANTI-SANA 3016, COTO-PAXI 2952, TONGURAGUA 2623, SANGAY ETIAM-NUNC ARDENTIS 2678, CHIMBORASO 3220, ILINISA 2717:
SOLI QUITENSIS IN FORO MAJORI 1462, CRUCIS IN PROXIMO PICHINCHA MONTIS VERTICE CONSPICUÆ 2042:
ACUTIORIS AC LAPIDEI CACUMINIS, NIVE PLERUMQUE OPERTI, 2432; UT ET NIVIS INFIMÆ PERMANENTIS IN MONTIBUS NIVOSIS.

MEDIA ELEVATIO MERCURII IN BAROMETRO SUSPENSI, IN ZONA TORRIDA, EAQUE PARUM VARIABILIS,
IN ORA MARITIMA, POLLICUM 28, LINEARUM 0: QUITI, POLL. 20, LIN. 0 $\frac{1}{4}$: IN PICHINCHA, AD CRUCEM, POLL. 17, LIN. 7; AD NIVEM, POLL. 16, LIN. 0.

SPIRITUS VINI, QUI IN THERMOMETRO REAUMURIANO, A PARTIBUS 1000, INCIPIENTE GELU, AD 1080 PARTES IN AQUA FERVENTE INTUMESCIT,
DILATATIO; QUITI, A PARTIBUS 1008, AD PARTES 1018: JUXTA MARE, A 1017, AD 1029: IN FASTIGIO PICHINCHA, A 995 AD 1012.

SONI VELOCITAS, UNIUS MINUTI SECUNDI INTERVALLO, HEXAPEDARUM 175.

PENDULI SIMPLICIS ÆQUINOCTIALIS, UNIUS MINUTI SECUNDI TEMPORIS MEDII, IN ALTITUDINE SOLI QUITENSIS, ARCHETYPUS



(MENSURÆ NATURALIS EXEMPLAR; UTINAM ET UNIVERSALIS!)
ÆQUALIS $\frac{1079}{10000}$ HEXAPEDÆ; SEU *PEDIBUS* 3, *POLLICIBUS* 0, *LINEIS* 6 $\frac{83}{100}$: MAJOR IN PROXIMO MARIS LITTORE $\frac{27}{100}$ LIN: MINOR IN APICE PICHINCHA $\frac{16}{100}$ LIN.

REFRACTIO ASTRONOMICA HORIZONTALIS SUB ÆQUATORE MEDIA: JUXTA MARE 27 MIN; AD NIVEM IN CHIMBORASO 19′ 51″; EX QUA ET ALIIS OBSERVATIS, QUITI 22′ 50.″

LIMBORUM INFERIORUM SOLIS, IN TROPICIS DEC. 1736, ET JUNII 1737, DISTANTIA INSTRUMENTO DODECAPEDALI MENSURATA GRAD. 47, MIN. 28, SEC. 36:
EX QUA, POSITIS DIAMETRIS SOLIS, MIN. 32, SEC. 37 ET 31′ 33″; REFRACTIONE IN 66 GRAD. ALTITUDINIS 0′ 15″; PARALLAXI VERO 4″ 40‴,
ERUITUR OBLIQUITAS ECLYPTICÆ, CIRCA ÆQUINOCTIUM MARTII 1737, GRAD. 23, MIN. 28, SEC. 28.

STELLÆ TRIUM IN BALTHEO ORIONIS MEDIÆ (BAYERO ε) DECLINATIO AUSTRALIS, JULIO 1737, GRAD. 1, MIN. 23, SEC. 40.

EX ARCU GRADUUM PLUSQUAM TRIUM RE-IPSA DIMENSO, *GRADUS MERIDIANI SEU LATITUDINIS PRIMUS, AD LIBELLAM MARIS REDACTUS, HEXAP.* 56650.

QUORUM MEMORIAM,
AD PHYSICES, ASTRONOMIÆ, GEOGRAPHIÆ, NAUTICÆ INCREMENTA,
HOC MARMORE PARIETI TEMPLI COLLEGII MAXIMI QUITENSIS SOC. JESU AFFIXO, HUJUS ET POSTERI ÆVI UTILITATI V. D. C.
IPSISSIMI OBSERVATORES. ANNO CHRISTI M. DCCXLII.

La mesure déposée étoit exactement celle du Pendule simple qui battoit les Secondes à QUITO: la mesure ci-dessus, pour en représenter le quart, devroit avoir 9 pouces, 1 ligne, 7 dixiemes.

Traduction de l'Inſcription latine laiſſée à Quito par Meſſieurs de l'Académie des Sciences.

RÉSULTAT DES OBSERVATIONS FAITES DANS LA PROVINCE DE QUITO, PAR LOUIS GODIN, PIERRE BOUGUER, CHARLES-MARIE DE LA CONDAMINE, DE L'ACADÉMIE ROIALE DES SCIENCES DE PARIS.

Latitude de cette Egliſe, de 0 deg. 13 min. 18 ſecond. vers le Sud : Longitude de 81 deg. 22 min. à l'Oueſt de l'Obſervatoire roïal (de Paris).

Déclinaiſon de l'Aiguille aimantée, de 8 deg. 45 min. du Nord à l'Eſt, vers la fin de 1736 ; de 8 deg. 20 min. en 1742.
Inclinaiſon de ladite Aiguille, 12 deg. au-deſſous de l'Horiſon, du côté du Nord, à Cuenca, en 1739; de 15 deg. à Quito en 1741.

Hauteurs connues géométriquement, au-deſſus du niveau de la Mer, en toiſes de Paris,
Montagnes de la Province, les plus remarquables par la nége dont elles ſont couronnées, & dont la plûpart ont jetté des flammes;
ſavoir, Cotacaché 2567 toiſes, Cayambour 3028, Anti-Sana 3016, Coto-Paxi 2952, Tonguragoa 2623, Sangaï, Volcan actuel, 2678, Chimbo-raço 3220, Iliniça 2717:
Hauteur du Sol de Quito ſur la grande Place 1462, de la Croix placée ſur le ſommet de Pichincha, le plus voiſin de la Ville, 2042:
du ſommet pierreux & pointu, communément couvert de nége, 2432, au niveau du pié de la nége permanente ſur les Montagnes où elle ne fond point.

Hauteur moïenne du Mercure dans le Barometre, à peine variable dans la Zône torride,
ſur le bord de la Mer 28 pouces, lig. 0 : à Quito 20 pouces 0 lig. $\frac{1}{4}$: à la Croix de Pichincha 17 pouces 7 lig. ; au ſommet négeux, 16 pouces, 0 lig.

Hauteur de l'Eſprit de vin qui, dans le Thermometre de Reaumur, expoſé à la gelée, marque 1000 parties, & 1080 dans l'eau bouillante,
à Quito de 1008 à 1018 parties; au bord de la Mer de 1017 à 1029; au haut de Pichincha de 995 à 1012.

Vîteſſe du Son, en une ſeconde de temps, 175 toiſes.

Étalon du Pendule ſimple, dont les oſcillations durent une ſeconde de temps moïen ſous l'Equateur, à la hauteur du Sol de Quito.

(Modele d'une meſure naturelle, & plût-à-Dieu univerſelle !)
égal à $\frac{5079}{10000}$ d'une toiſe, ou à 3 pieds, 0 pouces, 6 $\frac{83}{100}$ lignes : plus long ſur la plage la plus voiſine de la Mer de $\frac{27}{100}$ ligne, plus court au haut du Pichincha de $\frac{16}{100}$ lign.

Réfractions aſtronomiques horiſontales moïennes ſous l'Equateur ; au bord de la Mer 27 min. : à Chimboraço, au pié de la nége, 19′ 51″: d'où par analogie & par comparaiſon à d'autres obſervations, 22′ 50″ à Quito.

Diſtance des deux limbes inférieurs du Soleil dans les Tropiques en Décembre 1736 & Juin 1737, obſervée avec un inſtrument de 12 piés : 47 deg. 28 min. 36 ſec.
de laquelle (en ſuppoſant les diametres ſolaires de 32′ 37″, & de 31′ 33″; la réfraction à 66 deg. de hauteur de 0′ 15″; la parallaxe de 4″ 40‴)
on déduira l'obliquité de l'Ecliptique, vers l'Equinoxe de Mars 1737, de 23 deg. 28′ 28″.

Déclinaiſon auſtrale en Juillet 1737 de l'Etoile du milieu des trois du Baudrier d'Orion (ε dans Bayer) 1 deg. 23′ 40″.

Longueur du premier degré de Latitude réduit au niveau de la Mer, tirée de la meſure réelle d'un arc de plus de trois degrés, 56650 toiſes.

Les Obſervateurs même, en incruſtant ce Marbre dans le gros mur de l'Egliſe du grand Collége de la Société de Jeſus, ont conſacré à l'utilité préſente & future
la mémoire des Obſervations précédentes,
tendantes au progrès de la Phyſique, de l'Aſtronomie, de la Géographie & de la Navigation.

M. DCCXLII.

deux pierres avoient été taillées, sculptées, polies, dans le fond même de la ravine où elles avoient été trouvées; l'Inscription y fut gravée aussi, à la réserve de ce qui regardoit les deux Officiers Espagnols, qui fut laissé en blanc. Ensuite les pierres furent enlevées avec un engin, fixé dans la Plaine, au bord d'une cavée de soixante toises de profondeur. Mais les cables étant de cuir, comme les cordes du Païs, une pluie abondante, qui retarda le travail, allongea tellement les torons, qu'ils se rompirent; & l'une des pierres, retombant au fond de la Ravine, y fut brisée en mille pieces. Ainsi les peines de six mois furent perdues en un instant. Heureusement, M. de Morainville trouva une autre pierre, & le dommage fut réparé.

Observations pour la Figure de la Terre.

Histoire des Pyramides de Quito.

Enfin les Pyramides étoient achevées, & M. de la Condamine attendoit que les pierres, qui portoient l'Inscription, fussent en place, pour en faire dresser un Procès verbal, auquel il vouloit joindre le dessein des Pyramides, avec une copie figurée de l'Inscription, & presenter le tout à l'Audience roïale; lorsque Dom George Juan & Dom Antoine d'Ulloa revinrent à Quito, & presenterent à ce même Tribunal, une Requête, par laquelle ils exposoient » que M. de la Condamine, de son autorité privée, sans l'aveu de M. Godin, l'Ancien des trois Académiciens, & sans » permission de l'Audience, avoit fait ériger deux Pyramides où il avoit » fait graver une Inscription *injurieuse à la Nation Espagnole, & personnellement à Sa Majesté Catholique*; que contre tout droit, il avoit omis » d'y faire mention d'eux, quoiqu'ils eussent été envoïés par leur Souverains, en qualité d'*Académiciens Espagnols*, & pour le même ouvrage » que les Académiciens François; qu'il avoit nommé, dans l'Inscription, » deux Ministres de France, sans parler de ceux d'Espagne; enfin que pour » couronnement des Pyramides, il avoit mis une Fleur-de-lis, *ce qui blessoit l'honneur de la Personne roïale*, &c: d'où ils concluoient que » les Inscriptions fussent supprimées, que M. de la Condamine fût admonesté, &c. «

On ne donne que le précis d'une Requête peu mesurée, qui n'étoit pas, à la vérité, leur ouvrage, mais celui d'un Avocat qu'ils y avoient emploïé. Sur cet exposé, quelques Auditeurs, qui ne se souvenoient plus de l'Arrêt, furent prêts d'ordonner la démolition des Pyramides; mais l'Avocat qui faisoit les fonctions de Rapporteur, suivant l'usage des Tribunaux d'Espagne, aïant représenté aux Juges qu'à son rapport ils avoient rendu, neuf ou dix mois auparavant, un Arrêt sur cette matiere, la Cour ordonna que la Requête fut communiquée aux Académiciens François. Dans l'intervalle, plusieurs personnes proposerent un accommodement, & M. Godin offrit une Inscription, qui fût agréée des Parties adverses, en déclarant d'ailleurs qu'il s'étoit entierement reposé sur son Collégue, de la construction des Pyramides. Mais M. de la Condamine, qui trouvoit

à-peu-près aussi considérable. Ainsi ce qu'on cherchoit est trouvé. Il n'est ni vraisemblable, ni même possible, surtout aujourd'hui, qu'une différence de 400 toises puisse être attribuée aux erreurs d'Observation: mais quand cela seroit possible, au moins est-il évident que la différence de 800 toises, dont le degré du Pérou est plus long que celui de Lapponie, est réelle, quelque erreur qu'on veuille supposer dans les Observations.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

son honneur blessé par la Requête, demanda, pour premiere condition, qu'il lui fût permis d'y faire une Réponse publique; &, pour seconde, que si l'on s'accordoit sur l'Inscription, on ne plaidât point sur les autres Griefs. Ces propositions ne furent point acceptées, & le procès fut repris. Cependant l'Académicien présenta un Mémoire, dont on seroit fâché de ne pas trouver ici les principaux traits.

» Les deux Officiers Espagnols étoient mal fondés à se prétendre envoïés pour mesurer la Terre. Les seuls Académiciens François étoient chargés de cette commission, & n'étoient obligés de la partager avec personne. Il suffisoit, pour s'en convaincre, de jetter les yeux sur les Passeports de Sa M. C., qui, en permettant aux François d'aller mesurer dans ses Etats les degrés voisins de l'Equateur, ne leur imposoit que deux conditions; l'une, de se soumettre aux visites ordinaires dans toutes les Douanes de leur passage; l'autre que le Roi nommeroit deux Personnes intelligentes en Mathématique & en Astronomie, *pour assister aux opérations, & pour en garder une note* (53). Aussi, lorsque l'ordre fut venu de France, de s'en tenir à la mesure du Méridien, ils ne penserent plus à l'Equateur, qu'ils s'étoient attendus à mesurer avec les Académiciens; ils n'avoient pas même apporté d'Instrumens propres à ces mesures; & s'ils reçurent un Quart-de-cercle & quelques austres Instrumens de Paris, ce fut pour s'exercer aux observations Astronomiques & aux opérations de Trigonométrie, dont ils n'avoient alors aucune pratique. Enfin, & c'est le point décisif, l'Inscription étoit destinée à marquer le nombre de toises de la premiere base: s'il y avoit eu de l'erreur sur cette mesure, les seuls Académiciens François en eussent été responsables à l'Académie & au Public. D'ailleurs peut-on s'imaginer que des Espagnols eussent été chargés de mesurer une base en toises du Châtelet de Paris? C'est néanmoins ce qu'il auroit fallu supposer, puisque les deux Officiers n'avoient point apporté de modele de la Vare d'Espagne, sur la longueur de laquelle les Espagnols ne sont pas même d'accord (54). «

On ne s'étend pas davantage sur le fond du Procès, parceque jusqu'ici rien ne manque à l'évidence. A l'égard des accusations personnelles, M. de la Condamine n'eut qu'à produire, contre les deux premieres, l'Arrêt de l'Audience Roïale, & la déclaration de M. Godin. Aux autres, il répondit que l'Inscription n'étoit pas plus injurieuse à la Nation Espagnole qu'à la Nation Angloise, puisqu'elle ne parloit pas plus de l'une que de l'autre; & que si les deux Officiers n'y étoient pas nommés, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils avoient refusé de l'être en qualité de *Coopérateurs*; offre que rien n'obligeoit de leur faire, & qu'ils

(53) Para que assistan à todas las observaciones.

(54) Dom George Juan, depuis son retour à Madrid, en 1746, a déterminé le rapport de la vare de Castille à la toise de Paris, de 144 à 331; en comparant, à l'Etalon de la vare du Conseil Roïal de Castille, une regle de demi-toise, qu'il avoit lui-même étalonnée à Quito, sur la toise de fer que les Académiciens avoient apportée de Paris au Pérou, & qui servit à toutes leurs opérations. Voïez les Observat. Phys. & Astron. à la fin du Voïage au Pérou.

avoient dû regarder comme une politesse : qu'il étoit bien étrange que l'Inscription fût qualifiée d'injurieuse pour S. M. C., & qu'on pût soupçonner des François de manquer de respect pour un Souverain du Sang de leur Roi ; mais qu'on s'en rapportoit à ceux qui entendoient la force du terme *Auspiciis*, & le sens dans lequel il est emploïé dans les Inscriptions antiques, pour juger s'il n'exprimoit pas la protection du Roi Catholique avec plus de dignité & d'énergie que *Volente Philippo V*, qu'on vouloit lui substituer, & qui d'ailleurs étoit superflu, puisqu'on ne pouvoit supposer qu'un Ouvrage de cette nature s'exécutât sur les Terres d'un Souverain, sans son agrément : que le terme d'*Académiciens Espagnols*, répété jusqu'à cinq fois dans la Requête, n'étoit pas exact ; & que les deux Officiers n'étant pas de l'Académie *Espagnole* de Madrid, mais seulement de celle des Gardes de la Marine de Cadiz, qui étoit une Ecole d'exercice, leur titre d'Académiciens devoit être converti en celui d'*Académistes* : que les noms des Ministres d'Espagne pouvoient paroître une circonstance étrangere, au lieu qu'on ne porteroit jamais le même jugement de ceux des Ministres de France ; qu'ils avoient été les Promoteurs de cette glorieuse entreprise ; & que d'ailleurs les Parties adverses pouvoient faire élever à leurs frais d'autres Pyramides, sur lesquelles on ne leur contesteroit pas la liberté de faire graver tout ce qu'ils jugeroient à propos. Pour la Fleur-de-lis, qui terminoit les Pyramides, M. de la Condamine faisoit voir que l'Ecusson entier des Armoiries d'Espagne, qu'on proposoit d'y substituer, n'étoit pas propre à faire un couronnement isolé ; qu'il avoit suivi un usage constant, & conforme aux regles, en faisant servir d'ornement la piece principale des Armes du Seigneur : qu'aïant bâti sur les Terres du Roi d'Espagne, & l'Inscription étant dédiée à ce Monarque (43), il avoit dû tirer cet ornement des armes personnelles du Roi Philippe V, puisque l'Inscription n'étoit pas dédiée aux Rois d'Espagne en général, mais au Monarque régnant ; d'autant plus qu'il n'y avoit aucune raison de préférence, pour choisir dans les Armoiries de cette Couronne une Piece plutôt qu'une autre, comme le Lion, la Tour, la Grenade &c, qui sont les Armes particulieres de divers Roïaumes dont la Monarchie d'Espagne est formée ; que si l'on vouloit supposer que le choix de la Piece fût indifférent, pourvu qu'elle fut tirée des Armoiries d'Espagne, la Fleur-de-lis pouvoit encore être choisie à ce titre, puisque l'Ecusson du Roïaume de Naples, qui fait partie de celui d'Espagne, est semé de Fleurs-de-lis.

Observations pour la figure de la Terre.

Histoire des Pyramides de Quito.

Quant aux prétentions, qu'on supposoit que la France pourroit former à l'occasion de cette Fleur-de-lis, l'Académicien allegua (car j'étois obligé, dit-il, de répondre sérieusement) que cette crainte étoit visiblement chimérique, non-seulement par les raisons précédentes, mais parceque le nom de Philippe V, qui commençoit l'Inscription, levoit toute équivoque ; que d'ailleurs cette Fleur-de-lis ne tiroit pas plus à conséquence que celles qu'on voïoit à Quito même, dans la frise du Frontispice de l'Eglise de Saint François, bâtie depuis deux siécles, & qui n'avoient pas fourni plus de

(55) Par la formule, *Auspiciis Philippi V.*

Observations pour la figure de la Terre.

Histoire des Pyramides de Quito.

prétexte à la France pour former des prétentions sur l'Amérique , qu'à la Maison de Farneze & à la Ville de Florence , qui ont aussi pour armes des Fleurs-de-lis; que si la crainte des Parties adverses avoit le plus leger fondement , il falloit convenir que la France avoit été bien négligente à faire valoir le droit qu'elle pouvoit tirer, par conséquent, sur les conquêtes du nouveau Monde , de la Fleur-de-lis qui marque le Nord dans toutes les Boussoles de l'Europe , & qui a servi de guide aux Colombs , aux Vespuces & aux Magellans, pour leurs Découvertes. Je témoignai ma surprise, de l'ombrage qu'on prenoit d'une Fleur-de-lis , tirée des propres Armes du Monarque régnant, dans une Ville où l'on voïoit de toutes parts l'Aigle Impériale, tantôt peinte ou sculptée, jusqu'à la Porte de l'Audience Roïale, tantôt brodée , découpée , moulée sur les harnois des Chevaux, sur les Meubles, sur les Autels mêmes , & qui étoit regardée apparemment comme une décoration sans conséquence. Il auroit pû ajouter qu'à Madrid même on n'y faisoit pas plus d'attention, s'il eut pû prévoir alors que huit ans après on verroit l'Aigle à deux têtes, chargée en cœur de l'Ecusson de la Maison d'Autriche, servir de fleuron à la fin des Chapitres, dans la Relation publiée par ceux qui lui faisoient un crime d'avoir couronné les Pyramides d'une Fleur-de-lis (56).

Enfin, il insinuoit dans son Mémoire, comme il l'avoit dit au Procureur Général de l'Audience, que pour prévenir toute interprétation suspecte, il n'y avoit qu'à couvrir de la Couronne d'Espagne la Fleur-de-lis des Pyramides, & qu'alors on ne pourroit plus douter qu'elle ne fût le symbole d'un Roi d'Espagne, né Prince de la Maison de France. Il concluoit par demander la confirmation de l'Arrêt du 2 Décembre 1740, & l'approbation de l'Audience Roïale pour l'Inscription qu'il avoit fait graver, de concert avec ses deux Collégues.

On aura peine à croire qu'une affaire si simple ait pû donner matiere à plus de quatre-vingt rôles *in-folio* d'Ecritures, sans compter les Lettres particulieres , & les Mémoires qui avoient précédé , dont M. de la Condamine assure qu'on auroit pû faire une liasse encore plus épaisse. Les Officiers Espagnols aïant été appellés à Guayaquil , où l'on craignoit une descente des Anglois, l'Audience Roïale ne laissa point, après quelques lenteurs, de rendre un nouvel Arrêt, qui fut signé le 7 Juillet 1742 , & qui portoit permission, aux Académiciens François, de faire élever, dans la Plaine d'Yaruqui, deux Pyramides en mémoire de leurs Observations; sous la condition expresse de rapporter, dans deux ans, la confirmation du Conseil Suprême des Indes, & de faire mettre la couronne de l'Espagne sur les Fleurs-de-lis qui terminoient les deux Pyramides. L'Inscription étoit approuvée dans toutes ses parties ; les noms des deux Officiers Espagnols y devoient être inserés , *avec les qualités sous lesquelles ils avoient été envoïés pour assister aux opérations* des Académiciens François; & l'Arrêt du 2 Décembre 1740 étoit confirmé à ces conditions.

M. de la Condamine triomphoit. Les deux Espagnols obtenoient moins qu'il ne leur avoit offert. Il se hâta de remplir la condition qui regardoit

(56) Journal de M. de la Condamine, pp. 251 & précédentes.

les

les Fleurs-de-lis : & le Procès verbal en fut fait par un Huissier. Cette opération avoit été précedée d'une autre. En commençant le travail, il n'avoit pas été possible d'insérer dans la fondation des Pyramides, une copie de l'Inscription, parceque les termes n'en étoient point encore arrêtés, ni par conséquent autorisés par l'Audience Roïale; mais l'Académicien s'étoit réservé un moïen de suppléer à cette omission. Il avoit fait dresser un mât fort haut, dont le pié remplissoit le vuide de la Meule de Moulin qui marquoit le centre de la base de chaque Pyramide. On avoit ensuite élevé le pié-d'estal & le reste de l'édifice. Des cordes, tendues du haut du Mât aux quatre angles, avoient guidé les Maçons dans l'alignement des vive-arrêtes; mais cet usage n'étoit qu'accessoire, & M. de la Condamine s'étoit proposé un but différent. En retirant le mât, après l'entiere construction des Pyramides, il étoit resté, à sa place, un canal creux, qui aboutissoit au milieu de la Meule de Moulin placée au centre de la fondation. Quelque tems avant la visite de l'Huissier, & lorsque tous les termes de l'Inscription eurent été concertés, l'Académicien se transporta aux Pyramides, & laissa tomber, dans le canal qui les traversoit depuis le sommet jusqu'à leur base, une longue boîte de plomb, soudée, qui contenoit une Planche d'argent, de six pouces sur quatre, où il avoit fait graver par M. de Morainville, la copie figurée de l'Inscription, telle qu'elle étoit sculptée sur la face de la Pyramide. Un mélange de souffre fondu & de brique pilée, qui faisoit un enduit très dur, couvroit cette boîte, & la préservoit de toute sorte d'humidité. La masse tomba, par son propre poids, dans l'intérieur de la Pyramide, au centre vuide de la Meule de Moulin qui occupoit le milieu de la fondation. M. de la Condamine n'eut qu'un seul Témoin, dont l'assistance étoit nécessaire. Cet air de mystere devenoit indispensable, dans un Païs où toutes les opérations précédentes avoient été regardées du Peuple comme une espece de magie, & où le plus leger soupçon auroit suffi pour faire espérer un trésor en démolissant les Pyramides.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

Lorsque l'Académicien présenta le Procès verbal à l'Audience, il demanda que quelqu'un fût nommé pour graver les noms des deux Officiers Espagnols, dans l'espace blanc qu'il avoit laissé sur la pierre. Il représenta, qu'il ne l'avoit pas rempli, parceque l'Arrêt ne l'en chargeoit point nommément, & parcequ'il avoit à craindre, de la part des deux Officiers, quelque nouvel incident sur leurs titres & leurs qualités, qui pouvoit lui attirer un second Procès; que d'ailleurs il ignoroit si la Cour, en déclarant qu'ils avoient droit d'être nommés dans l'Inscription comme *Assistans*, avoit prétendu les forcer d'y voir leurs noms gravés avec cette qualité, pour laquelle ils avoient tant de répugnance, & qu'il n'avoit pas voulu leur donner cette mortification; mais qu'il déposoit cent piastres (57), pour la main-d'œuvre, & pour le salaire de celui qui seroit chargé de la Commission. Le Procureur Général, à qui le Procès verbal & la Requête furent communiqués, se plaignit de l'inexécution de l'Arrêt, dans la partie du blanc, qui n'étoit pas remplie; & le même jour, l'Audience ordonna qu'elle le fût. Alors, par une derniere Requête, l'Académicien ex-

(57) 500 francs.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

posa qu'un ordre vague, d'exécuter l'Arrêt, n'avoit pû lui faire présumer qu'il dût graver les deux noms de sa propre main; que son devoir l'appelloit à Cuença (58), pour terminer un Ouvrage qui duroit depuis sept ans, & que delà il devoit retourner en France, pour rendre compte de ses travaux au Roi & à l'Académie; que n'aïant encore trouvé personne qu'il pût charger de la Commission, il laissoit cent piastres à Quito, entre les mains d'un homme de crédit, pour les remettre à celui qui seroit nommé par l'Audience. Quelle que pût être la décision de cette Cour, pour cette fois, dit-il, il étoit bien résolu de ne pas retarder son départ: mais heureusement ses conclusions lui furent aussitôt adjugées par un nouvel Arrêt; & le lendemain, 4 de Septembre 1742, il fit son dernier adieu à Quito.

M. de la Condamine ne se contenta point d'emporter une copie authentique de toutes les Pieces d'un Procès qui avoit duré plus de deux ans; il pria M. Bouguer, qui devoit retourner en France par une autre route, d'en prendre un duplicata. Son voïage par la Riviere des Amazones, dont l'article suivant contiendra la relation, & divers détours forcés, ne lui aïant pas permis d'arriver à Paris, avant la fin de Février 1745, M. Bouguer, qui l'avoit précédé de huit mois, avoit déja remis les Pieces à M. le Comte de Maurepas; & ce Ministre avoit écrit à M. l'Ambassadeur de France à Madrid. Ainsi l'affaire étoit desormais entre les mains de la Cour & de l'Académie des Sciences. Il se fit d'autres démarches; mais M. de la Condamine demeura d'autant plus tranquille, qu'indépendamment de l'attention du Ministere, il savoit qu'une copie du Procès avoit été remise à la Cour d'Espagne, & qu'il ne pouvoit se persuader qu'on donnât atteinte à la décision d'un Tribunal supérieur, qui avoit prononcé sur des Pieces si claires. Ajoutons que Dom George Juan, celui des deux Officiers Espagnols qui avoit marqué le plus de chaleur, avoit assuré, dans le voïage qu'il fit à Paris en 1746, qu'il ne pensoit plus au Procès des Pyramides (59).

Cependant, à la fin de Septembre 1747, on apprit qu'il y avoit eu des ordres de la Cour d'Espagne pour la démolition du Monument. A la vérité, sur les représentations de Dom George, ils furent presqu'aussitôt révoqués; mais au mois de Septembre de l'année suivante, M. de la Condamine sut, par une Lettre de Dom Antoine d'Ulloa, qui faisoit alors imprimer sa Relation historique, qu'il y avoit un autre ordre expédié, pour substituer une nouvelle Inscription à celle qui étoit gravée sur les Pyramides. Dom Antoine en envoïa une copie. Outre la suppression des noms de divers Ministres de France, elle contenoit divers changemens, surtout un, contre lequel les Académiciens François devoient reclamer. Il étoit question du nombre de toises auquel ils avoient fixé la longueur de la base,

(58) M. de la Condamine, retenu depuis plusieurs mois à Quito par le Procès des Pyramides, étoit pressé par M. Bouguer de se rendre à l'autre extrêmité de la Méridienne, pour des Observations correspondantes & décisives, auxquelles M. Bouguer menaçoit de renoncer, si M. de la Condamine retardoit son départ. *Journal Historique*. p. 164.

(59) D'ailleurs il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût être renouvellé sans que les Académiciens fussent entendus, & sans que la Cour de France en fût informée.

pour leur mesure horizontale à differens niveaux. Dans la nouvelle Inscription, ce nombre étoit converti en un autre, qui désignoit la distance prise en droite ligne, inclinée entre les deux extrêmes inégalement élevés. Les Académiciens avoient affecté de ne pas l'indiquer, parcequ'il supposoit un long calcul, dans le résultat duquel on pouvoit differer. Cependant, par le changement qu'on faisoit à l'Inscription, on les rendoit garans d'un nombre qui n'étoit pas celui qu'ils avoient adopté. Les conséquences en furent représentées à Dom Antoine, qui les sentit; & l'Inscription nouvelle fut réformée d'après celle des Académiciens, quoique le nombre de toises soit un peu différemment exprimé.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

M. de la Condamine la donne, telle qu'elle est rapportée dans la Relation publiée à Madrid (60); sans y joindre aucune réflexion sur la sup-

(60) La voici :

PHILIPPO V
HISPANIARUM ET INDIARUM REGE CATHOLICO,
LUDOVICI XV FRANCORUM REGIS CHRISTIANISSIMI POSTULATIS,
REGIÆ SCIENTIARUM ACADEMIÆ PARISIENSIS VOTIS
ANNUENTE, AC FAVENTE.

LUDOV. GODIN, PETRUS BOUGUER, CAR. MARIA DE LA CONDAMINE
EJUSDEM ACADEMIÆ SOCII,
IPSIUS CHRISTIANISSIMI REGIS JUSSU ET MUNIFICENTIA
AD METIENDOS IN ÆQUINOCTIALI PLAGA TERRESTRES GRADUS,
QUÒ VERA TERRÆ FIGURA CERTIUS INNOTESCERET,
IN PERUVIAM MISSI;
SIMULQUE
GEORGIUS JUAN S. JOANNIS HIERO-SOLYMITANI ORD. EQUES,
ET ANTONIUS DE ULLOA,
UTERQUE NAVIUM BELLICARUM VICE-PRÆFECTI,
ET MATHEMATICIS DISCIPLINIS ERUDITI,
CATHOLICI REGIS NUTU, AUCTORITATE, IMPENSA
AD EJUSDEM MENSIONIS NEGOTIUM EODEM ALLEGATI,
COMMUNI LABORE, INDUSTRIA, CONSENSU
IN HAC YARUQUENSI PLANITIE
DISTANTIAM HORIZONTALEM $6272\frac{55\frac{1}{6}}{72}$ PARIS. HEXAPEDARUM
IN LINEA A BOREA OCCIDENTEM VERSUS GRAD. 19, MINUT. $25\frac{1}{2}$
INTRA HUJUS, ET ALTERIUS OBELISCI AXES EXCURRENTEM,
QUÆQUE AD BASIM PRIMI TRIANGULI LATUS ELICIENDAM,
ET FUNDAMENTUM TOTI OPERI JACIENDUM INSERVIRET,
STATUERE.
ANNO CHRISTI M. DCCXXXVI. MENSE NOVEMBRI.

CUJUS REI MEMORIAM
DUABUS HINC INDE OBELISCORUM MOLIBUS EXTRUCTIS,
ÆTERNUM CONSECRARI PLACUIT.

Observations pour la figure de la Terre.

pression des noms des deux Ministres François (60), & sur la maniere adroite dont l'objet de la commission des deux Officiers Espagnols y est énoncée. Il reconnoît, au contraire, que le tour en est heureux noble, & simple, tel que l'exige le Style lapidaire.

Histoire des Pyramides de Quito.

Malheureusement, la révocation du premier ordre n'avoit pû arriver à Quito aussi promptement que l'ordre même. Il fut exécuté ponctuellement, c'est-à-dire, que les Pyramides furent démolies. On a sû, depuis, qu'il y avoit eu de nouveaux ordres expédiés à la Cour de Madrid, pour les reconstruire. Mais, en supposant qu'ils dussent avoir leur exécution, M. de la Condamine crut devoir exposer des inconvéniens, dont il est important que le Public soit instruit.

Pour la construction des Pyramides qui ont été démolies, il avoit fallu tirer de 500 piés de profondeur, douze ou quinze mille quintaux de roche; chercher, comme on a vu, deux Tables de pierre, d'une grandeur suffisante; fonder l'une des deux Pyramides sur pilotis; amener de l'eau, d'une distance de deux lieues &c: enfin seize mois avoient à peine suffi pour conduire l'Ouvrage à sa perfection, & les obstacles avoient été tels, que s'il étoit question de recommencer, l'Académicien confesse qu'il n'en auroit plus la patience & le courage. Qui que ce soit, dit-il, qui se charge de la nouvelle construction, n'aura ni les mêmes motifs, ni les mêmes ressources, dans un Païs où les Arts sont encore au berceau. D'ailleurs, il ne lui paroît pas douteux qu'au moment de la démolition, avant l'arrivée de l'ordre pour le rétablissement, tous les matériaux des Pyramides n'aient été dispersés, & que les Voisins ne s'en soient saisis, pour en faire un autre emploi. Comment donc s'imaginer que la constance & l'industrie n'aient pas manqué à ceux qu'on a chargés de la réédification?

Ce n'est qu'une partie du mal. On a fouillé jusques dans les fondemens des Pyramides, pour y chercher deux lames d'argent, qu'on a sû que M. de la Condamine y avoit placées, & sur lesquelles il avoit fait graver la même Inscription que sur les Tables de pierre. On a donc dérangé les Meules, dont les centres marquoient les deux termes de la Base. Aura-t'on replacé ces centres au même point où ils étoient? Les Indiens, à la discrétion desquels l'Ouvrage aura été abandonné, auront-ils réuni dans la même direction la ligne tracée sur les Meules? Auront-ils orienté les Pyramides nouvelles sur les Régions du Monde? Quand on auroit senti la nécessité de toutes ces attentions, se sera-t'il trouvé, dans le Païs, quelqu'un qui en ait été capable? ou, du moins, peut-on s'en croire sûr? Qui sera garant que la Base, comprise entre les deux nouvelles Pyramides, ne soit pas, ou plus longue, ou plus courte, que celle que les Académiciens avoient tracée avec tant de scrupule?

(60) Aujourd'hui, que le point de vue est plus éloigné, on peut juger, avec beaucoup de vraisemblance, que cette suppression vint de la jalousie du Ministre d'Espagne. M. de la Condamine se plaint seulement que les Parties n'eussent point été entendues. Il apprit trop tard, dit-il, qu'un excès de délicatesse de la part d'un Ministre, dont le nom étoit dans l'Inscription, l'avoit porté à se reposer du succès sur l'évidence du droit, sans agir aussi vivement qu'il l'auroit pû, s'il ne s'étoit pas regardé comme Partie intéressée. *Ibid.* p. 267.

Il est donc certain, non-seulement pour les Mathématiciens, mais pour quiconque veut y réflechir, que les deux termes extrêmes de la Base sont perdus à jamais; ou, ce qui revient au même, qu'on ne peut avoir aucune certitude morale qu'ils soient conservés. Le nouveau Monument peut donc servir, tout au plus, à perpétuer la mémoire d'un Voïage, déja célebre dans la République des Lettres, mais non à constater, sur le terrein, la longueur réelle de la Base; usage auquel l'ancien Monument étoit principalement destiné, & qu'aucun autre ne peut parfaitement suppléer. C'est ce que M. de la Condamine n'a pû se dispenser de déclarer hautement, pour prévenir les conséquences qui seroient à craindre, si jamais on vouloit faire servir la distance des deux nouvelles Pyramides à vérifier les mesures des Académiciens, ou si, les supposant bien orientées, on croïoit pouvoir conclure que la Méridienne eût changé de direction. Il prévoïoit d'ailleurs, il osoit prédire en 1750, que malgré les ordres de la Cour d'Espagne, les Pyramides ne seroient jamais relevées; sur quoi il s'en rapportoit aux éclaircissemens à venir, supposé que, jamais on en reçût; comme il en appelloit à l'évidence, pour l'incertitude qu'il y auroit toujours sur la distance des centres (61). Il s'est passé six années, sans que l'évenement ait démenti sa prédiction.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

C'EST DE LUI, ENCORE, que nous emprunterons quelques circonstances du retour de ses Collegues: celles du sien se trouveront dans la Relation de son Voïage sur la Riviere des Amazones. Il nous apprend que M. Bouguer, étant parti de Quito le 20 Février 1742, prit la route de Carthagene & de Saint Domingue; qu'il arriva en France sur la fin de Juin 1744; qu'il rendit compte, à l'Académie, des opérations pour la mesure du Méridien, dans l'Assemblée publique du mois de Novembre suivant, & qu'au commencement de l'année 1745 il fut gratifié d'une pension de mille écus sur la Marine (62).

RETOUR DES ACADÉMICIENS FRANÇOIS.

M. Bouguer.

Après le départ de M. Bouguer & de M. de la Condamine, M. Verguin, resté à Quito pour aider M. Godin dans ses dernieres opérations trigonométriques, tomba dangereusement malade. Sa santé fut long-tems à se rétablir, & ne lui permit de se mettre en chemin qu'en 1745. Il prit sa route par Guayaquil, Panama, Porto-Belo, Saint Domingue, c'est-à-dire la même que les Académiciens avoient suivie en allant au Pérou. En arrivant à Paris, au commencement de 1746, il obtint le Brevet d'Ingénieur de la Marine, à Toulon, sa Patrie. Il y est aujourd'hui Ingénieur en Chef.

M. Verguin.

M. Godin, l'ancien des trois Académiciens, & qui avoit proposé le Voïage de Quito, étoit chargé de l'administration des fonds destinés à l'entreprise. Il avoit ordre de ne laisser aucune dette en Amérique. Les dépenses qu'il avoit été obligé de faire pour le service, & le malheureux

M. Godin.

(61) Tout ce récit est tiré de l'Histoire des Pyramides, jointe en Appendix, avec les preuves, au Journal de M. de la Condamine.

(62) M. Bouguer donna, en 1746, son Traité du Navire, fruit de ses méditations sur les Montagnes du Pérou; & en 1748, son Livre de la Figure de la Terre, déterminée par ses observations & celles de M. de la Condamine. On a déja parlé de son Mémoire, lû à l'Académie en 1744.

Observations pour la figure de la Terre.

Retour des Académic. François.

succès de sa tentative pour détourner la Riviere de Pisqué (63), le retenoient à Quito. Dans ces circonstances, le Viceroi & l'Université de Lima lui offrirent, au commencement de 1744, la Place de premier Cosmographe de S. M. C. & la Chaire de Mathématique, vacante par la mort du Docteur Dom Joseph *Peralta*, qu'il accepta pour un tems. L'Université de Lima écrivit même une Lettre obligeante à l'Académie des Sciences, dans la seule vue de l'engager à trouver bon que M. Godin, après avoir achevé les affaires de sa mission, passât quelques années dans la Capitale du Pérou, pour y faire des disciples, & répandre les lumieres de l'Académie dans cette partie du nouveau Monde. Il s'étoit rendu à Lima dès le mois de Juillet 1744, avec Dom George Juan; & bien-tôt après il entra dans ses nouvelles fonctions, auxquelles on joignit celle de composer la Gazette du Pérou. Il étoit à Lima, pendant l'affreux tremblement de terre, qui ruina presqu'entierement cette Ville, le 28 Octobre 1746, & qui laissa subsister à peine quelques vestiges du Callao, englouti avec tous ses Habitans. M. Godin fut consulté par Dom Joseph *Manso y Velasco, de Supérunda*, alors Viceroi du Pérou, sur la réédification de Lima & du Callao. L'année d'après, aïant reçu de France, des fonds qui le mirent en état de satisfaire à ses engagemens, il partit de Lima au mois d'Août 1748, pour revenir en Europe par la route de Buenos-Aires. Au mois de Février 1751, il se rencontra, à Rio Janeiro, avec M. *de la Caille*, parti du Port de l'Orient le 25 Novembre 1750 pour aller faire des Observations Astronomiques au Cap de Bonne-Esperance; & la même année, dans le cours de Juillet, il arriva heureusement à Lisbonne sur la Flotte de Fernambuc. Delà, il se rendit à Madrid, où il séjourna quelques mois; il revint à Paris sur la fin de l'année 1752, & partit en Octobre 1753, avec sa Famille, pour aller s'établir en Espagne. Peu de tems après son retour à Madrid, il y perdit, de la petite vérole, son Fils unique, jeune Homme de grande espérance. M. Godin est aujourd'hui à Cadix, Directeur Général de l'Académie des Gardes de la Marine d'Espagne, avec 4000 Ducats d'appointemens & le Brevet de Colonel d'Infanterie.

M. de Jussieu.

M. de Jussieu, excité par les Lettres de M. de la Condamine à prendre comme lui la route des Missions de Maïnas & du Para, c'est-à-dire celle de la Riviere des Amazones, comme la plus propre à multiplier ses recherches de Botanique & d'Histoire naturelle, se disposoit en 1747 à suivre un si bon conseil : mais à la veille de son départ, il fut retenu par un Décret de l'Audience de Quito, qui défendoit de lui louer des Mules & des Indiens, & qui lui fut signifié à lui-même, pour l'empêcher de partir. Rien n'est plus honorable, pour lui, que cette espece de violence. Les preuves qu'il avoit données de son habileté, & la confiance qu'on avoit à ses lumieres, avoient fait juger son secours nécessaire, dans un tems où la petite vérole ravageoit toute la Province. Après la Contagion, il reprit le dessein de descendre le Fleuve des Amazones, & pénétra même à pié dans la Province de Canelos; mais il y reçut des Lettres

(63) Voïez le Journal de M. de la Condamine.

de la Cour de France qui l'obligerent d'aller joindre M. Godin à Lima, pour lui demander, au cas qu'il se fixât dans cette Ville, une copie de ses Observations & les instrumens de l'Académie, particulierement la Toise de fer qui avoit servi à regler toutes les mesures. Il trouva M. Godin prêt à repasser en Europe. L'un & l'autre partirent ensemble, à la fin d'Août 1748, & se mirent en chemin vers Buenos-Aires, en traversant le haut Pérou, le Tucuman & le Paraguay. Dans cette longue route, M. de Jussieu quitta son Compagnon de Voïage, pour aller herboriser aux environs de Santa-Crux de la Sierra, dans le dessein de le rejoindre ensuite à Buenos-Aires. On ignore par quels obstacles il fut arrêté : mais on a sû que son départ aïant été retardé jusqu'en 1753, il étoit prêt alors à reprendre sa route par Buenos-Aires, avec M. l'Evêque de Potosi; & si l'on en a reçu quelques nouvelles depuis, elles n'ont pas été publiées. M. de la Condamine vante la nombreuse collection de Plantes, de Graines, de Fossiles, de Mineraux, d'Animaux & de morceaux précieux d'Histoire Naturelle de tout genre, qu'il rapporte pour fruit de ses longues & pénibles recherches, avec un grand nombre de desseins bien exécutés, de la main de M. Morainville.

Observations pour la figure de la Terre.

Retour des Académic. François.

M. des Odonais.

M. Godin des Odonais, cousin germain de l'Académicien, paroissoit fixé à Quito par un Etablissement. Il y avoit épousé, au mois de Décembre 1741, la Fille de M. de *Granmaison*, François, né à Cadix, & depuis Corrégidor d'Otavalo, dans la Province de Quito, par la faveur du Marquis de *Castel Fuerte*, Viceroi du Pérou, auquel il s'étoit attaché en Espagne. Mais l'envie de repasser en France, avec sa Famille, le fit aller au Para, en 1749, pour reconnoître la route que M. de la Condamine lui avoit tracée en descendant la Riviere des Amazones, & qui est devenue ensuite familiere aux Espagnols. Du Para, il écrivit en France, la même année, pour se procurer des recommandations & des Passeports, dans la résolution où il étoit d'amener sa Famille par la même route. On a sû depuis, qu'il étoit passé à Cayenne, où il étoit encore en 1754.

M. de Morainville.

Enfin, sans parler de M. Couplet & de M. Seniergues qu'un mauvais sort avoit conduits au Pérou pour y trouver leur tombeau, M. de Morainville & M. Hugo étoient les seuls, en 1751, qui fussent encore dans la Province de Quito, retenus tous deux, apparemment, par les fréquentes occasions qu'ils y avoient d'exercer leurs talens & leurs lumieres. Mais ils n'en marquoient pas moins, dans leurs lettres, qu'ils aspiroient au moment de pouvoir partir, pour venir finir leurs jours dans leur Patrie. Cette année même (1756) ils en écrivoient encore dans les mêmes termes.

Dom Pedro Maldonado.

On regretteroit de ne pas trouver au nombre de ces illustres Voïageurs Dom Pedro Maldonado, qu'on va voir descendre le Fleuve des Amazones avec M. de la Condamine, & dont le nom d'ailleurs a déja paru tant de fois dans ce Recueil; sans compter la part qu'il y a lui-même, par la belle Carte de la Province de Quito, dressée en partie sur ses Mémoires. C'est à M. de la Condamine qu'on a l'obligation d'avoir recueilli les circonstances de son retour & celles de sa mort, comme un tribut qu'il a cru devoir à l'amitié (64).

(64) Dans son Journal, p. 208.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES ACADÉMIC. FRANÇOIS.

Ses services.

M. Maldonado, arrivé au Para, avec l'Académicien, en partit le 3 Décembre 1743, sur la Flotte Portugaise, & fut rendu à Lisbonne au mois de Février suivant. Dans l'absence de M. de Chavigny, Ambassadeur de France, pour qui M. de la Condamine lui avoit donné des Lettres, il fut reçu par M. de Beauchamp, chargé des affaires de France. Mais, pressé par ses affaires, il se hâta de passer à Madrid. Quoiqu'ordinairement un Espagnol d'Amérique (65) soit longtems Etranger dans cette Cour, M. Maldonado ne tarda point à s'y familiariser. Il fit imprimer, suivant l'usage, un Mémoire contenant le détail de ses services, avec la preuve authentique qu'il avoit établi un nouveau Port sur la Riviere des Emeraudes, & pratiqué, dans un terrein couvert de Forêts inaccessibles (66), un chemin fort utile au Commerce de Panama avec la Province de Quito, qui n'avoit eu jusqu'alors d'autre Port, ni d'autre débouché, que Guayaquil. Dans une entreprise plusieurs fois tentée, & toujours abandonnée, il avoit fallu tout son courage pour triompher des obstacles. Son mérite & ses talens n'échapperent point à la pénétration des Ministres Espagnols : il obtint, pour son Frere aîné, le titre de Marquis de Lisés, & pour lui-même la confirmation du Gouvernement de la Province d'Esmeraldas, avec la survivance pour deux Successeurs à son choix ; 5000 Piastres (67) d'appointement assignées sur les Douanes du nouveau Port, la clé d'or, & le titre de Gentilhomme de S. M. C. ; honneurs dont il devoit peu jouir.

Ses récompenses.

Ses Voïages.

Il vint en France, à la fin de 1746 ; il assista souvent aux Assemblées de l'Académie des Sciences, qui lui donna des Lettres de correspondance. En 1747, il fit la Campagne de Flandres avec M. le Duc d'*Huescar*, Ambassadeur d'Espagne, & suivit la personne du Roi dans toutes ses marches : il vit de près la Bataille de Lawfeld & le Siége de Berg-op-zoom ; spectacles assez étranges, observe M. de la Condamine, pour les yeux d'un Créole du Pérou, sorti récemment d'un Païs où les grands évenemens de l'Europe font à peine, sur un petit nombre de Lecteurs, la même impression que ceux de l'Antiquité Grecque ou Romaine font sur nous (68). La même année, il parcourut

(65) On a vu qu'il étoit né & qu'il avoit ses Etablissemens au Pérou.

(66) Voïez, ci-dessus, divers endroits de la Description.

(67) 25000 livres de France.

(68) Une Lettre, qu'il écrivit, le 28 d'Août 1747, à M. de la Condamine, donne une singuliere idée de ce qui s'étoit passé dans son ame : » J'ai passé le Samedi, tout l'après-midi, & le Dimanche depuis quatre » heures du matin jusqu'à 10 du soir, sur le » champ de Bataille, très proche de la per» sonne du Roi, voïant & écoutant tout ce » que vous aurez appris de la journée de » Lawfeld. Vous pouvez juger quel étonne» ment m'a dû causer le spectacle d'objets » si nouveaux & si étranges à mes yeux, » jusqu'à présent fermés & ensevelis dans le » sommeil de la profonde paix de la Pro» vince de Quito, où la vûe d'une saignée » est capable de faire évanouir. Il faudroit » avoir vû l'Enfer de près, ou du moins » avoir été au pié du Volcan de Coto-Paxi, » le jour qu'il vômit tant de flammes, pour » se faire une idée du feu qui sortoit de Law» feld & des autres retranchemens des An» glois ; & il faudroit n'être pas mortel, » pour imaginer jusqu'où les François ont » porté la valeur, l'intrépidité & l'acharne» ment, pour y attaquer leurs Ennemis, les » en chasser & les vaincre. Pendant tout ce » tems, le courage & la constance avec les» quels S. Majesté supportoit les fatigues & » les incommodités de cette terrible journée, » sa vigilance, l'humanité & l'héroïsme que » ses regards & ses discours inspiroient, » m'ont rempli d'admiration, & d'une foule » de sentimens divers, qui tous font son élo-

la Hollande,

la Hollande, & revint passer l'Hiver à Paris. Il lui manquoit de connoître l'Angleterre : la suspension d'armes lui en facilita le moïen. Au mois d'Août 1748, il se rendit à Londres, qui fournissoit à peine assez d'objets à son insatiable curiosité ; mais il fut arrêté, au milieu de sa course, par une fievre ardente & une fluxion de poitrine, dont la force de son tempéramment, ni l'art du fameux Docteur Mead, ne pûrent le délivrer ; il mourut le 17 Novembre de la même année, âgé d'environ quarante ans. Sa derniere sortie avoit été pour se rendre à l'Assemblee de la Societé Roïale, où il venoit d'être agréé. Les Amis, que son mérite lui avoit déja faits à Londres, lui procurerent à l'envi toute sorte de secours, & mirent le sceau sur ses effets, qu'ils envoïerent, suivant son intention, à M. de la Condamine, avec ses clés & son Portefeuille. M. Maldonado avoit laissé, à Paris, deux caisses remplies de Desseins, de modeles de Machines, & d'instrumens de divers métiers, qu'il comptoit de porter dans sa Patrie, où il se flattoit de pouvoir introduire le goût des Sciences & des Arts ; & personne n'étoit plus capable d'y réussir. Sa passion pour s'instruire embrassoit tous les genres ; & sa facilité à concevoir suppléoit à l'impossibilité où il s'étoit vû de les cultiver tous dès sa premiere jeunesse. Sa physionomie étoit prévenante ; son caractere doux & insinuant, & sa politesse extrême. Il eut pour Amis toutes les personnes de mérite dont il fut connu. L'Historien de l'Académie des Sciences n'a pas manqué d'honorer sa mémoire d'un éloge.

Observations pour la figure de la Terre.

Retour des Académic. François.

Sa mort.

Son éloge.

Depuis sa mort, M. de la Condamine a pris soin d'achever sur ses Mémoires, & sur ceux qu'il y a joints, la Carte de la Province de Quito, & de la faire graver en quatre feuilles qu'il a publiées sous son nom. C'est la même, dont nous n'avons fait que donner une copie dans la Description de cette Province, d'après celle que l'Académicien a jointe à son Journal. Sa Majesté Catholique fit demander les Planches, dont M. de la Condamine étoit demeuré dépositaire, & qu'il remit à M. l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Ministre retira aussi un Coffre, rempli de Papiers, de Mémoires de la main de Dom Pedro Maldonado, & de curiosités d'Histoire Naturelle.

Sa Carte & ses Papiers.

» C'est ainsi, conclut M. de la Condamine, que par une suite d'évé- » nemens au-dessus de la prévoïance humaine, mon Voïage particulier a » duré près de dix ans ; & que depuis notre départ de France, jusqu'à l'an- » née 1751, où je publie ce Journal (69), il s'en est écoulé plus de seize, » sans que nous soïons encore tous rassemblés. Dans un autre endroit, se rappellant les peines auxquelles il s'est vu exposé, surtout celles qu'on a représentées à l'occasion des Pyramides, il termine son récit par un trait si Philosophique, qu'on ne le soupçonnera point de cette dissipation trop ordinaire aux grands Voïageurs, qui leur a fait quelquefois reprocher d'avoir acquis toutes leurs connoissances aux dépens de celle d'eux-mêmes. » Aujourd'hui, dit-il, je crois n'avoir rien de mieux à faire, que d'ou-

Conclusion.

» ge, & celui de l'incomparable Nation » qui lui obéit. *Ibid.* p. 209.

(69) On doit comprendre que tout ce qui est postérieur à ce tems, dans ce qu'on a dit de ses Collegues, n'est pas tiré de son Ouvrage.

CONCLUSION

» blier les fatigues & les peines qu'il m'en a coûté, pour une chose que » je vois avec d'autres yeux, depuis que le tems & l'expérience m'ont » appris que celles qu'on souhaite, avec le plus d'ardeur, ne peuvent » nous dédommager du repos que l'on perd pour les obtenir, & que tout ce » qui dépend des Hommes ne mérite pas d'être pris assez vivement pour » y sacrifier sa tranquillité (70).

(70) Journal du Voïage fait par ordre du Roi, &c. p. 218. Histoire des Pyramides, pag. 27.

FIN DU TOME XIII.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le treizieme Tome de *l'Histoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 28 Novembre 1756.

CAPPERONNIER.

De l'Imprimerie de DIDOT.

AVIS AUX RELIEURS.

N. B. *Les Relieurs auront attention de mettre des Onglets aux Cartes qui ne doivent pas être pliées.*

